
U d'/of OTTAWA
39003014087497

COLLECTION MICHEL LÉVY

JÉROME PATUROT

A LA RECHERCHE

D'UNE POSITION SOCIALE

ŒUVRES

DE

LOUIS REYBAUD

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

CE QU'ON PEUT VOIR DANS UNE RUE	1 vol.
CÉSAR FALEMPIN	1 —
LA COMTESSE DE MAULÉON	1 —
LE COQ DU CLOCHER	1 —
LES COURSES A PARIS	1 —
LE DERNIER DES COMMIS-VOYAGEURS	1 —
ÉDOUARD MONGERON	1 —
L'INDUSTRIE EN EUROPE	1 —
JÉROME PATUROT à la recherche de la meilleure des Républiques	1 —
JÉROME PATUROT à la recherche d'une position sociale	1 —
MARIE BRONTIN	1 —
MATHIAS L'HUMORISTE	1 —
NARCISSE MISTIGRIS	1 —
PIERRE MOUTON	1 —
LA VIE A REBOURS	1 —
LA VIE DE CORSAIRE	1 —

LAGNY. — Imprimerie de A. VARIGAULT.

JÉROME PATUROT

A LA RECHERCHE
D'UNE POSITION SOCIALE

PAR

LOUIS REYBAUD

NOUVELLE ÉDITION

ENTIÈREMENT REVUE ET CORRIGÉE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1867

AVANT-PROPOS

DE LA TROISIÈME ÉDITION

Deux éditions de cet ouvrage ont été publiées sans nom d'auteur, et l'accueil favorable qu'il a reçu m'engage seul à l'avouer aujourd'hui.

Toutefois je désire qu'en le lisant on se souvienne qu'il a été composé avec la pensée qu'il resterait anonyme. Sans cela, sans l'indépendance d'allures que comporte cette nature d'écrits, il est certain que j'aurais adouci divers détails et contenu ma fiction dans les limites d'une réalité plus stricte. Je sais tout ce que l'on doit accorder de liberté à l'imagination; je sais que, dans le domaine de la fantaisie comme dans les jeux de la scène, il est des moyens qu'il faut un peu forcer; des figures qu'il faut grossir, si l'on veut obtenir tous les effets que l'on se propose de produire. Ce sont là des questions de perspective et une manière d'enluminer les personnages, afin que le masque garde plus d'expression et plus de vie.

Si je n'avais jamais abordé que des sujets du ressort de l'imagination, mes réserves seraient oiseuses et puériles. Ce que je considère comme de la hardiesse

pourrait être taxé de timidité si on le compare à ce qui se fait, à ce qui s'écrit autour de nous. Mais ce n'est guère qu'accidentellement que j'ai mis le pied sur les terres de la fiction, et je ne voudrais pas qu'en rapprochant cet opuscule des ouvrages sérieux que j'ai fait paraître, on pût y découvrir ou un contraste trop vif ou des déviations trop sensibles. C'est dans cet intérêt seul que j'insiste sur le caractère de ce petit roman, et sur les circonstances qui en ont accompagné la publication.

NOTE SUR CETTE ÉDITION.

Depuis dix ans que cet ouvrage a paru, aucune édition n'a été l'objet de plus de soin de la part de l'auteur. Elle renferme de nombreux changements et des améliorations sensibles. L'exécution typographique a été également surveillée de manière à éviter les imperfections que renferment les éditions précédentes.

L'usage du bonnet de coton n'est pas une de ces institutions éphémères destinées à disparaître avec la civilisation qui les vit éclore. C'est, au contraire, un besoin organique fait pour survivre à beaucoup de coutumes qui se croient éternelles. Je n'en veux pour preuve que le nombre toujours croissant des bonnetiers et la belle figure qu'ils font dans notre société industrielle.

L'autre jour, je me trouvais chez l'un d'eux, le mieux assorti peut-être de tout Paris en matière de ces couvre-chefs que le peuple, dans sa langue figurée, a nommés *casques à mèches*. J'hésitais entre un bonnet surmonté d'une houppe ondoyante, et un autre bonnet dont le sommet était couronné par un appendice plus modeste. L'un me tentait par sa majesté, l'autre par sa simplicité, et longtemps je serais demeuré indécis si le marchand n'eût pris la parole :

« Je vous conseille ce genre de houppe, me dit-il en me présentant l'un des bonnets; c'est ce que M. Victor Hugo préfère. »

Ce mot me fit oublier la marchandise; je regardai le

marchand. C'était un jovial garçon, de trente-cinq ans à peu près, haut en couleur et d'un aspect peu poétique. Le nom qu'il venait de prononcer se conciliait mal avec ces dehors.

« Vous connaissez donc M. Victor Hugo? lui dis-je.

— Si je le connais!... » répliqua-t-il en étouffant un soupir. Puis, comme s'il eût fait un retour sur lui-même, il ajouta : « Je suis son bonnetier. »

J'achetai l'article qu'il me présentait; mais, dans le petit nombre de paroles qu'avait prononcées cet homme, j'avais entrevu un monde de douleurs secrètes et toute une existence antérieure pleine d'amertume et de mécomptes. Évidemment, avant de se réfugier dans le commerce paisible des bonnets de coton, cette âme avait dû chercher sa direction dans d'autres voies et courir quelques aventures. Ce soupçon prit de telles racines en moi, que je résolus de l'éclaircir. Je revins donc chez le bonnetier, sous un prétexte ou sous un autre : je l'interrogeai doucement en attaquant le point sensible, et bientôt j'obtins des aveux complets.

Jérôme Paturot, c'est son nom, était une de ces natures qui ne savent pas se défendre contre la nouveauté, aiment le bruit par-dessus tout, et respirent l'enthousiasme. Se passionner pour les choses sans les juger, se livrer avec une candeur d'enfant aux rêves les plus divers, voilà quelle fut la première phase de sa vie. L'exaltation était pour lui un sentiment si familier, si habituel, qu'il se trouvait malheureux dès que la sienne manquait de prétexte ou d'aliment. Avec de semblables instincts, Paturot était une victime promise d'avance à toutes les excentricités. Il n'en évita aucune, et se si-

gnala plus d'une fois par une ardeur qui avait l'avantage de ne pas être raisonnée. Il admirait tout naïvement et s'engouait des choses avec une entière bonne foi; il eût, en des temps plus farouches, confessé sa croyance devant le bourreau. Seulement il changeait volontiers d'idole, se rangeant toujours du côté de celle qui avait la vogue, et dont le culte était le plus bruyant. Ce fut ainsi qu'il parcourut la sphère des découvertes modernes dans l'ordre littéraire, philosophique, religieux, social, et même industriel. Il n'aboutit au bonnet de coton qu'après avoir successivement passé par les plus belles inventions de notre époque.

A la suite de quelques entretiens, j'avais obtenu la confiance de Jérôme Paturot. D'aveu en aveu, je parvins à lui arracher l'histoire de sa vie, et peut-être n'est-il pas sans intérêt de la reproduire ici pour apprendre à nos neveux à combien de tentations les enfants de ce siècle furent en butte.

C'est Paturot lui-même qui va raconter ses douleurs.

JÉROME PATUROT

PREMIERE PARTIE

I.

PATUROT POETE CHEVELU.

Je n'ai pas toujours été, me dit l'honnête bonnetier, tel que vous me voyez, avec mes cheveux ras, mon teint fleuri et mes joues prospères. Moi aussi, j'ai eu la physionomie dévastée et une chevelure renouvelée des rois mérovingiens. Oui, Monsieur, j'étais chef de claque à *Hernani*, et j'avais payé vingt francs ma stalle de balcon. Dieu! quel jour! quel beau jour! Il m'en souvient comme si c'était d'hier. Nous étions là huit cents jeunes hommes qui aurions mis en pièces M. de Crébillon père. ou La Harpe, ou Lafosse, ou n'importe quel autre partisan des unités, s'ils avaient eu le courage de se montrer vivants dans le foyer. Nous étions les maîtres, nous régnions, nous avions l'empire!

Mais reprenons les choses d'un peu plus haut. Orphelin de bonne heure, j'avais été élevé par les soins d'un oncle, vieux célibataire, qui n'aspirait qu'à se démettre en ma faveur de la suite de son commerce et de la gestion de son établissement. Faire de moi un bonnetier modèle était sa seule ambition. J'y répondis en mordant au grec et au latin avec un fanatisme malheureux. Quand, au sortir du collége, je revis cette boutique avec son assortiment de marchandises vul-

gaires, un profond dégoût s'empara de moi. Je venais de vivre avec les anciens, d'assister à la prise de Troie, à la fondation de Rome, de boire avec Horace aux cascades de Tibur, de sauver la république avec Cicéron, de triompher comme Germanicus, d'abdiquer comme Abdolonyme, et, de cette existence souveraine, héroïque, glorieuse, il fallait descendre à quoi ? aux tricots et aux chaussettes. Quel déchet ! Dès ce moment, monsieur, je fus livré au démon de l'orgueil. Je me crus destiné à toute autre chose qu'à coiffer et à culotter le genre humain. Cette ambition me perdit.

C'était alors le moment de la croisade littéraire dont vous avez sans doute entendu parler, quoiqu'elle soit aujourd'hui de l'histoire ancienne. Une sorte de fièvre semblait s'être emparée de la jeunesse : la révolte contre les classiques éclatait dans toute sa fureur. On maltraitait Voltaire, on *enfonçait* Racine, on raillait Boileau sur son prénom de Nicolas, on infligeait à tous nos vieux et glorieux auteurs l'épithète un peu légère de *polissons*. Passez-moi le mot ; il est historique. En même temps on disait à l'univers que le temps des génies était arrivé, qu'il suffisait de frapper du pied la terre pour en faire sortir des œuvres brillantes et colorées, où le don de la forme devait s'épanouir en mille arabesques orientales. On annonçait que le grand style, le vrai style, le suprême style allait naître, style à ciselures, style chatoyant et miroitant, empruntant au ciel son azur, à la peinture sa palette, à l'architecture ses fantaisies, à l'amour sa lave, à la jalousie ses poignards, à la vertu son sourire, aux passions humaines leurs tempêtes. La littérature que nous allions créer devait être une boîte à couleurs, bleue, verte, mordorée, profonde et calme comme le lac, tortueuse comme le poignard du Malais, aiguë comme la lame de Tolède ; elle devait réunir la fierté de la grandesse espagnole et l'abandon du polichinelle napolitain ; avoir des minarets comme Stamboul, ou des dalles de marbre comme Venise ; résumer Soli-

man et Faliéro, le muezzin et le gondolier des lagunes, deux types contradictoires : chanter avec l'oiseau, blanchir avec la vague, verdir avec la feuille, ruminer avec le bœuf, hennir avec le cheval, enfin se livrer à toutes ces opérations physiques avec un bonheur extraordinaire, vaincre en un mot, dominer, supplanter, et (passez-moi encore une fois l'expression) *enfoncer* la nature.

Voilà ce que nous voulions, ni plus ni moins.

Je dis nous, Monsieur, car je fus le cent quatre-vingt-dix-huitième génie de cette école, par numéro d'ordre. A peine eut-on proclamé un chef, que je m'écriai : « *De ta suite, j'en suis !* » Et j'en fus. Comme titre d'admission, je composai une pièce de vers monosyllabiques que l'on porta aux nues et qui débutait ainsi :

Quoi !
Toi,
Belle,
Telle
Que
Je
Rêve
Ève ;
Sœur,
Fleur,
Charme,
Arme,
Voix,
Choix,
Mousse,
Douce, etc.

Et ainsi de suite, pendant cent cinquante vers. Lancé de cette façon, je ne m'arrêtai plus. L'enjambement faisait alors fureur ; je donnai dans l'enjambement, et c'est à moi que l'on doit ce sonnet célèbre qui disait :

Toi, plus blanche cent fois qu'un marbre de Paros,
Néère, dans mon cœur tu fais naître un paro-
xysme d'amour brûlant comme l'est une lave ;

Non, non, le pape Sixte, au sein de son conclave,
Etc., etc.

Je viens de vous parler de sonnet, Monsieur; quels souvenirs ce mot réveille en moi! L'ai-je cultivé, cet aimable sonnet! Tout ce qu'il y a dans mon être de puissance, de naïveté, de grâce, d'inspiration, je l'ai jeté dans le sonnet. Pendant six mois je n'ai guère vécu que de sonnets. Au déjeuner, un sonnet; au dîner, deux sonnets, sans compter les rondeaux. Toujours des sonnets, partout des sonnets; sonnets de douze pieds, sonnets de dix, sonnets de huit! sonnets à rimes croisées, à rimes plates, à rimes riches, à rimes suffisantes; sonnets au jasmin, à la vanille; sonnets exhalant l'odeur des foins ou les parfums vertigineux de la salle de bal. Oui, monsieur, tel que vous me voyez, j'ai été une victime du sonnet, ce qui ne m'a pas empêché de donner dans la ballade, dans l'orientale, dans l'ïambe, dans la méditation, dans le poëme en prose et autres délassements modernes. Mais mon encens le plus pur a brûlé en l'honneur de cette divinité que l'on nomme la couleur locale. A volonté mes vers étaient albanais, cophtes, yolofs, cherokees, papous, tcherkesses, afghans et patagons. Je faisais résonner avec un égal succès la mandoline espagnole, le tambour nègre et le gong chinois. Mes recueils poétiques composaient un cours complet de géographie. La feuille du palmier, la fleur du lotus, le tronc du baobab, les fruits de l'arbre de Judée y tenaient la place que doit leur accorder tout amant de la forme, tout desservant fidèle de la nature. Les costumes, les armes, les cosmétiques, les mets favoris des peuples divers n'échappaient point à ma muse : la basquine, le bournous, le fez, le langouti, la saya, le kari et le couscoussous, le kava et le gin, le kirch et le samchou, aucun vêtement, aucun aliment, aucun spiritueux même n'étaient rebelles à l'appel de mon vers, et les trois règnes se défendaient vainement d'être mes tributaires.

Je vous ai parlé tout à l'heure de la première représenta-

tion d'*Hernani*. C'est là que nous fûmes beaux! Jamais bataille rangée ne fut conduite avec plus d'ensemble, enlevée avec plus de vigueur. Il fallait voir nos chevelures, elles nous donnaient l'aspect d'un troupeau de lions. Montés sur un pareil diapason, nous aurions pu commettre un crime : le ciel ne le voulut pas. Mais la pièce, comme elle fut accueillie! Quels cris! quels bravos! quels trépignements! Monsieur, les banquettes de la Comédie-Française en gardèrent trois ans le souvenir. Dans l'état d'effervescence où nous étions, on doit nous savoir quelque gré de ce que nous n'avons pas démoli la salle. Toute notion du droit, tout respect de la propriété semblaient éteints dans nos âmes. Dès la première scène, ce fut moi qui donnai le signal sur ces deux vers :

Et reçoit tous les jours, malgré les envieux,
Le jeune amant sans barbe à la barbe du vieux.

Depuis ce moment jusqu'à la chute du rideau, ce ne fut qu'un roulement. Si le drame avait eu six actes, nous tombions tous asphyxiés. L'auteur y mit de la discrétion; nous en fûmes quittes pour quelques courbatures.

J'appartenais donc tout entier à la révolution littéraire : c'était presque une position sociale. Il ne s'agissait plus que de la consolider par un poëme en dix-huit mille vers d'un genre babylonien, ou par des fantaisies castillanes telles que saynètes et romans de cape et d'épée. Malheureusement, mes affaires financières étaient alors en assez mauvais état. Depuis que je m'étais livré à la muse, mon oncle le bonnetier m'avait fermé sa porte, et parlait de me déshériter. Il ne me restait plus que 4 à 5,000 francs, débris de la succession paternelle. Ce fut avec cette somme que je me lançai dans la carrière. Aucun éditeur ne voulait imprimer mes œuvres à ses frais; je me décidai à spéculer moi-même sur mon génie. Je publiai trois volumes de vers : *Fleurs du Sahara*. — *La Cité de l'Apocalypse*. — *La Tragédie sans fin*. Hélas! à

quoi tient la destinée des livres! J'en vendis quatre exemplaires, et aujourd'hui je me demande quels sont les malheureux qui ont pu les acheter. Quatre exemplaires, Monsieur, et j'avais dépensé 4,000 francs! C'était 1,000 francs par exemplaire!

Cet échec amena un orage dans ma vie.

Il faut vous dire que j'avais cru devoir, dans l'intérêt de mes inspirations, associer à ma destinée une jeune fleuriste du nom de Malvina. Le caprice avait formé ce nœud, l'habitude l'avait resserré : il n'y manquait plus que la loi et l'église. Par malheur, Malvina n'appartenait point à mon école : elle raffolait de Paul de Kock et savait par cœur la célèbre partie de loto de la *Maison Blanche*. Plus d'une fois elle m'avait compromis publiquement par des appréciations que je m'abstiendrai de qualifier, et mes amis me reprochaient souvent ces amours si peu littéraires. Ma chambre était inondée de volumes malpropres empruntés au cabinet de lecture voisin : *M. Dupont*, *André le Savoyard*, *Sœur Anne*, et que sais-je encore! Malvina dévorait ces rapsodies, tandis qu'elle convertissait en papillottes mes *Fleurs du Sahara*, et condamnait aux usages les plus inconvenants ma *Cité de l'Apocalypse*. Voilà dans quelles mains j'étais tombé.

Tant que mon petit pécule avait duré, nos relations s'étaient maintenues sur un pied tolérable. Malvina se contentait de m'apostropher, de loin en loin, d'une manière peu parlementaire; mais j'étais fait à ces aménités. Cependant, à mesure que les fonds baissaient, le ton devenait plus rogue, et nos disputes sur l'esthétique prenaient de l'aigreur. Aux derniers cent francs, sa passion pour les romans de Paul de Kock avait pris un caractère tout à fait violent, et ses mépris pour la poésie moderne ne connaissaient plus de bornes. La discussion se renouvelait chaque jour avec un acharnement nouveau.

« C'est du propre que vos livres, me disait-elle; voyez seulement si vous en vendez la queue d'un.

— Malvina, lui répondais-je, vous ne raisonnez point en amie de l'art; vous êtes trop utilitaire.

— Oui-da ! avec ça qu'on vit de l'air du temps ! Il a fallu mettre hier deux couverts au mont-de-piété. »

Voilà, Monsieur, à quelles extrémités j'en étais réduit et quel langage il me fallait subir. J'avais beau demander des armes à la poésie contre de pareils arguments : le bon sens de cette fille m'écrasait. Chaque jour je me détachais davantage de l'art pour songer à la vie positive; le besoin altérait chez moi les facultés du coloriste, et la misère étouffait l'inspiration. Je commençais à ne plus croire à l'infaillibilité d'une école qui laissait ses adeptes aussi dénués ; je me prenais à douter de la ballade et du sonnet, de l'ode et du dithyrambe; je tenais déjà le lyrisme dramatique pour suspect, et l'alliance du grotesque et du sublime ne me semblait pas le dernier mot de la composition littéraire. Bref, j'étais prêt à renier mes dieux.

Une saillie de Malvina acheva l'affaire. Quand le jour fut venu où nous eûmes épuisé nos dernières ressources, je m'attendais à des reproches, à des larmes; je croyais du moins qu'elle témoignerait quelque inquiétude et quelque tristesse. Je ne connaissais pas Malvina. Jamais elle ne se montra plus pétulante et plus gaie. Elle sautait dans la chambre, gazouillait comme une alouette, et de temps en temps exécutait quelques figures d'une danse libre et familière.

« Diable ! dis-je, c'est comme ça que tu le prends?

— De quoi ! répliqua-t-elle, il n'y a rien à la maison. Eh bien, je me ferai saint-simonienne. »

Ce mot m'éclaira : une vocation nouvelle se révélait à moi. J'avais l'étoffe d'un saint-simonien. Le tour de ces messieurs était alors venu, ils éclipsaient les romantiques. Puisque Malvina se mettait de la partie, je pouvais bien m'y mettre avec

elle. Mes fonds s'étaient évanouis ; l'oncle Paturot me tenait toujours rigueur. Que risquais-je ?

Dès le lendemain je fis tomber sous le ciseau ma chevelure de Mérovingien pour laisser croître mes moustaches et ma barbe. Je voulais paraître devant les adeptes de Saint-Simon avec tous mes avantages. Malvina, de son côté, s'épanouissait à la seule idée qu'elle allait être élevée au grade de femme libre.

C'est là, Monsieur, le second chant de mon odyssée.

II.

PATUROT SAINT-SIMONIEN.

Jérôme continua ainsi ses confidences :

Monsieur, quand je me décidai à entrer dans le saint-simonisme, la religion avait déjà revêtu l'habit bleu-barbeau, inventé par Auguste Chindé, tailleur spécial du nouveau pontife. Je me fis culotter par cet artiste, et j'eus toutes les peines du monde à empêcher Malvina d'en faire autant. Ma jeune fleuriste s'était fait une idée exagérée de ses nouveaux devoirs : elle se croyait obligée à tirer vengeance en ma personne de l'oppression que son sexe subissait de temps immémorial, et il fallut l'intervention d'un de nos Pères en Saint-Simon pour que son zèle de néophyte ne la portât point à des extrémités fâcheuses. Il faut vous dire que Malvina a la main naturellement prompte. Jugez de ce que cela devait être sous l'empire d'un sentiment religieux ! La première période de son émancipation fut rude à passer.

Ce ne fut pas ma seule épreuve. Vous avez vu, Monsieur, quelle figure je faisais dans la phalange romantique. Mon nom avait percé parmi les poëtes chevelus, et je pouvais me flatter de jouir dans leur cénacle d'une certaine réputation.

Quand il s'agit de me donner un grade parmi les saint-simoniens, je fis valoir ces titres, une physionomie heureuse, comme vous le voyez, et une foule d'autres avantages que ma modestie me défend d'énumérer. Je devais croire que les gros bonnets du saint-simonisme, ceux qu'on nommait les Pères, seraient flattés d'ouvrir leurs rangs à un homme aussi littéraire que je l'étais. J'avais compté, Monsieur, sans l'économie politique et la philosophie transcendante. On me fit subir un examen qui roula sur ces sciences barbares, après quoi les juges me délivrèrent mon brevet de capacité. Le croiriez-vous? j'étais saint-simonien de quatrième classe : on me préposait en second à la rédaction des bandes du journal de la religion.

Mon premier mouvement fut de la colère, une colère d'auteur sifflé. Je voulais donner au diable les Pères, et les examinateurs, et le brevet de capacité. On me calma, on me promit de l'avancement. Mes supérieurs me firent l'œil en coulisse, comme c'était leur usage quand ils voulaient fasciner les récalcitrants. Je me laissai attendrir en pensant que tôt ou tard, on rendrait justice à un homme de style. Je réfléchis d'ailleurs que je me devais à l'humanité; j'oubliai ces petites blessures d'amour-propre en songeant à la reconnaissance des générations futures. On m'expliqua, en deux mots, en quoi consistait le saint-simonisme. Nous avions pour mission d'empêcher l'*exploitation de l'homme par l'homme;* en vertu de quoi, plus tard, à Ménilmontant, on me fit cirer les bottes de la communauté. Nous nous proposions aussi de mettre un terme à l'*exploitation de la femme par l'homme;* ce qui explique pourquoi Malvina, dans sa ferveur religieuse, se plaisait à me traiter comme un nègre.

Pendant que mes débuts avaient si peu d'éclat, ceux de ma fleuriste faisaient sensation. Pitié, monsieur, pitié! Cette jeune fille qui, en littérature, ne pouvait s'élever au-dessus du Paul de Kock, était, en saint-simonisme, un vase d'élection, une

ıature d'élite. On la reçut de seconde classe, avec la perspecive d'aller plus haut. On lui trouvait les qualités de la femme orte, d'un esprit sans préjugés. Malvina a ce que l'on nomme 'ulgairement du *bagout;* ce genre de talent plaisait aux saintimoniens, ils en avaient l'emploi, cela entrait dans leur proramme. Moi-même, quelques jours après, je pus voir quelle récieuse acquisition la religion nouvelle avait faite dans la ersonne de ma fleuriste. Ce fut comme un coup de théâtre, t malgré moi j'y jouai un rôle. Voici dans quelles circonlances.

Le saint-simonisme cherchait à faire des conquêtes, et dans e but il n'épargnait aucun moyen pour agir sur le public. L'un des plus puissants consistait en des conférences qui se enaient le soir, à la lueur de cent bougies, dans une salle ituée rue Taitbout. Comme auditoire, on y voyait des curieux enus de tous les coins de Paris, des ouvriers, des grisettes, les artistes, des gens du monde, une société un peu mêlée, nais fort originale. Là éclataient des professions de foi, des onversions soudaines. Les saint-simoniens qui avaient la arole facile se lançaient dans divers sujets et faisaient assaut l'éloquence. On pleurait, on s'embrassait, on applaudissait, ous la surveillance des sergents de ville et avec l'approbation le l'autorité. Quand un spectateur demandait la parole pour ıne interpellation, on la lui accordait, et alors commençait ıne sorte de tournoi entre les incrédules et les apôtres saintimoniens. On sifflait d'un côté, on approuvait de l'autre, on changeait des apostrophes qui n'étaient rien moins que parementaires, jusqu'à ce que les municipaux fissent évacuer la alle et que force restât à la loi. J'ai passé là, Monsieur, quelques soirées que je ne retrouverai de ma vie.

Le premier jour où nous parûmes, Malvina et moi, sur le banc des nouveaux catéchumènes, la discussion s'engagea au sujet des droits de la femme, de l'émancipation de la femme. Un beau parleur de l'assemblée cherchait à prouver la supé-

riorité de notre sexe sur l'autre, il s'appuyait sur les documents historiques, sur les différences d'organisation, sur les lois de la nature. A diverses fois Malvina avait témoigné son impatience, quand tout à coup, ne pouvant se contenir, elle se leva :

« Mon père, dit-elle au président, j'éprouve le besoin de répondre à ce muguet : je demande la parole.

— Vous l'avez, ma sœur, dit le président.

— A la bonne heure, reprit-elle, je me dégonflerai. Qu'est-ce qu'il vient donc nous chanter, ce linot, que notre sexe est fait pour obéir, le sien pour commander? Ils sont tous comme ça, ces serins d'hommes. En public, roides comme des crins : dans le tête-à-tête, souples comme des gants. Connu! connu! »

A cette sortie, l'assemblée entière fut saisie d'un fou rire. Les grisettes étaient en nombre : le triomphe de Malvina fut le leur.

« Bravo! bravo! » criait-on.

Malvina était radieuse; elle reprit :

« Ah! voulez-vous voir comment on les éduque, les hommes, quand on s'en donne la peine. Eh bien, on va vous en offrir le spectacle : la vue n'en coûte rien. Ici, Jérôme. »

C'était moi que Malvina apostrophait en y ajoutant un signe de l'index qui ne me laissait aucun doute sur son intention. J'aurais voulu être à cent pieds sous terre. J'allais servir à une exhibition, j'allais poser. Un moment je songeai à désobéir; mais l'air de Malvina était si impérieux, elle semblait si peu douter de ma soumission, que je n'osai pas intervertir les rôles. Les Pères saint-simoniens paraissaient d'ailleurs enchantés de la tournure que prenait la scène : c'était pour eux une démonstration vivante, et autour de moi tout le monde m'encourageait à m'y prêter. Je me rendis donc au geste de Malvina. Quand je fus à sa portée, elle me mit la main sur l'épaule, et, se tournant vers l'auditoire, elle ajouta :

« En voici un que j'ai dressé ! il pinçait le vers français, ça ne m'allait pas, j'en ai fait un saint-simonien, j'en ferai ce qu'il me plaira ! Ah ! vous croyez que c'est toujours la culotte qui gouverne : merci ! Il y en a beancoup parmi vous qui ne parlent haut que lorsqu'ils sont loin du jupon de leurs épouses. Suffit, je m'entends. Va t'asseoir, Jérôme. »

Vous dire la tempête de bravos qui accueillit cette boutade est impossible. L'essaim des brodeuses, des chamareuses, des lingères, des modistes, qui bourdonnait dans la salle, voulait porter Malvina en triomphe. Jamais Père n'avait obtenu un succès pareil. Séance tenante, cinquante-trois ouvrières confessèrent la foi saint-simonienne : les conversions se succédaient, et c'était Malvina qui en était l'âme. Aussi passa-t-elle, dans cette même soirée, au grade de prêtresse du premier degré.

Vous l'avouerai-je ! j'étais confus du rôle que je venais de jouer, et pourtant le succès de ma fleuriste me touchait comme un résultat auquel j'avais concouru. Malvina me comprit, car en rentrant elle me sauta au cou et me dit :

« Tu as un bon caractère, Jérôme, je te revaudrai cela, parole de prêtresse. »

En effet, Monsieur, son dévouement ne se démentit plus.

Quelques mois se passèrent ainsi. On donna des bals passablement décolletés en l'honneur de la religion : jamais culte ne s'était annoncé plus gaiement. Des femmes charmantes animaient ces fêtes, et je n'étais pas le moins empressé auprès d'elles. Ces assiduités donnèrent à réfléchir à Malvina ; le saint-simonisme commença à lui paraître un peu trop sans préjugés. D'un autre côté, quelques Pères voulurent prendre des libertés avec elle, et il fallut qu'elle les mît à la raison à sa manière. On se fâcha, elle se fâcha plus fort ; on la menaça de destitution, elle répondit par des impertinences.

D'ailleurs, les fonds saint-simoniens marchaient vers une baisse, et Malvina pressentait une déconfiture prochaine.

Déjà on s'était retiré sur les hauteurs de Ménilmontant pour y vivre d'économie. Le régime des raisins verts et du haricot de mouton allait arriver. Cependant je ne voulus pas abandonner la partie au moment où elle se gâtait; je résolus de faire preuve de dévouement en restant à mon poste. Je me cloîtrai comme les autres et pris l'habit du couvent saint-simonien. On m'assigna mon emploi, mes fonctions. Hélas! ce fut la dernière humiliation qui m'était réservée. Ma capacité me valut le soin des bottes de la communauté. Pendant deux mois je vécus dans le cirage; chaque jour je frottais quarante paires de bottes religieusement. Par exemple, je n'ai jamais pu me rendre compte du service que je rendais en cela à l'humanité, et quel intérêt mon coup de brosse pouvait avoir pour les générations futures. C'est un problème qu'aujourd'hui encore je me pose sans pouvoir le résoudre.

Autant, Monsieur, la première période de notre vie religieuse avait été remplie de joies et de succès, autant la seconde fut pleine de tristesse et de revers. Le jardin dans lequel nous nous étions volontairement cloîtrés abondait en raisins qui n'ont jamais pu mûrir. La détresse s'en mêlant, nous en fîmes la base de notre ordinaire, et Dieu sait ce qui en résulta. Malvina, qui avait repris son travail en ville, venait à mon secours en m'apportant quelques côtelettes supplémentaires; mais cela ne suffisait pas pour balançer l'affreux ravage des fruits verts. Vous dire dans quel état se trouvait alors la religion serait chose impossible. Enfin, un jour ma fleuriste me vit si pâle et si défait, qu'elle fit acte d'autorité.

« Mon petit, dit-elle, ça ne peut pas durer comme ça : jamais le verjus n'a fait de bons estomacs. Puisqu'on te fait brosser les bottes des camarades, il faut qu'on te nourrisse. Quiconque travaille doit manger.

— C'est bon à dire, Malvina : mais là où il n'y a rien, le plus affamé perd son droit.

— Eh bien, alors, mon chéri, on leur dit adieu et l'on va décrot-

ter ailleurs. Au fait, tu as maintenant un joli talent de société.»

Je suivis le conseil de Malvina ; je quittai Ménilmontant : mais que devenir ? Faut-il l'avouer ! malgré les mécomptes de cette vie un peu aventureuse, malgré les souffrances physiques, les privations de tout genre ; je ne me séparai qu'à regret des illusions qu'une année d'apostolat avait fait naître en moi ! Sérieusement, Monsieur, il y eut un moment où je me crus appelé à régénérer le monde, à lui prêcher un évangile nouveau. J'avais cette foi robuste qui, au dire de l'Apôtre, peut déplacer les montagnes ; je croyais que nous apportions aux classes souffrantes la parole du salut, que nous allions donner de la manne à tous les estomacs, de l'ambroisie à toutes les bouches arides. Tous, nous nous imaginions avoir dérobé à Dieu son secret pour en faire hommage à la terre L'orgueil, sans doute, entrait pour beaucoup dans tout cela ; mais au fond de nos cœurs dominaient pourtant une compassion véritable pour nos semblables, un désir ardent du bien, un dévouement sincère, un désintéressement réel.

Voilà pourquoi, Monsieur, nous soutînmes sans faiblir un rôle souverainement ridicule. Ces fonctions grossières auxquelles chacun de nous savait se soumettre, l'abstinence souvent pénible qui signala notre vie en commun, ne trouvent leur explication que dans la conviction ardente qui nous animait. Aussi, restai-je longtemps sous le coup de cette impression. L'idée que notre globe n'avait d'avenir que dans une transformation complète me poursuivait sans relâche ; la régénération humaine m'assiégeait sous toutes les formes. De quelque côté que je visse luire ce feu trompeur, on était sûr de me voir accourir : je craignais que ce grand travail ne s'accomplît sans moi : et, comme l'on dit, j'étais jaloux d'apporter ma pierre à ce monument.

Hélas ! Monsieur, ce ne sont pas les occasions qui me manquèrent. A aucune époque, l'humanité n'eut plus de sauveurs que de notre temps. Quelque part que l'on marche on met le

pied sur un messie : chacun a sa religion en poche, et entre les formules du parfait bonheur on n'a que l'embarras du choix. Je ne choisis pas, car j'essayai de tout. Il était fort question de l'Église française, je donnai dans l'Église française : je faillis devenir sous-primat. Malvina, qui est une fille de sens, m'arrêta fort à propos, entre une messe en français et un sermon sur la bataille d'Austerlitz.

Je passai ensuite en revue les diverses sectes d'hérésiarques dont Paris était inondé. Chacun, Monsieur, voulait interpréter le christianisme à sa manière. Il y avait des néo-chrétiens, des néo-catholiques de vingt espèces, tous possédant le dernier mot du problème social et religieux, tous déclarant l'univers perdu si l'on n'adoptait pas leurs maximes. J'allai des uns aux autres, cherchant la vérité, cherchant surtout à prendre position quelque part. Hélas ! je ne trouvai que chaos et impuissance, jalousies entre les sectes naissantes, schismes dans le schisme, mots sonores sans signification, prétentions exagérées, orgueil immense, confusion des langues plus grande que celle dont les ouvriers de Babel donnèrent le spectacle. De guerre lasse, Monsieur, je me fis templier : c'était un remède héroïque. Si l'ordre avait vécu cinquante jours de plus, peut-être devenais-je le soixante et dixième successeur de Jacques Molay.

Cependant c'est à cette époque de notre vie que nous devons, Malvina et moi, l'une de nos plus vives satisfactions. Nous connûmes alors le grand *Mapa*. Le *Mapa*, Monsieur, fut l'idéal de tous ces pontifes nouveaux. Il les dépassait comme le chêne dépasse les bruyères. Figurez-vous une barbe vénérable, une élocution facile, un air avenant : tel était le Mapa. Il séduisit Malvina au premier abord. Sa religion était dans son nom, formé de l'initiale de *maman* et de la finale de *papa*, c'est-à-dire *ma-pa :* un mythe, un symbole, l'homme et la femme, la mère et le père, le résumé de l'humanité ; la femme avant l'homme, car c'est la femme qui engendre, si

c'est l'homme qui féconde. Il fallait l'entendre expliquer son système, ce divin Mapa ! Les paroles coulaient de ses lèvres comme le miel. Depuis les beaux jours du symbolisme indien et de la mythologie grecque, on n'avait rien connu de plus véritablement hiéroglyphique, cabalistique et hermétique. Oui, Monsieur, le Mapa a laissé plus de traces dans mon esprit que tous les réformateurs pris ensemble, sans en excepter Saint-Simon, ni les pontifes issus de lui.

Ces tentatives ne constituaient pas toutefois une position sociale, les rêves ne font pas vivre longtemps. Malvina y mettait du sien tant qu'elle pouvait, l'excellente fille ; cependant nous n'allions qu'à force de privations. D'ailleurs, dans la force de l'âge, il était honteux de n'avoir pas su encore me ménager des ressources qui me fussent propres. J'en rougissais malgré moi ; mais, quand il s'agissait d'adopter une carrière, des scrupules puérils me retenaient. Mon oncle me fit faire, à l'insu de Malvina, quelques ouvertures. Il était vieux, sans enfants ; j'étais son seul héritier : il m'offrit de me céder son commerce de son vivant, de me diriger, de m'initier. L'orgueil, Monsieur, fut plus fort que le besoin. Ce mot de bonnetier me révoltait : c'était mon cauchemar. Je me disais qu'il était indigne d'un homme littéraire comme moi de végéter dans la bonneterie, d'être bonnetier, de vendre des bonnets, et de coton encore ! Plus mon oncle se montrait pressant, plus j'éprouvais de répugnance. Un jour le hasard nous mit face à face sur le boulevard du Temple. Le digne parent vint à moi, me serra la main :

« Eh bien, Jérôme, es-tu décidé ? me dit-il.

— Jamais, mon oncle, jamais ! répliquai-je. »

Et je m'enfuis à toutes jambes, comme si je venais d'échapper à un grand péril.

Que d'orages, Monsieur, m'attendaient encore sur cet océan parisien, avant que je pusse jeter l'ancre dans le port de la filoselle et du tricot !

III.

PATUROT GÉRANT DE LA SOCIÉTÉ DU BITUME DE MAROC.

Le récit des aventures du pauvre Jérôme commençait à m'intéresser. Cette nature candide, accessible aux illusions et disposée aux expériences, résumait par plus d'un point l'histoire et la situation d'esprit de la jeunesse actuelle. Je me montrais donc exact au rendez-vous qu'il me donnait, et je le voyais, de son côté, devenir plus communicatif à mesure qu'il se familiarisait davantage avec moi.

« Quand vous eûtes quitté le saint-simonisme, lui dis-je, quel parti prîtes-vous?

— Ne m'en parlez pas, Monsieur : c'est ici que commencent mes plus tristes aventures. »

Et il continua :

Depuis que la porte de Ménilmontant s'était fermée sur moi, nous vivions assez tristement. J'avais vu s'effeuiller mes premiers rêves, s'évanouir mes plans imaginaires, se flétrir mon idéal. Quand on entre dans la vie, Monsieur, on se la figure volontiers comme une chose éthérée; on en fait un Éden que l'on peuple de fantômes gracieux, et où il suffit, pour se maintenir en santé et en joie, de contempler la nature et de respirer le parfum des fleurs. Tout est beau, tout est bon; la pensée ne touche à rien sans l'embellir et le colorer. Il semble que l'humanité a le bonheur sous la main, que la douleur n'est qu'un malentendu. Des besoins, on n'en connaît pas; des soucis, on n'a que celui d'aimer, d'être aimé, de s'épanouir, de se laisser vivre. Oh! les illusions de la jeunesse, que c'est beau, mais que c'est court!

Je n'en étais plus là; je touchais à la seconde période de l'existence. Malvina m'y rappelait souvent; elle était impitoyable pour tout ce qui touche à la vie matérielle. Elle aimait

la galette du Gymnase, le théâtre à quatre sous, le flan et les socques plus ou moins articulés. Elle se plaignait de la charcuterie, qui formait alors la base de nos repas; et me tenait pour un être profondément incapable, parce que je ne lui avais pas encore donné un tartan neuf et une chaîne en or. Dîner au restaurant à quarante sous, faire une partie d'ânes à Montmorency, aller entendre feu Marti à la Gaieté, lui semblait la plus grande somme de plaisir que Dieu ait pu accorder à ses créatures. Je passe sous silence son goût désordonné pour les pralines, qui souvent prit un caractère ruineux.

Nous vivions donc tous les deux sous le même toit, dans la même chambre; elle le réel, moi l'idéal; elle ne rêvant que macaroni au gratin, moi repu de chimères. Le contraste était grand, la lutte fut vive; elle se renouvela plus d'une fois: mais je sentais bien en moi-même que le résultat n'en serait pas douteux, que le démon dominerait l'ange, qu'Ève embaucherait Adam. Au milieu de tous les mécomptes qui m'assiégeaient, de toutes les déceptions dont j'étais la proie, je ne savais plus où reposer ma pensée; et Malvina était là, toujours là, m'accablant d'épithètes sardoniques et familières, me montrant d'un air moqueur le luxe qui se déroulait sous nos yeux, ces carrosses qui sillonnent les rues, les savoureux comestibles étalés sous les vitres des traiteurs, les velours, les robes de soie, les dentelles, les bronzes, les ameublements somptueux que la capitale semble déployer sur tous les points comme une insulte à la misère. Ce spectacle, Monsieur, c'est pour le pauvre la tentation de Jésus-Christ sur la montagne, et il y est en butte tous les jours.

Dans la maison où nous occupions une mansarde habitait un homme de quarante ans environ, dont la physionomie et la mise m'avaient frappé. Des bagues en brillants à tous les doigts, un appareil de chaînes d'or qui ruisselaient sur sa poitrine, des boutons de chemise éblouissants, des breloques, des tabatières de prix, des gilets merveilleux, des habits cou-

pés dans le dernier genre, lui donnaient, pour me servir de l'expression de Malvina, l'aspect d'un homme cossu. L'âge avait un peu dégarni son crâne ; mais un toupet, parfaitement en harmonie avec les cheveux, réparait le ravage des années. Ce toupet, suivant qu'il affectait telle ou telle nuance, telle ou telle forme, avait en outre le privilége de transformer l'individu au point de faire douter de son identité. Du reste, M. Flouchippe (il se donnait ce nom) jouissait d'une figure avenante, de manières aisées, d'une prestance heureuse. Tout en lui annonçait la richesse, la joie et l'épanouissement. Il occupait le premier, avait groom et cabriolet, et dînait tous les jours en ville.

Depuis quelque temps, je m'étais aperçu qu'à chacune de nos rencontres dans l'escalier, M. Flouchippe m'honorait de son plus gracieux sourire. Dans l'expression de ses traits se laissait entrevoir on ne saurait dire quelle intention de me faire des avances et d'engager la conversation. Cependant, comme tout se bornait à quelques témoignages de politesse, je me contentais de penser en moi-même que nous avions là un voisin bien élevé. J'en parlai à Malvina : mais, au lieu de me répondre, elle détourna l'entretien. C'est qu'elle méditait alors avec le Crésus du premier un plan de campagne dont j'allais bientôt recevoir la confidence, et dont je devais être l'un des héros. Prêtez-moi quelque attention, Monsieur : ceci est une des calamités de ma vie ; il faut que vous sachiez comment j'y ai été conduit.

Un soir, nous soupions, Malvina et moi, triste souper, souper d'anachorètes, du fromage et des noix, quand ma fleuriste, frappant la table de son couteau, s'écria :

« Ça n'est pas vivre, ça. On n'engraisse pas une femme avec des coquilles de noix ! »

L'apostrophe allait à mon adresse : je le compris et sus me contenir.

« Eh bien, qu'est-ce que ce genre ? poursuivit la jeune

fille en élevant peu à peu le ton ; vous êtes donc de la race des poissons, que vous ne répondez pas quand on vous parle ?

— Mais, Malvina, il me semble...

— Il vous semble mal. Vous n'êtes qu'un être insupportable ; je ne puis pas vous souffrir. »

J'étais fait à cette gamme ; je ne m'en émus pas ; je savais comment se formaient ces orages, comment ils éclataient, comment ils s'apaisaient. Cette fois, pourtant, la recettte ordinaire ne fut pas suffisante. Malvina consentit bien à se calmer, mais elle prit un air grave et solennel, et ajouta :

« Jérôme, écoutez-moi et parlons raison. Ça ne peut pas toujours durer ainsi. Vous vous promenez dans la lune, et moi je n'ai aucune espèce d'inclination pour ce météore. Si vous devez toujours circuler dans Paris le nez en l'air, avec l'espoir que les perdreaux tomberont tout rôtis, *n*, *i*, *ni*, c'est fini, il n'y a plus de Malvina. Faites-en votre deuil, et portez vos bottines ailleurs. Je ne vous dis que ça.

— Malvina, comme tu le prends !

— Je le prends comme il faut le prendre, mon petit. Mon bon Jérôme, ajouta-t-elle sur un ton plus radouci, n'est-ce pas pitié de voir qu'un garçon comme toi, bien bâti, plein de moyens, agréable au physique, n'a pas la chance de faire son petit magot, de se donner quelques jouissances, de s'amasser des rentes, tandis qu'on voit un tas de pleutres, d'ignorants et de pas grand'chose, entasser des millions et des milliasses, devenir aussi riches que Louis-Philippe, avoir des calèches, des femmes en falbalas, des cochers à perruque et tout le bataclan ? N'est-ce pas une honte, dis !

— Sans doute, mais...

— Il n'y a pas de mais ; ça doit finir. Qu'est-ce qu'il te manque pour faire fortune comme les autres ? voyons ! tu as des pieds, tu as des mains, tu es savant, tu as fait des livres. Il ne te reste plus qu'à t'ingénier, mon garçon, qu'à te pousser de l'avant.

— Mon Dieu ! Malvina, est ce que je n'ai pas cherché à me

rendre utile à mes semblables ? Je leur ai parlé la langue des dieux, je leur ai apporté une religion nouvelle.

— Ne dis plus de ces bêtises, Jérôme : c'est bon pour des enfants de dix-huit mois. Nous sommes des hommes ; raisonnons comme des hommes. Tu as vu le monsieur du premier ?

— Tiens !!! tu le connais, Malvina ?

— Je ne te demande pas si je le connais, ça ne te regarde pas ; je te demande si tu l'as vu.

— Mais oui, dans l'escalier.

— Bonne tête, n'est-ce pas ? figure respectable. Eh bien, il te protége, il veut te lancer.

— Dans quoi ?

— C'est son secret ; il veut te lancer ; il t'a pris en affection ; ton air lui revient.

— Mais encore faut-il savoir de quoi il s'agit.

— Il te l'expliquera, mon petit. Je lui ai promis que tu irais le voir. C'est joliment meublé chez lui.

— Tu y es donc entrée ?

— De quoi ! il faudra vous rendre des comptes, à présent. Eh bien, excusez du peu. Vous irez chez le voisin, Monsieur, et ça, pas plus tard que demain matin. »

Qui aurait pu résister à ces manières si folles et si mutines ? Je cédai, Monsieur, je promis : on est bien faible, quand une fois on s'est laissé prendre dans des liens pareils. Une concession en amène une autre, et cette chaîne a d'interminables anneaux. Le jour suivant, je descendis chez M. Flouchippe, qui me reçut dans son cabinet.

Malvina avait eu raison de vanter le luxe de cet ameublement : c'était merveilleux, quoiqu'il y régnât un étalage de mauvais goût. On voyait que le propriétaire avait disposé les choses de manière à ce que l'œil fût frappé. L'argenterie était toute sur les dressoirs ; les portières de damas étaient surchargées d'ornements en cuivre doré. Quoiqu'on découvrît beaucoup de clinquant parmi ces richesses, beaucoup d'af-

fectation, l'ensemble n'en était pas moins magnifique, et sur des locataires des mansardes l'effet devait en être grand. Aussi fus-je ébloui comme l'avait été Malvina.

M. Flouchippe me reçut avec des façons de prince. Étendu sur un sofa, il était vêtu d'une robe de chambre en soie à ramages, retenue à la ceinture par une cordelière orange d'où pendaient des glands à fils d'or. Un bonnet à broderies d'or était négligemment posé sur sa tête, et il agitait dans ses doigts un binocle qu'il portait de temps en temps à ses yeux. Je trouvai ces manières souverainement impertinentes, mais j'étais engagé vis-à-vis de Malvina, et je voulais faire preuve de bonne volonté. En attendant qu'il daignât m'adresser la parole, j'examinais mon protecteur. Son œil noir, quoique assez bienveillant, prenait de temps à autre une expression ironique : ses lèvres pincées indiquaient la finesse, et les airs de bonhomie que lui donnait un embonpoint précoce étaient rachetés par le sentiment général qui dominait dans sa physionomie. Malgré mon peu d'expérience, je compris que j'avais affaire à un homme fort rusé.

La pièce dans laquelle je venais de pénétrer ne renfermait que peu de meubles : le sofa, quelques fauteuils, un bureau à cylindre, une bibliothèque garnie de magnifiques reliures, des étagères en acajou suffisaient pour la garnir. Quatre gravures, qui n'étaient ni des morceaux de prix, ni des épreuves de choix, tapissaient les murailles. On voyait que ce cabinet n'était ni celui d'un homme d'étude, ni celui d'un artiste, et peut-être l'aspect en eût-il été énigmatique, si de larges cartons, munis de leurs étiquettes, n'eussent servi à dissiper les doutes et à préciser la destination du local. Ces étiquettes étant tracées en fort grosses lettres, il me fut facile de lire, ici, *Chemin de fer de Brives-la-Gaillarde*; là, *Charbonnages de Perlimpinpin;* plus loin, *la Villa-Viciosa, château en Espagne*, au prix de cinq francs le coupon et pour être tiré en loterie sous les yeux de la reine; enfin,

ailleurs, *papier de froment*, *fer de paille*, *pavage en caoutchouc*, etc., etc. Plus d'illusion, j'étais dans le cabinet de ce que l'on nomme vulgairement un homme d'affaires.

C'était le moment où ces industriels florissaient. La France était leur proie; ils disposaient de la fortune publique. Une sorte de vertige semblait avoir gagné toutes les têtes : la commandite régnait et gouvernait. A l'aide d'un fonds social, divisé par petits coupons, combinaison bien simple comme vous le voyez, on parvint alors à extraire de l'argent de bourses qui ne s'étaient jamais ouvertes, à exercer une rafle générale sur les épargnes des pauvres gens. Tout était bon, tout était prétexte à commandite. On eût mis le Chimborazo en actions, que le Chimborazo eût trouvé des souscripteurs; on l'eût côté à la bourse. Quel temps, Monsieur, quel temps! On a parlé de la fièvre du dernier siècle, et de l'agiotage de la rue Quincampoix. Notre époque a vu mieux. Quand Law vantait les merveilles du Mississipi, il comptait sur la distance; mais ici, c'était à nos portes mêmes qu'on faisait surgir des existences fabuleuses, des richesses imaginaires. Et que pensera-t-on de nous dans vingt ans, quand on dira que les dupes se précipitaient sur ces valeurs fictives, sans s'enquérir même si le gage existait?

Nous étions au fort de la crise. On venait d'improviser, par la grâce de la commandite, des chemins de fer, des mines de charbon, d'or, de mercure, de cuivre, des journaux, des métaux, mille inventions, mille créations toutes plus attrayantes les unes que les autres. Chacune d'elles devait donner des rentes inépuisables au moindre souscripteur : tout Français allait marcher cousu d'or; les chaumières étaient à la veille de se changer en palais. Seulement il fallait se presser, car les coupons disparaissaient à vue d'œil : il n'y en avait pas assez pour tout le monde.

Je me trouvais donc devant l'un des souverains du moment, devant l'un des promoteurs de cette grande mystification

industrielle. Certes, l'orgueil lui était permis, car il avait eu autant de puissance que Dieu. De rien il avait fait quelque chose : il avait donné une valeur au néant. Aussi le sentiment de sa puissance et de sa position se peignait-il sur son visage : il était content de lui-même, il semblait écouter le murmure d'applaudissements intérieurs. Enfin, il daigna jeter les yeux sur moi, et se souvint que j'étais là.

« Mon cher, me dit-il, excusez ma distraction ; je combinais une affaire. Quatre millions deux cent mille francs ; coupons, deux cents francs ; sous-coupons, cinquante francs. C'est bien ; ça doit marcher. Je suis à vous maintenant. Votre nom, s'il vous plaît?

— Jérôme Paturot.

— Jérôme ! mauvais nom, s'écria-t-il ; trivial, sans couleur. Nous changerons cela : nous mettrons Napoléon Paturot.

— Mais, Monsieur...

— Jeune homme, pas de mots perdus. Vous m'êtes recommandé comme un sujet docile, prêt à tout. Tâchez d'obéir et de signer : le reste nous regarde. »

Je compris que Malvina me livrait pieds et poings liés ; je dévorai l'outrage et me tus.

« C'est bien ; voilà que vous devenez raisonnable, ajouta-t-il. Nous ferons votre fortune, mon cher, comptez là-dessus.

— Monsieur, croyez bien...

— Voici la chose. La mine de charbon baisse, le chemin de fer est usé ; il n'y a plus que le bitume aujourd'hui. Le tour du bitume est arrivé. Napoléon, décidément, nous vous mettrons à la tête d'un bitume.

— Encore faut-il...

— Oui, Napoléon Paturot, je vous garde cela : on ne peut moins faire pour votre protectrice. Capital, six millions ; coupons, cinq cents francs : sous-coupons, vingt-cinq francs. C'est parfait, c'est enlevé : revenez me voir demain. »

Je sortis stupéfait de cette entrevue.

IV.

SUITE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

Après une courte pause, Jérôme reprit son récit :

J'eus beau m'en défendre, Monsieur, m'insurger, me désespérer, trois jours après, comme l'avait dit mon protecteur industriel, j'étais à la tête d'un bitume. Malvina conspirait avec lui ; que vouliez-vous que je fisse contre deux ? Je succombai. On m'installa dans un fort bel appartement, meublé à la hâte ; on me donna un caissier, deux commis, enfin tous les dehors d'une administration importante. On publia des circulaires, on rédigea des prospectus, et jugez de ma douleur, lorsque, deux jours après, je lus ce qui suit dans tous les journaux de Paris :

Mort aux Bitumes artificiels !!!

IL N'Y A DE VRAI ET DE NATUREL

que le

BITUME IMPÉRIAL DE MAROC

Avec privilége de S. M. l'empereur de cette régence

« Il y a bitume et bitume. On voit des bitumes qui se gercent, qui s'écaillent ; on en voit qui se laissent dévorer par la pluie ou fendre par le soleil ; on en voit qui, au lieu de conserver leur niveau, mettent à nu sur-le-champ des aspérités, et forment uue suite de vallées et de montagnes. Tout cela vient de ce que ces bitumes ne sont point un produit de la nature, mais simplement un résidu d'usines à gaz, saupoudré de sable de rivière. Marchez là-dessus, et vos talons de bottes vous en diront des nouvelles.

« La préparation de ces bitumes artificiels est l'objet de

réclamations universelles. L'air en est vicié : les habitants des maisons voisines inondent leurs appartements de chlorure sans pouvoir se défendre de l'infection. Des fumées empestées remplissent les boulevards et menacent les passants d'asphyxie. Bref, pour parler avec tous les égards qui sont dus à ces compositions, c'est de la drogue.

« Aucun de ces inconvénients ne se retrouve dans le *Bitume impérial de Maroc*, bitume naturel, bitume dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Hérodote en parle dans les termes les plus avantageux : le Carthaginois Hannon en prit connaissance dans son premier voyage, et Léon l'Africain lui consacre un chapitre que l'on peut regarder comme un chef-d'œuvre en matière de stratification. Cependant ses propriétés essentielles étaient restés inappréciées jusqu'au moment où un accident singulier vint les révéler à l'univers. Voici le fait.

« Un bâtiment européen se trouvait en perdition sur les parages de Mogador, où sont situés les lacs de bitume. Une voie d'eau s'était déclarée à la hauteur de la flottaison. Or, il se trouve que, par l'action d'un feu souterrain, les bitumes de Maroc se mettent souvent en éruption ; ils y étaient alors, heureusement pour le navire en péril. Déjà le malheureux s'approchait de la côte, faisant eau de toutes parts, quand tout à coup on le voit se redresser, épuiser sa voie d'eau comme par enchantement et reprendre le large. On crie au phénomène : rien de plus naturel, pourtant. Une éruption bitumineuse l'avait sauvé. Lancé au loin, le bitume s'était attaché aux flancs entr'ouverts du bâtiment, les avait goudronnés, calfatés, conditionnés, mastiqués. C'était un rhabillage à neuf : le brick en question a pu faire le tour du monde.

« Voilà comment le *Bitume impérial de Maroc* s'est fait connaître. Depuis lors, toutes les expériences sont venues confirmer ses qualités agglutinantes et ses propriétés molé

culaires. Aucun corps ne renferme plus de principes d'adhésion et de solidification. Un boulet de trente-six, coupé en deux, a été parfaitement recollé au moyen du bitume de Maroc : ce boulet aujourd'hui sert comme les autres et a renversé une muraille sans se disjoindre. Un minaret de Mogador menaçait ruine, on l'a ressoudé avec du bitume de Maroc : ce minaret peut désormais défier les âges. Sur les lieux mêmes, on emploie le bitume de Maroc comme mortier, comme mastic, comme ardoise, comme moellon, comme pierre de taille, comme brique, comme chaux, comme ciment, comme pouzzolane. On en fait des cuvettes, des meulières, des auges, des plats à barbe, des fontaines, des statues, et jusqu'à des colonnes monumentales. Le bitume de Maroc est véritablement d'un emploi universel.

« Du reste, cet ingrédient, à l'opposé de ceux qui usurpent son nom, n'exhale aucune espèce d'odeur désagréable ; liquide, il rappelle le parfum des genêts qui croissent autour des lacs de Mogador : solidifié, il est inodore au delà de toute expression.

« Ce merveilleux produit naturel serait encore enfoui dans les solitudes de l'Afrique, si un jeune ingénieur civil du plus haut mérite, M. Napoléon Paturot, n'eût résolu, au péril de ses jours, de doter sa patrie d'un bitume qui lui manquait. S'aidant du texte grec d'Hérodote et le complétant avec la version phénicienne du périple d'Hannon, il est parvenu à retrouver des lacs qui semblaient perdus depuis l'éboulement de cette fabuleuse Atlantide, qui n'était qu'un promontoire avancé de la Mauritanie Tingitane. Honneur à M. Napoléon Paturot ! Il a plus fait pour son pays, dans un âge encore assez tendre, que d'autres arrivés au déclin de leur vie ; il a bien mérité des trottoirs et a ouvert aux bas-côtés des boulevards une nouvelle ère.

« Dans une audience que lui a accordée S. M. l'empereur de Maroc, Muley XXXIV, M. Napoléon Paturot a obtenu

de ce souverain le privilége exclusif, avec jouissance de dix-huit cents ans, de tout le bitume que peuvent produire ses États. La concession embrasse deux mille kilomètres carrés; elle est sans restriction et sans limites. Un Marocain qui toucherait à ce produit, dont Muley XXXIV a fait le généreux abandon, recevrait la bastonnade sur la plante des pieds, et serait assis sur un pal à la récidive. C'est ainsi qu'au Maroc on inspire le respect de la propriété.

« Chimiste d'un ordre supérieur, M. Napoléon Paturot a dû analyser le bitume dont il voulait faire hommage à sa patrie. Cette analyse a prouvé qu'à la rigueur on pourrait extraire de l'argent et même de l'or de ce produit; il contient, en outre, vingt-deux parties de silicate, trente et une de phosphate, quarante-trois d'oléine, sans compter les parties de platine qui y jouent un grand rôle. Dans un laboratoire attenant aux bureaux de l'administration, le jeune savant opérera la décomposition de tous ces éléments, à la volonté des actionnaires.

« Les suffrages des célébrités européennes ne pouvaient pas manquer au *Bitume impérial de Maroc*. M. de Buch, le plus grand géologue de l'Allemagne, y a reconnu un bitume de première formation. M. Ottfried n'y voulait voir qu'un produit tertiaire; mais sur un échantillon qui lui a été envoyé, il a déclaré, avec la franchise qui le caractérise, que son opinion se modifiait, et a assigné à ce bitume une origine antérieure encore à celle que lui attribuait M. de Buch. Est-il nécessaire, à côté de ces noms, de citer ceux de M. Picksous de Berlin, Godichson de Londres, Lazarilla de Madrid, et Compérano de Naples, sans compter les illustrations françaises qui composent le comité de surveillance, dont trois députés et dix pairs de France, rappelés seulement pour mémoire.

« Sans nul doute, M. Napoléon Paturot, cessionnaire de S. M. l'empereur de Maroc, aurait pu mettre seul à profit sa

merveilleuse découverte. Il ne l'a pas voulu : il a préféré associer ses concitoyens aux bénéfices de l'exploitation. Ces bénéfices seront immenses. La concession est inépuisable. On a calculé que les lacs de Mogador suffiraient pour couvrir de bitume l'Europe entière et toute la Russie asiatique. Sur les lieux, l'extraction se fait presque sans frais, et cet ingrédient étant, comme on l'a vu, bienfaisant pour les navires, il est à croire que le fret sera pour ainsi dire compensé par le séjour de la marchandise à bord. Aucun autre article ne possède cette propriété et ne jouirait de cet avantage.

« Les évaluations les plus discrètes portent à trois cents le nombre des bâtiments qui pourront aller chaque année prendre un chargement complet de bitume. En estimant la moyenne de ces bâtiments à trois cents tonneaux, on a un total de quatre-vingt-dix mille tonneaux. Maintenant quel sera le profit? Des hommes graves, vieillis dans le commerce et qui ne se payent pas d'illusions, n'hésiteraient pas à le porter au delà de trois cents francs le tonneau. N'admettons pas cette donnée; faisons la part des éventualités, des dépenses imprévues, des mécomptes de tout genre : n'élevons pas au-dessus de cent francs par tonneau le bénéfice présumé.

« Alors il reste un calcul à faire.

« Cent francs multipliés par quatre-vingt-dix mille tonneaux font une recette de neuf millions. Le capital social est de six millions. Les actionnaires seront donc intégralement remboursés dans le cours de la première année, et auront en outre trois millions à se partager.

« S. M. l'empereur de Maroc, Muley XXXIV, a souscrit pour mille actions.

« L'Allemagne a demandé qu'on lui réservât cinq cents actions, l'Angleterre six cents, les deux Péninsules trois cents, la Russie quatre cents, les États Barbaresques deux cents.

« Il ne me reste plus que huit cents actions à placer en France. Le comité de surveillance en prend la moitié.

« M. Napoléon Paturot est prêt à donner aux personnes qui désireraient de plus amples renseignements toutes les explications nécessaires. Dans son dernier voyage au Maroc, il a fait dresser le plan cadastral des territoires compris dans la concession. Les lacs de bitume y sont figurés à l'*aqua-tinta*, et la profondeur en est indiquée.

« Chaque actionnaire a droit à un échantillon de bitume et à cinq mètres carrés de trottoir.

« Prochainement un essai sera fait rue de la Paix : le gérant est en instance auprès du préfet de police pour obtenir l'autorisation nécessaire.

« S'adresser rue , n°

CAPITAL : SIX MILLIONS

ACTIONS : MILLE FRANCS.

Coupons : Cinq cents francs. — Sous-coupons : Vingt-cinq fr.

« *Le gérant*, NAPOLÉON PATUROT. »

Voilà ce que je lus dans un journal, Monsieur ; voilà ce qui circulait sous mon nom, avec ma signature, sous ma responsabilité. La foudre tombant à mes côtés ne m'aurait pas glacé de plus d'effroi que ne le fit la lecture de cette pièce infernale.

Monsieur, dans mon enfance, je n'avais eu autour de moi que de bons exemples, que de saines et pieuses leçons. Mon père était un de ces hommes austères que la loi du devoir enchaîne à la pauvreté. Simple et faisant le bien, il avait traversé la vie sans éclat, mais non sans honneur : le nom qu'il me léguait avait la pureté du diamant. Ma mère, digne femme, n'avait eu, dans sa courte carrière, qu'une seule ambition, celle de faire de moi un homme religieux et honnête. C'était le tourment de sa pensée et l'objet de ses prières. Le souvenir de mes premières années ne me retraçait donc que des tableaux pleins de sérénité et éclairés de cette douce auréole

qui entoure les gens de bien. Jugez de quel œil je dus envisager la situation nouvelle qui m'était faite, le rôle odieux auquel on me vouait, la part effrayante que l'on m'attribuait dans une œuvre d'iniquité, d'escroquerie et de mensonge! On avait surpris ma bonne foi, abusé de mon inexpérience. J'aurais voulu mourir de honte.

Je me trouvais sous le coup de cette impression quand M. Flouchippe entra dans le bureau avec un air de fatuité négligente, et, regardant autour de lui :

« Eh bien, mon cher, vous devez être content, me dit-il. On vous a logé comme un prince... Mais il manque encore quelque chose à ce mobilier... On ne m'a pas compris... Il faut des divans ici, il faut des pipes turques. Que diable! vous venez du Maroc! il faut que vous ayez des objets du Maroc... Couleur locale, ça en impose! »

Au lieu de répondre à la pensée de cet homme et de me prêter à sa petite diversion, je m'étais placé en face de lui et je le regardais fixement, les bras croisés, résolu à provoquer une explication. Quand je vis qu'il biaisait, j'attaquai de front.

« Vous savez bien que je ne suis jamais allé dans le Maroc, » lui dis-je.

Cette apostrophe directe parut le réveiller ; il me regarda avec un dédain protecteur.

« C'est juste, mon cher, répliqua-t-il, vous n'êtes point allé au Maroc ; mais vous auriez pu y aller : cela suffit.

Ces paroles et le ton dont elles furent prononcées m'exaspérèrent. Je ne me contins plus, j'éclatai :

« Monsieur, m'écriai-je, cela peut suffire aux fripons, mais non aux honnêtes gens.

— Ah ça, et comment le prenez-vous, mon cher? Vous êtes singulier, parole d'honneur! On vous construit une réputation fabuleuse, on fait de vous un chimiste distingué, un savant, un géographe; on vous ouvre le chemin de la postérité, on vous porte aux nues, on vous crée une position so-

ciale, et vous n'êtes pas content ? Sur quelle herbe avez-vous donc marché ce matin ?

— Vous avez abusé de mon nom, Monsieur, répliquai-je ; vous l'avez mis en scène d'une manière qui me compromet, qui révolte ma conscience.

— La conscience ! connais pas. Il fallait faire vos réflexions plus tôt, mon cher. Voilà tout ce que j'y vois.

— Moi, j'y vois autre chose, Monsieur ; j'y vois un démenti public à vous donner.

— Allons donc ! pas de mauvaise plaisanterie.

— Je plaisante si peu, que je vais de ce pas porter ma déclaration à tous les journaux, dévoiler vos impostures, dénoncer vos bitumes comme chimériques...

— Vous ne le ferez pas.

— Je le ferai, et sur l'heure. »

En même temps, je saisis vivement mon chapeau et m'apprêtai à sortir. Quand l'industriel vit ce mouvement et ne put douter de ma résolution, il changea de tactique, me prévint et quitta la place. Ce départ m'étonna, mais ne changea rien à mon dessein. Je descendis rapidement l'escalier, franchis la porte de la rue, et allais poursuivre mon chemin, quand je me trouvai en face de Malvina.

« Venez avec moi, Jérôme, me dit-elle, j'ai à vous parler. »

Dans sa retraite, le Parthe m'avait lancé son javelot, et s'était replié sur le corps d'armée. C'était lui évidemment qui m'envoyait un tentateur. Mon premier mouvement fut de fuir : impossible ! Malvina s'était emparée de mon bras, et, à moins d'un esclandre, il n'y avait pas moyen de se dérober à cette étreinte. Je la suivis, le cœur plein d'angoisse et comme une victime que l'on conduit au sacrificateur. Elle me ramena au logis, ferma la porte à la clef, et là commença une explication des plus orageuses.

Je ne veux pas chercher à pallier mes torts, Monsieur ; mais, sur l'honneur, il se livra dans cette chambre un com-

bat de douze heures, mêlé d'imprécations et de larmes, de violences et de prières, comme il est donné à peu d'hommes d'en essuyer. J'essayai de prendre Malvina par les sentiments; je fis un appel à tout ce qu'il y avait en elle d'instincts honnêtes. Malheureusement cette fille, livrée à elle-même dès l'enfance, ne trouvait dans sa vie, un peu bohémienne, rien qui pût se mettre à l'unisson de mes scrupules. A mes objections elle répondait par des quolibets, et opposait des ricanements à mon cours de morale. Il fallut le prendre sur un ton plus impératif. Pour la première fois, je montrai de la résolution, de la fermeté. Elle se montra plus ferme, plus résolue que moi, m'accabla de sarcasmes, de reproches, de récriminations. Je m'oubliai alors, j'en vins aux injures, et comme sa résistance ne cessait pas, j'usai de ma force, je méconnus ma dignité, je la battis... Hélas! Monsieur, ce fut ce qui me perdit. Les larmes, les sanglots arrivèrent. J'avais eu de la force contre la menace, je n'en eus pas contre la douleur. J'étais honteux de ma conduite; je me crus obligé à une réparation, et cette réparation fut l'acquiescement à mon déshonneur. Je consentis à me taire.

Cependant je mis deux conditions à ce silence : la première était que je ne serais pas astreint à jouer le rôle effronté que me réservait le prospectus. Ce rôle, mon patron industriel s'en chargea, et il y avait en lui l'étoffe nécessaire pour le remplir d'une manière plus triomphante et plus fructueuse. La seconde condition était que tous les versements seraient faits entre mes mains et que la clef de la caisse me serait remise. A ma grande surprise, cette clause fut acceptée. Je crus mon honneur à couvert. Dépositaire du fonds social, j'étais toujours le maître, à un moment donné, d'en faire la restitution aux actionnaires et de leur prouver ainsi que, même en trempant dans ces manœuvres, je n'avais agi que dans leurs intérêts.

Est-il maintenant nécessaire de vous dire ce qui survint?

Cette histoire est celle de trente entreprises semblables. Quelques pauvres diables, attirés par l'appât d'un bénéfice exorbitant, éblouis par les promesses du prospectus, se hasardèrent à mettre les pieds dans les bureaux. Ils n'en sortirent qu'allégés de leurs billets de banque. On leur fit voir du bitume, on le décomposa devant eux, on étala les plans figuratifs de la concession, on déroula le parchemin aux armes de l'empereur de Maroc, où se trouvait tracé, en caractères arabes, le firman du privilége. Les ressources du charlatanisme le plus vulgaire ne furent pas négligées. Deux mulâtres, servant comme employés, passaient pour des dignitaires de S. M. Muley XXXIV; les commis avaient tous de longues pipes; on faisait asseoir les visiteurs sur des divans presque au niveau du sol; on leur offrait du café à l'orientale dans de petites tasses de la capacité d'une coquille de noix; bref, on faisait, suivant l'expression de M. Flouchippe, de la couleur locale.

Les dupes, heureusement, ne furent pas nombreuses. Cinquante mille francs environ furent pipés de cette manière. C'était loin des six millions; mais l'on ne s'attendait pas à une meilleure récolte. Cette somme reposait dans ma caisse, et j'espérais bien qu'elle n'en sortirait qu'à bonnes enseignes. A peine en avais-je distrait quelques centaines de francs pour payer les appointements des employés et les gages des domestiques. Je regardais le capital comme un dépôt, et, il faut le dire, mon patron n'avait jamais laissé percer l'intention d'y toucher. Cela dura ainsi quatre mois.

Un jour qu'une course assez longue m'avait retenu pendant quelques heures loin de nos bureaux, je fus étonné, en y rentrant, de trouver le local désert. Employés et serviteurs, tout s'était éclipsé. A cette vue, l'idée d'une immense mystification me saisit; je vis comme un gouffre ouvert sous mes pas. Par un mouvement instinctif, je portai la main à la poche où je tenais la clef de ma caisse : cette clef y était : cela me rassura

un peu. J'examinai le coffre : aucune trace de violence ne s'y laissait voir. Je l'ouvris. Monsieur, il était vide !!!... Le misérable en avait une double clef.

Éperdu, désespéré, je m'élançai vers ma chambre avec le pressentiment d'un nouveau malheur. J'appelai, je cherchai dans tous les sens, dans tous les coins : personne, personne. Elle aussi, Malvina avait disparu.

Tant de secousses me vainquirent ; un nuage passa devant mes yeux ; mon cœur battait au point que je crus qu'il allait se rompre, les oreilles me sifflaient, tous les objets tourbillonnaient autour de moi, je tombai comme un homme ivre, et m'évanouis.

V.

PATUROT JOURNALISTE.

J'ignore, poursuivit Jérôme, combien de temps dura mon évanouisement et ce qui eut lieu pendant cet intervalle. A peine me reste-t-il un souvenir confus du moment où je revins à moi. Ma première sensation fut celle d'une lassitude générale, d'une prostration complète. Mes membres étaient brisés comme à la suite d'un exercice violent : une douleur aiguë me parcourait la tête et l'étreignait avec la force d'un crampon de fer. Mon bras gauche comprimé par un bandage, était engourdi au point que j'essayai en vain de faire jouer les phalanges de la main. A plusieurs reprises, je voulus ouvrir les yeux, mais les muscles ne servaient plus ma volonté. On eût dit que mes paupières étaient de plomb, que la mort les avait scellées. L'ouïe seule recouvrait peu à peu ses fonctions. On parlait à mes côtés, et les sens, qui ne m'arrrivaient d'abord que comme un vague bourdonnement, prirent à la longue un sens plus précis, une signification plus nette.

« Mademoiselle, ne vous inquiétez pas, disait-on, la syncope touche à sa fin. Le pouls se rétablit, le masque s'anime.

— Carabin, répliquait une voix de femme, parlez-moi avec la franchise de votre âge. Je veux sauver mon Jérôme, voyez-vous. Si vous n'êtes pas de force, avouez-le sans tortiller. J'irai chercher M. Dupeytrin, s'il le faut. Il en coûtera ce qu'il en coûtera. »

Malgré l'état de demi-léthargie où je me trouvais, la voix qui parlait ainsi me frappa : il me semblait qu'elle m'était familière. Je redoublai d'attention.

« Finissez, carabin, point de ces manières. Soyons à notre malade, Monsieur.

— Il n'y a plus rien à faire, Mademoiselle. Trois saignées coup sur coup; Bouillaud ne l'eût pas mieux traité.

— Non : c'est que peut-être vous regardez à la dépense. Pas de ça, carabin. On mettra tout en plan plutôt que de refuser un médicament quelconque à ce pauvre chéri. Ça serait un cataplasme de poudre d'or, qu'on le lui passerait tout de même. Allez toujours ; il y a crédit illimité chez le pharmacien.

— C'est inutile, le pouls continue à se relever; le malade va reprendre connaissance. La lancette! la lancette! Il n'y a rien de tel, ma belle enfant.

— Possible, mais à bas les pattes. »

Pendant cette conversation, le sentiment de ma position m'était graduellement revenu. Ce son de voix me rattachait au passé avec une telle puissance, que mes idées s'éclaircirent par degrés, et que ma mémoire se ranima. Vaguement, je comprenais que Malvina n'était pas loin, qu'elle m'était revenue, qu'elle veillait sur moi. Cependant je n'osais pas me livrer à cette pensée : je craignais que ce ne fût un rêve, une illusion de malade. Il fallut, pour me convaincre, que la vue vînt confirmer le témoignage de l'ouïe. En entr'ouvrant les yeux, je l'aperçus qui se défendait avec résolution contre

les familiarités d'un jeune homme. Plus de doute, c'était elle ; il n'y avait pas à s'y tromper. Je jetai un cri :

« Malvina ! »

Elle ne fit qu'un bond jusqu'à mon lit :

« Tiens ! tiens ! tiens ! Le voilà qui revient sur l'eau, cet agneau adoré. Enfin ! ! ! ça n'est pas malheureux ! Carabin, cette cure vous fera honneur. »

Le jeune homme s'approcha et me tâta le pouls : je vis que j'avais affaire à un docteur imberbe, joli cavalier d'ailleurs, et d'une heureuse physionomie.

« C'est un voisin, dit Malvina : mansarde en face, septième au-dessus de l'entre-sol ; garçon plein de moyens, mais entreprenant auprès des femmes. Tu as bien fait de ressusciter.

— Ah çà ! et toi, comment es-tu ici ? lui dis-je.

— Je te conterai cela quand tu seras sur pied, reprit-elle en faisant une pirouette. Le carabin a recommandé le silence. Bois un verre de tisane et clos l'œil là-dessus : c'est tout ce qu'on peut te permettre. »

Je fis ce qu'elle voulut : à peine m'en restait-il la force. Le jeune praticien donna encore quelques instructions, et s'en alla en promettant de revenir. Il y avait à craindre que la fièvre ne se déclarât après une aussi rude secousse. Elle vint, en effet, et avec une grande violence. Pendant huit jours et huit nuits, Malvina ne quitta pas le chevet de mon lit, épiant mes moindres mouvements, surveillant mon délire, essuyant la sueur qui me baignait le visage. Le cerveau était pris, et le mal me jetait tantôt dans une agitation extrême, tantôt dans un assoupissement profond. Le bitume de Maroc jouait un grand rôle dans mes rêves ; il m'apparaissait sous toutes les formes, avec mille prestiges ; il se changeait en palais, en monuments, en cathédrales ; il réalisait les merveilles du prospectus. L'odieuse figure de mon escroc était l'accompagnement obligé de ces visions qui m'inondaient le cœur d'amertume et d'angoisse. Cela dura ainsi

pendant plus d'une semaine, et Malvina se montra héroïque de dévouement. Elle supporta sans faiblir le spectacle de cette lutte douloureuse où la puissance de la jeunesse balançait seule les progrès de la destruction. Je lui dus la vie, Monsieur : ses soins me sauvèrent. A la suite d'une dernière crise, la fièvre tomba. J'étais hors de danger.

Durant les premiers jours de ma convalescence, il me revint que j'avais une énigme à éclaircir. Comment expliquer l'absence et le retour de Malvina? C'était, Monsieur, un abîme d'iniquité que la pauvre fille me dévoila plus tard.

« Vois-tu, mon petit, me dit-elle, il y a de quoi donner cent trente pulsations à la minute. Figure-toi que, le matin de son départ, ce monstre de Flouchippe me propose d'aller te rejoindre à Bercy pour y manger en commun une matelote. — C'est bien, que je dis; puisque Jérôme en est, j'ai mon chaperon, j'accepte; ça me va. Il me fait monter dans un fiacre, et nous roulons. Quand nous sommes à Bercy, rien de plus étonné que moi de voir le sapin gagner la campagne, toujours sous prétexte de matelote. Cela me donne à réfléchir, mais je dissimule afin de vérifier jusqu'où mon drôle poussera l'audace. Nous passons Conflans, Charenton : très-bien; c'est un peu fort de matelote, mais ça commence à devenir curieux. Maintenant voici le superlatif : à demi-lieue plus loin, le fiacre s'arrête en pleine route. Qu'est-ce que je vois alors en fait de matelote, mon petit? Une berline, rien que ça, avec deux postillons et quatre chevaux blancs. Excusez du peu. Je cherche des yeux le milord à qui appartient cet équipage : le milord, c'est Flouchippe. Il abaisse le marchepied et me prend par la main pour m'insérer dans le carrosse : exactement comme dans *M. Dupont*, de Paul de Kock. — Ça prend couleur, que je me pense : voyons où il veut en venir. Au fait, il ne me dévorera pas, et s'il s'écarte des lois de la civilité, je me mettrai sous la protection de la gendarmerie. Je me risque donc, je monte dans la berline, une

voiture très-bon genre, très-cossue, faut rendre justice à ce misérable. — Clic! clac! fouette, postillon; on part. Comme dans la *Laitière de Montfermeil*, tu sais. C'était le moment de demander une explication : — Eh bien, et c'tte matelote? lui dis-je. Il se met à rire. — Vous allez tout savoir, qu'il me répond. Alors ce monstre d'homme commence à me raconter comme quoi il a fait sauter la grenouille de la société, et comme quoi il veut m'escamoter par la même occasion. Tu devines si je bondis d'horreur à cette déclaration. — Ah çà! lui dis-je, mais vous êtes donc un particulier dépourvu de toute espèce de délicatesse? — Malvina, calmez-vous! — Un vrai Cosaque, un forban, un Papavoine, un goujat! — Malvina! — Postillon, ouvrez la portière : je veux aller faire ma déclaration au juge de paix le plus voisin. — Allons, Malvina. — N'approchez pas, scélérat! ou je fais un événement. Postillon! postillon! arrêtez! — Quand ce chenapan vit que je le prenais sur ce ton, et que je crierais jusqu'à extinction de chaleur naturelle, il réfléchit qu'il fallait avant tout sauver la caisse. Il fit arrêter la berline et m'aida à descendre; puis, sans me dire seulement bonjour, il repartit au grandissime galop. Vieux pandour, va! J'étais fraîche! à vingt-deux kilomètres de Paris et en brodequins gris-perle! Enfin je rencontre un coucou et je me tire d'affaire. Voilà l'histoire, mon petit : c'est tout un roman, n'est-ce pas? On ne m'y prendra plus à courir après des matelotes. »

Ainsi toutes les circonstances de mon malheur étaient éclaircies : l'escroc avait fui à l'étranger et se trouvait dès lors à l'abri des poursuites. Je restais seul sous le coup de la responsabilité qu'il m'avait perfidement créée. L'avenir se présentait à moi sous les couleurs les plus sombres. Au lieu d'avancer, je reculais; loin d'atteindre à une position sociale, je voyais les obstacles surgir de toutes parts. Qu'est-ce donc qu'une vie, Monsieur, dont les abords sont si difficiles et où les plus belles années se consument dans l'impuissance et dans

le tâtonnement ? Que faire ? qu'essayer encore ? Je me laissais aller au découragement et à la tristesse. L'existence me pesait ; je regrettais parfois que la maladie m'eût épargné. Malvina cherchait bien à me distraire, mais la mélancolie était la plus forte. Notre jeune docteur devait seul achever ma guérison. Il faut vous dire que nous nous étions étroitement liés. Il se nommait Saint-Ernest ; il venait de prendre ses grades. Gai, ouvert, résolu, ce garçon n'était jamais à bout d'expédients. Il aimait Malvina à cause de sa gaieté, et moi comme son premier malade. Des habitudes de familiarité s'étaient déjà établies entre nous. « Tu m'appartiens, Jérôme, me disait-il souvent ; si tu ne meurs pas de mon fait, je serai volé. »

Évidemment j'avais alors besoin d'une diversion, et les impressions du passé ne pouvaient céder qu'à une préoccupation nouvelle. C'est là ce que Saint-Ernest voulait amener, et le remède souverain qui devait couronner sa cure. Malvina se mettait en quête de son côté. On s'adressa aux bureaux de placement, qui n'eurent à offrir qu'un poste de teneur de livres chez un fabricant d'allumettes chimiques ; encore demandait-on un cautionnement de cent écus et cinquante francs pour les honoraires de l'agence. Un frotteur, un garçon de caisse auraient trouvé de l'emploi dans les vingt-quatre heures, mais un jeune homme littéraire, un poëte, un socialiste, ne pouvait parvenir à se rendre utile et à s'occuper. Évidemment, l'équilibre des fonctions n'est pas, dans notre monde, ce qu'il devrait être. Les éducations d'élite sont celles qui aboutissent avec le plus de difficulté. L'instrument sert d'autant moins qu'il semble acquérir plus de puissance. Cela tient à ce fatal usage des distinctions et des catégories que toute société, même démocratique, a jusqu'ici maintenues. On s'obstine à considérer de certaines professions comme dignes et honorables par-dessus les autres ; et le plus grand nombre s'y précipite. Qu'en résulte-t-il ? qu'on s'y étouffe et que, pour se tirer d'affaire, on abaisse, on dégrade la profession. Dites

donc, une fois pour toutes, que c'est l'homme qui honore la fonction, et qu'un bon ouvrier rend plus de services à la société qu'un méchant écrivain. Alors vous serez dans le vrai, et l'équilibre dans les diverses carrières se rétablira de lui-même. Le bel avantage, vraiment, que celui d'avoir une foule inquiète de postulants pour des places déjà prises : écrivains sans éditeurs, avocats sans clients, médecins sans malades, ingénieurs sans emploi, artistes sans commandes, population improductive, presque parasite, que les atteintes de la misère ne guérissent pas toujours des inspirations de l'orgueil.

J'étais destiné à vivre longtemps de cette vie, Monsieur, tant les illusions sont opiniâtres quand on est jeune. Il fallait plus d'une leçon avant que j'eusse un sentiment plus vrai des réalités, et des notions plus saines sur les choses de ce monde. Les échecs me rendaient bien accessible à la réflexion, mais, au premier appel, je me mettais de nouveau en route vers des conquêtes fantastiques. Un jour, Saint-Ernest arriva radieux dans notre mansarde ; jamais je ne lui avais vu le teint plus animé, la physionomie plus épanouie :

« Mes amis, dit-il, je tiens l'instrument de notre fortune. Nous allons tous nager dans l'or. Un homme de finance, dont je soigne le palefrenier, a une intrigue de cœur dans les coulisses de l'Opéra. Il veut fonder un journal pour soutenir sa protégée contre un directeur tyrannique et libertin. C'est la cause des opprimés ; je me suis offert pour la défendre. Voilà ton affaire, Jérôme ; tu es un homme de style, tu feras tes preuves. Un journal, d'ailleurs, c'est une arme, c'est une chaire, c'est une tribune, c'est un quatrième pouvoir. Enfin, nous pourrons lui dire son fait, à cette société qui méconnaît des êtres de notre valeur ! Elle n'a qu'à bien se tenir, nous lui ferons une rude guerre. »

L'exaltation de Saint-Ernest était si grande, que, pendant vingt minutes au moins, je ne pus parvenir à placer un mot. Cependant, lorsque ce volcan de paroles se fut refroidi, j'es-

sayai quelques objections. Le but était louable, lui disais-je; mais le point de départ l'était-il ? Nous convenait-il de servir les amours financiers de ce Jupiter et de nous faire les champions de sa Danaé ? Le jeune docteur avait réponse à tout ; il trouvait mes scrupules puérils, ridicules ; Malvina ajoutait à ces épithètes celle de stupides ; j'étais battu des deux côtés.

« Ne soyons point casuistes, Jérôme, ajoutait mon ami. L'intention purifie tout. Mademoiselle Fifine est une danseuse fort agréable : on peut faire son éloge sans offenser Terpsichore. D'ailleurs, est-ce là notre affaire, à nous ? Il nous fallait un levier, nous allons l'avoir. Nous ne serons plus alors des individualités obscures, sans importance...

— Des gringalets, disait Malvina en appuyant.

— Nous serons des puissances : il faudra compter avec nous. Cela nous assure une position.

— Et des loges aux théâtres, » continuait ma fleuriste, que le côté positif des choses dominait toujours.

Je me rendis, et cette fois avec joie, il faut l'avouer. Cette position du journaliste était un de mes rêves : je l'avais toujours enviée. Établir entre sa pensée et la pensée de tous une communication quotidienne ; s'inspirer de l'opinion publique pour la résumer et l'exprimer ; se faire l'écho des sentiments élevés et des plaintes justes ; surveiller le mouvement politique, littéraire, économique d'un pays ; ne rien laisser d'inexploré dans le domaine des arts, dans la sphère des institutions, dans la région des faits comme dans celle de la pensée ; s'emparer de tout un monde de lecteurs, tantôt par la raison, tantôt par l'esprit, un jour par le drame, l'autre jour par l'attrait comique : n'y a-t-il pas là de quoi tenter l'ambition d'un homme, si vaste qu'elle soit ; et quand ce programme ne devrait être suivi que d'une réalisation incomplète, n'est-il pas beau, séduisant, glorieux, d'oser l'envisager sans faiblir, et de se le proposer comme idéal ? Pour moi, je fus subjugué, et souscrivis à tout ce que voulut Saint-Ernest.

Malheureusement, mes embarras n'étaient pas finis. Comme gérant de la société du bitume de Maroc, j'étais en butte à une foule de poursuites. Chaque jour une feuille de papier timbré était déposée chez le portier, à mon intention et à mon adresse. Elles se ressemblaient toutes par une teneur cruellement uniforme.

« *Pour se voir ledit Napoléon Paturot, auxdits noms,*
« *condamner au remboursement de la somme versée dans*
« *ladite société par ledit demandeur, non compris les*
« *intérêts, arrérages, dommages-intérêts légitimement*
« *dus, et sans préjudice des peines correctionnelles encou-*
« *rues aux termes de l'article* 405 *du Code pénal.* »

J'allais être traduit en justice, me voir flétri par un jugement, tandis que le misérable qui avait emporté le fonds social menait grande vie à l'étranger. C'était une triste perspective. Je m'ouvris à Saint-Ernest, qui m'aboucha avec un jeune stagiaire nommé Valmont, notre futur collaborateur au journal en projet. Valmont avait de l'activité, du liant. Il alla voir les actionnaires, leur exposa ma situation, fit valoir ma bonne foi, ma jeunesse, retraça les déplorables circonstances de cette affaire. Parmi ces hommes il en est qui furent accommodants ; mais d'autres se montrèrent moins traitables. Croiriez-vous, Monsieur, que l'un d'eux exigeait non-seulement un remboursement intégral, mais encore les bénéfices présumés de l'exploitation ? Valmont parvint à modérer ces prétentions excessives, et par une transaction il obtint que, moyennant dix mille francs de dividende, cette affaire serait assoupie.

Dix mille francs, c'était raisonnable : ma première école valait bien cela ; mais où les trouver ? Le temps pressait : un délai de dix jours me séparait à peine de celui de l'audience. Je pris un parti désespéré : j'allai voir mon oncle le bonnetier,

et, les larmes dans les yeux, je lui racontai tout. Le brave homme me fit d'abord un accueil sévère, mais, quand il vit ma douleur, cette glace se fondit.

« Jérôme, dit-il, ce n'est pas dix mille francs qu'il te faut, mais cinquante mille. Les Paturot n'ont jamais demandé grâce à personne. Ce qu'on doit, il faut le payer. A ma mort, tu trouveras cela de moins. Donne-moi tes papiers, je me charge de l'affaire.

— Mon bon oncle !

— Maintenant, veux-tu que j'y ajoute un conseil ? Tu bats une mauvaise marche : ta vanité te perdra. Tu as ici le pain et le couteau pour faire ta fortune. Le commerce est sûr, la maison ancienne, bien famée, l'achalandage excellent. Quoique vieux, je tiens tête à la besogne, mais pour toi seul. Tu es le fils de mon frère, le dernier qui reste de notre nom. Je mourrai à la peine, mais j'aurai rempli mon devoir jusqu'au bout. »

Le digne parent s'arrêta là ; je vis bien qu'il n'osait pas conclure, et que, par délicatesse, il me laissait le soin d'achever sa pensée. Hélas ! je résistai encore : à la vue des bonnets de coton, ma répugnance instinctive, presque nerveuse, était revenue. D'ailleurs, j'avais alors en perspective une carrière qui me promettait quelque gloire. L'idée de rendre mon oncle fier de mes succès, de faire rejaillir un peu d'éclat sur cet humble nom de Paturot, me remplissait tout entier. Aussi pris-je un ton solennel pour répondre :

« Père Paturot, lui dis-je, je ne vous demande que six mois, et vous aurez de mes nouvelles. Si ça ne tourne pas alors comme vous l'entendez, l'enfant prodigue rentrera au logis paternel.

— Et ce jour-là, nous tuerons le veau gras, me répondit le brave homme. Tâche que ce soit de mon vivant, Jérôme. »

VI.

SUITE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

En nous initiant à son projet (c'est Jérôme qui continue à parler), l'ami Saint-Ernest en avait un peu exagéré l'importance. Avec les lois qui régissaient alors la presse, la fondation d'une feuille quotidienne n'était pas une bagatelle, même pour un banquier amoureux. Il s'agissait de cent mille francs de cautionnement, de frais de timbre et de poste, et d'une foule de dépenses accessoires. Aucune fantaisie n'est plus coûteuse que celle-là; les meutes, les chevaux de race ne mènent pas plus rondement une fortune. Notre financier calculait trop bien pour l'ignorer, et tenait trop à sa caisse pour y pratiquer une brèche irréparable. Il consentait donc à faire un sacrifice en faveur de Terpsichore, mais il avait le soin de le limiter. Il ouvrait un crédit aux rancunes de sa déesse, mais la vengeance était à prix fixe : elle ne devait pas dépasser douze billets de banque.

Douze mille francs pour fonder un journal, c'était un mince denier; il fallait pourtant s'en contenter. Le comite de rédaction s'assembla. Outre Saint-Ernest et moi, il comprenait Valmont le stagiaire et un jeune publiciste de ses amis qui apportait, comme titres, quatre articles refusés aux feuilles littéraires alors en vogue. Malvina avait voix consultative. Les plus vastes questions furent agitées dans cette première séance. On y parla du gouvernement, du ministère, du préfet de police, du directeur de l'Opéra et même de l'Être suprême. Chacun opina à son tour sur ces points délicats, qui donnèrent lieu à de graves dissidences. Cela s'appelait constituer l'unité du journal. Toutefois ce n'était que le moindre embarras. Quelle allait être la périodicité de la feuille, son titre, son format, son prix? Voilà ce qu'il importait de décider. La

majorité voulait un organe quotidien, politique et de grande dimension. Valmont, en garçon réfléchi, l'arrêta à temps : il rappela le texte de la loi, parla du cautionnement, et ramena les choses sur leur vrai terrain. Enfin, après beaucoup de divagations, il fut reconnu que l'on devait se contenter du rôle le plus humble et du rang le plus modeste. On fixa le titre :

L'ASPIC

JOURNAL LITTÉRAIRE

PARAISSANT

QUELQUEFOIS

La politique pouvait y être abordée, mais avec des noms supposés et sous des formes allégoriques. A l'unanimité, le comité, en se séparant, me confia la rédaction en chef. Saint-Ernest devait tenir la caisse, Malvina le registre d'abonnements, ce qui se trouva être une véritable sinécure.

Le spécimen de l'*Aspic* fut une grande affaire. Chacun de nous voulait y lancer son mot, s'y dessiner carrément, y marquer sa place. Le plus exigeant était Max, ce jeune publiciste qui avait eu quatre articles tués sous lui. Il appartenait à la famille des prosateurs chevelus et intarissables. L'espace n'était rien pour sa plume; le premier jour, il apporta de quoi remplir dix numéros. J'eus toutes les peines du monde à le rappeler à des proportions plus discrètes. Saint-Ernest fit un article sur Valmont : Valmont fit un article sur Saint-Ernest : l'un était présenté comme le type du parfait avocat, l'autre comme le médecin modèle. J'y ajoutai un sonnet sur mademoiselle Fifine et une ou deux boutades contre le directeur barbare et indélicat. Avec quelques épigrammes sous la rubrique de *Piqûres* et une chronique de théâtres, l'*Aspic* eut de quoi faire son entrée dans le monde. On le

tira à mille exemplaires, et on le distribua généreusement dans tout Paris.

Quand je mis le pied dans la rue, le lendemain, il me sembla que j'étais l'objet de l'attention universelle. J'avais signé la feuille comme rédacteur en chef, et je me voyais mêlé à la sensation profonde qu'elle devait occasionner. Il était impossible que mon nom ne fût pas dans toutes les bouches et ne fournît pas matière à mille commentaires. Cette pensée me grandissait de six pouces. Tout regard de passant, même le plus distrait, me paraissait ou une approbation ou une ironie; je soignais ma marche, je composais mon maintien comme un homme qui pose. A travers les vitres des cafés et des cabinets de lecture, je cherchais à m'assurer si l'*Aspic* était en main et si les habitués se l'arrachaient. Je croyais reconnaître le format, la vignette de notre feuille, et mon cœur s'épanouissait à l'idée d'un succès prodigieux. Dans le bureau du journal, ce succès ne faisait plus question. J'y trouvai la rédaction entière réunie.

« Quel numéro renversant, s'écriait Max, le prosateur chevelu. Comme c'est écrit ! comme c'est touché !

— Voilà enfin un journal ! ajoutait Saint-Ernest. Il faut avouer que Valmont est une bien agréable plume.

— Après toi, Saint-Ernest, répliquait Valmont. Tu as dans le style on ne saurait dire quel moelleux, quelle grâce, quel flou !

— Et vous oubliez notre rédacteur en chef ! reprenait Max. En voilà un qui est destiné à faire révolution dans la périodicité littéraire. Il y a en lui la grâce de Jean-Paul unie à la finesse de Sterne : *Titania* et *Corporal Trim* fondus ensemble. C'est un Lackiste par l'expression, un Hégéliste par la pensée. Admirez la conclusion de son sonnet :

Oui, vous avez un port de reine : enfin,
Pour tout vous dire, adorable Fifine,
Avec votre peau blanche, avec votre *dos fin*,
Vous méritiez d'être *Dauphine*.

— C'est délirant, s'écria la rédaction à la ronde. Si l'on peut soutenir ce ton-là, on aura vingt mille abonnés avant six semaines.

J'entrai au moment où cet enthousiasme était dans son plus vif paroxysme. On se proposait d'user de la belle position que venait de prendre l'*Aspic* pour réduire tout en poussière et faire capituler le gouvernement. Max assurait que quatre articles de lui amèneraient le ministère à composition. Saint-Ernest voulait que le directeur de l'Opéra vînt demander grâce sous vingt-quatre heures. Valmont lui-même se defendait mal de cet entraînement général et semblait convenir que le journal était appelé à de hautes destinées. Nous nous enivrions ainsi de nos propres espérances et de nos mutuels éloges. Comment aurais-je pu résister, moi si accessible à toutes les illusions? Malvina seule, avec son inébranlable bon sens, attendait, pour prendre parti, que des preuves matérielles fussent venues confirmer le succès. Armée de son registre, elle attendait de pied ferme ces *amours d'abonnés* comme elle les appelait dans sa langue pittoresque.

Les abonnés ne vinrent pas ; mais la rédaction ne s'en émut guère. Elle vit là-dedans une intrigue profonde et un machiavélisme de la part des cafés et des cabinets de lecture. L'*Aspic* paraissait de temps en temps, comme il s'y était engagé ; mais il disparaissait encore plus vite. On ne le voyait nulle part ; impossible de mettre la main dessus. Aux yeux des rédacteurs, la police n'était pas étrangère à cette éclipse ; ils l'accusaient de suborner les porteurs et de traquer dans les lieux publics les numéros de la redoutable feuille. Pour conjurer ces manœuvres de l'autorité, on eut recours à divers expédients. Par exemple, toutes les fois que j'entrais avec Malvina dans un café, infailliblement il s'y passait la scène suivante :

« Garçon, l'*Aspic*, disait la fleuriste.

— L'as de pique ? on ne joue pas aux cartes ici, répondait

d'un air impassible le préposé aux orgeats et aux limonades.

— C'est l'*Aspic* qu'on vous demande, garçon, un journal très-bon genre, ajoutait Malvina en insistant.

— Alors, connais pas.

— Comment! on ne reçoit pas l'*Aspic*, le premier journal de Paris! mais c'est donc une baraque, que cette maison? un vrai café borgne?

— Madame désire peut-être le *Charivari*, le *Corsaire*, le *Droit*, la *Gazette des Tribunaux?*

— Un beau venez-y voir. C'est l'*Aspic* qu'on veut, garçon, et rien que l'*Aspic*. Levez-vous, Jérôme; je n'aime à consommer que dans les bons coins. Un établissement qui se respecte doit avoir l'*Aspic* sur ses tables. Sortons. »

La même comédie pouvait se renouveler dix fois dans une soirée. Malvina y apportait un aplomb, un sang-froid merveilleux. Elle avait l'instinct des petites ressources et des moyens de détail. Ainsi, sur-le-champ, elle s'était mise en relation avec mademoiselle Fifine, la danseuse, et, par son intermédiaire, elle entretenait le dévouement du banquier, afin qu'il ne cessât point d'avoir, comme elle le disait, *le cœur à la poche*. On avait soin de faire lire au Mondor les articles de chorégraphie transcendante, où le talent de sa sylphide était analysé jusque dans les moindres articulations L'éloge d'un pas de trois, lancé à propos, amenait un nouveau sacrifice, et la perspective d'un premier rôle tenait en haleine la générosité du protecteur.

Malvina était d'ailleurs une si précieuse amie! Dans les représentations essentielles, elle arrivait, chargée d'un bouquet énorme, qui tombait du cintre à un instant donné, aux pieds mêmes de la danseuse. Il fallait voir ensuite quelle artillerie d'applaudissements, quel feu, quel intarissable enthousiasme! Malvina remplissait la salle de son admiration.

« On ne danse plus comme ça, s'écriait-elle en se renversant dans le fond de la loge. Est-ce battu, ces entrechats!

Est-ce tricoté! Elles peuvent y venir les autres, avec leurs jarrets de coton! Ah! bien oui! un tas de bancroches qui intriguent pour avoir les premiers rôles! Si ça ne fait pas pitié! On voit assez qu'elles dansent pour l'agrément particulier du directeur. Bravo, Fifine! bravo! Voilà des petits battements un peu perlés, j'espère. Bravo, Fifine! bravo, brava, bravissima! Comme c'est dansé! bravo! »

Cette bienveillance de Malvina s'étendait du reste à tous les artistes abonnés de l'*Aspic*. Dans ses excursions au sein des coulisses, elle était parvenue à recueillir des souscripteurs qu'on eût vainement attendus dans les bureaux. Avec quel soin vigilant elle surveillait cette clientèle! quel dévouement elle lui montrait en toute occasion! Plus d'une fois, dans un théâtre lyrique, elle nous rappela à notre devoir en disant : « Du silence, Messieurs, c'est un abonné qui chante. » Cette attention se retrouvait en toute chose. Elle recueillait les plaintes de son petit troupeau de comédiens et nous forçait d'en être les échos. Elle tenait constamment notre zèle en haleine. On négligeait trop celui-ci, on n'appuyait pas assez sur les qualités de celui-là. Les épithètes dont on se servait à leur égard étaient toujours trop froides, et, pour parler comme elle, on ne les *chauffait* pas suffisamment. Après deux mois d'exercice, nous finîmes tous par comprendre que notre véritable rédacteur en chef était Malvina. Nous tenions la plume, elle dictait.

Hélas! cela ne suffisait pas pour assurer à la feuille une existence sérieuse. L'abonné semblait devenir un être de raison, une ombre, une chimère. Les rédacteurs avaient beau épuiser les ressources de leur style, répandre sans compter toutes les perles de leur esprit; rien n'y servait. On variait le ton; on allait du calembour jusqu'aux sommets de l'esthétique; on ne dédaignait ni le jeu de mots, ni le rébus, ni le logogriphe; on alliait le plaisant au sévère. Peines perdues! l'univers ne s'ébranlait pas; le gouvernement poursuivait son chemin sans

en paraître ému ; le ministère tenait bon; le directeur de l'Opéra lui-même, ce satrape industriel, comme nous l'appelions, ne capitulait pas et se renfermait dans son dédain et dans sa cravate. A cela, nous trouvions bien des excuses : la vanité est si ingénieuse ! Dans cet abandon, Max voyait la preuve chaque jour plus frappante de l'influence que l'*Aspic* exerçait ; on le délaissait, donc on le craignait. Il en avait été question dans les plus hauts parages, et la conspiration du silence s'était organisée contre lui. Comment expliquer autrement cette unanimité négative, cette profonde indifférence ? Comment croire que l'œuvre de quatre hommes de style pût rester ainsi méconnue, sans effet, sans retentissement ? Évidemment, une énigme ténébreuse se cachait là-dessous.

Les illusions consolent, mais ne font pas vivre. Le banquier était arrivé à la limite de ses sacrifices, et il avait formellement déclaré qu'il ne les pousserait pas plus loin. L'œuvre commune allait s'évanouir comme une étoile filante. Tant de littérature aurait été prodiguée en vain ! Malvina fit un nouvel effort; on put prolonger l'agonie de l'*Aspic* pendant trois numéros. Le ton y était celui du malheur, plus aigre, moins enthousiaste. Mademoiselle Fifine n'était plus une sylphide aussi incomparable ; le directeur barbare y était ménagé. Subterfuge inutile ! la danseuse pleura, mais le banquier resta inflexible : on avait épuisé le crédit ; il tenait ses engagements avec une rigueur mathématique.

C'est dans de pareils moments que Saint-Ernest se montrait admirable. Il cherchait les cas désespérés, les malades abandonnés de tout le monde, et l'*Aspic* était dans cette position.

— Mes amis, dit-il, j'ai un moyen de sauver notre feuille ; le voici. Je ne prends pas de brevet d'invention, je vous le livre. Jusqu'à présent on a demandé au public de l'argent en retour d'un journal ; c'est trop d'exigence. Demandons de l'argent, mais offrons à la fois un journal et un autre objet d'un emploi plus habituel ; par exemple, un paletot, une

paire de bottes. Suivez mon raisonnement; il est des plus simples. Un journal est une consommation de luxe; on en use, on n'en use pas; c'est un agrément, pas un besoin. En peut-on dire autant d'une paire de bottes et d'un paletot? Évidemment non. Tout homme éprouve la nécessité de se chausser et de se vêtir. Ceci posé, que faut-il faire? Offrez un paletot et un journal contre un abonnement. Vous tentez deux espèces de consommateurs. Il y en a qui prendront le journal à cause du paletot; d'autres, en plus petit nombre, qui prendront le paletot à cause du journal. C'est infaillible.

L'idée était originale; aussi fut-elle accueillie avec le plus grand enthousiasme. Seulement, en la discutant on la développa. Il fut facile d'établir que, pour opérer sur une grande échelle, il fallait s'adresser au plus grand nombre de consommateurs possible. Tous les produits de l'art et de la nature, tous les objets alimentaires, tout ce que le luxe enfante de raffinements devait être mis à contribution. Pour cent abonnements on avait un meuble de salon; pour mille abonnements on pouvait avoir une maison de campagne. Quatre pâtés de Chartres et un journal composaient un abonnement. On se mit donc à l'œuvre pour rédiger un tarif qui était un vrai modèle de connaissances mercantiles et de séduction littéraire. L'abonné y était toujours frappé dans l'endroit sensible comme consommateur. Si un chapeau de feutre ne lui souriait pas, il se laissait prendre au tapis d'Aubusson; si un exemplaire des *OEuvres complètes de Walter Scott* n'avait pas le don de le séduire, il ne résistait pas à une caisse de vin de Médoc ou à une feuillette de vieux bourgogne.

L'affaire une fois assise sur ces bases, on lança des prospectus, des circulaires: on fit des annonces, on mit en branle le carillon de la publicité. Ce que Saint-Ernest avait prévu arriva. Les abonnés affluèrent. Aucun d'eux ne s'inquiétait du journal, ce qui humiliait un peu la rédaction; tous tenaient à ce que la qualité de l'objet accessoire fût garantie de bon

aloi. Les femmes venarent prendre un abonnement à l'*Aspic* et un châle; les étudiants, un abonnement et plusieurs pipes culottées. La vogue se soutint ainsi pendant plusieurs mois : mais bientôt les plaintes commencèrent. Chaque jour les bureaux étaient assiégés d'abonnés qui élevaient des réclamations et se livraient à une confusion d'idées des plus étranges :

« Votre journal est en mauvais cuir, disait l'un; il a fait eau le jour où je l'ai chaussé.

— Savez-vous que votre terrine de foies gras était bien mal rédigée ce matin? disait l'autre.

— Qui m'a bâti un *Aspic* comme ça? ajoutait un troisième survenant. C'est du noyer verni au lieu d'acajou.

— Reprenez votre pantalon en cuir-laine, s'écriait un quatrième : ses principes politiques ne peuvent pas m'aller. »

Évidemment nous étions tombés en pleine tour de Babel. On confondait notre feuille avec les objets de consommation, et elle portait la peine de toutes les camelottes qui se débitaient à son ombre. Malgré les inconvénients inséparables de ce nouveau commerce, nous tînmes bon pendant quelque temps. Nous donnâmes des livres, des tire-bottes, de la musique, des cloyères d'huîtres, des bibliothèques d'éducation, des jambons de Bayonne: nous élevâmes un bazar à côté d'une fabrique de phrases. C'était l'alliance de la muse et des arts, la pensée auprès du fait, l'union de la poésie et du commerce. Que nous importait à nous, hommes de style, ce travail plus mercenaire qui s'opérait à nos côtés? L'*Aspic* vivait, il paraissait : c'était notre seul souci, notre idée fixe. Il en est d'un journal comme d'un enfant, Monsieur · plus il est souffrant, plus on s'y attache. Quand surtout c'est un premier enfant, vous ne sauriez croire avec quelle sollicitude on le surveille, combien on l'aime, quels sacrifices on est prêt à faire pour lui. J'avais fondé l'*Aspic*; c'était ma vie, ma gloire, mon espoir et ma douleur. Même dans les moyens désespérés que nous employions, respirait on ne saurait dire

quel sentiment de paternité qui les rendait respectables. Hélas ! dans la jeunesse qui écrit aujourd'hui, et je n'en excepte pas celle qui est parvenue à se placer dans les sphères les plus sûres, combien en est-il qui ont passé par les mêmes épreuves et débuté sous les mêmes auspices !

Il était pourtant écrit que nous ne sauverions pas notre feuille moribonde. Les expédients de l'empirisme ne peuvent pas suppléer les conditions régulières de la vie. L'*Aspic* devait mourir ; il mourut ; le comité de rédaction se dispersa. Cependant j'avais essayé de cette vie de journaliste, pleine d'émotions et d'enivrements. Dans la mesure de mon importance, j'avais été flatté, fêté, adulé. J'avais compris l'espèce d'empire attaché à la profession, empire indélébile, car il s'appuie sur la vanité humaine. Celui qui dispose du blâme et de la louange aura toujours, ici bas, une grande part d'influence sur les esprits. On peut médire de ce joug, mais on le subit. Je tenais donc à persévérer dans la carrière, à me frayer une route vers ceux que je voyais investis d'une sorte de dictature sur l'opinion.

Vous verrez, Monsieur, où me conduisit cette ambition, et quelles épreuves me réservait encore mon étoile.

VII.

PATUROT FEUILLETONISTE.

Après une courte pause, Jérôme continua son récit :

Vous n'ignorez pas, Monsieur, que le feuilleton a pris dans notre ordre social une importance au moins égale à celle de la tasse de café et du cigare de la Havane. C'est devenu un besoin chronique, une consommation obligée. Que, par impossible, demain, les journaux déclarent à leur clientèle qu'ils suppriment la suite des romans actuellement en circulation, à l'instant vous verrez éclater une insurrection de jupes, de

cornettes, et j'oserai ajouter de chapeaux. Il y a toujours de l'enfant dans l'homme : le merveilleux l'enchaîne malgré lui, et l'existence la plus sérieuse accorde une petite part à l'inconnu, ce mobile des âmes inquiètes. On a des échéances à payer, des écritures à tenir, mais on n'est pas fâché de savoir ce que devient le héros à la mode; on a une affaire à plaider comme avocat; comme juge, une sentence à rendre; huissier, on instrumentera; notaire, on passera des actes: mais au milieu de ces graves occupations, on trouvera un moment à donner aux infortunes d'une héroïne innocente et persécutée. Que l'on songe ensuite aux femmes, si avides de tout ce qui est imaginaire, et le succès de la littérature romanesque sera expliqué.

Le feuilleton à aventures a donc sa raison d'être, comme on dit dans la langue philosophique. Je le compris dès l'abord Monsieur, et je vis que cette industrie pouvait donner de l'emploi à bien des plumes. Il ne faut pas traiter avec dédain ce moyen d'action sur le public : aucun n'est plus efficace. A mes côtés, j'en avais un exemple. La passion de Malvina pour Paul de Kock prenait souvent un caractère dont tout autre que moi aurait pu s'inquiéter. Elle en raffolait, elle se meublait la mémoire de ses drôleries, ne parlait de lui qu'avec extase, et l'invoquait à tout instant comme autorité. Malvina avait oublié son catéchisme, mais elle savait Paul de Kock par cœur. Veuillez croire que je n'établis pas de comparaison; je me borne à constater un fait. Cet empire du romancier sur les esprits n'a jamais été plus évident que de nos jours. Beaucoup d'entre eux en ont abusé pour répandre des idées fiévreuses et malsaines, pour exalter le culte des sens et élever des autels au désordre. Les imaginations les plus brillantes ne se sont pas défendues de cette déviation, et leur passage dans les voies sociales a été marqué par de douloureuses empreintes. Le mal, hélas! a été d'autant plus grand, que l'instrument avait plus de puissance.

Se servir des ressources de l'imagination dans un meilleur dessein, voilà quelle pensée s'empara de moi. Il ne s'agissait pas d'écrire à l'aveugle; il fallait, avant de prendre la plume, faire l'éthique et l'esthétique du feuilleton, s'assurer d'un plan de conduite, se proposer un résultat et ne rien négliger pour l'atteindre. J'y songeai longtemps: je poursuivais une théorie complète. Au sommet je plaçai la forme, sans laquelle nulle œuvre ne résiste au temps. Pour que l'idée laissât des traces, je me proposais de la revêtir de toutes les ciselures de mon style, d'y prodiguer ces arabesques qui sont le sceau de l'artiste, son cachet et son blason, je me promettais, tantôt de faire osciller ma phrase sur le balancier de l'antithèse, tantôt de la faire chanter comme un triolet, ou bien de la faire bondir sur la cataracte de l'énumération, au milieu de substantifs bruyants et d'épithètes écumeuses. La forme d'abord, la forme au-dessus de tout; mais avec la forme, l'idée morale, l'idée philosophique!!! Je ne sacrifiais ainsi, ni à des idoles vulgaires, ni à des dieux immoraux : je planais au-dessus de la sphère des passions maladives et des mœurs triviales, j'ouvrais au feuilleton une ère nouvelle, je le retrempais dans le baptême de l'art et de la vertu. Voilà quelle était ma théorie et la manière de s'en servir.

De l'idée spéculative je passai à la réalisation. Je rédigeai quelques feuilletons qui devaient servir de types et de spécimens de ma manière. Vous dire, Monsieur, à quel point je soignai ce travail, serait impossible. Ni mon poëme babylonien, ni mes sonnets, ni mes articles de l'*Aspic*, n'avaient tendu à ce point les ressorts de mon esprit. Je fis trois nouvelles, trois chefs-d'œuvre, je puis le dire sans vanité aujourd'hui que je ne rédige plus que des prospectus de bonneterie. « Heureux le journal, me disais-je, sur qui tomberont mes préférences! » Je délibérai longtemps pour savoir à qui je porterais ce fruit de mes veilles, et me décidai enfin en faveur d'un organe fort accrédité de la publicité parisienne. Une

lettre de recommandation m'introduisit auprès du rédacteur en chef, qui me fit un accueil plein d'affabilité et de bienveillance.

Ce rédacteur en chef était un petit homme, jeune encore, mais amaigri par le travail. Son regard, froid en apparence, s'éclairait de temps en temps d'une finesse soudaine et d'une pénétration particulière. Il y avait en lui un mélange de bonhomie et de réserve qui n'était ni sans grâce ni sans dignité. On pouvait voir que l'habitude de juger les hommes l'avait rendu à la fois attentif et circonspect. Il ne se livrait que peu à peu et jamais tout entier. Du reste, il subissait les visites dans le genre de celle que je lui faisais alors comme un accessoire obligé de fonctions assez délicates. Aux prises avec des amours-propres irritables, il cherchait des diversions pour les réduire, et des tours ingénieux pour les apprivoiser. Ces ménagements n'étaient pas toujours couronnés de succès, mais la politesse des formes n'en demeurait pas moins une des qualités de l'emploi et des nuances du rôle.

Quand j'eus décliné le but de ma visite, le rédacteur en chef toussa : c'est le prologue ordinaire de ceux qu'une réponse embarrasse. Enfin, il se décida à parler.

« Môsieur aurait donc le dessein, dit-il, de s'essayer dans notre feuilleton? Nous sommes un peu encombrés pour le moment : il y a des traités passés avec les auteurs en vogue Cependant, on pourra voir ; j'aime les essais ; mes sympathies sont pour la jeunesse...

— Croyez bien, Monsieur...

— Mon Dieu, qu'étions-nous hier encore, Môsieur? Des débutants comme vous, cherchant une porte qui voulût bien s'ouvrir, un débouché à nos pensées, un organe, une tribune. Qui de nous n'a passé par là ?

— Monsieur, vos paroles m'encouragent. Permettez-moi de vous dire rapidement ce que j'ai voulu faire. Je crois que j'ai trouvé une veine encore inexploitée dans le domaine de l'art. »

A ce dernier mot, je vis mon interlocuteur se renverser dans son fauteuil comme un homme qui se résigne, mais qui a désormais une opinion faite. J'étais jugé. Cependant je ne me rebutai pas. Rappelant mon courage et soutenu par la conscience de mon œuvre, je développai ma théorie, et expliquai à quel point de vue j'avais compris le feuilleton. C'était une corde très-sensible que je touchais là; je m'adressais à un maître expert dans la matière. Aussi ne me laissa-t-il pas aller jusqu'au bout.

— Môsieur, dit-il en m'interrompant, brisons, s'il vous plaît. Ce que vous appelez la question d'art ne peut venir qu'en seconde ligne lorsqu'on s'adresse à un public nombreux. Voyons, ne sortons pas des réalités. De quoi se compose la masse des lecteurs de journaux? De propriétaires, de fermiers, de marchands, d'industriels, assaisonnés de quelques hommes de robe et d'épée; encore sont-ce là les plus éclairés. Eh bien, dites maintenant quelle est la moyenne de l'intelligence de cette clientèle? Croyez-vous que vos théories sur l'art pourront la toucher, qu'elle s'y montrera sensible, qu'elle vous comprendra seulement? Quand on parle à tout le monde, Môsieur, il faut parler comme tout le monde.

— Mais, Monsieur, répondis-je, sans vouloir lutter contre une expérience pareille à la vôtre, ne peut-on pas croire que précisément parce que l'on a sous la main un public nombreux, il faut essayer de l'élever au sentiment de l'art, et non faire descendre l'art jusqu'à lui? Certes, tout habitant de l'Attique n'était pas un Phidias, et cependant les marbres de Phidias étaient admirés de toute l'Attique. Quand Cicéron occupait la tribune aux harangues, il ne s'inspirait pas du goût de son auditoire, mais il lui imposait le sien. Un véritable artiste n'obéit pas, il règne.

— Môsieur, répliqua le vétéran du feuilleton, quand on fait un journal, on n'est ni orateur, ni statuaire. On vise à un grand nombre d'abonnés, et la meilleure théorie est celle

qui les fait venir. Vous parlez d'ailleurs de deux siècles éminemment éclairés, de deux peuples qui suçaient avec le lait le goût des grandes choses. Rien de pareil ici. Nous vivons dans un siècle bourgeois, Môsieur, au milieu d'une nation qui s'éprend de plus en plus pour la camelotte. Que faire? résister? se retirer sur le mont Hymète pour y vivre du miel de la poésie? Il faut être très-jeune pour avoir de ces idées; et vous vous en guérirez.

— Ce serait une triste cure, dis-je en étouffant un soupir.

— Pas si triste! Écoutez, Môsieur, votre candeur me plaît. Si vous consentez à vous laisser guider, nous ferons quelque chose de vous. Il s'est déjà formé dans la maison quelques adolescents qui sont parvenus à une célébrité européenne. Qu'ont-ils fait pour cela? Ils ont compris le public, et si vous voulez, après votre théorie, je vais vous exposer la mienne.

— Ce sera m'obliger, répondis-je en m'inclinant.

— Thèse générale, Môsieur, aujourd'hui, pour réussir, il faut faire un feuilleton de ménage, passez-moi l'expression. Dégusté par le père et par la mère, le feuilleton va de droit aux enfants, qui le prêtent à la domesticité, d'où il descend chez le portier, si celui-ci n'en a pas eu la primeur. Comprenez-vous quelles racines un feuilleton ainsi consommé a dans un intérieur, et quelle situation cela assure sur-le-champ à un journal? Désormais ce journal fait partie intégrante de la famille. Si, par économie, on le supprime, la mère boude, les enfants se plaignent; la maison entière est en révolution. Il faut absolument le reprendre, se réabonner, pour rétablir l'harmonie domestique et le bonheur conjugal. Voilà, Môsieur, comment le feuilleton joue désormais un rôle social, et s'est placé avec avantage auprès du pot-au-feu et de la batterie de cuisine.

— Mais encore, Monsieur, répliquai-je en insistant, dans ces conditions mêmes, comment faut-il s'y prendre pour plaire à cette clientèle? Vous savez ce qu'il en coûte à l'esprit pour se

plier à des formes vulgaires, pour déroger, pour s'amoindrir.

— Bagatelle! Môsieur, bagatelle pure! Quand vous aurez fait un seul feuilleton dans ce goût, cela ira comme de source; vous en ferez vingt, trente, sans le moindre effort. Vous prenez, Môsieur, par exemple, une jeune femme malheureuse et persécutée. Vous lui adjoignez un tyran sanguinaire et brutal, un page sensible et vertueux, un confident sournois et perfide. Quand vous tenez en main tous ces personnages, vous les mêlez ensemble, vivement, en deux, trois, quatre cents feuilletons; et vous servez chaud. Il faut que vous m'ayez séduit, Môsieur, pour que je vous livre ainsi le secret du métier.

— Je vous en dois mille grâces.

— C'est surtout dans la coupe, Môsieur, que le vrai feuilletoniste se retrouve. Il faut que chaque numéro tombe bien, qu'il tienne au suivant par une espèce de cordon ombilical, qu'il inspire, qu'il donne le désir, l'impatience de lire de suite. Vous parliez d'art, tout à l'heure; l'art, le voilà. C'est l'art de se faire désirer, de se faire attendre. Vous avez, je suppose, un M. Arthur à qui votre public s'intéresse. Faites manœuvrer ce gaillard-là de façon qu'aucun de ses faits et gestes ne porte à faux, ne soit perdu pour l'effet. A chaque fin de feuilleton, une situation critique, un mot mystérieux, et Arthur, toujours Arthur au bout! Plus le public aura mordu à votre Arthur, plus vous devez en tirer parti, le lui présenter comme amorce. Et si, dans un cas donné, vous pouvez mettre cet Arthur à cheval sur un renouvellement d'abonnés, en laissant les retardataires avec la crainte d'ignorer ce que devient le héros favori, vous aurez réalisé le plus beau succès d'art que puisse ambitionner un homme de style comme vous l'êtes.

— J'y tâcherai, Monsieur, j'essayerai.

— Écoutez, j'ai rompu la glace avec vous. Vous m'avez plu, je ne vous le cache pas, Môsieur. Vous avez un air naïf et sincère qui a gagné ma confiance. Je veux vous pousser :

travaillez pour nous ; travaillez sur ces données. Tenez, je viens de recevoir une série de feuilletons d'un adulte qui me doit tout, son génie, sa gloire, sa réputation. Aujourd'hui il est devenu d'une force qui m'épouvante ; il m'a trompé, je ne croyais pas qu'il pût jamais s'élever si haut. Par curiosité, je vais vous lire la fin de son premier feuilleton, ce que nous appelons la coupure, l'endroit où le véritable artiste se révèle. Ce sera une étude pour vous. »

Mon interlocuteur chercha sur son bureau le manuscrit dont il venait de parler, passa plusieurs feuillets, et arriva ainsi aux dernières pages.

« Ah ! bon ! nous y voici, dit-il. Il faut vous avertir que la scène se passe dans un château mystérieux. C'est très-nouveau comme effet. »

Il lut alors ce qui suit :

« Ethelgide, après que sa suivante l'eut débarrassée de ses « atours, se mira pendant quelque temps dans une glace. Elle « repassait dans sa mémoire les paroles qui étaient échappées « à Alfred dans la scène du bosquet. Peu à peu pourtant ce « souvenir s'effaça pour faire place à d'autres pensées. Elle « regarda autour d'elle, et ne put retenir son effroi à l'aspect « d'une tapisserie sombre sur laquelle était cloué un grand « christ en ivoire. Il lui sembla que, dans le silence de la « nuit, un gémissement sourd se faisait entendre, et que des « cliquetis de chaînes partaient de la pièce voisine. La clarté « des bougies devint tout à coup vacillante, sans qu'on pût « deviner quelle était la cause de cette agitation. Ethelgide, « épouvantée, se jeta sur son lit, et chercha à se faire un « rempart de ses rideaux ; mais quel fut son effroi, quand elle « vit sortir des parois du mur qui faisait face à sa couche, un « bras et une main livide tenant par les cheveux une tête san- « glante et défigurée.

« Quelle était cette main ! ! ![1] Quelle était cette tête ! ! ! »

[1] La suite à un prochain numéro.

« Voilà, Môsieur, reprit le rédacteur en chef, ce que j'appelle arrêter un feuilleton. C'est-à-dire que, sur deux millions de lecteurs, il n'en est pas un seul qui ne voudra savoir ce que c'est que cette tête si hardiment suspendue entre deux numéros. On peut qualifier le moyen de triomphant. C'est de la bonne besogne : prenez modèle là-dessus. Vous feriez dans ce goût quarante-quatre volumes en quarante-quatre parties et cinq cent cinquante feuilletons, que le public s'en accommoderait. Ajoutez-y quelques horreurs; assaisonnez l'action de plusieurs chenapans pour relever votre but moral, ouvrez un cours de dialecte pittoresque, et vous jouirez d'un succès européen. Les grands artistes ne procèdent pas autrement. »

En achevant cette phrase, mon protecteur se leva : évidemment, il me donnait congé. Il fut convenu que je renoncerais au roman exécuté d'après ma méthode esthétique, et que je m'essayerais dans le feuilleton à l'usage des familles. L'un m'aurait peut être donné la gloire, mais l'autre, avec un peu de pratique, m'assurait le pain de chaque jour. Le rédacteur en chef avait raison : rien n'est plus aisé que de se gâter la main. Je fis donc comme les autres, j'ouvris un atelier de feuilletons à prix fixe, et recommençai, pour mes débuts, l'histoire de Geneviève de Brabant et du farouche Golo. Cette nouveauté obtint un succès de larmes et une moisson d'éloges. Je me décidai alors à traiter la mort de M. de la Palisse : c'était hardi.

VIII.

SUITE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

Oui, Monsieur, reprit Jérôme, j'étais sur le chemin de la fortune. Comme les maîtres, j'allais battre monnaie avec mon imagination. Encore quelques mois de vogue, et je pouvais prétendre à des prix fabuleux pour ma marchandise, deman-

der vingt, trente, quarante mille francs par volume. Dans le moment, je n'aurais pas aliéné mes œuvres complètes pour un million. J'étais en proie à des tentations incroyables. Avec mes bénéfices futurs, je voulais acheter des maisons de campagne, bâtir des hôtels, remplir l'Europe du bruit de mes voyages, frayer avec les grands-ducs et les souverains, recevoir d'eux une infinité de tabatières, mener enfin la vie des grandes plumes du temps, avoir des créanciers et les payer aussi peu que possible, promener mes éditeurs, goûter les bienfaits de l'expropriation et de la contrainte par corps, jeter le mouchoir aux reines du théâtre, enfin épuiser cette coupe pleine d'enivrement et d'amertume, un jour à la tête de soixante mille francs, le lendemain à la recherche d'une pièce de cent sous, tantôt au ciel, tantôt dans l'abîme, en butte aux alternatives de cette existence littéraire, ornée de cannes célèbres et de rubans de toutes les couleurs. Voilà quels rêves m'inspirait la première heure du triomphe.

Malvina, comme vous le pensez bien, n'était étrangère à aucun de ces projets. Pour la première fois, elle abondait dans mes illusions. Le premier billet de banque, enlevé à la pointe de la plume, l'avait fascinée : elle ne voyait plus de limites à nos profits, ni de bornes à notre ambition. Avec son esprit exact, elle avait déjà fait ce calcul, que si une quantité déterminée de phrases rapporte un millier de francs, il suffisait d'augmenter indéfiniment le nombre de phrases pour augmenter proportionnellement le produit.

« Tu es vigoureux, Jérôme, me disait-elle. Tu peux piocher douze heures par jour sans te tuer. C'est tout ce qu'il faut. Une colonne de feuilleton par heure, c'est douze colonnes par jour. Au plus petit pied, 20 fr. la colonne, total 240 fr., ou 86,000 fr. par an. Nom d'un petit bonhomme! c'est joli. On se donnera des brodequins mordorés et des voitures à discrétion.

— Et mieux que cela, repris-je.

— C'est égal, il ne faut pas se montrer fier, Jérôme. Un sapin

à la porte, bien ! mais toujours poli avec les cochers. Ça n'est pas de leur faute, s'ils tiennent un fouet au lieu d'une plume. »

J'entrai donc dans ce commerce de colonnes, de phrases et de lignes, moi, Monsieur, que vous avez vu si naïf, faisant la guerre à mes dépens, dévorant les débris de mon patrimoine dans l'impression de mes premières poésies. J'avais changé de muse : mon oreille était devenue plus sensible au son du métal qu'à l'harmonie du style. Je comptais en écrivant ; mes idées, malgré moi, inclinaient vers l'addition, et la fable la plus attachante me semblait inséparable d'un chiffre rémunératoire. Hélas ! Monsieur, c'est un triste don que de changer en or ce que l'on touche : on a beau faire, on n'échappe pas au destin de Midas. Les côtés délicats, supérieurs du talent, s'y anéantissent d'abord, et il en est bientôt de même des côtés les plus vulgaires. L'esprit ne garde sa puissance que lorsqu'il s'observe et se contient ; les œuvres achevées sont comme les essences précieuses : on ne les compose qu'avec des soins infinis et en dégageant du sein d'éléments grossiers ce qu'ils renferment de parties pures et subtiles.

Dans le travail presque mécanique auquel je m'étais voué, l'essentiel était d'aller vite. Aussi avais-je pris Malvina pour collaborateur. Ne riez pas, Monsieur : Malvina a mis du sien dans plus d'une nouvelle qui a fait son chemin, que vous avez peut-être applaudie. Elle savait lire passablement, c'est plus qu'il n'en fallait. Je la détachai sur la piste des romanciers oubliés, des auteurs anciens ; elle y puisait des canevas qu'elle arrangeait à sa manière en me les racontant. Cela me retrempait, renouvelait mes combinaisons, m'ouvrait d'autres perspectives. Ces emprunts eurent du succès : les sources étaient peu connues, personne ne me soupçonna. On trouva même que mes moyens étaient nouveaux, qu'ils avaient un caractère original. Ainsi excitée, Malvina ne se contint plus, elle dépouilla les cabinets de lecture pour y chercher la matière d'autres triomphes. Malheureusement, elle mit la main

sur Ducray-Duminil : cette circonstance nous perdit. Ducray-Duminil a laissé, Monsieur, de profondes traces dans la population qui date de l'empire; on ne peut toucher à ses œuvres sans réveiller des souvenirs nombreux. Aussi les réclamations arrivèrent-elles en foule quand je me pris à recommencer avec toute la candeur de mon âge, le roman de *Cælina, ou l'Enfant du mystère*, cette œuvre dont la fortune fut grande sous le directoire et le consulat. Il n'y avait pas à s'en défendre, le plagiat était flagrant, les noms mêmes étaient conservés. L'aventure fit du bruit; mes ennemis y virent une indélicatesse, mes amis un trait d'esprit : ce n'était ni l'un ni l'autre; mais, de toutes les manières, ma position, comme romancier, était détruite. L'ombre de Ducray-Duminil pesait sur moi; j'expiais ainsi le tort d'avoir porté la main sur un laurier que défendait toute une génération de portières.

Il fallait donc chercher fortune ailleurs : une fois encore ma position sociale était bouleversée. Par bonheur, le feuilleton des théâtres était alors disponible : le titulaire venait de résigner l'emploi. On me l'offrit à l'essai, à titre provisoire · je l'acceptai avec empressement. Mon étoile, cette fois, me servait bien. C'est un si beau sceptre que celui de la critique dramatique. Depuis Geoffroy, qui peut passer pour l'inventeur du genre, que d'esprits souples et exercés, ingénieux, pleins de verve, y ont marqué leur place, fait ou continué leur réputation! Avoir une loge assurée à chaque première représentation, se promener dans les foyers avec une escorte empressée, effrayer un artiste par un froncement de sourcil, ou lui rendre la vie par un sourire, être l'ange ou le démon de toutes ces femmes épanouies à l'éloge, frémissantes sous le blâme, se jouer de leurs espérances et de leurs craintes, de leurs joies et de leurs douleurs, signaler sa puissance tantôt par d'implacables sacrifices, tantôt par d'hyperboliques ovations, trancher du bon prince ou du sultan blasé, bouder sans raison, revenir sans motif, remplir les

couloirs d'une approbation bruyante ou d'un dédain de grand seigneur, rapporter à soi tout ce qui se fait, tout ce qui se dit sur la scène, s'attribuer une souveraineté universelle, y croire et l'imposer, voilà l'idéal du rôle qui m'était échu, et qui mettait à ma discrétion douze directeurs, cent cinquante sujets de premier et de second ordre, sans compter les musiciens, les choristes, les claqueurs, les ouvreuses, les marchands de lorgnettes et même le public. Quel empire et quels justiciables! Certes, un peu de fierté est permise à qui tient cela sous sa main.

Je vous ai dit, Monsieur, combien j'étais naïf, même dans mes écarts. Je sentais que j'allais être placé sur un terrain glissant, entre ma conscience et des influences de toute espèce. Eh bien, je n'eus alors qu'une pensée, celle de me montrer impartial; qu'un désir, celui de rendre justice au mérite partout où je le rencontrerais. Mettez cette chimère sur le compte de ma jeunesse : l'âge m'en a tout à fait guéri. A mesure que l'on avance dans la vie, on laisse ces illusions dans les buissons du chemin, non sans en emporter quelques blessures. L'impartialité absolue n'est pas permise à la critique : elle a trop d'assauts à essuyer, trop de résistances à vaincre. Ce n'est pas qu'elle exagère la part du blâme : au contraire : c'est surtout pour l'éloge qu'elle s'abdique, qu'elle se parjure. Que de fois j'ai vu, dans les foyers, des opinions hostiles, insultantes même pour une œuvre, se convertir le lendemain en panégyriques imprimés! Que de fois j'ai vu la plume donner des démentis à la parole, et l'appréciation publique former un triste contraste avec l'opinion intime! Pourquoi cela? Hélas! pour mille causes : les unes issues d'un bon sentiment, les autres provenant d'une source moins pure. L'histoire en serait trop longue, et nous détournerait de celle que je vous raconte.

J'avais donc un feuilleton dramatique, c'est-à-dire une arme réelle cette fois. L'*Aspic* n'avait jamais eu d'impor-

tance qu'aux yeux de ses propres rédacteurs; mon feuilleton en avait une pour le public, et par conséquent pour les théâtres. J'allais être remarqué : il fallait me dessiner. Par une lecture assidue des journaux, j'avais pu m'apercevoir qu'une certaine désinvolture dans le style, qu'une façon délibérée d'envisager les choses manquent rarement leur effet. Les airs lestes et cavaliers vont assez aux gros lecteurs : une manière calme et sensée ne s'adresse qu'à l'élite. Or, je voulais réussir, je voulais me faire accepter. Je pris donc mes modèles dans la région de l'outrecuidance. Un mélodrame en cinq actes représenté au théâtre de la Gaieté devait servir à mon début de critique. J'eus d'abord l'idée d'y tracer ma biographie en remettant l'analyse de la pièce au dimanche suivant mais le moyen me parut usé. Après bien des essais et des réflexions, voici ce que j'écrivis :

LA CAVERNE MYSTÉRIEUSE

Mélodrame en cinq actes et dix-huit tableaux, par M. ***.

« J'ai à vous parler d'un mélodrame en dix-huit tableaux, « mais auparavant je vous demanderai la permission de vous « entretenir de mon serin. Quoi! dira-t-on, le critique a un « serin? Oui, mes belles marquises, mes adorables duchesses, « le critique a un serin. Et pourquoi n'aurait-il pas un serin, « le critique? Sommes-nous donc des parias, pour qu'on « nous refuse le droit d'avoir un serin? Un serin qui chante « quand nous pleurons, qui lisse avec son bec ses plumes « d'or quand nous déchirons le papier avec notre plume de « fer : un serin heureux, gazouillant, huppé, des Canaries, « pour charmer les heures du critique morose, affaissé, « gémissant, de la rue de l'Ouest. Mais vraiment il ferait « beau de nous refuser ce petit caprice, un serin, quand « vous vous le passez tous; vous qui avez lu Ovide, et Pro- « perce et Tibulle sous les bosquets, à l'ombre des grandes

« futaies, sur les gazons émaillés de pâquerettes et d'aspho-
« dèles, au murmure du ruisseau qui roule des diamants plus
« beaux que ceux de votre rivière, Madame : *donec gratus*
« *eram tibi.* J'ai donc un serin.

« Il s'agit d'une jeune fille nommée Claire, qui a dénoué
« trop tôt sa ceinture, comme Didon avec Énée, *speluncam*
« *Dido*, et qui court à la poursuite de son séducteur. Or, ce
« séducteur est un abbé, rien de moins, un abbé rose, per-
« fide, frais, libertin, pomponné comme un Watteau; un
« abbé de bergeries, pareil à ceux que madame de Pompa-
« dour faisait asseoir sur ses genoux, *delicias domini;* un
« abbé anodin, coquet, aux ongles finement coupés, leste
« dans son petit manteau, remuant, égrillard, souple, avec
« du jarret, un abbé de Saint-Sulpice. Mais qu'a donc mon
« serin? il me regarde tristement. Regrettes-tu la liberté,
« enfant des Canaries? *Philomela sub umbrâ.* Pauvre serin!
« pauvre Claire! »

Il faut vous dire, Monsieur, que pour juger de l'effet que devait produire mon feuilleton, j'en fis d'abord la lecture à Malvina. C'est la vieille histoire de Molière consultant sa servante. Impossible de rendre l'attitude de ma fleuriste pendant cette lecture : elle semblait déconcertée. Enfin, elle ne put se contenir : « Mais qu'est-ce que tu as donc avec ton éternel serin? s'écria-t-elle. Tu as vu un serin dans la pièce, toi! A moins que ce ne soit Francisque! Au fait...

— Non, Malvina, c'est une manière ingénieuse et détournée que prend un critique pour entretenir le public de son mobilier, de ses petites affaires, de son caniche, de son intérieur! Nouveau genre : ça pose un homme.

— Un tas de bêtises, Jérôme! Dis-leur tout uniment que la petite qui fait l'amoureuse est une pie-grièche, et que le jeune premier parle du nez. Ça leur apprendra, à ces messieurs de la Gaieté, à nous donner une loge de

côté ; et aux troisièmes encore. Boutique d'administration ! »

Je résistai à la mauvaise humeur de Malvina, mais je n'en conservais pas moins quelques scrupules sur la valeur de mon travail de début. Après y avoir réfléchi, je compris qu'il valait mieux chercher à me créer une manière plus originale encore, quoique moins littéraire. Une seconde occasion d'éprouver mon talent venait de se présenter. Un théâtre lyrique donnait un opéra en trois actes dont la partition était signée par un de nos plus célèbres compositeurs. C'était le cas de faire preuve de science et de goût. Le feuilleton musical est devenu un assaut de croches et de doubles croches. On le compose avec l'archet, on le touche sur le piano, on l'exécute avec la clarinette. La plume n'y est pour rien. Quelle difficulté pour un musicien de ma force, pour un pauvre diable qui ne savait pas seulement distinguer la clef de *fa* de la clef de *sol*, et ne connaissait, en fait de notes, que celles de son tailleur ! Cependant je ne désespérai pas d'en venir à bout. Il n'y a rien ici-bas dont on ne triomphe avec de la volonté unie à un immense aplomb. J'allai voir l'opéra, et voici comment, dans mon feuilleton, je traitai la partie technique.

« Il est impossible de détailler ici toutes les qualités pré-
« cieuses dont abonde cette partition. On y reconnaît le *brio*
« italien combiné avec le *smorzato* français et empreint on
« ne saurait dire de quel *schwermutz* allemand, allié au
« *sorrow* britannique. Un premier morceau en sixtes dimi-
« nuées et procédant *pianissimo* se continue par une quinte
« avec neuf dièses à la clef pour se terminer par un adorable
« *cantabile*, accompagné d'arpéges de la plus grande dimen-
« sion. Le chœur qui vient ensuite est un véritable morceau
« *di prima invenzione*, comme on dit au delà des monts.
« C'est un *allegro agitato* qui passe subitement à l'*assai*,
« incline à l'*andante* par une cascade en *mi* bémol, doublée
« de quartes et de tierces qu'embellit encore une profusion
« de bécarres. Ensuite vient un *affettuoso*, dans lequel on

« remarque une phrase d'*ut* majeur arrêtée sur un point « d'orgue en *ré* mineur; puis un *commodo* que l'orches- « tre a joué avec une nonchalance admirable, et dans le- « quel l'auteur a pris ses aises par une série d'arpéges en *fa* « dièse et de triples croches éblouissantes. Impossible de ren- « dre l'éclat de ce dernier morceau, qui a failli faire crouler « la salle sous les applaudissements. »

« Parlons maintenant des chanteurs. On a beaucoup dis- « cuté sur le talent de la *prima donna*, dont la voix n'a pas « encore reçu une définition bien nette. En attendant, consta- « tons que l'*ut* de poitrine du ténor n'a pas varié quant au « volume et à l'intensité. Cet *ut* précieux est ce que nous « l'avons connu, toujours le même *ut*, toujours le grand « *ut*, toujours l'*ut* monumental et inaltérable que vous savez. « Que dire de l'organe de la *prima donna*? On a voulu traiter « cette voix de *fausset* ou *faucet*, tandis que c'est tout bon- « nement une voix de tête. La voix de poitrine (*di petto*), « qui dans les *soprano* s'étend d'ordinaire du *si* grave au *fa* « ou au *sol* (cinq ou six notes), doit se distinguer de la voix « *mixte*, qui, partant du *la*, s'élève au *ré* et au *mi* aigu. « A partir de ce *mi* aigu, commence la véritable voix de tête « qui se lie ainsi, sans changer de registre, à l'aide des tons « médiaux, aux sons de la division aiguë de l'instrument « vocal. La *prima donna*, obligée de filer un *cantabile* dans « le *medium*, a donc été parfaitement inspirée de le rendre « en voix de tête. C'est la combinaison obligée de la voix de « poitrine (*di petto*) et du *fausset* ou *faucet* (*faucetto*). « Impossible de sortir de là. »

Mon feuilleton continuait sur ce thème pendant six colonnes, avec un déploiement extraordinaire d'érudition musicale puisée aux sources du solfége de Steibelt. C'était si intéressant, qu'à l'entendre lire Malvina s'abandonna à un profond sommeil. Quand elle se réveilla, j'en étais encore à ma critique avec cinq dièses à la clef.

« Mon petit, dit-elle, c'est amusant comme un enterrement de sixième classe, tout ça. Ne va donc pas chercher midi à quatorze heures. Dis-leur qu'ils chantent tous comme des canards. On ne te fait pas ton droit. Le petit Alfred se fait donner une loge par semaine. Quand les directeurs sont des pingres, il faut leur tomber dessus; autrement, ils vous mangent la laine sur le dos. »

La seconde épreuve était faite. Je compris que le feuilleton d'érudition musicale n'était pas foncièrement récréatif. Je le tempérai par des souvenirs anecdotiques, et obtins, dans ces conditions, un succès d'estime. Il est vrai que les feuilletons à grand orchestre me tenaient en profond mépris, en me reprochant d'user discrètement du trombone et de passer sous silence le chapeau chinois; mais je me consolai, en pensant que, si tous les cuivres sont dans la nature, il est permis à chacun de n'en prendre que ce qui lui convient pour son usage particulier, et qu'il n'est pas donné à tout le monde d'entretenir un feuilleton sur le pied de deux cents instruments à vent et de quatre cents instruments à cordes.

IX.

PATUROT PUBLICISTE OFFICIEL.

Mon feuilleton dramatique, reprit Jérôme, ramené sur un ton moins ambitieux, aurait pu se soutenir longtemps, si Malvina ne s'était trop directement mêlée de ce travail. Depuis qu'elle tenait les théâtres sous sa main, elle était devenue intraitable. Une soif démesurée de premières représentations, de loges, de coupons, s'était emparée d'elle. Elle ne manquait pas une reprise, pas une soirée à bénéfice. Quand on lui refusait des billets, il fallait la voir : la lionne du désert ne rugit pas d'une manière plus farouche, ne secoue pas sa crinière avec plus de majesté. Quelle pluie d'épithètes pour

ces pauvres directeurs ! quelles imprécations sur les théâtres ! Ce n'est pas tout : elle ne renonçait pas ainsi. Affublée de son plus beau tartan, elle se rendait dans les bureaux de l'administration, appelait familièrement par leurs noms tous les employés, exposait ses griefs, se recommandait à leur bienveillance, leur promettait de parler de leurs services modestes, mais essentiels ; puis, quand rien ne touchait ces hommes, quand toutes les voies amiables étaient épuisées, elle sortait furieuse, hors d'elle-même, en les menaçant de la colère de mon feuilleton. Alors il fallait épouser ses rancunes, satisfaire ses haines et faire passer dans ma plume le fiel de ses petits désappointements.

Malvina avait un autre caprice, plus grave encore. Elle s'engouait de certains acteurs, de certaines actrices, et ne me laissait plus à leur sujet ni liberté ni force d'initiative. Quand un premier sujet portait bien le pantalon collant, c'était fini : il devenait impossible de dire du mal de sa voix et de son jeu. Cet avantage lui comptait pour tous les autres. Vous comprenez, Monsieur, que, soumise à des influences de ce genre, ma justice dramatique ne pouvait être ni sérieuse, ni impartiale ; mais, en général, les caprices de mon Égérie étaient essentiellement fugitifs et passaient volontiers d'un pantalon collant à un autre. Cette mobilité diminuait beaucoup le danger de ces fantaisies. Malheureusement, il n'en fut pas de même de l'enthousiasme qu'une certaine débutante inspira à Malvina. Il y eut cette fois passion véritable, acharnement, entêtement. La débutante se nommait Artémise ; c'était une personne taillée en force, avec un buste vigoureux, des contours exubérants et un peu villageois. La physionomie avait une beauté réelle, quoique vulgaire. Les bras étaient ronds, potelés, mais les attaches étaient dépourvues de finesse. Comme morceau de résistance, rien ne lui manquait, ni les pieds posés carrément, ni les hanches développées, ni la taille massive ; du reste, nulle élégance, nulle

distinction, rien de ce qui constitue l'idéal de la femme. L'organe lui-même, vibrant et accentué, n'avait aucune de ces notes sympathiques et caressantes qui créent seules l'émotion et vont jusqu'au fond des cœurs chercher des fibres qui y répondent. Malvina s'était pourtant éprise de la solidité qui éclatait dans toute cette personne.

« En voilà une de corsée, disait-elle, en voilà une de posée sur ses ergots. Parle-moi de ça ; on ne craint pas de lui voir pousser son dernier souffle sur la scène. Au lieu d'un tas de guenuches qu'on renverserait avec une chiquenaude! Tiens, Jérôme, ajoutait-elle en me détaillant les avantages de sa protégée, regarde-moi un peu ça : comme c'est ferme, comme c'est établi! On n'y a pas épargné la façon, au moins. Tas de manches à balais de tragédiennes qu'elles sont, les autres! avec leurs palpitations de cœur et leurs poumons en compote! Si ça ne fait pas pitié! »

Quand Malvina entamait ce chapitre, elle ne tarissait plus. C'était Artémise par-ci, Artémise par-là; Artémise étudiait le rôle de Phèdre; Artémise voulait débuter par Camille. Notre chambre était le théâtre de répétitions quotidiennes. On me consultait pour un geste, pour une intonation; bref, nous étions presque identifiés avec Artémise. Quoiqu'elle eût depuis longtemps une promesse de début, cependant il fallut agir pour hâter l'époque où il aurait lieu. Malvina se chargea de tout : elle prodigua les promesses et les menaces, toujours au nom de mon feuilleton, me compromit devant des tiers de la façon la plus grave, s'agita si bien et de tant de manières, que le début fut fixé à trois semaines. C'était une victoire : Malvina n'épargna rien pour qu'elle fût complète. Aucun détail ne lui échappa, ni le choix des claqueurs, ni la pluie de bouquets, ni les billets d'amis. Elle avait la clef de tous ces moyens secondaires qui échappent au public, mais qui contribuent à réchauffer une salle, à l'animer, à rompre la glace. Jamais général d'armée ne prit des dispositions plus

savantes et ne se ménagea plus de ressources pour maîtriser la fortune.

« Jérôme, me dit-elle au moment décisif, jette ton bonnet par-dessus les moulins ; il faut qu'Artémise réussisse. Pas de si, pas de mais, file droit ton chemin et porte-la plus haut que le dôme du Panthéon. Si tu es une autorité, prouve-le pour voir. C'est le cas de donner de la grosse caisse à se démancher le bras.

— Si cependant on la siffle? dis-je avec une certaine timidité.

— De quoi! est-ce que tu t'insurges, par hasard? quel est ce genre de scrupules, Monsieur? seriez-vous vendu à nos ennemis? je voudrais voir ça. En route, et chaud des mains!

— Allons, puisqu'il le faut.

— Et demain, chaud la plume, Monsieur, chaud, chaud, chaud, tout ce qu'il y a de plus chaud. Je suis impatiente de voir la mine que fera son échalas de rivale. Vilain petit pain d'épice enroué! »

Nous partîmes, et la soirée fut ce que j'avais prévu. Les admirateurs du lustre donnèrent; mais le public resta froid. Artémise jouait sans inspiration, sans élan. J'attendais toujours qu'il jaillît quelque étincelle pour la recueillir et en faire le foyer de mon panégyrique; rien ne se révéla. Ce n'est pas qu'Artémise manquât de chaleur; elle en avait trop au contraire; mais c'était une chaleur sans règle, dépourvue de nuances, dénuée d'intentions, une chaleur qui tenait plus au poumon qu'à la pensée, et faisait plus d'honneur à la constitution du sujet qu'à son intelligence. Dans un temps où les cris avaient une puissance scénique, Artémise aurait pu se faire une place assez distinguée au théâtre : elle aurait doublé avec avantage mademoiselle Raucourt ou mademoiselle Georges. Venue plus tard, il ne lui restait qu'à se retirer en reconnaissant qu'elle s'était trompée sur sa vocation.

Ce n'était le compte ni de la débutante ni de Malvina. Celle-ci surtout avait donné, dans le cours de la représenta-

tion, des témoignages d'une admiration frénétique. Elle excellait en ce genre, et, comme on le pense, elle n'y épargna pas l'étoffe cette fois. C'était un délire, une expansion, une ivresse qui me compromettaient au point que je crus devoir essayer quelques remontrances.

« Ne t'épanouis pas tant, lui dis-je, tu nous donnes en spectacle.

— Tant mieux, mon petit, ça allume la salle. Dieu! la belle tragédienne, la belle tragédienne! Chauffe donc, Jérôme; tu es froid comme un caillou. En avant les battoirs, et tape des pieds en même temps. Coups doubles et vivement! »

Ainsi se passa cette soirée. Le lendemain, la tâche retombait tout entière sur moi. Avec Malvina à mes côtés, il n'y avait aucun moyen d'échapper aux conséquences de ma position. Le breuvage était versé; quelque amer qu'il fût, il fallait le vider jusqu'à la lie. Je m'y résignai donc. Jamais artiste du premier rang, ni Talma, ni mademoiselle Rachel, ni mademoiselle Mars, n'auraient pu prétendre à une ovation plus hyberbolique que celle dont Artémise devint l'objet. C'était Artémise l'inspirée, la grande Artémise, le talent sans pair, la tragédie même; c'étaient la puissance, la majesté, la grâce, la distinction, résumées dans une seule personne. Avant elle, rien d'essentiel; après elle, rien de possible. Qui n'avait pas vu Artémise n'avait rien vu; ses rivales, si tant est qu'elle en pût trouver, allaient passer comme des fantômes, implorer la faveur de ses leçons, chercher la célébrité à son ombre. Monsieur, je dis tout cela et bien d'autres choses encore; j'empruntai des ressources à la langue figurée, je puisai dans les profondeurs de ma rhétorique, je jonchai le chemin de la débutante de toutes les épithètes que peut imaginer un homme de style; je l'élevai sur un trône de périodes orné de trophées d'érudition pittoresque, et la conduisis ainsi par la main vers la conquête d'une réputation européenne.

Peines perdues, Monsieur! J'eus beau y revenir, accuser

le public d'ignorance, d'aveuglement, d'ingratitude: les affaires d'Artémise n'en allaient pas mieux. Jusqu'alors, grâce à quelques ménagements, j'avais conservé une certaine influence sur les choses du théâtre. Cette équipée ébranla mon crédit. Au lieu de revenir sur mes pas et de faire à temps une de ces volte-face qui sauvent les hommes d'esprit, je m'obstinai, c'est-à-dire que Malvina s'obstina. Nous eûmes la prétention d'imposer Artémise à la presse, au public, à l'Europe, à l'univers. Chaque jour je recommençai l'éloge de la tragédienne, tantôt sur le mode ionien, tantôt sur le mode dorique, sans me lasser, sans me rebuter. Autour de moi, j'entendais mes amis se dire :

« Mais qu'il devient donc ennuyeux, ce pauvre Jérôme, avec son éternelle Artémise ! Dieu de Dieu, baisse-t-il ! »

Malgré ces avertissements indirects, je ne voulus pas en démordre : la cause d'Artémise était désormais inséparable de la mienne ; Malvina d'ailleurs n'entendait pas plaisanterie sur ce chapitre. Il fallait de nouveau se battre les flancs, parler d'Artémise la divine, de l'inimitable Artémise, qui seule avait la grandeur, la carrure, la parole des héroïnes de Corneille. Corneille et Artémise ! Artémise et Corneille ! deux noms inséparables, destinés à traverser les âges, l'un par l'autre, l'un portant l'autre ! J'ai fait, Monsieur, vingt-quatre feuilletons là dessus. Dans l'origine, cela parut aux propriétaires du journal qui recevait mes communications un paradoxe peu récréatif, mais ne tirant point à conséquence. On croyait que j'allais abandonner cette gamme comme j'en avais abandonné d'autres ; mais quand on vit que je faisais litière des talents supérieurs à une médiocrité avérée, et que je voulais avoir raison contre le public tout entier, on me pria de m'abstenir désormais de toute espèce d'Artémise, et d'envisager le théâtre à un autre point de vue que celui de la tragédienne préférée. Je fis le fier, Monsieur, je m'obstinai et donnai ma démission. Malvina me dit :

« Jérôme, je suis contente de toi. »

Et je me trouvai de nouveau en butte aux incertitudes de la destinée.

Le hasard nous vint encore en aide. Au théâtre, et comme un meuble obligé des premières représentations, nous avions vu un monsieur à cheveux blancs qui venait invariablement s'asseoir à l'orchestre. Je me trouvai un jour placé à ses côtés, et la conversation, engagée d'abord sur des objets indifférents, finit par prendre un caractère plus intime. A diverses reprises nous nous rencontrâmes, et une liaison s'ensuivit. Je le présentai à Malvina, qui lui trouva l'air respectable. Autant que j'avais pu en juger, ce monsieur appartenait au gouvernement par quelque fonction de confiance : il écoutait attentivement les pièces et surveillait l'attitude du public. Quand le chapitre des allusions prenait un caractère orageux, il fronçait le sourcil comme un homme mécontent et officiel. Du reste, le meilleur garçon du monde et acceptant de la main de Malvina toutes sortes de pâtes de jujube et de boules de gomme. Plus d'une fois, il m'avait entrepris sur le compte de l'autorité.

« Vous qui êtes un homme de style, me dit-il en me tâtant par mon faible, vous feriez joliment votre chemin de ce côté. Nous avons le bureau de l'esprit public qui vous irait comme un gant. A moins, pourtant, que vous ne préfériez un petit coin au bureau de la censure théâtrale. Cela rentre dans vos études ; cela vous chausserait. Un métier de roi, de pacha, jeune homme. Vous êtes auteur, je suppose : vous portez une pièce à ces messieurs. Eh bien, ils peuvent en faire ce que bon leur semble, des cure-dents, des cornets de tabac, des enveloppes..., ce qu'ils veulent. Autre privilége. Il y a un mot dans votre pièce que vous aimez, auquel vous tenez. Ils vous diront : « Rayez-moi ce mot-là, » et il faudra le rayer. Quelle puissance ! Celle de Venise n'était pas plus mystérieuse ! Les cadis de l'encre rouge ne rendent de compte à personne, pas même au ministre, car il ne lit pas ! Les jugements sont sans appel : on exécute un vaudeville entre deux portes, et tout est

dit. Eh bien, que vous en semble, Monsieur; cette vie vous conviendrait-elle? »

Plus d'une fois le petit vieillard était revenu à la charge; heureusement j'étais alors dans une position à n'avoir besoin de personne. Ce n'est pas que j'eusse le moindre scrupule de me rallier au gouvernement. J'avais été saint-simonien, cela vous dit tout. Les saint-simoniens ont toujours été des hommes très-accommodants en fait de convictions politiques. Je n'avais, d'ailleurs, jamais arboré de drapeau, et la polémique par allégories à laquelle s'était livré l'*Aspic* n'avait rien de bien acerbe ni de bien caractérisé. Jusqu'à un certain point, j'étais donc libre. Cependant il me répugnait de m'engager d'une manière formelle, et je m'étais dit que, tant que je le pourrais, je conserverais intacte l'indépendance de ma plume. C'est toujours un grand poids que celui d'une servitude directe; et, quelque bien nourri que l'on soit dans une position pareille, les traces du collier ne s'en laissent pas moins apercevoir. C'est moins le fait de l'esclavage qui est pesant que la pensée de l'esclavage. La liberté est une chose plus belle et plus sainte encore comme faculté que comme usage. »

J'hésitai donc longtemps; le besoin seul pouvait me contraindre à prendre un parti. Aujourd'hui, Monsieur, que tous mes rêves se sont envolés, je conviens sans peine qu'il eût cent fois mieux valu aller m'enfouir dans la boutique de bonneterie où le père Paturot m'attendait toujours, plutôt que de devenir publiciste ministériel; mais alors, j'avais l'ambition d'un rôle bruyant, d'une situation en évidence; puis, je m'étais promis d'éblouir mon oncle, de le rendre fier de son neveu, et il eût fallu retourner vers lui, honteux, confessant mes torts, désappointé, confus. La vanité l'emporta de nouveau, et de deux maux je choisis le plus grand. Encore, ne fut-ce pas sans peine que je parvins à me faire le commensal du budget. Les émargements sont une rémunération si régulière en retour de si peu de besogne, qu'il y a toujours abon-

dance de postulants, même pour des places de censeur. Toutes, d'ailleurs, étaient prises : le bureau de l'esprit public avait également son grand complet; de sorte que, malgré la protection de mon vieillard, je ne trouvais pas une porte qui s'ouvrît devant moi, et pas une case qui ne fût garnie. J'avais donc à la fois, et le regret de m'être offert, et celui de n'avoir pas réussi.

Heureusement, une circonstance exceptionnelle vint me donner un emploi inattendu. On allait faire des élections générales qui motivaient la création d'une nouvelle feuille au service du gouvernement, avec des allures plus vives, moins réservées que celles de ses organes habituels. La rédaction et la gérance de ce journal étaient vacantes; on me proposa au ministre, et je fus agréé. J'avais donc à fonder le *Flambeau*, journal quotidien, recevant les inspirations officielles, les communications des divers ministères. Une subvention suffisante était allouée pour faire marcher la feuille. J'avais le choix des écrivains qui devaient concourir à la rédaction. C'était une position souveraine à un certain point de vue, et, dans tous les cas, une existence sûre.

A peine eus-je signé mon pacte avec l'administration, que je songeai à mes amis. J'avais besoin d'un compte-rendu de l'Académie des sciences : je le conservai pour le docteur Saint-Ernest. Valmont devait me faire une chronique des tribunaux, et Max, le prosateur chevelu, des articles de genre. Depuis que Malvina m'avait entraîné dans le monde du théâtre, j'avais perdu de vue mes anciens collaborateurs, mais une occasion se présentait de les réunir de nouveau, et je m'empressai de la saisir. Il ne me restait plus qu'à les rejoindre, car, dans ce tourbillon de Paris où tant d'existences se mêlent, un tour de roue suffit pour rompre et disperser les relations. C'est au point que j'ignorais même où logeaient alors le docteur, l'avocat et l'homme de lettres qui avaient concouru

à la glorieuse apparition de l'*Aspic*. Je pris un cabriolet de remise, et m'élançai à leur découverte.

X.

PATUROT PUBLICISTE OFFICIEL. — SON AMI LE DOCTEUR.

Jérôme poursuivit le récit de ses aventures :

Mes recherches furent longues avant de pouvoir retrouver Saint-Ernest. Il me fallut frapper de porte en porte, de logement en logement, suivre pour ainsi dire sa piste. Quatre fois il avait déménagé depuis que nous nous étions perdus de vue, et, dans un intérêt facile à deviner, chaque déménagement le transportait d'un pôle à l'autre de Paris. Enfin, rue Saint-Pierre-Montmartre, un bienheureux concierge me répondit :

« Le docteur Saint-Ernest ! c'est ici, Monsieur : au premier, la porte en face »

Au premier ! Saint-Ernest au premier ! Je croyais rêver. À coup sûr il avait fait quelque héritage. Lui, docteur novice et dépourvu de malades, se loger au premier et dans une maison magnifique à six croisées de façade, avec un escalier ciré ! c'était à ne pas le croire. Le concierge, en prononçant son nom, avait pris un accent caressant : il s'était montré serviable, honnête. Évidemment une révolution s'était opérée dans la fortune de mon ami. Les journaux venaient de parler d'un étudiant qui avait gagné un château aux loteries allemandes ; peut-être était-ce lui : le sort est si bizarre.

Ces réflexions m'accompagnèrent jusque sur le palier de son logement. La porte était d'un fort beau bois, avec des ornements du meilleur goût ; mais dans le panneau le plus vaste et à la hauteur de l'œil se trouvait un écusson en cuivre poli

qui donnait la clef de ce luxe et expliquait cette soudaine opulence. On y lisait :

CONSULTATIONS GRATUITES.

LE DOCTEUR SAINT-ERNEST, médecin de la Faculté de Paris, maître en pharmacie, professeur de médecine et de botanique, breveté du roi, honoré de récompenses et de médailles nationales, décoré de l'éperon d'or, de l'aigle d'argent de Bavière, du faucon de Bade et de l'épervier de Suède, autorisé de toutes les cours de l'Europe, membre des Académies de Pesth, de Cucuron, de Cuba et de Curaçao, etc., etc.

VISIBLE TOUS LES JOURS DE 10 A 4 HEURES.

(*Affranchir.*)

C'en était assez, je comprenais tout : Saint-Ernest s'était fait charlatan, marchand de panacées, d'onguent pour la brûlure. Autrefois, les industriels de cette espèce endossaient l'habit rouge à galons d'or, se coiffaient du chapeau à panache, montaient dans une calèche en compagnie d'une grosse caisse et d'une clarinette, et allaient offrir leur baume, leur élixir sur les places publiques. Ils opéraient des cures en plein vent et débitaient le spécifique qui devait guérir la colique ou les maux de reins, au choix des personnes. Aujourd'hui, rien de pareil : le salon tendu en damas a remplacé la calèche, la publicité la clarinette ; il n'y a plus ni élixir, ni baume, mais le traitement végétal y pourvoit. Rarement les empiriques des carrefours parvenaient-ils à amasser de quoi finir leurs jours dans le village natal ; les empiriques à domicile sont des millionnaires : ils ont des hôtels, des maisons de campagne, tiennent table ouverte, donnent à danser. Ce sont les heureux d'un monde où l'argent pèse plus que l'honneur. Que leur manque-t-il ? Électeurs, éligibles, ils seront députés d'un bourg-pourri quand ils voudront s'en passer la distraction.

La lecture du fatal écusson me fit faire quelques pas en

arrière. Que me restait-il à apprendre? que pouvais-je demander à Saint-Ernest? c'était désormais une carrière à part que la sienne; aucune liaison intime ne pouvait plus subsister entre nous. Cependant un sentiment de curiosité me retint : je voulus savoir comment ce jeune homme, qui ne manquait ni de sens ni d'esprit, s'était laissé entraîner dans une industrie pareille, en limitant sa carrière de son plein gré, en s'interdisant tout avenir de considération et de gloire médicales. Peut-être n'était-il pas engagé sans retour, et quelques conseils d'ami, pressants, désintéressés, suffiraient-ils pour le faire renoncer à cette exploitation de la crédulité publique. Sur cette réflexion, je pressai le bouton de sa porte, et j'entrai. Un domestique à livrée vint à moi, me débarrassa de mon manteau, et m'introduisit dans une salle d'attente. Le docteur était en consultation; on ne pouvait m'introduire sur-le-champ auprès de lui. Je m'armai de patience, et passai en revue les détails du local. La pièce où je me trouvais était richement garnie : les bronzes, les dorures la surchargeaient, le meuble en velours ponceau relevé par des clous dorés avait plus d'éclat qu'il ne témoignait de goût; mais cette apparence de richesse, ces couleurs voyantes étaient parfaitement assorties avec le public qui passait dans ce salon. Une grande table, recouverte d'un tapis vert, occupait le milieu de la pièce, et des prospectus, des imprimés de diverses sortes y étaient étalés. Une station obligée reportait naturellement l'attention des curieux vers ces factums qui tous avaient trait à l'industrie locale, et constituaient autant d'amorces ou directes ou indirectes. Je parcourus ces monuments d'effronterie, et dans le nombre j'en trouvai d'incroyables.

Voici celui qui intéressait plus particulièrement Saint-Ernest :

Le docteur Saint-Ernest à ses concitoyens.

AVIS QU'IL FAUT LIRE

« Voici peu de temps que j'ai mis en pratique ma méthode

« curative, et déjà il est universellement reconnu que c'est,
« avec la vapeur, la plus belle découverte des temps modernes.
« La Russie m'a fait faire des propositions, mais le patriotisme dont je suis animé ne me permettait pas de priver la
« France, la belle France, du fruit de mes travaux et de mon
« génie.

« Aussi, n'ai-je pas été surpris d'apprendre que des médicastres cherchent à s'approprier ma méthode curative. On
« me vole, on me pille, on me dévalise. Sort inévitable des
« grandes inventions! La bande des plagiaires se les arrache;
« le troupeau des imitateurs s'en empare. Vous voyez en moi
« une victime de cette intrigue.

« Depuis que j'habite la rue Saint-Pierre-Montmartre, plusieurs guérisseurs sont successivement venus dans mes environs tendre leurs piéges à la crédulité des malades dont
« j'avais fixé l'attention. Cette manœuvre ne pouvait réussir
« qu'auprès des esprits bornés, et ce grossier charlatanisme
« ne m'inspirait que du dédain. Cependant, enhardie par
« mon silence, l'intrigue continue à lever la tête, et il faut la
« démasquer. L'un de ces médicastres plagiaires est venu
« dresser ses tréteaux porte à porte, profitant de ce que la rue
« Montmartre est voisine de la rue Saint-Pierre-Montmartre.
« Abusant de l'erreur d'un malade insouciant qui se trompe
« d'adresse, il s'est même emparé de mes écrits, a copié mes
« prospectus; et, se prétendant docteur de toutes les facultés,
« académicien, professeur, il les distribue de sa propre main
« dans Paris et dans la banlieue. Je dénonce au procureur du
« roi cette violation flagrante de la propriété.

« Le fait est que mon domicile est plus que jamais rue
« Saint-Pierre-Montmartre (ne pas confondre), et que le public
« dont on insulte la bonne foi m'y trouvera tous les jours, de
« dix à quatre heures. Je lui conseille d'éviter ces piéges que
« l'un de mes clients a justement caractérisés de *guet-apens*,
« et de bien prendre note de mon nom et de mon adresse. »

A la suite de cet exposé, le docteur Saint-Ernest énumérait les maladies justiciables de sa méthode curative. Comme on le devine, rien ne se dérobait à l'action souveraine de cette panacée, et, par respect pour vos oreilles, je m'abstiendrai de nommer les impuretés dont ce prospectus contenait l'énumération

Voilà le métier que faisait Saint-Ernest. Monsieur, la police de Paris a, dans ses attributions, la grande et la petite voirie; elle est chargée de nous débarrasser des immondices qui obstruent nos places et nos rues, et voici des industriels qui peuvent, sans qu'elle l'empêche, nous poursuivre de leurs spéculations infectes, inonder nos domiciles de prospectus impurs, les faire distribuer sur la voie publique, tapisser les murailles de mots et d'images obscènes, dévoiler le mal en proposant le remède, attirer la curiosité des enfants vers des choses qu'ils apprendront, hélas! trop tôt. Vraiment, à voir le nombre toujours croissant des empiriques, la position qu'ils prennent et la nature des offres qu'ils font au public, ne dirait-on pas que nous vivons dans une léproserie immonde, au milieu d'une popnlation cariée jusqu'à la moelle des os!

Parmi les pièces étalées sur la table du docteur, on en pouvait lire de plus récréatives que son prospectus. Dans le nombre, j'en remarquai une surtout dont la conclusion était des plus originales. En voici quelques extraits :

L'ESCULAPE DE L'UKRAINE

OU

MÉDECINE A LA TARTARE [1]

« Le docteur Chikapouff, médecin-praticien des bords du « Don, fait connaître généralement à tous les citoyens de cette « capitale et de la France entière, comment il a prouvé, au

1 Tout ce qui suit est textuel. Le nom seul a été changé.

« moyen des soins qu'il a donnés, dans l'espace de trois mois, « à environ cent cinquante incurables et par conséquent aban- « donnés par tous les médecins de la ville, et que les hôpitaux « même ont expulsés ne pouvant arriver à la guérison desdits « incurables; que lui, Chikapouff, avait pénétré dans le vrai « de la médecine, et que. par un nouveau procédé, guérissant « ce qui avait été inguérissable jusqu'alors, donnant ainsi un « démenti formel à tous les hommes de l'art; pour tout dire, « enfin, que lui, Chikapouff, avait triomphé de tous les ob- « stacles, au point de pouvoir dire : *L'humanité a gagné sa* « *cause, et tant de maux ne décimeront plus désormais la* « *société humaine!* Preuve, les cent cinquante malades en- « trepris par l'exposant, desquels pas un seul n'a péri !

« Rien ne manque à Chikapouff pour mieux prouver la « réalité des faits qu'il dénonce courageusement à la face du « public que l'appui tout puissant des hommes qui sont au « pouvoir. Que, dans l'intérêt de la sainte cause de l'huma- « nité et de la leur individuellement, ils veuillent autoriser le « sieur Chikapouf à entreprendre un grand nombre de ma- « lades *incurables* de toute espèce que le gouvernement ou la « faculté de médecine concentrerait dans l'un des nombreux « hôpitaux de la capitale, où le sieur Chikapouff stationne- « rait pour administrer les remèdes qui lui appartiennent, et « qui sont le fruit de longues et pénibles recherches, et pour « surveiller les traitements, comme directeur de cet hôpital « *spécial.*

« Refuser à Chikapouff le moyen de rendre la vie à tant « de malheureux, d'alléger la société des maux qui l'accablent « et la déciment, et baser ce refus sur l'injuste et inadmis- « sible motif que Chikapouff n'est pas un médecin théoricien, « comme le veut la loi enfantée par la faculté de médecine, « il y aurait de la barbarie, chose qui ne doit pas exister sous « l'empire de toutes les régénérations du dix-neuvième siècle.

« Chikapouff est âgé de cinquante-trois ans. Il exige, en

« échange de la richesse qu'il apporterait annuellement au « trésor de l'administration des hospices, pour avoir réduit « et comprimé les frais et le mal, qu'il lui soit payé par ladite « administration des hospices, sa vie durant, les 10 pour 100 « des capitaux économisés d'année en année ; et si une telle « proposition n'est pas conciliable avec la nature du fait dé- « noncé publiquement par moi Chikapouff, l'auteur de la pro- « position s'en rapporterait à la générosité du gouvernement « et de l'administration des hospices. Dès aujourd'hui Chika- « pouff se met à la disposition du gouvernement et de la « faculté de médecine.

« Les hommes qui ont le pouvoir d'accepter et qui n'accep- « teraient pas la proposition de Chikapouff, ces hommes tra- « hiraient la sainte cause de l'humanité, et l'on pourrait leur « dire avec raison : *Vous voulez que le mal règne et se per- « pétue dans la société; vous voulez voir vos familles « décimées par le fléau du mal ; vous vous plaisez enfin à « subir le martyre et à éprouver sans cesse les angoisses « de mille morts prématurées.*

« IVAN CHIKAPOUFF. »

TEMPS NÉCESSAIRE POUR GUÉRIR LES MALADIES SUIVANTES :

« Les fièvres intermittentes. . . . . 1 jour.

(Ces maladies sont ordinaires lorsque, dans l'été, il arrive de voyager et de passer près des lieux marécageux ou autres endroits méphitiques.)

« La phthisie ordinaire.	8 jours.
« La phthisie du 1er au 2e degré.	20 id.
« La phthisie au 3e degré.	30 id.
« La teigne sans enlever un seul cheveu.	15 id.
« L'épilepsie.	30 id.
« L'asthme le plus invétéré.	15 id.
« La folie la plus dévergondée.	8 id.
« Les tumeurs quelconques.	30 id.
« Les inflammations des yeux.	1 id.

(Combien il est utile aux armées, spécialement dans l'été, quand elles font des marches forcées dans les moments de guerre, d'obtenir une aussi prompte guérison.)

« La diarrhée la plus obstinée. . . . . 1 jour.

(Cela arrive aux armées dans les voyages forcés, soit en été, soit en hiver. Napoléon a perdu une grande armée en Egypte à cause de cette maladie.)

« La migraine invétérée.	1 heure.
« Les douleurs de tête.	1 minute,
« Le rhumatisme.	1 heure.
« — nerveux.	15 jours.
« La gangrène..	1 jour.
« La goutte.	1 id.
« Les varices.	15 id.
« Les palpitations de cœur.	15 id.

Au bout de cette nomenclature un plaisant avait ajouté, à la plume, comme bouquet, les deux articles suivants :

« Les pendus.	1 minute.
« Les guillotinés.	1 seconde.

« Nota bene. Le sieur Chikapouff s'engage, à la volonté des gouvernements, et sous « leur garantie, d'aller porter ses remèdes dans toutes les parties du monde, afin de « guérir et détruire la peste et toutes autres maladies dangereuses, s'offrant person- « nellement responsable des résultats qu'il assure. »

Cette pièce bouffonne n'était pas la seule, Monsieur, qui fût étalée sur cette table. Saint-Ernest n'était ni envieux, ni jaloux, il donnait l'hospitalité aux publications de ses confrères. Je trouvai là les éléments d'une guerre civile entre le copahu et le poivre cubèbe : des mémoires pour et contre avaient été lancés, et les expressions ne m'en parurent pas complétement parlementaires. Le poivre cubèbe disait dans son exorde : — Le copahu n'est qu'un vil intrigant; et le copahu répliquait : — J'ai déjà prouvé au cubèbe qu'il n'est qu'un drôle. A côté des deux astringents qui se gourmaient ainsi, gisait la série des inventions aspirantes et refoulantes, toute l'hydraulique de la médication usuelle et intime. Dieu sait sur combien de tons chante cet orchestre, et que de tuyaux divers compte l'orgue des rafraîchissements internes. L'habileté humaine semble s'épuiser dans les modes de distribution de cette rosée! Chaque jour c'est un nouveau détail, un perfectionnement inattendu. Plongeants, continus, mobiles, ver-

ticaux, obliques, combien en voilà coup sur coup, et, certes, ceux qui aiment cette note doivent être dans le ravissement.

Je ne m'arrêtai pas à ces révélations hydrodynamiques : une brochure venait de frapper mes yeux. C'était une pièce de vers. L'usage s'est répandu, Monsieur, parmi les poëtes, de venir au secours des Chikapouff et des Saint-Ernest, pour célébrer des maladies, des topiques, des moyens de médication. Oui, la Muse en est là : elle a accepté la collaboration de la Clinique. On va mettre les fièvres en couplets, les gastrites en dithyrambes. Je ne vous parle pas du reste : il est des mots qui demeurent exclus du vocabulaire des gens de goût. La brochure qui me tomba sous la main était une *Épître au Vésicatoire!* C'était à la portée de tous les âges et de tous les sexes. Jugez-en plutôt :

« Permets-moi d'être ici le chantre de ta gloire,
« Noble dérivatif! puissant vésicatoire,
« Pour qui le pharmacien nommé Leperdriel
« Créa des serre-bras plus légers qu'Ariel.
« Non, tu n'engendres point un tourment sédentaire
« Comme le fait, hélas! l'implacable cautère;
« Tu n'as pas les rigueurs de l'austère séton,
« Qui larde les humains de mèches de coton.
« Avec un simple apprêt de toiles vésicantes
« Tu fais sortir du corps bien des humeurs peccantes,
« Et sous l'abri sauveur du plus mince oripeau,
« Tu soulèves le derme et fais gonfler la peau.
« Qui ne connait à fond ton emploi domestique,
« Magique révulsif, aimable épispastique!
« Que de fois une mère au bras de ses enfants
« Appliqua ces papiers, emplâtres triomphants,
« Qui, sur des corps chétifs et sur des chairs arides,
« Mordent par la vertu de quelques cantharides. »

Tel était le début du premier chant : je ne saurais vous dire, Monsieur, de quoi se composait la table des matières : vous pouvez facilement y suppléer. J'en étais là de mes lectures, quand un léger bruit qui se fit dans la pièce voisine me donna à penser que la consultation du docteur tirait à sa

fin et que j'allais être introduit. En effet, l'une des portes latérales s'ouvrit, et Saint-Ernest parut en robe de chambre avec un air digne, sérieux, compassé, que je ne lui avais jamais vu. Quand il m'eut reconnu et qu'il se fut assuré que j'étais seul dans la pièce, ce masque tomba :

« Tiens, c'est toi, Jérôme, me dit-il en me prenant familièrement par le bras : que ne te nommais-tu ?

— Je te croyais en affaires.

— Bah ! répliqua-t-il, il y a plus d'une heure que je suis seul. »

Et il m'entraîna en riant dans son cabinet.

XI.

SUITE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

Le cabinet où m'introduisit Saint-Ernest, reprit Jérôme, était fort agréablement meublé ; mais un singulier ornement frappait la vue dès qu'on y mettait les pieds. Des médailliers à glaces, montés avec soin, étalaient des pièces anatomiques en cire, figurant les diverses phases des maladies sans nom qui dévorent l'humanité. Cette exhibition provoquait on ne saurait dire quelle crainte, quel dégoût involontaire. Les malheureux qui venaient là pour confesser leurs douleurs devaient en être remués jusqu'au fond des entrailles. La terreur exclut la lésinerie : tel était sans doute le calcul du docteur, qui connaissait ses justiciables. Il arrachait ainsi à ses patients un tribut forçé, comme autrefois on arrachait des aveux aux criminels par le spectacle des apprêts de la torture.

A peine fûmes-nous entrés dans ce sanctuaire de l'empirisme, que me tournant vers Saint-Ernest :

« Comment ! toi aussi ? lui dis-je.

— Oui, Jérôme, *tu quoque*, moi aussi : les destins l'ont

voulu ! *sic volvère fata*, me répliqua-t-il. J'ai donné dans le Van-Swiéten et dans le bol d'Arménie ; j'ai inventé une drogue, et je la débite.

— Est-il permis, Saint-Ernest, de plaisanter de choses pareilles ? Toi, docteur d'hier, tu romps avec le corps médical, tu méconnais ton grade pour descendre au niveau des marchands de vulnéraire suisse ?

— Fallait-il aller à Clichy, mon cher ? M'en aurais-tu tiré, toi qui me sermonnes ? La vie est une loterie ; j'y ai pris ce billet-là. Quand on ne peut pas mourir pauvre comme un Broussais, on fait sa fortune comme un Leroy.

— Tu étais jeune, tu pouvais attendre, Saint-Ernest. La célébrité ne vient pas en un jour.

— Et les gardes du commerce auraient-ils attendu ? Jérôme, tu ne connais pas ton siècle : il est peu casuiste. Qu'on soit riche, c'est tout ce qu'il veut. A-t-on jamais demandé aux millions d'où ils viennent, s'ils sont le fruit de cinq ans de prison passés à la Conciergerie, s'ils se composent de la dépouille de joueurs ruinés au biribi ou à la roulette, s'ils dérivent de dépêches télégraphiques exploitées dans la primeur, de négociations d'emprunt pour le compte d'États obérés, de remboursements américains, de vaisseaux de carton, de fournitures sans contrôles, d'adjudications sans concurrence, de commandites imaginaires, de banqueroutes particulières ou publiques ? Les millions sont là, c'est l'essentiel. Pourvu que le code pénal n'ait rien à y voir, le monde les respecte sans s'inquiéter quelle en est l'origine. Soyons donc riches, et nous serons toujours assez considérés.

— Saint-Ernest, tu fais le fanfaron de vice.

— Non, Jérôme, j'ai tout raisonné. Tu as pu voir ce qu'il en est de la profession de médecin. L'encombrement y est grand et le succès difficile. On court vingt ans après une clientèle, et le travail arrive à l'âge où il faudrait se reposer. Qu'irai-je faire dans cette foule où l'on se coudoie ? affronter

la chance laborieuse des concours ; concours pour un hôpital, concours pour une chaire ; monter ainsi d'échelon en échelon, me tuer pour avoir le droit de guérir les autres ? C'est un métier de dupe, Jérôme !

— C'est-à-dire que tu aimes mieux faire ton chemin par le charlatanisme.

— Le charlatanisme, voilà un singulier mot. Et dis-moi, Jérôme, où il n'est pas, le charlatanisme ? C'est du plus au moins seulement. Dans notre état, par exemple, veux-tu que je te fasse la récapitulation des charlatans ?

— Tu vas arranger cela à ta manière.

— Non, je n'exagérerai rien : d'ailleurs, les exemples sont là. On voudrait inventer, mon cher, qu'on resterait au-dessous de la réalité.

— Eh bien, je t'écoute.

— Je ne te parlerai pas, Jérôme, des petits stratagèmes fréquents entre docteurs pour se supplanter mutuellement, pour s'enlever la clientèle des grandes maisons. C'est l'histoire de tous les métiers, et le nôtre ne saurait faire exception. Il est inutile aussi de recommencer, après Molière, la liste des déceptions de notre art, de ces affections imaginaires entretenues avec le plus grand soin ; de ces ordonnances inoffensives, mais inertes, multipliées dans l'intérêt et quelquefois avec la complicité du pharmacien ; de ces consultations fantastiques où il est question de tout, excepté du malade ; de ces opérations aventureuses où la vie d'un homme sert d'enjeu à la gloriole du praticien. Tout cela n'est pas nouveau : oublions-le. Négligeons aussi cette invention plus moderne de bals et de concerts donnés à une clientèle ou convoitée ou acquise, et les festins, ornés de vins mousseux, qui réunissent de loin en loin les dispensateurs de l'éloge et les organes de la publicité. C'est du charlatanisme, sans doute, mais celui-là n'a jamais tué personne.

— Au contraire.

— Nous voici aux véritables charlatans. D'abord les homœopathes. Tu ne connais pas, Jérôme, la médecine atomistique, la médecine des semblables. Se mettre nu pour se garder du froid, se couvrir de fourrures contre la chaleur, se jeter au feu pour se guérir d'une brûlure ; c'est, comme tu le vois, le procédé de Gribouille élevé à la hauteur d'une théorie. Un homme a la fièvre : le remède est indiqué ; il faut lui administrer ce qui la lui donnerait s'il ne l'avait pas. *Similia similibus.* Mais comment administrer la drogue ? voilà où est la découverte. Les onces, les gros, ancien style ; les décagrammes, nouveau style, sont supprimés : il n'y a plus que des millionièmes. Tout médicament se dose par millionièmes : moins il y en a, plus il agit, d'après la logique de tout à l'heure. Qu'en résulte-il ? un avantage immense, celui de concentrer la nature entière dans une boîte portative, de favoriser le cumul de la pharmacie et de la médecine, du remède et du conseil, de la potion et de l'ordonnance. Que les paralytiques marchent, que les sourds entendent, que les pulmoniques respirent ; avec un simple atome, tous ces miracles vont s'opérer. Seulement, il importe que l'atome soit spécifique, parfaitement préparé, consciencieusement pesé, et pour cela il faut qu'il sorte de la boîte du docteur. Coût : quinze francs l'atome, cinq francs la visite. Total, vingt francs. Lâchez le napoléon, et le tour est fait. Vous êtes guéri par la méthode des semblables, et vous rendez heureux l'un de vos semblables.

— Mais tu me cites des exceptions, Saint-Ernest.

— Des exceptions ! elles dominent la règle. Aux magnétiseurs, maintenant. Avec quel organe lis-tu, Jérôme !

— Belle question ! avec les yeux.

– Ancien procédé : nous avons changé cela. Quand tu le voudras, je te ferai connaître d'intéressants sujets qui voient l'heure par l'estomac, et, pour leur agrément particulier, lisent par l'épine dorsale. On se soulage ainsi la vue. Ce n'est

pas tout : le magnétisme applique au corps humain cette méthode de lecture. Il ouvre les individus, les feuillette jusque dans le moindre recoin, et dresse la carte de leur intérieur avec une précision fabuleuse. Ordinairement c'est une simple jeune fille, une villageoise naïve qui se livre à cette autopsie intuitive sur la nature vivante. L'enfant des champs dort du sommeil magnétique, et y puise le don de la technologie médicale, la connaissance des simples, la science du *Codex*, enfin des particularités thérapeutiques et pathologiques qui font crier au miracle. Où a-t-elle appris ces secrets de l'art, la pauvre innocente? Qui lui a révélé le diagnostic et dévoilé les formules? Il ne s'agit plus d'atomes cette fois, mais de fluide. Il y a échange de fluide, et cela suffit pour communiquer à l'intelligence la plus grossière une faculté de seconde vue. Quelques passes, quelques attouchements opèrent la transfiguration. Plus de baquet de Mesmer, ni d'ustensile de ce genre : la médication magnétique a renoncé à sa batterie de cuisine. Cela est simple comme bonjour, et supprime toute étude et tout travail. Prenez donc vos grades, aspirez à devenir membre de la docte faculté, pour vous voir éclipsé par une Gothon qui ne sait pas lire, si ce n'est dans le corps humain. Luttez avec vos yeux contre des sujets qui changent leurs doigts en verres translucides et leur estomac en binocles, qui devinent un tempérament sur une mèche de cheveux, suivent un homme à deux cents lieues de distance, pénètrent dans la pensée, et s'établissent d'une manière souveraine dans les replis du cœur. Conclusion : il n'y a plus d'autre médecine possible que le magnétisme; l'univers appartient à la science du fluide animal et aux initiés qui possèdent l'art d'endormir le public. Et de deux!

— Soit; je passe condamnation sur ceux-là.

— Arrivons aux phrénologues : c'est encore une nuance. La phrénologie embrasse un plus vaste dessein ; elle poursuit l'identification du monde moral et du monde physique. C'est

le crâne qui nous fait courageux, aimables, bons, moraux, incorruptibles. Si la vertu descendait sur la terre, elle prendrait son siége dans les protubérances. Donnez au phrénologue le crâne d'un homme, et il vous dira ce qu'il est. Portez-lui toute saignante la tête d'un supplicié, et à l'instant il vous fera toucher du doigt la bosse du crime. Voilà son ambition, voilà sa gloire. Une supposition : un homme est curieux de connaître les facultés qui le distinguent; il se rend chez un phrénologue et lui dit : « Prenez ma tête, et jugez-moi. » Celui-ci accepte l'offre et promène ses doigts sur la pièce de conviction avec une gravité scientifique. Quand il a bien vérifié l'objet, constaté les dépressions et étudié les éminences : « Monsieur, dit-il, voici une saillie qui me laisse croire que vous avez du penchant pour le vol. » Naturellement le visiteur se révolte; mais le savant ne s'en émeut pas. « Oui, Monsieur, ajoute-t-il, et, en tenant compte de ce brusque enfoncement, vous iriez même au besoin jusqu'à l'assassinat. Du reste, vous devez être gourmand, jaloux, brutal et même un peu ivrogne. Voilà ce que m'indique parfaitement votre périphérie osseuse. » Telles sont les aménités de la phrénologie. Le crâne est une ruche où les péchés capitaux et les vertus théologales ont leurs cases assignées : ici la sobriété, là l'intempérance; la probité à deux lignes de l'escroquerie; la galanterie près de la fidélité. L'équilibre des diverses cases constitue l'ensemble des qualités, des facultés, des sentiments de l'individu. Vive Dieu! comme cette découverte simplifie le gouvernement des races humaines! Avec un bureau de bosses, la police s'exerce à coup sûr, et la justice n'est plus que l'examen des boîtes osseuses. Les aptitudes sont tout de suite connues, les penchants signalés, et chaque année le prix Monthyon va chercher la plus belle protubérance du royaume dans la case du cerveau qui répond au mot vertu. Tout se mesure au compas, et l'on moule les plus beaux crânes pour l'instruction de la postérité. Et de trois!

— Le tableau est un peu chargé, mais n'importe.

— Nous ne sommes pas au bout, Jérôme. Voici les hydropathes, nouvelle invention, école de Priessnitz l'Allemand. En tombant du haut d'une montagne, mon brave Priessnitz se brise trois côtes, et il invente l'hydropathie, c'est-à-dire l'art de guérir les humains avec de l'eau claire. L'eau claire, dont on n'avait pas jusqu'ici apprécié l'importance, reprend tout à coup le rang qui lui est dû. Priessnitz l'applique d'abord à sa charpente détériorée et se confectionne une membrure neuve à l'aide de l'élément méconnu, puis il étend si bien cette invention, qu'aucune maladie ne lui échappe. L'humanité a trouvé dans l'eau claire une nouvelle vie; l'essentiel est de la servir à froid, en douches, en bains, en couvertures mouillées, en boissons et en lotions. Des savants ont avancé que l'homme, dans les temps primitifs, tenait un peu du canard : si Priessnitz réussit, cette hypothèse pourra redevenir une vérité. Hors de l'eau claire, plus de salut! Et de quatre!

— Ceci, Saint-Ernest, est encore peu répandu. Où sont les hydropathes?

— Je t'en citerai alors qui ont plus de célébrité : par exemple, les aigles de la médecine légale. Voilà des chimistes infaillibles et bien rentés : on leur apporte un linge taché de sang : « Ceci, disent-ils, est du sang de femme, du sang de jeune homme, ou du sang de vieillard, ou d'homme fait : » le tout avec un imperturbable aplomb et au risque de laisser la vie d'un pauvre diable au fond de leur cornue. Pour l'empoisonnement par l'arsenic que n'ont-ils pas essayé? Un instant on a pu croire que la race des caniches allait disparaître; la consommation en devenait effrayante. Trente caniches par jour, voués d'heure en heure à la boulette vénéneuse, à la chaudière d'eau bouillante et à l'appareil de Marsh! Quelle moisson de victimes offertes au problème de l'intoxication et des taches arsénicales! Mais les grandes gloires ne se font

qu'ainsi : il faut joncher le terrain de morts pour devenir le héros des réactifs et l'oracle des cours d'assises

— Vraiment, tu n'épargnes personne.

— Mon cher, il y a un peu de jonglerie partout, en haut comme en bas de l'échelle. Nous jouons une comédie où chacun choisit son rôle : je n'ai pas voulu de celui de niais. C'est une spécialité trop ingrate, et, d'ailleurs, elle est prise. J'aurais pu abonder dans la lithotritie, qui est un charlatanisme assez récent, travailler le corps humain comme un puits artésien, inventer un petit système de ferraille, broyer ou percuter, me bâtir une réputation européenne avec mes extractions, lutter enfin, réussir et marquer ma place. Je ne l'ai pas voulu, ce rôle d'opérateur est trop chanceux. J'aurais pu me faire embaumeur et courir la pratique ; orthopédiste et disloquer des corps ; strabiste et déranger des yeux ; renouveler le miracle de saint Denis et rajuster la tête d'un mouton après la lui avoir coupée ; obtenir un déplacement artificiel du sang au moyen de la machine pneumatique ; enfin me lancer dans une de ces mille innovations qui font leur chemin par le bruit, s'imposent à l'aide d'une notoriété coûteuse, mais n'ont jamais des racines profondes dans le public. Entre les divers charlatanismes, j'ai préféré celui qui offre les chances les plus étendues et les plus constantes. J'ai pour moi la jeunesse et le plaisir, deux éléments de succès aussi vieux que le monde, et qui ne le quitteront pas de sitôt.

— Tu te fais anacréontique, Saint-Ernest ; c'est pour me gagner. Tu te souviens que je suis un homme de style.

— Non, mon cher ; mais je ne comprends pas pourquoi l'on nous jette la pierre. Tu viens de voir si nous sommes les seuls à exploiter la crédulité publique. Eh bien, c'est sur nous principalement qu'on se déchaîne. Nous sommes des parias, des excommuniés. Quel mal faisons-nous, après tout ? Nos consultations sont gratuites.

— Et où est alors votre bénéfice ?

— Quelques drogues de dix, quinze, vingt francs : une misère. Ce n'est pas plus mauvais que chez le pharmacien : seulement, c'est beaucoup plus cher,

— Saint-Ernest, repris-je alors, je t'ai écouté jusqu'ici sans t'interrompre. Tu as pu croire que j'étais converti à tes idées · détrompe-toi. Quel que soit le siècle où l'on vive, quelque compromise que puisse être une profession, l'honnête homme ne se détourne pas du chemin du devoir. Rien ne peut justifier le déshonneur, ni l'excuse du besoin, ni la tentation de l'exemple. Comme les anges déchus, tu as calomnié ce qui t'entoure, tu voudrais prouver que tout le monde s'est donné à Satan. Il n'en est rien : le corps médical compte encore plus de cœurs dévoués, plus de belles âmes que tu ne le dis, que tu n'affectes de le croire. Ce qu'une profession renferme de plus pur est précisément ce qui se voit le moins. Dans une population aussi considérable, au milieu de tant d'angoisses et de douleurs, le mal frappe les yeux, les bonnes œuvres restent ignorées. Pendant que tu spécules ici sur les fruits du vice, plus d'un jeune confrère va s'asseoir au chevet de l'ouvrier, le soigne, le console, l'aide de sa bourse quand il le peut. D'autres poursuivent dans les hôpitaux et les amphithéâtres l'étude des mystères de la vie, et cherchent à pousser la science au delà des limites atteintes. Crois-le bien, Saint-Ernest, ce n'est pas une bonne vie que celle où tu t'es engagé. S'il en est temps, renonces-y : tu as du savoir et de l'activité, il est impossible que tu ne parviennes pas. Mais, de grâce, tire-toi de cette fange.

— Tu prêches comme un dominicain, Jérôme; l'abbé Lacordaire serait jaloux de toi. Mon bon ami, chacun son métier. Fais des sermons, moi je fabrique des juleps.

— Décidément tu ne veux pas rompre avec cette ignoble industrie ?

— Impossible, mon cher, ma signature est donnée. iens avec moi, ajouta-t-il en me prenant par le bras, je vais te

faire voir nos magasins, notre pharmacie. Nous ne sommes pas des industriels de second ordre : nous manipulons en grand. On drogue le public ici, mais on le drogue en conscience. »

Je n'avais plus à insister : évidemment Saint-Ernest avait pris son parti. Après un coup d'œil rapide jeté sur son établissement, je le quittai plein de regret de n'avoir pas réussi, et décidé à apporter désormais une grande réserve dans nos relations.

XII.

PATUROT PUBLICISTE OFFICIEL. — SON AMI L'HOMME DE LOI.

En quittant le laboratoire de Saint-Ernest, poursuivit Jérôme, je me mis à la recherche de Valmont. De tous les collaborateurs de l'*Aspic*, celui-ci s'était montré le plus sensé, le plus grave. Associé à nos illusions sans les partager, il n'avait jamais considéré cette époque de sa vie comme sérieuse, et probablement il avait pris depuis lors un parti définitif au sujet de sa carrière. Je tenais beaucoup à le revoir, car c'était à la fois un garçon d'un commerce sûr et un homme de bon conseil. L'étude du droit lui avait donné l'habitude de peser le pour et le contre, et d'appliquer à sa propre conduite cette méthode de controverse. En toutes choses, il ne se déterminait que d'une manière dogmatique et n'accordait rien à l'entraînement. C'était un esprit essentiellement réfléchi, calculateur et pointilleux, qui apportait dans ses entretiens la méthode d'un mémoire à consulter, et ne quittait un sujet qu'après en avoir épuisé les éléments.

Je cherchai Valmont au palais de justice, je demandai son adresse aux avoués, je consultai le tableau des stagiaires, rien ne me remit sur sa trace. Le hasard seul m'apprit qu'il s'était, depuis un an, enterré dans l'étude d'un notaire. Cependant

il avait eu quelques succès de plaidoiries ; ses jeunes confrères de la conférence n'en parlaient qu'avec les plus grands éloges, on regrettait de tous côtés qu'il eût quitté le barreau, où immanquablement il se serait assuré une belle position. Le premier jour où on lui donna la parole, il l'avait gardée pendant trois heures, ce qui est au palais un signe de force : encore quelques essais, et il aurait pu plaider cinq heures durant, sans faiblir, sans demander grâce. Or, cinq heures consécutives, soutenues d'un seul trait, semblent être la limite de l'art oratoire, les colonnes d'Hercule de la discussion judiciaire. Deux heures d'haleine constituent l'avocat médiocre; cinq heures le parfait avocat. On pourrait évaluer de tels mérites avec le dynamomètre. Heureux les poumons favorisés ! ils sont sur le chemin de la gloire et de la fortune.

Avec les indications que l'on me donna je parvins à rejoindre Valmont. L'étude dans laquelle il travaillait était l'une des meilleures de Paris. Quand j'y entrai, toute la cléricature achevait gaiement un déjeuner frugal en se livrant à des espiègleries d'assez mauvais goût vis-à-vis du petit clerc, le souffre-douleur du lieu. Valmont m'aperçut, imposa silence à ses subordonnés, et me conduisit dans la pièce où se trouvait son bureau. Il était le deuxième clerc de l'étude, heureux de son sort, l'ayant préféré à tout autre, par goût comme par calcul. Évidemment, notre stagiaire n'avait dû se déterminer qu'avec sa logique habituelle, et j'étais jaloux de savoir comment aux honneurs bruyants du barreau il avait préféré cette condition plus obscure. Je l'interrogeai là-dessus.

« Mon cher Jérôme, me dit-il, il existe ici-bas une illusion bien fâcheuse : c'est que le titre d'avocat équivaut à une profession. Les familles font à l'envi de grands sacrifices pour pousser les enfants jusque-là. Les plus belles années du jeune homme, les épargnes de la maison s'y engloutissent, et qu'en reste-t-il ? le droit de porter la robe et la toque, de s'essayer

aux joutes de la conférence, de figurer sur l'interminable tableau qui décore les salles d'audiences du ressort. Voici quatre ans bientôt que j'ai pris mes grades et marqué ma place parmi les débutants.

— Je le sais, Valmont, on vous rend justice parmi vos confrères ; on a su apprécier ce que vous valez.

— Eh bien. Jérôme, dans quatre ans il m'a été impossible d'obtenir une affaire, d'avoir un seul dossier. Je ne suis ni plus paresseux, ni plus fier qu'un autre : j'ai vu, j'ai sollicité les avoués, qui sont les dispensateurs des procès : ils ont tous des avocats à leurs gages, et cumulent ainsi les bénéfices des deux professions. J'ai visité successivement les présidents des assises, afin d'obtenir quelques nominations d'office dans les procès criminels : ils ont leurs protégés, que soutiennent des noms élevés dans la magistrature et des recommandations puissantes. Repoussé de deux côtés, j'ai encore réduit mes prétentions, j'ai suivi les audiences de la police correctionnelle, espérant y trouver un accusé sans défenseur, et me signaler par une improvisation victorieuse. Vain espoir ! la police correctionnelle est envahie comme le reste : les avocats des prisons ne laissent pas toucher à leur clientèle. Ils connaissent d'avance le travail du jour, et vont relancer les prévenus jusque dans les cachots. Ainsi, tout est pris d'assaut, civil, criminel, correctionnel ; il n'y a plus de place à aucune barre ; dix années d'attente et de postulation ne suffisent pas pour assurer du travail. Mon cher Jérôme, croyez-moi bien, c'est la plus ingrate des carrières..

— Si elle est comme vous le dites, Valmont, il est certain que la perspective n'est pas engageante.

— Plus nous irons, moins ce sera tolérable. Sur mille avocats, à peine en compte-t-on quarante qui prospèrent. Là, comme partout, les gros poissons dévorent les petits. Trois ou quatre cabinets battent monnaie et dépassent quatre-vingt mille francs de produit ; c'est vendre cher la parole. Dix autres

roulent entre trente et soixante mille francs, et ainsi de suite jusqu'au fretin. Quand un titre politique s'attache au nom, l'éloquence est plus chère, il faut payer l'auréole. On sait, à quelques francs près, le tarif des aigles du barreau : pour la même affaire, c'est mille francs chez l'un, deux mille, trois mille francs chez l'autre. En matière criminelle on passe même des conventions aléatoires : par exemple, cinq mille francs si la tête reste sur l'échafaud, trente mille francs si elle y échappe, ce qui fixe le prix de la tête, marché ferme, à vingt-cinq mille francs. Dans des cas pareils, l'avocat intéressé au succès sert naturellement ce qu'il a de mieux; il s'identifie avec son client, il se passionne, il va jusqu'aux larmes. C'est ce qu'on appelle la plaidoirie avec prime; elle est le privilége des célébrités.

— Et les autres, que leur reste-t-il, Valmont?

— Il leur reste, Jérôme, la compassion des avoués. L'avocat de second ordre est à la merci des hommes de procédure. Quand le choix du défenseur dépend de l'agent instrumentaire, à l'instant la plaidoirie est mise au rabais. Souvent même les procès s'enlèvent à l'enchère, on se les dispute, on en fait trafic; on cède le plaideur, on vend la clientèle, comme s'il s'agissait d'une marchandise. Nous vivons sous le règne des gens d'affaires.

— Il fallait alors devenir avoué, Valmont, puisque c'est l'avoué qui occupe la position souveraine.

— J'y ai songé; mais la profession a d'autres écueils. Le prix élevé des charges a rendu le poste difficile à tenir. Mon bon Jérôme, j'ignore vers quel avenir nous marchons, mais il ne se présente pas sous de beaux auspices. Dans le cours de quarante ans, les offices ont presque décuplé de valeur, et l'on ne saurait prévoir où s'arrêtera cette hausse. Les situations privilégiées sont des abris commodes pour la nonchalance et la médiocrité; les heureux du siècle s'y réfugient. Mais là aussi une expiation se prépare, et vous voyez déjà le

sol se joncher de victimes. On ne rougit pas de demander aujourd'hui d'un office d'avoué, trois cent, quatre cent, cinq cent mille francs. Qui paye l'intérêt de ce capital énorme? Hélas! le client, que l'on exploite de toutes les manières malgré les tarifs, malgré la taxe du tribunal, en dépit des précautions que la loi a prises pour protéger les plaideurs. Mon Dieu! n'accusons pas trop les hommes; c'est la position qui est mauvaise. Il faut trouver, avant tout bénéfice, trente à quarante mille francs de frais que supporte le titulaire, tant en intérêts qu'en débours, et sa part à lui n'arrive que lorsque ce prélèvement est fait. On veut être honnête, sincère, désintéressé; on ne le peut pas : le poste est écrasant pour tout homme qui n'y est point arrivé avec ses propres deniers, et qui voit toujours suspendu sur sa tête le chiffre de l'emprunt ou du restant de prix auquel il est redevable de l'investiture.

— En effet, ce n'est pas là une possession sérieuse.

— Malgré ces inconvénients, j'en aurais couru les chances comme un autre, si je n'avais dû perdre à cela un de mes avantages les plus précieux. Vous le voyez, Jérôme, je suis assez joli garçon : je mets de côté une modestie puérile. Comme agréments extérieurs, la nature m'a assez bien pourvu : taille, figure, tournure, tout peut s'avouer. Ma naissance est convenable aussi; nous sommes de bonne noblesse de province. Eh bien, tout cela, dans une étude d'avoué, est enfoui : on ne demande à un procureur aucune des qualités de l'homme du monde. Qu'il sache grossoyer convenablement, c'en sera assez pour qu'il inspire de la confiance à un titulaire qui veut se retirer. Le reste dépend de la manière dont il saura conduire le chapitre des taxations et l'article des honoraires. Ainsi, quant au physique, latitude entière, et quant au moral, science des additions et des subtilités de la procédure, tel est l'avoué modèle. Tout cela m'était incompatible.

— Je le crois bien.

— Voilà pourquoi, Jérôme, j'ai songé au notariat. Ici, du

moins, la figure sert à quelque chose, et la distinction de la personne n'est pas sans emploi. On nous sait gré de nous tenir avec une certaine élégance, d'avoir des gants propres, du linge fin, des habits coupés avec quelque goût. Le notaire préside aux deux actes essentiels de la vie, le mariage et le testament : il est en contact avec le monde; non avec le monde à part des plaideurs, comme l'avoué, mais avec la société entière. Il est donc essentiel qu'il plaise, s'il veut réussir. »

Au moment où Valmont achevait sa phrase, un individu entr'ouvrit la porte, et, après avoir jeté à mon interlocuteur un sourire amical, il la referma avec précaution. Pendant ce court intervalle, j'eus le temps de remarquer une figure joviale et épanouie, quoique déjà sur le retour. Les cheveux étaient blancs, les traits poupards, et des lunettes vertes achevaient de donner à cette physionomie un singulier caractère. La manière dont il s'était retiré témoignait son respect pour Valmont et la crainte qu'il avait de le déranger.

« Vous le voyez, Jérôme, c'est le premier clerc de céans : il a vu déjà passer trois titulaires. Il mène l'étude; mais il est condamné à être premier clerc à perpétuité. Des lunettes, un ventre trop prononcé, voilà ce qui borne sa carrière. Célibataire et premier clerc, il obéit à son destin et le prend avec gaieté. Sa consolation est celle de Rabelais, il épouse chaque soir la *dive bouteille,* et s'endort là-dessus. Du reste, il connaît ses devoirs; les habitudes de la maison lui sont familières. Il sait déjà qu'avant peu d'années je serai titulaire ici, et il me traite avec la déférence que mérite un titulaire en perspective. Pas un mot n'a été prononcé, et pourtant tout le monde pressent dans l'étude que c'est moi qui succéderai. Le titulaire actuel a été deuxième clerc comme moi, je serai titulaire comme lui.

— Prenez garde, Valmont, on dit que la profession devient chanceuse : de tristes catastrophes l'ont compromise.

— Je ne suis point un enfant, Jérôme, j'ai tout pesé. Je sais

que le notariat a eu des prévaricateurs qui ont ébranlé son autorité par les plus honteuses banqueroutes. Le notariat est devenu, comme toutes les professions de notre temps, la proie des hommes d'affaires : à côté des actes on y fait des spéculations, des entreprises. On y a dressé des sociétés par actions pour des existences imaginaires, et l'officier public a pu s'oublier jusqu'à se faire le complice des clients. Ici, c'est un notaire qui débute dans la profession par un faux et qui va finir sa vie au bagne chargé de onze cents faux en écriture authentique. Ailleurs on voit des vieillards confiants flétrir par des dépositions judiciaires un notaire qui a escroqué leur fortune : sur tous les points il s'élève des plaintes, et l'honneur de la profession souffre des crimes de quelques-uns de ses membres.

— Vous le voyez, il serait peut-être prudent de s'abstenir.

— Que faire alors ? Toutes les carrières n'en sont-elles pas là ? En est-il qui soient pures aujourd'hui, depuis le petit commerce qui falsifie et mélange les denrées, jusqu'aux fonctions parlementaires érigées en véritables agences à l'usage des électeurs ? Quoique le notariat ait eu à passer de mauvais jours, c'est encore, entre tous les priviléges civils, celui qui a le plus de conditions de durée et dont le maintien peut le mieux se défendre. La fièvre industrielle, qui a fait tant de ravages, l'a atteint comme tout le reste ; n'importe : ceci n'a qu'un temps, et l'institution rentrera bientôt dans des conditions régulières. Un seul élément destructeur la menace, c'est l'élévation du prix des charges ; mais ce vice lui est commun avec tous les priviléges, et il est indélébile comme le ver dans les mauvais fruits.

— Ah çà ! et vous, Valmont, comment pourrez-vous payer cette somme énorme ?

— Ici est le secret du métier, mon cher, et je ne devrais pas vous le livrer, quoique ce soit un peu le secret de la comédie.

— Comptez sur ma discrétion.

— Je vous en dispense, on a fait des vaudevilles là-dessus. Vous savez que je suis joli garçon, Jérôme : eh bien, je payerai avec ma bonne mine.

— C'est une monnaie qui n'a pas généralement cours.

— Plus que vous ne croyez. Les trois derniers titulaires qui ont exploité cette étude ne se sont pas acquittés autrement.

— Expliquez-moi cette énigme, Valmont.

— Volontiers. Il est presque passé en usage, Jérôme, que le titulaire d'un office en demande à peu près le capital représentatif de ce qu'il rend : ainsi, par exemple, cinq cent mille francs d'une étude qui rapporte bien net, année moyenne, vingt-cinq mille francs. Or, vous comprenez qu'un homme qui a cinq cent mille francs à lui ne les applique pas à un placement pareil, où il faut ajouter sa peine et sa responsabilité pour obtenir un revenu de cinq pour cent. A ce prix donc l'étude est cédée à un jeune clerc qui n'a rien, si ce n'est les avantages extérieurs dont je vous parlais.

— Je commence à comprendre.

— Le patron sait bien qu'il vend le poste à son employé plus cher que cela ne vaut ; l'employé sait encore mieux qu'il le paye bien au-dessus de sa valeur ; cependant, des deux parts, voici le calcul. Le titre de notaire est une position sociale. La femme d'un notaire peut figurer partout avec avantage, même à la cour du roi des Français. A ce titre quand on joint de la grâce, de la distinction, un nom qui sonne bien, on a presque l'option entre les héritières. Les dossiers des fortunes sont dans l'étude même. Il n'y a plus qu'à choisir celle de toutes qui est la plus liquide, la plus ronde. La femme sera toujours assez belle, pourvu que la dot le soit. Quand le choix est fait, on attaque à la fois le père et la fille. L'ancien titulaire s'empare de l'un ; le nouveau titulaire se charge de l'autre ; et, au bout d'un mois, le contrat se signe. Le patron se désintéresse sur la dot, et le nouveau notaire élèvera à son tour, dressera de ses mains un autre second clerc pour

se débarrasser de son étude à des conditions fabuleuses. C'est une navette qui roule : il faut la prendre au bond et la lâcher à temps.

— Et c'est ce que vous ferez, Valmont ?

— Oui, mais les temps deviennent durs. Il y a rareté d'héritières et concurrence dans les rangs du notariat. On achète à bas prix les études de la banlieue pour venir dans Paris exploiter les clients à domicile, faire le courtage des actes, abaisser l'institution jusqu'à la postulation directe. On offre des remises aux intermédiaires qui procurent du travail.

— Est-ce croyable ?

— Quelle différence, Jérôme, de ce notariat au notariat d'autrefois ! On s'est beaucoup moqué de ces tabellions d'opéras qui n'ont qu'une fonction, celle de déployer un papier, et de tirer de leur poche une écritoire de corne. Leur entrée est presque toujours accompagnée d'un évanouissement, à la suite duquel ces dignes personnages rengaînent leurs ustensiles et se retirent paisiblement avec leurs perruques bouclées, leurs crispins noirs et leurs culottes courtes. Le tabellion aurait pu être envisagé à un autre point de vue, celui d'une probité irréprochable. Autrefois, le notaire était le confident des familles, le dépositaire des épargnes de ses clients. Des sommes considérables étaient religieusement conservées dans ses coffres, et il n'est pas d'exemple que cette confiance ait été trompée. Soyons justes, d'ailleurs. Si, à Paris et dans quelques grandes villes, l'institution a reçu de rudes atteintes, nos provinces ont encore conservé et maintenu intactes les vieilles traditions du notariat. On y voit encore ce que l'on ne voit plus à Paris, des notaires qui restent en exercice toute leur vie et lèguent leurs études à leurs fils ; on y trouve des familles qui comptent plusieurs générations de notaires. Ici, Jérôme, tel office que je pourrais citer a changé dix fois de titulaire en vingt ans. On n'est plus notaire aujourd'hui, on traverse le notariat. »

Valmont termina là ses confidences : un vieillard assez vert et d'un extérieur distingué venait d'ouvrir la porte de son cabinet; une jeune fille charmante marchait à côté de lui. Quand le clerc eut aperçu les deux visiteurs, il se leva vivement, alla vers eux, les invita à entrer et à s'asseoir. En même temps, il me fit un signe que je compris. J'étais de trop, je pris mon chapeau et battis en retraite. Valmont m'accompagna jusqu'au palier et eut le temps de me glisser quelques mots que je fus seul à recueillir.

« Une héritière de cinquante mille livres de rentes, mon cher.

— A vos affaires, Valmont, lui dis-je, nous nous reverrons à loisir. »

Et je descendis l'escalier, la tête remplie de ce que je venais d'entendre.

Évidemment, Valmont était un garçon avisé : ne pouvant réformer son siècle, il cherchait à marcher avec lui. De toutes les manières, il ne pouvait plus m'être utile dans le sens que j'avais espéré; sa carrière était désormais nettement tracée. Sur trois collaborateurs auxquels j'avais songé, deux m'échappaient déjà; il ne me restait plus qu'à faire des ouvertures à Max, le prosateur chevelu.

Je remontai en cabriolet, et continuai mes courses.

XIII.

PATUROT PUBLICISTE OFFICIEL. — SON AMI L'HOMME DE LETTRES.

Dans mon entretien avec Valmont, poursuivit Jérôme, j'avais eu des renseignements sur la destinée de Max. Après avoir, pendant quelques mois, végété sur les avenues du feuilleton, notre prosateur chevelu venait d'obtenir une place dans les bureaux de l'instruction publique. Il était employé, ou,

pour me servir d'un mot plus sonore, fonctionnaire public : il émargeait. C'était une position sociale.

En un clin d'œil, mon cabriolet me déposa à la porte du ministère de la rue de Grenelle, véritable palais élevé au faste universitaire. Au fond et à la suite d'une double cour, l'hôtel du personnage en possession du portefeuille; sur les ailes et répartis dans quatre ou cinq corps de logis, les bureaux de l'administration; l'ensemble est complet, le local heureusement choisi; rien n'y manque, si ce n'est l'âme, l'inspiration, la vie. Le souffle de la spéculation a aussi passé par là : l'enseignement s'est fait industriel. Dans les institutions en vogue, on a des élèves qui figurent comme montre, dont on fait étalage pour attirer les chalands. Tout concours annuel ramène une sorte de pugilat entre ces puissances rivales : chacune d'elles ourdit ses trames dans les colléges, hors des colléges, défend ses sujets par la brigue, et ambitionne les honneurs d'une bruyante publicité. Voilà où nous en sommes venus en toutes choses. Le relief, la vogue, l'éclat, tels sont les grands mobiles. On sacrifie au succès, et c'est l'honneur qui est la première victime de ce culte. L'empirisme est le roi du monde : il faut subir ce joug, ou périr.

Le bureau que Max honorait de sa présence était situé dans le premier corps de logis. Le concierge me fournit les indications nécessaires, et je montai. Près d'entrer, il me sembla entendre à l'intérieur comme un choc de verres. Je prêtai l'oreille : en effet, il y avait gala. Je reconnus la voix de Max, mêlée à plusieurs autres. Ces messieurs servaient à leur manière le gouvernement, et, pour le moment, travaillaient au profit de l'impôt des boissons. J'allais me retirer de peur d'être indiscret, mais un mouvement imprimé au bouton de la porte avait trahi ma présence, et Max l'ouvrit au moment où je battais en retraite.

« Tiens, c'est Jérôme Paturot, s'écria-t-il. Comme il arrive à propos, ce brave Jérôme! entre donc, il y a place pour toi.

Un verre, un couteau, et ouvre-moi une brèche dans ce pâté de Chartres qui est sur le poêle. Que je suis enchanté de te voir, mon camarade ! »

En même temps, il me poussait vers son cabinet, dont il referma soigneusement la porte.

« Messieurs, dit-il en s'adressant à ses trois jeunes convives, permettez que je vous présente Jérôme Paturot, mon ami, un poëte chevelu de la première distinction. Il a eu tous les genres de succès ; il ne lui a manqué qu'un public qui le comprît. C'est notre histoire à tous. Jérôme, je te présente M. Edouard Triste-à-Patte, paléographe de la plus belle espérance ; M. Gustave Mickoff, professeur de kalmouk comparé, et M. Anatole Gobetout, commentateur de palimpsestes. Tous les trois aimables comme des archéologues, et gais comme des élèves de l'école des chartes. Maintenant, en avant l'eau de Seltz et le vin à douze. Jérôme, au moment où tu es entré, ce professeur de kalmouk nous exécutait une nuance de cancan véritablement inédite et essentiellement comparée.

— Allons, Max, un peu de décorum, dit le commentateur de palimpsestes.

— Il est toujours le même, ajouta gravement le paléographe.

— Du décorum et du champagne à dix sous, s'écria Max en débouchant une bouteille d'eau de Seltz. Honte et pitié ! voilà comme le gouvernement abreuve ses serviteurs ! Messieurs, à la santé de Jérôme, et vive le gaz acide carbonique ! »

Comme on le pense, je me trouvai vite à l'aise au milieu de ces joyeux compagnons. On acheva gaiement le déjeuner en l'animant de plaisanteries qui n'étaient pas toutes de très-bon goût. En mon honneur, Max fit monter du café et du kirsch, afin que la fête fût complète. Cela dura pendant plus de deux heures, et je ne pouvais trop admirer cette manière de remplir des fonctions publiques. Les collègues de Max avaient l'air d'être tout aussi occupés que lui de leur besogne. Le professeur de kalmouk parlait du personnel de l'Opéra avec un luxe de

détails qui ne permettait pas de récuser sa compétence : le paléographe cherchait une pointe à un couplet de vaudeville, et l'érudit en palimpsestes contrefaisait le comédien Arnal dans ses rôles les plus accentués. Ces petits talents me paraissaient un peu hors de leur place au ministère de l'instruction publique ; mais ce qui piquait encore plus ma curiosité, c'était de savoir à quel titre mon ami Max figurait et émargeait dans cette administration.

« Et toi, lui dis-je en abordant directement la question, quel est ton emploi ici, qu'y fais-tu ?

— Ce que j'y fais ? belle demande ! tu ne l'as pas vu depuis que tu es entré ?

— A moins que ce ne soit manger et boire, répliquai-je ; mais il n'y a rien d'administratif là dedans.

— Pas encore, plus tard on verra.

— Mais que fais-tu donc alors ?

— Vraiment, tu ne l'as pas vu ? je ne fais pourtant pas autre chose du matin au soir. Mon cher, ajouta-t-il avec une certaine emphase, je conserve les monuments. Nous sommes dix gaillards céans, qui n'avons pas d'autre besogne : nous conservons les monuments.

— Ah çà ! et comment donc, et où ?

— Ici, partout, en te parlant, en mangeant, en causant. Quoi que je fasse, je conserve des monuments. C'est ma spécialité. Tous les jours, de dix heures à deux heures, tu peux venir dans mon bureau ; tu me verras occupé à conserver des monuments. Quelle besogne, mon cher, quelle besogne ! Il y a des moments où je tremble quand je pense à la responsabilité qui pèse sur nous. C'est si fragile un monument ! Mais nous y veillons.

— Ah ! vous y veillez !

— Oui, ils sont tous là, étiquetés : le garçon y a l'œil ; il en répond sur sa tête.

— Tu m'en diras tant !

— Avant la création de ce bureau, quelle était, mon cher, la situation des monuments! Quelque chose de précaire, d'aventuré. Ils n'étaient pas représentés, ils n'avaient pas de tribune. Aujourd'hui ils ont un personnel à eux, ici, à l'intérieur, aux cultes, partout. Leur position est magnifique: ils doivent en rendre grâces à la nature.

— Et à leurs employés, n'est-ce pas?

— Tout en ce séjour est dans le même goût, Jérôme. C'est comme le kalmouk!... qui se douterait du kalmouk, cette langue slave et immortelle, si Gustave ne l'avait pas inventée, en même temps que la chaire de ce nom? Voilà ce que j'appelle des créations, de véritables créations.

— Au fait, c'est vrai.

— Et les palimpsestes, on les oubliait ces pauvres palimpsestes! Qu'a fait Anatole? un véritable coup d'État; il a joué sa tête. « Le gouvernement est perdu, s'est-il écrié, si l'on n'organise pas un bureau spécial pour la vérification des palimpsestes. Je ne réponds pas de l'avenir, je ne crois plus à rien, ni à la durée de ce régime, ni à l'infaillibilité de l'université, si les palimpsestes ne reprennent pas, dans l'ordre social, le rang qui leur appartient. » Quand on a vu Anatole si parfaitement décidé, et à la veille de passer à l'opposition avec sa science et ses papyrus, le pouvoir a capitulé. Il a créé une direction des palimpsestes. C'est ainsi que l'on sauve les empires.

— Oui, Max, et que l'on épuise le budget.

— C'est le but de l'institution. Ah çà! et tu crois, Jérôme, que la paléographie, dans toutes ses branches; que l'archéologie, avec ses accessoires; que les documents historiques. que les chaires supplémentaires de province, que les voyages scientifiques aient eu leur contingent d'émargements et d'honneurs sans que les intéressés y aient mis la main? Je t'ai parlé de kalmouk comparé, cette langue dont l'étude est si précieuse pour la France! Il y a encore le kirguis, il y a

le pandour, il y a le malais, il y a le dialecte patagon dans toutes ses variétés, l'idiome si harmonieux des Papous et des Botocudos, celui des Poyais et des Tungouses qu'on croit être la langue du paradis terrestre. Eh bien, ce sera l'honneur du budget français que d'instituer des chaires pour tous ces dialectes. La France est essentiellement généreuse et polyglotte; elle se doit à tous les larynx de l'univers. J'en suis fier pour ma patrie.

— Tu as raison, Max : je retiens une chaire de yolof.

— Mais autour de nous-mêmes que de vides! On a ouvert une issue aux littératures du Nord, et, par un chef-d'œuvre d'à-propos, on a donné la chaire de littérature du Nord à celui qu'on présumait initié aux littératures du Midi, et la chaire des littératures du Midi à celui qu'on croyait versé dans les littératures du Nord! C'est bien, je reconnais là ce bonheur de main qui distingue nos chefs suprêmes! C'est ainsi qu'il faut envisager les chaires comparées. Mais croit-on avoir tout fait? N'y a-t-il pas encore quarante créations à y ajouter, toutes plus urgentes les unes que les autres?

— Dis cinquante.

— Je te dirai cent si tu me pousses, et je les nommerai. On lésine sur tout, témoin l'archéologie. Est-il possible de trop faire pour cette science? Paturot, tu vois ces trois amis, ils sont tous plus ou moins archéologues; et qui ne l'est pas? Que fait-on pour nous? Rien, ou presque rien; quelques rognures de budget détournées, subreptices, quelques billets de mille francs donnés de mauvaise grâce, voilà tout. Dans la commission des documents historiques, dans la sphère de la linguistique et des manuscrits, même parcimonie. Les gouvernements représentatifs, Jérôme, périront par l'excès de leur principe : ils sont trop regardants. »

Cette sortie, débitée avec beaucoup de sang-froid, provoqua les applaudissements de toute la compagnie. Max avait défendu l'honneur du corps, et traduit la pensée de ses col-

lègues. Le professeur de kalmouk voulut bien, en l'honneur de ce succès, donner une répétition de son cancan comparé et inédit; le commentateur des palimpsestes joua une scène des *Saltimbanques*, et le paléographe chanta un couplet de facture. Ces divers exercices administratifs nous conduisirent jusqu'à deux heures, et il était temps de songer à quitter les bureaux. La vie des employés peut se résumer en deux préoccupations : arriver le plus tard possible, partir le plus tôt possible; et, si l'on y ajoute travailler le moins possible, on obtient les trois termes de l'existence administrative.

Cependant, avant de quitter le local, Max se montra jaloux de m'en faire les honneurs. Nous nous rendîmes d'abord à la bibliothèque. Certes, s'il est au monde une bibliothèque qui dût réunir les chefs-d'œuvre de toutes les époques, c'est celle d'un ministère de l'instruction publique. Des fonds sont alloués, il n'y aurait qu'à en faire un bon emploi. Au hasard, je pris quelques livres dans les rayons : c'étaient les *Gerbes choisies*, de madame Poupard ; les *Sentimentales*, de mademoiselle Trottemenu; le *Miroir du cœur*, de la baronne Amanda de Crapouski : partout des poésies et des noms de femmes, toutes éminemment obscures.

« C'est dans l'ordre, me dit Max; cela doit être ainsi. Nous avons toujours eu des ministres foncièrement anacréontiques. La femme règne et gouverne en ces lieux. Leurs livres ont le droit de préséance, surtout quand elles sont jeunes et jolies. Il y a pourtant une condition.

— Laquelle, Max ?

— Il ne faut pas que le mari soit l'intermédiaire de la demande. Cela veut être traité directement.

— Méchante langue!

— Cependant, Jérôme, nous ne faisons pas toujours acception de sexe quant à l'achat des bouquins. Les hommes y ont quelques droits. Seulement il est essentiel qu'un député

intervienne. On ne tient pour bons que les livres recommandés par des députés. Encore s'ils les lisaient ! »

Nous sortîmes, et déjà l'essaim des employés sortait aussi, en bourdonnant, de la ruche bureaucratique. Depuis une heure, on brossait les chapeaux, les paletots et les pantalons : on essuyait la poussière des pupitres, on rangeait dans les casiers les papiers épars. La taille des plumes était généralement suspendue, et le mot commencé était remis au lendemain. Les employés défilèrent devant nous, les supérieurs comme les inférieurs. Max me les nomma, en me mettant au courant de leurs fonctions, à peu près aussi lourdes que les siennes, en me récapitulant leurs chances et en me nommant leurs protecteurs. Les députés jouaient encore un grand rôle dans cette hiérarchie : les bureaux étaient peuplés de leurs créatures. Fils de député, cousin de député, neveu de député, filleul de député, voilà ce qui retentissait à mon oreille. D'autres fois, l'influence était indirecte sans être moins active. C'était un électeur considérable qui recommandait au député, lequel recommandait à son tour au ministre. Ces ricochets allaient à l'infini ; de sorte qu'on pouvait, à la rigueur, dire que pas un employé ne se trouvait là à cause de son propre mérite et pour ses services personnels.

Hors de l'hôtel du ministère, nous rencontrâmes les trois convives du déjeuner, vêtus avec la dernière élégance. Le professeur de kalmouk comparé voulait entraîner ses collègues du côté du boulevard des Italiens, afin de se rapprocher de l'Opéra. Le paléographe préférait le quartier latin, où les biftecks sont plus économiques ; l'artiste en palimpsestes hésitait entre les deux directions.

« Je te promets une soirée charmante, disait le professeur de kalmouk. Tu verras la figure de madame Stoltz. C'est un type de la cinquième olympiade.

— Ne passe pas les ponts, répliquait le paléographe. Nous irons voir quel rapport il peut exister entre *les Nuées* d'Aristo-

phane et les trognons de pommes de Bobino. C'est de la haute mimoplastique. »

Nous les laissâmes dans cette indécision. Je pris Max dans mon cabriolet, et, chemin faisant, je lui expliquai comment il pouvait s'assurer une position dans la feuille semi-officielle que j'allais créer. Il accueillit avec enthousiasme cette ouverture.

« Mais sans doute que cela me va, Jérôme, s'écria-t-il. On ne les conduit que la plume à la main, les ministres. Il faut, dans notre condition, se faire aimer ou se faire craindre. Avec un journal, on peut l'un et l'autre. Pour ton premier numéro, je t'enverrai, mon cher, trois colonnes sur les œuvres complètes de mon ministre. Je veux le déifier, le porter au-dessus du dix-neuvième firmament. O mon ministre, je te tiens, je puis te parfumer des pastilles du sérail de l'éloge, t'embaumer avec un panégyrique de ma préparation! C'est toisé, Jérôme; dans trois semaines, je suis sous-chef. Comment appelles-tu ton journal?

— Le *Flambeau!*

— Eh bien, le *Flambeau* luira pour mon avancement. C'est clair comme le jour. »

Le cabriolet s'arrêtait : Max descendit après avoir pris rendez-vous pour le lendemain. Je rentrai fatigué de mes courses et n'ayant réussi qu'à moitié dans ce que je me proposais.

XIV.

GRANDEUR ET DÉCADENCE POLITIQUES DE PATUROT.

Monsieur, poursuivit Jérôme, nous touchons à l'un des dénoûments de mon Odyssée aventureuse. J'étais donc directeur du *Flambeau*, journal dévoué au gouvernement et puisant ses moyens d'existence dans une subvention annuelle.

C'était un rôle difficile à soutenir. Du côté du succès, rien à espérer; le public ne tient pas compte des feuilles qui enchaînent leur indépendance : du côté de la position, rien d'assuré, rien de stable; un caprice ministériel pouvant détruire ce qu'un autre caprice a fondé. On vitupère les écrivains officiels; on devrait plutôt les plaindre. Leur besogne semble aisée; il n'en est pas de plus difficile. Un valet sait ce qu'il doit faire quand il n'a qu'un maître; en étudiant ses goûts, en flattant ses manies, il sera certain de faire agréer son service et d'appropier son zèle aux exigences de l'individu : mais ici il s'agissait de contenter neuf maîtres, et quels maîtres!

Vous n'êtes pas, Monsieur, sans avoir entendu parler de ce que l'on nomme, dans tous les articles bien pensants, l'unanimité du conseil. Aucune des chimères connues n'est aussi chimérique que celle-là. Voici, en thèse générale, de quoi se compose ce mythe. Un conseil unanime comprend d'ordinaire deux ministres essentiels qui voudraient s'évincer l'un l'autre, et plusieurs ministres secondaires qui sont perpétuellement en désaccord. Les Affaires étrangères sont en délicatesse avec l'Intérieur; le Commerce prétend que la Marine usurpe ses attributions; les Travaux publics se plaignent de la lésinerie des Finances; l'Instruction publique échange d'incessantes récriminations avec la Justice et les Cultes; enfin, la Guerre rudoie tout ce monde avec une brutalité militaire, et jure par tous les souvenirs de l'empire qu'on n'empiétera pas impunément sur *son espécialité.* Telle est l'unanimité du conseil vu de près et à l'œuvre.

Faites-vous, maintenant, une idée de la tâche d'un homme obligé, en vertu de l'émargement, de satisfaire ces neuf têtes qui veulent avoir chacune un bonnet particulier. Passez-moi l'image; c'est le métier qui me la suggère. La Guerre voudrait, par exemple, que l'on plaidât ouvertement la réforme du bouton de guêtre ou l'amélioration du sabre-poignard, mais les Finances pressentent où va conduire la thèse, et quelle me-

nace affreuse elle renferme contre le Trésor : il y a donc opposition de leur part, demande d'ajournement indéfini. Que fera le rédacteur officiel placé entre ces deux prétentions contraires? S'il se déclare pour la réforme du bouton de guêtre, le voilà mis à l'index du ministre de la rue Rivoli; s'il éloigne la question comme inopportune, toutes les sabretaches de la rue Saint-Dominique parleront d'aller lui couper les oreilles. Ainsi du reste : ce que l'on fait pour l'un mécontente l'autre; si l'on célèbre les louanges de celui-ci, celui-là se formalise; chaque vanité ministérielle se croit lésée de ce que l'on accorde à la vanité d'un collègue. Où se réfugier, où chercher un abri? Dans le silence? Il est pris en mauvaise part. Dans la polémique? elle a huit chances sur neuf de déplaire.

Telle est, Monsieur, la position de l'écrivain qui a aliéné son indépendance. Avais-je tort de dire qu'il est plus à plaindre qu'à blâmer? Tout à l'heure, je vous parlais de neuf maîtres : outre ceux-là, il en a trois cents. Chaque député ministériel élève sa prétention et présente sa requête. Ce sont des plaintes sans fin, des assauts continuels. L'orateur le plus obscur se croit en droit d'exiger l'insertion littérale et intégrale de ses élucubrations de tribune. Encore est-il rarement satisfait! On a omis, à l'en croire, des passages essentiels, altéré la ponctuation, dénaturé le sens d'une phrase. L'assaisonnement n'est jamais ce qu'il devrait être. On a ménagé les *très-bien*, éparpillé les *marques d'approbation*, lésiné sur les *sensations*, et oublié complétement *les acclamations universelles*. De là, des réclamations, quelquefois des menaces, et il faut se taire, parce que les députés tiennent les cordons de la bourse. Est-ce vivre, Monsieur, que d'être ainsi en butte à toutes les vanités, à toutes les exigences?

En temps ordinaire, la position est encore tenable, mais quel enfer à la veille d'une dissolution! J'ai traversé des élections générales, et aujourd'hui encore, lorsque j'y songe, je me demande comment j'y ai pu résister. Quel spectacle, et

combien, vues de près, ces ambitions sont petites! Tout devient grave, la réparation d'un clocher, la création d'un haras, la nomination d'un garde champêtre. Il faudrait couvrir la France de bureaux de poste et de bureaux de tabac, canaliser toutes les rivières et les orner de ponts, abaisser partout les droits en augmentant le revenu. C'est le jour des largesses universelles, des inépuisables promesses. Un arrondissement veut une route, il en aura deux; un autre demande à être traversé par un chemin de fer, il aura chemin de fer et canal. Qui se plaint encore? qui éprouve le moindre besoin? Point de fausse honte : le budget est là; les censitaires n'ont qu'à y plonger les bras jusqu'aux aisselles. O métamorphose prodigieuse! toute administration est souriante : l'enregistrement n'est plus tracassier, les contributions indirectes se montrent polies, la douane elle-même est affable. C'est court, mais c'est beau. Oui, c'est beau pour le pays légal, mais non pour la presse officielle. Elle ne s'appartient plus; elle est envahie. Le zèle des rédacteurs paraît tiède; ils ne manient pas l'éloge avec assez de dextérité, ne prodiguent pas l'injure avec assez de violence. Ils sont trop froids et trop mesurés : on les soupçonne d'être vendus à l'ennemi, d'entretenir des intelligences dans l'autre camp. Les députés menacés se plaignent, les ministres s'inquiètent, toutes les existences politiques tremblent sur leurs bases.

Monsieur, j'ai traversé avec le *Flambeau* une crise de ce genre, et je ne saurais vous faire l'énumération des couleuvres que l'on m'y prodigua. Quand les vanités et les ambitions se combinent dans une même effervescence, quand le succès est une affaire d'amour-propre et de calcul, on ne sait jusqu'où peut aller l'activité humaine, et quel chemin elle fait dans les voies de l'intrigue! Les plus honnêtes s'en défendent d'abord, puis finissent par s'y laisser entraîner. Il en est de cette cuisine comme de toutes les autres, il ne faut pas la voir de trop près. Quant à moi, j'en sortis passablement dé-

goûté du mécanisme représentatif et des petits ressorts sur lesquels il repose.

Pendant que je devenais ainsi une autorité dans les régions de la haute politique, Malvina installait ailleurs sa souveraineté. Elle présidait à la littérature du journal, et tirait un parti fort avantageux des études qu'elle avait faites dans Paul de Kock. Depuis qu'elle se croyait partie intégrante du gouvernement, ma fleuriste ne se possédait plus. Elle s'était donné un maître d'équitation, et parlait le langage du cheval à l'usage de nos dames du grand monde. Aucun genre de succès ne lui était étranger. Au moyen du *Flambeau*, j'étais parvenu à établir des relations suivies avec les hommes de lettres et les artistes en vogue. Malvina leur faisait les honneurs de quelques thés assaisonnés de musique. Quel bel amalgame que cette compagnie! Des femmes auteurs, des rapins, des croque-notes mêlés aux rédacteurs ordinaires et extraordinaires du *Flambeau*. Il fallait voir Malvina s'y promener en reine, appelant nos célébrités littéraires par leurs petits noms, dictant des oracles au troupeau des basbleus, leur promettant sa protection pour des feuilletons à cinq francs la colonne, élevant un petit bataillon de prosateurs chevelus entre dix-huit et vingt-deux ans, afin d'avoir toujours sous la main des hommes de style et des collaborateurs fidèles.

« Que le diable vous massacre! disait-elle à l'un d'eux; vous avez manqué d'haleine dans votre dernier feuilleton, Jules. Votre héroïne n'a pas de jarret; votre héros reste sur le flanc. Félicien prend de l'avance sur vous; prenez-y garde! »

Malvina parcourait ainsi le salon en distribuant çà et là des reproches et des encouragements. Elle touchait la main aux auteurs en renom, en affectant de les traiter sur le pied d'une familiarité un peu chevaleresque :

« Eh! bonjour, Frédéric, comment ça vous va-t-il, vieux ?... Ah! c'est ce diable d'Eugène! Bonjour, Eugène! comment se portent vos chiens anglais? Parbleu, voici le grand Victor...

le sombre Victor, le ténébreux Victor... Tiens, et vous, Honoré, voulez-vous une tasse de thé, mon gros bonhomme? ajoutait-elle en lui frappant amicalement sur le ventre. Que le diable me massacre, je ne vous avais pas encore aperçu. »

Les choses marchaient de la sorte depuis quelques mois sans qu'aucun incident fût venu changer ma situation. J'étais chaque jour dans mon cabinet à la disposition des ministres, et Malvina continuait à tenir dans son salon un cours de littérature d'hippodrome. Chacun de nous se maintenait dans les limites de son empire. En recueillant mes souvenirs, je ne trouve rien qui se rattache à cette époque, si ce n'est une rencontre assez singulière. J'étais un jour dans la partie des bureaux où le public vient traiter pour l'insertion des annonces, quand deux personnages y entrèrent. L'un était porteur d'une grande barbe noire; l'autre avait les cheveux d'un blond fade et des yeux bleus pleins d'une finesse extrême. Quoique ces hommes n'eussent en aucune manière affaire à moi, involontairement je m'arrêtai : il me semblait que j'avais vu quelque part au moins l'un de ces inconnus. Je m'avançai vers eux.

« Que voulez-vous? » leur dis-je un peu brusquement.

Cet accueil parut intimider le porteur de la barbe noire; cependant il se remit.

« Ne vi fâchez pas, mossiou, dit-il. Zé souis l'inventour de la pommade dou léopard, et zé venais l'annoncer dans votre estimable zournal. Ma, si zé vi déranze, scouzez. Moun ami qué vi voyez est lou baronnet Crakson, inventour de toutes les maravilles en *son*.

— *Yes*, *sir*, reprit l'homme blond; jé poui offrir à vo lé coldcream Blagson, lé élixir Puffson, lé onguent Gripson, lé moutarde Pattson, lé savon Dickson...

— Assez, monsieur l'Anglais, je suis approvisionné en tout genre.

— Jé poui encore offrir à vo...

— Et moi, Mossiou, interrompit l'Italien, zé vi donnerai oun petit arbouste qui vient dou Monomotapa et qu'oun peut appeler l'orgueil de l'Afrique. Il fournit sour la même branche des ananas, des pois en primour, des cerises et des confitoures sèches.

— Jé poui offrir à vo, reprit l'imperturbable Anglais, des aiguilles Rabson, des crayons Marcasson, des ploumes Plattson...

— Assez, Messieurs, assez.

— Sé vi voulé, zé vi retroverai la graine dou chou colossal...

— Jé poui offrir à vo...

Pour couper court aux offres de cet abominable Anglais, il ne me restait plus qu'un moyen, celui de la retraite. Je sortis et poussai brusquement la porte; mais à peine m'étais-je éloigné de quelques pas, qu'une révélation soudaine m'éclaira. « C'est lui, » me dis-je.

Et je rentrai vivement dans le bureau des annonces; mes deux industriels avaient disparu. Je me précipitai vers l'escalier : personne; je courus sans chapeau dans la cour : elle était vide; je les cherchai dans toute l'étendue de la rue : impossible de retrouver leurs traces. Monsieur, ce prétendu Italien, cet homme que je venais de laisser échapper, c'était Flouchippe, le créateur du bitume impérial de Maroc. Sa barbe, son accent, tout avait pu d'abord dérouter mes souvenirs; mais je n'en pouvais pas douter, c'était lui, son œil narquois, sa figure à la fois hautaine et hypocrite. Quel regret! avoir eu mon fripon sous la main, et avoir manqué cette occasion de le punir! Malvina était furieuse : elle détacha à sa recherche tous les commissaires de la ville de Paris, les sergents de ville, la police secrète et la garde municipale. Peine perdue! Flouchippe ne reparut plus, et la *pommade du léopard* s'évanouit avec lui.

Décidément, j'étais devenu un publiciste officiel dans toute la rigueur du mot. Une crise de cabinet vint mettre à l'épreuve

mon talent pour les volte-face. Justement, j'avais la veille cruellement déchiré le chef du ministère qui triomphait. Mon aplomb ne se démentit pas : avec la même plume et la même encre, sur le même bureau, dans la même feuille, je fis à sa gloire un éloquent article; je célébrai son intelligence, et félicitai le pays de son avénement. Notre polémique, de belliqueuse qu'elle était, devint sur-le-champ pacifique; nous prîmes toutes les questions à un autre point de vue, et réfutâmes d'une manière victorieuse les thèses que nous soutenions depuis six mois. Ce tour de force me fit le plus grand honneur : on vit que j'étais un écrivain véritablement officiel, et que je m'exécutais de bonne grâce. Ma position en parut consolidée. Notre subvention fut portée au double, et je pus mener une existence presque princière.

Ce fut l'apogée de notre gloire. Malvina, de plus en plus versée dans la science du cheval, devenait l'une des amazones les mieux caractérisées de Paris. Elle ne parlait que de donner cinq cent dix-neuf coups de cravache à quiconque ne trouverait pas le *Flambeau* le premier journal de l'univers; elle venait s'asseoir, en habit d'écuyère, dans les bureaux de la rédaction, et dictait l'article des courses du Champ-de-Mars. Du reste, elle s'était parfaitement formée à toutes les habitudes de son nouveau rôle. Elle fumait des panatellas, culottait des pipes avec un bonheur particulier, portait des pantalons, des bottes de maroquin rouge et un sautoir noué en cravate autour du cou. On ne jurait pas avec plus de grâce qu'elle. On ne brisait pas les services de porcelaine avec plus de succès. C'était merveille de la voir quand elle avait du champagne dans la tête, accompagné de cinq ou six petits verres de quoi que ce fût. Elle enlevait la compagnie, et produisait toujours un effet miraculeux.

Un jour, nous donnions dans nos salons une fête extraordinaire à toute la rédaction. Max, alors sous-chef, comme il l'avait prévu, en était; Valmont y assistait aussi, malgré sa

gravité de notaire en titre; nos anciens comme nos nouveaux amis se trouvaient réunis à la même table. En fait de femmes, nous avions des bas-bleus dépourvus de toute espèce de préjugés, ce qui ne changeait rien au caractère de la fête, qui était un déjeuner de garçons. Malvina avait fait préparer des pipes pour toute la société. Le repas fut des plus gais. Quoique ce ne soit plus de genre, Malvina n'avait voulu que du champagne frappé; point d'eau : ce liquide était exclu. On arriva ainsi au dessert, et la maîtresse avait déjà parlé vingt fois de casser cinq cent dix-neuf cravaches sur la figure du cuisinier, du glacier, du confiseur, du marchand de tabac. Elle venait même de donner le signal de la débâcle des ustensiles en brisant un compotier, quand un domestique annonça une dépêche du ministre qu'apportait un garde municipal à cheval.

« A demain les affaires sérieuses, m'écriai-je en vidant mon verre.

— Du tout, du tout, répliqua Malvina, dont la tête était en proie aux ravages des spiritueux, je veux que l'estafette entre et qu'on lui donne à boire. Garçon, apportez-moi le guerrier avec son cheval. Allez, et vivement. »

On eut beau faire des objections, il fallut obéir. Le garde municipal, qui attendait que l'on visât sa feuille, résista d'abord, puis il finit par se rendre.

« Vertueux militaire, lui dit Malvina quand il entra dans la salle à manger, approchez de confiance. Vous allez boire ce verre de champagne à la santé du gouvernement, ou je vous casse cinq cent dix-neuf cravaches sur la figure. Je ne sors pas de là. »

Le municipal prit gaiement l'affaire, but trois verres de champagne, et me remit son pli.

« Maintenant, guerrier, ajouta Malvina, acceptez cette pipe et culottez-la en mon honneur. Allez. »

Quand le porteur de la dépêche fut parti, la compagnie se montra curieuse de savoir ce qu'elle contenait.

« Bah ! dis-je, quelque niaiserie, quelque avis d'adjudication.

— N'importe, il faut communiquer cela à ces messieurs, reprit Malvina, et puis nous en allumerons nos pipes. Silence et attention. »

Je décachetai la missive, et lus ce qui suit :

« Monsieur, le ministre me charge de vous informer que,
« par suite d'insuffisance dans les allocations du budget, la
« subvention qui vous était comptée cessera de courir à partir
« de demain.

« Croyez, Monsieur, au regret que j'éprouve, etc. »

La lecture de cette lettre nous terrassa. C'était le *Mané*, *Thecel*, *Pharès*, du festin de Balthazar. Personne n'eut la force d'ajouter un mot à ce texte si expressif : la compagnie était dégrisée. Malvina seule, se levant comme une lionne, et brandissant le poignet, s'écria :

« Si je tenais le polisson qui a écrit ce billet doux, je lui
« donnerais cinq cent dix-neuf coups de cravache à travers la
« figure. »

XV.

SUICIDE DE PATUROT. — PHILOSOPHE INCOMPRIS.

Ma disgrâce politique, poursuivit Jérôme, fut un coup accablant et sans remède : j'étais de nouveau déclassé et à la merci du besoin. Dans cette dernière épreuve, je retrouvai Malvina ce qu'elle avait toujours été, fidèle à ma mauvaise comme à ma bonne fortune. Cette fille avait un merveilleux talent pour se mettre au niveau de toutes les situations et prendre le masque de tous les rôles. Elle oublia sans peine les façons hippiques et littéraires, les grands airs et les soupers fins, pour redevenir la frugale et laborieuse fleuriste d'autrefois. Au milieu de bien des travers, dirai-je des écarts,

j'avais reconnu en elle une qualité rare et dominante : c'était un dévouement sans arrière-pensée comme sans limite. Sous une légèreté apparente se cachait un véritable attachement, et jamais dans sa conduite rien ne s'était fait voir qui ressemblât à un calcul intéressé.

Dans l'abattement profond où j'étais tombé, sa gaieté seule me soutenait. Je succombais sous le poids de tant de mécomptes successifs. Ma fonction ici-bas ressemblait à celle du païen qui roule aux enfers sa pierre fatale avec un éternel et inutile effort. A diverses reprises, je m'étais vu précipité du haut de mes illusions, et je commençais à être las de cette existence si souvent brisée. Que faire? A quoi me rattacher encore? N'avais-je pas tout parcouru, tout épuisé, si ce n'est ce commerce odieux de bonnets de coton, toujours suspendu sur ma tête? On me conseilla la philanthropie comme un moyen extrême, applicable aux cas désespérés. Quand on a épuisé la coupe des déboires terrestres, on se fait philanthrope, et souvent cela réussit. J'en essayai : je me déclarai l'ami, le patron des détenus, je recherchai les beaux, les grands criminels, en les conjurant de vouloir bien m'honorer de leur amitié, à l'exclusion des philanthropes en vogue. Je parvins ainsi à en embaucher quelques-uns, à les atteler à mon char; je conduisis à l'échafaud un parricide avec un succès qui fit du bruit; je fondai la philanthropie romantique. Je ne vous dirai pas qu'on me doit le bouillon confectionné avec de vieux dominos et des poignées de parapluie; mais j'ai obtenu certainement des titres à l'admiration pénitentiaire pour mes études sur les libérés, et ma manière de les pousser dans le monde. Que leur manquait-il à ces victimes de la justice terrestre? Le sentiment de leur dignité et un peu de confiance en eux-mêmes. Je leur rendis tout cela en les admettant dans mon intimité, en les conviant à ma table. Il est vrai que le premier qui me fit cet honneur emporta la montre de Malvina et deux couverts d'argent : mais c'était

un jeune homme de dix-huit ans, et cette inadvertance est très-explicable à un pareil âge. Quoi qu'il en soit, Malvina, qui regrettait ses objets mobiliers, ne voulut plus entendre parler de cette intéressante population; de sorte que je ne fis guère que traverser la philanthropie.

Je retombai donc dans l'oisiveté et dans le chagrin. Mon mal me reprit; j'avais du vague à l'âme et les hypocondres endommagés. L'idée d'un suicide me poursuivait, et cette manie devenait d'autant plus dangereuse, qu'elle procédait moins du désespoir que du calcul. Il me semblait raisonnable de quitter cette vie, lorsque après bien des efforts on n'est pas parvenu à s'y assurer une place tolérable. Prolonger une semblable déception au delà d'une certaine limite était, à mon sens, le fait d'une âme vulgaire. Là-dessus je me construisis une théorie qui ressemblait à ce que j'avais lu dans Jean-Jacques, et je commençai à me regarder comme engagé vis-à-vis de moi-même dans cette résolution. Ma vanité d'auteur y trouvait son compte et tirait d'avance parti de l'événement.

« Malvina, disais-je, un suicide pose un homme. On n'est rien debout : mort on devient un héros. Là où les jalousies cessent, l'apothéose commence. De mon vivant, qui est-ce qui a parlé de mes *Fleurs du Sahara*, de ma *Cité de l'Apocalypse?* A peine serai-je parti, que chacun de ces volumes deviendra un monument, une œuvre de génie. J'aurai des prôneurs; je ferai école; c'est infaillible. Tous les suicides ont du succès, les journaux s'en emparent, l'émotion s'y attache. Décidément il faut que je fasse mes préparatifs.

— C'est cela! répliqua ma compagne; finis-en comme une couturière, avec le réchaud de charbon.

— Ceci est une autre question, Malvina : il faudra que j'y réfléchisse. Avalerai-je une clef forée, comme Gilbert, ou de l'acide prussique, comme Chatterton? Aurai-je recours au brasier ou à l'eau de Seine? c'est ce qui vaut la peine d'être pesé attentivement. Ne faisons rien à la légère. L'événement

serait bien plus dramatique, Malvina, bien plus touchant, s'il était orné d'une femme, si nous nous en allions à deux...

— Plus souvent!

— Double couronne, alors, celle du talent, celle de l'amour. Que d'images les poëtes chevelus du temps inventeraient en notre honneur! Nous serions deux pigeons pattus qui, fatigués des orages de la vie, vont s'abriter sous l'aile du désespoir, et meurent en confondant leurs âmes. Nous serions le lierre et le chêne que le même carreau foudroie. Que ne serions-nous pas, Malvina?

— Par exemple, voilà un genre de proposition un peu nouveau.

— C'est le dernier banquet de la vie, mon ange, je t'y offre une place à mes côtés.

— Merci! A-t-on jamais vu un croque-mort pareil? Ah çà! mais tu es donc employé aux pompes funèbres?»

Ces conversations se renouvelaient souvent, car l'image d'une fin prochaine ne me quittait plus : c'était une véritable maladie. Les auteurs les plus sombres étaient ceux que je préférais. Young et Werther faisaient mes délices. Non-seulement je me trouvais déjà familiarisé avec l'idée de la destruction, mais je jouissais d'avance des résultats qu'elle devait amener. J'avais vu d'assez médiocres rimeurs relevés subitement par l'auréole du trépas, et prendre place parmi les dieux de l'Olympe littéraire. Cet honneur me flattait surtout, et il me semblait infaillible. C'était comme la prime de mon suicide, et j'y comptais. Je voulais aussi pénétrer tous les secrets des sciences psychologiques dont j'allais prochainement vérifier l'exactitude. Je me fis donc philosophe : vous savez que c'est la ressource ordinaire de ceux qui ne sont pas contents.

Parmi les penseurs qui me tombèrent alors sous la main, il en est un, Monsieur, dont l'impression sur moi fut bien vive. On le nomme M. Pierre Bret; il est l'inventeur des

livres qui ne finissent pas. Je désirais savoir ce qu'un métaphysicien aussi prodigieux pensait de la vie future, et je lus avec avidité ses ouvrages, en regrettant qu'il ne sût pas les finir. Ce fut pour moi une découverte. Dans mes préjugés naïfs, j'avais toujours compris l'existence qui nous attend comme une chose essentiellement distincte de celle-ci : je croyais qu'il était donné aux âmes de s'envoler vers un autre monde, plus riche en félicités, moins abondant en misères. M. Pierre Biret détruisit cette erreur : il me révéla le système de *la perpétuité des individus au sein de l'espèce*, qu'il a inventé d'après Pythagore. C'est simple, mais c'est beau. Nous avons déjà vécu et nous vivrons, toujours sur la même terre, sous la calotte du même ciel. Autrefois Athéniens, nous sommes Français aujourd'hui, dans deux siècles nous serons Moscovites. Un homme s'est appelé Caïus à Rome, il se nomme en France Paturot, il sera Tchien-Kan en Chine avant peu, car, ainsi que le dit M. Pierre Biret : *Nous sommes non-seulement les fils, et la postérité de ceux qui ont vécu, mais au fond et réellement ces générations antérieures elles-mêmes.*

Cette explication de la vie me jeta dans des transports infinis : je voyais s'ouvrir un nouveau ciel. Mourir n'était plus dès lors aller vers l'inconnu, ce problème rempli de mystérieuses terreurs ou d'espérances excessives. Mourir, c'est changer d'état. La profession de poëte déplaît, on se tue et l'on renaît portier. O grande découverte ! ô incommensurable révélation ! Je voulus y associer ma compagne de souffrances : c'était un moyen de la prendre par son côté faible ; je lui expliquai donc M. Pierre Biret :

« Malvina disais-je à cette fille, tu n'as pas sur cette terre le rang qui devrait t'appartenir. Tu es quelque impératrice du Thibet infusée dans le corps d'une fleuriste. Un coup de tête, et le charme est rompu ; tu te choisis alors une autre situation, tu retiens la place de reine des Français pour

l'an 1957. Vois ce que tu gagnes au change. On meurt pour renaître, on *re*meurt pour *re*renaître, et ainsi jusqu'à extinction de chaleur vitale. O saint Pierre Biret ! priez pour nous ! »

J'avais beau prodiguer les spéculations de ce genre, exposer de nouveau la théorie de la perpétuité des individus et la manière de s'en servir, rien ne touchait Malvina. Non-seulement elle ne voulait pas m'accompagner dans mon expérience mais elle me défendait expressément d'en user pour mon propre compte. Cette obstination me jeta dans un désespoir sombre : je ne mangeais plus, je ne dormais plus. Des fantômes assiégeaient mon chevet, j'étais en proie à une agitation sans trêve. Rien dans ce monde ne me paraissait digne du moindre souci, je laissais ma vie s'éteindre comme une lampe qui manque d'aliment. Peu à peu les ressorts de ma constitution, naguère excellents, s'affaiblirent, se désorganisèrent : je voyais mes forces dépérir, mes facultés s'altérer, et le mal moral s'aggravait de toute ma faiblesse physique. Bref, sans une crise violente, j'étais un homme perdu. Quand Malvina eut compris cela, elle changea subitement de langage. Je vous l'ai dit, Monsieur, le dévouement occupait une grande place dans le cœur de cette fille. Ne pouvant triompher de mon idée fixe, elle s'y associa :

« Jérôme, me dit-elle un jour, tu as raison : c'est un triste logement que ce monde, allons en chercher un autre : tu prieras M. Pierre Biret de nous faire tirer un bon numéro. Nous verrons si je renaîtrai avec un équipage et deux cent mille livres de rente. Je suis curieuse de voir ça. »

Depuis ce jour, elle se montra plus pressée que moi de hâter le moment décisif. Nous délibérâmes ensemble sur le moyen : elle se prononça pour le charbon, qui était plus familier à ses souvenirs et aux études qu'elle avait faites dans Paul de Kock. Je n'avais là-dessus aucune espèce de préférence : il fut facile de s'entendre sur ces détails. Malvina paraissait de plus en plus impatiente d'en venir au dénoue-

ment. Nos préparatifs furent vite achevés. Avant de quitter la vie, je voulus laisser à mon oncle un dernier souvenir ; je lui écrivis une lettre dans laquelle je lui retraçais longuement mes douleurs, les combats de mon âme, les vicissitudes de ma destinée, et j'achevais ainsi :

« Pardonnez-moi, père Paturot, de n'avoir pas su résister « à la fatalité qui me poursuit. Je paye un tribut à la fai- « blesse de notre nature et à un concours de circonstances « que je n'ai pu vaincre. Je porte la peine de mon orgueil et « de mon indécision. Sans doute si j'avais prévu où me con- « duisaient cette aspiration vers la gloire, ce besoin de célé- « brité qui ont tourmenté ma jeunesse, j'aurais pu trouver « un abri dans la carrière où ma famille a vécu obscure, « mais honorée. J'ai visé plus haut, j'en suis puni. Aujour- « d'hui il est trop tard : je sens que l'ambition d'un rôle im- « possible n'est pas éteinte en moi, et j'aime mieux m'en « aller que d'endurer plus longtemps un tel supplice. Adieu, « plaignez-moi, et ne maudissez pas ma mémoire.

« Jérome Paturot. »

Cette lettre devait être mise à la petite poste du soir, pour que mon oncle ne la reçût que le lendemain matin quand tout serait accompli. Ainsi, le père Paturot serait prévenu trop tard pour empêcher le sacrifice, assez tôt pour nous faire rendre les derniers devoirs. Il faut vous dire que j'avais évité de parler à la fleuriste de ce cher oncle, de peur qu'elle ne conspirât avec lui pour vaincre mes répugnances au sujet de la bonneterie. Qand la lettre fut écrite, Malvina la prit et se chargea d'aller la jeter dans la boîte voisine. En même temps elle devait exécuter quelques commissions et régler nos petites affaires au dehors. Elle sortit.

J'étais donc arrivé à l'heure solennelle ; je l'envisageai sans crainte comme sans affectation. Depuis trois mois, je m'étais

habitué à cette pensée : elle m'accompagnait partout. Resté seul, je relus une partie de mes poésies, et j'y découvris une foule de beautés nouvelles. Il me semblait que mon lyrisme avait été méconnu, et que, pour être compris, les trésors répandus dans ces recueils avaient besoin de la consécration de la tombe. Cette revue rétrospective m'absorba assez vivement pour me faire oublier les heures, et c'est à peine si je m'aperçus que Malvina prolongeait son absence. Enfin, elle rentra avec tous les ustensiles nécessaires à l'accomplissement de nos desseins : du charbon, un réchaud, du papier pour murer les ouvertures par lesquelles l'air pouvait s'introduire. Rien n'avait été omis ; le dernier approvisionnement était complet. Malvina couronnait la scène par un air solennel approprié à la circonstance. Nous nous trouvions dans toutes les conditions du drame. Ce spectacle m'exalta.

« Mon amie, lui dis-je, ce n'est pas tout : avant de se séparer du monde, on lui doit un adieu. C'est de la plus stricte politesse. Voici une table, du papier et de l'encre : écris un mot à la société ; moi poëte, je vais lui laisser le chant du cygne.

— Connu, répliqua-t-elle ; il faut que l'autorité soit prévenue, comme dans *Mon Voisin Raymond*, de Paul de Kock.

Et elle écrivit :

A mosieur le comisaire de polise du quartier

Quon nàquse personne de ma mor
je meur avec Gerome volonterement
la vie et un deser nous alon cherché
mieux que cela votre ser vante

MALVINA.

Pendant qu'elle se livrait à son style naïf, je demandais à l'inspiration un dernier chant, jaloux de laisser un lumineux

sillon que les journaux du lendemain pussent reproduire dans leurs colonnes. Voici mes stances :

Au banquet du pouvoir infortuné convive,
   Je m'assis et m'y consolai;
Mais quand on me traita d'une façon trop vive,
   Tranquillement je m'en allai.

Je vais donc terminer cette rude existence
   Avec la femme qui l'orna;
Je vais, en écrivant une dernière stance,
   M'immoler avec Malvina.

Adieu, Max et Valmont! Je pardonne à Flouchippe;
   Je plains, j'excuse Saint-Ernest;
Je m'éteins dans la ville où règne Louis-Philippe,
   La nuit, par un très-gros vent d'est.

Magistrats, de ma mort qu'on n'accuse personne,
   Je m'en vais volontairement :
Le vrai sage, ici-bas, lorsque son heure sonne,
   Sait filer insensiblement.

J'abandonne ce monde, insidieuse attrape,
   Sans courroux, comme sans regret;
Mais pour m'indemniser, je renaîtrai satrape
   Par le procédé de Biret.

Oui, puisque évidemment la vie est une ronde,
   Une gigue, une cachucha,
Partons sans plus tarder; si le ciel me seconde,
   Peut-être reviendrai-je en schah.

Mollement étendu sous un dais de lentisques,
   Alors je verrai, près de moi,
Voltiger sans corset trente-deux odalisques
   Palpitantes d'un doux émoi.

Revivre Oriental! Dieu! l'excellente aubaine!
   Fumer du tabac des plus sains,
Avoir la beauté blanche et la beauté d'ébène,
   Tout près de soi sur des coussins!

Allons, mon corps, allons; d'où vient que l'on diffère?
   Filons pas plus tard qu'aujourd'hui,
Mourir, c'est rajeunir; mourir, c'est se refaire
   Dans un plus agréable étui.

Quand j'eus écrit cette dernière strophe, je me levai rayonnant ; l'enthousiasme illuminait mon visage.

— Au moins, m'écriai-je, l'univers saura ce que je valais Malvina, donne-moi ta main ; que la mort ne nous désunisse pas.

Le réchaud était allumé, l'air se raréfiait ; nous nous disposâmes de la manière la plus convenable et la plus commode pour bien mourir.

XVI.

PATUROT BONNETIER.

J'ignore, reprit Jérôme, si l'imagination a joué un rôle dans les souvenirs qui me restent de cette crise, et si je n'ai pas pris quelques symptômes nerveux pour des sensations réelles; mais à peine me fus-je étendu sur mon lit avec la persuasion d'une mort immédiate, que j'éprouvai dans tout mon être une sorte de calme plein de langueur. Il me semblait que les particules éthérées se dégageaient de mon corps pour aller se perdre et se baigner dans un océan de fluide. Il est vrai que, peu de jours auparavant, j'avais lu, dans Swedenborg, quelque chose qui ressemblait à ce phénomène. Un engourdissement graduel s'emparait de mes sens, les perceptions devenaient de plus en plus lentes et confuses. Vivre et penser m'obligeaient à un effort que je me sentis bientôt incapable de prolonger. Je cédai et tombai dans l'anéantissement le plus profond.

Un bruit extraordinaire eut seul la puissance de me tirer de cette léthargie. On frappait à la porte de notre chambre à coups redoublés; impossible de mourir par un tel tapage. Malvina ouvrit les yeux et se mit sur son séant :

« Ah çà ! mais c'est indécent, dit-elle ; on ne peut pas seu-

lement trépasser en paix dans cette maison. Vous verrez qu'il faudra donner congé pour s'expédier à l'aise.

— Ouvrez, ouvrez donc ! criait une voix du dehors.

— Plus souvent, quand on a déjà un pied dans l'autre monde ! Voisin, vous vous trompez d'étage : laissez-nous pour dix centimes de tranquillité. On est en affaires, entendez-vous ?

— Ouvrez, ou j'enfonce la porte.

— En voilà une sévère : nous sommes en plein Congo. Qu'on vienne encore vanter les autorités ; voilà de leurs coups ; on viole les domiciles des citoyens à une heure après minuit. Es-tu mort, Jérôme ?

— Non, Malvina, mais peu s'en faut, lui dis-je.

Il paraît que l'impatience gagna les personnes qui faisaient le siége de notre chambre ; car j'avais à peine prononcé ces mots que les deux panneaux de la porte volèrent en éclats. Un homme entra par la brèche, et courut vivement vers la fenêtre, qu'il ouvrit toute grande. Aujourd'hui que j'y songe, je crois, Monsieur, qu'elle n'avait jamais été bien fermée. L'air extérieur, pénétrant avec abondance, me ranima, et je reconnus le père Paturot, debout devant mon lit, les bras croisés, et me regardant avec un air de compassion douloureuse.

— Comment, mon oncle, c'est vous ?

— Oui, c'est moi, mon enfant ; et, par bonheur, je suis arrivé à temps.

— Mon oncle, lui dis-je d'une voix caverneuse, je ne vous attendais que demain ; vous me faites manquer mon programme, vous m'obligez à faire les frais d'une nouvelle représentation.

— Malheureux, répliqua le vieillard, peux-tu parler ainsi ? Ce n'est pas du courage que d'abandonner la partie parce qu'on ne se sent pas la force de supporter le poids du jour : c'est de l'égoïsme, et du plus mauvais. Sans que tu en aies rien su, je t'ai suivi dans tes aventures : je comptais qu'enfin

tu me reviendrais. Les chimères n'ont qu'un temps, et l'âge emporte bien des rêves : mais je ne croyais pas que tu pusses jamais songer au suicide. Un Paturot !

— Oncle touchant, vous avez parfaitement raison, dit alors Malvina en adressant au vieillard un sourire dans lequel perçait un soupçon d'intelligence ; mais chacun a sa manière de comprendre la vie. Nous voulions changer d'enveloppe : c'était notre idée. Nous en avions le droit ; les vers à soie l'ont bien. Tout le monde n'est pas forcé de se contenter de la pelure que le ciel lui a donnée : quand on est délicat et difficile, on tâche de s'améliorer au physique et au moral, suivant le procédé d'un marchand de perlimpinpin dont j'ai avalé le nom. Tel est le fin mot de la chose.

— Comment ! et vous aussi, Mademoiselle, de gaieté de cœur vous renonciez à la vie ?

— Distinguons, oncle éloquent. Moi, cette vie me va, voyez-vous. Qu'est-ce qu'il me faut ? quatre sous de flan dans les grandes occasions, deux paires de brodequins par an, du mouron pour mes oiseaux, et Jérôme près de moi. Avec ça, respectable bonnetier, je serai toujours gaie comme une linotte. Mais Jérôme en avait assez de ce monde, il était entiché de le quitter ; alors j'ai réfléchi, et je me suis dit : — Puisqu'il ne veut pas rester avec moi, il faut s'en aller avec lui. Voilà l'historique.

Cette leçon indirecte, que je recevais dans un pareil moment et sous l'empire des circonstances antérieures, produisit sur moi une salutaire impression. Je compris que le père Paturot avait raison : je n'étais qu'un profond égoïste J'allais sacrifier tout ce qui m'était cher à je ne sais quelle vanité maladive. Le voile qui avait obscurci ma vue se déchira ; je commençai à m'initier aux réalités humaines, à entrevoir que ce monde ne se compose pas seulement d'hommes affamés de célébrité, marchant à la fortune ou à la gloire par le bruit et le charlatanisme. La conversion ne devait s'achever que

plus tard ; mais elle était commencée. La maladie avait été grave ; c'était beaucoup que d'entrer en convalescence. Mon oncle obtint de moi la promesse que je ne chercherais plus à attenter à mes jours : le temps devait faire le reste,

Le père Paturot demeura une partie de la nuit près de nous. Avec une adresse infinie, il revint à son idée favorite, sut si bien caresser mes faiblesses et ménager mes répugnances, qu'il parvint à me faire envisager la bonneterie à un point de vue tout à fait nouveau. A mesure qu'il en détaillait les avantages, j'étais étonné de les avoir si complétement méconnus ; je me reprochais d'avoir cédé à un préjugé vulgaire, de ne pas m'être tenu en garde contre l'impression défavorable des mots, de n'être pas allé jusqu'au fond des choses.

« Jérôme, me disait mon digne parent, tu as de l'ambition, rien de mieux ; mais elle sera toujours impuissante, si elle continue à être aussi maladroite. Tu sais mieux t'exalter que calculer, mon garçon. Exemple : tu as fait fi du commerce, sous prétexte qu'on y vend des bonnets de coton et des chaussettes. Eh ! mon ami, c'est le chemin des honneurs aujourd'hui. Qu'est-ce que tu vois à la tête des affaires et au premier rang ? Des marchands de drap et des marchands de chandelles. Prends tous les noms qui comptent dans le gouvernement, parmi les députés, parmi les pairs ; tu y verras une foule d'hommes qui ont commencé par la jarre d'huile et le pain de sucre. Cherche bien, et tu y trouveras des bonnetiers.

— Au fait, interrompit Malvina, j'ai connu des bonnetiers cossus et très-bon genre. Il y en a un dans *Sœur Anne* qui est un vrai bijou.

— Te voilà, je suppose, installé demain dans mon commerce de détail. Moi, je prends mes invalides, je me retire. Le temps de te mettre au fait ; puis je vais planter mes choux à Meudon Alors tu entres en exercice. Dès le lendemain, tu es électeur ; tu payes 310 francs de patente et de personnel,

plus 405 francs de foncier pour la maison qui t'appartient. Donne le champ libre à ton ambition, tu peux prétendre à tout : tu nommes les députés, tu concours aux élections municipales et départementales, tu es garde national et membre du jury. Ta voix acquiert de l'importance; tu te lances, tu deviens meneur, tu travailles ton quartier ; tu te fais nommer capitaine de ta compagnie. Bien, c'est un premier pas. On t'invite au château, et tu y jouis de la conversation du roi des Français. Ce n'est rien; on va renouveler le conseil municipal : avec de la souplesse et du temps, Paturot, tu peux être maire, ceindre l'écharpe, présider aux mariages et aux naissances de ta localité. De maire à député, il n'y a que la main, et de député à ministre que la parole. Du casque à mèche, tu aboutis au portefeuille par le chemin le plus court. Ce ne serait, certes, pas une nouveauté : plus d'un bonnet de coton a passé au pouvoir. »

Ces perspectives inattendues captivaient mon attention et imprimaient un nouveau cours à mes idées. Évidemment, j'avais été injuste vis-à-vis de la profession de mes pères : elle avait des côtés séduisants et glorieux, elle pouvait me servir de marchepied plus direct que les vaines carrières dont je m'étais follement engoué. Malvina ne se contenait plus : des larmes de bonheur coulaient de ses paupières ; elle se voyait lancée dans les grandeurs.

« Oncle bienfaisant ! disait-elle, vous pouvez dormir tranquille; nous sommes convertis à la culotte de tricot. Votre neveu vous fermera les yeux : c'est une satisfaction qui vous est bien due. Donnez-nous votre bénédiction, et allez vous mettre au lit. Adieu, oncle adoré, amour d'oncle; il est de toute évidence que le détail des objets de coton ne déprave pas le cœur..... Je vais prendre le rat pour vous reconduire. »

Le père Paturot se retira en me faisant promettre que le lendemain j'irais déjeuner chez lui avec Malvina. Il était trois heures du matin : à peine nous restait-il le temps de prendre

un peu de repos. Cependant, avant de m'endormir, une idée me traversa l'esprit. L'oncle Paturot n'aurait dû, à la rigueur, connaître mon dessein que lorsqu'il aurait été accompli. Pourquoi était-il arrivé le soir même, ma lettre à la main? Tout était, néanmoins, calculé pour que cette lettre ne lui fût rendue que le jour suivant. Par quel moyen extraordinaire l'avait-il reçue? Cette circonstance me semblait si inexplicable, que je ne pus pas fermer l'œil. Je fis part de ma préoccupation à Malvina.

« Comment diable a-t-il été prévenu? lui dis-je.

— Tu m'ennuies, me répondit-elle, laisse-moi reposer. Est-ce que tu vas rêver éveillé, à présent?

— Qui lui a remis ma lettre?

— Parbleu, la poste aux pigeons, service extraordinaire. Voyons, finissons-en, et dormons. Tu demanderas une explication à ton traversin. »

Elle me tourna le dos, et ne me répondit plus. Après quelques minutes d'insomnie, la fatigue me vainquit, et je ne me réveillai qu'au grand jour. J'avoue que le premier rayon qui frappa ma vue m'inonda d'une joie intérieure. Je ne croyais plus revoir le soleil, et depuis longtemps mon âme ne se plaisait qu'aux ténèbres. Ce bonheur, ce tressaillement étaient un symptôme de guérison. Déjà, en effet, j'avais repris des forces, et il m'avait suffi de faire un retour vers la vie pour que la vie affluât de nouveau en moi. La nature généreuse sut réparer en peu de jours les ravages d'une longue période de douleurs. J'étais résigné à mon sort, et presque heureux de ma résignation.

Comme nous l'avions promis au père Paturot, nous nous rendîmes chez lui dans la matinée. Il s'était dit qu'il tuerait le veau gras le jour de mon retour : en effet, son déjeuner fut splendide. La massive argenterie de la maison, les porcelaines vrai Japon qui, de temps immémorial, se transmettaient dans la famille, les cristaux, le linge damassé, rien n'y manquait.

Malvina trouvait tout cela très-cossu, très-bon genre. Cependant, il n'y eut pas de conviés ; ce fut un repas de famille. Mon oncle avait compris ma position vis-à-vis de Malvina : et, à la manière dont il s'exécuta sur ce point, je vis qu'il avait la conscience de ce que valait cette fille. Il y a même eu là-dessous une sorte de connivence dont je n'ai jamais eu complétement le secret. Peu importe : Malvina était agréée, c'était l'essentiel. Apres tous les événements où elles s'étaient trouvées confondues, nos destinées étaient inséparables. Je sus un gré infini à mon oncle d'aller au-devant de cette explication et d'accepter les faits accomplis auxquels il ne manquait plus que la sanction légale.

Au dessert, le père Paturot se fit apporter par son garçon de magasin quelques livres de comptoir ; et, après avoir mis ses lunettes, il en ouvrit un :

« Jérôme, dit-il, depuis dix ans que ton père est mort, je t'ai, à ton insu, associé à mon commerce, et je te dois des comptes. Ta part de bénéfice est de cent quatre-vingt mille francs, sur lesquels il y a cinquante mille francs à déduire : on les a passés par profits et pertes au compte du bitume impérial de Maroc. Restent cent trente mille francs qui constituent ton fonds de roulement pour le magasin. Maintenant, j'y joins, en avancement d'hoirie, cent mille autres francs et la suite de la maison. Provisoirement, tu te tireras d'affaire avec cela : à ma mort, tu trouveras encore une petite poire pour la soif. C'est ma pension de retraite ; tu n'attendras pas longtemps le capital.

— Mon oncle, lui dis-je.

— J'en mouillerai vingt-deux mouchoirs, ajouta Malvina.

— Mon enfant, que voulais-tu que je fisse en ce monde si je ne m'étais pas occupé de toi ? Tu es le dernier des Paturot, le portrait vivant de mon pauvre frère. Ma vie s'est concentrée dans cette seule idée : travailler pour ton avenir, te faire une position quand tu t'égarais dans mille expériences ou

dangereuses ou folles. De tous les moyens qui conduisent à la fortune, les deux plus sûrs sont la persévérance et le travail. Je les ai pratiqués pour toi, à ton intention ; j'ai vécu de privations et d'économies. Tu en recueilleras le fruit, mon neveu, ajouta le vieillard en essuyant une larme, et si notre nom n'est pas destiné à s'éteindre, si tu as des enfants, tu leur parleras quelquefois du père Paturot, qui a veillé sur toi comme une providence, et t'a sauvé du désespoir. Te voilà heureux, mon garçon : maintenant, je puis partir : j'irai porter de bonnes nouvelles à ton père. »

Le vieillard succombait à son émotion ; nous nous jetâmes dans ses bras, et il s'ensuivit une scène d'effusion que Malvina animait avec son originalité habituelle. Dès le jour même, l'oncle nous investit des fonctions dont il avait si longtemps porté le fardeau. Il se contenta de diriger nos premiers pas, et l'initiation fut aussi prompte que facile. Les formalités qui manquaient à notre union furent remplies : Malvina devint madame Paturot. Elle est aujourd'hui, Monsieur, l'une des bonnes têtes du commerce de détail. Personne ne possède à un plus haut degré qu'elle l'art de décider l'acheteur : elle a le génie de la vente. Aussi le père Paturot vit-il promptement que sa surveillance était inutile. Dans le cours de trois mois d'exercice, Malvina avait surpris tous les secrets du métier. Alors l'excellent oncle n'eut plus qu'une idée fixe, celle de se confiner à Meudon pour y cultiver son petit jardin. Hélas ! il lui arriva ce qui arrive à tous les marchands retirés. La transplantation lui fut fatale. A cet âge, on ne change pas impunément de milieu : les habitudes, l'air que l'on respire, les conditions de logement et de nourriture font partie des facultés vitales, surtout quand elles sont arrivées à leur dernier période. Nous vîmes le père Paturot décliner peu à peu, puis s'éteindre : sa mémoire survit seule aujourd'hui parmi nous pour y être à jamais bénie. Avant sa mort, il put embrasser un petit Paturot dont la vue remplit d'ivresse le cœur du

vieillard. Il nous laissait cent mille francs, ce qu'il appelait sa réserve, sa poire pour la soif.

J'étais donc riche, heureux et bonnetier ; je ne rougis plus du mot. J'ai compris ce qu'il y a de précaire dans des existences en apparence plus brillantes. Certainement, Monsieur, le régime des castes de l'Inde qui oblige le fils à suivre nécessairement la carrière du père est une loi sauvage, propre à étouffer le progrès et à faire dévier les aptitudes ; mais il y a aussi un grand péril dans cette mobilité inquiète qui jette les enfants hors des chemins où leurs aïeux ont passé ; dans ces ardeurs mal réglées, dans ces besoins de gloire précoce qui tourmentent les générations actuelles. On ne cherche pas à mériter les positions : on veut les prendre d'assaut ; on demande à la fortune plus qu'elle ne peut donner, à l'imagination plus qu'elle ne peut produire. Le temps n'entre pour rien dans les calculs : on ne sait ni lutter, ni attendre ; partout on veut jouir vite et n'importe par quels moyens. C'est ainsi que tout se perd, facultés, sentiments, honneur. Comme un autre, j'ai cédé à l'entraînement général. Il y avait en moi l'étoffe d'un bonnetier, j'ai voulu être poëte, saint-simonien, industriel, journaliste, écrivain politique, philosophe, et que sais-je encore ? Combien en est-il, dans ces professions diverses, qui ont méconnu, comme moi, leur véritable vocation, et privé le pays d'épiciers et de chaudronniers de premier ordre !

Jérôme en était là de ses confidences, et peut-être eût-il poussé plus loin sa sortie irrévérencieuse contre d'anciens confrères, lorsque je vis entrer dans le magasin une jeune femme d'une figure heureuse et joviale. Elle portait deux enfants dans ses bras, et montrait en souriant les dents les plus blanches du monde. Jérôme me présenta à elle.

« Madame Paturot, dit-il, voici le client dont je t'ai parlé. Il me demande la permission de raconter nos aventures au public.

— Soit, Monsieur, me répondit gracieusement la jeune femme; mais dites-lui bien qu'après avoir été bonne fille, Malvina met toute sa gloire aujourd'hui à être une bonne mère. »

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Ici semble s'arrêter le récit des aventures de Jérôme Paturot : après bien des épreuves il a trouvé un abri contre les déceptions de la jeunesse, et a tout l'air d'un bonnetier résigné et désabusé. Hélas ! que les apparences sont trompeuses! La vanité est un mal opiniâtre et sujet aux rechutes. Je croyais Paturot à jamais guéri des fumées de l'ambition, et déjà un nouveau vertige s'emparait de lui. On vient de voir quelles illusions égarèrent son adolescence; l'âge mûr lui réservait d'autres mécomptes, d'autres vicissitudes, d'autres douleurs. Ce fut plus tard qu'il me fit ses dernières confidences et m'ouvrit son cœur pour la seconde fois. Le théâtre a changé : il ne s'agit plus de souffrances obscures, mais d'infortunes éclatantes. Paturot a franchi d'un bond tous les degrés de l'échelle sociale; il n'est rôle si haut auquel il n'aspire. On va l'entendre raconter lui-même cette nouvelle phase de sa vie et l'expiation qui en fut la suite.

SECONDE PARTIE

I.

PATUROT BONNETIER ET GARDE NATIONAL.

Depuis la mort de mon oncle, notre commerce prenait chaque jour plus d'extension. La maison était ancienne, bien achalandée, mais il y manquait l'élan et l'esprit d'initiative qui appartiennent à la jeunesse. Malvina y apporta cet élément : la vieille enseigne fit place à une enseigne neuve, l'or fut prodigué sur les devantures, l'acajou remplaça le noyer dans les comptoirs et les étagères, le gaz évinça l'huile, qui, de temps immémorial, éclairait le magasin. La réforme s'étendit jusqu'aux commis : tout ce qui dépassait quarante ans fut remercié, et la maison s'ouvrit à des employés dans la fleur de l'âge, que recommandaient des barbes de la plus belle venue.

Malvina avait le génie des découvertes : elle aimait l'original, l'imprévu. Aussi notre étalage devint-il, de sa part, l'objet d'une étude savante. Il est des bonnetiers qui, pour avoir fait peindre un œil dans une résille de voyage, ou tendu un bas de soie sur un mollet de bourre, se croient dispensés de se mettre vis-à-vis du public en frais d'imagination. Ce n'est pas ainsi que Malvina comprenait ses devoirs ; elle était jalouse d'ouvrir d'autres perspectives à la bonneterie. Que de surprises n'a-t-elle pas ménagées au passant ! Que de ressources ! que d'inventions inépuisables ! Si les industries n'étaient pas généralement ingrates, madame Paturot jouirait

à l'heure où j'écris, d'une statue; mais on encourage si peu les artistes en France!!! Avant qu'elle y mît la main, où en était le pantalon de tricot? où en était le gilet de flanelle? C'est pitié de le dire : à l'état empirique. On découpait, par exemple, d'informes enveloppes, on les cousait à la diable, on les ornait de boutons fabuleux, et on appelait cela, par un étrange abus de mots, des gilets de flanelle. Les capotes grises de nos soldats sont des objets d'art en comparaison! Malvina fit sortir le gilet de flanelle de cette condition rudimentaire : elle veilla aux entournures, améliora les dispositions générales de ce vêtement, et le mit en harmonie avec le corps humain. On ne connaissait que la flanelle blanche : elle mit en vogue la flanelle de couleur, et lui donna des destinations curatives. Chaque nuance avait une vertu particulière : le rose pour les maladies de poitrine, le violet pour les affections d'estomac, le bleu pour les désordres du foie, le jaune pour les palpitations du cœur. En endossant ces vêtements hygiéniques, les chalands se croyaient à moitié guéris; l'imagination est un si grand docteur.

Madame Paturot cultiva une autre *spécialité*, comme on dit dans l'idiome industriel; elle perfectionna le maillot, l'honneur et l'écueil des bonnetiers. Le public, qui, sous les mille becs de gaz de l'Opéra, s'abandonne au culte de la forme, ignore les perfidies du coton et de la ouate, dont son œil caresse amoureusement les contours; il ne soupçonne pas les stratagèmes, les illusions du maillot; il se contente d'en jouir, le malheureux! Il croit aux gras de jambes chimériques, et va même plus loin dans cette région de l'idéal. C'est là le triomphe des coussins et de la garniture! Un sculpteur prend un bloc de marbre, et l'arrondit en formes gracieuses : le bonnetier est moins bien partagé; on lui livre un manche à balai pour en faire une Vénus Callipyge. Madame Paturot excellait dans cet art; elle avait le coup d'œil du statuaire. La chorégraphie de l'Opéra n'avait pas de secrets

pour elle, personne n'en connaissait mieux le fort et le faible. Sur l'examen le plus superficiel, un sujet était jugé. Malvina en prenait la mesure.

« Trois centimètres et demi de creux, disait-elle, quatre centimètres, cinq centimètres ! ! ! »

C'était infaillible ; il fallait rembourrer le maillot de ça, et la scène de l'Opéra avait un modèle de plus. Que de déesses et de dieux ont été piqués et garnis dans nos magasins ! que d'Antinoüs ont reçu cette préparation nécessaire ! que de nymphes du corps de ballet ont réclamé ce supplément aux dons de la nature ! Nos maillots ont laissé des traces à l'Académie royale de musique : on les cite encore pour le mérite de la perspective et la perfection du modelé.

Dans ces conditions, le succès de notre établissement ne connut plus de limites. J'étais devenu l'un des plus grands industriels du détail ; mes affaires s'élevaient à un million par an. A la clientèle solide que m'avait laissée mon oncle j'avais su joindre une clientèle élégante qui s'approvisionnait d'objets de fantaisie dans lesquels le bénéfice est presque arbitraire. Les belles marquises, les duchesses empanachées assiégeaient mes magasins ; j'avais la vogue. Les inventaires du 31 décembre allaient chaque année en s'embellissant, et ma fortune s'accroissait d'une manière miraculeuse. On ne se fait pas une idée de ce que peut rendre un commerce semblable à Paris, quand l'achalandage est en première ligne On y bat monnaie : cent, cent cinquante mille francs s'ajoutent tous les douze mois au capital. C'est trop, vraiment trop ! Voici un magistrat, un président de tribunal qui touche de quinze à dix-huit cents francs, et les fortunes d'un arrondissement sont à la merci de son intégrité ! Voici un militaire, un brave et loyal officier, un capitaine qui, pendant trente ans, aura fait au pays le sacrifice de sa santé et de sa vie ; il se retire avec douze cents francs de pension ! Voici un instituteur primaire à qui le budget n'assure que cent écus, un

digne curé qui doit se contenter de mille francs, sur lesquels il prélève la part du pauvre ! Et un bonnetier, dans l'exercice de son industrie, percevra cent fois autant qu'un président du tribunal, cent vingt fois autant qu'un curé, cinq cents fois autant qu'un instituteur primaire. A ce compte, le bonnet de coton tient un haut rang dans notre échelle rémunératoire : il n'est vaincu que par les jarrets de la danseuse et les notes de poitrine du ténor.

J'étais donc un des hauts barons du commerce de détail et de demi-gros. On ne se rend pas suffisamment compte de la puissance qui s'attache à cette fonction. C'est là que réside une portion de la vie de Paris, ce fournisseur breveté du genre humain. Les destinées du monde tiennent plus qu'on ne l'imagine à cette intéressante population qui peuple les rez-de-chaussée de la capitale. Les invasions, les révolutions ne se font pas sans elle ; il faut, en toutes choses, compter avec ses passions, avec ses préjugés, avec ses intérêts. Un instant elle a supporté les Cosaques qui se présentaient à l'état de clientèle ; mais le jour où ces exotiques n'ont plus eu de métal à verser sur les comptoirs des magasins, sur les tables des cafés, ou dans les temples de la débauche, ils sont redevenus, aux yeux des patentés, de farouches ennemis, des êtres dénués de toute civilisation. L'industriel parisien prend ainsi parti pour et contre dans les grands événements. Il était avec les libéraux contre la restauration ; il s'est déclaré contre l'émeute après la révolution de juillet. Règle générale, le détaillant demande avant tout la prospérité de la vente et la tranquillité des échéances. Quand les affaires marchent, il est de l'opposition ; quand elles ne vont pas, il se range du côté du gouvernement. Tout ce qui trouble l'horizon de ses devantures lui est insupportable : il ne pardonne pas à une opinion qui l'oblige à fermer précipitamment ses panneaux. Voilà ce qu'il faut savoir quand on est homme d'État, ou qu'on aspire à le devenir. La faveur du détaillant parisien est un thermo-

mètre politique infaillible ; il y a peu de chances de succès pour les causes qu'il n'adopte pas, et celles qu'il abandonne sont bien compromises. Le niveau du pavé lui appartient, et le pavé, à Paris, c'est l'empire.

Ce serait une curieuse étude que celle de ce monde où domine la plus ingénieuse activité. Si je n'avais pas à raconter ma propre histoire, peut-être essayerais-je de retracer celle-là. En suivant ce récit, on en retrouvera d'ailleurs quelques éléments. *Ab uno disce omnes !* Par le spectacle des ambitions et des souffrances d'un bonnetier, on s'initiera au secret de ces existences qui ont deux chemins ouverts vers les grandeurs, la buffleterie et le vote, la garde nationale et le scrutin électoral. Sans doute le commerce de détail ne porte pas tout entier ses vues aussi haut ; mais plus on s'avance vers des destinées industrielles, plus grand est le nombre des candidatures de marchands de chandelles, filateurs, banquiers, meuniers et droguistes.

Depuis que je m'étais décidément fixé dans le quartier où mes ancêtres avaient exploité le tricot et débité le bas de laine, il m'avait fallu payer à la patrie l'impôt de la patrouille et de la faction. J'étais incorporé dans une compagnie de la garde nationale. Cette institution ne jouit pas, auprès des écrivains, d'une grande popularité ; mais le commerce de Paris ne s'associe ni aux sarcasmes, ni aux répugnances de la littérature. Il se résigne aux ennuis du service, et comprend les avantages qui s'y attachent. Le droit de nommer un caporal ne lui semble pas trop acheté par quelques nuits blanches, et il est fier de se donner pour capitaines des ventres peu susceptibles d'alignement. D'ailleurs, qu'est-ce qu'un jour de garde ? une diversion, une exception dans la vie. Or, toute exception est un plaisir, toute diversion une jouissance. On déjeune au café, on dort sur un lit de camp, on marche au tambour, on croise la baïonnette contre les caniches réfractaires, on veille sur le repos de Sa Majesté. Quel plus

noble emploi un homme peut-il faire de son temps et de son intelligence ! Certes, quand on sort de là les yeux en papillote et le pantalon crotté, c'est le cas de dire, avec un empereur romain, qu'on n'a pas gaspillé ses vingt-quatre heures.

J'étais à peine enrégimenté depuis deux mois dans ma compagnie, que j'y jouissais déjà d'une certaine influence. Malvina avait eu le soin, pour me rendre les jours de garde plus agréables, de choisir nos fournisseurs habituels parmi les voltigeurs dont j'avais à serrer les coudes. Notre boucher, notre boulanger, notre crêmier, notre marchand de vin, notre pharmacien, notre épicier, étaient de la compagnie, et je voyais percer dans les manières de tout ce monde la considération qui s'attache à un client dont la maison roule sur un joli train de dépense. Une autre bonne fortune m'était arrivée : j'avais fait la conquête de notre sergent-major. On nommait ce gradé Oscar ; il était peintre, et avait exposé au Salon une omelette aux fines herbes qu'il décorait du nom de paysage. Oscar et moi, nous nous convînmes sur-le-champ. Je lui parlai de M. Victor Hugo ; il me parla de M. Delacroix ; il appartenait à la classe des rapins chevelus, et professait sur l'esthétique des doctrines qui se rapprochaient beaucoup des miennes. Cette circonstance acheva la liaison. Je présentai Oscar à Malvina, et depuis il devint un habitué de la maison, un ami, un inséparable. Insidieux Oscar !... Mais alors je ne lui connaissais d'autre défaut qu'une barbe un peu inculte, cachet d'une école mal peignée.

Aujourd'hui que j'y songe, je me rends difficilement compte de l'empire que ce serpent fascinateur a exercé sur moi, et du rôle qu'il a joué dans ma destinée. Oscar était original, cela est vrai ; il prodiguait à mes marmots des bonshommes qu'il croquait sur le comptoir ; il entreprit le portrait de madame Paturot avec plus de témérité que de bonheur ; mais tout cela ne m'explique pas comment cet homme a été le maître chez moi pendant plus de trois années. Quand je

quittai la vie des aventures pour la vie industrielle, je m'étais dit que je serais un bonnetier pur et simple, dans la plus étroite et la plus calme acception du mot. Je voulais finir comme dans les romans, vivre content, avoir assez d'enfants, et amasser beaucoup d'argent. Mes rêves n'allaient pas au delà d'une grasse et riche métairie où je coulerais mes jours; j'hésitais seulement entre la Normandie et la Touraine; je me voyais gros fermier, et Malvina elle-même souriait à l'idée de nourrir de sa main une famille de volatiles. Eh bien, il suffit d'un Oscar pour renverser ces illusions. Un rapin chevelu traversa ma vie, et je me vis de nouveau lancé dans la région des orages.

Expliquez cela comme vous voudrez : au bout de quinze jours de connaissance, Oscar en était déjà au *tu* et au *toi*, comme un ami de vingt ans. Il me conduisit dans son atelier, où je surpris l'abus qu'il faisait du vert et du jaune; il se mit de moitié dans toutes nos parties, s'invita régulièrement à dîner chez moi, et tapissa mon salon de tous les paysages aux épinards et au beurre frais dont il ne savait comment se débarrasser. Je payais des cadres somptueux pour lui donner l'honneur d'une exhibition permanente. Malvina trouva d'abord que ce Monsieur était un *sans-gêne*, puis elle finit par s'habituer à son babil et à sa barbe déréglée. Oscar l'amusait, et moi, faut-il le dire, il me dominait par son aplomb.

C'est à propos de la garde nationale qu'il démasqua d'abord ses batteries. Je faisais mon service comme un bon et zélé voltigeur, sans rien prétendre de plus, m'exerçant au maniement du fusil, et montant mes gardes avec une ponctualité exemplaire. Oscar ne voulut pas me laisser dans cette condition honorable, mais obscure. Il savait sans doute à quelles faiblesses j'étais sujet, et quel incendie pouvait allumer dans mon âme une excitation imprudente. Ce fut par ce côté qu'il m'attaqua. Un jour qu'il était venu au corps de garde, où son esprit et son originalité lui valaient toujours un nombreux

auditoire, il se plaça en face de moi, et, croisant les bras avec un sentiment d'extase profonde :

« Jérôme, mon ami, s'écria-t-il, sais-tu bien que tu as un faux air de Napoléon ?

— Allons donc, Oscar, pas de plaisanterie.

— Non, parole d'honneur, c'est tout le galbe de l'*autre.* Personne ne rappelle mieux Napoléon que toi. Tu dois avoir la bosse du génie militaire, pour sûr.

— Toujours farceur le rapin, » répondis-je.

Oscar n'en voulut pas démordre ; il me passa la main sur le crâne, et y découvrit la protubérance du guerrier. Pendant cet incident, les voltigeurs de la compagnie s'étaient groupés autour de nous, les uns riant, les autres sérieux. Le sergent-major leur fit toucher ma boîte osseuse, analysa la coupe de mon visage, et leur prouva sans réplique que j'avais du Napoléon dans le nez, dans les lèvres, dans le regard. Quand il eut fini sa démonstration :

« Camarades, dit-il, nous avons pour capitaine un facteur à la halle aux huîtres. C'est dégradant pour la compagnie, qui ne doit aucune espèce d'épaulettes aux mollusques. Voici un candidat qui a du Napoléon dans l'œil ; c'est notre homme. Celui qui est mort à Sainte-Hélène approuverait ce choix : il le bénira du haut de la colonne. Vive le capitaine Paturot !

— Vive le capitaine Paturot ! » répétèrent les dix fournisseurs de la maison.

C'est ainsi qu'Oscar improvisa ma première candidature.

II.

PATUROT CAPITAINE D'UNE COMPAGNIE MODÈLE.

La position d'Oscar était très-solidement assise parmi nos voltigeurs. Comme sergent-major, il avait pu rendre des services dont on lui tenait compte ; il se montrait coulant sur le

billet de garde, et n'usait que modérément du conseil de discipline. Le peintre avait d'ailleurs des talents de société qui le rendaient populaire dans la compagnie; il cultivait la ventriloquie avec succès, et exécutait au fusain les charges les plus bouffonnes. Pour perdre à jamais le facteur aux huîtres, dont il me destinait la survivance, il dessina sa caricature dans tous les corps de garde, et le doua d'un nez fabuleux qui lui enleva quarante voix. En même temps, il persistait dans la prétention de faire de moi un Napoléon : il me croquait en petit chapeau, en redingote grise, les mains derrière le dos, de mille manières. Ainsi, peu à peu, le capitaine en exercice voyait son étoile pâlir devant l'astre naissant du capitaine en expectative.

Ce travail préparatoire dura plus d'un an; il fallait attendre de nouvelles élections. Enfin, le jour critique arriva. Depuis deux mois, Malvina travaillait les esprits du voisinage; elle forçait ses approvisionnements comme si Paris eût été menacé d'un siége. Les fournisseurs redoublaient d'égards pour une aussi bonne maison, et recrutaient ouvertement des voix pour leur précieux client. Le marchand de vin embaucha dix voltigeurs, l'épicier huit, le charcutier en gagna quatre, le mercier trois; mais Oscar fit à lui seul plus que ces industriels ensemble : jamais il ne s'était mis en frais pareils. A chaque garde, c'étaient des prodiges nouveaux : il contrefaisait l'âne, le coq, le chien, le chat, avec une vérité d'intonation qui enlevait la compagnie; il dialoguait, il soutenait une conversation à trois, à quatre, à cinq, à dix, il donnait des représentations ordinaires et extraordinaires. Un ébéniste, qui tenait encore pour le capitaine en fonctions, ne résista pas à un cancan agréablement dessiné; un coquetier capitula devant un portrait à l'huile de ses deux marmots, et un plumassier passa dans notre camp à la suite d'une enseigne où Oscar avait prodigué tous les épinards de sa palette. Cette propagande prenait un tel caractère, qu'elle me

menaçait de l'unanimité. Le facteur aux huîtres était anéanti; il ne lui restait plus qu'à pleurer sa défaite sur un monceau d'écailles.

Cependant, au dernier moment, la lutte s'anima. Le capitaine en titre ne voulut pas se laisser absorber sans résistance ; il opposa des cloyères aux diverses influences que j'avais mises en jeu contre lui. C'était hardi. Pendant trois jours, la compagnie fut inondée de testacés, comblée de bivalves, accablée d'huîtres, pour les appeler par leur nom vulgaire. Mais mon concurrent abusa de ses avantages ; il poussa trop loin ses moyens de défense : il les fit aller jusqu'à l'indigestion. Dès lors la chance me revint. Oscar, d'ailleurs, traita de haut les moyens de séduction employés par mon adversaire; il poursuivit de tant de plaisanteries ce qu'il nommait le parti des huîtres, qu'aucun voltigeur ne voulut en être d'une manière ostensible. Il ne resta plus dès lors à mon antagoniste que des défenseurs honteux et combattus.

Le jour du vote, mon rapin fut prodigieux ; chaque poil de sa barbe rousse semblait hérissé pour la circonstance. Il allait d'un groupe à l'autre, excitant les uns, narguant les autres, distribuant des poignées de main ou des regards foudroyants. Mon adversaire s'était assis dans un angle de la salle ; Oscar l'y relançait avec ses sarcasmes.

« Le voyez-vous sur son banc, le capitaine des huîtres ?... Garçon, du citron, pour arroser ce monsieur !... Je veux qu'on m'en ouvre une douzaine à déjeuner, de ces gradés-là !... Voltigeurs, comment voulez-vous qu'on vous serve vos officiers ? avec ou sans coquilles ?... Silence dans les rangs !... A gauche. huîtres, alignement. . Par file sur l'assiette... en avant... happe !... »

C'était un feu roulant de plaisanteries qui provoquaient des rires inextinguibles. Le facteur aux huîtres se morfondait dans son coin ; il ne savait quelle contenance tenir. Ses partisans n'osaient pas faire acte d'adhésion ouverte : ils l'aban-

donnaient dans la solitude. L'aplomb d'Oscar les démontait : à peine se promettaient-ils de protester par un vote contre cette intimidation d'un nouveau genre. On alla aux voix. Quatre-vingts voltigeurs déposèrent leurs bulletins. Sur ce nombre, j'obtins soixante-cinq suffrages. Les autres se portèrent sur mon adversaire. J'étais capitaine. Mon rapin se précipita dans mes bras en criant : « Vive le capitaine Paturot ! » Et les voltigeurs, gagnés par une émotion contagieuse, l'imitèrent. Je fus embrassé à la ronde. Le parti opposé s'était retiré ; nous restâmes les maîtres de l'élection. Oscar passa sergent-major à l'unanimité, et les autres gradés furent choisis en famille. Les opérations terminées, il y eut un punch avec accompagnement de babas. Le rapin en fit les honneurs ; moi, je me contentai de payer la carte. Avant de se quitter, il fut convenu qu'un banquet par souscription servirait à célébrer l'événement de la journée, et qu'il aurait lieu aux *Vendanges de Bourgogne*. L'écot fut fixé à trois francs par tête, ce qui nous promettait du veau froid et de la salade à discrétion. Comme le disait Oscar, dans les repas de corps, il faut se régler sur les petites bourses ; les gens comme il faut en sont quittes pour dîner après.

La fête n'eût pas été complète, si Malvina n'y avait pas eu sa part. L'ami de la maison lui avait ménagé une surprise. Certain d'avance du résultat, il m'avait forcé de commander un habit d'officier, avec deux superbes épaulettes neuves, l'épée et tous les accessoires. Cet uniforme au complet était chez lui ; nous nous y rendîmes. La plus grande discrétion avait été recommandée à nos camarades ; madame Paturot devait tout ignorer jusqu'à notre retour. Arrivé chez Oscar, j'endossai le bel uniforme, ceignis l'épée, et allais me coiffer de l'ourson dévolu aux voltigeurs, lorsqu'il m'arrêta :

« Un instant, me dit-il avec un air de mystère.

— Qu'est-ce donc ?

— Je veux te coiffer de ma main, » ajouta-t-il.

Aujourd'hui, je découvre dans cette réplique, en la transcrivant, un féroce jeu de mots ; mais alors mon âme n'était pas ouverte à la défiance. Le propos, d'ailleurs, avait une explication naturelle. Du fond d'une armoire, le rapin tira ce que l'on nomme très-improprement un *tricorne*.

« Voilà, s'écria-t-il, voilà. C'est moi qui te l'ai fait retaper. Emboîte ta coloquinte là dedans.

— Eh bien, après? dis-je en essayant le chapeau.

— Parfait ! idéal ! ajouta-t-il en me l'ajustant, en le posant de diverses manières... Oh ! bravo ! bravo !... ne bouge plus... C'est frappant comme ça... parole d'honneur ! je crois revoir mon *Empéreur*... Nous ferons émeute dans les rues.. le peuple pensera qu'il revient à la tête de cent mille nègres, comme il l'a promis à Las Cases... Non, vrai, Jérôme, sans flatterie, tu as l'air du trente-quatrième fils naturel du grand homme.

— Par la vertu de ton feutre, n'est-ce pas?

— Eh bien ! dénigre-le, il ne manque plus que ça. Copié, poil pour poil, mon ami, sur le quatre-vingt-dix-neuvième chapeau de Marchand, celui que *l'autre* portait à Eylau. Poil de lapin historique, quoi ! »

Bon gré, mal gré, il fallut obéir, mettre le chapeau impérial sur l'oreille, et m'offrir aux hommages de la population. Heureusement personne n'y prît garde. Les officiers de l'état-major ont tant abusé de la glorieuse coiffure, qu'aujourd'hui elle est tombée dans le domaine public, et même un peu plus bas. Nous arrivâmes ainsi au magasin. Malvina ne s'y trouvait pas; elle était montée dans l'appartement : nous la surprîmes au coin du feu, en proie aux émotions de l'attente. Au premier coup d'œil, elle ne me reconnut pas; ces épaulettes luisantes, cet uniforme, ce chapeau, m'avaient presque transformé.

« Eh bien, bobonne! lui dis-je.

— Ah ! c'est toi, s'écria-t-elle en s'épanouissant.

Je la reçus dans mes bras et la pressai sur mon hausse-col. Oscar paraissait triomphant.

« Madame Paturot, dit-il avec solennité, je vous ai emprunté un bonnetier, je vous rapporte un capitaine. Rendez-moi ma monnaie.

— Ah ! monsieur Oscar, voilà un service que je n'oublierai de ma vie.

— Merci, madame Paturot, » riposta le profond scélérat, en caressant les poils de sa barbe orange.

Le rapin fut retenu à dîner ; on s'assit, on causa les pieds sur les chenets. Si l'artiste, au lieu de se ruiner en couleurs et de voir tout en vert dans la nature, s'était borné à suivre la profession d'homme original, il aurait certainement conquis une position dans la société. La manière dont il avait conduit mon élection dénotait même un certain talent diplomatique ; il eût figuré avec avantage dans les missions de Perse. Oscar jugeait bien les hommes ; il avait le coup d'œil pénétrant, l'esprit observateur.

« Jérôme, me disait-il, te voilà capitaine ; mais ce n'est pas tout que d'arriver aux deux épaulettes ? Il faut s'y maintenir : c'est le difficile.

Les voltigeurs et les flots sont changeants.

— Bah ! répondis-je, un tas de moutons !

— Moutons aujourd'hui, tigres demain, Paturot ! Vois le facteur aux huîtres ! comme ils l'ont mis en pièces ! Quel était son tort, à cet homme ! Trop bon enfant, voilà tout… un capitaine soliveau, quoi ! La compagnie entière lui montait sur les épaules…

— Roi des huîtres, dit Malvina avec l'accent de la commisération !

— Que ceci te serve de leçon, Jérôme. Il faut être de fer avec la compagnie. Tu as déjà un faux vernis de Napoléon : profites-en ! Appelle-les grognards ! Pince-leur l'oreille, en

mémoire du grand homme; prends du tabac dans tes goussets, croise les bras derrière le dos, promets-leur la croix d'honneur à la première bataille, accable-les de mots ronflants, et abuse de ton petit chapeau. Voilà ton programme.

— Bravo! Oscar, s'écria ma femme, oubliant d'ajouter monsieur dans son exaltation.

— Oui, capitaine Paturot, ajouta le peintre, si tu veux réussir, si tu veux devenir l'idole de la compagnie, il faut faire sentir ton grade. Nos voltigeurs n'ont pas assez l'esprit militaire; il convient de le leur inculquer. Une compagnie se mène par l'amour-propre; on veut paraître soldat, être remarqué pour l'alignement, exécuter un port d'armes d'ensemble, jouer à la petite guerre, s'abîmer d'exercices et d'évolutions. C'est là ce qui charme. Hors de là il n'y a qu'une compagnie qui n'est pas une compagnie, et des pékins plus ou moins agréablement déguisés. L'esprit de corps, nom de nom, et le titre de compagnie modèle, sarpejeu!

— Ah! monsieur Oscar, dit Malvina

— Pardon, excuse, madame Paturot; mais c'est dans le rôle. Jérôme jurerait comme un sacripant, qu'il n'en aurait que plus d'empire sur les voltigeurs. Je lui recommande surtout de les éreinter d'exercices : c'est un moyen de se faire adorer. Il surprendrait de temps en temps des sentinelles dans leur guérite, que cela ne ferait pas plus de mal. Napoléon a usé de ce moyen. Que chaque voltigeur se dise, en voyant Paturot sous les armes : « En voilà un qui ne plaisante pas; en voilà un de *dur à cuire.* » Et il est capitaine à perpétuité. »

Telles furent les instructions que me donna Oscar, et j'eus lieu d'en reconnaître plus tard la justesse. Évidemment il connaissait son terrain, et savait comment doit s'exercer le commandement vis-à-vis de bourgeois en uniforme. Peut-être exagérait-il le prestige de certains souvenirs; mais si le chapeau historique n'ajoutait rien au programme, il n'y gâtait

rien. J'avais donc mon rôle tracé; il n'y manquait plus qu'une chose, l'instruction nécessaire. En ma qualité de voltigeur, j'avais sans doute appris le maniement des armes, et j'exécutais avec assez de précision les trois ou quatre mouvements principaux de l'exercice à feu. Mais de là aux devoirs du capitaine, il y a toute la distance qui sépare l'élève du maître. Il fallait apprendre la tactique, tactique de peloton, tactique de bataillon, se former à l'art difficile du commandement, savoir comment on fait manœuvrer des soldats; enfin, s'initier à ces savantes évolutions de la guerre sur lesquelles le chevalier Folard a écrit un fort beau livre, et que Napoléon a tant de fois improvisées sur le terrain même où il engageait la bataille.

Or, il s'agissait de poursuivre cette étude en secret, de manière à ce que la compagnie ne s'aperçût pas que le grade avait précédé l'instruction. J'y apportai une grande adresse; fort réservé au début dans mes commandements, et les rendant plus fermes, plus accentués à mesure que je me sentais sûr de mon affaire. Désormais, plus de bonneterie pour moi! Le poids de la maison retombait tout entier sur Malvina. Adieu tricot et chaussettes! adieu mitaines et bas de soie! J'étais un foudre de guerre, l'odeur de la poudre m'enivrait. J'allais dans les plaines où s'exerce la troupe de ligne, j'admirais l'ordre de bataille, les dispositions par sections, la course au pas gymnastique, les changements de front, les mouvements des centres et des ailes. Peu à peu, il me semblait qu'il y avait en moi du Turenne, du maréchal de Saxe, et qu'à une époque moins pacifique j'eusse pu, comme un autre, prendre Berg-op-Zoom ou enlever la chaussée d'Arcole.

Pendant que j'allais ainsi au loin me dresser à l'art de la guerre, mon sergent-major, dont l'éducation militaire était achevée, devenait de plus en plus le commensal inévitable de la maison. Madame Paturot était trop occupée pour abandonner le magasin; mais Oscar n'y regardait pas de si près;

il s'y installait dans le cours de la journée, dérangeait les commis en leur racontant des gaudrioles, et ne quittait la place que pour aller augmenter le nombre des champs d'oseille qui garnissaient son atelier, sous prétexte d'une collection de *sites des environs de Rome.* Ces sites se ressemblaient tous ; peut-être étaient-ils plus verts les uns que les autres : c'est la seule distinction que l'on pût établir entre eux. Probablement aussi le rapin prodiguait-il davantage sa couleur, quand ses moyens le lui permettaient. Dans ce cas, j'ai quelques reproches à me faire au sujet de ces écarts de verdure. Avec un ami moins généreux, Oscar aurait exécuté des prairies moins foncées, et l'art n'y eût rien perdu.

Quoi qu'il en soit, je m'étais déjà complétement emparé de la faveur de ma compagnie, quand arriva le jour du banquet de corps, commandé aux *Vendanges de Bourgogne.* La fête fut merveilleuse : le traiteur ne s'en tint pas au veau ; il prodigua le mouton et le Beaugency. C'était d'autant mieux à lui, qu'il avait là de cruelles pratiques. Abusant d'une formule qui veut que le pain et le vin soient à discrétion, le coquetier dévora deux kilogrammes de pain et but huit litres de liquide ; le plumassier suivit d'assez près son collègue dans son assaut de consommation ; enfin, il y eut, dans tout le bout d'une table, un complot suivi d'effet contre les provisions de l'établissement. En retour de l'hospitalité, ces malheureux apportèrent la disette : on eût dit qu'ils n'avaient pas mangé depuis vingt jours ; ils montraient des crocs comparables, pour la solidité, à ceux des anthropophages de la Polynésie. Jamais je n'ai vu autant manger. Par un sentiment de justice, le corps des officiers se montra d'une sobriété exemplaire : sans cela, le traiteur ne se serait pas rattrapé ; il eût demandé grâce.

Au dessert, quand cette fringale eut été complétement apaisée, et qu'il se fut fait un peu de silence devant les bouteilles vides, un jeune voltigeur se leva. C'était un barde ; nous ne

lui connaissions pas ce talent de société. Il avait l'espoir d'une lecture au théâtre de Montmartre pour un vaudeville qu'il venait d'achever en collaboration avec quatre de ses amis. Du reste, sa figure était douce et ingénue. Il réclama la bienveillance de l'auditoire, passa la main dans ses cheveux d'un blond cendré, et chanta :

Air : *Tontaine, tonton.*

Célébrons notre capitaine,
Marchand de bonnets de coton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Il vend aussi de la futaine,
Du tricot et du molleton,
Tonton, tontaine, tonton

« Bravo ! bravo ! » s'écria la compagnie entière en faisant chorus. Je ne savais comment prendre la chose : le jeune troubadour était-il un mauvais plaisant, ou simplement un être naïf qui se livrait au *flon flon* avec l'abandon de son âge : c'est ce que je ne pouvais démêler encore. Oscar me rassura : la rime avait entraîné cet adolescent, qui avait eu le tort de se lancer dans des idées industrielles à propos d'une réunion toute militaire. La suite de la chanson nous le prouva :

Voltigeurs, sous le casque à mèche
Du chef de notre peloton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Vous voyez briller la flammèche
Qui s'échappe du mousqueton.
Tonton, tontaine, tonton.

« Admirable ! » s'écria la compagnie, que des libations multipliées rendaient indulgente.

Après les couplets vinrent les toasts, et chacun voulut improviser le sien. Oscar porta la santé de madame Paturot, qui fut accueillie avec le plus grand enthousiasme par les fournisseurs de la maison. Enfin, je fus appelé à parler, et le plus grand silence s'établit parmi les convives. Je n'ai jamais

été bien fort sur l'improvisation ; aussi, quand je me trouvai en présence de ces soixante têtes enluminées, qui dardaient sur moi leurs cent vingt prunelles, une espèce de vertige me domina. Ces gens-là n'étaient pas forts, et pourtant j'étais intimidé. Heureusement, je me souvins des conseils d'Oscar : prenant la pose napoléonienne, et promenant mon regard d'aigle sur l'assemblée, je dis avec un accent saccadé :

« Camarades, je suis content de vous. Cependant la com-
« pagnie n'est pas ce qu'elle devrait être, nom de nom. A
« partir de demain, je veux la passer à la réforme, et il n'y
« aura pas de ma faute, non de nom, si elle n'est pas plus
« ficelée. Un autre ne vous dirait que ça, nom de nom ; et
« moi je ne vous en dis pas davantage. Un mot encore ; un
« dernier mot. Songez que du haut de ses plumets, la com-
« pagnie du Puget vous contemple ! »

Cette allocution, brève, rapide, exalta mes grognards. Oubliant toute réserve, ils me soulevèrent et me portèrent en triomphe.

III.

LA COMPAGNIE MODÈLE ET LA FEMME IDEM.

Le sort en était jeté : j'allais entrer dans la voie des réformes. Avant mon élévation, la compagnie offrait un bizarre assemblage de pantalons incohérents, d'oursons dégradés, de plaques irrégulières, de buffletries anomales. Point d'aspect guerrier, point de tenue militaire. On venait en capote ou en frac, avec ou sans sac ; les fusils étaient de vingt modèles différents, à capucines de fer ou de cuivre, longs ou courts, pourvus ou non de bandoulières, à chien ou à piston. Si quelques voltigeurs plus soigneux portaient la guêtre d'ordonnance, d'autres poussaient l'oubli du décorum jusqu'aux bottes vernies et aux souliers de couleur. C'est une marque-

terie affligeante. Le maniement du fusil s'exécutait sans ensemble, sans précision ; chacun prenait son rang comme il l'entendait, le nain près du colosse, et les ventres les plus remarquables de la compagnie en serre-files. Deux hommes surtout, le plumassier et le coquetier, dépassaient toujours l'alignement d'un demi-mètre : ils jouissaient l'un et l'autre d'une santé déplorable à laquelle je n'ai jamais pu les faire renoncer. Ce sont les seuls voltigeurs de la compagnie qui y aient mis de l'entêtement.

En homme prudent, je ne brusquai pas la métamorphose : seulement, dès la première garde, je passai une inspection sévère. Oscar m'a dit depuis que je me montrai sublime de pose, de coup d'œil et d'à-propos. Les rangs étaient ouverts : je parcourus les deux fronts, examinant mes soldats un à un sous toutes leurs faces. Mon regard d'aigle allait surprendre les moindres défectuosités de la tenue, et, dès lors, la compagnie put voir qu'elle avait affaire à un connaisseur. Quelques mots familiers, à l'instar du grand homme, animaient la scène et lui donnaient le caractère tout à fait impérial.

« Martin, disais-je à l'un, vous avez là un pantalon qui est légèrement banlieue ; tâchez de vous culotter autrement à la prochaine garde, mon camarade.

— Ah ça, et vous, Chapoulard, disais-je à un autre, quel est ce briquet qui vous bat dans les jambes ? Prenez garde ! avec des mollets de ce calibre, on peut prendre feu ! Vous incendierez la compagnie, mon garçon.

— Patouillet, reprenais-je en m'adressant à un troisième, votre giberne ressemble à la boîte d'un facteur de la poste. Faudra me changer ça, mon ami. »

Ces reproches, distribués çà et là devant le front de la compagnie, excitaient des rires universels, et j'étais bien convaincu que les voltigeurs ainsi admonestés se surveilleraient davantage à l'avenir. En revanche, quand je passais devant un sujet plus soigneux et mieux brossé que les autres,

je ne manquais pas de l'encourager du geste et de la voix :

« Tenue ficelée, parole d'honneur !... Voltigeur modèle !... Chic militaire, vraiment !... Tous les anciens ne sont pas morts !... Bravo, camarade, voilà qui est proprement astiqué ! »

Et ainsi du reste, toujours avec la même aisance et facilité. Ce plan de conduite, imité du plus grand guerrier moderne, qui peut-être l'avait lui-même emprunté à l'antiquité, eut un succès prodigieux. Dès la seconde garde, la tenue de la compagnie était singulièrement améliorée. L'armement était plus régulier, l'habillement moins disparate. Évidemment, on se piquait d'honneur ; on s'associait à ma pensée secrète. Pourtant ce n'étaient encore là que des préliminaires ; j'avais des projets plus vastes, plus étendus. Autour de moi, dans les postes du drapeau, dans les revues générales, j'entendais citer deux ou trois compagnies qui passaient pour des types de perfection : on en parlait en mille endroits, et au Carrousel surtout. Quand elles défilaient dans les rues de Paris, un murmure d'admiration s'élevait le long du chemin, et leur formait une sorte de cortége. Adoptaient-elles un insigne, un ornement, à l'instant même une épidémie d'imitation se déclarait sur les deux rives de la Seine ; toutes les légions faisaient acte de plagiat. Quelle gloire pour une compagnie, que de donner ainsi le ton et de régner sur l'uniforme ! La faveur de la ville et de la cour, les applaudissements de la foule, les sourires de Sa Majesté, les suffrages des princes, tout ce que le succès a d'enivrant, tout ce que la popularité renferme de charmes, s'attachaient à une position pareille, et formaient une sorte d'auréole autour des créateurs de ces corps privilégiés. Voilà où je voulais en venir ; voilà quel rêve remplissait mes jours et troublait mes nuits. Éclipser la compagnie du Puget, lui enlever l'empire, me faire un piédestal de ses sacs humiliés et un arc de triomphe de ses plumets déchus, telle fut ma prétention, tel fut mon orgueil.

Oscar attisait cette vanité : le Machiavel avait son but.

Depuis quinze jours il épuisait les couleurs de sa palette pour me créer un uniforme qui éclipsât tous les uniformes connus. Selon son habitude, il s'était laissé aller au vert ; mais vert et bleu ne se mariaient pas ensemble. J'élevai des objections ; il résista d'abord : son culte pour le vert allait jusqu'au fanatisme. Je me fâchai, et finis par obtenir qu'il se rabattrait sur le jaune : l'abus du jaune était moins dangereux. Dans ces conditions, il exécuta mon fantassin, celui que je voulais présenter à la compagnie comme idéal. Voici à quoi nous nous arrêtâmes : Guêtres d'ordonnance ; pantalon bleu, aisé, sans sous-pieds, avec bande jaune et deux lisérés jaunes ; ourson à plaque jaune, orné d'une torsade jaune, comme les chasseurs de la garde impériale ; épaulettes jaunes ; frac à boutons jaunes et aiguillettes jaunes. A ces détails, Oscar voulait ajouter une buffleterie jaune ; mais je m'opposai à cet excès, qui nous jetait dans les couleurs de la gendarmerie. J'adoptai le sac avec une giberne à plaque jaune. Les fusils devaient avoir des capucines en cuivre, ainsi que la garniture ; la bandoulière était de rigueur, attendu que je préméditais l'exercice à feu [1]. Ces accessoires une fois réglés, Oscar dessina et coloria mon voltigeur-modèle. Pour ne pas se gâter complétement la main, il lui passa une couche de vert sur le visage, et me fournit un spécimen assez remarquable. Il est vrai que je lui avais prodigué mes conseils.

J'étais résolu à frapper le grand coup. Le premier jour où la compagnie se trouva de nouveau convoquée, je fis exécuter un roulement significatif et former le cercle. Tous les gradés étaient à mes côtés : la réunion avait quelque chose de solennel. Quand le silence se fut établi, je pris la parole :

« Camarades, leur dis-je, les grandes institutions ne vivent que par la tenue : hors de la tenue point de salut pour elles.

1. Il n'est pas sans intérêt de rappeler que ceci se passait à l'époque où l'uniforme était arbitraire, et avant qu'une loi en eût fixé définitivement tous les détails.

Sous ce rapport, la compagnie laisse beaucoup à désirer; elle manque d'esprit de corps, d'émulation, de discipline. Les grenadiers du Puget lui marchent sur le ventre. Cela durera-t-il toujours, répondez-moi?

— Non! non! répétèrent à la ronde nos voltigeurs.

— A quoi cela tient-il, camarades? A quatre ou cinq brimborions qui donnent à l'homme l'air troupier, l'air *ric-à-rac*, le galbe militaire et l'œil à dix pas devant lui! Voilà où gît le lièvre. De quoi se compose, après tout, cette compagnie du Puget? D'huissiers, de procureurs, de détaillants, d'épiciers, de tailleurs, exactement comme la nôtre. Ces gens-là n'ont subjugué aucune espèce de Trocadéro. Eh bien, ils font de l'effet; ils simulent parfaitement les vieux de la vieille.

— Parfaitement, reprit Oscar, pour appuyer l'impression que produisait mon discours.

— Aussi les gloires, les honneurs sont pour eux. On dirait qu'ils sont toute la garde nationale : le général les comble de poignées de main, le colonel d'état-major les porte dans son cœur, l'état-major du Carrousel leur fait passer du champagne aux jours de garde, la cour même les voit d'un très-bon œil. Un de ces quatre matins on les décorera en masse.

— En masse, dit Oscar faisant écho.

— Voltigeurs, repris-je en élevant la voix, voilà un exemple. Les compagnies sont ce qu'elles veulent être. Quand vous le voudrez, il n'y aura pas dans Paris de soldats citoyens dignes de vous déboutonner les guêtres. Logez cela sous vos oursons, et nous donnerons du fil à retordre aux plus fendants. »

Évidemment mon auditoire était ému, ébranlé. Les voltigeurs prodiguaient les signes d'adhésion, ils échangeaient entre eux des paroles d'assentiment. Je ne laissai pas refroidir les impressions favorables. Prenant des mains du sergent-major les deux gravures coloriées, je les fis circuler dans les rangs, où elles obtinrent un accueil enthousiaste. La couleur jaune saisissait l'œil, et Oscar avait eu le soin d'y

répandre des tons dorés qui flattaient beaucoup le regard.

« Voltigeurs, leur dis-je, voilà votre type, que vous en semble? »

Il n'y avait pas à s'y méprendre, le costume était adopté : à peine deux ou trois partisans de l'ancien capitaine osaient-ils hasarder quelques critiques de détail. Je me recueillis alors, et ajoutai :

« Camarades, ce n'est pas tout que le costume : il y a encore la discipline. Dans la garde nationale elle ne peut être que volontaire : ce sont des arrangements de famille. Voici donc une petite charte que je vous propose, et sur laquelle nous aurons à délibérer, article par article. On prendra l'engagement d'honneur de s'y conformer. »

CHARTE DE LA COMPAGNIE PATUROT.

Art. 1er. La compagnie adopte à tout jamais, comme costume de rigueur, grande et petite tenue, les deux modèles ci-annexés, dessinés et coloriés par M. Oscar, peintre ordinaire de Sa Majesté.

Art. 2. A partir du 1er mars prochain, la compagnie sera costumée toute entière conformément aux modèles. Les délinquants seront punis d'une amende de 10 fr. pour chaque garde de retard.

Art. 3. Si les infractions au costume ne sont pas générales, mais partielles, l'amende sera de 1 fr. pour chaque article en contravention.

Art. 4. Les gants de daim sont de rigueur; les sacs également. L'usage des lunettes et binocles est prohibé sous les armes, sous peine de 1 fr. d'amende, et de 5 fr. pour la récidive.

Art. 5. Les voltigeurs dont les formes dépassent les proportions ordinaires seront invités à suivre un régime plus approprié aux exigences du coup d'œil sous les armes. Ceux qui persévéreraient dans un embonpoint funeste seront relégués au second rang et condamnés à des patrouilles hors de tour, dans l'intérêt de l'alignement général.

Art 6. Les uniformes, les oursons et les accessoires devront, autant que possible, sortir des mêmes magasins, afin que le confectionnement en soit plus régulier. Les membres de la compagnie se désintéressent formellement de toute prétention à ces fournitures.

Art. 7. Chaque voltigeur recevra un numéro d'ordre, et les dispositions dans les rangs se feront d'après ces numéros. Il sera très-militaire d'appeler un homme par son numéro dans tout ce qui concerne le service.

Art. 8. La compagnie Paturot se décerne à elle-même, dès aujourd'hui, le titre de *Compagnie modèle*. Elle s'engage, sur l'honneur, à réclamer la restitution des cendres du grand homme.

Art. 9. Le produit des amendes formera une masse destinée à perfectionner le costume. Une cotisation volontaire sera imposée pour l'amélioration des tambours.

Art. 10 et dernier. La compagnie vote, à l'unanimité, des remerciments à M. Oscar, peintre ordinaire de Sa Majesté, pour les deux modèles ci-annexés. De son côté, M. Oscar déclare qu'il se dessaisit en faveur de la compagnie de la propriété pleine et entière de ces objets d'art.

Fait au Carrousel, le..

PATUROT,
Capitaine en premier.

Pour copie conforme à l'original :

OSCAR,
Sergent-major, et peintre ordinaire de Sa Majesté.

Telle était cette pièce, qui complétait et sanctionnait mon plan de réforme. Elle ne passa pas sans difficultés. Un jeune avocat, qui s'était glissé dans la compagnie comme un serpent sous l'herbe, prit la parole, et chercha à établir que la loi que je proposais était une loi draconienne, un souvenir de la féodalité, une déplorable évocation du moyen âge. Nous ne nous attendions pas à cette sortie. Elle nous ébranla un instant; mais bientôt Oscar recouvra son assurance, et, avec l'intarissable verve qui ne l'abandonnait jamais, il prit à partie cet adversaire imprévu, et lui fit voir qu'il avait un maître dans l'art de la parole. L'avocat sentit qu'il s'était trop engagé. Par un retour adroit et familier à sa profession, il revint sur son point de vue, et prouva que notre projet était empreint d'une libéralité profonde et digne de la civilisation moderne. Ce revirement obtint un grand succès : c'est tout ce qu'avait cherché le stagiaire. Oscar le tint pour un homme d'esprit. Quoi qu'il en soit, la charte de la compagnie Paturot fut dès lors votée à l'unanimité et par acclamations.

Le costume s'exécuta; et, le premier jour du mois suivant, la compagnie arriva, dans des uniformes neufs, au poste

d'honneur des Tuileries. J'avais bien cru m'apercevoir, en la conduisant, que le jaune des parements, des torsades, des plaques, des boutons, des lisérés, des épaulettes, tirait un peu trop l'œil, et je commençais à regretter qu'Oscar se fût montré aussi prodigue de cette couleur. Hélas! quand le rapin adoptait une nuance, il la portait dans son cœur; c'était un culte, une idée fixe. Cependant, la tenue de nos voltigeurs offrait une régularité qui rachetait ce que le costume avait de trop voyant. Nous arrivâmes au Carrousel, où le général en chef nous attendait pour passer son inspection habituelle. Du plus loin qu'il aperçut cette compagnie jonquille, son air devint rogue, son front se rembrunit : le vieux guerrier n'aimait pas les singularités de l'uniforme. Il ne dit rien pourtant, et ordonna quelques évolutions. La compagnie manquait d'instruction militaire; la manœuvre n'était pas son fort, les voltigeurs s'embarrassaient les uns dans les autres, la queue cherchait la tête, les alignements ne se faisaient qu'avec peine. Tout cela augmentait la mauvaise humeur du soldat de l'empire; il se contenait mal, et laissait percer son mécontentement. Enfin, dans un moment critique, l'explosion eut lieu. Mon second rang tout entier, sur un changement de front, s'égara dans l'espace, et offrit le spectacle du plus affreux pêle-mêle. Le maréchal n'y tint pas.

« Concierge, s'écria-t-il avec sa voix de tonnerre, concierge, fermez les grilles du Carrousel: ces serins-là vont s'envoler!!! »

La manœuvre finit sur cette boutade. La leçon était dure; j'essayai d'en affaiblir la portée. A mes yeux, elle s'adressait moins au costume qu'à l'instruction militaire. Pour mériter le titre de compagnie modèle que nous nous étions décerné, il fallait faire quelques efforts, travailler l'école de peloton, s'élever même jusqu'à l'exercice à feu. C'est ainsi et seulement ainsi que l'on pouvait regagner l'estime du général, et marcher de pair avec les compagnies célèbres. Oscar se rangea de cet avis, et l'échec fut oublié. Seulement on décida que la

compagnie se livrerait désormais à la manœuvre sur une grande échelle. La plaine Saint-Denis fut désignée pour être le théâtre de ces expéditions, et, pendant un mois entier, mes voltigeurs s'y rendirent avec exactitude. Chacun d'eux emportait une trentaine de cartouches; on exécutait des feux de file, des feux de peloton; on simulait une petite guerre. Les évolutions ordinaires précédaient ou accompagnaient ces opérations stratégiques, et les bons effets d'une pratique soutenue se firent bientôt sentir. Un accident seul put interrompre le cours de cette éducation martiale. En homme défiant, je ne commandais le feu à mes voltigeurs que lorsque je me trouvais hors de la ligne de leurs fusils. Le lieutenant n'avait pas la même prudence, et mal lui en prit. Dans une décharge générale, il reçut à bout portant une baguette oubliée dans le canon. Heureusement le projectile frappa dans les parties charnues, et l'officier, ainsi embroché, en fut quitte pour quatre mois de traitement. Néanmoins, cette circonstance répandit quelque froideur sur l'exercice à feu, et la plaine Saint-Denis fut désormais délaissée.

On devine combien ces passe-temps militaires me détournaient de mon commerce et de mon ménage. Je ne m'appartenais vraiment plus : debout à cinq heures du matin, je rentrais au logis harassé, et n'y apportais pas toujours une humeur accommodante. Évidemment les honneurs me gâtaient et me jetaient dans une vie irrégulière. Malvina ne disait rien encore, elle souffrait en silence. De son côté Oscar s'impatronisait de plus en plus dans la maison. Quelques instances que j'eusse mises à l'attirer vers nos exercices et nos manœuvres, jamais il n'y avait paru. Le diplomate avait eu autre chose en vue : il songeait à gagner le terrain que je perdais, et se mêlait un peu trop des affaires que je négligeais. Mes écarts d'ambition entraient pour beaucoup dans ses chances, et il employait un art perfide à les aggraver.

Un matin que je revenais de l'exercice à feu, Malvina ne

se trouva pas, comme d'habitude, dans le magasin. Sans m'arrêter, je gravis l'escalier, ouvris la porte de l'appartement, et allais pénétrer dans la chambre de ma femme, quand je m'aperçus qu'elle n'était pas seule. Un dialogue était établi ; je distinguai la voix d'Oscar.

« Quoi ! madame Paturot, disait-il, c'est bien votre dernier mot ?

— Oui, monsieur Oscar, et n'y revenez plus... Viens ici, Alfred, ajouta ma Lucrèce en s'adressant à son fils, viens donc que je te débarbouille la figure. »

J'entrai sur ces paroles. La mère était occupée de la toilette de son enfant; Oscar, assis dans un fauteuil, semblait embarrassé, et ma présence fut loin de lui rendre son aplomb. Alors, aucun soupçon ne troublait mon âme : ce fut plus tard seulement que j'ouvris les yeux. Chère Malvina ! elle avait plus de bon sens, plus de tête que moi. Au lieu de comprendre le danger des assiduités du peintre, en véritable mari j'eus l'incroyable inspiration de lui dire :

« Oscar, tu déjeunes avec nous, n'est-ce pas ? »

J'étais un homme prédestiné.

IV.

LES AMBITIONS DE MADAME PATUROT

Quand le vertige s'empare d'une maison, ce n'est point à demi : rien de plus contagieux que l'exemple. Il y a d'ailleurs au fond du cœur humain un invincible besoin d'essais et d'expériences. Un succès, si grand qu'il soit, ne le remplit pas entièrement, c'est à peine une halte dans la voie des désirs. Tient-on jamais compte des résultats passés quand on aspire à une conquête nouvelle ? Les lois de l'ambition ressemblent à celles de la gravitation : l'intensité s'y accroît en

raison du chemin parcouru. Certes, j'avais obtenu du sort au delà de ce qu'un bonnetier peut en attendre ; huit cent mille francs, une femme aimable et fort experte, deux enfants qui venaient à souhait. Où est le bonheur, si ce n'est là, dans les joies de la famille, dans les douceurs de l'aisance ? Eh bien, cette situation ne me suffisait pas ; je prétendais à mieux : on eût dit que je voulais lasser le destin. Au premier souffle de la flatterie, ma vanité s'était échauffée ; elle avait entrevu un monde nouveau dont chaque jour la fortune me rapprochait. Au-dessus de moi et presque à ma portée, je voyais briller la classe qui dispose aujourd'hui de l'empire. J'étais en voie de l'atteindre ; encore un effort, encore quelque cent mille francs, et je prenais mon rang dans cette phalange de parvenus. Dans la mémorable nuit de mon suicide, mon pauvre oncle me l'avait dit : « Sois bonnetier, Paturot ; le vent « souffle du côté des bonnetiers et des marchands de chan- « delles. Un bonnetier peut aspirer à tout. Capitaine de la « garde nationale, conseiller municipal, maire peut-être, et « que dis-je maire ? conseiller d'État, député, ministre !!! « voilà ton programme, Jérôme ; suis-le, tu arriveras. »

Sois bonnetier, tu seras ministre !!! Ces mots retentissaient à mon oreille comme ceux des sorcières de Macbeth. Hélas ! que d'industriels les ont entendus comme moi, dans le silence des nuits, au milieu du tumulte de la journée ! Qui se résigne aujourd'hui à n'être qu'un simple marchand ? Qui n'a pas été un peu ministre en rêve, et même président du conseil ? C'est le travers du jour : chacun y sacrifie. La science politique n'est plus l'étude d'une vie entière, le fruit d'une spéculation assidue ou d'une pratique patiente ; elle s'apprend dans les comptoirs, dans les ateliers, au milieu des mécaniques et des bordereaux. Un manufacturier est transformé en Colbert du jour au lendemain, et il se partage dès lors entre les soins de l'État et les foulons de ses fabriques. Faut-il le dire, esprit de corps à part, notre classe est arrivée trop tôt au pouvoir pour

sa gloire; elle aurait eu besoin d'un plus long noviciat; elle poursuit son éducation aux dépens de la force, de la grandeur; de la dignité du pays. Le propre du commerçant, du manufacturier est de voir d'abord dans les choses ce qui le touche, c'est une des qualités, un des titres de la profession. On n'y réussit qu'à ce prix. Or cette vue personnelle devient un dissolvant dans les affaires publiques, qui exigent surtout de l'étendue dans l'esprit et du désintéressement dans le cœur Il se peut qu'avec le temps la classe industrielle s'améliore, qu'elle se mette à la hauteur de ses nouveaux devoirs, qu'elle s'élève jusqu'à la politique; mais il n'en est pas moins vrai que les grandeurs l'ont surprise avant qu'elle fût apte à en porter le fardeau, et qu'elle a introduit dans la vie publique deux germes de décadence : la faiblesse dans les desseins, et les petits calculs de positions et de personnes.

J'en parle en converti, on peut me croire. Que n'ai-je aperçu, avant de m'y engager, les piéges de cette existence et les déceptions dont elle est semée! Les industriels qui aspirent à se transformer en médiocrités parlementaires ou ministérielles ignorent ce qu'il en coûte de servir plusieurs maîtres et de porter deux souquenilles : l'une d'homme public, l'autre de marchand. Sans doute, l'État est bon prince; il souffre des incapacités de tout le monde, et n'en rend personne responsable. C'est ce qui pousse vers ce service des prétendants si nombreux. Les expériences se font aux frais du trésor; heureuses ou malheureuses, il paye sans murmure et sans recours. Ainsi, à ce point de vue, le risque est nul; mais les honneurs ont d'autres embarras, d'autres ennuis. A peine étais-je capitaine d'une compagnie modèle, et déjà je les voyais fondre sur moi. J'avais des envieux, des ennemis; mon propre parti commençait à se fractionner. A la tête des mécontents figurait un herboriste qui ne pouvait pas pardonner à ma maison l'indifférence qu'elle affectait en matière de tilleul et de camomille. Quoique cet homme fût peu considé-

rable, l'activité chez lui suppléait à l'influence : son opposition n'ébranlait pas mon autorité, mais elle troublait mon repos. A la rigueur, j'aurais pu désarmer mon adversaire en lui prodiguant les commandes, sauf à précipiter ma famille dans les sédatifs qui ont pour base la guimauve et la graine de lin. Je ne le fis pas, en vue de ma dignité ; je dédaignai ce complot des infusions méconnues, je résistai à cette conjuration des plantes médicinales.

Au milieu de ces premières distractions de la grandeur, mes affaires n'avaient pas souffert. Malvina demeurait toujours au poste d'honneur, c'est-à-dire, au comptoir et à la vente. L'inventaire qui s'achevait allait porter à un million le chiffre de notre fortune. Un article seul, une sorte de *cache-nez* dont elle avait eu l'idée, et qui s'était exécuté sous ses yeux, nous donnait plus de vingt mille francs de bénéfices. Les assortiments courants ne faisaient que paraître et disparaître : aux approches de l'hiver, le magasin était littéralement assiégé par les acheteurs. Cela dura ainsi jusqu'à ce qu'un événement singulier fût venu bouleverser notre maison et changer du tout au tout la vie calme que nous avions menée jusqu'alors. Cet épisode fut décisif, il demande à être raconté avec quelque détail.

Dans la clientèle élégante que nos articles de fantaisie avaient attirée, se trouvait une grande dame que l'on nommait la princesse palatine de Flibustofskoï. C'était une personne un peu mûre, mais pleine de majesté ; elle avait cet éclat qui tient à la fois de la nature et de l'art, et qui atteste des soins de conservation unis à une santé prospère. Rien de plus magnifique que ses épaules, de plus potelé et de plus royal que sa poitrine et les attenances. Si le regard était un peu fier, des cils noirs, d'une longueur idéale, lui donnaient on ne saurait dire quelle expression douce et quels tons veloutés. Tout dans cette femme accusait de la race : le port impérial, des cheveux cendrés à reflets bruns, une coupe de

visage d'une distinction parfaite, un pied et une main admirables. Sa voix avait conservé le timbre argentin qui est ordinairement l'apanage de la jeunesse; l'incarnat de ses lèvres était d'une pureté extrême; ses dents n'avaient pas de rivales pour la blancheur et pour l'émail. A la voir descendre de son brillant équipage, appuyée sur le bras d'un chasseur de bonne maison, on eût dit une déesse, une Junon ou une Niobé. Rien n'approchait du goût de ses toilettes : les fourrures du Nord, les riches étoffes, les joyaux, les objets de prix y contribuaient, mais sans affectation, sans étalage. Tout cela était merveilleusement porté; l'élégance en faisait excuser la richesse, la distinction en rehaussait la valeur. La princesse Flibustofskoï menait, d'ailleurs, un train de princesse : elle occupait, dans le plus beau quartier de Paris, un appartement somptueux, donnait des fêtes, avait une nombreuse livrée, vivait, enfin, sur le pied des plus grandes existences de l'aristocratie. Oscar qu'on ne prenait jamais au dépourvu, la connaissait; il la nommait *la providence des artistes*, ce qui m'autorisa à croire qu'il lui avait fait l'hommage onéreux de quelques-uns de ses herbages.

Sans que Malvina pût deviner pourquoi, la princesse Flibustofskoï l'avait prise depuis quelque temps en affection. Deux ou trois fois par semaine, son équipage s'arrêtait devant notre porte, ce qui était, pour les voisins, un objet de sourdes jalousies. Le marchepied s'abaissait, et la belle palatine venait s'asseoir familièrement près du comptoir de Malvina, qu'elle honorait de visites très-longues. Les commis déployaient quelques colifichets, quelques objets de luxe, la princesse choisissait et engageait ensuite l'entretien. On connaît madame Paturot; on sait quel est son talent, sa facilité de parole; toute princesse qu'elle fût, madame Flibustofskoï ne pouvait pas lui en remontrer de ce côté. Aussi ces conversations devenaient-elles à peu près interminables : Malvina, une fois lancée, ne s'arrêtait plus; elle racontait sa vie à la princesse

et les vicissitudes qui l'avaient traversée, lui parlait de ses malheurs d'autrefois, de son bonheur actuel, de la prospérité de sa maison et du million en chiffres ronds qui allait se trouver au bout de l'inventaire. Ces détails semblaient intéresser beaucoup la palatine, et la liaison devenait chaque jour plus intime, sans toutefois franchir l'intervalle qui sépare un marchand du client. En retour des confidences de Malvina. la grande dame prodiguait les attentions délicates, les prévenances affectueuses, s'informait de ma santé, de celle de nos enfants, enfin débitait une foule de petits riens qui avaient du prix, venant d'une bouche aristocratique.

Bientôt la princesse palatine eut un parti dans ma maison : Malvina en raffolait; elle en parlait à toute heure, à tout propos. De loin en loin madame Flibustofskoï envoyait quelques jouets pour ma petite famille, et accompagnait ces envois de billets charmants. Mes enfants se déclarèrent donc en sa faveur, et eurent aussi son nom à la bouche. Notre bonne ne fut point insensible à quelques œillades du grand chasseur, et passa à son tour aux Flibustofskoï. Enfin Oscar, renchérissant sur le tout, célébrait sans relâche la haute position, la magnificence, la générosité de la princesse palatine. Il ne la nommait que la belle Moscovite, la majestueuse Moscovite, la superbe Moscovite, exaltait son goût pour les arts, et le talent de son cuisinier. Ainsi ma maison entière conspirait pour elle. Seul je résistais, seul je me défendais contre cette influence; mais quand je m'avisais d'émettre quelques doutes, de montrer quelque tiédeur, j'étais sûr de voir éclater une explosion universelle. Le peintre ordinaire de Sa Majesté s'exaspérait plus haut que les autres.

« Voilà comme tu es, Paturot, s'écriait-il, un sceptique, un vil sceptique! O industriels! vous ne savez que vous défier! où serait la foi sans les artistes?

— Mon Dieu, ne te fâche pas, Oscar.

— Non; mais c'est que le commerce altère vos facultés. Vous

vous y abrutissez, vous vous y encroûtez. Suspecter la princesse palatine, ô Jérôme ! ! !

— Mais, non !

— Une Flibustofskoï !

— Eh bien, non !

— Une aussi majestueuse Moscovite !

— Non ! non !

— Jérôme, va-t'en de ma part à l'ambassade russe ; demande le secrétaire de la légation, un jeune blondin ; dis-lui de te montrer la carte de l'empire des Russies, dressée par les ordres de S. M. l'empereur Nicolas ; tu y verras les terres de la princesse palatine.

— Mon Dieu ! je m'en rapporte...

— Cent cinquante werstes carrées, mesure locale ; tu convertiras la chose en hectares, pour avoir le droit d'en parler en France.

— A quoi bon ?

— Ce n'est pas tout ! Suis la récapitulation. Dix mille serfs et trois cent vingt-deux mille têtes de bétail paissant sur les rives fortunées du Don, département de l'Ukraine, sous-préfecture d'Azoff. Voilà ce que sont les Flibustofskoï ! Soupçonne encore, soupçonne !...

— Du tout, je me rends.

— Paturot, Paturot ! tes épaulettes t'égarent. De ce que cinquante épiciers, plus ou moins, t'ont porté au commandement d'une compagnie, tu te crois en droit d'accabler de tes mépris l'aristocratie européenne, d'insulter les blasons, de dédaigner les illustrations héraldiques. Mais sais-tu bien, malheureux, que si les alliés reparaissent en France, la princesse palatine pourra te faire tailler en pièces par quarante-quatre régiments de Cosaques ?

— Elle est donc bien puissante ?

— Riche à millions ! Jérôme. Elle possède des mines d'or dans les chaînes de l'Oural, à deux pas des Demidoff, ces

bienfaiteurs des critiques parisiens. Elle m'a fait une commande de trois paysages à cent écus la pièce : c'est princier, vois-tu. »

Ce dernier argument ne souffrait pas de réplique ; je cédai. Avec la maison entière, je fis chorus au sujet de la princesse Flibustofskoï, je la reconnus pour la palatine la plus généreuse et la plus adorable de l'univers. Au fait, pourquoi aurais-je montré plus de défiance ? Comme le disait victorieusement Malvina, la princesse payait comptant ; c'était un titre irrésistible. La conversation en resta là, notre majestueuse Moscovite avait l'unanimité. Du reste, pendant un mois, il en fut peu question ; elle venait moins fréquemment au magasin, et je soupçonnai Oscar de détourner sur ses paysages une portion de ses libéralités. Au fond, je n'étais pas fâché de cette froideur : instinctivement, je n'éprouvais que de la répugnance pour une intimité semblable. Malvina, au contraire, regrettait beaucoup ses causeries avec la grande dame, et ne savait comment expliquer sa réserve après tant d'assiduités. Un soir, au sortir de table, nous nous en entretenions dans le salon, quand tout à coup la porte s'ouvre, et un valet de pied annonce à haute voix :

Madame la princesse palatine de Flibustofskoï !

C'était elle, en effet, elle dans notre appartement ! Malvina croyait rêver, et je cherchais vainement à m'expliquer le motif de cette visite. La princesse alla droit vers ma femme :

« Ma toute belle, dit-elle d'une voix caressante, je viens vous surprendre jusque chez vous. Chassez-moi, si je suis une indiscrète.

— Princesse, répondit madame Paturot, fière et troublée à la fois de l'honneur qu'on lui faisait, c'est trop de bonté... je suis vraiment confuse... Peut-être n'a-t-on pas su vous servir à votre gré là-bas ?... Pardon, je vais descendre.

— Non vraiment, non, ma charmante ; c'est vous que je viens voir. »

En même temps, elle se retourna de mon côté; et, m'adressant le plus gracieux des sourires :

« Ah! c'est monsieur Paturot!

— Madame la princesse, répondis-je en m'inclinant.

— C'est bien, Monsieur. Il y a longtemps que je désirais vous rencontrer. J'ai des reproches à vous faire.

— A moi! madame la princesse?

— A vous, Monsieur. Quand on a tout ce qu'il faut pour briller dans le monde, on ne s'enfouit pas dans une arrière-boutique; on se produit, on se fait voir.

— Ah! princesse...

— Et votre femme, Monsieur, vous voulez donc l'enterrer vivante! On ne l'aperçoit nulle part, et elle serait si bien partout! Tant d'esprit et de grâce!... Seriez-vous jaloux, par hasard, Monsieur?

— Lui, princesse, répondit Malvina, lui jaloux; il n'y a pas de danger; c'est moi qui ai fait son éducation.

— A la bonne heure! mais pourquoi alors ce séquestre, cette solitude?

— Princesse, cela s'explique, dis-je un peu embarrassé; le manque d'occasions...

— Pitoyable défaite, Monsieur; dites plutôt que vous êtes un despote; que vous tenez votre femme sous des plombs de Venise.

— Pauvre chat, dit Malvina venant à mon secours, comme on le calomnie!

— Ne l'excusez pas, ma belle, il est impardonnable. Voulez-vous parier, Monsieur, que votre femme ne sait pas seulement ce que c'est que le Théâtre-Italien, et comment chante Rubini?

— Pour ça non, dit naïvement Malvina.

— Eh bien, vous le voyez, les tyrans de l'antiquité n'en faisaient pas pire. Malheureuse victime! ajouta-t-elle d'un air compatissant. Vivre sans musique italienne : c'est un cas de séparation. »

Puis se retournant vers moi :

« Monsieur, dit-elle, vous avez abusé du droit de la force ; nous nous révoltons. Je vous enlève votre femme pour ce soir ; je l'emmène aux Italiens. Permis à vous de nous suivre.

— Princesse, que d'honneur !

— Capitaine Paturot, ajouta la sirène, je veux vous présenter au feld-maréchal Tapanowich, gouverneur des colonies militaires de la Crimée. Entre guerriers, on est fait pour se comprendre. »

Cette voix, ce langage, ce regard exercèrent sur moi une sorte de fascination. Je ne cherchai pas alors à m'expliquer ce qui pouvait motiver, de la part de la grande dame, une démarche aussi étrange et aussi inattendue. Machinalement je me laissai entraîner ; j'obéis à ce prestige. Malvina seule éleva diverses objections que la princesse détruisait une à une. Elle n'en voulait pas démordre ; il fallait se rendre aux Italiens avec elle, prendre place à ses côtés dans sa voiture et dans sa loge, subir les honneurs et affronter le cérémonial de cette intimité. Enfin, madame Paturot céda : la vanité l'emporta sur la raison. Dès ce moment, ce fut une tout autre femme. Aucune de mes chimères n'avait laissé de traces dans son esprit ; ni mes épaulettes, ni la perspective de fonctions municipales ne l'avaient profondément touchée. Dans la carrière des grandeurs, elle ne voyait rien qui méritât une attention sérieuse. Mais cette fois, il s'agissait de toilette, d'exhibition publique ; il s'agissait de se décolleter, de se caparaçonner, de se lancer dans les falbalas et les panaches, de se produire au milieu de cette société choisie, étalage vivant de pierreries et de dentelles. Les ambitions de ce genre, une femme les comprend toujours, et madame Paturot plus qu'une autre. Aussi allait-elle et venait-elle, comme si une tarentule l'eût piquée, tantôt ne sachant à quelle toilette s'arrêter, tantôt regrettant de n'avoir pu se préparer un peu à l'avance. La princesse la conseillait et la calmait de son mieux.

« Allons, ma toute belle, point d'extravagances... c'est divin comme cela... Voyez-moi ; on va simplement aux Bouffes quand on le veut ;... il n'y a que les Anglaises qui se découvrent obstinément les épaules, et Dieu sait à quel point !.., une autre fois nous ferons comme elles... il faut varier... Je vous enverrai mes faiseuses... Allons, venez, vous êtes délicieuse ainsi. »

Malvina termina ses apprêts ; mais dès ce moment, elle se promit de ne plus se laisser surprendre, et d'avoir des toilettes qui ne fussent pas improvisées. Les goûts de luxe et d'élégance sont instinctifs chez les femmes ; ils peuvent sommeiller, un rien les réveille. C'est par là que madame Paturot devait se laisser séduire. Quant à moi, pour faire honneur à la princesse, je crus devoir me revêtir de mon uniforme.

« Fi donc, Monsieur Paturot, me dit-elle en m'apercevant : les épaulettes sont de très mauvais goût aux Bouffes. C'est bon tout au plus pour les Tuileries. »

J'endossai un frac noir, et me mis galamment à la disposition de la noble palatine. Pendant ce temps, elle avait daigné se mêler aux jeux de ma petite famille avec une grâce et un abandon adorables. Impossible de se montrer plus avenante et plus affectueuse, Qui eût dit, à la voir aussi affable, qu'elle avait des mines d'or et d'argent dans l'Oural, et trois cent vingt-deux mille têtes de bétail dans les campagnes de l'Ukraine !

V.

MADAME DE PATUROT DAME PATRONESSE. — LES INONDÉS DU BORYSTHÈNES. — UN FESTIVAL.

Malvina était lancée ; le feu avait repris aux poudres. Cette ardeur que les soins du commerce et du ménage avaient amortie venait d'éclater de nouveau ; le babil reverdissait ; la pé-

tulance avait reparu. La princesse Flibustofskoï ne pouvait plus se séparer de ma femme. A chaque instant c'étaient des fêtes, des distractions, des occasions de dépense. Il existe à Paris une grande société fort mêlée, où il suffit d'un titre exotique et de beaucoup de luxe pour se produire, pour faire de l'effet. Par une sorte de convention, on y vient de toutes parts comme sur un terrain neutre, sans que cela puisse engager ni compromettre. Le faubourg Saint-Germain et la haute finance s'y rencontrent avec la diplomatie, les plus beaux noms comme les plus brillantes fortunes; seulement chacun s'y tient sur un pied de réserve, et ne se livre qu'avec précaution. On pourrait même, dans ces nombreuses assemblées, distinguer les divers petits groupes qui évitent de s'y confondre. Ce qu'on y cherche, c'est l'éclat et le luxe, non l'intimité. Personne ne voudrait encourir la responsabilité de quelques admissions suspectes, ni approfondir les existences problématiques qui circulent dans ces réunions trop accessibles.

La princesse était alors la divinité de ce monde à part : le feld-maréchal Tapanowich l'aidait à en faire les honneurs. Ce militaire était un gros homme, trapu, à moustaches grises. Les souvenirs de l'invasion de 1815 lui étaient familiers : il y avait joué un rôle comme aide de camp de Kirchakoff. Du reste, ses petits yeux gris semblaient s'être adoucis en faveur de madame Paturot, et il m'honorait de poignées de main à la tartare qui me disloquaient les articulations. Quand Malvina, retenue par des affaires, restait deux jours sans aller chez la princesse, celle-ci lui dépêchait le feld-maréchal pour l'enlever, comme il le disait, militairement. C'était tantôt un bal, tantôt un concert, une promenade au bois ou une course de chevaux. Ma femme éleva d'abord quelques objections, puis elle finit par se livrer tout entière à cette existence nouvelle. Le comptoir fut abandonné; la surveillance du magasin retomba sur le premier employé, qui obtint de l'avance-

ment et des honoraires proportionnés à ses fonctions. La vie du monde est une besogne incompatible avec d'autres occupations et d'autres devoirs. Ces femmes, que l'on appelle oisives, dépensent une incroyable activité et des ressources d'imagination prodigieuses pour suffire au rôle qu'elles ont librement choisi. Il faut inventer des parures nouvelles, pressentir les rivalités de toilette, les déjouer, remporter des triomphes éclatants, et ne pas s'exposer à des défaites; il faut avoir l'œil à tout: aux marchandes, si promptes à la trahison, à l'espionnage des soubrettes, à ces mille petites ruses que les beautés à la mode emploient les unes vis-à-vis des autres; enfin, étudier, connaître à fond la stratégie des coquettes, non moins compliquée que celle de la guerre. Le vulgaire appelle cela des femmes de loisir: il les calomnie: aucune des servitudes volontaires dont parle La Boétie n'est comparable à cette servitude. En fait de chaînes, les plus lourdes et les moins faciles à briser sont celles que l'on rive soi-même.

C'était dans ce courant que madame Paturot se laissait peu à peu entraîner. Naturelle et bonne fille, elle n'y mit pas d'abord de grands apprêts, se laissa éclipser sans murmure, et se résigna à ne figurer que sur un plan secondaire. Mais peu à peu le spectacle de ces vanités réveilla la sienne; le contact de ces prétentions altéra le laisser-aller charmant de son caractère: elle devint pincée, jalouse et mauvaise langue. Sa verve de grisette ne l'avait pas abandonnée, et elle s'en servit souvent pour se faire respecter des pimbêches de l'aristocratie du comptoir et de l'atelier. Du reste, une fois livrée au monde, Malvina ne s'appartint plus: nos enfants étaient à la merci des bonnes; la maison de commerce à la garde des employés; les dépenses du ménage à la discrétion de la domesticité. C'était une anarchie, un désordre complets. Malvina avait à peine le temps de donner une audience aux ouvrières en robes et en chapeaux, au joaillier, à la modiste, à la marchande de chaussures. Une partie de la journée s'écou-

lait en courses, et presque toutes les nuits se consumaient en veilles fatigantes. Je succombais à ce nouveau service. Les poëtes, en parlant des femmes, les qualifient volontiers de sexe faible : c'est sexe de fer qu'il faudrait dire. Les voit-on jamais demander grâce au bal ? et quand elles s'y sont démenées, agitées pendant des heures consécutives, ne sont-elles pas toujours prêtes à recommencer le lendemain ! Sexe faible ! Le sexe fort n'en ferait pas autant.

Nous étions devenus les habitués de l'hôtel Flibustofskoï. Pour sauver les apparences aux yeux des grands noms russes qui fréquentaient cette maison, le feld-maréchal Tapanowich avait pris sur lui de nous anoblir. Les valets avaient le mot d'ordre ; on annonçait toujours : *Monsieur et madame de Paturot !* Je voulus faire quelques observations au sujet de cette particule d'emprunt ; Malvina s'y opposa, et traita mes scrupules de puérils. En effet, d'autres invités se montraient moins rigoristes, et cette usurpation de titres semblait être la monnaie courante du lieu. Le Tartare ne faisait grâce à personne, la livrée avait reçu à ce sujet des instructions inflexibles. Il fallait s'y résigner : j'étais *de* Paturot. Au bout de quelques jours cela me paraissait sonore et naturel.

La maison de la princesse avait un avantage qui la faisait rechercher de tout Paris : on s'y amusait. La plus grande liberté y régnait ; l'étiquette en était bannie. On y avait organisé un théâtre de salon, ouvert presque à tout venant. Le feld-maréchal exerçait bien une espèce de police ; mais quelques mots flatteurs adoucissaient le Tartare, et le rendaient au sentiment de la civilisation. La troupe se composait des dames les plus décolletées du grand monde, et des jeunes gens les plus susceptibles d'éducation dramatique et musicale. On se formait beaucoup par les répétitions ; on se disait, à l'aide du chant et du dialogue, toutes les douceurs imaginables : exercice fort récréatif pour les rares époux légitimes admis à ces études préparatoires ! Quelquefois, lorsque l'in-

tention n'etait pas suffisamment sentie par le jeune premier, il fallait revenir à la charge, étudier la scène à part dans le plus strict tête-à-tête, se pénétrer de la situation, entrer dans l'esprit de l'intrigue amoureuse. Là était le triomphe des sujets d'élite, et plus d'un cavalier à barbiche qui avait débuté comme un novice, sortit des mains de ces dames comédien achevé. Madame Paturot choisit son emploi; elle se voua aux Déjazet et aux rôles culottés. Modestie à part, son succès fut le plus franc qui eut lieu sur ce théâtre, où elle naturalisa, avec une grande délicatesse de dessin, une danse que l'autorité entoure de quelques persécutions.

Désormais le nom de ma femme était inséparable de celui de la princesse. On ne faisait rien à l'hôtel Flibustofskoï sans consulter madame Paturot; l'influence du feld-maréchal lui-même s'inclinait devant celle-là. Un jour, Malvina, en entrant dans la chambre de la palatine, la trouva fort affairée.

« Que vous venez à propos, ma toute belle, j'allais vous envoyer chercher. Nous allons avoir de la besogne, ces jours-ci.

— Qu'y a-t-il donc? répondit Malvina.

— Il y a, mon adorable, que le Borysthènes a pris la fantaisie de déborder. J'ai des lettres qui racontent la catastrophe: c'est à fendre le cœur. Vous avez là une jolie robe.

— Où est ça, le Borysthènes, dit Malvina, qui n'était pas de première force sur la géograpbie

— Mais dans notre pays, ma chère; vous ne vous faites pas une idée du désastre! Des villages engloutis, des troupeaux emportés, une inondation à douze lieues à la ronde; des familles se réfugiant sur la cime des arbres, des poupons flottant dans leurs berceaux, tout ce qu'il y a de plus affreux. Qui vous fournit vos guimpes, mon enfant? Celle-ci est de bon goût.

— Palmyre. Eh bien, ce Boriscrène?

— Borysthènes! ma mignonne, célèbre par une romance

de l'empire ; Borysthènes, retenez bien le mot : il devien notre propriété. Nous allons créer une classe d'affligés qui nous appartiendra : celle des inondés du Borysthènes.

— Connu !

— Oui, mon enfant, connu, très-connu ! Il est des salons qui ont accaparé les Polonais, d'autres les réfugiés espagnols, d'autres les pensionnaires de la liste civile. C'est leur bien ; ils ne veulent pas qu'on y touche. Nous aurons les inondés du Borysthènes : voilà une rivière qui ne pouvait déborder plus à propos.

— Au fait, nous n'en sommes pas la cause : c'est Dieu qui fait la pluie et le beau temps.

— Et nous, ma petite, nous allons jouer le rôle de la Providence. Allez, cela fera du bruit. J'ai des plumes dévouées dans les journaux de Paris ; nous remuerons l'Europe. Savez-vous à quoi je m'occupais quand vous êtes entrée ?

— Pas le moins du monde !

— A dresser la liste des dames patronesses. Les premiers noms du globe ! lisez : l'archiduchesse de Poupoulakowen, la margrave de Chiroukalich, l'ambassadrice comtesse de Marmelada, la marquise de Pomparamon, madame de Paturot, etc., etc.

— En effet, c'est bien composé !

— Trente noms comme ceux-là, ma toute belle ! ! ! Les journaux inséreront ma liste. J'y joins quelques femmes de lettres et des épouses de financiers comme assortiment. Le public est si bizarre : il en faut pour tous les goûts.

— Et ensuite ?

— Ensuite, nous aurons des ventes, des loteries, des représentations extraordinaires au bénéfice de nos inondés du Borysthènes ? Il faut que ces malheureux nous bénissent. Nous les inonderons de bienfaits.

— Un bienfait n'est jamais perdu, » dit sagement Malvina.

En effet, les inondés du Borysthènes devinrent bientôt

célèbres. La princesse Flibustofskoï les prit ouvertement sous sa protection, et débuta par une tombola à leur profit. Des récits pittoresques parurent dans les journaux, et un artiste en romances en médita, à leur intention, une qui se terminait ainsi :

De vos bienfaits n'arrêtez pas le cours,
Beautés de la moderne Athènes,
Accourez toutes au secours
Des inondés du Borysthènes

Le chant était plaintif ; il eut un succès prodigieux dans les salons : les larmes coulaient de tous les yeux, et la loterie qui survenait arrachait l'or et l'argent de toutes les bourses. D'un autre côté, des doigts de fée travaillaient sans relâche à de petits ouvrages de broderie destinés à une vente publique dans l'intérêt des inondés. Quand le nombre des objets offerts fut considérable, on créa un ingénieux petit bazar dans lequel s'installèrent des princesses assaisonnées de femmes célèbres dans les lettres et dans les arts. Malheur à l'imprudent qui s'aventurait dans cette enceinte à la poursuite de quelques babioles ! Les lombards du moyen âge étaient plus accommodants que ces sirènes de la bienfaisance. Elles ajoutaient au prix de l'objet celui des œillades qu'elles prodiguaient pour le vendre, et faisaient sans sourciller de la véritable usure au profit du malheur. Les marchandes étaient belles, la recette le fut aussi : les inondés du Borysthènes y trouvèrent une somme ronde. Madame Paturot se surpassa ; son génie pour la vente se produisit en cette occasion, accru de toute la noblesse du motif. A l'en croire, tous les objets qu'elle débitait avaient été confectionnés par l'impératrice de Russie, et elle les évaluait en conséquence. Elle vendit à un lord une paire de bretelles cent cinquante francs, mais le lord crut avoir sur les épaules un objet sorti des mains de la grande-duchesse Olga.

Les inondés du Borysthènes avaient donc parfaitement réussi. La princesse voulut pousser les choses jusqu'au bout,

et leur procurer un *festival*. Pour cela elle s'adressa à l'artiste breveté qui exécute ce genre de plaisanteries. Après avoir secoué quatre fois sa crinière, l'artiste promit. Billets à quinze francs; neuf cent soixante et douze exécutants, une messe de mort, et le *Combat des Horaces et des Curiaces* mis en musique : voilà quel fut son programme court, mais significatif. On prit jour, tous les cuivres disponibles furent arrêtés à l'avance, ce qui ne devait nuire ni aux instruments à vent, ni aux instruments à cordes.

« Princesse, disait l'artiste en agitant sa chevelure, je retrouverai pour vous l'hymne de la création, perdu depuis le déluge. »

Le jour du festival arriva : les patronesses avaient admirablement opéré, tous les billets étaient placés, la grande société de Paris était accourue. L'artiste n'avait voulu laisser à personne le soin de conduire son œuvre. Il siégeait au pupitre, à cinq mètres au-dessus du niveau des flots de l'orchestre. Dans le périmètre étaient disposés les croque-notes chevelus jugés dignes d'applaudir avec discernement. Lui, cependant, l'artiste, le révélateur musical, promenait son regard sur l'assemblée, cherchant à rappeler à l'ordre une incommode mèche de cheveux, et s'inspirant d'avance du succès qu'il allait obtenir. Parlez-moi du génie pour donner de la confiance; c'est à cette pierre de touche qu'on le reconnaît.

Mais silence, le festival a commencé. La première note est de celles qui firent tomber les remparts d'une ville de Judée. Heureusement, la salle est solide; elle résiste; la vie est sauve si les oreilles ne le sont pas. La messe funèbre en douze parties s'est passée sans accident; il ne reste plus à entendre que le *Combat des Horaces et des Curiaces*. Plus d'une fois j'avais ouï parler d'un procédé imaginé par l'inventeur du festival, lequel procédé consiste à mettre la vie publique et privée en musique. On racontait à ce sujet des anecdotes extraordinaires, entre autres celle qui lui était arrivée dans

un restaurant. Ayant à demander un fricandeau à l'oseille, le grand artiste tira un flageolet de sa poche, et se mit à moduler quelques sons :

Ta deri dera ! Ta deri dera !

Le garçon ne s'y trompa point ; il n'hésita pas un instant, et apporta le fricandeau demandé. Voilà comment le génie ferme la bouche aux détracteurs.

Le morceau capital de la soirée était donc le *Combat des Horaces et des Curiaces*. L'artiste l'aborda du haut de son pupitre, avec tout le sang-froid que lui laissait l'opiniâtre mèche de cheveux vendue à ses ennemis. A mesure qu'il marquait la mesure avec sa tête, cette mèche malintentionnée s'égarait sur son front, dans ses yeux, le gênait, l'aveuglait, lui donnait un aspect ébouriffé et malheureux. N'importe, le combat commence ; attention !

Baoum, baoum, baoum, la la la, tchinn !

Ce qui veut dire que les Horaces, avant de partir pour leur duel, demandent la bénédiction paternelle, le pied droit en avant et les trois glaives à la hauteur de l'œil. Un triolet exprime la douleur des femmes qui assistent à ce spectacle, et un point d'orgue l'inflexibilité du vieillard.

Tra la la la ! la la ra ! la ra la ! pschh !

Les champions sont dans l'arène ; l'un des Horaces vient de succomber ; une sixte diminuée l'indique avec une profonde amertume ; on voit l'autre très-détérioré, tandis que les Curiaces n'ont encore que des blessures légères. Dans un petit solo de violes, le troisième Horace laisse pressentir l'idée du stratagème qui doit le sauver ainsi que Rome.

Tideri ! tiderideri ! la la la ! boum !

Il ne reste plus qu'un Horace debout contre les trois Cu-

riaces. Rome est fort compromise, comme le témoignent les trombones. D'un autre côté, les ophicléides célèbrent le triomphe des Sabins, non sans y mêler quelques réticences de contre-basse, qui ont l'air de dire : « Rira bien qui rira le dernier. » L'Horace vivant continue à comploter à l'aide des hautbois et des petites flûtes. Il est impossible, au mouvement d'*andante sostenuto*, de ne pas comprendre que cet homme a son idée, et qu'il ne faut pas trop tôt chanter victoire.

Ti ta ra ta ta ta ! Ti ta ra ta ta ta ta !

Le stratagème est en pleine voie d'exécution ; tout le monde en est dupe. Les trompettes à clef chantent la joie des Sabins, les bassons exhalent l'indignation des Romains ; mais tout à coup, sur une reprise de clarinettes et un *da capo* inattendu, la chance tourne. Un Curiace tombe ; coup de tamtam, et fanfares de clairons. Le fifre exprime les cris déchirants de la famille. — Fugue de violons ; le second Curiace mord la poussière. Évidemment le stratagème est des plus heureux ; quelques trilles de flageolet en font compliment au dernier Horace. Ce qui lui reste à faire n'est plus qu'une simple formalité : il marche vers le dernier Curiace, et le massacre avec une rentrée d'altos. Chœur général des Romains, et *tutti* d'instruments. On entend tirer le canon pour préluder à l'invention de la poudre.

Ce morceau, dont je n'ai pu donner qu'une idée très-imparfaite, termina le festival. Le héros de la soirée était encore assis devant son pupitre, mais vaincu par les émotions de l'enfantement, et noyé dans sa mèche de cheveux toujours rebelle. On comprit qu'avec le dernier Curiace le festival était fini. Les croque-notes chevelus, disposés dans les angles de la salle, s'élancèrent vers le *maestro* pour le porter vers son carrosse, et en dételer les chevaux ; lui pourtant, en génie modeste, se déroba par une porte de derrière, demanda son manteau et ses socques, et alla rédiger l'article de la même

main qui avait écrit la partition et tenu le bâton de mesure. Les génies modernes sont ainsi faits : ils cumulent toutes les gloires, et suffisent à tous les devoirs.

Ainsi se passa le grand concert au bénéfice des inondés du Borysthènes.

VI.

LES CHANTEURS DE SALON. — LES TROIS DIXIÈMES MUSES.

Décidément nous étions lancés dans le grand monde : j'étais devenu l'esclave du soulier verni, et Malvina puisait à pleines mains dans la caisse de la maison de commerce. Comment se produire sans diamants? il avait fallu des diamants; sans dentelles? on avait donné dans les dentelles ; sans fourrures? on s'était procuré des fourrures. Il en est de la toilette comme de toute passion ; ce que l'on a sert tout au plus à faire ressortir ce qui manque; un désir assouvi engendre un autre désir. Avec le goût de la parure arrivent d'ailleurs tous les préjugés d'état. Porter une robe deux fois, fi donc! c'est bon pour des gens de rien. Les parvenus sont surtout intraitables dans ces détails : ils prétendent lutter avec l'argent contre la naissance et contre la supériorité intellectuelle. L'un des soucis de Malvina, l'un des tourments de sa position nouvelle était qu'on ne reconnût sous ses riches atours une grisette endimanchée. Notre coffre payait les frais de cette préoccupation.

Dans l'une des premières soirées où nous parûmes, je ne pus m'empêcher de remarquer un cavalier, pourvu d'un collier de barbe resplendissant et de petites moustaches noires du meilleur effet. Quand il entra dans l'assemblée, un air d'épanouissement anima tous les visages, un sourire courut sur toutes les lèvres. Les dames les plus considérables, les beautés en vogue se levèrent pour aller vers lui, et firent

assaut d'empressement. C'était à qui obtiendrait un mot, un regard, un geste. L'objet de tant de prévenances ne s'en montrait pas moins réservé, et s'avançait vers le piano, pour y déposer un rouleau qu'il tenait à la main.

« Voilà, me disais-je, quelque prince du sang, quelque ambassadeur. »

Curieux de vérifier ma conjecture, je me penchai vers un voisin, et le priai de me fixer sur la position sociale de cet heureux mortel.

« Ça, me répondit-il, c'est le célèbre Triffolato, l'empereur de la romance plaintive. Vous allez l'entendre chanter du Schuber et du Concone. Il y met un sentiment dont toutes ces dames sont folles. »

En effet, l'artiste poussa au piano une sorte d'esclave qui lui servait d'accompagnateur, appuya sa main sur le bois de l'instrument, se composa un maintien rêveur et mélancolique, enveloppa d'un regard conquérant les dames qui ornaient le salon, puis, sur un mode suave, il chanta :

Plaisir d'amour avait charmé ma vie,
Tourment d'amour va bientôt la finir.

Le silence le plus profond régnait dans l'assemblée ; le babil était généralement suspendu. Aussi le chanteur semblait-il triompher. Chaque note sortait avec une grande sûreté d'intonation ; la voix était parfaitement posée. Des acclamations, des extases, des larmes saluaient l'artiste, qui n'en paraissait ni plus ému, ni plus fier. Quand il eut exécuté trois ou quatre romances, il rassembla sa musique éparse, fit deux révérences, et se déroba à l'enthousiasme universel.

« Bravo! Triffolato, criait-on de toutes parts, bravo!

— Quel talent modeste! dis-je à mon voisin.

— C'est qu'il est attendu à dix heures chez la duchesse de Mirasol. Il a gagné ses cent écus ici, il va en gagner autant

ailleurs. En pressant un peu le mouvement, il peut faire quatre salons par soirée. Total, douze cents francs.

— Peste ! dis-je, voilà des roulades hors de prix. »

A peine avais-je achevé ces mots, qu'une seconde entrée attira l'attention de la compagnie. C'était encore un cavalier fort agréable, joli brun comme l'autre, moustaches noires comme l'autre, un cahier sous le bras comme l'autre. Le même mouvement se produisit parmi les élégantes, et le nouveau venu ne se montra ni moins froid, ni moins majestueux que son devancier.

« Pour le coup, dis-je à mon voisin, voici au moins un duc et pair.

— Ça, répliqua mon voisin, c'est l'illustre Muscardini, le prince de la romance bouffonne. Vous avez entendu tantôt Jean qui pleure, vous allez entendre Jean qui rit. Celui-ci possède un temps de hoquet qui précipite parfois ces dames dans une hilarité compromettante. »

Muscardini s'approcha gravement du piano, préluda par les mêmes poses, les mêmes roulements d'yeux que Triffolato, puis, au dernier accord de la ritournelle, il décomposa son visage le plus habilement du monde, et partit :

Nos avons t-y ri ! nos avons-t-y bu !

et cætera. C'était une chanson normande : l'accent, l'intention, rien n'y manquait, on eût dit un herbager des environs de Falaise. Le succès fut prodigieux; mais le chanteur ne s'arrêta pas en si beau chemin, il prodigua les romances burlesques, et alla jusqu'à la ventriloquie. La gaieté était au comble, quand tout à coup Muscardini disparut : il avait épuisé son répertoire.

« Encore cent écus de gagnés, me dit mon malicieux voisin, il a assez de nos applaudissements, il va chercher des *bis* ailleurs.

— Quel precieux talent ! pensais-je ; parlez-moi de montrer

le blanc des yeux en chantant et de cultiver la chanson comique : voilà des positions sociales ! »

Je m'imaginais en être quitte pour une fois. Hélas ! je connaissais peu les chanteurs de salon. Quelque part que nous missions les pieds, nous étions sûrs de voir paraître le célèbre Triffolato et l'illustre Muscardini. Triffolato exécutait son *Plaisir d'amour*, Muscardini son *Nos avons-t-y ri!* Partout je retrouvai les mêmes notes, les mêmes points d'orgue, les mêmes effets ou larmoyants ou bouffons. Triffolato se passait la même main dans les mêmes cheveux, montrait le blanc des mêmes yeux, prenait la même pose mélancolique sur le même bras. Muscardini reproduisait les mêmes contorsions, le même accent, les mêmes gestes accompagnés de la même ventriloquie. La leçon était si parfaitement apprise, que l'artiste se fût fait un scrupule d'y changer un iota. Aussi, au bout d'un mois de ce régime, avais-je suffisamment du Muscardini et du Triffolato. Quand l'un commençait à rouler la prunelle, l'autre à composer son masque, je m'esquivais prudemment pour aller visiter le buffet ou tenter la diversion d'un whist à un louis la fiche.

Le premier hiver que nous passâmes dans ces fêtes fut pour moi une suite d'expériences. J'avais souvent entendu parler de ces femmes qui plongent leurs peines de cœur dans des flots d'encre, et versent sur le papier les trésors de pureté et de grâce que renferme leur imagination. Je n'ignorais aucune des railleries qui s'attachent à cette vocation, et les quolibets dont on l'a poursuivie. Faut-il avouer ma faiblesse ? Je suis de ceux qui ne refusent aucun droit aux femmes, et qui signeraient des deux mains ce qu'on appelle leur émancipation. Pourquoi les réduire à reprendre par la ruse le terrain que la force leur enlève ? Chez moi Malvina était souveraine; elle eût voulu se faire tambour-major, que j'eusse passé condamnation sur ce goût dépravé. Je comprends dès lors qu'une femme écrive, si tel est son plaisir, et encore mieux que le

public la siffle et la honnisse si elle écrit des sottises ou des inconvenances. En toute chose l'antidote est près du poison.

Ce fut donc avec un vif sentiment de satisfaction que je vis arriver une soirée littéraire organisée par la princesse Flibustofskoï avec le goût et le tact qui ne l'abandonnaient jamais. Les plus grands noms des lettres et des arts avaient promis de s'y trouver, et, pour rendre cette fête à jamais mémorable, la palatine avait imaginé un tournoi entre trois femmes-poëtes les plus célèbres du temps. Chacune d'elles devait improviser un morceau, comme Corinne sur le Capitole. Il était d'ailleurs convenu qu'on ne choisirait pas entre elles, mais qu'on les couronnerait en masse et indistinctement. Il fallait éviter le conflit des amours-propres et le choc des lyres.

La fête eut lieu, et elle fut magnifique. Impossible d'en décrire l'éclat et l'originalité. Cette rencontre, sous les mêmes bougies, des plumes les plus connues et des imaginations les plus fécondes, avait tous les caractères d'un congrès. Les écoles s'y confondaient comme les genres, les poétiques les plus opposées s'y donnaient la main. La fraternité du punch et des babas avait radouci les esthétiques les plus farouches; l'art chevelu n'était plus autant sur sa barbe, l'art bien peigné avait mis son toupet de travers. Bref, c'était un de ces rares et fugitifs moments dans lesquels les partis désarment : il eût été possible d'en faire surgir l'harmonie et la réconciliation de l'art. Personne n'y songea, tant la princesse avait multiplié les distractions de toute espèce. Cette heure si vite envolée ne se retrouvera plus : on sait que l'Occasion est chauve.

Cependant l'effervescence de la consommation ne put faire complétement oublier le bouquet de la fête. L'art chevelu lui-même remit après le tournoi ses derniers projets contre l'alcool du lieu, et demanda, avec la férocité qui lui est particulière, les têtes des trois improvisatrices pour les couvrir d'hommages et d'applaudissements. On dressa une estrade, sur laquelle montèrent les trois Corinnes, l'une en costume

grec, l'autre dans les atours du moyen âge, la troisième en pantalon à la turque.

Ce fut la Corinne au costume grec qui commença. On eût dit une Minerve, tant le regard était viril, la pose assurée. La chevelure noire, ramassée avec art, ressortait avec plus d'éclat sous un bandeau de perles fines. Le vêtement se composait d'une tunique admirablement drapée; des bracelets d'or, richement ciselés, étaient le seul accessoire de la toilette. Les bras étaient nus et merveilleusement beaux; le visage et le buste offraient la réunion des plus heureuses lignes de la statuaire. Cette magnifique personne se leva, saisit sa lyre, et modula les sons suivants :

A CES PALTOQUETS DE JOURNALISTES.

STANCES.

De vous, ô mirmidons! je ferai table rase.
Regardez ce talon : faut-il qu'il vous écrase
Comme le dernier des roquets ?
Impunément, messieurs, croyez-vous qu'on nous vexe!
Vous crossez le bas-bleu, vous taquinez le sexe :
Vous n'êtes que des paltoquets.

« Bravo! bravo! » dit l'assemblée à la ronde; un peu cru, un peu haut en couleur, mais très-bien.

Encor, si vous étiez des sapeurs de l'empire,
Des chasseurs de la garde, houssards, ou même pire,
Soldats de Foy, de Masséna!
Mais vous n'êtes, hélas! rien que des pas grand'chose,
Et vous n'avez franchi, troupiers à l'eau de rose,
Pas la moindre Bérésina!

« Admirable! » s'écria-t-on de toutes parts.

La deuxième Corinne se leva. Elle était vêtue comme une reine Berthe ou une Marguerite de Navarre. Sur le fauteuil voisin reposait un grand, un profond géomètre, occupé en ce moment à observer les astres, notamment celui qu'il avait

sous les yeux. L'improvisatrice nouvelle était plus mélancolique que l'autre ; on pouvait lire sur son visage les ravages de la poésie et l'empreinte de la pensée. Sous sa robe de brocart, elle produisait un effet incomparable. Le géomètre illustre ne la perdait pas de vue, et elle tenait son regard d'inspirée fixé sur son géomètre. Debout, elle passa la main sur son front, se recueillit pendant quelques minutes, toucha son téorbe, et récita :

QUIMPER-CORENTIN, MA PATRIE.

En bas, chacun chante
L'objet qui l'enchante :
C'est un fait certain.
Mon idolâtrie
Est pour ma patrie,
Quimper-Corentin.

« Ah ! bien ! » dit l'assemblée.

A MON GÉOMÈTRE.

O mon géomètre,
Mon prince et mon maître,
De mon œil je voi
Dedans vos yeux sombres
Scintiller les nombres
Qui cherchent leur loi.

Que je vous honore,
O grand Pythagore,
Newton aux doigts nus !
Car, grâce à vous, j'use
De l'hypoténuse
Et du cosinus.

« Divin ! s'écria l'assemblée, charmante allégorie ! »

La troisième Corinne se leva ; elle portait une cravate rouge et un gilet broché. Il m'en souvient encore : elle était assise auprès de madame Paturot. Sans s'inquiéter de l'auditoire choisi qui l'entourait, elle tira un briquet de sa poche, une pipe de Cudmer et une bourse à tabac. Avec la même tran-

quillité, elle chargea son calumet, l'alluma au moyen du classique amadou, exhala quelques bouffées et improvisa ce qui suit :

FRAGMENT.

« O fumée de la pipe, tu manquais aux femmes, comme les femmes te man« quaient. Deux peuples contemplatifs ont adopté la pipe, sans acception de sexe : » le fanatique musulman, le grave Espagnol. Barbarie sans nom ! despotisme « dépourvu d'intelligence ! on ne veut pas que la Française cultive la pipe, ce « délassement de l'âme indolente et méditative ! On craint sans doute que dans « ces tourbillons de fumée elle ne retrouve le souvenir d'amours fugitives et de « passions évanouies ! on lui refuse l'usage du caporal et l'exercice du brûle« gueule ! ô oppression ! »

A cette improvisation si hardie et si nouvelle, un frémissement d'enthousiasme parcourut l'assemblée. L'art chevelu, qui était en nombre dans le salon, poussa des cris frénétiques et se précipita en même temps sur les plateaux de liquides, qui reparaissaient à l'horizon. On voulait arranger une ovation en faveur de la Corinne qui venait de venger avec tant de verve une institution éminemment sociale, celle de la pipe; mais elle, avec cette indifférence et ce dédain particuliers aux talents qui ont la conscience de leur force, ne prit pas seulement garde à ces témoignages d'admiration bruyante. Elle se contenta de se tourner vers ma femme, qui était toujours assise à ses côtés :

— Veux-tu une cigarette, madame Paturot ? lui dit-elle.

— Merci ; je ne fume plus, » répondit très-convenablement Malvina.

VII.

LES HOSTILITÉS DE L'HERBORISTE. — UN PROCÈS. — PATUROT COMMANDANT.

J'ai déjà parlé de mon ennemi l'herboriste : à cette qualité d'ennemi, il joignait celle de voisin. La jalousie dévorait cet

industriel, et fomentait sa haine. Il ne pouvait me pardonner les équipages qui s'arrêtaient à ma porte, les brillantes recettes qui roulaient sur les tables de mon comptoir, les toilettes de ma femme, la beauté et la santé de mes enfants. Tout le temps que lui laissaient la mélisse et la valériane, il l'employait à espionner le mouvement de mes affaires, mes démarches, mes distractions et mes plaisirs. L'envie est si ingénieuse, que cet homme était parvenu à connaître, jusque dans les moindres détails, ce qui se passait dans ma maison. Il savait quels jours j'étais de garde, de quoi se composait mon ordinaire, et quel était mon état de santé. Cependant nos deux industries n'auraient pas dû se porter mutuellement ombrage : la bourrache pouvait sans déchoir fraterniser avec le tricot, la scabieuse n'avait aucun motif sérieux d'en vouloir à la futaine. Le seul point de rapprochement de nos articles consistait en un service réciproque : ma flanelle absorbait les sueurs que provoquait l'assortiment de mon voisin. C'était le cas de s'en féliciter et d'en rendre grâces à la nature ; mais la jalousie est un mal qui dérange la tête en même temps qu'il ronge le cœur ! Cet homme était presque fou : il me le prouva.

Pour défendre le magasin contre les ardeurs du soleil, Malvina avait imaginé une petite tente extérieure du meilleur goût, dans le genre de celles que l'on nomme *marquises*. Cette tente se roulait sur un cylindre en bois, et, au moyen d'une crémaillère, se déployait à volonté : un petit mécanisme lui donnait plus de mobilité que n'en ont d'ordinaire ces sortes d'auvents, et en rendait la manœuvre extrêmement facile. L'ensemble se distinguait d'ailleurs par une élégance rare, et plusieurs détaillants des environs s'empressèrent de copier ce modèle. Or, cette tente avait le privilége de rendre l'herboriste furieux ; plus d'une fois, je le surpris à la regarder d'un air consterné, et les employés du magasin eurent souvent à repousser une exaspération qui se traduisait en voies

de fait. Pour dégrader les franges de mon appendice lorsque le vent les agitait, mon voisin prodiguait sur sa devanture les guirlandes de plantes épineuses, qui y jouaient le rôle des haies vis-à-vis de la toison des troupeaux. Il fallait renouveler souvent cette partie de la bordure, et j'aurais pu, à la rigueur, me plaindre de cette méchanceté gratuite. Mon amour pour la paix me fit fermer les yeux.

Cette longanimité enhardit mon adversaire ; sa colère s'accrut de mes dédains, et de la violence qu'acquièrent les passions sourdes et silencieuses. Notre tente était le cauchemar de cet homme ; elle empoisonnait ses jours ; elle troublait ses nuits. Debout sur sa porte, les bras croisés, il la foudroyait de ses regards. Une pareille préoccupation nuisait même à son petit commerce. Il le comprit enfin, et résolut de terminer la lutte par un coup d'éclat. Un soir, un huissier laisse à mon adresse un de ces grimoires sur timbre que, par euphémisme, on nomme des exploits. Je le prends, et au travers d'un formulaire aussi puéril que barbare, je cherche à démêler ce que me veut cette pièce, et au nom de qui elle m'est envoyée. C'était à n'y pas croire. L'herboriste m'assignait devant le tribunal de première instance « pour me voir con-
« damner (je copie le papier timbré), aux termes des arti-
« cles 1382 et 1383 du Code civil, à 4,000 francs de dom-
« mages et intérêts, en réparation du dommage causé au
« requérant par une tente indûment déployée devant la porte
« de son établissement, sans préjudice du dommage courant
« et de toutes les répétitions que le requérant pourrait avoir
« à exercer contre ledit défendeur, etc. » Pour justifier cette prétention de 4,000 francs d'indemnité, l'herboriste offrait de prouver par ses livres que, depuis six mois, il avait vu sa vente décroître d'une manière considérable, circonstance qu'il ne pouvait attribuer qu'à l'obstacle élevé entre son magasin et la vue du passant, et à une foule d'autres intrigues qu'il se réservait d'énumérer à l'audience.

Jamais plus singulier procès ne fut imaginé ni tenté. Les objets qui font saillie sur la voie publique étant une affaire de police, mon adversaire aurait dû avoir recours, en cas de grief fondé, à cette juridiction; mais il craignait mon influence et avait le sentiment de sa faiblesse. Nous étions d'ailleurs parfaitement en règle. C'était donc un mauvais procès; cependant, c'était un procès. Les meilleurs se perdent si facilement! Je tournai d'abord la chose en plaisanterie, et ne commençai à m'en inquiéter que lorsque le jour de l'audience fut proche. Alors je réfléchis. Riche et considéré, il me répugnait d'engager une lutte avec un homme que je regardais comme très au-dessous de moi, d'abuser de ma force, d'écraser ce grain de sable; il me semblait digne et noble d'user de générosité, d'aller au-devant d'un arrangement. En cela, je ne me rendais pas entièrement compte du sentiment qui m'animait. Paraître en justice est toujours une chose grave, quand on ne traite pas la procédure comme une distraction et la chicane comme un moyen d'hygiène. Il est des gens, plus rares de jour en jour, qui plaident pour plaider, et à qui cette vie de récriminations publiques, d'embûches judiciaires, cause les plus douces émotions. Une course au Palais après déjeuner est pour eux un élément essentiel de digestion; et, s'ils n'avaient pas une partie adverse pour maintenir dans un certain équilibre l'économie de leur appareil bilieux, ils seraient promptement atteints d'une maladie aux hypocondres. Dieu merci, j'étais d'un tout autre tempérament, et j'évitais, autant que possible, les malentendus de la justice humaine.

Dans cette disposition d'esprit, j'inclinais à terminer cette affaire à l'amiable. Mon adversaire avait choisi un avocat qui jouissait d'une certaine célébrité. On le disait taquin, mordant et spirituel; mais il devait à son nom autant qu'à son rang, je le croyais du moins, de ne pas envenimer un procès où la partie la plus fondée en droit tenait à faire preuve d'un

caractère conciliant. J'allai donc trouver le praticien, qui me reçut dans un vaste et beau cabinet. Je me nommai; il m'accueillit avec une politesse exquise. C'était un homme d'une grande taille, dont la physionomie, vulgaire et disgracieuse dans l'ensemble, s'animait de temps en temps d'une finesse railleuse et d'un sourire acéré. Je lui exposai l'objet de ma visite, et il parut entrer dans mes vues avec une chaleur, une sincérité qui me touchèrent; il me demanda seulement vingt-quatre heures pour en conférer avec son client, et ne mettait pas en doute que l'affaire ne fût assoupie. Du reste, sans y être obligé, il se répandit en compliments, se félicita de l'incident qui lui procurait ma connaissance, et rendit justice à la noblesse de mes sentiments; enfin, me combla de prévenances et de protestations.

« Voilà un homme bien poli, » me dis-je, pendant qu'il me reconduisait jusque sur l'escalier.

Je crus cette petite affaire arrangée, et, dans l'intérêt de mes relations de voisinage, je m'en applaudissais. Aussi, quelle ne fut pas ma surprise, quand, le lendemain, je reçus un billet du célèbre praticien, dans lequel, après les excuses d'usage, il m'annonçait qu'il n'avait pu réussir dans la négociation dont je l'avais chargé: que son client s'était montré intraitable, et voulait courir les chances d'un débat judiciaire. Je n'avais plus de temps à perdre: la cause devait être appelée dans le cours de la semaine, et je ne voulais pas, en demandant une remise, avoir l'air de reculer devant une attaque aussi puérile qu'injuste. La défense était d'ailleurs des plus simples, et je pensais que quelques explications des deux côtés suffiraient pour mettre le tribunal en mesure d'apprécier les faits. Je ne connaissais pas les avocats et leurs ressources.

Au jour fixé, nous étions tous au Palais et dans la salle du tribunal. L'avocat de la partie adverse m'avait salué très-cérémonieusement, et comme un homme qui se tient sur la réserve. La cause ayant été appelée, il prit la parole, et, dans

un exorde où l'essor de la voix était évidemment ménagé, il chercha à faire ressortir la nécessité de protéger les petits contre la poursuite des grands, les faibles contre l'oppression des forts. Il rappela que l'institution de la magistrature avait surtout ce précieux caractère qu'auprès d'elle les rangs disparaissaient, les fortunes se nivelaient, et que le dernier des citoyens y trouvait appui et justice. Là-dessus, remontant à l'antiquité, il prouva que tel avait toujours été le rôle des archontes, des sénateurs, des cadis musulmans et des parlementaires français, et que jamais un homme, fût-il soupçonné d'être herboriste, n'avait été mis hors du droit commun. Du reste, poursuivait-il, la profession d'herboriste est humble, mais honorable : elle remonte à Pline l'Ancien, si malheureusement calciné pour avoir cueilli un rhododendron dans le cratère du Vésuve. Linné était herboriste; le grand Averroës l'était aussi : deux herboristes sont morts en juillet pour la défense des lois.

Jusque-là il n'y avait rien à dire : le défenseur gagnait loyalement ses honoraires, en faisant l'éloge de la profession et de la personne de son client. Mon avocat devait lui répondre par un panégyrique en règle de la bonneterie : c'était dans l'ordre. Mais la plaidoirie de notre adversaire me réservait une épreuve plus grande. A un instant donné, cet homme, que j'avais vu si poli chez lui, si prodigue de prévenances que je ne lui demandais pas, se retourna vers moi en me lançant des regards irrités :

« Qui êtes-vous, vous qui nous opprimez? s'écria-t-il; « vous à qui nous pouvons dire ce que disait un philosophe « de l'antiquité à un potentat de son époque : — Ote-toi de « mon soleil ! — Oui, qui êtes-vous, pour enlever ainsi au « pauvre le pain qu'il gagne à la sueur de ses plantes médi« cinales? Qui êtes-vous? je le répète. Vous êtes Paturot. « Ne craignez rien, je vous ménagerai : vous avez tout à at« tendre de ma modération et de mon indulgence. Je ne dirai

« pas que vous êtes des intrigants à qui rien n'a coûté pour « obtenir l'épaulette citoyenne ; que vous avez eu une jeu-« nesse orageuse pour ne pas la qualifier plus durement ; que « vous avez appris l'art de faire fortune dans les coupe-gorge « de la commandite. Non, je ne dirai point cela ; je veux vous « ménager, vous, Paturot, qui ménagez si peu les autres. « J'oublierai ce que la réputation du quartier paisible où vous « résidez a parfois à souffrir des habitudes irrégulières de « votre ménage, ce que cause de dommages aux industries « honnêtes le stationnement de certains équipages, ce qu'oc-« casionnent d'insomnie aux laborieux locataires de la maison « des rentrées bruyantes au milieu de la nuit, des fêtes trop « fréquentes, un train et un étalage de parvenus ! Tout cela « est dans la cause, et pourtant je n'en dirai mot. En atten-« dant, Monsieur, au milieu de votre inconduite et des dé-« portements de ce qui vous entoure, la bourrache souffre, « la scamonée se plaint, la digitale dépérit, la violette se fane, « le salep et le sagou marchent vers une décadence irrépa-« rable. Quatre mille francs pour tout cela, monsieur Patu-« rot ; mais ce n'est pas un centime par genre de plantes. « Monsieur Paturot, monsieur Paturot, ajouta-t-il avec des « yeux enflammés de colère, au moment d'achever, permet-« tez-moi de vous mettre en présence de votre conscience, si « tant est que cet organe n'ait pas été détérioré chez vous par « une longue inactivité, s'il n'est pas dans la situation dont « parle Horace : *Illi robur et æs triplex*, c'est-à-dire cui-« rassé d'un triple molleton. Oui, j'en appellerai à votre con-« science, pour réparer les torts que vous avez faits à une « famille entière de simples, dont les relations à votre égard « ne s'étaient jusqu'ici manifestées que par des liniments « onctueux et des émulsions bienfaisantes.

« Je demande une enquête. »

Ainsi parla le prodigieux praticien.

Certes, je suis un homme pacifique et patient s'il en fut ;

je sais me contenir et me combattre. Eh bien, j'aurais dans ce moment asséné, avec une satisfaction ineffable, un royal coup de poing à cet histrion, qui venait de jouer la comédie à mes dépens et de faire de l'éloquence sur mes épaules. Mon avocat riposta et accabla l'herboriste; mais les blessures faites de ce côté ne réparaient pas celles que j'avais reçues, et il fallut sortir de là en gardant sur le cœur le poids de tant d'outrages. Depuis ce temps, j'ai vu de près les hommes de loi, et j'ai pu me convaincre que ce genre de procédés, loin d'être une exception, constitue au contraire la règle. On vante quelquefois les bienfaits de l'association des avocats et d'un régime qui semble avoir survécu à la grande défaite des priviléges. Il faudrait ajouter que c'est cet esprit de corps qui a maintenu au sein du barreau les déplorables habitudes de la basoche, ces discours décousus qui se composent d'interminables redites, ce débordement d'injures indignes d'une époque civilisée. Peut-être appartiendrait-il aux magistrats de mettre un terme à ces écarts, et d'imposer des pratiques plus honnêtes et plus calmes. La plaidoirie ne saurait être le pugilat de la parole, et les libertés de l'improvisation ne doivent pas aller jusqu'à l'invective. Souffrir que des deux côtés on traîne les parties sur la claie, ce n'est pas respecter le droit de la défense, c'est dégoûter de la justice.

Le résultat de l'affaire fut ce qu'on devait attendre : le tribunal débouta l'herboriste. L'exaspération de cet homme s'en accrut : il s'attacha désormais à mes pas, résolu à ne me laisser ni repos, ni trêve. Je voulus reprendre les choses au point où elles en étaient avant l'audience : je lui fis faire de nouvelles propositions d'indemnité. Il refusa obstinément : la blessure était trop profonde. J'avais à mes côtés un ennemi farouche, implacable, dont la haine s'accroissait de toutes les prospérités, de tout l'éclat de ma maison. Cette situation était intolérable : je me déterminai à en sortir. Oscar m'avait souvent parlé d'un architecte de ses amis qui désirait ardemment

que je misse son génie à l'épreuve. C'était encore un artiste chevelu : il devait m'exécuter une habitation dans le goût du moyen âge, avec fenêtres à ogives, décoration extérieure à dentelles, clochetons, sculptures gothiques, goules, salamandres et gargouilles. Son devis portait à deux cent mille francs la somme nécessaire pour ce chef-d'œuvre. Depuis longtemps j'hésitais : je craignais les mécomptes, je voulais éviter d'engager des forte sommes dans des constructions presque toujours improductives. Les persécutions de l'herboriste me décidèrent. Jaloux de m'affranchir de cet importun voisinage, je dus saisir un prétexte aussi naturel pour changer le siége de mon établissement. La maison moyen âge fut commandée, et l'architecte chevelu mit la main à l'œuvre.

Il me restait encore le service de la compagnie modèle, dont mon impitoyable herboriste se montrait l'esclave très-assidu. Je le retrouvais sur ce terrain, me poursuivant de ses œillades furibondes, et ourdissant contre moi des complots ténébreux. Le coquetier et le plumassier, blessés des reproches que j'adressais à des ventres de plus en plus déplorables, passèrent dans le camp ennemi. Les anciens partisans du facteur aux huîtres se réunirent à ce groupe de mécontents, et j'eus bientôt vingt-neuf voltigeurs contre moi. C'était une minorité imposante, et je craignais que ma popularité n'en fût ébranlée. Le zèle s'en ressentait déjà ; on était moins susceptible en matière de fourniment, moins sévère sur l'uniforme. Je n'osais punir, de peur de grossir la tempête. L'instruction négligée redevint ce qu'elle était avant la régénération de la compagnie ; nos alignements perdaient à vue d'œil, et le maniement des armes offrait des lacunes affligeantes. J'assistais avec douleur à cette décadence irremédiable.

Un incident heureux me délivra de ce souci et de cet embarras. Le chef de notre bataillon venait de mourir ; il s'agissait de lui donner un successeur. Oscar n'hésita pas à me conseiller de me mettre sur les rangs. La compagnie avait

naguère jeté quelque éclat; on savait quelle figure elle avait faite entre mes mains, quel parti j'en avais tiré. Cela m'avait posé dans la légion; mon nom y avait fait du bruit. L'élection se présentait donc avec des chances favorables . il suffisait d'y aider un peu. Du reste, l'état-major du Carrousel me connaissait; il avait pu, en diverses occasions, se convaincre de la pureté de mes opinions politiques. Quand je parlais de Sa Majesté, c'était avec une effusion qui partait du cœur; je professais pour toute la famille royale une vénération, un dévouement sans bornes. Debout à la première alerte, j'avais conduit plus d'une fois ma compagnie à l'émeute, et commandé même des bivacs dans l'intérêt de l'ordre public. Je m'étais, en toute occasion, prononcé contre les factieux, de quelque masque qu'ils se couvrissent; je votais pour le candidat ministériel et recevais le journal du gouvernement. C'étaient là des titres.

Aussi le Carrousel appuya-t-il ma candidature. Oscar retrouva également ce génie électoral qu'il possédait à un bien autre degré que celui de la peinture. On mit en jeu toutes les influences usitées en pareil cas, les grands et petits moyens, la stratégie ouverte et la stratégie souterraine. De nouveau, le succès couronna nos efforts : la graine d'épinards me fut dévolue à une belle majorité. Mais qu'est-ce que la graine d'épinards si le ruban rouge ne la relève pas? On fit encore un petit effort, quelques démarches, et ma poitrine fut émaillée de l'étoile des braves.

J'étais commandant et décoré!!! L'herboriste n'avait plus qu'à se noyer dans une infusion de patience.

VIII.

PATUROT DANS LES GRANDEURS. — UN BAL A LA COUR.

Commandant et décoré, je voyais un nouvel horizon s'ouvrir devant moi. Tant que je n'avais eu sous mes ordres

qu'une compagnie, mes relations avec le château n'avaient pas dépassé la limite d'un déjeuner ou ambigu que présidait le gouverneur, et qui se servait dans une salle du rez-de-chaussée près de l'Orangerie. Quand je fus à la tête d'un bataillon, le privilége gastronomique s'accrut avec le grade : je montai d'une ou deux cuisines, et me trouvai, les jours de grande garde, assis à la table de Sa Majesté le roi des Français. Ce fut pour moi un vif sujet d'orgueil ; et même aujourd'hui que toutes mes illusions se sont envolées, le souvenir de convives illustres et de coulis recherchés berce et console singulièrement mon estomac et ma mémoire. Le malheur ne m'a point rendu ingrat.

Il est des folliculaires qui se sont plu à répandre, sur l'ordinaire du château, de sottes et monotones accusations. A les entendre, le service de la table s'y fait d'une manière parcimonieuse, et il n'est sorte de détestables plaisanteries qu'ils n'aient imaginées à ce sujet. Certes, je ne suis point avide de supplices : je n'ai ni du sang de Néron dans les veines, ni du fiel de Marat dans les vésicules ; mais, pour l'exemple, j'aurais voulu voir monter sur l'échafaud un de ces mauvais plaisants qui poussent chaque jour à la haine et au mépris de la bouche de Sa Majesté. Si encore ils en parlaient avec connaissance de cause ; s'ils s'étaient seulement approchés un jour, une heure, de cette table qu'ils dénigrent ; s'ils avaient humecté leur gosier de ce bourgogne velouté, de ce latour incomparable ; s'ils avaient joui du spectacle de ce menu, de la somptuosité de cette ordonnance ; goûté ces rôts et ces entremets ; passé en revue le gibier, la volaille et la marée ; apprécié ces hors-d'œuvre et savouré ces sucreries ; s'ils s'étaient initiés, par le plus léger contact, avec ces merveilles de la cave et de l'office, on pourrait croire à leur bonne foi et plaindre leur goût, les supposer insensibles à la délicatesse de la cuisine française par suite d'un appétit immodéré de biftecks humains, et les renvoyer à leurs véritables am-

phitryons, les rois canibales de la mer du Sud. Ils mangeraient les autres ou on les mangerait, ce qui est d'une politique très-expéditive. Mais ils ne peuvent pas même, les malheureux, invoquer cette excuse, se retrancher derrière la dépravation de leurs organes; car les produits qu'ils calomnient, ils n'y ont jamais touché, ils en ignorent la saveur et le parfum, ils poursuivent de leurs quolibets des condiments qui les fuiront toujours, des liquides qui ne s'approcheront jamais de leurs lèvres. Voilà pourtant comme on écrit l'histoire ! Tout à l'heure je parlais de l'échafaud : cette peine est trop douce pour de pareils criminels. Plus d'une fois je me suis demandé si Louis XVI et Malesherbes n'ont pas prématurément supprimé la torture. Il est vrai que de leur temps l'audace des écrivains n'allait pas jusqu'à la dépréciation systématique de la table royale; cet excès de plume nous était réservé.

Je n'avais paru que deux fois au couvert de Sa Majesté le roi des Français, et déjà j'étais remarqué. Un air d'émotion bien sentie, une attitude pleine de respect, quelques paroles où éclatait le dévouement le plus vif, suffirent pour me signaler à l'attention de mes augustes hôtes. Je regrettais qu'il ne me fût pas permis de cogner trois fois mon front contre terre, comme on le fait devant l'empereur de la Chine, de baiser la botte vernie de mon souverain, comme c'est d'usage envers le pape, de marcher sur le ventre, comme le veut l'étiquette usitée à la cour du Grand Lama. J'avais la bosse de la vénération, et mon visage respirait ce sentiment. Il me semblait que la cour s'était résignée à une simplicité trop démocratique, et que cela devait lui faire tort dans l'esprit des populations. J'aurais voulu plus de faste, plus d'apparat, quelque chose de cette magnificence que Louis XIV déploya devant les ambassadeurs du roi de Siam, de cette prodigalité orientale qui distinguait le calife Haroun-al-Raschyd ; je ne pouvais contenir mon indignation quand je sou-

geais à l'allocation mesquine que les chambres ont votée à la couronne comme on le ferait pour une adjudication ou pour un service au rabais. Au corps de garde et en d'autres lieux, je traitais ces procédés parlementaires de sordides et d'inconvenants, je me prononçais d'une manière ouverte pour le droit illimité que devait conserver le monarque de puiser dans le trésor public pour lui et ses enfants, en ne consultant que les exigences de la représentation et l'éclat du trône. Le tout conformément à l'économie politique du détaillant de Paris, qui dit que le luxe de la cour *fait aller* le commerce.

J'ignore si mon zèle eut des échos, mais il me fut facile de voir que je gagnais du terrain : on m'accueillait au château avec des sourires de bon augure. Une faveur bien plus grande vint m'enorgueillir : au premier grand bal, nous reçûmes une invitation, madame Paturot et moi. Ce fut une révolution dans la maison; mon voisin l'herboriste en eut la fièvre. Paraître à la cour était un rêve que Malvina caressait depuis longtemps, sans oser s'y abandonner. Quel honneur et quel triomphe! La cour! que de souvenirs se rattachent à ce mot! Comme il exhale un parfum d'aristocratie et de grandeur! La cour, c'est-à-dire l'endroit où l'on marche de pair avec les Montmorency et les Noailles, les la Trémouille et les Rohan! Déjà je songeais à mon blason et composais mes armoiries.

En sa qualité de peintre ordinaire de Sa Majesté, Oscar trouvait toujours le moyen de se faufiler dans ces cérémonies. On le connaissait à la liste civile pour l'un des rapins chevelus qui exécutaient des portraits du roi à l'usage des mairies du royaume. Oscar en avait badigeonné cinquante-quatre, ce qui lui avait valu le titre dont il était si fier. Dieu sait de quels tons de chicorée il avait chargé les visages de Sa Majesté; mais, pour des copies payées à raison de 42 fr. 50 c. la pièce, on ne pouvait pas se montrer difficile sur la couleur. La passion d'Oscar pour le vert ne lui avait donc fait aucun tort auprès de la liste civile, qui l'honorait de loin en loin de

quelques billets. Quand il sut que nous étions invités, sa joie fut au comble. J'étais décidé à très-bien faire les choses. On m'avait dit que l'habit français réussissait à la cour, je voulus avoir un habit français ; j'y ajoutai l'épée avec garniture en acier et le chapeau monté. Le peintre se chargea de la commande, et par la même occasion, il s'équipa complétement. Malvina, de son côté, n'était pas inactive, et préparait une éblouissante toilette. De huit jours, il ne fut question que de cela dans la maison.

Une chose m'embarrassait encore : c'était de savoir si nous n'aurions pas l'air emprunté sous ces nouveaux vêtements. L'épée, le chapeau monté, les culottes, l'habit à grandes basques, ne sont pas un costume auquel on puisse se faire à l'improviste : cela demande une certaine pratique, des poses particulières, des mouvements de corps assortis à l'enveloppe. Oscar exigea que nous fissions quelques répétitions ; il dressa un programme qui comprenait l'entrée, le salut au roi, le salut à la reine, l'attitude générale, et la marche au point de vue de la flamberge. Une semaine fut consacrée à ces études en grand costume !

« Voici, mon cher, disait Oscar, qui s'était constitué notre professeur, voici ton affaire, en quatre mots. Regarde-moi bien.

— Je regarde.

— Tu entres en Lauzun, le chapeau sous le bras, la main droite enfoncée dans le gilet à la hauteur de la quatrième boutonnière, la main gauche légèrement appuyée sur le pommeau d'acier de ton Durandal. Voyons, prends la pose.

— M'y voici !

— Très-bien. Maintenant, circule en sautillant trois fois sur les talons, comme Firmin des Français. C'est tout ce qu'on connaît de plus Richelieu, de plus dix-huitième siècle. Une, deux, trois, à l'instar des comédiens poudrés du roi.

— Une, deux, trois.

— Manqué, mon cher, manqué ! Absence de legèreté et de grâce. Recommençons cela. »

Au bout de quelques leçons, l'exercice de l'habit français allait mieux, mon épée s'embarrassait moins souvent dans mes jambes, et je commençais à exécuter avec assez de précision le maniement du chapeau. Malvina en avait fait autant pour une robe à queue qui lui causait de grandes inquiétudes ; enfin nous pouvions espérer de nous produire avec quelque succès.

Le jour de la fête arriva, et, avec lui, d'autres misères. Il était dix heures du soir, que le coiffeur de ma femme n'était pas arrivé ; j'attendais aussi des souliers qui ne paraissaient pas. On envoya coup sur coup des domestiques pour presser les retardataires. Enfin, après bien des délais et des explosions d'impatience, à onze heures nous partîmes. Nous n'étions pas au bout de nos peines. Pour arriver au Carrousel, il fallut prendre la file le long de la rue de Rivoli : les voitures entraient lentement, une à une ; le ciel versait des cataractes sur le pavé. La queue des équipages avait des dimensions effrayantes, et je vis le moment où j'allais ordonner au cocher de regagner la maison, remettant à des temps plus prospères l'exhibition de mon habit à la française. Oscar, qui ne voulait pas en être pour ses frais, calma ma mauvaise humeur. La file d'ailleurs commençait à s'ébranler plus promptement, et bientôt nous aperçûmes le perron qui devait nous servir de débarcadère : c'était un port dans la tempête ; nous y touchâmes bientôt.

L'escalier était aussi encombré que la rue ; on ne pouvait en gravir les marches que lentement et avec précaution. Dès les premiers pas, il nous fut aisé de voir que nos études préliminaires ne nous serviraient pas à grand'chose. Les épées s'entre-choquaient, les robes à queue se montraient rebelles et s'égaraient dans les jambes des cavaliers avec une obstination invincible. Avant que l'on fût parvenu à l'entrée des ap-

partements, on était déjà froissé, chiffonné, désorienté. Enfin, grâce aux huissiers et aux gens de service, il se fit un peu d'ordre, et au moyen de quelques mouvements de coude, nous parvînmes jusqu'au grand salon où se tenaient le roi et la reine. J'avais préparé avec un soin infini ma révérence capitale, et, arrivé à la hauteur de Sa Majesté, je l'exécutai avec un certain bonheur en y ajoutant un : — Sire!... accentué d'une manière parfaitement sentie. Je croyais avoir produit quelque sensation ; mais quelle fut ma surprise, lorsqu'en me relevant pour jouir de mon triomphe, je m'aperçus que Sa Majesté me tournait le dos pour causer familièrement avec je ne sais quel ambassadeur d'une cour du Nord. Madame Paturot avait également manqué son entrée, ce qui répandit sur son visage une certaine expression d'humeur. Tant bien que mal, nous gagnâmes un coin de la pièce, où il fallut se tenir debout, l'étiquette ne permettant pas de s'asseoir devant Leurs Majestés. Je comprenais cela : pourtant je ne pouvais me consoler de n'avoir pas captivé davantage le regard de mon souverain. Ce dos tourné me désappointait singulièrement, il empoisonnait ma fête.

Cependant je compris bientôt comment Sa Majesté pouvait être blasée même sur des révérences aussi irréprochables que la mienne : elle n'exécuta pas, dans la soirée, moins de trois mille saluts qui se succédaient comme les coups de piston d'une pompe à feu. Il faut vraiment qu'il y ait pour la royauté des grâces d'état; autrement, nul mortel ne résisterait à un tel service. On envie le sort des rois ; moi, je les plains. La représentation entraîne des servitudes que peu de sujets se résigneraient à subir. De la place où j'étais, j'admirais ce don du sourire que Dieu a accordé aux monarques, cette élasticité des muscles qui tient à la fois à une supériorité de race et à un titre de vocation. Quand je voyais arriver ces douairières en falbalas, ces pairs à physionomie respectable, ces figures grasses ou maigres, ridées ou édentées, maladives

ou vulgaires, qui se suivaient dans un défilé interminable, je m'étonnais qu'une tête humaine pût résister au spectacle de ce tourbillon, à la chaleur suffocante qui en émane, à ces mille odeurs qui remplissent l'air d'aromes suspects, à ce pêle-mêle de pierreries étincelantes et de poitrines découvertes, de fleurs et de rubans, d'habits noirs et d'épaulettes. Les uniformes surtout fatiguaient l'œil de leurs broderies; les ordres étrangers, les plaques de pierreries, les grands cordons, tous les aigles allemands, toutes les jarretières anglaises, les toisons d'or et les couronnes de fer, les Cincinnatus et les Nicham Iftihar se déployaient sur les fracs civils ou militaires, et formaient comme autant de ruisseaux d'or et d'argent qui se croisaient dans des directions différentes. Quel luxe! Dieu! quel luxe! J'étais ébloui, suffoqué, enthousiasmé! Me trouver là, côte à côte avec un maréchal de France, coudoyant vingt plénipotentiaires étrangers, au milieu des plus grands noms de l'Europe et des plus beaux diamants du monde, c'est un honneur dont on pouvait se montrer fier, et aucun Paturot n'en avait joui avant moi! La révolution de juillet n'a donc pas avorté, comme le prétendent les factieux, puisqu'elle a introduit les bonnetiers aux Tuileries. C'était l'un des buts de l'institution.

A la suite de la réception, Leurs Majestés se retirèrent comme d'habitude, et la danse commença. Madame Paturot attendait ce moment. Elle s'était livrée à une toilette si remarquablement décolletée, qu'elle espérait attirer le regard d'un prince, au moins du plus jeune, du plus dépourvu d'expérience. Assise sur un tabouret, elle déployait toutes les ruses et les fascinations du regard, toutes les séductions de l'éventail pour amener ce résultat décisif. Je compris que ma présence ne pouvait rien ajouter aux chances de la manœuvre, et m'éclipsai pour aller visiter le buffet. Voilà encore l'un des mille objets sur lesquels les folliculaires ont exercé leur malice. J'aurais voulu les tenir là, à mes côtés, ces calomnia-

teurs, pour les accabler du spectacle de ces tables chargées de mets succulents, à chaque instant renouvelés et disparaissant encore plus vite sous des dents que j'ose, avec tout le respect dû à la haute société du lieu, qualifier d'impitoyables. En examinant cette effrayante consommation, il me sembla que les ambigus du château avaient affaire à des plénipotentiaires bien affamés, à des ambassadeurs bien altérés, à des grands cordons qui couvraient des estomacs plus grands encore. J'ai peu vu dans ma vie, sans en excepter mes deux voltigeurs, le coquetier et le plumassier, d'appétits plus extraordinaires que ceux qui éclataient dans cette réunion de plaques, de broderies, d'épaulettes et de panaches. Il est vrai qu'on y remarquait des épouses de députés et des femmes de pairs de France.

Une portion de ma soirée fut consacrée à ce spectacle, qui me pénétra d'admiration pour la magnificence royale. C'était vraiment beau comme terrines et pâtés de foies gras, comme vins et comme service. Peut-être ne me serais-je jamais arraché à ces délices de Capoue, si Malvina ne fût venue brusquement me rejoindre :

« Partons, me dit-elle d'un air de mauvaise humeur.

— Mais...

— Pas de mais..., partons. »

Nous regagnâmes la voiture. Madame Paturot gardait un silence obstiné, précurseur d'un orage. Je ne pouvais me rendre compte du motif qui la rendait si taciturne et si sombre :

« La belle fête ! m'écriai-je pour rompre la glace.

— Oui, vantez-vous-en, répliqua-t-elle avec une aigreur mal déguisée. Bon pour des goinfres comme vous.

— Ah ! Malvina, lui dis-je.

— Pas seulement une contredanse, ajouta ma femme en faisant explosion. Jolis princes ! Des mollets garnis de quatre centimètres ! Pas plus de gras que sur ma main ! oh ! jolis, jolis ! j'en bâille rien que d'y penser.

Cette sortie m'expliqua tout. Malgré ses œillades incendiaires, Malvina n'avait pas fait ses frais.

IX.

PATUROT DEVANT LA COMMISSION D'ENQUÊTE INDUSTRIELLE. LE BONNET DE COTON NATIONAL.

Malvina était donc sortie du bal de la cour avec des opinions subversives et une rancune qui dura pendant quelques mois. Madame de Sévigné n'avait rendu à Louis XIV pleine et entière justice que le jour où ce grand monarque avait daigné danser une courante avec elle ; madame Paturot fut implacable pour les jeunes princes, qui ne l'avaient honorée d'aucune espèce de valse ni de galop. Elle donna dans l'esprit de faction, et m'effraya par ses opinions révolutionnaires. Je crus même un instant qu'elle deviendrait légitimiste, tant elle abondait dans le sens des diatribes que le feld-maréchal Tapanowich se permettait contre le gouvernement de Juillet. Pour la ramener dans le sentier des bons principes, il fallut qu'à mes efforts se joignissent ceux du peintre ordinaire de Sa Majesté. Enfin, elle s'adoucit, elle consentit à se montrer plus respectueuse à l'égard des princes, et à ne plus poursuivre de ses quolibets leurs avantages naturels

Plus j'allais, plus je voyais s'étendre et s'agrandir le cercle de mon influence. Je tenais à la politique par l'épaulette, à l'industrie par mon magasin de détail ; je devenais un homme considérable et considéré. Aussi, dès qu'il fut question d'une enquête sur l'état de la France manufacturière, la notoriété publique me désigna-t-elle comme l'une des autorités en matière d'articles de laine et de coton. Par une alliance heureuse, ces deux tissus fraternisaient chez moi ; ils y vivaient sans trouble et sans querelle, la flanelle côte à côte du tricot. Le fil et la soie complétaient ce congrès de matières premières

et cet assortiment venu des quatre points cardinaux. De cette façon, je me trouvais dans des conditions d'impartialité fort précieuses : je ne pouvais être ni intolérant, ni exclusif : j'appartenais à l'éclectisme industriel. Tout produit français était bien venu à mes yeux; seulement, je ne pouvais déguiser la répugnance profonde que m'inspiraient les articles étrangers, et c'est à peine si je pardonnais au coton les torts de son origine américaine. Le jour où l'on aura inventé un coton français, je traiterai de haut l'Alabama, et je n'aurai point assez de mépris pour le Louisiane. Mon pays avant tout.

Il est, en économie politique, deux écoles : l'une que je qualifierai de cosmopolite, afin de mieux la flétrir, l'autre que j'appellerai nationale. L'école cosmopolite est vendue à l'étranger; elle appelle, de toute la puissance de ses vœux, une invasion de tissus féroces et d'articles ennemis. Elle ne se plaît que dans les cachemires de l'Inde, les Mac-Intosh anglais, les fourrures de Sibérie, les soieries suisses, les houilles belges, les dattes de Barbarie, les plombs d'Espagne, les oranges de Monaco, les chanvres russes, les fers de Suède, les pantins de Nuremberg, et les marmottes de la Savoie. C'est là son bonheur, son idéal. Plus elle voit de produits exotiques, moins elle aime ceux de sa patrie. Ce n'est pas cette école qui se retirerait derrière la Loire, si l'industrie étrangère souillait notre sol : elle irait au contraire au-devant de l'ennemi pour s'en vêtir, s'en nourrir, s'en chauffer, en user de mille manières. Ames dépourvues de nationalité!

Ces gens-là ne manquent pas de spécieux prétextes; ils prétendent qu'il faut accepter le bien, de quelque part qu'il vienne; que tout ce qui est beau et à bon marché mérite leurs préférences. Cosmopolites, voilà de vos arguments! L'école nationale ne raisonne point ainsi : elle porterait de la bure au lieu de drap dans l'intérêt des manufactures françaises, et payerait volontiers la bure plus cher que le drap. Tel est son dévouement. Pour peu que vous la poussiez à bout, elle se

coupera la fièvre avec de l'arsenic français au lieu de quinquina américain, s'abreuvera de chicorée française au lieu de café moka. Elle aime tout ce qu'elle fabrique, cette école, fille du patriotisme, et déteste ce qu'elle ne fabrique pas ; elle adore ce qui lui procure de gros profits et se révolte contre tout ce qui pourrait les diminuer. Elle craint que l'argent français ne dérive vers les bourses étrangères, et elle ouvre ses coffres pour empêcher cette déviation. Je suis Français, tu es Français, dit-elle, l'affaire peut s'arranger. Noble école !

J'appartenais, en ma qualité de bonnetier, à l'économie politique du terroir, et je m'étais promis de la défendre de toute la force de mes convictions. Au fond, personne n'y était plus désintéressé que moi, et si j'interroge bien mes souvenirs, il me semble que j'avais alors quelques parties de flanelle anglaise de contrebande. Ainsi, j'allais renouveler le sacrifice d'Abraham, de Jephté et de Brutus, j'allais immoler mes enfants, l'orgueil de mes étagères. Il n'y a que l'amour du sol natal et de l'industrie nationale qui puisse engendrer une pareille abnégation. J'aurais conduit au bûcher, s'il l'eût fallu, ma flanelle exotique, l'œil serein et sans avoir besoin de m'envelopper de mon manteau. On ne me mit pas à une telle épreuve. Je pris le parti des tissus de laine français, et persistai dans mes assortiments de flanelle britannique. C'était une manière de concilier les principes et les intérêts, la conviction et la clientèle.

L'enquête officielle fut ouverte : chaque industrie y comparaissait à tour de rôle dans la personne des fabricants ou commerçants les plus considérables. Au fond, l'idée était assez ingénieuse. On mandait un manufacturier pour lui dire :

« Ah çà ! mon digne homme, ne trouvez-vous pas que vous gagnez trop sur vos articles ? ne serait-il pas temps de faire un peu de place à l'étranger, afin qu'il pût grignoter une part de vos bénéfices ?

— Plus souvent ! répondait naturellement le manufacturier.

— Calmez-vous, ajoutaient les juges du camp, personne ne veut vous dépouiller. C'est une simple formalité ; on ne vous écorchera point. Vous dites donc que la place est prise, et que vous ne voulez pas en céder le moindre petit coin aux produits étrangers...

— Plutôt la mort ! s'écriait le manufacturier.

— Ne vous exaspérez pas. Allons, allons, c'est bien ! disaient en terminant les interrogateurs ; vous êtes vif, mais vous êtes national. La commission d'enquête est faite pour comprendre ce sentiment. »

Cette revue des industries se prolongea durant plusieurs mois. Esprit de corps à part, cela finit par devenir monotone. Les plus intraitables manufacturiers étaient précisément ceux qui se disaient en possession des procédés les plus avancés et à la tête des plus beaux produits. Les médailles d'or menaient un bruit du diable ; les médailles d'argent étaient moins tumultueuses ; les médailles de bronze semblaient résignées. Ceux qui, devant le jury de l'exposition des produits, avaient jeté des défis superbes à l'étranger, déclinaient piteusement la lutte devant la commission d'enquête. Ils avaient brigué la récompense et refusaient de fournir la preuve qu'ils l'avaient méritée. Cette circonstance me frappa ; cependant je me dis que le travail français devait être mis hors d'atteinte, même au prix d'une contradiction. Peu importaient les hommes : il fallait sauver le principe.

Mon tour de parole arriva enfin, et j'eus à subir deux interrogatoires : l'un sur les articles de laine, l'autre sur les articles de coton. Je m'étais préparé avec quelque soin : il s'agissait de représenter la bonneterie, de la poser, de la mettre en relief. En me souvenant que j'étais un *homme de style*, je voulus qu'à la solidité du fond s'alliassent les agréments de la forme : la vanité littéraire perçait sous l'enveloppe de l'industriel. Pas moyen d'ailleurs d'escamoter un succès. La commission se composait de personnes très-com-

pétentes, et à qui il était difficile d'en faire accroire. Il y avait là, sur les bancs, des manufacturiers, des économistes, des chimistes, même des droguistes, et dans la salle un peuple entier de fabricants qui avaient comparu ou attendaient le moment de comparaître devant le tribunal spécial. Ce ne fut pas sans une certaine émotion que j'entendis prononcer mon nom. Je fendis la foule, m'avançai avec respect, et attendis les questions du président qui dirigeait l'enquête.

TISSUS DE LAINE.

DEMANDE. — Qu'avez-vous à dire, monsieur Paturot, au sujet des tissus de laine? Consultez vos souvenirs et votre expérience.

RÉPONSE. — Les tissus de laine, comme le nom l'indique, se composent principalement de la dépouille des troupeaux, et, dans ce sens, la question est à la fois industrielle et agricole. A mon point de vue, j'ajouterai qu'elle est également commerciale. L'agriculture, l'industrie et le commerce sont donc intéressés aux tissus de laine. En remontant aux temps les plus reculés de notre histoire, on voit le même phénomène se reproduire. Les capitulaires de Charlemagne, les édits de Sully, en font foi.

DEMANDE. — La commission tiendrait plus particulièrement à connaître où en sont les choses de notre temps.

RÉPONSE. — J'y arrive. On distingue diverses espèces de laines. La nature, bizarre parfois, n'a pas voulu donner à la France le monopole du mouton; elle a même placé le mérinos en Espagne. Or, partout où broute le mouton, on peut être sûr de trouver la laine, la laine longue, la laine courte, peu importe.

DEMANDE. — Reposez-vous si vous êtes fatigué. La commission attendra.

RÉPONSE. — Je dis la laine courte en vue des moutons,

monsieur le président. Quant à moi, je l'ai particulièrement longue, l'haleine. Que la commission excuse le rébus.

DEMANDE. — La commission ne craint pas le mot pour rire. Continuez.

RÉPONSE. — Nous avons donc les laines du Derbyshire, les laines de Ségovie, les laines électorales de la Saxe, qui toutes ont placé leur résidence à l'étranger. C'est dommage, car elles ont du bon ; mais je ne leur pardonne pas, pour cela, d'avoir poussé hors du beau pays de France. Oh ! là-dessus, je suis impitoyable. Je ne connais que le mouton frrrrançais.

DEMANDE. — Cela vous fait honneur. Mais, dans l'intérêt de nos tissus, ne pourrait-on pas provoquer l'introduction de quelques laines plus fines, celles d'Espagne et de Saxe, par exemple, que vous avez citées avec tant d'à-propos ?

RÉPONSE. — Et les bergers frrrrançais, monsieur le président ! et les pâturages frrrrançais ! et les chiens frrrrançais ! Là-dessus, voyez-vous, mes convictions sont inflexibles. Vivent les moutons frrrrançais !

DEMANDE. — Modérez-vous, monsieur Paturot. La commission honore comme vous tout ce qui tient au sol de la patrie ; elle sait que la France peut se montrer fière à bon droit du bétail que la Providence lui a départi ; elle ne veut ni en déprécier la qualité, ni en réduire l'emploi. Il ne peut être ici question que d'une importation modérée et dans les lainages supérieurs.

RÉPONSE. — Je porterai ma tête sur l'échafaud, si cela est nécessaire ; mais on ne m'arrachera pas la moindre concession vis-à-vis de l'étranger. Mes ancêtres étaient Auvergnats, et ils poussaient le culte du mouton frrrrançais jusqu'au fanatisme. J'ai moi-même beaucoup connu, dans ma jeunesse, le mouton frrrrançais : c'est un être intelligent et pétri de grâces. Ma langue se dessèchera plutôt que d'articuler un mot qui puisse être désagréable à ce quadrupède. Vive le mouton frrrrançais ! Nourri sur le sol frrrrançais, il a seul le droit

de fournir des côtelettes frrrrançaises, et de jouir sans concurrence du marché frrrrançais. Maintenant, qu'on me donne à dévorer aux mérinos!

DEMANDE. — La commission d'enquête consignera vos opinions au procès-verbal. Vous pouvez vous retirer.

Je regagnai ma place au milieu de murmures d'approbation. L'auditoire, qui se composait en grande partie d'éleveurs et d'agriculteurs, trouvait que j'avais déployé, dans la défense de l'industrie ovine, une éloquence et une dialectique véritablement champêtres. On se demandait à la ronde si je n'étais pas un berger des Alpes ou des Pyrénées, un grand producteur berrichon, ou l'un des propriétaires des troupeaux de Nas. Cependant, je m'étais contenu dans cette discussion, où je n'avais abordé, avec une impétuosité calculée, que la matière première. J'avais peur que le président ne me mît sur le chapitre de la flanelle anglaise, que je vendais tout en la méprisant. Ainsi, j'avais évité de me trouver trop directement en face de ma conscience. Il faut dire que je réservais ma puissance en matière d'articles fabriqués pour les tissus de coton, dans lesquels je me trouvais sans peur et sans reproche. Je ne tenais que des bas français, et mes bonnets de coton portaient au plus haut degré l'empreinte de la patrie. J'allais donc aborder cette question délicate avec le sang-froid que donnent une âme pure et un assortiment irréprochable aux yeux de la loi. Quand mon nom fut une seconde fois appelé, je descendis dans le prétoire avec l'épanouissement d'un succès antérieur et la conscience d'une excellente cause. Le président m'interpella de nouveau.

TISSUS DE COTON.

DEMANDE. — Qu'avez-vous à dire, monsieur Paturot, des tissus de coton ? Ces articles vous sont familiers.

RÉPONSE. — Je n'apprendrai pas à la commission que le coton est un produit végétal étranger à l'Europe, si ce n'est pourtant qu'on l'a cultivé jadis en Espagne et dans le royaume des Deux-Siciles; mais l'Amérique est plus généralement sa patrie : c'est le pays où cette plante a reçu le jour. Je n'insiste pas davantage.

DEMANDE. — Vous acceptez donc le fait forcé de la provenance étrangère?

RÉPONSE. — Oui, tout en maintenant mes réserves en faveur de tout coton français né ou à naître. J'en ai vu au Jardin des Plantes qui donne de grandes espérances. N'engageons pas l'avenir.

DEMANDE. — Soit; la commission peut faire la part de ce vœu, bien qu'il semble empreint d'exagération. Poursuivez.

RÉPONSE. — Mais si je reconnais à l'Amérique le droit de nous inonder de ses cotons, je m'empresse d'ajouter que c'est à la condition qu'ils entrent à l'état de matière première, et qu'ils ne pénètrent jamais sur notre sol sous un aspect plus ou moins manufacturé.

DEMANDE. — Précisez mieux votre opinion.

RÉPONSE. — Je la précise. Je dis que si le coton n'est pas un produit national, les articles de coton doivent être un produit national, sortant des mains de l'ouvrier national, pour régner sur le marché national.

DEMANDE. — Pouvez-vous nous fournir quelques détails capables d'éclaircir complétement votre pensée?

RÉPONSE. — Volontiers. Exemple, le bonnet de coton; ça me connaît. Je dis que le bonnet de coton doit être absolument national, que les fils qui le composent doivent sortir des broches nationales, que son tissage doit être national, son apprêt national, sa mèche nationale. Oui, national jusqu'au dernier brin, je ne sors pas de là.

DEMANDE. — Mais si l'on demandait au dehors quelques similaires, ne fût-ce que pour fournir des échantillons de ce

que peut exécuter en ce genre l'industrie étrangère, ne croyez-vous pas que nos fabriques elles-mêmes auraient à gagner à cette comparaison, j'ajouterai même à cette concurrence ?

RÉPONSE. — C'est captieux ; voilà tout. Monsieur le président, votre sensibilité vous égare. Vous traitez par le sentiment des choses qui ne veulent être traitées qu'au point de vue de la nationalité. La France doit disposer d'elle-même sur le terrain du bonnet de coton. Elle ne peut pas être à la merci de l'étranger pour la confection d'un article qui occupe une aussi grande place dans notre histoire. Abandonnez-vous, je suppose, sur ce point à l'activité exotique, qu'en résultera-t-il ? qu'au moment d'une rupture, vous ne trouverez plus un seul bonnet de coton en France. L'ennemi vous prendra par les rhumes de cerveau.

DEMANDE. — L'objection ne manque pas de gravité ; mais il me semble que vous désespérez trop facilement de l'intelligence et de l'activité françaises. Quand je parle de l'introduction du bonnet de coton étranger, j'admets toujours que ce ne sera que sous l'empire de droits différentiels. Or, si, protégés de la sorte, les bonnets de coton français ne peuvent pas lutter contre ceux du dehors, quelle idée voulez-vous que l'on prenne d'une fabrication aussi retardataire ?

RÉPONSE. — Assez, monsieur le président. Avec le respect que je vous dois, je suis obligé de vous faire observer que vous tombez dans l'économie politique cosmopolite et révolutionnaire. Nos bonnets de coton sont les premiers de l'univers ; voilà pourquoi nous ne pouvons pas en souffrir d'autres. Est-ce clair ?

DEMANDE. — La commission d'enquête pèsera cet argument ?

RÉPONSE. — J'en rappelle ! Je vois qu'il y a ici des ennemis du travail national, qui ne rendent pas au bonnet de coton national la justice qui lui est due, qui veulent l'éliminer du

marché national, pour condamner aux plus viles destinations les cinquante-six millions d'ouvriers qui composent l'atelier national. J'en rappelle, dis-je, et je demande formellement la tête du président de la commission.

Cette sortie virulente termina la séance. Les fabricants de tissus de coton, qui se trouvaient dans la salle, me reçurent dans leurs bras; on m'entoura de toutes parts, on m'accabla de félicitations. Je devins le héros de l'enquête, le champion du travail national. Une souscription fut ouverte, et bientôt remplie: on voulait m'offrir une statue; je me contentai d'un bonnet de coton d'honneur.

X.

LA MAISON MOYEN AGE. — L'EXPOSITION DE TABLEAUX.

On vient de voir un échantillon de mes grandeurs politiques et industrielles; je ne faisais pas une moindre figure dans les arts. Mon ami Oscar travaillait de son mieux à me donner les airs d'un Mécène : il peuplait mon salon de jeunes célébrités de l'école chevelue. J'avais des peintres, des sculpteurs, des musiciens, des mouleurs de statuettes, des architectes, des décorateurs. De temps en temps, cette phalange livrait quelques assauts à ma caisse, et y pratiquait même des brèches assez fortes sous forme d'emprunts. Mais, en revanche, j'avais là des amis dévoués, prêts à me couler en bronze ou à prodiguer en mon honneur l'ocre, le cinabre et la terre de Sienne. Déjà l'on voyait circuler sur les pianos de la capitale un album dédié à madame Paturot, et l'un des habitués de la maison, fort connu pour ses nudités en plâtre, avait offert de la mouler sous le costume de Vénus sortant du sein de l'onde. La proposition était trop mythologique pour être acceptée; mais elle avait en même temps quelque chose d'as-

sez flatteur pour que Malvina ne la prît point en mauvaise part.

Ma grande affaire était alors la construction d'une maison dans le genre gothique, qui s'exécutait sous les ordres d'un des architectes les plus chevelus de la capitale. C'était un garçon ivre du passé, et qui ressemblait moins à un Français du XIXe siècle qu'à un Épiménide du moyen âge. Nous avions acheté un emplacement dans l'un des beaux quartiers de Paris, et c'est là-dessus qu'il devait bâtir sa huitième merveille du monde. Le devis, le plan, les coupes, le décor extérieur, les distributions, l'escalier, les ouvertures, tout fut l'objet des soins les plus minutieux et de longues délibérations. Oscar et Malvina élevaient des objections; moi, je les appuyais. Vains efforts! nous avions affaire à un artiste qui nous traitait du haut de sa barbe et n'en démordait pas d'un poil. Plusieurs fois même il lui arriva de se révolter contre nos goûts bourgeois, et de nous mener d'une manière assez cavalière.

« Voici, disait-il en étalant ses plans coloriés, voici la question : n'en dévions point, s'il vous plaît. Vous avez à choisir, monsieur Paturot, entre trois espèces de gothique : 1° le gothique à lancettes, c'est-à-dire, à ogives ordinaires et têtes de trèfle, avec des flèches de tour octogones et des rosaces de la plus belle époque; 2° le gothique rayonnant ou rutilant, ainsi nommé à cause de la forme rayonnante des roses et de l'ogive qui s'épanouit de plus en plus; 3° enfin, le gothique flamboyant, qui prend son nom de compartiments en forme de flammes, et où l'ogive s'élargit d'une manière qui présage la décadence. Les formes prismatiques sont alors préférées aux formes rondes, et les ornements, trop multipliés, chargent l'édifice outre mesure. Voilà les trois grands caractères du gothique. Maintenant, décidez-vous. Voulez-vous le gothique à lancettes, le rutilant ou le flamboyant ?

— C'est ça; monsieur Paturot, parle, dit Malvina en insistant.

— Parle, Jérôme, » ajouta Oscar.

Pour parler, il eût fallu savoir que dire. Rutilant, flamboyant, à lancettes, ces mots m'étaient fort étrangers : mes études en archéologie n'avaient jamais été poussées bien loin; et, en fait de gothique, je n'avais point de préférence. L'architecte se méprit sur la cause de mon hésitation ; il continua :

« Je vois ce que c'est. Peut-être monsieur préfère-t-il le genre bâtard postérieur aux trois grandes époques, quand le sommet de l'ogive offre un prolongement formé par des nervures qui l'entourent et partent des impostes, quand les grandes roses ne présentent plus que rarement des formes arrondies. C'est une dépravation du goût byzantin, mais elle peut s'avouer : si l'ensemble est lourd, on se sauve par le détail.

— Mais non, repris-je machinalement, mais non.

— Alors, où voulez-vous en venir ? Remontons-nous jusqu'au genre *roman*, qui nous voue directement au plein cintre? Préférons-nous le *roman* secondaire, où les arcades sont demi-circulaires, en fer à cheval, en anse à panier, où les portes, quoique en plein cintre, sont chargées d'ornements en zigzags, en câbles, en torsades, en étoiles.

— Mon Dieu non, dis-je, accablé de cette érudition.

— C'est donc le genre *lombard* qu'il vous faut, c'est-à-dire, une espèce bâtarde entre le gothique et le roman, un composé de byzantin et de moresque, un dévergondage de dentelles et de clochetons. Je comprends. Vous voulez saisir le moment précis où le plein cintre incline vers l'ogive, et engendre les quatre-feuilles, les roses, enfin toutes les merveilles qui sont en germe dans le gothique, le gothique au berceau, en un mot ! Peste! vous êtes délicat.

— Vous me flattez, Monsieur, je n'ai aucune idée là-dessus.

— Qu'est-ce à dire; et retomberions-nous dans l'art grec ? M'a-t-on tendu un piége ? Monsieur Paturot, ajouta l'architecte chevelu en se levant, si vous avez cru trouver en moi un instrument docile de la ligne droite, un singe de Vignole, de

Mansard et de Percier, un esclave du dorique et du corinthien, un complice de la renaissance, une âme vendue à l'ionien et au toscan, vous vous êtes abusé. Je ne reconnais pas l'architecture grecque, Monsieur; je regarde la Madeleine comme un grand catafalque; le Panthéon, comme un biscuit de Savoie; la façade du Louvre, comme une niche à marionnettes. Je méprise la feuille d'acanthe et la cannelure, les oves et les tympans. Tout cela est mort, très-mort, et je ne prostituerai jamais mon encre de Chine à des vieilleries pareilles. C'est bon pour des maçons et des gâcheurs de plâtre. Adieu, Monsieur. »

L'architecte avait débité cette tirade avec une telle rapidité, qu'aucun de nous n'avait pu placer une parole pour désarmer sa colère. Il venait même de prendre son chapeau et se dirigeait vers la porte, quand Oscar parvint à le saisir au collet. Moitié de force, moitié de gré, on le ramena sur son fauteuil, afin d'entrer en explications. Pour faire revenir l'artiste effarouché et remettre dans son état naturel une barbe foncièrement hérissée, il fallut beaucoup d'efforts, beaucoup de témoignages de confiance. Je me montrai décidé à faire grandement les choses, à ne pas lésiner sur les devis, à n'épargner rien quant aux accessoires.

« Donc, poursuivit l'architecte, maître absolu désormais de la construction, nous nous décidons pour le gothique flamboyant, comme plus orné, plus susceptible de décoration extérieure. Une fois adopté, il faut que le genre soit exécuté en plein; n'est-ce pas, monsieur Paturot?

— En plein, » dis-je en courbant la tête.

Cet homme me dominait par son aplomb et l'état de sa barbe.

« Nous aurons donc, ajouta-t-il, des croisées à ogives et à tête de trèfle. Je veux aussi vous ménager sur la façade quelques meurtrières d'où l'on puisse diriger une sarbacane contre les truands, les mauvais garçons et les tireurs de laine. C'est avantageux pour les temps de trouble.

— Faites, dis-je comme un homme résigné.

— Des meurtrières, Pâques-Dieu, cela ne peut pas nuire. La prévôté ne fait pas toujours son devoir, et il est bon de se garder des maillotins. Ah! continua l'architecte, si les échevins y consentaient, quelle charmante tourelle je vous ferais!

— Une tourelle!

— Oui, monsieur Paturot, une tourelle suspendue, à pan coupé, en saillie sur la façade comme la coquille d'un colimaçon! Ce serait une excroissance de l'hôtel, avec un toit ardoisé en forme d'éteignoir. Mais les échevins sont là; ils rognent les ailes au génie sous prétexte d'alignement.

— Là, voyez-vous! s'écria Malvina.

— Proscrire les tourelles en saillie: quel vandalisme! dit l'artiste avec émotion. C'est la seule chose qu'on n'ait pas encore vendue dans les bureaux des échevins.

— Cela viendra, observa Oscar.

— Rentrons dans le possible, reprit l'architecte chevelu. Vous aurez, monsieur Paturot, une maison modèle, comme si vous étiez le syndic de l'honorable corporation des bonnetiers. La façade sera d'un bout à l'autre une dentelle, une cristallisation: nous broderons la pierre, comme le faisaient les pieux ouvriers du moyen âge. Nous couvrirons le moellon de sculptures!

— Diable! pensais-je, voilà un homme qui me conduira loin.

— Un instant j'ai eu l'idée de hérisser votre habitation d'aiguilles de marbre, comme le dôme de la cathédrale de Milan; mais le carrare est cher, et un artiste qui se respecte ne peut employer que du carrare.

— A la bonne heure! nous ferons au moins cette économie.

— Les badigeonneurs vous auraient proposé de dorer votre maison, d'y adapter un placage: fi donc! il faut laisser l'enluminure aux Italiens et le clinquant aux architectes empiriques. L'art pur! ne sortons pas de là. En pénétrant

dans votre maison, je veux que vous respiriez le moyen âge.

— Ça doit être très-sain, dit Malvina.

— D'abord, salle d'attente. C'est là que vous déposez, en entrant, le hoqueton et la pertuisane. Comme décor, quelques attributs de guerre et de vénerie. Plus loin, réfectoire et office. Nous sculptons des hanaps dans les boiseries, et des natures mortes. Puis la grande salle tout en damas des Flandres, avec des glaces de Venise.

— Très-bien! dit ma femme avec un geste expressif.

— Et les vitraux de couleur, ne les oublions pas. Votre maison, monsieur Paturot, doit être l'asile des plus belles verrières de France et de Navarre. Vous aurez aussi quelques poteries de Bernard de Palissy, quelques coupes de Benvenuto : cela relève la couleur locale.

— Sans doute, dis-je en me voyant directement interpellé.

— Et les bahuts! Avez-vous songé aux bahuts?

— Les bahuts! qu'est-ce que c'est que cela, ma femme?

— Les bahuts, Monsieur, répliqua l'architecte, c'est le meuble obligé d'une maison moyen âge! Le moyen âge et le bahut sont inséparables! Le bahut, Madame, ajouta-t-il en se tournant vers Malvina, est à lui seul le coffre au linge, l'armoire à glace, la commode, le secrétaire de nos aïeux. Le bahut et le prie-Dieu, voilà la grande ébénisterie du quatorzième siècle! On vernit aujourd'hui le bois : autrefois on le ciselait. Nous sommes des frotteurs; nos pères étaient des artistes! »

En prononçant ces paroles, l'architecte respirait l'enthousiasme. Sa barbe s'était un peu calmée; l'idée des clochetons qu'il allait exécuter à mes dépens avait répandu sur son visage plus de sérénité. Pour la première fois, il allait se livrer à une exhibition publique de son talent, et il méditait une façade extérieure mortelle pour ma caisse. Cependant madame Paturot ne laissait pas que d'être intriguée par ce mot de bahut jeté dans la conversation.

— Où trouverons-nous ce meuble ? demanda-t-elle à Oscar.

— Ne vous inquiétez pas, répliqua le rapin. Tous les ébénistes du faubourg Saint-Antoine en confectionnent ; il suffit de dire de quelle année on les veut »

L'entrevue se termina là. L'architecte chevelu avait gagné sa cause : désormais, je lui appartenais : j'étais presque à sa discrétion. Tout mortel qui s'avise de bâtir se donne un maître s'il traite avec un entrepreneur ; cinquante maîtres s'il emploie directement des ouvriers. Aucune des servitudes dont l'existence est parsemée n'est plus lourde, plus incessante, plus remplie de périls. Sous le prétexte de toisés et de vérification, on oblige un homme à mener la vie du couvreur ; on le fait errer sur les toits à vingt-deux mètres au-dessus du niveau de la rue, sur des ardoises glissantes, au milieu d'un tourbillon de fumée ; on demande son avis au haut d'un échafaudage, on le pousse sur des échelles mal fixées, on le promène d'un étage à l'autre au milieu des charpentes et des gravois, on souille ses vêtements de peinture, on les saupoudre de plâtre. Voilà pourtant où j'en étais pour n'avoir pas su résister aux obsessions d'Oscar et prendre plus philosophiquement les œillades furibondes de mon voisin l'herboriste. J'étais voué au démon du moyen âge et entre les mains d'un véritable possédé.

La maison fut commencée, et je passai plus que jamais pour un véritable Mécène. Ce n'est pas tout : Oscar ne se contentait pas de m'imposer ses amis, il s'imposait lui-même. Quoique peu connaisseur en peinture, je ne m'étais jamais fait la moindre illusion sur son talent : ses écarts de coloriste frappaient l'œil le moins exercé, et son modelé ne rachetait pas cet inconvénient. Il est de notre temps des artistes qui ont fait leur chemin avec la couleur de brique. Ceux qui aiment cette couleur se sont chargés de leur construire une grande réputation. Mais le vert n'a jamais conduit personne au Capitole. On a beau se dire que c'est la nuance que la nature

semble préférer ; qu'elle est douce au regard ; que la robe du printemps est verte, que les feuilles sont vertes, que les prés sont verts : tout cela ne fera pas qu'une figure verte soit d'une perspective agréable, surtout quand on pose soi-même sur un encaustique pareil.

C'était pourtant ce que le peintre ordinaire de Sa Majesté voulait exiger de notre dévouement. L'exposition s'approchait, et Oscar prétendait y introduire deux toiles, l'une où j'aurais figuré comme chef de bataillon de la garde nationale, l'autre qui aurait reproduit Malvina groupée avec ses beaux enfants. A la première proposition qui m'en fut faite, je m'insurgeai. La pensée que j'allais m'exposer, moi et ma famille, aux railleries de la foule, lutta un moment contre l'ascendant que le rapin avait pris dans la maison ; mais, selon mon habitude, je ne poussai pas la résistance jusqu'au bout. Je cédai donc, et notre salle à manger fut convertie en atelier permanent. Oscar envahit tout avec ses chevalets, ses cartables, ses boîtes à couleur, ses pinceaux. L'odeur du bitume nous poursuivait ; les enfants avaient constamment les doigts pleins de cobalt et de vermillon. Je posais trois heures par jour, ma femme quatre. Il fallait se tenir éternellement sur une chaise, avec la bouche en cœur et l'œil en coulisse. Je ne sortais jamais de là sans des crampes horribles. De son côté, madame Paturot s'affublait, à midi, de sa robe la plus notoirement décolletée, et la gardait jusqu'au soir. Tout visiteur était admis au spectacle de cette exhibition. Évidemment Oscar abusait de ses avantages.

Enfin, les portraits furent achevés : les tons en étaient si verdâtres, qu'on nous eût pris pour des hôtes de la Morgue. J'avais l'espoir que le jury refuserait ces deux chefs-d'œuvre cadavéreux : hélas ! je ne connaissais pas les ressources d'Oscar. Il se remua tant et si bien, que les deux toiles furent acceptées, numérotées et clouées sur les murailles du salon, dans la première galerie. Jamais triomphe de la tactique ne

fut plus complet ni plus prodigieux. On dut refuser deux mille cadres qui valaient mieux que ceux-là. Enfin le Louvre s'ouvrit, et nous allâmes jouir d'un spectacle où nous étions à la fois acteurs et témoins. Ici encore Oscar fut sublime. Il passait des journées entières en face de ses deux toiles, en multipliant les gestes d'un homme transporté d'admiration. « Dieu ! comme c'est Rubens, se disait-il. — Quelles chairs à la Véronèse ! — Quels tons, quel flou ! » Ces exclamations, qui semblaient arrachées à un enthousiasme spontané, attiraient quelques curieux et faisaient parfois des victimes. Cependant, de loin en loin, le peintre ordinaire de Sa Majesté recueillait des lardons qui empoisonnaient son triomphe. « Les vilains noyés, disaient les uns. — Quelle salade à la chicorée ! » ajoutaient les autres. Malgré ces petits échecs d'amour-propre, Oscar n'en restait pas moins à son poste, couvant de l'œil ses deux créations, et amorçant de son mieux les admirateurs bénévoles.

Il me souvient que, cette année-là, le milieu du salon carré était occupé par un gigantesque chameau, produit d'un artiste célèbre dans l'école coloriste et chevelue. Tout le monde parlait de ce chameau, s'extasiait sur ce chameau. Oscar oubliait quelquefois jusqu'à sa propre peinture pour faire l'éloge de ce chameau. Je ne suis point un juge très-compétent en fait d'animaux à bosses, et pourtant il me semblait que ce chameau était d'une taille démesurée.

« Ne trouves-tu pas qu'il est trop grand pour son âge ? dis-je timidement à Oscar.

— Trop grand ! répliqua le rapin à demi scandalisé. Mais vois donc ce ciel, mon ami, comme c'est chaud ; comme c'est l'Orient !

— Tu es allé en Orient ?

— Non ; mais je reconnais la réverbération des sables : il n'y a que lui, mon cher, qui ait pu trouver de ces tons. C'est plus corsé que nature, voilà son seul défaut.

— Alors, repris-je, si le chameau n'est pas trop grand, c'est l'homme qui est trop petit. Il va à peine au genou de la bête.

— Sacrilége ! Regarde donc ces détails, ce soleil couchant, ces pierres, ce terrain, cette végétation ! quels effets plastiques ! Jérôme, mon ami, si je n'avais exécuté les deux portraits que tu vois, je voudrais avoir lancé ce chameau. C'est l'Égypte, c'est la vie biblique, c'est Abraham, c'est Jacob !

— Possible ; mais j'ai bien peur que l'animal n'ait quinze pouces de trop.

— Chameau-géant, comme le peintre. Quand on est coloriste, mon cher, on n'est pas tenu à voir les choses comme nature. Ce chameau est le tambour-major du régiment des dromadaires créé en Égypte par le grand Bonaparte.

— Tu m'en diras tant. »

Nous parcourûmes ainsi le salon en examinant çà et là quelques toiles, entre autres un cheval lilas et une esclave mordue par un aspic et se roulant à terre. Je voulus critiquer la couleur du cheval et la pose de l'esclave, mais Oscar me releva d'importance : je touchais à deux artistes chevelus qu'il considérait comme ses maîtres, et il fallut apporter un terme à des observations peu respectueuses. Quand j'insistai en parlant du dessin comme d'une condition essentielle de l'art, le peintre ordinaire de Sa Majesté me ferma la bouche par un mot sans réplique.

« Préjugés, mon cher, préjugés ! Est-ce que Rubens dessinait ? »

XI.

LE PRIX D'UN ALIGNEMENT.

Nous étions à table, un matin, causant et déjeunant en famille, quand un homme fit irruption dans la salle à manger

avec un éclat et un bruit extraordinaires : on eût dit un tremblement de terre, un ouragan. C'était mon architecte, mais bouleversé, hors de lui, méconnaissable. Sa barbe déréglée témoignait de l'état de son âme, ses yeux lançaient des éclairs, ses poings crispés menaçaient la nature entière. Jamais je n'avais rien vu de si furibond et de si hérissé : on eût pu le peindre comme l'idéal de l'exaspération. Il agitait une énorme canne qui prenait dans ses mains tous les caractères d'une arme dangereuse, et en frappait le plancher de manière à endommager le carrelage. Pendant quelques minutes, la colère lui enleva la faculté de s'expliquer, et il semblait vouloir s'en venger sur une pile d'assiettes qui se trouvait malheureusement à sa portée. Je parvins à le faire asseoir et à sauver ma vaisselle.

— Les maltôtiers! s'écria-t-il enfin quand la parole put se faire jour; les vils et indignes maltôtiers!

— A qui en avez-vous? lui dis-je.

— Pâques-Dieu! j'admire votre calme, Messire; oui vraiment, je l'admire. Mais vous ne savez donc pas que c'est de vous qu'il s'agit, que c'est vous que l'on met en question?

— Comment cela?

— Comment, Messire? de la manière la plus simple du monde. Je viens du bureau des échevins, autrement dit bureau de la ville. La municipalité vous refuse votre alignement.

— Eh bien!

— Vous me stupéfiez, Messire! Et notre maison, comment la construirons-nous?

— Ah! c'est juste. Que disent-ils donc dans les bureaux de la ville pour justifier ce refus?

— Ils disent que les plans sont faits; qu'il faut reculer de quatre mètres, mesure légale, et ne pas élever le pignon au-dessus de quinze mètres.

— Soit; il n'y a qu'à s'y conformer.

— Quoi! vous aussi, messire! Par exemple, en voilà une

sévère ! Mais que voulez-vous que je fasse avec quatre mètres de moins en profondeur et une hauteur de quinze mètres ? C'est comme si vous disiez à l'aigle de voler avec une aile. Quinze mètres de haut ! vous plaisantez. Et les clochetons ? »

Je vis qu'il allait s'emporter et détériorer mes carreaux avec le fer de sa canne : je m'empressai d'abonder dans son idée.

« Au fait, c'est vrai, lui dis-je, j'avais oublié les clochetons. Il faut les sauver ; mais comment ?

— Il y a de la maltôte là-dessous, Messire ; venez avec moi à l'hôtel de ville ; nous verrons les bureaux. Quatre mètres de recul ; autant vaudrait me dire de supprimer les tourelles. J'aimerais mieux ça. Quand on veut la mort de l'art, il faut l'avouer. »

Décidément je ne pouvais pas m'en tirer avec des moyens évasifs. Il fallait payer de ma personne et aller poursuivre de mon chef ce redressement ; je sortis avec l'architecte. En chemin j'eus à essuyer la récapitulation des beautés dont l'obstination des bureaux pouvait nous priver et des défectuosités qu'un alignement trop rigoureux devait occasionner dans l'ensemble de l'édifice. Je compris que, dans l'intérêt de mon repos, il était essentiel d'obtenir de l'administration un adoucissement à son premier arrêt ; autrement je demeurais en butte au désespoir de mon entrepreneur et à son idiome moyen âge. Je résolus de faire un grand effort pour me délivrer de ce double fléau.

Nous arrivâmes à l'hôtel de ville où mon compagnon pénétra en homme qui connaît les aitres. Notre affaire était du ressort de la voirie ; c'est là que nous nous rendîmes. Cependant les choses ne se passèrent pas aussi simplement que je l'avais présumé. Mon architecte croyait que la difficulté pouvait se vider au bureau des plans, et nous frappâmes d'abord à cette porte. Il ne s'y trouvait qu'un employé qui n'eut pas l'air de savoir ce que nous lui demandions.

« Un alignement ? répondit-il. Cela doit regarder les archi-

tectes de la ville. Adressez-vous dans le corridor à gauche, troisième subdivision, sixième porte en face. On vous indiquera de qui cela dépend.

— Cependant, Monsieur, dit en insistant mon compagnon, c'est ici que les plans sont déposés. Nous voudrions les consulter pour connaître notre situation.

— Rien de plus juste, Messieurs, voici les cartons; nous allons chercher. »

Il les ouvrit; ils étaient en partie vides. Nous fîmes de vains efforts pour trouver le nôtre. Enfin, l'employé se frappa le front en s'écriant :

« Rue ***. Une rue nouvellement percée, n'est-ce pas? Les plans ne sont pas ici. Ils sont en main.

— C'est que j'ai déjà élevé des réclamations, ajouta l'architecte.

— Eh! que ne parliez-vous, Monsieur? répondit l'employé. Si vous en êtes là, c'est le contentieux que cela regarde. Adressez-vous au sous-chef, cinquième porte à gauche, aile droite, deuxième étage, corridor de l'ouest. Voilà votre affaire. »

Nous sortîmes et allâmes vers les bureaux du contentieux. A peine mon compagnon eut-il ouvert la bouche, que le sous-chef l'arrêta :

« Pardon, Monsieur; cette affaire n'est pas de mon ressort; adressez-vous au chef de bureau, corridor de l'est, au premier, la porte en face. »

En même temps, il nous tourna le dos. Ceci prenait toute la tournure d'une mystification. J'eus d'abord l'envie de renoncer, mais la curiosité s'en mêla, et je voulus voir jusqu'où irait la plaisanterie. Nous nous présentâmes chez le chef de bureau qui nous renvoya au chef de division, le chef de division au secrétaire général, le secrétaire général au préfet, le préfet au bureau des plans. Une fois ramenée à de pareils termes, la question me parut insoluble : c'eût été à re-

commencer éternellement. Mon architecte rugissait dans sa barbe; il voulait dévorer un employé : j'eus toutes les peines du monde à l'empêcher de faire un exemple.

« Les maltôtiers! » s'écriait-il en élevant la voix.

L'exaltation de cet homme devenait dangereuse; je l'entraînai hors de cette enceinte. Le malheureux voyait sa maison lui échapper, cette maison dont il avait arrêté dans sa tête la capricieuse ordonnance; il voyait les ogives, les trèfles s'évanouir; il craignait déjà de ne pouvoir cristalliser la pierre et vider mon coffre. C'était pour lui un coup mortel; je m'en aperçus bien aux évolutions de sa canne, qui à chaque instant menaçait quelqu'un de mes membres. J'employai, pour calmer l'énergumène, toutes les ressources de mon éloquence; je lui promis de tenter de nouvelles démarches, de voir les ministres, de m'adresser au roi, de mettre tout en œuvre plutôt que de passer sous les Fourches Caudines du bureau des plans. Tant d'assurances et de protestations parvinrent à ramener sa canne à l'état normal : je pus respirer à l'aise.

Malheureusement j'avais affaire à un homme qui ne lâchait pas prise ainsi. Quand l'art chevelu a un bénéfice en perspective, on ne le détourne pas facilement de cette poursuite. Chaque matin, mon entrepreneur paraissait à l'heure du déjeuner afin de connaître le résultat de mes démarches. J'avais beau l'ajourner à de longs délais, le payer de défaites, la passion de l'architecture ne lui permettait pas de me laisser tranquille. Cette horrible barbe reparaissait sans cesse à l'horizon de mon premier repas, entre le fruit et le café à la crème. Mes digestions en étaient troublées, mon appétit en souffrait. A tout prix il fallait se débarrasser de cette apparition. Mais comment, par quel moyen? Le bureau de la voirie me tenait toujours rigueur et m'éconduisait sous mille prétextes. J'étais désespéré.

Au plus fort de cet ennui, mon domestique introduisit un

jour dans mon cabinet un individu qui s'entourait du plus grand mystère et refusait de donner son nom. A peine entré, il ferma la porte avec soin et promena de tous les côtés un regard inquiet. C'était un petit homme maigre, vêtu d'un habit noir hors de service et blanchi aux coudes, d'un pantalon qui tombait à peine sur la cheville, et que bridaient de gigantesques sous-pieds en cuir non verni. La tête était chauve et grisonnante, les yeux enfoncés et armés de besicles, les pommettes colorées, les mains couvertes de gants noirs éraillés par l'usage. Avant d'ouvrir la bouche, ce personnage interrogea de l'œil les moindres recoins de l'appartement, prêta l'oreille aux bruits de la maison, enfin se livra à un luxe de précautions inouïes. L'impatience commençait à me gagner, et j'allais me fâcher sérieusement quand il se décida à parler :

« Monsieur est propriétaire d'un terrain à bâtir rue...? me dit-il.

— Oui, Monsieur, répondis-je.

— Monsieur a demandé un alignement à la ville; il est en instance pour l'obtenir. »

Cet homme venait de mettre le doigt sur la plaie. Je ne savais pas ce qu'il voulait me dire; cependant le sujet avait un tel intérêt pour moi, que ma physionomie s'anima involontairement. Mon interlocuteur s'en aperçut.

« Je sais que la ville inquiète Monsieur, ajouta-t-il : je viens l'entretenir de cela.

— Ah! Monsieur, lui dis-je alors, ne pouvant me contenir, soyez le bienvenu. Oui, la ville me rend le plus malheureux des hommes, je ne vous le cache pas. Impossible d'en finir avec elle. Toujours des ajournements, toujours des fins de non-recevoir. Si la commune paie des employés pour envoyer promener les gens, ils ne volent pas leur salaire. On ne peut pas faire droguer le public plus consciencieusement qu'ils ne le font.

— Monsieur a tort de leur en vouloir : on les paie si peu

dans les bureaux. Qu'est-ce que valent ces places d'administration? Deux, trois mille, cinq mille francs au plus. Quel zèle peut-on avoir à ce taux-là? Quand on veut être servi, il faut y mettre le prix.

— Mais, Monsieur, répondis-je, le public n'a rien à faire là dedans.

— Je vois bien que Monsieur ne me comprend pas encore, ajouta alors cet homme. Il s'agit pour lui d'obtenir un alignement, n'est-ce pas?

— Sans doute.

— Eh bien, sortons des généralités et allons au but. Jusqu'à présent Monsieur n'a pas pu arracher aux bureaux l'alignement si désiré. Maintenant, si quelqu'un se faisait fort de le lui obtenir tel qu'il le souhaite et avant qu'il soit huit jours, qu'en penserait Monsieur?

— J'en penserais que ce quelqu'un est un homme fort habile.

— Et ensuite?

— Ensuite je lui offrirais mes remercîments.

— Monsieur est généreux. Cependant les choses ont besoin d'un petit éclaircissement préalable. Il y a une condition.

— Et laquelle, Monsieur? »

Le petit homme se pencha vers mon oreille et y versa une confidence plus complète. Je compris alors l'affaire et restai un instant décontenancé. J'ignorais s'il y avait un piége là-dessous, et je regardai avec défiance mon mystérieux interlocuteur.

« Vous m'étonnez! lui dis-je.

— C'est comme ça.

— Et combien?

— Cela dépend.

— Comment, cela dépend?

— Oui, cela dépend de la signature que nous donnerons à Monsieur. Il est bon que Monsieur sache, pour son instruction particulière, que nous avons trois signatures, l'une qui

ne signifie rien, la seconde qui ne signifie pas grand' chose. la troisième qui a une valeur. Maintenant, quelle est la signature que Monsieur désire ? Est-ce celle qui ne signifie rien ?

— Mais du tout; que voulez-vous que j'en fasse?

— Alors ce sera celle qui ne signifie pas grand' chose.

— Mais non ! mais non !

— Diable ! Monsieur est connaisseur; il veut la signature qui compte, qui a une valeur.

— Certainement.

— Oh! alors, Monsieur porte haut ses vues; ce qu'il y a de meilleur, peste! le premier choix!

— Comme vous dites! Et sur quel pied traiterait-on?

— Voulez-vous que j'aille rondement en affaire, là, sans tâtillonner, sans lanterner?

— C'est ma manière; vous m'obligerez.

— Eh bien, dans ce cas. . »

Il se pencha de nouveau vers mon oreille et y versa une nouvelle confidence. Cette fois, au lieu de demeurer interdit comme tout à l'heure, je me récriai. Le coup avait porté sur le vif.

« Tudieu ! dis-je, c'est salé !

— C'est comme ça.

— Mais cependant...

— A prendre ou à laisser. Je n'ai plus un mot à dire, vous réfléchirez maintenant. »

Ma décision fut bientôt prise; il s'agissait de mon repos, de ma tranquillité compromise par les irruptions de l'art chevelu; j'arrêtai le petit homme au moment où il allait sortir de mon cabinet :

« Eh bien, lui-dis-je, c'est fait; touchez là.

— C'est fait, » répliqua-t-il en me tendant la main.

Il me quitta. Huit jours après, je recevais un avis officiel de la ville. Mon alignement m'était accordé avec toutes les conditions regardait comme indispensables

au succès de son monument. Quand j'annonçai cette nouvelle à mon artiste, il frappa les carreaux de sa canne pour la dernière fois, et s'écria radieux :

« Les maltôtiers ! Enfin, je tiens mon chef-d'œuvre. Dans six mois on parlera de vos clochetons, messire : je ne vous dis que ça. »

Et il partit en brandissant son implacable bambou. J'en étais délivré ! mais Dieu sait à quel prix !

XII.

UN SUCCÈS CHEVELU.

Parmi les célébrités qui fréquentaient ma maison figurait ce que l'on se plaît à appeler un Génie. Le mot a été prodigué, mais il a encore quelque valeur. C'est, du reste, un état plein de charmes, quand on l'exerce en conscience et avec gravité. Tout homme qui hésite ou qui doute y est impropre ; il faut croire en soi pour y exceller et ne pas broncher dans cette croyance. Alors on gravit les sommets de l'art ; on devient un Génie qui a du métier, qui sait son affaire. C'est l'idéal de l'emploi.

Le Génie qui daignait m'honorer de ses visites, et que je n'amoindrirai pas en employant son nom vulgaire, était particulièrement doué de cette bonne opinion de lui-même qu'il déguisait sous une modestie parfaite. Il est impossible de s'adorer avec plus d'humilité, de poser avec plus de décence. Il ne tenait pas aux apparences de l'orgueil, et c'était de sa part une preuve d'esprit : en toutes choses, il songeait aux réalités, pierre de touche du vrai Génie. J'ai vu peu d'amours-propres se déguiser avec cet art, et s'envelopper d'une candeur plus habile. Du reste, c'était le moindre contraste qu'offrît mon Génie ; on eût dit une antithèse vivante. Les instincts

révolutionnaires étaient tempérés chez lui par des formes pleines de goût, il n'avait du niveleur que la plume, et faisait du bouleversement littéraire en gants parfumés.

Le don éminent de mon ami le Génie était de ne jamais s'abandonner. Il avait, sur la manière dont se forment les réputations, des idées qui témoignaient une profonde connaissance du cœur humain; il ne croyait à aucune des chimères des âmes adolescentes, par exemple, au succès naturel et spontané, à l'hommage que le public rend de lui-même au mérite. Il n'avait vu des triomphes de ce genre se réaliser que pour les morts, et encore la vanité personnelle d'un vivant y était-elle presque toujours intéressée. Pénétré de cette conviction, que les œuvres sont ce qu'on les fait, et qu'une vogue ne rapporte qu'en raison des soins qu'elle coûte, il avait introduit ce principe dans sa pratique littéraire, et s'était frayé des voies nouvelles dans la préparation de l'enthousiasme public. Avant lui, personne n'avait manipulé l'opinion avec cette délicatesse, excité la curiosité avec ce tact, maîtrisé la vogue avec cette puissance. N'eût-il été Génie que par ce côté, il l'était en dépit de ses ennemis.

Le Génie en avait, des ennemis; n'en a pas qui veut! Le premier, il avait compris que les ennemis forment un élément essentiel de la gloire; qu'ils réchauffent l'attention, et qu'ils peuvent être employés utilement dans ce travail de notoriété que toute œuvre nécessite pour devenir célèbre. Les ennemis seuls tiennent en haleine le zèle des partisans, éveillent dans le public un sentiment passionné, créent la controverse, et poussent au scandale, cet apogée de la tactique. Qu'en résulte-t-il? que le public se trouve saisi de la chose avant l'événement, qu'il s'en occupe, prend parti pour ou contre, et livre, à son sujet, des combats dans le vide. L'univers ne connaît pas le premier mot du chef-d'œuvre, et il est prêt à en venir aux mains pour l'attaquer ou pour le défendre.

Voilà dans quel genre opérait mon ami le Génie; quel que

fût le sujet sur lequel il s'exerçât, c'était toujours enlevé. Jamais je n'ai vu faire de meilleure besogne. Au moment où je le connus, il avait à lancer une pièce intitulée *les Durs à cuire*, ouvrage taillé dans le granit et le porphyre, travail babylonien et basaltique, étude de mages et de hiérophantes. Par son caractère de simplicité, cette pièce rappelait la Bible; par sa profondeur sombre, les védas indous; par son charme, la Genèse; par ses expiations, le Coran, c'est-à-dire toutes les traditions et tous les cultes. Chaque personnage avait dix mètres, mesure légale, et une vieillesse robuste comme celle de Mathusalem. De là ce titre de la pièce : *les Durs à cuire*. Quels gaillards! Sans le public, jamais on n'en eût vu la fin; lui seul a pu les enterrer.

Il fallait donc lancer *les Durs à cuire;* mon ami le Génie se mit à la besogne. Le premier point d'appui était dans les journaux; il y comptait des cœurs dévoués, des amitiés vives; cette puissance ne lui fit pas défaut. De mille côtés s'éleva un concert d'éloges hyperboliques. L'auteur, à croire les plumes sympathiques, avait mis la création entière à contribution pour que rien ne manquât à son œuvre. Il avait fendu les Pyrénées pour y sculpter ses héros, à la façon des chevaliers de la Table ronde; il s'était permis de tronquer les sommets des Alpes pour leur confectionner des piédestaux. Tous ses personnages pleuraient des fleuves et gémissaient à la façon des tempêtes; les plus hauts chênes leur servaient de cure-dents, et les lacs de plats à barbe. Ainsi parlaient les panégyristes chevelus : le Génie les remerciait du geste, tout en les trouvant trop discrets et point assez génésiaques. Hélas! ce n'était pas faute de bonne volonté; mais la barbe la plus exaltée du monde ne peut donner que ce qu'elle a.

Quand le Génie vit que les journaux menaient naturellement leur petit bruit, il se préoccupa d'autres soins.

« Maintenant, s'écria-t-il en frappant son front olympien, il faut que je cherche des interprètes pour mon monument. »

Puis, se tournant vers le directeur du théâtre qu'il honorait de son œuvre, il lui dit avec une modestie adorable :

« Mon cher, je déroge en venant chez vous, je le sais ; mais je suis bon prince, je veux vous protéger ; seulement, permettez-moi de vous poser une petite condition.

— Laquelle, Génie ?

— C'est que je serai le maître de la maison. Vous vous montreriez trop regardant ; laissez-moi dégourdir vos petites économies. Je veux trois décorations splendides et quatre séries de costumes tout battants neufs, des barbes qui n'aient jamais servi et des casques moyen âge qui ne soient pas renouvelés des Grecs. Voilà le premier article de mon ultimatum.

— Qu'il soit fait comme vous le désirez, Génie !

— Ensuite, il me faut des sujets qui aient des poitrines d'acier, des poignets d'airain, des pieds de bronze, des bras de fer, des poumons de platine.

— On cherchera ce que nous avons de mieux.

— Palsambleu ! j'y songe ! Il y a une actrice à Saint-Pétersbourg, qui doit réussir dans un de mes rôles. N'oubliez pas de m'engager cela.

— Ce sera peut-être cher, Génie. Vingt ou trente mille francs de dédit !

— Mettez cinquante mille, et ayons-la.

— Soit, Génie, mais l'autre !

— Quelle autre ?

— Celle qui tient l'emploi.

— Celle-là, mon cher, qu'elle nous fasse un procès ! Voilà qui arrangera tout le monde ! Un procès, deux procès, vingt procès ! Que les tribunaux retentissent de ses plaintes ! Qu'elle y traîne ses regrets et ses douleurs ! Ce sera au mieux. Par saint Georges, dira le public, il faut que cette pièce soit quelque chose de bien babylonien, pour que cette créature vienne gémir sur le malheur d'en être évincée. Ainsi donc un procès, deux procès : les petits procès entretiennent les

grands drames. Nous paierons les hommes de loi, s'il le faut.

— Vraiment, Génie, je vous admire.

— Faites, mon cher, ne vous gênez pas. »

On le voit, mon ami le Génie pensait à tout. Il traitait une première représentation comme un général traite un plan de campagne, formait ses cadres, déployait ses ailes et groupait son corps d'armée. Que vouliez-vous que fît un directeur contre une si belle ordonnance ? Il paya et s'effaça. On se procura des sujets constitués, autant que possible, d'après le programme du grand homme, et on leur prépara les poumons de manière à les rendre propres au service qu'ils allaient soutenir. Car l'un des titres de mon ami le Génie, c'était la tirade démesurée. L'art chevelu a fait une révolution pour abolir les tirades de l'art bien peigné. On a ainsi passé par les armes l'exposition du premier acte, le songe du deuxième, et le récit du dernier, avec les *O ciel! en croirai-je mes yeux?* et les : *Madame, qui l'eût dit?* C'est bien; je suis de ceux qui trouvent qu'il y en avait assez comme cela : en fait de tirades, les plus courtes sont les meilleures. Mais après avoir aboli la chose, peut-être eût-il mieux valu ne pas la recommencer sur des dimensions plus effrayantes. C'est pourtant ce qu'ordonnait l'esthétique de mon ami le Génie : pour guérir complétement le public de la tirade, il l'administrait à haute dose. Là où trente vers suffisaient autrefois, il en mettait cent cinquante; d'où l'impérieuse nécessité d'obtenir des poumons capables d'un pareil effort.

A l'aide de ces brillants moyens, le succès se préparait à vue d'œil. On citait partout *les Durs à cuire*, on s'emparait des moindres indiscrétions de coulisses, on se communiquait, sous le sceau du secret, des vers bizarres que mon ami le Génie jette dans ses œuvres comme Dieu a mis des taches sur le soleil. L'actrice qu'il comptait attacher au char de sa gloire ne voulait pas quitter Saint-Pétersbourg, où elle avait des engagements avec le czar; il fallut négocier, échanger des

notes diplomatiques et des billets de banque. Chaque acteur essentiel du drame exigeait qu'on lui fît un sort, qu'on lui assurât une retraite pour ses vieux jours et une maison de campagne dans un canton salubre. Il en est même qui voulurent se prévaloir de cette occasion pour demander des récompenses civiques et se faire exempter du service de la garde nationale. Le Génie parvint à calmer cette effervescence de prétentions en promettant à chacun d'eux trois autographes et une ligne dans sa préface, ce qui valait mieux que des rentes sur le grand-livre.

Il n'était plus bruit que de cela. Les procès survinrent et donnèrent un nouvel élan à la curiosité. Quelque feuille que l'on ouvrît, quelque part que l'on allât, on retrouvait *les Durs à cuire.* On en parlait dans les salons, aux chambres, à la cour, dans les cercles, dans les foyers de théâtres, dans les estaminets, partout. L'école de droit en rêvait, le commerce s'en préoccupait, la magistrature en était saisie et jouissait des bagatelles de la porte avant d'être admise aux émotions du spectacle. Mon ami le Génie triomphait dans sa chevelure; jamais manipulation préparatoire n'avait placé une œuvre aussi haut; jamais semailles n'avaient promis une telle moisson. Il était question de quatre parodies : le grand homme voulut les inspirer, les surveiller lui-même, y faire verser quelques grains d'encens, savoir à quel gros sel on le mettrait. Les Génies n'oublient, ne négligent rien; ils sont grands par le détail comme par l'ensemble. J'assistai à ces préparatifs avec l'intérêt qu'un ami devait y prendre. Le Génie avait su que Malvina, dans la première période de notre liaison, s'était mêlée de succès dramatiques, et qu'elle y avait déployé une certaine habileté de combinaisons. Cette circonstance me valut, de la part du grand homme, un redoublement de poignées de main et une place plus avancée dans son estime. Moi-même j'étais devenu un fanatique admirateur de son œuvre, et en toute occasion je me livrais à une

propagande illimitée. Je ne connaissais pas le premier mot de la pièce, mais je n'en étais que plus propre à en célébrer les beautés.

La veille du jour décisif, le Génie passa en revue ses troupes et les anima par diverses harangues. La première s'adressa aux acteurs, c'est-à-dire à l'état-major de l'armée. Ils se montrèrent tous pleins de feu, résolus à vaincre ou à succomber glorieusement. Le grand homme parut content de cette attitude :

« Mes amis, leur dit-il, que chacun fasse son devoir, et j'aurai soin de tout le monde. Vous, Fier-à-Bras, je vous promets de vous comparer à un marbre de Farnèse ; vous, Lame-de-Couteau, vous serez l'un des angles de l'obélisque de Luxor ; vous, Contre-Basse, vous serez la note lugubre du chêne Dodonien. Je ferai de tous les autres des propylées garnis de sphinx mystérieux, des memnoniums, des cryptes, des dolmen, des jardins de Sémiramis, tous monuments plus ou moins babyloniens. Les plus sages auront, en outre, un autographe. Je veux faire royalement les choses. »

Après l'état-major vint le tour des soldats. Cette troupe était en général mal couverte, et ne brillait pas par le physique. Le Génie, dans le cours de son inspection, ne parut pas s'inquiéter du visage, mais il regarda beaucoup aux mains, les plus crasseuses et les plus solides que l'on pût voir. Ce détail le satisfit, et après avoir laissé tomber sur ce bataillon aguerri un regard à la fois digne et caressant, il prit à part une espèce d'Hercule qui remplissait le rôle de chef de manœuvre :

« Mitouflet, lui dit-il en lui présentant un manuscrit, voici votre affaire, il faut étudier cela d'ici à demain.

— Maître, vous serez obéi.

— Attention surtout au manuscrit ! toutes les intentions y sont notées ! Il y a le grand battement, le battement moyen et le petit battement.

— Connu, maître !

— Le petit battement, Mitouflet, pour les émotions douces. Ménageons la sensibilité du public. Le battement moyen pour les vers à effet et les périodes à ciselures! Ceci est propre à tenir en haleine les connaisseurs et les hommes de style. Quant au grand battement, il faut le garder pour les coups de théâtre, les temps de passion incandescente ! Alors, Mitouflet, lancez-vous : un tremblement, un tonnerre, ce que vous voudrez ! Point de limites à votre admiration, Mitouflet; faites crouler la salle, le propriétaire a de quoi. Il la rebâtira. Vos trois cents battoirs en branle, et mettez à l'amende ceux qui molliront.

— Ce sera fait, maître.

— Bien, Mitouflet; s'ils enlèvent la chose, ils auront tous un autographe; je me fends de ça. »

Qu'on juge de l'enthousiasme qu'excitaient parmi ces hommes naïfs, ces enfants de nature, de pareils encouragements distribués sur le front de bataille. Est-il étonnant que des hommes ainsi préparés aient poussé l'admiration jusqu'au pugilat!

Enfin le soleil se leva sur cette mémorable journée. Le bruit que l'ouvrage avait fait attira une grande affluence d'amateurs vers le bureau de location. On vint en prévenir mon ami le Génie.

« Pour qui me prenez-vous ? répliqua-t-il. Des *payants*, des gens qui se mêlent de juger, fi donc! Pour avoir une salle à douze degrés au-dessous de zéro ; merci. N'ouvrez pas les bureaux; que tout se passe en famille. Où peut-on être mieux? comme dit la romance. »

En effet le public fut congédié, et l'on s'épargna même le petit simulacre d'une distribution exigué. Dans les cabarets et les estaminets voisins s'organisait l'assemblée brillante qui devait accueillir le chef-d'œuvre à son entrée dans le monde. C'était une phalange de marchands de chaînes de

sûreté et de pastilles du sérail, de proxénètes et de spéculateurs en contre-marques, de bijoutiers en plein vent et de fabricants de métal d'Alger, tous arbitres de choix et nourris de haute littérature. A leurs côtés devaient se grouper les débris de l'art chevelu, ces rares et derniers desservants d'un culte en ruine : puis quelques hommes et femmes du monde qui sont de toutes les fêtes au même titre que les journalistes et les gardes municipaux. Bref on devait y voir ce que l'on nomme, en style de feuilleton, l'élite de la société de Paris. Le feuilleton ne se prive jamais de se faire ce petit compliment à lui-même.

Il m'en souvient : nous occupions une loge de face, et Malvina avait fait à l'ouvrage de notre ami la galanterie d'une toilette à l'anglaise. Les femmes appellent cela s'habiller ; le mot opposé serait plus juste Le satin, la dentelle, le bouquet de violettes de Parme, rien n'y manquait. Placée en évidence, madame Paturot devait produire un grand effet, et exercer quelque action sur la partie élégante de la salle. Ce drôle de Mitouflet s'en aperçut et compromit ma femme par un sourire ; il semblait, le vil salarié, vouloir s'élever jusqu'à nous ou nous faire descendre jusqu'à lui. Vous êtes des amis de l'auteur, je suis un ami de l'auteur : voilà un lien ; touchez là, et travaillons de concert.

En effet, la besogne marcha rondement. Dans le cours des premières scènes, Mitouflet ménagea ses moyens et préluda par le battement contenu. C'était comme une admiration qui s'essayait et qui, dans un premier essor, se tenait sur ses gardes. Du reste, l'attitude de ces trois cents vendeurs de contre-marques et de chaînes de sûreté était particulièrement édifiante ; vous eussiez dit de vrais juges, des êtres pénétrés des beautés de la langue. On les voyait se dilater, s'épanouir, comme s'ils eussent parfaitement compris. Trente d'entre eux ne parlaient que l'allemand Mitouflet surtout avait une pose magnifique : l'œil fixé sur l'acteur, il épiait la minute précise

où l'applaudissement arrive à point, et l'arrêtait quand il pouvait nuire.

Toutes les nuances que notre ami le Génie avait indiquées, Mitouflet les saisit, les fit valoir, les développa. Du battement contenu il passa par les variétés du battement expansif, pour arriver au trépignement. Au dernier acte, cet enthousiasme littéraire ne connut plus de frein ; la légion romaine souleva les banquettes et s'en fit des instruments d'admiration. Ceux qui ne parlaient que l'allemand éclataient surtout en transports extraordinaires. La voix de la conscience ne les troublait pas dans l'expression de leur ravissement; peut-être même avaient-ils cru retrouver dans certaines parties de l'ouvrage un souvenir de l'idiome natal.

En présence de cette ovation tumultueuse, Malvina ne se prodigua point; elle vit que notre ami le Génie pouvait marcher seul et que son affaire était montée de main de maître. Avec une salle ainsi composée, l'ouvrage devait aller aux nues ; il y alla et même plus haut ; le difficile était de l'y soutenir. Voilà où se trouvait le revers de la médaille. Les marchands de contre-marques passent, et les pièces ne restent pas. Mais notre ami le Génie se consolait aisément de ces petites disgrâces. Pourquoi se serait-il désespéré ! Ne lui restait-il pas la conscience de sa force et l'estime de Mitouflet ?

VIII

LES SOCIÉTÉS PHILANTHROPIQUES ET SAVANTES.

Malvina faisait les honneurs de son salon avec un si grand naturel et une originalité telle, que de tous les coins de Paris on accourait. Les présentations se succédaient sans relâche ; les arts avaient pris les devants, les sciences vinrent ensuite. Les premiers érudits que nous vîmes appartenaient à ces associations qui perchent on ne sait où, et représentent on ne

sait quoi. L'univers ignore jusqu'à leur nom, et elles n'en continuent pas moins à marcher avec une assurance et une opiniâtreté qui étonnent. Toutes ont des présidents honoraires qui n'ont jamais rien présidé, des présidents et des vice-présidents titulaires, qui se prennent au sérieux d'une manière incroyable, des secrétaires, des trésoriers et des agents qui s'imaginent que l'univers a les yeux fixés sur eux. De temps en temps ces sociétés s'assemblent le soir, entre quatre chandelles, et se livrent, de la meilleure foi du monde, à des discussions assaisonnées de répliques, à des rapports, à des scrutins, à des procès-verbaux. Les pairs de France donnent volontiers dans ces délassements de l'esprit et du cœur; il en est qui président jusqu'à trois de ces sociétés avec une gravité et des besicles dignes d'un meilleur sort.

L'un des hommes qui me furent présentés jouait un rôle dans la société générale des naufrages, installée rue Neuve-des-Mathurins, au fond d'une cour. C'est de là qu'elle veille sur les navires en perdition et couvre les mers de bouées de sauvetage. Aucune société ne menait alors plus de bruit dans les colonnes de la publicité et ne se livrait à plus d'expériences ingénieuses. Le jeune complice de cet établissement philanthropique nous tenait au courant de mille inventions faites pour inspirer une grande idée de l'intelligence humaine. On venait d'imaginer, par exemple, les radeaux insubmersibles à double fond et à diverses fins. Le naufragé se tenait sur la plate-forme, tandis que le poisson destiné à sa subsistance barbotait en dessous. L'instrument de salut devenait ainsi un dépôt de vivres; c'était à la fois une nef et un vivier. Un naufragé muni d'une machine semblable aurait pu traverser l'Atlantique, en s'indigérant de cabillauds, de thons et de dorades. Le désastre se changeait en une partie de plaisir.

C'était ainsi que la société semait de fleurs la vie des naufrages. Elle avait établi, en théorie, que la mer est un élément perfide dont il faut se défier; vérité neuve et peu conso-

lante ! Qu'opposer à cela ? Des précautions, des préservatifs : si l'onde est traîtresse, l'homme doit se montrer prudent. Ces divers axiomes avaient conduit les chefs de l'établissement philanthropique à la découverte du matelas et du gilet de flanelle insubmersibles. Voici en quoi consistaient ces deux meubles hydrostatiques. Le gilet et le matelas se composaient d'un double caoutchouc, que l'on emplissait d'air, à l'instar d'une vessie : gonflés à point, ils soutenaient à fleur d'eau le corps le plus pesant, et, en déployant un mouchoir, homme et matelas pouvaient cingler vers les mers de Chine.

Quand l'invention eut été bien mûrie, on voulut en faire l'essai. Avec un sujet, habile dans l'exercice de la nage, le public aurait pu croire à une supercherie : on choisit donc un individu, estimable d'ailleurs, mais totalement étranger à l'art de la coupe et du plongeon. C'est bien ; on pose la victime sur le matelas gonflé d'air, et on la pousse vers le large. O miracle ! on dirait une autre Délos : l'homme surnage ; le flot le berce comme un triton ; l'humide divan paraît agréable et moelleux. Quel spectacle ravissant ! la galerie en est enchantée et bat des mains. Malheureusement un poisson encore novice avise cet objet flottant, et, trompé par l'apparence, il y mord. C'en est assez pour couler la découverte. Le caoutchouc offre une issue à l'eau qui s'y précipite. Adieu le matelas et le sujet qu'il porte ; la mer s'entr'ouvre, et s'étend ensuite sur le tout comme un funèbre linceul. Il est vrai que la victime de l'expérience est désormais à l'abri de toute espèce de naufrage.

Autre essai maintenant. Il est unanimement reconnu qu'un navire mouillé dans une rade foraine à peu de distance de terre ne se trouve pas fort à l'aise quand arrive une tempête. Comment le secourir dans sa détresse ? Il est également prouvé que, lorsqu'un bâtiment se jette à la côte, il n'est pas toujours facile de porter à bord une amarre pour opérer le sauvetage des équipages. Comment y remédier ? C'est sur ces

points délicats que s'était exercée la sollicitude de la société de la rue Neuve-des-Mathurins. En combinant la balistique et les plantes textiles, elle avait trouvé la bombe-amarre, c'est-à-dire l'un de ces secrets que, de loin en loin, le génie humain surprend à la nature. Voici la manière de s'en servir : On place une bombe dans un mortier, en adaptant au projectile une cordelette souple, et cependant capable d'une grande résistance. On charge la pièce, on met le feu, la bombe part en entraînant l'amarre. La direction a été bien calculée; le projectile passe pardessus le bâtiment en péril, et y dépose, dans son mouvement parabolique, la corde bienfaisante que lui envoie la société générale des naufrages, située rue Neuve-des-Mathurins, au fond d'une cour. Le bâtiment s'empare de ce bienfait particulier, et bénit la société générale.

C'est touchant; mais il faut voir la découverte en action. Descendons sur les rivages de la mer. Un navire est là sur la côte; il tire le canon de détresse; c'en est fait de lui, si on ne le sauve pas. La société s'empresse d'accourir; elle fait marcher ses mortiers, ses bombes, ses amarres, ses matelas, ses gilets insubmersibles. Tout le matériel est mis en mouvement. La pièce est chargée, la cordelette préparée; le coup part. Hélas! on a mal calculé la résistance du vent, on s'est mépris sur la distance au milieu de la brume qui couvre l'horizon, et voilà qu'au lieu de dépasser le bâtiment en perdition, le projectile y tombe en plein, y fait un trou énorme, l'entr'ouvre et le coule. L'équipage n'a pas même le temps de remercier ses sauveurs; il disparaît et se trouve désormais à l'abri de tout naufrage. Un bienfait, assure-t-on, n'est jamais perdu; les bâtiments n'ont pas le même privilége.

Partout cette sollicitude de la société des naufrages s'est retrouvée : on ne l'a jamais prise au dépourvu. Personne n'avait songé à l'emploi du chien de Terre-Neuve appliqué à l'humanité en péril : la société a organisé en escouades cet intéressant quadrupède et l'a dressé à la pêche des noyés.

A quelque heure que l'on sonne à la porte du philanthropique établissement, on y trouve un chien de garde prêt à sauver quiconque s'enfonce dans la Seine à une demi-lieue de là. Pour peu que le noyé y mette de la bonne volonté, l'animal de service, plongeant à toute profondeur, ira le saisir par le collet de son habit, et le ramènera à terre vert comme un concombre. C'est une pêche pour la Morgue; mais le vertueux terre-neuvien n'en aura pas moins rempli son devoir, et la société lui décernera une médaille de sauveteur. Récompenser les belles actions, c'est en propager l'exercice.

Parmi les autres habitués de mon salon, il en était un qui partageait le sceptre de l'originalité avec le membre de la société des naufrages. Celui-ci appartenait à la société de statistique, et il voyait des statisticiens partout. Tous les souverains d'Europe étaient affiliés à la chose : le Grand Seigneur et le pacha d'Égypte, le bey de Tunis et l'émir du Liban, le kan des Tartares et le schah de Perse, avaient fait acte d'adhésion; aucune notabilité du globe ne restait donc en dehors de cette propagande irrésistible. Quelqu'un lui tombait-il sous la main, à l'instant même il songeait à en faire un statisticien. Un étranger arrivait-il à Paris : violant tous les droits de l'hospitalité, il le traquait dans son domicile, jusqu'à ce qu'il en eût fait un statisticien, et lui eût prodigué les médailles de la société. Le malheureux ne s'était-il pas mis dans la tête d'enrôler madame Paturot !

« Mais oui, Madame, lui disait-il, vous faites de la statistique sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose. Combien vous faut-il de livres de beurre par jour dans votre maison? combien d'œufs? combien de viande? combien de pain?

— Bah ! des comptes de cuisinière, répliqua Malvina.

— Mais, Madame, votre cuisinière aussi en fait, de la statistique. Que c'est donc là une belle science ! Quel plaisir de se dire, par exemple : Paris consomme annuellement tant

de volailles, tant de gibier, tant de marée : il s'y abat tant de bœufs, tant de veaux, tant de moutons, on y assassine par an tant de personnes, on y dévalise tant de boutiques, on y escamote tant de foulards...

— Jolis commerces! Et vous trouvez du plaisir à compter tout cela, monsieur le savant?

— Si j'en trouve, Madame! la science est comme le feu : elle purifie tout. Il n'est rien dans l'échelle sociale qui ne soit de notre ressort. Moi qui vous parle, je sais le nombre des grains de blé qui existent dans nos greniers, et, à un franc près, la somme que rapporte annuellement le commerce de la galanterie...

— C'est du propre! Et vous croyez qu'on ne vous refait pas, monsieur le savant : vos grains de blé, je vous les passe; mais le reste, merci. Pour tout voir, il faudrait de meilleures lunettes que les vôtres. »

Évidemment Malvina refusait de mordre à la statistique : l'apôtre de cette science se rabattit alors sur moi, et parut disposé à me combler de ses médailles. Certes, l'honneur de figurer sur ses listes à côté de têtes couronnées était un avantage inestimable; cependant il me restait quelques scrupules au sujet de ma compétence. J'avais le préjugé de croire que, pour devenir membre de la société de statistique, il fallait être statisticien, ne fût-ce que d'une manière superficielle.

« Erreur, me dit alors le desservant de la science, erreur pure, mon cher monsieur Paturot! Mais si vous le prenez ainsi, il n'y aura plus de société possible. Nous avons eu, par exemple, la société encyclopédique : quel était le but de l'institution? de dîner une fois par mois avec des boyards russes et des magnats hongrois. Alliance gastronomique des peuples! Un estomac suffisait pour cette fonction sociale et ce devoir de cosmopolitisme. Nous avons l'institut historique qui compte une foule de clercs d'huissiers et de surnuméraires, tous adolescents de la plus grande espérance. Leur gr

bonheur est de dire qu'ils appartiennent à l'institut... historique. Cela suffit à ces êtres naïfs qui sortent des mains de la nature. Nous avons la société de géographie, où figurent d'excellents agronomes, et qui découvre la Méditerranée douze fois par an, sous le prétexte que ses hauts titulaires ont pris part, dans leur bas âge, à la campagne d'Égypte.

— Au fait, l'Égypte est du ressort de la géographie.

— Qui le conteste? L'Égypte en est, la Grèce également, le Brésil aussi : ces trois contrées intéressantes figurent dans le bureau; elles y absorbent l'attention et évincent le reste de l'univers. Règle générale : toute société est instituée pour le bénéfice et l'usage de dix ou douze gros bonnets; le reste n'a plus qu'à passer à la caisse pour verser sa cotisation. Nous vous lancerons dans les hauts emplois, monsieur Paturot!

— Vous êtes trop bon, Monsieur.

— Ah ! vous ne connaissez rien à la statistique. Eh bien, nous vous mettrons à la tête des travaux : ils ne peuvent qu'y gagner.

— Je ne sais vraiment, Monsieur...

— Allons, point d'enfantillage; c'est partout ainsi. Paris compte soixante-dix-sept sociétés savantes, comprenant ensemble six mille cinq cent quatre-vingt-neuf membres, dont l'âge moyen est de vingt-huit ans, ce qui prouve que la jeunesse donne beaucoup; dont la taille moyenne est de un mètre soixante-six centimètres, ce qui prouve qu'une stature élevée n'est pas le signe d'une vocation scientifique. Pardon, si je fais un peu de statistique; c'est pour me tenir en haleine.

— Faites, Monsieur; j'y prends goût, je vous assure.

— Parmi ces savants, ou prétendus tels, la proportion des cheveux blonds ou cendrés aux cheveux châtains ou noirs est de quarante-trois sur cent, ce qui indiquerait que la nuance la plus prononcée emporte la balance. Les chevelures rouges n'y contribuent que dans une proportion de cinq sur cent : je serais fort embarrassé de dire ce que cela prouve. On a dé-

couvert dans les rangs de ces sociétés deux mille deux cents verrues, cinq cents surdités, quinze cents myopies, deux cents paralysies, cinquante catalepsies, ce qui prouve que cette classe intéressante n'est point à l'abri des infirmités humaines. Chacun de ces individus consomme par jour, en moyenne, huit hectogrammes de viande de boucherie, deux hectogrammes de poisson, un kilogramme et trois décagrammes de pain, ce qui prouve qu'ils ne se nourrissent pas seulement des lumières que verse sur eux la société. Excusez-moi si je persiste à vous inonder de statistique; j'ai fini.

— Mais, Monsieur, je trouve ces détails-là pleins d'intérêt. Tudieu! comme vous pénétrez avant dans les choses!

— Eh! cher monsieur Paturot, vous ne voyez qu'un coin de la question. Il ne se remue pas en France un petit doigt que la société de statistique n'en soit informée. Nous savons le nombre d'œufs frais qui se dévorent chaque matin, nous avons même pu calculer approximativement le nombre des oiseaux qui peuplent l'air, des poissons qui habitent la mer; rien dans la création ne se dérobe à notre puissance.

— Ah çà, mais vous m'effrayez! Comment voulez-vous que je me tienne à la hauteur d'un pareil effort?

— Bagatelle! mon collègue, vous vous y ferez : il n'y faut qu'un peu d'assurance. Par exemple, vous dites : il se récolte en Espagne TROIS MILLIARDS CINQ CENTS MILLIONS TROIS CENT MILLE GERBES **ET DEMIE** de blé. Notez cette demie, elle est essentielle : c'est la pierre de touche d'un calcul méticuleux. Cette demie s'empare sur-le-champ du public. Voyez, dit-il, quelle exactitude! ces gens-là comptent jusqu'aux fractions. Et votre chiffre est désormais parole d'Évangile. Avec votre moitié de gerbe vous avez conquis plus de convictions qu'avec les trois milliards. C'est de la plus haute statistique.

— Oui, très-bien pour le vulgaire; mais les connaisseurs?

— Les connaisseurs! vous n'avez qu'un mot à leur ré-

pondre : « Allez-y voir! » Du diable s'ils iront. Vous avez compté ou vous n'avez pas compté les trois milliards cinq cents millions trois cent mille gerbes et demie de blé. Peu importe; la statistique n'en est pas à cela près. Mais aux contradicteurs, vous dites : « Comptez d'abord, et vous me combattrez ensuite. Jusque-là je vous récuse. »

— En effet, c'est adroit.

— C'est triomphant; jamais ça ne manque son coup. Il n'en est pas un parmi ces sceptiques qui poussera l'indélicatesse jusqu'à faire le voyage de la Péninsule afin d'y compter les trois milliards cinq cents millions trois cent mille gerbes et demie de blé. Restez à cheval sur votre chiffre, et n'en rabattez pas un épi. Vous avez le premier mot, et vous aurez le dernier. Votre détracteur est réduit au silence, et le tour est fait : vous pouvez passer sans danger à d'autres exercices. »

Ces confidences me donnèrent du courage, et je consentis à laisser mettre mon nom sur les listes de la société de statistique, à côté de celui du roi des Français et de tous les souverains de l'Europe. On me décerna la médaille du grand module, et on m'envoya un diplôme où l'on parlait avec emphase de mes travaux. Ce que c'est que le prestige d'un titre! La veille encore je ne croyais pas à ma vocation de statisticien; dès que j'en eus le brevet, il me sembla que je n'avais pas été autre chose de toute ma vie. Pour justifier l'honneur que l'on me faisait, je dirigeai mes recherches vers un but social et domestique. Personne en France ne s'était livré à un recensement sur les chats, question importante cependant, comme consommation de débris de boucherie, et comme contre-poids à la multiplication des souris. Je résolus de doter mon pays de ce travail, et de combler cette lacune.

En m'affiliant à l'une des sociétés savantes qui couvrent la capitale d'un réseau de cotisations plus ou moins volontaires, je ne savais pas à quels périls je m'exposais. A peine eus-je

trahi cet état de mon âme, que je me trouvai circonvenu de mille côtés. Tout le monde voulait m'avoir, on se disputait mon nom ; on m'offrait des secrétariats, même des vice-présidences. Quant aux présidences, il n'y avait pas à y prétendre. Tel député en occupait cinq ; tel pair de France six. En général, ces sociétés visent à l'économie ; les administrateurs font les choses en pères de famille. Chacune de ces institutions n'ayant pas de quoi nourrir un agent, on a imaginé des espèces de maîtres Jacques qui font les affaires de cinq, six, et jusqu'à huit ou neuf sociétés. Ainsi la morale chrétienne touche la main à l'horticulture ; les antiquaires et les séricicoles se confondent dans la même enceinte, et fraternisent dans le même local. Chacun paye ses chandelles à part, et l'agent veille à cette justice distributive.

Une ardeur immodérée de science s'était tout d'un coup emparée de moi. Les diverses branches des connaissances humaines avaient fait irruption dans mon salon, et je ne pouvais moins faire que d'y répondre par une adoption publique. C'était beaucoup embrasser ; mais j'avais du loisir et un faible pour les honneurs. Pressé un peu vivement, j'acceptais presque toujours, et me montrais, en matière de cotisation, le plus libéral et le moins regardant des hommes. Dieu sait à combien d'institutions je me laissai alors affilier, et quelle situation encyclopédique je me fis en fort peu de temps !

Ainsi je devins membre des sociétés philotechnique, entomologique, asiatique, phrénologique, philomatique, numismatique, panécastique, géologique, philanthropique, de linguistique et de géographie ; des sociétés des antiquaires, de tous les encouragements, de toutes les émulations, propagations et perfectionnements possibles, des beaux arts, des naufrages, d'horticulture, de l'histoire de France, de l'éducation progressive, des progrès agricoles, de la morale chrétienne ; je devins membre de toutes les académies, de tous

les athénées, de tous les instituts, si l'on en excepte celui de France.

Mes moyens me le permettaient.

XIV.

LA HAUTE SCIENCE.

Ces premiers succès me mirent en goût : je me sacrifiai au culte de la science. Plus d'une fois je me laissai aller à prendre au sérieux les académies au petit pied, les instituts de pacotille, les athénées et autres inventions à l'usage d'amours-propres en disponibilité. Je paraissais aux réunions; je m'associais aux brigues qui les animaient, je risquais le discours au besoin. Enfin je faisais les choses en conscience.

Pour compléter mon éducation scientifique, je me mis alors à fréquenter les foyers du haut enseignement et des lumières superieures, le Collége de France, la Sorbonne, l'Institut. Il me semblait que nulle part je ne pouvais trouver des notions plus sûres, ni prendre un sentiment plus complet de l'état actuel de nos connaissances. Un coup d'œil jeté sur le personnel de la Sorbonne et du Collége de France m'inspira surtout le désir d'en suivre assidument les cours.

« Quels beaux noms! me disais-je : l'illustre Pierre, le célèbre Paul, le savant Jacques! tout ce qu'il y a de plus élevé en fait de célébrités littéraires, historiques, philosophiques et scientifiques! Il faut que je passe la Seine pour aller jouir de ce spectacle. »

En effet, j'entrepris ce pèlerinage, comme un croyant celui de la Mecque; heureux de penser que j'allais entendre de doctes leçons de la bouche du savant Jacques, du célèbre Paul et de l'illustre Pierre, les plus beaux noms de France et de Navarre! L'homme est toujours homme : on a beau vou-

loir se défendre du prestige de la notoriété, juger les choses intrinsèquement, et non sur l'étiquette, malgré soi on obéit à la prévention commune ; on ne sépare jamais complétement les idées de la personne. Ainsi je traversais le fleuve pour Jacques, Pierre et Paul, et je ne l'eusse pas fait si j'avais pensé que ces grands seigneurs de la science et des lettres se déchargeaient sur des suppléants du soin d'occuper leurs chaires et de distribuer la manne de l'enseignement officiel.

Certes, avec une préoccupation moins vive, j'aurais pu constater que ces suppléances sont remplies avec autorité, avec éclat. L'éloquence française ne pouvait trouver un plus digne interprète : l'histoire ancienne et moderne, la législation comparée et la philosophie étaient représentées fort convenablement. Il y avait dans cet ensemble une séve et une conscience que ne sauraient conserver les professeurs que la politique enchaîne à ses calculs. L'enseignement n'a donc qu'à gagner à ces mutations. Eh bien, telle est la prévention humaine, que cette découverte fut pour moi un désappointement. Je ne trouvais pas ce que je cherchais et ce qu'indiquait l'Almanach royal : il me semblait que c'était un vol qu'on me faisait.

« Au moins, me disais-je, s'ils ne remplissent pas la fonction, ils s'abstiennent de toucher le salaire. »

Nouvelle illusion ! Si les grands seigneurs de la science et des lettres ne professent pas, ils émargent. Il en est, cela est vrai, qui se montrent plus désintéressés, mais d'autres n'abandonnent guère qu'une portion de leur traitement aux hommes modestes et laborieux qui occupent leurs chaires. Du reste, la Sorbonne et le Collége de France abondent en surprises. Là, où sur la foi de l'affiche on entre pour entendre de l'histoire ancienne, le professeur en est à disserter sur un épisode de la révolution française ; la législation comparée court les champs à la découverte des Whallalas et de l'idéalisme teuton ; l'économie politique dévie vers les canaux

et les chemins de fer; les littératures du Nord se perdent dans les sierras espagnoles; les littératures du Midi, dans les fictions scandinaves et les brumes allemandes. Chacun sort volontiers de sa sphère et pousse des reconnaissances hors de son programme. Pourquoi s'en plaindre, pourvu que l'inspiration ne souffre pas de semblables écarts ? Il y a ensuite, au Collége de France, une telle prodigalité de cours, que l'embarras du choix fait le désespoir de l'homme studieux. C'est une enceinte polyglotte où l'on passe du turc au sanscrit, de l'arabe au persan, du tartare mantchou à l'indostani, du syriaque à l'hébreu, du grec au chaldaïque. Quel microcosme! Il ne manque qu'un petit détail : une chaire de géographie. On y enseigne toutes les langues du globe, on se croit dispensé d'y enseigner ce qu'est le globe lui-même. A la bonne heure, le détail vaut mieux que l'ensemble.

Mes pèlerinages scientifiques ne se bornèrent pas aux établissements universitaires : je devins l'un des habitués des réunions de l'Académie des sciences. C'est un beau spectacle. Chaque semaine les grandes et petites découvertes viennent demander au docte aréopage une sanction qu'envie toute l'Europe. Il me sembla bien que de temps à autre on y parlait un peu trop de la coloration des os du canard, des sondes artésiennes et de la photographie, de la lithotritie et des bateaux à pattes palmées; mais, malgré cette invasion de l'élément industriel et de la chirurgie spéciale, malgré des calculs de forces infiniment trop prolongés, et des équations fatales pour les muscles zigomatiques, il n'en résultait pas moins de tout cela une puissante association de lumières et un théâtre de discussions fécondes. En considération de tant d'avantages, on peut bien fermer les yeux sur quelques écarts et sur quelques puérilités.

J'avais dans l'Institut un ami, un homme d'esprit qui me mit promptement au courant des titres de ses collègues. Dans le nombre, il est des intelligences qui, à une étude spéciale,

savent unir un vaste ensemble de connaissances, de l'étendue et de la portée dans l'esprit, le don du style et de la parole. C'est là l'honneur de l'Institut, ce qui constitue sa force et imprime de l'autorité à ses travaux. Mais, à côté de ces hommes vraiment éminents, se range la foule des savants médiocres, enrayés dans une spécialité. Mon aimable cicerone les passait gaiement en revue :

« Celui-ci, me disait-il, appartient corps et âme aux entomozoaires; il a eu la chance de découvrir une quinzième articulation dans un insecte, et des antennes que personne n'avait soupçonnées avant lui. Voilà ce qui a fait sa fortune. Il passera à la postérité avec son hyménoptère, sans compter une espèce de scolopendre qui lui a de grandes obligations. Supprimez cet homme de la communauté humaine, et voilà des scolopendres qui n'occupent pas, dans l'échelle des êtres, le rang qui leur appartient. Lui seul a pu en faire huit genres, douze sous-genres, sans compter les variétés. Aussi est-il membre de l'Institut, et décoré.

— Très-bien, lui dis-je. Et celui qui est là sur notre gauche, avec son faux toupet sur l'oreille.

— Celui-ci a trouvé un trapp, et il en jouit. Sans doute le trapp existait avant lui dans la charpente du globe, mais on ne savait pas au juste dans quelle proportion le feldspath et l'amphibole concourent à sa formation. Ce monsieur a paru, et le trapp a trouvé un maître. Pendant cinquante-cinq ans, le trapp et lui se sont trouvés en présence. Enfin notre savant lui a arraché son secret : aujourd'hui il en rend grâces à la nature. Il est membre de l'Institut, et décoré.

— Ah çà! et ce chauve, qui se cache là-bas, dans l'angle de la salle?

— Celui-ci a découvert un deuto-trito-proto-sesquibasique sous-carbonate d'iodure électro-négatif. A peu près cela, du moins. Première invention. Il a découvert que le protoxyde de manganèse est isomorphe à celui du fer, et son sesquioxyde

avec le peroxyde de fer. Deuxième invention. Il a découvert que la substance des végétaux, en passant dans le corps de l'homme, y conserve son identité, de sorte que nous rendons à la terre, comme engrais, ce qu'elle nous donne comme nourriture. Troisième et sublime invention. Enfin, il a lancé dans le monde la vache artificielle, l'un des plus beaux phénomènes des temps modernes. Cette vache est un mythe qui est censé manger du foin du Canada et boire de l'eau du Jourdain, le tout pour produire du fromage de Neufchâtel. Dernière et mémorable invention. Vous comprenez que tant de belles choses ne pouvaient pas être révélées impunément. Le savant est donc membre de l'Institut, et décoré.

— Parfaitement ! Et le petit maigre adossé à la colonne ?

— Celui-ci a perfectionné la respiration des plantes et la manière de s'en servir ; il a vu de ses yeux d'intéressants végétaux absorber pendant la nuit l'oxygène et exhaler l'acide carbonique, tandis que pendant le jour ils décomposaient l'acide carbonique, exhalaient l'oxygène et gardaient le carbone. Voilà ce que c'est que d'étudier la nature. Il en a été récompensé ; il est membre de l'Institut, et décoré.

— Mais, dis-je à mon officieux moniteur, il me semble que vous ménagez peu vos confrères.

— Mon Dieu ! je ne me ménagerai pas même, s'il le faut. Entre savants, nous sommes un peu comme les augures ; nous gardons difficilement notre sérieux. Moi, j'ai amélioré le mollusque et complété la monographie du zoophyte ; mon voisin a fait faire des progrès à la coprologie, c'est-à-dire, à la fabrication des engrais ; mon vis-à-vis a mesuré en mer la hauteur des lames, et envoyé un thermométographe à quatre mille pieds au-dessous du niveau de la mer. Voilà pourquoi nous sommes tous membres de l'Institut, et décorés.

— Eh bien, mon cher Monsieur, tous ces travaux sont utiles.

— Qui le nie ? Seulement, voici ce qui arrive. A force de

pousser la science dans le sens des spécialités, de raffiner les détails, si l'on peut s'exprimer ainsi, on arrive à une sorte de quintessence où tout se décompose. En chimie, j'ai bien peur que nous n'en soyons là, en mathématiques aussi. Le laboratoire et l'abus de l'x jetteront les sciences les plus positives dans les écarts de l'abstraction et dans les régions transcendentales de l'absurde. D'où cela vient-il? Cela vient de ce que l'intelligence tout entière d'un homme, et d'un homme supérieur, est tendue vers un détail, et que, quand il faut s'arrêter, il continue. On veut forcer l'analyse, et tout se disperse en atomes; on croit encore avoir en main quelque chose, que déjà tout s'est évaporé. Tel est l'inconvénient de l'effort spécial : un moment arrive, où de formel et de fécond qu'il était, il tourne au vague et à l'impuissance.

— Vous êtes sévère, cher monsieur.

— Non; c'est partout de même : on veut faire porter à une science plus qu'elle ne doit porter. Toujours un peu d'alchimie se mêle à un travail de manipulation : plus d'un, qui ne se l'avoue pas, voudrait dérober son secret au grand Hermès, et, s'il l'osait, se remettrait à la poursuite de la pierre philosophale. L'homme est ainsi fait. »

Tout en causant de la sorte, nous quittâmes l'Académie des sciences; la séance allait finir; et mon complaisant moniteur voulut bien accepter une place dans ma voiture. En passant devant une salle entr'ouverte, il y entendit quelque bruit :

« Venez, me dit-il, nous allons jouir d'un spectacle intéressant. Voici encore des collègues. »

Nous entrâmes; c'était une autre section de l'Institut qui se trouvait en séance, la section des inscriptions et belles-lettres. Les réunions n'y sont pas publiques : c'est une Académie d'intimes; cependant, par égard pour mon chaperon, on toléra notre présence. La discussion était engagée sur la pierre de Rosette, inépuisable sujet de controverse depuis quarante-cinq ans. Le roi Lagide, qui érigea ce bloc de grès, ne se

doutait pas du bruit qu'il ferait dans la postérité. Il s'agissait encore cette fois de distinguer entre l'écriture cursive et l'écriture phonétique, compliquées de signes hiératiques à l'usage des prêtres de la vallée du Nil. C'est pourtant ce simple bloc qui, depuis un demi-siècle, alimente cette discussion : sans lui, on tiendrait la langue de l'antique Égypte pour entièrement morte, et des savants ne se feraient plus adjuger des pensions sous le prétexte spécieux qu'ils l'ont découverte.

« Ceux-ci, me dit mon compagnon, jouent à l'Institut le rôle que le dicton populaire attribue à la cinquième roue d'un carrosse. Ils forment une Académie; ils devraient être à peine une section d'Académie : ils sont quarante, dix suffiraient. A proprement parler, cette Académie n'a pas de physionomie propre. Littéraire, elle se confond avec l'Académie française; archéologique, elle confine à l'Académie des beaux arts; scientifique, elle touche par quelques points, tels que la géographie et l'histoire, à l'Académie des sciences et à celle des sciences morales et politiques; c'est presque une superfétation. Quand Bonaparte la créa, il était sous le coup des impressions qu'avait fait naître en lui sa campagne d'Égypte. De là cette importance excessive donnée à l'archéologie et aux travaux de linguistique. Qu'en est-il résulté? que cette Académie ne sait où se recruter; qu'elle est obligée d'ouvrir ses portes, tantôt à des hommes notoirement médiocres, tantôt à des écrivains qui ont des titres réels sans doute, mais non des titres spéciaux. Véritable Académie de famille, tout s'y passe sous le manteau de la cheminée. »

C'est ainsi que le membre de l'Institut traçait des portraits de genre en parlant de ses collègues. Quand l'assemblée se sépara, il continua cette revue en rapprochant chaque nom de son titre spécial.

« Voici un Égyptien, deux Égyptiens, trois Égyptiens. Les Égyptiens sont ici en majorité. De ce qu'ils ont fait une macédoine qu'ils intitulent le *grand* ouvrage d'Égypte, et qui

renferme deux volumes sur la flûte à l'oignon et la poterie à l'usage des hiérophantes, ils s'imaginent que l'Académie des inscriptions leur appartient. On voit bien que Bonaparte a passé par là. Mais suivons. Voici un Grec, deux Grecs, trois Grecs, quatre Grecs : la Grèce donne. Si l'on calculait ce que la Grèce antique coûte aux budgets des peuples modernes, on serait tenté de faire un coup d'État et de la supprimer entièrement de la tradition. Ce serait une immense économie. Du reste, la Grèce n'empêche pas les autres pays d'avoir leur petit contingent. Voici un Hébraïsant, voici un Persan, voici un Hindou, je crois même, Dieu me pardonne, que voici un Tartare mantchou. A la suite de ces noms arrive un pêle-mêle : esthétique, géographie, archéologie, paléographie, numismatique, tout se confond ; puis peu à peu nous descendons à quoi ? au néant. C'est encore un titre ; la critique n'y peut pas mordre. »

Mon compagnon était en verve de satire, il ne tarissait plus.

« Savez-vous, lui dis-je, que vous n'êtes pas charitable, et que vous habillez singulièrement la science ?

— C'est que je l'aime, me répondit-il ; je l'aime malgré l'abus qu'on en fait, malgré le fatras d'érudition qui la dénature. Je me dis avec douleur, mon cher monsieur, qu'on nous engage dans des voies fausses et stériles, et que les vanités d'auteur dominent aujourd'hui les progrès de l'œuvre. On travaille en vue de l'éclat et du bruit, et non en vue de résultats sérieux. Ensuite, faut-il l'avouer, nous tombons dans la confusion des langues. On n'invente rien, si ce n'est des mots ; on accroît outre mesure le bagage des technologies. Dès lors l'enveloppe de la science est plus que la science même. La philosophie croit avoir fait une découverte plus réelle dans les prédicats et les hypostases, l'objectif et le subjectif, le contingent et le nécessaire, le moi et le non-moi, que dans la définition de son objet, dans l'éducation de la

conscience, la liberté de la pensée et l'aspiration vers l'inconnu. Ce qui est trop facile à comprendre paraît dangereux ; on veut un idiome à l'usage des initiés, un instrument qui se prête à la divagation et simule la profondeur. C'est toujours l'histoire de Sganarelle et de son latin. Toute technologie outrée n'a pas d'autre but ; elle sert de masque à la médiocrité ; le vrai talent ne craint pas d'être intelligible. Je vous ai parlé de la philosophie. En chimie, c'est la même chose ; en histoire naturelle, aussi ; en médecine, également. Enfin, dans toutes les branches, la technologie procède par envahissements, elle gagne du terrain comme les plantes parasites ; et, si l'on n'y prend garde, elle étouffera la science. »

Cette conversation nous avait conduits jusqu'à la porte du savant ; la voiture s'arrêta. Il descendit, et, après l'avoir salué, je me fis reconduire chez moi, un peu revenu de l'infaillibilité des connaissances humaines, et commençant à tenir pour suspecte l'autorité de leurs interprètes.

XV.

LES VOYAGEURS OFFICIELS.

Il est des mortels dont la vie est douce et heureuse : tel était celui qu'Oscar m'amena un jour. Quand un simple citoyen veut voyager, il n'a pas deux manières de s'acquitter de cette fonction sociale. Qu'il roule en diligence ou en chaise de poste, il a besoin de fonds pour payer ses frais de route. Les administrations des messageries et des bateaux à vapeur ne le transportent pas gratuitement. Il faut de l'argent pour les tables d'hôte, de l'argent pour la chambre d'auberge ; il en faut pour les facteurs, pour les garçons, pour les commissionnaires, sans compter les excédants de poids dans le bagage. C'est une jouissance fort chère que celle des voyages ; elle ne s'exerce qu'à titre onéreux.

L'ami d'Oscar avait renversé les termes d'une situation acceptée par tout le monde : les voyages ne lui coûtaient rien, au contraire, ils lui rapportaient. Par un tour de force inexplicable, si l'on ne savait à quel point le budget a des mœurs simples et des relations naïves, il était parvenu à mettre sur le compte de l'État ses frais de déplacement depuis la malle-poste jusqu'à la note de l'hôtellerie. Encore ne tenait-il pas le gouvernement pour quitte à son égard, et exigeait-il de temps en temps quelques récompenses. Je ne fais aucune allusion à la croix d'honneur. Souvent des frégates mirent à la voile pour transporter sa personne, et des bateaux à vapeur chauffèrent leur machine afin de lui procurer les agréments d'une tournée de plaisance. Partout les consuls se mettaient à ses ordres, partout les ambassadeurs le couvraient d'une protection illimitée.

Quel était donc, me direz-vous, ce prince, ce magnat, ce lord, ce palatin, ce margrave, ce boyard, ce seigneur ? Tout bonnement un archéologue, un dénicheur de pierres frustes. S'il n'avait pas inventé le voyage aux frais de l'État, il l'avait singulièrement perfectionné. On pouvait, en toute assurance, le nommer le roi du genre. Avant lui, l'itinéraire payé des deniers du budget était assez connu, mais cela se faisait timidement, sans aplomb, sans grâce. On avait l'air de regarder ces missions comme des faveurs subreptices, déguisées sous le nom spécieux d'intérêt de l'art. Si les fonds ne s'en dévoraient pas moins, c'était à l'aide de procédés bien peu dignes de la civilisation moderne.

Le grand Trottemard changea tout cela ; il éleva le voyage aux frais de l'État à la hauteur d'une institution publique : il en fit une puissance qui s'avouait, qui avait la conscience de sa valeur. Non-seulement il ne pratiqua plus la chose à la dérobée et presque honteusement, mais il s'en glorifia sur toutes les colonnes de la publicité, se composa une parure des kilomètres qu'il parcourait, des pays qu'il ne visitait pas, des

mœurs qu'il n'observait guère, des inscriptions qu'il déchiffrait peu, et des temples dont il ne retrouvait pas la place. Voilà ce que le grand Trottemard fit pour le voyage officiel; il est vrai que la leçon ne fut pas gratuite.

Le procédé du grand Trottemard était des plus simples; et aujourd'hui qu'il est connu, on s'étonne que l'humanité soit restée si longtemps à le découvrir. Un matin à son lever l'archéologue superlatif se disait en se grattant la tête:

« Il me semble que j'éprouve le besoin d'aller découvrir un temple dans le Péloponèse; oui certes, ajoutait-il, et pour la plus grande gloire de l'art. Pour peu qu'on veuille y mettre le prix, j'irai conquérir ce temple. »

Là-dessus il s'habillait et allait faire part de son idée au ministre de l'instruction publique. Celui-ci essayait de décliner l'honneur de ce nouveau monument, en objectant que le budget français avait déjà payé soixante-quinze ruines introuvables dans le même Péloponèse; le grand Trottemard ne se laissait pas déconcerter pour si peu. Il faisait attaquer le ministre par cinq députés et dix-huit pairs de France, et la chasse au monument était ordonnée avec les moyens à l'appui. Les malles-postes et la marine de l'État devaient conduire sur les lieux l'archéologue, et les fonds lui étaient prodigués sous prétexte de fouilles et d'excavations.

A peine investi officiellement, notre héros, au lieu de fuir la publicité, allait au-devant d'elle, et envoyait aux journaux la petite note suivante :

« Enfin le ministère a fait quelque chose pour les arts, et nous ne pouvons que « l'en féliciter. Il vient de confier au grand Trottemard une mission de la plus « grande importance. Ce savant doit aller dans le Péloponèse découvrir un temple « de Junon. Nos sympathies sont acquises à cette superbe entreprise. Trois dessinateurs sont attachés à l'expédition. »

Voilà ce qui s'appelle lancer un temple. Ce n'est pas tout. Dans chaque ville importante, en France et à l'étranger, notre héros s'arrêtait, ne fût-ce qu'une heure, pour libeller

quelques lignes et les envoyer aux journaux de la localité. On y lisait :

« Le grand Trottemard vient de passer dans nos murs. On sait que cet illustre « voyageur se rend dans le Péloponèse afin d'y découvrir un temple pour le « compte du gouvernement français. »

Ce petit avis suivait Trottemard le long de la route, comme le remous suit le bâtiment. On pouvait le lire à Lyon, à Marseille, à Naples, à Malte, à Syra. Ainsi le bruit que menait l'archéologue s'accroissait en allant, et prenait des forces à mesure que se déroulait l'entreprise. C'est surtout dans ce travail de la notoriété, dans cet art de tenir l'attention en haleine, qu'excellait le célèbre voyageur. Qu'il y eût des temples au Péloponèse ou qu'il n'y en eût point, ce n'était pas la question : l'essentiel était de trouver des journaux disposés à célébrer les mérites de la caravane entretenue aux frais du budget français. En retour des sommes allouées, il fallait bien donner signe de vie, et justifier par le zèle les subsides officiels.

Mais c'est sur les lieux mêmes que le grand Trottemard déployait toutes les ressources de son génie. Trois mois après son départ, on pouvait lire dans un journal la lettre suivante, premier monument de la campagne archéologique :

« Sources de l'Hyblagoustos, 3 juin...

« Mon ami, nous sommes arrivés en plein Péloponèse et sur le théâtre de nos « opérations. Voici quarante-trois nuits que je dors à la belle étoile, sous le ciel « de la Grèce toujours pur et serein. Je ne saurais te rendre les émotions que « j'ai éprouvées en foulant les champs de bataille d'Épaminondas et le sol auquel « se rattachent tant de traditions. Le pays est si pauvre et si désert, qu'à peine « avons-nous pu nous procurer, pour notre ordinaire, quelques figues et de l'eau « potable. C'est pourtant ici, me dis-je souvent, qu'est le berceau d'une civilisa- « tion, mère de la nôtre, le premier foyer d'où les arts et les sciences rayon- « nèrent sur le monde. Dans ma caravane, trois hommes ont la fièvre, et moi- « même j'en ai ressenti quelques accès.

« Nos travaux avancent; quelques indices d'un temple se sont révélés à nos « éclaireurs à trois kilomètres d'ici; je fais lever mes tentes pour aller à sa dé- « couverte. J'espère pouvoir doter ma patrie du monument que je lui ai promis.

« TROTTEMARD. »

Quinze jours après, une deuxième feuille recevait la suite de cette communication, et insérait l'extrait suivant :

« Des sommets du mont Krakoussos, 2 juillet.

« Je croyais tenir le temple demandé, mais il nous échappe encore. Ce n'était « qu'une hutte de chevriers. Cependant un klephte égaré m'annonce positive- « ment que dans la direction de l'E. 1/4 N.-E. je dois trouver un temple qui fera « positivement mon affaire. Je plie bagage et marche dans cette direction. »

AUTRE LETTRE.

« De la vallée de Puffistan, 15 août.

« Enfin le temple est trouvé, et il promet. A vue d'œil, il occupe quatre mille « mètres carrés; c'est l'une des belles dimensions de l'architecture antique. Celui « d'Éphèse, dont j'ai retrouvé naguère les fondations, n'occupe pas une plus « grande surface de terrain.

« Il faut aller au ministère de l'instruction publique pour réclamer les fonds « nécessaires aux premiers travaux La majesté de ce temple exige que l'on fasse « très-bien les choses et qu'on ne lésine pas sur les allocations. Je m'épanouis « d'orgueil en songeant que je vais faire hommage à la France d'un monument « entièrement inédit. Nous procédons demain aux fouilles sur une très-grande « échelle; mais il nous faut de l'argent, beaucoup d'argent. Les figues sont hors « de prix, et l'on ne peut pas les remplacer par des pommes de terre frites. Le « pays n'en produit pas.

« TROTTEMARD. »

AUTRE LETTRE.

« Du village d'Acrocéronopantoufle, le 18 octobre.

« J'ai reçu les sommes que le gouvernement nous a fait passer, et j'écris au « ministre pour le remercier de cet envoi. Il appartenait à un érudit comme lui, « qui porte dans son cœur le culte de l'antiquité, de venir au secours d'hommes « dévoués à la science. La postérité lui tiendra compte de cette grande et géné- « reuse sympathie.

« Malheureusement le temple sur lequel nous comptions ne s'est pas réalisé : « c'était tout bonnement le mur d'enceinte d'une bergerie abandonnée. Mais je « ne désespère pas pour cela de découvrir ce monument. On vient de me dire « que vers le S.-O. il existe des vestiges qui ont tout le caractère d'un édifice « consacré au culte. J'y cours, j'y vole.

« Que l'on continue à nous tenir pourvus de numéraire. Les vivres sont tou- « jours ici à des prix fous. Nous payons un mouton au poids de l'or et ne vivons « souvent que de racines. Le dévouement à la science nous soutient.

« TROTTEMARD. »

Tels sont les chefs-d'œuvre au moyen desquels l'archéologue réchauffait de temps en temps la générosité du budget et perpétuait son nom dans les colonnes des journaux. Bien que le temple semblât fuir devant la poursuite du voyageur, celui-ci espérait toujours mettre la main dessus, et ne demandait qu'un petit crédit supplémentaire pour se procurer l'objet désiré. On allait ainsi de déception en déception jusqu'à ce qu'un ministre de mauvaise humeur coupât brusquement les vivres à l'archéologue. Alors le voyageur revenait en France, dépourvu de toute espèce de temple, et faisant retentir l'air de ses cris. Avec dix mille francs de plus, le monument était découvert; en lésinant, on lui avait fait manquer sa fortune. A l'entendre, il était volé. Cependant sa mission avait coûté soixante et dix mille francs.

Tout autre que le grand Trottemard eût été rebuté par ce premier échec; il n'y puisait, lui, qu'une force nouvelle. Le temple étant usé, il passa à d'autres découvertes. Tantôt c'était le bras de la Vénus de Milo qu'il s'agissait de retrouver, tantôt une inscription babylonienne, égarée sur les bords de l'Oronte, réclamait sa présence : un jour il s'agissait d'aller reconnaître les ruines d'une ville assyrienne ou mède; une autre fois de déterminer le cours d'un ruisseau de la Cyrénaïque. Le prétexte importait peu, l'allocation était tout.

C'est cependant là une bien singulière justice distributive. Qu'un auteur demande l'assistance du budget pour des travaux qui peuvent exercer une influence féconde sur le sort des populations, répandre des idées morales, des vues saines, des principes utiles, on lui répond qu'il ait à marcher seul et que l'État ne lui doit rien. C'est bien, si telle est la loi commune. Mais qu'on vienne proposer au gouvernement d'aller faire au loin des recherches coûteuses et stériles, de déterrer quelques hochets d'une érudition frivole ou d'une antiquité suspecte, oh ! alors, le trésor public est moins rigoriste, il a des fonds, et il les distribue au hasard avec une

entière prodigalité. Si quelques parasites vivent de ce gaspillage, rien n'en profite, ni l'art, ni la politique, ni la science.

Il faut que le grand Trottemard eût compris que ces plaisanteries ne pouvaient avoir qu'un temps, car lorsque Oscar me le présenta, il avait renoncé aux voyages. Il semblait vouloir désormais frustrer la France, la belle France, de tous les temples qu'il aurait pu ne pas découvrir. Toutefois, avec son activité et son ambition, le célèbre archéologue n'était pas homme à quitter ainsi la partie. Il avait alors en vue quelque chose de solide et de permanent en place de missions précaires et nomades, et je ne serais pas étonné de le voir un jour protecteur général de la confédération des beaux arts de France et de Navarre. Il est plus facile d'inventer des places que de découvrir des temples.

XVI.

UN PUTIPHAR. — PRÉLIMINAIRES D'UN EMPRUNT RUSSE. — PARTIE CARRÉE.

Depuis quelque temps, je remarquais avec un contentement mêlé d'orgueil que ma personne avait produit un certain effet sur la princesse Flibustofskoï. Des œillades significatives, un air langoureux et mélancolique, de certaines poses, quelques soupirs à demi étouffés semblaient être les symptômes irrécusables du ravage que j'exerçais et des combats d'un cœur qui reculait devant sa défaite. De toutes les couronnes que j'avais rêvées, l'amour d'une grande dame était celle qui flattait le plus ma vanité. Il n'est rien de tel pour poser un homme; cela indique qu'il est du monde et qu'on peut l'avouer. Distingué par une princesse, je passais prince, et même mieux; je touchais de la main gauche aux grands blasons du Nord; je rendais à la Russie une portion des dom-

mages qu'elle cause à la France par l'intermédiaire des diplomates blonds, à la taille de guêpe, fléaux et délices des boudoirs parisiens; je vengeais ma patrie en effectuant une conquête sur l'étranger. Telle était la théorie de ma situation.

Faut-il le dire? une crainte me retenait encore. On va me trouver bien naïf, bien bourgeois, si j'en fais l'aveu. Je craignais que le bruit de mon triomphe ne parvînt aux oreilles de Malvina. Jusqu'alors la paix avait régné dans mon ménage; mes écarts d'ambition n'avaient altéré en rien nos relations intérieures. En franchissant ce pas nouveau, deux choses étaient à redouter, les scènes domestiques et les représailles. Quand la colère s'emparait de madame Paturot, elle ne ménageait rien, ni ma personne, ni les autres meubles du logis; son premier moment était toujours dur à passer, et il était rare qu'il ne laissât point de traces. Ensuite, tout dérèglement s'expie et doit s'expier. Lorsque celui à qui il appartient de donner l'exemple manque à ses devoirs, il autorise autour de lui l'inconduite. J'avais, à ce point de vue, un profond sentiment d'impartialité et de justice, je n'admettais pas, avec quelques casuistes, que l'un des sexes doit jouir ici-bas de plus de franchises que l'autre. Ce système n'eût pas convenu d'ailleurs à Malvina, qui professait, à propos du mariage, des doctrines radicales et entendait vivre sur le pied d'une égalité absolue. Ses succès dans les rôles culottés tenaient à cette disposition l'esprit. Ainsi, d'un côté, les principes, de l'autre, une inquiétude vague m'empêchèrent longtemps d'abonder dans les regards assassins de la princesse autant qu'elle l'eût désiré.

La chose eût pu durer longtemps ainsi, elle s'avançant de plus en plus, moi reculant toujours, si un être sauvage ne s'en fût mêlé. Le feld-maréchal Tapanowich me fit l'honneur de devenir jaloux de moi. Toutes les fois que je mettais le pied sur le seuil de l'hôtel, j'étais sûr d'apercevoir le Tartare, errant comme un ours démuselé, me poursuivant de son œil

fauve, et faisant entendre, à mon approche, un grognement farouche. En plus d'un cas la princesse avait dû venir à ma rencontre pour que ce guerrier déchaîné ne me manquât point de respect, et, dans ces occasions, elle lui adressait, en langue moscovite, une correction sévère que le pandour recevait l'oreille basse, comme un animal que l'on gronde Cette exécution faite, la palatine m'introduisait dans son boudoir, où tout respirait la séduction et la grâce. Sous un demi-jour vaporeux, dans une atmosphère imprégnée de parfums énervants, je sentais ma force s'en aller, mes scrupules s'évanouir. La dentelle seule déguisait ce que sa personne offrait de désirable, et l'on sait comment la dentelle déguise ces objets-là. Sa voix, d'ailleurs, avait un timbre qui pénétrait jusqu'à l'âme, et des sons si doux, qu'on eût dit l'organe d'un enfant. Tout, dans la pièce, était disposé pour l'effet, et de manière à amener un clair-obscur favorable au rajeunissement et à l'amoindrissement des formes. Je ne sortais jamais de là sans y laisser un peu de ma raison et de ma vertu.

La conduite du feld-maréchal amena enfin une explosion. Le Tartare affectait à mon égard des manières qui devenaient intolérables; il me toisait désagréablement, il frisait ses moustaches à mon aspect, en articulant des jurons russes qui provoquaient les rires de la valetaille.

« Ah ! c'est comme ça que tu le prends, vilain Kalmouck, me dis-je. Tu regimbes avant de sentir le mors ! c'est bon ! c'est bon ! On te fera voir comment se venge un Paturot ! je ne te dis que ça, Tartare ! »

Ce jour-là, j'entrai dans le boudoir de la palatine avec un air conquérant qu'elle ne m'avait jamais vu. Un marquis du dix-huitième siècle n'eût pas pris une pose plus dégagée ; j'étais fringant comme un séducteur du temps de la régence.

« Qu'avez-vous donc, monsieur Paturot? » me dit la princesse étonnée. « C'est singulier, » ajouta-t-elle en me regargardant fixement.

Je lui pris la main, une main admirable, et la portai fort cavalièrement à mes lèvres :

« J'ai, adorable princesse, lui dis-je, une toute petite fantaisie, un rien. Je veux casser, un de ces matins, ma cravache sur la figure de ce drôle de Tapanowich.

— Du feld-maréchal ! s'écria la palatine, dont la physionomie trahit un soudain effroi.

— Feld-maréchal ou caporal, peu m'importe. Il n'a point affaire à un serf de la Crimée. Je lui couperai le visage au feld-maréchal.

— Monsieur Paturot, est-ce bien sérieusement que vous parlez ? dit la princesse.

— Très-sérieusement, mon adorable ; aussi sérieusement que je suis l'esclave de vos grâces. Ce pandour me déplaît ; on dirait le dragon de la toison d'or. Eh bien, il trouvera ici un Jason ; je le fendrai en quatre.

— Monsieur Paturot, me dit la princesse avec solennité, vous ne le ferez pas.

— Je le ferai, Madame, car l'animal devient trop farouche. Avant de le conduire en France, on aurait dû l'apprivoiser.

— Vous ne le ferez pas, vous dis-je, car je vous le défends. »

En prononçant ces mots la princesse se leva : son visage était imposant ; sa parole était brève et pleine d'autorité. Cependant, avec la disposition d'esprit où je me trouvais, cet ordre me trouva rebelle. Il m'arriva ce qui arrive aux gens qui s'exaltent davantage à mesure qu'on les retient, et qui ont d'autant plus soif du danger, qu'ils sont certains qu'on les empêchera d'y courir.

« Eh bien, Madame, ajoutai-je avec une grande résolution, votre défense sera vaine ; je ne vous obéirai pas. »

Il faut que j'aie articulé ces paroles avec l'accent d'un homme bien décidé ; car, sur-le-champ, la fierté de la princesse s'abaissa. Par un brusque mouvement, elle se laissa tomber sur un divan, en portant la main à son front, comme

si une pensée cruelle l'eût accablée. De temps en temps de petits mouvements convulsifs attestaient un combat et une angoisse ; ses beaux cheveux déroulés flottaient sur son visage et ses épaules ; enfin, des larmes abondantes jaillirent de ses yeux. Jamais je n'avais vu une douleur si belle : mon masque d'homme à bonnes fortunes tomba devant ce spectacle ; j'étais profondément ému.

« Princesse, lui dis-je, qu'avez-vous donc ? »

Elle jeta sur moi un regard plein à la fois d'abandon et de mélancolie.

« Jérôme ! Jérôme ! dit-elle, vous me ferez mourir !

— Moi, Catinka ! »

La glace était rompue : Catinka d'une part, Jérôme de l'autre ; on va vite et loin dans ce chemin. L'émotion était d'ailleurs bien vive, l'occasion bien engageante. Je franchis le dernier pas, et payai de hardiesse. Ce ne fut qu'un peu tard que nous reprîmes notre sang-froid, et alors la princesse alla d'elle-même au-devant d'une explication, que j'écoutai en vainqueur.

« Vous vous étonnez peut-être, Jérôme, me dit-elle, de l'empire qu'exerce ici le feld-maréchal Tapanowich. Cela tient à des considérations politiques, à un secret d'État. Hélas ! puis-je désormais rien vous cacher ?

— Parlez, Catinka, vous versez vos confidences dans l'oreille d'un honnête homme.

— En Russie, mon ami, nous sommes tous esclaves, petits ou grands. Que j'habite Moscou ou Paris, il faut que l'empereur sache ce que je fais. C'est notre servitude, à nous autres boyards qui descendons des Démétrius, dont les Romanzoff ont usurpé les domaines. On a toujours peur que nous ne remontions sur le trône de nos pères.

— Ah ! diable, ce serait grave, en effet.

— Aussi l'empereur place-t-il à nos côtés des satellites. Le feld-maréchal est chargé d'écrire jour par jour à Nicolas tous

les détails de ma vie privée et publique. Il lui mande quelles personnes je vois, quelles réunions je fréquente. Tapanowich est mon espion !

— Vil Tartare ! ça se lit sur sa physionomie !

— A toute heure il peut entrer dans mon salon, dans mon boudoir, jusque dans ma chambre à coucher !

— Sbire, va ! gendarme moscovite. Et vous ne voulez pas que je lui coupe les oreilles, Catinka ?

— Y pensez-vous, Jérôme ! un homme qui fait métier de tirer l'épée et le pistolet !

— Bah ! bah ! dis-je avec moins de confiance.

— Un bretteur qui a eu cinquante-deux duels à Saint-Pétersbourg, quarante-quatre à Moscou.

— Ce sera un de plus, ajoutai-je fort ébranlé.

— Un spadassin, Jérôme, un vrai spadassin ! Et puis voulez-vous tout savoir, mon ami ? vous me perdriez !

— Ah ! dis-je en respirant un peu plus à l'aise, si cela est ainsi, n'en parlons plus ; je désarme. Moi, vous perdre, jamais ! Je pardonne à ce Tartare.

— Je n'attendais pas moins de vous, Jérôme, dit la princesse en m'entourant de ses bras. Vous êtes un homme vraiment chevaleresque.

— Au fait, ce Kalmouck ne vaut pas même un coup d'épée. Feld-maréchal de contrebande, je t'amnistie et te méprise. Voilà.

— Modérez-vous, mon ami, cet homme est à ménager. Vous savez que j'ai de vastes propriétés dans l'Ukraine

— Oscar me l'a dit, palatine, sur les bords fortunés du Don. Vingt-deux mille serfs et trois cent vingt-deux mille bêtes à laine.

— Qu'importe le nombre ? l'essentiel est de pouvoir en disposer. Encore une servitude des boyards, mon ami. L'empereur nous supprime nos revenus quand il le veut. Tant que Tapanowich envoie des rapports favorables, je touche mes

fermages ; mais au moindre mot désavantageux, on me coupe les vivres. Voilà les libertés de la Russie.

— Diable! diable! le procédé est légèrement cosaque. Alors le feld-maréchal tient les clefs du coffre. Décidément c'est un homme à soigner. Je retire ce que j'ai dit de désagréable sur soncompte.

— Bon Jérôme!

— Adorable Catinka! »

L'entrevue se termina par de nouveaux engagements, et je retournai chez moi à la fois satisfait et troublé. Il me semblait que Malvina allait lire sur mon front les détails de mon aventure et provoquer des explications orageuses. Tout le long du chemin, j'avais cherché à composer mon maintien. Quand j'arrivai à ma porte, je repris haleine pour me remettre de la marche et me faire une figure plus calme et plus naturelle. Il n'y a rien qui soit plus incommode qu'une mauvaise conscience : elle s'effraie de fantômes. Cependant, dès que j'eus embrassé Malvina, je fus rassuré. Jamais elle ne s'était montrée si caressante ni si heureuse de me revoir. Elle faisait sauter ses enfants sur ses genoux, allait et venait avec une pétulance extraordinaire. Cette gaieté me rendit la mienne; ce sang-froid me fit retrouver mon aplomb. Cependant Malvina vint s'asseoir à mes côtés, et, tout en me donnant notre petit garçon à embrasser :

« Tu ne sais pas, bon ami ? me dit-elle.

— Quoi donc ?

— Oscar a emménagé au cinquième dans la maison! Tu sais qu'il avait donné congé de son atelier.

— Oui, mais il cherchait ailleurs.

— Il n'a rien trouvé, et il a pris notre cinquième. Ces artistes c'est comme ça, des sans-gêne? Ah! il n'a pas demandé la permission, au moins. »

A vrai dire, je trouvais le procédé un peu cavalier. Sous le prétexte d'une surveillance d'artiste, le peintre ordinaire

de Sa Majesté s'était réservé dans la maison en construction tout un étage qu'il faisait disposer à sa fantaisie. Il aurait pu attendre, pour s'installer à nos côtés, que nous eussions changé de demeure : c'était l'affaire de quelques mois. Oscar n'avait pas voulu se résigner à ce délai ; il venait de faire acte de prise de possession, et mes maçons travaillaient déjà pour lui arranger un atelier provisoire. C'était abuser de l'amitié et du droit d'hospitalité. Peut-être Malvina aurait-elle pu s'y opposer davantage ; quant à moi, sous le coup des aventures de la journée, c'est à peine si je pris garde à cette circonstance. La familiarité d'Oscar dans mon logis formait une diversion que je regardais comme précieuse : il me semblait qu'il devait distraire madame Paturot de ses jalousies ; c'était un but essentiel à atteindre. La vue de l'homme est assez courte : quand un objet la fixe fortement, tous les autres lui échappent. Oscar, d'ailleurs, avait un merveilleux talent pour s'envelopper d'une plaisanterie qui le rendait insaisissable. Quand je le revis, il me raconta ses diverses tribulations dans la recherche d'un atelier, et me prouva que s'il n'avait pris le parti de venir s'établir chez moi, il courait le risque de coucher dans la rue. Il fallut se résigner ; nos greniers furent inondés de paysages : nous eûmes de la verdure jusque sous les toits.

Du reste, j'oubliai bientôt cet incident, qui ne me revint que plus tard à la mémoire Le tourbillon allait de nouveau m'emporter, de manière à me laisser à peu près étranger à ce qui se passait dans ma maison. Une intrigue avec une grande dame venait de me jeter dans une nouvelle sphère, et en même temps la politique allait s'emparer de moi. En contact journalier avec les puissants du jour, la pensée d'un rôle plus élevé devait naturellement me gagner. Je m'y abandonnai, car j'étais réservé à toutes les épreuves de l'ambition et à toutes les déceptions de la grandeur. Mon exemple aurait été incomplet et mon expérience insuffisante, si je n'avais pas frayé tous les Capitoles et gravi tous les Calvaires.

XVII.

LA HAUTE POLITIQUE. — CANDIDATURE PARLEMENTAIRE DE PATUROT.

« Oui, monsieur Paturot, nous manquons surtout à la Chambre d'hommes comme vous, fermes dans leurs principes, fidèles au roi et aux institutions.

— Monsieur, répondis-je, vous me faites trop d'honneur ; je n'oserai jamais viser aussi haut. Il faut pour cela plus de lumières et d'études que je n'en ai.

— Eh! monsieur Paturot, vous n'en conviendrez que mieux. Les députés raisonneurs abondent; ce qui devient rare, ce sont les députés fidèles, et vous seriez de ceux-là.

— Je m'en flatte, Monsieur.

— L'esprit nous perd, voyez-vous ; la démangeaison de la parole fait des ravages effrayants. Tout le monde veut avoir un avis et prononcer un discours. Si l'on n'y prend garde, ce gouvernement-ci périra par les dialecticiens et les bavards. Vous ne donneriez pas dans ces excès, Monsieur !

— J'ose le croire.

— Vous aimez le roi, vous ne raisonneriez pas votre dévouement.

— Si je l'aime, mon souverain! c'est me faire injure que d'en douter. Vive le roi, Monsieur, vive le roi !

— Contenez-vous, monsieur Paturot, on nous observe.

— Ah! mais, c'est comme ça! Quand on touche cette corde, ça me part, voyez-vous. Vive le roi !

— Quel dommage qu'il n'y ait rien de libre pour le moment, pas le moindre vide, pas la moindre vacance ! Voyez, cherchez vous-même, monsieur Paturot, nous vous appuierons. »

Celui qui me parlait ainsi était un tout jeune homme, blond

et chevelu, d'une figure heureuse et expressive, secrétaire intime d'un ministre, et faisant de la politique en artiste. Cet aplomb avec lequel il semblait disposer d'un siége au parlement cadrait mal avec un extérieur à la fois trop mondain et trop imberbe. Il était difficile de croire qu'un tel pouvoir fût tombé en de telles mains, et que les destinées du pays se trouvassent à la merci d'une maturité si précoce. Comme manières et comme tenue, on ne pouvait rien désirer de mieux; mais la science du gouvernement ne réside pas toute dans la coupe du frac et dans la forme du pantalon. On ne sauve pas les gouvernements avec des gilets irréprochables et le culte exclusif du cuir verni; il est plus aisé de changer de gants que de régir un empire. Aussi se prenait-on involontairement à douter, en voyant ce jeune homme d'État, qu'il eût réellement l'influence qu'il s'attribuait, et jouât le rôle dont il avait la conscience.

Rien n'était cependant plus réel : l'adolescent si parfaitement ganté et chaussé gouvernait le ministre, et le ministre gouvernait le conseil, le tout dans le cercle de la fiction et de la responsabilité représentatives. On sait qu'à toutes les époques il y eut de ces fortunes de contre-coup. Sous Louis XV, les maîtresses du roi disposaient des faveurs et de l'argent du trésor; sous Louis XI, le compère Tristan et le barbier Olivier le Daim furent les agents et les inspirateurs de la royauté; Henri III eut des menins influents, comme Élisabeth d'Angleterre eut des favoris impérieux. Toujours et partout, derrière les pouvoirs apparents se cachèrent des puissances décisives, quoique effacées. Le mécanisme du gouvernement ressemble à tous les mécanismes : ce qui se voit le moins, c'est le moteur. Le jeune homme d'État, sans avoir précisément cette importance, était un rouage essentiel du gouvernement : quand il parlait de faire un député, il ne se prévalait pas de plus d'autorité qu'il n'en avait, et usait seulement d'une situation acquise.

Aussi fus-je touché de l'ouverture qu'il venait de me faire. Nous étions alors dans les salons de la princesse palatine, ouverts, comme on sait, à des visiteurs de tous les rangs et de toutes les positions. L'une des fonctions du secrétaire intime consistait principalement dans ce voyage pittoresque à travers les réunions de la capitale. On le trouvait, on le voyait partout, au théâtre et au bal, dans les concerts et dans les cercles : il avait un pied dans toutes les maisons considérables, une oreille à toutes les portes. Il n'est point, ici-bas, de force qui n'ait une raison d'être : la force de ce jeune diplomate était là, dans cette surveillance attentive de l'opinion, dans cette étude vigilante des habitudes, des mœurs, des faiblesses individuelles. C'était un homme du monde, sachant causer, sachant écouter, faculté plus rare encore. Dans la maison du ministre, dont il était à la fois l'ami et le confident, personne ne donnait un avis qui valût le sien, soit pour l'ameublement, soit pour la toilette S'agissait-il d'un bal à la cour, on le consultait pour le costume, on l'initiait aux moindres fantaisies, aux moindres caprices, bien plus graves que les affaires de l'État. Il avait ainsi mille occasions d'assurer son empire, de se rendre essentiel, indispensable. Le service public se compliquait d'une foule d'attentions privées, et ces dernières entraient pour beaucoup dans les titres administratifs du jeune Sully et dans le maintien de son influence.

J'avais donc dans les régions officielles un puissant protecteur. Un entretien avait suffi à l'ami du ministre pour entrevoir le parti que l'on pouvait tirer d'un dévouement comme le mien. En matière politique, je n'ai jamais su me contenir. Quand je parlais des factieux, mes yeux lançaient des éclairs; quand il était question de la dynastie, des larmes venaient mouiller mes paupières. On me citait dans la garde nationale comme le chef de bataillon le plus ardent, et les salons avaient plus d'une fois retenti de mes doléances contre la liberté

illimitée de la presse. Là-dessus j'étais intarissable. Qui entretient dans la société cet état de trouble et de division qui la dévore ? La presse. Qui nous empêche de reprendre en Europe le rang qui nous appartient, par exemple la frontière du Rhin et de la Belgique ? La presse, en effrayant les souverains absolus. Qui occasionne les débordements périodiques des fleuves et des rivières ? La presse, en blâmant le culte de l'intérêt matériel et en détournant l'administration des travaux d'endiguement. Qui attaque constamment le travail national ? La presse, en appelant les produits étrangers sur le marché national. Voilà le thème que je développais de mille manières et avec un succès toujours nouveau. Ma haine contre la presse composait toute ma politique, et quand j'étais dans mes bons jours, mes sorties allaient jusqu'à l'éloquence.

« On a parlé des sept plaies de l'Égypte, disais-je ; la France n'a qu'une plaie, le journalisme. Sans les journaux, il n'y aurait plus dans notre beau pays ni misère, ni gastrites, ni émeutes, ni affections de poitrine. Les trois premières pages d'un journal sont l'origine de tous les troubles, la quatrième page est l'origine de toutes les maladies, sans compter les cosmétiques. D'un côté, on fait appel aux révolutions ; de l'autre, aux toux, aux crampes d'estomac, à la calvitie et à la phthisie. Le journal empire les unes et les autres, et ne guérit pas plus les souffrances populaires que les cors aux pieds. Telle est ma manière de voir. »

Cette attitude délibérée, ces airs méprisants vis-à-vis du quatrième pouvoir, faisaient presque toujours sensation dans les salons et dans les corps de garde. J'étais noté désormais comme un homme sûr, et les avances du secrétaire intime n'étaient pas placées au hasard. Il ne restait plus qu'à chercher un collége propice à ma candidature. Des élections générales allaient avoir lieu : de tous les côtés on s'y préparait. Impossible de songer à Paris, sur lequel trop d'horlogers, banquiers, marchands de bois et de nouveautés avaient jeté

leur dévolu. Il n'y restait plus de place pour un bonnetier, même comme assortiment. La province seule offrait quelques chances, et encore fallait-il choisir dans la province un arrondissement vacant et accessible. Le hasard me servit au delà de mes vœux. J'ai déjà dit que les Paturot étaient originaires du centre de la France et de la zone pauvre et montagneuse d'où s'échappent chaque année tant d'émigrants. J'avais conservé là-bas une tribu de cousins qui excellaient dans la fabrication des fromages, et s'étaient acquis un rang distingué dans l'éducation des bestiaux. Une ferme ou deux, provenant de l'héritage de mon oncle, m'y assuraient un cens suffisant pour y transporter mon droit électoral : une déclaration, faite en temps utile, devait régulariser cette position. Tout, d'ailleurs, concourait à me faire choisir ce terrain comme propice à une lutte politique. Le député de l'arrondissement était un avocat célèbre sur les bancs de l'opposition. Le ministère redoutait sa dialectique pressante et l'inflexible énergie qu'il déployait dans ses attaques. L'évincer pour me faire élire offrait donc un double avantage, celui de remplacer un vote hostile par un vote favorable, un raisonneur par un homme incapable de raisonner.

Quand mon choix fut fait, je me rendis chez le secrétaire intime, qui me reçut avec une politesse extrême.

« Eh ! c'est ce cher monsieur Paturot ! Quel bon vent vous amène, monsieur Paturot ? Sommes-nous toujours furieux contre la liberté illimitée de la presse ?

— Toujours, Monsieur ! le plus beau moment de ma vie sera celui où j'aurai vu un folliculaire monter sur l'échafaud. La France n'aura de récoltes suivies qu'à ce prix. Ces gens-là troublent l'ordre des saisons.

— Vous croyez !

— C'est comme je vous le dis : ils portent atteinte au travail national ; ils faussent le bon sens national.

— Excellent monsieur Paturot ! je comprends votre exas-

pération. L'industrie a besoin de sécurité, d'avenir... Voyons maintenant ce qui vous concerne. »

Je fis part alors au secrétaire intime de l'idée qui m'était venue, et lui racontai avec détail sur quoi je fondais mes espérances. A mesure que j'avançais dans cette confidence, je voyais le visage de mon interlocuteur s'épanouir; il semblait heureux, rayonnant.

« L'arrondissement qui nomme ***, disait-il, comme s'il se fût parlé à lui-même! Quelle victoire si nous laissions ce puritain sur le champ de bataille!

— Oui, lui dis-je en répondant à cette pensée, nous le mettrons hors de combat, ce bavard de l'opposition, ce Don Quichotte des économies. J'ai là-bas une légion de Paturot, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, Paturot-Gros-Jean, Paturot-Guillaume. Les Paturot ont peuplé l'arrondissement : ils sont aussi vieux que nos montagnes. Vous verrez!

— Si cela est ainsi, monsieur Paturot, croyez bien que le gouvernement du roi suivra avec le plus grand intérêt les progrès de votre candidature. Préparez-la d'avance; le temps est pour beaucoup dans des entreprises semblables. Ne ménagez rien de votre côté : quant à l'administration, elle fera son devoir. Dès aujourd'hui j'en parlerai au ministre. Évincer ***! quel triomphe!

— Je le ferai lapider par nos bergers, dis-je avec chaleur.

— Point de sévices, monsieur Paturot; le gouvernement du roi repousse de tels moyens. C'est par la persuasion qu'il faut ramener vos montagnards. L'arrondissement est aujourd'hui dans une très-bonne condition pour revenir à un meilleur choix. Depuis six ans qu'il persiste à élire un orateur de l'opposition, on n'a rien fait pour lui. Cela s'appelle prendre les localités par la famine.

— O science du gouvernement, que je te reconnais là! m'écriai-je transporté.

— Il y a donc, dans les diverses communes, bien des clochers à réparer, bien des routes à remettre en état. Quelques semaines avant l'élection, nous verrons à prendre nos mesures. Nous débarrasser de***! savez-vous que c'est une idée ingénieuse que vous avez eue là, monsieur Paturot ?

— Oui, un diamant brut; mais comme vous le taillez, comme vous en tirez parti! Parole d'honneur, je vous admire, monsieur le secrétaire.

— De grâce!

— Non, voyez-vous, cela déborde! Je nourris certainement pour Napoléon un culte particulier; je fais profession de croire que le premier venu ne gagnerait pas la bataille d'Austerlitz; l'opinion peut être hasardée, mais elle est consciencieuse.

— Elle est juste aussi.

— Eh bien, ma passion pour la mémoire du grand homme ne m'empêche pas de reconnaître tout ce qu'il y a d'impérial dans la manière dont vous avez sur-le-champ compris notre bataille électorale. C'est de la haute stratégie, Monsieur. Napoléon n'aurait pas mieux tracé un plan de campagne. Coup d'œil d'aigle, en vérité.

— Vous me flattez!

— Je suis de votre école, Monsieur; c'est comme cela que je comprends le gouvernement. La force du lion...

— Et la prudence du serpent, n'est-ce pas, monsieur Paturot? Eh bien, ayons l'une et l'autre. Mûrissez votre affaire, et surtout évitez de l'ébruiter. Votre concurrent est populaire dans le pays, il est actif, il est adroit.

— Ne m'en parlez pas, Monsieur, je ne l'ai jamais vu, mais je le déteste. Un homme vendu au parti factieux, cela m'exaspère. Je commence à comprendre le crime. »

Un huissier entra et coupa court à notre entretien. Il fut convenu que je me préparerais de longue main à la lutte électorale sur le terrain que j'avais choisi. Plusieurs mois nous

séparaient encore de la dissolution de la Chambre, ce qui me laissait une grande latitude d'action. J'eus le temps nécessaire pour me faire porter sur les listes de l'arrondissement. Un vieux château était à vendre dans la contrée; je le fis pousser aux enchères par un tiers, et m'en rendis adjudicataire. Comme revenu, c'était une acquisition détestable; les champs se trouvaient en mauvais état de rapport, et les constructions étaient fort délabrées. Mais peu importait! Il s'agissait d'avoir un pied-à-terre seigneurial, un manoir qui relevât, aux yeux de ces enfants des montagnes, le nom peu aristocratique de Paturot. Avec cent mille francs, j'obtins la propriété et toutes les attenances et dépendances. Je devins ainsi Paturot de Valombreuse : j'eus des fermiers, des troupeaux, une bergerie modèle, un petit haras dans lequel je distribuai généreusement les saillies et dont les sujets demi-sang firent un grand bruit dans toute la zone environnante. Avant de paraître en personne dans le pays, je préparai la popularité de mon nom et le succès de ma candidature.

Ces préliminaires électoraux n'eurent pas lieu, comme on le pense, sans porter une certaine atteinte à ma caisse. L'argent et les billets de banque commençaient à disparaître plus vite qu'ils ne rentraient. La maison en construction absorbait des sommes considérables; le château en province, outre le prix d'achat, ne coûtait pas moins en réparations et améliorations. Les dépenses de toilette et de maison ne faisaient qu'augmenter chaque jour, et le peintre ordinaire de Sa Majesté, escorté de sa légion d'artistes, se livrait à un système d'emprunts forcés et interminables. Par une coïncidence déplorable, une nouvelle brèche fut bientôt pratiquée dans mes finances. Le feld-maréchal Tapanowich devenait de plus en plus farouche; il ne pouvait pas s'habituer à mon intimité avec la princesse. Celle-ci avait beau le prendre, tantôt par la violence, tantôt par la douceur, gronder le Tartare ou le caresser : il se montrait inflexible, intraitable. J'avais par-

donné au Moscovite ; mais le Moscovite ne me pardonnait pas. Toutes les fois que je paraissais à la porte de l'hôtel, j'étais sûr de le trouver là comme un remords accusateur ; il dirigeait sur moi son œil furibond en guise de poignard, et ses grognements m'accompagnaient jusqu'au boudoir de ma Dulcinée. Enfin, la catastrophe éclata. Un jour, je trouvai la princesse palatine en larmes. A peine m'eut-elle aperçu, qu'elle se précipita dans mes bras.

« Mon ami, s'écria-t-elle, nous sommes perdus : Tapanowich nous a dénoncés, et l'empereur Nicolas me foudroie ; je suis en disgrâce.

— Eh bien, dis-je un peu légèrement, qu'importe, si je vous reste ?

— Excellent Jérôme ! j'étais bien sûre qu'il ne me renierait pas ! Mon ami, vous êtes un grand cœur ! »

J'étais enlacé ; il n'y avait plus à s'en dédire. La palatine me raconta comment Tapanowich lui avait fait supprimer ses revenus, ce qui la plaçait dans une situation assez embarrassante. Les trois cent vingt-deux mille moutons allaient être tondus au profit du fisc russe, procédé fort gênant pour le légitime propriétaire. Impossible de reculer ; la botte était directe, et je m'étais enferré avec trop de maladresse pour pouvoir me tirer de là sans blessure. J'offris dix mille francs, la princesse en accepta vingt, en me proposant en retour une délégation sur son intendant de l'Ukraine. C'est ainsi que je disséminais mon or dans tout l'univers, sur les montagnes et dans les plaines. Mais j'avais, comme perspective et comme garantie, un siége au parlement et une hypothèque en première ligne sur les bords fortunés du Don.

VIII.

UNE ÉLECTION DANS LES MONTAGNES.

Le moment des élections générales arriva. Dans des occasions semblables, il règne toujours un peu de fièvre à la surface du pays : les ambitions s'inquiètent et s'agitent, l'effervescence des intérêts se mêle à l'activité des amours-propres, le calcul à la passion. Pour un ministère, il s'agit de l'existence; pour un candidat, il s'agit d'une influence à acquérir ou à maintenir. Dans un pays d'égalité, ce sont encore les moyens de domination que l'on se dispute. L'homme est ainsi fait : il s'accommode difficilement de ce qui est au-dessus de lui, parfaitement de ce qui est au-dessous. Obéir lui est intolérable, commander lui paraît doux. Aussi ceux qui rêvent un régime où tout le monde commandera, sans que personne soit tenu d'obéir, sont-ils sur le chemin du problème le plus difficile qu'ait pu agiter l'esprit humain.

J'étais dans le foyer même de la grande ébullition et acteur de ce drame mêlé de comédie. Il en est du combat électoral comme de tous les combats : l'assurance croît en raison du temps de service; l'expérience ne vient qu'avec les chevrons. J'en étais à ma campagne de début, j'allais au feu pour la première fois : un peu d'hésitation et de crainte m'était permis. Candidat avéré du ministère, je croyais d'ailleurs que des mains puissantes me soutiendraient à mon insu, et qu'il ne me resterait qu'à modérer les excès de zèle. J'avais peur d'être comblé de moyens de séduction, et je me disposais à montrer, dans l'emploi des faveurs administratives, une réserve, une dignité qui devaient me réconcilier avec ma conscience. Que je connaissais peu cette grande curée que l'on nomme une élection, cette chasse aux crédits ordinaires, extraordinaires et supplémentaires, aux objets d'art, encoura-

gements, subventions, souscriptions et autres allocations! De tous côtés s'agitaient déjà les vétérans de la Chambre, procureurs et avocats généraux, légion d'un appétit proverbial; les députés qui ont des enfants à nourrir ou des chemins de fer à placer; enfin tous ceux qu'une candidature manquée précipiterait de leurs positions et foudroierait comme des Titans. Il faut voir quel ressort donne à l'activité humaine une réélection qui se complique de pot-au-feu, et réagit sur toute l'économie domestique. La candidature s'élève alors aux proportions d'une œuvre de génie : elle a un prologue, une exposition, des péripéties et un dénouement. C'est l'idéal du genre!

Ce spectacle me tira de ma torpeur : je vis que, pour réussir, il fallait s'aider soi-même, *manipuler* l'élection, comme on l'a dit avec une naïveté expansive. Depuis longtemps, le premier employé conduisait la maison de détail; je pouvais m'absenter sans que les affaires en souffrissent. Il fut donc convenu que nous irions passer une partie de la belle saison dans mon château de Valombreuse : les enfants, Malvina, tout le ménage, gens et maîtres devaient être du voyage; c'était une émigration complète. Oscar nous suivait; le peintre ordinaire de Sa Majesté faisait désormais partie intégrante du mobilier. Il devait d'ailleurs m'être d'un grand secours auprès des enfants des montagnes natales. Son imperturbable assurance, sa fécondité d'expédients étaient de précieux auxiliaires; il avait un sang-froid et des ressources d'artiste qui manquent rarement leur effet sur des imaginations primitives. Notre départ en commun fut donc résolu : comme Jacob, j'allais porter mes tentes en terre électorale, et je marchais avec ma famille, mes amis et mes richesses.

Cependant, avant de quitter Paris, il était très-essentiel de s'assurer de quelques moyens d'influence. A mon arrivée dans l'arrondissement, les curés des communes ne pouvaient pas manquer de me demander des subventions pour leurs

églises, tantôt une réparation de clocher, tantôt un tableau pour le maître-autel; tous les percepteurs du lieu songeaient déjà à leur avancement, tous les pères de famille à des bourses dans les colléges; enfin chacun devait avoir nécessairement sa petite requête à présenter, et c'eût été mal débuter que de se présenter les mains entièrement vides. Armé de ma candidature, je parcourus donc les divers ministères, afin de m'assurer de quelques-unes des largesses dont ils disposent! Hélas! j'arrivai trop tard; le gros de la moisson était fait; à peine restait-il à glaner quelques misérables épis. Aux cultes, je trouvai un directeur général qui avait disposé pour lui-même de toutes les réparations de clocher, de tous les tableaux de maître-autel, de toutes les chasubles et de toutes les dalmatiques. A l'instruction publique, un autre directeur s'était attribué le monopole de l'avancement universitaire, des souscriptions de livres, des dons aux bibliothèques. Au commerce, un troisième directeur poussait à sa propre élection à grand renfort de bergeries-modèles, d'étalons, d'écoles vétérinaires, de subventions aux eaux minérales. A la marine, un quatrième directeur en faisait autant pour les objets de son ressort. A la justice, un cinquième directeur exploitait le chapitre des grâces et des commutations de peine. A la guerre, aux finances, partout, des directeurs s'inquiétaient beaucoup plus d'eux-mêmes que des autres. Soins touchants! naïve sollicitude!

Que faire? Prendre ce qui restait, faute de mieux. Ce fut mon premier calcul. Sans choisir, sans hésiter, j'exécutai une rafle générale : je ramassai quelques plâtres et quelques tableaux, des livres de marine destinés à charmer les loisirs des habitants de cette zone centrale, des ouvrages scientifiques, des instruments de physique, tout le bric-à-brac des ministères.

« Prends, me disait le peintre ordinaire de Sa Majesté, prends tout ce qui se présentera. Prends les paragrêles, les

plans de bergerie, les modèles de bateaux insubmersibles : c'est très utile à trois mille mètres au-dessus du niveau de la mer. La société générale des naufrages est bien située rue Neuve-des-Mathurins, au fond d'une cour, près du 49e degré de latitude. Arrivons avec des monceaux d'objets, cela flattera les indigènes. S'ils n'en usent pas, ils les mettront sous cloches. Procure-toi surtout des animaux empaillés : cela réussit ordinairement dans les régions alpestres. »

Je fis ce que me conseillait Oscar; j'acceptai tout ce qui me fut offert, Pour le reste, je me contentai de lettres flatteuses, conçues à peu près dans les termes suivants :

Ministère des... — 3e division. — 4e bureau.

Paris, le..

« Monsieur, je regrette de ne pouvoir satisfaire sur-le-« champ à la demande que vous m'avez faite de quatre places « de buralistes. Les cadres malheureusement sont pleins, et « il est impossible d'introduire dans ces fonctions importantes « de nouveaux titulaires sans dépasser les allocations du bud-« get et nuire à l'économie du service.

« Cependant, Monsieur, j'ai pris note de votre réclamation, « et il suffit qu'elle vous intéresse pour que les quatre pre-« mières vacances vous soient réservées. Croyez qu'une néces-« sité absolue et les prescriptions impérieuses de la loi ont « seules empêché qu'il ne fût fait droit sur-le-champ à votre « requête Vous apprécierez, je l'espère, les motifs qui me « privent du plaisir de vous donner une satisfaction immé-« diate.

« J'attendrai l'indication des noms que vous me promettez « pour les porter sur la liste des candidats au poste de bura-« liste. Il n'en sera point nommé d'autres avant ceux-là.

« Agréez, etc.

« Le Ministre des...

« *A M. Paturot de Valombreuse, candidat du collége de...* »

Sur ce libellé, j'eus vingt lettres environ, les unes pour des perceptions, les autres pour des bourses de séminaires. Les travaux publics me promettaient quatre ponts avec désignation certaine, six ponts au choix, trois routes, un petit canal, deux chemins de fer, trois monuments publics. Le commerce me promettait un haras du gouvernement; la guerre, un régiment de cavalerie; l'instruction publique, un grand séminaire; les finances, une foule de places de comptables. J'eus, dans ces mêmes conditions de perspective, beaucoup de concessions de mines, un évêché, quatre églises, quinze clochers tout neufs, soixante dalmatiques pour mes curés, vingt-quatre ostensoirs, quinze dais et un maître-autel façon moyen âge, avec des colonnes torses et une gloire de la plus grande beauté. Bref, j'emportais avec moi la fortune de l'arrondissement; j'arrivais les mains pleines de merveilles.

A ces préparatifs, d'après les conseils d'Oscar, j'en joignis d'autres. Le peintre ordinaire de Sa Majesté connaissait le cœur humain; il savait par quels points il est vulnérable.

« Jérôme, me dit-il, ces paysans doivent être généralement arriérés au point de vue gastronomique. C'est par la nouveauté, par l'imprévu, que tu en tireras parti. Ayons des vins fins et des conserves délicates : on n'a pas travaillé les estomacs du pays : là est le succès. Règle générale : les estomacs ne restent dans l'opposition que lorsque la cuisine du gouvernement méconnaît ses devoirs. Crois cela, et inonde-les de champagne. »

Nous eûmes donc un fourgon de vivres comme nous avions un fourgon de plâtres et autres articles d'art. La caravane marchait avec un accompagnement de plus en plus formidable. L'appui du sexe de la contrée n'était point à dédaigner; Malvina se pourvut de caisses de modes, de cartons de chapeaux, de nouveautés, de dentelles, de rubans, enfin de mille brimborions de toilette.

« Des objets voyants, madame Paturot, disait notre conseil-

ler ; du jaune surtout ! La province raffole du jaune. Allez jusqu'au citron, vous ne risquez rien ; plus c'est foncé de nuance, mieux ça réussit. »

Pendant que ces soins accessoires occupaient ma femme et le rapin, un plus grand souci me dominait. Il était impossible de se présenter aux électeurs sans un titre qui me signalât comme écrivain et comme administrateur. La profession de bonnetier était honorable sans doute, elle ne pouvait que me placer très-haut dans l'estime d'un peuple qui consommait généralement mes articles. Cependant cela ne suffisait pas ; il fallait aider à ces bonnes dispositions par une œuvre de plume. Pour un homme littéraire comme moi, écrire n'était pas une tâche malaisée : j'avais rimé la *Cité des hommes* et les *Fleurs du Sahara*, dont le lyrisme, quoique méconnu, n'en était pas moins le fait d'une inspiration élevée. Mais de pareils titres se trouvaient malheureusement au-dessus de la portée de ces enfants des montagnes. Il fallait choisir un sujet plus approprié à leurs mœurs, à leur intelligence et à leurs moutons. C'est vers cette intéressante famille de quadrupèdes que je tournai mes efforts. On a vu quelle était pour elle ma sympathie et quels liens industriels m'unissaient au bétail qui est l'origine du gilet de flanelle. Un pareil sujet me touchait à la fois par les souvenirs de la vente et les besoins de la candidature. Je dirigeai de ce côté mes travaux.

Il était alors question d'un remède singulier pour la guérison des maux qui affectent cette classe ingénue de quadrupèdes. On sait que le mouton n'est pas immortel et qu'il paie, comme l'homme, un tribut à la maladie et à la destruction. La clavelée, puisqu'il faut l'appeler par son nom, exerce surtout des ravages dans les rangs des bêtes à laine : elle a fait jusqu'ici le désespoir de la science et le malheur du berger. C'est à l'occasion de cette épizootie qu'un savant venait de faire la découverte d'un merveilleux topique. Pour empêcher les moutons de mourir de la clavelée, il n'avait pas recours

au remède du pâtre de l'*Avocat Patelin*; il ne tuait pas la bête, mais il l'empoisonnait; il lui administrait l'acide prussique [1]. L'Académie des sciences avait été saisie de l'innovation, et pour qu'elle devînt tout à fait populaire, il ne lui restait plus qu'à être mise en commandite. Je résolus de m'en emparer au moment où elle se trouvait encore dans cet état de transition, et de la livrer à mes montagnards revêtue de tous les charmes du style et parée du prestige de la nouveauté. Oscar m'approuva, et j'écrivis sous sa dictée :

PLUS DE CLAVELÉE!!! IMMORTALITÉ DU MOUTON!!!

« Bergers et bergères,

« Tarissez la source de vos larmes et espérez dans l'avenir. Le ciel, touché de « vos plaintes, vient de vous envoyer un bienfait réparateur. Décimés chaque « année par un fléau cruel, vos troupeaux semblaient ne tondre l'herbe qu'à « regret : la clavelée se cachait sous le tapis des prairies, elle corrompait le « cytise fleuri et répandait du fiel jusque sur l'humble pâquerette.

« Désormais, plus de clavelée; la science a parlé : elle a fait reculer le fléau. « Il faut vous dire, bergers, que depuis quelques années on a inventé un remède « souverain pour toutes les affections maladives. La recette est des plus simples. « Quand un homme éprouve un mal quelconque, on lui administre un mal plus « fort qui le débarrasse du premier, après quoi le médecin guérit facilement le « second, puisque c'est lui qui l'a administré. Quand on pense qu'il a fallu cin- « quante siècles pour découvrir cette recette si naturelle, on se fait une idée de « la candeur et de la médiocrité humaines. C'est le hasard seul qui nous livre les « secrets de la nature, nous passons à côté sans les voir. O infirmité!

« Mais, revenons à nos moutons. Un agriculteur distingué, chimiste décoré de « plusieurs ordres, membre de l'Institut..... historique, de la Société royale de « Tombouctou, d'Otaïti, des Marquises et autres lieux, correspondant de la « Société de statistique universelle et membre de la Société formée pour l'ex- « ploitation du cratère du Vésuve, cet agriculteur comme on n'en voit guère a « pensé que la clavelée n'était un mal incurable, fatal, désastreux, que parce « que jusqu'à ce jour personne n'avait eu l'idée de lui opposer un mal plus désas- « treux, plus fatal, plus incurable. Cette idée une fois adoptée, il ne s'agissait « plus que de trouver une substance qui eût des propriétés plus malfaisantes que « la clavelée. Guérir le mal par le mal, telle est la théorie. Elle a conduit direc- « tement le chimiste distingué à l'acide prussique.

« Mais revenons à nos moutons. Bergers, vous avez, je suppose, un troupeau; vous en auriez deux que ce serait exactement la même chose. Mettons un trou-

1. Le fait est historique; seulement, au lieu de l'acide prussique, il s'agissait de l'arsenic.

« peau; qui peut le moins peut le plus. Vous avez donc un troupeau qui dépérit « insensiblement; vous vous dites: « J'ai la clavelée. » Un bon berger s'identifie « toujours avec son troupeau. Que faites-vous alors? Plutôt que de laisser mourir « vos bêtes une à une, vous achetez une vingtaine de kilogrammes d'acide prus- « sique que vous mettez en topettes, en calculant la dose que peuvent supporter « vos animaux. C'est là une opération qui doit être faite avec beaucoup de soin « et sur laquelle vous consulterez avec avantage un peintre qui m'a accompagné « dans mon voyage, et qui a fait de nombreuses études sur les prairies où pais- « sent les bêtes à laine. Il est artiste en paysages. On le nomme Oscar, nom cher « aux troupeaux.

« Revenons à nos moutons. Quand vous avez disposé votre acide prussique « dans les fioles dont je viens de parler, vous vous placez à la porte de votre parc, « et vous appelez un à un vos administrés. Surtout gardez-vous bien de leur « parler politique et de leur confier la nature du remède que vous méditez à leur « égard, car il faut craindre les préjugés. Introduisez-leur hardiment et silen- « cieusement l'acide prussique dans l'œsophage, et vous m'en direz des nouvelles. « Si ces bêtes-là meurent de la clavelée, c'est que la chimie moderne aura donné « sa démission.

« Revenons à nos moutons. L'expérience dont je viens de vous entretenir, « bergers, a été faite en divers lieux et sous l'empire d'une infinité de circon- « stances. Je vais faire un peu de statistique; ne vous effrayez pas. A force de « prouver trop de choses la statistique a fini par ne rien prouver. Donc, d'après « la statistique, science infaillible, il se trouve que dans un troupeau qui comp- « tait quatre-vingt-deux bêtes attaquées de la clavelée, l'acide prussique, admi- « nistré à temps, en a sauvé quatre-vingt-trois. Si ce n'est pas là un résultat pro- « digieux, c'est que rien ici-bas ne mérite cette épithète. L'acide prussique est « donc réhabilité; si vous en doutez, vous n'avez qu'à en boire! Il est aussi « innocent que l'agneau qui vient de naître. »

Mon factum continuait ainsi pendant vingt-deux pages; j'y rendais compte de l'autopsie de quatre ou cinq moutons à qui le chimiste n'avait pas pardonné d'avoir guéri par son remède, puis je prouvais victorieusement que les os du mouton n'étaient pas perméables comme ceux du canard à toutes les substances indigérées. L'acide prussique avait été absorbé, résorbé; il n'en restait pas de traces, ce qui prouve qu'un bienfait est quelquefois perdu. Je terminais ainsi ma brochure :

« Le châtelain du manoir de Valombreuse, pensant que les bergers des mon- « tagnes environnantes peuvent être bien aises d'essayer du traitement qu'il « indique, a cru devoir apporter avec lui des doses d'acide prussique, préparées « par le chimiste inventeur et l'agriculteur modèle : il les délivrera gratuitement « à tous les bergers qui lui feront l'honneur de lui en demander. M. Oscar, « peintre ordinaire de Sa Majesté, est chargé de la distribution. »

Telle était cette pièce, où nous avions chargé sciemment l'effet afin d'agir plus vivement sur la crédulité proverbiale de nos pâtres montagnards. Il faut dire qu'Oscar y avait mis la main et s'était volontairement attribué un rôle dans cette petite scène de charlatanisme. Où ne s'en glisse-t-il pas un peu ?

Mes préparatifs étaient terminés ; il ne me restait plus qu'à rouler vers le théâtre de l'entreprise. Avant mon départ, j'allai présenter mes devoirs au ministre ; il m'accueillit de la manière la plus affable et la plus cordiale. Les ordres étaient donnés pour qu'on me reçût là-bas avec les honneurs dus à ma candidature. Les cloches devaient se mettre en branle ; la gendarmerie brossait déjà ses uniformes ; le télégraphe se préparait à jouer en mon honneur. Quand je pris congé, le secrétaire intime m'accompagna jusque sur l'escalier :

« Monsieur Paturot, me dit-il, menez le préfet rondement. Il est mou, il a besoin d'être réveillé. Si vous avez à vous en plaindre, écrivez-nous. Quant au sous-préfet, c'est votre esclave : disposez-en. Les sous-préfets ne sont bons qu'à cela. »

XIX.

SUITE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

Le château de Valombreuse était situé à peu de distance du chef-lieu, dans une des mille ondulations que forment ces chaînes de montagnes. Une pelouse circulaire régnait devant l'habitation, et de sombres châtaigneraies lui servaient à la fois d'abri et de rideau. On sait quel éclat et quel lustre la verdure garde à ces hauteurs ; Oscar n'avait jamais rencontré sous sa palette une nuance pareille. La feuille conservait pendant toute la belle saison on ne saurait dire quel éclat métallique, et en se découpant sur un ciel d'une transparence parfaite, les arbres avaient presque le port et l'appa-

rence d'une décoration de théâtre. Là où cessait la forêt. commençait la prairie : des tapis naturels couvraient les versants et allaient baigner leurs dernières tiges dans les eaux froides du ruisseau. Bois et prés, voilà de quoi se composait mon domaine : sur quelques terrains moins humides poussaient l'orge, le seigle, le blé, et de loin en loin quelques plantes fourragères. Des groupes de vaches, paissant en liberté, complétaient le paysage et lui donnaient de la vie sans rien lui enlever de sa sérénité.

Toute la famille demeura ravie à l'aspect de ce site pittoresque. Citadins de Paris, c'était la première fois que nos poitrines s'ouvraient à cet air pur qui n'appartient qu'aux zones élevées. Il me semblait que je respirais plus librement; Malvina se baignait avec délices dans cette atmosphère limpide, elle courait sans chapeau dans les bois, et gazouillait comme la fauvette sur la cime du peuplier; mes enfants se roulaient dans les prés et bondissaient à côté des agneaux, blancs et folâtres comme eux. J'étais venu pour conduire une intrigue; je débutais par une idylle. A vrai dire, l'aspect de cette nature remuait profondément mon cœur et le remplissait d'un sentiment nouveau. Ces hauts sommets que couronnaient des sapins, ce calme imposant qui ressemblait à un défi jeté à la turbulence des hommes, ces chaînes de montagnes qui fuyaient à l'horizon comme de grandes vagues bleues, ce lointain vaporeux perdu dans l'immensité, ce petit vallon plein de parfums agrestes et de bruits charmants, tout cela formait une diversion à mes plans ambitieux et m'entraînait vers des impressions plus pastorales que politiques .Pendant trois jours entiers j'oubliai que j'étais candidat, pour mener la vie du campagnard; j'inspectais mes troupeaux, je visitais mes bois et mes pièces de terre, j'allais de ferme en ferme et de prairie en prairie. Le château, convenablement réparé, était fort habitable; mais déjà je songeais à des dispositions nouvelles, à des agrandissements. Bref,

je jouais avec une grande sincérité et un plaisir réel le rôle de seigneur et de propriétaire.

Une visite du sous-préfet put seule me rendre au sentiment de ma situation. Ce fonctionnaire venait se mettre à mes ordres et me demander quel était mon plan de campagne. Aux premières paroles de l'homme qui représentait dans l'arrondissement le pouvoir exécutif, je vis que le secrétaire du ministre ne m'avait point trompé. Un sous-préfet est l'esclave du candidat du gouvernement, et à plus forte raison du député. J'aurais demandé à celui qui m'était échu en partage des tours de force stratégiques, une voltige électorale sur la corde roide, qu'en employé pénétré de ses devoirs, il eût essayé de me satisfaire. Je le ménageai : je ne lui fis point avaler des lames de sabre ni de l'étoupe enflammée, et je m'aperçus qu'il me savait quelque gré de ne pas appesantir sa chaîne. Nous nous entretînmes de l'élection ; elle était difficile ; mais, bien conduite, elle devait réussir. Mon adversaire jouissait dans l'arrondissement de l'estime générale ; seulement, il avait le tort de s'endormir sur l'oreiller de ses succès antérieurs. Il fallait profiter de ce sommeil, miner sourdement le terrain sur lequel il se croyait solidement assis.

Le premier travail porta sur les listes électorales : je les compulsai, assisté du sous-préfet. L'arrondissement était pauvre : il n'offrait que cent trois censitaires à 200 francs et au-dessus. Pour compléter le nombre de cent cinquante électeurs exigé par la loi, il avait fallu faire une adjonction de quarante-sept noms choisis parmi les cotes inférieures, et descendre jusqu'à 83 fr. 75 c. Moyennant cette contribution, un homme était électeur dans ces montagnes, tandis que, dans les grands et riches bassins de la France, 199 fr. 95 c. ne suffisent pas pour conférer ce droit. C'est là une des mille anomalies d'un régime qui en compte tant. En voici une autre plus saillante. Sur les cent cinquante électeurs dont se composait le collége dont je briguais les suffrages se trouvaient

vingt légitimistes, opulents propriétaires du pays, qui ne paraissaient jamais à l'élection, et vingt autres noms qui, pour des motifs divers, ne devaient pas répondre à l'appel. Restaient cent dix votants. Cinquante-six suffrages, dont plusieurs provenant de cotes au-dessous de 100 fr., allaient suffire pour envoyer à la Chambre un député; tandis qu'on a vu dans un collége de Paris onze cents suffrages au-dessus de 200 francs demeurer frappés d'impuissance. La loi consacre donc un privilége; elle blesse le principe de l'égalité, et en faveur de qui? des arrondissements les plus pauvres de la France, par conséquent les plus arriérés. La voix d'un censitaire montagnard vaut, au dépouillement du scrutin, vingt-cinq voix de censitaires parisiens. Tout en profitant de cette singulière combinaison, je conservais des doutes sur son mérite, et en me promettant de l'exploiter de mon mieux, je n'en admettais pas la justice.

Nous dépouillâmes la liste : elle comprenait vingt-deux fonctionnaires publics, âme et base de mon parti. Le maire, les adjoints, le procureur du roi, le receveur, le directeur, les percepteurs des contributions directes ou indirectes, le directeur de l'enregistrement, le conservateur des hypothèques, le président et les juges du tribunal, formaient comme une pléiade dont l'influence n'était pas sans rayonnement. Par l'achat du château de Valombreuse et ma générosité en matière d'honoraires, j'avais fait passer dans mon camp le notaire du chef-lieu. Madame Paturot devait achever la conquête en s'emparant des bonnes grâces de sa femme, jeune encore et sensible aux raffinements de la toilette parisienne. Le médecin de l'arrondissement était l'ami intime du sous-préfet : il avait promis son concours; l'évêque, fort ébranlé, ne devait pas résister aux perspectives éblouissantes que j'allais dérouler devant lui, et aux pompes du culte promises à son diocèse. Par ces divers moyens, quarante-deux voix sûres m'étaient acquises : il ne restait plus qu'à agir vivement sur

les quatorze qui formaient l'appoint de la majorité. Mon adversaire avait rendu dans tout le ressort des services personnels : son désintéressement égalait sa probité. Sa fortune n'était pas considérable, mais il la gouvernait avec tant d'ordre, qu'il trouvait toujours le moyen de faire la part du pauvre Si la ville était pour moi, la campagne était pour lui, et notre effort devait principalement se diriger de ce côté.

J'avais apporté de Paris un grand nombre d'exemplaires de ma brochure, à laquelle était jointe une profession de foi courte, mais significative. Des gendarmes se chargèrent de la distribution de ces deux factums. Dans ma déclaration de principes, j'insistais principalement sur l'économie en matière de finances : il n'y a rien qui flatte autant les êtres habitués à vivre de coquilles de noix. Je touchais un mot de la réduction des impôts, corde non moins sympathique, des encouragements à accorder à l'agriculture des montagnes, à l'élève des bestiaux, des remises de contribution pour toute souffrance constatée, dans les cas de grêles, incendies, inondations et avalanches. Je me posais comme une providence armée du pouvoir de sécher les larmes et de calmer les douleurs; je me prévalais d'une sorte de blanc seing qui me rendait le souverain de l'arrondissement durant la crise électorale. Cet appel ne réusssit que trop bien : pendant huit jours, le château de Valombreuse ne désemplit pas de visiteurs. C'étaient des légionnaires qui demandaient l'arriéré de leurs croix, des mères qui voulaient sauver leurs enfants du recrutement militaire, des veuves qui rêvaient une liquidation de pension hors des conditions légales; enfin, le cortége des réclamations fantastiques et insoutenables. A cette phalange de solliciteurs se joignit celle des demandeurs de places. On ne se fait pas d'idée de l'affluence des pétitionnaires de cet ordre. L'arrondissement avait été tenu, depuis six ans, à une diète sévère; quand on sut que j'apportais de la manne du budget, une population famélique fondit sur mon châ-

teau. Je crus un instant que ces gens-là me dévoreraient. Dans le cours d'une semaine on me remit plus de cinq cents pétitions qui se distribuaient de la manière suivante :

Soixante-dix bureaux de poste, — cinquante bureaux de tabac, — vingt-neuf perceptions, — douze places de péager, — quinze places de ponts à bascules, — seize places d'agent voyer, — quarante-deux places de garde champêtre, — cent vingt-deux places de gendarme, etc.

Je ne parle pas des prétentions élevées dans la hiérarchie : celles-là étaient plus réfléchies et plus rares. Je reçus toutes ces paperasses, j'écoutai toutes ces plaintes, et je distribuai à la ronde plus de promesses que la mémoire d'un homme ne peut en contenir. Les pauvres diables, qui se rendaient à Valombreuse de dix lieues à la ronde, se retiraient enchantés; ils emportaient le plus précieux des biens, l'espérance.

Dans ce mouvement de solliciteurs, je vis avec peine que les électeurs n'étaient pas nombreux. A la veille d'un scrutin, l'électeur est toujours fort réservé ; il ne se livre pas ; il aime à faire sentir sa puissance. Le dernier bottier prend alors un air d'importance incroyable; il jette sur son candidat un regard froid et soupçonneux ; il s'imagine tenir dans sa main le bonheur et la fortune de cet homme. Les habitants des champs sont surtout implacables : ils ne pardonnent pas à un mortel de briguer leurs suffrages, et se creusent la tête pour savoir ce que cela peut lui rapporter. Dans les pays primitifs et montagneux, ce système de défiance est poussé jusqu'aux dernières limites ; moins les voix sont nombreuses, plus elles font les renchéries. Au bout de quelques jours d'attente, je compris qu'avec des paysans aussi madrés, il fallait faire le calcul de Mahomet : la montagne ne voulait pas marcher vers moi, je résolus de marcher vers la montagne. Une grande tournée électorale fut organisée : le sous-préfet et le notaire du chef-lieu devaient m'accompagner; le peintre ordinaire de Sa Majesté était de la partie.

Parmi les fermiers des environs, on en citait un qui jouissait d'une certaine influence dans la contrée. Riche et considéré, il conduisait à sa suite un bataillon de dix voix qui jusqu'alors avait constamment voté pour le député de l'opposition. Détacher cet homme était un coup de partie : sa défection anéantissait les chances de mon concurrent. Le père Gérard (c'est le nom de cet électeur) passait d'ailleurs pour un esprit sceptique dont les convictions ne devaient pas résister à une attaque dans les règles. Le notaire s'était offert pour ouvrir le feu ; le sous-préfet se chargeait d'élargir la brèche, et, par un dernier assaut, je me réservais d'entrer dans la place. Oscar était là pour juger des coups. Nous arrivâmes devant la ferme en trois voitures, afin d'éblouir le villageois par un peu d'appareil. Il était à déjeuner, en habit de travail et prêt à retourner aux champs. Au lieu de venir à notre rencontre, il attendit patiemment, les pieds sous la table, qu'on lui expliquât le but de cette visite. Le notaire parla, tandis que le sous-préfet et moi, fort décontenancés de cet accueil, nous restions sur le seuil de la porte. Les chiens de la ferme, peu tolérants pour des visages nouveaux, venaient gronder autour de nos gras de jambe, et les valets nous regardaient en passant avec des yeux ébahis ou ricaneurs. Malgré ces diversions inquiétantes, nous suivions avec quelque attention la marche de l'entretien engagé entre le notaire et l'agriculteur. Le notaire exposa l'affaire et parla de ma candidature dans les termes les plus pompeux ; à quoi le père Gérard, aux prises avec une rouelle de veau froid, se contentait de répondre : « Oui-da, oui ! » Notre truchement revint à la charge, poussa des arguments directs, multiplia les promesses ; mais le fermier ne semblait pas s'en émouvoir, et ne sortait pas de son « oui-da, oui ! » Nous intervînmes. Le père Gérard salua le sous-préfet et le candidat avec politesse, sans qu'il fût possible de le tirer de sa rouelle de veau et de son « oui-da, oui ! » Nous étions fort embarrassés.

« Laissez-moi faire, dit alors Oscar, je me charge de travailler cet enfant de la nature. Voici une allée d'ormes ; allez m'y attendre. Ce mortel rustique me pique au jeu ; je vais l'opérer. »

Nous quittâmes la ferme en laissant une voiture à Oscar. Quand il se vit seul, il alla se placer à côté du père Gérard et lui frappa familièrement sur l'épaule.

« Homme des champs, lui dit-il, c'est donc ainsi que vous pratiquez l'hospitalité, vous autres, montagnards peu écossais. Pas seulement offrir un verre de vin ; fi donc !

— Oui-da, oui ! répliqua le fermier, ouvrant de grands yeux.

— Pas seulement une tranche de veau au voyageur affamé ! C'est peu patriarcal, homme de la nature !

— Oui-da, oui ! ah ! ch'est comme cha, fichtra ! Nanette, un verre et une assiette.

— A la bonne heure, cultivateur ! on reconnaît là les vertus de l'âge d'or, dit Oscar pratiquant une profonde entaille dans le veau froid et se servant un grand verre d'un détestable vin ! A votre santé, laboureur, et à celle du grand empereur Napoléon !

— Ah ! pour cha, oui, fichtra ! s'écria le père Gérard en se levant : Vive l'empereur !

— Bon, se dit Oscar, j'ai trouvé le joint. L'empereur, ça réussit neuf fois sur dix. Grand homme ! tu dois être content de ce succès dans ta demeure dernière.

— Ah ! oui, fichtra ! l'empereur ! » dit le père Gérard en posant son verre sur la table.

Le fermier s'était déboutonné : désormais le peintre ordinaire de Sa Majesté se sentait maître de son homme ; il n'avait plus qu'à le manier avec précaution.

« Mortel agreste, lui dit-il en se penchant vers son oreille ; renvoyez vos domestiques ; j'ai à causer avec vous du vainqueur d'Austerlitz. »

Le fermier obéit machinalement : peu à peu la pièce se vida. Pendant ce temps, Oscar, après avoir tiré un crayon et du papier de sa poche, semblait achever un dessin. Quand il ne resta plus dans la salle que le fermier et le peintre, ce dernier lui présenta un croquis :

« Le voici au naturel, cultivateur : je vous en fais hommage. C'est peint d'après les trente-deux tableaux de Steuben, représentant Napoléon dans des poses différentes. Vous voyez que vous n'avez pas prodigué les vins fins et le veau froid à un ingrat.

— Ah ! oui-da, ah ! fichtra ! dit le villageois, émerveillé du chef-d'œuvre.

— Maintenant que nous sommes seuls, homme rustique, je vais vous livrer un secret d'État. Jurez-moi, par l'ombre de Napoléon, que vous n'en parlerez à âme qui vive.

— Ah ! oui-da, oui, s'écria le père Gérard se remettant sur ses gardes.

— Pasteur, ce que je vais vous dire est solennel. Écoutez. Le candidat Paturot, ajouta-t-il en se penchant vers l'oreille de son interlocuteur, est le général de ce nom qui a accompagné le grand homme à Sainte-Hélène.

— Oui-da !

— Et de plus, il est couché sur le testament de Napoléon pour huit millions cinq cent mille francs qui ne lui seront jamais comptés. Il a l'ordre exprès de les distribuer aux Français restés fidèles à la mémoire de l'empereur. Vive l'empereur ! ajouta le peintre en vidant de nouveau son verre.

— Vive l'empereur, fichtra ! » reprit le fermier en remplissant le sien.

Une fois monté sur ce ton, l'entretien prit un caractère d'intimité. Oscar ne tarit pas sur mon compte ; il parla de mes campagnes, du cas que l'illustre guerrier faisait de moi ; il refit d'autres croquis de Napoléon en buste, en pied, en

face, et de profil. Bref, il travailla son homme de telle façon, qu'en nous rejoignant il me dit :

« J'ai conquis cet enfant de la nature ; il te suivra comme l'agneau suit sa mère, Jérôme.

— Ne vous y fiez pas, observa le notaire, nos montagnards ne sont simples que sur l'écorce. »

Nous achevâmes notre tournée. Trois Paturot, les seuls qui fussent électeurs, grossirent la liste des votes sur lesquels on pouvait compter avec certitude. Il ne restait plus qu'à en détacher onze du parti opposé. Quarante avaient promis ; mais il eût été imprudent de se fier à des promesses. Cependant, nous nous étions prodigués. En allant d'une ferme à l'autre, il avait fallu s'asseoir à la table des cultivateurs, boire avec eux de grands verres de piquette, écouter des digressions sur le bétail, sur les récoltes, sur les foins, sur les coupes de bois ; recueillir des plaintes contre le percepteur, contre les droits réunis, contre l'enregistrement, contre les agents forestiers ; se charger de toutes les réclamations bonnes ou mauvaises ; garantir à celui-ci un dégrèvement d'impôts, à celui-là une remise d'amendes encourues ; en un mot, se mettre soi-même et mettre le gouvernement à la merci des électeurs, alors souverains et despotes.

Le travail de la campagne était achevé ; il ne restait plus qu'à agir sur le chef-lieu. Le sous-préfet donna un bal dans lequel il déploya toutes les séductions que comportait la localité, c'est-à-dire les sirops et le punch. Madame Paturot se montra admirable de tactique. Après avoir distribué aux élégantes de l'arrondissement ce qu'elle avait apporté d'objets de toilette en les leur cédant à soixante-quinze pour cent au-dessous du prix, elle alla au bal administratif le plus simplement du monde, en robe blanche, avec une fleur dans les cheveux. Les dames du pays, qui avaient peur d'être éclipsées, furent enchantées de l'attention de ma femme. A l'envi, on la proclama adorable, charmante, pleine de grâce : cette

soirée me rallia définitivement quatre voix de la ville qui s'étaient tenues jusque-là sur la réserve. Malvina entreprit les récalcitrants dans la personne de leurs moitiés, et les ramena dans mon camp à l'aide d'un ascendant qui n'a point d'égal, celui de l'alcôve. Les femmes qui tenaient à l'administration furent aussi gagnées, réchauffées, et le vote silencieux des maris se changea dès lors en adhésion chaleureuse et en propagande ouverte. Cette fête fit le plus grand bien à ma cause. On n'a pas encore compris tout le parti que l'on peut tirer des femmes en matière d'élections. Si l'homme a inventé la grande intrigue, la femme a gardé le secret de la petite : c'est celle qui frappe le plus sûrement et éprouve le moins de mécomptes.

Le jour décisif approchait, et mon adversaire, s'effrayant de mon activité, commençait à se mettre en mesure. A son tour, il fit à la ronde des visites et eut ainsi sur moi l'avantage du dernier mot. Je frappai alors le grand coup, celui qui devait m'assurer la victoire. La localité ne possédait qu'un certain nombre de véhicules, depuis la calèche jusqu'à la carriole en osier : je mis tout en réquisition et m'assurai le monopole des moyens de transport. Chacune des voitures eut un itinéraire tracé : elle devait recueillir dans un rayon donné tous les électeurs qui n'étaient pas notoirement hostiles et les conduire à Valombreuse. Là, je fis disposer des lits pour trente personnes, pendant qu'on se livrait dans la cuisine du château à des préparatifs qui rappelaient ceux des noces de Gamache. On abattait des bœufs, on saignait des moutons, on dévastait les viviers, on exécutait dans les basses-cours un massacre général. Tous les gardes étaient en campagne : les perdrix, les lièvres, les lapins, les gelinottes, les chevreuils, les sangliers arrivaient de mille côtés dans l'office. Les précieux fourgons, venus de Paris, furent déballés avec soin. On en tira les pâtés de foies gras, les terrines de Nérac. les rillettes de Tours, les langues fumées, les jambons de

Mayence et de Bayonne, les truffes en roche, les dindes en galantine; enfin, tout l'assortiment de la gastronomie raffinée. Les vins furent aussi classés et étiquetés: à côté du champagne et du bourgogne, espèces dominantes dans l'arsenal électoral, j'avais eu soin de ménager une place aux qualités corsées que réchauffe le soleil du Midi, le châteauneuf, le côte-rôtie, l'ermitage, le la nerthe, le la malgue; puis, des vins liquoreux ou secs, comme le madère, le malvoisie, le xérès, l'alicante et le rancio. Il fallait frapper mes gens au cerveau; et, pour émouvoir ces enfants de la nature, les crus distingués de la Gironde n'eussent été qu'un moyen insuffisant et ruineux. L'approvisionnement de l'alcool fut complété par le cognac, le rhum, le tafia, le kirsch-wasser, l'absinthe, le curaçao, le gin et l'eau d'or de Hambourg. Point de liqueurs trop sucrées: elles n'agissent pas à trois mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Les organisations pastorales aiment ce qui s'empare fortement du gosier.

Ainsi, je m'exécutais en plein: j'allais voiturer, nourrir, abreuver, loger, héberger mes électeurs; je devenais leur hôte, leur automédon, leur amphitryon. Mon adversaire avait des amis qui ne reculaient pas devant les dépenses du transport et du séjour; moi, je m'adressais aux bourses rétives et aux panses sensibles; j'offrais un bon gîte et d'excellents repas à ces hommes des champs, élevés dans une atmosphère apéritive. Mon concurrent avait affaire aux dévoués; j'avais affaire aux calculateurs.

Comme moyen de tactique, je résolus de m'effacer devant le premier scrutin. Les voix de l'avocat étaient toutes arrivées au chef-lieu dès l'avant-veille; les miennes étaient encore disséminées dans la campagne. Je laissai composer le bureau par la minorité, c'était sans danger et sans intérêt. Un rendez-vous général fut assigné à mes gens, pour le jour même de l'élection, au château de Valombreuse. De huit à onze heures du matin, on devait y servir un déjeuner homérique, puis

partir de là pour aller en masse au scrutin. C'était un précieux moyen de faire le dénombrement de mes troupes avant la bataille, de s'assurer des dispositions de chaque électeur, de lui donner des instructions, de l'engager par l'estomac et de le conduire par le champagne.

Les choses se passèrent comme je l'avais prévu. Dès sept heures du matin, les premières voitures arrivèrent : chacune d'elles amenait trois, quatre, cinq et jusqu'à six électeurs. Les distances avaient été calculées de manière à ce que tout le monde fût rendu à Valombreuse à huit heures du matin. Les électeurs de la ville, plus voisins du château, devaient s'y rendre dans une promenade matinale. Il s'agissait d'un gala : les convives furent ponctuels. A neuf heures, je tenais soixante-seize électeurs dans ma salle à manger; j'allais nourrir et désaltérer la majorité. L'ambigu fut servi : c'était un beau spectacle. D'énormes pièces de venaison, des aloyaux monstrueux, des volailles magnifiques, du gibier de toute espèce, des truites, des ombres-chevaliers, poisson exquis que nourrissent les eaux limpides des montagnes, accompagnaient les pièces apportées de Paris, les pâtés, les terrines, les truffes, les langues, les jambons, enfin tous les hors-d'œuvre qui ont une célébrité gastronomique. A l'aspect de cette table chargée de mets, il se fit un silence général : l'admiration domina l'appétit. Mais cette abdication de l'estomac ne dura qu'un moment, et bientôt on put voir la majorité à l'œuvre. Des montagnes de foies gras disparaissaient de dessus les assiettes : mes partisans en mangèrent de quoi indigérer deux régiments de cavalerie; ils dévorèrent jusqu'aux croûtes des pâtés d'Amiens, les malheureux ! Les vins capiteux ruisselaient dans les verres; on ne voyait que des coudes en l'air. Des plats énormes disparaissaient comme par magie; on n'entendait que des mâchoires en mouvement. Pendant le premier feu, il fut impossible de tirer une parole de convives aussi consciencieusement pénétrés de leurs devoirs. Oscar

seul alimentait la conversation. Il s'était placé à côté du père Gérard, à qui il versait des rasades d'un certain rivesaltes capable d'étourdir un bœuf. Le fermier n'en paraissait pas seulement ébranlé : à chaque sommation du peintre ordinaire de Sa Majesté, il tendait le verre d'un air narquois et le vidait sans sourciller, comme un héros d'Homère.

« A la santé de l'empereur ! père Gérard, lui disait le peintre.

— Ah ! oui-da, oui ! répondait le fermier, vive l'empereur ! »

Oscar se ménageait ; mais notre rivesaltes ne respectait que les athlètes : le rapin fut bientôt en pointe de gaieté. Alors il se lança dans toutes les surprises de l'imitation et de la ventriloquie : se mit à braire, à hennir, à contrefaire le chant du coq, le miaulement du chat, l'aboiement du chien, le coassement de la grenouille ; il fit partir des voix différentes du conduit de la cheminée, du plafond, de dessous la chaise du père Gérard. La représentation eut un succès fou : elle parvint à distraire nos montagnards de la guerre acharnée qu'ils livraient à mes comestibles. Si Oscar eût été éligible, il m'eût peut-être fait du tort : ses talents de société éclipsaient les miens ; il devenait le héros de la fête. Pour empêcher qu'il n'abusât de son triomphe, j'ordonnai que l'on versât le champagne, et sur ce préliminaire mousseux, j'improvisai un discours qui ne l'était pas moins. La majorité me salua par des acclamations universelles : c'était un concert de voix bien nourries et une explosion de gosiers échauffés. Je vis que je pouvais conduire mes guerriers vers la brèche : ces gens-là me portaient tous dans leurs estomacs. L'enthousiasme devait durer au moins autant que la digestion.

Nous nous disposâmes à partir : l'ordre fut donné d'atteler les voitures. Pour éviter les méprises, on remit à chaque électeur une carte sur laquelle mon nom était tracé en énormes caractères ; on confia les illettrés à des hommes sûrs qui de-

vaient écrire leurs bulletins. La file des véhicules s'ébranla; on en comptait vingt à la suite les uns des autres. C'est dans cet ordre que nous abordâmes le scrutin. Trente-cinq votes seulement avaient été déposés ; j'arrivais avec soixante-seize. Aussi mon entrée dans la salle de la mairie où se passaient les opérations fut-elle celle d'un conquérant. Mon adversaire se tenait dans un coin avec quelques amis, je le regardai d'un air souverainement dédaigneux. On fit un réappel ; mes convives votèrent tous, ce qui porta à cent onze le nombre des suffrages émis. Trois partisans du candidat de l'opposition, venus des confins de l'arrondissement, arrivèrent au moment où le scrutin allait se fermer, ce qui éleva le nombre des votes à cent quatorze. Majorité, cinquante-huit. Le dépouillement eut lieu, opération décisive et critique ! Mes amis pointaient un à un les suffrages : quand j'arrivai à soixante, la respiration me revint. Je réunis soixante-six voix : dix voix du déjeuner avaient passé à l'ennemi. C'était le père Gérard et les siens. Le vieux sournois avait pris des forces à Valombreuse afin de mieux voter contre moi.

« Je suis volé ! s'écria Oscar en apprenant la défection du fermier ; cet enfant de la nature m'a refait. »

Peu m'importait d'ailleurs ; j'étais député. Mes partisans, sous la double émotion du champagne et de la victoire, remplissaient la salle de leurs cris : ils voulaient dételer les chevaux de ma voiture, et me ramener ainsi vers le château dont je leur avais fait si loyalement les honneurs. Je résistai à cet excès de zèle.

« Soit, mes amis, leur dis-je, allons à Valombreuse ! Nous y reprendrons les choses où nous les avons laissées. »

L'invitation fut accueillie avec enthousiasme : le père Gérard s'éclipsa seul avec sa petite phalange. Pendant notre courte absence, le couvert avait été renouvelé, les vins aussi. Avec cet appétit sans limites, qui est l'apanage de l'homme des champs, mes commettants se précipitèrent de nouveau

sur les vivres et achevèrent les blessés du matin. Ce fut un carnage épouvantable : on eût dit que ces gaillards-là mangeaient pour les huit jours passés et pour les huit jours à venir. C'est seulement quand on a assisté à un pareil spectacle, que l'on peut se faire une idée exacte de la capacité d'un estomac humain. Ce duel contre mes comestibles et mes spiritueux se prolongea encore pendant huit heures. Le lendemain, au point du jour, on ramassa les vaincus gisant sous la table, et on les emballa pour leurs destinations. Il était temps : les nuées de sauterelles ne laissent pas plus de traces dans les steppes asiatiques qu'un passage d'électeurs au sein d'une maison. Une semaine entière ne nous suffit pas pour réparer les ravages qu'y avaient causés ceux que le peintre ordinaire de Sa Majesté nommait des enfants de la nature. De la nature, soit; mais je me promis de laisser désormais à cette bonne mère le soin onéreux de les abreuver et de les nourrir.

XX.

PATUROT DÉPUTÉ. — L'INSTRUCTEUR PARLEMENTAIRE. — LA LEÇON DE POLITIQUE.

J'étais député ! ! ! Voilà un titre qui remplit bien la bouche et résonne agréablement à l'oreille. La prédiction de mon pauvre oncle se réalisait : l'excellent homme avait été le dernier bonnetier de la famille; j'en étais le premier député. Quel chemin en peu de temps ! Rien qu'à y songer, j'éprouvais du vertige, je me croyais sous le poids d'un rêve. L'humble industriel qui, dans ce moment encore, débitait des chaussettes et confectionnait des maillots pour les dames du chœur de l'Opéra, ce même homme, ce même Paturot était à la fois commandant de la garde civique, favori d'une princesse, décoré et député ! ! ! On est fier d'être du commerce. Quand

on arrive à ces fortunes-là. Avec les honneurs, les charges étaient venues. Je me devais à mes commettants ; je me mis à leurs ordres. Je prodiguai les audiences, je promenai dans le chef-lieu mes épaulettes et ma croix ; je devins l'idole de ces montagnes. Le physique du rôle fut promptement acquis : après trois jours d'exercice, je posais fort agréablement ; j'avais un air de suffisance éminemment parlementaire.

Cependant les premières heures de mon élévation ne se passèrent pas sans quelques troubles de conscience ; l'honneur qu'on venait de me conférer ne m'apparaissait encore qu'au travers des nuages d'une responsabilité sans bornes. Tout est grave chez un député, les paroles, les actes, les opinions. Un arrondissement a les yeux fixés sur lui ; la France exerce à son égard un droit de contrôle ; l'Europe, à la rigueur, peut s'en mêler. Ainsi, le député appartient à l'Europe, à la France et à l'arrondissement. Il n'est souverain qu'à la condition d'être l'esclave de tout le monde. L'arrondissement lui fera battre le pavé pour des besoins locaux ou particuliers, la France lui demandera des comptes sévères, l'Europe le sifflera. Comment suffire à tant d'obligations et conjurer tant d'animosités ? Ces craintes me poursuivaient, ces scrupules m'assiégeaient. Malgré les illusions de l'amour-propre, je ne me dissimulais pas que la politique n'était pas mon fort. Dans plusieurs salons de Paris, j'avais entendu parler d'une certaine *question d'Orient*, qui occupait beaucoup les esprits. J'allais être appelé à la résoudre : le sort de l'Orient pouvait dépendre de ma voix. Je me rends cette justice, que je n'étais animé d'aucune haine personnelle vis-à-vis de l'Orient, et que je lui aurais volontiers rendu service. L'Orient est un pays digne d'intérêt ; il fournit la laine d'Andrinople ; c'est de là que nous viennent le soleil et les cachemires. J'aurais donc été affligé de faire quelque chose qui lui fût désagréable ; j'aurais désiré rester en de bons termes avec lui. Eh bien, tel est le nuage dont cette question est demeurée enveloppée à

mes yeux, qu'aujourd'hui encore je me demande si j'ai vraiment eu pour ce point cardinal tous les égards qu'il mérite, si je ne l'ai pas profondément humilié, si je n'ai pas dépassé à son sujet les limites des mauvais procédés, si je ne m'en suis pas fait un irréconciliable ennemi. Que l'Orient me pardonne ces torts involontaires! Nous étions faits pour nous comprendre; malheureusement, je ne l'ai jamais compris. Si je l'ai offensé, je lui offre mes excuses.

Telles étaient les perplexités de mon esprit. Sur le seuil de la carrière politique, j'avais peur de manquer de lumières et de prendre parti à l'aveugle. Ce préjugé devait bientôt céder à l'expérience de la vie parlementaire; mais il me dominait alors, et souvent je laissais percer devant Oscar et Malvina quelques témoignages de ce trouble et de ces incertitudes.

« Que de questions à étudier! leur disais-je; tout devient question aujourd'hui : question des chemins de fer, question de la réforme, question d'Afrique, question d'Orient. On remet tout en question; c'est intolérable.

— Jérôme, me répondait gravement le peintre, ne te casse pas la tête pour des balivernes. En fait de questions, il n'y en a qu'une pour toi : celle d'assurer ton crédit, de constater ton pouvoir. Exemple : tu arrives à Paris dans huit, dix jours; que fais-tu? Tu te poses en homme politique, tu débutes par un coup d'éclat.

— Comment cela, Oscar?

— C'est simple comme bonjour. Tu te rends, sans perdre une minute, chez le directeur des beaux arts, rue de Grenelle, au fond de la cour; tu montres ta médaille à l'huissier qui se prosterne; tu entres; tu trouves un grand maigre, homme d'esprit d'ailleurs, et tu lui dis : — Me voici; je suis le député Paturot. Le gouvernement se doit à lui-même d'acheter la *Collection des sites de Rome*, de mon ami Oscar, artiste d'un mérite rare, quoique ignoré.

— Tu ne songes qu'à toi, égoïste!

— Du tout, je me sacrifie, je m'immole à tes débuts, je deviens la pierre de touche de ton influence. Si le gouvernement ne paie ça que mille écus, c'est que tu es très-médiocrement placé dans son estime; s'il va jusqu'à dix mille francs, ce sera la preuve qu'il veut établir avec toi des rapports convenables. Nous serons pour lui ce qu'il sera pour nous : et voilà.

— Au fait, ajouta Malvina, quand tu ferais cela pour Oscar! »

J'étais enlacé : les premiers anneaux de ma chaîne devaient se river en famille; ma famille conspirait avec le peintre pour m'enlever toute liberté d'action; il y avait complot contre mon indépendance. Impossible de résister : l'influence était trop voisine, la séduction trop directe. Je baissai la tête comme un vaincu : Oscar sourit, en vrai Machiavel, et caressa les poils de sa barbe orange.

L'automne nous ramena à Paris; j'y arrivai chargé de pétitions et de réclamations. J'avais promis à la localité les bienfaits de la reine, les libéralités du roi, les largesses de tous les ministères. Huit mois de sollicitation assidue pouvaient à peine suffire à l'accomplissement de cette besogne. L'arrondissement ne plaisantait pas; il fallut s'exécuter. Dès le lendemain de mon arrivée, je commençais mes courses. Je parvins à pratiquer, à l'intention d'Oscar, une saignée très-convenable aux fonds d'encouragements destinés aux beaux arts, et il put ainsi débarrasser mon grenier de quelques toiles qui l'encombraient, entre autres d'une vallée de Tempé avec des nymphes d'un vert d'émeraude. Le directeur chargé de ce service fit très-bien les choses.

Cependant la session venait de s'ouvrir et avec elle commençait la grande vie politique. Dans la séance du trône, je fis mon début oratoire en prononçant, à la suite de la formule du serment, un : *je le jure!* qui produisit une certaine sensation. L'émotion avait donné à ma voix je ne saurais dire quel

fausset qui fut remarqué de Sa Majesté, et arracha aux princes un imperceptible sourire. L'exercice des fonctions représentatives demande un aplomb que je n'avais point encore, une aisance qui ne s'improvise pas. J'avais beau affecter des airs dégagés, préparer mes entrées avec soin, étudier mes poses, je sentais encore le novice, le conscrit. Pour tromper mon inexpérience, je pris des airs écrasants vis-à-vis des huissiers, je jouai l'habitué du Palais-Bourbon, l'homme qui sait les aitres, je marchai au hasard et sans but dans ce dédale de corridors, de bureaux, de vestiaires, de buvettes, de salles de conférences, j'essayai de toutes les issues et bravai résolument toutes les consignes. C'était autant d'actes de puissance et presque une prise de possession.

Cette tactique fut remarquée. Il existe, dans la Chambre des députés, une phalange de vieux pilotes qui surveillent les nefs errantes. Quand ils aperçoivent à l'horizon législatif un de ces nouveaux venus qui cherchent leur route et flottent de banc en banc, à l'instant même ils accourent et se mettent à ses ordres. Désormais plus d'embarras, plus de souci pour cette âme en peine. On lui aplanira les difficultés, on l'initiera à la discipline parlementaire, on lui révélera les secrets de la petite et de la grande stratégie. Quand j'arrivai à la Chambre, ce rôle d'instructeurs appartenait à un groupe d'hommes d'esprit qui conduisaient l'assemblée en se moquant d'elle. J'échus à l'un d'eux; il me promit de me dresser. C'était un homme jeune encore, long, maigre et anguleux. Il avait des coudes si aigus, qu'ils auraient pu, à la rigueur, passer pour des armes prohibées. Quand il gesticulait, ces deux instruments menaçaient les flancs des contradicteurs avec une préméditation coupable et sans circonstances atténuantes. Il me plaça à ses côtés, et dès lors je vécus sous le feu de ses coudes qui, au moindre prétexte, me labouraient impitoyablement les côtes. Je ne parle pas des genoux, les plus turbulents que j'aie connus de ma vie. Cet homme avait

des angles plus pénétrants que ses démonstrations : ses épaules même m'inspiraient un certain respect, tant elles avaient l'air acéré et opiniâtre.

Ce fut sous ce chef de file que je fis ma première campagne. Il m'eut promptement initié aux petits détails des fonctions législatives, au travail des bureaux, aux délassements de la buvette, aux causeries des couloirs et de la salle des conférences ; il m'enseigna le mécanisme du scrutin, de l'assis et du lever, la tactique des interruptions et des acclamations. Dans cette dernière spécialité mes succès furent rapides : je compris que ma vocation me portait de ce côté. Il n'est pas permis à tout le monde d'aborder la tribune avec cette autorité que donne le talent, et cette confiance qui naît de l'habitude. Les grands improvisateurs sont rares : c'est le vol de l'aigle : ne s'y élève pas qui veut. Mais, dans les limites d'un essor plus modeste, on peut se classer, se créer un genre. Je m'essayai donc dans les *bravo ! très-bien !* et j'eus la chance d'en émettre quelques-uns des mieux réussis, avec des nuances inconnues avant moi. Ce succès m'enhardit ; j'abordai les : *à l'ordre !* mouvement plus rare, partant plus difficile. J'en obtins des effets merveilleux, et dès lors ma position fut faite. Mes collègues du centre me remarquèrent ; la presse elle-même me signala comme un interrupteur acharné. Les colonels de la garde nationale, les aides de camp du château ne poussaient pas plus loin que moi l'art de tousser et de se moucher avec éclat, de piétiner avec intelligence, de battre à propos la mesure avec les couteaux de bois. J'inventai alors, pour humilier les orateurs de l'opposition, des poses d'ennui et de dédain qui ont fait école, des rires étouffés, des mouvements d'impatience, des regards écrasants. Je devins l'épouvantail de nos adversaires, l'orgueil et l'espoir de mon parti. Sans moi, plus de beaux succès oratoires, plus de ces triomphes qui suspendent une discussion. J'étais l'homme des grandes émotions et des grands orages. L'un des nôtres

était-il à la tribune, je l'y soutenais, je l'y inspirais, pour ainsi dire; je l'excitais du regard, je le réchauffais du geste et de la voix. Descendait-il, je me précipitais vers lui, je l'entourais, je le couronnais des mains, je lui offrais le spectacle d'un épanouissement et d'une exaltation incroyables. J'ai organisé ainsi des triomphes, même pour des marchands de nouveautés, des meuniers et des maîtres de poste.

A ce point de vue, loin d'avoir besoin de leçons, bientôt je fus en mesure d'en donner; en revanche, sous le rapport théorique, mon instruction n'était pas aussi avancée. Je conservais des doutes, j'avais des scrupules, je voulais connaître le fort et le faible des questions. C'était là une tendance très-dangereuse. Mon mentor chercha à la combattre, et il faut me rendre cette justice que je résistai pendant quelque temps aux ravages de ses coudes.

« Mon cher, me disait-il, point d'idéologie, s'il vous plaît. Les partis ne vivent que par la discipline. Si l'on mettait, dans une Chambre, la bride sur le cou aux consciences, il n'y aurait plus de gouvernement, plus de société possible. Votre parti vote, vous votez. Sur quoi? Peu importe. Vous votez, parce que votre parti vote: hors de là, il n'y a que subversion et anarchie.

Ouf! » mécriai-je.

Il venait de me détériorer le sternum avec son os cubital, on eût dit un poignard. J'en eus la respiration coupée pendant deux minutes.

« Oui, mon cher, continua-t-il sans s'inquiéter de mon avarie, c'est la plaie du système représentatif que cette foule de députés qui veulent penser par eux-mêmes, voter, comme ils disent, en connaissance de cause. Ou l'on est d'un parti, ou l'on n'en est pas: dans le premier cas, on suit le chef de file; dans le second, on se fait déclasser, et l'on reste seul. Votez avec les vôtres, collègue, c'est le commencement et la fin de la sagesse

Cette théorie de l'obéissance passive ne me paraissait pas très-concluante ; cependant j'avais peur d'exaspérer les coudes du voisin et de les pousser à des violences nouvelles. Je me contentai donc d'une réfutation intérieure et parus acquiescer entièrement au code disciplinaire de la majorité. Ce triomphe flatta tellement mon mentor, qu'il se laissa entraîner à un épanchement plus complet. Je l'écoutai en surveillant le mouvement de ses articulations.

« Mon cher collègue, me disait-il, quelle est donc cette fureur de tout raisonner, de tout comprendre? elle nous perdra, si nous n'y prenons garde. Ce gouvernement, pour la majorité, est la poule aux œufs d'or. Si on le dissèque, si on porte le couteau dans ses entrailles, adieu les profits!

— Vous croyez !

— C'est évident, mon cher. Nous sommes ici deux cents membres qui écrémons les faveurs du pouvoir ; s'il y a quelque bon morceau, il est pour nous et les nôtres. Deux cents ici, cela veut dire au dehors cinq à six mille clients, meneurs d'élections, personnes influentes. Maintenant, faites un calcul. Puisque le budget se compose de 1,400 millions, et que le service de l'État emploie 60,000 fonctionnaires, chaque membre de la majorité peut disposer de 7 millions et de 300 places. Et vous ne trouvez pas que c'est là un chef-d'œuvre de gouvernement ! Mais que vous faudrait-il alors, malheureux ? »

Le calcul était spécieux, je ne savais qu'y répondre. Les gesticulations de l'interlocuteur ne me laissaient pas d'ailleurs toute ma liberté d'esprit. Il abusa de ses avantages.

« Non, poursuivit-il avec une chaleur alarmante, je ne conçois pas que l'on énerve ce régime par des arguties, qu'on le discute, qu'on l'inquiète. La majorité ne dispose-t-elle pas de tout, des emplois, des faveurs, des grâces, de l'argent et des titres? Ne règne-t-elle pas ouvertement sur les bureaux? Se fait-il rien sans qu'elle soit consultée ? Un député de la majorité, c'est le souverain de l'arrondissement, du

département. Le préfet était autrefois quelque chose; aujourd'hui, il est le serviteur du député de la majorité. Et vous avez des scrupules, collègue! Et vous ne trouvez pas que ce gouvernement est un grand gouvernement! »

Directement interpellé, j'essayai quelques objections avec timidité, avec prudence : j'avais peur que la controverse ne m'attirât des mouvements désordonnés.

« Sans doute, lui dis-je, la majorité dépèce agréablement le pays; elle se vote à elle-même quelques moyens d'influence qui ne sont pas à dédaigner : elle gouverne et administre; mais cela peut-il durer ?

— Jusqu'à la consommation des contribuables, mon collègue, et c'est une race qui ne s'éteindra jamais. Vous voyez ce monde parlementaire qui vous entoure, il se divise en deux classes, les hommes d'esprit, et les simples[1]. Les hommes d'esprit, c'est la majorité; les simples, c'est l'opposition. Les hommes d'esprit sont ceux qui regardent le régime représentatif comme un excellent moyen de faire des heureux autour d'eux, dans leur famille, parmi leurs électeurs et leurs amis. Les simples sont ceux qui, par instinct ou par préjugé, n'osent toucher à cette manne du budget, savoureuse et inépuisable. Vous êtes un homme d'esprit, vous!

— Je m'en flatte, lui dis-je en évitant un geste qui eût pu m'être fatal.

— Ainsi, les hommes d'esprit, d'une part, ceux qui usent de leur position; les simples, de l'autre, ceux qui n'en usent pas : tel est le classement. Toutefois, il y a encore une distinction à faire; la voici : dans l'opposition figurent des hommes d'esprit qui consentent à jouer le rôle de simples : dans la majorité se trouvent des simples qui affectent les airs d'hommes d'esprit. Les premiers sont les puritains qui acceptent tout

1. Quoiqu'on ait abusé du mot, il n'est pas sans intérêt de dire ici que ce classement est *historique*.

d'un gouvernement qu'ils combattent, et qui aux profits de la majorité ajoutent l'auréole de l'opposition. Les seconds sont ces excellentes natures qu'un rien contente, qu'un ruban rallie à jamais, qu'un dîner à la cour exalte, qu'un mot agréable de la part d'un ministre met en révolution. Braves gens, qui mangent volontiers leur pain à la fumée! Ce n'est pas nous, mon cher, qu'on ferait aller ainsi!

— Ah! pour ça, non, répondis-je, assez peu touché du rapprochement.

— Pour me résumer, mon collègue, soyez au gouvernement, puisque le gouvernement est à vous; ne lui marchandez pas les votes, puisqu'il ne vous marchande pas l'influence. Donnant donnant : c'est bien; mais, une fois que l'accord est fait, il faut le tenir : un honnête homme n'a que sa parole. »

Telle fut la première leçon de politique que je reçus : elle eût agi plus vivement sur moi sans les formes anguleuses de mon moniteur et ses gestes bien faits pour m'alarmer. Cependant, je ne pus m'empêcher de remarquer ce qu'il y avait de cru et de désolant dans cette définition du gouvernement parlementaire. Je comprenais la corruption à l'état de faiblesse et d'entraînement; je ne l'avais jamais envisagée comme système et comme calcul. Il faut dire que j'en étais à mes débuts, et que je n'avais pas encore pu me défaire de tous mes préjugés.

XXI.

LES PETITES MISÈRES DE LA DÉPUTATION. — LES COMMETTANTS A PARIS. — PRÉPARATIFS D'UNE IMPROVISATION.

Toute grandeur a des ennuis qui y sont inhérents, et il n'est point de médaille qui n'ait un revers, même la médaille du député. Je l'éprouvais; les tribulations de l'emploi avaient

commencé. Quand on se donne pour maître un arrondissement, on est tenté de croire que ce n'est là qu'une abstraction fort innocente. Cette illusion dure peu l'arrondissement n'en laisse pas jouir longtemps son mandataire ; il le ramène aux réalités, il lui fait sentir la laisse. Les servitudes se succèdent alors. L'oisiveté, on le sait, est la mère de tous les vices ; un arrondissement qui a des principes donne de l'occupation à son député, avec l'idée que la sollicitation permanente est la compagne de toutes les vertus.

J'avais affaire à un arrondissement implacable : dix, quinze, vingt lettres partaient chaque jour des anfractuosités de ces montagnes, et la poste me les transmettait avec une régularité onéreuse et malheureuse. C'était le maire, c'étaient les adjoints du chef-lieu qui demandaient une faveur, le redressement d'un abus, des subventions en argent et en nature. Cependant ces besoins de la localité n'étaient rien auprès des exigences individuelles. Tous les fonctionnaires qui s'étaient mêlés de mon élection aspiraient à un avancement : le conservateur des hypothèques voulait devenir receveur général ; le directeur des contributions indirectes avait en vue un poste de première classe ; le chef-lieu entier prétendait à la croix d'honneur ; le sous-préfet lui-même rêvait une préfecture. Il ne se formait pas, dans le ressort, un vœu, un désir, insensé ou raisonnable, qu'à l'instant même je n'en fusse saisi. J'ai reçu des lettres incroyables, des communications fabuleuses. A écouter les pétitionnaires, le gouvernement leur devait à tous une complète immunité d'impôts, l'exemption du recrutement militaire pour leurs fils et des rentes perpétuelles pour leurs vieux jours. Celui-ci avait trouvé le moyen de guérir toutes les maladies, et il réclamait une pension ; celui-là, contrebandier de profession, voulait que je fisse condamner les droits réunis à des dommages-intérêts pour la surveillance dont il était l'objet ; un autre me demandait d'intervenir dans un procès civil, et de faire débouter sa partie

adverse; un autre enfin se refusait à payer des droits de succession, sous prétexte qu'il m'avait donné sa voix. Bref, j'étais devenu l'homme d'affaires de l'arrondissement, l'avocat des mauvaises causes et le médecin des cas désespérés.

Une seule de ces épîtres pourra donner l'idée de ce qu'était cette correspondance. La lettre en question émanait d'un homme considérable de l'endroit, du notaire du chef-lieu, qui avait joué un rôle décisif dans mon élection, et me tenait ainsi dans une sorte de dépendance. Les fonctions de cet officier public et ses devoirs d'état auraient dû lui conseiller un peu de réserve, un peu de dignité dans ses demandes. Voici la première requête que je reçus de lui :

« Mon cher député,

« Permettez à l'un de vos bons amis de se rappeler à votre « souvenir. Vous savez quelle part il prend à tout ce qui « vous concerne. Nous parlons ici souvent de vous : l'arron- « dissement a besoin d'être tenu en haleine ; autrement, il « vous glisserait entre les mains. Heureusement que nous « sommes là. Dans l'intérêt public, j'ai pourtant quelques « réclamations à vous communiquer. N'y voyez qu'une preuve « du soin avec lequel je surveille les dispositions de vos com- « mettants.

« D'abord il faudrait faire destituer le directeur de l'enre- « gistrement : il est trop pointilleux sur les actes ; il voit par- « tout des droits proportionnels au lieu de droits fixes. C'est « un chicaneur qui fait du tort au gouvernement, sans comp- « ter celui qu'il fait à mon étude. Le directeur qui survien- « drait saurait que c'est moi qui ai fait justice de l'ancien ; « nous nous entendrions parfaitement.

« Je voudrais aussi que l'on donnât une leçon au président « du tribunal : il taxe trop serré ; il ne laisse pas passer un « seul article d'honoraires au-dessus du tarif. C'est une peti- « tesse intolérable. Donnez-lui de l'avancement ; vous le

« voulez, mais renvoyez-le d'ici. J'ai mon frère le juge qui se « dévouera s'il le faut et acceptera la présidence.

« Vous vous souvenez d'un cousin du côté de ma femme « qui a présidé à l'itinéraire des voitures pendant notre cam- « pagne électorale ; il demande une perception. C'est le moins « que vous puissiez faire pour ce brave garçon.

« Voici bientôt le moment d'établir nos enfants. Je compte « envoyer mon Eugène à Paris, où, par votre influence, il « sera reçu à l'école polytechnique. Vous savez ce que sont « les jeunes gens loin de la surveillance paternelle. Ma femme « ne se séparerait pas de son aîné, de son Benjamin, si elle « n'était pas certaine qu'il trouvera auprès de vous et de ma- « dame Paturot, une seconde famille. Si vous pouviez le loger « sous le même toit que vous, ce serait pour sa mère un grand « souci de moins. Quant au second, Jules, il serait bien que « vous puissiez lui obtenir une bourse dans un collége. C'est « un garçon plein de moyens et qui vous fera le plus grand « honneur. Il est aimant, tranquille et spirituel. Eugène, au « contraire, est tout feu, tout ambition : il fera son chemin « dans les armes savantes. Vous en serez enthousiaste au bout « de six mois. Je n'ai jamais connu de salpêtre pareil : il tient « de sa mère.

« Par la même occasion, songez donc à notre neveu An- « toine et à notre tante Croquet. Le premier compte sur le « bureau de tabac dont il vous a fait la demande, et l'autre « sur son bureau de poste. Ces gens-là vous comblent de bé- « nédictions chaque jour. Vous êtes leur sauveur, leur pro- « vidence ; votre nom est constamment dans leur bouche. Il « est impossible que vous puissiez oublier ceux qui pensent si « assidument à vous.

« Pour moi, mon cher député, je ne vous demande qu'une « chose, c'est la continuation de cette amitié qui m'est si pré- « cieuse et dont vous trouvez ici le retour. Je suis sur la « brèche pour vous défendre envers et contre tous, mais je

« ne voudrais pas que l'on pût y voir le moindre calcul. Vous
« êtes l'homme de l'arrondissement, de la chose publique,
« voilà la considération qui me détermine. Nos âmes fran-
« çaises ont la même devise : Le pays avant tout !

« Agréez, etc. B***.
Notaire à...

« *P. S.* Madame B*** me charge de la rappeler au souvenir
« de madame Paturot, dont le passage dans nos montagnes a
« laissé tant de souvenirs. Voici l'hiver. Ma femme est de-
« venue parisienne depuis que madame Paturot l'a gâtée ; elle
« ne peut plus souffrir les couturières et modistes de l'arron-
« dissement. Si vous pouviez lui faire l'envoi de deux cha-
« peaux, de deux robes, l'une en mérinos, l'autre en soie,
« de deux paires de bottines, de douze paires de gants as-
« sortis, vous seriez on ne peut plus aimable. Par une occa-
« sion prochaine, vou recevrez toutes les mesures et dimen-
« sions nécessaires pour l'exécution de cette commande. Quant
« à la couleur et au choix de ces objets, madame B*** s'en
« rapporte entièrement au goût de madame Paturot. Elle dé-
« cidera souverainement. Pardon, mon cher député, de vous
« entretenir de détails si peu parlementaires.

« 2e *P. S.* Je rouvre ma lettre pour vous donner un dernier
« embarras. Dans nos visites électorales, j'ai remarqué que
« vous portiez des bottes vernies d'un fort bon goût. Cette
« denrée est inconnue dans nos solitudes, où le cuir simple
« et le cirage à l'œuf conservent encore de l'empire. Je veux
« introduire ici la botte vernie ; cela doit éblouir le client
« Veuillez m'en faire confectionner deux paires conformes à
« l'échantillon que je vous envoie. Quand on est l'ami d'un
« député, on ne saurait se donner trop de lustre. Rien n'est
« petit dans le système constitutionnel : la botte vernie peut
« avoir ici de l'influence, et il n'est pas mal que votre nom
« s'attache à la première paire qui y paraîtra. N'oubliez pas

« surtout que j'ai le cou-de-pied un peu haut; je vous recom-
« mande également un œil de perdrix qui abuse du régime
« de liberté sous lequel nous vivons.

« 3e *P. S.* Je rouvre encore ma missive pour vous dire que
« l'arrondissement s'attend à vous voir à la tribune.

« A vous derechef, B***. »

Telle était cette lettre, échantillon pris au hasard entre mille. Encore les lettres ne constituaient-elles que la moindre de mes misères. J'en étais quitte pour exécuter chaque matin une tournée dans les bureaux. Mais une misère bien plus grande venait m'assaillir de loin en loin. Le commettant quittait quelquefois sa montagne; il se mêlait de voyager en famille; il partait pour la capitale. Terrible apparition! cauchemar affreux! Dès six heures du matin, le père, la mère et la fille se pendaient au cordon de ma sonnette : on se lève de si bonne heure en province. Il fallait se jeter à bas du lit, se frotter les yeux, endosser à la hâte une robe de chambre pour recevoir ces visiteurs champêtres, et leur faire un accueil gracieux au lieu de les envoyer à tous les diables.

« Tiens, c'est vous, père Michonneau! vous à Paris! Que vous êtes aimable d'être venu me voir!

— Oh dame! tout de suite. On connaît ses devoirs, allez. Demandez à madame Michonneau.

— Pour ce qui est du respect, on ne peut rien lui reprocher à notre homme. Ça vénère son député, ajoutait madame Michonneau.

— C'est beaucoup d'honneur pour moi, Madame. Asseyez-vous donc, père Michonneau; là, sans façon, comme chez vous. »

Et j'en avais pour deux heures avec les Michonneau. Il me fallait écouter l'histoire du voyage, des économies qu'on y avait consacrées, des projets d'éducation pour la jeune fille, enfin le détail des graves motifs qui font qu'un campagnard

se déplace. Voir Paris est toujours pour le provincial une grande et consciencieuse affaire, un programme très-compliqué. On ne veut rien oublier, surtout de ce qui est gratuit. Le député est presque comptable des omissions. Tous les Michonneau du monde considèrent leur représentant à Paris comme un homme qui doit leur ouvrir les portes des monuments publics, des enceintes législatives, des parcs royaux, des châteaux de la couronne, des musées, des expositions, quelquefois même des théâtres. Le député n'est plus alors l'homme d'affaires du commettant : il en devient le cornac. Les Michonneau comptaient sur moi pour jouer ce rôle, et je m'y prêtais avec une candeur et un abandon sans limites.

Dans des occasions semblables, madame Paturot se chargeait des femmes ; il ne me restait plus qu'à distraire et à supporter les hommes. Il fallait voir quelles façons de toilettes ces Michonneau apportaient de leurs montagnes, et quels rires ils soulevaient chez les couturières où Malvina les conduisait. Les folles apprenties des ateliers parisiens ne pouvaient se contenir, et c'était à grand'peine que les maîtresses conservaient leur gravité. Pour comble de supplice, ces créatures-là marchandaient tout d'une manière déplorable, et, pour un rabais de deux francs, descendaient et remontaient vingt fois l'escalier. Quand les Michonneau dînaient chez moi, ils mettaient, au dessert, des biscuits et des fruits dans les poches pour le déjeuner du lendemain. S'il se présentait, dans leurs courses, un objet souverainement ridicule, hors de mode depuis dix ans, ils ne manquaient jamais d'en avoir la fantaisie. C'était à rougir d'une compagnie pareille.

Souvent j'étais à la Chambre, tranquille sur mon banc, enchanté d'être quitte, pendant une heure ou deux, de tant d'obsessions et de tracas. Un discours écrit berçait mon oreille et me maintenait dans un état de somnolence, quand tout à coup la voix d'un huissier me réveillait :

« On demande M Paturot dans la salle des pas perdus,

me disait-il à demi-voix, et avec la politesse qui caractérise cette institution.

— C'est bien, c'est bien, » répondais-je machinalement.

Je me levais, et j'allais voir qui me dérangeait ainsi. Que trouvais-je? une légion de Michonneau, trois générations de Michonneau. Il fallait faire placer cette fournée dans les tribunes ; on avait compté sur moi, sur mon influence. Impossible de refuser : l'arrondissement est inexorable en pareil cas ; il ne pardonne guère à son député de ne pas trouver de places pour l'électeur, même dans une salle comble. Je remuais ciel et terre, je suppliais les questeurs, j'allais d'une tribune à l'autre, cherchant partout un coin pour la nichée des Michonneau. Tant d'efforts étaient rarement vains : presque toujours je parvenais à loger mes commettants ; et, avec la persévérance qui distingue le montagnard, ils finissaient par s'élargir aux dépens des voisins et par se caser fort à l'aise. Alors commençait pour moi une autre angoisse. La femme Michonneau, douée d'une vue fatale, m'apercevait dans l'hémicycle, et me prodiguait de là-haut les œillades, les signes et les gestes d'intelligence. Il me semblait l'entendre de mon banc.

« Dis-donc, notre homme, tu ne l'aperçois pas, notre député? Tiens! de ce côté, dans un coin, le quatrième à gauche! (*Haut.*) Bonjour, monsieur Paturot, bonjour.

— Où diable le vois-tu, madame Michonneau? devait dire l'époux.

— T'as donc la berlue! Tiens, l'habit bleu, les cheveux châtains, près d'un maigre à perruque. (*Se levant.*) Votre servante, monsieur Paturot... »

Ce manége durait pendant toute la séance. Cette famille n'avait pris une loge que pour jouir du spectacle de son député, et madame Michonneau semblait jalouse de me compromettre aux yeux de la Chambre entière. Le jeu des mains, des regards, des petits signes de familiarité allait si loin,

que, de guerre lasse, je m'accoudais sur mon pupitre, et, tournant le dos à l'ennemi, je me condamnais à une immobilité complète. C'était le seul moyen d'en finir avec madame Michonneau. Alors, la tribu entière se résignait à écouter en bâillant, ou à grignoter quelques comestibles, débris du dessert de la veille. Quant au père Michonneau, il était émerveillé de la facilité avec laquelle parlaient les orateurs qui occupaient la tribune. Aussi, au sortir de la séance, ne manquait-il pas de me dire :

« Pourquoi donc que vous ne montez pas là-haut, notre député, pour gazouiller un peu comme les autres ! ça ferait du bruit au pays. »

Toujours le même reproche : pourquoi ne parlez-vous pas? D'un côté, c'est le notaire qui me l'écrit ; de l'autre, c'est le commettant qui me l'insinue. L'arrondissement exige que je parle, il n'accepte pas le silence de son député ; il lui faut des phrases. On se plaint quelquefois du bavardage des orateurs ; on s'imagine qu'ils montent à la tribune pour leur plaisir, qu'ils s'exposent de gaieté de cœur aux plaisanteries des folliculaires ; on ne sait pas qu'ils ne vont là qu'avec crainte et sous l'aiguillon de leurs électeurs. L'arrondissement a nommé un député ; il ne veut pas en être pour ses frais. L'orage peut couver pendant quelque temps ; mais si un arrondissement voisin prend la parole et se distingue, l'exaspération locale ne connaît plus de bornes. « Qu'a donc notre député ? se dit-il. D'où vient qu'il se tait obstinément? » Peu à peu la rumeur gagne, les ennemis s'agitent, les amis s'inquiètent et se troublent, les reproches d'incapacité et de négligence circulent de toutes parts ; la situation n'est plus tenable ; il n'y a plus qu'un moyen d'en sortir, c'est d'aborder la tribune.

Je l'avoue, cette perspective m'avait toujours pénétré d'un certain effroi. Cette rampe de marbre a quelque chose de si solennel et de si redoutable ; il est si grave de s'abandonner,

devant une assemblée nombreuse, en face d'une publicité retentissante, à tous les hasards, à tous les lieux communs de la pensée, d'affronter les distractions et les émotions que ce spectacle inspire, le vertige qu'occasionnent tant de regards attachés sur l'orateur, de soutenir sans trouble ce rôle écrasant et délicat, qu'un peu de crainte était permise, même à un homme moins novice et plus téméraire que moi. Une improvisation me semblait être une loterie, où les idées et les mots arrivent à l'aventure, et d'où les sottises peuvent s'échapper aussi bien que les grandes idées. Pour réussir dans ce genre d'exercice, deux qualités sont surtout nécessaires, et je ne les avais pas : d'un côté, une imperturbable confiance en sa propre supériorité; de l'autre, une pauvre opinion de l'intelligence de son auditoire. Avec l'estime de soi et le dédain du reste, on fait son chemin dans les sphères de l'improvisation : le terrain est fatal pour ceux qui hésitent et qui doutent.

Bon gré, mal gré, j'étais condamné à donner à l'arrondissement le spectacle de cette tentative. On m'avait placé dans une situation telle, que je ne pouvais plus reculer. Mon silence devenait chaque jour plus fâcheux; on en abusait contre moi, on allait jusqu'à me dire vendu aux arrondissements voisins. Mort pour mort, il valait mieux encore un moyen désespéré que cette agonie lente. Je me décidai à franchir le Rubicon parlementaire. Dès lors, plus de sommeil tranquille; ma pensée courait chaque nuit à la poursuite d'effets oratoires. Je me voyais à la tribune aux prises avec des mots sans signification, des phrases incohérentes : je cherchais l'adjectif sonore, le substantif retentissant; je polissais la péroraison, je perfectionnais l'exorde. Cet état d'insomnie se compliquait d'une agitation fiévreuse et de crampes atroces dans les jambes. Je plains les compagnes des grands orateurs; elles doivent passer bien des nuits blanches.

« Mais qu'as-tu donc ? me disait Malvina, ennuyée de ce manége ; tu frétilles comme une anguille de Melun.

— J'improvise, ma chère, j'improvise. Dieu ! la belle période que je viens de trouver. Veux-tu que je te la communique ?

— Plus souvent ! à trois heures après minuit.

— Il n'y a pas d'heure pour l'éloquence, bibiche ! Je terrasse les factions depuis vingt minutes avec un succès dont on n'a pas d'idée.

— C'est donc ça que tu exécutes ton petit pas gymnastique en rêvant. Merci ! j'en aurai des bleus sur les mollets demain.

— Malvina ! c'est l'inspiration, vois-tu ? Je veux pulvériser la presse, ce fléau des fléaux, cette hydre des hydres. Écoute.

— Du tout ! Je me sauve.

— Voici ce que je lui dis, dans mon improvisation, à cette lèpre odieuse que l'on nomme un journal : je m'élève à la plus haute éloquence :

« Messieurs,

« J'aborde cette tribune pour protester contre la liberté « illimitée de la presse : dussé-je périr sur l'échafaud, je « m'élèverai contre les folliculaires qui... »

— Jérôme ! Jérôme ! tu abuses de ma position.

— Attends la fin, ça vaut la peine d'être entendu. On n'a jamais mal mené les journalistes comme je le fais... « Ces « folliculaires qui ne respectent rien, qui se mettent volon- « tairement en dehors de la Constitution, qui... »

— Jérôme, veux-tu que je me fâche ?

— Un peu de patience, tu vas voir le trait ; c'est adorable ; ça n'a jamais été dit... « Ces folliculaires qui... »

— Voilà que ça me part ; prends garde à toi, Jérôme.

— Le trait seulement, le bouquet final, ma chère. C'est divin... « Ces folliculaires que... »

— Ah ! tu m'enbêtes ! le mot est lâché. »

Le dialogue se terminait là, Malvina était trop montée ; je me résignais ; et me pelotonnant dans un coin du lit, j'y

poursuivais mon improvisation d'une matière plus solitaire et moins bruyante.

XXII.

LES GRANDS ORATEURS. — LE DINER PARLEMENTAIRE. — L'IMPROVISATION.

Pour me former au grand art oratoire, j'avais sous les yeux, au sein de la Chambre d'alors, une foule de précieux modèles. Lequel suivre? Là commençaient mes incertitudes.

L'un portait un habit bleu, à boutons de métal, croisé jusqu'au menton : on eût dit de loin une cuirasse pressant une poitrine bien développée. La tête avait un beau caractère, l'œil était vif et saillant, les traits réguliers, la lèvre sardonique, le front vaste, le crâne dégarni. On distinguait, dans cet ensemble, une puissance réelle, du sentiment, de la chaleur, en un mot les qualités de l'artiste. C'était, en effet, un grand artiste plus passionné que convaincu, plus ardent que réfléchi, et se plaisant, à cause de la difficulté même, dans une situation sans issue. On ne pouvait rien entendre de plus beau et de plus abondant que sa parole, de plus sonore et de plus plein que le timbre de sa voix. La dignité du geste et la fierté du regard ajoutaient encore à ces moyens extérieurs une séduction irrésistible. Dans les jours heureux personne ne se dérobait à l'influence de tant de dons réunis. Mais ce succès dépassait rarement la tribune : après avoir écouté, il ne fallait pas lire. Cette lave, une fois figée, avait perdu les seules qualités qui lui fussent propres, l'éclat et le mouvement. La veille, on admirait cette éloquence en fusion ; le lendemain, il était difficile de n'en pas remarquer les scories. Beaucoup de vague dans l'idée sous la pompe de l'expression, une dialectique plus brillante que solide, des arguments

grêles sous un vêtement très-ample, une habileté rare à tout mettre en question, unie à l'art de ne pas conclure : voilà de quoi se composait ce talent, l'un des plus achevés qu'ait vus éclore la tribune moderne. Il figurait en première ligne parmi les maîtres de l'art oratoire, et quoique dans un camp opposé, je savais lui rendre cette justice.

Non loin de lui, quoique avec des formes plus lourdes, se tenait un tribun qui abusait un peu de son lorgnon comme maintien et comme moyen préparatoire. Il portait également l'habit boutonné, détail qui semble être commun à la famille des orateurs. Le front élevé et saillant, l'œil couvert par l'arcade sourcilière, une physionomie qui ne manquait ni de caractère ni d'élévation, voilà sous quels traits principaux se révélait ce second tribun. Quant à sa parole, elle n'avait ni la même puissance ni la même grandeur. L'organe était pesant, la diction manquait d'élégance et de charme; l'expression était juste, mais languissante et rarement choisie; elle perdait en grâce ce qu'elle avait de trop en solidité. Ces défauts étaient compensés par plusieurs qualités précieuses et rares. Sous cette écorce peu flexible, il était impossible de ne pas reconnaître un fond d'honnêteté, un accent de conviction véritablement estimables. Si la pensée se faisait jour avec quelque embarras, elle conservait néanmoins de l'enchaînement et obéissait à un ordre méthodique, à une sobriété trop méconnue aujourd'hui. Dans ces conditions, l'orateur représentait, avec beaucoup de justesse, un parti qui compte plus sur l'influence des principes que sur les prestiges de la parole. Je n'étais pas des siens: mais j'étais prêt à reconnaître la loyauté de ses vues et la sincérité de ses convictions.

Ces deux personnages écartés, je me rapprochais de mon terrain. C'était alors la première époque du talent le plus dithyrambique qui ait jamais abordé aucune tribune : je prends cette épithète dans la meilleure acception qu'elle puisse avoir. Platon avait banni les poëtes de sa république,

sans se douter qu'il s'en bannissait lui-même en sa qualité de poëte et de l'un des plus grands poëtes de l'antiquité. Quiconque aspire au mieux est poëte, car le mieux ici-bas est l'inconnu, l'idéal comme la poésie. On peut donc être à la fois un grand poëte et un grand orateur : il n'y a rien là dedans qui s'exclue. Rien de plus noble, d'ailleurs, de plus heureux, comme coupe de visage, comme port, comme pose, que l'orateur dithyrambique et chevaleresque dont je veux parler ici. Ces avantages extérieurs entrent pour quelque chose dans un succès de tribune; ils le préparent et le complètent. Quand on y peut joindre la pureté de l'accent et de la voix, la grâce contenue du geste, le jeu animé de la physionomie, la parole n'a plus que peu d'efforts à faire pour s'emparer d'une assemblée. C'était le cas du poëte-orateur. Il ne s'en croyait pas moins obligé de déployer à la tribune toute la magnificence de son style et d'y apporter une prose colorée jusqu'à la recherche. A cette époque, il visait plus haut que la Chambre et dépassait constamment le but. Il lui restait à régler sa force, à modérer son essor, à se mettre au niveau des oreilles qui l'écoutaient. Mais c'est un beau défaut que cet excès de puissance : il est plus facile d'en médire que d'y atteindre.

Voici maintenant le contraste. Près de l'orateur qui tient à la main le rameau d'or de la poésie, éternellement renouvelé, se montre l'orateur dogmatique qui sacrifie à la concision, presque à la sécheresse. A l'abondance inépuisable des images, à la période pleine de nombre et d'haleine ont succédé la phrase courte et martelée, la dialectique sobre et magistrale. Tout se dit avec poids, mesure et gravité ; tout procède par démonstrations doctorales, tranchantes, impératives La tactique oratoire emprunte dès lors quelque chose à la férule du précepteur, la requête prend un air d'injonction, la prière même ressemble à une remontrance. Ce moyen est souvent heureux : les assemblées se révoltent rarement quand

on les morigène, surtout si le physique est assorti à l'emploi, si le geste et le visage sont anguleux, si l'organe est vibrant et assuré. Rien ne réussit mieux qu'une volonté qui s'impose et semble refuser le débat. Lorsqu'à la fermeté de la pensée s'unit quelque bonheur dans l'expression, rarement les grandes assemblées résistent à cet ensemble de moyens : l'éloquence dogmatique est de toutes la plus sûre comme effet, la plus aisée comme pratique. Il est impossible que l'on ne fasse pas passer chez les autres la confiance que l'on a en soi-même, quand cette confiance éclate en toute occasion et ne se dément jamais.

Cependant, ce genre de triomphe n'était pas mon fait; mes instincts me portaient ailleurs. Un autre orateur de premier ordre existait à la Chambre, et c'était celui-là que je devais choisir pour modèle. Il faut dire que je ne pouvais me lasser d'admirer l'essor rapide qu'il avait pris. Pour conquérir une grande situation parlementaire, il avait dû lutter contre des obstacles de nature, contre son organe, contre sa taille, contre un extérieur peu avantageux. Les hommes qui occupaient la tribune avec éclat avaient sur lui cette supériorité de la prestance et de la voix. Il avait fallu les vaincre par la dextérité de la parole, la fécondité des ressources, la souplesse du talent. C'était là mon idole, le maître de mon choix. Chaque fois qu'il gravissait la rampe de marbre, je me recueillais comme un homme qui va écouter une leçon. Il faut lui rendre cette justice qu'il n'y épargnait pas les heures, et que j'avais tout le temps nécessaire pour me pénétrer de sa manière et m'inspirer de ses procédés. Ce qui me plaisait en lui, c'est qu'il prenait une question au berceau, et ne la quittait qu'après l'avoir epuisée. Il supposait toujours (et Dieu sait avec quel à-propos!) que la Chambre ignore jusqu'au premier mot des choses; cela indiquait une profonde étude du cœur humain. Grâce à lui, je faillis comprendre la question d'Orient : un discours de plus, et je mordais au problème. Malheureuse-

ment, je demeurai avec quatre heures de leçon ; ce n'était point assez. Mais ce qui m'est resté de la question d'Orient, je le dois à l'orateur qui m'a servi d'étoile. Par ses soins, j'ai appris qu'il existe sur le Bosphore une ville qui se nomme Constantinople, et que les Turcs y sont en majorité. C'est là incontestablement une notion très-essentielle en tout état de cause. Encore quelques efforts, et j'aurais su ce qu'est l'Égypte, ce qu'est la Syrie, pays célèbres dans l'antiquité. Le temps m'a manqué pour cette éducation parlementaire et ce cours d'histoire. Seulement, rien n'effacera de mon souvenir les impressions que m'a laissées l'éloquence du plus éveillé, du plus alerte, du plus fécond de nos orateurs, son ingénieuse manière d'exposer et de raconter, la ductilité, l'élégance de son langage, enfin une érudition historique qui n'est jamais à bout de ressources ni de rapprochements.

J'avais donc, après quelque hésitation, trouvé un modèle oratoire ; il ne me restait plus qu'à travailler là-dessus. Une autre difficulté subsistait, celle de connaître à fond les locutions qui avaient alors la vogue. J'avais remarqué, en effet, que la Chambre change de temps en temps de vocabulaire, et adopte certaines expressions, certains mots pour leur donner une popularité triomphante.

« Voyons, me disais-je, mettons la main sur le substantif à succès, sur l'épithète accréditée. Disons, par exemple :

« Je dois à *mon pays* la vérité, et je la dis à *mon pays* : « *mon pays* a droit à la vérité ; je dirai la vérité à *mon pays*. »

Pendant que je me livrais à cet exercice de linguistique, Oscar était à mes côtés, dans mon cabinet. C'était un garçon de bon conseil, malgré sa scélératesse profonde.

« Qu'en penses-tu ? lui dis-je. Ne trouves-tu pas que cela remplit parfaitement la bouche : *mon pays ?*

— J'aimerais autant : *ma payse*, répliqua le peintre ordinaire de Sa Majesté. C'est plus anacréontique.

— Mauvais plaisant ! il me semble que cela fait bien, *mon*

pays! Le cabinet le dit; l'opposition le dit; tout le monde le dit.

— Alors c'est le pays de tout le monde, et le *mon* est de trop.

Décidément le peintre ordinaire de Sa Majesté y mettait de la mauvaise volonté; il ne voulait pas m'aider dans mes recherches oratoires. Je poursuivis seul mon étude. Ce travail, d'ailleurs, fut bientôt interrompu par des lettres désespérées qui me parvinrent de l'arrondissement. Non-seulement on me demandait un discours, mais on m'imposait un sujet. Il n'était plus question désormais ni de la liberté illimitée de la presse et des écarts des folliculaires, ni des locutions en vogue et des mots à effet, ni de rien de semblable. Le gouvernement venait de présenter un projet de loi qui, entre autres articles, dégrevait les fromages étrangers. On devine quel cri de détresse avaient poussé les fromages de l'arrondissement. C'était un deuil général dans la montagne; les bestiaux se lamentaient; les populations parlaient de marcher sur la capitale. Il n'y avait pas à balancer; il fallait prendre la parole contre les produits caséeux de l'étranger et empêcher qu'ils ne souillassent le territoire.

Pendant mon noviciat parlementaire, j'avais pu remarquer que plusieurs députés, assez médiocres d'ailleurs, parvenaient à se faire une petite clientèle de collègues, à l'aide d'invitations lancées à propos. Le député qui perche à Paris ne craint nullement les dîners en ville, surtout quand ces dîners ne sont pas sans façon; il n'a aucune répugnance pour les babas et le punch, même quand ils se compliquent de contredanses. Plus d'un membre des centres a fait ainsi son chemin dans la Chambre par des galas, des ambigus et des réunions dansantes auxquels il convie soit ses voisins sur les bancs; soit les membres de son bureau. C'est un moyen d'influence fort en usage, surtout à la veille des renouvellements mensuels.

Je résolus de le mettre au service du fromage français et de mon début oratoire. J'étais sûr de me ménager ainsi trois ou quatre voix pour saluer mon improvisation d'un : *très-bien !* et de me composer un petit noyau d'auditeurs reconnaissants et polis. Il fut donc décidé que nous donnerions un grand dîner ; j'avais jeté les yeux sur douze collègues d'un estomac résolu , en y joignant quelques notabilités des centres. La princesse palatine , attachée plus que jamais à mon char , devait aider madame Paturot à faire les honneurs du repas et de la soirée : elle avait promis , en outre , d'amener le feld-maréchal Tapanowich en grand uniforme. Mon triomphe allait être complet , et le Tartare devait y figurer en vaincu. Aussi n'épargnâmes-nous rien pour que cette fête laissât des souvenirs dans la mémoire des convives. Tout ce que le luxe du service peut comporter de raffinements fut prodigué en cette occasion : les pièces les plus rares , les vins les plus exquis furent rassemblés avec un soin particulier. Rien que de délicat et de choisi ne devait paraître sur ma table ; chaque mets allait être la dernière expression , le mot final de la science. Je ne m'adressai pas à un cuisinier ; je pris un artiste. Oscar et lui arrêtèrent le menu. C'était un repas à barbe, un festin chevelu : je le vis bien à l'addition.

Au jour et à l'heure dits , mes convives arrivèrent , et je les présentai successivement à Malvina qui leur fit les honneurs de sa maison avec une grâce infinie.

Bientôt la compagnie fut au complet , et l'on se dirigea vers la salle à manger. Les choses s'y passèrent très-convenablement : tout était merveilleux, cuit à point et d'une délicatesse rare ; les vins furent appréciés surtout par de véritables connaisseurs. Au dessert , j'avais conquis bien des suffrages : le feld-maréchal , dépouillant ses rancunes , jetait sur moi des regards tendres et enluminés ; la princesse palatine tenait tête à ses voisins ; Malvina avait retrouvé sa verve et son caquet d'autrefois. Quant à mes collègues , après avoir gardé quelque

réserve, ils finirent par nous donner le spectacle d'un abandon peu parlementaire ; enfin tout alla au mieux.

Désormais, je pouvais risquer la grande entreprise : j'avais un parti. Je préparai mon improvisation et l'appris par cœur : puis, pour tout prévoir, je mis le manuscrit dans ma poche. C'était une planche de salut pour un cas extrême : on va voir que la précaution n'était pas inutile. Le projet de loi contre lequel j'allais parler était presque sans intérêt pour la Chambre ; aucune émotion ne s'y attachait. Aussi les discours se succédaient-ils au milieu de conversations bruyantes. Ce fut au plus fort de la confusion que je demandai la parole, et que, prenant mon courage à deux mains, j'escaladai la tribune. Un verre d'eau était à ma droite, je l'avalai machinalement; après quoi, en cherchant à assurer ma voix, je commençai :

« Messieurs, dis-je, je viens parler à mon pays d'une indus-
« trie qui l'intéresse très-vivement, celle des fromages. »

A ce mot, un éclat de rire bruyant s'éleva du sein de l'assemblée; le public, les messagers d'État, les journalistes, les huissiers même prirent part à l'hilarité générale. C'était un beau et unanime succès. Je voulus continuer, impossible. Les explosions de rires étouffaient ma voix, et une pluie de quolibets venait m'assaillir de tous les côtés. Enfin, de guerre lasse, je quittai la tribune; mais, par une inspiration de génie, je portai la main à ma poche et en tirai mon discours pour le remettre au sténographe du *Moniteur*.

Cette idée lumineuse me sauva; le lendemain, mon plaidoyer pour les fromages figurait dans le *Moniteur* sur cinq grandes colonnes assaisonnées de *sensation* et de *très-bien* qui leur donnaient un caractère triomphant. L'arrondissement fut battu, mais cette défaite eut pour moi tous les caractères d'une grande victoire. Ce fut ainsi que je gagnai à la tribune ma bataille d'Austerlitz.

XXIII.

L'ESPIONNE RUSSE. — L'EMPRUNT FORCÉ. — LA MAISON MOYEN AGE. — UNE CRISE MINISTÉRIELLE.

Depuis que j'étais arrivé aux honneurs de la députation, mes relations avec la princesse Flibustofskoï avaient pris un caractère inquiétant. La palatine ne pouvait plus se passer de moi; quand je lui manquais, elle envoyait à ma recherche. Elle était jalouse de tout : de mes commettants, de ma femme, et même de mes travaux parlementaires. Il fallait lui rendre-compte des moindres démarches, de mes ennuis et de mes joies, de mes rapports avec mes collègues, de mes entretiens avec les ministres. Sur ce dernier point, elle était intolérable : si par malheur la mémoire me servait mal, elle me pressait de questions et me faisait subir un interrogatoire.

« D'où venez-vous donc? me disait-elle avec un air boudeur qui lui allait à ravir. Vous vous gâtez, Jérôme! Une visite à dix heures du soir! c'est le prendre à l'aise, Monsieur!

— Palsambleu! Catinka, excusez-moi, répondais-je avec un air tout à fait Lauzun : c'est le ministre *** qui ne voulait pas me laisser aller.

— Ah! vous venez de chez le ministre***, ajoutait ma belle avec des gestes d'incrédulité.

— Oui, ma charmante, oui, de chez le ministre : nous étions là douze collègues, en petit comité, un couvert de choix. Les choses se sont admirablement passées. Il s'agissait de ramener trois votes qui hésitaient. Ç'a été enlevé : ce diable de *** est si habile!

— Vous ne dites pas tout, Jérôme! On le connaît, votre ministre, on sait quels sont ses moyens d'influence.

— Allons, ne vas-tu pas maintenant être jalouse, Catinka!

C'est ridicule, parole d'honneur, ajoutais-je en lui prenant la main.

— Pas de familiarités, Monsieur ! Un ministre qui protége le corps du ballet, voilà de belles connaissances ! Et c'est à cela qu'on nous sacrifie, s'écriait-elle en fondant très-naturellement en larmes. »

Je n'ai jamais compris le don que possèdent les femmes de changer leurs yeux en fontaines, et ce spectacle m'a toujours ému. La beauté y gagne, et le sentiment n'y perd rien.

« Mais, ma divine, lui disais-je, il n'y a pas le moindre bon sens à sangloter ainsi. Tu es toujours ma princesse, ma seule et unique palatine; tu es mon trésor et ma joie, mon diamant et ma perle, mon Andalouse au teint coloré. »

Je prodiguais les tendresses sur ce ton, j'épuisais mes réminiscences en poésie chevelue, mais rien n'y faisait.

« Jérôme ! Jérôme ! murmurait la princesse en lâchant de nouveau les écluses de ses yeux, vous vous perdrez avec vos ministres ! Ce sont des libertins, des coureurs !

— Mais non, mon adorable, on a été sage ce soir, très-sage ! Pas une gaudriole, pas un mot pour rire ! Nous avons fait de la haute politique, voilà tout.

— Oui, c'est toujours votre excuse ! De la politique de coulisses, n'est-ce pas ?

— De la très-haute politique, Catinka ! Question d'Orient, tout ce qu'il y a de plus compliqué et de plus grave. Il paraît qu'il se passe de terribles choses là-bas.

— Jérôme, Jérôme, vous cherchez à me donner le change.

— Du tout, ma charmante, c'est la vérité pure ! Le jeune Grand Turc se conduit mal; les bimbachis et les topbachis ne sont pas pour nous ce qu'ils devraient être; il y a aussi un kaïmakan qui s'émancipe et un capitan-pacha qui fait des siennes. L'ambassadeur russe n'est pas étranger à ce micmac, et l'horizon se couvre de nuages. Tout cela donne à réfléchir à notre premier ministre.

— Défaites pures! Quand vous arrangez un conte, tâchez au moins qu'il soit vraisemblable, Monsieur! bimbachis, topbachis, kaïmakans, qu'est-ce que ce jargon?

— Suffit, je m'entends, mon trésor; c'est le langage de la haute diplomatie; ça nous connaît. Toujours est-il qu'on lui a posé un ultimatum à ce jeune Grand Turc; et, s'il ne l'accepte pas, notre ambassadeur quittera Constantinople. Ils n'ont qu'à bien se tenir les bimbachis! Je ne donnerais pas cinquante centimes des kaïmakans dans l'état des choses! »

Quand une fois j'étais lancé sur ce chapitre, je ne m'arrêtais plus; il n'y a rien qui aide à l'improvisation comme de traiter des sujets auxquels on est complétement étranger. Je voyais d'ailleurs peu à peu ma princesse s'adoucir, se calmer, la glace se fondait sous l'ardeur de ma parole; les larmes tarissaient, l'œil s'animait, les joues reprenaient leurs couleurs, les lèvres leur sourire. Ce retour avait lieu par gradations, par nuances jusqu'à ce que, laissant tomber sa belle tête sur mon épaule, Catinka proclamât elle-même mon triomphe :

« Allons, me disait-elle, mauvais sujet, approchez-vous, que l'on vous pardonne! »

Cependant, je dois l'avouer, malgré la passion effrénée dont j'étais l'objet, mes relations avec la palatine ne se continuaient qu'à titre onéreux L'empereur Nicolas n'avait pas voulu se départir de ses rigueurs. Quand il sut qu'une Flibustofskoï s'affichait avec un membre de la Chambre des députés de France, sa colère ne connut plus de bornes; il fit placer les trois cent vingt-deux mille moutons de la princesse sous un séquestre provisoire, ce qui changeait du tout au tout la situation civile de ces animaux. Mon gage diminuait ainsi de solidité, les hypothèques de l'empereur primant toutes les autres. Peu à peu pourtant la créance s'était accrue. De vingt mille francs en vingt mille francs, nous en étions arrivés au chiffre de cent soixante mille, ce qui ne laissait pas que de

faire à ma fortune une brèche considérable. La conduite du feld-maréchal Tapanowich était d'ailleurs fort inégale à mon égard. Quand la palatine venait de pratiquer une saignée à mon coffre-fort, le visage du Tartare demeurait pendant quinze jours à l'état d'épanouissement; mais à mesure que les fonds baissaient, les façons devenaient plus rudes et les regards plus farouches. Pendant le dernier billet de mille francs, le pandour était intolérable; vingt fois j'eus envie de lui demander une explication.

La princesse intervenait alors et me racontait des scènes de la vie moscovite : c'était d'un dramatique achevé. La pauvre créature, pour avoir désobéi à l'empereur, était condamnée à avoir toute sa vie à ses côtés ce feld-maréchal de malheur : il répondait d'elle corps pour corps aux autorités russes. Quand il était plus sombre, c'est que les ordres venus de Russie étaient plus rigoureux; quand il s'humanisait, c'est que la famille de la princesse avait intercédé auprès du czar et espérait obtenir sa grâce. Ces phases heureuses et malheureuses se succédaient de telle sorte, que je croyais chaque jour tenir les trois cent vingt-deux mille bêtes à laine qui devaient me désintéresser de mes avances; mais, à mesure que j'avançais la main pour saisir mon gage, le cruel empereur fulminait un nouvel ukase qui maintenait ce troupeau sous la dépendance politique de la couronne. Les moutons étaient tondus pour le compte de l'État, et moi je l'étais de plus en plus par la princesse. Quelques soupçons douloureux commençaient à m'assaillir; mais qu'y faire? Envoyez donc un huissier exécuter une saisie sur les bords fortunés du Don?

D'autres embarras venaient s'ajouter à celui-ci. La maison moyen âge était achevée : l'architecte chevelu avait conduit les travaux avec une rapidité prodigieuse. Le bâtiment était souverainement ridicule; l'artiste y avait prodigué les flèches, les clochetons, les cristallisations extérieures. Les fenêtres à

ogives juraient avec les tons neufs de l'édifice, avec la blancheur de la façade. Cela constituait, dans l'ensemble, un pastiche du plus mauvais goût, une réminiscence sans grâce. Cependant l'architecte semblait triompher dans sa barbe : il contemplait son œuvre avec le ravissement et l'extase de la paternité.

« Pâques-Dieu ! s'écriait-il, que voilà donc un monument bien réussi ! comme c'est ça ! par saint Pancrace, comme c'est ça !

— Monsieur, lui répondis-je, en essayant de l'arracher à sa contemplation, il faudra réunir les comptes des fournisseurs, afin de savoir à quel prix la construction me revient.

— Non, Pâques-Dieu ! on n'a jamais attrapé l'ogive *rutilante* à ce degré ! c'est mieux que les originaux ! Monsieur Paturot, dit-il en se retournant de mon côté, j'aurais eu à loger un premier syndic, que je n'aurais pas fait de la meilleure besogne ; vous respirerez par la plus belle ogive que le compas humain ait jamais tracée ! Heureux mortel !

— Mais, Monsieur...

— On cite la maison de l'argentier de Bourges, la tour de Saint-Jacques de la Boucherie, les Thermes de Julien : voici qui efface tout, Monsieur. Pâques-Dieu ! comme ces balustres sont d'un bon effet ! »

J'eus toutes les peines du monde à ramener l'artiste enthousiaste à des idées plus positives. Nous rassemblâmes les divers mémoires, afin d'avoir le chiffre exact du total. En avances de diverses natures, j'avais déboursé près de quatre cent mille francs, et il restait dû, à droite et à gauche, plus de cent cinquante mille francs. Une maison fort incommode, fort étroite, fort mal distribuée, m'allait donc coûter six cent mille francs environ. Le devis primitif ne s'élevait qu'à deux cent mille ; mais, en fait de construction, on ne sait jamais où l'on va, et avec l'art chevelu moins qu'avec l'art méthodique. J'avais une maison à moi et un magasin entièrement

neuf : ma caisse, en revanche, renfermait six cent mille francs de moins. C'était un rude coup de lancette.

Un moment je crus que la Providence m'envoyait une compensation inespérée. Des rumeurs sourdes circulaient depuis quelque temps sur les bancs de la Chambre ; on s'y formait par groupes, on chuchotait çà et là dans les couloirs, on se livrait sur divers points à des entretiens animés. Tout ce manége m'inquiétait peu ; j'avais la conscience trop tranquille pour que rien ne vînt troubler mon horizon parlementaire. L'œil fixé sur le banc des ministres, je votais comme eux, applaudissais comme eux, murmurais comme eux. Les voyais-je heureux, j'étais heureux ; tristes, j'étais triste. J'avais pris des habitudes régulières d'obéissance et de dévouement ; c'était devenu une partie de mon être, de ma vie. Du reste, je marchais seul désormais ; je n'avais plus besoin ni de conseils, ni de leçons. Il y avait à cela le double avantage d'émanciper ostensiblement mon libre arbitre, et d'éviter les articulations du dangereux voisin qui avait éclairé mes débuts. Je jouissais depuis lors d'une entière sécurité, et, dans le cercle de mon joug volontaire, d'une certaine indépendance.

Aussi ma surprise fut-elle au comble lorsque, arrivé à la Chambre d'assez bonne heure, je me vis un jour abordé par mon ancien moniteur d'une manière mystérieuse.

« Mon collègue, me dit-il, pouvez-vous m'accorder quelques minutes d'entretien ? J'ai à vous parler d'un objet qui vous intéresse.

— Volontiers, lui dis-je, surpris de son air discret et énigmatique.

— Venez, » ajouta-t-il.

Il m'entraîna hors de la salle des séances, et me conduisit dans l'un des bureaux alors désert.

« Mon collègue, me dit-il en entrant en matière, je vais faire une proposition qui vous paraîtra singulière. Voulez-vous passer avec nous dans les rangs de l'opposition ? »

Je reculai de quelques pas, comme si j'avais posé le pied sur une couleuvre.

« De l'opposition? lui dis-je.

— Ne vous épouvantez pas, répliqua-t-il, c'est de l'opposition, si l'on veut, de l'opposition dans un but donné. »

Loin de me satisfaire, cette explication me blessa; je fis de vains efforts pour me contenir :

« Pour qui me prenez-vous? lui dis-je; moi, Paturot, de l'opposition! Mais c'est un piége que vous voulez me tendre, mon collègue; c'est une épreuve que vous voulez me faire subir. Ah! c'est indigne.

— Non, monsieur Paturot, c'est sérieusement que je vous parle. Le mot d'opposition vous effraie, je le vois; il ne s'agit que de l'expliquer. »

Mon interlocuteur entra alors dans les détails. Une fraction de la majorité allait se séparer du ministère sur une question donnée. Le choix du prétexte importait peu; le point essentiel était de battre le cabinet, afin de recueillir l'héritage des portefeuilles. Quarante députés au moins étaient du complot : leur déplacement laissait le parti ministériel en minorité, et conduisait infailliblement à ce que l'on nomme, dans la langue politique, une crise. A mesure que mon collègue me déroulait ainsi son plan, je me prenais à réfléchir sur cette combinaison singulière qui mettait la tactique à la place de la conviction, et faisait, des plus hautes fonctions de l'État, l'objet d'un siége en règle. Je n'étais pas un esprit à scrupules, et pourtant ma candeur se révolta à cette confidence : ma figure devait exprimer ce sentiment, car mon interlocuteur ajouta :

« Eh bien! mon cher collègue, vous n'approuvez donc pas notre plan de campagne? Avec quelques voix de plus, il est pourtant infaillible, et l'on a compté sur votre concours.

— C'est trop d'honneur que l'on m'a fait.

— Écoutez, monsieur Paturot, je vois qu'il faut aller ron-

dement avec vous. Voici toute l'affaire : le ministère ne peut pas résister ; vous lui conserveriez une boule de plus que cela ne le sauverait pas. Vous voulez demeurer du parti ministériel : cela part d'un bon sentiment ; vous y serez fidèle. Seulement, au lieu d'être du parti ministériel qui s'en va, vous serez du parti ministériel qui arrive. Voilà toute la différence

— Ceci me semble une subtilité, Monsieur.

— Non, c'est seulement une prévision. La liste du nouveau ministère est faite; la voici. »

Et il me la présenta.

« Vous le voyez ; rien que des membres de la majorité, de vos collègues, de vos amis, de ceux qui votent avec vous. Écoutez, monsieur Paturot, le nouveau cabinet est dans l'intention de créer une place de sous-secrétaire d'État par chaque ministère. C'est vingt mille francs par an. Je suis assuré que l'un d'eux pense à vous pour ces importantes fonctions.

— Ah ! collègue...

— C'est un détail dans lequel je n'aurais pas voulu entrer afin de ménager votre délicatesse, mais vous m'y forcez. Maintenant je vous laisse. »

Le Parthe en me quittant m'avait lancé son javelot ; je ne fus pas longtemps à en ressentir la blessure.

« Sous-secrétaire d'État, me disais-je, sous-secrétaire d'État, toi Paturot ! »

Je fus vaincu, j'entrai dans la ligue. Une occasion s'offrit pour voter contre le ministère, j'obéis à la fatalité. L'amertume et l'espoir dans l'âme, je déposai une boule noire. C'était la première fois que je me trouvais dans ces conditions de révolte. Aussi en éprouvai-je un long remords. Le scrutin fut hostile, la crise eut lieu ; le ministère de la ligue entra en possession des portefeuilles. Il n'y eut qu'un point du programme qui ne fut pas tenu, c'est celui qui me concernait. Évidemment on m'avait joué.

J'en fus vengé ; le cabinet enfanté par un complot ne dura

que quelques semaines. Les vainqueurs, une fois maîtres du champ de bataille, se prirent de querelle pour le partage du butin, et eurent le bon esprit de s'anéantir les uns les autres. Le tour avait manqué ; c'était à refaire. Mais n'anticipons pas sur l'événement.

XXIV.

LES PLAISIRS D'UN MINISTRE.

Pendant le peu de jours que dura le cabinet nouveau, j'eus une sorte de position officielle. L'un des ministres m'honorait particulièrement de son amitié, et j'étais admis chez lui à toute heure. Je m'y rendais souvent avec l'espoir qu'on me tiendrait parole et que le titre de sous-secrétaire d'État couronnerait enfin le vœu d'une ambition légitime. Mon ami le ministre y apportait de la bonne volonté, mais il n'occupait malheureusement qu'un rang secondaire dans le cabinet, son poste était l'un de ceux que l'on désigne sous le nom de *petits portefeuilles*. Tous les jours il devait saisir le conseil de ma demande, et chaque fois des questions majeures et imprévues venaient l'en empêcher. Tantôt c'était la Turquie dont il fallait s'occuper ; tantôt le télégraphe signalait une crise espagnole, et tout s'effaçait devant un pareil souci ; enfin de délai en délai et de crise en crise, je voyais mon sous-secrétariat fuir devant moi comme une ombre Je vouais alors aux dieux infernaux l'Espagne et la Turquie, mais mon humeur ne réparait rien.

Mon ami le ministre était une de ces bonnes natures d'hommes plus propres à la vie de ménage qu'à la carrière politique. Malgré lui, on l'avait porté aux honneurs en le forçant à croire qu'il en avait le génie. Un jour que l'on manquait d'un nom pour compléter une combinaison, le sien s'était trouvé là et l'on en avait disposé, sauf à le préve-

nir quand la chose serait conclue. Hélas! mon illustre ami n'avait rien de ce qui constitue les grands politiques, ni le talent, ni la figure, ni l'encolure. Son éloquence n'allait guère au delà des choses qu'il comprenait, et la liste n'en était pas longue. J'ignore comment il a pu vivre en paix avec la question d'Orient, cet écueil des cerveaux les plus forts; je doute qu'il ait jamais rien compris à l'équilibre européen et au droit de visite. Eh bien, il s'en tirait très-convenablement, et plus d'une fois je l'ai entendu citer comme un excellent ministre. Il faut croire alors que la position n'est pas difficile à tenir, et qu'on y suffit avec peu d'étoffe. L'institution est ainsi organisée, qu'un ministère pourrait marcher sans ministre. Cela s'est vu plus d'une fois.

Il est aisé de se rendre compte de ce phénomène. Tout est immuable dans un ministère, excepté le ministre. Le concierge salue légèrement celui qui part, profondément celui qui arrive : il n'y a rien de changé dans l'hôtel, si ce n'est un visage. Le cuisinier préparera le dîner pour le nouveau comme pour l'ancien; le maître d'hôtel ordonnera le service sans s'inquiéter de la révolution des portefeuilles; le sommelier n'en sera point frappé dans sa cave, ni l'huissier dans son frac noir. Seulement tout ce monde s'efforcera de remplir les devoirs de l'hospitalité vis-à-vis de l'intrus qui se permet de venir passer quelques mois dans un immeuble de l'État, coucher sur les matelas officiels et se servir de la vaisselle administrative. C'est hardi de sa part; mais on se prête à l'expérience. Les bureaux, de leur côté, ne semblent ni émus, ni troublés dans leur marche; ils sont le lendemain ce qu'ils étaient la veille. Dans cette situation tout l'avantage leur reste; ils ont la clef des affaires, et le ministre n'en sait pas encore le premier mot; ils sont stables, et lui fragile; ils restent, et il passe.

Cependant mon ami le ministre était le plus occupé des

hommes : j'avais beau arriver à l'hôtel à tout instant du jour; je ne pouvais pas en jouir.

« Venez demain à dix heures, me disait-il, nous causerons de votre affaire. »

J'arrivais à l'heure désignée : ô désappointement ! l'antichambre était encombrée, le ministre donnait audience. Comme député, je forçais la consigne et arrivais jusqu'au cabinet. L'Excellence venait au-devant de moi :

« Mille excuses, mon cher ; mais, vous le voyez, nous n'avons pas un instant pour les amis. Passez chez ma femme, je suis à vous dans quelques minutes. Le temps de déblayer tous ces importuns : c'est à en mourir. »

J'obéissais ; je passais chez les dames de la maison que mes longues visites devaient fatiguer. Une heure, deux heures s'écoulaient, mon ami le ministre n'arrivait pas. Las d'attendre, je reparaissais chez lui.

« Que voulez-vous, mon cher, nous sommes esclaves, s'écriait-il en me montrant un amas de paperasses ; trois cents signatures à donner. On nous prend pour des automates. Trois cents ! les chefs de division ne me feront pas grâce d'une. »

En parlant ainsi, mon ami le ministre signait au hasard et sans jeter les yeux sur les pièces :

« Voilà notre vie pourtant : tous les deux jours c'est à recommencer... J'en ai la crampe dans les doigts... Joli métier que nous faisons !... autant vaudrait des machines à paraphes... Prenez donc un journal, mon cher ; dans un moment je suis à vous. »

Ces phrases, qu'il me jetait ainsi, étaient entrecoupées d'énormes soupirs et de signatures données. Il faut croire que cet exercice fortifie les muscles du métacarpe, et qu'il y a pour toute profession des grâces d'état ; car je n'ai jamais rien vu de plus expéditif que la main de mon ministre. Des monceaux de papier disparaissaient comme par enchante-

ment : c'était un magnifique champ de bataille. Il est vrai qu'en véritable homme d'État, mon ami signait d'une façon parfaitement illisible, et qu'il ne se croyait pas obligé de prodiguer son nom en entier. Il en réservait pour lui trois ou quatre lettres et se dessaisissait des autres en faveur de ses administrés. C'était du luxe; d'autres se montrent plus avares. Du reste, il eût été indiscret de lui demander compte de ce qu'il expédiait de la sorte : ses fonctions n'allaient peut-être pas jusque là. Lire, c'est aggraver sa responsabilité : ne pas lire, c'est se ménager une excuse. Pour faire la chose en conscience, il faudrait d'ailleurs plus de temps et d'attention qu'un ministre n'en peut donner.

Après les signatures, je croyais en être quitte, quand les directeurs et les chefs de division se présentèrent à l'ordre : il s'agissait de conférer sur les points les plus importants du travail de la journée :

« Encore un ennui, mon cher, me dit mon ami le ministre Ces gens-là font ce qu'ils veulent, et ils ne nous épargnent pas la mystification de nous consulter. Il y a de quoi se pendre à une espagnolette.

— Envoyez-les à tous les diables ! N'êtes-vous pas le maître après tout?

— Oui, le maître, mon cher, mais à la condition de ne jamais commander trop haut. Peste ! comme vous y allez ! »

Il fallut donc essuyer le passage des directeurs et des chefs de division : enfin ils partirent, et je respirai. Je crus que mon ami allait m'appartenir et que je pourrais causer tranquillement de mon affaire, quand on annonça un député du centre gauche. A ce nom, le ministre se leva pour aller recevoir avec empressement le nouveau visiteur.

« Ah çà ! et moi, lui dis-je.

— Vous, mon cher, vous êtes un ami intime; mais celui-ci est un député sur la limite, un vote chancelant. On se doit tout entier à cette nuance; c'est l'appoint du cabinet. Atten-

dez-moi seulement un quart d'heure; je vais voir ce qu'il veut. »

Et de nouveau je restai seul à réfléchir. Vraiment, plus je voyais de près l'officine ministérielle, moins le poste me semblait désirable. Il en est des grandeurs comme des paillettes et des oripeaux du théâtre : il ne faut pas les regarder à la clarté du jour; cela paraît mesquin et misérable. Depuis cinq heures environ, mon ami le ministre n'avait pu, malgré toute sa bonne volonté, m'accorder un moment d'intimité. Faut-il le dire ? la mauvaise humeur me gagna ; évidemment on abusait de ma bonhomie. Les solliciteurs, les directeurs, les chefs de divisions, les signatures, le député du centre gauche, tout avait eu le pas sur moi; les importuns et les importants passaient avant l'ami. J'étais un homme trop sûr pour qu'on songeât à me ménager.

Cette pensée m'exaspéra : je me doutais bien qu'en politique comme ailleurs, la meilleure tactique est de se faire craindre; mais ne fait pas qui veut un pareil calcul. Cependant, quand mon ami le ministre rentra, j'avais du levain sur le cœur et une pointe de révolte dans la tête. Il dut s'en apercevoir, car il vint vers moi, armé de son plus aimable sourire :

« Mille excuses, mon cher; maintenant je suis tout à vous. »

Cette affabilité me désarma; je rendis effusion pour effusion, bonne grâce pour bonne grâce; après quoi je crus qu'il était temps d'en venir à l'objet intéressé de ma visite :

« Voici ce que c'est, mon ami, lui dis-je. Il s'agit... »

A ce moment la porte s'ouvrit, et un aide de camp entra en grande tenue :

« Monsieur le ministre, dit-il, le roi désire que vous passiez au château pour conférer sur un objet important.

— Monsieur, cela suffit; je vais me rendre aux ordres de Sa Majesté. »

L'aide de camp sortit, et j'avais en perspective un nouveau délai. Cette fois, je n'y tins plus :

« Ah çà ! dis-je à mon puissant ami, ceci ressemble beaucoup à une mystification. Comment dois-je le prendre ?

— Ne m'en parlez pas, mon cher ; je n'y tiens plus. Il est des moments où j'enverrais le poste à tous les diables. Les esclaves sont plus libres et plus heureux que nous ; le nègre n'a qu'un maître, et nous en avons mille.

— Cela n'empêche pas, mon bon ami, que vous ne me promeniez depuis six heures consécutives. J'en ai assez, voyez-vous, je me révolte.

— Mon cher, me dit le ministre d'une voix attendrie, ne m'en veuillez pas ; vous ignorez les déboires de notre existence. chaque jour nous traînons cette chaîne et nous portons cette croix. On fait ici ce que l'on ne veut pas faire ; ce que l'on voudrait faire on ne le peut pas. Comme tous les hommes d'une ambition naïve, vous avez quelquefois jeté des yeux de convoitise sur un portefeuille : vous vous êtes dit : — Dieu ! si j'arrivais là, quel bien je ferais ! Mon pauvre Paturot, que le ciel détourne de vous ce calice ! On a quatre-vingt mille francs par an et dix mille francs d'installation ; mais que de coups d'épingles il faut supporter ! Ah ! vous croyez qu'un ministre est un petit souverain qui dispose, comme il le veut, de son temps et de ses faveurs. Eh bien, mon ami, écoutez-moi :

XXV.

CONFESSION D'UN MINISTRE.

Vous savez, continua l'Excellence, que je n'ai pas désiré ce poste éminent. J'étais né pour une vie modeste ; mes goûts n'allaient pas au delà. Cependant. comme un autre, j'avais des illusions. Quand j'envisageais le rôle d'un ministre, je

l'entourais de quelque grandeur, j'y attachais une certaine puissance. Aussi fus-je flatté, je l'avoue, lorsqu'on m'imposa un portefeuille. Le sentiment de mon insuffisance survivait encore en moi : mais déjà les fumées de l'orgueil affaiblissaient cette défiance salutaire. Du reste, cette illusion dura peu.

Il est trois motifs secrets qui peuvent faire rechercher le pouvoir : ce sont les profits du rôle, l'exercice de la puissance, l'éclat et les joies de la grandeur. Sur ces trois points un désappointement complet attend le malheureux titulaire.

Parlons d'abord du profit. Je sais qu'il est des ministres qui spéculent sur leur traitement et visent à l'épargne. C'est le moindre nombre, et ils sont notés. Leurs petites économies sont l'objet des risées de leurs collègues : l'entourage en plaisante, les députés le remarquent, et une certaine déconsidération personnelle est la suite de cette chasse aux centimes. Les vrais ministres, ceux qui portent honorablement ce nom, dépensent au delà de leur traitement. La vie de l'hôtel ministériel est montée sur un pied qui se transmet d'un titulaire à un autre. On peut y ajouter, mais il est difficile d'en rien retrancher. Le service est coûteux; la table est chère : deux dîners par semaine, des réceptions, des charges sans fin pèsent sur cette existence. L'hôtel est envahi de demandes d'artistes mendiants. Il n'est pas un concert, pas un bal par souscription qui n'envoie des billets, pas de virtuose nomade qui, directement ou indirectement, ne vienne tendre la main. Bref, quand on veut faire les choses avec dignité et avec grandeur, fermer les yeux sur bien des petits pillages, on ajoute chaque année cinquante mille francs de son revenu aux quatre-vingt mille francs que donne l'État. Voilà les profits du ministre.

— Vous ne dites rien du télégraphe et des objets d'art, dis-je à mon ami le ministre.

— Point de médisances de petit journal, mon cher, vous parlez à un honnête homme. Je ne sais pas ce qu'on fait

ailleurs; mais ici il n'y a rien qui ne soit loyal. Voilà donc pour le profit; maintenant, voyons ce que c'est que la puissance. Vous ne croiriez pas, mon ami, que j'ai dans mes bureaux deux hommes qui sont plus souverains que moi, et qui me le font sentir à toute heure, à tout instant. Concevez-vous un supplice plus intolérable que celui-là? Être le chef et ne l'être pas, avoir une opinion sur une mesure et se voir contraint d'accepter celle de subalternes; garder à ses côtés des hommes dont en apparence on est le supérieur, et qui en réalité sont vos maîtres, vivre avec ces surveillants, avec ces espions, avec ces moniteurs, et ne pouvoir s'en défaire, les jeter à la porte; est-il rien au monde de plus humiliant, de plus lourd, de plus triste? C'est pourtant ma vie!

— Et quels sont ces hommes? lui dis-je.

— Deux directeurs de mon ministère qui sont députés. Cette qualité, mon cher, les dispense de tout: ils peuvent ne rien comprendre à la besogne administrative, donner cent fois par jour la preuve d'une médiocrité déplorable, d'une négligence avérée. Ils sont députés, et dès lors affranchis du respect hiérarchique. Le ministre n'est plus qu'un petit garçon qu'ils mènent à leur guise. Les bureaux relèvent directement d'eux; ils ont le pouvoir et n'ont pas la responsabilité. Quel cauchemar, mon cher, quel cauchemar!

— Je le comprends, répliquai-je; on aime à être maître chez soi!

— Oh! le pouvoir, le pouvoir, Paturot, c'est la servitude! Vous connaissez la situation de l'âne de Buridan. Eh bien, entre le château et les Chambres un ministre joue le même rôle. Il a peur que ce qu'il fait en vue de l'un ne déplaise aux autres, et réciproquement. On a les mains liées sur tout; on ne peut faire un pas sans rencontrer une embûche. Le pouvoir, mon cher! Un ministre a celui de ne rien faire; c'est le seul qui ne lui soit pas contesté. Encore l'empêche-t-on d'agir et lui fait-on des reproches quand il n'agit pas! Voilà ce que

c'est que l'exercice de la puissance pour un ministre! Vous voyez qu'il n'y a pas de quoi s'enorgueillir.

— Mais si pourtant on osait marcher, lui dis-je.

— On serait brisé comme verre, mon pauvre ami. Quelques-uns ont voulu l'essayer ; ils ont péri à la peine. Non! la France du dix-neuvième siècle n'a pas encore vu un véritable ministre ; quelque chose de semblable à Colbert et à Turgot, c'est-à-dire à des hommes qui apportaient au pouvoir une idée féconde et employaient leur génie à la réaliser. Nous n'avons pas ce qu'ont eu les monarchies absolues, de grands politiques comme Richelieu, même comme Dubois, gouvernant l'État ou par la force ou par la ruse, et maîtres d'agir dans toute l'étendue de leurs desseins. On est ministre aujourd'hui, mais il n'est pas permis d'en être fier : un ministre, c'est à peine un chef de division et c'est moins qu'un député. Voilà la part de la puissance.

— Il est certain que c'est peu engageant. Et pourquoi alors y a-t-il tant de prétendants aux portefeuilles ?

— Que voulez-vous! la vanité humaine! le mot plaît encore et l'on se fait illusion sur la chose. On s'imagine toujours que le moment propice est arrivé. On a des idées sur l'équilibre de l'Europe, sur l'Orient, sur l'Espagne ; on rêve des alliances commerciales, des colonisations, des conquêtes pacifiques; on nourrit des plans de réforme intérieure, on a les mains pleines de magnifiques projets. Voilà ce qui soutient jusqu'à ce que la bulle de savon crève encore. Et puis, faut-il le dire? la jalousie s'en mêle. On veut le pouvoir, parce qu'un autre en est nanti : ce sont tantôt de vieux comptes à régler, tantôt des rancunes récentes. Le poste n'a rien en lui-même qui doive tenter ; mais la fortune d'un antagoniste est un spectacle intolérable. Il faut s'en délivrer, dût-on reprendre soi-même le collier de misère.

— Singulier bonheur !

— Le bonheur ministériel est tout dans le même goût. Nos

salons sont les cercles des députés, quelquefois leurs tables d'hôte; un de ces jours ils y allumeront leurs cigares. Il faut voir l'importance qu'affectent ces puissances de clocher, ces aigles de province qui promènent leurs bottes sales sur nos tapis et donnent à nos dames le spectacle de leurs ongles négligés. On dirait que nous autres, pauvres hères, malheureux ministres, nous ne vivons que sous leur bon plaisir, et qu'il leur suffirait d'un souffle pour nous renverser. Heureux quand ils n'en font pas la menace!

— Et pourquoi souffrez-vous ces impertinences?

— Pourquoi, mon cher? parce qu'ils sont de la majorité, parce qu'ils votent pour nous, parce qu'il nous les faut. Ils sentent bien leurs avantages, les malheureux!

— Mais si vous faisiez quelques exemples!

— Impossible, les voix se partagent trop juste. On ne peut pas perdre une boule sans s'exposer. Et puis les collègues s'en mêleraient: — Quoi! vous mécontentez un tel, diraient-ils, un homme dévoué!—Il demande l'impossible.—Qu'importe? arrangez cela; il passerait à l'opposition. — Voilà comment la Chambre conduit le ministère, et non le ministère la Chambre. Vous croyez peut-être que c'est le talent qui fait l'importance du député; illusion! Par suite de l'équilibre des partis, il faut que le pouvoir compte avec tout le monde, et les plus incapables ici-bas sont les plus exigeants. Voilà notre bonheur, mon cher, voilà notre gloire. Nous sommes les humbles commis du plus médiocre des parlementaires.

— Et cependant on s'arrache le pouvoir! Quand on y est, on s'y défend avec chaleur; quand on n'y est pas, on y aspire avec frénésie!

— C'est vrai! le pouvoir a son ivresse; on n'est pas plus grand alors, mais on le paraît. C'est là ce qui nous vaut cette guerre d'embûches. Nous semblons solidement assis, n'est-ce pas? c'est juste le moment que l'on choisit pour miner le terrain sous nos pieds. Il importe de veiller sur tous les points:

du côté du château, du côté de la Chambre. Un ancien ministre se montre-t-il assidu aux Tuileries, est-il reçu intimement à Neuilly ou à Saint-Cloud, vite il faut se défendre contre les révolutions de palais, redoubler de zèle, se consolider à force de dévouement! Se trame-t-il à la Chambre quelque projet souterrain, quelque complot d'ambitieux mécontents et d'hommes d'État en disponibilité, à l'instant il convient de se mettre en garde. Vous avez assisté à ces tournois, Paturot, vous savez tout ce qu'ils exigent de soins et de préparations!

— A qui le dites-vous? On m'a offert le poste de sous-secrétaire d'État : il est vrai que je cours encore après.

— Je le sais, mon ami; le conseil s'en occupe : il n'y a que la question de l'Amérique du Sud qui ait pu l'en détourner.

— Ah! la difficulté est en Amérique, à présent; elle fera le tour du monde.

— Eh bien, oui, c'est cela; il faut promettre, mon cher, pour conjurer les défections, et souvent ne pas tenir. Voilà ce qui nous perd. La manne du budget a beau être abondante, il n'y en a pas pour toutes les bouches. Et puis nous avons affaire à des appétits insatiables. A chaque crise il faut donner : Dieu sait ce qu'une crise coûte à la France. Tout parlementaire a sa requête prête. Il demande l'absurde et l'impossible; n'importe, la crise est là, il faut céder. De toutes parts on nous met le marché en main; c'est à se voiler la figure.

— Il est certain qn'on ne peut pas faire tout le monde sous-secrétaire d'État : je conviens de cela.

— Vous y mettez de la grandeur, Paturot; d'autres sont moins raisonnables; ils ne donnent que quand ils tiennent.

— C'est ce qui s'appelle traiter au comptant.

— Vient ensuite le jour du débat. La question est grave, il faut l'étudier. Des orateurs habiles prendront part à la lutte : quand il s'agit de renverser un cabinet et de s'en partager

les dépouilles, les grands parlementaires donnent. Jugez, pendant ce temps, mon cher, de la position d'un ministre! c'est un accusé sur la sellette, rien de plus : il reçoit l'attaque à bout portant, et ne peut pas différer la réplique. On s'est préparé pour l'accabler; il faut qu'il improvise sa défense. Monter à la tribune ainsi, c'est jouer le succès sur un coup de dé. La parole a de bons et de mauvais jours; elle frappe juste ou elle se fourvoie. La veine est-elle favorable, les collègues sont jaloux de l'effet produit; est-elle ingrate, ils vous accusent d'avoir gâté la partie, de les avoir perdus. On n'a que le choix des déboires, mon cher.

— Allons, vous exagérez.

— Non, Paturot, le monde où nous vivons est plein de petitesses. Dans le même cabinet, on se dénigre, on s'espionne, on se dispute les attributions. L'un de nous a-t-il obtenu du roi un sourire plus flatteur, une expression plus bienveillante que de coutume, on se demande ce que signifie ce redoublement de faveur. Suit-il la cour dans ses voyages en Normandie, on se pique de cette préférence, on en prend de la jalousie! L'importance devant la Chambre, l'autorité dans les débats du conseil, tout devient l'objet de petits piéges, de haines sourdes, de représailles sans fin! Quand on a été froissé dans une question, on prend sa revanche à propos d'une autre; on refuse parce qu'on a été refusé. Telle est la vie du cabinet. Quelquefois cela va plus loin encore. Un premier ministre n'a pas de collègues; il a des commis. Toutes les affaires importantes il les évoque, les accapare, les décide sans les ministres spéciaux, quelquefois contre les ministres spéciaux. On voudrait se révolter; on ne le peut pas : la vie du cabinet dépend de la parole, du talent, de l'influence de ce chef de file; et quand on est au ministère, mon ami on souffre, on souffre beaucoup, mais on y tient.

— Je conçois cela! L'amour-propre; Dieu! l'amour-propre!

— Il est mis à une rude épreuve, Paturot. Et la presse,

que vous ne comptez pas ! C'est l'angoisse de toutes nos matinées. Je mets à part les ennemis politiques. Ceux-là ne sont pas payés pour nous flatter, et il est naturel qu'ils ne nous ménagent pas. Les grands journaux nous prennent donc par nos écarts ; les petits journaux par nos ridicules, et nous sommes, de cette façon, cloués à deux croix, et passés à deux rangs de verges. Cela sera ainsi tant qu'il y aura une presse au monde.

— A qui le dites-vous ? Les folliculaires sont l'origine de tous nos malheurs.

— Donc, que nos adversaires nous attaquent, c'est dans l'ordre. Quand on accepte les honneurs d'un portefeuille, il faut savoir en supporter les charges. Mais ce qui est intolérable, mon ami, ce sont les journalistes qui nous soutiennent. Voilà notre vrai cauchemar. Nous les nourrissons, les ingrats, et ils mordent la main qui leur tend la pâture. Ils émargent, et ils blâment ; ils sont à nos gages, et ils s'avisent de nous juger. Le cœur humain est un grand problème ; on sait ce que valent ces éloges, puisqu'on les paie ; et pourtant on s'en montre avide. Si nos hommes de plume en donnent plus à celui-ci qu'à celui-là, bon, voilà encore que les jalousies s'allument. Ainsi, frappés par nos ennemis, tourmentés par nos amis, tel est notre lot.

— Ah ça ! vous êtes donc malheureux comme les pierres ! J'abdiquerais à votre place, mon cher.

— Eh bien, non, vous dis-je, Paturot, on y tient : on y tient peut-être à cause des douleurs qu'on y éprouve ; on y tient comme la mère tient à l'enfant venu au milieu des souffrances qu'elle endure.

— Bah ! bah ! repris-je d'une manière assez dégagée, vous avez des compensations, la clef du trésor, la haute main sur les places et les faveurs. On sait cela, mes gaillards.

— Paturot, mon ami, vous parlez, je vous le répète, comme un pamphlétaire. Croyez bien qu'on a beaucoup calomnié les

ministres. Ceux qui voudraient pratiquer systématiquement la concussion ne le pourraient pas ; et il en est peu qui songent à tirer un parti honteux de leur passage au pouvoir. Qu'ils aient placé quelques amis, quelques créatures, des électeurs influents, je le veux bien ; le reste est de la calomnie pure On a fait, il y a quelques années, du népotisme en grand ; aujourd'hui on ne l'oserait plus. Croyez-le bien, Paturot, l'argent est la moindre passion de l'homme d'État : il n'y a que de pauvres ministres qui pratiquent la corruption sur eux-mêmes ! Sur les autres, je ne dis pas ; on ne gouverne qu'ainsi.

L'entretien se termina par ces doléances, et mon ami le ministre me quitta pour se rendre au château. Je compris que je n'avais rien à attendre d'un cabinet peu viable ; je contins mon ambition et me résignai. En effet, au bout de quelques semaines, un vote de la Chambre le précipitait des sommets du pouvoir. J'allai voir mon ami pour le féliciter de sa délivrance : quel bonheur pour lui ! sa chaîne était rompue.

Je le trouvai dans la consternation. Malgré sa théorie du désintéressement, il regrettait sans doute de n'avoir pu s'abriter, au moment de sa chute, dans quelque grande position administrative ou judiciaire. Ses collègues avaient tout pris, seul il restait dépourvu ; de là ses douleurs.

XXVI.

UN BILAN. — LES RESSOURCES DE L'ESCOMPTE.

J'avais souillé ma robe d'innocence en votant un jour contre le ministère : cette tache ne s'effaça plus. Dès ce moment, je devins suspect à la majorité, qui seule élève les bonnetiers et fait une position aux marchands d'horloges. Quand on trempe à la Chambre dans l'esprit de révolte, il faut être soutenu par la conscience de sa force, et avoir en soi

le germe d'un autre mérite que celui de la fidélité. Tout homme médiocre qui se sépare de cette phalange compacte joue un rôle de dupe : il cesse d'être du côté du nombre, et ne parviendra jamais à se classer du côté du talent. C'était désormais mon lot. En un jour d'erreur, j'avais vu s'écrouler les avantages d'une position tranquille et sûre. Adieu les bénéfices et les honneurs, adieu l'influence dans les bureaux, adieu les faveurs administratives ! Avec ma candeur robuste, il m'était difficile d'imiter ceux de mes collègues qui avaient un pied dans chaque camp, et qui, en dînant du ministère, se ménageaient la ressource de souper de l'opposition. C'était un tour d'équilibre trop périlleux pour ma pauvre tête, et une puissance d'appétit qui répugnait à ma constitution.

De graves soucis venaient d'ailleurs de fondre sur moi et ne me laissaient plus la liberté d'esprit nécessaire pour tirer un parti direct et personnel de ma situation parlementaire.

Au moment où Malvina avait quitté la gestion de notre commerce de détail pour le confier au premier employé de la maison, la balance de mes livres présentait un actif net de 1,150,000 francs en marchandises, argent, valeurs de portefeuille, rentes sur l'État ou immeubles. C'était, au denier vingt, 55,000 francs de revenu. Outre cet intérêt, il fallait compter les bénéfices de la vente, qui ne pouvaient s'évaluer à moins de 60,000 francs nets par an. Sans le moindre effort, et en ménageant la clientèle, cet état florissant devait se maintenir, même s'accroître. C'étaient donc 115,000 francs dont je pouvais disposer chaque année sans entamer ma fortune. Toutes mes dépenses, toutes mes libéralités furent fondées sur l'impression que m'avait laissée cet inventaire : il me semblait que l'excès m'était permis, et que j'avais sous la main un réservoir inépuisable.

J'ignorais alors ce que peut l'œil du maître dans un commerce, ce que sa présence y ajoute, ce que son absence en retranche. Mes calculs étaient basés sur le maintien d'une

prospérité que la vigilance de Malvina avait développée, et que son intelligence fécondait. Le jour où elle se retira, mon magasin n'eut plus d'âme : les commis continuèrent la besogne, mais machinalement, froidement; le premier employé, intéressé dans les bénéfices, y apportait plus d'ardeur, mais ce n'était pas cette activité infatigable, cette grâce avenante qui avaient valu à ma femme la plus riche et la plus belle clientèle de Paris. En apparence, la maison de détail était la même; cependant le feu sacré y manquait; le génie de l'invention, le don de l'entraînement s'en étaient retirés. Quand Malvina entreprenait un acheteur, elle lui vidait immanquablement les poches. Sans elle, rien de pareil : si l'on ne refusait pas les affaires, du moins on ne les créait pas. Avec Malvina, il était rare que l'on eût ce que l'on nomme, dans le commerce, des *rossignols*, des articles vieillis. Elle savait saisir au passage, attirer et captiver les honnêtes figures, les braves campagnards qui s'accommodent facilement de tout, prononçait le mot magique de rabais, et soldait ses rebuts en faisant des heureux. C'était là un véritable talent d'artiste : il disparut de mon magasin quand la fée de la vente l'eut quitté. Le défaut de surveillance y ajouta d'autres dommages : des non-valeurs, des oublis, des crédits véreux, des erreurs d'écritures, même des soustractions d'articles. Ce concours de circonstances influa gravement sur l'ensemble de nos affaires : dès la première année les bénéfices du détail diminuèrent d'un tiers et ne firent plus que décroître.

Dans le tourbillon qui nous emportait, ma femme et moi, la conscience de notre position nous échappait complétement. Malvina avait quitté le magasin avec regret : pour en étouffer le souvenir, elle avait exigé qu'on ne lui en parlât plus. J'étais donc seul chargé de cette responsabilité, et je m'en remettais d'une manière aveugle à notre fondé de pouvoirs. C'était un garçon honnête, mais timide et faible. Chargé d'un porte-

feuille considérable et d'un maniement de fonds important, il n'opérait ni avec assez de prudence, ni avec assez de sagacité. Plusieurs des valeurs qu'il prit à l'escompte périrent entre ses mains ; il ne savait pas choisir entre les signataires, et l'appât d'un agio plus élevé lui fit souvent accueillir des noms d'une solvabilité douteuse. Il me compromit ainsi dans plusieurs faillites pour des sommes assez majeures, et parvint à me déguiser ces pertes par quelques fictions dans les écritures. Des créances notoirement et définitivement mauvaises figurèrent longtemps sur les livres à l'état de rentrées probables et à titre de valeurs sérieuses. Il s'établit ainsi, dès l'origine de sa gestion, une sorte de malentendu qui, jusqu'au dernier moment, ne me permit pas d'entrevoir toute la profondeur de mes plaies commerciales et financières.

De mon côté, je travaillais de mon mieux à empirer cette situation. On a pu voir, dans le cours de ce récit, combien, en matière de spéculations, j'avais la main heureuse. Mon château électoral de Valombreuse, à la suite de réparations et d'agrandissements, me coûtait près de trois cent mille francs. Géré par mon ami le notaire, il me rapportait net quatre mille cinq cents francs, un et demi pour cent : encore me faisait-on entrevoir le moment où il faudrait sacrifier trois années de revenu pour l'amélioration des terres. Mon second placement était la maison gothique. Coût : six cent mille francs environ. L'architecte avait disposé les bâtiments et combiné les distributions intérieures d'une manière tellement moyen âge, que tous les locataires demandaient des changements ruineux, des réparations sans fin. En forçant mes prétentions, c'est à peine si je pouvais espérer, pour toute la maison, un loyer de huit mille francs. Il est vrai qu'il me restait pour mon usage le premier étage et le magasin. Il est vrai également que j'avais en plus la jouissance des clochetons et des ogives, toutes choses inappréciables, au dire de l'architecte chevelu. Somme toute, cela pouvait être

considéré comme un placement à raison de deux pour cent.

Qu'on me passe ce triste inventaire ! Si je ne le faisais pas avec quelque soin, on aurait peine à comprendre comment plus de onze cent mille francs se sont fondus entre mes mains. Sans doute d'autres exemples sont venus attester où vont les hommes qui aiment mieux gouverner l'État que leurs propres affaires ; mais une leçon de plus en ce genre vaut la peine qu'on l'écoute. J'avais donc neuf cent mille francs en valeurs immobilières, plus deux cent mille francs de créances sur les mérinos de l'Ukraine ; total, onze cent mille francs. C'était, à une fraction près, le capital qu'avait laissé Malvina à sa sortie du commerce. Ainsi, peu à peu, tout l'argent avait disparu de ma caisse pour aller s'amortir dans des acquisitions peu productives ou des créances équivoques. Cette modification profonde dans mon état financier ne tarda pas à réagir sur l'ensemble de mes relations commerciales : au lieu de faire crédit aux autres, moi-même j'eus recours au crédit. La maison ne paya plus au comptant, et dès lors fut moins bien servie. On commença à la surveiller, et, sans se refuser à des affaires, à les limiter. Les prix, les escomptes s'aggravèrent de tout ce que la gêne des paiements apportait de défiance et de réserve dans ces rapports. Dès lors les conditions d'existence de la maison furent changées ; l'assortiment cessa d'être ce qu'il avait été ; la clientèle se dispersa peu à peu, l'achalandage disparut ; au lieu de bénéfices, la vente au détail donna des pertes.

Pour me déguiser cette position, mon fondé de pouvoirs avait usé de tous les stratagèmes imaginables : il avait épuisé les ressources de la circulation, des prêts sur nantissement, des crédits ouverts chez les banquiers, des valeurs de complaisance ; il avait donné des signatures afin d'en obtenir, et s'était livré sur une grande échelle à cette fabrication de papier timbré qui conduit si vite un établissement à sa ruine. Un coup terrible put seul l'arrêter sur cette pente : une fail-

lite le frappa pour trois cent mille francs, dont il répondait comme premier endosseur. Il fallait rembourser les protêts, ou faire mauvaise figure. Impossible de trouver cette somme sur un simple billet; un emprunt hypothécaire devenait de rigueur. Ce fut alors seulement que cet homme se résigna à cette horrible confidence.

Il m'en souvient encore : nous étions en fête, entourés d'artistes dont Oscar continuait à remplir la maison. Jamais Malvina n'avait été si heureuse et si gaie. Un domestique me prévient qu'on me demande dans mon cabinet; je veux renvoyer l'importun, il insiste; enfin je m'y rends. Là je trouve notre employé qui se précipite à mes genoux. Troublé malgré moi, je le relève, et il me raconte, les larmes aux yeux, quelle perte la maison vient de faire, et de quelle urgence il est d'aviser aux remboursements. Cette révélation fut pour moi un coup de foudre : rien ne m'y avait préparé. Les écritures s'étaient jusque-là soldées par un actif assez considérable. A l'aide de quels déguisements ? je l'ignorais. Cependant je voulus savoir à quoi m'en tenir sur ma position.

« Descendons au magasin, Monsieur, dis-je à mon employé, et apportez-moi tous vos livres. »

Nous commençâmes ce douloureux dépouillement pendant que mon salon retentissait de rires et de cris de joie. On dansait sur nos têtes, et moi, la fièvre dans les veines et l'amertume dans le cœur, je poursuivais, dans une interminable addition, la preuve de ma ruine. L'employé me fit des aveux complets : nous retranchâmes des écritures toutes les valeurs fictives pour obtenir une situation exacte; nous fîmes rapidement l'inventaire du magasin. Il était trois heures du matin quand ce travail fut achevé; le bal venait de finir et le souper avait commencé. Je tenais mon chiffre à peu de chose près : la maison était de huit cent cinquante mille francs en dessous de ses affaires; il fallait trouver trois cent mille francs le lendemain. Ce fut dans ce moment que Malvina, inquiète de

ne pas me voir, m'envoya chercher pour faire les honneurs du repas. Qu'on juge de la disposition que j'apportai à cette fête.

« Qu'as-tu, Jérôme? me dit ma femme en observant mes traits bouleversés.

— J'ai, Malvina, que nous sommes ruinés. Renvoie ton monde le plus tôt possible.

— Tu veux rire, Jérôme.

— Non, Malvina, c'est très-sérieux. Quand nous serons seuls, je t'expliquerai cela. »

Le souper fut triste et court : on nous laissa. Je racontai tout à ma femme. C'est une justice à lui rendre : je la retrouvai ce qu'elle avait été dans les diverses crises de ma vie, dévouée et résignée, honnête et loyale par-dessus tout.

« Jérôme, me dit-elle, la maison a signé, il faut que la maison paye. L'oncle Paturot t'a laissé un nom sans tache : gardons au moins cette richesse à nos enfants. J'ai des diamants, nous les vendrons; des cachemires, nous les vendrons.

— Nous n'en sommes point là encore, ma chère.

— Nous vendrons tout, s'il le faut, mais la maison payera; elle payera capital et intérêts. Ton oncle le disait, Jérôme : les Paturot n'ont jamais demandé de grâce à personne. Que diable, il y a de l'argenterie à la maison, et le mont-de-piété n'a pas été inventé pour les habitants de la lune.

— Encore une fois, Malvina, tu vas trop loin. C'est une liquidation à faire : nous nous en tirerons.

— C'est ça, et je me remets à la vente. Tu donneras son congé à Oscar.

— Comment donc!

— Je ne te dis que ça; tu lui signifieras son congé : il ira peindre ailleurs.

— Mais encore. .

— Pas de mais! Je retourne à la filoselle dès demain : la

maison a signé, il faut que la maison paye : je ne sors pas de là. »

Ce qui rendait la situation très-grave, c'est qu'il fallait trouver 300,000 francs le jour suivant. Je me rendis chez un banquier célèbre, pensant qu'en lui exposant ma situation avec franchise et lui offrant toutes les garanties désirables, il s'empresserait de venir à notre secours. En effet, à peine lui eus-je fait la première ouverture, qu'il mit sa caisse à mon service et me renvoya à l'un de ses associés C'est le jeu ordinaire : le banquier a les honneurs du procédé, et laisse à son factotum le chapitre délicat des conditions et explications. L'associé était un petit homme maigre et grêle qui élevait au-dessus de ses lunettes bleues un regard fixe, glacé, presque insolent :

« Il faudrait à monsieur 300,000 fr. pour aujourd'hui ; c'est une forte somme, et monsieur nous prend à l'improviste. »

Les paroles de cet homme me pénétraient comme une lame de poignard. Quand on ne l'a pas éprouvé au moins une fois, on ne saurait se faire une idée de tout ce qu'il y a de dédain, de froideur calculée, de morgue et de défiance dans les habitudes d'un homme qui dispose d'une caisse considérable. Tous les usuriers se ressemblent. Je crus aller au-devant des instincts de cet homme en lui répondant :

« Monsieur, je n'ignore pas que c'est un service que je demande ; et, comme je m'y prends un peu tard, je suis prêt à souscrire aux conditions d'escompte et d'intérêt que vous me ferez.

— Qu'entendez-vous par là, Monsieur ? répliqua le petit homme en se levant sur la pointe des pieds et redressant vivement ses lunettes.

— Mais, monsieur...

— En fait d'intérêt, Monsieur, la maison n'en a qu'un. Ou elle prête à ce taux-là, ou elle ne prête pas. C'est cinq pour cent par an pour tout le monde

— Excusez-moi, Monsieur, j'ignorais les usages de la maison : ils sont pleins de discrétion.

— Oui, Monsieur, cinq pour cent d'intérêt; jamais plus. On ne va pas ici jusqu'au taux légal : c'est une manière d'honorer les personnes avec lesquelles on travaille.

— Vraiment je suis confus.

— On va vous faire votre bordereau, Monsieur. Quant à la commission, elle est de demi pour cent : c'est encore l'usage de la maison.

— Ah ! il y a une commission !

— Mais, sans doute : où sont vos valeurs ? »

Les valeurs que je tirai de mon portefeuille consistaient en mes simples engagements, échelonnés à diverses échéances : je n'avais rien de mieux à offrir. A cette vue, le petit homme recula de deux pas en arrière en jetant les billets sur son bureau :

« Qu'est-ce donc que ça ? me dit-il.

— Mais, Monsieur, ce sont les valeurs que vous m'avez demandées. Le libellé vous en paraît-il défectueux ?

— Du papier à une signature ! pour qui nous prenez-vous, Monsieur? C'est bon pour des maisons de troisième ordre. Nous serions bien venus d'envoyer cela à la Banque ? »

J'eus beau insister : l'inflexible escompteur ne voulut pas en démordre ; il fallut entamer la négociation d'une autre manière. Outre les valeurs, j'offris une garantie hypothécaire sur mes deux immeubles, le château seigneurial et la maison gothique. Le cerbère résistait encore, lorsque le banquier intervint en personne : l'affaire put s'arranger. Je fis un emprunt sur mes billets, renouvelables tous les trois mois et passibles chaque fois d'une commission de renouvellement. On passa en outre un acte hypothécaire dans lequel le notaire intervint avec son rôle de frais, et l'enregistrement avec son cortége de droits. J'obtins ainsi dans la

journée mes 300,000 francs ; mais voici dans quelles conditions et sous quel décompte :

Intérêt *à raison* de.	5 0/0 l'an.
Commission à demi pour cent par renouvellement. . .	2
Acte notarié et enregistrement.	2
Honoraires et commission de notaire.	2
	11 0/0 l'an.

Si l'honneur était sauf, la fortune recevait chaque jour une atteinte plus rude. J'avais de l'argent, en apparence à cinq pour cent, en réalité à onze pour cent. Telle est l'inévitable pente où sont conduits tous ceux qui entrent dans la voie des expédients, et en sont réduits aux ressources désespérées.

Le lendemain, comme elle l'avait promis, Malvina était à son poste, mais les beaux jours de la bonneterie avaient fui pour ne plus revenir.

XXVII.

LE COUP DE GRACE. — LE JEU DE LA BOURSE.

Un embarras financier ressemble à une marche dans les sables mouvants ou sur un terrain de tourbières : les efforts que l'on fait pour s'en dégager ne servent qu'à empirer la situation et accélérer la catastrophe. Pour me tirer d'un mauvais pas, j'avais obtenu 300,000 fr. au prix de 33,000 fr. d'agio ou de frais pour la première année. Pour parer au reste de mon découvert, il me fallut emprunter 600,000 autres francs dans les mêmes conditions, engager mes immeubles jusqu'à la limite de leur valeur, aliéner tout ce que j'avais de clair et de disponible. Je parvins ainsi à éteindre mes engagements en circulation, à la charge néanmoins de contracter des engagements nouveaux, plus lourds et plus onéreux. Dans les

affaires, on croit avoir tout gagné quand on a gagné du temps : c'est l'un des symptômes de cette maladie, que de vivre d'illusions jusqu'au bout, et de se bercer de rêves d'avenir quand on a un pied dans la tombe. Je venais de me créer pour 100,000 fr. d'obligations annuelles contre 23,000 fr. de revenus immobiliers, et je me croyais sauvé. Ce vertige est commun : l'homme qui se noie se rattacherait à une tige d'herbe.

Notre seul espoir était dans la régénération du commerce de détail. Ma femme se montrait héroïque : elle avait repris le harnais avec une ardeur et une énergie incomparables ; elle ne quittait plus le magasin, y entrait la première, en sortait la dernière. Nous avions opéré notre déménagement et par conséquent troublé les habitudes de la clientèle. Malvina chercha à y suppléer par des circulaires, par des offres de service à domicile. La devanture du magasin et les boiseries extérieures, où l'art chevelu s'épanouissait, parurent choquer quelques-uns des habitués de la maison. Malvina fit disparaître ce monument de mauvais goût et cet étalage d'antiquaire. Elle avait à un haut degré le sentiment de ce qui sied et de ce qui convient : ce sentiment, qu'un mauvais génie avait obscurci, reparaissait dans toute sa force. Quelquefois je la voyais se passer la main sur le front comme pour secouer un mauvais rêve ; elle en était à comprendre comment elle avait pu s'abandonner au tourbillon qui nous avait emportés, dormir sur un abîme, et se réveiller avec la misère en perspective. Pour elle, la privation n'était rien ; elle l'avait eue pour compagne dans son enfance et dans sa jeunesse ; mais l'idée que ses enfants, riches et heureux hier, pouvaient demain manquer du nécessaire, la navrait et lui arrachait des larmes. Elle s'accusait et semblait chercher dans un travail forcé une diversion à sa douleur. Jamais la tendresse d'une mère ne se montra plus ingénieuse ni plus active.

Hélas ! rien ne sauve les empires destinés à périr. Les gran-

deurs grecques et romaines se sont éclipsées au jour fixé par le sort; rien n'a pu reculer cette chute, ni les conseils de quelques philosophes, ni la vertu de quelques empereurs. L'étoile des Paturot était destinée à disparaître de l'horizon de la bonneterie; le dévouement de ma femme ne pouvait pas arrêter ce déclin. Dans les heures d'agonie du commerce de détail, il y eut, grâce à elle, des lueurs inespérées, des retours de vitalité extraordinaires. Plus d'une fois le moribond parut s'animer sous cette main puissante et féconde en ressources; mais les plaies d'argent reprenaient bientôt le dessus, et amenaient d'épouvantables rechutes. La maison Paturot appartenait à l'escompte corps et âme, à l'escompte, c'est-à-dire, à l'usure plus ou moins déguisée. Or l'escompte s'aggrave toujours des misères qu'il engendre, et se montre d'autant plus exigeant qu'il a plus obtenu : plus il a tiré de sang et de substance, plus il en demande; il veut des garanties contre le mal qu'il a fait. C'est là son caractère et son titre : quand il est entré dans une maison, il n'en sort que le crêpe au chapeau, et après l'avoir clouée dans le cercueil.

Malgré mon imprévoyance, je pressentais ce résultat, et chaque jour l'espoir d'une liquidation heureuse s'affaiblissait en moi. J'étais à bout d'expédients; je ne savais plus comment satisfaire la légion de vampires qui m'entourait. Personne d'ailleurs à qui se confier : Malvina était toute à sa besogne; elle y éteignait son chagrin. Moi, je ne savais où aller ni que faire. Je bâtissais des plans de réformes et d'économies que je ne réalisais pas. Telle est la condition des industriels, que, même avec la conscience qu'ils courent à leur perte, ils ne peuvent pas se réduire ostensiblement. Toute mesure de ce genre équivaut à une déclaration de gêne; et l'on aime mieux être foudroyé que mourir à petit feu. Que de fois même, pour tromper les envieux, ne choisit-on pas l'heure d'un embarras intérieur pour se livrer à un accroissement de dépenses! Je ne fis pas ce calcul, mais je n'osai pas

affronter l'épreuve d'une réforme décisive. J'étais en présence de l'ennemi ; il fallait faire bonne contenance.

Pour obéir à madame Paturot, j'avais signifié à Oscar une espèce de congé ; il avait repris son ancien atelier et ne nous avait pas suivis dans notre nouvelle demeure. Quoique nos relations ne fussent pas tout à fait rompues, il y avait du froid entre nous. Il venait de temps en temps au magasin, où Malvina recevait désormais ses visites. Je soupçonnais le peintre ordinaire de Sa Majesté de se tenir volontairement à l'écart d'amis qui marchaient à leur ruine. La maison était devenue plus triste, et ma caisse, hélas ! moins secourable. Quoi qu'il en soit, je me prenais souvent à regretter cette demi-rupture. Faut-il le dire ? Oscar me manquait. Rien ne fait plus de vide dans l'existence d'un homme que la disparition soudaine d'un visage qu'il a l'habitude de voir. On le cherche longtemps autour de soi : il semble que l'on a perdu quelque chose. Au milieu des inquiétudes qui venaient m'assaillir, il me semblait qu'un confident m'était devenu nécessaire, et qu'une douleur partagée est moins lourde de moitié. Je résistai quelque temps à cette idée ; un jour enfin elle me vainquit. Sans en rien dire à madame Paturot, je me rendis au nouvel atelier d'Oscar.

Il était en habit de travail et achevait un paysage accompagné d'une fontaine de Jouvence. Dans la disposition où j'étais, je trouvai que les nymphes de cette peinture mythologique étaient moins vertes que de coutume ; il y avait progrès. A peine Oscar m'eut-il aperçu, qu'il accourut vers moi avec sa gaieté et sa familiarité ordinaires. Il alla au-devant de mes excuses, et détourna la conversation vers ce qui pouvait m'intéresser : on eût dit qu'il comprenait l'état de mon âme et s'y associait. Cette attention me toucha et m'entraîna dans une confidence complète. Quand j'eus achevé la triste histoire de mes embarras financiers, Oscar me regarda fixement pendant quelques minutes et avec une gravité que je ne lui avais jamais vue :

« Jérôme, me dit-il, tu n'es qu'un enfant. Tu as encore un certain crédit commercial et tu es député, deux moyens infaillibles pour faire et défaire, dévorer et recommencer dix fortunes, et tu n'en uses pas.

— Je voudrais t'y voir, Oscar !

— Moi ! Jérôme ; donne-moi seulement vingt-quatre heures de députation, et je vous fais tous rouler sur l'or, les diamants et les topazes ! Pauvre garçon, tu ne trouverais pas de l'eau dans la mer ! Un député dans l'embarras ! c'est fabuleux.

— Ce ne serait pas le premier, Oscar. Voyons, ne battons pas la campagne. Que puis-je espérer comme député ? une place : mets-la de dix, quinze, vingt mille francs, c'est énorme ; eh bien, cela ne me sauverait pas.

— Une place ! enfant, une place ! laisse donc ces misères aux procureurs du roi. Jérôme, ajouta Oscar avec une certaine solennité, que ce que je vais te dire demeure entre nous Tu le jures, n'est-ce pas ?

— Soit, je le jure.

— Connais-tu, Jérôme, un instrument ingénieux que le vulgaire désigne sous le nom de télégraphe ?

— Sans doute.

— Eh bien, représentant du peuple, il y a des millions au bout des ficelles de ce mécanisme. Je ne te dis que ça ; j'en ai même trop dit. Le télégraphe pourrait me faire un procès en diffamation : c'est un drôle capable de tout.

— Mais encore, Oscar.

— Jérôme, je veux rester étranger à la politique : je tiens à ma tête, vu que c'est la seule dont je puisse disposer. Seulement, je te le répète, mets-toi bien avec le télégraphe : il y a de l'avantage à être dans son intimité.

— Comment cela, Oscar ?

— Ah ! comment ! Voilà que tu veux me compromettre ! Mon cher, j'ai une situation à ménager : le directeur des

beaux arts me promet deux cent soixante et quinze portraits de Sa Majesté pour autant de communes de France.

— Mon Dieu ! tu peux compter sur ma discrétion.

— Eh bien, Jérôme, écoute. Il existe dans le deuxième arrondissement de Paris, un monument grec que l'on nomme la Bourse. Le télégraphe et la Bourse, la Bourse et le télégraphe, combine ces deux mots-là, et tu m'en diras des nouvelles.

— Tu crois ?

— Chut ! Oui, je crois : mais tiens-toi sur tes gardes. Use du télégraphe, si tu le peux, mais surveille-le : c'est un intrigant. »

La perspective que me faisait entrevoir Oscar était nouvelle pour moi ; elle me frappa. Le jeu de la Bourse, l'agiotage sur les fonds publics pouvaient en effet me conduire à un retour de fortune. Il suffisait pour cela de bien calculer les chances et de prévoir les résultats des événements. Comme député, je pouvais être instruit de beaucoup de choses et obtenir, dans la primeur, une foule de renseignements précieux. Je sortis de chez Oscar, possédé de cette idée ; la fièvre aléatoire s'était allumée en moi. Vaguement je savais déjà ce que sont les jeux de la Bourse, et comment les cent mille francs s'y multiplient, au gré de diverses fictions. Pour aborder les opérations les plus vastes, il me suffisait de déposer une certaine somme à titre de *couverture*. Cette somme devait répondre des *différences*, c'est-à-dire des pertes essuyées. Je me rendis donc chez un agent de change, l'un des plus actifs et des plus hardis de la compagnie. Son logement était celui d'un prince ; on ne pouvait rien voir de plus somptueux que son salon, de plus riche que son cabinet. Mon titre de député me valut le plus gracieux accueil ; il n'exigea que dix mille francs de couverture, et il fut convenu que nous commencerions les opérations le jour même. L'agent de change demanda comme faveur et offrit comme garantie de s'y intéresser pour moitié.

Je ne pouvais pas être, dans les jeux sur les fonds publics, un spéculateur ordinaire; il m'était impossible, dans ma position, d'aller faire le pied de grue le matin sur le perron de Tortoni, de souffler dans mes doigts l'hiver, de gagner un coup de soleil l'été; je ne pouvais pas davantage paraître dans la salle de la Bourse, suivre une opération au milieu des mille glapissements qui s'y font entendre, et devenir un habitué du lieu. Il y avait pour moi une certaine dignité, pour mon titre une certaine réserve à garder. A peine m'était-il loisible de suivre de loin les fluctuations du 5 et du 3, d'acheter ou de vendre à prime, d'arranger mes reports, enfin de diriger mes opérations à distance. Pour me rapprocher du centre de ce mouvement aléatoire, j'allais chaque matin déjeuner chez Tortoni, et à l'heure de la bourse, j'entrais dans un des cafés voisins du temple de l'agio. C'était ainsi que je parvenais à me mettre en communication plus fréquente avec mon agent de change, et à lui faire passer quelques renseignements. Quant au reste, je me trouvais entièrement à sa merci.

Depuis que des nuages avaient assombri ma situation financière, je m'étais montré fort rarement à la Chambre, et j'y portais le sentiment d'un malaise indéfinissable. Quand il fut bien entré dans mon esprit que le seul moyen de sauver mon nom d'une tache, et ma famille du besoin, était de me lancer hardiment dans les spéculations de la Bourse, je surmontai mes faiblesses, je vainquis mes répugnances. Il me fut aisé de me replacer, au moyen d'une des mille crises qui modifient le gouvernement parlementaire, dans le giron de la majorité, et pour y obtenir l'oubli du passé, je prodiguai les témoignages de zèle. Mes habitudes reçurent en outre une profonde modification. Moi, si indifférent à tout, si peu curieux, j'étais devenu le questionneur le plus résolu, le plus implacable de la Chambre; j'étais à l'affût des nouvelles et j'en cherchais partout. Deux commissionnaires marchaient

toujours sur mes pas, et aussitôt que j'avais recueilli quelque bruit, j'envoyais à mon agent de change, quelque part qu'il se trouvât, des bulletins écrits au crayon. Sous un prétexte ou sous un autre, j'étais tous les matins dans l'antichambre d'un ministre, afin d'avoir la primeur des nouvelles que portait le courrier ou que le télégraphe annonçait. J'étais parvenu à m'initier aux moindres particularités du travail de dépouillement; je savais où arrivaient les notes confidentielles et quels bureaux les déchiffraient. Enfin, je connaissais à fond la manutention administrative, science compliquée et variable, qui exige une grande pratique.

Pendant les quatre premiers mois, nos opérations furent heureuses. Cinq ou six petites nouvelles que je transmis à propos me firent réaliser, pour ma part, cent dix mille francs de différence. L'agent de change était ravi d'avoir un associé aussi bien informé, et qui lui permettait de se diriger d'une manière à peu près sûre. Le succès l'enhardit; il me proposa de doubler nos opérations. C'était m'offrir ce que j'allais lui demander. Une question très-grave agitait alors l'Europe: on parlait de bruits de guerre, de rupture prochaine. Les notes échangées chaque jour entre les cabinets devenaient chaque jour plus menaçantes. Nous étions à la baisse, mon agent de change et moi, sans cependant y marcher avec une grande hardiesse. Il était de notoriété publique que le banquier qui règne sur les emprunts allait frapper un coup à la hausse, et la prudence conseillait de se tenir sur la défensive. La rente nous donnait raison cependant; chaque jour elle fermait avec vingt et jusqu'à trente centimes de dépression. Mes bénéfices s'augmentaient à vue d'œil, et je croyais que l'étoile des Paturot allait reprendre toute la splendeur d'autrefois.

Une circonstance particulière vint encore relever ma confiance et me faire croire à un bel avenir. Un matin, au plus fort des incertitudes de la politique, j'allai voir le ministre

influent, celui qui conduisait alors les affaires. Il était dans sa chambre à coucher; mais j'avais pris des habitudes de familiarité qui m'en permettaient l'accès. Le ministre achevait de se raser de ses mains; il était ce jour-là d'une gaieté folle. Je m'assis près d'une petite table pendant qu'il terminait sa toilette. Un papier se trouvait là devant moi; machinalement j'y jetai les yeux. O hasard inespéré! c'était une dépêche télégraphique toute fraîche, à ce qu'il me parut. A cet aspect, le cœur me battit avec une violence telle, que je crus qu'il allait se rompre; un nuage passa devant mes regards; de quelques minutes, il me fut impossible de rien déchiffrer. Enfin, le sang-froid me revint, et je parvins à lire la dépêche; elle était décisive : on avait tiré le canon. Le canon, c'était ma fortune. Après quelques mots de conversation banale, je pris congé du ministre, et me rendis à Tortoni. Mon agent de change s'y trouvait; je le pris à part; nous convînmes de nos faits; il fut décidé que nous opérerions sur des masses.

En effet, nous vendîmes tant qu'il se présenta des acheteurs. Cette hardiesse à offrir, toujours offrir, fit une sensation extraordinaire. Nous parvînmes à faire reculer les haussiers; en moins d'une heure, il y eut deux francs de baisse. La phalange de Tortoni ne savait à quoi attribuer cette témérité. Dans l'état des événements politiques, cette manière d'opérer ne pouvait se justifier que par une nouvelle décisive arrivée le matin même. La Bourse y comptait; on croyait la voir affichée, moi-même j'étais convaincu que le gouvernement ferait cette communication. Tortoni avait terminé à deux francs vingt centimes de baisse; la Bourse s'ouvrit dans les mêmes termes. Cependant rien n'avait percé, les renseignements recueillis à droite et à gauche, dans les couloirs de la Chambre des députés comme dans les ministères, tendaient, au contraire, à prouver que le mouvement dans les fonds publics était le résultat d'une panique que rien ne justifiait.

Hélas! tout cela provenait d'un malentendu. La dépêche télégraphique, oubliée sur la table du ministre, avait plusieurs années de date : ce n'était qu'un chiffon de papier égaré! La Bourse se remit, et, à la baisse du matin, elle répondit par une hausse du double. Le colosse financier intervint et enleva la rente. J'avais opéré sur des sommes considérables, j'étais ruiné, et mon agent de change en recevait une rude atteinte. Il n'y résista qu'un mois, et gagna, au bout de ce temps, la Belgique pour des raisons de santé.

XXVIII.

LA MAITRESSE ET LA FEMME.

Dans la situation où je me trouvais, il ne me restait que deux choses à faire : presser mes rentrées et réduire mes dépenses; je devais à mes créanciers ce double effort et ces témoignages de ma bonne foi. Peut-être aurais-je dû m'arrêter sur-le-champ, exposer mes embarras et demander un délai pour me soustraire à une liquidation onéreuse. C'était le moyen de tirer tout le parti possible de l'actif de la maison et de ne pas aggraver le passif des charges qu'y ajoutait l'emploi d'expédients désespérés. Vingt fois je fus sur le point de prendre ce parti, vingt fois le cœur me manqua. On ne sait pas quelle somme de résolution et de courage il faut à un honnête homme pour venir déclarer devant une assemblée nombreuse qu'il ne peut pas tenir ses engagements et faire honneur à sa signature : on ignore quels combats il soutient avant de s'y résoudre, et quelles angoisses il endure quand il s'y est décidé. Je conçois que quelques-uns d'entre eux aient préféré la mort à cette expiation douloureuse, et voulu rendre leur probité manifeste par le suicide. Beaucoup d'autres n'ont été retenus sans doute que par des liens ou des devoirs de famille, plus impérieux encore que le soin de leur propre

honneur; mais, dans tous les cas, il est difficile de comprendre que l'on se fasse, de ce triste moyen, un marchepied pour arriver à la fortune, un jeu répété, une sorte d'habitude. On a beau fuir sa conscience, on n'y échappe jamais complétement.

Ainsi je puisais dans la crainte d'un éclat public l'énergie nécessaire pour prolonger mon agonie. Quoique je n'eusse pu éteindre mes différences de bourse, jusque-là du moins aucun effet n'était resté en souffrance : Dieu sait à quel prix ! A chaque échéance nouvelle, c'étaient des efforts incroyables, une activité que je ne retrouverai plus. Le matin au dépourvu, le soir j'avais paré à des paiements considérables, étonné moi-même de ce succès et obligé de le renouveler presque chaque jour. Les malheureuses qui, dans l'enfer mythologique, cherchent à emplir un tonneau sans fond, rappellent avec une effrayante vérité la besogne que j'accomplissais alors sans espoir comme sans trêve. J'ai remporté ainsi des victoires accablantes et franchi des défilés qui augmentaient sous mes pieds la profondeur de l'abîme. Malvina s'associait à ma pensée : elle ne m'interrogeait pas, mais elle me devinait. Quand la recette du détail avait donné, elle m'apportait, joyeuse, la somme qu'elle avait recueillie, et n'en prélevait que ce qui était strictement nécessaire pour la maison. Personne ne comprenait mieux qu'elle la sainteté des obligations commerciales, et ce que vaut un nom honorablement porté : son cœur se serrait à l'idée que celui des Paturot pouvait s'entacher de notre fait et déchoir par notre faute.

Il est, dans le malheur, une consolation précieuse : c'est celle d'une confiance sans limites. Cette consolation me manquait : je cachais quelque chose à ma femme ; il y avait du froid entre nous. Elle, si gaie autrefois, si disposée au babil, semblait atteinte d'une mélancolie profonde. Moi, j'étais mal à l'aise et n'osais lui dire quel vide immense avait créé dans notre état financier mon aventure avec la princesse Flibus-

tofskoï. Il fallait sortir de là, fût-ce au prix d'un aveu : j'en pris la résolution. Une échéance formidable me menaçait; je voulus savoir si les deux cent mille francs prêtés à la palatine ne pourraient pas me venir en aide dans des embarras sans cesse renaissants. Depuis que ma gêne et mes mauvaises spéculations avaient acquis une certaine notoriété, je ne rencontrais plus chez ma belle qu'un accueil assez équivoque : des visiteurs à moustaches, jeunes, élégants, dérangeaient toujours, à point nommé, l'intimité de nos rapports, et le feld-maréchal Tapanowich devenait d'une grossièreté et d'une brutalité révoltantes. Il était temps d'amener une explication : je me rendis chez la princesse, bien décidé à exiger un remboursement immédiat et à lui envoyer les huissiers si elle ne s'exécutait pas de bonne grâce.

Quand j'arrivai dans son boudoir je le trouvai littéralement encombré. La palatine avait autour d'elle un sérail d'hommes bruns, blonds, châtains, de tout âge et de toute encolure. Il fallut m'asseoir et faire nombre, entendre beaucoup de méchantes plaisanteries, supporter le spectacle des manéges d'une coquette qui calmait celui-ci par un mot, provoquait celui-là par un regard, ménageait et encourageait tous ses adorateurs, distribuait à propos l'espoir ou excitait la jalousie; enfin, semblait mettre tout son art à ne préférer et à n'éconduire personne. Hélas! on ne connaît ce qu'il y a de vide dans une idole que lorsqu'on l'a brisée. Lorsque j'étais sous le charme, aucun de ces défauts ne m'avait frappé, pour la première fois je les apercevais à nu; j'entrevoyais cette existence pleine d'artifices, et d'horribles doutes me remplissaient l'esprit. Les trois cent vingt-deux mille moutons des bords de l'Ukraine pouvaient être des animaux fantastiques, éclos dans l'imagination d'Oscar; le palatinat, qui le sait! n'était lui-même qu'une chimère, et le feld-maréchal qu'une utopie. Mes deux cent mille francs seuls restaient comme une avance réelle faite sur des garanties

imaginaires. Jamais l'idée d'une mystification ne m'avait assailli d'une manière aussi formelle et compliquée à ce point de désirs de vengeance. Au bout d'un quart d'heure d'attente, voyant que la compagnie ne quittait pas la place, je m'approchai de la princesse, et avec une voix ferme, quoique entendu d'elle seule, je lui dis :

« Madame, je voudrais vous parler. Renvoyez votre monde.

— Vraiment ! Monsieur, répliqua-t-elle évidemment piquée ; et à quel titre, s'il vous plaît ?

— Il le faut.

— Ah ! il le faut, dit-elle en m'examinant avec inquiétude. Vous êtes solennel aujourd'hui. »

Ces mots, rapidement échangés, suffirent pour amener le résultat que je désirais. Sans doute, la princesse comprit qu'en me résistant elle me pousserait à faire du scandale : elle s'y prit avec tant d'adresse et usa de tant d'ingénieux moyens que dix minutes après nous étions seuls. Alors la comédie ordinaire commença : les airs de reine, les plaintes, les reproches, les larmes même eurent leur cours ; mais mon parti était pris, bien pris. On me traita de despote, de tyran, d'homme sans pitié ; pour la première fois, je tins bon. Ni les regards de basilic, ni les sanglots, ni les évanouissements n'eurent le don de m'émouvoir : j'assistai, sans sourciller, au spectacle des grands et des petits artifices à l'usage des femmes. Il s'agissait de l'honneur de mon nom, de l'avenir de ma famille : c'était ouvrir les yeux un peu tard ; mais enfin, je les ouvrais.

« Madame, lui dis-je avec fermeté, tout est fini entre nous ; oublions un moment d'ivresse. Nous avons à observer, vous des devoirs de rang, moi des devoirs de famille. En cessant nos relations, nous y gagnons tous les deux, moi ma propre estime, vous celle de l'empereur et la mainlevée de vos trois cent vingt-deux mille moutons, ajoutai-je avec un sourire tant soit peu ironique.

— En effet, répliqua la princesse, dont les yeux tarirent sur-le-champ, en effet, monsieur Paturot, continua-t-elle en cherchant à me pénétrer avec un regard fixe et froid, nous avons quelques erreurs à réparer. Je m'étais trompée, Monsieur ; je croyais avoir affaire à un galant homme, je vois que je suis tombée entre les mains d'un manant. »

C'était une dernière façon de me tâter; je le compris, et reçus le compliment sans sourciller. On voulait une scène, je ne m'y prêtai pas.

« Le mot est dur, Madame, lui dis-je en prenant mon chapeau ; j'essaierai de le mériter. Si, dans trois jours, je ne suis pas remboursé de mes avances, j'enverrai les huissiers ici. »

Là-dessus je sortis fort content de moi, et lançai dans l'antichambre au feld-maréchal Tapanowich un regard plus féroce et plus provocateur que le sien.

Comme je l'avais promis, j'attendis trois jours : personne ne parut. En retour des sommes que j'avais comptées, la princesse avait souscrit quelques engagements, je les portai chez un huissier. On entama la procédure; elle s'acheva sans contradicteurs. Il y eut jugement par défaut, qui devint définitif, signification et tous les accessoires. Comme la somme était importante, le rôle des frais s'éleva à un chiffre considérable; j'espérais qu'une saisie m'indemniserait au moins de cela. Le dossier étant en règle, on prit jour pour instrumenter. Les recors frappèrent à la porte de l'hôtel; personne ne répondit. On passa outre en remplissant les formalités légales; on entra. O déception ! tout était dégarni, les murs étaient nus; il ne restait en fait de meubles, que six patères et quelques tringles de croisées. Les oiseaux, en dénichant, avaient emporté jusqu'à la paille de leur nid. J'en étais, outre mes deux cent mille francs, pour deux mille francs de frais de procédure. J'écrivis à Moscou, à Odessa, en Ukraine; on me répondit que la princesse Flibustofskoï était parfaite-

ment inconnue, et que, dans les cadres de l'armée russe, il n'existait aucun feld-maréchal du nom de Tapanowich. J'avais poussé la précaution jusqu'à parler de trois cent vingt-deux mille moutons saisis par l'empereur : on me répondit que l'empereur ne saisissait les moutons de personne et qu'il châtiait par d'autres moyens les boyards qui s'avisaient de lui désobéir. Dans tout cela, il n'y avait que les bords fortunés du Don qui ne fussent point chimériques, mais mon huissier lui-même fut obligé de convenir qu'on ne pouvait exercer aucune action raisonnable contre ce fleuve : la princesse avait abusé de son nom. Or quand un huissier déclare qu'il n'y a rien à faire, on peut s'en rapporter à lui.

Décidément, tout tournait contre moi : j'étais né sous une sombre étoile. Cependant cette dernière aventure me donna un courage que je n'avais point auparavant. Je n'avais plus à rougir vis-à-vis de ma femme; ma situation était régulière : je portais la tête comme un homme qui a sur les épaules un poids de moins. Pour compléter ce retour, je n'avais plus qu'un aveu à faire et un pardon à demander. Je connaissais Malvina, je savais quels trésors de bonté renfermait son cœur; aussi cherchais-je une occasion pour amener une explication décisive. Malheureusement, madame Paturot ne s'y prêtait pas : dès qu'elle me voyait entamer ce chapitre, elle avait un talent inouï pour détourner la conversation. Tantôt c'était un enfant à soigner, tantôt une vente à faire; le soir elle était trop fatiguée, le matin trop pressée de descendre. En attendant, il fallait rester avec mon secret et avec mon aveu sur les lèvres. Je n'y tins pas : un jour, après déjeuner, j'arrêtai ma femme par le bras au moment où elle allait s'esquiver pour se remettre à la besogne :

« Bibiche, lui dis-je, assieds-toi donc : j'ai quelque chose à te dire.

— Nenni, nenni, répondit-elle en m'embrassant sur le front; les pratiques m'attendent. La vente va souffrir.

— Une minute seulement, Malvina.

— Non, mon homme, c'est autant de volé à nos enfants. Jérôme, ajouta-t-elle en poussant un soupir, nous ne leur avons fait que trop de tort à ces pauvres chéris.

— A qui le dis-tu? m'écriai-je en sentant mon œil se mouiller; c'est moi qui suis un infâme, un mauvais père, un mauvais mari. Figure-toi...

— Un tas de bêtises! Allons, mon homme, ne le prends pas comme ça. Qui est-ce qui n'a pas de torts dans sa vie? Suffit que le cœur reste bon, vois-tu!

— Mais non, chouchoutte, ce n'est pas tout; il faut encore savoir se conduire, ne pas donner dans les intrigantes...

— Ah! bien oui; la vie est pleine de ça, mon homme! Eh bien, quoi! Tu auras été dupe d'une commère, d'une soi-disant princesse...

— Tiens, tu le sais!

— D'une princesse de comédie, qui t'a plumé, houspillé, trompé, berné.

— Comme c'est ça!

— Jérôme, mon bon Jérôme! Nous nous sommes promenés tous les deux dans la lune pendant deux fois trois cent soixante-cinq jours. Nous en revenons, c'est bien: il n'y a que nos pauvres petits poulets qui en auront souffert. Le reste, vois-tu, c'est zéro. Un coup d'éponge sur le passé, mon homme, Je ne te dis que ça.

— Toujours la même, cette bibiche! Tiens, Malvina, tu m'aurais ôté de dessus la poitrine un poids de six cent mille kilogrammes, que je ne serais pas plus soulagé.

— Il n'y a pas de quoi, mon chéri. Ainsi c'est convenu, ne pensons plus qu'à nos enfants. De ceux-là, Jérôme, tu peux m'en parler du matin au soir; ça me remet, ça restaure, ça me chasse mes mauvais souvenirs. S'il me reste un peu de courage, c'est pour eux; un peu d'illusion, c'est

pour eux. Ces agneaux adorés, à nous deux, nous les tirerons bien de peine. J'irai gratter la terre, s'il le faut, Jérôme.

— Et moi donc, Malvina.

— Eh bien, alors, ajouta ma femme en m'embrassant de nouveau, laisse-moi descendre au magasin. Je n'y vends pas une paire de chaussettes sans songer à eux; ça me rafraîchit le cœur. Pauvres poulets! hier cent mille livres de rente, aujourd'hui rien!

— Je suis un indigne, je me battrais, bibiche.

— Chacun ses fautes, mon pauvre Jérôme; mais Dieu est bon et la vie est longue. «

XXIX.

L'INSTITUTEUR CHEVELU. — LA BOSSE DU THÈME GREC.

Parmi les économies auxquelles il fallait alors se résigner, il en est une que nous ajournions sans cesse. La maison avait été réduite autant que possible, et l'ordre le plus sévère y régnait désormais. Plus de fantaisies ni de jouissances de luxe, la toilette était devenue modeste, l'ordinaire aussi : l'essaim des parasites avait pris la volée. Tout cela nous l'avions fait sans hésitation et sans regrets : le sacrifice ne portait que sur nous. Mais il fut bientôt question d'appliquer à nos enfants ce système de réductions successives. Mon aîné, Alfred, était entré depuis sept mois dans une institution en vogue, j'avais choisi la plus célèbre, par conséquent la plus coûteuse. Sur ce point, ma générosité était aveugle et sans limites : je ne marchandais sur rien, ni sur les prix, ni sur les articles. Alfred devait avoir tous les maîtres, suivre tous les exercices, épuiser en un mot le programme de l'établissement. C'était une manière de faire éclater ma tendresse : je fus compris. Les premiers mémoires s'élevèrent à des sommes fabuleuses,

je payai jusqu'aux centimes; il me semblait qu'ils devaient retomber en soins et en attentions sur la tête de mon enfant.

J'allais souvent voir l'aîné de ma race dans l'institution où je l'avais placé. Le local était heureusement choisi : des cours, un grand jardin, des dortoirs spacieux, des salles bien chauffées et bien éclairées, tout était fort convenable, même aux yeux d'un père : la cage n'attristait pas le regard, les oisillons pouvaient s'y habituer. Je demandai à goûter le potage; il était excellent; j'appris plus tard que la marchandise ne répondait pas toujours à l'échantillon. Du reste, la supercherie était fort inutile; car la chose que les écoliers amnistient le moins facilement, c'est la soupe du pensionnat. Aucune de leurs colères n'est plus opiniâtre que celle-là; ils oublient les *pensums*, ils oublient les retenues, ils pardonnent même aux pions de l'établissement : ils ne pardonnent jamais à la soupe. C'est une haine qui ne s'éteint qu'à la sortie; et encore!

Le chef de cette institution est l'un des hommes qui ont le plus contribué à mettre l'éducation de l'enfance au niveau des idées modernes. Trois ans auparavant il n'avait sous la main qu'un méchant petit pensionnat, à peine au-dessus d'une école primaire. Les familles du quartier envoyaient chez lui de mauvais drôles d'externes pour obtenir un peu de tranquillité dans le foyer domestique. Ces chenapans, entre cinq et huit ans, apprenaient là, entre autres notions essentielles, qu'un être policé ne marche pas sur les genoux, et que le dernier mot de la civilisation humaine ne consiste pas à se fourrer obstinément les doigts dans le nez. L'instituteur dressait ces jeunes sauvages, et leur donnait à dévorer les pommes vertes de son jardin. Quelques éducations brillantes en ce genre lui firent un nom, et le cercle de ses relations s'étendit. Alors, il inventa deux choses qui étaient méconnues avant lui et qui prirent l'enfance par l'endroit sensible; je me plais à déclarer qu'il n'y a point de jeu de mots là dedans. D'une part,

il inventa la gymnastique, appliquée au redressement de l'intelligence; de l'autre, il inventa le transport des marmots en voiture. C'étaient deux idées de génie : la gymnastique et la voiture étaient imaginées, sans doute, mais l'instituteur trouva la manière de s'en servir. De là sa fortune et sa gloire.

Ce succès dans la surveillance du bas âge ouvrit à notre instituteur des perspectives nouvelles. Il se dit que l'art du pensionnat était encore au berceau, et qu'en appliquant à cette industrie les procédés des découvertes récentes, entre autres la vapeur et la mécanique, on confectionnerait des éducations d'un meilleur débit. Bien des préjugés régnaient dans sa partie : on exerçait la profession terre à terre; on élevait les enfants en vue d'eux-mêmes et non de l'institution; on ornait leur esprit, on formait leur cœur sans songer le moins du monde à en faire une enseigne pour l'établissement; on oubliait trop qu'une industrie est une industrie, qu'une spéculation est une spéculation. Ces réflexions amenèrent l'instituteur à envisager l'éducation au point de vue utilitaire, à calculer ce qu'elle peut rendre à un entrepreneur qui exploiterait la chose en grand et avec des procédés particuliers. Il comprit qu'il y avait là une mine d'or; il se lança, ouvrit un commerce d'enfants, de curiosités latines et grecques, de merveilles assorties. C'était toute une révolution.

Pour faire accepter l'idée, il fallait la répandre. Jusqu'alors personne n'avait spéculé sur l'enfance, à raison d'un franc vingt-cinq centimes la ligne. On ignorait l'art de fasciner le père de famille par un entrefilet de journal, un fait Paris, ou même ce que l'on nomme techniquement une réclame. Le moyen est d'autant plus triomphant qu'il n'était point usé. Un journal est un insidieux confident qui laisse des traces dans les esprits les plus distraits. On ne sait où l'on a lu, par exemple, que l'institution Roustignac est la première des institutions, que les pairs de France y placent

leurs rejetons, et que le pacha d'Égypte y entretient un enfant de son dix-huitième lit; on ne sait où l'on a lu cet éloge, et pourtant il fait partie intégrante de nous-mêmes et de la somme de nos connaissances. Nous l'adoptons; nous en faisons part à nos amis. D'où cela vient-il? Peu importe. L'idée circule, elle fait son chemin. On a ainsi créé des tailleurs de génie et des pommades souveraines : il ne s'agissait plus que d'appliquer le moyen à l'instituteur.

Ce fut le triomphe du grand homme dont je parle : il savait par quelle variété d'influences on agit sur le public, et quels langages divers il convient de faire entendre à des crédulités de toute nature. Jamais souplesse plus ingénieuse ne fut déployée dans une œuvre plus difficile. Chaque journal recevait le mot le plus propre à agir sur sa clientèle.

Dans le journal de l'opposition, on lisait :

« L'institution de Roustignac est l'une de celles qui professent avec le plus de « franchise le respect de nos libertés. Le vénérable Lafayette a promis d'y envoyer trois de ses petits-fils; le président des États-Unis vient d'y expédier « son neveu; et la Grèce régénérée y entretient dix-huit descendants de Léonidas. Le local est vaste et aéré, la nourriture abondante et saine... Il y a des « maîtres d'escrime et d'équitation. »

Dans le journal conservateur on lisait :

« La révolution de juillet a fait éclore une institution dont le besoin se faisait « généralement sentir, l'institution Roustignac. Pour la première fois en France, « l'éducation y a pris une teinte professionnelle, sans que les études universitaires y soient pour cela négligées. Il y a des maîtres de comptabilité, de tenue « de livres et d'histoire naturelle. Les mathématiques y sont en honneur : l'institution a fait recevoir quinze élèves sur seize à l'école polytechnique, dix-huit à « l'école navale, douze à l'école normale. Les princes sont venus visiter l'établissement, et S. M. a daigné faire témoigner à M. Roustignac toute la satisfaction qu'elle éprouve pour une création qui honore son règne. Le local est « vaste et aéré, la nourriture, etc., etc... Il y a un maître de natation et un maître « de danse : ce dernier enseigne comment on saluait dans l'ancienne cour. »

Dans le journal légitimiste, on lisait :

« Il ne restera plus bientôt d'institution où les pratiques religieuses soient en honneur. Cependant, nous devons signaler une exception consolante, celle de

« l'institution Roustignac. Les exercices de piété y sont suivis de la manière la plus « régulière. Deux prêtres sont attachés à l'établissement ; l'archevêque de Paris « y a dernièrement confirmé soixante-deux élèves. Le local est aéré, etc., etc... « Il y a un maître de plain-chant. »

Outre ces nuances politiques, il y avait encore des nuances domestiques, pour ainsi dire, et le chapitre des séductions de famille.

Pour les mères sensibles, on disait :

« C'est madame Roustignac elle-même qui préside à la toilette matinale des « enfants, qui les fait laver sous ses yeux, peigner, décrotter, brosser, comme « le ferait la maman la plus attentive. Le local est, etc., etc... Il y a des bar- « rières en fer devant les bassins et des grillages aux croisées. »

Pour les pères vaniteux ; on disait :

« L'institution Roustignac tient toujours le haut bout dans les solennités uni- « versitaires : trente prix au grand concours, cent cinquante prix au collége, en « tout, trois cent vingt-quatre nominations, voilà son lot. C'est elle qui a fourni « l'élève Patouillot, couronné trente-six fois, et l'élève Mistigri, fils d'une de nos « illustrations littéraires. Le local est, etc., etc... On garantit le succès aux pa- « rents doués eux-mêmes de quelque intelligence. »

Qu'on juge de l'effet de ces annonces alors nouvelles : le pensionnat Roustignac fit alors fureur ; on y expédiait des sujets, francs de port, des quatre coins de la France. Notre industriel fit le difficile. il refusa quelques marmots notoirement scrofuleux ; autre moyen de flatter ceux qui étaient admis. Bref, ce fut une fortune sans égale. L'instituteur s'en montra digne : le succès ne l'enivra pas. Il comprit le premier que la lutte universitaire allait devenir la pierre de touche des institutions, et avant tous les autres il s'y prépara. Ce n'était pas d'ailleurs un industriel ordinaire et sans études. Il savait à quel point la nourriture du corps peut modifier les forces vivantes : il résolut d'appliquer ce système à la nourriture de l'esprit. Ainsi, plus d'une fois il avait entendu citer cette histoire d'un berger anglais qui transformait à son gré les bœufs et les moutons, modifiait, à l'aide du

régime, la grosseur et le poids des os, le volume du squelette, portait à volonté la graisse sur le gigot ou sur le filet, diminuait l'entre-côte ou renforçait le gîte à la noix. Il savait aussi que ce régime, appliqué aux hommes, avait eu un certain succès; que l'on dressait par ce moyen des boxeurs et des jockeys, les uns pour l'industrie du coup de poing, les autres pour jouer le rôle de fantômes. On obtenait de la sorte, à l'aide de l'alimentation et de l'exercice, des membres presque artificiels, mais parfaitement propres au pugilat et à la course des chevaux. L'idée était ingénieuse : il ne s'agissait plus que de l'appliquer à l'enfance.

L'institution Roustignac eut encore cet honneur; elle inventa le culte et l'éducation des spécialités au point de vue du concours universitaire. On y créa la catégorie du thème grec, celle de la version grecque, celle du thème latin et de la version latine. L'histoire, le discours français, la géographie, les mathématiques, enfin, toutes les branches de l'enseignement eurent un noyau de lévites plus particulièrement chargés de les desservir. On pratiqua sur les élèves le système suivi sur les bœufs et les moutons, ou, si l'on veut, sur les boxeurs et les jockeys : on les dressa en vue d'un résultat donné et spécifié; on alimenta l'esprit de manière à ce que la substance se portât plutôt sur une partie de l'intelligence que sur l'autre, et que le discours latin ne nuisît pas, par exemple, à la version française. Voilà quelle fut la découverte, l'invention de l'instituteur auquel j'avais confié l'aîné de ma race. Cet homme était aussi grand que modeste : il n'a pas même pris de brevet de perfectionnement; aussi a-t-il été volé effrontément par ses confrères.

Depuis que mon Alfred suivait les cours de l'institution, il était devenu un puits de science. La pauvre Malvina ne pouvait plus se faire comprendre de son fils. On eût dit que le petit drôle avait oublié le français; il n'avait que du grec à la bouche : c'était adorable. Quand je l'interrogeais amica

lement sur ses études, il ne se laissait jamais interloquer.

« Eh bien, Alfred, lui disais-je, nous mordons, n'est-ce pas? Que dit le papa Roustignac? est-il satisfait?

— *Onos*, *l'âne qui si bien chante*, me répondait le petit helléniste.

— Et l'ordinaire, en es-tu content, mon chou? ajoutait Malvina. Si tu n'es pas bien nourri, il faut le dire : ton père se plaindra.

— *Agathos*, *bon*, *brave à la guerre*, » répliquait mon héritier.

Ainsi du reste. Il épuisait les *racines grecques* de Port-Royal, je crois : il n'avait que du grec à la bouche; les compatriotes de Léonidas ne l'auraient pas renié. A huit ans savoir du grec! entretenir une conversation en grec! Cela tenait du prodige. Mon cœur de père en tressaillit de joie. Malvina eût préféré une langue moderne.

Eh bien, telle était la rigueur du temps, qu'il fallait interrompre brusquement une éducation aussi brillante, couper les ailes à ce génie naissant. L'institution Roustignac avait poussé le mémoire trimestriel à un degré de perfectionnement où ma bourse ne me permettait plus d'atteindre. C'était un cruel et dernier sacrifice; il fallait pourtant s'y résoudre. Quelques jours avant l'expiration du trimestre, je me rendis à l'institution pour déclarer à l'honorable industriel que mon fils allait lui être enlevé. Je ne croyais pas que cette mesure pût souffrir la moindre difficulté; mais à peine eus-je décliné le but de ma visite, que le visage de l'instituteur se rembrunit.

« Vous rendre Alfred, monsieur Paturot! vous n'y songez pas. Impossible, Monsieur, impossible. Jamais, Monsieur, jamais.

— Monsieur, c'est mon fils, il me semble.

— C'est possible, monsieur Paturot, mais c'est aussi notre premier thème grec, un sujet précieux, Monsieur, avec la

bosse du thème grec très-prononcée, Monsieur. Nous l'enlever! peste! et en faveur de qui? »

En prononçant ces paroles, le père Roustignac se promenait à grands pas dans l'appartement et trahissait ses impressions dans un monologue entrecoupé :

« Qui me joue ce tour-là? Je parie que c'est Barbichon! Oui, c'est Barbichon, ajouta-t-il en se frappant le front : il vient de faire voyager en province pour se procurer un thème grec de quelque valeur. Ah! Barbichon, tu veux me souffler mes thèmes grecs! Eh bien, nous verrons. Tu as renchéri de cinq cents francs pour avoir la version latine qui m'a battu au dernier concours; mais tu ne me subtiliseras pas celui-ci, mon petit. »

J'écoutais ces doléances sans en comprendre toute la signification : enfin, quand l'instituteur parut plus calme, je me retournai vers lui pour lui renouveler ma demande :

« Assez, monsieur Paturot, je vous comprends et vais droit au fait. Quelles sont vos conditions? combien exigez-vous? »

Je crus rêver : les rôles étaient intervertis. L'instituteur remarqua mon hésitation et insista :

« Quelles que soient les offres que l'on vous fasse, Monsieur, je vous demande la préférence. J'y ai quelques droits.

— Vraiment, Monsieur, je ne vous comprends pas, lui dis-je. Mes moyens de fortune ne me permettent plus désormais... »

A peine avais-je prononcé ces mots, que la figure de l'instituteur s'épanouit :

« Eh! n'est-ce que cela, cher monsieur Paturot? que ne parliez-vous? Votre Alfred est un trésor, un thème grec comme je n'en ai jamais eu. Nous le garderons, père fortuné, nous l'élèverons pour l'honneur de l'hellénisme

— En vérité!

— Nous l'habillerons, en sus, si vous le désirez, monsieur Paturot! Un enfant comme celui-là, un premier thème!

tenez, vous m'avez fait peur. Je vous ai cru vendu à un concurrent.

— Moi, oh! quelle idée!

— Monsieur Paturot, j'adopte votre enfant : il achèvera ses études dans l'institution; non-seulement je le promets mais je le signe; nous allons passer un acte.

— Votre parole suffit.

— Du tout, nous allons signer, c'est plus sûr. Un thème grec de cette force! j'aurais envoyé dix voyageurs en province, qu'ils n'en auraient pas trouvé de pareil. »

Je fis ce que voulait l'instituteur : il s'engagea à garder mon fils sans indemnité, et moi je promis de le laisser dans le pensionnat tant que dureraient ses études. Sans savoir jusqu'où pourraient aller les écarts d'une destination spéciale, je venais de vouer mon Alfred au thème grec, comme on voue un enfant au blanc. Le père Roustignac avait frappé à coup sûr : mon fils ne démentit pas l'horoscope. Au bout de l'année scolaire on put lire dans tous les journaux :

« Le jeune Alfred Paturot, de l'institution Roustignac, a eu l'honneur de dîner « avec le ministre de l'instruction publique. On sait que cet élève a obtenu le « premier prix de thème grec au concours. C'est le plus beau succès de ce genre « depuis la création de l'Université. »

En me félicitant de ce résultat, l'instituteur ajoutait :

« Monsieur Paturot, envoyez-moi donc votre cadet; nous le ferons mordre à la version latine. »

XXX.

LE CAPITALISTE D'OSCAR. — CLICHY.

Malgré des efforts inouïs, la maison Paturot s'éteignait sous le poids des escomptes : on n'emprunte pas impunément à quinze et vingt pour cent. De l'usure décente, j'étais des-

cendu jusqu'à l'usure éhontée; l'argent n'arrivait plus chez moi qu'au prix de démarches poignantes et de sacrifices accablants. La chose en vint au point, qu'à bout de ressources, un jour j'allai chez Oscar, malgré la promesse que j'avais faite à Malvina de n'y plus mettre les pieds; je le savais ingénieux, fertile en expédients.

« N'est-ce que cela ? me dit-il après m'avoir écouté; viens. Jérôme, je vais te conduire chez mon capitaliste. »

Le capitaliste d'Oscar!!! Le peintre ordinaire de Sa Majesté avait un capitaliste!!! Qui l'eût pensé? Dans tous les cas, la découverte était assez curieuse pour mériter d'être vérifiée. J'acceptai donc l'offre. Le rapin donna une couche de vert à un Faune qu'il traitait par son procédé ordinaire, quitta sa blouse, se vêtit, prit son chapeau, et nous partîmes. Le capitaliste d'Oscar dédaignait d'habiter le quartier de la finance; il occupait, entre le Palais-Royal et le Louvre, dans une des ruelles qui débouchent sur la rue Saint-Honoré, une maison qui lui appartenait et qu'il habitait seul. Je crus d'abord que nous allions voir paraître un de ces types d'usurier consacrés par la tradition et illustrés dans les romans; je me figurais d'avance un vieillard sec et décharné, habitant un galetas garni de curiosités empaillées : ainsi le voulait la tradition. Quelle fut ma surprise lorsque, au delà d'une porte assez malpropre, j'aperçus un intérieur fort bien tenu, des escaliers cirés, des portières en velours, une antichambre, un salon, un cabinet somptueusement meublés. C'est dans cette dernière pièce que nous reçut le capitaliste d'Oscar, jeune homme de trente ans environ, élégant et poli, n'ayant dans les formes rien d'usuraire, ni les ongles crochus, ni les lèvres pincées, ni l'œil caverneux. Je n'en revenais pas.

Oscar me présenta à lui et exposa mon affaire. Le capitaliste souriait avec grâce; évidemment, la négociation allait réussir. Pas le moindre signe de mécontentement, de mauvaise volonté; pas de question pénible, indice de défiance.

On eût dit un ami qui allait mettre son coffre à ma disposition, sans garantie comme sans réserve : c'était lui qui semblait être mon obligé. Quelle découverte qu'un tel capitaliste! Je ne m'étonnais pas qu'Oscar s'en fût jusque-là réservé le monopole.

« Monsieur Paturot, me dit-il avec une voix caressante, il vous faut 20,000 francs ; je les ai à votre service.

— Ah ! Monsieur, lui dis-je, que de grâce !

— Vous réglerez cela comme vous le voudrez.

— Monsieur, monsieur, répondis-je, ce serait trop : j'en passerai par les conditions d'usage.

— Du tout, ce sera à votre choix. Vous me nantirez comme vous l'entendrez, en filoselle, en flanelle, en châles de cachemire, en perles de Golconde, en lingots d'or ! c'est absolument à votre discrétion. »

Le désintéressement du capitaliste s'expliquait : il prêtait, mais il voulait un gage. Cette proposition donna un autre tour à mes idées. Il me restait un fonds de magasin d'un écoulement difficile, impossible même : je crus que l'occasion était favorable pour me procurer de l'argent sur cette valeur morte ; je l'offris au prêteur.

« Très-bien, Monsieur, très-bien, me dit-il ; faites la note de votre dépôt. Peu importent les articles. »

J'avais cet état dans la mémoire ; je le dressai fort exactement, en l'accompagnant d'un désistement en faveur du capitaliste.

« Monsieur Paturot, me dit-il alors, je vous sais un honnête homme. Évaluez vous-même les marchandises que vous me donnez en nantissement, et je vous en avancerai le montant tout entier.

— Monsieur, lui dis-je, voilà qui est parfaitement loyal de votre part. C'est me piquer au jeu ; je ne démériterai pas de votre confiance. »

En effet, pour répondre à ce bon procédé, je mis une dis-

crétion exemplaire dans mes évaluations ; cependant elles s'élevaient à vingt-deux mille francs.

« Vingt-deux mille francs, c'est parfait ; vingt-deux mille francs, vous les aurez, Monsieur.

— Cependant, ajoutai-je, si vous voulez ne donner que vingt mille francs pour plus de sécurité, j'y souscrirai.

— Non, monsieur Paturot, ce sera vingt-deux mille francs, me répliqua-t-il avec le plus aimable sourire ; l'affaire n'aura lieu qu'à cette condition.

— Vraiment, Monsieur, on n'est pas un plus galant homme que vous.

— Malheureusement, monsieur Paturot, ajouta le capitaliste en roulant des yeux attendris et laissant échapper un soupir étouffé, vous venez un peu tard. J'ai prêté hier cinquante mille francs à un fils de famille en train de se ruiner. Il ne me reste que six mille francs en caisse. Il faudra attendre trois semaines pour le reste. Quel dommage ! »

J'étais joué ; le drôle savait que je ne pouvais pas attendre, il m'avait ainsi conduit peu à peu jusqu'à la limite de mes propositions sans se livrer, sans démasquer ses batteries. Je voyais que nous allions retomber dans les vieux moyens de comédie. Mais qu'y faire, hélas ! Six mille francs en numéraire, c'était quelque chose ; j'attendis le choc de pied ferme.

« Cependant, Monsieur, poursuivit-il d'un ton plus sérieux, si quelques marchandises d'un débit très-courant pouvaient vous convenir, pour les seize mille francs qui complètent votre somme, nous verrions à en finir tout de suite. »

C'était là le nœud du marché, une réminiscence de Molière. Je me voyais déjà obligé de choisir entre le *fourneau de brique, fort utile à ceux qui sont curieux de distiller*, et la *tenture de tapisserie représentant les amours de Gombaud et de Macée ;* j'avais à me charger des *mousquets garnis de*

nacre de perle, du *lézard empaillé garni de foin*, du *trou-madame* et du *luth de Bologne*. Eh bien, il y a dans la vie des moments de vertige tels, que ni la réflexion, ni la honte d'être dupe, ne peuvent arrêter un homme. Le capitaliste d'Oscar connaissait ses justiciables ; il vit que je lui appartenais.

Nous nous levâmes, et il me conduisit dans ses magasins ; la maison entière était un bazar ; tous les étages étaient encombrés d'objets de pacotille, de marchandises hétéroclites, d'articles de bric-à-brac. Le propriétaire paraissait fier de ce magnifique assortiment.

« Monsieur Paturot, me dit-il en reprenant son air affectueux, vous êtes député ; vous avez droit à tous mes égards. J'ai souvent fait des affaires avec des députés, même avec des pairs de France ; je suis connu des hommes d'État. Beaucoup de procédés, voilà mon titre ; les personnes qui traitent avec moi s'en souviennent. Voyez, poursuivit-il en me montrant la plus abominable collection de camelottes qui ait jamais paru sous le ciel, voyez, choisissez là-dedans Je ne vous impose rien, ni les prix, ni les articles. Voici une partie de cages d'oiseaux d'un goût charmant, dont un spéculateur m'a offert hier cinq mille francs, pour les expédier aux Canaries ; je vous céderai cela pour quatre mille francs. Voici des tuyaux de pipe qui prennent chaque jour de la valeur par suite de l'accroissement du nombre des fumeurs : trois mille francs ; c'est pour rien. Voici douze cents casquettes de loutre, six cents bottes à l'écuyère, deux mille boîtes de pains à cacheter, trois cents polichinelles, cinquante-six mille cure-dents en bois des Iles, huit cents emplâtres de poix de Bourgogne, cent deux mille pois à cautère accompagnés de trois mille serre-bras, sept cents souricières en fer galvanisé, huit mille pinces à épiler, onze cents accordéons, mille flûtes à l'oignon, cinq cents daguerréotypes, dix-huit mille statuettes complétement nues...

— Assez, lui dis-je, étourdi par ce bruyant inventaire. Je vais choisir mon lot.

— A votre aise, monsieur Paturot, je vous laisse : vous êtes maître de mes richesses, disposez-en comme bon vous semblera. »

J'achevai cette triste affaire : en retour d'un gage réel, je pris des valeurs imaginaires, des cages d'oiseaux, des cure-dents, des souricières, des accordéons. Je ne voyais dans tout cela que les six mille francs que j'allais recevoir.

C'est ainsi que j'amoncelais un orage sur ma tête ; enfin il éclata. Un jour l'argent manqua pour parer à un paiement : ma signature resta en souffrance ; les protêts se succédèrent coup sur coup ; le bruit de ma déconfiture fut bientôt public. Je tins bon encore ; j'espérais épargner à mon nom la tache légale, et éviter la déclaration de faillite. Mes plus forts créanciers étaient bien disposés en ma faveur ; on me plaignait, on promettait de me secourir. Seul le capitaliste d'Oscar se montrait intraitable et me poursuivait à outrance : quoique nanti, il se prétendit à découvert, m'enlaça dans une procédure habile et expéditive, et avant que j'eusse pris mes mesures, obtint une contrainte par corps. Avec plus de sang-froid, j'aurais pu chicaner et gagner du temps ; malheureusement ma tête n'y était plus, elle succombait à tant d'épreuves. Il fallut donner ma démission de chef de bataillon et de député ; je restai nu et dépouillé sous le coup d'un jugement exécutoire. Les usuriers connaissent le prix du temps : dès que les pièces furent en règle, les gardes du commerce investirent mon domicile. Je fus épié, surveillé, saisi à l'improviste, et conduit à la prison de Clichy. A peine eus-je le temps d'embrasser Malvina, que je laissai en proie au désespoir.

Quand on arrive devant cet asile de douleurs ignorées, il est impossible de se défendre d'un sentiment d'angoisse et d'amertume. La prison n'est pas sombre par elle-même ; sa

situation, qui domine Paris, la vue de quelques jardins environnants, le bâtiment, d'un aspect moderne, n'ont rien qui repousse : mais est-il de belles prisons? D'ailleurs, les greffiers, les guichetiers, les grilles, les verrous, sont là pour rappeler le captif à cette douloureuse réalité que l'on nomme l'emprisonnement. Nulle part, il n'est plus navrant pour le cœur, plus lourd à la pensée. Dans la vie du malfaiteur, la prison occupe une place; il s'y est préparé, façonné de bonne heure; il la quitte sans joie, il la retrouve sans chagrin. Il a attaqué sciemment la société; la société se venge et le séquestre comme un être dangereux; c'est bien : des deux parts on est quitte. Mais la prison pour une dette d'argent, voilà où se trouve la véritable torture. Que les hommes frappés ainsi aient été conduits sous les verrous par l'imprévoyance ou par le besoin, la prison n'en est pas moins un coup de foudre pour eux, une peine à laquelle rien ne pouvait les disposer d'avance. Entre eux et leur famille s'élèvent désormais des grilles qui n'admettent que des rapports limités et insuffisants. Ces pauvres captifs tiennent au monde par tous les liens qu'il crée et qu'il honore; ils ont des femmes et des enfants dont ils sont les seuls soutiens, et l'emprisonnement atteint, condamne, tue souvent ces enfants et ces femmes. Ce n'est pas seulement une torture pour le captif, c'est une grave responsabilité pour la société.

L'emprisonnement pour dettes est une rigueur difficile à justifier, un legs des temps barbares. A part quelques exceptions, elle se réduit toujours à ceci : demander à un homme de l'argent et le mettre dans une situation où il ne peut en gagner. Pour juger la contrainte par corps, il suffit d'être allé une seule fois dans son temple; il suffit de voir qui elle frappe, et au profit de qui. Dans un ordre un peu élevé de relations financières personne n'en use, si ce n'est à l'état de gageure. Restent donc alors, d'un côté, comme victimes, des fils de famille, de pauvres ouvriers, des hommes qui ont

livré légèrement leur signature, des gens du petit commerce ; de l'autre, comme incarcérateurs, des escompteurs sans pitié, des usuriers implacables ou des créanciers que la passion anime. Par une bizarrerie qui n'a pas été assez remarquée, la contrainte par corps n'atteint pas la classe en vue de laquelle elle a été surtout maintenue. C'est pour des actes et des engagements de commerce qu'elle est instituée, et la prison pour dettes ne renferme que très-peu de commerçants. Quand ils y entrent, c'est pour y passer ; la remise d'un bilan suffit pour qu'un sauf-conduit les délivre. Il ne reste donc dans cette enceinte que des hommes victimes d'une fiction, des malheureux frappés comme commerçants, et qui ne le sont pas.

Quand je pénétrai dans mon nouveau domicile, je fus effrayé d'y rencontrer surtout des hommes appartenant évidemment à la classe ouvrière. C'est là le gros des détenus, ce qui fournit à la prison le plus fort contingent. On y trouve des menuisiers, des ébénistes, des revendeurs, des marchands en détail ; enfin, les petits commerces et les petites industries de Paris. Dans cette classe de détenus, les sommes qui ont motivé l'incarcération sont toujours très-minimes, trois cents, quatre cents, cinq cents francs, que les frais d'huissiers et de procédure portent souvent au double. En enlevant à ces hommes la faculté de travailler, on leur a tout ôté, on a privé le ménage de pain, la famille d'asile. Aussi, ces infortunés se promènent-ils tristement dans la salle commune, honteux de leur désœuvrement, et avec la conscience des souffrances qu'il occasionne au dehors de cette enceinte maudite. On s'est trop habitué à regarder Clichy comme le purgatoire de quelques enfants prodigues qui y expient leurs fautes entre le champagne et leurs maîtresses. C'est là le moindre élément de la contrainte par corps : la prison pour dettes est l'asile de la privation et de la faim, et non de l'insouciance et de la débauche.

Qui croirait que, même dans cette enceinte, l'exploitation ait pu établir son siége? Cela est pourtant. Voici des hommes réduits à donner leur corps comme gage, et qui, faute d'une rançon, subissent les peines de la servitude : certes, c'est là une déclaration de misère difficile à décliner. Il y a des exceptions peut-être, mais, pour la masse, le dénûment résulte de l'incarcération. Eh bien, on trouve à gagner quelque chose sur ces malheureux. La loi, prévoyante à demi, a voulu que le créancier déposât trente francs par mois au greffe de la prison pour être appliqués aux aliments du débiteur; elle a oublié d'ajouter qu'aucune réduction ne pourrait être opérée sur cette insuffisante subvention. Or, voici ce qui arrive. L'État assure aux prisonniers le logement, mais non le mobilier et les objets de literie. On n'a une couchette que moyennant un prix de location. Où la spéculation ne se glisse-t-elle pas? Le captif paie donc l'usage du lit, des matelas, des chaises, des tables, des armoires, et les vingt sous se réduisent ainsi à quatorze ou seize sous, ou mieux soixante et dix ou quatre-vingts centimes. Soixante et dix centimes par jour, voilà quelle est la haute paie du peuple qui habite Clichy. Ces soixante et dix centimes supportent encore les bénéfices de la cantine. Quant au reste, il appartient aux fournisseurs du mobilier. L'eau même ne coule pas pour tout le monde à Clichy; on l'y vend. L'État devrait se montrer plus généreux vis-à-vis de gens qui paient de leur corps le droit de passer pour dénués de ressources.

Comme on le pense, j'arrivais là dans des conditions exceptionnelles. Par mesure de précaution, j'avais mis quelques pièces d'or dans mes poches, et à cette vue, le troupeau de guichetiers s'inclina profondément. Je ne marchandai sur rien, et distribuai à droite et à gauche des largesses qui me firent prendre pour un lord anglais. On me donna à choisir entre les cellules; j'arrêtai la plus propre dans les étages supérieurs. De là je dominais la ville entière et une portion

de l'ancien jardin de Tivoli. Le panorama était magnifique; les barreaux seuls assombrissaient la perspective. Je veillai à ce que le domicile que me fournissait l'État n'offrît rien de trop repoussant au premier aspect. Malvina allait venir; je voulais ménager sa sensibilité. Je me mis au courant des habitudes du lieu, je visitai le jardin, la salle commune, le restaurant, enfin tout ce que Clichy offre de curieux et d'utile. Au bout d'une heure de séjour j'étais déjà un hôte acclimaté à cette résidence.

Ainsi toutes mes gloires m'avaient conduit là, au milieu de cette population souffrante et déshéritée. Était-ce la peine de monter si haut pour aboutir à une semblable décadence? Je n'ai jamais été un grand philosophe; mais Clichy donnerait de la philosophie aux esprits les moins méditatifs. En jetant les yeux sur cette immense ville qui se déroulait à mes pieds et m'envoyait des bruits confus, involontairement je songeais au rôle que j'y avais joué; je repassais dans ma mémoire cette marche rapide dans le chemin des grandeurs, mon élection comme capitaine, puis comme chef de bataillon de la garde nationale, ma candidature électorale, et le succès qui l'avait couronnée, ma situation financière et commerciale si longtemps brillante, les fêtes dont j'étais l'âme, la phalange d'artistes et de savants qui venait de perdre en moi un Mécène, mes efforts dans la carrière oratoire, et l'insaisissable moment où j'avais failli devenir sous-secrétaire d'État. Quels souvenirs, et en quel lieu!

Pour me tirer de ce rêve, il me suffit de jeter les yeux autour de moi, dans ma cellule de huit pieds carrés, d'y voir cette cruche d'eau, compagne obligée du prisonnier, l'étroite couchette garnie d'un matelas, la chaise boiteuse et la table de sapin qui composaient tout le mobilier. Ce retour vers la réalité remplit mon cœur d'une douleur qui n'était pas sans charme. J'avais abusé de la fortune; je devais m'attendre à l'expiation.

XXXI.

CLICHY. — LA VISITE DU PHILANTHROPE. — LE MONT-DE-PIÉTÉ.

Il existe, dans le cercle des relations sociales, une foule d'exploitations qui ne pèsent en général que sur les hommes éprouvés par l'adversité. Les riches y échappent ou ne les subissent que volontairement; les classes aisées, les existences régulières n'en sont point atteintes. Le malheur seul reste donc le principal aliment de plusieurs industries, à partir de l'escompteur pour arriver au geôlier, en passant par l'huissier et le garde du commerce. Il faut que tout ce monde vive sur les positions embarrassées, les impose et les aggrave. Dès qu'on a descendu le premier degré de cette échelle fatale, on est livré à des mains qui, de charge en charge et d'expédient en expédient, conduisent infailliblement un homme à l'abîme. Vraiment la société n'a pas assez d'entrailles pour les êtres qu'atteint une sorte de déchéance; elle est tenue à plus de protection et plus d'appui envers ceux qui tombent; elle devrait empêcher qu'on ne se partageât ainsi leur dépouille. La chute est assez lourde et l'expiation assez cruelle pour qu'on n'y ajoute pas les tortures de l'exploitation la plus ingénieuse et la plus raffinée.

Sans rien dire ici qui puisse blesser aucune classe, et en rendant justice à ce qu'il y a d'honorable dans toutes, il suffit de jeter un coup d'œil sur ce qui se passe au vu et au su de chacun. Dans les termes les plus ordinaires, et surtout pour les sommes modiques, une somme se double par les frais de la procédure, et celui qui avec deux cent cinquante francs se serait libéré avant toute poursuite, ne voit guère lever son écrou à moins de cinq cents francs, quand les choses en sont allées jusqu'à l'incarcération. Les efforts désespérés qu'il a faits pour éluder la captivité ou pour en re-

culer le moment sont autant d'ajouté aux difficultés et souvent à l'impossibilité de la délivrance. On a vu quelquefois les charges s'élever dans une proportion plus forte encore, en dépit de la surveillance des magistrats et même des prescriptions de la loi. Sous le poids d'une servitude corporelle et d'un embarras de position, un homme ne conserve jamais l'idée bien nette de son droit, et devient presque toujours une victime résignée ; il ne se défend plus, il s'abandonne. Ce serait alors que la tutelle publique devrait intervenir d'une manière plus efficace, couvrir ces malheureux et les arracher à l'exaction. Des mesures bien simples suffiraient pour cela : un tarif de frais extrêmement modéré et une pénalité rigoureuse contre les hommes qui, en y dérogeant, essaieraient d'abuser de l'infortune. Avec une réforme dans ce sens et quelques exemples sévères, la chasse donnée au malheur n'aboutirait plus à une curée.

J'avais passé près de vingt-quatre heures à Clichy, sans que personne fût venu m'y voir, et, de la part de Malvina, un si long retard m'étonnait. Je n'accusais pas son cœur, mais je craignais quelque nouvelle catastrophe. Tant de secousses avaient ébranlé mon cerveau, que les idées les plus sombres l'assiégeaient. Seul dans ma cellule, je me laissais aller à un profond désespoir, quand un bruit me réveilla. C'était elle, c'était ma femme ; elle se jeta à mon cou, les yeux inondés de larmes :

« Mon Jérôme, s'écria-t-elle, enfin je t'ai rejoint ; ça n'est pas malheureux. Oh ! ces cerbères de porte-clefs ! j'ai cru que je n'en finirais pas. Tiens, que je t'embrasse encore, mon homme, ajouta-t-elle en se jetant dans mes bras. Vrai ! j'ai pensé mourir deux cent cinquante fois depuis hier. J'en pleurais des ruisseaux de larmes. Toi ici ! Dieu ! si ce pauvre oncle vivait ! »

Elle sanglotait, et disait tout cela d'une manière entrecoupée, en m'embrassant et s'essuyant les yeux.

« Oui, Malvina, voilà où je suis venu aboutir, à Clichy! La leçon est rude : plus d'amis, plus personne.

— Et ta femme donc, Jérôme! Pourquoi oubliez-vous votre femme, Monsieur? Il ne faut pas m'en vouloir, mon ami : je suis venue deux fois hier, mais porte de bois. Passé trois heures, plus d'entrée. Ça n'est pas tout : pour arriver ici, il faut un permis de la police, rue de Jérusalem, au fond de la cour, un particulier roide comme un clou. J'y vais le soir; ce monsieur était parti pour aller dîner avec madame son épouse. Ça a des femmes, à ce qu'il paraît. J'y retourne ce matin; autre ennui. Une heure de queue, mon homme, comme à la Porte-Saint-Martin; la prison donne, il faut croire. Enfin le respectable employé me délivre mon affaire. Tu n'as pas l'idée de cet air rogue : à empailler, quoi!

— Pauvre chérie, que de mal je te donne!

— Tu crois que c'est tout. J'arrive ici à la porte en deux temps; trois francs la course; le fiacre brûlait le pavé, un cocher de choix. Je montre mon permis, et je file vers le guichet. Ah bien oui! — Madame! qu'on me dit, madame! — De quoi? que je réponds, je vais voir mon mari avec l'assentiment de l'autorité. Vous ne connaissez donc pas la signature de vos chefs. — Si fait, Madame, mais il y a une formalité à remplir; veuillez passer au greffe. — C'est bien, que je réplique; seulement dépêchez-vous.

— A-t-on vu vexation pareille?

— Tu n'y es pas encore. J'entre, et je vois venir une femme qui me passe les mains sur le corps, sous le châle...., enfin, partout. A-t-on vu une horreur pareille? On me prenait pour de la contrebande.

— Ah! je devine, on voulait voir si tu n'entrais rien de prohibé, de l'eau-de-vie ou autre chose.

— Prohibé ou non, j'ai administré à la commère une poussée dont elle se souviendra. Tâter une femme ainsi : vilaine malhonnête!

— C'est le règlement de la prison.

— Je te dis qu'elle a eu sa poussée, et que si tout le monde lui en donnait autant, ça la dégoûterait du métier, la commère. Voilà.

— Toujours la même, cette Malvina. On peut le dire : toi, les grandeurs ne t'ont point changée.

— C'est bon, flatteur ! Mais parlons sérieusement. Jérôme, il faut sortir de cet antre, il faut en sortir.

— J'y ai songé depuis hier, chérie. En prison, il n'y a que la réflexion de libre : aussi se donne-t-elle carrière. Il n'y a plus à reculer, mon enfant : le nom des Paturot est destiné à une dernière épreuve. Je remettrai mon bilan, c'est le seul moyen qui me reste. Il est tout dressé ; tu le feras porter demain au tribunal de commerce.

— Et quand sortirais-tu, Jérôme ?

— Dans quelques jours, Malvina, avec un sauf-conduit du juge : un huissier viendra lever l'écrou.

— Dans quelques jours, pas plus tôt : tu resterais une semaine dans cet enfer ! Ça ne me va pas !

— Comment faire ?

— Écoute, Jérôme, tu as ton moyen, suis-le ; moi, mon homme, j'en ferai à ma tête. Ces murailles me tombent sur les épaules ; je ne te dis que ça. Embrasse-moi vite, que je file : j'ai des affaires en ville, vois-tu. Adieu, mon pauvre mouton, adieu ! Et soyez sage surtout ; ne vous émancipez pas trop, » ajouta-t-elle en me tapotant sur les joues.

Elle disparut comme une biche, et de toute la journée je ne la revis pas. Je savais qu'elle s'occupait de moi, cela me consolait. J'essayai de me mêler au mouvement de la maison, je descendis au billard, dans le cabinet de lecture, dans la grande salle commune, où se confondent les prisonniers. Tout respirait la tristesse ; l'odeur même du local avait quelque chose de nauséabond. Cependant, ce jour-là il était facile de remarquer un air de propreté inaccoutumé. On attendait la

visite d'un philanthrope connu qu'accompagnait le préfet de police. Dans ces occasions, la sollicitude des directeurs des prisons prend tout à coup un ressort extraordinaire. Ils se souviennent du procédé de Potemkin, et des villages postiches dont il sema l'itinéraire de Catherine de Russie. Par le même coup de baguette, les directeurs redorent et vernissent la cage de leurs administrés, et s'efforcent de donner à la prison un air de luxe et de fête. Les visiteurs trouvent que c'est là un séjour charmant dans lequel on doit nécessairement se plaire : ils félicitent le directeur, et tout est dit. Une note hyperbolique, insérée dans les journaux, complète l'inspection; après quoi on passe à d'autres prisons et à d'autres exercices.

Le philanthrope qui devait accompagner le préfet de police est un homme qui s'est fait en ce genre une réputation européenne. Toutes les maisons de détention le connaissent; les bagnes ont longtemps retenti de ses louanges. On lui doit l'amélioration du scélérat au point de vue du tête-à-tête et de l'influence personnelle. Quand il avait gardé un forçat ou un réclusionnaire pendant une demi-heure seulement, il le renvoyait parfaitement amélioré. Ce malfaiteur pouvait désormais prétendre à tout; il avait droit au prix Montyon. Le philanthrope comptait dans sa vie une multitude de conversions éclatantes : il avait peuplé les bagnes de moralistes qui lui étaient dévoués, et y propageaient ses leçons. Jamais spectacle plus édifiant ne fut offert dans l'asile du crime. De quelque attentat qu'un homme se fût rendu coupable, assassin, parricide, peu importe, entrepris par le philanthrope, il cédait, et donnait dès lors l'exemple de toutes les vertus. Les natures les plus rebelles furent ainsi domptées, et il y eut un instant où les âmes pures étaient en si grand nombre dans les bagnes, qu'en comparaison la société paraissait peuplée de chenapans. C'était un danger très-grave. Pour le conjurer, il fallut prier le philanthrope d'améliorer moins complétement

le détenu, afin que la société n'eût pas autant à rougir.

Le philanthrope se rabattit alors sur l'alimentation du prisonnier, et chercha par quelles substances il pourrait se rendre agréable à cette classe intéressante de la société. Le potage de ses protégés se composait communément, soit de bœuf ou de porc salé, soit de bœuf ou de porc frais accompagnés de haricots : nourriture insuffisante ! inhumanité gratuite ! On avait sous la main les éléments des meilleurs consommés, des gélatines les plus substantielles, et, avec cette barbarie qui caractérise les industriels, on en faisait de petits sifflets, des jeux de dominos, des becs de parapluie et autres ustensiles peu pénitentiaires. Le philanthrope exécuta une rafle générale sur ces objets d'art, et les convertit en potages et bouillons alimentaires. Les détenus moururent d'inanition, mais bénirent leur ami ; c'était encore une manière de les amender. Depuis ce temps, le philanthrope vit partout des soupes salutaires et économiques ; il en vit dans les vieilles casquettes et dans les collets des habits, il en vit dans les feutres des chapeaux portés avec persévérance. Tout à ses yeux se transformait en potages, ce fut la seconde phase de sa gloire : elle fit autant de bruit que la première. Les mêmes journaux qui avaient célébré l'amélioration du détenu célébrèrent les perfectionnements de la gélatine : après avoir agi sur les cœurs, le philanthrope se portait au secours des estomacs, et visait à procurer des indigestions aux mêmes bagnes qu'il avait peuplés de moralistes.

Tel était l'homme célèbre qui honorait Clichy de sa visite. Il fut reçu à la porte par le directeur, qui l'attendait de pied ferme et connaissait le pèlerin. Ils échangèrent un regard amical, et l'inspection commença. On parcourut les salles, les cellules, la cuisine. Malheureusement quelques quartiers de bœuf y étaient pendus au croc. Ce spectacle rembrunit le visage de l'inventeur de la soupe aux dominos : il parut se scandaliser de voir que l'on nourrissait Clichy par un pro-

cédé si arriéré et si vulgaire; aussi s'en vengea-t-il en passant dans la salle commune, où se trouvaient de grands bancs en cuir que l'usage avait horriblement graissés.

« Directeur, s'écria-t-il en se tournant vers ce fonctionnaire, quand vous réformerez ce meuble, n'oubliez pas que vous avez là d'excellents consommés. Je vous en donnerai la recette. C'est divin au goût, et tout à fait économique. »

Ainsi parla le philanthrope, tout en cherchant de l'œil, dans la phalange des détenus qui remplissaient alors la salle, s'il n'y en avait pas quelqu'un qui fût susceptible d'être amélioré. L'examen du personnel ne parut pas le satisfaire, et cela se conçoit. Il lui fallait de grands criminels, des scélérats fieffés, et il n'y avait là que de fort honnêtes gens. Aussi l'inspection fut-elle courte. L'essentiel était d'avoir paru sur les lieux, afin de justifier la note que l'on devait insérer dans les journaux du lendemain.

— « M***, ce philanthrope que l'Europe nous envie, a visité hier la prison de « Clichy, et s'est montré satisfait de la tenue de l'établissement, comparable « à tout ce que l'on connaît de mieux en ce genre en Angleterre, en Prusse et en « Amérique. Il a obtenu une audience de Leurs Majestés pour leur rendre compte « des résultats de cette inspection. On ne saurait trop accorder d'éloges à cette « sollicitude active qui éclate en soupes économiques, etc. »

La comédie était jouée; la prison reprit sa physionomie ordinaire. Le directeur n'en fut ni plus généreux ni plus attentif; les guichetiers n'en furent ni plus polis ni moins avides; le greffe se montra toujours aussi fiscal, et les visites corporelles n'en furent pas moins continuées à la porte. Rien n'était changé dans la prison; il n'y avait qu'une inspection et une comédie de plus.

La journée se passa, la nuit aussi; la matinée suivante s'écoula également sans que j'eusse des nouvelles du dehors. J'étais certain que Malvina ne m'oubliait pas : mais, que faisait-elle? Le chapitre des suppositions était immense, et je ne l'avais pas épuisé, quand un commissionnaire attaché au

service de la maison vint m'avertir que l'on me demandait au parloir. J'y courus : Malvina se trouvait là, elle venait de faire lever mon écrou ; j'étais libre. Le capitaliste d'Oscar avait été désintéressé : il ne restait plus qu'à régler avec le greffe. Quand j'arrivai, ma femme y exhalait sa mauvaise humeur :

« Ah çà, disait-elle, c'est à n'en pas finir. J'irai dire à Louis-Philippe comment l'on tond le pauvre monde ! Encore douze francs ! mais c'est une horreur.

— C'est l'usage, Madame, la levée de l'écrou !

— Il est curieux, l'usage. Montrez-moi donc où vous le prenez, l'usage ! Aussi bien, depuis ce matin, je ne fais que donner ! huissier par-ci, greffier par là, guichetier, geôlier, timbre, quittance, levée d'écrou. Ce n'est pas possible, Monsieur ; j'irai me plaindre à la Chambre des députés.

— Allez, Madame, vous en avez le droit.

— Oui, et vous ne me rendrez pas mon Jérôme. Tenez, Monsieur, ajouta-t-elle avec colère et en jetant trois pièces de cent sous sur la table du greffe, payez-vous. Aussi bien n'est-ce pas acheter trop cher le plaisir de ne plus vous voir. »

Le greffier ne répondit rien, retint sa somme, et rendit le reste : probablement il était habitué à de pareilles scènes. Mes préparatifs de départ furent bientôt faits ; une voiture nous attendait à la porte ; nous partîmes. Quand je franchis le seuil de la prison, il me sembla que je respirais plus librement. Malvina était radieuse.

« Comment as-tu fait ? lui dis-je.

— Ah ! ça, c'est mon secret, répliqua-t-elle.

— Voyons, parle, tu piques ma curiosité.

— Mon homme, quand une femme a son mari sous les verrous, elle n'a plus besoin de toilette, et, comme dit l'autre, le mont-de-piété n'a pas été inventé pour les Esquimaux.

Tout s'expliquait : les diamants, les bijoux, les châles de ma femme m'avaient servi de rançon ; elle y avait consacré

les débris de notre opulence : l'argenterie même avait pris ce chemin. C'était encore un de ces moyens qui ne servent qu'à aggraver le mal; mais ici l'intention couvrait et justifiait tout. Cependant il fallut songer à dégager ces objets. Je déposai mon bilan et obtins de l'agent de la faillite les premières sommes disponibles pour opérer ce retrait. Il importait de toutes les manières à la masse des créanciers de rentrer dans des valeurs plus fortes que l'avance qui avait été faite. Je me rendis donc avec la *reconnaissance* d'usage dans le bureau que m'indiqua Malvina.

Ma pauvre femme avait été fort mal inspirée dans ce choix : guidée par ses souvenirs, elle s'était adressée à l'un des commissionnaires du mont-de-piété, qui grèvent d'un droit à leur profit les sommes qu'ils procurent. Cette institution est, dans bien des cas, un piége dont le gouvernement se rend complice. Les déposants qui se rendent dans ces maisons croient avoir affaire à des agents de l'État et non à des personnes qui opèrent pour leur compte; elles ignorent qu'en s'adressant à l'établissement principal, elles y trouveraient de l'argent à trois pour cent de moins que dans ces succursales. Malvina avait eu affaire à l'un de ces intermédiaires, et il fallut supporter toutes les conséquences de son erreur. Je me présentai à son bureau avec la somme nécessaire pour retirer le gage. Le dépôt avait été fait un mois et un jour auparavant; voici ce qu'il nous coûta et sous quel décompte j'obtins la restitution des objets :

Somme avancée	10,000 fr.
Droit du commissionnaire : 2 centimes par franc, 2 p. 0/0 pour engagement	200
Droit du commissionnaire : 1 centime par franc, 1 p. 0/0 pour dégagement	100
Droit de prisée : 1/2 p. 0/0	50
Intérêts et frais du mont-de-pieté : 1 1/2 p. 100 (le mois commencé comptant pour un mois plein)	150
	500 fr.

C'est-à-dire que le gouvernement, qui proscrit et punit l'usure, m'avait prêté, sur gage, de l'argent à raison de 60 pour cent par an. Il est vrai que le mont-de-piété est une institution philanthropique.

XXXII.

LE DÉLIRE DE MALVINA. — L'ASSEMBLÉE DE CRÉANCIERS. — LE PORT APRÈS L'ORAGE.

Je croyais avoir épuisé la coupe du malheur, quand une nouvelle épreuve vint fondre sur moi : Malvina tomba gravement malade. Tant que la pauvre femme avait eu l'espoir de rétablir notre position à force de courage et d'activité, sa santé n'avait pas souffert d'une manière apparente. L'âme domptait le corps, un effort fiévreux couvrait et déguisait les ravages du mal. Les soins du magasin, le souci que lui donnaient ses enfants, mes embarras financiers et le brusque incident de ma captivité, tout avait contribué à entretenir chez elle cette exaltation, cette agitation qui suppléent à la vie régulière. Quand cet aliment lui manqua, un affaissement complet s'empara d'elle, une désorganisation lente se révéla dans ses traits et altéra ses habitudes. Elle, si rieuse et si vive, tombait parfois dans des accès de taciturnité profonde, et rien ne pouvait la tirer de cet abattement. La maison de commerce était en pleine déconfiture ; il ne me restait plus qu'à suivre les phases d'une liquidation légale et des tristes formalités qu'elle entraîne. Quant à Malvina, le désœuvrement le plus absolu avait succédé pour elle à l'existence la plus occupée : ce contraste détermina une crise.

Malgré tous nos soins, l'état de la malade empirait : des symptômes aigus avaient succédé au marasme chronique. La

fièvre redoublait, la tête était prise; les médecins appelaient cela une méningite. Les saignées, les sangsues, rien ne put calmer le mouvement du pouls et arrêter une destruction évidente. Le délire compliquait le mal, et des accidents nerveux l'aggravaient. Les moments lucides devinrent de plus en plus rares; ma pauvre femme semblait avoir perdu le sentiment de ce qui se passait autour d'elle. Des paroles sans suite, des mots entrecoupés, produit d'affreux cauchemars, s'échappaient de sa bouche; des gestes convulsifs attestaient la violence de la lutte et les efforts d'une riche constitution. Depuis que la maladie avait pris cette gravité, je ne quittais plus le chevet de la mourante. C'est moi qui la veillais et la soignais : je ne voulais laisser à personne ce soin et ce devoir; à peine me résignai-je à prendre quelque nourriture. Une nuit, je me trouvais près de son lit : triste et douloureuse nuit! la garde venait de s'endormir, ma femme semblait assoupie, quand tout à coup une crise épouvantable se déclare. L'agitation est extrême, le délire redouble, les hoquets se succèdent, une sorte de râle se fait entendre au milieu de cris entrecoupés. On dirait qu'une pensée fatale obsède la malade; elle porte la main à son front comme pour la chasser :

« Oscar, Oscar, disait-elle avec un tremblement nerveux, Oscar... Oscar... laisse-moi! »

Ses dents s'entre-choquaient, des flots de sueur inondaient son visage. Ce que c'est que le délire, et quelles idées il peut éveiller! Ce nom d'Oscar, ainsi prononcé, était-il une hallucination ou une réminiscence? D'où vient que ce nom se mêlait à ce délire et retentissait sur ce lit d'agonie? Ce nom planait sur la période brillante de ma vie et semblait la dominer; j'avais obéi malgré moi à cet homme comme on obéit à l'ange du mal. Il m'avait fait capitaine et commandant de la garde nationale, premier échelon de ma grandeur, et, depuis ce temps, l'esprit de gloriole et de vertige ne m'avait plus aban-

donné. Je lui devais la connaissance de la princesse Flibustofskoï et de son acolyte le feld-maréchal Tapanowich ; il s'était mêlé de ma candidature au parlement; il avait disposé de mon crédit comme d'une chose qui lui appartenait. En recueillant mes souvenirs, je réfléchis alors que ma maison avait été la sienne, que ma caisse n'avait pas eu de plus rude assaillant, qu'il m'avait imposé son intimité, ses tableaux, plus verts que son âme, ses amis, ses connaissances, ses goûts culinaires. Il était devenu plus maître que moi de mon propre intérieur, et cela au point que Malvina elle-même s'en était souvent révoltée. Pauvre chère âme! s'était-elle toujours défendue avec succès contre ses obsessions, et n'avait-il pas poussé plus loin ses entreprises?

C'est une justice à me rendre, en face de ce lit d'angoisses le soupçon ne pénétra point dans mon cœur, la défiance l'effleura à peine. Le sentiment d'une compassion profonde, d'une tendresse éplorée, suffisait pour le remplir. Ma femme m'avait donné tant de preuves de dévouement, anciennes ou nouvelles, que rien ne pouvait tenir contre cette pensée. Si l'autre, que je m'abstiens de nommer, avait été mon démon au jour du vertige, elle avait toujours été mon ange au jour de la douleur. On a souvent attaqué, critiqué le mariage par l'exception, par le détail; on a oublié cette communauté d'intérêts et de souffrances qui le relève et qui l'épure. Les nuages passent et le lien reste. Je l'éprouvais alors; je comprenais par combien de fibres cette âme qui s'en allait tenait à la mienne, et à quel point, entre deux existences longtemps confondues, l'identification est complète. Aussi ne me resta-t-il de ce triste épisode qu'un amour plus grand pour cette compagne qui s'éteignait, et en même temps une haine implacable pour le nom échappé de ses lèvres. Abominable rapin! Je me promis bien de me soustraire désormais à son influence.

Cependant cette crise, qui m'avait tant effrayé, eut un dé-

nomment heureux. Une transpiration abondante tempéra les ardeurs de la fièvre; le pouls se modéra; les symptômes dangereux disparurent; Malvina était sauvée. Trois jours après, elle entrait en convalescence; quelques soins attentifs devaient compléter la guérison. La vigueur du sujet rendit le retour à la santé plus prompt et plus facile; le babil revint, et dès lors je fus complétement rassuré. Pour maintenir cet état favorable, je me permis un petit mensonge : je laissai croire à Malvina que mes affaires s'arrangeaient naturellement. C'est le contraire qui était vrai. Faute d'avoir su m'arrêter à temps, le désordre s'était introduit dans mes écritures, et ma liquidation se présentait sous l'aspect le plus déplorable. Ce que l'imprudence de mon commis avait commencé, l'escompte et l'usure l'avaient aggravé sans remède. Les livres n'avaient jamais été ni régulièrement ni sincèrement tenus, ce qui rendait ma position bien plus alarmante. Le premier travail de dépouillement des syndics n'élevait pas au-dessus de 6 pour 100 le dividende probable. 1,000,000 de passif contre 70,000 francs d'actif, voilà où j'en étais. Vendus par expropriation forcée, mes immeubles n'avaient pas même suffi pour désintéresser les créanciers hypothécaires. La maison moyen âge fut adjugée à l'architecte chevelu pour 250,000 francs, le château de Valombreuse à mon notaire pour 103,000 francs. Ainsi mes folies profitaient à ceux mêmes qui les avaient provoquées. On ne pouvait être dépouillé plus légalement, ni égorgé en meilleure forme.

Malgré la triste tournure que prenaient les choses, je me faisais encore illusion, je formais des plans pour l'avenir, je croyais à un retour de fortune. Mes créanciers allaient se réunir : je voulais leur offrir un *dividende* plus élevé que l'actif net, en les priant d'accepter comme garantie ma probité et mon désir de les désintéresser entièrement. Avec le magasin et les débris d'une vieille clientèle, nous pouvions espérer de rétablir nos affaires : un travail assidu et une surveillance

infatigable devaient réparer le mal qu'avaient causé l'oisiveté et la négligence. Malvina était enchantée de ce projet : l'idée de se remettre à la besogne la ranimait ; elle y voyait un moyen de réhabilitation, et l'avenir commençait de nouveau à lui sourire.

« C'est ça, disait-elle ; vienne de l'ouvrage, et l'on verra ! Ah ! il faut serrer son jeu dans les affaires ! eh bien, on le serrera, son jeu. Tu tiendras la caisse, moi je serai à la vente.

— Plût au ciel que tu ne l'eusses jamais abandonnée ! lui dis-je.

— Le passé est passé, Jérôme ! Le Père éternel lui-même n'y pourrait rien ; mais avec les honnêtes gens il n'y a rien à perdre. Comme le disait ton pauvre oncle, les Paturot n'ont jamais demandé grâce à personne.

— Quel souvenir, Malvina !

— Ah ! oui, c'est dur ; ça fait saigner le cœur ! Pauvre cher oncle ! s'il n'était pas mort, il en prendrait une attaque. Dame ! les anciens, ce n'était pas comme les modernes ! Délicats sur la chose ! payant jusqu'au dernier centime ! Ah ! les anciens ! purs comme l'or, tout ce qu'il y a de plus pur !

— Soyons comme eux, ma femme.

— A mort, mon homme. Rends-moi à la filoselle, et tu verras. »

Nous nous donnions ainsi du courage et vivions d'illusions : l'espoir jette des racines si profondes dans le cœur de l'homme ! Plein de cette confiance, je négligeai de voir mes créanciers et d'implorer leur compassion. Il me semblait que l'exposé de mes pertes, fait par les syndics de la faillite, suffirait pour justifier mon impuissance et rendre manifeste ma bonne foi. Dans l'intérêt même de la liquidation, un concordat était une chose utile qui ne devait pas, à ce qu'il me semblait, rencontrer d'opposants. Je comptais sans les créanciers

farouches qui s'élèvent toujours du sein d'une masse, et sans les créanciers subtils qui cherchent, à l'aide d'une opposition, à se ménager des arrangements particuliers. Jusqu'au jour fixé pour le concordat, je m'abusai ainsi et ne visitai personne. Cette faute indisposa contre moi la plupart des porteurs de titres : ils y virent de l'orgueil et une réminiscence de mon ancienne morgue de député. La politique s'en mêla; il se forma un complot, une cabale à mon insu; il fut question de me donner une leçon éclatante. L'explosion devait avoir lieu en public, devant le juge-commissaire. Je n'en aurais rien su sans une visite singulière dont je fus honoré le matin même de la réunion, et au moment où j'allais m'y rendre.

« Monsieur, me dit la personne qu'on venait d'introduire dans mon cabinet, ne me reconnaissez-vous pas? »

C'était l'un des banquiers qui m'avaient traité le plus usurairement; je ne le reconnaissais que trop, et le saluai par son nom.

« Monsieur, ajouta-t-il alors, le temps presse; on nous attend l'un et l'autre au tribunal de commerce; je serai bref. Vous croyez que votre affaire ira toute seule, que vous obtiendrez un concordat : détrompez-vous. Vous allez rencontrer des créanciers irrités, implacables.

— Comment cela, Monsieur?

— Comment? ce serait trop long à vous expliquer. D'abord, vous n'avez que 6 pour 100 à donner; 6 pour 100, c'est-à-dire rien. Personne n'a intérêt à vous ménager.

— Je donne tout ce que j'ai, en honnête homme.

— Soyez fripon, et donnez 20 pour 100.

— Monsieur!

— Allons au fait. Vous allez être attaqué violemment; vous n'aurez pas votre concordat, vous dis-je : l'affaire est montée de main de maître.

— Et qui m'a rendu ce service, Monsieur?

— Moi, et je viens voir si vous voulez que la bombe éclate : seul j'y puis mettre le feu. Réfléchissez vite ; nous n'avons plus que douze minutes, » ajouta-t-il en jetant les yeux sur ma pendule.

Je compris que j'avais affaire à un aigrefin à qui de pareils marchés étaient familiers, et qui ne s'avançait pas à la légère : il importait de savoir où il en voulait venir.

« Vos conditions ? lui dis-je en imitant son laconisme.

— Très-douces, répliqua-t-il. Vous me renouvellerez mon titre en le datant du mois d'août prochain ; quatre mois pour vous blanchir ; ce sera suffisant.

— Autrement ?

— Autrement point de concordat ; je n'ai qu'à ouvrir la main, elle est pleine de tempêtes.

— Eh bien, Monsieur, vous l'ouvrirez, lui dis-je alors ; j'ai été malheureux, mais je ne serai pas déloyal. J'ai peu de chose à offrir à mes créanciers, mais je ne me laisserai pas rançonner par l'un d'eux au détriment des autres. Ce serait un indigne marché.

— C'est votre dernier mot ?

— Oui, Monsieur. »

Il prit son chapeau et sortit. Certes, je n'eus pas de regret d'avoir repoussé cette ouverture ; mais mon cœur se serra à l'idée des hostilités que j'allais essuyer. Je m'étais habitué à considérer une assemblée de créanciers comme une simple formalité ; elle allait se transformer en une lutte pleine de passion. Quand j'entrai, je rencontrai de tous côtés des regards hostiles ou curieux. Un ancien député à l'état de déconfiture est un spectacle assez rare ; on en jouissait alors dans ma personne. Les syndics firent leur rapport ; il était favorable : mes pertes s'y trouvaient justifiées, et quelques reproches bien mérités de négligence formaient la part de la censure. Quand cette pièce eut été lue, mon ennemi se leva et tira de sa poche un formidable dossier. C'était un contre-

rapport, un réquisitoire dans toutes les formes. Jamais masse pareille de griefs ne fut accumulée avec plus d'art : mon adversaire avait compulsé tous mes livres et y avait trouvé les traces des altérations que mon fondé de pouvoirs s'était autrefois permises. A mesure que la série de ces accusations se déroulait, je voyais la figure du juge-commissaire se rembrunir; j'entendais un murmure sourd s'élever du sein de l'assemblée. Je n'étais plus devant des créanciers, j'étais devant un jury, et l'acharnement de mon antagoniste fut tel, qu'il alla jusqu'à prononcer le mot de banqueroute. J'étais consterné, atterré, je n'avais jamais entrevu cette expiation nouvelle. Cependant il fallait parler, se défendre; je le fis en balbutiant, la mort dans le cœur; j'invoquai ma bonne foi, mon dénûment actuel, la vieille probité commerciale du nom que je portais. Mes paroles ramenèrent quelques créanciers; ils y virent l'émotion d'un honnête homme et l'accent de la conviction. Mais l'influence de mon ennemi était trop puissante et il m'avait porté des coups trop rudes pour que je pusse me relever. A une assez grande majorité, on me refusa un concordat. Il en est ainsi dans presque toutes les affaires où le failli ne subit pas la loi des meneurs et ne se soumet pas aux conditions qu'ils lui dictent.

Adieu dès lors mes projets et ceux de Malvina! La masse des créanciers se forma en contrat d'union et s'empara des instruments de travail qui nous restaient, magasin, marchandises, mobilier, valeurs de toute nature. Nous restions nus et dépouillés, avec la misère en perspective : on ne pouvait pas descendre plus bas. Que faire? Où trouver de l'emploi? Nos dernières et faibles ressources allaient s'épuiser : il fallait prendre un parti. Malvina voulait retourner à ses occupations d'ouvrière; je l'en empêchai. Il me semblait impossible que le gouvernement ne fît rien pour un homme qui avait toujours marché avec lui, qui avait joué un rôle à la Chambre et failli devenir sous-secrétaire d'État. On ne pouvait pas laisser

s'éteindre dans la misère un vote longtemps dévoué et une existence brillante naguère. Je demandai une audience au président du conseil des ministres, qui m'accueillit très-galamment. On chercha de toutes parts une place vacante qui ne fût pas promise à un député en exercice. Cette recherche dura longtemps : mes ci-devant collègues ont tant d'électeurs à nourrir, qu'ils sont en quête de tout ce qui peut apaiser d'insatiables appétits. Enfin, un petit poste de mille écus fut découvert dans une résidence éloignée : on me l'offrit, et je l'acceptai avec reconnaissance.

C'est là que je vis avec Malvina, revenu des grandeurs et résolu désormais à prendre les choses en philosophe. Ce tourbillon de Paris, dans lequel la tête la plus saine éprouve des vertiges, n'est pas, après tout, un souvenir si enivrant, qu'on ne puisse s'en détacher. La province laisse bien plus d'action à la pensée, bien plus de liberté a la méditation. Ici le paysage est charmant, et nous en jouissons à toute heure. La nature remplace avec succès les prestiges de l'art, et je ne sais point de decoration d'opéra qui puisse atteindre aux effets d'un coucher de soleil dans nos montagnes. La maisonnette que nous habitons est petite, mais charmante; elle s'ouvre, d'un côté, sur la rue principale du lieu, de l'autre, sur un jardin dont la rivière baigne le pied. Je pêche des truites, ma femme élève des serins; je fais chaque soir la partie de reversi du conservateur des hypothèques, et Malvina donne des leçons de guitare à sa fille aînée. Ainsi s'écoulent des jours qui se ressemblent, sans surprise comme sans douleur.

Plus je m'interroge, plus je vois que j'étais fait pour cette vie paisible. Aucun plaisir ne me trouve indifférent : je m'intéresse à mon allée de pommiers, à mes plants de framboises, à mes carrés de légumes. Un rien m'occupe, un rien me charme. Dans la politique et dans l'industrie, ce don naïf de l'enthousiasme, cette faculté d'entraînement perdent faci-

lement un homme. Au milieu d'une société cuirassée, je marchais la poitrine nue; j'obéissais au vice comme un fanfaron et sans avoir l'étoffe du vicieux : je tranchais du fripon et j'étais dupe. Aujourd'hui, pour les politiques et les industriels, il n'y a que deux chemins : l'un mène à la considération, l'autre à la fortune : le premier ne demande que de la droiture; le second exige de l'habileté. Je n'avais pas assez de fermeté pour choisir le premier, pas assez de talent pour suivre le second. Avec plus d'imagination qu'il n'en faut à un homme d'affaires, avec plus de candeur qu'il n'en faut à un homme politique, j'étais une victime vouée d'avance à toutes les déceptions et à toutes les chutes. Suis-je le seul qui ait ainsi méconnu la portée de son esprit? Et parmi les industriels n'existerait-il pas des prétentions pareilles à celles qui m'ont perdu? Je laisse à d'autres le soin de tirer cette conclusion, grosse de bien des réformes. Peut-être renverrait-elle trop de marchands de drap à leurs foulons, trop d'herbagers à leurs bestiaux, trop de commerçants à leurs comptoirs, trop de magistrats à leurs siéges, trop d'avocats à leurs dossiers.

Mon exemple ne guérira personne, je le sais : l'ambition ne capitule pas aisément, et il n'est pas donné à tous les cœurs déçus de se plaire à la greffe des arbres à pepins ou à l'amélioration du chou de Bruxelles. Quant à moi, ces goûts champêtres me suffisent, et Malvina y ajoute les distractions de la volière et les délassements de la serinette. Mon fils, le second de ma race, déniche des oiseaux jusqu'à ce que la bosse de la version latine l'appelle dans la capitale. Son frère continue à être le premier thème grec de l'Université.

Nous avons rarement des lettres de Paris. Cependant, un jeune peintre, envoyé pour orner le maître-autel de notre résidence, m'a donné des nouvelles d'Oscar. L'odieux rapin est décoré; il continue à exécuter des portraits de Sa Majesté pour les communes de France, toujours avec des tons plus

verts que nature. On a retrouvé les traces de mes deux principaux débiteurs, la princesse Flibustofskoï et son acolyte Tapanowich. La palatine tient un café sur les bords fortunés de la Newa, et le feld-maréchal rince les verres de l'établissement.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

12

OUVRAGES

DE

LOUIS REYBAUD

Publiés dans la Collection Michel Lévy

CE QU'ON PEUT VOIR DANS UNE RUE	1	vol.
CÉSAR FALEMPIN	1	—
LA COMTESSE DE MAULÉON	1	—
LE COQ DU CLOCHER	1	—
LE DERNIER DES COMMIS-VOYAGEURS	1	—
ÉDOUARD MONGERON	1	—
L'INDUSTRIE EN EUROPE	1	—
JÉROME PATUROT A LA RECHERCHE DE LA MEILLEURE DES RÉPUBLIQUES	1	—
JÉROME PATUROT A LA RECHERCHE D'UNE POSITION SOCIALE.	1	—
MARIE BRONTIN	1	—
MATHIAS L'HUMORISTE	1	—
PIERRE MOUTON	1	—
LA VIE A REBOURS	1	—
LA VIE DE CORSAIRE	1	—

Clichy.— Impr Maurice Loignon et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

COLLECTION MICHEL LÉVY

JÉROME PATUROT

A LA RECHERCHE

DE LA MEILLEURE DES RÉPUBLIQUES

JÉROME
PATUROT

A LA RECHERCHE DE

LA MEILLEURE DES RÉPUBLIQUES

PAR

LOUIS REYBAUD

NOUVELLE ÉDITION

ENTIÈREMENT REVUE ET CORRIGÉE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1866

Je n'aurais pas songé à continuer un livre que le public a accueilli avec faveur, si les événements n'eussent modifié ma résolution. Personne ne sait mieux que moi qu'il est sage de s'arrêter dans une veine heureuse, et de ne pas la compromettre en l'épuisant.

Cependant, tout est changé autour de nous ; entre ce qui était et ce qui est, il n'y a en apparence que quelques semaines d'intervalle ; il y a un siècle en réalité. C'est un ordre nouveau, et à sa suite se produisent des mœurs nouvelles.

J'ai peint la société française sous la monarchie, et je ne l'ai point flattée ; j'entreprends de la peindre sous la république, et ne la flatterai pas davantage. Si les régimes changent, les hommes restent ; et au-dessus des fluctuations politiques, il y a les grandeurs et les faiblesses du cœur humain.

C'est d'ailleurs un devoir pour les écrivains de ne pas

demeurer à l'écart d'un établissement qui se fonde. Signalé à temps, un abus disparaît ; il résiste quand il a pris racine. Et puis l'heure est venue où, suivant la belle expression de l'auteur des *Tusculanes,* tout citoyen doit porter écrit sur son front ce qu'il pense de la chose publique.

Ceci dit, je cède la parole à mon héros, en lui laissant toute la part de responsabilité qui appartient aux enfants de la fiction.

Avril 1848.

L. R.

JÉROME PATUROT

A LA RECHERCHE DE LA

MEILLEURE DES RÉPUBLIQUES

I

LES DEUX COMMISSAIRES.

Puisque je reprends la plume, il convient que j'explique comment j'y ai été amené.

On sait sur quel écueil vint se briser ma fortune politique, et à quel sort modeste je me trouvais désormais réduit. Un emploi en province, bien chétif, bien obscur, voilà ce qui me restait de toutes mes gloires et de toutes mes grandeurs. Le Ciel l'avait voulu ; il fallait s'incliner devant ses décrets. Des fronts plus superbes que le mien avaient passé sous ce niveau, et c'était à peine une ligne d'ajoutée au grand chapitre des décadences humaines. Le seul remède, en de tels cas, c'est de rendre au monde oubli pour oubli, dédain pour dédain, et de le punir par de strictes représailles.

Ainsi faisaient les Paturot. Ils mangeaient le pain du gouvernement, pour me servir de l'expression de Malvina, et, ajoutait-elle, quoi de plus dur ? mais on ne se croyait pas, dans la maison, tenu à autre chose. Le zèle se mesure aux appointements. Deux hommes, d'ailleurs, se confondaient en moi et s'y tempéraient : l'être libre, l'être assujéti. Comme employé, j'avais des devoirs à remplir, comme citoyen, des droits à exercer. De là, un mélange d'indépendance et de servitude. A vrai dire, le plus noble de ces mobiles l'emportait toujours ; c'était dans l'ordre. Un fonctionnaire digne de

ce nom arrive le plus naturellement du monde à mépriser l'État, qui le nourrit, et à effacer, par une protestation persévérante, les souillures périodiques de l'émargement.

J'en étais là ; j'appartenais à la classe des employés qui jugent le gouvernement de haut, et en demeurent avec lui dans des termes froids et sévères. Je le servais en m'indignant ; je ne pouvais, sans rougir, songer à la livrée que je portais et au salaire dont on m'infligeait l'humiliation. Loin de s'adoucir avec le temps, cet état de mon âme ne fit qu'empirer. Je puisais, dans la durée même de mes liens, un désir plus ardent d'y échapper par la révolte. Je n'avais pas de paroles assez dures contre un pouvoir basé sur des appétits grossiers, et plus j'acceptais de lui, plus je le mettais au défi de me corrompre. C'est ainsi que, par une pente invincible, je me détachai d'abord des hommes, puis du système, enfin de la forme du gouvernement. Sur ses fruits l'arbre fut jugé. La monarchie était encore debout, vigoureuse en apparence, régnant par la faveur sur une bourgeoisie énervée, qu'à mes yeux elle était condamnée déjà et perdue sans retour. J'ignorais l'heure de sa chute, mais je ne doutais pas que le doigt de Dieu ne l'eût marquée au cadran des siècles.

La force des choses m'entraîna plus loin ; on ne s'arrête pas où l'on veut dans les voies de la censure. Je ne cherchais qu'un coupable, et j'en trouvai deux ; aux torts du gouvernement, il fallut joindre bientôt ceux de la société. Peut-être se souvient-on que ce fut là un de mes soucis d'autrefois ; l'expérience et la réflexion m'y ramenaient. De nouveau, je me pris à douter que ce monde, avec ses imperfections et ses contrastes, remplît d'une manière satisfaisante le but de la Divinité. A l'envisager sans prévention et avec une entière liberté d'esprit, on ne pouvait y voir autre chose qu'une ébauche informe, digne à peine de l'enfance de l'art. Il me semblait qu'à l'aide du moindre effort d'imagination, j'en arriverais à combiner quelque chose de moins incohérent et de plus harmonieux. Cette pensée m'exalta : je compris l'orgueil de Prométhée et sa lutte contre le ciel. Que de gloire à ravir un rayon d'en haut et à inonder de clartés une civi-

lisation ténébreuse ! Aucun rôle n'était plus engageant. et, auprès de celle-là, quelle ambition n'eût paru petite ! J'avais devant les yeux, en guise d'exemple et d'aiguillon, les maîtres du genre, ceux qui refont l'univers en sept volumes, et, avant de m'offrir comme eux aux applaudissements de la foule, je ne voulais leur céder en rien, ni en étendue ni en profondeur.

Ce travail charma et anima ma retraite. J'y puisais une haine plus profonde contre la politique du temps et un dédain plus caractérisé des petits moyens à l'usage des régimes éphémères. Je ne m'en cachais pas, d'ailleurs ; je jouais, comme on dit, cartes sur table. Notre préfet n'était, à mes yeux, qu'un séide de la dynastie ; je m'en prenais à tous les pouvoirs responsables ou non. Dans mes heures d'exaltation, quand je venais d'ajouter un chapitre aux destinées du globe, je n'avais pas d'expressions assez véhémentes contre l'ordre social qui se plaçait entre l'avenir et moi. J'envoyais tout aux gémonies, civilisation et gouvernement, et cela en des termes tels que Malvina ne pouvait se défendre d'un peu d'épouvante :

— Mais qu'as-tu donc, malheureux? me disait-elle. Tu veux nous perdre.

— Vous sauver, répliquai-je, fort du sentiment de ma mission.

— Tu nous ôteras le pain de la bouche, Jérôme, songes-y bien.

— Autant mourir de faim que de honte, Malvina.

— Et nos enfants, que deviendront-ils ?

— Des hommes, ajoutais-je avec un stoïcisme digne de l'antiquité.

Ces débats se renouvelèrent plusieurs fois, et mon enthousiasme dut transiger enfin avec cette prudence vulgaire. Des sacrifices que je fis à la paix de mon intérieur, aucun ne me coûta autant, et j'y échappais de loin en loin par des révoltes imprévues. Ma femme s'y perdait, elle avait cessé de me comprendre. D'où venaient ces accès d'indépendance, si brusques et si récents ? A quoi attribuer cette infraction

aux habitudes les plus enracinées? Malvina se posait ce problème sans pouvoir le résoudre. Vainement essayait-elle de me pénétrer : je demeurais mystérieux comme les granits de Thèbes. Un jour pourtant, je fus vaincu ; mon secret m'échappa. Ma femme venait de me retourner dans tous les sens, avec une patience et une adresse dignes d'un inquisiteur. Je résistais comme du métal, lorsqu'à bout de voie, elle eut recours à une interpellation terrible :

— Ah çà ! Jérôme, me dit-elle, seriez-vous par hasard républicain ?

La question était brûlante ; il fallait confesser sa foi ou se parjurer. Devant la hache du bourreau, je l'eusse fait sans hésitation : devant Malvina, je ne pus me défendre d'un moment de trouble. Cependant le devoir l'emporta ; ma réponse fut péremptoire :

— Je m'en flatte, madame Paturot, lui dis-je avec fermeté.

Aujourd'hui que la République compte ses courtisans par millions, et qu'il lui en arrive de tous les points du globe, un pareil aveu ne semble ni téméraire ni singulier. Républicain, qui ne l'est, sauf la nuance et la date? Mais, au moment où ce mot décisif s'échappa de mes lèvres, il n'en allait point ainsi. Dans la province où nous résidions, de grands préjugés régnaient sur cet article. On y vivait sous l'empire d'impressions arriérées, de réminiscences puériles, et les commères du chef-lieu s'accordaient à voir dans un républicain un être doué de propriétés malfaisantes et de goûts pervers. C'était l'opinion accréditée; Malvina n'avait pu s'y soustraire. Aussi, à une déclaration si formelle, n'éprouva-t-elle qu'un sentiment, celui de la stupeur. Je m'attendais à une explosion, à une scène : il n'en fut rien. Elle se contenta de joindre les mains dans un geste expressif, et levant les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de mon vertige:

— Républicain ! s'écria-t-elle, républicain ! un homme qui mange au râtelier de l'État ! Si c'est croyable !

Puis elle sortit en imprimant à ses épaules un mouvement significatif. Qu'eût-ce été si elle avait connu toute l'étendue de ma révolte?

Je craignais qu'une aussi brusque manifestation de principes ne causât quelques orages dans mon intérieur : en vrai croyant, j'étais prêt à les subir. Je ne fus pas mis à cette épreuve. Malvina semblait, au contraire, éloigner toutes les occasions de reprendre ce thème, et quand la force des choses le ramenait, elle savait rompre l'entretien avec une adresse merveilleuse. J'attendais le martyre ; il ne vint pas. Évidemment elle me ménageait comme on ménage un malade. En même temps, elle se mettait sur la défensive et prenait ses précautions. Le moindre écart pouvait me compromettre, et ma femme, que la foi n'animait pas, se disait avant tout qu'elle avait deux enfants à nourrir. Ce fut sur ce sentiment étroit qu'elle régla sa conduite.

Parmi les personnes qui fréquentaient la maison, il s'en trouvait deux aux scrupules desquelles il fallait dérober mes hardiesses politiques. Elles appartenaient l'une et l'autre à mon administration; la première était mon chef, la seconde, mon subordonné. Mon chef se rattachait à l'école de l'Empire, et y avait puisé des airs conquérants que l'âge n'avait pu ni supprimer ni affaiblir. Sa personne prêtait d'ailleurs à l'illusion. Il était droit comme un jonc et vert comme un chêne. Dans sa mise régnait cette propreté qui est la parure des vieillards. Le linge était net à s'y mirer, la barbe fraîche, l'habit irréprochable. Avec cela, des façons galantes et l'habitude de venir se brûler à tous les beaux yeux. Ma femme l'avait jugé dès la première rencontre ; elle tendit ses rets, et le vieux lion y tomba ; une fois pris, on lui coupa les griffes ; c'est un conte ancien. Ainsi, de ce côté, sécurité complète : la foudre pouvait gronder ; nous étions à l'abri.

L'intimité du subordonné offrait plus de périls. Employé dans mon bureau, il exerçait sur moi une surveillance forcée : la même chiourme nous réunissait, et j'avais en lui un compagnon de chaîne. Malvina essaya de le gagner ; mais c'était une nature réfractaire, sournoise et en dedans. Un fonds d'envie le dominait ; il ne pardonnait rien à ses supérieurs. Il voyait en eux un obstacle à son avancement et un témoignage vivant de sa dépendance. Moi surtout, j'étais con-

damné à ses yeux, comme un produit de l'intrigue et de la faveur. J'occupais mon poste en intrus, au mépris de la hiérarchie. De là, un dépit sourd, mêlé d'une soumission apparente. J'avais près de moi un ennemi et un espion. Vainement Malvina redoubla-t-elle de bons procédés ; elle ne put dompter cette organisation rebelle. Le lion avait cédé, l'ours ne désarma point.

Plusieurs années s'écoulèrent dans cette alternative de bons et de mauvais jours. Le temps marchait, et me donnait raison. Les fautes politiques s'accumulaient, et, aux tressaillements de l'esprit public on pouvait prévoir qu'à un moment prochain le volcan des révolutions s'ouvrirait un cratère nouveau. Ce que c'est que l'illusion de la perspective ! Tout symptôme de ce genre avait pour moi un caractère fatal. — Ils vont à l'abîme, me disais-je, tandis que mon employé y puisait des motifs de sécurité. — Comme ce gouvernement devient fort ! s'écriait-il. — Le roi se perd, ajoutais-je. — Il se sauve, répliquait-il. Mot prophétique et digne d'être recueilli !

Dans notre province calme et retirée, le bruit des événements n'arrivait guère que comme un écho affaibli. On y parlait, sans doute, de cette campagne politique où le jeu des fourchettes se mêla à l'éclat des discours ; mais personne, si ce n'est moi, ne voyait dans ces manifestations une menace sérieuse contre la monarchie ! Que l'on juge de l'étonnement où notre ville fut plongée, quand des nouvelles, vagues d'abord, puis plus précises, annoncèrent coup sur coup un changement de ministère, une abdication, une régence, enfin une république ! On ne savait d'où venaient ces détails, mais ils flottaient, pour ainsi dire, dans l'air, et se répandaient de rue en rue, de maison en maison, avec une rapidité électrique. Les cafés se remplirent de curieux. Les places se couvrirent d'une population inquiète et frémissante. Mille avis contradictoires circulaient parmi les groupes ; ici on affirmait, ailleurs on niait. Diverses personnes avaient interrogé le préfet ; il demeurait impénétrable. Peut-être manquait-il d'avis officiel. Le chef-lieu se trouvait placé à

l'écart des grandes lignes, et le télégraphe ne jouait pas pour nos modestes régions.

Cette anxiété se prolongea pendant deux jours ; on ne savait que craindre ni qu'espérer ; les nouvelles étaient confirmées ou démenties vingt fois dans une heure. La physionomie de la ville s'en ressentait, et allait se transformant. Au début, ce n'était que de la curiosité ; plus tard, ce fut de l'effervescence. J'y aidai de mon mieux, et me dessinai en faveur de la République. C'était jouer ma place sur un coup de dé : mon employé le comprit, il entrevit une succession vacante, et se déclara hautement pour la monarchie. J'eus mon camp, il eut le sien ; les préférences secrètes se faisaient jour. Par un principe de prudence, explicable chez un homme qui avait traversé trois régimes, mon chef resta neutre, et attendit les événements. Ainsi se distribuaient les rôles au milieu du choc des opinions et de l'agitation des esprits.

Les choses en étaient là, quand une diversion subite vint faire trêve à ces débats orageux. Signalée par les éclats d'un fouet, une chaise de poste traversa la ville, et se dirigea vers l'hôtel de la préfecture. Deux drapeaux tricolores en pavoisaient les portières, et formaient une démonstration à laquelle il était impossible de se méprendre. La foule courut de ce côté, et je la suivis. En fonctionnaire bien appris, le préfet était debout sur son perron, prêt à faire à son successeur les honneurs de la résidence administrative. Sa contenance était calme et digne, son regard assuré, et même un peu dédaigneux. La chaise de poste s'arrêta, et il en descendit un homme d'un âge mûr, enveloppé d'une écharpe aux trois couleurs. Cette écharpe portait dans ses plis un gouvernement nouveau ; le préfet le sentit, et s'inclina. D'un geste empreint de résignation, il venait de montrer à cet hôte inattendu l'accès de la demeure officielle, quand un autre bruit attira son attention et celle de la foule rassemblée autour de l'hôtel. C'était une seconde chaise de poste qui arrivait, pavoisée comme la première. Les chevaux, lancés à fond de train, l'eurent bientôt amenée à sa destination, et

il en sortit un deuxième personnage aux trois couleurs, long et maigre comme l'autre était gros et court. Tous ces mouvements avaient été si rapides, que les deux écharpes se rencontrèrent sur le perron et le gravirent à la fois, celle-ci par la droite, celle-là par la gauche.

Le préfet s'arrêta étonné; des deux parts on lui tendait un pli, revêtu d'un sceau qui lui était familier. Auquel croire? Il vérifia les pouvoirs ; ils étaient de la même teneur, de la même date ; les noms seuls différaient. Il étudia les physionomies ; il régnait la même assurance et la même bonne foi. Depuis Salomon, jamais homme ne s'était trouvé dans une position aussi délicate. Il prit enfin un parti :

— Messieurs, dit-il aux prétendants, ce que je vois ici de plus clair, c'est qu'il ne me reste plus qu'à faire ma valise. C'est l'affaire d'un moment. Moi parti, vous viderez le reste du débat entre vous.

Il allait se retirer, quand l'un des personnages intervint, et lui posant la main sur le bras d'une façon familière :

— Citoyen ex-préfet, lui dit-il....

Le fonctionnaire déchu n'était pas accoutumé à ce langage ; il sourcilla. Son interlocuteur en prit occasion pour revenir à la charge.

— Citoyen ex-préfet, dit-il, ne vous inquiétez point du contre-temps. Tout va s'arranger. Deux commissaires pour un, n'est-ce pas?

— Comme vous le dites, Monsieur, répliqua froidement le préfet.

— Qu'à cela ne tienne, reprit l'envoyé extraordinaire ; le mal n'est pas grand. Postillon, ne dételez pas. Et vous, citoyen collègue, ajouta-t-il en se tournant vers le premier arrivé, soyez sans crainte ; à vous ce département. J'en ai quatre de rechange.

— Mille grâces, dit le commissaire joufflu.

— Et maintenant, poursuivit le maigre, soyons aux intérêts de la patrie.

S'adressant alors à la foule qui encombrait les avenues de la préfecture :

— Citoyens, dit-il, la République triomphe ; elle vient d'être proclamée solennellement à Paris. Vive la République !

Ce cri m'alla au fond de l'âme ; je ne pus l'entendre sans éprouver un vertige soudain. Le rêve de ma vie était réalisé ; mon idole respirait ; le souffle du peuple l'avait animée. Désormais, plus d'obstacles à mon enthousiasme ; il pouvait éclater impunément. Je fendis la foule ; elle hésitait, elle était plutôt surprise qu'entraînée. Il s'agissait de lui communiquer un élan, une impulsion. Je me précipitai vers le perron pour seconder le magistrat républicain, et le couvrir au besoin de ma poitrine. Zèle inutile ! J'arrivai trop tard ; quelqu'un m'avait devancé sur les marches de l'hôtel, et criait de toute la force de ses poumons :

— Vive la République !

Je jetai les yeux sur lui ; c'était mon employé. La surprise me coupa la voix.

II

COMMENT LA PEUR EMBELLIT LES OBJETS.

Des deux commissaires, nous perdions le maigre et conservions le gras ; c'était tout profit. Le maigre aurait fait peser sur le département les effets de sa complexion bilieuse ; le gras, doué d'organes excellents, devait y trouver un motif pour adoucir la sévérité de ses instructions. C'était, d'ailleurs, un enfant du pays, et, à tout prendre, le meilleur homme du monde. Son histoire se résumait en peu de mots. Jeune, il avait ressenti pour la carrière des lettres un de ces penchants qu'entretiennent les fumées de la bière et les vapeurs de l'estaminet. Peut-être l'eût-il mieux combattu sans l'essaim des parasites et des flatteurs. Mais, comme il prodiguait l'absinthe autour de lui et s'exécutait aux dominos avec un abandon chevaleresque, il ne manqua pas de gens pour lui dire qu'un esprit pareil au sien réclamait un théâtre plus élevé, et que les fleurs de son imagination n'étaient pas celles qui s'épanouissent à l'ombre. Quel piége tendu à la vanité

d'un auteur ! Celui-ci s'en défendit pourtant jusqu'à la limite de son dernier écu, et s'il capitula, s'il se résigna à de hautes destinées, c'est que les débris de son patrimoine disparurent un beau jour dans les chances aléatoires du double-six.

Il vint donc à Paris, ce rendez-vous des grandes ambitions et des vocations impérieuses ; il y vécut quinze ans sous la plus mince des auréoles, condamné à des travaux ingrats et obscurs, dînant mal, déjeunant quelquefois, donnant à ses amis le spectacle de chapeaux fatigués et de bottes perméables. Malgré ces épreuves, il resta ce que la nature l'avait fait, bon et sans fiel ; il n'y puisa pas, comme tant d'autres, une incurable haine contre les supériorités ; il ne vit pas dans ces échecs une conspiration universelle contre son génie ; il se préserva, et des sombres désespoirs, et des bouffonnes suggestions de l'orgueil. Ce fut son seul mérite ; mais il sut l'avoir. Rarement les esprits médiocres se rendent cette justice ; ils aiment mieux s'en prendre à l'univers que s'accuser eux-mêmes, et volontiers ils font porter à la société les torts de leur organisation.

Cependant, par la force des choses, notre commissaire se trouvait mêlé au peuple inquiet des écrivains méconnus. Il en avait partagé le sort et accepté les couleurs ; il s'était mis avec eux en état de conspiration permanente. Dans le chemin des lettres, il avait traversé les mêmes ronces, franchi les mêmes fondrières, c'est-à-dire des publications sans lecteurs et des journaux sans abonnés. Il était, en un mot, membre de cette église au moment où la révolution éclata. Tout lui devenait un titre : sa lutte contre le destin, son obscurité, ses chaussures à jour. Aussi fut-il sur-le-champ désigné comme l'un des missionnaires du régime nouveau. On ne s'enquit point de son aptitude ; on ne lui demanda que du zèle. La patrie, d'ailleurs, n'exigeait pas des services gratuits : elle faisait très-honorablement les choses. Il y avait du fixe, il y avait du casuel ; rien n'y manquait. Quelle rosée pour une terre longtemps aride ! Notre commissaire n'en trouva la révolution que plus à son gré ; il partit la joie au cœur et le sourire aux lèvres.

Il faut le dire, les souvenirs qu'il avait laissés dans sa ville natale n'étaient pas des plus flatteurs. Ce n'est point impunément que l'on dévore en province huit mille francs d'héritage paternel. Ce grief suffit pour y placer un homme bien bas dans l'estime de ses concitoyens. A ce motif de défaveur bientôt s'en joignirent d'autres. Des bruits vagues avaient appris à la localité que le dissipateur était devenu l'un des mille enfants perdus de l'armée des lettres. C'en fut assez pour le faire considérer comme un être à jamais déchu. Les plus sévères l'accablèrent de leurs dédains; les plus indulgents se contentèrent de le plaindre. On le raya du livre d'or de la cité. S'il y eût reparu en des temps ordinaires, un triste accueil lui était réservé; il en avait la conviction. Mais une révolution est un prisme dans lequel tout se décompose, et, vu ainsi, notre commissaire prit sur-le-champ une autre physionomie, un autre aspect. Voici comment cette transfiguration s'opéra.

Au premier mot de République, seul, peut-être, je ne fus ni troublé ni surpris : je l'attendais. Pour le reste de la ville, c'était un événement imprévu. Chacun l'interprétait dans le sens de ses craintes ou de ses désirs; mais le commentaire le plus général était un sentiment d'appréhension. Un mot explique cette faiblesse, fille des préjugés. On ne voulait voir la République nouvelle qu'à travers les ombres du passé; on la peuplait de spectres menaçants et de fantômes terribles. De là ce malaise vague et cette stupeur dans les esprits. La défiance s'y mêlait : même entre voisins on ne se parlait qu'à voix basse et sans abandon. La vie ordinaire semblait être suspendue; elle avait fait place à je ne sais quoi d'artificiel où dominait la panique des souvenirs. Quand le commissaire arriva, cette impression était à son comble. De tous côtés on allait aux enquêtes : on voulait savoir ce qu'il avait fait et dit, s'il avait l'air farouche et l'œil sournois. On en parlait comme d'un de ces héros qui donnent le frisson aux enfants et défraient les sombres récits des contes de fées. — Comment va-t-il le prendre, s'écriaient les plus épouvantés, et que compte-t-il faire de nous?

Notre commissaire n'était pas d'humeur à dévorer les gens; ses goûts étaient moins dépravés. Il avait à réparer quinze ans d'abstinence; ce fut cette revanche qu'il prit d'abord. Depuis longtemps, tout lui avait échappé : le luxe du couvert, les raffinements de la table, et il retrouvait tout cela en un jour par un coup de baguette. Comment eût-il résisté? Il céda; il approcha de ses lèvres la coupe où boivent les opulents; il entreprit de régler avec son estomac des comptes bien anciens et sur lesquels la prescription paraissait s'étendre. Ce n'était pas un soin léger ni une mince occupation. Notre homme comprit qu'il ne pouvait pas s'en acquitter seul et s'entoura des mêmes parasites qui l'avaient aidé dans la liquidation de son patrimoine. Ainsi partagée, la besogne devint moins rude et fut conduite à bien. De temps en temps quelques diversions extérieures s'y mêlaient et tenaient l'émotion publique en haleine. Après boire, les amis du commissaire brisaient les vitres des bourgeois, et celui-ci, survenant comme un dieu d'Homère, lançait à point nommé une proclamation où il prodiguait toutes les paillettes de son style.

Cette conduite produisit un grand effet; rien ne dispose à l'enthousiasme comme la peur. Désormais il n'y eut personne dans le département qui ne jurât par le commissaire. On lui sut gré de n'avoir pas mis les villes à sac, porté la torche au sein des propriétés et emmené les populations en esclavage. Il devint l'objet d'un culte exclusif; pour un rien, on lui eût dressé des statues. Quoiqu'il n'eût guère, en fait d'avantages extérieurs, qu'un ventre inclinant vers la quarantaine, les femmes se prirent à en raffoler. De leur côté, les hommes en firent un grand esprit, une intelligence à ressources. On exhuma ses œuvres des ténèbres qui les enveloppaient, on cita à l'envi ses bons mots, on porta aux nues ses allocutions d'après l'antique. Bref, ce fut un engouement universel. Les révolutions seules opèrent des prodiges pareils.

En bon prince, notre commissaire jouit de ses triomphes sans les exagérer; cet encens ne lui causa point de vertiges. Seulement, il s'y amollit à son insu et manqua aux condi-

tions de son origine. Les choses marchaient toutes seules : il se crut dispensé d'y rien ajouter de son fait. La localité, d'ailleurs, s'y prêtait mal. Il avait affaire à une province qui offrait peu de prise à l'agitation. Point de manufactures, point de centres industriels; partout des populations agricoles qu'isole la vie des champs, et qui puisent l'instinct de l'ordre dans le sentiment jaloux de la propriété. Où trouver en cela les éléments d'une effervescence soutenue? Vainement l'eût-il essayé : il ne le fit même pas. Il laissa à ses amis le soin d'entretenir, à l'aide de tapages innocents, une petite terreur bourgeoise, et les paya de ce service par des banquets dignes d'un monarque assyrien. Rien n'était changé dans le département; il n'y avait qu'un préfet de moins et un commissaire de plus.

Les choses se maintinrent sur ce pied jusqu'au jour d'une apparition inattendue. C'était un matin. Le magistrat de la République venait de se mettre à table avec quelques conviés. Il s'agissait d'un déjeuner de connaisseurs, accompagné de vins fins et de primeurs délicates. On allait faire, entre deux services, de la haute administration et de la politique d'avenir. En attendant, on s'en prenait à un pâté de venaison et à un pommard du meilleur caractère. Les cœurs étaient à la joie, les estomacs en liesse. Nul mauvais signe dans les cieux; point de lettres fatales sur les murs. Jamais repas ne promit plus de satisfaction et moins de regrets. On se proposait en secret de le prolonger jusqu'à la limite des facultés humaines. Hélas! c'était compter sans le destin et retrancher du programme le chapitre de l'imprévu. Le premier service allait finir, quand la porte céda sous une pression impérieuse, et livra passage à un homme dont la physionomie exprimait le mécontentement et l'irritation. A ce bruit, à cette vue, le premier mouvement du commissaire fut de se retourner vers les gens de service.

— Qu'est-ce donc? s'écria-t-il, et d'où vient que l'on ne fait aucun cas de mes ordres? N'ai-je pas signifié que je n'y étais pour personne?

Au lieu d'obéir à ce congé indirect, l'inconnu marcha froi

dement vers l'amphitryon, et promenant sur lui et sur ses convives un regard empreint de sévérité :

— Excepté pour moi, répondit-il, citoyen collègue.

C'était le commissaire maigre, changé en commissaire général ; par conséquent, un supérieur. La révolte n'était pas permise. Aussi le magistrat du département s'inclina-t-il devant des pouvoirs plus étendus que les siens :

— Soyez le bienvenu, citoyen, dit-il en se levant et en faisant signe à ses convives de l'imiter ; soyez le bienvenu dans nos domaines. Cela s'appelle arriver à point. Voici ma place ; vous allez nous présider. Il y a là un hoche-pot, apprêté à la manière du pays, qui justifiera certainement votre confiance ; et, pour l'arroser, nous avons un Bourgogne qui date de l'ancienne administration. Il faut en convenir, tout n'était pas mauvais chez elle.

Loin de s'associer à cette saillie et de céder à cette invitation, le commissaire général en prit motif pour rembrunir son visage et promener à la ronde un œil inquisiteur. Cette table, ce couvert, le choquaient ; tant de luxe lui semblait suspect. Il appartenait à la classe des républicains austères qui veulent mettre la société au régime du brouet noir. Lui-même prêchait d'exemple et vivait avec une frugalité de Spartiate. Il aimait à se priver comme d'autres aiment à jouir ; question de tempérament. Une fois entré dans cette voie, la pente l'avait entraîné : une mauvaise alimentation engendre les mauvais estomacs, et les mauvais estomacs font les mauvais caractères. Dans cette situation d'esprit, on devine quel effet dut produire sur notre commissaire général cette table chargée de mets succulents. Il y vit la honte des institutions nouvelles. Un plat d'asperges le scandalisait surtout ; il le poursuivait de regards indignés. Des asperges dans les premiers jours de mars ! En toute primeur ! Quel exemple à donner aux populations ! Aussi se contenait-il mal, et ce fut d'un ton rude qu'il répondit à son interlocuteur :

— Mille grâces, citoyen... le matin une tasse de lait me suffit... D'ailleurs mes instants sont comptés... On m'attend dans le département voisin, je ne vous donne qu'une heure.

Ces paroles étaient accompagnées de gestes brusques qui en formaient le commentaire expressif. L'amphitryon sentait son aplomb l'abandonner, et les conviés ne savaient plus quelle contenance prendre. Le commissaire général les inspectait un à un.

Ces citoyens sont de vos amis ? dit-il en s'adressant à son inférieur.

— Oui, mon collègue, et je m'en flatte, répliqua celui-ci avec un accent pénétré ! La fleur des patriotes du lieu ! la terreur du bourgeois ! Des purs ! Des choisis !

— A la bonne heure ! Alors asseyons-nous, reprit le commissaire général. Aussi bien, j'aime mieux que les choses se passent devant témoins. A vos asperges, citoyens, ajouta-t-il en y mettant un air d'ironie souveraine.

Il prit un siége, et de nouveau foudroya de l'œil les végétaux intempestifs. Les convives se groupèrent à l'écart, dans un respect mêlé de crainte, comme si une statue de marbre fût venue prendre place à leur banquet. C'était un juge et un maître, tout l'annonçait. Il se fit un long silence, et ce fut le nouveau venu qui le rompit :

— Citoyens, dit-il, j'irai droit au but ; je ne suis pas content de votre ville. Excusez ma franchise ; la vérité avant tout.

— Mon collègue, voilà un jugement bien sévère, répondit le magistrat du département piqué au vif. Peut-on savoir ce qui nous le vaut ?

— Tout, citoyen ; car tout est à faire ici. Rien ne s'y ébranle, rien n'y marche. D'un coup d'œil j'ai vu cela.

— Expliquez-vous, collègue. Quels sont vos griefs ? où sont vos preuves ? s'écria le prévenu de plus en plus blessé.

— Des preuves ? Elles n'abondent que trop, citoyen. Voici un quart d'heure que je suis au chef-lieu ; qu'ai-je vu ! Des rues tranquilles, des gens qui vont à leurs affaires.

— Mais il me semble, collègue...

— Citoyen, citoyen, je ne demande qu'à m'éclairer. Si j'ai porté un arrêt injuste, je serai le premier à le reconnaître. Voyons, que s'est-il passé ici ? qu'avez-vous fait ? Le procès

sera bientôt instruit. Avez-vous des clubs, à l'instar de Paris ?

— Ma foi, non, dirent les assistants ; nous n'avons pas de clubs.

— Avez-vous eu vos promenades en corps d'états, à l'instar de Paris ?

— Pas davantage, dit l'assemblée.

— Point de promenades, point de clubs ; c'est bien grave. Je veux croire du moins que vous avez eu des lampions, à l'instar de Paris.

Les convives se regardaient avec un désappointement muet ; le sentiment de leur faute les pénétrait de plus en plus. Ils semblaient reculer devant cet interrogatoire accablant. Enfin, un nouvel aveu s'exhala de leurs poitrines :

— Nous n'avons pas eu de lampions, dirent-ils.

— Et vous appelez cela une République ! s'écria le juge indigné ; une République sans lampions, sans promenades, sans clubs ! Alors je m'attends à tout. Parions qu'il n'y a point eu d'arbre de la liberté, avec accompagnement de pétards et de faveurs tricolores !

Les consciences étaient atterrées, les bouches sans force : le silence répondit seul à l'accusateur.

— Je m'en doutais, poursuivit-il. N'insistons plus. C'est une mise en scène manquée. Rien à l'instar de Paris, rien, mais rien. Pas une grande idée, pas un noble spectacle. O République ! est-ce ainsi que l'on t'inaugure ?

En achevant ces mots, le commissaire général se leva ; son regret était profond, sa plainte sincère. Il était de ceux qui ne séparaient pas le régime nouveau d'un cortége d'analogies et de réminiscences, et ne lui épargnaient ni les fleurs de l'enthousiasme ni les perles du sentiment. Il est vrai que le côté positif des choses ne le touchait pas moins ; car, après avoir exhalé sa mauvaise humeur dans trois ou quatre tours de salle, il revint s'asseoir près de l'amphitryon et lui dit :

— Achevons l'enquête, citoyen collègue ! Pourquoi n'avoir pas agité le pays ?

— Agiter ! dans quel but ? Il se prêtait à tout.

— En apparence, oui, mais au fond, il est réfractaire,

croyez-le bien. Et avez-vous fait main basse sur les fonctionnaires du régime déchu?

— A quoi bon ? Ils se sont ralliés.

— Comédie pure ! on vous a joué, collègue. Quoi ! pas une révocation, pas une destitution?

— Trois ou quatre à peine ! Si vous saviez combien le département est soumis.

— C'est cela ! ou dirait un mot d'ordre ! Soumis ! ils se prétendent tous soumis. Et en réalité ils conspirent ! Décidément, mon collègue, vous manquez de nerf : vous vous amollissez au contact des honneurs et dans les charmes de la résidence !

— Mais vraiment...

— Les ordres sont formels, citoyen collègue, formels, entendez-vous ? il faut agiter le département.

Ces paroles étaient prononcées avec l'accent d'un supérieur qui ne souffre plus le débat.

— J'y ferai mes efforts, répondit humblement le magistrat subordonné.

— Vous avez à réparer le temps perdu ; mettez-vous vivement à l'œuvre ! Des proclamations, des bulletins ! Et surtout soignez le style ! Des mots grands comme des maisons !

— C'est entendu.

— Puis vous aurez un club, deux, si c'est possible.

— J'en aurai trois.

— Vous planterez un arbre de la liberté, avec accompagnement de faveurs tricolores et de pétards.

— J'en planterai cinq.

— Vous organiserez des promenades en corps d'états.

— Dès demain.

— Quant aux cérémonies publiques, je ne puis rien vous imposer ; le programme en est libre. Qu'il soit grandiose, c'est le point essentiel. Au besoin, endettez la ville ; nul argent n'est mieux placé. Et de l'allégorie, de l'allégorie à pleines mains.

— De l'allégorie, puisque vous le désirez.

— A la bonne heure, mon collègue, je vois avec plaisir que

vous revenez aux vrais principes. Deux mots les résument : agitez et destituez, destituez surtout. Point d'hésitation, point de faiblesse. Destituez, destituez, on ne fonde qu'à ce prix.

— Je destituerai.

— Et souvenez-vous que Curius Dentatus déjeunait d'un plat de raves lorsque les Samnites lui envoyèrent des ambassadeurs. Un peuple est bien près d'être asservi quand il est trop sur sa bouche. A bon entendeur, salut. J'ai dit.

Après avoir donné à son collègue ce dernier avis et cette dernière leçon, le commissaire général se leva majestueusement. Il prit congé avec les airs d'un homme qui a la conscience de son rôle et le sentiment de sa supériorité. On lui fit une conduite d'honneur comme à un prince du sang ; l'amphitryon et ses convives l'accompagnèrent jusqu'au perron de l'hôtel, et n'abandonnèrent la place que lorsque sa voiture se fut ébranlée. Seulement, au moment où elle allait disparaître, le commissaire humilié releva la tête, et le saluant d'un geste ironique :

— Bon voyage, dit-il.

Puis, se retournant vers ses compagnons en homme qui éprouve le besoin de prendre une revanche :

— Mes amis, s'écria-t-il, savez-vous qui vous venez de voir ?

— Non, répliqua-t-on à la ronde.

— Le président de la République du pain sec ; si elle prévaut, j'abdique.

Des rires unanimes accueillirent cette saillie, et l'amphitryon ajouta d'une voix de commandement :

— A table ! camarades, à table ! Ce n'est qu'un nuage dans un beau jour. Vite au déjeuner ! Nous sommes maintenant ce que nous étions tout à l'heure. Continuons.

Le repas se prolongea jusqu'au soir. C'est ainsi que notre commissaire remettait en honneur les traditions de Curius Dentatus.

III

UNE TEMPÊTE DANS UN VERRE D'EAU.

Bon gré mal gré, il fallut obéir aux instructions du commissaire général : sa voix n'était que l'écho d'une voix plus puissante. Agiter le département, agiter la ville, ce fut le mot d'ordre désormais. Les parasites de la préfecture n'y suffirent plus ; une effervescence sérieuse réclamait d'autres éléments. Dans les grands foyers de population, ces mouvements naissent d'eux-mêmes ; c'est leur théâtre naturel, et on les crée plus facilement qu'on ne les calme. Mais la vie agricole a des vertus sédatives qui éloignent de tels accès. Avant de s'émouvoir, l'homme des champs aime à se rendre compte de l'objet de son émotion ; il se demande ce qu'il y doit gagner ou perdre, et, pour peu que le profit ne soit pas clair, il préfère s'abstenir.

Tel était l'obstacle dont notre commissaire avait à triompher. Il avait, en outre, à vaincre ses préférences secrètes. Échanger le calme contre le bruit, la paix contre la lutte, était une perspective qui lui souriait peu. Il eût si volontiers descendu le cours des révolutions, une coupe à la main et des roses sur la tête ! Malheureusement, le choix ne lui était pas permis : l'hésitation même eût paru suspecte. Il se mit donc à l'œuvre, en dépit de tous et malgré lui-même. Il s'agissait de semer le trouble là où régnait la tranquillité, la désunion où régnait la concorde. Il s'agissait d'éveiller des passions qui n'avaient rien de noble ni de pur : l'esprit de turbulence, les haines de classe, l'envie qui s'attache aux supériorités, la cupidité qui s'acharne après les emplois comme la bête de proie après les cadavres. Besogne odieuse, ingrate, et digne de l'ange du mal.

Notre commissaire n'y réussit qu'à demi : n'a pas qui veut les instincts révolutionnaires. Au nombre des moyens qui lui avaient été prescrits, se trouvait en première ligne celui des proclamations et des bulletins. Il s'y prodigua, il cou-

vrit les murs de la préfecture d'énergiques exhortations et d'appels à l'enthousiasme. La forme en était vive, colorée; on y reconnaissait le cachet de l'artiste. Cependant, la population ne s'en émut point; ce style à facettes eut peu d'écho. Rien ne semblait changé dans la cité : les marchés restaient calmes, les rues tranquilles; point d'attroupements ni de cris. Celui-ci allait à ses semailles; celui-là à son moulin. Les choses suivaient leur cours ordinaire; la ville ne s'agitait pas.

Il fallait pourtant l'agiter à tout prix; les ordres étaient formels. L'enthousiasme n'ayant pas réussi, notre commissaire eut recours au sentiment. Des hymnes de Tyrtée il passa à la plainte de Jérémie. Le magistrat y fut beau. Il commença par faire au peuple le récit de ses propres misères. Il lui dépeignit, avec un grand luxe de couleurs, la faim frappant à sa porte et la privation assise à son foyer. Rien ne manquait à ses tableaux : ni les plaintes des enfants, ni l'agonie des vieillards, ni les angoisses des mères, ni le déshonneur des filles. De là, des conclusions formidables et un long cri d'anathème contre la société qui tolère des spectacles pareils. Qui le croirait? cette philippique partie du cœur, cet appel aux déshérités, trouvèrent nos populations impassibles. Il ne s'ensuivit ni une prise d'armes ni une émotion publique. L'état de la ville n'empirait pas. Des groupes de curieux se succédaient devant les affiches de l'administration, sans paraître affectés en rien de ces peintures sombres. On échangeait quelques propos pour ou contre, après quoi le flot reprenait son courant. L'ouvrier s'éloignait en sifflant un air, et le bourgeois rentrait chez lui le front serein et l'esprit en repos.

Malgré ses efforts, notre magistrat avait donc échoué. Il avait beau faire, le pavé était libre, les vitres restaient en repos. C'était une défaite absolue, flagrante, irremédiable. L'union se maintenait, l'ordre aussi; deux torts sans excuse. Heureusement le hasard s'en mêla et vint procurer au fonctionnaire désappointé l'honneur et les avantages d'une situation moins tranquille. Il attendait la tempête d'un point de l'horizon; elle vint précisément du point opposé. Voici comment :

Des élections se préparaient, et pour la première fois, le vote universel allait recevoir une application sans limites. Cette expérience mettait en jeu beaucoup d'ambitions, légitimes ou non. Aussi la France fut-elle couverte en un clin d'œil de délégués des clubs et de commissaires voyageurs. Sur le même point, il en arrivait trois, quatre à la fois : c'était un véritable débordement. Ces personnages avaient tous un mandat, une mission. Les termes, il est vrai, n'en étaient guère précis et engendraient plus d'un embarras ; on ne savait si les pouvoirs devaient se confondre ou s'exclure, ni quel était parmi eux l'ordre de primauté. De là, bien des conflits d'attributions, où l'amour-propre s'exaltait jusqu'à la violence. Plus d'un hôtel de préfecture devint le théâtre de luttes sourdes, de tournois mystérieux où les champions entraient en lice, le sabre au flanc et les pistolets à la ceinture. D'ordinaire les plus audacieux l'emportaient, et le lendemain la ville apprenait qu'elle avait changé de maître. Ou bien, quand les forces en venaient à se balancer, les populations avaient deux despotes au lieu d'un, et se trouvaient placées entre des proclamations contradictoires.

Comme les autres, notre ville fut visitée par ce fléau. Un jour, le bruit s'y répandit que trois commissaires venaient d'arriver à la fois, et qu'ils tenaient dans l'hôtel de la préfecture un conseil orageux. On ajoutait qu'au milieu d'une séance agitée, les nouveaux venus avaient poussé la politique jusqu'aux défis, et l'administration jusqu'au pugilat. On disait enfin que ce congrès présageait une disgrâce, et que notre commissaire, ce favori de la ville, était menacé dans sa position. Ces rumeurs, vagues d'abord, prirent peu à peu de la consistance. On en parla dans les cafés, on s'en entretint dans les halles. La cité s'en émut, puis la campagne. Plus la version faisait du chemin, plus elle devenait sombre. Les commissaires inconnus étaient pour la foule autant d'épouvantails. On les disait pourvus de figures sinistres et armés jusqu'aux dents. L'un deux avait juré, c'était le cri public, qu'il ne quitterait pas la province sans avoir confisqué et partagé les propriétés. Un autre voulait mettre les femmes en com-

mun. Le troisième ne se contentait ni des femmes ni des biens : il demandait, en guise de distraction, quelques têtes de bourgeois.

Ces récits, en se propageant, créaient l'agitation longtemps poursuivie. Ils n'auraient pas suffi néanmoins comme éléments sérieux, si une circonstance singulière ne s'y fût venue joindre. L'un des nouveaux commissaires sortit de l'hôtel de la préfecture afin de s'assurer par ses yeux de l'état des esprits. C'était un jeune homme qui voyait dans la révolution un côté théâtral, et qui en avait fait une question de costume. Pour lui, la République se composait d'un chapeau à boucle d'acier, d'un gilet blanc à grand revers, d'un pantalon collant et de bottes molles. Aussi portait-il fièrement tout cela, en l'honneur des institutions nouvelles, et par sentiment historique. Il y plaçait sa chimère, son idéal ; il remontait le cours des temps et des toilettes révolutionnaires. Ailleurs ce culte du passé n'avait point eu de fâcheux résultats, il excitait seulement la curiosité et la surprise. Notre ville ne le prit pas ainsi ; il est vrai qu'elle était mal disposée. A peine eut-on aperçu dans les rues cet étrange accoutrement qu'un murmure s'éleva du sein de la foule. Ces emblèmes n'étaient pas de son goût : elle y vit une insulte, un défi, et releva à l'instant même le gant qui lui était jeté. Le plagiaire de la Convention ne put rentrer chez lui qu'au milieu d'un concert de huées.

Le lendemain était jour de marché, et la ville s'emplit de campagnards. Il ne fut question que de l'événement de la veille. Sur divers points se formèrent des groupes où l'on parlait, en termes peu respectueux, des hommes qui s'imposaient à tour de rôle au département et lui donnaient le spectacle de leurs travestissements et de leurs querelles. Le costume révolutionnaire révoltait surtout ; il semblait le présage d'une atteinte à la propriété. Là-dessus les villageois sont intraitables : les nôtres parlaient déjà de mettre en pièces celui qui se proposait de partager leurs biens. Pourtant beaucoup d'entre eux n'avaient, en fait de champ, qu'un espace égal à peine à l'ombre de leurs chaumières ; mais la

passion de la propriété se mesure moins, chez l'homme, à l'importance de l'objet possédé qu'aux soins et aux efforts nécessaires pour l'acquérir. Ce champ, si étroit qu'il soit, représente les sueurs d'une vie entière et souvent l'épargne de plusieurs générations. C'est l'identification du cultivateur et de la terre : plutôt que d'en céder un pouce, il aimerait mieux donner un lambeau de sa chair.

Sous l'empire de ces préventions et de ces bruits, l'animosité allait croissant. Les groupes devenaient plus nombreux, plus tumultueux. Des orateurs de café prenaient des tabourets pour trépieds, et de là haranguaient la multitude. Les parasites du commissaire dirigeaient le mouvement ; leur plan de campagne était simple et court : ils voulaient délivrer leur ami de cette nuée d'intrus et n'excepter que lui de ces vêpres administratives. On sait avec quelle promptitude les esprits s'enflamment quand ils sont en contact. « A la préfecture ! à la préfecture ! » disait-on de toutes parts. L'émeute était mûre ; il ne lui manquait qu'un tambour et un drapeau : ces deux accessoires furent vite trouvés. Le tambour battit aux champs, le drapeau s'ébranla, et un rassemblement à chaque pas grossi se porta vers l'hôtel où les quatre commissaires abritaient leurs candidatures et leurs pouvoirs.

Cependant, du sein des groupes, un vœu s'élevait avec un formidable unisson : c'était le renvoi des trois commissaires. Leurs noms, à l'envi répétés, se couronnaient d'épithètes empruntées à la chaleur des événements. Tout le vocabulaire champêtre y passa. Quelques villageois, plus démonstratifs, essayèrent même de joindre des faits aux paroles. Se servant de leurs têtes en guise de bélier, ils entreprirent de briser les portes de l'hôtel et de se frayer un passage vers les assiégés. Déjà les panneaux cédaient au choc et le flot des factieux allait faire irruption dans la place, quand un drapeau parlementaire fut arboré aux croisées du pignon. La garnison demandait à capituler. Les pourparlers furent courts, l'arrangement catégorique, Sur l'heure, les commissaires devaient vider les lieux. Ils essayèrent de tenir bon, de sauver leur dignité ; mais l'ouragan populaire grondait au dehors, et

des excès étaient à craindre. Enfin, moitié de force, moitié de gré, on les mit en voiture, et ils s'éloignèrent au milieu de témoignages plus sonores que flatteurs.

La cité venait de s'affranchir ; elle disposait d'elle-même. Un seul commissaire demeurait debout sur les débris de l'institution. Trois autres y avaient succombé, et à peine pouvait-on sauver le principe. De telles tempêtes n'éclatent pas en vain sur un territoire : elles y laissent des vestiges significatifs. Les populations avaient touché au fruit défendu ; elles connaissaient leur force. Ce pouvoir, objet de longs respects, elles venaient de lui infliger la honte d'une exécution sommaire. Or, on ne croit plus à ce qu'on a pu avilir, et l'homme insulte volontiers l'idole dont il n'a rien à craindre ni à espérer. Désormais ce sentiment régna autour de nous et y pervertit les âmes. Ce peuple, naguère si calme, si discipliné, ne voulut plus reconnaître désormais d'autre puissance que la sienne. Aux habitudes laborieuses on vit succéder les promenades et les cérémonies en plein vent. Le tumulte et le bruit en étaient l'accompagnement obligé, et jetaient l'alarme dans la partie aisée et paisible de la population. Elle protesta d'abord en s'isolant, puis, comme le trouble persistait, elle quitta la ville. De là un vide et un malaise nouveau. La circulation s'arrêta, la richesse disparut, les sources du travail tarirent. Ainsi les choses empiraient d'elles-mêmes, au milieu de symptômes toujours plus fâcheux.

Cependant, notre commissaire avait obtenu ce qu'il souhaitait ; il avait invoqué l'agitation ; l'agitation lui répondait. Elle trouva des chefs dans la ville et il en vint du dehors. Un club s'ouvrit ; les désœuvrés, les turbulents y coururent, et l'ivresse de la parole eut bientôt gagné les opinions. L'élan, une fois donné, fut irrésistible ; chacun y céda. Le département se trouva plus riche en républicains qu'il n'eût osé l'espérer : à l'envi, tous voulurent l'être. Il s'en présenta dont les titres se perdaient dans la nuit des temps ; les plus modestes remontaient à plusieurs années. Ceux qui péchaient par la date prenaient leur revanche sur

le bruit et, pour n'être pas suspects, se montraient intraitables. Aucun n'avouait et ne s'avouait le mobile secret qui le poussait à son insu : celui-ci la crainte, celui-là une sourde ambition, un autre la honte d'une position équivoque. Qu'on en juge par un fait! Mon employé était devenu le plus farouche républicain du lieu. Le club l'avait porté sur son pavois; il en était le président. Cette simonie me navra : je m'éloignai avec dégoût.

La situation s'aggravait, et il y eut un moment où notre commissaire se repentit de son œuvre. Il était trop tard ; le club était plus fort que lui. Chaque soir, en manière de délassement, on y demandait sa tête. La préfecture était assaillie de menaces, d'injonctions qu'elle n'avait pas toujours la force de repousser. On réclamait l'abolition des impôts, l'éloignement de la gendarmerie et des destitutions en masse. Point d'exception, point de grâce ; il fallait frapper. Du sein de conciliabules secrets sortaient des listes de suspects que le commissaire n'avait plus qu'à revêtir de sa signature. Une justice vehmique pesait ainsi sur les administrations, et les mettait en coupe réglée.

Un soir, après une promenade aux environs, je venais de rentrer chez moi ; c'était l'heure de notre dîner de famille. L'air des champs m'avait mis en bonne disposition, et j'examinais avec un certain plaisir le repas modeste étalé sous mes yeux. Ma femme n'avait pas sa pareille pour faire les choses convenablement et à peu de frais. J'allais jouir du fruit de ses soins, quand un importun demanda à me parler. On l'introduit, et il me remet une lettre. — De la part du commissaire, me dit-il, et il sort. J'ouvre le pli officiel sans défiance ; qu'avais-je à craindre de ce gouvernement? n'étais-je pas défendu par la pureté et la date de mes opinions? Malvina paraissait moins rassurée :

— Lis donc, me dit-elle avec impatience, lis donc.

— Tu verras, répliquai-je, que l'on m'aura donné de l'avancement sans que je l'aie demandé.

Fort de cette confiance, je commençais ma lecture à haute voix, lorsqu'aux premières lignes la surprise et l'effroi m'ar-

réitérent. Un nuage passa devant mes yeux ; le son expira sur mes lèvres.

— Qu'est-ce, Jérôme ? me dit Malvina.

— Tiens, lui répondis-je en lui remettant le fatal papier. Elle eut plus que moi la force de se vaincre, et lut ce qui suit :

« Citoyen,

« La République a pour mission d'épurer les cadres administratifs, et d'en écarter les noms compromis sous la monarchie déchue. Le vôtre est du nombre ; il appartient aux plus mauvais jours des chambres du privilége.

« J'ai donc prononcé votre révocation, et disposé de votre emploi en faveur du citoyen M..., dont les sentiments républicains ne sauraient être suspects.

« Salut et fraternité.

« Le Commissaire du département. »

— M... ! m'écriai-je en entendant le nom de mon successeur. Lui ? mon employé ?

— Lui-même, Jérôme ! le voilà bien en toutes lettres, M... ! il n'y en a pas trente-six.

— C'est à douter de la République, repris-je en levant au ciel des regards indignés.

— Le règne des intrigants, Jérôme ; que t'avais-je dit ? Comment me défendre ? J'avais moi-même appelé sur ma tête la foudre dont j'étais frappé. Je m'étais prononcé pour la république contre la monarchie, quand celle-ci était debout, et celle-là dans le domaine de l'avenir. Cependant, la monarchie m'avait donné du pain, et la république me l'ôtait. Quel douloureux et poignant mécompte ! J'en étais anéanti. Malvina ne frappait pas les gens à terre : elle vint à mon secours.

— Jérôme, dit-elle, rien ne sert de s'abandonner ; du courage, mon ami, du courage. Pour un pays d'ardoises, la tuile est forte ; mais on peut s'en relever. D'ailleurs, tu as deux

enfants et je ne suis pas disposée à en faire hommage à la patrie ; elle les nourrirait trop mal. Ainsi, il faut agir.

— Je suis prêt, Malvina ; tu verras si je ne lui dis pas son fait, à ce commissaire.

— Celui-là, je m'en charge ; j'irai le voir avec mon chapeau grenat. Il faudra bien qu'il marche. Mais c'est un petit saint. Adressons-nous plus haut. Veux-tu que je te donne un bon conseil, Jérôme ?

— Dis, Malvina.

— Pars demain pour Paris, tu iras frapper à la porte de ces messieurs du gouvernement ; ça doit être des gens très-bien. Dis-leur ce qui t'arrive, ce que tu as sur le cœur, là, sans tortiller. Ils seront sensibles à ta démarche.

— Tu crois, ma femme ?

— Un Républicain comme toi ? Un ancien ! un pur ! C'est l'oiseau rare, vois-tu ; ils n'en ont pas par douzaines. Je te répète qu'ils seront enchantés de te voir. On a besoin d'hommes capables là-haut. Tu partiras donc demain, Jérôme.

— Puisque tu le veux !

— Et quant à ce pansu de commissaire, n'en aie pas de souci. J'irai lui montrer mon chapeau grenat ; il en a maté de plus méchants.

Toute objection devenait inutile ; Malvina avait prononcé. Elle avait d'ailleurs raison ; c''était notre unique recours. Le dîner fut triste, et la soirée se passa en préparatifs de départ. Ma femme voulut m'accompagner jusqu'à la voiture, afin de me donner ses dernières instructions, et, en m'embrassant, elle me dit :

— Ta place ou la guerre, ne sors pas de là ; à moins pourtant qu'on ne t'offre un meilleur emploi.

— C'est entendu.

— Pas de faiblesse, surtout. Et signifie bien au gouvernement provisoire que je ne me rallie qu'à ce prix. C'est à prendre ou à laisser.

IV

LES VERTUS RÉPUBLICAINES.

J'avais beau m'en défendre, j'étais frappé au cœur. Il est des blessures qui saignent éternellement, et celle-là en était une. Mettre toute son âme dans un principe et en tomber victime à l'heure de l'avénement, c'est périr comme l'Indien qu'écrasent les roues du char où triomphe sa divinité. Le Ciel m'est témoin qu'il y avait en moi assez de trésors de dévouement pour me rendre ce sacrifice facile. Je me serais toujours trouvé assez heureux, pourvu que la patrie fût glorieuse. Mais était-ce le cas, et n'avais-je rien à rabattre de mes rêves? Avions-nous sous les yeux la véritable République, celle qui serait à tous, comme tous seraient à elle, la grande et sainte République de l'avenir? J'en doutais, et ce doute pesait sur mon esprit bien plus lourdement que ma disgrâce.

Ce fut sous cette impression que je poursuivis mon voyage. Rien ne dispose à la méditation comme la vie des grands chemins. On dirait que la gêne et l'immobilité du corps laissent à l'esprit plus de liberté, plus d'activité. Au milieu de ces bruits confus d'essieux et de roues, le recueillement devient un charme et un besoin. L'émotion s'y mêle, le regret aussi : l'âme est à la fois remplie et touchée. Je venais de quitter Malvina, c'est-à-dire de me résigner à un sacrifice réel. Mon attachement pour elle ne s'était point affaibli avec les années. Elle était, d'ailleurs, dans tout l'éclat de sa beauté : à peine avait-elle dépassé la limite que les romanciers assignent à leurs héroïnes comme l'apogée de l'épanouissement. J'aimais ma femme ; pourquoi ne l'avouerais-je pas? Aussi ne cessai-je d'y songer. Je la suivais par la pensée dans ses occupations de ménage, je la voyais essayant sur notre infortuné commissaire la puissance de son chapeau grenat. Je vivais près d'elle et avec elle, tandis que chaque tour de roue m'en éloignait.

Cette préoccupation fut assez vive pour me rendre longtemps étranger à ce qui se passait auprès de moi. Enfin je rappelai mes sens et jetai un coup d'œil sur mes compagnons de voyage. La voiture était au complet et le personnel assez mêlé. Un vieillard et sa femme occupaient avec moi les places du fond ; sur le devant siégeaient trois hommes pourvus de barbes caractérisées. Une odeur de tabac poussée jusqu'à l'infection aurait trahi leurs habitudes, quand ils n'eussent pas porté, en guise d'armes, leurs pipes en sautoir. Au demeurant, d'assez bons diables et moins noirs que leurs barbes. De son côté, le vieillard avait ces allures méthodiques où se reconnaît la vie des bureaux. Sa mise était simple et correcte, son ton pôli et prévenant. Il avait le menton rasé de frais et une perruque rousse parfaitement ajustée sur les tempes. Je ne pouvais m'y tromper ; j'avais pour compagnons un employé et trois héros de tabagie.

Une diligence est un confessionnal : tout secret y transpire. Il s'y forme, bon gré, mal gré, une intimité courte, mais complète. Cette vie en commun prête au babil, et chacun se livre avec d'autant plus d'abandon que les relations seront plus fugitives. Il en fut ainsi autour de moi : des confidences s'échangèrent. Les trois barbes devisaient entre elles ; le vieillard ne causait que de loin en loin et avec sa femme exclusivement. Seul je n'avais pas d'interlocuteur et en étais réduit à écouter, faute de mieux. L'entretien le plus vif régnait parmi les places du devant.

— C'est comme je te l'assure ; le ministre ne peut pas me refuser, disait l'une des barbes d'un noir un peu grisonnant. J'ai là dans mon portefeuille des pièces qui sont décisives. Oh ! je ne m'embarque pas sans biscuit, moi.

— Bon, me dis-je, voilà un solliciteur.

— Des pièces ! reprit la deuxième barbe avec un accent légèrement gascon, qui n'en a pas, sangdieu ? C'est une monnaie banale. Mieux vaut des aboutissants. Pour réussir chez un ministre, il faut avoir un pied dans la maison. Moi, j'ai mon affaire : ma cousine est dans l'intimité de l'une des dames du gouvernement.

— Allons, me dis-je, c'est encore un solliciteur.

— Pour moi, ajouta la troisième barbe, du noir le plus éclatant, je n'ai ni pièces ni recommandations. A quoi bon? n'ai-je pas fait mes preuves? Je voudrais bien voir qu'on me refusât quelque chose! Un homme de la veille comme moi! Qu'ils barguignent seulement, et nous verrons!

— Et de trois, me dis-je; il ne manque plus que mon voisin comme assortiment.

J'avais à peine eu cette pensée, que le vieillard dit à l'oreille de sa femme :

— As-tu mis en lieu sûr la lettre du commissaire général?

— Sois tranquille : elle est dans la petite malle avec tes états de service.

— A la bonne heure! C'est notre ancre de salut! autrement je suis révoqué.

— Brelan carré de solliciteurs, m'écriai-je, et je fais le cinquième! Chargement complet!

En d'autres temps cette découverte m'eût paru plaisante; elle me glaça d'effroi.

— Quoi! me dis-je, cinq solliciteurs dans le même compartiment! Et qui sait si le coupé n'en contient pas; si le cabriolet, si la rotonde n'ont pas les leurs! Mettons cinq autres, en tout dix! Après demain une seule diligence versera sur le pavé de Paris dix solliciteurs. Or il arrive par jour cinq cents diligences. Que chacune ait un contingent pareil, voilà cinq mille solliciteurs sans compter les chemins de fer. Cinq mille solliciteurs, c'est-à-dire cinq mille habits noirs poursuivant les ministres, placets en main! Et on appelle cela une république! La république des mendiants, alors!

J'arrivai ainsi à Paris, et descendis dans le plus modeste des hôtels. Seulement j'en choisis le quartier de manière à me placer au centre de mes opérations. De là je devais me porter plus vivement sur les points où ma présence serait nécessaire. L'art du solliciteur est surtout dans l'à-propos. Arriver à temps et ménager ses pas, voilà l'essentiel : j'y pourvus. A peine installé, je tirai de ma valise l'habit noir de rigueur, le pantalon et le gilet assortis, la cravate blanche et

les gants de couleur, les seuls que connût notre province. Il s'agissait d'assurer l'effet du premier coup d'œil, plus décisif qu'on ne le suppose. Mon miroir me dit que je laissais peu à désirer sur ce détail. Un autre point non moins délicat, c'était de savoir à quelle porte je frapperais d'abord. Mon passage dans les lettres et dans le parlement m'avait valu de nombreuses relations par les hommes que la révolution venait de mettre en évidence. Les uns étaient arrivés au sommet, les autres en occupaient les abords. Avant de s'adresser aux membres mêmes du gouvernement, peut-être était-il sage de sonder ceux qui en avaient l'oreille et de se ménager leur concours. Je m'arrêtai à ce plan de conduite.

Au nombre des parvenus que l'ouragan avait poussés, à leur grande surprise, sur les marches mêmes du pouvoir, il en était un avec lequel j'avais autrefois vécu dans une étroite intimité. Nous avions abordé ensemble la vie littéraire et bu à la même coupe, celle du malheur. Quand, plus tard, le commerce des bonnets de coton m'eut vengé des torts de la Muse, il n'en resta pas moins mon ami et devint l'un de mes commensaux les plus assidus. Depuis lors, il est vrai, les événements nous avaient séparés; mais je ne doutais pas qu'il ne fût demeuré fidèle aux souvenirs de notre liaison. Ce fut dans cette confiance que je me rendis chez lui : appui ou conseil, j'avais tout à en attendre. Il n'était d'ailleurs qu'un nom secondaire du calendrier nouveau. Ses titres consistaient en trois tomes indigestes où il avait déployé le talent de ceux qui n'en ont pas, et fait de la compilation au profit du dogme républicain. Bref, je ne m'adressais ni trop haut ni trop bas, et prenais le meilleur biais pour connaître le terrain sur lequel j'allais descendre.

Mon ancien confrère logeait sur l'un des sommets de la ville studieuse, près des Écoles et à la portée d'une bibliothèque où il allait puiser chaque jour les éléments de ses livres et de son dîner. Son appartement de garçon était des plus simples et des plus nus; mais il le remplissait désormais de sa majesté et le décorait de son importance. Vainement voudrais-je rendre ce qu'il y eut de solennel dans son accueil. Ce

n'était plus le même homme; les événements l'avaient transformé. Il portait sa tête comme un saint-sacrement et se drapait dans sa robe de chambre avec une telle supériorité, qu'il était impossible de ne pas distinguer dans ces airs et ces allures l'influence d'une révolution. Je m'en aperçus mieux encore à l'accueil qu'il me fit et aux discours merveilleux qu'il me tint. A l'entendre, les destins de l'Europe reposaient désormais sur lui; il suppléait ici-bas la Providence.

— Ne m'en parlez pas, mon cher, disait-il; voici quinze jours que je n'en dors plus. Le pays compte sur moi pour l'organiser. Ils sont dix au pouvoir et n'ont pas d'idées pour un. Une pétaudière, Paturot, une vraie pétaudière. Pas de plan, pas de vues d'ensemble; rien de grand, rien de carré. Dieu sait ce que nous deviendrions si on ne les aidait.

Pendant une heure que dura notre entretien, rien ne put altérer chez cet homme la bonne opinion qu'il avait de lui-même. Il revenait sans cesse et sur ce qu'il lui restait à faire, et sur ce qu'il avait fait. Il avait pris les Tuileries, il avait envahi la Chambre des députés. Point de barricade où il n'eût apporté son pavé; point de coup de fusil dont il n'eût au moins fourni l'amorce. Si la monarchie s'était dissoute comme la neige en avril, on le devait à ses travaux; si la République s'établissait sans obstacles, c'est qu'il en avait prouvé didactiquement et philosophiquement la prééminence sur toutes les autres formes de civilisation. Qu'il manquât demain à la France, et tout lui eût manqué. Puis il fallait voir avec quel souverain détachement il traitait les hommes que les événements avaient investis de la puissance! Celui-ci n'était qu'une harpe éolienne résonnant au gré de toutes les brises; celui-là une tête de fantaisie, bonne pour décorer les devantures du gouvernement. Quant aux autres, à peine en parlait-il : cerveaux étroits, incapacités notoires, c'est tout ce qu'il y voyait. L'un avait trop médité sur les révolutions des cieux pour rien savoir de ce qui se passait sur notre globe; l'autre figurait dans la classe de ces vieillards qui se refusent aux sentences de l'âge, et que les peuples de Sumatra accommodent pieusement au sel, au poivre et au citron. Bref, il avait un mot

sur tous, et en quelques traits il excellait à les peindre.

En d'autres circonstances, ces tableaux d'après nature auraient pu m'intéresser, et le spectacle de cette fatuité naïve y eût ajouté un nouveau prix. Mais j'étais venu à Paris sous l'empire de soins plus graves. J'essayai d'y ramener mon protecteur, et d'obtenir de lui qu'après avoir sauvé l'Europe, il daignât me sauver. A défaut de la mémoire du cœur, je comptais sur celle de l'estomac. J'avais tenu table ouverte libéralement, sans acception de partis; c'était le cas de s'en souvenir. Mon commensal ne s'en souvint pas; la fumée des grandeurs avait perverti ses organes. Il alliait la sottise à l'ingratitude, deux torts fréquents chez les républicains invétérés. Il était, en outre, exclusif comme eux, et plus rempli de prétentions que de lumières. Sur un seul on pouvait tous les juger. — Ces hommes, me dis-je, passeront au pouvoir, mais n'y resteront pas. Ils sont au-dessous de leur rôle, et n'ont que les vanités du commandement.

Il fallait renoncer à cette médiation et en revenir au moyen le plus simple, la requête directe. A tout prendre, je pouvais aborder les souverains du moment sans avocat et sans introducteur. Mon nom ne leur était point inconnu, et ma cause n'exigeait pas de grands efforts d'éloquence. De quoi s'agissait-il? D'une simple réparation en réponse à une souveraine iniquité. Quelques explications précises suffiraient; n'étions-nous pas sous un régime de vérité et de justice? Ce sentiment m'enhardit, et du même pas je me dirigeai vers l'hôtel du ministre dont je dépendais. Mon dessein était de m'ouvrir franchement à lui et de le rendre l'arbitre de mes destinées.

Dans le cours de ce trajet, l'aspect de Paris me frappa. La grande cité n'était pas remise du dernier ébranlement; elle gardait son attitude révolutionnaire. A chaque angle des rues, le pied se posait sur des pavés vacillants et inégaux; la ligne des boulevards ressemblait à un taillis qui vient d'être coupé à blanc. Toute croisée avait son drapeau, tout candélabre ses vitres brisées. La physionomie de la population répondait à cet état des lieux. On ne pouvait faire vingt pas sans rencontrer des groupes peuplés d'orateurs, ou des processions d'ou-

vriers défilant avec tambour et bannières. Puis çà et là circulaient des hommes irrégulièrement armés, comme si la ville eût été livrée à des corps de partisans. Ce spectacle ne m'étonna point; mais ce qui me parut singulier, c'était l'air de sécurité qui régnait à côté de ce désordre. Aucune de ces scènes n'avait le don d'émouvoir; elles n'excitaient ni enthousiasme ni crainte; elles n'éveillaient même pas la curiosité. On s'y était fait.

J'arrivai devant l'hôtel du ministre avec l'espoir, je l'avoue, d'y trouver quelques dédommagements. A mon sens, les hommes que le peuple avait investis de l'autorité devaient résumer en eux toutes les vertus, toutes les grandeurs de l'ère nouvelle. Les critiques dont ils étaient l'objet glissaient sur mon esprit; c'est la sanction obligée du mérite. On ne m'en imposait pas d'ailleurs; je savais à quoi m'en tenir sur le personnel du gouvernement. La science et la poésie s'y donnaient la main; le dévouement et l'intelligence n'y manquaient pas. Mon unique souci était de savoir comment ces souverains improvisés comprenaient leur rôle. Je l'imaginais simple et digne à la fois, modeste dans les formes et grand dans les actes, nouveau surtout et séparé du passé par un abîme. Assez longtemps la politique avait souffert ce spectacle de la même pièce jouée par d'autres acteurs. Puisque le souffle révolutionnaire avait passé par là-dessus, c'était bien le moins qu'on mît au rebut de vieux décors et qu'on fît les frais d'une mise en scène.

J'y songeais en m'engageant sur l'escalier de l'hôtel, lorsqu'un carrosse entra avec impétuosité et s'arrêta devant le perron. Rien n'y manquait, ni les chevaux de prix, ni l'éclat des harnais, ni le choix de la livrée. Pour trouver quelque chose d'aussi parfaitement assorti, il fallait remonter aux traditions de la cour, et pas de la dernière. — Quel est cet ambassadeur étranger ? me dis-je en m'effaçant avec respect. Un homme vêtu de noir descendit du carrosse; c'était mon ministre, je le reconnus. Son secrétaire reçut de ses mains un portefeuille en maroquin rouge, et le suivit comme l'eût fait un massier. Les laquais formèrent la haie et le poste prit les

armes. C'était une rentrée conforme aux plus strictes lois du cérémonial!

Je franchis l'escalier à la suite d'un ministre si glorieux, et j'admirais à quel point il avait, en si peu de temps, su prendre les manières et les airs de l'emploi. Des flots de solliciteurs encombraient le salon d'attente; il les fendit avec une majesté rare et un sang-froid merveilleux. Son regard exprimait l'impatience et le dédain; il semblait confus de voir autour de lui un tel cortége. C'était pourtant un accessoire obligé. Qui a le carrosse a les courtisans; toute grandeur s'expie. Le ministre, d'ailleurs, n'y mit pas tant de façons; il fit congédier brutalement cette foule désappointée. L'audience était remise, il ne restait plus qu'à vider les lieux. Sous les régimes déchus, ces accidents n'étaient pas rares; mais on y apportait, du moins, quelques procédés. Depuis la République, les huissiers avaient cru devoir élever leur organe à la hauteur des événements, et cacher sous une rudesse d'emprunt les torts de leur origine. Ils donnaient ainsi des gages à la révolution.

Pendant trois jours consécutifs, je me présentai à l'audience du ministre sans être plus heureux. J'avais beau me piquer d'exactitude, arriver sous le péristyle au chant du coq, prendre dans l'antichambre des poses désespérées, rien ne touchait les gardiens qui défendaient les abords du cabinet. Sous un prétexte ou l'autre, je me voyais invariablement éconduit. Devant moi, pourtant, se succédaient des solliciteurs plus favorisés. Ils entraient le chapeau sur la tête et forçaient les consignes avec un aplomb sans égal. Au besoin, des jurons triomphants couronnaient la manœuvre et en assuraient le succès. Nulle tenue, d'ailleurs, et pas le moindre respect. Ils ne parlaient du ministre qu'en termes familiers, et, s'il se refusait à les recevoir, ils s'emportaient jusqu'à la menace. C'était à rougir de honte de se voir négligé pour de tels malotrus.

Au nombre des infortunés voués à la même corvée que moi, j'avais remarqué un vieillard, vert et vif encore, dont la persévérance me frappa. Il était là dès le matin et ne

quittait la place qu'au dernier moment. Le malheur rapproche ; nous nous fûmes bientôt abouchés. Quelques entretiens à demi-voix nous aidèrent à tromper les heures, et mon interlocuteur les animait par ses saillies.

— La suite au prochain numéro, avait-il coutume de dire quand l'huissier venait nous signifier notre congé.

Nous prenions ainsi notre temps en patience, et cherchions une revanche dans des épigrammes sans fiel :

— Mon voisin, lui dis-je un jour, la mesure est comblée. Trois échecs de suite, c'est trop. N'y a-t-il pas moyen de forcer cette porte ?

— J'en sais un, répliqua gravement mon interlocuteur.

— Bah ! Et que ne parliez-vous ? nous serions hors d'embarras, vous et moi.

— C'est que le moyen est extrême.

— Extrême ou non, nous n'avons plus le choix. Mes forces sont à bout.

— Les miennes aussi ; alors, écoutez. En sortant d'ici, vous allez vous arranger de manière à vous procurer un tambour.

— Un tambour ?

— Oui. De mon côté, j'obtiendrai quelque part un étendard, une oriflamme, au besoin un guidon.

— Et puis ?

— Vous arriverez ici avec votre tambour, moi avec ma bannière. Vous exécuterez un roulement ; je crie : Vive la République ! et nous entrons. C'est ce qu'on appelle une démonstration. Un ministre révolutionnaire n'y résiste pas.

Le trait était juste et vif : nous avions été témoins de plus d'une audience au tambour. Un peu de tapage, et l'on était sûr d'être admis. L'héroïsme du moment se résumait en peu de mots : céder aux forts, écraser les faibles. En apparence, le pays n'avait que dix maîtres ; en réalité, il en avait des milliers.

Un bruit qui se fit vers le cabinet du ministre suspendit notre entretien. Je crus que mon tour allait venir, je me levai. Pendant cinq minutes, il s'échangea entre l'homme d'État et ses appariteurs quelques mots à voix basse qui sans

doute nous concernaient. Un silence significatif régnait dans la salle ; chacun attendait avec anxiété l'arrêt solennel. O déception ! c'était encore un ajournement.

— A vendredi, messieurs, nous dit l'huissier.

— A vendredi pour les autres, et pour moi tout de suite, s'écria un personnage qui venait d'arriver et traversait la salle en conquérant.

— Pour vous, comme pour les autres, à vendredi, monsieur Oscar, répondit l'impassible employé. Le ministre vient de partir pour l'Hôtel-de-Ville.

A ce nom d'Oscar, je me retournai vivement : il résonnait comme un écho dans mon existence antérieure. C'était lui ; c'était mon peintre : l'âge l'avait à peine effleuré ; quelques poils blancs se mêlaient seuls à sa barbe orange. Par un mouvement simultané et presque sympathique, il venait de jeter les yeux sur moi.

— Eh ! s'écria-t-il, c'est ce cher Paturot ! Toi ici, et je l'ignorais ! Viens donc, ajouta-t-il en m'entraînant, que je sache au moins quel zéphir t'amène !

Je voulus en vain me dégager de ses bras : bon gré, mal gré, il me fallut le suivre.

V

LA MÉDAILLE ET LE REVERS.

— Toi ici, toi ici ! répétait Oscar. Qui l'eût deviné ? Et le hasard seul me l'apprend ! C'est mal, Paturot. Pour un rien, je te chercherais querelle.

Au lieu de répondre à ces effusions, je gardais une contenance embarrassée. Nous nous étions mal quittés avec l'artiste, et les souvenirs qui me restaient de cette liaison n'étaient pas sans mélange. Oscar s'en aperçut, et alla au-devant de mes préventions pour les combattre et les désarmer. Il fut le premier à me parler de Malvina, et en des termes tels qu'il était difficile de n'en pas être ému. On pouvait y reconnaître l'expression d'un profond respect uni à une affection

sincère. Faut-il l'avouer? ce langage me fit du bien; il chassa de mon esprit les visions que le temps avait affaiblies sans les détruire. Plus de doute possible; c'était l'accent de la franchise et de la vérité. Puis, Oscar était demeuré notre ami plus que je ne le croyais ; il avait suivi mon Alfred dans ses succès du pensionnat, et s'était montré, à son égard, plein de sollicitude. L'absence et le malheur, ces torts impardonnables, ne nous avaient donc pas fait déchoir à ses yeux, et il était juste de lui savoir gré d'une fidélité aussi rare.

A mesure qu'il s'ouvrait à moi et me racontait ces détails, je sentais la glace se fondre entre nous et la confiance se rétablir.

— Allons, me dis-je, j'aurai fait un mauvais rêve! Ce pauvre garçon n'est pas si noir que je l'avais imaginé.

Ce premier pas franchi, le reste alla de soi. Oscar était toujours le même : gai, plein de verve et d'un intarissable babil. Il prit la parole et ne la quitta plus. Il voulait achever sa conquête ; il y réussit. En moins de vingt minutes nous redevînmes ce que nous avions été. Mille sujets étaient pris et repris, sans suite, au hasard, au gré des caprices de la pensée :

— A propos, Jérôme, me dit-il entre deux quolibets, le bruit de nos exploits est-il arrivé en province ?

— Lesquels, Oscar?

— Mais il n'y a pas à s'y tromper, ce me semble ! L'affaire a eu assez d'éclat ! Avoue que nous avons fait là une belle et bonne révolution ?

— Vraiment, tu en es aussi ?

— Et pourquoi pas, mon cher? Ce qui n'est à personne est à tout le monde. Voilà mon droit : il est clair comme le jour.

— Tu m'en diras tant !

Oscar était donc l'un des vainqueurs de février; à aucun prix, il n'en voulait démordre. Je lui fis cette concession, et il en abusa. A l'instant même, il éleva une prétention nouvelle, celle d'avoir été républicain de temps immémorial. L'hyperbole était trop forte ; je résistai : il ne faut pas jouer

avec les croyances. L'artiste ne se tint pas pour battu, il revint à la charge, le prit de haut, et remonta jusqu'à ses aïeux pour mettre hors d'atteinte l'origine de ses sentiments. A mesure qu'il s'engageait dans ce plaidoyer, sa barbe s'élevait au plus haut degré de l'exaltation, et devenait le siége d'un jeu de lumière à ravir les coloristes :

— Oui, j'étais républicain, s'écriait-il, avant, pendant, après, toujours ; républicain de tempérament, républicain de naissance, tout ce qu'il y a de plus républicain.

— Tu te cachais donc bien, alors !

— C'est le propre des convictions profondes, mon cher ; elles échappent à l'œil nu. Consulte l'histoire.

— Toi si gai, si insouciant, avais-tu seulement une opinion ? Les fous en ont-ils ?

— Folie de Brutus, Paturot. Stratagème des grandes passions de l'âme ! On voit que tu n'as jamais conspiré.

— Tu conspirais donc ?

— Si je conspirais ! dit le peintre avec l'accent et la pose d'un tragique. Il me demande si je conspirais ! Mais, Jérôme, c'était là mon élément, ma fonction, mon honneur et mon titre ! Est-ce vivre que de ne pas conspirer un peu ? On conspire comme on respire, mon cher.

Mon homme s'échauffait et se trompait lui-même en s'échauffant. L'imagination en travail s'exerce au profit de la bonne foi : l'esprit finit par croire à ce qu'il crée. Qu'y faire ? Qu'opposer à cela ? Combattre l'illusion, s'en prendre à des nuées ? A quoi bon? Toute controverse eût empiré les choses. Je me tus donc ; mais Oscar ne se résignait pas ainsi ; l'impulsion était donnée, elle l'entraînait :

— Ah ! tu doutais de moi ; tu en doutais ! s'écria-t-il ; voilà qui est grave, Jérôme.

— Mais non.

— Consulte l'histoire, te dis-je, et tu verras si tous les grands peintres n'ont pas été républicains. Nos maîtres, où sont-ils éclos ? En Grèce ! République. A Rome ! République. A Florence ! République. A Venise ! République. En

Hollande! République. C'est concluant, j'espère. En tout temps, à toute époque la République a été la mère rayonnante de l'Art. Et tu voudrais que j'eusse renié ma filiation naturelle! Et tu voudrais que je ne fusse pas, que je n'eusse pas été éternellement, invariablement républicain!

— Allons, Oscar, je me rends : plus de grands gestes, surtout ; tu nous donnes en spectacle.

En effet, les mouvements désordonnés du peintre avaient attiré autour de nous quelques curieux, et nous allions devenir le centre d'un rassemblement. J'étais peu soucieux d'un tel honneur, et pressai le pas pour m'y dérober. Oscar se calma enfin ; une sérénité rassurante descendit sur ses traits. Un nouveau spectacle l'absorbait d'ailleurs. Nous tombions en pleine fête. Des corporations d'ouvriers couvraient les boulevards et s'avançaient vers nous, enseignes déployées. Le clairon résonnait, les chants remplissaient l'espace. Aussi loin que pouvait s'étendre le regard, on n'apercevait qu'une masse ondoyante au-dessus de laquelle flottaient mille drapeaux. Des cris s'en élevaient et ajoutaient à cette scène un commentaire significatif.

— C'est mon peuple, s'écria Oscar, mon grand et noble peuple ; je le reconnais.

L'artiste était rendu à son exaltation ; son œil lançait des éclairs, sa barbe s'animait des plus chauds reflets. Le répit n'avait pas été long :

— Tu vois mon peuple, Paturot, tu le vois.

— Ton peuple?

— Oui, le mien, Jérôme. Et à qui serait-il ? Ne l'ai-je pas porté dans mes entrailles d'artiste ? N'est-ce pas le peuple du génie et de la passion ? le peuple de la couleur et de la ligne? le peuple de l'ocre et du cobalt? Nous ne sommes que deux sur terre à le comprendre, et tu veux qu'il ne soit pas à moi? Et à qui serait-il alors, parle ?

— Je ne conteste rien, Oscar.

— Entendons-nous, Jérôme; d'autres y prétendent : tout le monde se prévaut du peuple, parle au nom du peuple. Il n'est pas de grimaud qui ne prétende l'avoir derrière lui.

Celui-ci le convoque à la Bastille, celui-là au Champ de Mars. On le met à tous les ingrédients, en promenades, en affiches, en bulletins. Il est si bon, le peuple ! Mais, pour être à tous, comme on le pense, merci.

Le flot populaire s'écoulait, et quand l'artiste eut achevé sa période, le boulevard était libre. Il adressa à la foule une dernière invocation et m'accompagna jusqu'à mon hôtel.

Désormais il ne me quitta plus ; nous devînmes presque inséparables. Vainement aurais-je voulu m'en délivrer, il s'imposait. Je dois ajouter que son concours m'était utile. Il m'avait promis de voir le ministre, de préparer le terrain et de m'ouvrir l'accès du cabinet. Où trouver d'ailleurs un compagnon aussi dévoué ? Mes anciennes relations étaient rompues, et je n'avais pu encore en former de nouvelles. Oscar seul me restait ; il fallait l'accepter avec ses qualités et ses défauts. Puis, comme je l'ai dit, il s'imposait.

Il ne se passait pas de jour où nous n'assistions à quelques émotions extérieures. Tantôt c'était le peuple qui venait de surprendre le gouvernement par un programme inattendu ; tantôt c'était le gouvernement qui invitait le peuple à jouir, dans une fête publique, du spectacle de sa propre ivresse et de son propre bonheur. Ces cérémonies se renouvelaient à tout instant sans que la patience des ordonnateurs fût jamais lasse ni leur enthousiasme en défaut. Ils s'admiraient dans leur œuvre et s'y complaisaient. Quelle satisfaction quand, par un beau jour, ils pouvaient embrasser d'un regard cent mille blouses armées de baïonnettes, et admirer les reflets du soleil qui se brisait au loin sur ces masses d'acier ! C'était leur spectacle favori, et ils se le donnaient souvent; puis le lendemain ils versaient dans des manifestes publics leurs impressions pittoresques.

— Ce sont des artistes, ceux-là, me disait Oscar avec un sentiment d'orgueil ; ils nous comprennent du moins. Dieu sait ce que nous aurons avec eux : je m'épanouis rien que d'y penser. Nous aurons les fêtes d'Éleusis et les Panathénées, les combats du cirque et les jeux olympiques, toute la Grèce, toute Rome et l'Égypte par-dessus le marché. Oh ! ils s'y con-

naissent, les profonds ! Je les ai appelés des artistes ! ce sont des politiques aussi, et quels politiques !

Calcul ou non, Paris était toujours en fête. Il avait changé son existence affairée pour une vie oisive. Des ateliers déserts sortait une foule avide de distractions. Elle en trouvait à choisir : tirs à l'arc, jeux de bague, loteries en plein air. C'était une foire perpétuelle. On eût dit un pays de Cocagne et une population affranchie des soucis du lendemain. Heureux pasteurs ! Heureuses brebis ! Aux uns les divertissements mythologiques ; aux autres le champ libre et une pâture assurée. Ainsi se distribuaient les rôles dans cette églogue digne de Gessner. Il y avait bien, par ci par là, quelques pétards de trop et des illuminations d'un caractère peu spontané, mais ce n'était qu'une ombre imperceptible dans un radieux tableau.

J'eus des doutes pourtant, je craignis que cette joie apparente ne cachât de mystérieuses douleurs. Dans ces cris, dans ces élans dominait je ne sais quoi d'âpre et d'artificiel qui éveillait mes soupçons. Au fond de cette activité fiévreuse, je cherchais le travail, un travail sérieux, la santé de l'âme et le pain du corps ; je ne le trouvai pas. Ces hommes, si ardents à se réjouir, empruntaient chaque jour de la communauté une partie de sa substance, et en échange ne lui donnaient rien. Cela pouvait-il durer ? Et n'en avaient-ils pas eux-mêmes la conscience ? C'était une enquête à faire ; je m'y appliquai. Dans les salons, dans les groupes, je trouvai des gens de toutes les conditions, de tous les rangs. Je les pris à part et les interrogeai. Le problème se posait de lui-même. Si la République faisait en bloc la joie et l'orgueil de la France, que d'heureux elle devait faire en détail !

La première personne à qui je m'adressai était un financier, homme honnête et sincèrement républicain.

— Ah ! monsieur, me répondit-il, que me demandez-vous là ? Mais vous ne voyez donc pas ce qui se passe ! Vingt maisons de banque de premier ordre se refusent à leurs engagements ; d'autres succomberont encore. Ceux qui s'exécutent entrent en liquidation. Avant deux mois il n'y aura plus à

Paris une caisse pour le papier du commerce. Peut-être n'y aura-t-il plus de papier. Que voulez-vous? Les millions se fondent dans nos portefeuilles; c'est à faire pitié. Voilà les faits; ils frappent assez les yeux. Ah! monsieur, le gouvernement déchu est un bien grand coupable.

Cette plainte du financier me frappa; elle était si amère que je m'en défiai. Un instant je crus cet homme vendu à la réaction. Pour l'absoudre, il me fallut le concours d'autres témoignages. Mais ce me fut une leçon. Désormais, je ne m'adressai qu'aux républicains purs, éprouvés, à doubles chevrons. Tel était, par exemple, le manufacturier à qui j'exposai mes doutes:

— L'industrie, citoyen! Vous me demandez des nouvelles de l'industrie! Autant s'enquérir de la santé d'un mort. J'employais deux mille ouvriers, je n'en ai plus que cent, et encore est-ce par humanité que je les garde. Rien ne va, rien ne s'écoule. La patrie a demandé que nous lui fissions hommage de deux heures de travail par jour. C'est fait; je les ai déposées sur son autel et ne les regrette pas. Il faut savoir effacer son intérêt devant un principe. Mais deux heures de travail de moins, c'est dix pour cent sur la main-d'œuvre, et, comme en moyenne je n'en gagnais que cinq, vous comprenez que j'ai dû désarmer mes métiers. C'est pourtant le gouvernement déchu qui est cause de tout cela. Infâme gouvernement!

Cela ressemblait à un écho: financier et manufacturier se confondaient dans le même anathème. Vint le tour d'un rentier:

— Voulez-vous mes coupons? me dit-il; je vous en ferai bon marché. J'ai pris du cinq à cent vingt-deux et du trois à quatre-vingt-quatre: j'avais confiance, monsieur, ce mot explique tout. Voici le trois à trente-quatre et le cinq à cinquante. Comptez sur vos doigts. J'avais de tous les chemins: de l'Orléans, du Nord, du Rouen, du Marseille, du Nantes, du Strasbourg. Dieu sait le bel argent que cela m'a coûté; autant de chiffons de papier aujourd'hui: les voici, des bleus des verts, des roses. J'aimerais autant des actions du Missis-

sipi. J'avais des bons du Trésor, écus prêtés, dette exigible, j'y comptais. Ah! bien oui. Guichet fermé, porte close. Repassez, mon bonhomme, on verra plus tard. Je suis juste, d'ailleurs, ajouta le prudent rentier ; je mets la République hors de page. Dieu me garde de l'accuser ! Toute la faute en est au gouvernement déchu.

— C'est fort heureux, pensai-je.

Jusque-là mon enquête ne m'avait guère donné de résultats satisfaisants. Partout la souffrance, partout la plainte. Les procureurs ne voyaient plus arriver les dossiers ; les officiers publics tremblaient pour leurs titres. Il n'était pas jusqu'aux gardes du commerce qui ne jetassent de hauts cris: un décret supprimait la contrainte. Quant aux employés, ceux qu'on ne révoquait pas, on les mettait à la portion congrue. L'armée était frappée, la flotte aussi : la mise en disponibilité passait comme un fléau sur les cadres.

Cependant je n'avais touché qu'aux classes libérales : peut-être existait-il ailleurs des compensations.

— Allons jusqu'au bout, me dis-je; il est impossible qu'une si glorieuse métamorphose n'ait pas laissé quelque part des avantages visibles. Je viens de consulter ceux qui avaient abusé de la fortune : ils sont punis. Ils expient en un jour les torts de vingt années. Ils s'étaient endormis dans le faste et la corruption ; ils se réveillent au milieu des ruines. C'est justice, le doigt de Dieu est là. La roue de la fortune a subi un mouvement : elle en porte d'autres au sommet. Oublions les anciens favoris ; voyons les nouveaux. Pour ceux-là, du moins, la République aura été bonne mère.

J'allai donc vers les classes que le nouveau régime avait conviées à l'empire : le petit commerce, le contre-maître de fabrique, l'ouvrier. Dans la boutique et dans l'atelier, je cherchai les heureux de la révolution.

— Ah ! citoyen, ne m'en parlez pas, me dit le commerçant en détail ; le ciel m'est témoin que j'ai tout sacrifié pour la République. J'ai conspiré et je me suis battu pour elle. En juillet et en février, on m'a vu derrière les pavés, le fusil en main J'ai pris le Louvre une fois ; une autre fois, les Tuile-

ries. C'est donner des gages à son opinion, n'est-ce pas? Eh bien! savez-vous ce que cela m'a rapporté? Des étagères pleines et une caisse vide. Il y a un sort sur notre magasin depuis deux mois : personne n'y entre plus. Puis, ceux qui vous doivent ne vous payent pas, et il faut payer ceux à qui vous devez. De pauvres gens comme nous, citoyen, ça n'a que l'honneur. Un billet à acquitter est une chose sacrée. Et quand l'argent ne rentre pas, et que le terme s'approche, il y a des moments terribles pour le cœur. On se prive, on met écu sur écu afin d'arriver au compte rond, et quand il est fait, on respire deux jours en attendant une autre échéance. Est-ce une vie que celle-là? Non pas que j'accuse la République; Dieu m'en garde! Il lui faut du temps pour s'asseoir, et je lui en donne. Les torts ne sont pas de son côté, entendez-vous? elle fait ce qu'elle peut. Si les choses sont ce qu'elles sont, c'est au gouvernement déchu qu'il faut s'en prendre.

Ainsi me parla le détaillant; voici maintenant comment s'exprima un ouvrier :

— Vous désirez connaître mon sentiment, citoyen! Je vous le dirai clair et net. La besogne est manquée; c'est à refaire. On nous a dit : Mettez la main à la révolution, et cette fois on comptera avec vous. C'est bien, parole donnée, marché tenu. En deux coups de balai, l'opération est faite. Voilà votre marchandise, où est la monnaie? Là ont commencé les difficultés. Organisons le travail, se sont-ils écriés au Luxembourg. Très-bien; organisez, citoyens; prenez vos aises. L'ouvrier a quelques avances, il attendra. Trois, quatre jours se passent. On fait des discours, on s'embrasse, on se félicite mutuellement. Rien de mieux, l'ouvrier a délégué des camarades qui font joujou avec les banquettes des pairs; c'est toujours de l'honneur, si ça ne remplit pas le ventre. En attendant, les semaines s'écoulent, puis les mois, et l'ouvrier demeure plus sanglé que jamais. Peu à peu les avances s'épuisent, la huche se dégarnit, le crédit même s'en va. Il veut retourner à son atelier, porte de bois; il frappe à une autre, même accueil. Tout se ferme devant lui. Pendant qu'on

tâchait de l'organiser, le travail avait disparu. Je me trompe, il en restait encore ; mais celui-là n'avait qu'un nom usurpé ; ce n'était pas du travail, c'était de l'aumône. Plutôt me briser les bras que d'y recourir !

— C'est triste, en effet, pensai-je.

— Il s'agissait de vivre pourtant et de tirer du fond du sac. — En avant les épargnes! me dis-je. Et j'allai demander au gouvernement les écus que je lui avais confiés. Le croiriez-vous ? on me les refusa. Ah çà, m'écriai-je, c'est une mauvaise plaisanterie. Le denier du pauvre, l'obole du malheureux ! ne pas les rendre tout de suite, et cela le lendemain d'une révolution ! Je vous le disais bien, citoyen, que c'était à refaire. Ce n'est pas que j'en veuille à nos gens; ils font tout ce qu'ils peuvent, je le sais; mais l'ancien gouvernement nous avait indignement pillés; il a emporté les caisses d'épargne à l'étranger. Ils étaient là, voyez-vous, trois mille aristocrates qui se gorgeaient depuis vingt ans des sueurs et de l'or du peuple. Voilà tout le mal. Quand j'y songe, cela m'exalte. Allez, citoyen, c'était une fameuse pourriture que le gouvernement déchu.

J'étais au bout de mon enquête ; elle me jeta dans un abattement profond : du haut en bas de l'échelle, tout le monde souffrait, tout le monde se plaignait. Les variations ne manquaient pas ; mais l'air était le même.

— Oui, me dis-je en répétant le refrain, le gouvernement déchu est un grand ciminel ; mais où sont donc les heureux que la République a faits ?

Oscar était là ; je lui exposai les doutes qui venaient m'assaillir et les scrupules dont j'étais la proie :

— Est-ce bien là notre rêve, lui dis-je ? chacun gémit, chacun se lamente.

— Un genre! mon cher ! voilà tout ! Les rapins et les gens de lettres ne s'avisent-ils pas d'en faire autant ? Les uns parlent de se désaltérer avec leur encre ; les autres d'avaler leurs couleurs ! c'est une manière de se rendre intéressants, rien de plus. Nous sommes en plein paradis terrestre, Jérôme, crois en un homme qui s'y connaît.

J'avais enfin trouvé l'homme heureux de la République. C'était Oscar.

VI

LE MALADE ET LES MÉDECINS.

Je n'habitais Paris que depuis quelques jours, et j'avais pu déjà me faire une idée des souffrances qu'il endurait. L'essaim des oisifs et des opulents s'enfuyait à tire d'aile pour aller chercher au loin un ciel moins sombre et des pavés plus réguliers. La grande ville perdait ses bons clients et voyait s'accroître le nombre des mauvais. Ce qui s'en allait du côté de la fortune se retrouvait du côté de la turbulence, et cette loi d'équilibre n'était pas de nature à remettre dans leur assiette le travail et le crédit effarouchés.

Paris ne souffrait pas seul ; la richesse du pays était profondément atteinte. Sur presque tous les points, l'activité manufacturière s'arrêtait, comme si un souffle mortel eût passé sur elle. Les seules industries à l'abri du fléau étaient celles qui défrayent les besoins les plus stricts ; encore y avait-il là ralentissement et décadence. Mais les industries de luxe, celles surtout qui portent au loin la réputation de nos arts, semblaient avoir disparu de la surface du sol. Cela s'explique. Les raffinements de l'existence ne s'allient guère qu'avec la vie oisive et la tranquillité d'esprit. Les heureux trompent ainsi leurs ennuis, et jettent leur or sans y regarder, jusqu'à l'imprévoyance. Plusieurs s'y ruinent, tous y cèdent à l'envi. En des temps orageux, ces coutumes et ces devoirs du monde se modifient à l'instant même. Au lieu de paraître, on cherche à s'effacer. Hier, c'était à qui ferait le plus; aujourd'hui, c'est à qui fera le moins. Ceux-ci boudent ; ceux-là thésaurisent; tous s'abstiennent. La manie s'en mêle ; il est de bon goût d'être ruiné.

Cette fois, la ruine n'était pas une fiction : elle atteignait tout le monde. Depuis le millionnaire jusqu'au simple ouvrier, il n'était pas un homme en France qui n'eût à es-

suyer quelque perte, à supporter quelque charge. C'était un bilan terrible, devant lequel l'âme la plus ferme se sentait prise d'effroi. Une longue paix, l'aisance des classes moyennes, l'abus du crédit, le règne des gens d'affaires, avaient inondé le pays d'une masse de valeurs de convention, qui ne pouvaient se liquider sans dommage qu'à l'aide du calme général des esprits et d'une paix perpétuelle. Or, cette liquidation allait se faire au milieu d'un ouragan ; on devine ce qu'elle dut être. Les titres de la rente, les actions des chemins de fer, les bons du Trésor, les coupons des caisses d'épargne, toutes les émissions des entreprises publiques ou privées, les banques, les canaux, les commandites de l'industrie, les obligations des compagnies et des villes, tout cela était du même coup frappé, meurtri, presque terrassé. La proportion du dommage variait ; elle allait, parfois, jusqu'à la valeur intégrale; en aucun cas, elle n'était moindre de la moitié.

Quel vide, juste ciel ! et qu'il fallait avoir, pour l'envisager sans faiblir, une vive et profonde confiance dans les institutions nouvelles ! Ce n'est pas que je me payasse, comme les organes du gouvernement, de stratagèmes et d'illusions. Non, j'étais équitable pour tout le monde et de bonne foi. Je ne faisais pas peser en entier sur le régime déchu la responsabilité de cette débâcle financière. J'en restituais une part, et la plus forte, aux événements, à l'état des esprits, au désordre des rues, même à quelques décrets récents, d'une opportunité douteuse. Mais, cette justice faite, je prenais la chose de plus haut. Au delà de cette catastrophe, je voyais une leçon. L'Europe avait abusé du crédit ; elle expiait ce tort. Le crédit, en tant qu'il s'appuie sur des travaux sérieux, sur des gages réels, peut prendre impunément un essor sans limites. Il acquiert des forces en marchant et défie l'œil le plus prévenu. Les revers l'éprouvent sans l'ébranler, et en y résistant il constate mieux sa puissance. Appliqué à des gages suspects ou à des travaux imaginaires, le crédit change, pour ainsi dire, de caractère et d'effet. Au degré le plus abject, il n'est guère qu'une arme entre les mains des fripons. Sur une

échelle moins équivoque, il signifie une confiance de passage que personne ne songe à vérifier. On accepte d'une main ce qu'on rendra presque à l'instant de l'autre. Ce jeu se prolonge sans trop de périls jusqu'à l'heure où le monde s'ébranle sous la main de Dieu. Alors disparaissent ces gages fictifs comme une vision s'évanouit au réveil. On croyait tenir un objet réel ; ce n'est qu'une ombre.

Tel est le crédit suspect, dangereux, sujet aux abus; et dans cette catégorie je range le crédit que l'on accorde aux États. Nul argent n'est mieux placé, assure-t-on, que celui dont ils sont dépositaires. Sur quoi s'appuie ce sentiment ? Est-ce sur l'emploi des fonds qui leur sont confiés ? non. Est-ce sur une grande habileté financière ? pas davantage. Il y a gaspillage, on le dit ; il y a dilapidation, on le sait ; et pourtant, au premier appel, toutes les bourses s'ouvrent. Peut-être a-t-on une foi entière et légitime dans la fidélité aux engagements ? Vingt fois ces engagements ont été violés ; l'histoire est pleine de ces sinistres. Alors d'où vient cette confiance souvent trompée et toujours prête ? de mauvaises habitudes, rien de plus. On ne discute pas le crédit, on le subit. On le traverse plus qu'on ne le suit ; on s'en sert plus qu'on ne s'y intéresse. C'est un titre dont on se défera le mieux et le plus tôt possible. Rien au delà.

Il était temps qu'un exemple se fît, et il venait de se faire. L'instrument dont l'Europe avait abusé se brisait entre ses mains. Voilà l'expiation ; et si elle était rude, j'en envisageais d'avance les bons effets. Plus de valeurs véreuses, on savait à quel point elles brûlent les doigts. Quant à l'État, le châtiment était sévère ; la faculté de l'emprunt se desséchait entre ses mains. N'importe, c'était une autre ère qui s'ouvrait au crédit. Moins facile à contracter, la dette publique deviendrait plus sérieuse et aboutirait à un remboursement réel, et non à des fictions de remboursement. L'emprunt serait un acte réfléchi, et non une aventure. On y traiterait l'État comme un débiteur ordinaire, et il relèverait du contrôle public. Quoi de plus sensé ! N'est-ce pas pour tous la même règle et le même devoir, de n'engager l'avenir qu'avec prudence

et de régler les dépenses sur le revenu? Système de bonnetier, dira-t-on; soit, mais il a cet avantage, au moins, de ne pas conduire à la banqueroute.

Toujours est-il que le mal était grand et que les docteurs ne manquaient pas. Les gardiens du Trésor poussaient eux-mêmes des cris d'alarme. Ils ne quittaient pas le chevet du patient, et imploraient sur tous les tons, dans tous les modes, le concours des gens de l'art. Que de grands moyens! Quelle médication héroïque! Le malade n'en allait pas mieux. Le pouls baissait, les extrémités se refroidissaient; c'est le commencement de l'agonie.

— Si je lui administrais un décret? se dit alors le ministre plus particulièrement responsable de l'événement.

Et sur-le-champ on imagina en conseil un remède qui devait ramener le Trésor des portes du tombeau. Rien de mieux imaginé; un seul détail faisait ombre, c'est que le public devait faire les frais du traitement. En effet, il s'agissait d'un emprunt national à souscrire au pair. On trouva la cure trop chère à ce prix, et, faute de fonds, le remède resta à l'état de projet. Comme on pense, le malade ne s'en porta pas mieux, et la crise devint plus intense.

— Je ne le tirerai pas de là sans un second décret, se dit à nouveau le ministre responsable; il faut que je le lui administre sans retard et vigoureusement.

Sur ces mots, le conseil se réunit, et cette fois il composa une formule avec des éléments qu'il avait sous la main, et dont l'efficacité était notoire. Comment le malade n'eût-il pas repris à vue d'œil? on allait appliquer sur ses organes affaiblis une portion des forêts de la couronne, des milliards de frênes et de bouleaux, des ormes séculaires et des tilleuls historiques, toutes les richesses végétales du pays. Quel trésor n'eût été sauvé à ce prix? Eh bien! le ciel jaloux trahit cette combinaison. Le malheur voulut que les forêts ne pussent être employées en nature au soulagement du patient. Les frênes se refusaient à entrer dans les coffres publics; les bouleaux aussi, les tilleuls également. Il fallait les convertir en métal, et c'était la difficulté. Avec le temps, peut-être, cette transmutation eût été

possible; mais qu'importe à un agonisant un secours lointain C'était sur l'heure qu'il faillait agir, car de fâcheux accidents se déclaraient. Il y avait épuisement de forces et syncopes continuelles.

— Décidément, se dit le ministre responsable, je suis trop avare de décrets. C'est le seul moyen de dompter le mal. Il faut que j'en administre un encore. Quelque chose de léger, mais de décisif.

Pour la troisième fois le conseil se rassembla et rendit une ordonnance. Rien de compliqué, rien d'héroïque; un moyen bien simple, bien innocent. Il s'agissait d'appliquer au patient le produit des diamants de la couronne, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus portatif en fait de remède. Impossible de réunir plus d'énergie en moins de volume et d'imaginer une substance qui concentrât plus de vertu. Hélas! comme tout trompe ici-bas! Ce moyen si simple échoua comme les autres. Les diamants ne furent pas plus heureux que les chênes; le traitement minéral trahit l'espoir de la science comme l'avait fait le traitement végétal. L'état du Trésor ne s'amendait pas :

— Voilà un grave malade, se dit le médecin ordinaire. Trois décrets, administrés coup sur coup, n'ont pu le sauver. Passons à un quatrième, puis à un cinquième, et ainsi de suite indéfiniment. S'il périt, ce ne sera pas faute de décrets.

Ce régime devint l'état normal du Trésor. Un décret le matin, un décret le soir; des décrets sur tous les horizons de la finance. Beaucoup s'égarèrent comme des foudres impuissants; quelques-uns atteignirent leur but aux dépens des capitalistes et des contribuables. Le Trésor en tira des ressources précaires, mais la fortune du pays s'y épuisait. L'argent semblait fuir devant ces décrets destinés à l'atteindre; il y eut un moment où il ne figura plus qu'à l'état de souvenir ou d'échantillon d'une race perdue. On le cachait, on l'enfouissait; encore quelques semaines de panique, et il fallait en revenir à la planche des assignats.

C'était au plus fort de la crise. Les maisons de banque s'écroulaient avec des portefeuilles chargés de valeurs; des

rues entières fermaient leurs magasins et leurs caisses. On citait des industries qui déclinaient en masse leurs engagements, d'autres qui expiraient en détail, faute de pouvoir réaliser leurs ressources. Des noms qui s'étaient transmis de génération en génération intacts et honorés furent obligés d'avouer leur défaite dans cette lutte contre les événements. Il en est qui soutinrent noblement le choc, d'autres qui poussèrent la douleur jusqu'au suicide. Jamais on n'avait vu tant de ruines s'amasser en si peu de temps ; et si l'ange du mal y eût présidé en personne, il n'aurait pu niveler les fortunes ni si vite ni si complétement.

Comment conjurer le fléau ? Fallait-il attendre que les fortunes vinssent toutes se briser sur ces écueils, ou fallait-il essayer de sauver quelques épaves de ce naufrage universel ? Les hommes importaient peu ; comptent-ils en temps de révolution ? Mais c'était l'activité même du pays qui se trouvait en péril, sa richesse, ses ressources, les biens présents et les biens à venir. Préserver tout cela était un devoir, un devoir étroit, impérieux. Or, par quels moyens? par quelles voies? A qui s'adresser? Au gouvernement? il suffisait à peine à sa propre tâche et à sa propre responsabilité. A l'esprit public ? il semblait éteint sous le poids de tant de troubles et de tant de misères.

Ce n'est pas qu'on manquât de sauveurs : ils pullulaient ; de plans miraculeux : les murs de la ville en étaient couverts. Chaque jour cent individus offraient de prendre le bonheur de la société à l'entreprise. A leurs yeux, tant de souffrances n'étaient qu'un malentendu ; il avaient, pour les guérir, un baume sûr et des mots magiques.

La révolution accomplissait toutes ses phases : l'émeute des rues gagnait les cerveaux ; nous en étions à l'empirisme.

VII

LES EMPIRIQUES.

Il est des gens prédestinés; la nature en les créant les voua à l'invention, et vainement essayeraient-ils de se dérober aux lois de leur origine. Ce sont les hommes de cette trempe qui, au moyen âge, poursuivirent dans le mystère de leurs alambics des procédés infaillibles pour changer le plomb en or, et qui de nos jours soumettent le charbon à des traitements ingénieux pour en faire sortir des pierreries. Natures tout d'une pièce, inflexibles, indomptables, que n'arrête aucun obstacle, que ne décourage aucun échec, et qui savent faire à leur vocation le sacrifice de leur bien-être et de leur fortune. Ils vivent avec leur chimère ; elle leur suffit ; ils ne voient rien en dehors ni au delà.

L'esprit et l'intelligence ont aussi de ces martyrs qui ne montrent ni un moindre dévouement à une idée, ni un moindre dédain pour tout ce qui ne s'y rattache pas. Ces poursuivants de l'impossible et de l'inconnu ne se ressemblent pas tous ; on en compte plusieurs variétés. Il en est dont le cerveau est toujours en ébullition ; les idées s'en échappent comme les laves sortent du cratère. Il en coule à flots au milieu de la fumée et du bruit. En vain voudrait-on s'y soustraire ; c'est un spectacle plein d'éblouissement ; il lasse, mais il attire. Tel est le rôle des inventeurs à jet continu ; ils se plaisent aux exercices fatigants ; le rocher et le tonneau de la fable semblent imaginés pour eux.

A côté de ces protées et sur un piédestal plus ambitieux se rangent d'autres inventeurs qui n'ont qu'une idée, mais une idée immense, universelle, à les embrasser toutes. Il ne s'agit de rien moins que d'une révélation. Le monde est à reconstruire ; ils en ont un tout confectionné, et ils ne cessent de proposer aux humains de profiter de l'occasion et d'en faire l'emplette. C'est, d'ailleurs, en tout désintéressement ; ils ne vendent pas le procédé, ils le donnent. Plus tard, si l'on est

satisfait, on les payera en gloire, en réputation, même en statues. Ce sera de leur vivant ou après leur mort, au choix. On les soldera en argent ou en nature, n'importe. Ce qu'ils en font, c'est pour l'honneur de l'espèce et pour leur satisfaction d'artiste. Ainsi parlent les inventeurs à idée fixe, ceux qui reproduisent le plus fidèlement l'obstination et la patience des alchimistes des âges écoulés. La croyance, chez eux, est entière, profonde ; elle ne transige pas avec le succès, elle ne recule pas devant la persécution. Au besoin, ils seraient les martyrs de leur idée ; nos mœurs leur refusent seules cet honneur.

En des temps réguliers, ces existences singulières s'écoulent loin de la notoriété et du bruit. A peine, autour des inventeurs, se groupe-t-il quelques adeptes qui aspirent à une importance de reflet, et se chargent de leur créer une gloire mystérieuse. On s'admire en famille, et les choses en restent là. S'il en transpire quelque aperçu dans le public, ce n'est guère pris autrement qu'en mauvaise part. Une société tranquille se prête mal à ces écarts de l'orgueil ; elle dédaigne ces prétentions solitaires. Il règne alors, sur les points essentiels, des opinions faites et des sentiments arrêtés. Le courant est établi, on y cède. Si la controverse s'exerce, c'est sur des sujets limités, définis. Dès lors aucune place n'est laissée aux coureurs d'aventures, si ce n'est celle que s'attribue leur imagination.

Ainsi se passent les choses en temps réguliers ; il n'en est pas de même dans une période agitée. Les consciences s'y troublent, les intelligences y dévient. L'individu reçoit alors le même ébranlement que le corps social. Hier encore, il avait des dieux auxquels l'enchaînaient des habitudes de respect ; aujourd'hui ces dieux ont disparu, et il ne sait où rattacher ses croyances. Hier il existait un pacte qui assurait son repos ; ce pacte n'est plus, et il se demande où il trouvera des garanties nouvelles. Le voilà chargé d'un double souci : souci privé, souci public. Il faut qu'il songe à ses affaires et à celles de tout le monde. C'est pour lui un état d'exception où plus d'une embûche l'attend. L'un exploitera ses terreurs, l'autre ses co-

lères : il sera à la merci du moindre aventurier. Pour peu que la crise dure, elle aura pour accompagnement l'oisiveté et la misère, deux conseillers dangereux. Comment s'en préserverait-il? La souffrance est crédule et défend mal l'oreille contre les surprises de l'erreur.

Ébranlée à ce point, une société est ouverte à l'empirisme, dont c'est l'heure et le moment. Le règne sera court, mais absolu. Ceux qui s'en défendent le mieux lui abandonnent encore quelque chose. Toutes les idées monstrueuses ou folles qui s'agitaient dans les catacombes du dédain et de l'oubli se produisent à la fois sur la place publique. Quoi de plus naturel? Ne s'agit-il pas de théories propres à guérir toutes les infirmités? Il y a donc foule; peu de clients, beaucoup de curieux; si on ne se livre pas, on écoute. C'est un pas de fait. Ce succès serait plus grand encore sans la lutte qui s'établit d'orchestre à orchestre, de tréteau à tréteau. Le bruit de l'un couvre la voix de l'autre : il y a conflit d'élixirs, c'est-à-dire de systèmes. Le public n'échappe au tribut qu'à la faveur de cette rivalité.

Je connaissais tous ces masques, et aucun d'eux ne m'en imposait. Dans l'âge des illusions, je m'étais mêlé à leurs exercices. Je savais à quoi m'en tenir sur l'efficacité de leurs recettes et la vertu de leurs onguents. On ne tombe pas deux fois dans un piége pareil. J'avais, d'ailleurs, un préservatif. Des profondeurs de ma pensée, je m'étais élevé, par des degrés lents et sûrs, vers une conception qui, pour être incomplète, n'en renfermait pas moins un idéal très-satisfaisant. Quand l'esprit en est là, il offre peu de prise à l'invasion d'idées étrangères. Il ne s'inspire que de lui-même et se refuse à l'imitation. Ainsi, nul danger sur ce point, nul entraînement à craindre; je pouvais défier, en toute assurance, ces débits publics du vulnéraire social.

Cependant la curiosité me poussait vers eux; tout Paris s'en occupait. Cinq ou six noms remplissaient les bouches. On en parlait dans les salons et les ateliers pour les maudire ou les exalter. Les uns en faisaient des anges, d'autres des suppôts de l'enfer. C'était trop d'honneur des deux parts.

Bref, ils régnaient par le bruit et maîtrisaient l'attention. Berlin et Vienne en révolte, Venise libre, Milan affranchi, leur avaient à peine enlevé quelques heures de vogue. Chaque matin, les populations, en s'éveillant, se demandaient ce qu'ils allaient faire de la France et à quel régime ils la mettraient. Un détail préoccupait surtout, c'était de savoir s'ils videraient les poches des uns pour remplir celles des autres. L'instinct public va droit au dernier mot des systèmes.

Un tel éclat et une si grande notoriété agissaient donc comme un aiguillon ; on suit volontiers la foule :

— Si nous allions voir ces gens-là? dis-je à Oscar ; on assure que c'est un spectacle curieux.

— Et gratuit ! mais pas amusant tous les jours, mon cher.

— Au petit bonheur ! Que risquons-nous?

— Une poussée ou deux ! On n'est pas tenu d'y porter des dentelles. D'ailleurs on peut choisir.

Le même soir, nous nous acheminions, le peintre et moi, vers l'un des clubs les plus accrédités de Paris, un club original, un club à caractère. Il n'y était question ni des formes de la constitution ni des erreurs du gouvernement. La politique n'y figurait que sur un plan fort accessoire. Rien de plus simple et de plus clair que le problème dont on s'y préoccupait. Il s'agissait de couper la société par tronçons et de la rajeunir dans une chaudière magique. Tête, bras, buste, pieds, tout y passait et fournissait des éléments à l'amalgame. Point de distinction entre les organes, point de variété dans les fonctions, mais l'égalité la plus absolue devant le feu civilisateur, et un monde à l'état de bouillie.

Cette aimable doctrine s'appelait la doctrine de la communauté, et, si elle n'était pas neuve, elle était encore moins consolante. Le club où nous nous rendions avait pour but d'en démontrer les bienfaits. Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que le débat y fût permis ; le club ne souffrait pas de tels écarts. Il avait un pontife et des fidèles : l'institution n'admettait rien de plus. Le pontife parlait ; les fidèles écoutaient ; tout se passait en famille. Autour de l'estrade d'où tombaient ces épanchements se groupaient des athlètes sourcilleux et

immobiles comme des prétoriens. Le pontife avait le soin de les choisir parmi les hommes accoutumés à de rudes travaux et dont les muscles offraient quelques garanties. A la vue de cette légion martiale, les curieux se sentaient contenus, et à peine laissaient-ils échapper à la dérobée quelques sourires railleurs.

Je viens de parler du pontife de la communauté : son nom a fait quelque bruit. Avant de le voir, je m'en formais une idée terrible ; j'imaginais un héros sombre, un orateur véhément, l'œil farouche d'un Muncer, la pose emphatique d'un Babeuf. De mes lectures et de mes souvenirs je composais un personnage en harmonie avec le rôle, une figure vengeresse dans un principe violent. Le premier coup d'œil jeté dans la salle suffit pour me détromper. Le pontife était à la tribune, versant les flots de sa parole sur un auditoire ému et attentif. Je crus voir un bénédictin et entendre une homélie. Rien de dur dans ses traits, rien d'acerbe dans son discours. Il en était à décrire son âge d'or. Plus de séparations factices, plus de distinctions arbitraires; la fraternité gouverne le monde. On ne reconnaît plus qu'un titre, la vertu ; on n'a qu'un souci, le bonheur commun. C'est à qui s'oubliera pour mieux songer aux autres. On ne tue plus, on ne punit plus ; le crime ayant cessé, la loi n'a plus besoin de glaive. Les armées se dissolvent, faute d'emploi ; on ne lutte que contre la nature. La science la désarme et l'assujettit. Les poisons disparaissent, les bêtes malfaisantes sont retranchées de la création, les animaux les plus farouches réclament les honneurs de la domesticité.

Cet hymne communiste dura assez longtemps pour troubler l'économie d'Oscar, et apporter dans ses nerfs une perturbation profonde. Nous étions debout et entourés de coudes qui nous labouraient les flancs. Aux élans de l'orateur s'associaient, du côté de la foule, des gestes d'adhésion qui compromettaient l'intégrité de nos personnes. Se plaindre eût offert des dangers; l'enthousiasme est peu endurant. D'ailleurs, les prétoriens étaient là, et à leur œil humide on pouvait reconnaître une émotion voisine de l'intolérance. Je le

compris, et en vrai Spartiate je dévorai mes douleurs. Le peintre eut moins de résignation :

— C'est ennuyeux comme les mouches, me dit-il avec un bâillement accentué.

A l'instant une rumeur s'éleva, et un cercle d'yeux indignés nous étreignit de toutes parts.

— Silence ! s'écria un organe imposant situé près de l'estrade.

— Tais-toi, dis-je à Oscar de manière à n'être entendu que de lui ; ils vont nous faire un mauvais parti.

— Silence donc ! reprit l'organe.

— A la porte ! ajoutèrent d'autres voix.

Il fallait se taire ; mais ce ne fut pas sans une dernière protestation de la part de l'artiste :

— Des crampes dans les jambes ! dit-il ; une courbature dans les reins ! Des spasmes affreux ! Une migraine atroce ! Et ils appellent cela un régime favorable à l'humanité ! Si nous sortions, Jérôme ?

J'allais prendre ce parti, quand la séance s'anima. Le pontife suivait le fil de son sermon, et du dithyrambe il passait à la dialectique :

— Que voit-on ici-bas ? dit-il. Des riches et des pauvres ; des hommes qui regorgent de tout, auprès d'hommes qui manquent du nécessaire. Moi, qui n'ai qu'un estomac, que deux bras, qu'une tête, j'aurai de quoi en nourrir mille ! Pourquoi plus de ressources qu'on n'a de besoins ? Est-ce juste ?

— Oui, dit une voix dans l'auditoire.

C'est décidément le jour des révoltes et des incidents. L'assemblée n'était pas accoutumée à les souffrir ; aussi fit-elle entendre un long murmure. Déjà la cohorte des prétoriens s'ébranlait, et manœuvrait de manière à supprimer du même coup l'interruption et l'interrupteur, lorsqu'un regard compatissant, descendu de l'estrade, s'arrêta sur lui :

— C'est un ouvrier, dit le pontife ; qu'on me l'amène ; j'accepte le débat.

Sur ces mots, la foule s'écarta comme la mer Rouge de-

vant les Hébreux, et le dissident put arriver devant le prétoire. Une garde de sûreté se forma près de lui, et sur ses épaules se posèrent deux mains, rouges et grosses comme des éclanches. Cependant l'ouvrier ne paraissait pas intimidé; quoiqu'il fût d'une apparence grêle, on reconnaissait, à l'éclat du regard, qu'il y avait chez lui de l'énergie et du ressort. L'attention de l'assemblée était éveillée, la mienne aussi; Oscar consentait à oublier l'état de ses nerfs.

— C'est vous, frère, qui m'avez interrompu? dit le pontife avec les airs d'un supérieur qui s'admire dans sa propre générosité.

— Moi-même, citoyen, répliqua résolument l'ouvrier.

— Vous ne voulez donc pas de l'égalité?

— J'en veux partout où elle est possible.

— L'égalité dans les conditions, dans les fortunes, vous ne l'admettez pas?

— Pas plus que dans les tailles, citoyen! La nature est là pour l'indiquer; l'homme ne peut pas s'y prendre autrement qu'elle. Il y a des pauvres et des riches, comme il y a des grands et des petits.

Un langage si peu orthodoxe blessait les convictions et les habitudes de l'assemblée; il y souleva quelques murmures. Oscar seul osa exprimer un sentiment d'approbation :

— Voilà un gaillard qui a bec et ongles, me dit-il. Le bonnet carré n'a qu'à bien se tenir. Nous allons rire.

En effet, l'assurance de l'ouvrier avait enlevé à son interlocuteur une partie de sa majesté et de son aplomb. Il ne posait plus aussi bien. Il avait peur que le schisme ne se glissât dans les rangs des fidèles : c'était un essai dangereux : il se promit de l'abréger :

— Quoi, frère! s'écria-t-il avec onction, vous vous refusez à comprendre tout le charme que renferme notre régime de la communauté? Un si beau, un si glorieux régime! Un ordre plein d'harmonie, au lieu de cet ordre défectueux que l'intérêt et l'ambition vouent à des déchirements éternels. C'est pourtant un bien touchant spectacle! Voyez-vous ce

peuple de frères, n'ayant qu'un cœur et qu'une table, buvant à la même coupe et puisant au même grenier?

Le pontife reprenait ses avantages; les notes du sentiment étaient plus persuasives chez lui que celles de la discussion. Un électrique frisson parcourut l'assemblée; les prétoriens se sentaient profondément émus. Ils n'attendaient qu'un ordre pour dépecer le contradicteur. Celui-ci ne s'en troubla point, et, insensible à la pression qui s'exerçait sur ses épaules :

— C'est joli, citoyen, dit-il avec une ironie évidente; c'est joli; mais voilà tout.

Les gardes firent un mouvement significatif; le pontife les contint de l'œil.

— Expliquez-vous, frère, reprit-il avec une douceur où se mêlait un peu de calcul.

— M'expliquer, citoyen? comment le pourrai-je? Vous me faites un monde en l'air, et vous voulez que je vous y suive! je suis un ouvrier, rien de plus; je vois les choses en ouvrier, et point en docteur. Avez-vous des ouvriers dans votre machine?

— Si nous avons des ouvriers! Oui, certes, nous en avons.

— Et du travail?

— Belle demande!

— Et y a-t-il une paye, au moins?

— Ah! pour cet article-là, il est entièrement supprimé.

— Supprimé! La paye supprimée! Et vous voulez avoir des ouvriers?

— Un instant, frère, un instant; vous touchez au fond du système. Le travail est gratuit chez nous; mais tout est gratuit. Vous donnez le vôtre, vos camarades donnent le leur; c'est un échange. Ne comprenez-vous pas que les biens de la terre sont désormais en commun?...

— La même gamelle, je le sais, répondit l'ouvrier; ça n'est guère propre et encore moins rassurant. Aujourd'hui, quand je travaille, je sais ce que je fais. Si je gagne six francs, bon; c'est tant pour les vivres, tant pour le reste, je cherche à tomber juste. Si le travail donne, je me permets quelques douceurs; s'il se ralentit, je me prive un peu. J'arrive ainsi

au bout de l'an, souvent sans épargnes, mais sans dettes. Supposez-moi fainéant comme je suis laborieux, il faut que je travaille pourtant, le besoin est là. Sans travail, point de pain ; c'est la loi qui mène le monde. Dès que vous aurez assuré le pain à l'ouvrier, adieu le travail. C'est un genre de succès que je vous garantis, l'ancien.

— Cependant, frère, le dévouement.....

— Bon pour les chaires et les livres, citoyen. Il faut voir le monde comme il est. Est-ce que vous pensez qu'il soit agréable de se rôtir le visage tout le long du jour devant un feu de forge, et de se déhancher en frappant sur une enclume? Non, il n'y a pas là d'agrément bien vif; on s'en priverait volontiers. Que la communauté pourvoie aux besoins des forgerons, et elle n'en aura plus. Elle n'aura plus de mineurs, elle n'aura plus de verriers, elle n'aura plus de couvreurs, elle n'aura plus de fabricants de céruse. Nous serons tous égaux, tous bourgeois, et nous nous promènerons en masse, la canne à la main. Voilà l'histoire de votre mécanique, citoyen.

— Comme vous le prenez, frère! dit le pontife, qui se sentait désarçonné.

— Ça me part, voyez-vous: excusez le babil. Vous voulez l'égalité? L'aurez-vous jamais? Le travail pourra-t-il être égal? l'intelligence égale? Celui-ci piochera, celui-là flânera, et ils seront traités sur le même pied! Ce serait à révolter un agneau. Il n'y aura d'égalité que dans la paresse, et tous s'y livreront à l'envi. Et l'égalité dans les conditions, comment l'établirez-vous?

— Par la liberté du choix.

— Merci! Tout le monde voudra être empereur, alors! S'il n'y a plus d'empereur, on s'inscrira pour être roi, ou général, ou juge, ou représentant du peuple. Qui consentira à porter la hotte et à travailler dans la vidange, dites?

— Détails, purs détails!

— Et dans les distributions, où sera l'égalité? La ration sera-t-elle la même pour tous les estomacs? Pour les uns ce serait l'inanition, et l'indigestion pour les autres. Celui-ci en

4

aura de trop, celui-là pas assez. Pour les vêtements, même embarras; l'usure varie, la dimension aussi. Et les petites jouissances, comment les mettre de niveau? La pipe, le café, le petit verre, le pot de bière le soir, les décréterez-vous pour tous ou pour quelques-uns? Quant aux logements, il est évident qu'il faut tout rebâtir. Si je monte cent marches pour gagner ma chambre, et que vous n'en montiez que douze, il n'y a pas d'égalité; si votre plafond a quinze pieds de hauteur et que le mien n'en ait que six, il n'y a pas d'égalité; si votre lit est en acajou et que le mien ne soit qu'en noyer, il n'y a pas d'égalité. Vous avez beau dire, l'ancien, ce n'est pas un écheveau facile à dévider que le vôtre.

— Décidément cet homme devient embarrassant, me dit Oscar.

Ce fut la pensée du pontife; il fit un signe à ses prétoriens. L'ouvrier raisonneur leur était abandonné; deux étaux de fer pesaient sur ses épaules. Et avant qu'il eût pu protester, le dissident sombrait au milieu de cette foule et y causait une sorte de remous. Qu'était-il devenu? On n'aurait pu le dire; seulement il avait disparu.

— Peste! comme ils expédient les gens! s'écria Oscar; c'est du travail proprement fait.

Il paraît que le pontife avait l'âme aguerrie à ces exécutions, car il n'y perdit rien de sa sérénité, et, plus libre désormais, il put donner carrière aux élans de son âme.

— L'Icarie, s'écria-t-il; parlons de l'Icarie : c'est là, frères, notre Chanaan! O Icarie! ô terre promise! que de trésors tu réserves à tes fils! Bords fortunés de Taïr, que l'avenir vous garde de merveilles! Oui, frères, jurons d'y aller tous! la France est une ingrate, elle fait peu d'efforts pour nous retenir. Punissons-la par l'abandon. Notre avant-garde est là-bas; elle nous prépare des logements, et quels logements! Hier encore j'en ai reçu des nouvelles. C'est plein d'intérêt et de charme; vous allez voir.

Devant l'assemblée émue et attentive, le pontife tira de sa poche un paquet volumineux:

— Daté des bords du Taïr, dit-il en ajustant ses lunettes.

Fleuve sacré ! que tes ondes soient bénies ! Puis il lut, en entrecoupant le texte de réflexions :

« Père,

« Tout va bien ; la fraternité nous enivre. On ne peut dor-« mir la nuit à cause des maringouins ; mais il en est de ces « insectes comme de tout le reste, ils sont en commun ; « cette pensée nous soulage. »

— Pauvres chers enfants !

« De fortes sécheresses ont régné ; elles nous étaient com-« munes. L'herbe a manqué aux troupeaux, et le bétail aux « hommes. Avec la fraternité tout est léger, même la nour-« riture. Hier matin nous sommes allés chercher de l'eau « dans le Taïr. Il était à sec ; nous n'y avons puisé que des « sauterelles. »

— Divin ! pastoral ! on dirait une page de la Bible.

« Aujourd'hui une tribu de Sioux est venue nous rendre « une visite de voisins. Nous les avons invités à partager notre « vie commune. Ils ont scalpé deux de nos frères. Père, c'est « pour nous un souci. Deux de scalpés, et les autres ne le « sont pas. Où est l'égalité ? Ils auraient dû nous scalper « tous. »

— Touchant scrupule !

« Vous êtes attendus ici avec une vive impatience, et vous « y serez reçus les bras ouverts. Nous sommes sur le point de « manquer de chemises ; hâtez-vous d'en envoyer ; autre-« ment nous passerions à l'état de peuple primitif. Père, bé-« nissez vos enfants.

« La colonie du Taïr. »

— Mortels heureux ! s'écria le pontife après cette lecture. Oui, l'on songera à vous, qui êtes nos frères et nos pionniers. Mes amis, une quête ! vite, une quête pour les Icariens ! J'ai là, ajouta-t-il en compulsant son dossier, de nombreux témoignages de sympathie. Le riche porte ses trésors, le pau-

vre son obole. La communauté est fondée, mes frères ; elle vit, elle règne. Un effort encore, et l'univers la proclamera. Tenez, écoutez.

Il reprit sa lecture :

« La sœur Malachard fait don à la colonie icarienne d'un « sommier en paille ; elle désire qu'il soit mis au service de « ses frères sur le sol ingrat de l'étranger. »

— Noble femme ! oui, ton vœu sera entendu ; ton offrande recevra la destination demandée.

« Le frère Roubiot fait hommage d'un briquet phosphorique « à la communauté icarienne. Il entend que l'instrument « serve à faire jaillir la lumière qui doit éclairer l'huma- « nité. »

— Souhait d'une belle âme ! On s'y conformera.

« La sœur Bentabole se dessaisit en faveur de la commu- « nauté icarienne de ses huit enfants, quatre filles et quatre « garçons ; elle demande en revanche qu'on la débarrasse de « son mari. »

— Voilà des trésors, j'espère ! Ne soyez pas en reste, mes amis ; vite une souscription pour le Taïr ! Et ne vous montrez pas regardants.

J'avais pu remarquer qu'au premier appel fait à la générosité du public, un vide considérable s'était opéré dans l'assemblée. Les rangs se dégarnissaient ; les curieux s'en allaient d'abord, puis les fidèles ; les prétoriens eux-mêmes en étaient ébranlés, et il arriva un moment où le pontife se trouva presque seul en face d'un bassin vide. Que d'enthousiasmes meurent ainsi en chemin et ne vont pas jusqu'au gousset !

— Tout cela est bien médiocre, me dit Oscar en sortant. Nous n'avons pas fait nos frais, Jérôme.

— A qui le dis-tu ?

— Pas le moindre art ! pas même le modèle vivant ! Un mannequin, voilà tout.

— Et quand on pense, Oscar, que ce pauvre peuple en est réduit à de tels pasteurs !

VIII

LES QUEUES PROMISES A L'HUMANITÉ.

Je venais de voir l'un des échantillons de la grande famille des empiriques ; il me restait à en connaître les autres variétés. Les étudier toutes eût été impossible ; beaucoup se refusaient à l'examen ; il fallait choisir celles qui avaient un peu de vogue et une certaine originalité.

Dans le nombre était la secte qui prétendait enrichir le corps humain d'une queue et d'un œil supplémentaires. Voici l'origine de cet événement. Vers la fin du siècle dernier, naquit à Lyon un de ces illustres prédestinés qui meurent de faim de leur vivant, et reçoivent après leur mort les honneurs de l'apothéose. On ne dit pas quels signes écrits dans les cieux précédèrent son apparition, ni quels miracles entourèrent son berceau. Tout ce que l'on a pu recueillir de ses débuts, c'est que, bien jeune encore, il put se faire une idée de la scélératesse des hommes. Des accapareurs de grains en jetèrent dans la mer un chargement entier, tandis qu'il avait le dos tourné. De là une révélation subite :

— Si j'avais eu une queue et un œil au bout, s'écria-il, j'aurais pu en cette occasion m'en servir avec avantage. C'est un sens qui manque à l'homme. L'homme est incomplet.

Ce n'était là qu'un éclair, une lueur ; mais une lueur et un éclair de génie. A travers l'homme incomplet, le grand Lyonnais découvrit une création à refaire. Il commença par un trait hardi. Les amants et les poëtes avaient su ménager à la lune une certaine réputation ; rien de plus délicat que d'y toucher. Il l'osa pourtant, dénonça cet astre comme plein d'imperfections, et en institua cinq autres qui lui sont infiniment supérieurs. Ce n'est pas tout : Saturne possède un anneau, et il était humiliant de penser que la terre ne présente rien de semblable. Notre cosmographe y pourvut ; il sut venger ce nouvel affront. Grâce à lui, notre globe a repris ses

droits et son rang dans la hiérarchie sphérique ; il aura son éclairage complet ; il aura ses lunes, il aura son anneau.

Ce service était rendu sans que l'auteur en fût plus illustre : le génie est si facilement dédaigné ! Il siégeait humblement dans un comptoir, lui qui eût mérité des couronnes. Ses doigts alignaient des chiffres pendant que son cerveau enfantait des mondes. Entre une facture et un compte courant, il examinait l'état des pôles et en dégageait un acide qui changeait l'eau des mers en une boisson rafraîchissante. Chaque jour amenait un bienfait nouveau. Il organisait pour la remorque des bâtiments des légions de baleines, dressait des phoques à la pêche du poisson, et métamorphosait les léopards en estafettes. Aucun détail ne le prenait au dépourvu ; il ne souffrait pas d'oubli dans le matériel nouveau dont il décorait la planète. Il passait du grave au doux, du sévère au plaisant, et, dans cet ensemble plein d'harmonie, il étendait jusqu'aux moutons les bienfaits de l'éducation musicale.

Tout cela avait eu pour point de départ un œil et une queue. Les découvertes s'enchaînent. Le globe était refait, restauré ; il faillait songer à l'homme. A quoi bon renouveler le logement si le locataire restait le même ? Ce fut une grave étude et un problème épineux ; le philosophe y employa bien des soins et des lettres moulées. Il envisagea l'homme dans ses divers états, dans ses fonctions multipliées ; il le suivit aux champs, dans son négoce, dans son atelier ; il interrogea la vie publique et s'assit au foyer de la famille. Sa conclusion fut qu'il était difficile d'imaginer un monstre plus achevé dans un cadre plus abominable. L'arrêt était sévère ; il fallait le justifier. Notre illustre n'y manqua pas, et traita de haut une civilisation qui avait pu se contenter d'une lune. Il se railla de nos misères et de nos tribulations, flétrit notre hypocrisie et dénonça nos bassesses. Jusque-là c'était bien ; mais rien ne sert de détruire si l'on ne rebâtit pas. Il rebâtit, et au lieu d'un monde de proxénètes et de banqueroutiers, il composa un monde de gloutons et de prostituées. Où était le profit ?

La destinée de l'homme est impérieuse, disait-il, il ne peut

s'y dérober. Il importe donc qu'il y prépare ses organes. Six repas par jour et vingt-cinq livres de nourriture, tel est le but évident du Créateur. Approprions à cet avenir les estomacs et les cultures. Que les uns soient solides et les autres plantureuses; consommons et récoltons ! Le pot-au-feu ne suffit plus ; une autre civilisation entraîne une autre batterie de cuisine. L'unité sociale changée, c'était l'alvéole autrefois, c'est la ruche aujourd'hui. La commune (1) a remplacé le ménage. Une commune à nourrir, c'est une œuvre d'artiste, une tâche aux grandes proportions, et dont on ne retrouve l'analogue que dans les âges antiques. Festins de héros ou de géants ! Homère est plein de tels récits. Des bœufs entiers suspendus aux broches fumantes, des chapelets de volailles et de pièces de venaison; le sanglier aux robustes défenses près du lièvre aux mœurs timides ; le mouton engraissé à point; les faisans aux ailes dorées : le chevreuil de la montagne non loin du veau, fils des vallons ; puis ces hôtes que nourrissent les mers dans leurs réservoirs inépuisables : le saumon, la bonite, la sole, la dorade, le turbot, voilà le menu offert aux générations, la carte promise désormais à l'appareil digestif des enfants des hommes. La nature leur paie ce tribut, l'industrie y ajoute ses raffinements, et la vapeur s'empare du tout pour le soumettre, avec une précision mécanique, aux caresses ardentes du foyer.

Ainsi est résolu le problème de la nourriture ; aux yeux de notre illustre, c'est le plus essentiel, le plus redoutable de tous. Il y revient avec un soin qui trahit ses sollicitudes. Conçoit-il des doutes sur un détail, sur le moindre, les petits pâtés, par exemple? il ne craint pas d'engager une guerre entre soixante empires, et fait arriver sur l'Euphrate une armée de six cent mille combattants. Il veut en avoir le cœur net, dût-il joncher le sol de victimes. Où est la meilleure recette pour les petits pâtés ? tel est le nœud de l'affaire, et puisque la diplomatie n'a pu en venir à bout, la guerre le tranchera. Aux armes, donc ! L'aile gauche, com-

(1) En langage moins français : PHALANSTÈRE.

posée de vol-au-vent, est la première à s'ébranler; elle fond à l'improviste sur les mirlitons du centre. Ceux-ci cèdent au choc, puis se reforment. Les fournées se suivent, les sauces aussi. Mille duels s'engagent sur le front de bataille. La muse de l'épopée n'aurait pas assez de trompettes pour les célébrer tous. Enfin il sort de tout cela un héros et une recette victorieuse. On couronne l'homme et les petits pâtés. Il y a concours public et banquet à Babylone. Trois cent mille bouchons y sautent en l'air à la fois, et les armées se remettent, la coupe en main, des fatigues de la pâtisserie.

Le but est donc atteint; voilà un régime qui donne aux estomacs des garanties sans limites. Pour en assurer le service, il ira jusqu'à la guerre, s'il le faut. Maintenant que fera-t-il pour le travail? C'est l'autre terme du problème! Le travail! Que de préjugés règnent sur ce point! Que d'erreurs nées d'un malentendu et maintenues par l'habitude! Écoutez les pédants. Les uns vous diront que le travail est un frein; les autres qu'il est une peine. Beaucoup y voient un châtiment que Dieu infligea à l'homme en le chassant de son paradis. Tous pensent qu'il a le caractère et le poids d'un devoir pour les membres de la communauté. Notre illustre n'eut pour ces définitions, vieilles comme le monde, qu'un sourire de pitié. Le travail, un devoir? une peine? Fi donc! Il admettait qu'on en fît tout, excepté cela; un rigodon ou une chaconne, une cavalcade ou un dîner sur l'herbe, à volonté. Mais une peine, un frein, surtout un devoir! il n'avait contre de tels propos ni assez de dédains ni assez de colères.

Sans doute il existe sur ce globe un travail ingrat, objet de légitimes répugnances; notre illustre le disait plus haut que qui que ce fût. Le laboureur qui ouvre un sillon laborieux n'exécute pas un rigodon; il ne l'ignorait pas. La tâche de l'artisan au sein de l'atelier n'a rien de commun avec une chaconne; il en convenait. Comme un autre, mieux qu'un autre, il connaissait les misères qui accompagnent le travail des bras et le désordre qui règne dans les œuvres

de l'esprit. Il en avait dressé le tableau et y avait prodigué la couleur. Personne ne pouvait se flatter d'avoir poussé plus loin cet inventaire lamentable. Mais était-ce là le véritable travail, celui que Dieu a dû bénir avant de l'imposer à l'homme? Était-ce le travail vraiment saint, vraiment fécond? N'y avait-il en germe, dans le jeu des muscles, que ces souffrances et ces tourments? Était-ce le dernier mot des articulations humaines? A ces questions, il répondait par une négative énergique. Non, ce n'était pas ce travail ingrat, décousu, odieux, que la Providence avait promis à la terre? L'homme, en s'y résignant, avait dérogé à sa grandeur; il était temps qu'il se remît dans la voie de ses destinées.

L'attrait dans le travail, le charme dans le travail, ce fut le second chapitre d'un monde nouveau. Heureux du côté des vivres, l'homme devait l'être aussi du côté des fonctions. Ce qu'il consomme avec plaisir, il faut qu'il le produise avec joie et avec enthousiasme. Ce sillon, naguères arrosé de sueurs, va s'ouvrir sans efforts au son du cistre et des tambourins. On ira au travail, comme on va à une fête, avec une ardeur contenue et une secrète volupté, les bras ornés de rubans et le front paré de guirlandes. Du sein de la ruche s'échappe chaque matin un essaim d'agriculteurs. Voyez, c'est à la fois une armée moderne et une théorie à l'instar de celles de l'antiquité. Il y a des grades et des insignes; chaque culture, chaque détail de culture a ses prêtres et ses officiers. Les asperges ont des lieutenants, les bigarreaux des capitaines. On a un major pour les épinards et un général pour les carottes. Les cadres sont complets, et les clairons ne manquent pas. On conduit un troupeau en *la* mineur, on bine la vigne en *fa* dièse. Ajoutez-y des ambigus pour les gourmands et des coupes pour les buveurs. C'est une kermesse flamande qui ne finit le soir que pour recommencer le lendemain. Quand le soleil éteint ses feux, l'essaim folâtre rentre dans un palais bâti par la main des fées. Les enfants y reposent déjà, répandus sur des claies comme des vers à soie. Il n'y a de devoirs de mère que pour celles qui en ont

le goût. Peu de cloisons et encore moins de préjugés. L'ombre arrive et enveloppe ces gens heureux d'un manteau discret qui les dérobe aux regards profanes. La loi est trouvée, c'est l'attraction; il convient de glisser sur les commentaires.

Telle est l'idylle; quelques mots la résument. Forte alimentation et fête perpétuelle; amours libres et travail enchanteur. C'est court, mais complet. On aura beau y résister, s'en défendre, l'idée de Dieu prévaudra. Elle est inscrite dans le mouvement des astres, dans les instincts du cœur. L'humanité n'a pas, ne saurait avoir d'autre programme; tôt ou tard il se réalisera. Nous n'échapperons ni aux cinq lunes, pourvues d'un cristallin radieux, ni à l'appendice que réclame le corps humain avec un œil au bout. Tout cela fait partie de nos destinées, et qui sait y lire n'en doute plus. Nous aurons de petites ménageries agricoles, où le râtelier sera toujours plein et la litière toujours fraîche. Nous aurons des ménageries moyennes ouvertes aux hommes fatigués de la vie des champs, de grandes ménageries pour remplacer nos douloureuses capitales, enfin, la ménagerie universelle, assise sur le Bosphore, à la limite de deux continents et de deux mers, site prédestiné, dont la Providence n'eût pas enrichi le monde si elle n'avait prévu cet avénement de moutons musicaux, d'océans potables, de léopards d'attelage et de cultures au galoubet.

Quel luxe de découvertes! et elles sortaient toutes du même cerveau! Quelle profusion d'idées! et un seul homme en enrichissait le monde! Cet homme était un fou ou un Dieu; il fallait choisir. On en fit un Dieu, quoique un peu tard. Pendant soixante ans il en avait attendu le brevet; il en jouissait à peine quand la mort l'enleva. Il disparut, mais comme Élie, dans un char lumineux, et en laissant tomber son manteau sur les épaules de son lieutenant. Peut-être y eut-il dans cette éclipse profit pour sa mémoire. Sous un jour vaporeux, ses idées acquirent plus de crédit, prirent plus d'empire. L'éloignement efface la rudesse des contours et adoucit les aspérités. Il se survivait dans des apôtres zélés, mais prudents; plus d'un renia le maître au premier chant

du coq. C'est l'histoire de toutes les révélations : elles s'atténuent dans les gloses.

N'importe, l'élan était donné, la célébrité acquise; une doctrine pouvait vivre sur ce fonds et s'y développer. Elle avait un nom, elle avait un drapeau. Le premier essai eut lieu sur une échelle modeste, puis, avec le temps, l'ambition s'accrut. En revanche, la foi diminuait. Plus d'une transaction eut lieu aux dépens du mort; ce qu'on ne répudiait pas de lui, on consentait à l'oublier. Ce travail de départ atteignit d'abord les extravagances notoires; il s'étendit ensuite à des points moins suspects. C'était une liquidation sous bénéfice d'inventaire. Le maître avait bâti des châteaux en Espagne; les disciples en eurent en Beauce et en Bourgogne de tout aussi espagnols. Ces échecs conduisirent à un nouvel abandon d'accessoires embarrassants. On conservait encore le fétiche; on n'y croyait plus. Enfin, dans un jour de gêne, on le mit en commandite; tout finit ainsi de notre temps.

Sous cette forme, régie par le code de commerce, le dieu déchu prit un rang distingué dans le monde de la spéculation. Il eut des actions, des coupons; peu s'en fallut qu'on ne le cotât à la Bourse. L'argent vint, puis la vogue, puis les honneurs. L'église prospérait; mais, hélas! au détriment du dieu. On le reléguait sur un plan toujours plus éloigné, dans les sphères nuageuses de l'hypothèse. On le frappait surtout par l'oubli, par le délaissement. Glorieux mort, ombre transmondaine, si, comme tu l'as dit, le plaisir des âmes disparues consiste dans un balancement au sein de l'éternité, la tienne a dû être détournée de cet exercice par le spectacle d'un tel abandon, et peut-être as-tu regretté d'avoir, en un jour de largesse, prodigué tant de lunes à des disciples ingrats!

Voilà où en était, au moment de la révolution, l'une des écoles qui avaient le plus vivement agité les problèmes, objets des préoccupations du moment. Cette école en avait fait son étude, son titre spécial. Aucune n'avait parlé avec plus de confiance d'un procédé infaillible et universel contre les difformités sociales. Elle avait beaucoup annoncé, beaucoup promis; c'était le moment de s'exécuter. Des expériences qu'en

d'autres circonstances on n'eût pas souffertes, aujourd'hui on y était résigné. La société jetait un cri de détresse ; elle appelait des sauveurs. De quelque part qu'ils vinssent, ils eussent été bien accueillis; personne n'eût discuté ni sur les termes du concours, ni sur le prix des services. L'abîme était là; on le mesurait de l'œil; pour y échapper, tout appui était bon, toute main secourable.

J'avais, en d'autres temps, suivi les travaux de cette école et connu plusieurs de ses chefs. Il m'en était resté un souvenir favorable. Volontiers je me serais rapproché d'eux, si je n'avais eu dans l'aliment habituel de ma pensée de quoi me défendre contre l'imitation. Cependant je voulais savoir où elle en était de ses études et de ses travaux. L'école avait ouvert un club dans le quartier du Temple, et chaque soir elle y envoyait quelques-uns de ses orateurs. Je m'y rendis à l'insu d'Oscar. L'artiste leur gardait une sorte de rancune; dans la feuille qui leur servait d'organe, on avait traité ses toiles avec un peu de légèreté.

— Ces gens-là, disait-il, fendent en quatre qui leur déplaît; je ne vais pas dans leurs eaux.

J'y allai donc seul. Lorsque j'entrai dans la salle, un orateur en habit noir occupait la tribune. Il s'y exaltait sur le principe de l'association, citait les fruitières du Jura, et prouvait que le régime en commun, bon pour les fromages, pouvait avec succès s'appliquer à toute chose. Quoique ancien, l'exemple avait du prix.

— Associons les hommes en capital, travail et talent, ajoutait-il avec emphase. C'est le salut des intérêts, c'est leur réconciliation.

Je n'ai en aucun temps aimé ces aphorismes sentencieux qui ressemblent à de pompeuses enseignes devant des magasins vides. Je les aimais moins encore en raison de l'abus prodigieux que l'on en faisait.

— Qu'entendez-vous par ces mots? dis-je à l'orateur.

— Ce que j'entends, répliqua celui-ci avec un sang-froid inaltérable? C'est assez clair. Je dis qu'il faut associer les hommes en capital, travail et talent. La société est sur le

point de sombrer; j'apporte le rameau d'olivier qui annonce l'approche de la terre.

J'eus beau faire, je ne pus le tirer de ces lieux communs et de ces pompes du discours. Une controverse s'engagea, et je cherchai à l'amener sur le terrain de la couronne boréale et des aromes cardinaux. Il se refusa à m'y suivre, et se voyant serré de trop près, il me fit l'ouverture d'un ministère du progrès. C'était à se sauver par la fenêtre à défaut de la porte.

L'expérience était courte, mais décisive. De déviation en déviation, cette école avait perdu son plus curieux caractère, l'originalité. Privée de ses attributs propres, elle était destinée à s'éteindre dans l'impuissance et l'imitation. J'y songeais en rentrant au logis et faisais aussi un retour sur moi-même.

— Ce que c'est que de nous! me disais-je; comme l'âge et l'ambition changent les hommes! Comme on s'y émousse! comme on s'y calme! Où sont les impétueuses croyances de la jeunesse? Hélas! les aventureux se sont rangés; ils ont pris du ventre, ils sont devenus possibles : ce sont des gens finis.

IX

LA DÉSORGANISATION DU TRAVAIL.

La sagesse antique nous dit : Méfiez-vous d'un homme accoutumé à ne lire que dans un livre. Le conseil est sensé et opportun : seulement il réclame un corollaire. Oui, il convient de se méfier de ceux qui ne jurent que par un livre, surtout si ce livre est l'enfant de leur esprit. A l'obstination de la croyance se joignent alors les faiblesses de la paternité, et il n'est point d'égarement où ces deux passions ne puissent conduire.

A peine achevée, la révolution eut ce malheur, de tomber entre les mains d'hommes qui avaient fait leur livre. Personne ne songeait à eux; mais ils vinrent, volume en main, et dirent : — Voici la vraie loi; c'est celle que veut le peuple.

place à ses amis! En des moments plus calmes, on aurait pu discuter et vérifier leurs pouvoirs; au fort de l'ouragan, on n'en avait ni la volonté ni la force. Tout fut accepté, œuvres et auteurs. Ils entrèrent dans le gouvernement l'un portant l'autre. Puis un arrangement eut lieu. L'un d'eux réclama les noirs et leur accorda par avance les droits les plus étendus; il en fit des électeurs et des gardes nationaux. Joies innocentes d'une belle âme! Il avait écrit deux tomes là-dessus. Mais un autre fut plus ambitieux : il étendit ses prétentions jusqu'aux blancs, et voulut qu'on les lui livrât, afin qu'il pût les soumettre aux servitudes de son livre. A l'entendre, c'était sa propriété, sa tribu, sa famille; il avait écrit trois cents pages là-dessus. Le gouvernement essaya de résister; mais l'auteur fut intraitable. On lui livra de guerre lasse les blancs qu'il exigeait, en se demandant avec épouvante ce qu'il prétendait en faire. Son premier acte fut d'emmener la victime sur les hauteurs du Luxembourg, afin qu'isolée du monde, elle fût moins rebelle au traitement qu'il allait lui infliger.

C'était l'organisation du travail, en d'autres termes l'organisation de l'insouciance et de la paresse. Cela ne manquait pas de vernis, encore moins de couleur : on y reconnaissait une touche exercée. L'imagination, cette flamme du ciel, y répandait quelques reflets. Un seul défaut déparait ce bel ensemble : l'auteur avait inventé un homme qui n'existe pas, et oublié celui qui existe. Appliqué à un monde tout autre, à une planète d'un ordre perfectionné, son système n'aurait eu que de bons effets; il eût régné sur des populations heureuses. Mars ou Saturne s'en seraient peut-être accommodés; mais, en l'état de son éducation, notre globe n'en pouvait goûter ni les mérites ni les vertus.

L'homme du livre, celui sur lequel l'auteur fondait ses calculs, est un de ces êtres à part qui défrayent de temps immémorial les créations des poëtes. Comme les héros obscurs de nos champs de bataille, il sait souffrir et se taire, et cela sans murmurer. Le sacrifice est son élément; hors de là, il ne saurait vivre. Penser à soi, lui semble une indigne faiblesse; penser aux autres, est le seul souci digne du cœur.

S'il est riche, il se mettra à la merci du pauvre; savant, à la merci de l'ignorant; laborieux, à la merci du paresseux. Donner beaucoup et peu recevoir, c'est sa devise; il place sa haute paye dans les joies du dévouement; il n'en veut pas d'autre. Il a écrit sur son chapeau : Le devoir en raison des aptitudes, et le droit en raison du besoin. Il n'y dérogera pas, dût-il succomber à la peine. Que l'égoïsme et la mollesse spéculent sur ses vertus, peu importe; il se prêtera à cette exploitation. Sa ligne est tracée, il la suivra sans se rebuter ni s'émouvoir; il est amplement dédommagé par un assentiment secret et les joies intérieures de la conscience. Tel est l'homme du livre. Si Saturne en a beaucoup de pareils, je lui en adresse mes félicitations; quant à la terre, elle en est avare et il est à craindre qu'elle ne le soit encore longtemps.

L'homme, tel qu'il nous est donné de le connaître, est loin de cette perfection. Les nécessités de la vie l'enchaînent à des préoccupations personnelles. Il ne s'abandonne pas, il ne s'oublie pas. Il ne délaisse pas son ménage pour aller faire celui du voisin. Du détachement, du dévouement, il en aura, mais point au delà d'une certaine mesure. Le voudrait-il d'ailleurs, qu'il ne le pourrait pas. L'instinct est là; l'instinct est le plus fort. La nature a déposé au sein des cœurs un germe d'égoïsme qui n'est autre chose que la garantie de notre conservation et l'aiguillon de notre activité. Poussé jusqu'à l'abus, cet égoïsme conduit à de tristes déviations; mais réglé, contenu, il est la force virtuelle de l'homme. A ce sentiment se lie la recherche du bonheur, c'est-à-dire l'un des aliments et l'une des flammes de la vie. Que cette flamme s'éteigne, et les ténèbres se feront, et les populations s'énerveront dans la nuit d'une existence végétative.

Voilà quel était l'homme du livre et l'homme de la réalité : entre eux point de rapprochement, point de conciliation possibles. L'un ne pouvait vivre; l'autre vivait. Pour animer le premier, l'auteur essaya d'étouffer le second. Quand j'arrivai à Paris, l'essai était en voie d'exécution : il s'y attachait un certain bruit, un certain éclat. A tout prix, l'auteur vou-

lait mettre en action l'homme de son livre, l'inspirer, le faire mouvoir. Pour cela, il s'était retiré au Luxembourg, résidence favorable au recueillement, et chaque jour il s'y livrait à l'étude des phénomènes sociaux, entouré d'ouvriers choisis et de collaborateurs d'une science accommodante. C'était son mont Aventin. Il y passa deux mois, les mois des fleurs et des premiers sourires du printemps.

L'ancien référendaire de la chambre des pairs n'avait eu, dans le cours d'un long exercice, qu'un souci vraiment sérieux, celui de tenir l'ancien palais des Médicis au niveau des plus grands souvenirs. Il y avait créé des salons de réception dignes de la reine mère, et ménagé des boudoirs que n'eussent point désavoués Barras ni les filles du régent. Le lampas, le brocart y déployaient leurs splendeurs moirées; les tentures des Gobelins y couvraient les murs. Partout des tapis, beaux à l'œil comme un tableau, et doux au pied comme la mousse. Les accessoires étaient du même luxe et du même goût; rien n'y jurait. A moins d'être né sous les courtines d'une princesse, il était impossible de ne pas éprouver devant ce faste un peu de trouble mêlé d'orgueil. Quelques scrupules pouvaient même s'y mêler. Ces lambris, legs de la monarchie, n'étaient-ils pas trop fastueux pour des républicains? D'autres auraient reculé devant ce sentiment : ils auraient craint la contagion de l'exemple. L'hôte du Luxembourg ne s'arrêta point à de si petites considérations. Il envisagea la question par les contrastes. Il n'était pas glorieux pour lui-même, mais pour le travail, dont il devenait l'expression. Or, ce travail n'avait jusque-là connu que des ateliers obscurs et infects : n'était-il pas juste qu'au jour de la revanche, il habitât un palais? Ainsi pensa-t-il, et, se tournant du côté de la livrée :

— Qu'on fasse avancer mon carrosse, dit-il.

Pour l'honneur et la dignité du travail, il fit plus encore; il garda le personnel du Luxembourg, celui de l'office et celui de la bouche. Du moins le disait-on dans le public. A quoi bon vaincre, si la victoire n'amène pas quelques petits profits? Quand même la carte à payer de la révolution porterait quel-

ques bouteilles de champagne de plus, du gibier en temps interdit, des primeurs en toute nouveauté, et un peu de casse pour les jours orageux, voyez le grand dommage! et la patrie serait-elle bien venue à se montrer regardante à ce point vis-à-vis de gens qui ne s'épargnent pas pour elle? Non, rien n'était assez beau pour les représentants du travail, pour les hommes chargés de l'organiser. Tels furent la consigne du palais et le programme du couvert.

Ce point réglé, le grand problème reparut, plus sombre, plus redoutable que jamais. Le peuple écoutait aux portes, il fallait agir. On l'avait convié aux plus vastes espérances, il était temps de s'exécuter. Organiser le travail! organiser le travail! Il est facile de répéter ces mots sur mille tons, et d'y ajouter, en guise d'accompagnement, des périodes sonores! Il est facile d'irriter le peuple par le récit de ses propres douleurs et d'amasser dans les cœurs des trésors de colère et de fiel! Il est facile de trouver dans les inégalités des conditions humaines un texte à d'incessantes déclamations et les éléments d'une révolte formidable contre les privilégiés de la richesse et de la grandeur. Tout cela est facile, surtout aux plumes vigoureuses et passionnées; mais ce qui ne l'est pas, c'est d'apaiser les flots après les avoir soulevés, de guérir les plaies après en avoir mesuré la profondeur, de soulager les infortunes après en avoir fait peser la responsabilité et le châtiment sur les hommes et les institutions disparus dans un jour d'orage.

Sans doute, le livre sacramentel était là; il pourvoyait à tout; mais les commentaires variaient au gré des interprétations. Enfin, on s'en tira comme autrefois les prêtres de Delphes dans des cas embarrassants. Sur un oracle obscur on ajouta un autre oracle plus obscur encore. De l'organisation du travail on fit dériver le droit au travail, c'est-à-dire un jeu de mots qui n'était neuf pour personne. Un décret plein de pompe consacra ce quolibet puéril. Vu de sang-froid, ce droit au travail ne soutenait pas l'examen. C'était ou une folie ou un mensonge. Si le travail que le gouvernement prétendait garantir n'était pas sérieux, il ne portait qu'un nom

usurpé; mieux eût valu lui restituer le sien; c'était une aumône. Les ateliers nationaux en furent l'expression. Si, au contraire, dans la pensée des auteurs du décret, ce travail devait être réel, suivi, proportionné au salaire, alors il fallait plaindre le gouvernement frappé d'un tel vertige, et plus encore le pays livré à un semblable gouvernement. Dire et garantir à tout citoyen que l'État sera constamment prêt à lui fournir du travail, c'est accepter la tâche et le souci d'entretenir des ateliers en tout genre, non-seulement pour chaque détail d'industrie, non-seulement dans la sphère des professions manuelles, mais dans celle des œuvres de l'art et de l'esprit; c'est dire que l'État sera maçon, forgeron, raffineur, charron, sellier, voiturier, entrepreneur de messageries, bottier, tailleur, boulanger, menuisier, sculpteur, peintre, libraire, imprimeur, filateur, fabricant d'étoffes; c'est dire qu'il aura des terres pour occuper les journaliers oisifs, des vignes pour les vignerons, des mines pour les mineurs, des transports pour les bateliers; c'est déclarer en un mot que l'État prétend résumer en lui toute l'activité, tout le mouvement, toute la force, toute la richesse de la nation. Ce régime n'a qu'une enseigne, il faut l'arborer : c'est la communauté, c'est le communisme. Je ne crois pas qu'aucun gouvernement ait pu avoir ou ait ce dessein, que, de gaieté de cœur, il veuille ruiner le pays, changer la France en une steppe, éteindre toute activité au contact de la sienne; non, il est des actes sacriléges où la main se dessécherait au moment de les accomplir. Mais alors pourquoi ces abus de mots? pourquoi ces malentendus? pourquoi ces équivoques?

Après tout, il n'y avait là qu'un acte de condescendance dépourvu de sanction; le dommage n'était que dans une hypothèse. Le gouvernement se déconsidérait seul; il promettait ce qu'il ne pouvait tenir. Mais, à quelques jours de là, jaillit des hauteurs du Luxembourg un foudre plus éclatant et moins inoffensif. C'était un décret qui réduisait de deux heures la durée du travail quotidien pour les ouvriers des manufactures. La puissance publique intervenait dans un contrat privé, librement consenti; elle se déclarait pour une classe de ci-

toyens contre l'autre, ou plutôt, dans son initiative aveugle, elle les frappait toutes deux. Jusqu'alors cette tutelle de l'État n'avait été écrite dans nos codes qu'au profit des incapables et des mineurs; pour la première fois la loi épousait la querelle d'hommes investis de la plénitude de leurs droits civils. On partait ainsi d'une insulte pour arriver à un dommage. Insulte, car la tutelle suppose l'incapacité; dommage, car la mesure était à deux tranchants, et devait blesser l'ouvrier plus encore que l'entrepreneur.

De toutes parts les plaintes éclataient, c'était un concert formidable. Un pareil décret, même en des jours florissants, eût apporté dans les ateliers un trouble profond ; qu'on juge de ses effets au milieu d'une crise financière et d'un ébranlement politique ! Les doléances allaient jusqu'à l'imprécation ; la voie publique en était remplie ; elles arrivaient jusqu'au Luxembourg sous une forme plus suppliante :

— Citoyen, disaient les industriels foudroyés, ayez pitié de nous. Avec de telles conditions, le travail est impossible ; nous allons fermer nos portes et jeter nos ouvriers sur le pavé. Qu'y feront-ils ?

— Ils liront mon livre, répondait gravement le Napoléon du travail ; je l'ai composé pour cela.

Les malheureux insistaient ; on ne se résout pas aisément à l'inaction et à la ruine. Ils faisaient valoir l'intérêt des classes laborieuses et la nécessité de leur ménager de l'occupation :

— Vos bienfaits, ajoutaient-ils, les bons ouvriers les repoussent ; les fainéants et les incapables en profiteront seuls. Si vous connaissiez ce monde-là comme nous !

— Si je le connais, citoyens ! Je vois que vous n'avez pas lu mon livre. Vous verriez si je connais les ouvriers.

— Nous nous garderions bien d'en douter, citoyen.

— Lisez mon livre ; j'y établis nettement les rapports que vous devez avoir avec eux. En premier lieu, il convient de les associer à vos profits.

— Nous n'avons plus que des pertes.

— N'importe, associez-les ; c'est une heureuse combinaison. Ensuite, instituez pour eux, à vos frais, des tontines et

des caisses de retraite. C'est indiqué dans mon livre ; vous en aurez de bons effets. Il faut assurer l'avenir de l'ouvrier.

— Mais comment, dans l'état où sont nos industries ?

— Faites toujours ; cela ne peut que bien tourner. J'ai un chapitre là-dessus. Il y a aussi un détail sur lequel je me permettrai d'insister.

— Dites, citoyen.

— L'existence de l'ouvrier est un compte en partie double. Il y a d'un côté la recette, de l'autre la dépense : la recette, c'est le salaire ; je ne puis trop vous recommander de l'augmenter indéfiniment. C'est le pain du pauvre ; lisez mon livre.

— Nous faisons au delà du possible, citoyen.

— Très-bien, allez plus loin encore ; vous n'aurez qu'à vous en féliciter. Mais brisons là et passons à l'article de la dépense. Cette dépense se fait mal ; mal pour le prix, mal pour les qualités. L'ouvrier achète les objets qu'il consomme de troisième main au lieu de les tirer des grands entrepôts de France. Il ne fait pas venir son sucre de la Guadeloupe, ni son beurre d'Isigny. C'est ce qui le maintient dans un état de gêne. Mon livre explique mieux pourquoi ; vous le lirez.

— Volontiers, citoyen.

— En l'état de ces faits, procurons deux choses à l'ouvrier, une caserne et une gamelle. Voyez les Invalides ! Que coûtent-ils ? cinquante centimes par tête et par jour. On admire pourtant leurs bouillons. Je vous le répète ; une caserne et une gamelle, c'est l'avenir de l'ouvrier. Lisez mon livre.

De pareilles scènes se renouvelaient souvent ; le Luxembourg essuyait vingt assauts dans le cours d'une journée. Aux chefs d'industrie succédaient les ouvriers, qui apportaient des ultimatums menaçants, et en référaient au pouvoir pour les moindres détails de leur organisation intérieure. Ces conférences n'étaient pas exemptes d'orage ni de bruit ; les débats d'intérêts avaient surtout ce caractère. Il fallait alors intervenir et employer les ressources oratoires à l'apaisement des esprits. La multitude n'y résistait pas ; elle éteignait ses querelles dans les séductions d'un discours ; mais ce succès avait un

autre écueil. Grâce aux libertés de l'interprétation, l'enthousiasme dépassait les bornes permises. La foule oubliait volontiers le respect qui s'attache au commandement, et abusait de son favori jusqu'à se le transmettre à la ronde à la force du poignet. C'était un triomphe renouvelé des rois chevelus : peut-être ces robustes ouvriers puisaient-ils leur excuse dans ce souvenir.

Ces réceptions, ces visites en corps d'état, ces discours, ces exercices de voltige, formaient autant de chapitres de l'organisation du travail. Organiser le travail, c'était le cri du vieux palais des Médicis. Les huissiers avaient appris à le répéter ; on y employait jusqu'aux garçons de salle. Plus d'une fois, dans cette poursuite acharnée, il y eut des moments de doute, des heures de découragement. Ce travail, si patiemment organisé, semblait disparaître sous la main qui venait de lui imposer des règles. L'organisation était toujours debout, savante, irréprochable ; mais le travail n'existait plus. On avait le temple sans le dieu. C'était à jeter un homme dans les abîmes du désespoir. Ni les soupers fins ni les fleurs du parterre ne pouvaient effacer de l'âme un si cruel désappointement.

En ces jours sombres, l'hôte du Luxembourg n'éprouvait de soulagement qu'auprès de ses amis. Il ressentait le besoin de s'épancher et de leur faire des confidences, suivies de tous les honneurs de l'insertion. Il trompait ainsi ses ennuis, et jetait des défis terribles au fantôme du travail. Des délégués des ouvriers, dignes cœurs, jouaient leur partie dans cette exhibition avec un dévouement et une bonté rares. Ils connaissaient son livre, par conséquent son discours, et néanmoins ils avaient, à point nommé, des applaudissements pour les mêmes images, et des larmes pour les mêmes effusions. Le programme ne variait guère non plus. Il s'agissait de prendre place sur les banquettes des anciens pairs, et d'écouter une harangue peu nouvelle, sur un air fort connu. Tous s'y prêtaient, tant il est vrai que la patience est l'une des vertus du peuple.

C'était par de semblables diversions, souvent reproduites,

que l'hôte du Luxembourg cherchait à chasser les fantômes dont il était poursuivi. Il avait beau voir les choses à travers le prisme des illusions, il ne pouvait se dissimuler que les faits ne répondaient pas à ses espérances. Il lui restait la ressource de mettre ses échecs sur le compte du gouvernement déchu ; il n'y manquait pas. Il ajoutait qu'on lui avait donné la tâche sans lui fournir les outils, et que l'argent était le nerf du travail aussi bien que celui de la guerre. De là cette conséquence qu'il ne pouvait en aucune manière être responsable d'une expérience accomplie dans d'aussi imparfaites conditions. Soit ; mais pourquoi s'engager alors dans une aventure si redoutable sans avoir en main les moyens d'y réussir ?

Cependant il n'échappait pas, autant qu'il affectait de le dire, aux atteintes du remords et au cri de la conscience. Dans les salles de ce vaste Luxembourg, il voyait parfois voltiger devant lui des ombres vêtues de linceuls. Quand il pressait le pas, elles s'enfuyaient en ricanant. C'étaient autant d'industries en souffrance, d'ateliers déserts, de manufactures inactives. Souvent, la nuit, un spectre s'assit à côté de son chevet ; c'était celui du travail.

— Que ne me laissais-tu tranquille? répétait-il obstinément à l'organisateur.

Une nuit, cette vision prit un caractère pénible et alarmant. Il lui semblait qu'un poids énorme accablait sa poitrine et ne laissait plus de jeu à sa respiration. Réveillé en sursaut, il y porta la main.

C'était son livre.

X

L'ATELIER NATIONAL.

Étant donné le problème suivant : « Réaliser le moins de « besogne possible avec le plus de bras possible, »

L'inconnue à dégager serait nécessairement :

L'ATELIER NATIONAL.

Jamais peut-être un fait de ce genre ne s'était présenté, et surtout avec de telles proportions. Avant nous on ne s'était point avisé de confondre l'aumône avec le travail, le travail avec l'aumône. Personne n'aurait songé à couvrir l'aumône des apparences d'un travail sans efficacité. Vis-à-vis de quelques misères individuelles, cette façon de cacher la main qui donne peut laisser quelque illusion à celui qui reçoit; mais des secours que le Trésor public accorde à une armée entière, à cent mille hommes enrégimentés, ne sont pas de nature à laisser planer le moindre doute sur l'opinion que l'on doit s'en former.

Plus d'une fois j'avais entendu parler de ces ateliers nationaux sur lesquels Oscar débitait de singulières histoires. A l'entendre, l'une de ces brigades renfermait la fleur de la société de Paris, cinq sculpteurs, douze peintres, dont trois grands prix de Rome, puis une multitude d'écrivains en disponibilité. L'ouragan de février avait surpris ces douces colombes de l'art dans un moment de désarroi, et à cette heure fatale où la patience des fournisseurs est arrivée au dernier degré. La décadence du crédit public n'avait guère relevé le leur, et, faute de pouvoir trouver une côtelette sur les estompes de l'avenir, il avait fallu recevoir la brouette et la pelle d'honneur des mains augustes de la patrie. Du reste, à entendre Oscar, l'industrie du terrassement s'était fort ennoblie au service de l'État. Elle n'engendrait ni callosité ni courbatures. Un sculpteur de ses amis, artiste plein de conscience, avait fixé sa tâche à vingt-cinq cailloux par jour. Le lundi il les transportait de droite à gauche le mardi de gauche à droite, en les ménageant comme un trésor. Déjà, dans ce manége alternatif, les vingt-cinq cailloux lui avaient rapporté soixante-quinze francs, trois francs par caillou. Avec du temps et du soin, il espérait les élever au chiffre d'un napoléon la pièce. Que l'institution se prolongeât, et ils vaudraient leur pesant d'or. Telle était l'une des historiettes que débitait

Oscar, et qui perdent un peu de leur prix à ne point passer par sa bouche.

J'étais bien aise de m'assurer si ce récit ne péchait pas par l'abus de la couleur. Au moins portait-il sur une exception; je le supposais. Par un beau jour et après avoir frappé vainement, une fois encore, à la porte du ministre, je me dirigeai, en compagnie du peintre, vers le siége des ateliers nationaux. L'administration occupait le parc et les pavillons de Monceaux. Dans le manége s'opéraient les embrigadements; un certificat des maires suffisait pour en assurer l'effet. Une fois inscrit, chaque ouvrier recevait quarante sous pour une journée active, vingt sous pour une journée sans emploi, et cela de manière à ce qu'il touchât toujours, occupé ou non, huit francs par semaine. C'était un minimum qui semblait atteindre ce double but de pourvoir aux besoins stricts d'une famille et d'éclaircir, au premier réveil de l'industrie, les cadres du paupérisme officiel.

Au moment où nous arrivâmes à l'entrée du parc, des ouvriers en assiégeaient les portes. L'aspect des groupes était tumultueux, et quelques élèves des Écoles essayaient en vain de les dissiper ou de les réduire. Les mutins demandaient à voir le directeur; ils voulaient l'interroger sur la marche du gouvernement, et sur un arrêté disciplinaire qui les concernait. Peut-être eussent-ils fait bon marché du premier grief si on leur eût donné satisfaction sur l'autre. Mais l'arrêté devait être maintenu, et dès lors ils se répandaient en reproches vis-à-vis de l'autorité. Des orateurs haranguaient les groupes, pendant que çà et là des propos s'échangeaient :

— Eh bien ! Comtois, disait un ouvrier vif et futé, te voilà payé, mon garçon. On t'en a donné pour ton argent. Aussi tu es toujours pressé. Tu as peur que le sol ne t'échappe. Quelle diable d'idée as-tu eue de te rallier au gouvernement?

— Que veux-tu, Percheron? répliquait une sorte de colosse, il faut bien être avec quelqu'un.

— Sans doute, Comtois; mais on ne se jette pas à la tête des gens ! On y met de la dignité ! On fait ses conditions ! Faut pas être dupe, mon fils.

— J'en conviens, Percheron.

— En février, sais-tu au vrai quelle était la position? le sais-tu ?

— Ma fine, non !

— A deux de jeu, Comtois, ni plus ni moins. Ceux du provisoire et nous du peuple, ça se balançait. Alors ils nous ont fait des propositions.

— Vrai ?

— C'est comme je te le dis; j'étais de l'affaire. Ils nous ont dit, à nous du peuple : Nous vous offrons ceci, ceci et ça ; soyez avec nous. Les autres voulaient accepter tout de suite; mais moi, j'ai répondu net : On ne m'aura pas à si bon marché; je demande quarante-huit heures pour réfléchir !

— Et puis?

— C'est tombé dans l'eau, Comtois. J'étais bien décidé, pourtant ! j'avais réfléchi à mon affaire. Je devais aller leur dire : Vous me donnerez encore ceci, ceci et ça; autrement, bonsoir! je démolis tout. Une fois, deux fois, ça vous va-t-il? Jasez alors!

— Ah! très-bien! Et de quoi a-t-il retourné ?

— Je n'ai pu les rejoindre, Comtois ! Absents par congé depuis ce moment. Et pourtant ils sont encore à l'Hôtel de ville. Il faut que quelqu'un nous ait vendus. Par exemple, des faciles comme toi.

— Tu veux rire, Percheron!

— Oui, Comtois, oui; il y en a des cent et des mille qui se laissent pincer pour un mot. Oui, je le répète avec douleur, si nous n'avons pas un meilleur gouvernement, c'est de ta faute. Quel gâte-métier tu me fais ! A preuve, voyons, est-ce que tu bouges seulement? Voici une heure que nous nous épuisons à cette porte, as-tu seulement crié une seule fois : Le directeur !

— Le directeur!

— A la bonne heure ! et encore c'est mou, ça n'a pas de corps, pas de nerf. Une carrure comme toi, ça devrait pousser des soupirs à faire crouler les murailles. Le directeur! comme au théâtre, voyons! Dis-moi ça un peu solidement: Le directeur!

— Le directeur ! le directeur ! s'écria le colosse en donnant à ses poumons tout le jeu dont ils étaient susceptibles.

— C'est mieux, Comtois; mais tu te retiens encore, tu laisses du son en dedans. Voyons, en chorus : une, deux, trois : le directeur !

— Le directeur !

— Bravo ! un vrai plain-chant ! Ah çà, mais il tarde bien à venir, ce directeur ! On voit assez que c'est une âme damnée de ces aristos du provisoire. Écoute, Comtois, et retiens bien ce que je vais te dire. Avant qu'il soit huit jours il sera question d'une danse peu autorisée par les lois. Tu es de la chose; on a besoin de gens carrés. Tu enfonceras les portes ; mais cette fois, c'est moi qui règle la casse, entends-tu ?

Au moment où le Percheron achevait ces mots, le désordre était arrivé à son comble. Les sommations faites au directeur avaient pris un caractère de plus en plus véhément. Il était accoutumé à ces scènes; il ne s'en troubla point, et continua sa promenade dans le parc, le long d'un bassin où voguaient deux beaux cygnes. Pour l'arracher à ce loisir champêtre, il fallut que le péril devînt plus pressant. Poussé par ses amis, le Comtois avait consenti à faire l'essai de ses forces contre les clôtures, et au premier choc elles avaient cédé. Menacé d'un envahissement, le directeur se résigna à l'entrevue; il alla au-devant des ouvriers. Sa présence ramena un peu de calme dans les groupes ; les violences cessèrent, le calme se rétablit :

— Qu'est-ce donc, citoyens? dit-il d'une voix forte et assurée, et que demandez-vous ?

Ces mots furent le signal d'un nouvel orage. Il s'agissait d'exposer des griefs qui n'avaient rien de précis, et dont l'expression variait d'une bouche à l'autre. Vingt voix s'élevèrent, chacune avec un thème différent. A peine quelques vœux distincts se dégageaient-ils du sein de ces clameurs confuses :

— Le gouvernement nous trahit ! — A bas le règlement ! — On nous fait du tort sur la paye ! — Le brigadier est un aristo ! — Du travail ! — Du travail ! Nous voulons du travail !

Ce dernier cri paraissait dominant, et ce fut le seul auquel le directeur s'arrêta. Il se refusait au débat, et sur la politique et sur les personnalités ; il entendait ne pas sortir de ses attributions :

— Du travail, mes amis? leur dit-il au milieu du tumulte; vous savez que nous vous en donnons autant qu'il dépend de nous. Est-ce votre jour ?

— Du travail ! du travail ! s'écria la multitude désormais unanime.

Pour comprendre la valeur de cette réclamation, il faut savoir que le nombre des bras à employer excédait de beaucoup l'emploi qu'on en pouvait faire et les sommes dont on disposait. Soixante mille ouvriers étaient embrigadés; plus tard, ce chiffre devait arriver à cent vingt mille : c'était une armée, moins la discipline et l'esprit de corps. Or, sur ce nombre, quinze mille à peine pouvaient être employés. Force était donc d'établir le travail par relais, et d'y appeler les ouvriers à tour de rôle. De là des mécontentements et des jalousies. La journée occupée rendait deux fois autant que la journée oisive ; l'une laissait l'illusion d'un salaire, l'autre était une aumône sans déguisement. Quoi de plus naturel, dès lors, que ce désir tumultueux d'obtenir la meilleure des deux positions, celle où il y avait à la fois plus d'honneur et plus de profit ? De son côté, le directeur ne pouvait excéder les limites de ses allocations. Il résista donc de son mieux.

— Est-ce votre jour ? répétait-il.

— Du travail ! du travail ! s'écriait la foule dans une exaltation toujours croissante.

Des clameurs aux sévices il n'y avait qu'un pas, et en temps de révolution ce pas est vite franchi ; aussi fallut-il transiger. Le directeur promit de l'ouvrage :

— Vous irez aux terrassements du Champ de Mars, dit-il.

— Merci ! on en sort ! répondit la foule.

— Alors vous passerez aux chantiers d'Asnières, reprit le directeur ; on y fait du caillou.

— Plus souvent ! ça gâte la main ! s'écria la foule. Pas de caillou !

— Aimez-vous mieux la plaine de Saint-Maur? ajouta le directeur. Vous y planterez des pommes de terre de printemps; la patrie vous en décrète la récolte.

— Un beau venez-y voir! dit la foule avec dédain. De la pomme de terre! Une infirme!

Les esprits étaient mal disposés; ils le sont toujours dans une masse nombreuse. Quelques mécontents y donnent le ton et suffisent pour entraîner les autres. Ne pouvant vaincre l'obstacle, le directeur l'éluda par un moyen dont il avait reconnu l'efficacité.

— Nommez des délégués, dit-il, je m'entendrai avec eux.

Et il se retira, laissant à la foule cette sorte d'ultimatum. Les ouvriers parurent s'en accommoder. Rien ne leur plaît autant que l'exercice d'un droit, si humble qu'en soit la sphère. Élire et déléguer, ainsi se passait leur vie. L'oisiveté aiguisait ce goût; c'était une façon de charmer leurs loisirs. Ils choisirent donc des fondés de pouvoir, qui furent admis dans le parc, tandis que la foule attendait au dehors l'issue de cette négociation. Malgré ses intrigues, le Percheron n'avait pu parvenir à l'honneur de représenter ses camarades : c'est le Comtois qui l'emportait sur lui :

— Bon! se dit le vaincu avec un sentiment d'humeur, nous voilà encore vendus.

Cet intermède me donna le temps d'étudier le caractère de la réunion et d'en juger le personnel. Je m'étais rapproché d'un groupe où le Percheron pérorait avec chaleur. Une vingtaine d'ouvriers l'entouraient, les uns pour l'appuyer, les autres pour le combattre. Parmi ces derniers se faisait remarquer un homme dont les membres délicats juraient avec le métier pénible auquel il était condamné. C'est lui surtout qui tenait tête au Percheron :

— Il est comme ça, le bijoutier, dit celui-ci; c'est un genre qu'il se donne. Aristocrate fini!

— Et à raison de quoi, s'il te plaît?

— Parce que tu trouves que le métier que nous faisons n'est pas le plus beau des métiers. Au service de la patrie! quoi de plus honorable pourtant?

— Mais encore faudrait-il, mon camarade, que ce fût un service sérieux.

— Comment, pas sérieux? le mot est joli ! Quoi ! bijoutier, la patrie te remet, au lever de l'aurore, une pioche, une brouette et un râteau, puis elle te dit avec politesse : Voilà ! et tu ne trouves pas cela sérieux ! Mais, malheureux, sers-t'en donc, de tes instruments, si tu en as le goût. Pioche, bêche, abîme-toi d'exercice : est-ce que la patrie y trouvera quelque chose à reprendre?

— Avec ces manivelles ! dit l'ouvrier en montrant des mains fluettes. Comment veux-tu que la pioche et moi nous nous entendions? Quand je me serai abruti les doigts à remuer de la terre, est-ce que je pourrai manier plus tard l'ébauchoir et le poinçon?

— Je t'arrête, collègue ! L'argument est vieux, mais il a du prix. Tu ne veux pas compromettre tes organes : tu veux te ménager pour le bijou ; tu n'éprouves pas le besoin de t'abîmer à tout jamais. C'est bien, je comprends ce scrupule. Mais tu as tort d'accuser la patrie ; elle n'exige pas ta détérioration, pas le moins du monde, entends-tu?

— Cependant...

— La patrie te dit : Voici des outils ; mais elle n'impose rien pour la manière de s'en servir. Tu égratignes le sol ou tu le bouleverses, peu importe : elle n'est pas à cela près. Et tu voudrais qu'elle eût conçu l'infernale pensée de t'enlever au bijou ! Allons donc ! elle est bien trop bonne mère pour cela.

— Puisqu'elle nous paye, Percheron.

— Elle nous paye pour satisfaire son grand cœur, voilà tout. C'est son bonheur, sa joie, que de nous prodiguer ses trésors.

— Oui ; mais crois-tu, Percheron, que cela puisse durer ainsi? Toujours tirer du sac et n'y rien mettre, c'est grave.

— Qu'est-ce que ça te fait?

— Ça me fait, ça me fait que je ne m'y habitue pas. L'idée m'en révolte. Ne pas donner en proportion de ce qu'on reçoit ne pas faire un travail de conscience !

— Tu es bien bijoutier !

— Je suis ce que je suis; c'est tout de même un tourment pour moi. Et quand je tends la main pour recevoir une paye que je n'ai pas gagnée, il m'en monte des rougeurs au front. Cet argent m'humilie, il me brûle les doigts.

— L'argent de la patrie? Est-il bijoutier!

— Tu as beau te moquer, Percheron, c'est comme ça. Quand l'ouvrier a fait de bon ouvrage, il est en paix avec lui-même : il touche un salaire avec orgueil ; il sent qu'il a accompli sa tâche, son devoir. Ce que le patron lui donne du produit de sa journée est moins que ce que lui-même en retirera. C'est l'ouvrier qui a le beau rôle ; c'est lui qui est le grand, le généreux. Il procure plus de profit qu'il n'en retient : il crée quelque chose du moins, il se rend utile ; mais ici, qu'est-ce que nous faisons?

— Une œuvre d'hommes libres, bijoutier? tu ne vois donc pas?

— Une œuvre de fainéants, Percheron, ne mâchons pas les mots. Crois-le bien, et vous tous, les amis, croyez-le, nous sommes à une mauvaise école. Dieu veuille qu'elle ne gâte pas jusqu'aux meilleurs! On a fait pour nous ce que l'on devait. Nous manquions de pain, on nous en a donné. Mais il ne faut pas se faire illusion : le sacrifice ne peut pas durer longtemps; nous ruinerions le pays; nous épuiserions ses ressources.

— Bah ! c'est le riche qui finance, bijoutier.

— Le riche et le pauvre, Percheron, et le pauvre plus que le riche. Il entre plus d'argent dans le Trésor par pièces de vingt sous que par napoléons. C'est le pauvre qui fait le nombre, et c'est le nombre qui produit les gros totaux. Par ainsi, sommes-nous dans une position juste? Notre salaire, tout le monde y concourt, et tout le monde a droit de savoir à quoi il passe. L'ouvrier de province, qui fait un travail sérieux, vous demandera s'il est équitable de lui faire payer un travail ridicule. Le laboureur qui se tue au sillon trouvera singulier qu'on prélève sur sa sueur de quoi nourrir des gens qui n'ont une pioche que pour la forme! Tous sont en droit

de dire au gouvernement : — Pourquoi disposez-vous de ce qui nous appartient en faveur de gens qui jouent au club et au bouchon, et passent leur journée à oublier ce qu'ils savent faire ? N'est-ce pas indigne qu'il y ait deux qualités de Français et d'ouvriers? l'ouvrier et le Français de Paris, qui a le droit de prendre ses côtes en long et à qui la patrie doit la nourriture; l'ouvrier et le Français de province, qui a tout uniment le droit de s'abîmer de besogne pour nourrir et entretenir le Parisien? Vois-tu, Percheron, j'ai beau faire, je ne puis pas expulser cette idée-là.

— Allons! ne voilà-t-il pas que tu tournes à l'émotion? Bijoutier, que tu m'affliges!

— Et dire qu'il y en a parmi nous qui viennent ici en sournois, en faussaires, escamoter le pain du pauvre, qui mangent à deux râteliers, qui n'acceptent pas du travail sitôt qu'ils le peuvent, sitôt qu'on leur en propose, qui se servent de cette aumône pour rançonner le patron et l'empêcher de rouvrir ses ateliers! Tiens, alors, Percheron, je m'aperçois que nous vivons au milieu de gens qui manquent de bon sens et de justice, et je rougis plus vivement encore de me trouver parmi eux. Sans compter qu'il s'y est glissé des hommes dont la compagnie n'a rien de flatteur.

— Où as-tu vu une société sans mélange, bijoutier? Faut pas se montrer délicat.

— Quel beau jour, Percheron, que celui où je retrouverai mon établi, mes outils, mes lingots, mes moules et tout ce qui s'ensuit! C'est là mon rêve, vois-tu?

— Pauvre garçon ! tu aimes mieux servir un particulier que ta patrie! Les goûts sont libres. Fais-toi exploiter, mon fils. L'exploitation de l'homme par l'homme, le tour est connu. Et tu en es là ! Dieu du ciel, comme on s'abrutit quand on travaille dans le bijou !

Le Percheron venait de prononcer sa sentence, lorsqu'un bruit qui se fit vers la porte signala le retour des délégués. L'arrangement était conclu, le pacte signé. On obtenait du travail, c'est-à-dire une journée de quarante sous. Quant à la tâche, elle était des plus douces ; il s'agissait d'une prome-

nade aux environs. Un pépiniériste de Ville-d'Avray devait livrer des arbres destinés à repeupler les boulevards. La brigade avait pour mission d'aller les prendre et les replanter; besogne de bijoutier, comme on voit! Cependant l'idée eut du succès; le mouvement plaît toujours aux masses. A peine y eut-il, çà et là, quelques mécontents, et dans le nombre le Percheron.

— Tu nous vendras donc toujours, Comtois? dit-il à son camarade avec un accent de reproche.

— Fallait en finir, répliqua philosophiquement celui-ci.

Comme tous les hommes que la nature a doués d'une force de taureau, le Comtois était l'être le plus tolérant et le plus inoffensif du monde. On pouvait le plaisanter, l'attaquer même; il n'y opposait qu'une puissance d'inertie. C'était fort heureux; car ses poings, mis en mouvement, ne frappaient pas, ils assommaient. Le Percheron brillait moins de ce côté; mais il avait le cerveau le plus exalté et la plus mauvaise langue de la brigade. Ils représentaient l'un la force et la bonté du peuple, l'autre sa turbulence et sa causticité. Celui-ci formait le parti du mouvement; celui-là, de la résistance. On écoutait le Percheron avec plus de plaisir; on avait plus de confiance dans le Comtois.

La brigade s'ébranla sous la conduite d'un élève des Écoles. Le ciel était nuageux sans être très-menaçant :

— Si nous les suivions? dis-je à Oscar.

— Je le veux bien, répliqua-t-il; c'est un spectacle qui me va. Il est si curieux à étudier, ce grand et beau peuple!

Nous pouvions nous mêler à la bande sans y causer d'étonnement. On nous prenait pour des employés de l'administration, et tout au moins pour des chefs de service. Le trajet fut rapide et animé par des chants joyeux. Aucun ordre ne régnait dans la marche, aucune consigne n'était suivie. C'était un corps de partisans, et non une troupe réglée. Nous traversâmes le bois de Boulogne dans toute sa longueur, et par les hauteurs de Saint-Cloud nous arrivâmes à Ville-d'Avray, à la porte de la pépinière, où les arbustes étaient déjà

disposés : à la vue de tant d'hommes, le maître du lieu ne put se défendre d'un mouvement de surprise :

— Pourquoi tout ce monde? demanda-t-il.

— Pour vos arbres, répondit le chef de brigade. La patrie nous charge de les enlever.

— Mais j'avais traité pour le port! Deux charrettes! c'était l affaire de quinze francs.

— Nous en procurerons le bénéfice à la patrie, citoyen. Voici des gaillards qui valent bien vos chevaux.

— Et les emballages?

— Belle histoire! on les ouvrira. Ici, les enfants, et à l'œuvre!

Les ouvriers accoururent : en quelques minutes les toiles furent dépecées et les arbustes mis à nu. Le pépiniériste paraissait consterné; il haussait les épaules et levait les yeux au ciel. Il semblait plaindre, du fond de son âme, ses rejetons de tomber en de telles mains. Il allait d'un ouvrier à l'autre pour raffermir et pétrir les mottes qui adhéraient aux racines et les préservaient de tout affront. Enfin, quand la brigade, chargée de ce précieux fardeau, se mit en marche pour descendre la côte, il la suivit longtemps de l'œil, et au moment de rentrer dans son clos :

— Mes pauvres acacias! dit-il.

Cependant nous avancions avec rapidité; une pluie fine commençait à détremper le sol et conseillait de hâter le retour vers Paris. Devant Sèvres, elle redoubla : on résolut d'y faire une halte et d'y déjeuner. Les arbustes furent déposés sur la voie publique, et les cabarets se garnirent d'amateurs. Mille cris s'élevaient à la fois; la question du menu soulevait quelques difficultés. Chacun voulait faire prévaloir ses combinaisons et ses goûts. Les marchands ne savaient à qui entendre. Une clientèle si nombreuse les rassurait médiocrement : peut-être doutaient-ils en outre de sa solvabilité. Enfin on s'entendit; l'omelette et le porc frais prévalurent. Pour les arroser, on eut un petit vin récolté sur les coteaux environnants. C'en fut assez pour mettre les estomacs en liesse et les cœurs en joie.

Oscar et moi, nous étions entrés dans l'établissement le plus distingué du bourg; l'exemple nous avait séduits. Nous eûmes une friture de goujons et des côtelettes, et je ne me souviens pas d'avoir fait un repas meilleur. L'appétit lui servait d'assaisonnement. Près de nous se trouvait une table entourée d'ouvriers, dont le Percheron était le sommet et le Comtois la base. Comme tribut de voisinage, nous leur fîmes passer quelques bouteilles de vin cacheté. Là-dessus les esprits s'animèrent; on nous porta des toasts pompeux, on nous offrit une candidature aux prochaines élections. Il y eut des discours prononcés, et l'on s'y plaignit en termes amers d'un régime qui négligeait les ouvriers. Comme conséquence naturelle, on se promit de le changer à l'occasion la plus prochaine. Chaque convive avait son programme en poche. Le Comtois, qui était un garçon de sens, comprit qu'il était temps d'intervenir :

— Ça ne peut pas se passer sans chanson! dit-il. Le vin cacheté appelle la chanson!

— C'est juste! s'écrièrent les convives.

— Eh bien, Percheron, mon fils, tu l'entends? reprit le colosse. Tu vois que la société fait un appel à tes moyens. Allons, serin, en avant! Pars du poumon gauche.

— Flatteur! Et que veux-tu que je chante, Comtois?

— Ce que tu voudras, mon garçon. Les *Girondins de l'atelier national*, par exemple; tu y files le son avec succès.

— A la bonne heure, et il commença :

Air *des Girondins.*

Autour de vingt canons à douze,
France, tu ranges tes enfants.
Allons, allons, qu'on en découse!
D'un gigot aussi tu te fends.
Nourris par la patrie,
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie!
C'est le so...ort le plus beau...au,
Le plus digne d'envi...ie!

— Bravo, Percheron! bien touché, mon fils! dit le Comtois avec un épanouissement visible.

— Maintenant à vous, les amis! ajouta le chanteur. Un chorus, et soutenu!

Tous les convives reprirent ensemble le refrain :

Nourris par la patrie,
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie,
C'est le so...ort le plus beau ..au,
Le plus digne d'envie!

— Le fait est que la romance á du cachet! juste comme ce vin, dit le colosse en vidant son verre.

L'assemblée partagea cet avis, et le Percheron fut comblé à la ronde. On le pressa de nouveau :

— La *Marseillaise du travail!* la *Marseillaise du travail!* criait-on de tous côtés.

L'ouvrier n'était pas de ces virtuoses qui ont besoin d'être encouragés dans l'exercice de leur art : il s'exécuta sur-le-champ :

Air *de la Marseillaise.*

Allons, enfants de la brouette,
Le jour de pioche est arrivé!
Au premier chant de l'alouette,
Combien de gens sur le pavé!
Entendez-vous hors des barrières
Chanter le môme et le voyou?
Ils font à l'envi du caillou,
Afin de combler les ornières.
Aux pioches, citoyens! trimez par bataillons!
Piochons (*bis*), c'est le moyen d'avoir des picaillons!

— Chorus, les enfants de la lyre!

Piochons, piochons,
C'est le moyen d'avoir des picaillons!

— Voilà, dit le Percheron en artiste qui a rempli sa tâche.

— Second couplet! second couplet! s'écrièrent les convives.

— Second et dernier, dit le chanteur; il n'y en a que deux.

— A la bonne heure! s'écria l'assemblée; mais, alors, avec accompagnement de drapeau! Comme aux Français, Percheron, comme aux Français!

— Tudieu, quels délicats! Vous aimez les morceaux de choix, à ce qu'il paraît, mes fils. Allons, c'est bien, on va vous en servir.

Il noua deux serviettes dont il se fit un étendard, et s'en enveloppa d'une manière pittoresque; puis, roulant ses yeux dans les orbites, il se jeta à genoux et prit les airs d'une pythonisse qui a longtemps posé devant son miroir.

— Couplet final, dit-il.

Et il reprit :

Amour sacré de la cantine,
Soutiens-nous au jeu du bouchon;
Fais que tous nos *uts* de poitrine
Chantent la mère Godichon.
Si le travail est une attrape,
Si le cagne est sur le pavois,
Mes amis, unissons, nos voix
Pour le triomphe de la gouape.
Aux pioches, citoyens! trimez par bataillons!
Piochons (*bis*), c'est le moyen d'avoir des picaillons!

— Chorus des chorus, fils d'Apollon!

Piochons! piochons!
C'est le moyen d'avoir des picaillons!

— En route, maintenant; voici le brigadier qui se hérisse. Respect aux supérieurs!

La séance fut levée, et la bande joyeuse reprit le chemin de Paris. Chacun avait de nouveau chargé son épaule d'un des précieux arbustes destinés au reboisement des boulevards.

Ces végétaux n'étaient pas, il faut le dire, traités avec tous les égards que leur faiblesse méritait. L'exercice qu'on leur faisait subir devait accroître le regret qu'ils éprouvaient d'avoir quitté la terre natale. De Ville-d'Avray à Sèvres, leur condition avait été tolérable; mais de Sèvres à Paris, elle empira cruellement. Les vapeurs du vin poussaient les ouvriers à des jeux folâtres qui nuisaient à l'économie de leur fardeau. Ceux-ci changeaient leurs arbustes en espadons et les employaient à des assauts abusifs; ceux-là, les convertissant en mousquets, en usaient pour un maniement d'armes peu compatible avec leur destination. Toutes ces aménités concouraient au même résultat, celui de dépouiller ces végétaux de leur dernière défense, et de les frapper dans les sources mêmes de la vie.

Une plaisanterie les acheva : ce fut le Percheron qui en eut l'initiative. Se trouvant près de son ami le colosse, il se déchargea sur lui du poids qu'il portait :

— Tiens, Comtois, lui dit-il; tu manques de lest, en voilà.

Le robuste ouvrier prit la chose gaiement, et continua sa route avec un arbuste de plus. L'exemple eut des imitateurs, et bientôt douze ou quinze membres de la bande joyeuse dirent à leur tour :

— Tiens, Comtois.

L'athlète disparut bientôt sous cette masse dont on le chargeait. C'était plus gênant que lourd, et il marchait comme s'il avait eu les épaules libres. Seulement, dans ce frottement continu, les racines achevaient de se dégarnir et subissaient des entailles irréparables. Quand on arriva devant la barrière, ce n'étaient plus des baliveaux, c'étaient des fascines.

Telle fut cette journée mémorable où nous pûmes, Oscar et moi, juger ce qu'était un atelier national et quels services il rendait. Le compte en est facile. Deux cent cinquante hommes avaient effectué le transport de deux cent cinquante arbustes. A raison de quarante sous par journée d'homme et de trois francs par pied d'arbuste, c'étaient cinq cents francs d'une part et sept cent cinquante de l'autre, en tout, douze cent cinquante francs d'anéantis. Aucun des végétaux ne sur-

vécut aux suites du déjeuner, encore fallut-il les mettre en terre, comme il faudra plus tard les en extirper. Double besogne, doubles frais. Tel était l'atelier national; tels étaient les profits de l'institution.

Ce fut le sentiment que j'emportai de cette journée. En étudiant les dispositions de nos compagnons de route, j'y découvris un mécontentement d'eux-mêmes qui éclatait sous diverses formes et de mille façons. Chez les uns c'était du bruit, chez les autres les diversions du cabaret. Ceux-ci se répandaient en plaisanteries amères, ceux-là en sorties contre le gouvernement. Un secret malaise les dominait tous; ils se sentaient hors de la sphère des saines émotions, mal entourés, mal dirigés. Aussi leurs exigences n'avaient-elles pas de limites; leur besogne était sans valeur, et ils se plaignaient pourtant du salaire :

— Tiens, Comtois, disait le Percheron en rentrant à Monceaux, c'est la dernière que je te passe.

— De quoi? répliqua le colosse, que ces mercuriales ébranlaient peu.

— Nous faire mouiller comme des rats, et pour quarante fichus sous! Où avais-tu la tête quand tu as conclu ce beau marché?

— Fallait bien faire quelque chose, répliqua le délégué avec sa philosophie inaltérable.

— Décidément, Comtois, je vous pénètre, dit le Percheron. Il y a là-dessous une œuvre ténébreuse, quelque pot de vin. Comtois, sois franc avec ton ami, j'aime mieux ça! Avoue que tu nous vends.

XI

LES CLUBS AU VINAIGRE ET AU CAMPHRE.

Entre l'empirisme et l'atelier national, c'est-à-dire entre le désordre dans les idées et le désordre dans les actes, le gouvernement avait deux graves embarras; il en rencontrait un plus grave encore dans les clubs révolutionnaires, qui cha-

que soir le traitaient de haut et parlaient d'aller lui couper les oreilles.

Dès les premiers jours, la position se dessina. D'un côté, les ambitions parvenues, de l'autre, les ambitions à parvenir : à celles-là l'Hôtel de ville; à celles-ci les grands clubs. On traita dès lors de puissance à puissance; on se mesura de l'œil. L'Hôtel de ville ne voyait pas sans ombrage ces foyers d'action pleins de menaces contre lui; les clubs ne songeaient pas sans s'indigner à cet assemblage incohérent d'individus et d'opinions, que le hasard et la bonhomie du peuple avaient investis de l'empire. Ici, c'était une secrète appréhension; là, un frémissement visible. Le beau rôle appartenait plutôt à ces gouvernements libres qu'au gouvernement institué. Ils n'encouraient pas la responsabilité et partageaient le pouvoir. Aucune mesure grave qui ne fût jugée par eux et passée à un crible sévère. L'Hôtel de ville ne s'appartenait pas; il vivait sous la tutelle. Son désir secret était de rendre à Paris un aspect tranquille qui rassurât le crédit. L'intérêt des clubs était de maintenir l'agitation et d'arriver par la détresse au nivellement. Les clubs eurent raison. L'Hôtel de ville voyait dans le retour des troupes de ligne deux heureux effets : une garantie d'ordre et une réparation. Les clubs craignaient que l'armée n'eût le goût d'une revanche; ils exigèrent que Paris demeurât sans garnison. Ce fut encore l'Hôtel de ville qui s'inclina : à peine poussa-t-il la révolte jusqu'à un défilé de théâtre.

C'était au nom du peuple que s'exerçait cette pression funeste. Oscar n'était pas le seul à se prévaloir du peuple et à se faire fort de son appui. Chaque club avait un peuple à ses ordres. Était-ce le même? ou comptait-on autant de peuples que de clubs? Si c'était le même, il se donnait de furieux démentis, car les clubs ne s'accordaient guère que sur un point, celui de perpétuelles contradictions. Si c'étaient divers peuples, restait à savoir où était le bon, où était le vrai. Quel qu'il fût, le peuple, au dire des clubs, avait chaque soir quelque chose à demander à l'Hôtel de ville. C'était ceci, c'était cela : marché fixe, sans rien rabattre. Pour peu qu'il tardât

à l'obtenir, il fallait se porter sur le siége du gouvernement et l'enlever d'assaut. Point de délais surtout, point de mauvaises défaites. Le peuple ne s'en payerait plus, le peuple était las. Ce grand et noble peuple avait fait assez de révolutions stériles; il était résolu à veiller sur celle-ci, afin que rien n'en troublât la fécondité. Ainsi parlaient les clubs; Oscar n'eût pas mieux dit.

Toujours est-il que ce peuple, si universellement invoqué, n'avait pas les allures d'un maître accommodant. Que d'exigences! quel despotisme! Comme il parlait aux souverains qu'il s'était donnés! Comme il les rappelait aux conditions de leur origine! Vis-à-vis de commis, le ton n'eût été ni plus tranchant ni plus hautain. Vite, une armée à la frontière! c'est le désir du peuple. Un impôt forcé sur les riches, le peuple l'entend ainsi. Pourquoi des élections à court délai? le peuple n'en veut pas. Retardez-les, dit un club; rapprochez-les, dit un autre, tous deux au nom du peuple. Lequel croire? Puis venaient des opinions impératives sur les décrets rendus ou à rendre. Le peuple approuve, le peuple blâme, suivant les versions; il accepte l'ensemble, mais il proteste sur les détails. Jamais on n'en a fini avec ce peuple; il est vétilleux comme un huissier, fendant comme un matamore, soupçonneux comme un Othello, et raisonneur comme un valet de comédie. Sans compter que sa grande joie est de mettre son chapeau perpétuellement de travers, d'aiguiser sa moustache en pointe et de briser quelques vitres en manière de passe-temps. Tel était le peuple au nom duquel les clubs dictaient leurs arrêts. Un mot explique tout; ils le faisaient à leur image.

Me voici encore sur les clubs; c'était la grande curiosité. Le lendemain de la révolution, il s'en créa un; au bout d'une semaine, on en comptait cent cinquante. Tout propriétaire qui avait une pièce vide fondait un club; il se ménageait ainsi une influence et s'assurait un loyer. Beaucoup de ces établissements naquirent de ce calcul; ils ne s'élevèrent à la politique qu'après avoir passé par la spéculation. Le club avait la vogue, et à Paris c'est beaucoup. On allait y cher-

cher la comédie ou le mélodrame, suivant le quartier. On avait le club sombre et le club rieur, le club pittoresque et le club fastidieux. En somme, c'était fort médiocre; pas un talent, pas une idée; des énormités sans fin, de vrais débits de pauvretés. Tous les lieux communs qui, depuis un demi-siècle, ont élu domicile dans les livres, s'étalaient de nouveau à ces tribunes, sans y être relevés ni par le geste ni par l'expression. Ces génies enfouis, ces grands hommes ignorés, qui n'attendaient, pour se produire, qu'un théâtre digne d'eux venaient échouer un à un et le plus misérablement du monde. Là où l'on espérait rencontrer du bon sens et de la simplicité, on ne trouvait que le sophisme et l'emphase. Point de naturel, ni d'élans vrais; mais un mélange de trivialités et de boursouflures peu digne d'un peuple athénien.

J'avais pour voisin, dans l'hôtel où je logeais, un vieux baron vendéen que les événements avaient attiré à Paris et qui y assistait comme à un spectacle. Il avait traversé les orages de la première révolution et ne voulait voir dans celle-ci qu'une contrefaçon de l'autre.

— Êtes-vous libre, monsieur Paturot? me dit-il un soir que j'allai frapper à sa porte à l'issue de son repas.

— Tout à fait, baron, et à vos ordres.

— Vous aimez sans doute le spectacle?

— M'est-il permis de vous demander lequel?

— Un spectacle nouveau, ou plutôt renouvelé des anciens. J'ai là deux coupons.

— Et les acteurs, baron?

— Des doublures! Les chefs d'emploi sont morts il y a longtemps. Devinez-vous?

— Je le présume, baron, c'est un club.

— Vous l'avez nommé; mais pas un club ordinaire. On y joue au gouvernement.

— Comme aux Jacobins, lui dis-je avec un sourire.

— Comme aux Jacobins, monsieur Paturot! Vous avez beau me railler, nous y marchons! Venez-vous?

— Volontiers, baron; l'occasion est trop bonne pour que je ne la saisisse pas.

Le club vers lequel nous nous dirigions n'était pas fort éloigné; en moins de dix minutes nous arrivâmes à la porte. Le baron avait eu raison de me parler d'un spectacle; à voir la foule, on s'y fût trompé.

— Vos billets, messieurs? disait un préposé à ceux qui se présentaient.

— Les voici, répondit mon compagnon.

Les personnes introduites prenaient deux directions; on nous indiqua celle qu'il fallait suivre. Jusque-là rien de terrible, rien de révolutionnaire, si ce n'est un ou deux fusils qui brillaient aux issues : c'était la force armée du lieu et une mesure de police. Nous gravîmes l'escalier; il nous conduisit vers un rang de loges où nous pûmes nous placer. Le club tenait ses séances dans une salle de théâtre, et les lieux avaient dû se prêter à leur nouvelle destination. Sur la scène s'élevait le bureau; les membres du club occupaient l'orchestre et le parterre; les loges étaient abandonnées au public.

— Eh bien! les voyez-vous? me dit le vieillard en s'asseyant. Les reconnaissez-vous?

— Les reconnaître? ce serait difficile, baron.

En effet, on ne distinguait, du point où nous étions, qu'un millier de blouses ou d'habits s'agitant dans les profondeurs du parterre. Des cris confus s'en élevaient, et il me sembla voir reluire quelques armes. Le bureau seul, mieux éclairé, livrait aux regards des curieux les personnages qui le composaient. Sur-le-champ l'un d'eux me frappa; il était impossible de ne pas reconnaître en lui le chef et l'âme de cette foule. Sa pose était habituellement fatiguée, son air maladif: on eût dit que la prison pesait encore sur lui comme une chape, et ne fournissait à sa poitrine qu'un air insuffisant. Mais quand il s'animait, quand le débat l'entraînait, ses yeux prenaient un éclat sombre et sa parole pénétrait comme l'acier. C'était une sorte de transfiguration. La physionomie trahissait alors les secrets de cet esprit indomptable; on voyait qu'il s'était proposé un but et qu'il n'en dévierait pas.

Ce personnage était le président du club; il figurait au

premier rang parmi les héros de la captivité et de la conspiration. Malheureux temps! malheureux pays, que ceux où la politique crée de pareils titres de renommée! La persécution enfante les martyrs, et le martyre a plus d'attraits qu'on ne le croit. Il s'y attache on ne sait quoi de flatteur qui répand dans l'âme une volupté malsaine. On s'enivre de persécution comme on s'enivre de gloire, et dans les fumées qui s'en exhalent, on a devant les yeux ce Capitole lointain où l'on montera quelque jour. Dût-on rester à l'état d'opprimé, cette condition sourit encore. L'amour-propre y trouve de petits profits et d'amples dédommagements. On exerce une souveraineté sans bornes sur ces esprits exaltés, ces organisations inquiètes qui demandent un nom comme point de ralliement, comme cocarde, comme drapeau. N'y a-t-il pas pour le cœur un plaisir secret dans ce commandement terrible? N'est-ce pas une vie bien pleine que celle où les émotions du combat succèdent aux émotions de la geôle? Les régimes peuvent changer sans que de telles habitudes s'oublient. Ce que la nature n'avait fait qu'ébaucher, la prison l'achève; les âmes longtemps séquestrées du monde ne s'y rattachent plus que par un sentiment de courroux. Monarchie ou république, elles conspirent; c'est désormais leur titre et leur honneur.

Ces réflexions m'assaillaient sans que je pusse m'en défendre. L'aspect de la salle, les clameurs qui s'y élevaient, les ondulations de la foule pressée à nos pieds, tout éveillait en moi des idées tristes et une impression semblable à celle qu'éprouve un voyageur à l'aspect d'horizons inconnus. Avec de tels éléments y avait-il une société possible? Le bouffon et l'odieux s'y mêlaient de manière à partager l'esprit entre la colère et la pitié.

— Eh bien! me dit mon compagnon en reprenant son thème, les reconnaissez-vous, enfin?

Il y tenait.

— Qui donc, baron? répliquai-je.

— Mais nos anciens, monsieur Paturot! Voici Anacharsis Clootz, l'orateur du genre humain. N'avez-vous pas entendu qu'il demandait une croisade contre le Sardanaple du Nord?

Il y a soixante ans qu'il parle ainsi. Et son voisin ! impossible de s'y tromper; c'est le capucin Chabot. Voyez comme la tonsure paraît ! Ne parle-t-il pas d'aller savonner le pouvoir exécutif? C'est son expression favorite. Toujours les mêmes, ces vieux Jacobins !

Cependant un peu de silence venait de s'établir; un orateur occupait la tribune. Son texte était celui-ci : Le bourgeois a trop longtemps exploité le peuple; il est temps que le peuple exploite le bourgeois.

— Citoyens, disait-il, on nous trahit. La patrie est en danger; veillons. On vend le peuple, veillons. Ceux qui, pendant des siècles, se sont engraissés de nos sueurs, ont conservé toutes les positions que nous aurions dû leur enlever. Qui voyez-vous dans la garde nationale? des bourgeois; dans les grades de l'armée? des bourgeois; dans la magistrature? des bourgeois ; dans les administrations publiques? des bourgeois; partout des bourgeois. Ce sont les bourgeois qui font les tableaux, les bourgeois qui font les livres. La banque est pleine de bourgeois, le commerce aussi. Ils s'emparent de tout, ces bourgeois. Où est le peuple alors? Il n'y a donc plus de peuple? Oui, citoyens, il y én a un, mais pour servir d'esclave au bourgeois, pour lui cirer ses bottes, pour lui porter son eau, pour lui confectionner des chaussures, pour lui ouvrir la portière du fiacre quand il va, l'aristocrate ! aux deuxièmes loges de l'Ambigu. Voilà quelle est la part du peuple, d'être foulé aux pieds par le bourgeois.

L'assemblée, où la blouse dominait, écoutait ce langage avec un frémissement de plaisir. L'enthousiasme n'était comprimé que par la crainte de troubler l'orateur dans le cours de ses périodes. Çà et là s'échappaient néanmoins quelques témoignages d'une admiration mal contenue.

— Bravo! c'est cela ! très-bien ! disait une autre voix.

— Ainsi, poursuivit le tribun, voilà des siècles et des siècles que le peuple est à la discrétion du bourgeois. Tout le monde l'avoue, n'est-ce pas? tout le monde en convient?

— Oui! oui!

— Eh bien! puisque le peuple est vainqueur, c'est le tour

du peuple. La loi du talion, comme dans l'antiquité. Le peuple va être banquier, administrateur, magistrat, général, peintre, poëte et rentier ; c'est son tour. Quant au bourgeois, il lui faut une place, c'est trop juste. Pour lors, il sera décrotteur, porteur d'eau, marchand de chaînes de sûreté, savetier, tailleur et chiffonnier. Voilà le sort naturel du bourgeois. Il fera ce que faisait le peuple, et le peuple fera ce qu'il faisait. A tour de rôle, et en avant l'égalité ! Maintenant, si quelqu'un trouve que j'ai tort, qu'il le dise !

L'accent avec lequel ces derniers mots étaient prononcé, témoignait, chez l'orateur, de quelque disposition à l'intolérance. Aussi personne ne prit-il la parole pour relever le bourgeois de la condition à laquelle on le condamnait. On eût dit que chacun, dans l'assemblée, se résignait à le voir chiffonnier et marchand de lorgnettes. Il y avait pourtant, dans le club, beaucoup de bourgeois, et l'orateur en était un. Le président n'était lui-même qu'un bourgeois; le bureau en comptait plusieurs. C'eût été le cas de demander à tout ce monde s'il vendrait du coco ou porterait la hotte.

Les motions se succédaient ; c'était à faire pitié ! Elles avaient à peu près le même caractère et le même à-propos. Quelles idées et quel langage ! Tous lambeaux d'emprunt et pas un sentiment vrai ! De la déclamation à froid, la pire de toutes !

— Partons, dis-je à mon voisin; ils me font souffrir !

— Attendez, monsieur Paturot; voici le bouquet.

En effet, les grands orateurs donnèrent ; il s'agissait d'aller présenter le lendemain une requête au gouvernement, et de lui exprimer à quel point le club était mécontent de sa politique. Cette requête fut délibérée et votée ; les termes en étaient injurieux jusqu'à l'insulte. On signalait des épurations à faire ; on interdisait certains actes, on en imposait d'autres. Les exigences se succédaient et s'accumulaient. Chaque membre du club voulait fournir son idée, enchérir sur l'expression et ajouter à la manifestation du dédain général celle de ses dédains particuliers. Pauvre gouvernement ! Il n'était là personne qui ne se crût en droit de lui faire la leçon.

— Eh bien ! me dit le baron en sortant, qu'en pensez-vous?

— C'est un vertige isolé, répliquai-je ; un peu de délire dans un coin de Paris.

Nous gagnâmes les boulevards, puis les rues adjacentes. Il était tard, nous pressions le pas lorsqu'à la hauteur des arcades Rivoli une voix retentit à nos côtés.

— Qui vive ? disait-elle.

— Amis, répondis-je en poursuivant mon chemin.

Un homme se plaça devant nous, de manière à obstruer le passage.

— Avancez à l'ordre, nous dit-il.

Je l'examinai avec attention. Ce ne pouvait pas être un garde national ; il n'y avait là ni poste, ni rien qui y ressemblât ; le costume, d'ailleurs, excluait cette supposition : le seul détail saillant était une cravate et une ceinture rouges. Que signifiaient ces insignes, et pourquoi cet homme était-il là ? Je voulus en avoir le cœur net.

— De quel droit? lui dis-je en répondant à sa sommation.

— A l'ordre ! répéta-t-il.

— Mais encore ? Et à l'ordre de qui? répliquai-je sans me laisser intimider.

— Des Montagnards, dit-il d'une voix rauque et chevrotante.

Je m'approchai : il était ivre. Nous passâmes outre après quelques mots échangés. C'était encore un gouvernement, le gouvernement des ceintures rouges.

— En voilà trois ou quatre ! me dis-je en rentrant chez moi ; mais où est donc le véritable ?

Il était partout et n'était nulle part ; on eût vainement cherché où il siégeait, et de quels noms se composaient ses listes. Pourtant il exerçait une puissance évidente et régnait sur les esprits. Au milieu de ces folies et de ces empiétements, seul il conservait le sentiment de la situation, seul il maintenait dans la foule cet instinct de l'ordre sans lequel il n'y a point de salut ni pour les empires ni pour les sociétés. Au premier danger, il accourait et déployait une force irrésistible. Cette action, il ne l'exerçait pas à toute heure et sans

motif sérieux ; mais il ne faisait pas défaut à un péril grave, à une menace digne de châtiment.

Ce fut ce gouvernement qui sauva la France ; et quel était-il ? Le bon sens public.

XII

L'HÔTEL DE VILLE.

Berceau et boulevard de trois révolutions, je te salue ! Depuis la prise d'armes du prévôt Marcel jusqu'à nos alertes les plus récentes, que d'orages ont grondé dans ton enceinte et devant tes murs ! Tu as servi d'asile aux pouvoirs terribles et aux pouvoirs innocents, à la commune de Paris et au Gouvernement provisoire. Au moindre nuage qui s'élève à l'horizon, c'est vers toi que se dirigent le premier regard et le premier effort. On dirait que tu portes gravé sur ton écusson le véritable signe de la souveraineté, c'est-à-dire le consentement populaire.

Dans les premiers jours de leur règne imprévu, les hommes que le flot révolutionnaire avait portés si haut durent s'effrayer de leur succès et éprouver un moment d'angoisse. Ils restaient isolés au milieu d'une multitude en armes. Point de force organisée autour d'eux, point de rempart contre les importunités et les violences. Ils appartenaient au hasard, au destin. La même main qui les avait élevés dans un jour de combat pouvait les renverser dans un jour de caprice. On sait quelle mauvaise réputation se sont faite les républiques pour ce qui tient aux dettes du cœur. Ils avaient sous les yeux cette perspective. Après avoir sacrifié à la cause publique leur vie, leurs biens et leurs noms, peut-être ne recueilleraient-ils que le délaissement et l'ingratitude.

Un autre doute les assiégeait. Dans l'entraînement de la première heure, ils avaient franchi un pas bien hardi et assumé une responsabilité bien grande. Devant le pays et devant le monde, ils répondaient de la République, d'une république pure d'excès. Accompliraient-ils ce vœu de leur

cœur? C'était pour eux, comme pour tous, un problème. Comment ces éléments de désordre concourraient-ils à former un ordre nouveau? Comment ces intérêts si divers se confondraient-ils dans l'intérêt général? Là commençaient leurs incertitudes. Puis sous leurs yeux quel spectacle! Des ruines, et pas une institution debout. La monarchie n'était plus, et de la république il n'existait guère que le nom. On avait le cadre, mais le chef-d'œuvre manquait encore.

Le gouvernement dut se poser ces redoutables questions; elles se posaient d'elles-mêmes. Quant à les résoudre, il n'y songea pas, d'autres soucis remplirent plus utilement ses heures. Comme à tous les pouvoirs nouveaux, les courtisans lui arrivèrent, et il fallut leur faire accueil. Ce furent alors compliments sans fin et assauts de tendresses : la magistrature, le conseil d'État, mirent successivement aux pieds de la République un dévouement que cinq régimes n'avaient pu entamer. La cérémonie fut touchante, l'hommage bien venu. On n'eût pas fait les choses avec plus d'apparat sous une monarchie. Il y eut des robes rouges et des hermines, des habits à palmes et des fracs français. La République au berceau s'essayait à la manie du costume : elle se décrétait des écharpes et empruntait à l'arc-en-ciel ses plus belles couleurs, pour les rendre dignes de l'institution nouvelle.

De tels soins passaient avant tout; puis d'autres survinrent. Le peuple demandait des comptes; il fallait transiger. A tout instant il lui prenait la fantaisie de voir ses souverains, afin de s'assurer qu'on ne les lui changeait pas, et il s'ensuivait des audiences sans trêve, accompagnées de ces poignées de main dont l'autre régime était si prodigue. Le peuple promettait son appui un peu brutalement et sous réserves; le gouvernement acceptait l'appui, et, pour le reste, se fiait au temps. On vivait ainsi dans une sorte de compromis qui n'était ni la paix ni la guerre. D'ailleurs rien n'était fini; quand on avait triomphé d'une prétention, il s'en élevait sur-le-champ vingt autres. Une députation s'en allait-elle satisfaite et l'esprit en repos, trois survenaient avec de nouvelles exigences. Pendant ce temps, le tumulte extérieur ne cessait

pas, et des flots d'ouvriers se brisaient à toute heure contre l'Hôtel de ville. Aux harangues du dedans se joignaient les cris du dehors, et le gouvernement se trouvait ainsi placé entre une double émeute, celle qui envahissait les salons et celle qui grondait aux portes.

Contre ces graves empiétements, le pouvoir exécutif était sans défense; il le croyait, du moins. Longtemps ses seules armes furent l'impassibilité et la volonté de mourir à son poste. Pourtant il sut y ajouter, à l'occasion, quelques inspirations éloquentes, quelques accents du cœur, ce qui ne gâta rien. Il parvint ainsi à se maintenir, par un tour d'équilibre sans exemple dans les annales du monde. Point de rôle actif, mais seulement une force d'inertie. C'était un jeu plein de périls; à diverses reprises on le lui prouva. Ainsi, un jour cent mille hommes se prirent d'un beau zèle, et vinrent à l'Hôtel de ville s'informer de l'état de sa santé. En termes de l'art, cette visite s'appelait une démonstration,sans doute une démonstration de tendresse. L'infortuné gouvernement s'en serait bien passé; il ne redoutait rien tant que le zèle de ses amis. Ce fut donc avec une muette épouvante qu'il vit arriver sur la place cette masse innombrable d'hommes armés de drapeaux, et remplissant de leurs cris les deux rives de la Seine. La veille, une erreur de quelques bonnets à poil avait ébranlé le gouvernement; ces braves gens venaient le raffermir, et se donner la joie de voir s'il avait bon visage. Force était de s'exécuter, de paraître au balcon en bloc et en détail, de se prêter à une exhibition publique. Ce n'est pas tout; des délégués avaient franchi l'escalier, et entraient en maîtres dans les salles de réception. Leur langage fut hautain, presque menaçant, celui des cortès d'Aragon aux rois de Castille : le peuple n'entendait pas déplacer encore la souveraineté, mais à une condition, c'est que ses ordres seraient ponctuellement obéis, et son programme exécuté à la lettre. C'était un ajournement et une grâce, rien de plus.

A quelques semaines de là, une revanche eut lieu; mais on la dut au hasard. Les coryphées du peuple, ceux qui jetaient des défis en son nom, annonçaient bien haut qu'il allait

faire une démonstration nouvelle. — Cette fois, se dit le gouvernement, c'est la dernière; et il s'apprêtait à bien mourir. On parlait de trois cent mille hommes réunis au Champ-de-Mars. Trois cent mille contre onze! la partie n'était point égale. Que faire? se résigner. Il y eut de touchants adieux, des pleurs versés, enfin tout ce qui accompagne les sacrifices solennels. Cependant les choses empiraient: de trois cent mille, le chiffre des mécontents s'était élevé à quatre cent mille. Y avait-il une résistance possible? non. Les onze victimes n'y songeaient même pas; elles étaient prêtes, elles attendaient, bandelettes au front, les sacrificateurs. — Mais si vous appeliez la garde nationale? leur dit quelqu'un. — Vous nous ouvrez une idée! s'écria le gouvernement. Et l'on fit battre le rappel. L'effet en fut magique: en moins d'une heure tout avait changé de face. Sur la place et l'étendue des quais, on ne voyait que baïonnettes. C'était une armée entière, une armée de défenseurs: la blouse y dominait; l'ouvrier lui-même venait secourir ceux qu'en son nom on parlait de déposer. Il y avait là toute une révélation, toute une découverte: le pays ne s'abandonnait pas comme le gouvernement.

Ainsi marchaient les choses dans cette sphère des devoirs officiels. Le pouvoir exécutif comptait évidemment sur son étoile. D'ailleurs, comme à tous, les censures ne lui manquaient pas. On disait, par exemple, qu'il ne brillait pas par l'union, et qu'il faisait un ménage orageux. On ajoutait que plusieurs de ses membres étaient liés par un pacte mystérieux aux trente-six gouvernements épars dans la ville, et qu'ils donnaient la main, ceux-ci aux ceintures rouges, ceux-là au comité de salut public. Pour secrètes qu'on les tînt, ces petites combinaisons ne pouvaient échapper à ceux de leurs collègues qui demeuraient en dehors du marché. De là des tempêtes qui plus d'une fois troublaient l'atmosphère sereine du conseil, et avaient été poussées, disait-on, jusqu'à des arguments à balles forcées. Ce dernier détail était la part de la calomnie; on sait qu'elle s'attache toujours à la grandeur.

La malignité publique ne s'arrêtait pas là; elle voulait re-

connaître au sein du pouvoir exécutif deux camps bien distincts : le camp des austères, le camp des sybarites. Dans la même politique auraient ainsi éclaté deux philosophies : celle d'Épicure, celle de Zénon. Le cas était grave. Encore si ces tendances étaient demeurées à l'état spéculatif ! Mais elles sortaient du domaine de la conscience pour passer dans celui des faits ; elles se traduisaient en menaces contre le Trésor. Comme on le devine, les épicuriens seuls donnaient dans de tels écarts. Seuls ils défrayaient les tables de l'Hôtel de ville sur un pied fastueux ; seuls ils ouvraient des crédits à des services qu'un budget ne peut reconnaître. Qu'on juge de l'accueil que faisait le camp des stoïques à ces énormités ! Ils éclataient en reproches, et il s'ensuivait des explications où la république couronnée de roses finissait toujours par réduire au silence la république du brouet noir. Zénon battait en retraite devant Épicure. Il ne restait aux stoïciens que la ressource d'un blâme silencieux, et ils en usaient largement. Quant aux autres, ils continuaient à monter à cheval, à boire du meilleur et à user de l'existence en gens qui en connaissent le prix.

La vie du gouvernement nouveau avait donc deux termes essentiels, les périls et les conflits : il faut maintenant y ajouter les corvées. Ce fut un chapitre sans limites ; voici comment. Trente années de paix n'avaient pu passer sur le pays sans y laisser un grand accroissement de richesses. L'abondance des bras, la diffusion des capitaux, concouraient à créer des valeurs nouvelles qui, jetées dans la circulation, y accéléraient encore ce mouvement fructueux. Ce spectacle avait dû frapper des yeux attentifs, et de là quelques hymnes en l'honneur de l'intérêt matériel. Au lieu d'en jouir simplement, on l'avait célébré ; c'était un tort. Les classes aisées accueillirent avec faveur ce tribut que l'esprit payait à la richesse ; elles s'en firent un aiguillon de plus pour l'acquérir. A leur tour, les ouvriers apportèrent dans le calcul et la poursuite de leur intérêt un soin et une chaleur que jusque-là ils n'y avaient point mis. Ils en vinrent, par voie d'induction, à examiner quelle loi préside à la répartition de

la fortune, et, se voyant maltraités par elle, à la condamner.

Au moment de la révolution, tels étaient les sentiments dont l'esprit du peuple se trouvait imbu. Eveillé désormais sur ses intérêts, il crut le moment venu d'en assurer le triomphe. N'eût-il pas eu cette pensée et ce désir, que le gouvernement les lui eût inspirés par ses actes et par ses promesses. Personne qui n'ouvrît alors la bouche pour déplorer le sort de l'ouvrier et dire qu'il en était fortement préoccupé. Quand tout le monde tenait un langage pareil, l'ouvrier devait-il y rester indifférent? Pouvait-il négliger sa propre cause? On parlait de ses intérêts; qui mieux que lui était en mesure de les définir, d'en préciser l'étendue? Laisserait-il achever cette œuvre de réparation sans dire son mot, sans apporter son avis? Évidemment, non! Il devait intervenir comme partie et comme avocat : comme avocat, pour plaider sa cause; comme partie, pour s'en faire adjuger les conclusions.

Dès lors les rôles étaient tracés et les situations commandées. L'ouvrier devait avoir la voix haute, et on était tenu à l'écouter. On avait éveillé chez lui et exalté jusqu'à l'ivresse le sentiment de ses intérêts : quoi d'étonnant à ce qu'il ne vît pas autre chose dans sa victoire ? On lui avait montré en perspective un horizon de bien-être presque infini, plus de salaire en échange de moins de travail, et ceux qui avaient rédigé ce programme étaient au pouvoir ; ils avaient dans le cœur le désir et dans les mains la force. Par un mouvement spontané, tous les ouvriers durent se dire : — Allons voir nos bienfaiteurs. Voici enfin qu'ils sont arrivés. Comme ils vont être heureux de nous entendre ! Nous pourrons leur raconter nos misères ; elles les toucheront. Et puis il n'y a pas à craindre avec eux qu'ils nous abusent. Ceux-là nous donneront plus qu'ils n'ont promis.

Cette fièvre de l'intérêt frappa les classes laborieuses avec une telle violence, elle fut si vive et si soudaine, que deux jours après le triomphe on pouvait lire dans Paris les plus étranges affiches, entre autres celles-ci :

I

« Les citoyens garçons limonadiers et restaurateurs sont « priés de se réunir demain au Manége, pour délibérer sur « ce qui concerne leur partie. »

II

« Les citoyens choristes sont prévenus que l'on se réunira « lundi prochain pour s'entendre sur les intérêts de l'art « des chœurs. »

III

« Les gens de maison éprouvaient le besoin d'avoir un « point de réunion pour s'entendre sur les rapports qui doi- « vent désormais exister entre eux et leurs ex-maîtres. Ils se « réuniront, etc. »

C'était du vertige ; mais à qui s'en prendre, si ce n'est à ceux qui avaient fait au sentiment de l'intérêt des appels si réitérés et si pressants ? L'impulsion était donnée ; le peuple ne faisait qu'y obéir. Aussi le vit-on bientôt déboucher sur la place de l'Hôtel de ville, drapeaux en tête et par corps d'état. Il ne voulait pas en avoir le démenti ; il venait demander compte au gouvernement des conditions de son bonheur. Dans son esprit, ce malheureux gouvernement était fort engagé; car il le mêlait à tous les rêves dont l'empirisme avait enrichi sa mémoire. Il fallait voir avec quel air glorieux et quelle tenue sévère se présentaient ces compagnies d'artisans, qui croyaient de bonne foi frapper aux portes de leur paradis terrestre !

Cette revue des professions se prolongea pendant plus d'un mois; toutes y passèrent. Il suffisait d'un exemple pour qu'aucune ne s'abstînt. Elle aurait eu trop peur de manquer sa fortune. L'Hôtel de ville s'y était accoutumé et avait délégué la corvée à des secrétaires. C'était l'un d'eux qui recevait la députation, écoutait le discours et y répondait par des assurances banales. Ces bonnes gens sortaient de là

enivrés; ils avaient foulé les tapis de l'autorité, crié *Vive la République !* à pleins poumons, et recueilli quelques mots encourageants d'une bouche officielle. On ne leur aurait pas ôté de l'idée qu'ils avaient vu le gouvernement en personne, et qu'ils lui avaient touché la main. Quant au bonheur, ils croyaient le tenir; ils l'emportaient avec eux.

Il faut le dire pourtant : ces démonstrations n'eurent pas toutes un caractère aussi naïf. Ici, du moins, le sentiment de l'intérêt prenait une forme inoffensive et bienveillante jusqu'à la crédulité. Mais, en d'autres circonstances, il revêtit un caractère odieux qu'on ne saurait trop flétrir. Je veux parler de ces proscriptions de nationalité à nationalité, de corps d'état à corps d'état, pour lesquelles l'opinion, à défaut du pouvoir, a eu des paroles sévères. L'histoire cite avec horreur ces peuplades de la Tauride qui offraient les étrangers jetés sur leurs rivages en holocauste à leurs divinités. C'est à ces mœurs qu'on voulait nous ramener; c'est cette civilisation qu'on nous proposait en exemple. Des ouvriers, des mécaniciens anglais étaient attachés à nos chemins de fer; quelques furieux ne craignirent pas de les expulser violemment. La Savoie envoyait à Paris une colonie de ses fidèles et laborieux enfants qui occupaient, dans les hôtels et les comptoirs, des postes de confiance. Les cris d'un petit nombre d'instigateurs suffirent pour que ces malheureux fussent obligés de quitter une ville en tout temps hospitalière.

Un jour que je traversais, en désœuvré, la place de l'Hôtel de ville, j'assistai à une scène de ce genre. C'était encore une question d'intérêts et d'industries aux prises. Jamais si grande foule ne s'était trouvée réunie sur le même point. Il y avait affluence de drapeaux et de tambours. Cinq ou six colonnes débouchaient en outre des rues latérales, et venaient prendre la file pour être introduites à leur tour.

— Qu'est-ce donc, citoyen? demandai-je à un personnage qui occupait, grâce à son majestueux embonpoint, la tête entière de la colonne ?

— La députation des pâtissiers, citoyen, pour vous servir.

— Ah ! et que viennent-ils faire ici ?

— Ils viennent, citoyen, réclamer les droits imprescriptibles qu'ils tiennent de la nature et de la déclaration de feu Robespierre.

— Vraiment?

— Oui, citoyen; c'est ceci ou c'est cela; il faut que les boulangers choisissent.

— Les boulangers? et comment?

— Voici. Ils ont le privilége du pain, bien; on ne le leur conteste pas. Mais s'ils ont le privilége du pain, nous avons celui du petit-four. Est-ce clair?

— En effet!

— Si, au contraire, ils veulent toucher au petit-four, nous donnons dans le pain. C'est notre ultimatum. Nous allons le signifier au gouvernement provisoire.

— C'est trop juste!

— Ces messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers sa suite, voulaient demander trois têtes de boulangers. Je m'y suis opposé, le moment n'est pas bon. Plus tard, je ne dis pas.

— Voilà de la fraternité, du moins, citoyen. On voit que vous connaissez votre devise.

La grille s'ouvrit, et la députation entra. Je perdais mon pâtissier au moment où l'entretien commençait à s'animer. Heureusement qu'une voix se fit entendre à ma gauche:

— En ont-ils pour longtemps, citoyen? me disait-on.

Je me retournai; c'était encore un homme d'une belle prestance, bien nourri, bien vêtu, et, comme l'autre, une tête de colonne:

— Qui cela? lui répondis-je?

— Ceux qui entrent, reprit-il.

— Je l'ignore, ajoutai-je; mais, vu l'objet, ça ne peut être long.

— Tant mieux, citoyen; car chaque minute de retard est pour nous une perte sèche.

— Le citoyen est banquier? dis-je en l'examinant.

— Crémier! et posé pour cela. Crème de Chantilly tous les jours et glaces tout l'été. Voici mes prix et mon adresse. Un mot par la poste, citoyen.

— Singulière façon de recruter des clients, pensai-je en mettant l'imprimé dans ma poche.

— Pourvu que le gouvernement nous reçoive! reprit le crémier avec un piétinement significatif.

— C'est donc bien urgent? lui dis-je.

— Il y va de notre ruine, citoyen. Voilà l'enseigne où nous sommes logés.

— C'est à peu près celle de tout le monde, citoyen.

— La nôtre surtout, si le gouvernement ne nous délivre pas d'un ennemi.

— Un ennemi des crémiers!

— Oui, citoyen, ou plutôt une ennemie!

— Une femme; alors le danger n'est pas grand!

— Des femmes féroces, citoyen, qui nous sucent jusqu'à la moelle des os! Féroces! féroces!

— Mais encore, qui donc?

— Les laitières, citoyen! Concevez-vous cela qu'on laisse subsister des laitières quand il existe des crémiers? Est-ce juste, voyons? Qu'est-ce qu'il leur faut, à ces femmes? une chaufferette et un coin de porte cochère; voilà leurs déboursés. Qu'est-ce qu'elles rendent à l'État? pas une obole. En convenez-vous?

— Puisque vous le voulez.

— Tandis que les crémiers, citoyen, supportent un loyer, payent une patente et font leur service de gardes nationaux. Demandez donc à ces damnées laitières de sauver périodiquement la patrie? Elles se contentent de nous ruiner.

— Un bien petit commerce, citoyen.

— Est-ce que vous songeriez à les défendre, môsieur? Il ne manquerait plus que cela. Pour mon compte, je suis parfaitement décidé; je vais mettre le marché en main au gouvernement.

Je m'éloignai; et en quittant la place une réflexion me poursuivit:

Comme les devises sont menteuses! me dis-je. Les Savoyards, proscrits! les Anglais, procrits! les tailleurs allemands, proscrits! tout cela par intérêt. Parmi nous, même

lutte. Le crémier poursuit la laitière ; le pâtissier en veut au boulanger, le marchand sédentaire à l'étalagiste, la boutique à prix fixe à la vente à l'encan. Guerres de salaires ou d'industries. Est-ce un mauvais rêve ? Nous vivons pourtant sous le régime de la fraternité.

Hélas ! de cette fraternité, nous n'avions guère que l'enseigne, et c'était le cas de dire d'elle ce que l'illustre Romain disait de la vertu. Chaque jour m'en apportait un exemple. Au nom de la fraternité, on excluait les hommes, on songeait à briser les presses. Au nom de la fraternité, on poursuivait les riches d'affiches odieuses et de cris menaçants. Trente ans de repos avaient à la fois énervé et perverti les âmes : sans force pour le mal, elles l'étaient aussi pour le bien. Aussi s'agitait-on au hasard et dans un mauvais sens. Pour beaucoup la révolution n'était plus une conquête, c'était une affaire.

XIII

LE CANDIDAT DE MALVINA.

Au milieu de ces distractions, mes affaires n'avançaient pas. Malgré les instances d'Oscar, nous n'avions pu pénétrer jusqu'au ministre. Trois demandes d'audience, écrites coup sur coup, étaient demeurées sans réponse. Il y avait là un arrêt formel : le régime nouveau se montrait sans pitié pour moi. Je n'osais pourtant m'en ouvrir à Malvina; j'espérais encore, j'attendais toujours le lendemain. Ce lendemain arrivait et ne changeait rien à ma situation. J'aurais préféré cent fois un coup mortel à cette longue agonie :

— Tu ne peux donc rien obtenir de lui ? dis-je à Oscar.

— Rien, mon cher, il est inabordable ! Je crois, Dieu me pardonne, qu'il m'a signalé aux huissiers ! Voilà les personnages politiques ; mais maintenant, c'est fini, vois-tu, c'est toisé ; du diable si je parle encore à aucun d'entre eux. C'est comme s'ils n'existaient plus pour moi.

— Et sensibles qu'ils y seront !

— Je les désavoue, Jérôme, tu ne les trouves pas assez punis ? On voit bien que tu es dans tes humeurs noires.

— Tant de guignon !

— Mon cher, l'excès est toujours beau ! C'est le moment de poser. Les grands malheurs sont l'attribut du génie. Vois Napoléon. J'y ai passé, je sais ce que c'est.

— Et nos enfants ?

— Tiens, tu m'ouvres une idée. Allons voir ton Alfred ; cela te distraira de tes douleurs. Il y a plusieurs jours que nous n'avons paru à l'institution. Tu sais qu'on doit l'avoir culotté d'hier.

— C'est vrai, je n'y pensais plus.

— Bande orange ! style universitaire ! Les marchands de soupe doivent être bien fiers, et leur ministre aussi. Ils donnent dans le serin.

L'institution était fort éloignée ; nous prîmes une voiture qui nous y conduisit rapidement. La vue d'Alfred me fit du bien ; elle chassa les idées sombres qui m'assiégeaient. Mon Alfred n'était plus un enfant, mais un homme. Sans cesser d'être le premier thème grec du pensionnat, il avait obtenu dans les autres facultés des succès qui étaient de nature à enorgueillir le cœur d'un père. C'était, comme le disait l'instituteur, une éducation achevée ; il pouvait choisir entre toutes les carrières. D'ailleurs, il était grand et fort, avec l'œil hardi et le babil pétulant de sa mère. Peut-être péchait-il par un excès d'aplomb, c'était le défaut de ses qualités. Depuis la révolution surtout, il se croyait astreint à d'autres devoirs que ceux du collége... Pardon... du lycée ; le mot a changé avec les bandes des pantalons. Il raisonnait sur la politique et Dieu sait comment !

Oscar avait bien raison, les bandes jaunes n'embellissaient pas nos jeunes lycéens ; ils avaient l'air de voltigeurs manqués. Vus en bloc, c'était un parterre de jonquilles. Mon Alfred seul supportait cet accoutrement sans trop de dommage. Nous passâmes une heure avec lui, et, dans le cours de l'entretien, il trouva le moyen de me donner une idée sommaire de ses opinions.

— Que me chantes-tu là, lui dis-je ?

— La chanson du jour, me répondit-il?

— Est-ce que cela te regarde ?

— Si cela me regarde ! Vous ne savez donc pas, père, que l'on veut des hommes nouveaux.

— Qui veut cela, Alfred ?

— Qui ? père. Cette question! le ministre. Lisez donc les circulaires qu'il envoie ?

— Et toi, les lirais-tu?

— Si je les lis ! Et que ferais-je? Des hommes nouveaux comme nous ! C'est un devoir.

— Vous avez donc des journaux ? Ils sont permis?

— Jusqu'en classe, père ! Y a-t-il quelque chose de défendu en temps de révolution? Les pions n'ont qu'à bien se tenir ! Un de ces jours, nous les envoyons tous au supplice !

— Fi donc! Alfred ! Veux-tu bien ménager tes propos ?

— Père, avec tout le respect que je vous dois, je ne puis laisser passer la réprimande. Vous parlez à un homme libre, entendez-vous?

Il avait, en disant ces mots, un air si capable et si mutin, il me rappelait si bien sa mère, qu'au lieu de le gronder, comme je l'aurais dû, je me mis à l'embrasser.

Il était écrit qu'il m'arriverait dans cette matinée toutes les compensations dont avait besoin une âme assombrie comme la mienne. En rentrant, je trouvai une lettre de Malvina : quand je dis une lettre, j'aurais pu dire un message, à cause de la dimension. Quel motif l'arrachait à ses habitudes laconiques ? C'est ce qu'une lecture allait m'apprendre. Voici ce billet doux : il va sans dire que je n'en conserve pas l'orthographe :

« Mon chéri,

« Qu'est-ce que tu deviens dans ce Paris? pas de lettres, pas de nouvelles de toi. Si je te connaissais moins, cela m'inquiéterait, mais je te connais comme mes poches, et je sais ce que tu n'as pas fait. Tu ne m'as pas oubliée ! tu ne m'as

pas cessé d'aimer, c'est tout ce que je tiens à savoir. Quant au reste, carte blanche. Lorsqu'un homme est hors de la portée du bras d'une femme, il fait ce qu'il veut, et la femme en croit ce qu'elle en veut croire. En ce bas monde, il n'y a que la foi qui sauve. Tu l'as, je l'ai ; nous voilà dos à dos.

« A autre chose. Tu ne m'écris pas, donc les choses vont mal; c'est clair comme une glace de Venise. Il faut qu'Oscar et toi, vous vous soyez jetés dans quelque guêpier. Tu as trop de confiance dans ce garçon; tu prends trop au sérieux ce qu'il dit. Il tient de très-près à la famille des Ostrogoths et se donne des genres à faire suer une taupe. S'il s'est mêlé de nos intérêts, cela ne doit pas marcher. Je vois la chose d'ici. Il t'aura dit qu'il connaît tous les ministres, et cela avec un aplomb ! Il est incroyable quand il s'y met ! Eh bien ! note dans tes tablettes qu'il n'a jamais eu de rapport avec aucun d'eux, et tâche de faire ta besogne toi-même. On a toujours plus de profit à se servir d'un de ses doigts qu'à employer toute la main d'un autre.

« Pendant que tu t'endors là-haut, je veille ici. Sois tranquille ; ce n'est pas ta femme qui s'amuserait à des baguenaudes; je n'ai jamais rien eu de commun avec cet arbuste-là. Comme je te l'avais annoncé, j'ai vu notre commissaire. Pauvre agneau ! il est dans ma main. Et ces Parisiens qui ont cru nous envoyer un tigre ! J'en ferais des biftecks de ce tigre-là; il est vrai que je me dispenserais de les manger. Je l'ai donc vu, et en simple bonnet. On ne fait pas de frais pour de telles espèces. Il est à nous, Jérôme ; il écrira ce que nous voudrons, comme nous voudrons. Seulement, il faut que de Paris on lui demande un avis ; ça n'est pas bien malin d'obtenir cela. Dieu ! si j'y étais ! Mais je ne puis pas être partout. Tâche donc d'obtenir ce point : qu'on demande un avis ! Est-ce clair ? Je le ferai donner favorable par-dessus les toits, et avec de la bonne encre.

« Ce n'est pas tout : j'ai déjà pris la mesure de cette République ; je sais ce qu'elle vaut. On y fera ni plus ni moins que ce que l'on faisait sous la défunte monarchie. Il y aura toujours beaucoup de pourris et peu d'honnêtes gens. On ca-

balera pour les places comme on faisait naguère. Les cousines de ministres seront encore de bonnes recommandations; les parents seront des parents, et les amis des amis. Ces gens-là ne changeront pas l'ordre de la nature; d'ailleurs les codes s'y opposeraient, et avec raison.

« Ainsi, Jérôme, aujourd'hui comme avant, pour réussir il faudra être appuyé. Le plus haut c'est le mieux. J'ai toujours tablé comme ça. On va nommer des représentants, c'est-à-dire autant de rois. Neuf cents rois, le nombre les sauve; autrement la République ne les épargnerait pas. Elle n'est pas commode tous les jours, la République. J'en reviens donc à dire qu'il nous faut un représentant; mais, là, un représentant bien à nous, qui soit bien notre homme. Il comprendra les affaires de la République, ou il ne les comprendra pas, ça n'est point la question. Qu'il comprenne bien les nôtres, c'est tout ce qu'on lui demande. Enfin, comme je te l'ai dit, un homme à nous. Si j'avais pu le faire fabriquer, je l'aurais fait; mais ça ne se livre pas de commande.

« J'y pensais l'autre soir dans mon fauteuil, avec un journal sous les yeux. Qui prendre? qui choisir? me disais-je. A quelle porte frapper? Le temps presse, les élections vont venir. Cette idée me ramonait la tête, et je ne pouvais plus m'en délivrer. Machinalement je m'arrêtai à un passage de la gazette que j'avais sous les yeux. C'était une lettre du ministre d'Alfred, tu sais, celui qui est le chef de tous les pions de la République. Te dire ce que j'éprouvai à la lire serait embarrassant. Je bondis sur mon fauteuil comme si j'avais mis la main sur les diamants de la couronne. C'en était un de diamant, et des beaux! Figure-toi, Jérôme, que ce ministre, général des pions, avec un sang-froid digne de cette belle âme, recommandait à tout son monde de nommer des paysans, non pas des paysans faux, des paysans dressés pour la chose, mais de vrais et bons paysans, des marquis du labour, des vicomtes de la charrue. Et de ceux-là n'en serait pas qui voudrait. Le ministre voulait qu'on se montrât très-difficile, on devait passer des examens! Quiconque saurait lire, refusé; écrire, encore plus. Et il ne fallait pas

tricher à ce jeu : autrement la République eût montré les dents. Le trouves-tu assez curieux, ce ministre, mon chéri ? Te fais-tu une idée de ce qu'il doit être ? Moi, je me figure un sec ; après ça, il peut être gras, que je ne lui en aurais pas plus d'obligation. Ce qui m'a plu de lui, c'est son idée, elle peut se flatter d'avoir trouvé le chemin de mon cœur. Un représentant qui ne saura ni lire ni écrire, voilà un homme qu'on ne pourra point influencer. Il n'y a que par les oreilles qu'on puisse le prendre, surtout s'il les a longues.

« Eh bien ! Jérôme, cette idée coquesigrue m'en a suggéré une qui ne l'est pas du tout. Ah ! vous voulez des paysans, messieurs les Parisiens ! Ah ! vous voulez des êtres dénués de lecture ! Eh bien ! on va vous en fournir un au moins, un phénix, un oiseau rare, un phénomène comme on en voit peu. C'est ici, Jérôme, que je te demande toute ton attention ; il s'agit du berceau d'un représentant du peuple, et tout ce qui se rattache à l'origine de ces êtres privilégiés est digne de rester gravé dans la mémoire des hommes.

« Tu te souviens que, dans nos parties de campagne, nous faisions souvent une halte chez le meunier Simon, honnête garçon s'il en fût, et doué de ce gros bon sens qui fait que l'on distingue, à première vue, le foin de la paille. Il nous aime, Simon, et ce qui le prouve, c'est l'air joyeux avec lequel il nous accueillait, et les galettes de fleur de farine dont il nous régalait quand nous faisions près de son moulin notre déjeuner sur l'herbe. A peine eus-je lu la... cir... Comment dis-tu cela ? la circulaire en question, que je m'écriai : Je l'ai trouvé ! — Qui ? me demande la bonne. — Notre représentant du peuple, l'homme selon le cœur du ministre ! Je l'ai trouvé, c'est lui, il n'y en a pas d'autre dans les quatre-vingt-six départements. Qui ne sait pas lire ? Simon. Qui ne sait pas écrire ? Simon. Qui a l'âme aussi blanche que la neige ? Simon. Qui est bon comme le bon pain blanc ? Simon. Qui a toutes les vertus de la circulaire ? Simon. Et je ne te cache pas, Jérôme, qu'après cette addition des vertus publiques et privées de mon candidat, j'ajoutais, mais plus doucement et pour moi seule : Qui est-ce

qui fera parfaitement notre affaire? Simon. Dam ! quand on a tant fait pour la patrie, il est permis de songer un peu à soi. Simon est le phénix du ministre ; seulement il a une qualité de plus. Qui oserait le lui reprocher?

« Maintenant, mon chéri, tu comprends mon plan de campagne. Faire de Simon un représentant du peuple, voilà le but; quant aux moyens, ça va à l'infini. J'ai d'abord caché le coup d'État; je suis devenue farouche sur l'article de la République. Il fallait ça. A moins de prendre le bonnet rouge, j'ai tout fait. J'ai parlé pour le peuple dans tous les salons ; c'était à tirer des larmes des yeux. Ensuite, j'ai dit au commissaire que j'exigeais au moins deux cultivateurs parmi les représentants; mais, là, sérieux, pas fraudés et garantis bon teint. J'ai dit deux, afin d'avoir un peu de marge. Quand ils auront admis Simon, je coulerai sur l'autre. Affaire de tactique, tu comprends. Le principe étant admis, j'ai présenté l'homme. Simon ne voulait pas ; il criait comme un geai et résistait comme un âne; mais je l'ai si bien tourné et retourné, qu'il a fini par se rendre. Cinq piastres par jour, mon chéri, ça brille à l'œil d'un meunier. C'est un honnête garçon, il est au-dessus de cela; mais enfin ça brille; n'y cherchons rien de plus.

« Ce n'était pas tout que d'avoir obtenu l'homme, il fallait le dresser. Avant de le présenter au club, je voulais qu'il fût à même d'y faire une figure passable. On n'exige pas qu'un paysan soit un grand clerc ; mais s'il se montre trop gauche, trop embarrassé, s'il n'a pas au moins un peu de rondeur pour sauver son ignorance, ceux-là mêmes qui sont plus bâtés que lui se trouvent humiliés d'avoir un tel nom au bout de leurs doigts ou dans leurs poches. Ils lui faussent compagnie sans rien dire à personne, et en dessous, comme font les paysans. Il fallait donner à Simon un peu d'acquis, un peu de vernis, ça a été l'affaire de quelques leçons. Il a appris comment il devait tenir son chapeau, comment il devait saluer l'auditoire. Je ne lui ai enseigné que deux ou trois gestes, mais simples et naturels, et en lui interdisant les autres de la manière la plus formelle. Ma seule crainte était qu'une

fois à la tribune du club, l'habitude ne reprît le dessus et qu'il ne manquât son entrée. C'était au petit bonheur.

« Après cette leçon sur la pose et le geste, il fallait lui meubler la tête de quelques phrases. Ça n'était pas bien malin, mon chéri. Les grands politiques ont des passe-partout qui leur servent à forcer tous les enthousiasmes. Il s'agit d'arranger cela d'une façon ou d'une autre, au moment décisif. C'est l'affaire d'un peu de pratique. — Simon, lui dis-je, écoutez-moi. Soyez sobre de paroles ; la sobriété est toujours un signe de profondeur. Il y a des gens qui sont sobres jusqu'à ne rien dire du tout ; ceux-là sont des génies. Ne poussez pas vos prétentions si loin. Ne soyez pas sobre à ce degré, mais soyez-le beaucoup. Un homme qui se tait a une force ; celui qui parle est livré. Si vous vous croyez en mesure d'ouvrir la bouche, mettez en avant le mot de patrie ; c'est un mot qui fait toujours bien. La patrie est en danger, veillons ; voici un modèle de laconisme. Mon bras au sillon, mon cœur à la patrie ; voilà un second modèle. Et quand vous ne trouverez rien et que l'embarras vous gagnera, n'hésitez pas à crier : *Vive la République !* C'est un cri capable de couvrir les plus fausses retraites.

« Voilà, mon chéri, par quels moyens je suis parvenue à obtenir un candidat d'un numéro très-distingué. Le commissaire le trouve charmant ; il est allé visiter son moulin, et a mangé de ses galettes. Bref, il est au mieux avec les autorités. Il ne lui reste plus qu'à subir l'épreuve du club ; mais d'ici là j'aurai si bien préparé le terrain, qu'il faudrait jouer du guignon le plus révoltant pour y échouer. Tu sais que je n'ai pas la main malheureuse, et que je m'entends à conduire un succès. Quand on a fait réussir une Fifine, on peut prétendre à tout. Simon est d'ailleurs un sujet qui a de l'avenir. Sa bonne figure plaît à l'œil, et il jouit d'une santé qui ne peut que faire honneur à la représentation nationale. Nous l'habillerons de pied en cap, et lui ferons laver les mains avec du son. L'article n'est pas rare chez lui.

« On ne peut rien augurer, Jérôme ; mais tout me permet de croire que je réussirai dans mon projet. J'ai déjà fait

exécuter une grande affiche sur laquelle on lit ces mots :

SIMON, MEUNIÈR, *candidat du peuple.*

« La vue seule de cet objet nouveau a soulevé la ville en faveur de mon candidat. Nos dames ne veulent que Simon, ne portent que Simon ; il est le favori. On a écrit pour lui à douze lieues à la ronde. Les arrondissements voisins désarment presque tous ; ils acceptent Simon. Un meunier, personne n'y résiste ! Que j'ai donc été bien inspirée d'aller chercher cet homme au milieu de ses recoupes et de ses sacs de froment ! Le voilà lancé ; je voudrais l'arrêter que je ne le pourrais plus. Hier il était obscur ; aujourd'hui il est une notabilité. Pourvu qu'il ne nous échappe pas, une fois arrivé ! L'ingratitude se logerait-elle jusque dans l'âme d'un farinier ?

« En terminant ma lettre, mon chéri, je vous recommande la sagesse, comme un remède contre l'ennui. Ne touchons pas au fruit défendu, et songeons à notre petite femme. Une fois mon Simon proclamé, je l'enlève, et nous arrivons l'un portant l'autre. Adieu, Jérôme ; encore une semaine ou deux, et Paris me reverra. Ah ! nous sommes en république ! Eh bien ! elle comptera avec nous, la République, ou nous lui dirons son fait. Je les vois tous d'ici : d'autres figures sous les mêmes habits. Dieu ! qu'il me tarde d'aller leur débiter ce que je pense de leurs vénérables personnes !

« Et comme je leur lancerai mon Simon après les jambes ! Sois tranquille, mon chéri ; on t'a mis à la porte, c'est par la fenêtre que nous rentrerons.

« Ta femme peu soumise,

« MALVINA.

« *P. S.* J'ai gardé ma lettre deux jours, afin de pouvoir y ajouter quelque chose sur la séance du club et la présentation de Simon. Ça été merveilleux, mon mignon, ébouriffant, pyramidal : ajoute à ces épithètes toutes celles que tu vou-

dras, toi qui connais à fond ta langue. J'étais dans un coin de la salle, avec quelques dames plus tremblantes que Simon. Je craignais les embûches, les piéges secrets ; je ne connaissais pas notre homme. C'est un roc, Jérôme, un véritable roc, inébranlable, à l'abri de la bombe et du boulet. Sa poitrine est une cuirasse, sa figure un bouclier. On l'interpelle, il ne s'émeut pas ; on l'interrompt, il reste impassible. Cette tête, image de la force et de la santé, dominait le club ; elle ressemblait à la statue du dieu du silence planant sur ses adorateurs. Je fais de la poésie, tu vois ; c'est ta faute, ton mal me gagne. Le fait est que je me suis divertie à cette séance comme une reine, et que ces dames en ont reçu la même impression que moi. Elles sont folles de Simon ; elles parlent de me le confisquer. Comme tu le penses, je me défends. Au fait, c'est mon œuvre, et j'y ai bien quelques droits.

« Tu sais que j'avais recommandé à Simon de se servir du mot de patrie à tout propos, sans crainte d'en abuser. Il a exécuté sa consigne avec une présence d'esprit rare. Dès qu'il a pu s'emparer du mot en question, il ne l'a plus quitté : la patrie par ci, la patrie par là ; il en écrasait, il en accablait ses adversaires. Nous le soutenions du geste et de la voix. — Bravo, Simon ! bravo, Simon ! Et lui de répéter : — La patrie ! mon cœur à la patrie ! mon bras à la patrie ! L'accent, la pose, le geste, tout était assorti, et l'enthousiasme a été grand.

« Bref, Simon a réussi, Simon sera nommé, Simon réunira cinquante mille suffrages. Le commissaire le traite déjà en homme important. L'autre jour il a dîné à la préfecture, et y a déployé un appétit dont la cuisine officielle se souviendra. A défaut d'autres succès, il aura ceux de l'estomac ; ce sont les moins trompeurs et les plus infaillibles. Il ne tient pas, d'ailleurs, à la qualité, mais au nombre. Deux progrès lui restent à faire, c'est de ne pas tenir son siége à trop de distance de la table, et de se servir moins obstinément de ses doigts. A part cela, de l'avis de tous, c'est un garçon fort présentable.

« Encore un adieu, mon chéri ; celui-ci est le dernier. Dis

à Alfred que sa mère l'embrasse, mais qu'elle ne veut plus entendre parler de son plan de gouvernement. A seize ans, voyez donc !

M. »

XIV

LES VERTIGES DANS L'AIR.

Depuis près de deux mois, la révolution était accomplie, et rien n'annonçait que le désordre répandu dans les esprits fût près de se calmer. La rue avait meilleur aspect, sans que l'état des cerveaux eût éprouvé une amélioration sensible. Paris ressemblait à ces villes de l'antiquité dont l'histoire raconte les vertiges. On l'eût dit livré à une tribu d'Abdéritains, parmi lesquels se retrouvaient quelques hommes honteux de leur raison, et moins jaloux de s'en prévaloir que de la faire oublier par le silence.

De tous ces fous, les plus dangereux étaient ceux dont l'état mental prêtait à l'illusion. On ne s'abuse pas sur une démence complète, elle éclate trop ouvertement. Les égarements partiels sont plus lents à se trahir, et il s'y mêle de tels éclairs de bon sens qu'on hésite à leur assigner leur véritable nom. Que d'aberrations se cachent ainsi sous des apparences de lucidité ! Écoutez cet homme : c'est bien à tort qu'on a pris quelques mesures contre les écarts de sa raison. Rien ne les justifie, rien ne les excuse. Les médecins lui en veulent, c'est l'unique motif du séquestre dont il se plaint. L'entretien s'engage, et en effet, c'est celui d'un être qui jouit de la plénitude de ses facultés. Il parle avec netteté, avec chaleur; ses idées sont abondantes, précises, et il les revêt d'un langage qui s'élève jusqu'à l'éloquence. A peine s'imprègnent-elles d'un peu d'exaltation. Vous allez croire que cet homme est victime d'un complot ou d'une méprise; attendez, sa marotte n'est pas loin, il n'y échappera pas longtemps. Le voici qui part : il est empereur du Mogol ou reine de Chypre; il a inventé un système pour marcher sur le front ou mettre la foudre en bouteilles; il a quinze gou-

vernements dans sa poche, et se dessaisira du meilleur, si on veut y mettre le prix.

Telle est la pire espèce de fous, celle qui trompe le plus facilement la surveillance; c'est celle aussi dont le pavé abondait. Il en sortait de tous les coins, de toutes les issues; ils remplissaient l'air de leurs projets et de leurs cris. Aux vertiges du gouvernement, ils voulaient à toute force ajouter les leurs. Aussi se multipliaient-ils par l'invention et par le bruit; ni les affiches, ni les manifestes ne leur coûtaient. Aucun d'eux ne regardait à la dépense quand il s'agissait de sauver l'État. Ils arrivaient d'ailleurs les mains chargées de trésors. Ceux qui n'avaient à offrir qu'un milliard étaient considérés comme d'assez pauvres esprits; vingt milliards formaient un contingent raisonnable. Vingt milliards! quelle vétille! En frappant du pied le sol, on devait les trouver. Un simple procédé y suffisait; il s'agissait de tout *mobiliser*. O vertu d'un mot! Mobiliser, mobilisation, enfants d'un vocabulaire qui n'est pas celui de Bossuet, que de qualités secrètes ne renfermez-vous pas? Mobiliser, l'avenir est là! Qui mobilisera le mieux, aura trouvé le secret de nos destinées! Que d'affiches sur la mobilisation, sans compter celles qui touchaient à la réforme hypothécaire et aux assignats!

D'autres insensés avaient mis le doigt sur une découverte plus belle encore. Ils s'étaient imaginé qu'un gouvernement assis sur des ruines n'a pas une tâche suffisante pour employer tous ses instants. Restaurer l'ensemble des institutions, consulter le vœu du pays, maintenir, au milieu d'un désordre immense, le respect des droits, la sécurité des personnes, faire face aux périls du dehors, aux difficultés du dedans, défendre le Trésor contre le discrédit, les classes laborieuses contre les fluctuations du travail, la force armée contre l'indiscipline; tout cela ne leur semblait qu'un prélude à des travaux plus sérieux, à une besogne plus vaste. A les entendre, un gouvernement doit tout concentrer, tout résumer, tout embrasser. Aucun grand profit ne doit avoir lieu hors de sa sphère. Il va tout entreprendre, et la nation n'aura plus qu'à se croiser les bras. Déjà, on désignait les victimes. Sur

mille points, le gouvernement était mis en demeure de substituer son activité à celle des compagnies ou des individus. On l'invitait à faire main basse autour de lui, à s'emparer de ce qui était à sa convenance. Spoliation ou non, qu'importe? A lui les tontines, à lui les assurances de tout genre. Plus de banque, plus de grand établissement de crédit qui ne fût dans sa main. Les chemins de fer et les canaux ne pouvaient rester hors du giron officiel, et pour donner plus d'extension à ce commerce, l'État devait y joindre une entreprise générale des transports. De la profession de voiturier, il passait le plus naturellement du monde à celle de marchand de sel, et rendait au pays enchanté les ineffables délices de la gabelle. Après la gabelle, paraissait le four banal, autre institution méconnue, puis le monopole de la pêche et de la chasse, enfin, une main-mise générale sur les forêts, en vue du reboisement.

Mais de tous ces vertiges, le plus fréquent et le plus obstiné était celui qui s'attaquait à la bourse des riches. Comment y atteindre? Comment la vider d'un trait? L'emprunt forcé, les taxes somptuaires, le retour des successions collatérales à l'État, la contribution sur le revenu, l'impôt progressif, rien ne fut omis dans cette nomenclature d'expédients, bien dignes de financiers aux abois. Un jour, prêt à se dessaisir de dix mille francs en faveur de la patrie, un rentier ou soi-disant tel invite tous les capitalistes à en faire autant, et convoque les ouvriers de Paris afin d'ajouter un poids de plus à son exemple et à son invitation. Un autre se souvient de l'indemnité payée aux émigrés, et demande qu'on la restitue au peuple, capital et intérêts. Celui-ci veut que le riche soit frappé dans sa vanité ; celui-là qu'il rende compte jour par jour de sa fortune, et qu'au delà d'une certaine somme on lui applique le procédé sommaire inventé par un malfaiteur de l'antiquité. D'autres dressent des listes d'opulents, qui ressemblent à des listes de proscrits, et désignent des noms comme point de mire aux plus mauvais instincts. Chez tous se retrouve le désir d'arriver aux coffres les mieux pourvus, et d'y exécuter de fréquentes et profondes saignées.

Atteindre la richesse ! frapper la richesse ! quel est le régime qui ne l'a point essayé? quel est celui qui, dans les heures de détresse, n'a pas franchi la limite qui sépare les moyens arbitraires des moyens réguliers ? En toute occasion semblable, voici ce qui est arrivé : A mesure qu'on exerçait sur elle une pression plus forte, la richesse disparaissait comme un morceau de glace disparaît sous les doigts qui l'étreignent. On croyait la tenir encore, que déjà elle s'était évanouie. Il faut à la richesse, pour naître et se développer, des conditions de longue et constante sécurité. Elle ne supporte ni les essais ni les violences. En fait de prélèvements et de dîmes, elle n'accepte que ce qui lui convient, et trouve d'ingénieux moyens pour se dérober à ce qui lui répugne. Lorsqu'on l'épouvante et qu'on la froisse, elle quitte sa forme ostensible pour recourir à mille déguisements. Trop vivement pressée, elle va chercher dans un pays moins hostile des lois meilleures et un régime plus hospitalier. Ainsi l'arme dont on la frappe se retourne contre qui s'en sert, et le pays qui lui déclare la guerre est voué à l'appauvrissement. Tout s'y éteint : la vie de luxe d'abord, puis l'activité même. C'est une déchéance qui se prolonge jusqu'au retour d'un sentiment moins ombrageux et d'une politique plus tolérante.

Qu'on ne s'y trompe point : toute forme de progression dans l'impôt nous conduirait là. Dès que les fortunes arriveraient à cette limite où la part de l'État serait égale ou supérieure à celle de l'individu, l'ardeur d'acquérir s'éteindrait dans les esprits, et il n'y resterait que le désir de se soustraire par la fraude aux violences de la loi. De là une distribution anticipée des fortunes sur plusieurs têtes ; de là des fidéicommis sans nombre ; de là un fractionnement nouveau dans la propriété ; de là mille ruses qu'il est facile de prévoir. L'effet en serait doublement fatal; d'un côté, il élèverait outre mesure les valeurs insaisissables à l'impôt ; de l'autre, il frapperait de discrédit les valeurs qui ne peuvent s'y dérober, le sol et les constructions, c'est-à-dire la véritable et solide richesse. Et non-seulement le fonds serait déprécié, mais toute amélioration s'arrêterait à l'instant même. En

aucun temps l'homme ne mit son intelligence et ses bras à la merci de l'exaction. Quand il ne protesta point par la révolte, il protesta par l'inertie. C'est ce qui arriverait. Élever le revenu quand le fisc doit s'en arroger la meilleure part, quel rôle de dupe ! et personne n'est dupe volontiers. D'où il suit que les grands efforts du génie humain tendraient à cesser ou à décroître, et qu'on verrait peser sur le pays, comme niveau, une médiocrité voisine de la misère.

Ainsi depuis deux mois nous vivions dans un cercle de vertiges et d'hallucinations. Le faux, l'absurde, l'impossible nous étreignaient de toutes parts, et ne laissaient point de place aux inspirations calmes et sensées. Les uns s'en allaient vers les régions des fées, les autres vers les abîmes de l'enfer. C'étaient des songes riants ou des cauchemars. Ceux qui ne conspiraient pas se promenaient dans la nue. Tous semblaient avoir perdu le sentiment de la vie réelle dans la fièvre et l'ivresse du succès.

Au dehors, cet état des âmes et des partis se trahissait par des symptômes évidents. Dix corps de prétoriens y promenaient leurs uniformes bigarrés. Les uns appartenaient à l'autorité régulière, les autres aux pouvoirs irréguliers. Chacun avait un chef, un mot d'ordre, une cocarde, un drapeau. Que de costumes divers ! Quels travestissements multipliés ! Chaque École eut le sien : l'École normale ceignit le glaive pour marcher à la conquête du professorat ; l'École centrale couvrit la poitrine de ses chimistes et de ses mécaniciens de gilets à la Robespierre ; les lycées eux-mêmes se transformèrent en pépinières de guerriers. On ne voyait que revers rouges, aigrettes, panaches et plumets. La ville était un camp, le citoyen un soldat. A la diane, le tambour s'éveillait pour agiter tout le long du jour, et dans la nuit même, ses baguettes infatigables. Plus d'affaires, si ce n'est celles du bivouac. On avait, pour varier ses plaisirs, le piquet, la patrouille ou la grande garde autour du gouvernement.

A ce mouvement militaire correspondait un mouvement formidable de publicité. Vingt, trente, cinquante journaux se partageaient l'empire de l'opinion et l'asphalte des bou-

levards. Ils naissaient avec les feuilles de l'arbuste, et ne duraient pas comme elles toute une saison. C'était un assemblage de titres effrayants et de politique véhémente. Plusieurs de ces organes allaient jusqu'à l'ignoble et s'en faisaient une condition de succès. Les plus mauvais instincts, les plus détestables souvenirs trouvaient des flatteurs et des interprètes. Jamais spéculation de scandale ne fut poursuivie avec une telle audace et une telle impudeur. Il n'était pas jusqu'au débit qui ne fût à la hauteur de ce cynisme de la pensée et de l'expression. Le crieur imaginait mille stratagèmes pour surprendre l'attention et la bourse du passant. C'était tantôt une nouvelle incroyable, tantôt un commentaire grossier. Quand ces moyens ne suffisaient pas, ils assaillaient les promeneurs, et les enfermaient dans un blocus si savant qu'on ne pouvait guère y échapper sans rançon.

Ces symptômes étaient tristes; ils témoignaient du désordre qui planait sur les esprits. Vertige dans les idées, vertige dans les actes, partout le vertige et la confusion. Puis rien à l'horizon où le regard pût se reposer; pas une lueur au milieu de cette nuit, pas un éclair qui sillonnât ces ténèbres. Il n'était personne qui n'en conçût un peu d'effroi. Deux mois écoulés n'avaient pas changé les termes du problème; il demeurait aussi sombre, aussi redoutable qu'au premier jour. Qu'attendre? Que désirer? Était-ce un homme? Était-ce un système? Homme ou système, il était temps qu'il arrivât; tout retard devenait fatal. Les choses empiraient; il y avait urgence.

XV

LE SCRUTIN DE LISTE.

La principale affaire du jour, c'étaient les élections.

Pour la première fois, le suffrage universel devait être mis à l'épreuve. Ce que nos grands révolutionnaires, meme au fort de leurs sombres expériences, n'avaient pas osé essayer, allait être pour nous le premier pas, l'œuvre du début. Le peuple ne déléguait plus ses pouvoirs, il les exerçait d'une manière directe. Entre lui et ses représentants, point d'inter-

médiaires; c'est lui qui devait les choisir et les nommer. L'investiture ainsi donnée et reçue avait un caractère plus solide et plus solennel. Un lien sérieux se formait entre le mandataire et le mandant, et les pouvoirs qui en résultaient semblaient être l'expression et l'émanation la plus vraie de la souveraineté de tous.

Aussi bien des aspirants s'offraient-ils aux chances du scrutin. Dans le nombre, il en était de naturellement désignés ; d'autres avaient plus d'efforts et de preuves à faire. On allait au-devant des ouvriers, à Paris surtout ; en province, quelques cultivateurs se mettaient sur les rangs ou s'y laissaient mettre. De toutes ces candidatures, la seule qui m'intéressât vivement était celle du meunier Simon. J'y voyais l'œuvre de Malvina, et, jusqu'à un certain point la base de nos combinaisons futures. Ma femme avait bien jugé les hommes nés dans ce siècle d'airain et grandis sous le règne des gens d'affaires. Leur vertu n'était guère qu'un vernis; au premier frottement, on l'avait vue disparaître. L'abus des influences s'exerçait déjà, et il importait d'avoir dans la main un homme qui eût le crédit de se faire écouter. Plus je suivais Malvina, plus sa pénétration m'étonnait. Comme en un clin d'œil, elle avait tout compris, tout deviné, et avec quelle promptitude elle avait dressé ses batteries !

J'avais donc, dans ce moment électoral, le regard tourné vers la province, et m'inquiétais des incidents de la lutte qui s'engageait. Ma femme ne me laissait pas sans lettres; elle avait soin de me tenir au courant. Rien ne se faisait dans l'intérêt de Simon qu'elle ne me l'écrivît. C'étaient de petits détails qui tous s'accordaient à présenter les chances comme favorables. Il ne restait plus qu'à fixer, entre les arrondissements, un scrutin de liste qui fût commun à tous, afin de porter l'effort sur les mêmes noms. Voici comment elle me rendit compte de ce résultat :

« Mon chéri,

« Nous triomphons sur toute la ligne des arrondissements; « c'est enlevé, conclu, arrangé. Quatre tremblements de « terre et deux choléras ne pourraient aujourd'hui empêcher « Simon d'être représentant du peuple. La chose est faite ou « à peu près; c'est comme un mariage auquel il ne manque « que les formalités.

« Je vais maintenant te raconter comment cela s'est passé. « Il s'agissait de s'entendre d'arrondissement à arrondisse- « ment, et tu sais comme en général ils font bon ménage. « Il suffit que l'un dise blanc pour que l'autre dise noir, et « d'ailleurs ils ont toujours à se chamailler, qui pour une « route, qui pour un ruisseau, sans compter qu'ils se préten- « dent tous trop imposés, et les autres trop peu. Ça ira ainsi « tant que vivra le monde, et ceux qui croient qu'on s'em- « brassera un jour à l'unanimité doivent appartenir à la fa- « mille des potirons et des concombres. Dans tous les cas, je « n'irai pas me loger dans leurs établissements : j'ai la main « vive, je leur donnerais trop de souci.

« J'en reviens à dire, mon chéri, qu'il fallait s'entendre « avec les autres arrondissements, et composer ce qu'ils « appellent un scrutin de liste. C'est à savoir que chaque « arrondissement présenterait ses noms, et qu'en suite on « ferait un triage. Rien de mieux; j'avais mon thème fait, « comme je te l'ai marqué. Je présente Simon. Le nom ne sou- « lève point de difficultés; seulement des autres arrondisse- « ments on écrit: Va pour Simon, nous irons à Simon, mais il « faut le connaître. Oui, mon mignon, voilà leur prétention, « à ces gens-là. Un candidat qu'on leur donnait garanti et de « confiance, ils ont voulu le voir. Juste comme les bêtes qu'on « promène en foire. Vois-tu d'ici notre Simon obligé d'aller « de village en village et d'y jaser avec les autorités? C'était « inquiétant; mais comment faire? Les arrondissements « s'obstinaient; ils voulaient le voir. Peut-être tenaient-ils à « s'assurer qu'on ne les faisait point voter pour un nègre.

« Quand j'ai vu cela, mon mignon, j'ai bien vite pris mon « parti. Puisqu'il faut que Simon y aille, me suis-je dit, j'irai « aussi. Je ne connais point les autres arrondissements, c'est « une belle occasion pour les visiter. On les dit très-salubres; « il y a même des curiosités; je verrai tout cela. Quant à « lâcher Simon, merci! on me le changerait en nourrice. « Et puis, qui sait? s'il avait besoin de conseils? Il se forme « sans doute; mais les autres arrondissements vont se mon- « trer bien autrement chipoteurs que celui-ci. Et s'il allait « rester sur les dents! Et s'il allait leur déplaire! Pas de ça, « Lisette, il faut que Simon réussisse partout, et j'y veillerai « en personne. D'ailleurs, tant qu'il serait loin, j'aurais des « papillons noirs dans la tête. Je rêverais des désagréments « gros comme des maisons et des bêtises grosses comme des « montagnes. Il me semblerait qu'à tout instant Simon se « casse le nez, et il ne faut pas qu'un futur représentant se « détériore cet organe. Bref, ni une ni deux, j'irai avec Si- « mon, je servirai d'escorte à Simon. C'est un voyage d'agré- « ment, et s'il y a quelque ennui à essuyer, j'y ferai face. Je « suis bon cheval de trompette, je ne crains pas le feu.

« Aussitôt fait que dit; j'embarque Simon dans un cabriolet « avec quelques vivres, je me mets à côté de lui, il prend les « guides et nous partons. Juste comme un préfet en tournée, « mon chéri, ou, si tu l'aimes mieux, comme un voyageur de « M. Farina, le véritable. Nous avions une jument qui allait « un petit trot à nous enlever trois lieues à l'heure, et je sou- « haite à Simon de tenir les rênes de l'État comme il tient celles « d'un cheval. Cependant, tout en poursuivant notre chemin, « je me mets à le styler, à le former. Il faut te dire, mon « mignon, que l'une des prétentions des autres arrondisse- « ments est d'être plus républicains que le nôtre, plus « anciens, plus authentiques, plus foncés en couleur. Voilà « un singulier goût; c'est le cas de dire qu'il n'en faut pas dis- « puter. Toujours est-il qu'ils ne nous regardaient pas comme « assez purs pour eux. Nous n'avions ni leur date ni leur « férocité. Dame! que veux-tu? le plus bel arrondissement « du monde ne peut donner que ce qu'il a: on n'est pas

« féroce à son gré, et tout le monde n'a pas le goût dépravé « d'accommoder les gens à la crapaudine.

« Il fallait pourtant sauver Simon, le sauver à tout prix. « Avec de la prudence, c'était aisé. On ne repoussait pas mon « candidat, un meunier souriait à ces purs des purs. Il flat- « tait leurs goûts; mais on exigeait qu'il se prononçât et « qu'il donnât des gages. C'est là-dessus que je l'entrepris. « — Simon, lui dis-je, quel est l'état de vos poumons? — « Mais très-bon, madame, qu'il me répondit. — Avez-vous « votre voix tout entière, la plénitude de vos moyens ? — « Oui, madame, je le crois. — Eh bien! mon ami, exercez- « vous à crier : Vive la République! — Vive la République! « s'écria-t-il. Je n'ai jamais ouï un timbre plus net; l'organe « était en parfait état de service. — Maintenant, mon ami, « ajoutai-je en poursuivant le cours de mes recommanda- « tions, ménagez-vous pour l'instant solennel ; mais lorsque « nous serons arrivés dans le chef-lieu de l'arrondissement, « prodiguez vos moyens, envoyez-leur dans le conduit de « l'oreille des : Vive la République! qui ébranlent jusqu'à « leurs cerveaux. Le succès est à ce prix, entendez-vous ? — « Oui, madame. — Et vous n'y manquerez pas, Simon? — « Vous le verrez, madame.

« Cela n'a pas manqué, en effet; mon Simon est un gogue- « nard qui se tire des situations délicates avec un tact et un es- « prit dont tu n'as pas d'idée. Il est parvenu à pousser vingt- « deux fois le cri de : Vive la République ! et cela sans affec- « tation. Je l'ai suivi de la croisée de l'auberge où j'étais des- « cendue; il n'a pas bronché, pas fait un faux pas; il a gardé tout « son calme, toute sa dignité. C'est décidément un homme « parlementaire. Il est né pour la représentation. Sa méthode « est de ne pas se prodiguer, mais de développer dans leur « plus beau jour sa carrure athlétique et ses joues parées de « vermillon. On voit là-dessous un cœur heureux dans une « enveloppe florissante. C'est assez pour lui gagner les esprits.

« Aussi le premier arrondissement fut-il vite subjugué. Les « autorités parlèrent de donner au candidat un dîner patrio- « tique à vingt sous par tête; mais Simon préféra se dérober

« à cet honneur dangereux. Il avait réussi ; c'était l'impor-
« tant. Pourquoi prodiguer ses vivats, au risque de les voir
« perdre de leur éclat dans les arrondissements voisins? Il
« prit donc congé, et fut reconduit avec tout le cérémonial
« dont la localité est susceptible. Il était entré dans la ville
« avec le titre de candidat imposé, subi; il en sortait escorté
« de l'enthousiasme qui s'attache aux candidats adoptifs.

« Voilà, mon mignon, l'histoire de notre début. Une affaire
« enlevée! Il a suffi que Simon parût pour tout subjuguer;
« c'est un rude vainqueur. Moi, je n'ai joué là dedans que le
« rôle de souffleur et de témoin; mais c'était curieux, je te
« l'assure. Il fallait voir les gros bonnets de l'endroit se réu-
« nissant pour dominer les vivats de Simon, et n'y pouvant
« parvenir. Dieu ! la belle basse que cela va faire dans le par-
« lement ! Pourvu que la salle y résiste; on bâtit si mal au-
« jourd'hui !

« Les autres arrondissements ne résistèrent pas davantage
« à notre assaut. Simon les aborda avec les mêmes moyens,
« et ils cédèrent avec la même bonne grâce. Il plaît généra-
« lement, c'est un fait acquis. J'ai eu la main heureuse. Au
« besoin, il parle, et pas mal, vraiment. Il a des images à lui
« qu'il emprunte à son moulin, et qui font un prodigieux effet
« sur l'auditoire.

« Maintenant, veux-tu, mon chéri, que je te dise toute ma
« crainte, là, franchement? J'ai peur que ce gros garçon ne
« nous échappe. Une fois représentant, s'il allait nous fausser
« compagnie? Et moi qui aurais fait en pure perte une tour-
« née de département avec lui! Moi qui l'aurais créé, porté,
« conduit jusqu'au pinacle ! Ce serait dur. J'ai déjà eu plu-
« sieurs fois cette mauvaise pensée, et je m'en repens. Il ne
« faut pas supposer le mal à venir, c'est déjà bien assez de
« celui qui existe.

« Hier les arrondissements se sont assemblés ici pour s'en-
« tendre sur les listes à dresser. Chacun d'eux avait envoyé
« cinq délégués. On y a fort discuté, on s'y est même admi-
« nistré de petites poussées; mais j'ai eu la satisfaction de
« voir que Simon a été mis sur-le-champ hors de page. Tous

« les arrondissements s'honorent de le porter. La lutte n'a « eu lieu que sur les autres candidats, et je n'y prends qu'un « intérêt fort médiocre. Simon est sur toutes les listes, et ce « sera cet illustre nom qui sortira le premier de l'urne du « scrutin. Quelle gloire pour un meunier! Le souvenir en « vivra longtemps dans sa famille.

« En songeant au métier que je fais ici, il me prend par- « fois, Jérôme, des accès de fou rire. J'aurais pu bouleverser « le département et mettre le commissaire en compote; il ne « m'a manqué que de le vouloir. Dieu du ciel, quelles ma- « rionnettes que ces hommes! Je me suis butée à faire un « représentant; j'aurais tout aussi bien fait un empereur. « Ces moutons qui, dans quelques jours, iront déposer leur « vote, ne sauront pas seulement qui ils portent ni pourquoi. « Ils prendront un bulletin tout fait des mains du curé, ou « du maire, ou du notaire, et le mettront dans l'urne sans « seulement l'ouvrir. C'est une comédie, mon chéri, les mieux « avisés sont ceux qui tiennent les ficelles. La pièce est la « même, les masques seuls sont changés.

« Adieu; je compte partir peu de jours après l'élection; « je t'aviserai mieux. Alfred m'a écrit; je ne suis pas contente « de lui. Il me dit, avec beaucoup de sérieux, qu'il ne sait « pas si deux chambres valent mieux qu'une chambre uni- « que, et si la magistrature doit procéder de l'élection. Ces « scrupules l'arrêtent, ajoute-t-il. Je copie sa lettre, car tu « n'y croirais pas. Ah çà! dis-moi, est-ce tout ce qu'on leur « apprend dans l'institution? Dans ce cas, il faudrait le re- « tirer, car on nous le gâte. On nous en fera un pédant et « un raisonneur. S'il le prend ainsi avec moi, nous aurons à « compter. J'aime qu'on marche, et qu'on marche droit. « Voyez le beau morveux pour s'inquiéter des chambres et « de la magistrature! Ah! si j'étais à Paris, quel galop j'ad- « ministrerais à ses professeurs! Quand les enfants sont « bien menés, ils ne tombent pas dans ces écarts! Donne-lui « sur les doigts, Jérôme.

« Ton épouse triomphante,

« Malvina.

« *P. S.* Attention, c'est toujours le dernier mot qui est le « meilleur. Jérôme, on m'a tenu des propos sur votre compte. « On dit que vous menez à Paris une vie de Balthazar. Je « n'en crois rien; mais si j'y croyais! Enfin, n'importe! Dans « quelques jours, je te regarderai entre les deux yeux. »

Pendant que la province s'agitait dans un cadre restreint, Paris était le siége d'émotions plus vastes et plus sérieuses. Les candidatures se débattaient devant le public. Elles tapissaient les murs et couraient les rues sous forme de manifestes. Le titre le plus irrésistible était celui d'ouvrier; c'était à qui s'en décorerait. Quand on n'y arrivait pas de front, on prenait des biais, des déguisements. On était alors fils d'ouvrier, ouvrier de la veille, ouvrier du lendemain. Ceux qui n'étaient ouvriers à aucun degré se rattachaient à une autre combinaison : ils n'étaient point ouvriers, mais ils auraient pu l'être. Ils étaient ouvriers de l'art, ouvriers de la pensée. A défaut de la chose, ils jouaient sur le mot. D'autres allaient plus loin; ils endossaient la blouse et se croyaient du peuple parce qu'ils en avaient le vêtement.

Les circonstances ajoutaient à cette disposition un aliment de plus. L'élection approchait; et sous l'empire du suffrage universel, le peuple allait y jouer un grand rôle. L'avoir pour soi, c'était le succès. De quelque côté qu'il portât ses cent cinquante à deux cent mille voix, il était sûr de faire fléchir le plateau de la balance. Aussi, que de candidats à ses pieds! que de phrases alignées en son honneur! Les sultans de l'Asie n'ont pas de cour plus servile que celle dont le peuple était alors entouré; pour le mieux séduire, on empruntait à l'Orient les magnificences de son langage. En lui toute sagesse et toute vertu; il alliait la force du lion à la prudence du serpent. Ainsi du reste; on devine jusqu'où va un instrument monté sur ce ton, et quelles fantaisies brillantes il exécute. Le refrain seul variait peu; c'était toujours : Me voici, nommez-moi.

Nommez-moi, nommez-moi! ce cri de l'âme couvrait les murs de Paris. Huit cents candidats éprouvaient à la fois le besoin d'être élus et adressaient au peuple ce vœu éploré.

L'expression n'en était pas toujours la même; elle comprenait plus d'une nuance. Suivant le besoin, la circulaire se transformait; elle avait le ton digne ou suppliant, visait à l'éloquence ou à la profondeur. Les contrastes abondaient; le trivial près du sublime, l'humble faute de grammaire près de l'antithèse épanouie dans toute sa majesté. Jamais le genre ne s'était élevé à cette hauteur et n'avait fourni un si grand nombre de modèles. Je les suivais avec attention et les recueillais avec un soin curieux : il est des choses qui ne doivent pas être perdues pour la postérité. Dans l'intérêt de nos neveux, voici quelques échantillons, entre mille.

CIRCULAIRE DE CONSPIRATION.

« Citoyens,

« Nommez-moi, nommez l'homme qui vous parle. Il a le « droit de parler haut; il porte les stigmates des fers de la « royauté : il a connu les oubliettes de la monarchie. Tandis « que d'autres pactisaient avec le pouvoir et se laissaient « corrompre en secret par l'or des tyrans, lui ne savait qu'op- « poser sa poitrine au fer des séides. Ce qu'il a souffert pour « le peuple, demandez-le aux cabanons du mont Saint-Michel « et à cette paille humide qui recevait son corps exténué. « Entre nous, peuple, les preuves sont faites, les gages sont « donnés. Je suis un des martyrs de ta cause; vois mes plaies. « Pendant que tu souffrais, je conspirais. Tu souffres encore, « je conspire encore. Je conspirerai tant que tu souffriras. « La prison, ça me connaît; elle est l'orgueil et le délasse- « ment des âmes en dessous et des existences méditatives.

« Nommez-moi! »

CIRCULAIRE D'ORIGINE.

« Citoyens,

« Je suis fils d'un constituant et par conséquent du bois « dont on les fait. Mon père a vécu dans l'intimité des Mira-

« beau et des Lameth ; c'est assez vous dire que je manquerai « à l'assemblée si vous ne m'y envoyez pas.

« Permettez-moi de rappeler un seul fait pour mieux éclai- « rer votre choix. Après l'événement de Varennes, lorsque « le roi fugitif fut ramené à Paris, mon père, qu'unissaient « à Barnave des rapports d'amitié, crut remarquer chez ce « constituant un secret retour vers la famille royale. L'i- « mage de la reine poursuivait le jeune tribun. — Tiens-toi « bien, Barnave, s'écria mon père avec un stoïcisme digne « de cette âme pure. Le mot est resté.

« C'est assez vous dire ce que nous sommes, ce que nous « valons. Nommez-moi! »

CIRCULAIRE D'UN DIEU INACHEVÉ.

« Citoyens,

« Les temps sont venus. Trop peu d'hommes vivent du « produit net. La loi de la production n'est point fixée. Le « vieux monde et la vieille économie politique s'écroulent. « Malthus a fait son temps. Il est urgent de prendre un « parti.

« Nommez-moi !

« Je pourrais vous dire sur-le-champ mon secret, j'aime « mieux vous le faire attendre indéfiniment. Je suis prêt à « recevoir vos adorations; c'est tout ce que ma dignité me « permet. Quant à prononcer mon dernier mot, impossible. « Jamais ça ne se fait. Demandez aux dieux de l'antiquité. « Toujours des nuages autour d'eux. C'est humide, mais on « s'y fait. J'ai mon nuage; serais-je dieu sans cela?

« Nommez-moi! »

CIRCULAIRE EN OURAGAN.

« Citoyens,

« Tête et sang! mort et damnation! On trahit le peuple, « on dépouille le peuple. Oui, peuple, on te dépouille, on te

« trahit. Aux armes, citoyens ! Ouvriers, aux barricades !
« Voyez les promesses et voyez les faits ! Comparez. C'est le
« parjure, c'est la déloyauté érigée en système. On veut en-
« core s'engraisser des sueurs du peuple ; rien n'est changé,
« si ce n'est quelques noms. Fondons des balles ! soulevons
les pavés ! O peuple ! peuple, que vas-tu devenir ? Tes élus,
ces hommes de ton choix, qui te trompent ! Tête et sang !
mort et damnation !
« Heureusement me voici ! Je me porte pour ton salut.
« Nomme-moi ! »

Ainsi s'exprimaient les circulaires ; on voit quelle échelle d'idées, quelle variété de tons elles parcouraient. Puis, dans ces variétés mêmes, que de nuances ! La catégorie des dieux inachevés en fournissait huit ou dix et se multipliait par les symboles. Une part en revenait également aux souvenirs impériaux : c'était alors le ton et l'allure de nos plus glorieux bulletins ; l'odeur de la poudre, les roulements du tambour, l'œil et les serres de l'aigle. Les Alpes étaient franchies, l'Europe frémissait sous notre pied conquérant. Évocations d'un passé presque mythologique ! La circulaire y puisait à pleines mains, et jetait ses prestiges aux passions du moment. Tout servait d'enseigne et de levier. Aucune fibre du cœur qui ne fût réveillée ; aucune croyance, aucune religion qui ne fussent mises en jeu. La circulaire n'omettait rien, n'oubliait rien. Elle avait des notes désespérées pour les âmes sensibles, des notes violentes pour les esprits impatients ; elle passait des images sombres aux douces fantaisies, et variait ses perspectives au gré des événements et suivant les besoins de la candidature.

C'est dans cette sphère de prétentions et d'efforts que s'agitaient les individus ; en dehors d'eux, les partis cherchaient à se reconnaître et à se grouper. Sur un terrain si nouveau, l'allure était incertaine, le pas hésitant, on pouvait s'attendre à toutes les erreurs, à toutes les surprises. Elles ne manquèrent pas.

XVI

LES GRANDS JOURS.

Sous la pression des événements, il s'était opéré dans le pays un déplacement soudain de positions et de rôles. Quel que soit le régime en vigueur et quelque exclusif qu'on le suppose, il est rare que le mouvement naturel de l'opinion ne mette pas en relief, pour le combattre ou le soutenir, les hommes les plus éminents, les intelligences les plus exercées. Consacrée par le choix, cette élite y ajoute les bénéfices et la sanction de l'expérience. Vieillie aux affaires, elle s'y forme et les étudie. Qu'elle approuve ou qu'elle censure, c'est avec un entier discernement. Si elle se trompe, ce n'est pas faute de lumières.

D'un trait de plume, la révolution prétendait exclure des conseils du pays cet ensemble de forces et de facultés. Elle préludait par l'ostracisme. De l'ancien personnel législatif elle n'acceptait rien : tout au plus en ajournait-elle l'emploi à des temps éloignés. C'était une proscription en masse, un interdit universel. Point d'exception, pas même pour ceux qui avaient conduit le siége contre les pouvoirs déchus, un siége aussi long que celui de Troie. Point de grâce, ni pour le caractère, ni pour le talent. Le pays devait trouver, en dehors de ceux qu'on repoussait brutalement, assez d'esprits dévoués, assez de mérites réels, assez de nobles cœurs, assez de bras capables de porter le poids des affaires. C'était la fable du rameau d'or; aux tiges coupées allaient succéder d'autres tiges d'un métal plus pur.

Ce fut à propos des élections que se manifesta, dans son plus beau jour, ce système issu de la loi des suspects. Plus d'anciens ! c'était le mot d'ordre, répété à l'envi. Place aux capacités nouvelles ! place surtout aux opinions vérifiées et pour la date et pour la couleur ! Rien en dehors, rien qui n'eût ce cachet. Afin de réaliser ce vœu fraternel, on eut des bureaux d'épuration, et un dans le nombre qui entreprit de

dicter des choix à la France entière. Il prenait les candidatures à l'entreprise, et expédiait au besoin des commis-voyageurs pour aider au placement. Il avait à sa main des moyens de publicité, des journaux, des prospectus, des affiches. Tout candidat revêtu de son étiquette circulait franc de port, et au besoin le gouvernement ajoutait à cet avantage l'autorité d'un parchemin et le prestige d'une écharpe. C'était une industrie bien montée; seulement elle eut des malheurs.

J'eus l'occasion de voir de près cette manufacture de candidats, et c'est une justice à lui rendre, que l'article s'y traitait en grand et avec une certaine facilité. Ainsi, quand j'eus témoigné le désir de voir notre Simon figurer sur la liste générale :

— Un meunier ! dit un membre du cénacle : cela ne fait pas un pli ! Accepté !

Je me souviendrai toujours du spectacle plein d'intérêt que me donna cette entreprise d'élections. On était alors au fort de la besogne. Les départements pressaient les commandes ; il fallait se hâter de faire les envois. Comment, dans un travail si pressé, ne se serait-il pas glissé un peu de camelote ? C'était ma crainte ; je vis qu'autour de moi personne ne la partageait. Le bureau comptait sur son infaillibilité et sur la vertu de sa marque. Tout candidat fabriqué par lui, livré par lui, devenait à l'instant même une marchandise à l'abri du soupçon. La province devait le recevoir de confiance. Les procédés de fabrication étaient d'ailleurs d'une grande simplicité. Chaque département passait à tour de rôle sous les yeux du bureau. Un membre lisait les noms à haute voix, et, pourvu que le nom fût parfaitement inconnu, que personne dans le conclave n'en eût entendu parler, il se voyait consacré par le baptême de l'adoption :

— Admis, disait le président.

— Admis, répétait le bureau.

Se présentait-il en revanche un nom connu, célèbre, d'une notoriété incontestée, à l'instant les fronts se ridaient. Devant moi, on cita un homme illustre dont personne n'eût osé récuser les titres. On ne pouvait méconnaître en lui un carac-

tère sans tache uni à un talent éprouvé. Cependant, à entendre ce nom, il n'y eut qu'un cri et qu'un mouvement de dédain au sein de l'assemblée.

— Un dynastique ! s'écria le président.

— Un dynastique, ajouta le bureau. Fi donc !

Et cela avec un accent de pruderie inimitable.

— Fi donc ! fi donc ! répétait-on à l'envi.

Le grand nom fut écarté : il expiait un tort irrémissible, celui d'être connu. Pour être pur il fallait être obscur. Parmi ces modèles de pureté offerts au choix du pays, peut-être s'en trouvait-il plusieurs qui avaient servi douze maîtres, changé vingt fois d'opinion et commis quelques erreurs de conduite; l'obscurité couvrait tout cela. Un obscur était cru sur parole ; quant aux illustres, on ne les voyait qu'à travers les nuages de la calomnie et du dénigrement ; on les livrait en pâture à la médiocrité jalouse. Revanche savoureuse, et bien digne de si grands cœurs !

Je n'avais pas à me plaindre de cet aréopage souverain : il avait admis Simon. Ce choix, la voix du peuple devait d'ailleurs le confirmer ; on fut moins heureux avec les autres. De cette pacotille de candidats, expédiée à grand bruit, le pays n'accepta que la fleur ; il résilia le reste. Les prétextes ne manquèrent pas : sur bien des points la marchandise était de rebut. De là à un discrédit complet il n'y eut qu'un pas. La marque de la fabrique fut vite dépréciée : en être revêtu devint une présomption d'échec.

D'ailleurs les clubs s'en mêlaient, et revendiquaient une part dans l'industrie des candidatures. Or, Paris comptait alors cent soixante clubs, et tous se montraient sans pitié pour les hommes qui négligeaient de comparaître devant leurs quinquets. Cent soixante apparitions et cent soixante discours, quelle tâche, quelle corvée ! Est-il poitrine humaine capable d'y résister ? Pour se promener sur ces flots tumultueux, d'écueil en écueil, de tempête en tempête, il fallait un grand esprit d'aventure ou une ardeur immodérée du succès Il est cependant des candidats au cœur d'airain, aux poumons de bronze, qui accomplirent cet itinéraire effrayant.

On les vit passer, dans la même soirée, du club des Tranche-lards au club des Brise-montagnes, et y ébranler l'appui de la tribune de coups de poing dignes de ces deux établissements. Il est vrai que, pour se remettre de cet exercice forcé, ils prodiguaient, une heure après, au club des Fraternels, les yeux en coulisse et les gestes arrondis. Allaient-ils chez les socialistes ? ils remplissaient les voûtes du droit au travail, de l'organisation du travail, du minimum de salaire, et autres fariboles à l'usage de l'institution. Paraissaient-ils devant des gardes nationaux et des bourgeois ? ils foudroyaient l'utopie, et adressaient à l'esprit de désordre des réprimandes sévères et de solennels défis. Selon le vent la voile, disent les marins ; suivant le club la parole, disaient les candidats.

Depuis quelques jours je remarquais chez Oscar les symptômes d'une préoccupation profonde. Sa pétulance ordinaire semblait l'abandonner ; il était en proie aux tourments de la rêverie. Parfois, aux angles des rues, il m'échappait pour aller poursuivre, devant les affiches de toutes couleurs, une station interminable. Il s'y abîmait dans ses réflexions, puis revenait vers moi avec les allures d'une homme livré à des assauts intérieurs. Cette barbe éplorée cachait une âme en peine, rien de plus évident. Cependant je me gardais bien de le presser. Oscar n'était pas homme à retenir longtemps le trop-plein de son cœur, et d'un moment à l'autre je devais m'attendre à ses épanchements. En effet, un matin il accourut, l'œil en feu, avec les airs d'un hérisson en révolte :

— Mon cher, s'écria-t-il en jetant son chapeau à l'aventure et se précipitant sur un fauteuil, c'est trop fort, je n'y tiens plus !

— Que t'arrive-t-il ? lui dis-je ; quelque peine, quelque chagrin ?

Il me prit la main et la rapprocha avec vivacité de sa poitrine :

— Du chagrin, Jérôme, non, répondit-il ; un souci, plutôt un de ces grands soucis qui marquent les veilles d'Ulm et d'Iéna ! le souci de l'enfantement ! le souci de la victoire !

— N'est-ce que cela ? dis-je plus rassuré.

— Mon cher, je n'en dors plus, je n'en mange plus. Voici huit jours que ma tête est en travail. Mardi dernier, je m'arrête devant une affiche ; mouvement machinal, rien de plus, j'en ai lu mille sans danger. Qui l'eût cru ? Cette affiche est encore là, ajouta-t-il en se frappant le front avec une vigueur alarmante, oui, là, là. Je ne peux plus l'en arracher.

— Voilà une affiche tenace !

— Comme chiendent, Jérôme, et qui va jeter de l'éclat. Attends quelques jours.

— Et que contenait cette affiche ?

— Une révélation, Paturot, rien de moins. Mon Dieu ! une chose simple, pourtant : l'œuf de Colomb, et je n'y avais pas songé. Figure-toi que c'est un tailleur, un modeste tailleur, qui a soulevé chez moi ce monde de pensées. Peut-être un Teuton : le hasard est si bizarre ! Enfin voici : ce tailleur fait un appel à ses collègues de la doublure et du sous-pied. Il leur dit : Camarades, comptez-vous, comptons-nous. Il y a vingt mille tailleurs à Paris, tailleurs à la journée, tailleurs à leurs pièces ; c'est un total de vingt mille voix. Les donnerez-vous sans profit pour le corps ? Naïveté pure. Non, sachez mieux calculer. Portez un tailleur, ayez un tailleur, le plus digne sans doute, le plus législatif de tous les tailleurs, mais un vrai tailleur, un tailleur authentique ! On ne peut pas laisser les entournures sans représentant.

— Peste, voilà un tailleur ingénieux !

— N'est-ce pas, Jérôme ? Eh bien ! c'est de son idée que je suis frappé. Mille autres l'ont été aussi, à ce qu'il semble. Les ouvriers du bâtiment ont un candidat, les gens de maison un candidat, et, ce matin, devine qui se déclare et aspire aux honneurs d'une candidature ? Devine !

— Il y a tant de corps d'état !

— Les portiers, mon cher, les portiers ! Ils sont trente mille à Paris, c'est-à-dire une armée. Ils ont des enfants et des perroquets, tout ce qui peut servir à propager un nom ; et puis, ils tiennent la capitale sous clef, et règnent par le cordon. J'ai admiré cette idée, Jérôme Un portier, un tailleur,

un ouvrier du bâtiment ! et un cri soudain, un cri involontaire m'a échappé : Pourquoi pas un peintre ?

— En effet !

— Pourquoi pas un peintre ? me suis-je répété. Un peintre, ou, en d'autres termes, l'expression la plus élevée de la nature et de la société : de la nature par le paysage, de la société par le portrait. Quoi ! le cordon aurait un représentant, le fond de culotte aussi, et le pinceau n'en aurait point, la brosse non plus, ni l'art, ni le cinabre, ni le vermillon, ni la terre de Sienne ! Un portier et pas de peintre ! Honte et pitié !

— Je comprends tes douleurs, Oscar.

— Se plaindre, à quoi bon, Jérôme ? Plaindre l'art, lui qui est si fier et qui en a tant le droit ! Mieux vaut le venger ! Si les portiers ont leur candidat, les peintres auront le leur. Me voici prêt !

— Toi, Oscar ?

— Oui, mon cher, je m'immole à la dignité de l'art ! J'ai hésité longtemps, je voulais déléguer ce soin à un autre. Mais la réflexion a prévalu. Il faut des noms qui rallient, me suis-je dit, quelque chose d'éclatant et d'inspiré ; une brosse d'avenir, en un mot. Il faut ensuite un républicain qui ait du cachet, un ancien, un authentique. Autre condition du moment. Or, un véritable cachet républicain, il n'y a que moi qui l'aie. C'est connu dans les ateliers. Quant à l'idée artiste, c'est mon terrain. Je suis la représentation la plus exacte de la brosse moderne ; il n'est pas un rapin qui n'en soit convaincu. J'ai ouvert les grands horizons et frayé la voie dans les espaces. L'école du passé le sait bien, elle me poursuit de ses interdits. Ainsi je suis le seul en ligne, le seul possible, le seul vrai. Si je succombe, l'art succombe. C'est une lutte, Jérôme, c'est un combat ; mais pour l'art, au nom de l'art, avec l'art, en honneur de l'art, que ne feraiton pas ?

— La cause est belle.

— A qui le dis-tu ? Jérôme, et bonne aussi ! et sûre ! et solide ! Je ne suis pas un enfant ; j'ai fait mes calculs. Nous

sommes quinze mille peintres à Paris, en y comprenant ceux qui exécutent des Bacchus, ornés de pampres, pour les panneaux des commerces de vins. Il y a aussi les décorateurs en bâtiments, qui sont des nôtres, dix autres mille. Il y a les broyeurs de couleurs, il y a les brossiers, il y a les entoileurs, il y a les marchands d'encaustique. Puis nous tenons aux naturalistes par le cobalt, aux chimistes par le vernis, aux droguistes par l'huile, aux ébénistes par la sculpture, en tout cinquante ou soixante mille voix dans le métier même, sous la main, des votes sûrs, de vrais mameluks. J'aurai d'eux plus que le suffrage, j'aurai l'acclamation. C'est forcé.

Je crus d'abord que l'artiste ne parlait pas sérieusement et voulait essayer sur moi l'effet d'une plaisanterie d'atelier. A ma première sortie, je fus détrompé. Le manifeste d'Oscar s'étalait orgueilleusement sur toute la longueur des boulevards, et avait le privilége d'exciter, par l'originalité de ses formes, les rires unanimes des curieux. On sait quel sentiment de sa propre valeur professait mon ami le peintre. Il s'y était abandonné sans mesure, et avait trouvé, pour l'exprimer, les mots les plus pittoresques et les plus pompeux.

L'affaire essentielle, je l'ai dit, était celle des clubs ; il fallait s'y présenter et y décliner sa candidature. Au lieu de voix éparses, on recueillait là des suffrages collectifs. Oscar ne négligea pas ce moyen d'action : il produisit sa barbe sur tous les points, dans toutes les zones : on la vit à Montrouge, on la vit à Clichy ; un jour elle se montrait à l'horizon de Charenton, le lendemain dans les perspectives des Batignolles. Sceaux la connut, Saint-Denis aussi ; elle traversa Villejuif et inonda Belleville de ses reflets. Nul quartier intérieur, nulle salle essentielle ne furent privés de sa visite et de son aspect ; elle charma le Palais-Royal et le Conservatoire, Valentino et Montesquieu, la Sorbonne et le Marais ; tous les centres actifs, tous les foyers en crédit. En moins de huit jours, ce fut la barbe la plus notoire et la plus populaire de Paris.

Pour tous ces clubs, Oscar n'avait qu'un discours, mais un discours à effet. Il l'avait longuement médité et extrait des

profondeurs de sa pensée. La première épreuve en fut faite au club des Têtes-de-Requin, sur les sommets d'un de nos faubourgs; le personnel de la réunion se composait d'ouvriers et d'étudiants hors d'âge. On y était fort difficile sur la politique, et, en fait de couleur, on y allait jusqu'aux plus foncées. C'est de ce club que s'échappaient les motions incendiaires destinées à troubler l'épicier dans ses fonctions et le bourgeois dans son repos. Dès qu'on y voyait le commerce reprendre un peu d'essor et les bonnes d'enfant reparaître sur le pavé, un placard foudroyant apprenait à la population de Paris qu'elle n'avait plus que vingt-quatre heures pour se mettre en état de grâce et recommander son âme à Dieu.

Lorsqu'on nous introduisit dans le club, l'assemblée était en proie à une émotion violente. Quelques paroles tombées de la tribune avaient fait éclater un schisme intérieur et les opinions en étaient aux prises. La vue d'Oscar amena une division heureuse; il était rare que sa barbe n'exerçât pas quelque action sur les esprits. Le silence se fit, et le président en profita pour appeler l'artiste au bureau :

— Le candidat Oscar demande à être entendu, dit-il, en accompagnant ces mots d'un magnifique coup de sonnette.

— Oui, oui ! Non, non ! s'écria le club en se partageant de nouveau.

Cependant la majorité penchait évidemment pour l'affirmative. La curiosité s'en mêlait. On voulait savoir ce qu'une pareille barbe contenait d'éloquence, et quel jeu de lumière s'y établirait sous la réverbération des quinquets. Sans doute, le club était pourvu de barbes ; mais aucune n'avait ce port démesuré, ni ces couleurs changeantes. Le peintre dut à cette circonstance un premier succès. La parole lui fut accordée sur-le-champ. Il s'approcha de l'estrade, et jetant sur l'auditoire un regard fascinateur, il commença ainsi :

« Citoyens,

« Je suis Oscar, ma naissance est connue. Je suis le fils d'un simple chapelier. Que n'ai-je, hélas ! d'un robuste ouvrier à vous offrir la blouse et la tenue ! »

Ce début, qui frappait l'oreille comme un souvenir, arracha au club un murmure de surprise et de satisfaction.

— Bravo! dit une voix.

— Bravo! bravo! répétèrent les autres.

L'artiste se sentit approuvé et son aplomb s'en accrut. Au genre léger il fit succéder le genre grave et s'empara de plus en plus de l'attention. Il poussa les choses jusqu'à l'antithèse, cette arme des forts et ce caprice de la foule. Bref il eut un succès prodigieux. Le club des Têtes-de-Requin l'inscrivit sur la liste de ses candidats; les plus farouches n'osèrent lui refuser cet honneur. Dès lors ses affaires furent en bon chemin; sa réputation était assise. On le citait comme un orateur original. Le club des Désossés voulut l'entendre, puis celui de Bric-à-Brac. D'un club à l'autre, il fit son tour de Paris et de la banlieue. Il ne se ruinait pas d'ailleurs en frais d'invention : vingt fois je l'entendis, et vingt fois il reproduisit son début :

« Citoyens,

« Je suis Oscar, ma naissance est connue. Je suis le fils d'un simple chapelier. Que n'ai-je, hélas! d'un robuste ouvrier à vous offrir la blouse et la tenue!... »

S'il se livrait à des modifications, elles étaient insignifiantes, par exemple, une épithète ou un substantif. Aussi son discours, passant de bouche en bouche, arriva-t-il bientôt à une notoriété populaire, et les membres des clubs, en se rencontrant, aimaient à se dire, en guise de salut :

— Je suis Oscar, ma naissance et connue.

A quoi l'interlocuteur répondait :

— Je suis le fils d'un simple chapelier.

Et ainsi de suite. Oscar était enorgueilli de ce genre de succès.

Paturot, me disait-il, c'est un fait acquis. Je vivrai dans la mémoire des peuples.

Le scrutin approchait, et il ne semblait pas que la nation eût, dans toute son étendue, le sentiment de l'acte qui était à la veille de s'accomplir. Quoi de plus grave, néanmoins! La dictature touchait à sa fin, et le pays rentrait en posses-

sion de lui-même. Encore une semaine, et il allait s'appartenir. Il était temps ; assez de ruines jonchaient le sol. On se débattait au milieu d'essais ruineux et dans une détresse croissante. Le jugement et la volonté du peuple allaient s'étendre sur tout cela. A lui le droit de condamner ou d'absoudre. Quelle heure solennelle ! et pourtant aucune émotion extérieure ne s'y attachait. Les élans du pays étaient comprimés, ses ardeurs éteintes ; la main du malheur pesait sur lui.

Oscar seul s'avançait au combat avec toute sa fougue et toutes ses illusions. Il portait le front haut et posait sur le pavé un pied majestueux. Cette disposition n'excluait d'ailleurs aucun des soins nécessaires pour assurer le succès. Il veillait à tout, songeait à tout. Une légion entière, sortie des ateliers, parcourait la ville sous son inspiration et y exécutait ses derniers ordres. Les uns distribuaient des listes, les autres défendaient les affiches contre les malveillants. Au moindre avis, il se portait de sa personne vers les points menacés. Jamais général ne se prodigua tant et ne déploya plus de ressources. Il se multipliait par l'activité.

Le jour décisif, aux premières lueurs de l'aube, le peintre était sur pied ; un quart d'heure après, il forçait ma porte.

« Debout, me dit-il ; Jérôme, voici le moment solennel. Si tu savais quels rêves j'ai faits cette nuit !

— C'est pour cela sans doute que tu viens me couper les miens, répondis-je en me frottant les yeux.

— Bah ! une fois par hasard ! Tu prendras ta revanche la nuit prochaine. Puis, Jérôme, c'est l'heure de l'engagement. Nous y voici, nous y sommes ; le scrutin est ouvert. Quels battements de cœur ! Je commence à comprendre Napoléon.

— Ban!

— Oui, mon cher, on vit dix fois avec ces émotions, et quand on en a goûté, on y revient. As-tu une idée de cela, Paturot? Au moment ou je te parle, quatre cent mille hommes pensent à moi ! s'occupent de moi ! une véritable armée! Armée de purs volontaires ! Merci, mes amis, merci ! Vous me comblez.

Pendant qu'Oscar se livrait à ces démonstrations dans le vide, je m'étais levé et procédais à ma toilette, en laissant échapper de loin en loin des bâillements très-accentués. Une heure ou deux de sommeil m'auraient mieux convenu que cette expédition matinale. L'artiste ne l'entendait pas ainsi; il ne me laissait pas de trêve, et me tendait une à une les pièces de mon vêtement. C'était une véritable obsession; il ne restait plus qu'à se résigner. Nous allions sortir, quand on frappa doucement.

— Entrez, dis-je.

C'était l'homme de confiance d'Oscar, son élève favori, son chérubin. Dans le baptême de l'atelier, on l'avait nommé Mistigris, et je ne le connaissais que sous ce nom. L'artiste ne lui en donnait pas d'autre, ses camarades non plus. Mistigris était d'ailleurs pourvu, au plus haut degré, de la malice particulière aux enfants de la charge. Longtemps en butte à la persécution, il avait habitué son esprit à la pensée d'éclatantes représailles.

— Bravo, mon petit! lui dit Oscar en le reconnaissant; voilà qui est exemplaire. Sitôt debout!

— Oui, m'sieu.

— Et as-tu fait ce que je t'avais recommandé hier?

— Il n'y manque rien, m'sieu. Vous pouvez aller voir.

— Et tout est prêt?

— Prêt et posé, m'sieu! Un coup d'œil magnifique! Vous perdez bien à n'y pas aller.

— Tu l'entends, Jérôme, tu le vois? Ce sont mes maréchaux! Il n'y a pas à craindre qu'ils m'abandonnent quand je les aurais gorgés d'or. C'est bien, Mistigris; tu peux te retirer. Je suis content de toi.

— Ça sera drôle, allez! ajouta l'élève en disparaissant! Oh! oui, ça sera drôle!

Ce départ me frappa; Mistigris devait avoir la conscience de l'échec réservé à son maître. Son œil pétillait de ruse et sa voix trahissait une sorte de ricanement. Il me sembla même qu'au moment de nous quitter, il avait exécuté à l'in-

tention d'Oscar un de ces gestes irrespectueux qui sont l'arme familière et la sentence de l'atelier.

Nous sortîmes, et le premier aspect de la rue remplit le cœur de l'artiste des plus douces émotions. Les manifestes étaient encore intacts; un sentiment de curiosité les avait préservés de l'outrage. A peine sur le nombre deux ou trois se trouvaient-ils recouverts par les confidences d'un autre candidat. Le peintre observait cela avec satisfaction, lorsqu'un bruyant cri de joie sortit de sa poitrine.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-il, que cela fait bien! Oh! divin! divin! divin! Regarde donc, Jérôme!

C'était une pancarte colossale sur laquelle on lisait ces mots :

NOMMONS OSCAR

ARTISTE PEINTRE.

— Dieu! que c'est donc bien! répéta-t-il avec un contentement visible.

Plus loin, l'appel était plus formel, moins vague, et s'adressait à des classes spéciales. Voici ce qu'on lisait

Ouvriers!

NOMMONS OSCAR

LE PÈRE DU PEUPLE.

Cette qualification toucha le cœur de l'artiste et lui arracha quelques larmes. Cependant des préférences pour une catégorie d'électeurs n'étaient pas sans quelque danger. C'était une sympathie trop exclusive. Comme pour répondre à ce scrupule, peu d'instants après une affiche nouvelle étala ces mots en caractères monstrueux :

GARDES NATIONAUX,

NOMMONS OSCAR

L'ennemi de l'émeute.

— Décidément, se dit le peintre ému jusque dans les profondeurs de sa barbe, ce Mistigris est un adolescent d'une rare distinction. Et moi qui laissais périr ces belles facultés! C'est un tort, Jérôme, je veux le réparer.

— Tu feras bien.

— Dès demain je pose les bases de sa fortune.

En échangeant ces mots, nous arrivâmes aux portes du collége. La foule n'était pas grande; cependant, vers l'entrée même, un groupe s'était formé, et l'on y entendait résonner les éclats du rire le plus franc. Un sentiment de curiosité nous poussa de ce côté. La bonne humeur du groupe était provoquée par une affiche qui couvrait le mur et où l'on pouvait lire :

Citoyens !

NOMMEZ OSCAR

ET VOUS AUREZ :

Des décrets au vert,
Des lois au vert,
Des ministres au vert,
Un président au vert.

C'est sa couleur !

Oscar demeura atterré; ce placard était pour lui la tête de la Gorgone. Il n'y pouvait ajouter foi, même en le voyant, même en le touchant. Enfin, lorsqu'il ne put plus douter de son malheur, sa colère se fit jour, et brandissant son jonc dans le vide :

— Petit drôle ! s'écria-t-il, si je te tenais ici, je te briserais les reins.

Les élections s'achevèrent. Des quatre cent mille voix sur lesquelles il comptait, Oscar n'en recueillit que cinq cent quatre-vingt-quatre, demeurées fidèles à sa fortune. C'était bien peu de charpie pour une aussi large blessure. Mais ce qu'on ne lui eût pas arraché de l'esprit, c'est qu'en dehors de ce fâcheux incident, la victoire lui était acquise, et que la

responsabilité de son échec devait peser tout entière sur la tête de l'odieux Mistigris.

XVII

L'ASSEMBLÉE.

Depuis deux jours, je suivais avec une impatience très-vive les nominations que le télégraphe annonçait à Paris, et je me refusais à comprendre pourquoi le nom de Simon n'y figurait point encore. J'accusais tout le monde de ce retard, le commissaire, le ministre, le gouvernement; je ne pouvais croire qu'une élection si naturelle ne fût pas sur-le-champ accomplie et connue. On sait quelles chimères se crée une imagination en travail; je voyais là dedans un complot et une nouvelle rigueur de ce destin si acharné contre moi.

A la suite d'une course sans résultat, je venais un matin de regagner l'hôtel, lorsqu'à ma grande surprise, je vis ma chambre ouverte et occupée. Je crus à un abus de confiance et entrai précipitamment. Une femme était installée chez moi; les paquets, les malles encombraient la pièce et une partie du palier. J'allais demander une explication, quand je reconnus Malvina. Elle se jeta dans mes bras, tandis que mon jeune fils se suspendait aux basques de mon habit. C'était ma famille, c'était ma maison. J'eus un moment de félicité sans mélange. Nous étions réunis, et pouvions, serrés l'un contre l'autre, porter des défis au malheur :

— Enfin, lui dis-je, te voici! qu'il me tardait de te voir!

— Vrai, bijou! Bien vrai? répondit-elle en m'embrassant encore. Au fait, je te trouve maigri.

— C'est si triste de vivre seul!

— Tu as raison, mon homme, il faut quelqu'un pour se dégonfler. Ça me manquait aussi; quand ce ne serait que pour passer ses colères.

— Et puis quand tu n'es pas là, je n'ai du cœur à rien. Il me semble que tu me remontes, Malvina.

— Oui, chéri, oui, il y a des hommes comme ça; s'ils ne

sont pas bourrés, ils s'endorment. N'aie pas de peur, nous rattraperons le temps perdu. Mais j'y pense, tu ne me demandes pas seulement des nouvelles de Simon ?

— Eh bien !

— C'est comme je t'avais dit : il est notre représentant. Le représentant Simon ! Je trouve que ça fait bien. Et toi ?

— Parfaitement !

— Une majorité immense, mon chéri ! Le premier numéro du département ! Un succès fou, fou ! On voulait le porter en triomphe, il s'y est refusé !

— Voilà du sens !

— Oh ! c'est qu'il en a ! et du choisi ! J'ai peur, ajouta ma femme à demi-voix, qu'il n'en ait trop ! Il s'est perfectionné que j'en prends l'alarme !

— Et où est-il ?

— Ici, à côté : j'ai voulu l'avoir sous la main. Il doit se débarbouiller. Tu ne croirais pas qu'avant de nous laisser partir, on nous a assassinés de pétards et de fusées volantes. J'en ai eu une robe roussie. Voilà des hommages dont on se passerait. Ah ! çà ! et notre affaire ici ?

— Rien ! rien !

— C'est vite soldé. As-tu vu le ministre, au moins ?

— Pas moyen !

— Voilà bien Oscar ! Dieu ! que je le reconnais ! Enfin, n'importe. J'arrive à temps. Maintenant, mon bijou, laisse-moi mettre un peu d'ordre dans cette chambre. V'a-t'en voir Simon, la pièce à côté, au nº 14, et dis-lui citoyen. Ils sont fous de ça en province.

— Ici de même. Nº 14, n'est-ce pas ? J'y vais.

— Écoute, ajouta ma femme en me rappelant, il ne peut pas rester vêtu comme il est : la veste grise et le chapeau à ailes de moulin. Tu le feras coiffer et culotter par tes fournisseurs. Il est à la tête de cinq piastres par jour. Ses moyens le lui permettent. Ainsi, qu'on le culotte et qu'on le coiffe, et cela proprement. Tu m'entends, Jérôme ?

— Oui, Malvina.

— Un meunier, ça a des préjugés et de la carrure ; prends

un drap fort. Maintenant déguerpis, car je perds mon temps.

J'entrai chez Simon, qui se livrait à des ablutions copieuses. A chaque instant il plongeait, dans une cuvette pleine d'eau, sa figure rubiconde et la relevait ruisselante comme celle d'un dieu marin. C'était bien toujours le même homme, bon et jovial. Quoi qu'en dît Malvina, je le trouvai peu dégrossi. Il montrait seulement plus de réserve. Quand il fut prêt, je lui proposai de le conduire chez mon tailleur et mon chapelier; il y consentit. De lui-même, et c'était encore de sa part une preuve de sens, il comprit qu'il fallait renoncer aux singularités du costume. De mon côté, je fis disposer les choses de manière à ce qu'il n'eût pas l'air trop emprunté sous ses nouveaux vêtements.

Simon offrait un curieux objet d'étude; je me proposai de l'observer sans prévention et de le juger avec impartialité. C'était un élément nouveau dans la vie parlementaire; il était utile de préciser quel rôle cet élément y jouerait, essentiel ou secondaire, humble ou élevé. Notre élu n'éprouvait alors d'autre sentiment qu'un embarras naturel chez un homme jeté hors de sa sphère. Toutes les surprises l'avaient assailli à la fois. Il avait à s'accoutumer au bruit et au luxe de Paris en même temps qu'aux grandeurs de sa position. Rien qui ne fût nouveau pour lui; et, dans cette région des nouveautés, la fortune le portait du premier bond aussi haut que possible.

Je m'y pris avec Simon comme on s'y prend avec un frileux que l'on pousse à l'eau. Dès le premier jour, je le jetai en plein monde parlementaire. De divers points, les représentants accouraient au palais de l'Assemblée, y désignaient leurs places et se faisaient inscrire à la questure. J'y conduisis Simon et y remplis avec lui ces formalités. Il choisit son banc et donna son adresse. En échange, il obtint une carte qui forçait les consignes et lui servait à se faire reconnaître au besoin. Il vit la salle, essaya son siége et embrassa d'un œil curieux ces bancs déserts et ces tribunes vides. Ce fut un itinéraire complet, une exhibition sur la plus grande

échelle. Simon connut tout, même le temple suspect ouvert aux limonades et aux orgeats.

En livrant sur-le-champ ma victime, je ne savais pas quels assauts je lui préparais. Le lendemain, au petit jour, Simon achevait à peine de se vêtir, lorsque deux coups discrets furent frappés à sa porte. Il ouvrit, et un personnage vêtu de noir se glissa comme une ombre dans l'appartement. On voyait à ses allures, à son œil chargé de suppliques, à son organe caressant, que ce genre d'invasion lui était familier. Sa physionomie ne l'eût-elle pas trahi, qu'un portefeuille de maroquin lui eût assigné son véritable caractère. Mais Simon n'en pouvait rien savoir ; il allait payer à l'inexpérience un tribut obligé. Dans le personnage qui entrait il ne vit, il ne put voir qu'un visiteur poli et bien couvert ; aussi répondit-il à ses saluts par le salut le plus profond :

— N'est-ce pas au citoyen représentant Simon que j'ai l'honneur de parler? dit l'importun en s'inclinant jusqu'à terre.

— Lui-même, citoyen, répliqua Simon en se prodiguant de son mieux.

— Le citoyen représentant n'a fait partie d'aucune des anciennes législatures, à ce qu'il me semble, ajouta l'interlocuteur.

— D'aucune, dit laconiquement Simon.

— Dans ce cas, que le citoyen représentant me permette de lui exposer l'objet de ma visite. Une réunion d'hommes d'État, qui se sont adjoint l'élite de nos hommes de lettres, a conçu le projet de livrer à l'admiration de l'univers les noms des neuf cents représentants du peuple. Il importe, en effet, que ce produit de l'élection la plus large qui ait jamais eu lieu, soit apprécié convenablement et ne soit pas perdu pour la postérité. Comme représentant, vous avez votre place marquée, citoyen, dans ce mémorable ouvrage, et je viens vous inviter à nous fournir les documents nécessaires pour qu'aucun de vos titres ne soit omis ni perdu. Consciencieux et bienveillants, voilà notre devise. Auriez-vous déjà figuré dans quelque biographie, citoyen?

Qu'on juge de l'embarras de Simon devant une provocation si directe : malgré lui il en ressentit un peu d'humeur, et répliqua avec vivacité :

— Ma foi, non, citoyen.

— Beaucoup de vos collègues sont dans ce cas, citoyen représentant, reprit l'orateur avec une inaltérable politesse. L'Assemblée se compose surtout d'hommes nouveaux, et, Dieu merci, cela n'en vaut que mieux. Point d'engagements antérieurs, point de passé à faire oublier; c'est inappréciable. Puis donc que rien n'est imprimé sur son compte, que le citoyen représentant veuille bien nous fournir quelques notes, un abrégé succinct, des dates seulement, ce qu'il voudra. Nous avons des rédacteurs qui se chargeront d'y mettre les développements. Si le citoyen représentant désire voir une épreuve, nous sommes à ses ordres.

La situation de Simon devenait intolérable; il ne comprenait pas le premier mot de ce qu'on attendait de lui, et il n'osait avouer cette ellipse dans ses notions élémentaires.

— Mon Dieu, ce n'est pas la peine, dit-il brusquement.

Le hasard l'avait bien servi ; il tombait juste. Le biographe prit un mot si formel pour un refus. Cependant il voulut essayer son dernier trait, le trait du Parthe : tirant de son portefeuille quelques livraisons dejà publiées, il les mit sous les yeux de sa victime.

— Voyez, citoyen, ajouta-t-il, c'est pourtant exécuté avec soin, papier de luxe, vignettes et culs-de-lampe ! vingt francs l'ouvrage complet, un marché d'or.

— Et que ne parliez-vous plus tôt, citoyen ? Vingt francs, dites-vous ? tenez, les voici vos vingt francs, et n'en parlons plus.

Simon n'était point un prodigue ; les meuniers le sont peu; mais son amour-propre avait été mis à une telle torture, qu'il eût porté sa rançon au double s'il l'eût fallu. Le biographe était aux anges; il précipita son butin dans les profondeurs de son gousset ;

— Représentant Simon, dit-il en prenant congé, je vous laisse les livraisons qui ont paru, vous recevrez les au-

tres plus tard. Quant à ce qui vous concerne, nous vaincrons votre modestie, citoyen, nous la forcerons dans ses retranchements. Vous manqueriez à notre ouvrage, représentant Simon ; les éditeurs ne le souffriront pas : ce sont des amis trop sincères de leur pays.

En achevant ces mots, l'homme vêtu de noir gagna la porte à reculons, en prodiguant des saluts démesurés que Simon s'efforçait de lui rendre. Enfin il partit, et le meunier se jeta sur un fauteuil en faisant entendre un *Ouf !* de détresse. Je suis convaincu qu'une journée de moulin l'eût moins fatigué que cette audience. La sueur ruisselait sur son front ; il était sous le coup d'une prostration générale.

A peine commençait-il à recouvrer ses esprits, qu'il entendit le même bruit se reproduire, et un appel nouveau retentir du dehors. O terreur ! Il sortait à peine des mains d'un exécuteur : était-il destiné à tomber sur-le-champ entre les mains d'un autre ? Que signifiait cette succession de visites et d'importunités ! Il arrivait seulement, et déjà tout Paris prenait le chemin de sa demeure. Que serait-ce quand il y serait plus connu ? Cependant, par une sorte d'instinct, il ne se rendit pas sans résistance à cette seconde démonstration. Il garda le silence et ne bougea pas de son fauteuil. Hélas ! il avait affaire à une race qui s'acharne après la proie et ne perd pas la piste facilement. Les coups redoublèrent et devinrent plus pressants, plus forts. Il fallut capituler et ouvrir de nouveau.

C'était encore un habit noir, et sous cet habit noir un portefeuille. Les habits noirs se succédaient ; les portefeuilles aussi. On eût dit la scène où Molière détache ses matassins à la poursuite du gentilhomme de Limoges. Seulement on abordait le représentant Simon par un autre côté. Quant à l'objet de la visite, notre pauvre ami n'avait fait que changer d'art : le piége était le même.

— Citoyen, dit le personnage introduit, une réunion d'artistes vient mettre ses crayons aux pieds de l'Assemblée nationale. Elle entend et veut reproduire à tout jamais les images des sauveurs de la patrie, de ceux que le peuple a

investis de sa souveraineté. C'est là une prétention légitime, n'est-ce pas, représentant Simon ?

— Sans doute, répondit celui-ci en balbutiant.

— Cependant, citoyen, je vous prie d'écouter ce qui suit. Si nous avions dû exercer indistinctement nos crayons sur tous les membres de l'Assemblée, pour ma part je n'y aurais pas consenti. C'est une galerie choisie que nous voulons faire, un ensemble des notabilités. A ce titre, représentant Simon, vous êtes l'un des premiers portés sur ma liste. Il serait fâcheux qu'un nom comme le vôtre demeurât étranger à une collection destinée à figurer dans tous les musées et dans toutes les iconographies. Vous nous appartenez de toutes les manières; et, afin que vous ne puissiez reculer, nous allons prendre séance.

En même temps, avec un incroyable aplomb, l'artiste tira de son arsenal tout ce qui lui était nécessaire pour mettre à exécution sa menace. Simon était livré; il n'avait plus de force pour se défendre. Tout ce qu'il voyait le frappait de stupeur; il se croyait le jouet d'un rêve. L'artiste cependant taillait ses crayons et disposait son papier :

— Un quart d'heure à peine, représentant Simon, vous allez voir cela. Votre figure est facile à saisir. Vrai, j'éprouve du bonheur à vous croquer de nature. J'ai rarement eu sous le rayon visuel une figure aussi pleine, une si belle image de la santé. Un homme de mérite comme vous, se porter aussi bien, c'est de luxe. La tête un peu droite, citoyen, que je saisisse la ligne des trois quarts, elle est heureuse ! En pleine face, nous aurions trop de ressemblance avec un astre que la pudeur me défend de nommer. Bien! bien! Comme ça, voici juste le point. Je compte livrer un chef-d'œuvre à l'admiration de l'Europe. Combien vous en faut-il, citoyen ?

— Mais ce que vous voudrez, répondit Simon, n'ayant plus la conscience de ce qu'il disait.

— Alors, un cent ? Et sur papier de Chine, n'est-ce pas? c'est mieux.

— De Chine, dit Simon.

— C'est cela, poursuivit l'artiste sans quitter le crayon: la

planche, quinze francs; cent papiers de Chine, vingt-cinq francs. Pour la somme de quarante francs, citoyen Simon, vous pourrez faire jouir cent amis de votre portrait. C'est vraiment pour rien. Et quel portrait? vous aurez un chef-d'œuvre. Je vous soignerai, allez. Ceux à qui nous en voulons, nous leur prodiguons les nez de travers et les yeux louches. Mais vous, vous me convenez, représentant. Tenez, faut-il vous le dire? vous me faites l'effet d'un bon garçon. Eh bien! ça me va! Et vous?

A ce flux de paroles, le meunier n'opposait qu'une contenance stoïque. Il s'était livré à cet homme, il avait posé, il n'attendait plus sa délivrance que du ciel. Enfin l'artiste se leva avec l'esquisse, et la fit passer sous les yeux du modèle. Simon trouva tout au mieux, et, pour s'épargner un nouvel assaut, il obligea le dessinateur à emporter son salaire. Quelle manne pour cet infortuné, et comme il dut bénir le ciel de sa découverte!

En moins d'une heure, Simon s'était donc dessaisi de soixante francs en faveur de deux oiseaux de proie. De la part d'un campagnard, c'était un oubli étrange, une dérogation, une surprise. Il ne se l'expliquait pas lui-même, et demeurait stupéfait devant sa bourse vide.

J'arrivai dans sa chambre au moment où le dessinateur venait d'en sortir. Simon me raconta les deux scènes où il avait joué un rôle si malheureux.

— Mais, bon garçon que vous êtes, m'écriai-je, il fallait donc m'appeler!

— Appeler, c'est aisé à dire, répliqua le représentant du peuple; comme si l'on pouvait se tirer des mains de vos Parisiens!

Ce fut pendant deux jours la fable de la maison; Malvina ne pouvait s'en consoler.

— Il faut les faire pendre! disait-elle avec un sentiment d'exaspération. Tromper un représentant, c'est tromper le peuple.

Puis s'adressant à son élève, elle entreprit de le dresser aux grands devoirs et aux petites exigences de la vie. Elle lui

enseigna que Paris, plus qu'aucune autre ville du monde, abonde en bêtes féroces qui cherchent quelqu'un à dévorer, et lui conseilla surtout de se défier de celles qui cachent leurs griffes afin de mieux dépecer les gens. Le représentant écoutait ces avis avec confiance, et les suivait avec docilité. Le temps acheva ce que ma femme avait commencé, et Simon put bientôt défendre sa bourse contre les entreprises les mieux conçues, par exemple, les billets de concert, les colonies philanthropiques et les bals de charité. Arrivé là, on pouvait l'abandonner à son impulsion : il entrait dans la classe des invulnérables.

Cependant, de tous les horizons de la France on voyait les représentants accourir. L'Assemblée se complétait; elle allait ouvrir ses séances. Simon s'y préparait en secret ; il voulait, dès le premier jour, se créer une position qu'aucun collègue ne pût lui disputer. Il ne s'en ouvrit à personne, pas même à Malvina. Il est vrai que c'était un de ces desseins que le succès justifie, et qui ont besoin d'être mûris dans le silence pour éclater au sein de l'imprévu. Voici à quoi se rattachait cette combinaison :

Dans son voyage autour de nos arrondissements, Simon avait eu l'occasion de constater quelle était sa force essentielle, celle dont il pouvait user en tout temps, en tout lieu, sans réserve comme sans crainte. Il avait obtenu avec trois mots, trois mots bien simples, un de ces triomphes qui laissent de longs souvenirs. Il est vrai qu'il avait mis au service de ces trois mots un des organes les mieux nourris qu'il soit donné à la nature de produire. On ne savait qu'admirer le plus, dans cet instrument vocal, du timbre ou de la vibration, du creux ou du velouté. C'était le bourdon ou la foudre, au choix, mais avec des cordes infatigables et soutenues.

Tel est l'instrument que notre représentant ménageait pour le jour de l'inauguration. Quelques pâtes onctueuses tenaient le larynx libre, tandis qu'un système de rasades donnait aux parois cette vigueur sans laquelle les émissions sont douteuses et le registre incomplet. Tant de soins n'étaient pas surabondants. Il s'agissait d'un service extraordinaire et

d'un dessein arrêté de pousser l'expérience jusqu'à la limite des forces humaines. Simon s'était dit ou qu'il placerait son organe au-dessus de tous les organes connus, ou qu'il érail-lerait sa voix dans la tentative. Ainsi il offrait en holocauste à la patrie ce qu'il avait de mieux, le signe le plus incontesté de sa puissance, son moyen d'action dans les tempêtes du parlement. Il exposait tout cela en un jour pour l'honneur des institutions nouvelles, et Malvina n'en savait rien! C'était un dévouement à la romaine, profond et secret.

La solennité arriva ; les représentants de la France prirent possession de leur domaine. Devant ce pouvoir nouveau, émanation du souverain, s'inclinèrent les autres pouvoirs. La dictature désarmait, la rue fit silence. Les partis mêmes parurent se résigner à une trêve d'un jour. J'étais présent à cette séance ; j'assistais avec Malvina à ce réveil du droit et de la loi. On ne pouvait, sans un certain frisson, envisager l'avenir qui attendait cette chambre souveraine. L'insulte grondait déjà à ses portes, et à peine, dans un ciel sombre, était-il permis d'entrevoir quelques points lumineux. Ceux mêmes qui marchaient le front haut et l'espoir au cœur vers la contrée de leurs rêves, ne pouvaient se dire par quels chemins ils y arriveraient, et cherchaient en vain à l'horizon la nuée qui devait leur servir de guide.

L'assemblée se réunit sous cette impression; et, aux frémissements qui s'en échappaient, il était aisé de distinguer dans son sein bien des éléments révolutionnaires. A cette agitation des esprits se joignaient le trouble et la confusion du premier moment. Pour beaucoup, une assemblée délibérante était une nouveauté, et ils ne savaient quelle contenance prendre. Chacun s'asseyait à l'aventure, sans tenir compte des affinités. Le hasard porta Simon vers les sommets de la gauche, et sur un banc qui devait bientôt acquérir quelque renom. A peine installé, il nous chercha du regard, et nous adressa un salut majestueux. Malvina ne reconnaissait plus son élève; il avait le port et la gravité d'un mandarin. Déjà il comprenait la distance qui sépare le spectateur de l'acteur, le curieux des tribunes des personnages qui peuplent l'enceinte.

La séance d'inauguration n'avait guère qu'un but d'apparat. Il s'agissait de se voir et de se compter; puis de se manifester au pays et de faire acte de puissance. En de telles occasions, chaque membre s'efface devant la grandeur de l'assemblée. Tout a un caractère général, collectif. Simon en avait le sentiment; il comptait sur les effets d'ensemble et s'y était ménagé un rôle. Aussi surveillait-il avec attention le mouvement des débats, afin d'intervenir au moment opportun. Son regard inquiet trahissait les secrets de son âme. Enfin il se livra. Un orateur discourait à la tribune sur la forme du gouvernement, et en prenait occasion pour exhaler son enthousiasme. Simon comprit qu'il fallait se dessiner; et, réunissant tous ses moyens, il poussa un des cris les plus brillants qui fussent jamais sortis d'une poitrine humaine :

— Vive la République ! dit-il.

Vainement essayerais-je de rendre l'impression que produisit cet élan inattendu. Dans aucune assemblée la voix de l'homme ne s'était manifestée avec un tel accent et sous un tel volume. Les vitres de la salle en ressentirent un ébranlement. L'effet en fut prodigieux.

— Vive la République ! répéta l'Assemblée par voie d'entraînement.

Quel succès pour Simon! tous les regards étaient tournés vers lui : il régnait, il triomphait. On se demandait dans chaque tribune quel était l'élu du peuple doué d'un timbre si sonore et de dehors si florissants. On voulut savoir son nom, connaître son origine. Les femmes l'enveloppèrent de regards curieux et de prunelles ardentes. Tout autre y eût perdu son sang-froid; lui ne s'en émut pas ; il resta maître de son terrain. Quelques minutes après, un prétexte s'offrit; et se recueillant dans un nouvel effort :

— Vive la République! s'écria-t-il.

C'était un autre registre, plus puissant que le premier; on eût dit tout un orchestre. La salle en fut frappée : jamais les théories du son n'avaient reçu une application plus formidable. Dès ce moment, Simon fut classé; l'Assemblée comprit qu'elle avait un maître : le sceptre vocal lui échut. L'occa-

sion était belle; il en usa. Il devint la note dominante de la journée :

— Vive la République! s'écriait-il à chaque instant.

Et l'Assemblée de répéter avec lui :

— Vive la République!

Cependant une dernière épreuve l'attendait. Simon avait proclamé dix-sept fois la République dans l'enceinte des délibérations; mais au dehors et à l'air libre, cet instrument victorieux conserverait-il ses avantages? Les lois de l'acoustique varient suivant l'espace, suivant les lieux. L'organe garderait-il son rang en changeant de théâtre? C'était à vérifier. Sur l'inspiration de quelques membres, l'Assemblée venait de décider qu'elle s'offrirait solennellement aux regards du peuple, avide de la voir. L'exhibition avait pour siége le perron du palais. Le regard planait de là sur la ligne des quais et des ponts; il embrassait les Tuileries et les Champs-Élysées, deux massifs verdoyants, au milieu desquels s'élevait l'obélisque égyptien, pareil à un gnomon solaire. Le soleil s'abaissait à l'horizon et changeait le feuillage en un crible lumineux. L'air était doux, la nature calme. Elle semblait inviter au repos ces cœurs agités de passions tumultueuses.

L'Assemblée se rangea sur les marches du monument, au milieu de cris divers et des ondulations de la foule. Les baïonnettes étincelaient au loin, l'hymne patriotique éclatait dans les rangs et se mêlait au roulement des tambours et aux fanfares des clairons. Les grilles du palais cédaient sous la pression d'une multitude désordonnée. On attendait de l'Assemblée une manifestation publique, un engagement pris à la face du ciel, devant le peuple réuni. Cet engagement se résumait en un seul cri que répétèrent huit cents voix :

— Vive la République!

L'expérience fut décisive pour Simon; il s'éleva plus haut qu'il ne l'avait fait. Il domina tout, ses collègues, les tambours, les clairons, les corps de musique. On put l'entendre de la Madeleine. Désormais il n'avait plus de rivalité à crain-

dre dans l'échelle des sons humains; le canon des Invalides pouvait seul se mesurer avec lui.

Malvina avait donné à la représentation du pays la plus belle voix de la république.

XVIII

LES SECRETS DES COULISSES

L'Assemblée qui venait de se réunir n'était pas homogène : divers éléments avaient concouru à la former. Les hommes se connaissaient peu; l'esprit n'était pas le même. Il s'ensuivit, au début, beaucoup d'impuissance et d'hésitation. On s'observait; on ne se livrait pas. Point de grands partis qui eussent le dessein et la force de se disputer l'empire. Les opinions se formaient par groupes, par nuances et sur des points de détails. Le sentiment qui dominait était une adhésion passive aux faits accomplis, et le désir sincère de les faire incliner vers le repos et la sécurité de la patrie.

Si dès le premier jour on eût pu arracher à tous les cœurs leur secret, à toutes les intelligences leur programme, nul doute que l'Assemblée souveraine n'eût marché d'un pas ferme vers la liberté, et n'eût épargné au pays bien des orages. La circonstance pesa sur ces bons instincts et les comprima. Il n'y eut d'ardeur et d'élan que dans les partis complices des violences de la rue. Les autres doutèrent de leur ascendant. Ils voyaient devant eux un pouvoir constitué; et, disposés à le haïr, ils manquaient de force pour le détruire. Les malentendus compliquaient cette situation et en aggravaient le péril. Au sein d'une réunion aussi nombreuse, le moindre incident suffisait pour renverser les plans les plus sages, les desseins les mieux arrêtés. Une défiance mutuelle s'y mêlait et jetait le trouble dans le débat. De là bien des erreurs de conduite.

Deux grandes nuances se partageaient surtout l'Assemblée, celle des anciens parlementaires et celle des parlementaires

nouveaux. Malgré beaucoup d'efforts, le pays n'avait pas voulu s'associer au système d'exclusion professé par le gouvernement. Il renvoyait dans les conseils souverains beaucoup d'hommes honorés par d'anciennes luttes. L'esprit de haine s'était en vain déchaîné contre eux ; le pays résista. Il sut les défendre contre le dénigrement et les violences. La République eut beau déshonorer son berceau en exerçant sur les élections une influence coupable, ce crime ne profita point à ses auteurs. Ils ne trouvèrent pas la nation disposée à subir l'insulte de leurs choix. Ni les surprises du suffrage universel, ni l'action directe exercée sur les consciences ne purent la détourner de ses sympathies réelles, de ses vrais penchants. Elle n'écarta ni les noms illustres, ni les noms éprouvés, et y associa des noms nouveaux, dignes d'elle et digne d'eux.

Cependant au sein de l'Assemblée, ces éléments ne purent d'abord se confondre. A côté des affinités d'opinion, il y eut des affinités d'origine. Les nouveaux parlementaires affectaient de voir dans les anciens des maîtres superbes, des vétérans fiers de leurs chevrons. Ils s'en écartaient pour faire acte d'indépendance. De leur côté, les anciens s'effaçaient de leur mieux, afin de désarmer ce sentiment jaloux. En toute chose ils abandonnaient aux nouveaux le soin du débat, la responsabilité du vote. Ils attendaient du temps une fusion nécessaire, un concert des volontés. Au milieu de ce conflit d'amours-propres, tout empirait, tout allait à l'aventure. L'ennemi commun s'en aidait pour se maintenir au pouvoir, et disperser au vent les derniers lambeaux de la fortune de la France.

Pour les hommes que la révolution de Février avait investis de la dictature, c'était un moment décisif; d'eux-mêmes ils se résignaient à une épuration partielle. Un ou deux de leurs membres devaient se retirer devant l'Assemblée. Le navire était chargé trop lourdement; on jetait à l'eau une partie de la cargaison, afin de sauver le reste. L'Assemblée acceptait le sacrifice; seulement elle demandait qu'il fût complet. Entre le souverain de la veille et le souve-

rain du jour, ce fut le premier dissentiment, le premier conflit. Plus unie, l'Assemblée eût triomphé; divisée, hésitante, elle fut vaincue.

Je rappelle cet incident, car pour nous plus d'un mécompte s'y attacha. Depuis quelques jours, Malvina sentait notre ami Simon s'échapper de ses mains; une influence mystérieuse s'exerçait sur lui sans que nous pussions ni la conjurer ni la détruire. Calme le matin, il revenait le soir dans un état voisin de l'exaltation, et nous avions toutes les peines du monde à le ramener vers de meilleurs sentiments.

— Simon, lui disait ma femme, prenez garde; vous faites de mauvaises connaissances, cela se voit.

— Comment le pourrais-je? répondit le meunier; je ne quitte pas l'Assemblée!

— C'est possible, Simon, mais vous devez y fréquenter les dépenaillés; c'est clair comme le jour.

— Parler ainsi de nos collègues, de représentants du peuple! Oh! madame!

— Il n'y a pas d'affront, Simon! l'habit peut être râpé et le cœur parfait; cela s'est vu. Tous les fripés ne sont pas dangereux. Mais n'empêche qu'il y en a de peu cossus parmi vos collègues, et que la patrie ferait bien de leur acheter des chapeaux neufs.

— A quoi bon?

— Quand ce ne serait que pour faire aller le commerce! D'ailleurs la tenue en impose, Simon. Ne quittez pas les gens bien couverts; il n'y a qu'à profiter dans leur compagnie.

— Des aristocrates!

— Comment dites-vous cela, Simon?

— Je dis des aristocrates, madame Paturot; c'est assez connu qu'ils le sont.

— Tu l'entends, Jérôme! s'écria ma femme en se retournant vers moi, tu l'entends! Qui l'eût imaginé il y a quinze jours! Un homme qui sortait des mains de la nature, un être naïf, primitif! Tu vois où il en est!

— Madame Paturot!... dit le représentant, qui se sentait touché dans sa dignité.

— Oui, Simon, vous vous gâtez. Vous êtes l'élu du peuple ; mais je ne puis retirer le mot. Vous vous gâtez, je le répète, et beaucoup. Voyons, soyez sincère. Que signifient ces bouts de cigare qui traînent sur les consoles de votre chambre? Où auriez-vous appris à fumer, représentant?

— Mais à l'Assemblée.

— A l'Assemblée! dit ma femme en bondissant sur son siége; vous êtes fou! mon garçon.

— Et pourquoi? madame.

— On fume à l'Assemblée? l'Assemblée serait une tabagie? Simon, vous n'y pensez pas!

— C'est pourtant comme je vous le dis. Vous parliez de bouts de cigares; il n'y en manque pas. Le sol en est jonché.

— Vrai? bien vrai?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai.

— J'aurais dû m'en douter, dit ma femme avec un geste expressif. La France appartient aux culotteurs de pipes. Ils en disposent, ils l'arrangent à leur façon. Mais, malheureux! ajouta-t-elle en prenant le bras du meunier, savez-vous bien qu'avec ces habitudes-là vous nous perdrez dans l'estime du monde!

— Pour un peu de fumée?

— Merci! comme si ce n'était point assez! Simon, retenez bien ce que je vais vous dire. Je connais la France, voyez-vous; je sais qu'elle aime ce qui est délicat et de bonne compagnie. Toujours il en a été ainsi. C'est la patrie des troubadours et des chevaliers. Elle a pu être, dans le cours des temps, un peu Pompadour, un peu Régence, mais avec des manchettes et du bon goût. On ne se refait pas. Maintenant s'il est vrai qu'elle devienne mauvais genre, c'est qu'elle est destinée à périr. La France mauvais genre! Je ne m'accoutumerai jamais à cette idée-là.

Malgré ces entretiens, souvent reproduits, l'élève de Malvina lui échappait. Il devenait l'un des membres les plus assidus de la tabagie parlementaire. La buvette l'attirait aussi; avec les habitudes apéritives que donne la vie des champs, Simon supportait mal le jeûne forcé qu'entraînent de longues séances.

Il ruinait alors la questure en bouillons et en petits pains. Son éducation politique s'achevait ainsi aux frais de l'État. Il est vrai que notre ami avait à nourrir la plus belle voix de l'Assemblée, et qu'il ne la ménageait pas pour les grandes occasions. L'excès de dépense se justifiait par un excès de service.

Simon fut réservé à d'autres assauts. Son vote en valait un autre, et il y avait quelque intérêt à se l'assurer. Dès lors il se fit autour de lui un siége en règle, dans lequel il devait succomber. Comment aurait-il pu se défendre? Jusqu'à l'heure où le vœu du peuple et Malvina le firent représentant, il n'avait rien connu hors de son moulin et des soins qui s'y rattachaient. Pourvu que la farine eût du débit et qu'il y trouvât de quoi se payer de sa mouture, il ne demandait rien à ceux qui tenaient les rênes du gouvernement. Blancs ou tricolores, il les avait vus passer avec le même désintéressement et le même sang-froid. Son instinct lui disait qu'aucun régime ne se passerait de meuniers, et que, république ou monarchie, le grain n'en arriverait pas moins sous ses meules pour nourrir des hommes libres ou des êtres assujettis. Cette pensée suffisait à son orgueil.

C'est vers cet homme que la politique allait diriger ses pièces de siége. La capitulation était prévue; il devait se rendre sans combat. De pareilles conquêtes sont, il est vrai, plus faciles que sûres, et passent volontiers de main en main. Simon trompa plus d'une fois ses vainqueurs au moment où ils croyaient le tenir, et ne leur épargna pas les mécomptes. Il y avait en lui deux hommes, celui qui ignore et celui qui se méfie. En apparence il cédait; mais il se dérobait sans scrupule à des engagements pris sans conviction. Dans ses votes, la part de l'imprévu était grande. Un mot, un rien le décidaient au dernier moment; et avec cette ruse qui n'abandonne jamais le villageois, il gardait la neutralité toutes les fois qu'elle était possible. Il faut d'ailleurs lui rendre cette justice, qu'il cherchait à s'éclairer. Les débats le trouvaient attentif, le travail des bureaux assidu. Il essayait de suppléer par un effort soutenu aux lacunes d'une éducation incom-

plète. Zèle inutile! soins infructueux! Simon n'était point dans sa sphère, et il avait assez de tact pour en convenir. On parlait autour de lui de choses qui n'étaient pas de son ressort, dans une langue qui n'était pas la sienne. Il en éprouvait une sorte d'humiliation. Il se voyait jeté hors de son élément, comme cette créature sans queue égarée dans les royaumes sous-marins dont parlent les Nuits arabes.

Les premières embûches qu'on lui tendit vinrent du côté des importants. C'est sous ce nom que l'on désigne, dans une assemblée, les hommes qui veulent la remplir de leurs actes et de leurs discours. Jamais plaie d'Égypte ne fut plus cruelle et ne sévit plus durement. Les importants ne prennent rien comme les autres. Tout est prétexte pour leur vanité. Un siége au parlement leur est un piédestal; ils y posent. A eux la tribune, à eux les commissions, à eux les journaux. Les affaires du pays ne passent qu'après les soins de leur orgueil. Dans toute question, ils ne voient qu'une chose, le point par où ils pourront y briller. Prononcent-ils quelques mots, ils veulent qu'à tout prix le pays les recueille. Font-ils quelques pas au dehors, ils en saisissent la postérité. Mille notes émanées d'eux vont assaillir les organes de la presse. C'est l'écho d'un comité ou d'un bureau, commenté et arrangé par le héros lui-même. Le public n'ignorera rien de ce qu'il a dit, de ce qu'il a fait. S'il n'a pu mettre en jeu, dans l'intérêt de son nom, toutes les fanfares de la célébrité, il exhalera sur sa journée perdue des regrets dignes d'un empereur romain. Il lui faut de l'encens, il lui faut des hommages. C'est lui qui a imaginé les insignes et s'en décore à tout propos. C'est lui qui multiplie les démonstrations extérieures afin que la foule se pénètre de ses traits et prenne goût au culte de sa personne.

Dans les assemblées que le temps a mûries, la part laissée à ces parasites de l'orgueil est bien moindre. Il s'y opère un travail de classement qui met à leur place les vanités subalternes. La discipline les dompte, le dédain en fait justice. Mais une assemblée nouvelle est une sorte de proie livrée aux importants. Ils y mènent un tel bruit et soulèvent tant de

poussière autour d'eux, que l'attention en est forcément maîtrisée, et qu'on finit par admirer un peu ceux qui s'admirent tant eux-mêmes et avec une si grande candeur. La bonne opinion que l'on a de soi se communique si aisément aux autres, et fait si souvent des victimes! C'est la force des importants, et c'est aussi leur calcul. Ils arrivent ainsi à une sorte de notoriété qui prend les uns par l'admiration et les autres par la lassitude.

Tels étaient les hommes entre les mains desquels notre pauvre Simon était tombé. Ils s'efforcèrent de l'enrôler dans leur régiment et d'en faire l'appoint de leur parti. Le meunier ne sut pas résister, et chacun d'eux enrichit sa liste d'un nom de plus. Tous s'en crurent maîtres ; l'orgueil est peu clairvoyant. De loin en loin, ils laissaient tomber sur leur client un mot affectueux, et l'admettaient dans le groupe d'auditeurs qu'ils éclairaient de leur auréole. Simon se prêtait à ces honneurs, et en échange ne livrait rien. Il n'était ni ébloui ni subjugué; il discernait ces prétentions et les frappait d'un jugement sévère. Il sentait qu'il n'y avait là ni une force réelle ni une véritable supériorité.

Un jour, pourtant, l'assaut fut plus rude et vint de plus haut. Aux capitaines obscurs succéda un général d'armée. Le moment était grave, il s'agissait d'un vote décisif. Un gouvernement allait sortir du scrutin de l'Assemblée. Tout suffrage avait de la valeur : c'était une question de nombre. Mille influences se croisaient sur les bancs; ceux-ci conduisaient l'attaque, ceux-là veillaient à la défense. Au dehors, les esprits en étaient vivement préoccupés; Malvina avait concentré sur ce point son principal effort. Elle pardonnait tout au meunier, elle couvrait le passé d'une amnistie sans réserve, mais à une condition, c'est qu'il voterait ce jour-là comme elle le désirait.

— Simon, disait-elle, vous savez ce que j'ai fait pour vous, pour votre succès. Vous savez si je m'y suis prodiguée?

— Oui, madame, répondait-il.

— Eh bien! je ne vous demande qu'une grâce, c'est celle-là. Plus tard, vous en ferez à votre tête, je sais que les hommes

aiment à avoir la bride sur le cou; mais pour cette fois, il faut naviguer dans mes eaux, là, bien franchement et sans détour.

— Puisque vous le voulez, madame.

— Oui, certes, je le veux, Simon; et n'allez pas broncher, au moins, mon petit doigt me le dirait.

— N'ayez pas peur, madame.

Cette promesse, dix fois renouvelée, ne suffisait pas pour désarmer les soupçons de Malvina. Elle craignait que Simon ne lui manquât de parole. Qu'on juge du degré où arriva cette crainte, lorsqu'elle apprit, de la bouche du meunier, qu'il était invité à dîner chez l'un des membres les plus illustres du gouvernement. Elle comprit que sa proie lui échappait, et fit un effort désespéré pour la ressaisir.

— Vous n'irez pas, Simon! lui dit-elle avec son accent le plus irrésistible.

C'était s'exposer à un échec gratuit. On détournerait le cours d'un fleuve plutôt que d'arrêter un villageois qui a un bon repas en perspective et en savoure d'avance les raffinements. Aussi le meunier se mit-il, sans hésiter, à l'état de révolte :

— J'irai, ne vous en déplaise, madame Paturot.

— Vous vous prostituerez alors, monsieur Simon, reprit ma femme en le prenant au vif. Mais ne voyez-vous pas, malheureux, qu'on veut vous séduire, vous suborner?

— Bah! un homme si haut placé!

— Raison de plus, Simon; plus on est en haut, plus la corruption est grande.

— Si vous voyiez comme il est poli, madame Paturot, comme il est bon pour le petit monde! Celui-là pourrait être fier, il a un nom qui va loin; eh bien! fier, il ne l'est pas du tout. Figurez-vous qu'il m'a pris par le bras, là, comme je vous prends, et que nous avons fait ensemble huit à dix tours de salle. Compères, compagnons, ni plus ni moins. Au bout d'un moment je n'étais plus gêné, mais plus gêné du tout; il a une façon à lui pour mettre les gens à l'aise.

— C'est cela! avouez-le, Simon : dites que vous avez fait

votre marché. Vous êtes-vous bien défendu, au moins? En affaires il faut jouer serré.

— Oh! madame Paturot, fi donc! soupçonner ainsi les gens!

— C'est que tout y prête, Simon. Pas moyen de vous comprendre depuis que vous êtes ici. Vous êtes comme la couleuvre : on croit vous tenir, et vous glissez entre les mains. Voulez-vous que je vous dise toute ma pensée, Simon, là, toute ma pensée?

— Dites, madame.

— Eh bien! je commence à croire que vous êtes une de mes erreurs.

— Vous ne m'épargnez guère, madame.

— Et j'ai raison, monsieur, de ne plus vous épargner. Il y a terme à tout. Ah! vous avez votre couvert mis chez le gouvernement?

— Pour une fois!

— Le goût vous en viendra, Simon; vous êtes volontiers sur votre bouche. Maintenant souvenez-vous de mon dernier mot. Si vous êtes assez goinfre pour céder, je n'en fais ni une ni deux, je vous retire ma confiance. Vous vous arrangerez ensuite comme vous pourrez.

Cette menace solennelle ne changea rien aux déterminations du meunier. Il s'était dit qu'il goûterait des sauces du gouvernement, et rien au monde n'aurait pu le détourner de ce dessein. Il tenait à s'élever dans l'échelle des cuisines, et à s'assurer par lui-même des jouissances que la fortune réserve à ses favoris. Le souvenir des pains de seigle qu'il avait dévorés ajoutait à ce désir un aiguillon de plus. Pourquoi fuir une revanche qui s'offrait à lui dans les plus belles conditions et le plus naturellement du monde?

— Madame Paturot est une folle, pensait-il en lui-même; un bon dîner se refuse-t-il jamais?

Le dîner fut excellent, en effet, et le vin choisi. L'homme illustre du gouvernement en fit les honneurs avec une grâce et une aménité parfaites. Il se mit en frais pour le meunier, et ne craignit pas d'épuiser son arsenal de séductions. Ce fut pour Simon une date mémorable. Tant d'honneurs, tant de

prévenances, et venues de si haut! Il rentra au logis, enchanté, mais confus et presque soucieux. Cet indice ne pouvait tromper ma femme; elle était trop clairvoyante pour cela :

— Jérôme, me dit-elle, Simon nous échappe.

— J'en ai peur, répliquai-je.

— Gâté en si peu de temps, lui! un enfant du moulin! Sur qui compter, bon Dieu?

— C'est triste, repris-je.

Deux jours après, la bombe éclata. Dans le scrutin décisif, le meunier vota pour l'homme illustre et avec le gouvernement. Il en acceptait les erreurs, il en prenait la livrée. Malvina était furieuse; elle cria à la trahison. Moi, je rejoignis le coupable, et, du plus loin que je l'aperçus :

— Simon, lui dis-je, tu es un nouvel Esaü; tu nous as vendus pour un plat de lentilles!

XIX

LES PRÉPARATIFS D'UN RÈGNE.

On se souvient du vote où Simon manqua à tous ses engagements; ce fut celui qui donna au pouvoir exécutif une forme nouvelle. Devant l'Assemblée, le Gouvernement provisoire tombait de droit; il fut remplacé par une commission de cinq membres en qui se résumaient la puissance et l'action extérieures. Ils allaient être les bras du pays tandis que l'Assemblée en serait la tête. Un peu d'union, un peu de concert, et tout devenait aisé, et le plus beau spectacle était donné au monde.

Les révolutions se ressemblent toutes par un point, celui d'une fluctuation incessante dans la faveur publique. En aucun temps on n'élève plus promptement les hommes, en aucun temps on ne brise plus vite leur piédestal. Un caprice a créé l'idole, un caprice aussi la détruit. Sous cette loi du moment point d'illustration qui résiste, point de grandeur qui ne soit vaincue. Les noms se succèdent par hécatombes,

La fatalité les dévore, le temps les use à vue d'œil. Ne demandez à l'opinion ni équité ni mesure, elle ne saurait vous les accorder. Ne lui demandez pas non plus des retours, elle n'en a point. On ne juge pas, on exécute. On exécute sans instruction et sans procès. On condamne sur un mot, sur un bruit, sans entendre. Et quand l'heure est venue, rien ne sert de lutter; les titres les plus glorieux, les services les plus grands ne sauveraient point un homme.

Ce moment était arrivé pour ceux qui depuis les derniers jours de février avaient gouverné et administré le pays. La défaveur pesait sur eux; l'impopularité s'attachait à leurs actes. Ils voyaient la force s'en aller de leurs mains et la tempête s'amasser sur leur front. Dans le sein de ce gouvernement, produit du hasard, il y avait des cœurs élevés et de nobles caractères. Ils leur manqua un plan arrêté et le désir ardent de le faire prévaloir. Rien ne supplée ici-bas l'esprit de conduite, rien, pas même le talent et les dons de l'esprit. Surtout rien ne supplée le bon sens, cette qualité plus rare qu'on ne l'imagine. Au milieu de tant d'écarts et de vertiges, une inspiration judicieuse, hautement proclamée et fermement suivie, eût suffi peut-être pour tout sauver. Les transactions avec le désordre ne réparent rien; elles ajournent la mal et l'aggravent.

C'est là le grief le plus sérieux encouru par ce gouvernement, produit d'un orage; il manqua de volonté lorsque la volonté était le plus nécessaire; il demanda aux transactions un repos trompeur et prit le sable mouvant pour un terrain solide. Amis et ennemis, chacun attendait de lui un dernier mot, une pensée; cette pensée ne vint pas. On ne savait avec qui il était, ni contre qui. Il semblait prendre à tâche de ne rien exclure et de ne s'appuyer sur rien. A ce jeu, il devait rester seul. Toutes les ressources du tacticien ne valent pas une politique sincère appuyée sur des convictions. Les expédients n'ont jamais sauvé les empires. Celui que fonda Franklin, sur l'autre bord de l'Océan, ne fut protégé au berceau que par quelques doctrines nettes, populaires et précises. Cette société sut d'abord sous quels auspices elle

se formait, et puisa dans sa simplicité même un caractère ineffaçable de grandeur. On apprit ce qu'était le gouvernement nouveau, ce qu'il permettrait, ce qu'il réprimerait. Les bons virent qu'ils pouvaient compter sur lui ; les méchants, qu'il se ferait craindre et respecter d'eux. Tous eurent le sentiment que ce pacte ne couvrait ni des haines de classes ni des fureurs de partis, et que le maintien de tous les droits se concilierait avec des institutions libres.

C'était un exemple concluant ; on ne la suivit pas de ce côté des mers. Est-ce dédain ? est-ce impuissance ? Qui peut le savoir? L'existence de ce gouvernement de hasard ne fut qu'un ouragan continuel, et sous un ciel courroucé, au milieu d'ondes menaçantes, la main la plus ferme peut faiblir au gouvernail. D'ailleurs, pour des desseins précis, il faut un concert, un accord, et cet accord n'existait pas. Le gouvernement avait deux défauts, défauts d'origine : il était trop nombreux et se composait d'éléments disparates. Trop nombreux, il était réduit à une action languissante ; divisé, il s'affaiblissait par des mesures contradictoires. Je ne parle pas des petites trahisons d'intérieur et de ces conflits d'autorité qui s'exhalaient en paroles amères jusqu'à la violence. Je ne parle que des démentis publics et des constrastes ostensibles. Que de politiques dans une seule ! Que d'initiatives individuelles subies ou désavouées ! C'étaient des récriminations sans fin, une guerre de tous les instants. Partout le désordre, et l'unité nulle part. A côté des écarts des membres du gouvernement, il y avait les écarts des ministres, et près des écarts des ministres, ceux de leurs familiers. Et quand le cri public dénonçait un scandale ou un acte malheureux, le gouvernement réuni prononçait, dans un désaveu formel, l'exécution d'un de ses membres, et mettait ainsi à nu la plaie secrète de ses dissentiments.

J'ai parlé des familiers ; c'est par eux surtout que les membres du gouvernement se perdirent. Tout pouvoir nouveau voir accourir une nuée des ces insectes qui le dévorent en le caressant. Les hommes vieillis aux affaires savent les écarter et s'en défendre ; il n'en est pas de même de ceux

qui affrontent pour la première fois les ivresses de la grandeur. L'essaim s'acharne sur eux, et s'ils cèdent un instant, ils sont envahis. Dès lors tout appartient aux familiers ; ils distribuent les faveurs et poussent leurs empiétements jusqu'à la politique. Ils imposent aux bureaux leurs protégés et au public leurs manifestes. Au dehors et au dedans on ne connaît le maître que par les valets. S'il résiste, on le trompe ; s'il se fâche, on l'encense. Il est l'idole, et ils sont les prêtres. A l'idole les hommages ; aux prêtres les profits du casuel. Cela dure ainsi tant que le dieu est debout ; le jour où il tombe, les familiers vont mettre leurs services aux pieds de son successeur.

Dans de telles conditions, un gouvernement demeurait sans force pour le bien. Il devait laisser en chemin toutes les adhésions sincères, toutes les sympathies honorables, et ne trouver près de lui, au bout de sa course, qu'un immonde cortége de flatteurs. Pourtant il avait eu entre les mains une puissance sans limite, sans contrôle, presque égale à celle d'un monarque absolu. Tous les bienfaits, toutes les prospérités dont il avait la conscience et l'instinct, il pouvait les répandre à pleines mains sur la patrie. Le moment, la mesure, étaient à son choix. Il ne relevait que de sa propre autorité et ne devait de comptes à personne. Eh bien ! cette faculté si grande, cette puissance si vaste, au lieu de l'appliquer au soulagement et à la gloire du pays, le gouvernement l'usa dans des luttes sans dignité, dans des choix sans pudeur, dans des exclusions sans justice ; il l'usa dans de petites mesures et de petits moyens, dans des projets faux ou incomplets, dans des campagnes insensées contre la fortune privée et la fortune publique. Cette arme était trop pesante pour son bras ; à la manier, il se blessa lui-même. Qu'au bout de cette suite d'entreprises l'impopularité l'attendît, c'était dans l'ordre. Elle arrivait en guise de châtiment et d'expiation.

Cette pensée était déjà celle du pays, et pourtant l'illusion régnait encore dans les régions du gouvernement. Cinq de ses membres venaient de recevoir l'investiture de l'Assemblée, et, réunis au Luxembourg, ils s'occupaient d'y réveiller

les souvenirs du voluptueux Barras. Une pareille résidence convenait en effet à un nouveau Directoire, et il ne s'agissait plus que de rendre le vieux palais digne de ses hôtes nouveaux. Le partage des logements ne fut pas un médiocre souci. Les femmes s'en mêlaient et cherchaient à faire prévaloir leurs petites combinaisons. Les jardins réservés convenaient à plusieurs ; elles auraient des fleurs sous la main, et à quelques pas la laiterie. Enfin on s'entendit tant bien que mal, on affecta le rez-de-chaussée à l'un, le premier étage à l'autre. Avec un peu de soin, avec quelques ménagements, la question domiciliaire ne fut pas changée en question d'État.

Dans ces divers arrangements perçait néanmoins une pensée, c'est que ce Directoire nouveau, ou la Commission des cinq, comme on la nommait, entendait prendre possession de l'avenir et se berçait de l'espoir d'un long règne. Cette installation solennelle dans un monument public, cette répartition des étages et des rez-de-chaussée, des ailes et du corps de logis, tout indiquait le dessein formel de s'abandonner le plus longtemps possible aux charmes de cette résidence. L'air y était sain, la perspective pleine d'attrait. Ces massifs de verdure invitaient l'âme au recueillement ; ce bassin peuplé de cygnes reposait le regard et avait toutes les grâces de l'idylle. Et ces parterres embaumés ! Et ces serres garnies de plantes rares ! Que de jouissances sous la main ! Que de richesses ! Que de beautés ! Il n'était pas jusqu'aux astres dont on ne pût avoir des nouvelles à tout instant : l'Observatoire était à deux pas, prêt à fournir jour par jour le bulletin des révolutions célestes.

L'ancien Directoire avait eu ses fêtes ; le Directoire nouveau ne voulut pas se laisser éclipser sur ce point. Il savait quel rôle le luxe joue dans les grands États et quelle utile production il y alimente. Son dessein était pris, son programme arrêté. Il comprenait dans sa politique les buffets et les violons. C'était se séparer formellement de la République du brouet noir, des partisans du pain sec et de la démocratie sévère sur l'aliment. Il y avait là un danger réel, peut-

être une lutte. Le Directoire ne s'en laissa point ébranler. Il admettait le luxe comme élément, et l'admettant, il voulait le sanctifier par l'exemple. Quant aux Spartiates du brouet noir, il les tenait pour arriérés et leur jetait un solennel défi. Il mourrait au besoin sur ses buffets et ses violons.

Un programme ainsi conçu, combiné sur une pareille échelle, ne pouvait se passer de cuisinier. Ce fut, pour le Luxembourg, une affaire aussi grave que celle du turbot romain. J'ai parlé tout à l'heure de question d'État. Le choix d'un cuisinier s'éleva à cette hauteur ; elle agita la politique jusque dans ses bases. Parmi les chefs qui aspiraient aux fourneaux du gouvernement, il s'en présenta beaucoup dont les opinions n'offraient pas de garanties suffisantes. Les uns avaient figuré dans la bouche du roi déchu ; d'autres se faisaient gloire d'avoir appartenu à la branche aînée. Toutes ces nuances furent écartées; le nouveau Directoire ne voulait pas qu'on pût l'accuser d'avoir trempé dans des coulis que la loi bannissait du territoire. Il n'admettait que des menus purs des erreurs du passé. Là-dessus il se montra inflexible. En vain essayait-on de le désarmer par des protestations voisines de l'apostasie ; il résista ; il lui fallait des marmitons irréprochables et à l'abri du soupçon. Aucun de ceux qui avaient tenu la queue des poêles de la monarchie ne trouva grâce auprès de lui. A peine trouvait-t-il les chefs de bouche des banquiers déchus dignes d'une amnistie conditionnelle. Ils tenaient à l'aristocratie financière par trop de liens et de mirotons pour n'être pas suspects aux estomacs démocratiques. Enfin, de guerre lasse, il choisit un cuisinier recommandé par le club des jockeys. Il ne voulait à aucun prix de la royauté ; il se décida pour l'écurie.

C'est par ces graves soucis que le nouveau Directoire préludait à ses plans d'organisation sociale. Pour assurer la paix de son intérieur, il avait obtenu de l'Assemblée nationale la faculté de s'isoler de ses délibérations et de se retremper dans le recueillement. Quand il n'agitait pas ces problèmes délicats, il vivait avec la nature, et se plaisait à écouter, dans les quinconces du Luxembourg, le bruissement des marronniers

et les ariettes des rossignols. Sur tous les points de la ville s'agitaient des clubs qui éprouvaient le besoin de couper le gouvernement en morceaux. Chaque soir des appels furieux étaient adressés au peuple pour qu'il rompît les fers dont on le chargeait. On eût dit que ces frémissements lointains venaient expirer au pied de la résidence officielle. Les loisirs s'y partageaient entre l'étude de la botanique et les merveilleux spectacles de la création. Les journées s'écoulaient de la sorte, sans trouble comme sans ennui. Quand le ciel était beau, les enfants allaient s'ébattre au sein des jardins réservés, et les dames montaient dans les carrosses officiels. Des piqueurs formaient l'escorte, et le tambour battait aux champs.

Parmi les affidés du Luxembourg figurait en première ligne le représentant Simon, l'orgueil et le désespoir de Malvina. Il avait ses petites entrées au palais; il y dînait souvent, et y était reçu sur le pied de l'intimité. Ma femme n'assistait pas sans un ennui profond au progrès de ce subornement. Milles symptômes trahissaient la gravité du mal et faisaient craindre qu'il ne devînt incurable Simon ne jurait que par le Directoire, ne voyait que par ses yeux. Tout ce que le Directoire faisait était bien fait; tout ce qu'il disait était bien dit. Il acceptait tout de sa main, sans réserve et aveuglément. C'était une sorte de fascination. Malvina essaya de le ramener vers une meilleure voie et de réveiller chez lui le sentiment de l'indépendance. Vains efforts! toute son éloquence y échoua. Entre le Luxembourg et Simon il y avait désormais trop de vol-au-vent pour que le pacte pût se rompre. Lorsque Malvina fut convaincue de ce fait, elle se prit à réfléchir et eut des scrupules. Simon était son œuvre; elle en répondait devant le pays. Cette situation l'effraya; elle se dit qu'elle en sortirait, fût-ce au prix d'une esclandre.

Il n'était pas facile de rejoindre Simon. S'armant, comme prétexte, de la question des distances, il avait quitté l'hôtel et s'était ainsi soustrait à notre contrôle. Il occupait depuis lors, dans le faubourg Saint-Germain, une chambre modeste, louée en garni. Dans les premiers jours de sa défection, il se faisait un devoir de nous rejoindre à l'heure du dîner; et,

quand l'Assemblée ne le réclamait pas, nous passions la soirée ensemble. Plus tard, et à mesure que sa conscience se chargea d'un poids lourd, il se montra moins assidu et peu à peu finit par nous vouer au délaissement le plus complet. Pour rejoindre le volage, il fallut perdre bien des pas ; ce fut presque un voyage de découvertes. Vingt fois nous frappâmes à sa porte, Malvina et moi, sans pouvoir le rencontrer. C'était trop tôt ou trop tard ; des consignes étaient données. A l'Assemblée, mêmes mécomptes, mêmes échecs : Simon devenait inaccessible. Ma femme ne savait à quel expédient recourir. Elle avait fourni au meunier la recette pour écarter les importuns ; il en abusait contre elle.

Le hasard vint à notre secours. Un jour que nous traversions les Tuileries, nous aperçûmes de fort loin, sous l'ombre des grands marronniers, une poitrine d'Hercule que recouvraient deux panneaux d'une blancheur éclatante. On eût dit une muraille crépie à neuf. Cette muraille marchait vers nous, et en se rapprochant prenait un caractère plus distinct :

— Dieu du ciel ! c'est notre homme ! s'écria Malvina.

— Qui cela ? répondis-je, trompé par le clair-obscur de la perspective.

— Simon !

— En effet, c'est lui ; quel air méditatif !

— Et quel costume ! reprit ma femme. Et quel couvre-chef !... Voilà du nouveau ! Où a-t-il pris cet équipement?

— Il vient droit à nous.

— Vite, Jérôme, à l'abri de cet arbre, pour qu'il ne nous aperçoive pas ! Autrement, il serait capable de tourner court et de nous échapper.

La manœuvre eut un plein succès. Cachés derrière le tronc d'un marronnier, nous pûmes voir Simon s'avancer majestueusement et sans défiance. Ce n'était plus le même homme ; il avait subi une complète transformation. Au lieu du costume que je lui avais fait confectionner, il portait l'habit à queue de morue, le chapeau en cône, et le gilet à revers épanouis qui caractérisaient les membres de la nouvelle Mon-

tagne. Bref, il avait suivi à la lettre un décret ridicule dont les autres représentants avaient eu le bon esprit de s'affranchir. Rien au monde ne saurait donner une idée de Simon dans cet accoutrement. Avec une fraise et une plume, on l'eût pris pour un maillotin. Puis il avait su se donner des airs assortis au vêtement. Il avait une manière de poser le pied et de balancer sa tête sur ses épaules. Ce fut sous cette allure qu'il arriva près de l'arbre où nous l'attendions :

— Vous voilà donc, beau fugitif! dit Malvina en se démasquant.

Simon ne pouvait prévoir l'embuscade ; aussi éprouva-t-il un moment de trouble et d'embarras.

— Ah ! c'est vous, madame Paturot, répondit-il machinalement.

— Et qui voulez-vous que ce soit, Simon? A moins que ce ne soit mon ombre ! Suis-je si changée en quelques jours?

— Je ne dis pas cela, madame ; bien au contraire, répliqua le représentant confus.

— A la bonne heure ; mais c'est vous, mon garçon, qu'on aurait peine à reconnaître. Où diable avez vous pris ce pain de sucre qui vous décore le chef? Et ces battants de gilet, et tout cet étalage? Sortez-vous de chez Babin, par hasard ?

— Je ne fréquente pas ce représentant du peuple, madame Paturot.

— Babin? un représentant ! s'écria ma femme avec un éclat de rire. Le quiproquo est ingénieux! Babin est un costumier, Simon. Il vous reste à apprendre bien des choses en politique. Vous êtes moins avancé que votre accoutrement.

Malvina n'épargnait pas son disciple; évidemment elle poursuivait contre lui une revanche, et voulait lui faire expier les mécomptes dont nous avions à nous plaindre.

— J'obéis à la loi, madame, dit Simon, qui ne savait quel maintien prendre.

— Raison de plus pour vous en faire compliment. C'est un peu Courtille; mais l'intention sauve tout. Il n'y a que le

gilet qui m'offusque ; on dirait l'étendage d'un blanchisseur.

— Conforme au décret !

— Je le sais, mon Dieu ! je le sais, tout le monde vit de son commerce. Et puis, les goûts sont libres. Dès le moment que vous avez voulu vous procurer cette satisfaction !... elle en vaut une autre. C'est une façon de manifester vos sentiments.

— Comme vous le dites, c'est un drapeau.

— Tu l'entends, Jérôme, un drapeau ! Il en convient ! Cet excès de linge, un drapeau ! Ce feutre pointu, un drapeau ! Et, sans vous commander, Simon, peut-on savoir quel est ce drapeau ?

— Le drapeau des amis du peuple !

— Bah ! Tant de choses dans un gilet ?

— Oui, madame, dans un gilet.

Ma femme se contenait mal ; je le voyais au jeu de sa physionomie. Derrière cette ironie se cachait une tempête ; elle éclata :

— Assez, Simon ! s'écria-t-elle. Brisons là, s'il vous plaît. Jérôme, ajouta-t-elle en se retournant vers moi, je te défends désormais de le voir. C'est un garçon perdu ; tu l'abandonneras à son sort. Ah ! vous endossez le gilet extravasé ! Ah ! vous donnez dans les queues de morue et les chapeaux tyroliens ! Eh bien, Simon, notez sur vos papiers ce que je vais vous dire.

— Mon Dieu, madame Paturot, comme vous le prenez !

— A dater de ce jour ma main se retire de vous, poursuivit solennellement ma femme. Je vous abandonne à vos liaisons. Mais entendons-nous bien. J'acquiers le droit de vous désavouer à la face du ciel, et j'en userai pleinement.

— N'est-ce que cela ?

— Vous verrez ce que c'est, Simon. Vraiment, j'admire vos airs dégagés ; ils vont bien avec votre gilet. Vous avez puisé le tout à la même source. Fi, monsieur ! vous devriez en rougir ! Si vite oublier et se pervertir si vite ! Simon, je vous renie à tout jamais.

— Voyez le beau malheur !

— Vous n'êtes qu'un factieux, Simon !

— Et vous, madame, une réactionnaire !

Ce fut sur ces gros mots que l'on se quitta. J'eus beau intervenir ; les esprits étaient trop montés. Malvina frémissait de colère, et Simon commençait à prendre les choses au vif.

Ainsi, le Directoire n'avait conquis une âme que pour la livrer aux ravages de l'opinion la plus exaltée. Des séductions du Luxembourg Simon en était arrivé, le plus naturellement du monde, aux enivrements de la Montagne. Tous les partis tenaient à s'attacher un organe si puissant. Il faut dire, à la louange du meunier, que les sauces du gouvernement n'avaient pas tout fait. Un sentiment plus élevé venait de s'y mêler. Simon était du peuple, et il allait vers ceux qui parlaient du peuple avec le plus d'emphase, avec le plus de fracas. Volontiers il se payait de mots et se ralliait aux plus sonores. Ce n'est pas qu'il manquât de bon sens ; mais il avait été transporté d'une façon si brusque au milieu d'un monde nouveau pour lui, il s'y était vu en butte à des assauts si divers et si nombreux, qu'il avait perdu en partie la conscience de son état. C'était le vertige de la première heure. Avec l'habitude et le temps cet éblouissement devait cesser. Plus tard, rendu à ses bons instincts, Simon allait reprendre possession de lui-même, se mieux défendre de l'entraînement, et se livrer à des actes plus réfléchis. Il n'était pas acquis sans retour au parti des gilets à revers et des chapeaux en cône.

En attendant, il était perdu pour nous, et, comme le disait Malvina, nous avions rompu la paille. L'essentiel, c'était que l'on sût bien et partout que désormais il agissait de son chef et relevait de ses inspirations. Il fallait que la province pût démêler, dans la conduite de son élu, la part qui revenait à ses conseillers et celle qui lui était propre. Voilà pourquoi nous avions voulu le rejoindre à tout prix ; voilà pourquoi Malvina avait eu avec lui une explication catégorique. Son but se trouvait atteint ; elle n'en répondait plus devant l'univers.

XX

MALVINA AU CLUB DES FEMMES.

Depuis quelques jours, une idée fixe s'était emparée de Malvina. Elle avait appris, par la voix publique, qu'un club des femmes venait de se fonder et répandait un certain éclat. Il faut le dire, cette institution réveillait le souvenir le plus glorieux de sa jeunesse. Elle ne pouvait oublier le jour de ses débuts et le moment solennel où elle avait occupé, avec un rare bonheur, la tribune de la salle Taitbout. Le temps, qui emporte si vite nos illusions, avait respecté celle-là. Ma femme ne croyait plus aux dieux qu'elle adorait alors; mais l'enivrement du succès, les incidents de cette joute oratoire, avaient laissé dans son âme des vestiges profonds.

On ne pouvait donc parler du club des femmes sans exciter chez elle un vif désir d'y aller, d'y assister. Elle y résistait pourtant de toutes ses forces. Sa crainte était de ne pouvoir se contenir, et d'échanger le rôle de témoin qu'elle voulait garder, contre celui d'acteur dont elle entendait se défendre. Quoique Malvina fût prompte et prît volontiers des airs délibérés, elle avait le sentiment vrai et juste des choses. Ce club des femmes lui répugnait; elle y voyait l'indice d'un désordre moral; aussi n'épargnait-elle pas les personnes qui avaient fondé l'établissement. Cette disposition d'esprit l'obligeait encore à plus de réserve. Mieux valait s'abstenir, dès le moment qu'elle ne pouvait pas répondre d'elle.

Cependant Oscar, qui venait nous voir de loin en loin, ne tarissait pas sur ce club et sur les prouesses dont il était le théâtre. C'était la fable de Paris et le sujet de tous les entretiens. On racontait là-dessus les scènes les plus curieuses et les incidents les plus bouffons. La faveur publique s'y attachait. Au début, l'entrée était gratuite et la société un peu mêlée. En vue d'une épuration, une redevance fut frappée

sur les curieux : cinquante centimes d'abord ; l'affluence ne cessant pas, on porta les places à un franc. Cette hausse mit le feu aux billets ; on se les arracha : la grande société voulut voir de près ces jupons qui levaient l'étendard de la révolte ; il y eut des reventes et des spéculations sur les coupons d'entrée. Si le club des femmes avait vécu huit jours de plus, on l'eût coté à la Bourse.

Ces détails arrivaient à l'oreille de Malvina, et livraient à sa raison des assauts terribles. Laisserait-elle un pareil spectacle s'évanouir sans en avoir joui une fois ? L'établissement rencontrait une vogue qui allait jusqu'au scandale ; raison de plus pour croire qu'il ne durerait pas longtemps. Toute séance pouvait être la dernière. Cette perspective agissait sur ma femme comme un aiguillon.

— J'en ferais une maladie ! s'écria-t-elle. Nous irons au club, Jérôme ; nous y irons ce soir ! Tiens-toi prêt.

Cette comédie bourgeoise se jouait sur les boulevards, dans une salle louée à la séance. Après un dîner rapide, nous nous dirigeâmes de ce côté. Les abords étaient garnis de monde ; on n'y arrivait pas sans efforts. Une double haie de curieux s'était formée, et, avant de pénétrer jusqu'au sanctuaire, il fallait courir les chances et subir l'outrage d'une sorte d'inspection. Les femmes étaient ainsi passées par les armes. Loin d'intimider Malvina, cette épreuve ne fit que l'enhardir : elle aimait les aventures. Nous nous engageâmes donc au milieu de cette garde d'honneur, composée d'étourdis et de mauvais plaisants. Les quolibets, les allusions voltigeaient de toute part ; on allait jusqu'aux propos graveleux. Malvina ne sourcillait pas. Quand les choses allaient rop loin, elle se retournait du côté du coupable, et d'un seul mot savait l'écraser.

— Le malhonnête ! disait-elle.

Il faut que, sur un point, l'insulte ait été plus grave encore, car il me sembla, au milieu de cette foule qui nous comprimait, entendre un bruit sec, suivi de rires universels :

— Bien touché, s'écria une voix.

Je regardai Malvina ; sa joue était écarlate, sa narine frémissante, son œil chargé d'éclairs. Elle venait de se faire justice.

L'espace s'ouvrit enfin devant nous, et, après avoir gravi l'escalier, nous pénétrâmes dans la salle. Elle était nue ; à peine quelques chaises, et dans le fond une estrade pour le bureau. En général, les clubs ne brillaient pas par le mobilier ; celui-ci ne faisait point exception. Malvina parvint à se procurer un siége ; moi, je m'adossai à la muraille, afin d'être prêt, en cas d'événement. Les séances passaient pour être orageuses ; un protecteur n'était pas de trop. Malvina en eut deux ; Oscar se trouvait là. Il était l'un des clients les plus assidus du club des femmes : il prétendait qu'elles n'avaient jamais posé aussi bien que dans cet établissement, trop heureux, ajoutait-il, d'avoir à si peu de frais le modèle vivant, et de poursuivre cette étude d'après nature.

La salle se remplissait peu à peu ; les femmes arrivaient toutes avec leurs chaperons. Les pécheresses se groupaient à part et semblaient moins jalouses de s'instruire que de s'apparier. Aussi, tant que dura la séance, la présidente promena-t-elle sur ce troupeau déchu ses lunettes indignées. Faute de mieux, elle protestait par le geste et par le regard. Il faut dire que la fleur des visages se trouvait plutôt de ce côté. On y rencontrait du moins les sourires gracieux et les dents pures de la jeunesse. Sur les autres points, les matrones abondaient et formaient des ombres peu favorables au tableau. Les toilettes n'atteignaient pas un niveau élevé : beaucoup de cabas, et trop de chapeaux issus des champignons du Temple. Quant aux physionomies, on pouvait les caractériser en deux mots : des yeux garnis de verres de couleur, et des nez acquis de temps immémorial aux préparations de la régie. Sans les pécheresses, bon Dieu, qui donc eût osé affronter de tels périls ? Et ne fût-ce que dans l'intérêt de la recette, la présidente aurait dût prendre, vis-à-vis d'elles, des airs moins courroucés.

J'ai nommé la présidente ; il est temps d'en parler. Ses lu-

nettes étaient dignes de respect; c'est tout ce qu'on pouvait dire d'elle. Par l'état de ses formes, elle se dérobait à toute autre appréciation. L'âge et peut-être le malheur lui avaient enlevé les caractères extérieurs de son sexe. Il est vrai qu'elle faisait siéger à ses côtés une vice-présidente vouée à un embonpoint monstrueux. Ce contraste ne réparait rien. L'œil ne fait point de moyennes; il ne transporte pas les excédants du côté des manquants, afin de rétablir cette loi d'équilibre qui gouverne les mondes. Ces dispositions dominaient l'assemblée, composée en grande partie de connaisseurs. La critique s'exprimait sur le personnel du bureau avec une liberté qu'il serait difficile de traduire; elle signalait d'une part une insuffisance notoire, de l'autre une profusion intolérable. Ces opinions ne s'échangeaient pas à demi-voix; elles éclataient tout haut, et venaient forcer la présidente jusque dans ses lunettes ternies par la confusion.

Il fallait résister néanmoins, tenir tête à l'orage, sous peine d'en être emporté. La présidente l'essaya; elle agita l'airain, expression de son pouvoir; et, d'une voix légèrement émue, elle déclara que la séance était ouverte. Ces mots, où respirait une certaine dignité, furent suivis d'un silence. Le programme allait suivre son cours, la partie était gagnée, si un mauvais plaisant ne fût intervenu.

— Ne sommes-nous pas au club des femmes ? dit-il avec l'accent d'un doute.

— Oui, oui ! s'écria-t-on de toute part.

La présidente voulut couper court à l'incident, en ajoutant d'un ton doctoral:

— Oui, monsieur, vous êtes au club des femmes.

On crut l'interrupteur démonté, et la réunion allait en faire justice, quand il reprit la parole :

— Si c'est un club de femmes, dit-il, qu'on mette donc des femmes au bureau.

Le coup était rude; les deux dignitaires en furent profondément atteintes. Mise en veine par cette saillie, la réunion fut implacable :

— Des femmes au bureau ! nous voulons des femmes !

La présidente se leva, secoua vingt fois sa sonnette, offrit héroïquement sa poitrine à la tempête des quolibets ; ce fut en vain :

— Des femmes au bureau ! criait-on toujours ; nous voulons des femmes !

— Mais il me semble... citoyens, dit la présidente émue.

— Ma foi, non, répliqua un mécontent ; il ne nous semble guère !

Ce fut au tour de la vice-présidente d'opposer à la révolte une surface plus étendue.

— Mais, messieurs, il me semble... dit-elle en répétant une expression malheureuse.

— Oh ! cette fois, s'écria le mauvais plaisant, il ne nous semble que trop !

Le tumulte était à son comble ; aucune force humaine n'aurait pu l'apaiser. La liberté des propos avait atteint sa dernière limite, et la liberté du geste s'y joignait déjà. Les jeunes gens parlaient d'éteindre les quinquets, les pécheresses riaient comme des folles. Il y avait là un danger réel ; je me rapprochai de Malvina. Au début elle avait pris cette scène par le côté plaisant ; mais quand les choses eurent dégénéré, elle fronça le sourcil et promena sur les cabaleurs des regards dignes du souverain de l'Olympe. On voyait qu'elle cherchait à les contenir en se domptant elle-même. C'était à la fois une lutte au dehors et un combat intérieur. Enfin, au moment le plus critique, elle m'échappa pour ainsi dire des mains, fendit cette foule en désarroi, et gravit comme un trait les marches de l'estrade. Ce mouvement impétueux, cette apparition, amenèrent un retour soudain dans l'état des esprits.

— Vous voulez des femmes au bureau ? s'écria Malvina avec un geste victorieux ; en voici une !

Un murmure d'assentiment accueillit cette déclaration ; l'assemblée s'avouait vaincue. Malvina ne portait pas la tête comme tout le monde, et il y avait dans son air et dans sa

voix de quoi en imposer aux plus turbulents. On se tut donc, on écouta :

— Et maintenant, ajouta-t-elle, que pas un ne bouge ! c'est moi qui fais la police du local.

Grâce à cette diversion imprévue, le club put retrouver un peu de calme et reprendre le cours régulier de ses travaux. La présidente, sauvée par un prodige, se confondait en remercîments auprès de Malvina. Elle crut que l'ange de ses théories venait de descendre du ciel.

— Ma sœur, lui dit-elle, que ne vous dois-je pas ?

— C'est bien, lui répondit ma femme ; faites votre commerce avec ces messieurs ; plus tard nous réglerons nos comptes.

Le programme eut son libre cours ; on divagua sur les femmes et sur leur condition dans les sociétés modernes. La présidente avait une homélie soigneusement préparée ; elle la versa à longs flots sur le club réduit à merci. Plus d'une fois il se révolta, il demanda grâce. Malvina maintint le droit de l'orateur, envers et contre tous. Seule, elle pouvait l'amener à une condescendance si grande. Elle le sentait frémir sous sa main, et ce n'était pas sans un secret orgueil qu'elle lui imposait sa volonté. Mieux qu'une autre, elle jugeait ce que pouvaient valoir ces discours que ne relevaient ni le débit ni l'expression. Mais plus l'entreprise était difficile, plus elle avait à cœur de la conduire jusqu'au bout. Bon gré, mal gré, le club fut forcé de tout entendre ; il connut à fond l'existence des chambrières, le sort des brodeuses et la destinée des modistes. On ne lui fit grâce de rien, ni d'une récrimination, ni d'un chiffre, et il put même goûter les charmes d'un projet de colonisation, applicable aux fileuses des provinces de l'Ouest. Amener une assemblée jusqu'à la limite de cette résignation, c'était le comble : un dompteur de bêtes féroces n'eût pas mieux fait.

Quand la présidente eut ainsi abusé du public, l'ordre du programme appela d'autres orateurs. C'étaient des femmes, hors d'âge pour la plupart. La tribune les intimida, et aucune d'elles ne retrouva la liberté d'esprit nécessaire pour fatiguer

longtemps le club. La séance allait donc finir faute d'orateurs, quand un jeune homme se détacha de l'enceinte et se dirigea vers l'estrade avec une lenteur étudiée. Il était blond; ses joues se paraient du duvet de l'adolescence. Dans l'expression de ses yeux bleus, dans ses gestes arrondis, perçait on ne sait quoi d'efféminé qui semblait justifier sa présence à cette tribune. Il ne s'y maintint pas néanmoins sans opposition :

— Des femmes! nous voulons des femmes! répétèrent les voix turbulentes.

— Je suis le chevalier des femmes, dit l'orateur avec un sourire assorti à la déclaration.

Un éclat de rire général accueillit ce commentaire; il se prolongea si irrésistiblement que la cabale en fut désarmée.

— Je suis le chevalier des femmes, ajouta l'orateur, et à ce titre je demande qu'on m'écoute. Je viens parler des femmes aux femmes. Par la même occasion, j'en parlerai aussi aux hommes. La femme! Dieu! la femme, c'est un sujet sur lequèl on ne saurait trop s'étendre!

— A l'ordre, dit une voix.

— Silence! s'écria Malvina d'un ton sévère.

— J'accepte l'interruption, poursuivit le blondin, et je sais ce qu'elle m'impose. Je parlerai donc des femmes aux femmes et aussi aux hommes. Je dirai aux hommes ce qui touche les femmes, et aux femmes ce qui touche les hommes. Je les révélerai les uns aux autres, car ils s'ignorent, car ils n'ont pas assez de points de contact.

— Joli, dit la même voix.

— Silence donc! reprit Malvina avec un regard foudroyant.

— Ces critiques ne me troublent pas, reprit l'orateur; je les ai prévues et je les accepte. En me déclarant le chevalier des femmes, je savais bien que la persécution m'attendait. Cette persécution, je la brave; j'irai jusqu'au martyre, s'il le faut. Pour les femmes, que ne ferais-je pas! N'est-ce pas dans leurs rangs qu'il faut aller chercher nos épouses et nos mères, nos cousines et nos tantes? Défendre les femmes, vanter les femmes, célébrer les femmes, c'est pour moi un culte, une tradition, un devoir; c'est mon titre, mon héritage. O femmes!

femmes! que ne puis-je mettre votre sort à la hauteur de mes vœux! vous seriez les reines de l'univers comme vous en êtes les anges!

Ce dithyrambe aurait pu durer longtemps; la lyre du blondin était montée. On l'avait vu, en d'autres séances, prolonger indéfiniment cet hymne chevaleresque en l'honneur de la merveille de la création. Il avait pris la femme à son origine même, au moment où elle entre nue et innocente au sein de son paradis, pour en sortir vêtue et coupable; puis il l'avait montrée, dans le cours des siècles, rachetant une première faute par un dévouement sans limites et sans fin, préservant l'homme de lui-même, heureuse de sa gloire et secourable à sa douleur, s'effaçant devant lui comme une esclave, et bénissant jusqu'à la main égarée qui payait tant de bienfaits par la violence. Tel était le thème habituel du jeune blond; à peine en variait-il la forme d'une séance à l'autre. Il y revint encore cette fois et insista sur la dernière image, en y déployant tout son art.

Ma femme s'était résignée jusque-là; elle gardait son sérieux et observait son rôle. Je voyais toutefois aux mouvements de ses pieds que sa patience était à bout; et, rapproché de l'estrade, je pouvais l'entendre dire :

— Dieu! que cet homme me porte sur les nerfs!

Le vase était plein; à la première goutte il déborda. A travers les brouillards de sa poésie, l'orateur venait de parler des mauvais traitements infligés à la plus belle moitié du genre humain. Malvina n'entendait pas raillerie là-dessus; elle ne souffrait pas que l'on dît d'une femme qu'elle baisait la main qui la frappait. C'était d'un mauvais exemple. Aussi en prit-elle occasion pour rompre ouvertement avec l'orateur et avec le bureau.

— Assez, dit-elle en se levant; à mon tour de parler.

Le blondin protesta, essaya de maintenir son droit; mais d'un cri unanime le club l'obligea à quitter l'estrade. Un discours de Malvina était de bien plus haut goût; elle plaisait déjà, elle tenait son monde dans la main. Quand elle eut promené sur l'auditoire un regard profond et sûr, elle commença.

— Je n'en ai pas pour longtemps, dit-elle ; il faut seulement que j'explique pourquoi je suis ici. C'est l'occasion qui l'a fait. Je ne connais point ces dames, ajouta-t-elle en se tournant vers les deux dignitaires ; je ne connais point monsieur, et elle désignait le blondin. J'ajoute que je ne tiens en aucune manière à prolonger nos relations. On se prenait aux cheveux ici ; j'y ai fait un brin de police. J'ai eu les honneurs de la séance ; on m'a rendu cela en procédés. Partant quittes.

— Eh bien ! alors, dit le blondin essayant de reprendre sa position à la tribune.

— Attendez, muguet ; quand j'aurai fini, vous vous dédommagerez. Pour l'instant, c'est moi qui ai le dé : laissez-m'en découdre. Patience, ça ne sera pas long, et je ne vous mâcherai pas les mots. Vous jouez ici une pitoyable comédie. Comment ! ce n'est pas assez que les hommes aient la cervelle sens dessus dessous, il faut que les femmes s'en mêlent !

— Voilà de singuliers propos ! s'écria le blondin en se révoltant.

— Taisez-vous, muguet, c'est aux femmes que je parle. Oui, il est honteux qu'on en soit venu jusqu'à nous embaucher. Comment ! vous, ajouta Malvina en se retournant vers les dignitaires du bureau, vous, des personnes d'âge et qui avez l'expérience de la vie, vous donnez dans ces godans-là ! Un club ! voyez la belle avance ! Livrer des femmes en spectacle, les faire monter sur les planches, comme si elles descendaient en ligne directe des mémorables tricoteuses du club des Jacobins ! Mais, malheureuses que vous êtes, si vous aviez des filles de quinze ans, les amèneriez-vous ici pour se prostituer aux yeux du public ? Et ce que vous ne laisseriez pas faire à vos filles, vous voudriez que d'autres le laissassent faire aux leurs et le fissent elles-mêmes ? Songez-y donc !

— Mais, citoyenne, vous ne pouvez pas dire ces choses-là ici ! s'écria le chevalier des femmes ; vous allez contre le but de l'institution.

— A la porte, le blondin ! s'écria l'assemblée d'une seule voix.

Les sympathies de l'auditoire étaient évidemment pour

Malvina; les lunettes irritées de la présidente n'y pouvaient rien. Elle continua.

— Voyons, dit-elle, écoutez un bon conseil. Fermez les portes de ce club; que cette séance soit la dernière. Il y a ici une occasion de scandale, ne la prolongez pas. Laissez ce rôle aux dévergondées. Si les hommes aiment à bavarder entre eux, à briser des vitres en enfants qu'ils sont, à se parler l'écume à la bouche, que les femmes soient plus sages; qu'elles leur donnent l'exemple du bon sens et de la modération. Sommes-nous donc ici-bas pour nous dévorer les uns les autres? Vos droits! on vous parle de vos droits! Un beau venez-y voir! N'en avez-vous point assez, de droits? Vous avez celui de faire faire à un homme tout ce qui vous passe par la tête, et vous ne trouvez pas que ce soit déjà joli? Vous avez celui de tenir en ordre votre maison, de raccommoder les chausses de vos maris, de surveiller et d'élever les enfants, de commander aux bonnes et de veiller à ce que le dîner soit cuit à point! N'est-ce pas là des droits suffisants? Et qu'aurez-vous gagné lorsque vous serez venues ici exercer vos langues pendant trois heures consécutives? Vous aurez gagné que la maison ira à vau-l'eau, que les enfants seront mal tenus, les nippes en mauvais état, et les bonnes maîtresses chez vous. Voilà votre compte clair et net; demandez la monnaie maintenant.

— Bravo! dit l'assemblée en guise d'assentiment; c'est bien cela.

— Ainsi, c'est convenu, nous allons fermer ce club, et les honnêtes gens nous applaudiront. Si vous ne le faites, voulez-vous savoir ce qui vous arrivera? Aujourd'hui on vous hue sur votre passage, on vous insulte, et j'en ai eu ma part; on vous déshonore par des propos. Si vous persistez, on ira plus loin; on vous fouettera au coin des rues. En avez-vous le goût? Continuez! sinon, fermez cet antre. J'ai dit.

Ce dernier trait enleva l'auditoire; Malvina descendit de la tribune au milieu d'acclamations sans fin. On voulait la porter en triomphe; elle se refusa à cet honneur. Du reste, elle obtint celui dont elle était le plus jalouse : le club fut fermé.

XXI

LES VICTIMES DES ÉVÉNEMENTS.

Les récits de voyages nous ont appris ce qu'est un ouragan sous l'équateur, et en ont fait des descriptions terribles. Nulle part le désordre des éléments n'acquiert plus d'intensité et ne se signale par des ravages plus profonds. Dans le ciel, les nuages se choquent avec fureur tandis que le vent passe sur le sol comme une faulx tranchante. Rien n'échappe, rien ne résiste à cet effort, ni les récoltes, ni les bestiaux, ni les habitations. Aux ruines qu'il laisse, on reconnaît le passage du fléau.

C'est ainsi que les révolutions sévissent; elles jonchent le sol de débris. Les hautes existences sont frappées d'abord; puis vient le tour des existences plus modestes. Dans cet ébranlement général, nul abri n'est sûr; il faut subir la loi commune. Aussi, que de victimes autour de nous! Que de chênes foudroyés! que de roseaux brisés à la racine! Tout sert de litière aux révolutions, les priviléges de la naissance et ceux de la richesse, les palmes du talent et la splendeur des arts; point de grandeur qui se dérobe à leur implacable niveau.

Au nombre des existences que les événements avaient le plus cruellement froissées, il faut compter celle des hommes de style. C'était à faire pitié. On sait quelle gloire et quel profit s'attachaient naguère à ce titre. Un homme de style était un capitaliste ou peu s'en faut. Ses substantifs avaient cours forcé; on mettait un prix jusqu'à ses virgules. Le fond de ce commerce égalait en solidité un immeuble à Paris ou une terre dans l'Anjou. Rien n'en troublait le rapport, ni les inondations, ni la grêle. Pourvu que l'homme de style eût la main prompte au badigeon et se prodiguât en arabesques,

il était sûr de maintenir ses revenus au niveau de ceux d'un financier et de faire une très-grande figure.

Ainsi favorisé pour le profit, un homme de style n'était pas moins heureusement partagé du côté du bruit. Il remplissait l'Europe de ses alinéas; il tenait les populations sous le charme. D'écho en écho son nom était allé surprendre le Samoïède dans ses glaces et l'Arabe dans ses déserts. Un brevet d'homme de style, bien exploité, conduisait là. C'était peu au début : quelques voix d'amis, une industrie limitée. Avec le temps, ces voix gagnaient du terrain; l'admiration mutuelle a tant de ressort! Se traiter d'homme de style, à l'envi, à tout propos, en apparence c'est un mince résultat; en réalité, c'est ainsi que se construisent les grandes gloires. Il en est d'elles comme des fleuves à leur source. C'est un filet de talent, d'esprit, comme on voudra, qui s'échappe de la base du rocher et murmure dans un vallon discret, à l'ombre de quelques sureaux : alimenté en chemin par les affluents de l'éloge, il voit ses rives s'étendre, et s'accroître son lit, jusqu'à ce qu'il se jette par sept bouches dans les eaux profondes de la célébrité.

A l'aide d'un procédé si simple, bien des hommes de style avaient fait leur chemin, et dans toutes les nuances de l'emploi. Les uns avaient réussi par la voltige littéraire et les jeux folâtres exécutés sur l'herbe du feuilleton. D'autres avaient abordé les grands moyens et construit leur nid sur les hauteurs de l'antithèse. Ceux-ci marchaient à la gloire par le vermillon, et, se sentant vieillir, en usaient comme d'un fard pour cacher leurs rides. Ceux-là employaient l'histoire en guise de balancier, et en frappaient une monnaie de très-mauvais aloi. Il en était qui inclinaient au pire et poursuivaient leur fortune à travers les décombres. Ils fomentaient au sein des masses les instincts violents et les conviaient à des révoltes sacriléges. Ou bien pour flétrir notre civilisation, ils n'en montraient au peuple que les impuretés, et le conduisaient à la colère par le dégoût. Ainsi procédaient les hommes de style : grâce à l'emploi de ces modes variés, ils arrivaient le plus naturellement du monde à la richesse et aux hon-

neurs. Pour être acquise à peu de frais, la couronne n'en était pas moins belle, et semblait être solidement posée sur le front des élus.

Qui eût pu croire à un revers éclatant? Qui eût présagé une déchéance prochaine ? L'empire de la forme ne devait-il pas survivre à tous les ébranlements de l'opinion ? Ses sphères sereines n'étaient-elles pas au-dessus de la région des orages ? Hélas ! non. L'événement le prouva. Au premier souffle, ces gloires s'effeuillèrent et jonchèrent le sol de leurs débris ; ces noms, adoptés par la foule, se perdirent dans le bruit immense que soulèvent les révolutions. Les vanités d'auteurs durent en éprouver un choc terrible. Un tel délaissement après une vogue si grande ! Tant de fanfares remplacées par un silence absolu ! C'était à s'ouvrir le ventre de désespoir, à la manière des Japonais. La fortune se vengeait durement. En un jour, sur le premier prétexte, elle jetait dans le fleuve d'oubli des hommes qui avaient fait les délices des deux hémisphères ; elle obligeait ces condors de la pensée et de la forme à quitter les hautes cimes et le commerce du soleil, pour descendre à des abris indignes d'eux et à des relations plus obscures. Triste retour des grandeurs ! Spectacle fécond en découragements ! Les républiques abondent en traits pareils; elles aiment à dévorer les hommes. Celle-ci s'en prenait aux hommes de style ; c'était d'un goût plus relevé.

Pour comble d'amertume, l'honneur ne demeurait pas seul sur ce champ de bataille calamiteux ; les billets de banque y succombaient également. Il fallait en conduire le deuil. Adieu, dès lors, à ces raffinements mêlés de créanciers dont se composait la grande vie littéraire. Plus de château mauresque, voué d'avance à l'expropriation. Plus de pavillon sur le lac offert en holocauste au génie de l'inventaire. Plus de mobilier et plus d'huissiers, deux objets qui se suivent et se complètent si bien. Du même coup, la révolution avait tout supprimé, splendeurs et misères. Qui l'eût dit aux jours opulents, lorsqu'au bout de chaque ligne se trouvait une pièce d'or, comme le produit naturel d'un filon inépuisable? Qui l'eût dit aux heures de succès, au milieu des enivrements du luxe

et de ces mille fantaisies dignes d'un prince d'Orient! Il n'était point d'état de maison que l'imagination, de ses doigts de fée, ne pût soutenir. Elle assurait tout à ses favoris, carrosses et gens, table ouverte et train de seigneur. Que ce temps était loin! et quel déchet dans cette existence asiatique!

En face d'une telle ruine, quelle âme n'eût été ébranlée? quel cœur n'eût défailli? L'homme de style ne fléchit pas. Devant ces foudres déchaînés, il garda le front haut et jeta au malheur d'orgueilleux défis. Le destin pouvait le ruiner, mais non l'abattre. L'Europe le délaissait; tant pis pour l'Europe. C'était une éclipse; quel astre n'en a pas? Le soleil disparaît dans la brume; en est-il moins le soleil? Ainsi pensait l'homme de style. Dans sa conviction, le globe ne pouvait, sans dommage, se passer longtemps de ses soins. Sans vouloir nuire au soleil, il croyait jouer un rôle plus essentiel encore dans l'évolution terrestre. Le flambeau de l'âme n'est-il pas supérieur au flambeau du corps? Singulière prétention que celle d'effacer, d'amoindrir l'homme de style, c'est-à-dire le souffle qui vivifie, le pinceau qui colore, la voix qui résonne, l'œil qui sonde les abîmes, la main qui tient le gouvernail et dirige sur un océan plein d'écueils nos générations éplorées et flottantes!

L'homme de style se crut donc un élément nécessaire dans l'économie de l'univers, et il persista. Il brava l'abandon; il se remit à l'œuvre. Seulement, à l'exemple des divinités indiennes, il eut le soin de se transformer. Jusqu'alors la politique ne lui avait paru qu'un objet secondaire, abandonné aux plumes d'un degré inférieur. Longtemps il l'avait couverte de ses dédains. En présence des événements, cette opinion devait se modifier. Ils avaient fait à la politique une telle place que les grands pinceaux de l'époque étaient mis en demeure d'y concourir.

— Ah! ils l'ont voulu, se dit l'homme de style; ah! ils nous y forcent; eh bien! ils vont voir. Les écoliers avaient seuls donné; c'est le tour des maîtres. Le journal était livré aux doublures; place aux premiers sujets, et attention!

Ce fut ainsi que l'homme de style entra dans la politique, la férule en main et sans quitter ses éperons. La suite répondit à ce début. Son premier soin fut d'entreprendre l'éducation des lecteurs et d'initier le pays à une histoire pittoresque de son invention. Faut-il le dire ? un si vaste dessein fut mal servi par les événements. Le génie vint se briser contre la force des habitudes. Ce public que l'on espérait éblouir se refusa aux excès de couleurs ; il préféra le vol du passereau au vol de l'aigle ; il se montra insensible aux fantaisies historiques dont on l'inondait. Triste et dernier échec ! Décidément l'homme de style entrait dans une veine malheureuse. De ce naufrage universel, il ne lui restait qu'une épave, et elle venait de disparaître en le livrant sans défense au flot orageux du discrédit.

Était-ce justice? Je n'oserais pas dire non. Toute fausse gloire s'expie ; toute surprise a des retours. Jeune, j'avais pu assister à l'éclosion de ces renommées, et j'en avais baptisé plusieurs de mes mains. Elles avaient toutes reçu l'eau lustrale de la réciprocité. Les choses se faisaient d'ailleurs dignement et de la meilleure foi du monde. On s'admirait en famille ; on y échangeait l'expression d'un enthousiasme naïf. Jamais plus de ferveur ne régna dans le culte des lettres ; on croyait aux idoles consacrées d'hier; on serait mort pour elles, s'il l'eût fallu. De pareilles dispositions sont contagieuses ; bon gré, mal gré, le public les subit. Les mêmes noms lui sont répétés tant de fois, entourés d'hommages si grands et d'épithètes si sonores, qu'il cède de guerre lasse et désarme devant le bruit. Sous cette pression, les grands hommes ne se discutent pas, ils s'imposent.

Une origine pareille entraînait à sa suite de nombreux inconvénients; ils se révélèrent bientôt. Ces parvenus de la gloire avaient tous les défauts des parvenus. Les airs fanfarons ne leur manquaient pas, et ils tranchaient volontiers du matamore. Ils apportaient dans les lettres un élément à la fois fécond et fatal, la jeunesse, c'est-à-dire beaucoup d'audace et point de maturité. Aussi quel empire turbulent et quelle orageuse puissance ! J'ai raconté ailleurs ces débuts

qu'accompagnèrent de puériles exécutions. Il est superflu d'y revenir. Je ne parlerai pas non plus des violences que les maîtres nouveaux exercèrent sur la langue, et de la sentence portée contre son génie abstrait au profit d'un retour vers de grossières réalités. Ce sont là pourtant des erreurs dignes de châtiment; car c'est quitter le ciel pour la terre, et sacrifier l'idéal à l'enluminure et au relief.

Mais ce que je reproche surtout à ces esprits enivrés d'eux-mêmes, ce qui donne à leur chute le caractère d'une expiation, c'est l'influence funeste qui s'est attachée à leurs travaux. Chacun d'eux a choisi librement son rôle, et l'on ne saurait dire quel a été le plus fâcheux. Les uns étaient pour la société des baladins; les autres des empoisonneurs. Il était de mise de répéter à la ronde que l'art ne doit compte qu'à lui-même de l'action qu'il exerce et des moyens qu'il emploie. On célébrait de toute part la fantaisie, et sous le couvert de ce mot il n'était pas d'impureté, pas d'extravagance qui ne pussent se donner carrière. Les plumes frivoles se jetaient hors de toute voie; les plumes violentes allaient jusqu'aux plus sombres écarts. Le faux, le monstrueux, composaient la monnaie courante des lettres. Pas un sentiment vrai, naturel, sensé; partout un excès de pensée et de forme. Au lieu du mot juste, le mot outré; tout pour l'oreille, rien pour le cœur. Au théâtre et dans les livres, ces déviations se retrouvaient; point d'art qui n'en fût atteint jusqu'au pervertissement. Les âmes s'en allaient éperdues et comme sous l'empire d'un mauvais rêve. On se demandait avec effroi ce qu'était devenue la sainte mission de l'écrivain au milieu de ce désordre des consciences et de cet égarement des esprits. On se demandait si c'était là une déchéance irremédiable, et s'il ne fallait voir désormais dans la phalange des lettres qu'une tribu de bohémiens, chargés de vermine et d'oripeaux.

Dans la sphère des arts, ces victimes n'étaient pas les seules. La détresse s'étendait à tout ce qui manie le pinceau ou le crayon, à tout ce qui tient l'ébauchoir ou le ciseau. A l'aspect de tant de douleurs, Oscar lui-même était ébranlé. Il avait envisagé la République à un point de vue plus sub-

stantiel, il en avait fait une mère attentive et pourvue de mamelles fécondes ; il l'avait crue incapable de réduire ses enfants au régime de l'inanition. L'évidence était là pourtant : impossible de s'y refuser. Des artistes célèbres, des hommes d'un vrai talent, ne trouvaient plus dans le travail accoutumé de quoi suffire à leurs plus urgents besoins. La faim les assiégeait devant leur chevalet vide ; le désespoir habitait leurs ateliers. Les plus forts résistaient seuls ; les autres prenaient en dégoût une carrière ingrate et demandaient à la pioche ce que le crayon leur refusait. Il fallait vivre ; le chantier national s'ouvrit devant eux. La République n'avait qu'un seul hospice pour les blessés de l'industrie et de l'art : le règne de l'égalité commençait, de l'égalité dans la misère.

N'était-ce pas là une autre et une nouvelle expiation ? Aucun des arts n'avait échappé au désordre introduit dans les lettres. Le faux et l'obscène, l'outré et le hideux y tenaient une grande et large place, et nulle part on n'avait fait plus beau jeu aux intempérances de la forme et de la couleur. Il se trouvait, de par le monde, des brocanteurs et des critiques habitués à toutes les prostitutions de l'encan et de la plume. On les voyait prendre des réputations à l'entreprise et se mettre au service des talents les plus équivoques et des noms les plus obscurs. Rien de mesuré, rien de sincère dans cet ordre de relations. Une toile ne valait que par le bruit qui se faisait autour d'elle. La bête était toujours assez belle pourvu que le maquignon fût adroit. Il est vrai qu'on n'y épargnait pas les grands éclats de voix, ni les enthousiasmes de commande. L'enchère était conduite avec une vigueur qui désarmait le soupçon et ne laissait point de prise aux clauses rédhibitoires. Quel œil pénétrant que celui de ces critiques et de ces brocanteurs ! Quelle vigilante amitié ! Comme ils savaient faire valoir les coloristes qui les honoraient de leur confiance ! Que de beautés cachées ils découvraient là où le public ne voyait que des masses confuses ! Le mot de chef-d'œuvre ne leur coûtait rien ; à tout propos ils l'avaient à la bouche. Un pâté de couleurs, chef-d'œuvre ; quelques coups d'estompe, chef-

d'œuvre. Puis ils y mettaient le prix en hommes qui visent au solide et savent ce que vaut une apologie de leur façon.

C'est par de tels procédés que les arts avaient préparé leur ruine; c'est cette période de maquignonnage qu'ils expiaient. La mystification la plus effrontée y avait établi son siége; on n'y voyait que gloires surprises et noms imposés. Les talents sérieux se tenaient à l'écart et protestaient par le silence; ils désertaient ce champ de foire où le succès se mesurait au bruit, et regardaient comme indigne d'eux de faire les frais d'un orchestre. La place restait donc libre aux célébrités de la fantaisie et de la couleur et aux champignons qui poussaient à leurs pieds et sous leur ombre. Ce commerce en plein vent dura tant que le ciel se maintint d'azur; mais un ouragan suffit pour tout emporter, industriels, queues rouges et public. Sur ce terrain, naguère si animé, la solitude régna. Justice était faite.

Ce sort fut aussi celui des comédiens; ils passèrent par les mêmes épreuves. Certes, si quelqu'un pouvait se croire à l'abri de coups pareils, c'était le comédien, ce favori du siècle. Naguère encore il régnait, il faisait la loi. Ses notes de poitrine ou de tête étaient hors de prix; ses gestes avaient cours forcé. Pour lui, la banque n'avait pas assez de billets; la renommée pas assez de trompettes. Les populations se pressaient sur son passage comme sur celui d'un prince du sang. Vienne et Saint-Pétersbourg se l'enviaient; les deux mondes étaient son domaine. Comment croire qu'une pareille idole serait tout à coup renversée de son piédestal, qu'une industrie si achalandée perdrait en un jour sa clientèle? C'est ce qui arriva néanmoins; la révolution sévit contre le comédien, cet enfant gâté de l'art et de la fortune. Resté en face de bancs déserts et d'une caisse vide, il résigna l'empire, il entra dans la catégorie des dieux déchus. La vie des planches conduit à l'imprévoyance, et l'ombre des jours prospères ne s'étendit pas longtemps sur les mauvais jours. Le comédien connut la détresse; elle vint s'asseoir à son foyer.

Peut-être alors se souvint-il des défis jetés au destin et de tant de richesses dispersées aux vents. Ce fut un examen de

conscience où rien ne fut omis. Qui sait si le remords ne s'y mêla point? Le comédien n'avait-il pas abusé de tout, de sa santé et de son talent, du public et de lui-même? N'avait-il pas abondé dans cette veine du faux et du monstrueux qui fit du théâtre une école de perversité, et de l'art un instrument de désordre? N'avait-il pas dégradé la scène par des grincements de tabatière et des hoquets transposés? Ne s'était-il pas joué, dans un type célèbre, des instincts les plus sacrés, les plus dignes de respect? Non, de pareils excès ne restent point impunis. On ne saurait sacrifier à des effets violents sans essuyer, au jour de l'explosion, quelques atteintes de ces violences. C'est ce qui était arrivé. Les comptes se réglaient et embrassaient un passé onéreux. Tout ce théâtre de clinquant et d'oripeaux, ces verroteries que l'on offrait comme des pierres précieuses, ces cheveux dénoués où les doigts se promenaient en guise de peigne, ces attitudes de saule pleureur, ces premiers sujets vus de dos, ces tirades haletantes, ces imprécations empruntées au moyen âge comme le décor, ces spectacles où le bruit suppléait l'idée, et où le sifflet du machiniste remplaçait avec avantage les grandes passions du cœur, tout cet ensemble de formes véhémentes et de sentiments outrés ne pouvait pas demeurer sans châtiment, sans expiation. Il fallait que le comédien apprît, comme l'écrivain, que les arts ont leur dignité, et qu'ils se vengent tôt ou tard de ceux qui la méconnaissent. C'était une leçon : peut-on dire qu'elle fût imméritée?

Ainsi, dans toutes les branches, l'art portait la peine d'excès antérieurs : il était mis en demeure de rentrer dans des voies plus saines et plus vraies. Le malheur des temps avait fait justice de toutes les prétentions, de toutes les vanités. Des fronts altiers se courbaient devant la loi commune : plus d'un Homère était près de tendre la main. Le gouvernement compatit à ces souffrances et les secourut à sa façon. Pour les sculpteurs, il eut les statues en plein vent; pour les comédiens, il eut les représentations populaires. Nous jouîmes, pour notre argent, de ce spectacle gratuit, et il n'est pas sans intérêt d'en consigner ici le souvenir.

XXII

UNE REPRÉSENTATION POPULAIRE.

Aux jours de sa grandeur, Rome avait prononcé un mot qui causait à notre gouvernement de cruelles insomnies. Attentive aux besoins du peuple, elle les avait énergiquement résumés : Du pain et les jeux du cirque, disait-elle. C'était un programme simple et court, mais grand comme tout ce qui est simple, et fécond comme tout ce qui est court. Du pain et les jeux du cirque ! notre gouvernement en rêvait chaque nuit, entre deux insurrections. Il s'était dit qu'il ne resterait point au-dessous de Rome, et qu'il ne ferait pas pour le peuple moins que Rome n'avait fait. Malheureusement, en étudiant sous tous les aspects les termes du programme, il restait au dépourvu de la moitié. Il avait le pain ; il n'avait pas le cirque. C'était le désespoir des membres du gouvernement, et surtout de celui que l'imagination portait sur ses ailes :

— Si nous donnions des représentations populaires? s'écria-t-il un beau matin. Faute de cirque, on a des théâtres.

L'avis passa. Il fut convenu que l'on dompterait le peuple à l'aide de spectacles gratuits, qu'on le désarmerait par les chefs-d'œuvre de notre scène. Au contact du tendre Racine, la multitude ne pouvait que s'adoucir, et Molière agirait sur ses hypocondres dans un sens favorable à l'ordre public. Le gouvernement espérait retrouver ainsi des nuits tranquilles et des jours moins sombres. Le commerce des grands auteurs a tant de vertu! Rome avait eu le cirque, Paris aurait la tragédie; c'était le remède à petites doses. Il était impossible qu'un régime d'hémistiches bien appliqué, bien suivi, n'amenât pas dant l'état des masses un notable changement.

L'esprit de désordre ne pouvait résister à un traitement si héroïque.

— Va pour la tragédie, dirent les membres du gouvernement. Que désirons-nous, après tout? quelque chose de romain. Tout chemin mène à Rome.

Cette considération philosophique termina le début; dès le lendemain, la représentation populaire fut annoncée sur les murs de Paris. On dit, à la ronde, que, pour la première fois, nos maîtres de la scène allaient trouver leurs juges, et qu'à un auditoire blasé succéderait la fleur des intelligences primitives. Les illustres morts en tressailliraient d'aise dans leurs tombeaux. En même temps on ajoutait que les billets d'entrée se distribuaient aux diverses mairies, et qu'on avait eu le soin de répartir entre elles, d'une manière équitable, le nombre de places que la salle pouvait contenir. Ainsi le faubourg Saint-Marceau n'aurait rien à envier au faubourg du Roule, et dans ce système d'apaisement fondé sur la tragédie, les divers quartiers fourniraient un contingent égal de passions et participeraient au traitement d'une manière uniforme. On ne pouvait procéder ni avec plus de prudence ni avec plus de justice.

Un incident trompa ces sages calculs. Il existe à Paris une tribu qui vit du théâtre et en connaît parfaitement les détours. Elle se compose de marchands de lorgnettes et de contre-marques, auxquels se réunit, dans les grandes occasions, le double commerce des pastilles du sérail et des chaînes de sûreté. Ces vertueux spéculateurs constituent, en matière de spectacles, une force à laquelle rien ne résiste. Plus d'une fois on a voulu les briser. Prétention vaine! Cinq préfets de police y ont échoué. C'est dans les rangs de cette milice que se recrute le personnel de l'entreprise des succès, industrie digne de tous les respects, et qui confine à celle des lettres par tant de points. Ainsi le théâtre se trouve enlacé dans une organisation savante à laquelle il lui est difficile de se dérober. Prétoriens aux abords de la salle, janissaires sous le lustre, ces hommes semblent tenir dans leurs mains son existence et son repos. Ils s'identifient à ses misères et vivent

de sa prospérité. Ils ressemblent à ces cristallisations parasites qu'aucun effort humain ne saurait détacher de la masse où elles adhèrent.

Tel était le peuple promis aux représentations gratuites. Il se trouvait sur son terrain et n'entendait pas le céder sans combat. Quiconque a suivi de près ces brocanteurs en plein vent, a pu s'assurer des ressources qu'ils déploient en matière stratégique. C'est un talent voisin du génie. Aux allures d'un homme, ils devinent s'il désire un billet de spectacle et quel prix il y mettra. L'état du ciel, la composition de l'affiche, tout limite et modifie leurs prétentions. N'ayez pas peur qu'ils fassent grâce à qui porte un bouton en brillant! Ils pénètrent jusque dans ses entrailles pour y lire son dernier mot, et ne se relâchent que de ce qu'ils ne peuvent victorieusement défendre.

C'est à ces vétérans du péristyle que le véritable peuple avait à disputer ses entrées de faveur. Le résultat ne pouvait être douteux. Dans toutes les mairies s'organisa un système d'embûches qui fit tomber la plus grande partie des billets gratuits entre les mains des spéculateurs. Noms supposés, substitutions de personnes, rien ne leur coûta pour arriver à leurs fins. Le point d'honneur s'en mêlait; ils voulaient rester maîtres de leur domaine. Ainsi le gouvernement manquait son but. Ce peuple qu'il espérait captiver par les prestiges de la tragédie était un mélange de marchands de contre-marques et de pastilles du sérail. La seule littérature à laquelle ils fussent sensibles était celle des lorgnettes et des chaînes de sûreté. Leurs vues ne se portaient point au delà. C'était un véritable échec pour les hommes d'Etat qui avaient rêvé l'équivalent des jeux du cirque, et une rude atteinte portée à leur programme.

Je ne parle pas de cette circonstance par ouï-dire et sur un simple bruit. Le hasard m'en fit acquérir la preuve personnelle. Nous passions un soir, Oscar et moi, dans la rue Richelieu, sans dessein arrêté et en curieux. Il y avait foule aux abords du théâtre ; nous allâmes aux enquêtes : c'était un spectacle gratuit :

— Viens voir l'entrée, me dit le peintre. La pièce qui se joue au dehors vaut mieux que celle qu'on représente au dedans. Viens, Jérôme.

— Tant de blouses?

— C'est le plaisant! Ils s'administrent des poussées à démolir les murs. Viens donc.

J'allais le suivre, lorsqu'un tiers survint. C'était un homme sur le retour, exhalant une odeur infecte où dominaient le rhum et le tabac, et accommodant le français à la façon des juifs d'Allemagne :

— Monsir, disait-il, un pillet de sbegdâcle! un pon pillet!

Ce dialecte avait un tel cachet d'originalité que je n'y démêlai rien d'intelligible :

— Qu'est-ce donc? lui répondis-je, et pourquoi m'arrêtez-vous en chemin?

— Un pon pillet, monsir, un pon pillet, répéta-t-il en m'inondant de vapeurs malsaines. Un tézième loche dé vasse!

Je compris, avec un violent effort, qu'il m'offrait des deuxièmes loges de face. Un coupon jaune qu'il avait à la main me favorisa beaucoup dans cette interprétation.

— Qu'est-ce à dire? m'écriai-je. Il s'agit de représentations gratuites, et l'on vend des billets sur le pavé? Voilà qui est curieux.

— Oh! voui, monsir, pien qirieux, reprit l'Allemand en s'emparant de mon dernier mot. Pien qirieux, mein gott! La coufernment brofissoire et zon vamille?

Je commençais à m'y reconnaître. Cet homme me proposait en spectacle le gouvernement provisoire et sa famille. La proposition n'eût rien perdu à ne point passer par sa bouche, car elle infectait. Je me détournai avec dégoût et allais quitter la partie, lorsqu'un jeune homme arriva, svelte, élégant, le jonc en main, la lèvre ornée de petites moustaches. Administrer un royal coup de poing sur l'épaule de notre interlocuteur, et lui faire exécuter deux pirouettes sur lui-même, fut l'affaire d'un instant.

— File, Isaac! ajouta-t-il d'une voix de maître.

L'Allemand vida les lieux en homme dressé à cet exercice; après quoi le nouveau venu tira de sa poche un portefeuille de maroquin:

— Voici, messieurs, dit-il; il y a là de quoi vous arranger. Prenez, choisissez.

Le portefeuille renfermait des coupons de toute couleur, verts, jaunes, bleus. Le jeune homme les faisait papilloter entre ses doigts avec une grâce et une aisance incomparables.

— Ces messieurs veulent-ils des galeries? j'en ai. Des premières de côté? j'en ai. Des balcons? des baignoires? j'ai de tout cela. Mais qu'on se presse? l'article est au feu.

Tout en poursuivant ce dialogue avec nous, le jeune industriel surveillait du regard toutes les avenues et détachait quelques avis à l'adresse de ses lieuteuants.

— Attention, Michel! le trottoir à gauche! il y a là une mine de clients. Et toi, Joseph, vite sur la chaussée, voici une voiture de remise. Offre des loges de face.

C'était plaisir de voir comme ce garçon se multipliait et suffisait à tout. Un général d'armée n'a pas le coup d'œil plus sûr, le geste plus bref, le commandement plus rapide. Il nous tenait en arrêt comme une proie qui ne pouvait lui échapper. Jamais je ne vis tant de confiance éclater dans le maintien. Nous hésitions encore, que déjà pour lui c'était une affaire conclue:

— Je vois ce qu'il faut à ces messieurs, nous dit-il: deux stalles d'orchestre et numérotées; 66 et 68, voilà; à deux pas du gouvernement provisoire. Dix francs par stalle; en tout vingt francs. C'est donné. J'ai vendu les pareilles quatre-vingts francs à un Anglais. Tout l'Hôtel de ville y sera; les dames du gouvernement honorent les premières loges de leur présence. Numéros 66 et 68, ce qu'il y a de mieux, des stalles à souhait. Enlevé.

Pas moyen de résister à cet homme; d'une main il introduisait les deux coupons dans notre poche; de l'autre il ré-

clamait le prix du marché. C'était de la violence; nous y cédâmes en riant.

La salle offrait le plus étrange coup d'œil. Sur quelque point que se portât le regard, on n'apercevait qu'une immense couronne de blouses. C'était le vêtement en faveur; il tenait dans la cour nouvelle la place que l'habit français occupait dans l'ancienne cour. On m'assura que plusieurs de ces blouses cachaient du linge fin et des bottes vernies. Je le crois sans peine. Il est des gens qui vont vers le succès et qui ont un penchant invincible pour les partis qui triomphent. Néanmoins, dans l'ensemble, le marchand de contre-marques dominait. Il occupait les places qu'il n'avait pu vendre, comme le détaillant dévore ses rebuts de magasin. C'est sur ce public que le gouvernement poursuivait ses expériences; c'est sur lui qu'il voulait essayer la puissance des grands tragiques.

La représentation suivit son cours au milieu d'incidents variés et romanesques. Cet auditoire d'artisans eut des manières de troubadour. Il se prodigua vis-à-vis du gouvernement en témoignages d'approbation, demanda la *Marseillaise* à tout propos, et n'établit pas entre le parterre et le paradis un cours suivi de dialogues. Une pièce de circonstance lui fut offerte; il eût pu dormir, il eût pu bâiller; il s'abstint de ces deux genres de manifestation. On lui adressa à brûle-pourpoint des compliments excessifs jusqu'à l'injure; il ne sourcilla pas. La flatterie glissait sur lui comme le dénigrement. Il se montra admirable en toute chose. Il est vrai que la salle comptait bien des athlètes vieillis sous les feux du lustre et dont le cœur était inaccessible à l'émotion. Ils avaient assisté, dans la même enceinte, aux combats orageux de l'art, et de ces souvenirs ils s'étaient composé à leur usage une philosophie voisine du stoïcisme.

Cependant il y eut, même pour ces caractères de bronze, un moment d'épreuve, c'est celui où la tragédienne s'avança vers la rampe, un drapeau tricolore à la main. Elle avait une manière de comprendre et de chanter l'hymne républicain qui entraînait et révoltait les âmes. On eût dit le rugissement de

la lionne quand elle pousse le mâle au combat. Cet accent n'était pas de notre époque; rien n'en motivait l'énergie et la férocité. Il respirait la vengeance; où était l'injure à venger? Il respirait la conquête; où était le sol à conquérir? Même comme étude d'artiste, l'effet en aurait dû être plus mesuré, plus contenu. Cet effet était grand néanmoins, et personne dans la salle n'y échappait. Sous l'éclair de ce regard, sous la puissance de cette voix, un frémissement sourd parcourait les bancs et n'était interrompu que par une acclamation universelle. L'enthousiasme se soutenait ainsi jusqu'au dernier couplet, qui formait à lui seul une scène et un tableau.

La tragédienne venait de l'achever, quand un dénoûment imprévu attira l'attention de la salle. De l'un des côtés de l'orchestre, venait de se détacher un ouvrier en blouse porteur d'un énorme bouquet de fleurs rares et choisies. Jeune et agile, il franchit la rampe d'un bond et marcha vers l'actrice troublée et surprise. Arrivé près d'elle, il mit un genou en terre, comme eût pu faire un chevalier, et lui présenta son tribut parfumé aux applaudissements de l'assistance. Au bouquet était attaché un billet, et, bon gré, mal gré, il fallut que le régisseur vînt en donner lecture. C'était un acrostiche; voici ce qu'il disait :

R eine de l'empire tragique,
A vous ce don de l'ouvrier ;
C harmez-nous par votre art magique;
H éroïne au royal cimier,
E t chantez d'un accent guerrier
L 'hymne ardent de la République.

— Bravo! s'écrièrent mille voix.

— Pas mal pour un ouvrier! dirent les membres du gouvernement.

L'auteur de cet incident avait quitté la scène comme il l'avait abordée, c'est-à-dire en franchissant la rampe et en passant sur le corps des instruments à vent. Dans ce second trajet, son visage mieux éclairé me frappa. Je craignais de

me tromper, d'être le jouet d'un souvenir confus; au témoignage de mes yeux je voulus joindre celui d'Oscar :

— Ne le reconnais-tu pas? lui dis-je.

— En effet, j'ai un soupçon vague, reprit le peintre. J'ai vu cette figure quelque part. Mais dire où...

— Décidément, c'est lui, Oscar, c'est notre homme; plus de doute à présent!

— Quel homme?

— Notre marchand! celui des coupons d'orchestre.

— Tu as, ma foi, raison; c'est bien lui. Où diable la galanterie va-t-elle se nicher?

Je n'écoutais plus Oscar; mon attention s'était portée ailleurs. Le héros de l'incident avait repris sa place à l'orchestre, et un groupe d'amis l'entourait.

— Diable de Mitouflet! disait l'un d'eux, y a-t-il mis de la grâce!

— N'est-ce pas, fiston, que c'était filé un peu proprement?

— En troubadour, en vrai troubadour! On dirait que tu n'as fait que ça toute ta vie.

— Et le bouquet, donc? reprit un autre interlocuteur. Voilà qui est d'un genre un peu cossu! Plus que ça de tubéreuses! merci!

— Des tubéreuses, fiston! pour qui me prends-tu? Pour un étudiant? Toutes fleurs de serre, mon petit, et des noms latins! Ah bien! oui, des tubéreuses! Pourquoi pas des coquelicots?

Le groupe poussa de joyeux rires et se dissipa. La salle se vidait peu à peu; le gouvernement avait regagné ses carrosses. Sans doute la nuit fut plus calme et des songes riants visitèrent son chevet. Le peuple évidemment s'accoutumait au commerce des grands auteurs, et son caractère ne pouvait que gagner à ce contact. Encore quelques représentations gratuites, et cette éducation s'achevait; il arrivait par l'hémistiche au perfectionnement absolu. Heureux peuple! On le comblait de pain et de tragédies! Que pouvait-il désirer de plus?

XXIII

LES MAINS CACHÉES.

Il est temps que je fasse un retour sur moi-même et dire quelle était, au milieu de ce chaos, la situation de mon esprit.

Je l'avoue, le spectacle déroulé sous mes yeux trompait tous mes calculs et sapait par la base l'édifice de mes illusions. Une foi moins robuste que la mienne y eût succombé. C'était mon rêve pris au rebours. A voir de près les choses, je sentais mon âme se briser de douleur. Tous les reproches que nous avions faits à la monarchie, on pouvait désormais les retourner contre nous. Il n'en était point que nous n'eussions pris à tâche d'encourir. Les mêmes abus se reproduisaient obstinément comme ces plantes parasites qui trompent les mains les plus vigilantes. L'intrigue, que l'on voulait bannir du gouvernement, s'y était seulement déplacée. Avec d'autres noms, c'étaient les mêmes errements. Elle descendait plus bas, et n'en était pour cela ni plus décente ni plus légitime.

L'esprit humain est-il donc destiné à s'agiter dans le même cercle, et ne serons-nous conséquents que dans nos inconséquences? Nous avions blâmé la mendicité organisée autour des fonctions publiques, et jamais cette mendicité ne s'était produite avec plus d'ensemble et plus d'impudeur. Nous avions attaqué, et à juste titre, ces envahissements de famille qui s'exécutaient à l'abri d'un nom illustre et tendaient à faire de la France un territoire conquis. Ces usurpations n'avaient point cessé, et quelques chefs de race disposaient encore des emplois comme d'autant de fiefs en faveur des membres de leur maison. Nous avions chargé d'anathèmes les gouvernements qui usaient de la menace ou de la faveur pour peser sur la conscience publique, et portaient

atteinte à la liberté des choix. Ces procédés étaient toujours les mêmes, et jamais l'influence du pouvoir ne s'était exercée d'une manière plus apparente et plus éhontée. Nous avions reproché aux employés d'un ordre supérieur d'avoir un pied dans leurs fonctions et un autre dans le parlement, et plus d'un s'obstinait à garder une situation qui ne convient guère qu'au colosse de Rhodes. Nous avions demandé aux gardiens du Trésor des exposés sincères et un équilibre sérieux, et nous en étions réduits à attendre encore ces deux garanties financières. Nous avions, par un décret, interdit la sollicitation aux représentants, et pour la plupart ce décret demeurait une lettre morte. Ainsi, sauf quelques noms, rien n'était changé; les mœurs avaient été plus fortes que les institutions. Nous avions la République, nous n'avions pas les sentiments républicains.

Aussi éprouvai-je un découragement profond à l'aspect de ce qui se passait dans les régions politiques; involontairement j'en détournai le regard. La moitié de mon rêve était détruite; il n'en restait que l'autre moitié : c'était mon idéal de société, à laquelle j'ajoutai de loin en loin quelque perfectionnement nouveau. Tout ce que je voyais, tout ce que j'entendais, justifiait un peu de circonspection dans cette poursuite. Mille plans de réforme étaient offerts au public, et à chacun de ces plans correspondait une secte qui s'en servait d'enjeu pour tenter le hasard. Une fois engagée elle ne reculait plus. Au début, le ton était mesuré ; on sondait le terrain. Plus tard, l'aigreur s'en mêlait; le langage était celui de gens qui sont las d'attendre. Enfin les blessures de l'orgueil achevaient ce que l'impatience avait commencé, et la secte entrait à pleines voiles dans les eaux de la violence et de la colère. Ainsi animée, elle ne voyait dans la résistance de l'opinion qu'un embarras, et dans la société qu'un obstacle. Les ruines ne l'effrayaient pas : elle espérait bâtir à nouveaux frais et fournir les matériaux. Elle croyait à son règne prochain : il y a toujours quelque conscience au fond de la vanité. De ce mélange de jactance et de ferveur, d'espérances et de mécomptes, naissait peu à peu une haine

sourde et sauvage, qu'animaient une pensée et un désir de destruction.

Pourquoi me serais-je engagé dans cette mêlée? Aucun de ces drapeaux n'était le mien; je ne me ralliais à aucun de ces symboles. Il était facile de voir à quels abîmes couraient ces sectes, et quels malheureux elles y entraînaient. Entre elles, rien de commun, si ce n'est la soif de détruire. Triomphantes aujourd'hui, elles se fractionneraient demain pour se livrer bataille, et s'anéantiraient l'une l'autre dans le choc des rivalités. D'accord pour renverser, elles se divisaient sur ce qu'elles allaient mettre en place; c'est-à-dire qu'à une guerre civile succéderaient à l'instant, en cas de succès, cinq guerres civiles d'autant plus affreuses qu'elles seraient sans motif appréciable et sans issue possible. Oh! les sectes! les sectes! jamais fléau plus grand ne pesa sur la terre. Elles sont sans bonne foi comme sans pitié, sans pudeur comme sans entrailles. Chacune d'elles avait un organe, distribué par milliers sur la voie publique, et qu'animait le souffle des plus mauvaises passions. Tous les matins, ce poison était versé à la foule, qui y puisait une sorte d'ivresse. Parmi ces sectaires, il en était un qui élevait l'outrage jusqu'au ciel, et se répandait en impurs blasphèmes.

— Je suis l'égal de Dieu, disait-il dans son égarement. Je suis le chef de la création! Dieu, esprit menteur, ton règne est fini. Jusqu'ici j'ai eu pour toi quelques égards, il fallait ménager les vieilles femmes et les bonnes d'enfants. Mais, à partir d'aujourd'hui, toute relation cesse entre nous. Je suis très-décidé à rompre; nous réglerons nos comptes avant peu. Tu es trop vieux; il faut à la terre du nouveau. Je me charge d'établir devant le public cette thèse en douze points.

Si ce n'étaient pas les paroles expresses de l'impie, c'en était du moins le sens. Je les atténue plus que je ne les exagère. Un pareil langage n'était pas celui d'un homme qui jouit de toute sa liberté d'esprit : il devait manquer dans quelque hospice un pensionnaire qui avait trompé la surveillance. C'était le cas d'y ramener celui qui parlait ainsi du ciel, et qui ne le prenait pas avec la terre sur un ton moins

cavalier. A ses yeux, la propriété était une infâme, et quand il rencontrait un propriétaire sur son chemin, il fallait voir comme il le redressait :

— Ah ! te voilà, lui disait-il. Te voilà, vil criminel ! Viens ici que je te caresse les épaules ! Ah ! tu es propriétaire, et tu oses l'avouer ! Tu ne connais donc pas les corrections que j'ai infligées aux propriétaires? Gardez-vous bien, flibustiers, vous n'avez pas affaire à un manchot. Je vous réserve des lessives où je ferai entrer du bleu à vous décorer les omoplates. Ah ! oui, vraiment ! vous croyez qu'on vous laissera piocher en toute liberté, greffer vos arbres, faucher vos prés, pousser vos charrues, écheniller vos vergers, manier la houe et le râteau à souhait ! Merci ! Vous nous la baillez belle. Videz-moi les lieux, tas de fainéants et de sans cœur ! Voici un citoyen qui passe, un être pétri de grâces, qui culotte les pipes comme pas un, et prend ses côtes au long avec une volupté incomparable. Eh bien ! c'est ce mortel qui va vous enseigner vos devoirs. N'ayez pas peur qu'il ait l'envie de se déclarer propriétaire. Lui propriétaire ! vous ne le connaissez pas. Il mangera les pêches de votre verger, les côtelettes de vos étables, le pain de vos huches, les légumes de votre jardin, les fromages de vos laiteries, le miel de vos rayons, le tout avec un appétit digne des âges antiques. Mais pour se dire propriétaire, jamais ! il ne se laissera point déshonorer par un substantif pareil. Propriétaire, lui ! il est bien trop fier pour cela.

Chez aucun sectaire, les systèmes n'atteignaient ce degré de violence. Il en était même qui affectaient de garder plus de mesure et de se renfermer dans un langage patelin. Ce n'était ni les moins opiniâtres ni les moins dangereux. Voyez celui-ci ! Ne dirait-on pas, à ce vêtement négligé, à cette chevelure inculte, un de ces moines espagnols que Ribeira anima sous son pinceau? Il croise les bras sur sa poitrine. et leur imprime ensuite un mouvement circulaire, comme s'il avait à fendre les flots écumants. Son œil inspiré va chercher au ciel la vérité absente :

— Citoyens, dit-il, il faut que je vous exprime ce que j'ai

sur le cœur. Les misères qui se pressent autour de nous, à nos portes, sont si grandes, que je ne puis me remettre du coup que j'en ai ressenti. Consultez les médecins, consultez les psychologues; ils vous diront si l'âme humaine peut suffire à de telles émotions. Non, citoyens, l'âme humaine n'y saurait suffire, les psychologues vous le diront. Figurez-vous que sur trente-cinq millions d'âmes dont se compose la grande famille française, il y en a un million à peine qui mange de la viande d'une façon régulière. Consultez les hommes de l'art; ils vous diront si la viande que consomment les opulents profite à l'estomac des pauvres. L'âme humaine peut répondre à ces questions. Il en résulte que trente-quatre millions d'âmes ne mangent pas de viande, et que huit millions au plus mangent du pain. Consultez les physiologistes, consultez les médecins; ils vous diront si c'est là un régime satisfaisant. L'âme humaine n'y résisterait pas. Songez-y donc! Descendez dans vos entrailles d'être humain, d'être social, et demandez-vous pourquoi vos frères, pourvus des mêmes organes que vous, jouets comme vous du monde sensible, n'auraient pas, pour lutter contre le besoin, les mêmes ressources que vous, comme ils ont les mêmes facultés. Consultez les psychologues, et ils vous diront si c'est un régime de justice. Sur trente-cinq millions d'âmes, un seul million participe à une nourriture substantielle; c'est-à-dire, citoyens, que ce sont là des outrages au droit naturel, contre lesquels la conscience antique s'est toujours révoltée. Consultez les médecins, consultez les physiologistes; ils vous diront si l'âme humaine.

. . . .

. . . .

Il convient de s'arrêter ici; ce discours est de ceux qui ne finissent pas. Il a deux pages, il pourrait en avoir vingt, il pourrait en avoir cent. C'était un procédé particulier à l'auteur : jamais il n'avait fini un discours ni un livre. Il n'a point pris de brevet pour cela. Et quels airs bénins! quelle peau de brebis! Prenez garde! les griffes ne sont pas loin! Homélies, soit; mais c'est du fiel qu'elles distillent! Toujours le pauvre en présence du riche, toujours ce redoutable rap-

prochement ! Les uns mangent, les autres ne mangent pas! Pourquoi ce contraste? C'est ainsi que s'amassent dans les cœurs des réservoirs de colère.

Chez d'autres sectaires, le style était plus magistral, l'appel plus direct. On conseillait la révolte de la manière la plus explicite, la plus formelle :

— Peuple, lui disait-on, un problème s'agite. On se demande si, par l'exercice de tes droits, tu t'es dessaisi de la souveraineté, ou si cette souveraineté réside en toi, avec toute sa vertu, toute sa force, toute son étendue? D'une question ainsi posée, c'est le second terme qui est le vrai, c'est le premier qui est le faux. Tu es toujours, et en toute chose, le seul souverain, le seul juge des limites de ta souveraineté. Ce caractère est inaliénable; il ne dépend pas de toi de le laisser prescrire. Ce caractère est universel, et à quoi qu'il s'applique, il domine tout. Tu es souverain; pénètre-toi bien de ce mot, qui implique un droit absolu. Ni le temps, ni l'espace ne le limitent. Ce que tu donnes, tu peux le retirer; ce que tu délègues, tu peux le reprendre. La souveraineté a cette valeur, ou elle n'est rien. Être souverain trois jours en un an, quelle dérision! Qui donc oserait dire que cette part est celle du peuple, et que des barricades arrosées de son sang il n'est sorti que ce pouvoir précaire épuisé presque aussitôt qu'exercé? Qui donc essayerait de réduire sa souveraineté à l'exercice illusoire de son droit de suffrage? Peuple, souviens-toi que tu es le souverain, et agis comme tel! Tu ne peux pas laisser amoindrir en tes mains la puissance que tu tiens de la victoire. Si on discute, parle; si on résiste, frappe. Il n'y a pas pour toi deux manières de procéder. Puisque tu es fort, il faut que tu restes le fort. Puisque tu es le maître, il faut que tout ploie devant ta volonté. Une majorité de surprise ne t'enchaîne pas; tu la respectes, tu la brises à ton gré. Au besoin tu fais de grands exemples, et à cette majorité, produit de l'intrigue et du hasard, tu substitues une force bien plus éclatante, bien plus radieuse, celle de l'unanimité.

Sous des termes ornés, c'était là un acte de révolte contre

les pouvoirs issus du suffrage universel. Chaque jour des protestations pareilles s'échappaient de plumes plus obscures. Il s'y mêlait des torrents d'invectives ou de sombres pronostics : chacun se croyait en droit de prodiguer l'insulte à des idoles désarmées. Toutes les sectes agissaient à la fois, et les clubs recrutaient leurs soldats. C'était une conspiration immense, poursuivie impunément et à la face du soleil. Il était impossible que le gouvernement l'ignorât; on ne cherchait même pas un abri dans le mystère. La question des prises d'armes se débattait ouvertement au sein des clubs, et à peine, dans les cas graves, avait-on recours au huis-clos. Personne ne semblait douter que ce pouvoir sans racines ne disparût devant le premier souffle de l'opinion, et qu'il ne s'élevât sur ses débris une initiative en harmonie avec les instincts du siècle et les tressaillements de l'humanité.

Les sectaires triomphaient; c'était leur heure, leur jour. Ils avaient semé le vent, ils recueillaient la tempête. Toutes les idées malsaines qu'ils avaient jetées çà et là, un peu au hasard, venaient de germer à la fois, et ils se promettaient bien de surveiller la moisson. En hommes prudents, ils ne se livraient pas; toute chance leur répugnait. Ils laissaient aux autres les émotions du combat, et se réservaient celles de la victoire. Ils menaient la partie et cachaient la main. Leur rôle était celui des dieux d'Homère, qu'un nuage dérobe à propos et tient en réserve jusqu'au dénoûment. En attendant, ils jetaient des aliments nouveaux dans cette ardente fournaise où bouillonnaient les laves populaires. A des grondements sourds, aux langues de flammes qui s'échappaient du foyer, on pouvait suivre les progrès intérieurs et prévoir le jour où, brisant son enveloppe, ce cratère verserait dans la ville sa pluie de cendre et ses rivières de feu.

XXIV

LES INSTRUMENTS.

Nous venons de voir la main ; passons aux instruments. Il n'y en avait qu'un seul de sérieux; c'était l'atelier national, foyer de toutes les manifestations et de tous les désordres. S'il est vrai qu'on eût à dessein constitué cette armée de prétoriens afin de maintenir dans les esprits une agitation salutaire, il faut avouer que l'attente avait été dépassée et la faute suivie d'un prompt châtiment. C'est surtout pour le gouvernement que cette cohue d'ouvriers fut un embarras et un péril : on ne saurait mieux appliquer l'image d'une épée toujours menaçante.

Les clubs avaient là des alliés naturels, et chacun d'eux s'y était ménagé de précieuses affiliations. Pas de mouvement sur le pavé, dans lequel l'atelier national ne jouât un rôle; et il ne s'en cachait guère, en vérité. Il arrivait drapeau en tête, comme eût pu le faire un corps régulier, et troublait l'ordre avec une confiance que donne seule l'impunité. Les sectes sociales exerçaient aussi de grands ravages parmi ces ouvriers enrégimentés. Nulle part on n'avait plus de soif du chimérique et de l'impossible. Nulle part on ne prenait tant au sérieux ces républiques imaginaires, pleines de ruisseaux de lait, ou ces dictatures violentes qui préludaient par la spoliation.

Depuis quelques jours, il était question d'une prise d'armes, et les ateliers nationaux s'en préoccupaient vivement. Mais, au sein des ateliers, personne n'y songeait avec plus d'ardeur que notre ancienne connaissance le Percheron. Attaché au chantier de la porte Maillot, un matin, il prit à part le Comtois, et l'entraînant dans un fourré du bois de Boulogne :

— Mon fils, lui dit-il, j'ai une grande nouvelle à t'annoncer. Mais viens plus loin : j'aperçois un garde au bout de l'avenue.

— Plus loin, à quoi bon? répondit l'Hercule, se refusant à changer de place.

Tout effort pour l'ébranler eût été superflu : un roc a moins de solidité. Le Percheron se résigna.

— Victoire, dit-il, c'est décidé.

— Quoi donc? dit l'athlète.

— Ah! tu en es là! M'est avis qu'il faut te mâcher les mots. Eh bien! on s'insurge! Y es-tu, maintenant?

— Vrai? répondit le robuste ouvrier sans en être ébranlé. On s'insurge, et quand cela?

— Lundi, ajouta le Percheron en étouffant sa voix. Et motus.

— N'aie pas peur! Ah! c'est pour lundi, poursuivit l'Hercule en secouant philosophiquement la tête. Ça va bien. Allons faire du caillou.

— Déjà, Comtois? que tu es donc pressé! Écoute, vieux, on fait fond sur toi.

— A la bonne heure!

— Il y aura des portes à enfoncer! et des solides!

— On verra, répondit l'athlète avec un profond sentiment de confiance. Ah ça, Percheron, si j'enfonce, encore faut-il savoir pourquoi. En as-tu une idée?

— Si je l'ai! Y serais-je sans cela? Voici, Comtois. Le gouvernement manque à tous ses devoirs; il n'y a plus moyen de tolérer la chose. C'est déjà la quinzième fois que les ateliers nationaux lui ont pardonné. Pour lors, ça va de fièvre en chaud mal. On a été trop bon pour eux. Je le disais dès février; on nous sert des gants jaunes, ils nous perdront. Faut tout de suite les confier à la Seine. On n'a pas voulu m'écouter : voilà. Aujourd'hui ils sont à démolir. Il en cuira peut-être, tandis qu'en février ça allait comme de cire. La Seine s'en serait chargée avec plaisir.

— Tu crois, Percheron?

— Oui, Comtois; mais n'importe; c'est à reprendre : il en coûtera ce qu'il en coûtera. On ne peut plus garder cette drogue de gouvernement; faut en purger le pays. D'abord, moi, il y a là dedans un homme qui ne m'a jamais convenu.

— Et lequel?

— Un petit gros; assez louche. Et puis un nez! De ma vie je n'ai vu un nez comme celui-là! c'en est humiliant!

— Adjugé! Percheron, le nez y passera. Maintenant, viens faire du caillou.

— Est-il tannant avec son caillou! Ton bon sens, Comtois! Du caillou la semaine qu'on s'insurge! c'est bien d'autres cailloux que nous allons manier si la chose réussit! Tu verras, mon fils, tu verras! J'ai là un plan, ajouta-t-il en se frappant le front avec un geste expressif.

— Tiens, c'est juste, dit le colosse après s'être adossé à un tilleul qui fléchissait sous son poids! Je vois bien ceux qu'on démolit; mais les autres?

— Les autres! s'écria le Percheron, dont l'œil pétillait; ah! tu veux les connaître, les autres?

— Je n'y serais point indifférent, répondit le Comtois sans se départir de sa tranquillité; puisque j'aide à démolir, c'est bien le moins que je sache ce que je fais.

— Curieux!

— C'est comme ça, Percheron.

— Attention, Comtois, reprit l'ouvrier en jetant à droite et à gauche des regards soupçonneux, tu vas tout savoir. Seulement, n'en parle à âme qui vive!

— N'aie pas peur.

— Nous ne sommes que six dans les brigades à connaître le fin du fin. Tu es le septième.

— C'est comme si tu le déposais dans un tombeau, Percheron.

— A la bonne heure, Comtois! Eh bien! tu sauras qu'on a traité avec nous. Il faut se tenir ferme, mon garçon, et ne pas se laisser peloter comme en février. C'est moi qui conduis l'affaire, et ne va pss nous vendre comme tu fais toujours!

— Par exemple! dit le colosse.

— Pas volontairement, mon fils, qui ne le sait? mais tu es bon! tu es facile, et l'on te joue. Ainsi, cette fois, j'ai carte blanche, n'est-ce pas?

— Carte blanche, soit!

— Tu n'y perdras rien, Comtois. Figure-toi qu'ils sont déjà venus sept ou huit au chantier; des messieurs bien couverts, bonne tenue, gants frais, enfin très-bien. On s'est abouché, on a causé. Sais-tu ce qu'ils nous ont offert tout de suite, là, du premier mot?

— Non!

— Un sort à la campagne, rien que ça. En bon air! une vie de seigneur!

— Ça me va, Percheron, s'écria le Comtois arraché à son impassibilité ordinaire. La campagne! c'est mon rêve de tout temps. J'accepte, vois-tu?

— Voilà bien comme tu es, mon garçon! Qu'est-ce que je te disais tout à l'heure? Tu ne sais pas résister. Pour un rien tu te rends.

— C'est qu'il fait si bon à la campagne, Percheron!

— On nous offrira mieux, mon fils! Où as-tu vu les gens dire tout de suite leur dernier mot? Ils se réservent, ils finassent. Voyons-les venir.

— Une campagne, juge donc, moi qui en raffole!

— Ah! pour ça, faut être juste, Comtois, il paraît qu'il n'y manquerait rien. Ils arrangent les choses le mieux du monde, ces messieurs. Il y a abondance de tout, des eaux magnifiques, un parc superbe, de belles constructions. Il y a du bétail, il y a des pouliches, il y a des cygnes sur les étangs. Enfin une véritable vie de seigneur.

— Ne me dis plus rien, Percheron, ou je vais me vendre.

— Ah ça, crois-tu, par hasard, Comtois, qu'en retour, nous ne leur donnions rien à ces messieurs en habit noir? Un gouvernement comme celui-ci! Un pays comme la France! Nous autres du peuple, nous sommes de vrais moutons. Voici deux fois que nous gagnons le gros lot à la loterie des émeutes, et que nous en est-il revenu? Une misère plus grande. Quand j'y pense, ça me butte, vois-tu, ça me jette hors des gonds. Je ferais quelque esclandre si je ne me retenais. Mais cette fois ça tournera autrement: j'aurai l'œil à la victoire. Il faudra compter avec moi, et je compterai serré.

— Tu feras bien, Percheron.

— Primo, d'abord, point de gants jaunes, point de bottes vernies; condition de rigueur. Les bottes vernies et les gants jaunes, c'est la mort aux révolutions. Secundo, ensuite, quarante-huit heures au peuple; mais, là, bien franches, et sans qu'aucun habit y vienne faire ses embarras. Par exemple, Comtois, un homme comme toi, un carré, un puissant, est-ce qu'il ne serait pas bien placé à la guerre?

— Ah! Percheron, ne me raille pas.

— Je ne te raille en aucune façon. Tu as l'étoffe de la chose. Je voudrais te voir avec les broderies et le chapeau monté. La belle figure que tu ferais là-dessous! Est-ce que tu crois, par hasard, qu'il y en ait beaucoup dans la troupe qui aient des épaules comme les tiennes et des voix de commandement d'une qualité aussi rare? Que diable! Comtois, il ne faut point être comme ça. Ce n'est pas le frac qui fait l'homme, mais la nature. Et mets-toi dans la tête que lorsqu'on est fabriqué dans ton genre, on est bien placé partout. Ainsi, voilà qui est entendu, tu seras chargé de la guerre.

— Tu y tiens!

— Sans doute, j'y tiens; tu fais partie de ma combinaison. Ah! tu t'imagines que j'irai encore m'exposer à des jeux malsains sans y être intéressé pour mon propre compte? Je vise aux finances, Comtois, et j'y arriverai. J'y arriverai comme tu arriveras à la guerre.

— Puisque tu le veux, Percheron.

— Que de bien nous allons faire, Comtois! Que la France va être fortunée! Plus d'exploitation de l'homme par l'homme; c'est la première réforme à introduire dans nos lois. Étions-nous exploités! L'étions-nous! Mais cela va cesser. Plus de salaires! A bas les salaires! C'est trop humiliant! Il n'y aura plus que des associés sur le beau sol de France.

— Comme pour le caillou, dit mélancoliquement l'athlète.

— Un ouvrier, reprit le Percheron, aura toujours vingt-cinq francs dans sa poche; l'État les lui garantit. C'est au plus juste, il n'y a pas à marchander. L'ouvrier aura un palais pour ses vieux jours, situé dans un canton salubre. Il pourra jouir du spectacle de la nature et du parfum des fleurs.

Ce n'est pas les fracs qui feront jamais cela. Avant d'arriver, les fracs promettent monts et merveilles : l'ouvrier aura ceci, l'ouvrier aura cela. Ils n'ont pas la bouche assez grande pour dire tout ce qu'ils feront pour lui. Une fois nommés, adieu les promesses, adieu les bienfaits. Ils nous faussent abominablement compagnie. Ainsi, plus de fracs, c'est entendu. Comtois, rien de tel que de traiter ses affaires soi-même. Je me charge du sort de l'ouvrier, et tu verras ce que j'en ferai. Il aura le couvert assuré et tout ce qui s'ensuit. Devant les tribunaux, il aura toujours raison. Dans les grandes cérémonies, c'est lui qui aura le pas. Il faut donner une leçon aux bourgeois. Le bourgeois a assez fait e fendant, c'est au tour de l'ouvrier.

— Mais personne ne voudra plus être bourgeois alors.

— Quand cela serait, Comtois ? vois donc le beau mal ! Qu'est-ce que le bourgeois, après tout ? un champignon malsain ; une société sans bourgeois n'en serait pas plus malade. Pourquoi sont-ils là, dis-le-moi ? pour pomper notre substance, pour s'engraisser de nos sueurs. C'est assez connu qu'ils n'ont pas d'autre emploi, et celui de monter leur garde. Il n'y en aurait plus demain, que les choses n'en marcheraient ni plus ni moins que d'habitude. Le bourgeois n'est qu'un parasite, on lit cela dans tous les papiers.

— Il est sûr et certain, dit sentencieusement le colosse, qu'on s'en passerait au caillou.

— Et le riche, voilà un préjugé ! Aussi, comme je le supprime ! Oh ! là-dessus, vois-tu, je serai de fer. Plus de riches ! Plus de riches ! Et tant qu'il y en aura un, il n'y aura rien de fait. C'est notre plaie que les riches, Comtois. Les papiers publics nous le disent assez. Tout homme qui aura plus de cent francs chez lui sera fusillé ; il faut des mesures de rigueur. Cent francs, c'est encore un joli denier. Et plus de beaux meubles, entendons-nous !

— Bien ! Et les ébénistes, Percheron ?

— Ils feront autre chose ; l'ouvrage ne manquera pas. Plus de beaux carrosses à livrée, avec des cochers tout battant neufs.

— Et les carrossiers ? Et les gens de maison ? Et les marchands de chevaux ?

— Ils feront autre chose ! Ne sois pas en peine pour eux ! Plus de services d'argent surtout ! Plus de vermeil ! Un peu de Ruolz, et encore, encore !

— Ah ça ! mais Percheron, voilà bien des gens à qui tu fais du tort. Les orfévres, les bijoutiers, les plaqueurs, les tourneurs, les monteurs ! Qu'est-ce que tout cela va devenir avec toi ?

— Ils feront autre chose, Comtois, ils feront autre chose, n'aie point de souci là-dessus.

— Il est sûr et certain, pensa le philosophe, qu'ils pourront toujours faire du caillou.

— L'essentiel, vois-tu, c'est d'aller au cœur du riche, de frapper le riche. A quoi servent ces beaux hôtels avec des cours et des jardins ? N'est-ce pas trop de place pour si peu de gens ?

— Et les architectes, Percheron, et les maçons, les tailleurs de pierres, et tous les gens du bâtiment ?

— Ils feront autre chose ! Tu t'arrêtes à des futilités. C'est comme aussi les fanfreluches, les brimborions qui garnissent ces hôtels. Des bronzes, des tableaux, des statues, des gravures ! Je te demande à quoi cela répond ?

— Dame, Percheron, répondit l'ouvrier de plus en plus scandalisé, cela répond à faire travailler des peintres, des doreurs, des dessinateurs, des graveurs, des sculpteurs, enfin tous les hommes de l'art ! Ce n'est pas toi qui leur donnerais de l'ouvrage, n'est-ce pas ?

— Ils feront autre chose ! Tu as des vues étroites, Comtois, tu ne prends pas les questions de haut. Voyons, il n'y a qu'un mot qui serve. Veux-tu, oui ou non, que la société reste ce qu'elle est ? Es-tu pour l'exploitation de l'homme par l'homme ?

— Mais non, Percheron, mais non.

— Eh bien, alors, faut sangler le riche. Tant que le riche ne sera pas sanglé, la société sera ce qu'elle est. L'homme sera exploité par l'homme. Et à sangler le riche, il faut que ce

soit vigoureusement fait. Des mains de fer, des poignes solides ! Tu ne lis pas les papiers publics, Comtois ; autrement, tu verrais qu'il s'est dit d'assez bonnes vérités là-dessus. Le riche ! oh ! le riche ! c'est ma bête noire, mon cauchemar. Tant qu'il y aura un riche ici-bas, je m'y croirai déplacé. A bas le riche !

— N'empêche qu'ils font vivre bien des gens, dit le colosse en forme de conclusion. Tous les hommes de métiers puisent un peu dans leur bourse.

— Mais ils feront autre chose, malheureux, ils feront autre chose ! On ne peut donc te sortir de là ? Tu en deviens monotone.

— Oui, je sais, dit le Comtois : du caillou ! Ils feront du caillou ! Mais ça n'est pas toujours gai, le caillou ! M'est avis qu'il serait temps d'aller s'y remettre. Qu'en dis-tu, Percheron ?

La séance fut levée, et les deux amis regagnèrent leurs chantiers. Le Percheron était heureux ; il avait développé ses vues et ses plans d'avenir. Ces succès le touchaient, le charmaient. Il apportait dans les questions politiques autant d'ardeur que le Comtois y mettait d'insouciance. Il s'honorait d'être là-dessus le plus fort de sa brigade ; il était ce que l'on appelle un meneur, c'est-à-dire le fléau et la honte des ateliers. Personne ne faisait plus de sacrifices que lui à l'achat de ce poison à un sou la dose qui se distribuait chaque matin dans les rues. Il avait les poches garnies de journaux de toutes les nuances, et surtout des plus foncées. Il les lisait à haute voix, les commentait, les propageait d'un chantier à l'autre, et s'y ménageait de la sorte un certain ascendant. Il était le Démosthène des brigades, comme le Comtois en était le Milon.

La journée se passa sans autre incident. Seulement, le soir, à l'heure de la paye, les deux compagnons se retrouvèrent sous une hutte de branchages qui servait de cantine aux ouvriers :

— Eh bien, dit rapidement le Percheron à l'oreille de son ami ; ça tient toujours, Comtois ?

— Ça tient, répliqua celui-ci.

— Tu sais que nous passons ministres du coup. Ainsi apprête tes poignes, et mets-les à la hauteur des événements. A lundi.

— A lundi, répéta notre stoïcien.

XXV

LE VIOL.

Plus on allait, plus le ciel se chargeait d'orages. Le peuple était ivre ; les fumées du pouvoir lui troublaient le cerveau. Il lui tardait de s'emparer du rôle auquel de tous côtés on le conviait ; il se promettait de ne plus l'amoindrir par des délégations abusives. Tout par le peuple, c'était le mot des clubs, et le Percheron leur servait d'écho. Au peuple le soin de régler désormais les conditions de son bonheur. Il ne devait compter que sur lui-même, et se payer de ses mains. Ces théories de violence trouvaient, il faut le dire, parmi les ouvriers, bien des consciences rebelles ; mais, à l'aide du bruit et d'une sorte de pression, le mal gagnait du terrain. Il n'était pas jusqu'au Comtois, ce sage et prudent Comtois, qui ne cédât à cet entraînement et n'eût livré son âme au démon de la révolte.

De fâcheux symptômes frappaient les yeux les moins attentifs. L'Assemblée nationale, issue du suffrage universel, ne convenait déjà plus à ces masses égarées. Elles n'y trouvaient pas, à un degré suffisant, l'expression de leurs sympathies et de leurs vœux. Autour de l'enceinte législative s'élevait un concert de récriminations qui allaient jusqu'à l'outrage. A la sortie des séances, les élus du peuple avaient à affronter une double haie de mécontents, qui semblaient prendre à tâche de tempérer chez eux les joies du triomphe et les enivrements de la grandeur. L'insulte volait de bouche en bouche, et la menace s'y mêlait.

— Nos commis, voici nos commis ! disait une voix.

— Des commis à vingt-cinq francs par jour ! reprenait un autre. Si ce n'est pas de l'argent volé !

— Et nous qui ne gagnons que vingt sous ! ajoutait un troisième. Quelle pitié !

— A la porte nos commis ! répétait la foule à l'unisson.

Un jour, l'un de ces malheureux posa à haute voix le problème suivant :

— Vaut-il mieux faire passer la Seine dans l'Assemblée, ou l'Assemblée dans la Seine ?

Ces imputations, ces propos, ces insultes présageaient un éclat prochain. Dans les clubs et dans les ateliers nationaux, tout s'y préparait. Il ne s'agissait plus que de trouver un prétexte ; le plus léger devait suffire. A point nommé, la Pologne le fournit. On sait qu'à défaut d'autre appui, les discours n'ont pas manqué à ce malheureux pays. Si les paroles valaient des coups de canon, il y a fort longtemps que l'indépendance lui serait rendue, et qu'il disposerait de lui-même. En son honneur, l'Assemblée allait ouvrir un nouveau tournoi ; c'était le trentième. Ceux qui aimaient ce thème ne cachaient pas leur ravissement. Les uns mettaient à neuf d'anciennes phrases ; d'autres croyaient devoir en préparer de nouvelles. Tous éprouvaient le besoin de dire une fois de plus à ce royaume infortuné que son sort était l'objet de vœux sincères, mais impuissants, et de lui expédier, par la voie de la tribune, plus de consolations que de baïonnettes.

On avait fait tant de bruit de cette séance où la Pologne allait reverdir, qu'à aucun prix Malvina n'eût voulu y manquer. Les craintes d'une agitation extérieure, loin de tempérer ce désir, y ajoutaient un aiguillon de plus. Elle se mit donc en quête d'un billet, et à force d'instances elle l'obtint. J'en cherchai un de mon côté ; ma poursuite fut moins heureuse ; le feu était aux entrées ; partout j'arrivai trop tard, il fallut dès lors abandonner ma femme à un huissier sur le seuil du palais. Ces séparations n'étaient pas rares, et cette fois pourtant je ne m'y décidai qu'à regret. J'avais comme l'instinct et le pressentiment d'un danger.

— Si tu y renonçais? lui dis-je au moment de la quitter.

— Et pourquoi, mon chéri ?

— Que sais-je? Il y aura peut-être du bruit.

— Bah ! eh bien, au petit bonheur ! N'aie pas peur, mon mignon, on a bec et ongles.

Je la quittai, et rejoignis Oscar, qui m'attendait sous l'obélisque, à l'ombre de ce monument. La vue des ibis charmait ses loisirs, et il remerciait le grand Sésostris de nous avoir procuré cette heureuse distraction. La seule objection qu'il élevât, c'est que le bloc de pierre ne répandait pas précisément une grande fraîcheur, et qu'en fait d'abri contre le soleil, on aurait pu trouver quelque chose de plus efficace. Ce grief écarté, il n'avait que des éloges à donner au granit de Thèbes, et se plaisait à reconnaître dans les oiseaux des Pharaons un sentiment primitif qui les rattachait aux meilleures époques de l'art.

Rien aux abords de l'Assemblée n'était de nature à causer de l'alarme. Le pont, les quais, la place, tout était libre. Point de foule, point de bruit. Un bataillon de garde mobile occupait seul les avenues; son attitude était celle de la sécurité et du repos. Quelques aides de camp allaient et venaient ; les représentants se rendaient à leur poste. Il n'y avait dans tout cela que le mouvement habituel et la physionomie ordinaire des lieux. Comment croire qu'en un ciel si pur couvât une tempête ? J'avais beau jeter les yeux sur tous les points de l'horizon, je n'y découvris pas même de nuages lointains, siége de la foudre et des éclairs. Partout une population tranquille et clair-semée ; des oisifs sous les marronniers, et à peine dans les angles des rues quelques groupes inoffensifs qui se dispersaient au premier mot.

— Viens, dis-je à Oscar ; il fait un soleil à mettre l'asphalte en fusion ! Tu admireras tes ibis un autre jour.

Nous prîmes par les boulevards, en gardant le côté de l'ombre. Même calme sur notre chemin, même tranquillité. Chacun était à ses affaires ou à ses plaisirs ; les visages ne témoignaient d'aucune préoccupation. Les devantures des magasins portaient leur assortiment accoutumé ; les chan-

geurs étalaient leurs sébiles pleines, les joailliers, leurs parures de brillants ou de rubis. On eût vainement cherché un panneau fermé ou un étalage en désordre. Cet état de choses se prolongea jusqu'à la porte Saint-Denis : là nous eûmes un autre spectacle. Un changement de décor ne procède pas plus brusquement. On eût dit que la scène se transformait au coup de sifflet du machiniste. Des milliers de têtes couvraient la chaussée et s'y déroulaient jusqu'aux limites de l'horizon. A des ondulations uniformes, on voyait que cette multitude obéissait au même sentiment et marchait du même pas. Des rameaux verts formaient au-dessus d'elle un panache de verdure, qui s'agitait au gré de la brise. Des chants, des cris s'échappaient du sein des groupes les plus lointains, et arrivaient jusqu'à nous. Le nom de la Pologne y dominait.

— Voici nos hommes, pensai-je ; mes pressentiments ne me trompaient pas.

Oscar s'animait à ces accents familiers : je m'en apercevais aux frémissements dont sa barbe était le siége.

— Vive la Pologne ! s'écria-t-il, jaloux de s'associer à la manifestation.

C'était un esprit révolutionnaire ; les artistes le sont volontiers. La misère même ne les corrige pas.

— Veux-tu te taire ! lui dis-je en accompagnant ces mots d'un geste assez vif. Tu vas nous compromettre horriblement.

— En criant : vive la Pologne ! Allons, mon cher ! c'est mon cri de nature, j'ai été bercé avec ce cri-là. La Pologne, elle repose dans les abîmes de mon cœur.

Lutter contre Oscar était du temps perdu ; d'ailleurs la colonne arrivait avec ses trophées de feuillage. Elle inondait les boulevards et menait un formidable bruit. Les premières lignes se composaient de membres des clubs, qui montraient, en guise d'insignes, leurs cartes fixées sous la boucle de leurs chapeaux. Puis venaient les corporations d'ouvriers précédées de leurs bannières, et les brigades des ateliers nationaux avec leurs guidons. Le Percheron et le

Comtois figuraient aux premiers rangs de cette élite. D'autres drapeaux, créés pour la circonstance, portaient les mots : Vive la Pologne ! grossièrement charbonnés sur la zone blanche. Cette multitude obéissait à des chefs, et, dans sa confusion même, gardait un certain ordre. Les files étaient régulières, et les corps d'états disposés en échelons. Çà et là, aux angles des rues, se montrait l'un des grands ordonnateurs de la manifestation. C'était ou un président des clubs, ou un personnage que la captivité avait rendu célèbre. Il assistait, le front radieux et la voix haute, au dénombrement et au défilé de son armée, la réchauffait par une courte allocution, par un cri jeté à propos, par des poignées de main distribuées avec discernement. Oscar connaissait tous ces princes de l'émeute, tous ces héros de la prison.

— Bien, disait-il, voici Doullens ; ça commence à se dessiner. Doullens, c'est un joli début. Pourvu que le mont Saint-Michel s'en mêle, nous rirons. Dieu me pardonne ! je l'aperçois. Tiens, Jérôme, envisage-moi ces boussoles : comme c'est frappé ! comme c'est conforme à l'emploi ! Toutes jetées dans le moule de l'exaspération. Vois donc, l'œil allumé et la menace aux lèvres. Quand ils marchent, le pavé frémit ; quand ils chantent, la boutique se ferme. Tu as raison, mon cher, c'est du sérieux. L'état-major donne, il y aura du bruit.

— Que te disais-je ?

— Ces gens-là ne sont pas d'un tempérament à travailler pour la Pologne ; je te l'accorde, je le reconnais ; ils ont trop de prison pour cela. Dès lors, tout est possible, la chance est à l'imprévu.

— Il faut les suivre, ajoutai-je inquiet.

— Sans doute, sans doute, reprit Oscar, en proie à une certaine préoccupation. Mais je ne me trompe pas, ajouta-t-il après un court silence ; c'est lui, c'est bien lui ; mon œil n'est pas le jouet d'une illusion. Jérôme, ceci devient très-grave. Ne quittons pas la partie ; descendons avec cette multitude le fleuve des événements.

— Aurais-tu quelque indice nouveau, Oscar ?

— Tours s'en mêle, Jérôme, c'est tout dire. Si Tours descend dans la rue, le grès de Fontainebleau va se déraciner de lui-même et se former en barricades. Oui, c'est bien Tours. Ne l'aperçois-tu pas ? Si chétif en apparence et si indomptable en réalité ! Il promène sur ses légions un regard plein de défiance et d'orgueil. Vois comme on l'accueille sur le front de bataille ? Que leur dit-il ? quelques mots seulement ; mais avec quelles acclamations ils sont reçus ! Décidément, la terre des Jagellons n'est qu'un vain prétexte : il n'y a de Pologne ici que sur les drapeaux.

— Hâtons le pas, lui dis-je, il faut les devancer

A mesure que la colonne envahissait les quartiers opulents, on voyait les magasins se fermer précipitamment devant elle. Cette portion des boulevards, si calme naguère, cédait à un effroi soudain. Depuis quatre mois, Paris s'était mis à ce régime ; il passait de l'alarme au repos, et du repos à l'alarme, avec une aisance égale et une sorte d'abandon. Aux émotions extérieures il opposait la manœuvre des panneaux, toujours prêt, suivant l'état du pavé, à les ouvrir ou à les clore. En cette circonstance, la précaution n'était pas de trop. Animée par la présence de ses chefs, la multitude contenait mal ses ardeurs. Les chants avaient une âpreté qui trahissait l'état des esprits. Les cris s'élevaient, de minute en minute, à un diapason plus élevé. Ce rassemblement tumultueux recevait, comme autant d'affluents, des groupes qui débouchaient de chaque rue et lui donnaient des proportions formidables. Des milliers d'Italiens et de Polonais venaient s'y joindre avec l'étendard de leurs pays. Les uniformes abondaient, et les épaulettes des grades supérieurs n'étaient pas rares. Les corps même chargés de la police avaient fourni un contingent. Tout ce monde marchait avec la confiance de gens qui disposent de l'empire. Devant eux, la force publique semblait disparaître et s'évanouir. Ils s'avançaie vers le but sans embarras, sans obstacles. Jusqu'aux portes même de l'Assemblée il en fut ainsi. Sur un seul point on put croire à une répression sérieuse : le pont qui conduit au palais était gardé par quelques baïonnettes.

— Enfin, me dis-je, on va les arrêter. Gagnons les quais, Oscar, il se peut qu'une collision s'engage.

Vain espoir ! une avant-garde se détacha du rassemblement, et, après quelques mots échangés, força violemment les consignes. En un instant, le palais fut cerné par des groupes furieux : l'imprévoyance ou la trahison leur en livrait l'accès. Peu de troupes dans les cours et dans les jardins, pas un préparatif de défense. C'était à se voiler le front de honte et de douleur. Quelques milliers d'énergumènes allaient profaner une enceinte consacrée par le suffrage universel, attenter à la majesté du peuple dans la personne de ses élus. Cet acte impie n'était pas le résultat d'une surprise de nuit; il ne s'accomplissait pas à la faveur des ténèbres : c'est en plein jour qu'il se consommait, en face d'un soleil éclatant, et dans une ville gardée par deux cent mille citoyens en armes. Page honteuse pour tous ! triste et fatal début ! Le temps même n'effacera pas cette souillure : il restera dans l'histoire ce fait digne d'une horde de barbares, que, pendant trois heures, une Assemblée sortie de l'urne populaire est restée exposée sans défense, en toute impunité, aux outrages d'écoliers turbulents et au contact d'aventuriers impurs.

Des sommets du pont, nous pûmes suivre de l'œil ces odieuses scènes. Je ne pouvais croire à une trahison, et je m'attendais à un exemple terrible. Les grilles cédaient pourtant ; encore un effort et l'enceinte était violée. Elle le fut, grâce au poignet du Comtois, qui opérait au premier rang. L'issue une fois ouverte, cette foule s'y engagea en poussant des cris confus. Ce fut un tourbillon devant lequel tout céda, gardiens, huissiers, sentinelles, vétérans. Le drame changea de théâtre ; le vide s'opéra aux abords du palais, pendant que l'enceinte se peuplait d'hôtes inattendus. A cette vue, une réflexion m'assaillit : ma femme était dans cette salle livrée à l'envahissement. Elle y était seule ; point de bras pour la défendre ou la secourir.

— Oscar, m'écriai-je, veux-tu me suivre ?

— Volontiers, me répondit-il.

— Courons vers le palais et tâchons de pénétrer comme les autres. Je veux tirer Malvina de ce guêpier.

— Allons, dit Oscar.

Au moment où nous arrivâmes, la grille se refermait ; un membre des clubs avait remplacé le gardien et faisait la police de l'entrée.

— Vos cartes ? Montrez vos cartes.

— Quelles cartes ? répliquai-je ; il me semble qu'on s'en passe aujourd'hui.

— Cela dépend, reprit le cerbère. Êtes-vous des Droits de l'Homme, ou du Conservatoire, ou du Palais-National ? A ce compte, l'entrée est libre ; autrement, non. La carte au chapeau, c'est l'ordre.

J'eus beau insister, on m'opposa une consigne inflexible. A toutes les issues elle se reproduisait. Les affiliés des clubs avaient seuls la faculté de circuler. L'émeute se gardait ainsi contre les surprises :

— C'est une charge d'atelier, me dit Oscar. Vois, mon cher, comme tout est calme au dehors. Pas un fusil, pas une barricade : la population de Paris se repose sur la foi des traités. Personne ne se doute qu'à trois cents personnes, on escamote ici une assemblée et une république.

Oscar avait raison ; le gros du rassemblement demeurait sur la place, ignorant ce qui se passait et attendant en silence l'issue de la manisfestation. Pour beaucoup, il ne s'agissait que de la Pologne ; les chefs n'avaient livré leur dernier mot qu'aux affidés. Ainsi s'explique cette attitude tranquille, à quelques pas du théâtre où se consommait le plus incroyable attentat. C'était une véritable journée des dupes, pleine de surprises sans motif et de trahisons par ricochets.

Au milieu de ces hésitations, la force publique grossissait à vue d'œil ; elle couvrait les places et les quais ; le palais même eut bientôt une ceinture de baïonnettes. On avait sous la main tous les moyens d'action, et personne n'osait s'en servir. Les épées restaient dans le fourreau, faute d'un ordre qui les en fît sortir. En attendant, l'Assemblée demeurait sous le coup des plus abominables insultes. Le mal et le

remède étaient voisins, à peine séparés par quelques murs ; et pendant une heure encore on laissa empirer l'un sans user de l'autre. Ce fut en vain que je m'y prodiguai. J'allai de légion en légion, de bataillon en bataillon, indiquant la salle comme le théâtre d'une profanation flagrante. Rien n'y fit. Les ordres manquaient ; pas un soldat ne s'ébranla. On eût dit que l'émeute avait des complices sur tous les points, dans tous les rangs. Pour plusieurs, c'était un dilemme fatal ; ils n'avaient de choix qu'entre la connivence et le vertige.

Je gardai mon poste jusqu'au bout ; on ne m'en eût pas arraché vivant. Oscar surveillait une issue et moi l'autre ; Malvina ne pouvait nous échapper. Cette attente fut un long supplice ; les minutes y prenaient les proportions des heures. Mille fantômes m'assiégaient ; je ne rêvais que deuil et catastrophes. J'allais jusqu'à me reprocher de n'avoir pas forcé des consignes arbitraires, et pénétré dans l'enceinte au prix d'un combat. Peut-être eussé-je affranchi mon esprit de tout regret en essayant ce moyen extrême, si le bruit du tambour n'eût retenti sous les voûtes du palais. C'était le pas de charge, grossi par mille échos et accompagné de clameurs violentes. A ce mouvement intérieur répondirent des opérations autour du monument. En quelques minutes l'investissement fut complet. L'effet de cette double combinaison fut prompt et décisif. Chassée du théâtre de ses violences, la foule vint se heurter contre les baïonnettes et eut quelque peine à se faire jour.

— A l'hôtel de ville ! à l'hôtel de ville ! criait-on de tous côtés.

Ce flot était si impétueux, qu'il m'entraîna ; Oscar n'y résista pas mieux, et ce fut à grand'peine que nous nous rejoignîmes.

— C'est trop curieux, me dit-il ; il faut que je suive l'affaire jusqu'au bout.

— Où vas-tu ? lui dis-je.

— Où je vais, Jérôme ? Qui le sait ? Demande-le à ces enragés. Je vais où ils me conduisent.

— A l'hôtel de ville ! ils le crient assez haut.

— Eh bien ! va pour l'hôtel de ville ! Ce n'est guère le chemin de la terre des Jagellons? mais qu'importe ! Quels êtres curieux ! Il faut qu'ils prennent l'hôtel de ville tous les huit jours.

— A l'hôtel de ville ! répéta la foule.

— C'est cela, à l'hôtel de ville ! reprit Oscar. On ne saurait le prendre trop souvent.

Je voulus le retenir, il trompa mes efforts. Au contact de cette foule, le vertige l'avait ressaisi. Tout le témoignait, l'éclat de ses yeux et les grands effets de sa barbe. Il fallait l'abandonner à son destin. J'avais d'ailleurs un devoir plus impérieux à remplir. Rien n'était éclairci sur le sort de Malvina. Était-elle encore dans le palais? Avait-elle suivi la foule ? J'essayai d'entrer ; les consignes les plus sévères s'y opposaient. Après celles des clubs, je rencontrais celles de la force publique. C'était à se désespérer. Je parcourus les abords du monument, visitai les cours intérieures, jetai les yeux dans les jardins et sous les colonnades : point de Malvina.

— Elle aura regagné l'hôtel, me dis-je ; la salle est vide, les tribunes sont évacuées. Que ferait-elle ici ?

Ce fut sur ce sentiment que je quittai les lieux. En toute hâte je repris le chemin de mon domicile. Dans ma pensée, elle devait s'y trouver. Depuis longtemps elle m'y attendait, pendant que je m'obstinais à sa recherche. J'entrai dans l'hôtel avec cette persuasion. Qu'on juge de ma surprise et de mon effroi : personne n'avait vu ma femme. Pour le coup, je la crus morte ou perdue. Une sueur froide se répandit sur tous mes membres ; je me sentis défaillir. Que faire ? Où la chercher encore? A qui m'adresser ? J'essayai de regagner le palais de l'Assemblée : impossible de s'y frayer un chemin ; les abords en étaient gardés militairement, Paris se couvrait de troupes. Mille bruits circulaient, et dans le nombre, des bruits sinistres. On disait que l'hôtel de ville était le siége d'un gouvernement nouveau, et qu'avant deux heures la loi martiale serait proclamée et le régime de la terreur inauguré par trois mille arrestations. Ces récits accroissaient mes

angoisses et mon effroi. J'avais pris l'hôtel comme dernier centre d'opérations : adossé à la porte, j'en surveillais les mouvements. Vivante ou libre, ma femme devait y chercher un abri naturel. J'y passai vingt minutes dans les tourments de l'attente. Enfin un commissionnaire passa brusquement devant moi et alla frapper aux vitres du concierge.

— Voici, monsieur, voici, dit à l'instant ce dernier en soulevant le loquet de la loge et faisant quelques pas de mon côté.

Il tenait un papier à la main et l'agitait avec un geste triomphant.

— Qu'est-ce ? lui dis-je.

— Une lettre à l'adresse de monsieur, ajouta-t-il.

Je m'en emparai. O surprise ! c'était l'écriture de Malvina ; je l'ouvris, c'était son orthographe. Elle vivait, je respirai plus librement. Cette lettre pourtant soulevait un nouveau problème. Elle m'écrivait, au lieu d'accourir. Pourquoi cela ? Qui la retenait donc ? Était-elle captive ? A ces heures et par un tel jour, pourquoi n'était-elle pas à mes côtés ? Évidemment cette absence n'avait rien de volontaire. Ce fut sous cette impression douloureuse que je jetai les yeux sur la lettre de ma femme et que j'y lus ce qui suit :

XXVI

RÉCIT DE MALVINA.

« Mon chéri,

« Sois sans crainte ; je jouis de tous mes membres. Rien de brisé ni de disloqué ; toujours au complet. Ça n'a pas été sans peine, il est vrai ; la journée a été furieusement chaude. Quels mal appris ! Quels brutaux ! Il y a des gens qui laissent beaucoup à désirer sous le rapport de l'éducation.

« Il faut te dire d'abord que je suis hors de danger. J'ai

quatre mobiles autour de moi, et Simon, qui s'est très-bien conduit. Je t'écris sur la table d'un huissier dont on ne saurait trop faire l'éloge. Ce porte-épée est plein de nobles sentiments ; il m'a donné un asile au moment de la bagarre, et va me faire replacer dans la tribune quand la séance recommencera. Tu comprends, mon chéri, que des occasions comme celle-ci sont chose rare. La nature n'en produit pas tous les jours; quand on y est, il faut en profiter. Tu vas donc faire ton deuil de me voir avant deux ou trois heures. On n'a sauvé la patrie qu'à moitié ; dans quarante minutes d'ici on va la sauver définitivement. Ça ne peut pas se passer sans moi ; il faut que j'assiste à ce spectacle. Qu'est-ce que je risque, d'ailleurs, entre quatre mobiles et Simon par-dessus le marché, sans compter un huissier qui m'honore de sa confiance ? La belle au bois dormant n'était pas mieux gardée.

« Ainsi, mon mignon, faites vos ongles ou jouez du curedent ; toujours est-il que j'en ai encore pour une partie de la soirée. Et point de moue, surtout ; songez au pays qui nous contemple. Je n'ai pas cherché l'objet ; mais puisque j'y suis, il faut que j'en prenne mon plein. J'ai passé le plus dur, il est naturel que je me dédommage. Quant à toi, Jérôme, pour te maintenir l'âme en paix, je me suis décidée à t'écrire. Je veux que tu saches que je vis, que je suis en bon état, et qu'on ne m'a pas mise en compote. Voilà l'essentiel. Comme j'ai du temps devant moi, j'y ajoute le récit de l'événement. Écoute ça. C'est à déraciner les cheveux de ceux qui en ont.

« Je suis arrivée à l'Assemblée de fort bonne heure, comme tu sais ; j'y ai donc eu une excellente place. Un coin de tribune, et sur le devant, tout ce qu'il y a de mieux. On nous promettait une séance de choix, et à grand orchestre. Les premiers orateurs devaient y donner, et on allait parler de la Pologne. Tu sais, mon chéri, que j'ai un faible pour les Polonais ; j'ai dansé tant de fois à leur sujet qu'il m'en est resté un bon souvenir. Au fait, me disais-je, tout le monde devient libre à qui mieux mieux. L'Italien, l'Autrichien, le Prussien ! Pourquoi pas le Polonais? C'est un peuple doué de trop de gui-

gnon pour n'être pas intéressant. Il monte bien à cheval et sait se tenir auprès des dames. De toutes les façons, il mérite qu'on songe à lui. En aucun temps ça ne lui a manqué. Il a eu des concerts, il a eu des bals de charité, puis un nombre infini de séances publiques. C'en était une de plus, et autour de nous chacun s'en promettait de l'agrément. Hélas ! on comptait sans les clubs et leurs soutiens : ces gens-là gâteraient tout, même la Pologne.

« Le Polonais est bonne compagnie ; les toilettes s'en ressentaient. Rien de chargé, mais du goût et du soin. Quelques robes de choix et des guimpes distinguées. Mon chapeau grenat y faisait très-bien. Notre tribune surtout était assortie à merveille ; toutes personnes du monde et parfaitement vêtues. Il n'y avait que des goujats qui pussent leur manquer de respect. Mais réservons ce point, il ne faut pas aller plus vite que les violons. Tu me connais, Jérôme, tu sais que je me dégonfle volontiers. Dame ! quand on a quelque chose sur le cœur, ça part tout naturellement. Je reviens donc ; chacun aura son compte en temps et lieu. On ne perdra rien pour attendre.

« Bien, voici la séance qui s'ouvre. Le président monte au fauteuil, escorté des secrétaires en habit noir et des porte-flamberges que l'on nomme des huissiers. C'est une institution qui gagne à être connue, mon mignon ; elle occupe désormais une place très-avantageuse dans mon esprit. De la politesse, des fracs français, des gants quelquefois, rien n'y manque. Il est bien que l'usage s'en conserve. Nous tournons trop au sans-façon. Vis-à-vis des dames surtout, ce sont de vrais chevaliers ; ils leur assurent les premiers bancs, et veillent au maintien de la décence et des mœurs. Puis, quelle guerre aux malotrus ! — Chapeau bas, messieurs ! chapeau bas ! Et si l'on résiste, expulsé. Oh ! point de grâce là-dessus. Il faut de la tenue avec eux. A moins pourtant que les clubs ne donnent. Alors, mon chéri, les huissiers se voilent le front et s'enveloppent de leurs fracs. On en a vu briser leurs épées. Je te l'ai dit, ce sont des chevaliers.

« Une fois le président assis, les représentants arrivèrent.

Ils avaient l'air sérieux, et gagnaient lentement leurs places. On voyait bien qu'il y avait du grabuge dans l'air et qu'ils s'attendaient à quelque événement. Vrai, mon chéri, vus de la tribune, ces messieurs n'inspirent pas un grand respect. S'ils étaient seulement vêtus comme les huissiers, avec la Durandal au côté, ça produirait un effet d'ensemble ; mais il y en a qui portent un paletot gris, d'autres un habit marron. J'en ai remarqué en redingote chocolat. Un élu du peuple en drap chocolat ! Si ce n'est pas abuser du suffrage universel ! Je ne parle pas des gilets, qui sont d'une incohérence incroyable! Quant au reste, je puis te dire que c'est l'assemblée la plus mal culottée que j'aie vue ? La culotte, voilà où se distinguent les gens comme il faut ! C'est le détail où la distinction est le plus rare ! Eh bien ! ici, pas la moindre. Mauvaise coupe, tissus fanés, couleurs grotesques ! On peut dire que, de ce côté, la France est représentée horriblement. C'est un aveu pénible ; mais le culte de la vérité me l'arrache.

« Ensuite, faut-il l'avouer, mon chéri ? on pèche un peu par le maintien sur les bancs de ces messieurs. Je veux bien qu'ils ne s'astreignent pas à poser pour nous et à se donner des attitudes comme dans les tableaux vivants. Non, je ne vais pas jusque-là. Mais puisque la galerie est disposée à les admirer, il faudrait au moins qu'ils fissent quelques frais. Du tout, les voilà qui s'étalent à la légère sur leurs siéges, prennent leurs genoux dans leurs mains ou se grattent abominablement la tête. Si c'est permis ! Ils sont souverains, cela est vrai ; mais un souverain est astreint à quelque dignité. Il est bon qu'il garde son quant à soi, qu'il s'observe, qu'il se dessine. Au lieu de cela, que font ces messieurs ? Ils papillonnent à droite et à gauche, entrent et sortent sans motif, causent entre voisins, jouent avec leurs couteaux de bois, abusent enfin des huissiers au point d'en faire des facteurs à la poste ou de simples audienciers. Traiter ainsi des hommes d'épée ! Fi donc !

« Mais je jase, je jase, au lieu de raconter. Que veux-tu ? j'ai une heure devant moi et j'en profite pour remplir du papier. Ce que j'en fais, c'est également pour donner le change à ma colè-

re. Je suis si montée contre les clubs, que j'en viendrais tout de suite aux gros mots. Pas de ça. Soyons sévères, mais polis. Qu'on les pende, mais avec toutes sortes d'égards. Ah ! vous croyez, tribuns de la borne, qu'on vous rendra injures pour injures, procédés pour procédés ! Non, vraiment ! Vous avez foulé aux pieds un sexe sans défense, et porté à mon chapeau grenat un dommage dont il se souviendra longtemps. N'importe, je n'en suis pas à une coiffure près : vous serez jugés sans haine. Il faut qu'à la rigueur du châtiment se joigne la majesté de la sentence. Comment trouves-tu cela, mon mignon ? Ne dirait-on pas une de tes phrases, quand tu en faisais ? On se forme à ton école, à ce qu'il semble ! N'était la grammaire que je maltraite un peu, je pourrais aller loin. Bah ! on est ce qu'on est. Je suis venue sous un chou et me suis élevée toute seule. J'ai eu la tête près du bonnet et je l'ai encore, j'en ai peur. Pour un rien je pars. Mais bon cœur, vois-tu, et amour du bien, voilà mon lot à moi, et je n'en veux point d'autre. Oh ! pour le cœur, je mets tout le monde au défi. J'en ai autant qu'une reine, et il n'est rien de grand et de bon qui ne puisse s'y loger. J'ai cet orgueil du moins.

« Nous voici loin de la séance, Jérôme ; revenons-y. Les représentants avaient fini par s'asseoir ; presque tous les bancs étaient garnis. Le silence fut plus long à venir ; enfin, en s'enrouant un peu, les huissiers l'obtinrent. Le président y aidait avec son bourdon. Il sonnait la cloche à toute minute, et Dieu sait de quelle façon. Cette cloche est une invention qui se perd dans la nuit des temps. On la conserve par préjugé ; pour ma part j'aimerais mieux une crécelle. A faire du bruit, il ne faut pas s'y épargner. On aurait encore le canon qui serait plus décisif. Bref, jusqu'à nouvel ordre, on a la cloche. Ce malheureux président en usait à se désarticuler le bras. Cette manœuvre eut du succès ; l'Assemblée éprouva quelque compassion pour l'homme qui se livrait à cet exercice fatigant. Elle se tut ; les discours commencèrent. On s'attendait à la Pologne ; son moment arriva. Elle devait, dans la même séance, être mise à divers ingrédients. Vingt orateurs étaient inscrits ; rien que çà d'éloquence.

Mais on le savait, on en avait fait son deuil. C'était convenu, arrêté. La Pologne méritait ce sacrifice : on y allait de bon cœur.

« C'est ici, Jérôme, que les événements se dessinent. Prête-moi un peu d'attention. Un orateur en habit noir occupait la tribune ; il y réveillait les souvenirs de l'empire, et parlait avec chaleur des lanciers polonais, quand un bruit épouvantable arriva jusqu'à nous. Ce bruit semblait venir tantôt du dehors, tantôt d'un souterrain. Je crus que des faux monnayeurs avaient établi leurs opérations dans les caves du palais, ou que les alliés étaient rentrés à Paris pour faire sauter le pont d'Iéna. Le bruit n'avait rien de fixe ni de régulier : c'étaient de grands éclats, suivis d'un silence. Il faut dire les choses ce qu'elles sont, mon chéri ; rien ne sert de flatter les gens. La première impression qu'éprouva l'Assemblée fut assez désagréable : il y eut quelques élus du peuple qui ne l'avouaient pas, mais qui auraient tout aussi bien aimé être ailleurs. Simple question de préférence ! Plus d'un songeait à la vie des champs, à ce qu'elle a de doux et de paisible, quand les prés reverdissent et que la fauvette chante sur le bord de son nid. On a beau être représentant, on n'en est pas moins homme, et ces hurlements poussés aux portes du palais n'avaient rien de flatteur. Cependant, la première émotion dura peu ; le sentiment du devoir l'emporta. Tu m'as quelquefois parlé, mon mignon, des sénateurs romains qui se firent égorger sur leurs fauteuils. Les élus du peuple sont exposés au même inconvénient ; c'est une partie de l'emploi. Ils se rassirent donc et attendirent l'événement. Je ne dis pas qu'ils eussent l'oreille à la Pologne et non au dehors ; mais enfin la tenue était convenable et le maintien bon. On peut m'en croire, je m'y connais.

« Pendant quelques minutes encore, la Pologne revint sur l'eau. Pauvre pays ! qu'il a donc peu de chance ! Comme si ce n'était pas assez de la botte de la Russie, les clubs allaient y ajouter leur talon. Toujours écrasé ! toujours victime ! Enfin, c'est comme cela. Dieu le veut sans doute ; les hommes n'y peuvent rien. L'orateur s'y prodiguait néanmoins ; il

s'exprimait sur le compte des lanciers polonais dans les termes les plus flatteurs ; il protestait en faveur de ce corps si honorablement connu. Les bruits du dehors lui importaient peu ; les lanciers polonais ne devaient point en souffrir. Malheureusement tout ne devait pas se borner à de simples bruits. Au moment où je m'associais aux éloges prodigués à nos fidèles auxiliaires, la porte de la tribune vola en éclats, et une légion de blouses y fit irruption. — Les malhonnêtes ! m'écriai-je en me levant. Cette apostrophe ne les arrêta point ; ils avaient pris leur parti. J'eus beau réclamer et les menacer de la colère des autorités, ils persistèrent et nous prirent comme à l'assaut. En un clin d'œil ce fut un champ de bataille. Ils foulaient odieusement les chapeaux et piétinaient sans ménagement sur les robes. Nul respect ni pour les personnes ni pour les étoffes. Vils soudards ! Il m'en souviendra de leur passage. Mettre à sac une tribune garnie de dames, est-ce français ? Des cosaques auraient eu plus d'égards.

« Retranchée dans un coin, j'avais seule échappé au désastre, quand je sentis une lourde main se poser sur mon chapeau grenat. Je me retourne, et que vois-je ? un pompier ; oui, un vrai pompier, un pompier authentique, avec son casque dénué de crinière. Il marchait comme à l'incendie, l'intrigant ! Toucher à mon chapeau grenat, c'était une grosse affaire ! Je lui administre un temps de vigueur et dégage ma propriété. — Pompier, lui dis-je, quel est ce genre ? Ne pourriez-vous pas respecter les meubles d'autrui ? — Vive la Pologne ! s'écria-t-il. Sa voix trahissait l'état de ses organes, et à la manière dont il portait la tête, on ne pouvait s'y tromper. — Pompier, lui dis-je, vous avez besoin d'eau : allez vous en inonder ; ça vous remettra. Quant à la Pologne, elle n'a que faire de vos ustensiles. Le feu n'y est pas, gardez vos moyens pour une autre occasion. J'eus beau le prendre sur ce ton, il persista à se servir de mes épaules comme d'un point d'appui. Je jouai du poignet, mais j'avais affaire à un maître. Le vin n'avait pas nui à la qualité de ses muscles, et ils brillaient par la vigueur. Impossible

de le contenir ; il criait à tue-tête. Je pris un biais. — Pompier, lui dis-je, si vous alliez rejoindre vos camarades qui sont là-bas ? Vous feriez très-bien au milieu d'eux. — Au fait ? répondit-il. — Vrai, repris-je, vous manquez à la collection. Et puis, prenez-y garde, ils vont tout finir sans vous. — Vous avez raison, s'écria-t-il. Mon stratagème avait réussi ; mes épaules étaient dégagées. Mais au moment où je croyais en être quitte, le bourreau m'écarta brusquement et se mit à califourchon sur la balustrade. Au lieu d'entrer dans la salle par la porte, il voulait y entrer par la tribune. Le vin l'exaltait. — Va, lui dis-je en m'effaçant, va ; si seulement tu pouvais te casser un peu les reins ! Ce vœu ne fut point exaucé ; il y a un Dieu pour les pompiers. Celui-ci tomba d'aplomb sur ses jambes, se secoua comme un animal précipité d'un toit, et donna bientôt à l'assemblée le spectacle d'un casque infidèle à sa devise et livré à tous les égarements.

« Tu juges, mon chéri, que si les choses se passaient de la sorte autour de nous, il devait y avoir de bien autres désordres dans la salle. Quel spectacle, bon Dieu ! Je vivrais mille ans, que je n'en perdrais pas le souvenir. Les portes avaient cédé ; des blouses, des uniformes, des habits remplissaient l'enceinte. Les clubs y entraient avec leurs drapeaux, les ateliers nationaux avec leurs guidons. C'était la place publique ou quelque chose d'approchant. On y poussait des cris à renverser les murailles. Chacun avait le sien, et la victoire restait aux meilleurs poumons. Dans cette foule, personne n'aurait su dire pourquoi il était là, ni ce qu'il venait y faire. Les uns allaient dans un sens, les autres dans l'autre, le tout au hasard. On se heurtait, on se renversait. La majesté de l'Assemblée était souillée. Entre les tribunes et la salle s'engageaient des colloques et d'odieux propos. Tu ne te fais pas une idée de cela, Jérôme. Un vrai carnaval ! une courtille dans le sanctuaire des lois ! Le cœur en était navré.

« C'est le bureau du président qu'il fallait voir. Le pauvre cher homme était gardé à vue. A ses côtés se tenait un ar-

tilleur avec son grand sabre, et à chaque instant on agitait sur sa tête les drapeaux des clubs. Ses moindres mouvements étaient épiés ; on le conservait sous cloche. S'il jetait les yeux à droite, il rencontrait le farouche artilleur ; à gauche, un ouvrier peu endurant. Président vertueux ! à quelles épreuves il fut mis ce jour-là ! Je le suivais d'en haut et le plaignais de toute mon âme. Ses deux amis ne l'abandonnaient pas et lui faisaient de temps en temps signer de petits papiers. Je présumais que c'était dans un intérêt de salubrité publique. Quelquefois on le serrait de si près, qu'à peine lui restait-il un coin de son fauteuil. Les orateurs populaires se mettaient à cheval sur le dossier, ou montaient sur sa table même. En pareil cas, tout est bon ; l'éloquence n'y regarde pas de si près. J'ai vu le moment où la tête des secrétaires servait de trépied à ces tribuns. J'ai dit trépied, mon chéri, c'est un mot à toi ; je te le rends. Tu comprends que c'est l'occasion ou jamais de se servir de ce qu'on a de mieux. Un tel tumulte et des scènes si étranges ! Il y aurait de quoi inspirer un ménétrier. Je ne me possédais pas. J'avais à la fois envie de rire et de pleurer. Si j'avais eu un pistolet, il me semble que je l'aurais déchargé sur cette foule. Juge donc, Jérôme ! Tant d'indignités en un jour ! Mais à ce prix, il n'y aurait rien de possible dans ce beau pays de France, et il ne nous resterait plus qu'à vendre nos pauvres nippes pour aller vivre chez les Hurons et les Iroquois. Ils respectent du moins ce qu'ils ont fait, ces sauvages ! Ils ne changent pas d'idoles chaque jour ! Ils ne se donnent pas un chef pour le plaisir de le déshonorer !

« La colère me gagne : J'y vais mettre ordre, mon chéri. Autrement, j'irais trop loin. Pour nous remettre, parlons un peu des représentants. Ils ne quittaient pas leurs siéges, et faisaient assez l'effet de sénateurs romains. Les gens des clubs ne les inquiétaient pas trop, sauf deux ou trois qui se prirent au collet avec les meneurs. Simon fut du nombre. Sa place est adossée aux tribunes, et dans les sauts périlleux qui s'exécutaient de ce côté, il lui tomba un homme sur les reins. Notre meunier n'était pas habitué à ce traitement. Un sac de

farine, à la bonne heure; mais un homme c'était trop. Il prit celui-ci par le collet et le secoua à le démolir. L'individu compromis cria à l'aide; mais Simon en imposait. L'affaire en resta là. D'autres élus du peuple furent moins heureux; ils reçurent de ses mains un nouveau baptême, en dehors de la constitution. Que veux-tu, Jérôme? qui aime bien châtie bien. Ces souverains de la rue témoignaient leur affection à leur manière. Chacun a son genre; c'était le leur.

« Sur un autre point, il se passait quelque chose de bien plus curieux. Tu connais, mon mignon, la tribune aux harangues, cette plate-forme ornée d'une rampe et d'un double escalier, où monte l'orateur qui a la parole. C'est de ce côté que se dirigeait l'effort des chefs. A tout prix, ils voulaient y arriver. Ils se culbutaient les uns les autres, et se disputaient la place avec acharnement. Jamais gourmades plus soutenues ne furent distribuées avec plus bel unisson. Le spectacle en était plein d'intérêt. En bien se pressant, on aurait pu tenir vingt dans cet espace; ils s'y étaient retranché plus de cent, à pied, à cheval, en long, en travers, de mille manières. On comptait plusieurs étages d'occupants qui se servaient mutuellement de supports. Il y en avait de plaqués contre les boiseries et sur lesquels la foule passait comme un laminoir. Il s'agissait d'arriver à la tribune, de s'y poser en chef de parti; tous avaient cette ambition. Tous également voulaient lancer leur petit manifeste, et résoudre le difficile problème de parler cinquante-deux à la fois. C'était une vraie parade; moins atroces, ces gens-là auraient été bien bouffons.

« Il faut le dire, il n'y avait d'agitation réelle que vers ce endroit. Le reste de la salle était occupé par des ouvriers en blouse qui assistaient à ce spectacle en curieux. Leur grande joie était d'exécuter une promenade avec guidon et bannières. Toutes les fois qu'un nouveau drapeau paraissait dans les tribunes ou dans l'enceinte, ils poussaient un long cri et se portaient en foule de côté. De vrais enfants, mon chéri, mêlés à des hommes pervers! Des moutons à côté de tigres! On les avait abusés pour la plupart. Il y avait là des appren-

tis de quinze à seize ans, incapables de savoir ce qu'ils faisaient. Si j'étais le gouvernement, je condamnerais deux fois les scélérats qui font de semblables recrues, une fois pour eux-mêmes, une autre fois pour les innocents qu'ils embauchent. C'est le pire des crimes; je les frapperais sans pitié.

« Que te dirai-je, Jérôme? Le siége de la tribune ne finissait pas; pour un qui montait à l'assaut, il en dégringolait cinq de l'autre côté de la rampe. Mon pompier fut merveilleux. Avec l'opiniâtreté de l'ivrogne, dix fois il tenta l'escalade, dix fois il fut culbuté. On ne voyait que son casque: l'homme disparaissait, mais la calotte de cuivre surnageait toujours. J'ai vu la minute où, à bout de ressources, il montait sur les épaules du président. Un vice d'équilibre s'y opposa. A défaut du pompier, il y eut d'autres orateurs. Ils débitèrent à la file des bêtises grosses comme des maisons. L'un parlait pour la Pologne, l'autre voulait frapper sur les riches un impôt d'un milliard. C'était un joli denier; mais je ne pouvais m'arrêter à des questions d'argent. J'étais toute à mon pompier; il maîtrisait mon attention. J'avais eu des relations avec lui; c'était un motif pour le suivre avec intérêt. Et puis, faut-il l'avouer? son casque me donnait dans l'œil. On ne voyait que ça; j'en avais des éblouissements. J'aurais sacrifié un napoléon pour le voir monter à la tribune et y débiter son affaire. Ce n'était pas faute d'envie; il s'y donnait assez de tourment. Malheureusement il rencontrait des obstacles infinis. On semblait le craindre; son casque faisait des jaloux. Qui sait, en effet, ce qui serait survenu si cet homme eût rempli l'Assemblée des reflets de son cimier, et dirigé sur elle, à jet continu, tous les tuyaux de son éloquence? L'éloquence d'un pompier, juge donc!

« On n'en finissait pas; c'était toujours le même bruit, les mêmes poussées. A trois ou quatre, ils se disputaient les applaudissements. L'un avait les cheveux en filasse, l'autre était chauve, le troisième ratatiné, le quatrième béquillard. Tous héros de la captivité et médiocrement cousins. Il fallait les entendre; ils avaient les mains pleines de bien-

faits; rien qu'à les ouvrir, tout changerait de face. La plupart du temps leurs voix étaient étouffées. Les cris, les chants, les apostrophes prenaient le dessus. Le canon même eût été moins fort. Tu n'as pas d'idée de ce vacarme, mon chéri. Je ne sais pas comment la salle y a résisté. Nos portes étaient forcées à chaque instant; je manquais d'air, j'étais pressée contre la cloison à en perdre le souffle. Comme tu penses, je me révoltais. Les épithètes voltigeaient, et j'y employais les plus épicées. Peine perdue ! Une poussée nouvelle détruisait l'effet de mon discours. Il fallait s'y résigner; c'était la fin de mon chapeau grenat. Heureuse de n'y laisser que cet accessoire !

« A force de se presser, la foule avait fini par tout envahir et combler tous les vides. L'enceinte regorgeait de monde, les tribunes aussi. On n'y eût pas introduit une épingle. C'était à se mettre nu; on tombait asphyxié. Et quels parfums! Dam, ces gens-là n'usent guère de lavande. Du reste, le coup d'œil était beau. Figure-toi, Jérôme, un océan de têtes, et, au moindre choc, un mouvement dans un sens ou dans l'autre, suivi d'un bruit infernal. Jamais je n'ai rien vu de semblable, même chez Musard. Ce n'est pas tout, voici le bouquet. A un moment donné, cette troupe joyeuse reconnaît un ami parmi les représentants. Un ami des clubs, c'est l'oiseau rare, mon chéri. Aussi, avec quel enthousiasme cette découverte fut accueillie! On le réclame à grands cris. C'est un saint, dit-on, un martyr. Pour un rien on se serait partagé ses vêtements, et on en eût fait des reliques. Il avait bu l'hysope en l'honneur du peuple et monté au Calvaire pour le sauver. Encore une phrase que je te vole, mon mignon. La foule l'appelait donc et le voulait, coûte que coûte. Un tout petit homme, je ne sais si tu l'as vu, mais guilleret et bien pris dans sa taille. Lui se refusait à tant d'honneur; il faisait le discret; il se défendait de son mieux. Alors, Jérôme, grand coup de théâtre. Un mécanicien enlève le favori à la force du poignet et le jette à son voisin; le voisin le repasse au voisin, et ainsi de suite jusqu'à l'extrémité de la salle. Wagon d'un nouveau genre, n'est-ce pas? C'était trop curieux de le voir. Il nageait

sur les têtes, et exécutait sa petite coupe à sec. On se le transmettait comme un objet empaillé, avec la même facilité et la même aisance. Voilà un triomphe, j'espère; et avec quel accompagnement de cris! il n'y a que le peuple pour ces inventions. Quand on se dévoue pour lui, il vous offre sa tête en guise de matelas. N'empêche, Jérôme, qu'après cette course au clocher, le favori des clubs fut enchanté de remettre le pied en terre ferme, et de retrouver un point d'appui. L'exercice est glorieux, mais il a ses inconvénients.

« La société était montée; les choses pouvaient aller loin. Les anciens des clubs virent que le moment était venu. D'ailleurs, il fallait en finir : toute pièce a un dénoûment. L'un d'eux s'élance à la tribune pour déclarer traître à la patrie quiconque fera battre le rappel; l'autre lui succède et signifie à messieurs les représentants un congé dans toutes les formes. Sur ce mot, Jérôme, il se fit comme une débâcle autour de nous : une tempête, un coup de vent. La foule ne criait plus, elle hurlait. Le président protestait encore; on monta à l'assaut de son fauteuil. Tout fut balayé en un instant; la force brutale régnait désormais dans le sanctuaire de la loi; la profanation s'achevait. Le bureau de l'Assemblée se remplit d'ouvriers qui y prirent des poses héroïques; ils s'y entassaient par groupes et brisaient tout sous leurs piétinements. Les représentants n'avaient plus rien à faire dans cette enceinte dévastée; ils se retirèrent un à un. Les clubs restaient maîtres du champ de bataille. Peu d'instants après la mesure était comblée : le drapeau rouge flottait sur le bureau. — A bas! m'écriai-je, à bas! Ma voix se perdit dans le tumulte. J'étais hors de moi. D'un geste de défi, je poursuivais l'homme qui agitait l'emblème fatal, quand une voix frappa mon oreille. — De la prudence, madame Paturot, disait-elle.

« Je me retournai, c'était Simon : il n'avait pas voulu quitter la place sans m'offrir son appui. — Voyez comme on nous observe, ajouta-t-il. En effet, un groupe menaçant s'était formé dans la tribune, un drapeau rouge venait d'y être

déployé. — Encore? m'écriai-je avec dégoût. — Calmez-vous, de grâce, me dit le représentant. — Les misérables ! ajoutai-je plus bas. —Assez, madame, reprit-il; quittons la place, vous vous compromettriez. — Non, dis-je avec chaleur, je resterai jusqu'au bout; je veux voir la fin de cette orgie. — A la bonne heure, répliqua-t-il avec calme. Alors, je resterai aussi. Cette attention me toucha; en demeurant près de moi, Simon courait un danger réel. Il n'était pas de grief qui pût tenir devant cette preuve d'affection. Je lui tendis la main. — Eh bien? lui dis-je. — Eh bien! répéta-t-il tristement. — Qu'en pensez-vous? — Hélas! — Êtes-vous guéri, du moins? — Oh ! oui, madame, me répondit-il avec un accent douloureux, et bien guéri. — Quels infâmes! — Infâmes, c'est le mot. Ces paroles avaient été échangées à demi-voix et sans qu'autour de nous on pût les entendre. D'ailleurs la présence de Simon avait suffi pour contenir nos voisins. Sa personne était un bouclier ; il avait des bras qui en imposaient et des épaules qui commandaient le respect.

« La scène était arrivée au dernier degré de la confusion. Les clubs avaient le pouvoir, Jérôme, ils croyaient du moins le tenir, et ils ne savaient qu'en faire. On dressait des listes et on les déchirait. On prononçait des noms et on les sifflait. C'était la tour de Babel. Qui sait comment cela eût fini si la mobile ne s'en fût mêlée ? Brave mobile ! au moment où on s'y attendait le moins, voilà que le pas de charge résonne à peu de distance. — Entendez-vous ? me dit Simon. — C'est le tambour, lui répliquai-je. En effet, c'était lui qui se rapprochait. Il fallut voir alors nos gens des clubs, mon chéri. Changement à vue ; vraie scène d'opéra. Ils couraient vers les portes comme des daims effarouchés. Jamais on ne mit tant d'enthousiasme à montrer les talons. Le pompier lui-même s'évanouit comme une ombre et sans dire s'il reviendrait. En moins de dix minutes l'enceinte fut libre. Les tribunes furent vidées aussi, et sans Simon, j'aurais été forcée de quitter les lieux. — Représentant du peuple, dit-il aux mobiles qui arrivaient. Et il fixa sa carte à son chapeau. — Madame est de ma compagnie, ajouta-t-il. Les mobiles

s'inclinèrent. Ceux-là, du moins, connaissaient le prix d'un représentant.

« Voilà comment les choses se sont passées, Jérôme. Tu les as avec détail et comme si tu y avais assisté. Conçois-tu cela ? nous laisser quatre heures à la merci de deux mille vauriens, comme si nous étions en pleine forêt et loin de toute habitation ! Il y a quelque manigance là-dessous. Je ne sais pas au juste ce que c'est, mais il y a quelque manigance. Tant de gens qui allaient et venaient, quatre mille baïonnettes à la porte, et on a laissé envahir la salle, détériorer le président, et jeter l'Assemblée par les fenêtres : c'est trop violent, parole d'honneur ! Je ne suis qu'une femme, mais si l'on m'insultait ainsi jusqu'à la bride, Dieu ! la belle revanche que je me donnerais ! Qui sont-ils, après tout ? Un tas de vantards ou d'imbéciles ! Des êtres fous d'orgueil, ou bêtes à manger du sainfoin. Un beau venez-y voir ! Demande donc à Bonaparte quel salmis il en eût fait ? Non, mais c'est que ça me passe, vois-tu ! Depuis trois mois il n'y en a plus que pour la canaille. C'est elle qui fait tout, qui règle tout. A quatre ou cinq pelés, ils se réunissent et disent que la France leur appartient. On les croit sur parole. Ils ramassent quelques fainéants, quelques va-nu-pieds, et veulent faire composer tout le monde, les riches, les banquiers, l'Assemblée, le pays, et jusqu'aux commissaires de police ! Et l'on appelle cela un gouvernement ! S'il dure, il n'aura pas longtemps à me posséder. J'irai en Tartarie plutôt que d'en jouir.

« L'affaire en est là, mon mignon. Dans quelques minutes on va rentrer en séance. Je te l'ai dit, ça ne pouvait pas se passer sans moi. J'ai vu le commencement, il faut que je voie la fin. Il est essentiel que je sache ce qu'on fera des coupables et à quel supplice on les condamnera. Quant au danger, je te le répète, il n'y en a plus. J'ai quatre mobiles autour de moi, et Simon, qui les vaut à lui seul. Nous l'avons reconquis, il nous revient. Cette bagarre lui a ouvert les yeux. Il voit trop bien d'où cela part. Déjà il était sur ses gardes. Il se défiait des fontaines de lait et des alouettes toutes rôties. C'était un pas de fait. Il se défiera

maintenant des gilets extravasés et des chapeaux en cône.

« Ainsi, mon chéri, prenons patience. Dans deux heures j'en aurai fini avec ces criminels. Un peu de calme, je te revaudrai ça. L'huissier me presse, j'achève brusquement. Ce porte-épée s'est conduit avec trop de grandeur pour que je ne respecte pas ses scrupules. Il entend le bourdon du président, et éprouve le besoin de montrer son frac dans l'enceinte. Rien de plus juste : la journée a été chaude; il convient de se compter. Je l'abandonne donc à ses destins et aux mouvements de sa brette. Adieu, mon mignon ; à bientôt.

« MALVINA. »

XXVII

LES AVENTURES D'OSCAR.

Cette lettre dissipa les visions dont mon esprit était assiégé. Malvina se trouvait hors de péril ; encore quelques heures, et j'allais la revoir. Simon veillait sur elle et lui servait de cavalier. Dès lors, plus d'inquiétude, plus de souci. Ce qu'elle disait pour s'excuser n'était guère qu'une précaution oratoire. Elle disposait d'elle-même assez librement, et sans y mettre un scrupule excessif. L'essentiel, c'est qu'elle fût en sûreté ; tranquille sur ce point, j'oubliai bien vite les inquiétudes dont j'avais été la proie.

Je venais de regagner mon appartement, afin d'y prendre quelque repos, lorsqu'un bruit violent retentit sur les marches de l'escalier. J'ouvris ma porte ; elle livra passage à un homme qui se précipita vers moi avec une sorte d'égarement et alla retomber sur le canapé qui meublait la pièce d'attente. Je portai la lampe de ce côté : c'était Oscar. L'œil seul d'un ami pouvait le reconnaître. Jamais sa barbe n'avait eu des reflets si mornes et si douloureux ; il était aisé de voir qu'une grande catastrophe avait pesé sur son existence.

Je m'approchai de lui ; il me serra mélancoliquement la main :

— Jérôme, me dit-il, tu es ma seule providence désormais; il faut que tu me sauves.

— Bah, répliquai-je en riant, encore une plaisanterie d'atelier. Tu veux me faire poser.

— Non, mon cher, non ; il faut que tu me sauves ; je ne plaisante pas, c'est sérieux.

— Vraiment?

— Très-sérieux ! N'as-tu pas quelque cabinet sans jour? une cave ! un bûcher ! quelque chose de bien sombre, de bien secret ?

— Tu plaisantes !

— Moi ! Mais vois donc mon air, Jérôme ! vois mes vêtements ! Y a-t-il à s'y tromper ? Au moment où je te parle, je voudrais être dans le creux d'un arbre, dans les entrailles de la terre, partout, excepté ici. Je marche sur des charbons ardents.

— Explique-toi, alors.

— Bah ! explique-toi, explique-toi ! Voilà qui est aisé à dire. Cache-moi d'abord, c'est le plus pressé. Pendant que nous causons, cinquante estafiers sont peut-être à mes trousses. N'entends-tu pas du bruit sur l'escalier ?

— Pas le moindre !

— Ça ne peut pas tarder ; ils vont venir. Cette police a tant de moyens cachés ! Jérôme, je te le répète, précipite-moi dans un lieu sûr; autrement, un grand malheur va m'arriver.

— Mais lequel? Oscar. Parle donc !

— Eh bien ! mon cher, je suis un criminel d'État, ni plus ni moins.

— Pas possible !

— Indubitable ! et, qui plus est, Jérôme, ma tête est mise à prix. Voilà où j'en suis.

— Tu m'étonnes !

— Maintenant, me cacheras-tu, ou me livreras-tu aux sbires ? dis-le franchement.

L'accent avec lequel ces mots furent prononcés désarma mes défiances. Je vis qu'il y avait là-dessous quelque événement où Oscar se trouvait compromis. Le désordre de sa toi-

lette ajoutait un poids de plus à cette supposition. Il fallait se porter sur-le-champ au secours de cette âme en peine :

— Je te sauverai, lui dis-je ; seulement avoue-moi tout : où es-tu allé? qu'as-tu fait depuis que je t'ai quitté?

— Tu vas le savoir ; mais veille aux surprises ! Ton concierge est-il sûr ?

— Tout ce qu'il y a de plus sûr. Parle donc.

— Tu sais, Jérôme, ajouta-t-il avec mélancolie, que nous fûmes séparés par un flot d'ouvriers. Ces malheureux m'entraînèrent. Il faut que ma physionomie leur ait plu, car sur-le-champ je fus au mieux avec eux. Ils me demandaient des ordres, ils voulaient m'élire leur général. De leur bouche, j'appris qu'ils appartenaient aux ateliers nationaux, et il s'en trouva deux dans le nombre qui prétendirent m'avoir déjà vu. J'eus beau m'en défendre, ils n'en démordirent pas.

— Leurs noms ? lui dis-je.

— L'un d'eux se nomme le Percheron.

— Et l'autre le Comtois, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Nos hommes de Ville-d'Avray, le Comtois et le Percheron.

— C'est juste, ce souvenir m'avait échappé. Enfin, n'importe ! Je marche avec eux tout le long du quai. De vrais artistes, Jérôme, des artistes achevés! Tu crois peut-être qu'ils étaient passionnés pour quelque chose ou pour quelqu'un ? Pas le moins du monde. Ils criaient : Vive ceci ! ou : Vive cela ! indistinctement. Je leur aurais fait pousser des cris en faveur du Grand Turc, si je me l'étais mis en tête. Il n'y a que de l'art dans le peuple de Paris, rien de plus. En veux-tu la preuve ? Au bout de dix minutes, ils criaient : Vive Oscar ! et s'en tenaient à ce vœu. Je les avais fascinés ; il m'en coûtera cher.

— Tu visais donc à l'empire ?

— Moi, allons donc ! il n'y a pas un poil de ma barbe qui y songeât. Mais que veux-tu ? j'exaltais ces ouvriers, je les enchaînais à ma personne ! Il y a de ces phénomènes-là ; la couleuvre et l'oiseau, par exemple. Eh bien ! entre eux et

moi c'était ainsi : il y avait un fluide. Je les aurais fait marcher sur des charbons ardents.

— Sans raillerie?

— Non, il y a des exemples : témoin Napoléon. Vois ses grognards, il les enlevait rien qu'en les regardant. Eh bien ! j'ai produit un effet de ce genre sur ces ouvriers. Une fois qu'ils m'ont eu rencontré, impossible de les arracher d'à côté de moi ; ç'a été fini, ils ne m'ont plus abandonné. Il faut que j'aie des vertus secrètes ; ça ne s'explique que de cette façon. Qu'en penses-tu?

— Raconte d'abord ton histoire.

— C'est que tout est là, mon cher. Ces ouvriers, une fois séduits, ne m'ont plus lâché ; il a fallu aller partout avec eux : Mon général par-ci, mon capitaine par-là ! Pas moyen de s'en défendre. Et puis, c'étaient des vivat à tout bout de champ, avec mon nom à la suite. Oh ! les imprudents ! les imprudents !

— N'est-ce que cela? La peccadille est bien légère.

— Patience, Jérôme, ça se gâtera toujours assez tôt. Je poursuis. Voilà donc que nous marchons de compagnie, ces ouvriers et moi : le Comtois à ma droite, le Percheron à ma gauche. Un gaillard solide que ce Comtois ! Et ce Percheron, quel être fûté ! Nous nous avançons donc en masse tout le long des quais. Une armée, une véritable armée ! il y en avait sur les deux rives. On criait : A l'hôtel de ville ! et la foule se dirigeait toute de ce côté. On n'y allait pas d'ailleurs en se cachant ; les bannières s'agitaient au vent et les cris remplissaient l'espace.

— Jusque-là, où est le mal ?

— Oui, mais c'est la suite qu'il faut voir. Devant l'hôtel de ville il y avait quelques piquets de garde bourgeoise, mais peu nombreux. Les grilles étaient fermées et les croisées garnies de monde. Cependant le Percheron me prit à part. — Général, dit-il, il y a sur l'un des côtés une porte qui nous menera là dedans. En même temps, il me désignait le monument municipal. — Là dedans? lui répliquai-je, et pourquoi faire ? — Nous vous suivons, général, reprit-il ; venez;

et ils m'entraînèrent vers la porte en question. — Elle est fermée, dis-je en la voyant. — Oui, général, dit l'ouvrier ; mais le Comtois est là. Ici, Comtois? L'athlète accourut. — Pèse-moi là-dessus, dit son collègue. Les gonds cédèrent, le panneau sauta. — Bien touché, mon fils ; maintenant, en avant. Général, que vous avais-je dit ? C'est ainsi, Jérôme, que pour la cinquante-deuxième fois l'hôtel de ville a été enlevé.

— Et tu les as suivis, Oscar ?

— Que voulais-tu que je fisse ? Je les fascinais. Impossible de s'y dérober. Des artistes pareils, je les aurais conduits au bout du monde. Ce Comtois surtout, il fallait le voir. Il restait trois portes à forcer ; il les coucha sur le carreau successivement : c'est un être prodigieux. Et tout cela avec un calme !... Bref, nous arrivâmes sur le grand escalier.

— Je comprends, te voilà en pleine sédition. Continue.

— Nous n'étions pas les seuls, Jérôme ; il y avait foule. Les degrés étaient pleins : on ne savait plus où poser le pied. Les blouses, les habits, tout était mêlé. On se précipitait dans les salles, on s'installait sur les canapés de l'autorité. Le Percheron seul ne se livrait pas. Il jetait à la ronde des regards défiants et ne semblait pas content de cette rapide enquête. — Encore comme l'autre fois, murmurait-il, encore comme l'autre fois. Comtois, attention ; tu lèveras le pied quand je t'avertirai. Fais passer le mot aux autres. Cependant le nombre des vainqueurs grossissait toujours. Que de costumes et de drapeaux divers ! Bonnets phrygiens et ceintures rouges ; drapeau tricolore ou étendard écarlate, l'assortiment des républiques était complet. Il ne restait plus qu'à choisir la meilleure.

— L'embarras fut grand, je le parierais.

— Énorme, mon cher ; chacun voulait faire prévaloir ses couleurs et ses gens. On discuta les programmes, on discuta les hommes. Il y avait là un pompier qui entendait composer un gouvernement à lui tout seul : on eut toutes les peines du monde à le contenir. Comme dernier moyen, il fallut que le Comtois lui mît la main sur l'épaule.

— Encore le pompier, dis-je en songeant au récit de Malvina.

— Il fut maté, reprit Oscar, et renonça à sa combinaison. Mais il en restait vingt-deux autres. Ce fut un véritable écheveau à dévider. Pour le fond des choses on s'entendait passablement. On s'entendait pour dépouiller les riches et mettre la fortune individuelle en coupe réglée. On s'entendait pour désarmer le bourgeois et armer l'ouvrier. On s'entendait pour brandir l'épée et pourfendre l'Europe jusqu'à ce qu'elle se constituât en République. Mais, quand il s'agissait de noms propres, il n'y avait plus moyen de marcher d'accord. Chacun avait ses affections et ses antipathies. Enfin, après d'orageux débats et un tumulte effrayant, on dressa une liste de transaction, dont plusieurs copies furent jetées par les fenêtres de l'hôtel.

— Et tu as vu tout cela, Oscar ?

— De mes yeux, Jérôme. Et ce que je ne puis peindre, ce sont les cris, les mouvements de cette foule turbulente. Une partie était ivre de vin, l'autre ivre d'exaltation. Tous les visages étaient allumés, toutes les lèvres frémissantes.

— Comment as-tu pu t'en tirer ? demandai-je au peintre.

— Dieu le sait, et à quel prix ! Jusqu'ici ce n'est rien ; mais c'est la suite, la suite !

— Ah ! il y a une suite, Oscar ?

— Hélas ! oui : autrement, serais-je si inquiet ? Prête l'oreille, mon cher, nous voici au plus scabreux.

— Je t'écoute.

— Pendant que ceci se passait dans l'une des salles de l'hôtel de ville, le Percheron n'avait pas cessé de froncer le sourcil, et sa bande s'était tenue dans une sorte de réserve. — Encore une affaire manquée, répétait l'ouvrier. Comtois, ne va pas nous vendre. Ça ne peut pas s'en aller toujours en eau claire. Attention, Comtois. L'athlète écoutait impassible, attendant qu'on lui donnât quelque chose ou quelqu'un à détruire. Il se tenait prêt à tout événement. Le Percheron observa la neutralité tant que les listes ne furent pas arrêtées d'une manière définitive ; mais, ce travail achevé, il

leva l'étendard de la révolte. — Toujours des gouvernements de fracs ! s'écria-t-il ; je n'en veux plus ! Je proteste ! Enfants, on nous livre, ajouta-t-il en se retournant vers les siens. — Plus de gouvernement de fracs, répéta la bande avec un formidable unisson ! — C'est bien, mes amis, reprit l'ouvrier. Laissons ces messieurs à leurs affaires ; nous ferons les nôtres tout seuls. Viens, Comtois ; il y a des portes à soulever. Et vous, général, poursuivit-il en se retournant vers moi, pas moyen de s'entendre, n'est-ce pas ? Des fracs, toujours des fracs : c'est insoutenable ! Allons chercher notre combinaison ; et point d'aristocrates surtout. Ici, dans la pièce à côté. Vous nous ordonnez de vous suivre.

— Et tu ne t'es pas retiré ?

— Quand je te dis que je les fascinais. J'ai marché en tête. Comtois forçait les entrées, je les traversais. Nous choisîmes un salon reculé. Coussins de velours, tapis d'Aubusson, rien n'y manquait. Des trumeaux peints, des tentures superbes ; enfin un grand goût. On me donna un fauteuil comme au président. Nous étions près de mille. L'autre gouvernement restait presque seul ; le vide s'y était fait à vue d'œil. Toutes les blouses étaient à nous. Je les fascinais. Cependant il fallait agir ; le temps pressait ; l'empire était à dix minutes près. Notre combinaison était simple ; toute d'ouvriers. J'étais le seul frac excepté. On me faisait cet honneur, et on y ajoutait la présidence. Je m'inclinai en guise de remercîment. Le Percheron avait sa liste ; il la lut à haute voix, elle fut reçue par acclamations, et un ouvrier ébéniste la consigna sur une ardoise pendue au mur. La voici :

OSCAR, président du conseil.

PERCHERON, ministre des finances.

COMTOIS, ministre de la guerre.

CASMAJOU, ministre de la justice.

PESSOLIVE, ministre des affaires étrangères.

PASTICHON, ministre de la marine.

DARNAGAS, ministre de l'instruction publique.

Baricot, ministre des travaux publics.

Arléri, ministre de l'intérieur.

Loubelaï, ministre de l'agriculture et du commerce.

— Voilà une liste de choix, dis-je à Oscar. Belle collection de noms propres!

—Point de fracs; c'était toute la combinaison. Les amours-propres s'effacèrent pour l'obtenir. Quant au programme, il fut d'une formidable simplicité. Tout pour les ouvriers, tout par les ouvriers; hors des ouvriers, point de salut. Aux ouvriers les armes; aux ouvriers les capitaux. Il ne devait plus y avoir désormais d'autre influence, d'autre richesse que la leur.

— Et tu écoutais cela de sang froid ?

— J'aurais pu m'y opposer : je les fascinais. Mais que veux-tu, Jérôme? c'était leur marotte, à ces chers amis. Qu'est-ce que ça me coûtait de la leur laisser ? De ce qu'on fascine les gens, ce n'est pas un motif pour abuser de ses moyens et les contrarier dans leurs idées. J'en faisais ce que je voulais, cette pensée devait me suffire.

— Ils ont donc publié ce programme monstrueux?

—Publié, non, mon cher, il est resté à l'hôtel de ville, le séjour des programmes perdus. On peut y trouver aussi sur la fatale ardoise la liste de notre gouvernement.

— Comment n'avez-vous pas anéanti tout cela?

— Tu en parles à ton aise, Jérôme. J'aurais voulu t'y voir. Anéantir cela! Dieu! si je l'avais pu, Jérôme! Je ne suis pas riche, mais je donnerais tout ce que j'ai au monde de plus précieux, ma palette, ma boîte à couleurs, mon meilleur pinceau et ma plus jeune maîtresse, pour pouvoir détruire ces vestiges d'une souveraineté éphémère. J'ai des ennemis au pouvoir; ils vont en abuser contre moi.

— On t'a donc surpris?

— Surpris, cerné, traqué, bloqué, presque confisqué, Jérôme. Un odieux guet-apens. Que diable! On fait des sommations aux gens. On exécute trois roulements de tambour. C'est dans la loi. Ici, non. Figure-toi, j'allais ouvrir

les croisées pour proclamer ma combinaison et haranguer le peuple, quand la garde bourgeoise paraît en armes à la porte de notre salle de conseil. Je veux parlementer; tu sais qu'ordinairement ma barbe en impose. Elle y échoua cette fois, je le dis à son humiliation. Les gardes marchèrent la baïonnette en avant et nous cernèrent dans un angle de la pièce. J'étais pincé sans retour; j'allais coucher à Vincennes, comme d'autres fabricants de gouvernements, lorsque je vois une porte derrière moi, et près de cette porte, le Comtois qui jouait de l'épaule. Avec lui, c'est à coup sûr ; la porte s'affaisse, et je m'esquive par la brèche qui vient de s'ouvrir. La force armée nous suit, nous serre de près. Mais le Comtois est là ; une, deux, trois portes tombent coup sur coup. Quel homme ! Dieu du ciel ! Quel être ingénieusement doué ! Clôturez-vous donc en présence de muscles pareils ! Nous arrivons, toujours pourchassés, devant un escalier en spirale qui semblait plonger dans les abîmes de l'édifice. — Mille morts plutôt que la captivité ! m'écriai-je en me précipitant dans le colimaçon. Les ténèbres y régnaient : on n'osa pas nous y suivre. Le Comtois seul demeurait près de moi; c'était une précieuse ressource. Nous descendîmes encore soixante marches au milieu d'une profonde obscurité. C'est le puits de Grenelle, me disais-je ; cinq cents mètres au-dessous du niveau de la mer. Enfin l'escalier cessa, et je posai le pied sur un sol humide. Nous arrivions à la limite des soubassements ; nous étions dans les catacombes de l'hôtel de ville.

— Ceci tourne au roman, Oscar ; n'y mettrais-tu pas un peu du tien ?

— Non, Jérôme ; j'en appelle au Comtois ; il viendra te le certifier. Trop heureux encore d'être en sûreté dans ce cinquième dessous. On entendait le tambour battre d'une façon atroce. L'édifice municipal était cerné de toute part ; on y commettait des arrestations en masse. Décidément la journée était mauvaise pour les fabricants de gouvernements. Cette industrie entrait dans une période ingrate. J'y songeais dans les souterrains de la municipalité. Les ténèbres invitent à la

méditation. Le Comtois devait s'y abandonner aussi, car il poussait des soupirs à ébranler les catacombes. — Ce damné Percheron ! murmurait-il entre ses dents. Il accusait son camarade, et sans doute à bon droit. Les caves de l'hôtel de ville renfermaient ainsi deux infortunés que les leçons du malheur ramenaient dans les bras de la philosophie.

— Me diras-tu enfin comment tu t'es tiré de là ?

— Pas sans coups de fusil, Jérôme. Écoute la fin. Quand j'eus passé dix minutes dans cet asile caverneux, l'ennui me gagna. Le Comtois ne devait guère s'amuser aussi. — Camarade, lui dis-je, si nous cherchions notre chemin ? — A la bonne heure, me répondit-il. — Vous sentez-vous les poignets en état ? ajoutai-je. — Oui, dit-il. — Même vis-à-vis de barreaux en fer ? — En fer, répéta-t-il. Je remarquai que, dans ses réponses, mon compagnon faisait éclater un laconisme digne de l'antiquité. Cela dénotait une nature forte et un esprit égal. — Eh bien ! lui dis-je, puisque les barreaux ne vous font pas peur, cherchons des barreaux à forcer. Les ténèbres étaient complètes ; il fallait marcher à tâtons. Des légions de rats circulaient entre nos jambes et les flairaient comme un régal qui n'était point indigne d'eux. J'avais beau leur prodiguer les coups de talons, ils revenaient à la charge avec un acharnement qui donnait la mesure de leur appétit. Enfin j'aperçus, à hauteur d'appui, des croisées qui devaient s'ouvrir sur la place ou sur l'une des rues ordinaires. — Voici l'obstacle, dis-je à mon compagnon. — C'est bien, répondit-il. A l'aide d'une saillie du mur, il parvient jusqu'aux barreaux et les ébranla de sa main d'athlète : — L'affaire est faite, dit-il : ils sont descellés. Je le rejoignis sur l'appui de la croisée. — Attention à la sentinelle, ajouta-t-il ; et sitôt qu'elle aura le dos tourné, soyez prêt à franchir le pas. Il y a dix pieds de hauteur. — C'est bien, lui dis-je. L'occasion se fit attendre : peut-être la sentinelle avait-elle des soupçons ; enfin elle s'éloigna, et les barreaux disparurent comme une paille. — Vite, engagez-vous là dedans ! s'écria le Comtois ; il y a le passage d'un homme. J'obéis et me laissai tomber sur le sol. Presque au même instant, le robuste ouvrier

était à mes côtés et poussait un cri d'alarme. — On nous a aperçus ; dare, dare, détalons, et du côté des rues ! Au moment où je tournais l'angle du carrefour, un coup de fusil retentit et une balle siffla près de moi. — Plus de bruit que de mal, dit l'ouvrier en me jetant ces mots à l'oreille : A droite, monsieur, je prendrai à gauche. — Merci, mon camarade ! m'écriai-je ; je vous dois la vie et la liberté. — Il était déjà loin. Voilà mes aventures, mon cher ; que t'en semble ?

— Je te le disais tantôt ; c'est du roman.

— Du roman historique, alors, car tout cela est bien réel. Tel que tu me vois, je te représente, mon cher, une puissance découronnée. Pendant une demi-heure, j'ai fonctionné à l'état de gouvernement. J'ai eu ma combinaison ; elle s'est écroulée. De toute cette grandeur, de toute cette gloire, il ne reste plus qu'un souverain fugitif, obligé de demander un asile à ses amis.

— Le voici, Oscar, jouis-en.

— Très-bien, Jérôme ; mais la police ? Est-ce que tu supposes qu'elle va respecter mon incognito? Ton bon sens...

— Que ferait-elle de toi ? je te le demande.

— Voilà que tu railles. Eh bien ! Jérôme, c'est très-mal. Voyons, parlons sérieusement. On est aux enquêtes à l'hôtel de ville ; les agents de la préfecture y sont déjà. Le juge d'instruction s'y est transporté.

— Tu vois les choses en noir, Oscar.

— Et toi en rose, Jérôme. Dam ! ce n'est pas toi qui iras gémir sur la paille humide des cachots. A Vincennes, juge donc ! Connais-tu le donjon de Vincennes ? On en dit des horreurs. Et penser que j'ai été gouvernement pendant trente-trois minutes ! De si haut tomber si bas ! Il me semble que j'entends du bruit au pied de l'escalier. Un sbire, sans doute !

— Tu deviens fou !

— Jérôme, je réclame de nouveau un réduit quelconque ! Je ne veux pas que cette infâme police me mette la main dessus. Donne-moi une cave, un grenier, un trou à charbon, une soupente, ce que tu voudras ; mais sauve-moi, de grâce,

sauve-moi ? Tu me calfeutrerais dans une armoire, que je ne t'en voudrais pas. J'entrerais au besoin dans un conduit de cheminée. Tout me semble préférable aux quatre murs d'une prison. J'ai toujours détesté ce genre d'édifices.

— Que tu es donc terrible, Oscar ! Voyons, ne te monte point ainsi. Je suis sûr que ton affaire n'est rien, qu'elle tombera dans l'eau.

— Oui, tu le supposes.

— Je t'en réponds.

— Tu m'en réponds, j'accepte le mot, je l'accepte en plein. Tu es désormais responsable de ce qu'il y a de plus sacré au monde, la liberté d'un être pensant. Tu m'en réponds ! Touche là. Tu es un noble ami. Maintenant, donne-moi un conseil.

— Parle !

— Faut-il couper ma barbe ? on dit que ça donne le change aux gendarmes et déroute les signalements.

— Oui, Oscar, oui, et tes cheveux aussi ! Tu seras en état de subir un traitement dont tu me parais avoir besoin. Dès demain, nous t'administrerons des douches.

XXVIII

LES INFORTUNES D'UNE ÉGÉRIE.

Oscar put enfin respirer : les foudres dont il se croyait menacé s'arrêtèrent à mi-chemin. Il s'était fait, dans cette courte usurpation, tant de listes de gouvernement, que la justice fut obligée de choisir. Elle s'appesantit sur les chefs notoires et négligea le troupeau des conspirateurs. Tout renfermer eût été une entreprise difficile : les prisons de la République n'y eussent pas suffi. Notre ami échappa à la faveur du nombre.

Parmi les victimes de ce drame étrange, il en est une qui se détache à part et demanderait un Homère pour être célé-

brée dignement. Seul il pourrait dire, sur le mode ionien, à quelles vicissitudes elle fut en butte depuis le jour où, quittant le foyer domestique, elle chercha, de philosophe en philosophe et de système en système, un idéal qui semblait fuir dans les profondeurs de l'horizon. Que d'écueils dans cette existence ! que d'aventures ! L'Odyssée est complète, sauf un personnage, celui de Pénélope tournant le rouet en guise de préservatif. Hors ce détail, rien n'y manque. Jamais sujet ne fut plus digne d'un cistre magistral : je le signale aux poëtes des âges futurs.

Il s'agit d'une Muse qui, dès le berceau, eut la conscience d'une impérieuse mission. Le souffle d'en haut l'animait ; en vain eût-elle essayé de s'y soustraire. En d'autres temps on lui eût demandé peut-être de revêtir l'armure et de monter à l'assaut. Notre Muse n'y prétendit pas ; elle était de son siècle avant tout. Pas de lance au poing, mais une plume. Au lieu de remparts à franchir, une société à détruire, et, sur l'oriflamme, ces deux mots simples, mais expressifs : *réforme sociale*. Tu vaincras par ce signe, lui dirent des voix intérieures. Dès lors elle ne s'appartint plus. La nuit, des utopies la visitaient ; le jour, elle avait des apparitions.

Comment résister ? Elle partit donc et se mit en campagne. Ses débuts furent obscurs et presque ignorés ; digne à peine d'un capitaine d'aventures ou d'un batteur d'estrades. Quelques escarmouches dans les buissons du caprice en remplirent la meilleure part. Ce fut pourtant une période heureuse dans son existence, et la plus fleurie de toutes. Elle y rencontra les poëtes ses frères, et les choisit jeunes, afin d'être plus près de la vérité. Où irait une Muse, si ce n'est là ? Celle-ci ne s'y oublia point ; elle avait la conscience d'une mission plus haute. D'ailleurs la gloire arrivait ; la robe obscure de la Muse se changeait en un vêtement lumineux. Elle prenait le premier rang parmi les déesses de l'imagination. Une autre ambition que la sienne s'en fût contentée : chez notre Muse la mission l'emporta ; la gloire n'était à ses yeux qu'un moyen. Elle avait à parcourir le cercle des fonctions humaines pour reconnaître ce que chacune d'elles ren-

ferme de mensonges et d'écueils. Des poëtes, elle passa aux avocats; nul contraste ne pouvait être plus tranché. Mais notre Muse était brave; les robes noires ne lui firent pas peur; elle en sonda les moindres plis. Tâche déplorable, au bout de laquelle devait naître le découragement! Quel bagage confus! quel amalgame singulier! Des arguties juridiques, des subtilités de glose, des banalités consacrées par des arrêts, voilà où elle vint se heurter. Quant à la réforme sociale, personne, parmi les bonnets carrés, ne l'avait vue passer et ne pouvait en donner des nouvelles. Bon gré, mal gré, il fallut que la Muse plaçât ailleurs sa confiance. Elle avait quitté les poëtes, les avocats la quittèrent; les enfants de la lyre étaient vengés.

On aurait pu la croire ébranlée par cet échec; elle s'y affermit au contraire dans son dessein. J'essayerai de tout, se dit-elle, mais je mettrai la main sur mon phénix. Cette nuit encore, l'utopie m'est apparue avec ses alouettes rôties et ses ruisseaux de chambertin. J'en aurai le cœur net, dussé-je violer la porte du grand Lama. Je veux la réforme sociale, il me la faut, elle est devenue un besoin pour moi. Qu'elle ait les cheveux blonds ou bruns, qu'elle soit chauve ou use du postiche, je la veux, je l'aurai. Je ne regarde ni à la taille, ni à la couleur, ni à l'âge, ni au caractère; je ferme les yeux sur tout. Courage donc! encore quelques efforts. Voici déjà bien des efforts perdus; plus d'hésitation; marchons droit sur ma découverte.

Ce fut ainsi que notre Muse s'encouragea dans ses projets. A aucun prix elle n'en voulait démordre. Elle se livra donc à de nouveaux essais, et entama profondément le camp des penseurs. Sa tactique était de viser aux chefs et de négliger les subalternes. Aucun pontife ne lui échappa. Elle vit les dissidents religieux, les mystagogues, les thaumaturges; elle ne repoussa ni les chapeaux rougis au contact des saisons, ni les collets chargés outre mesure de corps étrangers. Elle pardonna tout aux grands philosophes et se montra tolérante jusqu'à la magnanimité. Elle alla vers l'hérésie d'abord; c'est la ressource des esprits chagrins et des Titans frappés par

la foudre. Le plus glorieux de tous demandait à la philosophie des armes contre la religion : il lui empruntait quelques montagnes, afin de s'en servir comme de marchepied vers le ciel.

Pour notre Muse, c'était un spectacle nouveau. — Enfin, se dit-elle, je la tiens. Elle croyait avoir dans ses mains la réforme sociale. Alors elle chanta les divinités du mal. L'imprécation sortit de ses lèvres, le blasphème aussi. Ses instincts l'emportaient ; elle éleva jusqu'au ciel ses défis et ses colères. Sa lyre n'avait plus que des cordes d'airain. C'était une crise ; elle dura peu. Une Muse ne s'oublie à ce point qu'aux dépens de son génie. D'ailleurs, les hérésiarques ne sont pas beaux. La Muse s'accoutumait avec peine à un voisinage pareil. Plus d'une fois le souvenir de ses poëtes aimés vint la poursuivre comme contraste et comme remords. Où étaient leurs joues roses et leur souffle si pur? Où étaient leurs propos caressants et leurs confidences d'âmes heureuses? Au lieu de ces jeunes amis, de moroses vieillards ; au lieu de ces récits riants, des théories inintelligibles. Quelle chute pour une Muse, même résignée à tout ! La nôtre n'y tint pas ; elle rompit avec l'hérésie, et chercha ailleurs.

La métempsycose l'attira ; c'était bien plus gai. Elle ouvrait à la pensée des régions inconnues. Que de rêves charmants elle alimentait ! Notre Muse en fut séduite et y consacra des tomes dont son nom se fût bien passé. Jamais les visions qui l'obsédaient ne se firent jour avec plus d'évidence ; elle s'égara dans des espaces où l'œil humain ne la suivit plus ; livrée aux abîmes du vide, elle perdit d'une manière absolue le sentiment du réel et resta seule à écouter les frémissements de sa lyre. Encore quelques écarts, et elle était perdue pour nous, et sa raison demeurait comme enjeu dans cette gageure insensée. Elle ne fut sauvée que par ses instincts délicats. Les héros de la métempsycose persistaient à négliger abominablement leurs personnes. Notre Muse les excusa longtemps ; jamais elle n'avait été mise à une épreuve si rude, si continue. Sa mission lui donnait à peine la force d'en supporter les effets. Elle pria, ce fut en vain ; elle pro-

digua des conseils qui se trompèrent de destination. Enfin, elle s'avoua vaincue et donna congé à la métempsycose comme elle l'avait donné à l'hérésie.

Après tant d'aventures, la réforme sociale restait encore à découvrir ; le problème n'avait pas avancé d'une semelle. L'état de notre Muse s'en ressentit ; l'utopie la visita de nouveau. La nuit, elle poursuivait de mystérieux entretiens avec des voix qui se croisaient sous ses courtines. Ces voix l'accusaient d'indifférence et de tiédeur. A quoi elle répondait que la plus ardente Muse ne peut donner que ce qu'elle a, et qu'elle avait assez souffert dans la fréquentation des systèmes. Elle ajoutait qu'elle attendait un philosophe qui eût le collet propre et les ongles en état. Hors de là, elle n'admettait que des essais, des combinaisons sans importance. Un peu de pastoral, un peu d'archaïque, c'est ainsi qu'elle trompait les vides de son cœur. Pourtant, au fond de ces désappointements résidait une tristesse amère. Elle y avait vu s'effeuiller la couronne de ses beaux jours, s'évanouir les illusions de la première heure. L'âge arrivait, et à la suite un embonpoint plein de majesté. Du jour au lendemain, les lignes sphériques acquéraient chez elle un développement qui frappait l'œil le plus inattentif. Faut-il le dire ? cet état florissant captiva un poëte chevelu. Il était jeune, sans fiel et probablement le dernier de cette race éteinte. Le cas, d'ailleurs, était nouveau ; l'antiquité n'avait pas connu de Muse aussi forte. En l'honneur de l'imprévu, ce barde ajusta les cordes de sa lyre et modula son hommage sur un rhythme connu :

LAZZARA [1].

(IMITATION LIBRE D'UNE BALLADE CONNUE.)

I

Voyez comme elle engraisse ! A ces deux repoussoirs,
A ces grands monuments, érigés en bossoirs,

[1] Cette pièce est textuellement reproduite. Elle appartient en entier au jeune barde en question.

Et rivaux de la cornemuse ;
A cette pleine lune aux contours fourvoyés,
A ce menton fuyant par cascades, voyez
Comme elle engraisse, notre muse !

II

Elle est ample, elle est vaste, et quand, d'un pas massif,
Les cheveux relevés dans un style poncif,
Elle apparaît sous sa mantille ;
A voir le sol fléchir sous elle en vrai tremplin,
On croirait voir, ma foi, dessus son terre-plein,
Un éléphant de la Bastille..

III

Elle est forte et dodue, et file son roman,
Qu'à sa fille avec soin dérobe la maman,
Tant il est plein de fondrières ;
Elle lance, elle suit, sans jamais dire assez,
De buissons en buissons, de fossés en fossés,
Ses divines aventurières.

IV

Quand près du feu, le soir, on juge les auteurs,
Pour voir qui sait le mieux, au gré de ses lecteurs.
Manier la langue rebelle ;
Que son héros soit Corse, ou Toscan, ou Vaudois,
Elle écrit, et la phrase échappée à ses doigts
Nous semble toujours la plus belle.

V

Certes, plus d'un bourgeois, pour elle, en son beau temps,
Volontiers eût donné bien des écus comptants,
Et même quelques pierreries ;
Il eût donné ses fracs et ses vieux pantalons,
Ses passe-poils du plus beau jaune et ses galons,
Tout, jusqu'à ses buffleteries ;

VI

Et ses deux pistolets dans leur fonte engloutis,
Et ses revers d'argent brodés au plumetis.

Et ses sonores jugulaires,
Et son sabre en croissant, rouillé quand on se bat,
Et la rude cartouche, instrument du combat,
Qu'il déchire avec ses molaires.

VII

Il eût donné sa guêtre et son dessous de pied,
Donné la riche selle où, de garde, il s'assied ;
Donné son colbac si commode ;
Donné, pour faire honte aux hommes regardants,
Sa caisse, ses papiers, sa vaisselle et ses dents,
Chefs-d'œuvre de Désirabode.

VIII

Il eût donné les serfs qu'il tient sous son pouvoir,
Son portier, son frotteur, son commis de comptoir,
Sa bonne et son valet de ferme ;
Le jardin d'un arpent qu'il possède à Saint-Leu,
Et son appartement, tendu d'un papier bleu
Qu'il fit poser au dernier terme.

IX

Tout, jusqu'au cheval bai qu'il loue au maquignon,
Dont il vida la croupe avec quelque guignon ;
Jusqu'au frein où Ruolz éclate ;
Jusqu'à cette merciére, au quartier Mouffetard,
Qui vient six fois par mois décorer sur le tard
Son divan à housse écarlate.

X

Ce n'est pas le bourgeois, c'est le peuple aux faubourgs
Qui l'a prise, et qui n'a rien donné pour débours ;
Car la pauvreté l'accompagne.
Le peuple a pour tous biens le vin bleu, l'eau des puits,
Une blouse percée aux deux coudes, et puis
Quelques amis sur la Montagne.

Ainsi chantait le dernier des bardes chevelus, entraîné par un enthousiasme naïf. Il est douteux que son hommage, issu du cœur, ait eu un succès sans mélange.

La révolution de Février surprit notre Muse dans cette situation d'esprit. La nature continuait à l'accabler de ses dons et à lui prodiguer les apparences prospères. Un seul chagrin s'y mêlait et troublait sa sérénité. Le rêve de sa vie se réaliserait-il un jour? Aurait-elle à s'agiter longtemps encore dans les étreintes d'une mission ingrate? A tout prendre, le ciel lui devait quelques compensations. En l'honneur de la réforme sociale, elle avait tout prodigué, sa gloire, son temps, son repos. Rien ne lui avait coûté, ni les essais, ni les aventures. Cependant l'âge venait et le but n'était point atteint. Cette perspective jetait du noir sur sa pensée. Tant de mouvement en pure perte ! Tant d'expériences suivies de mécomptes! Si Muse que l'on soit, il est des moments où le dépit prend le dessus, et où l'âme s'abandonne à la pente du désenchantement. Notre Muse en était là ; elle souffrait; ses échecs lui portaient sur les nerfs.

Sans le tocsin de Février, peut-être cet état du cerveau eût-il abouti à une catastrophe. Les visions avaient reparu avec plus de force que jamais. Les voix familières ne tarissaient pas en reproches. Elles l'excitaient à se remettre en campagne et à chevaucher de plus belle. Sa mission n'était pas à quelques échecs près; il fallait qu'elle y fût fidèle jusqu'au bout. La Muse cédait alors et reprenait le cours de ses dithyrambes. Elle invoquait le peuple et lui adressait d'énergiques appels. Rien n'y servait; c'était une corde usée; elle en avait le sentiment. Le peuple s'y montrait médiocrement sensible. Les choses empiraient donc, quand le dieu du hasard s'en mêla. De sa main puissante il fit une révolution. La Muse comprit qu'elle était sauvée, que son heure arrivait, qu'elle touchait au but.

— Enfin! s'écria-t-elle ! nous y voici ! nous la tenons ! A l'œuvre ! c'est le moment d'agir ! Me voici payée en un jour de quinze ans de peines.

Ces mots à peine achevés, la Muse alla signifier ses conditions au pouvoir nouveau. On s'entendit. On traita. Chaque jour, la Muse dut se mettre à la disposition de l'un des membres du gouvernement. Elle allait être l'Égérie de l'institu-

tion. Point de trêve dans ce service officiel. Entre huit et neuf heures, elle sortait du bois sacré, avec les papiers de la sibylle dans son cabas. Pour mettre l'oracle à la portée de tous les goûts, elle en préparait de rechange. Le uns avaient le ton éploré de l'élégie; d'autres s'emportaient jusqu'à la colère. Le gouvernement demeura dès lors exposé à toutes les surprises de l'inspiration. En son nom, on promenait la torche dans la région des idées, on provoquait aux luttes de classes et à une rupture violente du lien social. Il y avait deux nations désormais, celle des vainqueurs, celle des vaincus. Aux premiers toutes jouissances; aux seconds toutes les charges. Les riches avaient allumé la guerre; ils devaient en supporter les frais. Quant aux déshérités, c'était pour eux le jour des réparations. Ils les exigeaient entières, prêts à les revendiquer par la violence, si les autres moyens ne suffisaient pas. Ainsi parlait la Muse, en y ajoutant la forme dont elle sait revêtir les plus mauvais sentiments.

Décidément l'Égérie devenait trop dangereuse; il fallut s'en délivrer. Le pays, l'imprimerie royale, le gouvernement lui-même, tout le monde en avait assez. Elle lutta pourtant, et se répandit en récriminations amères. Elle essaya de mettre ses patrons de son côté, en les soutenant envers et contre tous. Elle les compara, d'après Jean-Paul, à ces excellents fruits qui sont, avant les autres, piqués par les guêpes. Ce fut le dernier cri qu'elle exhala. Le jour suivant, elle recevait un congé dans toutes les formes, et allait rejoindre dans le grenier administratif toutes les friperies à l'usage des gouvernements révolutionnaires. L'épreuve était concluante, il n'y avait plus à y revenir. L'Égérie fut confinée sous la remise; elle avait fait son temps.

Son âme fut alors plongée dans le deuil, et elle désespéra de la patrie. Ingrat pays, qui se privait de tels services et repoussait avec dédain un si précieux concours! Non, rien dans ses déboires passés ne lui sembla plus affreux que ce déplorable calice. Elle le détournait de ses lèvres avec un énergique effort. Il lui semblait impossible qu'on oubliât à ce point ce qu'elle avait fait, ce qu'elle voulait faire. Tant de

gages méconnus en un jour ! un dévouement si soutenu à la cause du peuple ! des flots d'encre prodigués en son honneur ! un culte si fervent ! une adoration si exclusive ! Et on méconnaissait tout cela ! et on sevrait le peuple de cette voix qu'il aimait à entendre ! en pleine république, grand Dieu ! Il ne restait plus qu'à se voiler le front et à protester par le silence ; l'avenir se chargerait de l'expiation.

C'est en lançant ce trait du Parthe que l'Égérie résigna son emploi. Elle jeta un crêpe sur la statue de la Patrie, et porta le deuil de nos libertés. Le monde officiel lui échappait, il ne lui restait plus que les tressaillements de la place publique : elle s'y réfugia. Sa plume ardente réchauffa dans les âmes ce qu'elles renfermaient de colères sourdes et de ressentiments profonds. Plus d'une fois elle convia le peuple à ne compter que sur lui-même, et à faire justice des intermédiaires conjurés pour le tromper. Ces appels étaient empreints du fiel âcre que distillent les cœurs déçus. Ce qui accroissait son regret et son tourment, c'est que l'heure de l'abdication politique avait sonné pour elle. Toute puissance a son apogée et son déclin. Marengo et Austerlitz viennent aboutir à la cour de Fontainebleau. Notre Muse en était à cette période fatale. Heureusement il lui restait un asile et un asile lumineux dans les régions de l'art. Rien au monde n'eût pu le lui ravir, ni remplir le vide qu'elle y avait laissé. Pour l'absoudre, un retour suffisait, et volontiers on eût enlevé le voile qui couvrait sa statue.

XXIX

LA FÊTE EN PLEIN VENT

Depuis quelques semaines, l'attitude de la Commission exécutive rappelait celle de la nymphe Calypso. Elle était inconsolable. Dans ses loisirs du Luxembourg, elle avait imaginé une cérémonie publique qui devait ramener le sourire sur les lèvres et la paix dans les cœurs. Afin de la rendre

digne de l'Assemblée et du pays, elle avait épuisé ses trésors de science mythologique et mis la Grèce et Rome à contribution. On parlait de statues d'une dimension colossale et d'un festin à éclipser ceux de l'antiquité. Les attributs des arts devaient y figurer dans un cortége merveilleux. Rien n'y manquerait, ni les festins, ni les chants, ni les jeunes filles vêtues de lin. On retournait aux fêtes d'Éleusis et aux Panathénées.

La douleur du gouvernement avait surtout ce motif, que l'Assemblée paraissait médiocrement touchée des jouissances qu'on lui préparait, Au lieu de s'associer, dans un commun élan, à ce retour vers les âges héroïques, elle supputait, avec le scrupule d'un caissier, les sommes nécessaires à ces magnificences, et se demandait si on ne pourrait pas faire un meilleur emploi des deniers de l'État. Les circonstances prêtaient peu, d'ailleurs, aux divertissements; les esprits n'étaient guère à la joie. Le Luxembourg seul se complaisait dans des spectacles pareils. Il aimait les exhibitions solennelles. L'Assemblée se plaçait au point de vue opposé: de là le dissentiment. Tant de misères pesaient sur le pays, que c'était vraiment pitié de voir l'argent du trésor s'en aller en oripeaux et en dorures.

Enfin l'Assemblée céda ; elle ne voulut pas rompre pour une si petite affaire. Il fut convenu que la cérémonie aurait lieu ; seulement on apporta quelques modifications au programme. Le festin en plein air, ouvert à tout convive, avait cet inconvénient de laisser la dépense sans limites. On le supprima; c'est dommage. L'expérience n'était pas sans grandeur : elle eût donné la mesure des estomacs livrés à eux-mêmes et affranchis de toute carte à payer. Je m'imagine que l'exemple eût été mémorable. D'autres retranchements furent encore effectués. L'industrie devait couvrir Paris de petits autels ; elle s'en abstint : au lieu d'autels mieux eût valu des catafalques. On se contenta de chars, sur lesquels figuraient des chefs-d'œuvre un peu fanés, et qui avaient déjà servi. C'est ce qu'on appelait un programme d'après l'antique.

Dans les bureaux d'un ministère s'accomplissait une autre opération. Un appel avait été fait aux jeunes filles vêtues de lin. La cérémonie en exigeait cinq cents ; autant de rosières. Le choix fut long et minutieux. Il s'agissait de cinquante francs ; c'est un joli denier pour une enfant du peuple : il s'en présenta dix mille. Qu'on juge du travail des ordonnateurs. Il fallut vérifier ces noms et marquer d'une étiquette ceux qu'on agréait. Surtout il importait de s'assurer que rien ne manquât au costume, que les robes fussent blanches, les voiles aussi, les couronnes en état. Quant aux visages, personne n'en eut souci, et, il faut le dire, la légion ne brillait pas de ce côté; en revanche, tous cœurs purs et âmes de neige.

Cependant un autre soin divisait l'Assemblée ; rien de plus grave depuis le turbot de Domitien : les représentants porteraient-ils un insigne? et quel insigne? Le débat s'ouvrit là-dessus, et partagea les meilleurs esprits. Les uns voulaient se garnir le flanc des trois couleurs : les autres ne les admettaient qu'en sautoir, et sous le frac : ceux-ci visaient à l'effet, ceux-là préféraient une situation plus modeste. A quelques-uns, un simple ruban suffisait ; les amis de l'éclat n'en tenaient pas les questeurs quittes à moins d'une écharpe aux glands d'or, et du plus beau tissu. Ils y voyaient un moyen de relever l'industrie, et d'introduire dans nos ateliers une fabrication d'un ordre politique. La discussion aurait pu se prolonger longtemps ; de guerre lasse, on l'abandonna. Les questeurs furent investis de la commande. Personne n'a la main malheureuse comme un questeur : ceux-ci imaginèrent un hideux petit ruban surmonté d'une rosette, et où brillaient, en or très-suspect, les faisceaux de la République. C'était un insigne digne tout au plus d'un régime de maillechort.

Un dernier problème fut soulevé : D'où partirait l'Assemblée ? La Bastille eut d'abord le pas. Le Luxembourg y tenait ; il voulait donner à Paris une exhibition dans toutes les règles. Il lui semblait glorieux de parcourir les boulevards avec un cortége aussi choisi, et d'entraîner à sa suite

les élus du peuple. Quelle moisson d'enthousiasme on allait recueillir sur le chemin ! quels élans spontanés d'adhésion ! c'était un baptême nouveau que le Luxembourg entendait ménager à la représentation nationale. Il faut le dire, l'Assemblée voyait les choses autrement ; elle doutait de sa propre popularité. Aussi se refusa-t-elle à prendre la Bastille pour point de départ. Vaincu sur cette partie de son programme, le Luxembourg essaya de sauver la moitié du trajet : il proposa l'hôtel de ville. Il conciliait ainsi les grandeurs de la cérémonie avec les égards dus aux jambes des représentants. L'hôtel de ville était d'ailleurs un centre naturel, en faveur duquel on pouvait invoquer bien des souvenirs historiques. Le cortége, en l'adoptant, traversait le vieux Paris par les chemins où saint Louis et Philippe-Auguste avaient passé. C'était une considération décisive ; l'Assemblée ne s'y rendit pas : des motifs de prudence prévalurent. La République avait fait aux élus du suffrage universel un sort si beau, qu'une promenade en corps dans Paris leur était interdite. Il fallut dès-lors choisir l'itinéraire le plus court : le palais de l'Assemblée fut désigné comme lieu de rendez-vous. On devait se rendre de là sur l'esplanade du champ de Mars.

Dès huit heures du matin nous avions pris place, Malvina et moi, sur l'estrade d'honneur. C'est à Simon que nous devions ce privilége. Deux jours avant la solennité, il forma autour des questeurs un siége si savant et leur livra de si rudes assauts qu'ils furent contraints de capituler. Nous eûmes deux billets de choix. Nos bancs touchaient ceux des élus du peuple, et notre représentant put venir se placer presque à nos côtés. Au moment où nous arrivâmes, la foule inondait l'enceinte, et il était aisé de prévoir qu'aucune police ne pourrait s'y établir. On violait les consignes sur tous les points avec une audace impunie. Nul ordre, nulle régularité. Les ordonnateurs de la fête manquaient leur effet d'ensemble ; ils avaient sous la main des éléments trop insubordonnés. Aussi croisaient-ils les bras sur leurs poitrines, et assistaient-ils à cette scène avec une douloureuse résignation.

Le canon tonnait; l'Assemblée était en marche. Elle arriva enfin à l'entrée du champ de Mars. Ce trajet, il faut l'avouer, n'eut rien de majestueux, et la multitude y fit éclater un tout autre sentiment que celui du respect. Le régime de l'insulte persistait. Loin d'y mettre ordre, l'emprisonnement des chefs n'avait fait que l'aggraver. Le mot était donné dans les clubs et dans les ateliers : on voulait déshonorer l'Assemblée. Nul soin à son égard. On ne lui avait pas ménagé de passage spécial; elle marchait mêlée au peuple, et n'avait guère à se louer de ce contact. C'est au point que Malvina en fut scandalisée :

— Ah çà, dit-elle, il n'y a pas plus de police ici que chez les Bédouins. Qu'est-ce que c'est que ce genre? Vois donc, Jérôme, une représentation nationale parsemée de blouses! Comme c'est galant! Et pas un gendarme, pas un municipal, pas un sabot de cheval pour caresser les orteils de tout ce monde! Ça crie vengeance, vraiment!

En effet, l'ordre ne pouvait se rétablir dans cette foule indisciplinée; elle encombrait l'espace où le défilé devait avoir lieu. C'est sur ce point qu'on avait groupé les statues en carton, d'un style monumental. Je n'ose dire quelle figure elles faisaient. La sculpture en plein vent ne s'y était guère signalée. Il faut ajouter qu'un ouragan arrivé la veille avait exercé sur l'ensemble des ravages douloureux. La Liberté avait perdu le nez dans la tempête, et ne pouvait se consoler de l'absence de cet attribut distinctif. L'Égalité en était réduite au sort du maréchal de Rantzau, le plus mutilé de nos grands capitaines. La Fraternité portait sur son visage de telles balafres, que l'œil le plus dévoué aurait eu grand'peine à la reconnaître. Partout se retrouvaient des souillures capables de ruiner dans l'opinion des sujets moins symboliques et plus médiocrement pourvus de popularité.

De tous ces emblèmes, aucun n'avait été plus abominablement traité que celui de la République. Sous son bonnet de Phrygie, elle avait le plus triste aspect et comme le sentiment d'une humiliation profonde. Au moment où nous l'aperçûmes, on lui rajustait le bras droit, dont l'état du ciel

avait troublé l'économie. Au bout de ce bras était une main, également endommagée, qui pesait dans ses phalanges un glaive et une branche d'olivier. Cette opération, ainsi conçue, présentait un problème de statique difficile à résoudre, et c'est là sans doute ce qui répandait sur cette physionomie colossale un ennui mortel et un sombre découragement. Une seule main, faisant l'office de deux plateaux, voilà à quoi la République était condamnée ! Puis, que de dégradations sur sa personne et autour d'elle ! Quelle République dévastée ! L'eau des nues avait sillonné sa robe de ravines profondes et dépouillé de leur couche de bronze les lions accroupis à ses pieds. Les vases antiques disposés sur l'estrade, les trophées d'armes qui la décoraient, avaient tous éprouvé au plus haut point les effets de l'intempérie, et offraient un spectacle digne de pitié.

A l'aide de quelques efforts, les représentants purent enfin gagner leurs siéges d'honneur. Ils s'y disposèrent en amphithéâtre. Les souverains du Luxembourg occupaient le milieu de l'estrade avec les dignitaires de l'Assemblée ; le reste se plaça au hasard et confusément. Simon trouva, je l'ai dit, un banc près de nous. Quand cette installation fut achevée, il se fit un peu d'ordre et le coup d'œil y gagna. Les buttes de Chaillot et de Passy étaient couvertes de têtes ; l'enceinte du champ de Mars, l'avenue du pont, les quais et tout le terrain qui monte par étages vers les murs d'enceinte, ressemblaient à une vaste fourmilière, en proie à l'agitation. Mille drapeaux, mille banderoles, jouets des vents, s'emparaient du regard et animaient la fête. De grands mâts, chargés d'oriflammes, formaient autour de l'esplanade une suite de jalons pavoisés. Le bruit du canon tranchait sur le tout et dominait les acclamations de la foule.

— A la bonne heure ! s'écria Malvina, voici que la fête prend couleur. Allons, évertuez-vous, enfants, pour que la galerie applaudisse. En avant la musique et les plumets ! La grosse caisse surtout ! Ça fait bien en plein air ! Mais, dis donc, Jérôme, qui est-ce qui pose devant nous?

— Où cela ? Malvina.

— Devant nous, un peu vers la droite. Des êtres médiocrement couverts. Tiens, vois donc.

— Sur l'estrade ? Le Luxembourg en personne.

— Ah ! c'est juste, c'est juste ! Et moi qui ne l'ai pas deviné tout d'abord ! J'aurais dû pourtant m'en douter à l'enveloppe. Il n'y a que le Luxembourg pour s'affubler ainsi. Et puis les poses ? Dieu ! comme c'est lui ? Doit-il être heureux de ce spectacle ! Doit-il jouir dans ses escarpins !

— Il en a l'air, du moins.

— Tous rayonnants, mon chéri, tous frétillants. Ils sont là comme cinq carpes dans leur vivier. Le public est médiocrement amusé ; mais eux, Jérôme, ils nagent dans un océan de joies; ils se balancent dans leur programme, ils s'y bercent, ils s'y plongent à l'envi. Fortunés mortels! Oui, soyez fiers, vous en avez le droit; oui, épanouissez-vous, ça vous est bien dû.

Pendant que ma femme envoyait sur l'aile des vents ces apostrophes un peu vertes à l'adresse des souverains du Luxembourg, la cérémonie suivait son cours, et le défilé commençait. En tête marchaient les quatre-vingt-six départements. Habit noir, pantalon blanc, chapeau gris, voilà de quoi se composait un département. Autant de départements, autant de chapeaux gris. Seulement, l'état des chapeaux variait selon l'importance des localités. Ainsi, la Creuse me parut un peu déformée, et la Lozère passablement ternie. Le poil de lapin dominait dans les départements pauvres. En revanche, le Nord et la Seine-Inférieure portaient du castor et se distinguaient par le lustre irréprochable de la coiffure. Quatre-vingt-six chapeaux gris résumaient la France. Noble allégorie ! symbole touchant d'égalité! Tous chapeaux-gris, comment exprimer d'une manière plus naïve l'unité de la patrie? Oui, tous gris, et, le soir, les chapeaux ne l'étaient pas seuls. En l'honneur de la solennité, les quatre-vingt-six départements firent une descente dans le bouchon le plus voisin, et vidèrent quelques flacons à la santé de la République. L'écot fut brillant, et au dessert l'attendrissement ne laissait rien à désirer. Le Rhône se jetait dans les bras de la Loire,

l'Aube se confondait avec le Lot, la Charente s'égarait en circuits sans fin, et la Marne avait toutes les peines du monde à regagner son lit.

A la suite des départements en chapeaux gris, vinrent les États de l'Europe en chapeaux noirs. L'Italie, la Pologne, l'Irlande, se succédèrent sous cet emblème. Quoi de plus convenable ? Le noir, c'est le deuil ; tout autre feutre eût été déplacé pour des nations militantes ou vaincues. La tenue péchait néanmoins ; elle était trop bruyante et pas assez recueillie. Évidemment le rôle des États de l'Europe défilant au champ de Mars n'était pas de crier à tue-tête et de se démener à qui mieux mieux. L'Algérie seule était fondée à faire un peu d'embarras ; elle allait fournir à la France une armée et un gouvernement ; c'était là un titre. Cependant elle gardait sous son képi une attitude modeste et pleine de dignité. L'Afrique en remontrait à l'Europe. La leçon était bonne : malheureusement elle fut perdue. Qui se résigne à recevoir des leçons, aujourd'hui ? En donner, à la bonne heure.

Le Luxembourg n'en avait pas le démenti ; on nageait en pleine allégorie. Les souvenirs antiques ou récents étaient dépassés, confondus. La fête de l'Être suprême s'effaçait de l'histoire. On n'avait ici, il est vrai, ni Robespierre en habit bleu barbeau, ni les effigies de l'Athéisme et du Fanatisme foudroyées par le feu du ciel ; mais, en revanche, que d'ornements, que d'emblèmes, que de lanternes, sans compter les vessies ! Deux pyramides, douze statues, quarante grands mâts, seize pavillons couronnés de trépieds, trente-deux piédestaux, puis des faisceaux et des trophées d'armes à profusion, des lions accroupis à chaque pas, des lances chargées de verres de couleur et de papiers huilés, le tout n'ayant jamais servi et pouvant fournir avec succès une deuxième et troisième représentation. Pour retrouver tant de bric-à-brac et tant de mythologie, il fallait remonter bien haut dans le cours des temps, et sous les flots de poussière qui les enveloppaient, plus d'une fois les souverains du Luxembourg prirent l'aspect d'un conseil de demi-dieux siégeant dans la région majestueuse des nuages.

Cependant, les corporations défilaient avec leurs guidons et leurs drapeaux. Chaque métier marchait à part, précédé ou suivi de ce qu'il nommait son chef-d'œuvre. Pour la plupart, ce nom était usurpé. Rien ne sert de flatter les ouvriers; d'ailleurs, assez de gens s'en mêlent. Le caractère général de ces chefs-d'œuvre était le mauvais goût. Les corps d'état avaient tous quelque échantillon de palais, quelque plan d'édifice monumental : ceux-ci un dôme en pierres de taille, ceux-là une colonnade en bois sculpté, d'autres le labyrinthe du jardin des Plantes, d'autres le temple de Salomon. La manufacture des tabacs fournit un cigare monstrueux, la boulangerie une couronne de dimension colossale; les plumassiers eurent un dais et un drapeau formés de plumes tricolores; le fleuristes une corbeille de fleurs artistement disposées. Un char portait des instruments de musique qui remplissait l'air de sons plus ou moins harmonieux. Un autre char offrait des panoplies du moyen âge et quatre guerriers bardés de fer. Puis venaient des baldaquins chargés d'enfants et ornés d'attributs. Des banderoles déployées au vent servaient d'enseignes à ces professions ambulantes. Le bronze y jouait un grand rôle, l'ébénisterie aussi. Les fabricants de perles d'acier déployaient leur marchandise en festons et en guirlandes. Les orfèvres faisaient assaut de ciselures. Les tapissiers mêlaient la soie et l'or dans un divan somptueux. Bref, c'était à qui déploierait devant le public une magnificence plus grande et donnerait une idée plus avantageuse du génie et des ressources de l'État.

L'intention était bonne, l'exécution beaucoup moins. Ce défilé s'opéra avec une lenteur désespérante; la patience des curieux était à bout. Puis ces prodiges du travail gagnaient peu à être vus dans un cadre de poussière. Les bourreliers seuls s'en étaient tirés en gens d'esprit : ils avaient disposé des bâts en trophées et les offraient aux spectateurs. Ce détail fut vivement applaudi. Quant à l'ensemble, l'effet en était pauvre, indigne d'un peuple artiste. Malvina ne pouvait se contenir.

— Camelotte! disait-elle tout haut, pure camelotte! maga-

sin à vingt-cinq sous ! liquidation au rabais ! vente forcée pour cause de faillite ! quarante-quatre mille objets à un franc ! Voyons, faites-vous servir !

— Tais-toi donc, lui dis-je ; tous les yeux sont fixés sur nous !

— Eh bien ! après ? s'écria-t-elle. Il faudra prendre des gants de velours pour leur parler ! Est-ce que je ne les connais pas, Jérôme ? Un tas de marchands de bric à brac qui viennent continuer leur commerce sur le dos de la République. Beaux masques, vraiment ! Comme si on ne les savait pas par cœur ! Et ils appellent cela une fête de l'industrie ! Tous les rossignols de Paris ! J'en bâille, rien que de les voir ! et allez donc, mes petits amours ! Détalez-moi vite, que nous allions dîner. Quel guet-apens !

Il fallut attendre néanmoins. L'intérêt principal de la fête se concentrait sur un objet lointain autour duquel la multitude s'était rassemblée. Depuis quelques minutes cet objet paraissait condamné à l'immobilité, et un sentiment d'inquiétude se peignait sur les visages. Voici de quoi il s'agissait : Fidèle à ses inspirations allégoriques, le Luxembourg avait voulu que l'Agriculture figurât dans son programme à côté de l'Industrie et sur le même rang. Mais comment personnifier cette intéressante Agriculture ? Sous quels emblèmes la produire dans l'enceinte du champ de Mars ? C'est ici que le génie des ordonnateurs se donna carrière. L'Agriculture se composa d'un char rempli de produits ruraux et couronné d'un chêne en pleine végétation. Douze chevaux blancs, à harnais pareils, allaient entraîner cet emblème rustique vers l'estrade où siégeaient les amis des champs : tableau digne de Florian et de Gessner !

Le char n'avançait pas, c'est ce qui répandait un peu d'émotion dans la foule. Effondré par l'orage de la veille, le sol avait cédé sous les roues du véhicule, et les efforts des douze chevaux blancs ne suffisaient pas pour le tirer de l'ornière. En sortira-t-il ? n'en sortira-t-il pas ? Voilà quel fut pendant quarante minutes le problème posé devant le public. L'attelage était vigoureux ; mais la résistance était grande.

Enfin un dernier coup de collier l'emporta ; l'Agriculture fut rendue à la circulation et arriva jusqu'à nous. Les pompes du programme s'y trouvaient pour ainsi dire concentrées. Les choristes de l'Orphéon, les enfants de Paris, les élèves du Conservatoire, entouraient à flots pressés l'échafaudage allégorique ; et à peu de distance suivaient les cinq cents jeunes filles couronnées de chêne et vêtues de lin. Quelque intérêt s'attachait à cet accessoire de la fête. Les feuilles publiques y avaient trouvé matière à des récits indiscrets. On parlait de costumes empruntés à la mythologie la plus stricte.

Hélas ! sur ce point aussi il fallut en rabattre. Au lieu de nymphes, un régiment de pensionnaires, et les déceptions de la réalité au lieu des splendeurs de la fable !

— Bravo ! s'écria Malvina. Voilà qui est bien imaginé ! Des robes jusqu'à la cheville et des guimpes jusqu'au menton ! Vive la République ! Elle a des mœurs, au moins. Simon, Simon, vous êtes volé !

— Je m'en doute, madame Paturot !

— Soyez-en fier, Simon ; vous vivez dans un temps austère. Voyez-moi ces figures ; voyez-moi ces cheveux ; voyez-moi ces pieds ! C'est à se faire ermite.

Cependant les chœurs préludaient ; mille voix s'unissaient dans un même concert. Le jour était à son déclin ; le soleil, descendu à l'horizon, remplissait l'enceinte d'une poussière d'or et colorait de ses derniers feux la cime étincelante des ormeaux. Il régnait dans la nature une sorte de recueillement qui gagnait les esprits et les pénétrait jusqu'à l'extase. Dans ce cadre lumineux, la fête retrouvait ses grandeurs. L'imagination se mettait de la partie ; elle répandait ses prestiges sur ces jeunes filles aux robustes attraits et sur ces mères pourvues de cabas ; elle les tranformait en une légion de séraphins, détachée des théories célestes et prête à reprendre son vol vers les régions de l'azur. Une pluie de bouquets qui couvrit l'estrade termina cet épisode et porta l'enthousiasme au plus haut degré.

Au milieu de ses diversions, la nature ne perdait aucun de ses droits. Depuis une heure, Simon supportait mal le spec-

tacle de la fête. Il ne savait quel maintien garder, se levait et s'asseyait sans motif, et exhalait des bâillements caractéristiques. Rien ne le touchait plus, ni les vierges, ni le chêne ambulant, ni les hymnes qui montaient vers l'empyrée en guise d'encens. L'état de ses nerfs ne lui permettait pas de jouir de ces merveilles. Je cherchais à pénétrer la cause de ce malaise obstiné, quand notre représentant se livra :

— Je n'y tiens plus, dit-il; mes forces sont à bout. Décidément, c'est un coup monté.

— Comment cela? lui demandai-je.

— On veut nous réduire par la famine, ajouta-t-il ; c'est clair comme le jour.

— Bah ! lui-dis-je.

— Oui, on nous prend par les vivres : histoire d'avoir bon marché de nous. Quant à moi, je capitule. J'ai l'estomac dans les talons.

Malvina riait comme une folle; elle offrit au meunier une boîte de pastilles de menthe.

— Représentant, dit-elle, voilà de quoi vous restaurer. Puisez là-dedans à pleines mains. Je suis plus généreuse que votre gouvernement.

Ma femme calomniait les ordonnateurs de la fête; ils n'avaient pas oublié le chapitre des approvisionnements. Les salons de l'École militaire avaient été transformés en réfectoire officiel. Les pièces froides y abondaient et le champagne n'y manquait pas. Une livrée veillait au service, comme dans les réceptions de l'ancienne cour. La République ne repoussait aucune tradition. A l'aspect de ce luxe et de ces morceaux de choix, l'âme de Simon s'épanouit. Tous ses griefs disparurent, et il s'éleva du sein de ses organes une action de grâces en faveur d'un régime si plein d'attention pour ses élus. La poussière, l'action du soleil, cette suite de déceptions en plein vent, n'étaient plus un souvenir pénible, puisqu'ils aboutissaient à un bon repas. Il fut bon en effet, et Simon le prolongea tant qu'il put aux frais de la République. C'était sa manière de l'honorer. Nous nous y prêtâmes de bonne grâce, Malvina et moi, et quand nous sortîmes de cet

asile hospitalier, nos dispositions étaient sensiblement meilleures.

Le spectacle qui nous attendait au dehors ne put que nous raffermir dans cette situation d'esprit. La nuit était venue, et le champ de Mars se couvrait d'illuminations. Ces trépieds, ces temples improvisés, ces mâts, ces ifs, ces décorations hâtives qui ne supportaient pas l'éclat du jour, se relevaient dans les ténèbres comme autant de foyers étincelants. Les Champs-Élysées offraient surtout un tableau plein de magie. Deux sillons de feu s'élançaient des hauteurs de l'arc de triomphe, et venaient aboutir aux Tuileries. Suspendus au milieu de la chaussée, des lustres immenses, des girandoles colossales changeaient l'avenue en une salle de bal dont les limites se perdaient à l'horizon. Tout était gerbes de lumière et sillons de flamme. L'œil n'en pouvait supporter l'éclat. Les crêtes du monument impérial étaient couronnées par une illumination resplendissante, d'où s'échappaient de temps à autre des bombes colorées et des fusées à pluie d'or. Nous demeurions enchantés de ce spectacle.

— Allons, me dis-je, les choses s'arrangent. Pauvre début et heureuse fin! Dieu veuille qu'il en soit ainsi de la République!

XXX

LES DOULEURS D'UN REPRÉSENTANT.

A quelques jours de là, nous vîmes arriver Simon dans un état digne de pitié. Il poussait des soupirs à ébranler des chênes, et élevait vers le ciel des mains appesanties par la douleur. Cet homme était la proie d'un mal moral; il n'y avait pas à s'y méprendre. Sa constitution de fer en était altérée. Le vermillon de ses joues avait pâli; ses yeux n'avaient plus le même éclat. D'où venait ce brusque changement? Quel coup soudain avait frappé cette organisation vigoureuse? Une telle santé dépérir ainsi! Il fallait que

l'atteinte fût rude et le motif sérieux. Les athlètes ne se laissent pas ébranler pour des vétilles.

Malvina voyait ces ravages se développer à vue d'œil, et elle en éprouvait une inquiétude réelle. A diverses reprises, elle avait essayé de pénétrer Simon; il s'était défendu obstinément. On ne pouvait lui arracher aucun aveu, aucune confidence. Cependant le mal empirait; il était temps d'agir. Enfin, dans un dernier effort, ma femme l'emporta. La glace fut rompue, Simon s'ouvrit à elle. Il faut dire que jamais elle n'avait eu tant d'éloquence, tant d'entraînement. Une mère y aurait mis moins d'égards; elle n'eût pas ménagé avec plus de délicatesse cette âme blessée :

— Voyons, Simon, lui disait-elle, à qui se confier, si ce n'est à ses amis? Vous souffrez, cela se voit.

— Oui, madame Paturot, je souffre ; mais à quoi bon en tourmenter le tiers et le quart? C'est sans remède ; personne n'y peut rien.

— Qui le sait? Simon. Qui le sait? Les hommes sont ainsi! Quand le désespoir les gagne, ils mettent tout au pire. Parions que vous êtes aux prises avec des lubies! Parions!

— Plût au ciel qu'il en fût ainsi, madame Paturot! mais c'est sérieux, voyez-vous, très-sérieux.

— Vraiment, Simon ? Eh bien! raison de plus pour se confesser. Vous fais-je peur, par hasard ?

— Oh ! non, madame.

— Alors, dégonflez-vous, mon garçon. Ne gardez rien sur le cœur ; c'est malsain. Parlez, qu'avez-vous ?

— J'ai, madame, s'écria Simon vaincu par cet accent de bonté, j'ai que je suis sur les dents, que je n'en puis plus, que je mourrai à la peine, si cela dure ! J'ai que tout s'en va, ma santé, mon sommeil, tout ce qui me rendait si heureux aux champs. J'ai que je suis hors de mon affaire, et que je regrette mon moulin.

— Bah!

— Oui, madame ; et avant huit jours d'ici j'aurai déposé sur l'autel de la patrie ma médaille, mon ruban, mon écharpe et tout ce qui s'ensuit. Voilà ce que j'ai.

— Un instant, Simon, reprit ma femme alarmée ; ne précipitons rien. Point d'enfantillage, s'il vous plaît. Nous avons mis deux mois à faire un représentant ; n'allez pas le défaire en un jour. Pas de ça, mon garçon. Diable ! quelle mouche vous pique ?

— C'est que je n'y tiens plus, c'est que je suis à bout. Madame Paturot, ajouta le meunier d'un ton funèbre : retenez bien ceci, c'est que si je ne quitte pas la partie, j'y laisserai mes os. L'appétit déménage, c'est tout dire.

— Pourquoi le prendre si vivement ?

— C'est plus fort que moi. J'aime à être à ce que je fais. Au moulin, je chargeais un sac sur mes épaules et versais le grain sous les meules. Le coup d'œil m'en plaisait. Je savais que c'était de la besogne bien faite, et pouvais mettre au défi les plus experts. Un travail de conscience, rien ne vaut ça. On boit sec après, et on taille dans le pain à plein couteau. Ajoutez-y un gigot froid et une tranche de jambon, et vous aurez une noce complète. Là, sur le pouce, sans perdre le blutoir de l'œil. L'eau m'en vient à la bouche, rien que d'y penser. Ces repas, madame Paturot, Dieu les bénit ; car ils sont gagnés à la sueur du front. Pour un pain que je mangeais, j'en rendais mille ; voilà comment on paye ses dettes au pays.

— Il y a d'autres manières, Simon.

— C'est la bonne, madame Paturot ; chacun à ce qu'il sait faire. Le moulin, voyez-vous, c'est mon élément. J'y suis général en chef ; j'y commande. Rien ne s'y passe que je ne sois le premier à le voir. Au bruit du taquet, je devine l'état de la mécanique. Je sais ce qui entre et ce qui sort, ce que le grain rend et ce que vaut la mouture. Les savants peuvent venir chez moi ; ils ne m'en remontreront pas. Je les jouerai sous jambe avec leurs livres. C'est un orgueil qui peut s'avouer.

— Un moulin !

— Eh bien, oui, madame Paturot, c'est ma faiblesse ; mais qui n'en a pas ? Depuis que je l'ai quitté, à tout instant il me revient à la mémoire. Il est si propret, si joli, mon moulin !

L'eau qui tombe dans ses augets est si claire! le pré qui l'entoure est si vert ! Et puis, à tout prendre, c'est le plus considérable à dix lieues à la ronde ! L'étampe en est connue sur vingt marchés ! On sait que la besogne s'y fait honnêtement, sans mélange. Dame ! il y a de quoi être fier. La loyauté ne court pas les rues.

— A la bonne heure, Simon, à la bonne heure. Mais qu'est-ce que cela prouve ? Que vous étiez un parfait meunier, n'est-ce pas ?

— Je m'en flatte, madame Paturot.

— Et qu'un parfait meunier ne saurait être autre chose qu'un parfait représentant du peuple ? Il y a des circulaires là-dessus.

— Non, madame, non. Les circulaires n'y peuvent rien. Je suis un détestable représentant ; je le sais, je le vois, et c'est ce qui me mine. On ne se refait pas. On ne peut pas avoir passé toute sa vie dans le son et les recoupes, et apprendre dans vingt-quatre heures la fabrication des lois. Chacun son métier, chacun son industrie. Au début, je ne vous le cache pas, il y avait dans mon fait un peu d'illusion, un peu d'orgueil. — Bah ! me disais-je, après tout, mes collègues n'ont rien de surnaturel. Ce sont des hommes comme moi ; s'ils ont plus d'études, j'ai plus de bon sens ; nous voici à deux de jeu. Que me manque-t-il ? un peu d'habitude, un peu de rubrique ; avec le temps j'acquerrai cela. C'est l'affaire de quelques jours. Il suffit d'y mettre de la patience, de la bonne volonté. J'en aurai. Je ne manquerai pas une séance ; je serai l'exactitude même.

— C'était parfaitement raisonné, Simon.

— Eh bien, madame, il a fallu décompter. Le ciel m'est témoin que je n'y ai épargné ni peine ni soins. J'ai le cœur à la besogne, tout le monde le sait. Personne ne me damerait là-dessus. Je n'ai donc point boudé contre le travail. Toujours le premier entré dans les comités et le dernier sorti. Dans le cours des séances, toujours à mon banc ; jamais à la tabagie, rarement à la buvette. S'il y avait convocation dans les bureaux, j'arrivais une heure avant les autres. En-

fin, j'étais un exemple vivant de ponctualité. J'en donnais à la patrie pour ses cinq écus : personne ne lui faisait meilleure mesure. Et une fois en besogne, il fallait me voir ! Tout yeux, tout oreilles, madame. Je ne perdais ni un geste ni un mot. Dieu ! que de discours j'ai entendus, et avec quelle conscience ! Les orateurs des comités avaient en moi un précieux client. Et le soir, quand l'Assemblée nous laissait libres, au lieu d'aller chercher au dehors quelques distractions, j'allais m'enfermer scrupuleusement dans les réunions volontaires, pour y entendre les harangues de rebut et les tribuns à l'essai. Voici un mois que je suis à ce régime.

— Infortuné Simon ! Et il vous a profité du moins ?

— Comme vous voyez, madame Paturot ; je m'en vais à rien. Un pain de beurre ne se réduit pas plus vite au soleil. Cela se conçoit. J'ai grandi dans l'atmosphère de nos montagnes ; j'y respirais librement et à pleins poumons. La brise qui passait sur les lavandes et sur les thyms m'en apportait le parfum. J'ai vécu ainsi trente ans. Aujourd'hui tout change. A huit cents que nous sommes, on nous enferme dans un espace étroit, où l'air manque à nos poitrines. Toujours parqués, toujours claquemurés !

— En effet, mon garçon, ce n'est pas le plus gai de votre histoire. Que voulez-vous ? Tout honneur se paye.

— Et les bras ! il faut voir comme ils s'insurgent ! Oisifs, eux qui abattaient tant de besogne ! Là-bas, madame, quand j'avais, dans le cours de ma journée, chargé soixante sacs, les muscles avaient leur compte et me laissaient en repos. J'allais me coucher là-dessus et dormais, Dieu sait de quel sommeil ! Ici rien, rien. Ce n'est plus le corps, c'est la tête qui travaille. Les mains dans les poches et la cervelle aux champs. Aussi quel déchet dans ma manière d'être ! Adieu les nuits du moulin ! Adieu mes bons sommes, et aussi mes bons repas !

— Je vous crois, Simon, dit Malvina d'une voix compatissante ; mais au moins votre éducation parlementaire s'achève. C'est naturel ! Avec le mal que vous y prenez !

— Eh bien, non, madame Paturot, non, et c'est surtout ce

qui me dépite. Je vous parle sincèrement et à cœur ouvert. Non, je n'avance pas, je n'aboutis pas. Le temps, la peine n'y font rien. Mon exactitnde même tourne contre moi. Plus je vais, moins je saisis. A qui la faute ? Je l'ignore. A un manque d'études probablement. On n'entre pas de plain-pied dans ces mécaniques-là. Puis on nous accable : le matin, à midi, le soir, à toute heure. Comment voulez-vous que la tête y résiste ? C'est à s'y abrutir. Jugez-en plutôt.

— Voyons.

— Le matin à neuf heures, comité. Je m'y rends. Il y est question, je suppose, de terrains communaux et de vaine pâture. Je suis tout oreilles ; le débat s'engage : neuf orateurs sont entendus. Celui-ci voit les choses dans un sens, celui-là dans un autre. C'est bien ; je cherche où est le vrai. Un troisième parleur arrive qui n'adopte l'avis d'aucun des préopinants, et à son tour expose son système. Là-dessus grand conflit. En fait de systèmes, personne n'est à court ; chacun a le sien. Les opinions se succèdent, les combinaisons aussi, tellement qu'après deux heures de séance les choses sont moins nettes qu'au début. Je sors de là, l'esprit obsédé et sans savoir à quel parti m'arrêter. Le plus clair, c'est une migraine qui se déclare. Jugez donc : neuf discours !

— Il y a de quoi !

— Nous ne sommes qu'au début, madame Paturot. A onze heures, convocation dans les bureaux. J'y cours : personne n'y met plus de conscience que moi. Il s'agit du sort de l'ouvrier. On veut en faire un seigneur, l'associer au patron, lui fournir à perpétuité le couvert et le logement. Vous devinez si j'en suis. L'ouvrier c'est mon frère. J'écoute donc, disposé à tout faire pour lui. Les orateurs ne manquent pas ; ils se prodiguent en témoignages de sympathie ; ils en ont la bouche pleine. — Bien, me dis-je, l'ouvrier ne pâtira point faute d'avocats. Sa cause est gagnée. Il ne lui reste plus qu'à remercier ses bienfaiteurs. Hélas ! c'est compter sans les vanités d'auteur. Dès qu'il s'agit d'adopter un plan, chacun veut faire prévaloir le sien. Qui dit blanc, qui dit noir ; d'autres disent blanc et noir à la fois. L'effet est manqué, si l'on n'adopte

pas ma recette ! s'écrie l'un. Je ne réponds de rien, si mon idée ne passe pas, répond l'autre. Tous s'obstinent à secourir l'ouvrier à leur manière, excluant celle du voisin. Il faut cependant choisir un membre pour la commission. Lequel prendre ? J'en ai l'esprit troublé. — Nommez monsieur un tel, me dit à l'oreille un de mes collègues du bureau. — Monsieur un tel ? — Oui. — Et pourquoi ? — Parce que. — Mais encore ? — Parce que c'est convenu ; il se porte et on le porte. — Ah ! — Et n'omettez pas le prénom ; ils sont deux dans l'Assemblée. — Le prénom ? — C'est de rigueur ; mais tenez, voici qui vous épargnera toute peine. Prenez. — Quoi donc ? — Un bulletin tout fait. Mon interlocuteur me glisse l'objet dans la main, sans que je songe à m'en défendre. Que faire ? Le temps presse ; autour de moi chacun s'est exécuté. Je dépose mon bulletin machinalement et sans même savoir quel nom il porte. Voilà comment je me prononce en faveur de l'ouvrier. Total sept discours et un vote, sans compter ma migraine, qui empire à chaque instant.

— Pauvre garçon !

— Attendez, madame Paturot. A une heure séance publique : me voici à mon banc comme un martyr. Il s'agit d'une loi de finances ; les grands orateurs doivent s'en mêler. Je retiens mon souffle afin de ne pas perdre un mot. La discussion s'ouvre, et pendant six heures il n'est question que d'amortissement et de bons du Trésor, de dette fondée et de dette flottante, de centimes additionnels et d'impôt mobilier. A vous ouvrir mon âme, tout cela glisse sur moi comme l'eau sur la toile cirée. Mon attention se lasse, et peu à peu je n'éprouve qu'un besoin, celui de prendre ma revanche d'une suite d'insomnies. Cependant il faut voter, et le ciel m'est témoin que je sais à peine sur quoi. Je prends un parti décisif. Dans les mouvements du voisin règne une précision qui témoigne d'une conviction arrêtée : je me décide à l'imiter en tout point. Debout avec lui, assis avec lui, on dirait que le même ressort nous fait mouvoir. Désormais j'ai l'esprit en repos; ma responsabilité s'efface. C'est ainsi que la séance s'écoule entre vingt votes et onze discours. On ne guérit pas

une migraine à ce jeu : aussi la mienne est-elle au comble quand on nous donne congé.

— Enfin, je respire ! vous voilà quitte, Simon.

— Pas encore, madame. Il y a rendez-vous pris pour le soir. Une question importante, celle des clubs, est à l'ordre du jour ; il s'agit de s'entendre, de se concerter avant le scrutin. Un local a été désigné ; une tribune libre s'y élève. C'est l'Assemblée au petit pied. A huit heures je suis là ; les affiliés arrivent, le bureau se garnit. Il y a le président, il y a la sonnette, il y a les verres d'eau. Rien n'y manque, pas même les discours. J'en essuie encore cinq ; mais c'est mon coup de grâce. A onze heures je quitte la place, rendu, exténué, mourant. C'est à peine s'il me reste la force de gagner mon lit.

— Je comprends cela. La journée est rude.

— Et, pour comble d'ironie, il me semble, au réveil, entendre le taquet de mon moulin et les chants des fauvettes qui nichent dans mes peupliers. L'illusion, hélas! n'est pas longue. Le moulin est loin, et les fauvettes aussi. Le jour qui se lève sera semblable au jour écoulé et à celui qui suivra. Comité, bureau, séance publique, réunion du soir, voilà ma perspective. Trente discours, voilà ma ration. Trente par jour, c'est-à-dire huit cents par mois. Quel tempérament y résisterait? N'est-ce pas qu'il vaudrait mieux n'avoir jamais perdu de vue les gazons de mon pré et les cimes de nos montagnes?

— Je ne vous accorde pas cela, Simon, répliqua vivement ma femme ; non, je ne vous l'accorde pas. Vous cédez trop vite au découragement. Quel métier n'a pas ses peines? Trouvez-en un où l'on n'éprouve pas quelques ennuis ! Il faut voir le chapitre des compensations. Et la position ! Et les grandeurs ! Et la gloire d'être représentant du peuple ! comptez-vous cela pour rien ?

— J'en suis bien revenu, madame Paturot. Ne souriez pas ainsi, j'en suis revenu. Au premier moment, je ne dis pas. Être souverain, il y a de quoi s'enorgueillir. Cette idée chatouille doucement le cœur. La tenue s'en ressent. On éprouve le besoin de porter la tête autrement que d'habitude, d'avan-

cer le pied avec plus de majesté. On se donne des airs assortis à l'emploi. C'est une faiblesse ; elle dure peu.

— Et pourquoi, mon garçon ? Quand vous poseriez indéfiniment, voyez le mal.

— Ne raillons pas, madame Paturot, reprit le meunier d'un ton mélancolique ; j'ai besoin de ménagements. Vous me retourneriez de cent façons, que ce serait la même chose. Le mal du pays me travaille ; il faut que notre vie sédentaire soit cause de cela. Il me semble que j'étouffe et que le souffle va me manquer. Vous le voyez, c'est une idée fixe ; rien ne saurait m'en guérir. J'ai beau la chasser, elle revient, elle m'obsède. Ainsi, plaignez-moi, madame, mais, je vous le répète, ne me raillez pas.

Ces paroles furent prononcées avec un accent si plaintif, que Malvina en fut touchée.

— Simon, dit-elle, il faut vous distraire ; il le faut.

— Est-ce possible ? répondit-il. Est-ce qu'un représentant s'appartient ? Est-ce qu'il peut disposer de lui-même ? Quand il n'est pas aux affaires de l'État, il est aux affaires des particuliers. Je vous ai parlé des discours et j'oubliais les importuns. Une plaie vaut l'autre.

— On ferme sa porte, Simon.

— Bah ! Ils sont là dès le matin, ils s'informent des habitudes du représentant, savent à quelle heure il se lève, où il prend ses repas, quel chemin il suit et quelles réunions il fréquente. Ils relanceraient un homme en plein bois, comme si c'était un daim ou un cerf. Les solliciteurs, madame Paturot ! Vous ne les connaissez donc pas ?

— Mieux que vous, Simon ! La race des Michonneau ! J'ai vu cela de près.

— Ils tiennent de l'épagneul pour l'odorat et du limier pour les jambes. Le gibier a beau faire, il ne leur échappe jamais.

— Alors vous capitulez?

— Il le faut bien. A peine suis-je sur pied que le défilé commence. Ces gens-là ne dorment que d'un œil. Au petit jour, ils sont chez vous.

— Comme c'est ça ! comme c'est ça ! Toujours les mêmes.

— Et ils nous assiégent du matin au soir ; et ils nous poursuivent jusqu'à l'Assemblée. Quand nous croyons en être quittes, un billet nous avertit qu'ils sont à la grille du palais et se réclament de nous. Il faut alors quitter la salle et aller nu-tête les recevoir, les faire entrer. Nous sommes à eux à toute heure, à tout instant. Bon gré, mal gré, ils nous mettent de moitié dans leurs petites intrigues, dans leurs petites passions. Et vous ne voulez pas que j'en aie assez de cette servitude et de ces tourments? Et vous ne voulez pas que je regrette ma vie du moulin où j'avais de l'air à souhait et de l'appétit à en revendre? Vos honneurs, madame Paturot, j'en fais le cas qu'il convient. Je sais ce qu'ils rendent et ce qu'ils coûtent. J'ai eu mon vertige ; il est passé. J'y renonce désormais, j'y renonce.

— Mais non, mais non, reprit Malvina se piquant au jeu. Vous ne commettrez pas un enfantillage pareil. Ça ne rime à rien ; vous ne le ferez pas, vous dis-je.

— Je le ferai, répliqua le meunier d'un air décidé.

— Vraiment, dit ma femme poussée à bout, vous iriez jusque-là, Simon, malgré mes conseils?

— Malgré vos conseils.

— C'est qu'il y a une question d'argent là-dessous. Il s'agit d'un joli denier, réfléchissez-y.

— Fi donc, madame Paturot!

— Je le sais, Simon, je l'ai toujours dit; vous êtes au-dessus de cela. Ce n'est pourtant point à dédaigner ! Cinq piastres par vingt-quatre heures !

— Assez, de grâce !

— Eh bien, soit ! n'en parlons plus ! Pure affaire d'intérêt ! Vous traitez les choses en Romain.

— Mes intérêts ! mes intérêts, madame Paturot ! Tenez, j'aime mieux tout vous dire. La confession est commencée ; rien ne sert de la laisser en chemin. Mes intérêts ! Ah ! vous croyez qu'ils reposent dans les libéralités de la patrie ; vous croyez que je fais ma fortune, que je me couvre d'or ; eh bien ! écoutez-moi.

XXXI

LES DROITS DU CITOYEN.

En achevant ces mots, Simon porta la main vers l'une des poches de son habit, et en retira une lettre qui, à en juger par l'usure, semblait y avoir fait un long séjour. C'était un interminable morceau de papier, orné de quelques arabesques à la plume. Il l'examina d'un œil soucieux, le déploya lentement, comme s'il eût contenu sa sentence, et le remit à Malvina après avoir exhalé un soupir :

— Lisez, madame, lui dit-il ; ceci explique tout.

Ma femme s'empara du manuscrit; sa curiosité était vivement piquée. Les ornements qui en décoraient le frontispice trahissaient la main d'où ils sortaient : c'était celle d'un magister du pays, fort connu par des fantaisies de ce genre. L'écriture en était fine et serrée ; il fallait quelque attention pour en déchiffer les caractères.

— Il faudra vous dire, ajouta le meunier, qu'avant de quitter le moulin j'ai dû régler mes affaires. Absent ou présent, la mécanique devait marcher. J'avais un bail; pas moyen de le rompre. Et puis, à parler franchement, je ne le voulais pas; je sentais qu'un jour je serais trop heureux de retrouver mes meules et mon blutoir. J'ai donc pris un remplaçant, un enfant du métier, un homme en qui j'avais toute confiance. Il avait été dix ans mon premier garçon; il connaissait le travail comme moi. Un sujet parfait, madame; jamais il ne m'avait donné un motif de plainte. Au moment de partir, c'est à lui que je m'adressai : — Gaspard, lui dis-je, me voici bientôt loin; te sens-tu capable de faire marcher les choses? — Comme sur des roulettes, maître Simon. — Rien ne pâtira, tu me le promets? — Rien de rien. — Tu auras soin du client? — Comme de mes yeux. — Tu veilleras à l'honneur de l'étampe? — Soyez tranquille. — Tu feras la police de l'établissement? — Comme si vous y étiez. — Et

surtout, Gaspard, pas de coulage; c'est de ce côté que les moulins s'en vont. — N'ayez pas peur, maître Simon; j'y veillerai. — Eh bien, mon fils, à partir d'aujourd'hui, c'est toi qui es le chef ici : commande, ordonne, je te passe tous mes pouvoirs. Et comme il est juste que tu aies un profit, je te double ta paye. A ces mots, madame, il eût fallu voir la joie de ce garçon : il ne tarissait plus en remercîments, il m'appelait son bienfaiteur, il me comblait, il m'accablait. — Bon, me dis-je, le moulin est en bonnes mains; les choses iront comme si j'étais là. C'est sur cette confiance que je partis.

— Et puis?

— Le diable s'en est mêlé, et je n'y reconnais plus rien. Il est à croire que le commandement a tourné la tête à Gaspard; ce n'est plus le même homme; on me l'a changé. Évidemment, rien n'est en ordre là-bas; on m'y fait des sottises. Lisez, madame Paturot, lisez; vous allez voir quel genre se donnent les garçons de moulin. On l'a aidé, c'est évident; c'est ce cuistre du marché Neuf qui lui a fait sa lettre. Ses épaules payeront cela quelque jour. Lisez; rien de plus curieux.

Rien de plus curieux, en effet. La tête de l'épître portait, dessinés au trait, les faisceaux de la République, et, dans des médaillons ménagés avec art, on lisait les trois mots : *Liberté, Égalité, Fraternité.* Puis venait ce qui suit :

LE CITOYEN GASPARD, INDUSTRIEL,

AU CITOYEN SIMON, REPRÉSENTANT DU PEUPLE.

« Citoyen,

« Avant ton départ d'ici, tu m'as chargé de gérer tes affaires et de conduire ton moulin. Les mortels se doivent une mutuelle assistance; Jean-Jacques l'a dit quelque part. J'ai donc accepté. La civilisation ordonne d'aller au secours de ses semblables : c'est ce qui nous distingue des brutes.

« Tu me connais, citoyen, tu sais de quoi je suis capable;

tu as pu me juger, quand je suivais, sous tes yeux, le chemin pénible du salariat : c'est te dire que j'ai continué mon service avec le même zèle. Ma nature est d'être dévoué : je suis du peuple, et le peuple a cette vertu : il est dévoué ! J'ai donc fait la besogne du moulin en toute conscience. La mécanique a marché ; les sacs se sont emplis comme si tu avais été présent ; le travail est en pleine activité ; la clientèle est toujours la même. Deux cents sacs la semaine dernière, cent cinquante celle-ci, tu vois que le roulement est bon. Si les eaux n'étaient pas basses, nous irions plus loin ; mais les eaux sont basses, et l'homme, si dévoué qu'il soit, ne peut commander à la nature. Jean-Jacques l'a dit quelque part.

« Cependant il est de mon devoir, citoyen, de t'entretenir de diverses circonstances qui exercent une influence sur le travail du moulin. L'être qui vit sous le joug humiliant du salariat en est réduit à cette condition : il relève de son semblable ; il a des comptes à rendre. C'est pénible, mais c'est ainsi. La loi de l'avenir est encore à trouver. Je me soumets, tout en exprimant des réserves.

« Depuis février le peuple est souverain, et il exerce en plein sa souveraineté. Il est ton maître comme il est le nôtre, citoyen. Mais on n'est pas souverain, on n'use pas de la souveraineté sans y consacrer quelques heures.

Aussi, en toute occasion nos garçons se rendent-ils à l'appel de la patrie avec une ardeur qui fait plaisir. Le moulin chôme ce jour-là et la mécanique s'arrête ; il faut en faire son deuil.

La première journée a eu lieu pour l'élection des représentants. Tu y étais, citoyen, tu en sais quelque chose. Les enfants du peuple t'avaient adopté ; tu es leur produit, tu es leur œuvre. Ne va pas l'oublier, représentant, ne donne pas de démenti à ton origine. Le peuple veille sur toi ; il te suit de l'œil. Tu es fils de la balle, comme a dit Jean-Jacques ; sois-le toujours, autrement il en pourrait mésarriver. Le peuple est confiant, mais il est terrible. Enfin, passons. Pour une élection comme celle-là, il est évident que nos garçons devaient avoir congé. Ils ont pris trois jours pleins, c'était bien

le moins. Un représentant et un homme du métier, quoi de plus naturel? La mécanique aurait enrayé une semaine que je n'en eusse pas été surpris. Ils se sont contentés de trois jours, c'est de la discrétion. Va donc pour trois jours, trois jours de moins sur le travail, sans compter qu'on se rouille un peu à chômer. Conclusion, citoyen, le moulin aura cela de moins.

« Autant de pris sur la mouture.

« Passons. Le hasard veut que, dans notre département, il y ait un représentant nommé en double. Cela s'est vu. Il y a vacance, il faut aviser. Tu comprends, citoyen, qu'on ne pouvait moins faire cette fois que l'autre; c'eût été humilier le nouvel élu. Les garçons ont donc pris la clef des champs pour deux jours encore. Deux jours, c'est un de gagné. Il est vrai qu'ils sont rentrés au moulin en assez mauvais état. Les amis de l'élu s'étaient montrés prodigues sur le chapitre des boissons. Bref, la mécanique s'est arrêtée de nouveau; il le fallait, comme dit Jean-Jacques. Somme toute, citoyen, deux jours à défalquer; le déchet est clair.

« Autant de pris sur la mouture.

« Maintenant voici la garde nationale ; il s'agit de lui donner des chefs. En fait de droits imprescriptibles, ceux-ci figurent en première ligne. Conférer l'épaulette, est-il rien de plus beau? D'ailleurs nos garçons étaient tous candidats ; les plus modestes aspiraient aux galons de sergent. Je te le demande, citoyen, pouvaient-ils moins faire pour la patrie? Je les ai donc encouragés dans leur dessein. Le moulin s'en est bien un peu ressenti. On ne garnit pas les cadres en un jour. Il y a le chef de bataillon ; il y a les capitaines et les porte-drapeaux ; il y a les lieutenants et les sous-lieutenants, puis la série des grades inférieurs. Tout cela prend du temps : une semaine y a à peine suffi. Mais le moulin a eu les honneurs de l'élection : cinq caporaux et trois fourriers, voilà sa part, et elle est belle. Il est vrai qu'il en coûtera quelque chose ; mais qu'est-ce au prix du renom que l'établissement se fait? On le cite dans le pays comme un foyer de civisme. La gloire en remonte jusqu'à toi, citoyen. En attendant il faut s'y résigner.

« Autant de pris sur la mouture.

« Ce n'est que le début, une manière de se préparer la main. D'autres droits imprescriptibles nous attendent. Par exemple, les conseils municipaux vont s'organiser. Tu comprends, citoyen, que le moulin ne peut pas demeurer indifférent à cette institution. Il est essentiel que nos garçons s'en mêlent; autrement rien ne marcherait. Si nous pouvions y enlever une écharpe, ce serait un acte d'éclat. Le moulin est souverain; il faut qu'il le fasse voir. A lui le pompon, comme dit Jean-Jacques. Ce sera encore quelques jours de perdus, mais la République nous en tiendra compte. Conclusion :

« Autant de pris sur la mouture.

« Après les conseils municipaux, voici les conseils généraux. Tu comprends, citoyen, que nos garçons ne peuvent pas laisser passer des conseils quelconques sans dire leur mot. Et pour surcroît, ceux-ci sont généraux. Il va de soi que nous userons de nos droits imprescriptibles. Il importe que tous les pouvoirs de la République comptent avec le moulin : il en coûtera ce qu'il en coûtera. Les meuniers ne sont pas à cela près; ils ne lésinent pas avec la patrie. Trois, quatre jours, tout ce qu'il faudra.

« Autant de pris sur la mouture.

« Et les conseils d'arrondissement, peut-on les négliger? Et les conseils de prud'hommes, qui oserait s'y montrer insensible? Les prud'hommes sont au moulin ce que l'eau est à la mécanique. Nos garçons me l'ont déclaré; ils éprouvent le besoin impérieux d'avoir d'excellents prud'hommes. Ils éprouvent surtout le désir de l'être. Pour obtenir bonne justice, rien n'est tel que de se la rendre soi-même; on s'épargne ainsi une foule de désagréments. Je ne dis pas qu'une fois prud'hommes nos garçons n'en usent contre toi, citoyen; mais que veux-tu? c'est leur droit, et il est imprescriptible. Ils iront donc à l'élection, tu peux y compter; ils y jetteront feu et flamme; et je crains bien qu'ils ne rentrent pas tous intacts. Enfin arrive que pourra : après la bataille nous ramasserons nos blessés. Le malheur, c'est que tout ce qui s'en ira en brocs de vin sera autant d'enlevé à la pitance de la fa-

mille. Patience! on n'élit pas éternellement des prud'hommes, et d'ailleurs le moulin viendra au secours des malheureux. N'empêche qu'il aura encore souffert de cette oisiveté. Et de sept!

« Autant de pris sur la mouture.

« La patrie ne nous tient pas quittes encore, citoyen; elle est prodigue de droits de plus en plus imprescriptibles. Ainsi il y aura à élire des tribunaux de commerce, des chambres de commerce : il se peut que nos garçons aient quelque chose à y voir. Si on les évince, ils protesteront. Mais là où le moulin brillera de tout son éclat, c'est pour l'élection du président de la République. Oh! à ce moment le temps d'arrêt sera illimité; on pourra mettre la mécanique sous la remise. Un président! Nos garçons n'entendent pas raillerie à ce sujet : la chose ne peut pas se passer sans eux. Ils demandent un être de leur choix, un mortel parfait de la tête aux pieds. Un président! Ils mangeront les semelles de leurs sabots plutôt que de faire une nomination indigne de la patrie. Ils prétendent tout savoir du candidat, les faits et gestes privés. Ils les veulent sans défaut et sans tare. Ah! mais oui, c'est ainsi. La fleur des pois, comme dit Jean-Jacques. Tu comprends, citoyen, que cette disposition d'esprit n'est guère favorable au travail. Le moulin peut s'en enorgueillir, mais ce qu'il trouve du côté de l'honneur, il le perd du côté du profit. Encore un peu de résignation : un président de la République vaut bien cela; la nature n'en produit pas tous les jours. D'ailleurs l'habitude est prise; il ne s'agit que d'un sacrifice de plus.

« Autant de pris sur la mouture.

« Maintenant, citoyen, récapitulons. Président, représentants, garde nationale, conseils municipaux, conseils généraux, conseils d'arrondissement, conseils de prud'hommes, tribunaux de commerce, chambres de commerce, sans compter le jury et les factions hors de tour, quelle perspective pour nos garçons! Tout cela à élire! Tous droits reconnus et imprescriptibles! On ne peut plus leur en arracher un seul! Sans compter qu'il y a parmi eux des caporaux, des fourriers, des

prud'hommes, des conseillers municipaux. Le moulin prend un bien beau rang dans le monde; il marche à bien grands pas dans la carrière des honneurs. Une chose commence pourtant à m'inquiéter, c'est de savoir où nos gens trouveront le temps de monter les sacs et de charger les charrettes. Le cas est grave; il appelle l'attention. La patrie paye en gloire, c'est peu substantiel. Qui payera en argent ou en vivres? Évidemment le moulin. C'est toi que ce soin regarde, citoyen; il faut encore s'alléger de cela. Le mieux est de s'exécuter sur-le-champ. Tes moyens te le permettent.

« C'est le cas de te dire que la question est ici à l'ordre du jour. Nous avons un club où l'on agite tous les soirs le problème du salariat. Nos garçons ne manquent pas une séance; ils s'y abreuvent du sentiment de leurs droits. Les droits de l'homme, c'est le mot de Jean-Jacques. Je dois ajouter, citoyen, que le salariat soulève dans le club une opposition formidable : je pourrais même dire qu'il réunit contre lui l'unanimité. Le club s'accorde à y voir un legs de la féodalité et une forme évidente de l'esclavage. Il a déclaré avant-hier de la manière la plus solennelle que l'avenir n'appartient pas au salariat. C'est un acte qui ne manque pas de gravité. Nos garçons de moulin l'ont pris au pied de la lettre, et leurs propos ne présagent rien de bon. Ils se demandent, citoyen, pourquoi tu ne les associes pas à tes profits et ce que tu fais des trésors que tu amasses. On ne comprend pas que toi, homme du peuple, au lieu de convier tes frères au partage de tes biens, tu les enfouisses comme ferait un aristocrate ou un financier. Voilà ce qui se répète dans tous les étages du moulin. On ajoute qu'il serait d'un bon exemple d'abolir le salariat dans ton établissement, et d'y donner le spectacle de meuniers puisant au même broc et mangeant à la même gamelle. Il y aurait là un noble mouvement, une grande pensée. Le club t'invite à y réfléchir; il est prêt à te voter des palmes civiques.

« Cette détermination aurait en outre le mérite de t'épargner d'autres embarras. En effet, citoyen, le club a voulu s'assurer par lui-même du régime qui prévaut dans le moulin.

Il a entendu les ouvriers, recueilli les griefs et suivi une sorte d'enquête. Le résultat en est des plus fâcheux. On sait maintenant que tu opprimes tes garçons, que tu les traites comme des nègres de Guinée, que tu les exploites sans pitié et que tu abuses odieusement de leurs forces. Voilà ce qu'on sait et ce qu'on dit. Chez toi, le travail ne discontinue jamais; ni de jour ni de nuit il n'y a de repos pour tes gens. C'est la torture du salariat, portée à sa dernière expression. On raconte des choses incroyables là-dessus, on cite des détails à donner le frisson. Des enfants de dix ans, travaillant vingt-cinq heures sur vingt-quatre, conduits avec un nerf de bœuf, et, pour comble d'horreur, privés de nourriture. Les cheveux se dressent sur la tête, rien que d'y penser. On parle encore de règlements d'une injustice révoltante, de retenues exercées sur leurs salaires, enfin d'une foule d'abus qui appellent sur toi des représailles vengeresses. Jean-Jacques l'a dit : la peine arrive en boitant.

« Le club a déclaré qu'il ne tolérerait pas plus longtemps un pareil état de choses. C'est un abus des forces humaines ; c'est une abominable exploitation de l'homme par l'homme. Son devoir est de s'y opposer. Il s'occupe de tracer un projet d'arrangement, et si tu n'y acquiesces pas, citoyen, tu seras mis en interdit, toi, ta personne, ton moulin, tes richesses connues et tes trésors cachés. La plus simple réflexion indique que le club est dans son droit. Un homme ne peut pas disposer à son gré des bras et des sueurs de ses semblables. Ce qui s'est fait est de pure tolérance et ne préjuge rien. Le salariat est un principe faux ; tout ce qui en découle doit être faux également. Le club avisera donc. Il dira quel service tu peux exiger de tes gens et réglera la durée et les conditions du travail. Déjà il a adopté un point de départ qui me semble très-fécond. Il a décidé, pour n'y plus revenir, que tes garçons travailleraient deux heures de moins et gagneraient un franc de plus. Cette mesure a été accueillie avec un enthousiasme général. Le club s'est étonné que tu ne l'aies pas prise spontanément et de toi-même. C'était pourtant une idée bien simple, citoyen, et qui t'eût épargné une infinité d'ennuis.

« Il est encore une chose dont le club a fait justice sans hésitation. Tu as un règlement dans ton moulin ; tu imposes des amendes. De quel droit? Je cherche en vain les auteurs sur lesquels tu peux t'appuyer. L'homme sort des mains de Dieu ! s'écrie Jean-Jacques. Est-ce là-dessus, citoyen, que tu fondes ta prétention? Le mot au contraire te condamnerait. Quoi ! un homme comme toi, un homme ton égal, fait à l'image du Créateur, te sacrifie son temps, ses soins, ses bras, ses sueurs ; il te livre, il t'abandonne tout, sans rien exclure, sans rien retenir, et toi, tu spéculeras sur cet homme, ton égal, ton semblable? Tu lui rogneras sa ration, tu le réduiras à la part du bon plaisir? Le club n'a pas eu des mots assez durs pour flétrir cet arbitraire comme il le mérite. C'est un instrument de despotisme qu'on arrache de tes mains. C'est le fouet appliqué à la race blanche. Tu n'en useras plus désormais, citoyen ; le club te le défend. Plus d'amendes, plus de retenues ; intégralité absolue et illimitée du salaire.

« De cette façon, citoyen, le moulin sera régénéré. Il sera cité, dans toute l'étendue de la France, comme une usine modèle. On fera mille lieues pour le venir voir ; les étrangers en tireront le plan pour le proposer à l'admiration de l'Europe. Vois quel éclat il doit en rejaillir sur ton nom! Prépare-toi à recueillir, de tous les points du globe, des hymnes de louange! Que serait-ce, si tu pouvais y joindre un système de soupes économiques à l'usage des garçons de moulin! Oh! alors, il n'y aurait plus de bornes à l'enthousiasme universel. Pour couronner l'œuvre, il ne manquerait que de compléter la réforme par l'abolition du salariat. Ce serait l'attique du monument et l'embryon de l'industrie future, Un moulin d'associés! L'exemple ferait du chemin ; il aurait une vertu contagieuse. Égalité de parts, égalité de droits, toujours imprescriptibles! Combinaison idéale! Le cœur s'exalte, rien que d'y penser.

« Citoyen, citoyen, il y a là un beau rôle; le laisseras-tu échapper? Tu serais porté sur le pavois et on te couronnerait de feuilles de chêne: récompense glorieuse et digne de l'antiquité! En attendant les garçons de moulin sont aux

champs quand il y a élections, et le club parle d'exécuter d'autorité le règlement qu'il t'impose. Il n'y a donc point de temps à perdre ; il convient de se décider. Quant à moi, citoyen, je ne te cache pas que je supporte avec peine le régime du salariat. Au fait, est-ce juste? Tu te promènes à Paris, les mains dans les goussets, et c'est moi qui ai tout le mal. Si ce n'est point là l'exploitation de l'homme par l'homme, c'est que rien ne mérite ce mot. En remontant dans le cours des âges, on trouverait difficilement un abus plus caractérisé et une oppression plus évidente du travailleur par le capitaliste oisif. Comme fait, je pourrais supporter cette situation ; je ne le puis pas comme principe. Ainsi, pour mille motifs, il faut prendre un parti et mettre le moulin sur un autre pied. Les droits en raison des besoins, comme a dit Jean-Jacques. C'est la devise du club, et c'est également mon dernier mot.

Salut et fraternité,

GASPARD, *premier garçon de moulin.*

(Ne sachant pas écrire, a fait sa croix.)

+

Pendant que dura cette lecture Simon ne fit pas un geste, pas un mouvement : il garda l'immobilité d'une statue. Seulement on pouvait deviner qu'une rage sourde couvait dans son cœur et qu'il en contenait à peine les élans.

— Eh bien, madame Paturot ! s'écria-t-il quand ma femme eut achevé.

— Singulière lettre, dit-elle. Un garçon de moulin écrire ainsi !

— Ce n'est pas lui, madame ! c'est ce cuistre du Marché neuf ! Avec quelle satisfaction je lui caresserai les côtes ! Maudit instituteur primaire ! Un pédant ! Un chien de cour qui s'est fait président de club et qui tourne la tête à mes garçons.

— Et ils l'écoutent ?

— Ils écouteraient Lucifer ! Vous ne savez donc pas ce que

c'est que des garçons de moulin ? De bons diables, mais qu'il faut mener avec des bourrades ; piochant dur, pourvu que le maître soit là. Au demeurant, d'assez pauvres cervelles : voilà mes gens ; comment voulez-vous qu'ils se défendent ? Le vieux jacobin les aura retournés à sa façon. C'est si simple, un garçon de moulin ! Tant il y a que le feu est aux étoupes.

— En effet.

— Vous convenez donc qu'il est temps que je parte ! L'aveu est bon à recueillir.

— Mais non, Simon, rien ne presse ! Nous pouvons arranger cela d'ici. On vous aura exagéré les choses. Attendez encore.

— Attendre ! pour que la situation empire ! Vous ne savez pas ce que c'est qu'une usine, madame Paturot ! puis, voyons plus loin, songeons à l'avenir. Vous me portez quelque intérêt, n'est-ce pas ?

— En pouvez-vous douter, Simon ?

— Eh bien ! raisonnons de sang-froid. On a élu de pauvres ignorants comme nous pour une fois seulement.

— Quelle supposition !

— Pour une fois, croyez-le, et rien de plus. Nous sommes tombés du ciel dans un jour de tempête : de pareils phénomènes n'arrivent pas tous les jours. On nous renverra donc les uns à nos champs, les autres à nos métiers ; moi, on me rendra à mon moulin. Si c'était demain, l'inconvénient ne serait pas grand : je ne suis pas rouillé encore, et je me remettrais sans peine au travail. Au bout de huit jours il n'y paraîtrait plus : le passé s'effacerait, et je redeviendrais Simon comme devant.

— Quel philosophe vous faites, mon garçon !

— Ainsi, en prenant mon congé demain, peu de dommage ; mais qu'on me le donne dans deux ans, et tout change. Pendant ces deux ans, j'aurais vécu de la vie du bourgeois et non de celle de l'ouvrier ; j'aurais porté le frac noir, dîné au restaurant, accoutumé mes bras à l'inaction ; et au bout de ce temps, il me faudrait reprendre le harnais et demander à mes muscles le rude service qu'ils faisaient autrefois ! Rien ne s'y

prêtera plus, ni mon corps ni ma tête. J'aurai tout oublié et n'aurai rien appris. J'aurai cessé d'être un bon meunier, sans être autre chose qu'un pitoyable représentant. Voilà mes chances sans déguisement, sans illusion. Oseriez-vous encore me conseiller d'attendre?

Malvina eut beau faire, elle ne put guérir ce cœur blessé. Simon se montrait inflexible; il voulait à toute force se démettre et aller ramener ses garçons dans le devoir. Surtout il éprouvait le besoin d'administrer à leur suborneur une leçon mémorable. Ma femme l'écoutait avec patience et le sermonnait avec douceur. Pour le dompter, il fallut abonder dans son sens et renchérir sur sa plainte. A ce prix elle obtint quelques jours de délai. On écrivit au préfet pour lui signaler le magister qui exaltait les meuniers avec des citations de Jean-Jacques et des sorties contre le salariat. Le commissaire de police devait le rappeler à des délassements moins subversifs. Un peu plus rassuré sur ce point, Simon se calma et se résigna à attendre.

XXXII

LE RETOUR DE L'AIGLE.

Depuis quelques jours, le plus étrange spectacle était donné à la population de Paris. Entre huit et dix heures du soir, la partie des boulevards située entre les deux portes Saint-Denis et Saint-Martin se couvrait spontanément de groupes où s'engageaient des débats animés. La politique en était l'aliment, et toutes les opinions semblaient s'y confondre. Longtemps la République à tous crins avait été maîtresse du pavé : hier encore elle y régnait en souveraine; seule elle agitait ses bannières au vent et remplissait l'air de ses clameurs. Cet empire exclusif venait de cesser, un autre drapeau essayait de se produire : c'était celui d'Austerlitz et d'Iéna, le drapeau de nos grandeurs guerrières. L'Empire revenait sur l'eau ; il avait ses emblèmes et ses cris, il avait aussi ses candidats.

Cette manifestation se fit avec la rapidité de l'éclair. Jusqu'alors, personne n'avait songé aux culottes de peau et à leurs dérivés ; cette race commençait à se perdre dans la nuit des temps ; l'éclat des souvenirs la rattachait aux âges mythologiques. On l'y tenait pour reléguée indéfiniment. Il en était d'elle comme des armes des paladins, trop lourdes pour nos bras dégénérés. Tout paraissait dit sur la vieille garde et sur l'Empereur ; celui-ci dormait sous la pierre des Invalides ; celle-là, sculptée sur la colonne, montait en spirale vers les cieux. Mémoires consacrées, pourquoi vous troubler par de folles prétentions ? pourquoi faire peser sur vous la responsabilité d'entreprises ridicules ? Votre plus grand honneur, votre plus beau titre, c'est de ne tenir à rien, ni dans le passé ni dans l'avenir, et de figurer dans l'histoire comme un météore terrible et lumineux.

Tout le monde ne le prenait point ainsi ; les débris de la grande armée avaient leur prétendant. Ils le portaient aux élections, ils le soutenaient dans les rues. Un certain bruit s'attachait à ce dessein ; il n'était question que de cela. Le peuple semblait y tremper : Il va volontiers vers la nouveauté. Il faut au peuple des idoles, et les plus brillantes l'attirent surtout. Quand il en est fatigué, il les brise, et s'en crée d'autres sur-le-champ ; ce sont ses menus plaisirs. Il s'enflamme et se refroidit avec la même facilité. Pourvu qu'il s'agite, le prétexte lui importe peu. Les choses en étaient là ; la rue venait de changer de programme. Du jour au lendemain, le mot d'ordre avait subi une complète transformation ; les émotions révolutionnaires cédaient le terrain aux émotions impériales. Était-ce tactique ? Était-ce entraînement, mobilité ou calcul ? On l'ignore. L'un et l'autre peut-être : tactique et calcul de la part des chefs, entraînement et mobilité de la part du peuple. Peuple singulier, ami de la poudre et du bruit, qui descend dans la rue sans motif et s'y bat à outrance, sans savoir pour qui ni pourquoi !

Oscar n'avait pas hésité à se jeter dans le parti nouveau : la force l'attirait Il ne tarissait plus sur l'Empire et sur les

personnages qui en avaient fait l'ornement. Il se vantait d'y posséder de très-belles connaissances. D'ailleurs, à l'entendre, l'Empire avait été la plus grande époque des arts. Nul régime n'avait plus fait pour la brosse et le pinceau. Les grands peintres devenaient sénateurs, et obtenaient des châteaux en Bohême et en Illyrie. Ils avaient leur couvert mis à la table du souverain, entraient chez lui sur le pied de l'intimité, et l'aidaient à passer ses bottes à l'écuyère. Quand le grand capitaine était absent, Joséphine les recevait à la Malmaison, et leur offrait des repas composés par l'archichancelier de l'Empire. C'était leur moment : il n'y en avait que pour eux. De Moscou, l'Empereur leur envoyait des tabatières enrichies d'émeraudes. Personne ne faisait les choses comme lui. Aussi Oscar s'était-il rallié au premier appel ; il voulait un régime ami des arts, et ne s'en cachait point : peut-être ne le séparait-il pas des dîners fins et des tabatières.

L'une de nos grandes distractions était de parcourir le théâtre de ces mouvements. Rien de plus original ; tout s'y exécutait avec une précision mécanique. On pouvait reconnaître là-dessous une grande habileté de main. A sept heures, le boulevard était libre ; on y circulait sans embarras. Vers huit heures, les groupes commençaient à se former à l'état inerte : pas un cri, pas un mot ; une immobilité absolue. A neuf heures, les orateurs paraissaient ; ils engageaient et soutenaient le débat. Que de pauvretés ! que d'inepties ! Le bon sens du peuple, ce bon sens si vanté, n'y brillait guère. L'attitude des groupes n'avait d'ailleurs rien d'offensif : nulle colère, nulle effervescence ; seulement, ils s'obstinaient à ne pas quitter le terrain. A dix heures, toute circulation était devenue impossible ; les voitures abandonnaient la place, les magasins se fermaient. Il y avait atteinte à l'ordre, il fallait sévir : les baïonnettes paraissaient à l'horizon, et un roulement de tambours annonçait l'approche de la force armée. Les groupes se dispersaient alors pour se reformer le lendemain. C'était réglé et immuable comme un cérémonial : la même pièce jouée par les mêmes acteurs. Prolongé outre mesure, ce spectacle devenait monotone et alarmait les in-

térêts. Aussi la patience publique commençait-elle à s'en lasser. On accusait le gouvernement d'en être complice, de s'en servir comme d'un moyen, et de vouloir régner par la misère.

Un soir que nous étions plongés au plus fort des rassemblements, Oscar y fit une rencontre à laquelle il ne s'attendait pas. C'était sous la porte Saint-Denis, devant l'un des trophées d'armes qui en décorent les parois. Dans un groupe composé de blouses, il était question de l'Empire et de l'Empereur. Je sentais le peintre frémir sous mon bras; je voulus l'entraîner, il était trop tard: il avait pris la parole. Je dois avouer qu'il fut éloquent; le sujet l'inspirait. Un silence profond s'établit, et l'auditoire se grossit à vue d'œil. Oscar s'abandonnait: frappé par un bec de gaz, sa barbe s'élevait aux plus grands effets de lumière. Il racontait à ce peuple attentif les merveilles du palais impérial et le baptême du roi de Rome. Ces récits en plein air n'étaient pas sans dangers: la police nous entourait, et il me semblait, parmi les curieux, reconnaître quelques-uns de ses agents. Alors je pressais le bras du peintre en guise d'avertissement. Il y avait, entre autres, sur notre droite, un homme qui portait un jonc suspendu à sa boutonnière. Cette tenue m'inquiétait.

— Assez, Oscar, lui dis-je à demi-voix.

Il était lancé et ne faisait aucun cas de mes avis. L'homme au jonc se rapprochait et paraissait ému jusqu'aux larmes. Un tel attendrissement me parut suspect. J'insistai avec plus de force.

— De grâce, Oscar, partons, dis-je en l'attirant vers moi.

Enfin il céda et consentit à me suivre. Déjà nous commencions à nous dégager, quand une main robuste s'appesantit sur l'épaule de mon compagnon. Je crus que c'était celle de la police et essayai de lui échapper à la faveur de la foule. Mais nous avions affaire à une main obstinée qui ne lâcha pas prise ainsi. Il fallut s'arrêter et capituler. C'était un ouvrier en blouse, construit de manière à commander le respect.

— Mon général, dit-il à Oscar en ôtant sa casquette et la tenant militairement à la hauteur de l'œil.

— Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il, mon ami? répondit Oscar, ne sachant à qui il avait affaire.

— Quoi! mon général, vous ne me remettez pas?

— A peu près, mon ami, vaguement.

— Comtois! votre Comtois, celui de l'Hôtel de ville! Il est vrai qu'il faisait un peu noir là où nous nous sommes vus.

— J'y suis maintenant! Ce cher Comtois! Comment diable ne l'ai-je pas reconnu tout de suite? Touchez là, mon garçon, touchez là. Jérôme, je te présente mon sauveur. Sans lui, mon cher, je pourrirais sur la paille d'un donjon. Mais que faites-vous ici, Comtois? Toujours en train de conspirer, n'est-ce pas? Remettez donc votre casquette, mon ami!

— Pardon, excuse, mon général, répliqua l'athlète sans quitter sa position; mais c'est que j'ai une faveur à vous demander.

— Tu vois comme je les fascine, Jérôme, me dit tout bas Oscar.

Puis se tournant vers l'ouvrier avec une majesté pleine de bienveillance :

— Parlez, Comtois, parlez, lui dit-il.

— C'est que, voyez-vous, poursuivit l'ouvrier avec un embarras visible, j'ai une grâce à vous demander, et ça me gêne sensiblement.

— Remettez-vous, mon ami, et exposez votre requête. Que monsieur ne vous inquiète pas; c'est le citoyen Jérôme Paturot, honorablement connu dans son quartier.

— Eh bien, mon général, voici le fait. J'ai rompu avec le Percheron, et je voudrais savoir si j'ai eu tort.

— Le motif, Comtois?

— Oh! mon général, je sais trop bien ce que je vous dois pour vous expliquer cela dans la rue. Il y a ici près un bouchon où l'on me voit d'un bon œil. Si ce n'était pas pour vous manquer de respect, je vous y offrirais un verre de vin et un cabinet pour causer. Allez, j'ai bien des choses à vous dire.

— Mais, mon ami...

— Ne me refusez pas, mon général; venez, et votre compagnie aussi: vous n'aurez pas sujet de vous en repentir. Venez, vous dis-je.

L'ouvrier joignait le geste au discours: il entraînait Oscar d'une manière irrésistible. Bon gré, mal gré, il fallut entrer au cabaret et s'attabler à l'entre-sol autour d'une bouteille d'argenteuil cacheté. A peine étions-nous assis, que le Comtois prit des airs mystérieux.

— Vous ne savez pas ce qui se passe? dit-il.

— Non, répondis-je.

— Et vous, mon général, vous n'en savez rien non plus?

— Rien, dit Oscar.

— La chose fait pourtant quelque bruit. Quatre chamoiseurs me l'ont assuré, et c'est public dans les ateliers de mégisserie.

— Mais encore, qu'est-ce, Comtois? Expliquez-vous, reprit Oscar.

— L'Empereur est de retour! dit l'ouvrier d'une voix solennelle.

— L'Empereur? dîmes-nous à la fois.

— Lui-même, en personne; le petit tondu, comme l'appelait mon père. De retour depuis hier, dix heures vingt-cinq minutes du matin.

— Bah! Comtois.

— On l'a vu en voiture, près de la mare d'Auteuil. Un landau attelé de deux chevaux blancs, tout ce qu'il y a de plus simple. Il a déclaré qu'il voulait rentrer sans bruit. Histoire d'être prudent. Un mauvais coup est bientôt fait. Ce qu'il y a de sûr et certain, c'est qu'il est rentré.

— Vraiment? lui dis-je en riant.

— Bien rentré, et avant peu on le verra. Maintenant, où se cache-t-il? personne ne le sait. Il y en a qui affirment qu'il est dans la lanterne du Panthéon, d'où il examine tout avec sa lorgnette. C'est possible, mais je ne le garantis pas. Il y en a d'autres qui assurent qu'il est descendu dans les catacombes, à la tête de quarante-deux mille Indiens. Cela me paraît plus vraisemblable. L'opinion générale, c'est qu'il a

un plan pour réduire Paris en trois minutes, montre en main. Il n'y a que lui pour ces inventions-là : ce trait le peint.

L'ouvrier, en parlant ainsi, était d'une bonne foi évidente. Son visage respirait l'enthousiasme et la naïveté. Il y avait là un danger pour lui ; on pouvait abuser de cette disposition d'esprit. J'essayai donc de me porter à son secours et de le guérir de sa chimère.

— Mais, mon ami, lui dis-je, l'Empereur est mort.

— Vous croyez? me répliqua-t-il avec un singulier sourire.

— Si bien mort, que tout Paris a pu le voir. On a ouvert son cercueil à Courbevoie ! Les culottes blanches, les bas de soie, l'habit à revers, le petit chapeau, tout y était ! Puis on l'a inhumé aux Invalides ! mort, mon garçon, tout ce qu'il y a de plus mort.

— Mort ? Vous êtes de ceux-là, me dit l'ouvrier en promenant sur moi des regards pleins de défiance.

— Sans doute, lui dis-je.

— Et vous, mon général, vous en êtes aussi ? ajouta-t-il en se retournant vers Oscar.

— C'est le sentiment public, Comtois, répondit le peintre en homme qui évite de se compromettre.

— Allons! il n'en manquera pas un. Lui, mourir ! On voit bien que vous ne l'avez pas connu ! Écoutez, mon général, j'en sais plus long que vous là-dessus ; je n'ai pas vu l'Empereur, mais mon père était au mieux avec lui. Jugez donc, un dragon de l'Impératrice ! Il a monté cent factions à sa porte. Il l'a vu comme je vous vois, le matin, le soir, à tout instant. Il l'a suivi à l'armée, au feu, partout. Ils ne se sont jamais quittés. Eh bien ! c'est mon père qui m'a fait la leçon. — Comtois, me disait-il, quand on t'annoncera que l'Empereur est mort, réponds tout de suite : Il y a une intrigue là-dessous. C'est l'Anglais qui fait courir ce bruit-là ; son intérêt s'y trouve. Oui, mon fils, quand tu serais seul de ton côté, dis toujours : — Il n'est pas mort, et ajoute : Il reviendra. Dans la cour de Fontainebleau, il nous l'a promis, et il n'a jamais manqué à sa promesse. Vous comprenez, mon général, qu'a-

près cela il n'y a plus un mot à ajouter. Que voulez-vous de plus fort? Un dragon de l'Impératrice, une moustache qui a vieilli près de l'Empereur! C'est authentique au moins.

— Ainsi, lui dis-je en me prêtant à sa chimère, l'Empereur est de retour?

— Oui, et c'est ce qui m'a brouillé avec le Percheron; sitôt qu'on m'a parlé du fait, je me suis déclaré. — Je passe à l'Empereur! me suis-je écrié. Là-dessus, le Percheron m'a cherché noise. Il est comme vous, il croit que l'Empereur repose sous le monument. J'ai tenu bon, il s'est fâché et a lâché les gros mots. Je suis endurant de ma nature, mais la mort de l'Empereur me portait sur les nerfs : juste comme du mauvais vin. Alors j'ai un peu cogné, et voilà.

Au moment où le Comtois achevait ces mots, un bruit sec retentit à la porte. C'était comme un appel et un signal. L'ouvrier dut y reconnaître la présence d'un ami, car il se leva pour ouvrir.

— Soyez calmes, nous dit-il; deux minutes seulement, et je reviens.

La porte resta entre-bâillée, et je pus voir à qui l'artisan avait affaire. C'était un monsieur vêtu de noir, et qui me semblait appartenir aux classes élevées. Un cabriolet de maître l'attendait à la porte. L'entretien eut lieu à voix basse, et pourtant il nous en parvint quelques mots.

— A dimanche, disait la voix; c'est le grand jour.

— Entendu, convenu, répondit le Comtois.

— Vos gens sont prêts ?

— Prêts et ficelés ! Tous en ordre! D'un coup de sifflet je les réunis. Vous serez content, allez !

— Je le crois; et l'Empereur aussi !

Le reste nous échappa, et c'est à peine si les dernières paroles arrivèrent jusqu'à nos oreilles.

— Demain, ici ? dit la voix.

— Demain, et toujours, répondit Comtois.

Puis il revint prendre son siége à nos côtés. Son visage avait revêtu une expression nouvelle : la joie y brillait dans tout son éclat et tout son abandon.

— Qu'on me dise encore qu'il est mort ! s'écria-t-il en se frottant les mains et comme s'il eût répondu à une pensée intérieure : qu'on me le soutienne ! Il n'y a plus de risque maintenant.

— Qu'est-ce donc ? lui demanda Oscar.

— Mon général, je n'y tiens plus, dit l'ouvrier, ça m'étoufferait si je ne me dégonflais pas ; c'est trop lourd à garder.

— Parlez, Comtois ; vous avez affaire à des gens discrets.

— L'Empereur, qui s'est informé de moi, dit l'athlète plongé dans une sorte d'extase, l'Empereur !

— De vous ?

— Oui, de moi, Comtois, né natif de Baume-les-Dames : il n'y a rien omis ; il sait tout, et il a ajouté : « C'est le fils aîné d'un dragon de l'Impératrice, un de mes braves. » Voilà ses propres expressions. Et vous ne voulez pas qu'on se fasse écharper pour un homme comme ça ? Mais je serais sûr d'être haché en petits morceaux que j'irais tout de même. Oh ! dimanche, dimanche ! je voudrais y être déjà.

— C'est donc dimanche ? demanda Oscar.

— Oui, mon général ; et ça chauffe sensiblement. Il paraît que nous le sacrons à Reims le mois prochain ; le pape a promis d'y venir. Puis, l'Empereur a dans sa poche quinze cents millions qu'il distribuera aux pauvres le jour de son couronnement. Le soir, il y aura grand dîner aux Tuileries, où les anciens maréchaux trouveront un million sous leurs serviettes. Quant au peuple, huit jours de gala, mâts de cocagne et noce perpétuelle. Il n'y aura plus de mendiants ; l'Empereur n'en veut plus. Vous verrez, vous verrez !

Il régnait dans ces propos une confiance si sincère et si robuste, que nous ne nous sentions plus, Oscar et moi, la force de l'ébranler. Cet homme était si heureux ! Il croyait si bien à son Empereur ! Il avait une conviction si profonde de son existence !

— Ainsi, vous le sacrez le mois prochain ? lui dis-je.

— A Reims, c'est arrêté : on vide la fiole : le pape l'a promis. Il le fera en personne.

— Et d'ici là ?

— D'ici là, les plans sont faits : tout est réglé, l'ordre et la marche. Pour ma part, je suis décidé à cogner comme je n'ai jamais cogné de ma vie. Je sais bien que l'Anglais sèmera l'argent dans Paris afin d'empêcher l'Empereur de réussir ; mais nous avons aussi nos petits moyens et nous en userons.

— Vos petits moyens ? demanda Oscar.

— Oui, mon général. Aux derniers les bons, comme dit le proverbe. Ça va faire un effet, je m'en flatte. Jugez donc. Personne ne s'y attend.

Le Comtois avait repris ses airs mystérieux et semblait craindre que ses confidences ne transpirassent au dehors. Il se leva et fit une inspection minutieuse des lieux. Quand il se fut bien assuré de notre isolement complet, il passa la main sous sa blouse et en retira un objet qu'il avait tenu caché jusque-là. C'était un aigle empaillé et monté avec soin. Son œil de verre exprimait une fierté mêlée de colère ; son plumage gardait un lustre éclatant, et il portait la tête avec l'orgueil qui sied au souverain des nues. Tout trahissait en lui des projets de conquête. Il était bien de la famille des victorieux. On eût dit qu'il allait déployer ses ailes pour voler, comme son aïeul, de clocher en clocher. Il regardait l'Empire comme son bien et la terre comme sa proie. Qu'il fallût pour cela déchirer dans ses serres quelques chairs vives, peu lui importait. Il ne craignait ni la vue ni l'odeur du sang : ses instincts de race n'y répugnaient pas.

— Voilà, dit le Comtois, en mettant sous nos yeux ce chef-d'œuvre. Qu'on résiste maintenant, on trouvera à qui parler.

— Comment l'entendez-vous, mon ami ? lui demandai-je.

— C'est simple comme bonjour. Il y a lieu de se bucher, je suppose : très-bien ! J'aimerais mieux les voies de douceur ; mais dès le moment qu'on n'en veut pas entendre parler, en avant les poignes. Mon costume est prêt ; je le tiens dans un coffre, bien net, bien brossé pour le grand jour. Ce jour arrive : en avant donc, et à la grâce de Dieu !

Je le prends pièce à pièce : la culotte de peau d'abord, la veste à revers, le casque, le sabre, les bottes de sept lieues, tout le bataclan. En moins de dix minutes, le tour est fait. C'est mon père qui revit. Un dragon de l'Impératrice en costume du temps ! Vous figurez-vous l'air que j'aurai ? C'est-à-dire qu'il n'y a pas dans l'univers une force capable de m'arrêter, quand je serai culotté et coiffé à la mode impériale. Une culotte de peau et un casque ! Le casque et la culotte de peau de mon père ! Ah bien ! je suis curieux de voir ce que je démolirai là-dessous ! Les mains m'en démangent, rien que d'y penser.

L'idée, toute guerrière qu'elle fût, avait un côté bouffon qui nous frappa. Ce gros garçon, avec ses membres de lutteur, était destiné à produire un certain effet en dragon de l'Impératrice. Je doutais, pour ma part, que la culotte de peau pût y résister. Lui ne doutait de rien : il marchait vers son but avec une confiance inaltérable. Ce qu'il avait décidé une fois, il n'y renonçait plus. Dût-il marcher seul, il marcherait sur l'Hôtel de ville avec son casque et les accessoires. C'était un plan fait; nulle puissance au monde n'y aurait rien changé.

— Et votre aigle ? lui dis-je.

— Mon aigle ! répliqua-t-il avec un coup d'œil triomphant.

— Vous allez le montrer pour de l'argent ? lui dis-je.

— Fi ! quelle idée ! Moi, jouer avec ce grand souvenir ! Allons donc ! Il a un bien autre emploi, monsieur : c'est notre drapeau pour le grand jour ! Un poulet semblable ! un si glorieux oiseau ! Va-t-il faire courir Paris ! J'ai déjà la perche au bout de laquelle je le mettrai. Au moins, ça a du cachet, mon aigle. Ne l'emprunte pas qui veut. Le drapeau tricolore, qui ne l'a pas ? Les gouvernements se le repassent l'un à l'autre. Mais l'aigle ; l'aigle ! on ne l'apprivoise pas ainsi ; il n'a qu'un maître, c'est l'Empereur.

— Eh bien, Comtois, voilà une idée ! s'écria Oscar. L'aigle, c'est l'Empereur ; l'Empereur, c'est l'aigle. Rien de plus logique.

La séance fut levée, et l'ouvrier remit sous sa blouse son emblème glorieux. Il sortit décidé plus que jamais à lui procurer les honneurs de l'exhibition publique. On a vu comment il comprenait le complot auquel il était associé et au nom de qui il y entrait. Cette illusion fut commune dans ce temps. Plus d'un artisan de Paris, plus d'un villageois de l'Ouest, crurent déposer dans l'urne électorale un vote en faveur de l'Empereur. Dans ce qui se passa alors, il y eut bien des malentendus et bien des nuages; il y eut plus d'un appel fait à l'ignorance et à la crédulité. L'ambition s'en mêla aussi, et sans doute plus d'un personnage entrevit dans les perspectives du complot un avenir de grands cordons et de sénatoreries. Oscar y avait placé l'espoir de quelques commandes et des festins dignes de l'archichancelier.

Cependant l'émotion extérieure durait toujours, et les boulevards étaient encombrés chaque soir d'une population parasite. Il fallut recourir aux grands moyens et comprendre dans une rafle générale les curieux et les mécontents. Par une manœuvre savante, on les enferma dans un cercle de baïonnettes. Nous pûmes assister à cette scène sans en être atteints. Placés à une petite distance, nous suivions de l'œil les événements. Un instant l'émotion fut vive; un homme se débattait seul contre une légion entière. Pressé dans une ceinture de fer, il luttait avec l'énergie et la force d'un géant. Vingt hommes le tenaient au collet, et il trouvait le moyen de s'en dégager. Enfin, dans un dernier effort, il renversa ses assaillants les plus proches et s'ouvrit violemment un chemin à travers la milice étonnée. Il triomphait, il était libre, il avait les honneurs du combat. Ce fut ainsi qu'il arriva près de nous. Qu'on juge de notre surprise! c'était le Comtois. Oscar l'aborda.

— Eh bien, mon brave, lui dit-il, où en êtes-vous de vos projets?

— L'oiseau triomphe, mon général, répondit l'athlète. Vive l'Empereur! Et au premier jour la grande affaire!

Si ce jour-là le Comtois avait son aigle sur lui, l'animal dut réclamer, le lendemain, les services d'un naturaliste.

XXXIII

LES TRIBUNS PITTORESQUES.

Ma femme avait eu le dernier mot dans son démêlé avec Simon. A force d'instances, elle l'avait vaincu. Il se résignait à porter sa croix jusqu'au bout. Agir autrement eût été manquer aux convenances. On l'avait envoyé à Paris pour y faire une constitution : pouvait-il s'en retourner les mains vides ? Il y allait de son honneur. C'est sur ce point que Malvina insistait. L'argument était décisif, et le meunier n'y opposait que des soupirs exhalés des profondeurs de sa poitrine. Il inclinait la tête devant la nécessité. La gloire le touchait peu ; mais il cédait au devoir.

— Va pour la constitution, dit-il en courbant le front sous un sentiment douloureux. Dès le moment que ça ne peut pas se passer sans moi !

Nous ne nous quittions plus ; Simon accourait dès qu'il avait quelques instants de liberté. Tous ses billets de tribunes publiques étaient pour nous, et quand cette ressource lui manquait, il prenait ma femme sous le bras et assiégeait les huissiers jusqu'à ce qu'elle fût placée ; aussi ne bougeait-elle plus du palais ; on l'eût prise pour une dame de la maison. Elle se tenait au courant des grands tournois politiques et des récits qui se débitent à l'oreille et dérident les fronts soucieux. La petite pièce après la grande. Elle savait comment avaient dormi les chefs de l'État, et quel diplomate étranger s'était montré à leurs soirées. Un dîner avait-il lieu? elle n'en ignorait rien, ni les noms des convives, ni leur rang à table, ni les mots charmants échappés à la bouche d'un ambassadeur. Les épigrammes qui circulaient sur les bancs lui parvenaient presque aussitôt, elle ne les voulait qu'en primeurs.

A tout prendre, l'aliment abondait : cette assemblée offrait un spectacle qui ne manquait pas de grandeur. Elle tenait

dans ses mains les destinées du pays, son repos, son honneur, son salut. Elle était la dernière épave de ce naufrage où tant de choses avaient péri. Que le flot la brisât, et tout s'en allait avec elle ; la France était livrée aux démons. Résister à la pression du dehors ou en être emporté à la première faiblesse, voilà le problème dans sa redoutable simplicité : l'Assemblée n'avait encore rien fait pour le résoudre. Elle hésitait, et, sur ce sol en feu, ne savait où poser le pied. Elle obéissait à des courants contraires : un jour résolue jusqu'à l'audace, le lendemain réservée jusqu'à la timidité. Elle donnait un gage à l'ordre et le retirait, faisait une avance aux factions et ne tardait pas à s'en repentir. Ce qui lui manquait surtout, c'était un point d'appui. Pas un nom en qui elle pût avoir confiance. Tous ceux qu'entourait quelque éclat lui semblaient compromis dans des engagements suspects ; aucun ne répondait à ses sentiments, à sa pensée. Les uns étaient en arrière d'elle, les autres en avant ; de là ses tâtonnements et ses doutes. Elle invoquait une clarté qu'elle pût suivre, une devise qu'elle pût adopter.

Cependant, sur cet ensemble encore confus, deux partis se dessinaient. Là plus d'hésitation ni de tiédeur ; les croyances y étaient nettes et précises. Ces deux partis avaient chacun une devise et un but : l'un voulait réparer, l'autre voulait détruire. Le premier se composait d'hommes modérés, qui, sans regarder la République comme l'œuvre de leurs mains, lui apportaient cependant un concours judicieux et sincère. Le second parti ne le prenait pas aussi froidement : la République était son idole, et il l'entourait d'un culte jaloux. Seul il l'aimait comme elle voulait être aimée. Entre elle et lui, les choses ne dataient pas d'hier ; c'était un dévouement ancien, une affection invétérée.

Ces deux partis, en se rencontrant à l'Assemblée, comprirent sur-le-champ que le débat se passerait entre eux, et, dès le premier jour, ils échangèrent des qualifications empruntées à l'histoire révolutionnaire — Voici la Montagne, dirent les modérés. — Voici la Plaine, dirent les exaltés. Le choix des bancs correspondit à ces dénominations. La plaine comprenait

un mélange de parlementaires anciens et nouveaux, légion calme, prudente, ennemie du bruit. Ses plus glorieux membres étaient des champions aguerris qui connaissaient les ressources de l'art et savaient conduire une campagne dans les règles. Ils ne se prodiguaient pas et ne prodiguaient pas leurs gens, mais donnaient à propos et disposaient bien leurs forces. Avec de tels exemples, la Plaine ne pouvait qu'acquérir; elle avait le nombre, elle avait la discipline, et, ce qui vaut mieux encore, des instincts profonds de justice et de modération.

La Montagne n'avait pas le nombre, mais elle y suppléait par le bruit. Des hauteurs où elle siégeait, elle suivait d'un œil ombrageux la marche des débats, et, sur le moindre prétexte, elle intervenait. Si le motif était léger, elle n'employait que les notes adoucies et les interruptions bénignes. C'était le petit jeu, celui des jours sereins. On mettait alors une sourdine sur les organes. Mais l'objet prenait-il de la gravité, à l'instant la scène changeait d'aspect : des cataractes d'apostrophes descendaient du haut des bancs : on eût dit une trombe fondant sur un navire en détresse. Les yeux s'allumaient, les joues se coloraient; la lumière se jouait vivement au sein des barbes révoltées. Le geste et la pose complétaient le tableau. Trente hommes debout dirigeaient vers la tribune des bras courroucés, et roulaient des yeux incroyablement farouches. Les épithètes, les substantifs voltigeaient en se croisant; le diapason arrivait peu à peu à sa dernière limite. Enfin, dans un suprême élan, la Montagne se précipitait de ses sommets, et venait, le plus poliment du monde, proposer à l'orateur une partie de chausson ou de pugilat.

Dans le cours de ces scènes, le président gardait une contenance faite pour toucher les cœurs. Dès qu'il voyait courir sur les hauteurs de la gauche ces vagues frémissements, symptômes de la tempête, il adressait à ses amis égarés un regard mélancolique et suppliant. Ce regard demandait grâce. Hélas! il ne l'obtenait pas; le dignitaire de l'Assemblée avait affaire à des âmes de bronze; ses airs attendris les effleuraient

tout au plus. Un concert formidable y répondait. Le président ne se rebutait pas; dans un geste de détresse il exhalait toute sa pensée. Peine perdue; le bruit redoublait d'intensité. Alors il comprenait qu'il devait faire quelque chose de plus pour ses amis. Entre eux et lui, il ne pouvait y avoir qu'un malentendu; il était impossible qu'ils eussent conspiré la ruine de toutes ses sonnettes. Comment les calmer? se demandait-il; comment dompter cette Montagne? Et, en guise de réponse, il se mettait à rudoyer vigoureusement la Plaine. Justice distributive digne d'un esprit ingénieux! La Montagne l'accueillait à sa façon, c'est-à-dire par un abominable vacarme.

Ce n'est point ainsi que Malvina l'eût pris; elle eût réglé ses comptes autrement. Ces scènes l'exaspéraient : volontiers elle y eût mis bon ordre.

— Encore ces hérissons! s'écriait-elle. Il n'y en a que pour eux. Et allez donc, mes petits amours! Sont-ils en colère aujourd'hui! Bien! démolissez les banquettes, le mobilier du gouvernement! Brisez tout; on fera du neuf! La patrie a de quoi! Ne vous gênez pas, mes agneaux! Quelles figures, bon Dieu! quelles figures! Parions qu'ils ont tous des faux nez. Et les barbes! et les crins! Ah çà! qu'est-ce qu'ils font donc? ils marchent en masse vers le président. Parole d'honneur, ils vont le couper en quatre et le mettre en pâté. Mais, malheureux, ne voyez-vous pas que ce serait une détestable nourriture! Bon, maintenant c'est à un collègue qu'ils en veulent. Dieu! que je grifferais volontiers! Comme ça me démange! comme ça me démange! Trois heures de fauteuil seulement; trois heures, et nous verrions bien. Ils trouveraient à qui parler. Enfin les voilà qui se mettent au repos; ça n'est pas malheureux. Et penser que tout ça a des épouses! Pauvres femmes! Leur faut-il de la vertu? C'est-à-dire que j'aimerais mieux aller vivre chez les hippopotames. Des nez pareils! Parions qu'ils sont faux.

C'est par ces propos empreints de peu de respect que Malvina saluait chaque jour les membres de la Montagne. Elle était indigne de les comprendre, de les apprécier. Elle ne les

pénétrait pas comme moi. Sous des moyens assez vulgaires ils cachaient de hautes conceptions. Leurs cris étaient de la tradition pure ; leurs piétinements, un legs qu'ils ne pouvaient en aucune manière répudier. Ils avaient hérité de tout cela comme du chapeau en cône et du gilet à revers. Ils étaient les fils des révolutionnaires du siècle passé ; ils en étaient la survivance. Leurs airs, leurs vêtements, leurs discours, leurs actes relevaient de ces modèles fameux ; ils brandissaient le poing comme Danton, et lançaient l'apostrophe à l'instar de Saint-Just. Leurs murmures remontaient à Lebas ; leurs interruptions, à Legendre. S'ils se plaisaient aux émotions de la rue, c'était en vue de Camille Desmoulins ; s'ils parlaient de découper l'Europe à leur guise, c'était en mémoire de Jean Debry. Ainsi rien n'était à eux, ni leur turbulence, ni leur politique, ni leurs discours, ni leurs gilets. Ils s'agitaient sur leurs bancs, ils péroraient dans les banquets en ombres glorieuses, en fantômes vénérés. Dès lors toute responsabilité personnelle s'effaçait. Pourquoi le blâme ? pourquoi la louange ? Ils ne siégeaient pas à l'Assemblée, mais à la Convention ; ils abdiquaient au profit des morts.

En dehors de ces partis, nettement dessinés, la représentation nationale offrait d'autres éléments d'observation et d'étude. La plupart des orateurs qui avaient marqué sous le dernier règne y avaient repris une place qu'aucun talent nouveau n'aurait pu leur ravir. L'art de la parole ne semblait pas avoir gagné beaucoup au suffrage universel. Sur un point seul il y avait progrès. Le genre pittoresque, naguère délaissé, se relevait d'une manière évidente. Il fournissait de curieux échantillons, et il n'est pas sans intérêt d'en consigner ici le souvenir. Plus tard peut-être iront-ils rejoindre les races perdues.

Le plus mémorable de tous est celui qui sut apporter à la tribune le juron dans toute sa pureté. L'histoire lui en donnera le brevet ; elle dira en outre que le juron reçut le baptême solennel aux rires et aux acclamations des représentants de la France. Elle ajoutera que le juron ne fit point une entrée honteuse devant cette élite du pays, qu'il ne se produi-

sit pas timidement, à demi-voix, comme un parvenu qui rougit de lui-même; mais qu'il éclata d'une manière irréprochable, pleinement, à diverses fois, et sous les auspices d'une accentuation triomphante. C'est qu'il s'était trouvé un homme en position de se permettre un tel écart : cet homme avait pris la tribune pour une table de café, et cela avec tant d'abandon, que ce qui eût révolté de la part d'un autre et encouru un châtiment, fut accepté de sa part et couvert d'une amnistie joyeuse. Ce fut un véritable succès. L'aspect de l'orateur, son langage, y prêtaient beaucoup. Il portait une tête presque juvénile sur un buste d'athlète, et s'exprimait avec une bonhomie pleine de raffinement et une trivialité qui ne manquait pas de grâce. La borne eût été pour lui un meilleur trépied, mais la tribune ne l'intimidait pas. Toujours est-il que sans lui jamais le juron n'eût obtenu devant une assemblée décente des lettres de naturalisation. Il s'y maintint glorieux, superbe, obstiné, jusqu'au jour où, en compagnie de son parrain, il lui fallut partir pour les rives de l'exil.

Ce qui caractérisait un autre tribun, c'était une mèche de cheveux associée à ses mouvements oratoires et à une éloquence émanée du cœur. Cette mèche de cheveux ne lui laissait ni repos ni trêve; elle allait et venait de manière à maîtriser l'attention et à captiver le regard. On ne voyait, on ne suivait qu'elle. Du reste, on eût dit qu'elle avait le sentiment du rôle qu'elle jouait; en bien des moments elle semblait être un reflet, une émanation, ou tout au moins un interprète de la pensée. Ainsi, elle était au besoin sévère et chevaleresque, d'autres fois pensive et mélancolique. Au gré du sujet, elle variait, se transformait. Tantôt elle retombait mollement, tantôt elle procédait par bonds impétueux. Elle tenait un jour de l'hymne, l'autre jour de l'élégie. Rarement une identification plus complète passa sous les yeux de l'observateur. C'était du plus bel effet comme détail et comme ensemble.

Je passe à un troisième tribun, un vrai bouquet d'artifice. Tout ce que la langue fournit de mots pétillants, de gerbes lumineuses, de verres de couleur, de fusées éblouissantes,

il l'avait à son service et le mettait aux pieds de l'Assemblée. On s'étonnait à bon droit qu'un orateur si admirablement nourri eût à sa disposition un pareil sac aux gentillesses. Cela était pourtant. Après le juron, la tribune eut le style chevelu, c'est-à-dire une richesse de plus. Rien n'y manquait, ni l'antithèse à grand orchestre, ni l'épithète à tous crins, ni l'image par-dessus les maisons. Quant aux paillettes, c'est à pleines mains que l'orateur les jetait ; il n'y regardait pas. Le vocabulaire politique s'enrichissait d'expressions fort étonnées de s'y trouver et d'accouplements de mots qui s'effrayaient de faire ménage ensemble. Très-bien ; je savais par cœur ces ciselures de prix, et, comme à de vieilles connaissances, je pouvais leur tirer un coup de chapeau. Il me plaisait seulement de les voir arriver à la tribune et de jouir de l'accueil qu'on leur faisait. Il me plaisait surtout de les entendre de la bouche d'un orateur si florissant. Il ne s'y épargnait en rien et prodiguait tout le répertoire. Grâce à lui, l'art chevelu eut un dernier beau jour ; il dégagea bien des hypocondres chargés par le souci, et força les portes du journal officiel de la République.

Tel était le troisième tribun qui sacrifiait au pittoresque. Bien d'autres encore pourraient prendre place à ses côtés. Par exemple, les orateurs à escabeau, invention récente et digne du respect des hommes. Pour éviter d'être confondu avec un premier sujet des théâtres enfantins, on prend un escabeau et l'on récite sa petite fable à la compagnie. Rien de plus ingénieux. Vingt orateurs encore portaient à la tribune de légers travers. Celui-ci se tapotait le ventre en manière d'encouragement ; celui-là tenait les yeux fixés vers le cintre, comme s'il eût attendu ses inspirations d'en haut. Mais ces misères de détail s'effaçaient devant des calamités plus générales. Ainsi on avait en matière de fléaux :

Les obstinés, qui ne voulaient plus lâcher la tribune après y avoir mordu. Un dogue a la dent moins tenace. Aucun bruit n'eût été assez fort pour les faire renoncer à leur dessein. Le choc des couteaux ne les intimidait pas ; ils essuyaient, sans broncher, toutes les apostrophes. Renoncer à un discours la-

borieusement préparé! Jamais, plutôt mourir sur l'appui de la tribune! Ils persistaient donc, s'y reprenaient à vingt fois, et arrivaient, comme ils se l'étaient proposé, à leur dernière phrase, Dieu sait au prix de quel enrouement!

Le furieux, dont le regard était plein de menaces et dont le geste ressemblait à un perpétuel défi. Furieux de deux sortes; furieux par nature, furieux par occasion. Rien ne résistait aux mains de ces hommes quand ils entraient en crise. La tribune en éprouvait de notables détériorations. Ils semblaient prendre à tâche d'en ébranler l'économie, tantôt en la ramenant vers eux avec une vigueur peu commune, tantôt en la repoussant vers l'enceinte par un mouvement alternatif. C'était là un déplorable excès contre lequel la questure n'aurait pas dû rester désarmée.

Les plaisants, qui tenaient en réserve, pour les jours décisifs, des épigrammes à toutes fins et des ripostes aiguisées à loisir. Guet-apens négligé par la loi et qui aurait dû être assimilé au port d'armes prohibées.

Enfin les gesticulateurs, race innombrable et superbe! La tribune leur appartenait, et ils y déployaient leurs grâces. Geste horizontal, geste circulaire, l'Assemblée n'avait guère que l'embarras du choix. Que de variétés! L'un usait de la main droite comme d'une hache avec laquelle il fendait l'air; l'autre exécutait dans le vide un temps de natation, répété à l'infini. Celui-ci décrivait une ellipse, celui-là une parabole. Il en était qui frappaient la tribune de coups redoublés, comme s'ils eussent voulu y faire pénétrer leurs arguments de vive force. D'autres encore aimaient à parcourir l'estrade dans un mouvement régulier, semblable à celui de l'animal qui s'agite derrière ses barreaux. Chacun prenait la pose qui lui était le plus favorable, ou le front renversé en arrière, ou le buste profilé des trois quarts, ou enfin les phalanges engagées dans l'habit. Toutes ces allures demandaient une étude et relevaient des règles de la perspective. Il fallait s'y essayer longtemps, les préparer chez soi, les mûrir avant d'arriver à un effet complet et à une exécution irréprochable. Les grands orateurs eux-mêmes ne négligeaient pas ce moyen. C'était

celui de Napoléon prenant des conseils de Talma. Toute mise en scène a besoin de répétitions.

Ainsi se passaient les choses dans cette assemblée qu'une révolution venait d'investir d'un pouvoir presque discrétionnaire. Elle était, comme toutes les choses humaines, un mélange de bien et de mal, une expression vraie et sincère de la société dont elle émanait. Elle était turbulente : et comment ne l'eût-elle pas été en un tel temps et avec un tel nombre? Elle était passionnée, et en cela elle demeurait fidèle aux circonstances de son origine. Elle était inexpérimentée, et pouvait-elle ne pas l'être avec tant de membres nouveaux? Mais c'était au fond une assemblée honnête, laborieuse, courageuse, aimant le pays; et c'est une justice que lui rendront hautement tous ceux qui l'auront bien connue. On pourra l'accuser d'avoir manqué de lumières; on ne l'accusera pas d'avoir manqué de droiture.

XXXIV

LE VOLCAN.

L'état de nos finances nous avait forcés à quitter l'hôtel ; la vie y était trop dispendieuse. Nous arrivions à nos dernières pièces d'or, et l'art de ma femme consistait à en ménager l'emploi et à en prolonger le service. Vers l'une des rues qui touchent aux barrières, j'avais découvert un logement qui, à d'autres avantages, joignait celui du bon marché. Nous y portâmes nos dieux lares. Il se composait de trois pièces; elles nous suffisaient. Depuis longtemps j'avais dit adieu aux raffinements de la vie; le souvenir des jours opulents ne répandait plus d'ombre sur mon chemin. La prospérité avait fait de moi un ambitieux ; le malheur en faisait un philosophe. C'est la dernière ressource des cœurs déçus.

Nous vivions désormais à l'écart et dans l'attente de meilleurs jours. Une telle crise ne pouvait se prolonger indéfiniment. Tous les ressorts de la vie s'y seraient brisés. Le

spectacle que nous avions sous les yeux rappelait ces sociétés confuses où les droits n'étaient pas fixés et où la force jouait le principal rôle. Aucun des pouvoirs réguliers ne trouvait grâce devant la souveraineté des carrefours. On les contestait d'autant plus vivement qu'ils semblaient moins résolus à se défendre. Un semblable désordre ne s'était jamais vu. Aux temps les plus agités, le peuple avait reconnu des maîtres et accepté un frein. Nos grands révolutionnaires pesaient sur lui avec une main de fer. Ici, rien de pareil, aucun nom ne commandait le respect ni l'obéissance. Les plus humbles et les plus glorieux étaient couverts des mêmes invectives et frappés du même dédain. L'autorité morale était nulle; l'autorité matérielle s'en allait à l'abandon.

En attendant, la foule s'enivrait de plus en plus d'elle-même. L'échec récent, loin de la décourager, avait ajouté à ses colères un ferment nouveau. L'idée d'une revanche était dans les esprits. Les plans de campagne se succédaient, les cris de guerre couvraient les murs. Un jour on parlait de marcher sur le siége du gouvernement afin d'y saisir des otages; un autre jour, de se porter sur Vincennes et de mettre ses canons au défi. Les femmes et les enfants auraient formé l'avant-garde et se seraient offerts des premiers aux ravages des boulets. Qui eût pu résister à une démonstration si éclatante? Les remparts devaient tomber d'eux-mêmes, les herses s'abaisser et livrer passage aux martyrs du donjon. Puis à des moyens directs, on substituait des expédients détournés. Ainsi, il fut question longtemps d'un banquet populaire, exécuté dans les plus vastes proportions. Tout avait été calculé pour qu'il réunît le double caractère de la simplicité et de la grandeur. L'écot était fixé au plus bas, vingt-cinq centimes: encore obtenait-on des tempéraments. Le couvert devait être mis dans la plaine des Vertus, et sous cette tente d'azur que Dieu a élevée à l'usage de l'homme. Le menu ne comportait pas de grands détails et éloignait l'idée de tout excès. Rien en apparence de plus inoffensif. Il restait à savoir si les ordonnateurs n'avaient pas une carte secrète et quel en eût été le supplément.

Sous ces mille formes se cachait un dessein arrêté, celui d'une prise d'armes. Le sol s'agitait sous les pieds, l'air était plein de bruissements. Des signes précurseurs ne manquaient pas; on n'entendait qu'imprécations et menaces. En aucun moment les clubs ne s'étaient montrés plus audacieux; ils ne se contentaient plus d'être les foyers de l'insurrection: ils en étaient aussi les arsenaux. Chaque soir on y donnait le mot d'ordre; on y distribuait des munitions de guerre. Le dénombrement, la distribution des forces y était l'objet d'un travail assidu. Aux escarmouches de partisans allaient succéder des opérations régulières, conçues par des hommes du métier. Sur un signal convenu, Paris devait se trouver partagé en deux tronçons, hostiles l'un à l'autre. La révolte n'agirait plus à l'étourdie et chevaleresquement: elle entendait mettre les avantages de son côté. Des ouvrages de défense avaient été combinés et liés entre eux: c'étaient des remparts de pavés, pourvus d'embrasures et de meurtrières: système redoutable et complet, où les lignes succédaient aux lignes, les retranchements aux retranchements! Ainsi, cette fois, la révolte aurait tout pour elle: les bénéfices du nombre et le choix du terrain.

Quant à son armée, rien n'en pouvait contenir l'ardeur. Ses rangs se formaient à vue d'œil; sa tenue était celle de troupes à qui la victoire a toujours souri. De vingt mille ouvriers déclassés, l'atelier national était arrivé, par la force des choses, au chiffre énorme de cent vingt mille. Légion du besoin et de la misère! C'était une charge qu'aucun trésor n'aurait pu supporter. On y eût ruiné le crédit public sans profit pour personne. Chaque jour des noms nouveaux entraient dans les cadres, et aucun n'en sortait. La spéculation et la fraude s'en mêlaient aussi. Même dans ce budget de l'infortune, le cumul s'était introduit: des mains suspectes ou parasites détournaient à leur profit une part des subsides destinés aux malheureux. Point d'examen de titres ni de contrôle régulier. Jamais secours ne fut distribué avec moins de discernement. On eût dit une prime accordée à l'indolence. Un double dommage en résultait: dommage pour nos

finances et dommage pour nos mœurs. Sous peine d'aller à l'abîme, il fallait s'arrêter dans cette voie. L'Assemblée comprit qu'il y avait là pour le pays un péril, pour elle une responsabilité. Elle ordonna que l'atelier national fût dissous.

L'acte était décisif; il provoqua une explosion de colères. Cette armée avait pris pour règle de ne reconnaître aucun pouvoir supérieur au sien. Elle traitait avec le gouvernement comme les janissaires traitaient avec leur Grand Seigneur : sur le moindre prétexte, elle renversait ses marmites et assiégeait les portes secrètes du palais. Placé entre une faiblesse et le cordon, le gouvernement optait pour la faiblesse. Ce régime durait depuis quatre mois. Pour la première fois, on osait lutter de front; c'était une nouveauté : aussi n'y eut-il qu'une longue clameur sur toute la ligne de l'atelier national. De Saint-Mandé à Neuilly, de Boulogne à Villejuif, on brandit les pioches en guise d'épées. Dissoudre une institution à peine dans sa fleur, quelle audace digne de châtiment! Une besogne si douce, un travail si récréatif! Tant de jeux de bouchon et de verres vidés sur le comptoir! Quoi! du jour au lendemain, il fallait renoncer à tout cela? Plutôt la mort. Ainsi le gant était jeté, et il ne restait qu'à offrir la bataille.

Les pensionnaires de l'atelier national ne s'y engageaient pas à titre égal. Une minorité turbulente donnait l'impulsion; les autres y cédaient seulement. Beaucoup s'abstinrent, et, dans le nombre, les plus honnêtes, les plus dignes d'intérêt. C'est dans l'ordre; en temps de crise, les bons instincts sont comprimés, les mauvais éclatent. Aussi les héros, les chefs de l'entreprise, avaient-ils presque tous à leur charge un passé onéreux. Ceux que la chiourme ne réclamait pas étaient des habitués du cabaret; ils apportaient à la guerre civile son élément le plus actif, l'abrutissement du crime ou celui du vin. Ces natures perverties ou violentes dominaient les chantiers; elles y régnaient par la terreur. Les esprits faibles s'en défendaient mal, et se jetaient dans un danger plutôt que de s'exposer à une querelle. L'exemple achevait ce que

la crainte avait commencé, et c'est ainsi que cette armée formait ses cadres et voyait s'accroître le nombre de ses combattants.

Il est vrai de dire qu'au-dessus ou à côté de ce gros du parti figuraient quelques hommes d'une condition et d'une orthographe plus relevées. C'étaient les ambitieux au petit pied, les hommes d'État en expectative. Famille nombreuse, et riche en variété ! Par exemple, le rédacteur en chef du journal à un sou, qui, entre onze heures et minuit, dispose du sort des empires, ou bien l'oracle de l'estaminet, qui puise dans un bischoff continu des procédés de régénération à l'usage du genre humain. Près de ces mortels d'avenir, voici les blessés des lettres et des arts, qui ont demandé à la gloire et à la fortune plus qu'elles ne pouvaient leur donner, et qui, déçus dans cet espoir, veulent faire porter à la société les torts secrets de leur orgueil. Chaque profession, chaque carrière fournit ainsi une somme de rancunes et de griefs qui dégénèrent volontiers en un sentiment de révolte. Être mécontent de soi conduit à être mécontent des autres, et il est difficile de trouver parfait un monde où l'on ne réussit pas. De là l'émeute en gants frais et en bottes vernies. On ne la voit pas au feu, mais elle prépare la bataille et y assiste en intention, toute disposée à s'en adjuger intégralement les profits.

Ainsi se combinaient, à divers degrés, les éléments d'une action prochaine. En haut, les esprits inquiets, les existences déclassées, les vanités sans frein, l'envie surtout, plus implacable que le besoin. En bas, la dégradation légale, les vices abjects, les appétits grossiers, et l'espoir avoué de mettre la société à sac. Des deux parts, les passions les plus noires, les mobiles les plus hideux. La guerre civile allait sortir de ces ferments. On ne s'en cachait plus; la sédition marchait tête haute. Elle bravait l'Assemblée, elle balançait le gouvernement. On eût dit que Paris lui appartenait. Le langage des clubs résonnait comme un tocsin, et jetait sur le pavé une population frémissante. Plusieurs fois résolue, la prise d'armes avait subi des ajournements successifs. Il s'agissait de

mieux assurer le terrain, et d'envelopper la ville dans un réseau d'attaques simultanées. Le plan définitif ne laissait plus de doutes sur le résultat. Pour un jour encore, la France relevait de pouvoirs indignes de leur mission, mais elle allait se réveiller le lendemain avec un gouvernement de terrassiers et d'hommes de lettres, la fleur du cabaret et de l'estaminet.

Le moment prédit arriva : le volcan brisa son enveloppe. Ce souvenir ne s'effacera jamais de mon esprit. Depuis le matin, je me livrais à mon travail préféré. Les heures s'écoulaient avec la rapidité de l'éclair. De loin en loin, il est vrai, des rumeurs vagues arrivaient jusqu'à moi; mais j'en étais promptement distrait par le charme de la composition. Il y a des exemples de cette force d'isolement : Archimède en fournit un très-mémorable. Comme lui, j'étais absorbé dans un problème, quand déjà le meurtre parcourait la cité, et je n'aurais point abandonné cette poursuite, si Malvina ne fût entrée brusquement dans la pièce où je travaillais, et ne se fût précipitée vers moi avec des airs effarés :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, qu'allons-nous devenir ? Qu'allons-nous devenir, mon ami ?

Dix fois elle répéta sa phrase sans obtenir de réponse; ma pensée était ailleurs.

— Qu'allons-nous devenir ? disait-elle toujours.

— Qu'est-ce donc ? répondis-je enfin machinalement, et sous l'empire de ma préoccupation ; qu'y a-t-il ?

— Ce qu'il y a ? dit-elle avec vivacité. Tu te promènes donc dans les nuages ? Il y a que l'on s'égorge dans Paris.

— Bah ! répliquai-je en homme qui se réveille en sursaut.

— C'est comme cela. Tout est à feu et à sang depuis onze heures du matin. Deux cent mille hommes descendent des faubourgs et marchent sur l'Assemblée nationale. Vincennes vient de se rendre à discrétion.

— Qui t'a conté cela ?

— C'est public. Tout le quartier le sait. Il n'y a que toi pour n'être au courant de rien. Aussi est-il permis de se cogner le nez contre du papier quand on est à deux doigts de la mort ! De la mort, entends-tu ? Les faubourgs l'ont déclaré

formellement; ils veulent couper les riches par morceaux. Ils massacreront jusqu'aux femmes.

— Allons donc!

— C'est comme je te le dis! Des horreurs! Mais ils peuvent venir; je les attends. Ils n'auront pas bon marché de moi. Ah! ils en veulent aux femmes; eh bien! nous verrons. J'ai mis de l'huile à bouillir; il suffit. J'en échauderai vingt-deux avant qu'ils aient monté l'escalier.

— Propos de portier!

— De portier ou d'autres, j'aime mieux en avoir le cœur net. C'est là; ils en tâteront ou n'en tâteront pas, à leur choix. Mais, dis donc, Jérôme, il me semble que ça chauffe. Entends-tu ces coups? Comme ils se suivent! comme ils sont nourris!

— En effet! on dirait que le son se rapproche.

— Ils gagnent du terrain; c'est clair. Où ont-ils donc trouvé des armes? On nous vend, mon ami; on nous vend. On ne m'ôterait pas de la tête qu'il y a là-dessous un coup monté. La mobile doit en être. Il se peut que le gouvernement y trempe aussi les doigts. Tu sais que je n'y ai jamais eu confiance. Mais quel bruit! quel bruit! Et penser que tout coup peut tuer un homme! Les ruisseaux doivent couler du sang.

Ma femme s'était approchée de la croisée et prêtait l'oreille aux décharges qui se succédaient. Tout à coup un nuage se répandit sur sa physionomie, et d'une voix troublée elle me dit:

— Jérôme, de quel côté ça peut-il se passer? Tu ne devines pas à peu près?

— C'est assez difficile, répliquai-je.

— Essaye toujours; là, à ton idée, ajouta-elle avec un sentiment d'inquiétude de plus en plus vif. Où ça peut-il être?

— Mais aux environs de l'hôtel de ville, je pense.

Ces mots suffirent pour amener la crise dont je suivais les symptômes. Ma femme joignit convulsivement les mains et les tendit ensuite de mon côté avec une expression désespérée:

— Dieu du ciel! s'écria-t-elle, et moi qui l'oubliais! moi

qui oubliais mon enfant! Où avais-je donc la tête? Mon enfant! mon Alfred! Malheureuse que je suis!

— Tu as raison, Malvina! j'y cours.

— Son pensionnat qui est juste de ce côté! Oh! mon bel enfant! Peut-être me l'ont-ils déjà assassiné! Viens, Jérôme, viens!

J'avais pris mon chapeau et me disposais à partir quand elle m'arrêta:

— Attends, me dit-elle. Tu n'iras pas seul.

— C'est s'exposer inutilement, lui répondis-je. Sois tranquille, je te le ramènerai.

— Et moi donc, que ferais-je ici? Jérôme, tu ne sais pas ce que c'est qu'une mère. Mais je mourrais de mille morts à vous attendre tous deux. Et s'il vous arrivait un malheur! Non, je veux voir ça de près, je veux y être. C'est bien assez de n'y avoir pas songé plus tôt. Viens, viens.

En parlant ainsi elle avait achevé sa toilette et se trouvait déjà sur l'escalier. Nous sortîmes. Le quartier était tranquille; seulement, çà et là, il s'y formait des groupes, et quelques pavés déchaussés attestaient le passage des mécontents. De rue en rue, de maison en maison, les nouvelles circulaient avec une rapidité merveilleuse. Il y en avait de fausses; il y en avait de vraies. Les plus absurdes étaient celles qui trouvaient le plus de crédit. On mettait les insurgés à la tête d'une artillerie formidable et de machines douées d'une grande puissance de destruction. On assurait qu'ils avaient garni tous les égouts de barils de poudre, et qu'à un moment donné ils feraient sauter les beaux quartiers de Paris. Ces récits passaient d'une bouche à l'autre et acquéraient plus de gravité dans le trajet. Pour les propager, ils trouvaient au besoin des émissaires détachés par l'émeute, et chargés de répandre l'alarme à son profit et en son nom.

Nous atteignîmes la ligne des boulevards. Malvina m'entraînait; elle avait des ailes. On eût dit que toute minute de retard était autant d'enlevé au salut de son enfant. A peine jetait-elle, à droite et à gauche, un regard distrait; rien ne la touchait si ce n'est sa préoccupation maternelle:

—Pourvu que nous arrivions assez tôt! disait-elle avec anxiété.

Les boulevards étaient garnis de soldats. Pendant quelques heures, l'émeute avait pu s'y maintenir à la hauteur des portes Saint-Denis et Saint-Martin ; une attaque vigoureuse avait suffi pour l'en déloger. Les traces du combat étaient encore visibles. Sur les murs l'empreinte des balles, sur le pavé des traînées de sang témoignaient à quel point il avait été sérieux. La guerre civile y éclatait dans toute son horreur. Des citoyens étaient tombés sur ce champ de bataille pour l'honneur du drapeau et la défense des lois; ils étaient tombés sous des mains impies. Le cœur, à ce spectacle, éprouvait un serrement douloureux. Les enfants d'une même patrie se déchirer ainsi, et déchirer le sein de leur mère ! Triste guerre où le triomphe était un deuil et où il fallait mettre un crêpe autour du laurier !

De telles scènes n'étaient guère propres à rassurer Malvina ; elle y voyait un danger de plus pour son fils. Aussi hâtait-elle le pas, et à ce point, que j'avais quelque peine à la suivre. Nous n'avions pas quitté les boulevards. Les régiments se succédaient ; l'infanterie, avec l'arme au pied; la cavalerie, avec la bride en main. Les lanciers agitaient leurs banderoles au vent, les cuirassiers déployaient leurs lignes étincelantes. Cet appareil militaire avait un caractère de force et de grandeur. Naguère proscrite, l'armée rentrait dans ses droits, et allait prendre sa revanche contre les pavés. Non pas qu'il n'y eût dans son sein un peu d'émotion à la pensée de cette guerre terrible; mais elle obéissait à un mobile supérieur : l'accomplissement d'un devoir et le dévouement à la patrie.

Au delà du Château-d'Eau, notre marche fut arrêtée brusquement, nous étions en plein champ de bataille. Les balles sifflaient de toutes parts, les obusiers allaient se mettre en ligne. Logés dans les maisons, les insurgés tiraient de là presque à coup sûr. Les soldats tombaient dans les rangs, les artilleurs sur leurs pièces. Malvina ne sourcilla point : elle essuya bravement le feu. C'était de l'héroïsme maternel. J'abrégeai l'épreuve et l'entraînai dans une rue latérale où la

circulation n'était pas interceptée. Dans le danger qu'elle venait de courir, c'est encore à son fils qu'elle songea.

— Pauvre Alfred ! dit-elle en se remettant au pas accéléré, qui sait ce qu'il sera devenu au milieu de cette bagarre ! Pourvu que nous le retrouvions vivant !

— Il est à l'abri !

— A l'abri ? reprit-elle d'une voix mélancolique ; qui y est aujourd'hui ? Les temps sont si mauvais ! Dieu ! qu'il me tarde de le tenir ! et que je vais donc l'étouffer de baisers !

Nous touchions au pensionnat ; encore cinq minutes de marche et nous arrivions devant la porte cochère. Malvina ne se possédait plus ; son Alfred était là. Elle rasait le sol, elle détalait comme une biche. O mécompte ! A l'angle d'une rue et au moment où nous nous démasquions, une voix brusque se fit entendre :

— Au large ! dit-elle.

Je levai les yeux. A quinze pas de nous se dressait une forteresse de pavés, chef-d'œuvre de cet art qui a déjà des professeurs. Rien n'y manquait, ni les créneaux, ni les angles rentrants, ni le principal, ni les accessoires. Par ses proportions et ses formes, cet ouvrage de défense rappelait les monuments cyclopéens. Une garniture de fusils en couronnait les crêtes, et au sommet, enveleppé d'un drapeau rouge, un enfant de Paris figurait une statue sur un socle de grès. C'était à la fois une védette et un emblème. En cas d'attaque, c'eût été une victime aussi. Mais l'enfant de Paris se plaît à des jeux pareils. Il lui faut du mouvement et des spectacles. L'émeute à ses yeux n'a que cet attrait ; il n'y voit rien de plus. Peu lui importe au nom de qui, au nom de quoi elle usurpe le pavé. Il suit l'émeute comme il suit le tambour, par goût. Il y joue fièrement son rôle et s'y fait tuer au besoin. C'est le plus net de ses profits.

Nous nous trouvions donc en face d'un obstacle nouveau. Braver cet appareil n'était pas sans périls. Vingt tubes meurtriers montraient leurs gueules menaçantes, et du haut de son belvédère, le gardien de la barricade nous invitait, par un geste impérieux, à en dégager les abords. Des voix rudes se

mêlaient à celle de l'enfant, et répétaient sur mille tons :

— Au large donc! au large!

— Au large! ajouta un insurgé plus impatient que les autres, au large! (et il appuyait l'avis d'un juron) ou je fais feu

La partie se gâtait; nous avions affaire à des gens de mauvaise humeur. Cependant notre chemin était d'aller droit à eux; il n'y en avait point d'autre. J'hésitais; Malvina avait pris son parti. De l'autre côté de la barricade, son fils l'attendait :

— Au petit bonheur, dit-elle, je n'en suis pas à un coup de fusil près. Il en a fallu vingt pour tuer le maréchal Ney.

Et avant que j'eusse pu m'y opposer, elle marchait d'un pas délibéré vers la redoutable forteresse. Bon gré ,mal gré, il fallait la suivre. Les cris se succédaient.

— Au large, citoyenne! disait la vedette.

— Au large! répétait la garnison.

Malvina n'en tenait compte; elle gagnait du terrain. Les jurons voltigeaient toujours.

Jérôme, me disait-elle, tant qu'ils sacrent, il n'y a rien à craindre. Les sournois seuls font de mauvais coups.

Une explosion répondit à sa pensée; c'était sans doute le trait d'un mauvais plaisant. Une amorce, une capsule, peut-être. Mais ma femme prit la chose au sérieux:

— Vous êtes bien des soldats du pape! dit-elle à haute voix. Est-ce que par hasard un jupon vous fait peur?

Cette saillie termina tout; elle fut accueillie par de longs éclats de rire. Un parlementaire descendit du haut de ces remparts de grès. On transigea. Je ne pouvais pénétrer dans l'intérieur de la place; les consignes s'y opposaient; seulement on les fit fléchir en faveur de Malvina. L'enfant de Paris quitta son poste aérien, et avec l'aisance d'un troubadour:

— Madame la marquise, dit-il, veut-elle accepter ma main pour franchir la barricade?

Malvina accepta gravement, et le jeune drôle continua à se donner les airs d'un chevalier:

— Bien, madame la marquise, attention au parquet, il vient d'être ciré. Doucement, là, doucement, ménageons les brode-

quins. Parfait; nous voici hors du mauvais pas. Mes révérences à madame la marquise.

Cependant ma position n'était pas des plus sûres. En cas d'attaque, je me trouvais pris entre deux feux. Je cherchai l'abri d'une porte et m'effaçai du mieux que je pus. Rien de plus équivoque que ma présence en cet endroit. Je pouvais être fusillé par les insurgés comme un ami de l'ordre et par les amis de l'ordre comme un insurgé. Heureusement ma femme comprit mon embarras et sut l'abréger. Je la vis bientôt reparaître au sommet de la barricade, tenant son enfant par la main, puis reconduite avec toute sorte d'égards jusqu'au niveau du pavé. Elle me rejoignit, et peu de minutes après nous étions hors de vue.

— Le voici, Jérôme, le voici! me dit-elle en me montrant Alfred qui bondissait à ses côtés. Il est vivant! il est intact! Qui sait s'il en eût été de même plus tard? Je les ai vus de près, sais-tu! Quelles figures, bon Dieu, quelles figures! Sur huit, il y en a sept de louches. Et dire que notre enfant était sous leurs mains, qu'ils auraient pu en faire une bouchée! Tu en penseras ce que tu voudras, mon chéri, mais je veux brûler un cierge à Saint-Roch. C'est miracle qu'il en ait réchappé.

Nous retournâmes au logis par le chemin que nous avions suivi en allant. La circulation était déjà moins libre. L'aspect de Paris avait quelque chose de sinistre et de glacial. Il y régnait un doute universel, une consternation muette. On ne savait ni sur qui ni sur quoi compter. L'air était plein de trahisons, et le sol de piéges. On était en guerre, en pleine guerre; il n'y avait pas à s'y tromper. Les boulevards étaient un vaste camp, gardé par des consignes sévères. Hommes et chevaux n'en bougeaient plus. L'asphalte servait de lit et le pavé de litière. Des aides de camp parcouraient cette ligne stratégique en recueillant des rapports et laissant des ordres sur le chemin. Le régime militaire sortait tout armé des écarts de la multitude. Il en était la conséquence et l'expiation.

Malvina continuait à placer ailleurs ses soucis; elle était toute à son fils. Elle ne pouvait se lasser de l'entendre, de le faire causer. M. Alfred lui racontait comment entre les di-

vers lycées on n'avait pu s'entendre sur le compte de la République. Descartes (1) la comprenait d'une façon, Monge d'une autre; Rollin hésitait entre les deux. Tous, d'ailleurs, s'acharnaient à leurs opinions et y apportaient une grande vivacité. Monge avait envoyé un cartel à Descartes; celui-ci n'y avait point encore répondu. Probablement la question se viderait à la première rencontre et avec des pierres dans les mouchoirs ; autrement Descartes serait déconsidéré aux yeux de tous les lycées de Paris. On ne le saluerait plus et on lui cracherait au visage. C'était une affaire décidée irrévocablement. Dans ce cas, Rollin se battrait contre Monge à défaut de Descartes. Un cartel ne peut pas tomber ainsi dans l'eau; il y a toujours une satisfaction au bout.

M. Alfred trouvait ce jour-là dans sa mère un auditeur indulgent; elle était trop heureuse de l'avoir sous sa main, de le sentir près d'elle. A peine rentrés, elle le prit sur ses genoux et le couvrit de caresses.

— Viens donc ici, dit-elle ; viens, mon minet, que je me remette un peu le cœur. Embrassez votre mère, monsieur, et plus fort que cela. Encore, encore, toujours. Vrai, mon minet, je t'ai cru perdu. Et maintenant, ajouta-t-elle en me prenant la main, puisque nous voici réunis, les choses seront ce qu'elles pourront. Ensemble, on est bien fort. Et pour le reste, à la garde de Dieu!

XXXV

L'ÉRUPTION.

Les jours qui suivirent furent des jours de deuil. L'histoire n'a point de page plus funèbre. Certes, Paris s'agita sous d'autres hommes et en d'autres temps : il eut, avec la Ligue, d'ardents combats, et des guerres galantes avec la Fronde. La révolte n'y est pas un fruit nouveau, la turbulence encore

(1) Les noms qui suivent sont ceux que l'on donnait alors aux lycées.

moins. Il a fait et défait bien des pouvoirs, salué et chassé bien des souverains. Il ne laisse pas longtemps l'auréole attachée aux mêmes fronts. Cependant étudiez ses annales ; vous le trouvez héroïque et capricieux, jamais haineux ni farouche. Surtout il n'offrit, à aucune époque, le spectacle d'une lutte de classes soutenue avec un implacable acharnement, et d'un conflit d'intérêts poussé jusqu'à l'extermination.

Voilà où Paris en était arrivé ; le sang y coulait à flots pour une question de subsides. Des sophistes avaient conseillé au peuple de moins compter sur ses bras que sur les largesses du Trésor, et l'avaient ainsi jeté hors des voies régulières du travail. Une déviation en amène une autre, et d'un sentiment erroné des choses, le peuple en était arrivé, par une pente naturelle, à la colère qu'engendrent les mécomptes, et de la colère aux coups de fusil. Depuis trois jours il usait de cet argument, et soutenait derrière ses barricades un assaut désespéré. Ses faux prêtres l'y avaient conduit, après avoir versé dans son âme le fiel de leurs propres déceptions, il s'y maintenait avec l'ardeur du tigre qui flaire sa proie. Si la société eût hésité un moment, douté de sa force et de son droit, une griffe avide se fût appesantie sur elle et l'eût dépecée jusqu'au dernier lambeau.

Pendant la durée de la lutte, le quartier que nous habitions fut soumis à un blocus rigoureux. Les insurgés occupaient la barrière voisine, et les abords en étaient strictement surveillés. Cette circonstance nous laissait dans l'isolement ; à peine nous parvenait-il quelques nouvelles, presque toutes apocryphes. Par exemple, celles-ci : Que l'on crevait dans les rues les caisses des tambours ; qu'un régiment de ligne avait fusillé ses officiers et passé du côté de l'émeute ; qu'il se commettait d'affreuses atrocités ; enfin que les généraux ne s'accordaient plus sur le plan de campagne, et que trois d'entre eux avaient brisé leurs épées dans un accès de découragement. Malvina ajoutait à ces détails une foi entière et les rapprochait de ce qu'elle avait appris des dispositions du faubourg. L'ensemble des faits la rassurait médiocrement, et elle persistait à laisser sur le fourneau sa provision d'armes défensives. Suivant que

la fusillade perdait ou gagnait du terrain, elle activait ou ralentissait le feu, de manière à n'être en aucun cas prise au dépourvu.

Le séquestre auquel nous étions assujettis ne faisait qu'empirer; à peine laissait-on circuler les servantes en quête de provisions. Aucun renseignement n'arrivait plus; nous en étions réduits aux conjectures. Point de gazettes, point d'affiches; rien dans les maisons, rien sur les murs; l'activité de la ville semblait supprimée. C'était un grand vide pour moi; je ne savais comment le remplir. Oscar ne paraissait pas; probablement il ne pouvait franchir nos lignes. Simon aurait dû se montrer; son écharpe bravait les interdictions. Je commençais à m'affliger et à m'inquiéter de son absence, lorsqu'un soir il frappa à la porte de notre logement. Malvina voulait lui tenir rigueur; impossible. Le reproche expira sur ses lèvres. L'air abattu du meunier était une justification suffisante.

— Seriez-vous malade, Simon? lui dit Malvina avec bonté.

— Comment ne pas l'être, madame Paturot, avec tout ce qui se passe et tout ce dont on est témoin?

— C'est donc bien grave, mon garçon?

— Grave! c'est la fin du monde! L'homme retourne à l'état de brute, rien de plus évident. Encore la brute a-t-elle l'instinct! L'homme, rien.

— Vraiment! vous êtes mal monté aujourd'hui, Simon! Qui en est cause? Voyons, contez-moi cela. Croiriez-vous que depuis trois jours nous sommes sans nouvelles? Le gouvernement nous abandonne. Que vous êtes donc aimable, d'être venu! Je vais prendre un furieux dédommagement. Ici, mon garçon, sur ce fauteuil. Mettez-vous à l'aise et contez-moi tout.

— C'est une longue histoire, madame Paturot.

— Tant mieux, Simon! tant mieux! Moi qui en raffole. Et puis, je ne sais rien de rien. On nous tient en charte privée. C'est comme si j'arrivais du Congo : exactement cela. Allons, commencez, je suis tout oreilles. Dites, représentant.

— Puisque cela vous plaît, mon Dieu, je n'y mets pas de fa-

çons. Je ne suis point un chanteur pour faire le précieux. Vous saurez ce que j'ai vu, voilà tout.

— C'est cela, Simon.

— Et sans phrases, comme cela me viendra.

— De mieux en mieux; il ne faut pas forcer la nature. Parlez donc, parlez.

Le meunier avait satisfait aux principes de l'art ; après ce petit exorde, il commença son récit.

RÉCIT DE SIMON.

« Vous m'en croirez ou ne m'en croirez pas, madame Paturot, mais si, pour épargner à mon pays la honte de ce qui vient de se passer, il avait suffi de se laisser ouvrir les quatre veines, j'y eusse consenti de grand cœur. C'est à rougir d'être Français; il n'y a pas de peuple sauvage qui n'ait désormais le droit de se croire supérieur à nous. Quand j'y songe, il me monte des rougeurs au front ; je voudrais fuir une terre où les choses tournent ainsi. Le cœur y saigne par trop de blessures. L'œil n'aperçoit plus que des scènes faites pour le navrer ; l'oreille n'entend que des cris de haine et de meurtre! Est-ce vivre, cela?

« Voici ce qui s'est passé :

« Nous étions réunis dans nos comités quand la nouvelle des premiers événements y parvint. Les uns en parlaient comme d'une chose grave, les autres comme d'une affaire insignifiante. On disait que des barricades s'élevaient sur divers points, et que les deux grands faubourgs étaient en pleine insurrection. Ces bruits circulant avec rapidité, suffirent pour interrompre nos travaux habituels. Quand un malade a un transport au cerveau, on ne s'amuse pas à lui panser les engelures. A l'instant même les comités furent déserts. On se répandit dans les salles pour y être à l'affût des renseignements. Tout représentant qui venait du dehors, était entouré, interrogé. On lui demandait ce qu'il avait vu et appris. La plupart du temps il renvoyait la question à ceux

qui la lui adressaient. Les plus sincères en agissaient ainsi. Quant aux faiseurs d'embarras, ils n'étaient jamais au dépourvu, et tenaient cercle autour d'eux. Il est des gens qui posent toujours.

« Tout à l'heure, madame Paturot, vous vous plaigniez de n'avoir point eu de nouvelles : à l'Assemblée nous en avions trop. Comme elles se combattaient, en fin de compte nous n'étions pas plus avancés que vous. Tout s'arrange, disait-on d'un côté, les insurgés ne tiennent pas derrière leurs barricades ; partout ils les abandonnent avec facilité. Les choses s'embrouillent, disait-on d'un autre côté, la troupe n'a pu enlever aucune position ; elle a été repoussée avec des pertes considérables. Lequel croire de ces deux rapports ? Puis il survenait des bruits alarmants : la banlieue se déclarait pour l'émeute et s'opposait à l'entrée des troupes ; des convois de munitions étaient tombés entre les mains des révoltés. Je ne vous cite que les traits principaux. Il faudrait des jours et des mois pour rendre compte de toutes les sottises qui se débitaient et de toutes les fables dont on nous cornait les oreilles. Même en des moments si terribles, il y avait des mauvais plaisants.

« Dans nos salles, on pouvait voir déjà les vœux secrets se peindre sur les physionomies. Le plus grand nombre exprimait la résignation et la douleur. On savait qu'au bout de cette affaire, il y avait la ruine du pays, la proscription ou la mort pour beaucoup d'entre nous. Cette populace n'aurait rien respecté si elle eût été victorieuse : c'était le sentiment qui dominait. Les uns le prenaient avec philosophie, et j'étais de ceux-là ; d'autres ne pouvaient se défendre d'une secrète angoisse. Il est beau de succomber pour la patrie ; mais tous les tempéraments ne s'y prêtent pas. Tout le monde n'est pas également disposé à faire bon marché de sa vie. Les uns ont encore un mot à dire à leurs femmes ; d'autres éprouvent le besoin d'ajouter quelques lignes à leur testament. Puis on a des enfants, et on aimerait à savoir comment ils tourneront. Bref, pour mille causes, un départ trop brusque peut ébranler l'esprit. J'ajoute, madame Paturot, qu'il

n'en paraissait rien, et que la tenue était convenable. Nous étions au grand complet; il y avait peu de vide dans nos rangs. Le sentiment du devoir a aussi son héroïsme.

« Un groupe de l'Assemblée voyait les choses autrement. Ses émotions allaient à l'inverse. Ce qui était appréhension pour nous était espoir pour d'autres. Leurs sympathies traversaient les barricades; et avec quel élan! Allez, j'en sais long là-dessus. J'avais été des leurs ; ils ne se méfiaient pas de moi. D'ailleurs, un meunier, cela compte-t-il? On peut tout dire devant lui; encore ne disaient-ils pas tout, et gardaient-ils pour eux la meilleure partie de leur pensée. Mais comme on pouvait lire dans leurs yeux! comme leur maintien les trahissait! Il fallait les voir à l'arrivée des nouvelles. Quand le peuple avait le dessus, ils avaient peine à se contenir, et l'idée de mettre la main sur le pouvoir les jetait dans une sorte d'ivresse.

« C'est surtout le second jour que ce camp se dessina. Les choses s'aggravaient au dehors: sous peine de périr et d'entraîner le pays dans sa chute, l'Assemblée devait aviser; elle n'y manqua pas. Les pouvoirs réguliers ne suffisaient plus; les circonstances exigeaient des pouvoirs extraordinaires. L'autorité ne pouvait flotter entre plusieurs mains; il était urgent de la concentrer. Ces deux nécessités dominaient la situation. L'Assemblée y pourvut. Sous le dernier règne, plusieurs généraux avaient exécuté contre les Bédouins des campagnes heureuses. Ils y avaient appris l'art de traquer les enfants de l'Atlas. Naturellement ces noms étaient désignés pour une autre guerre de Bédouins. La tactique était la même; l'art aussi. L'abri des pavés remplaçait l'abri des rochers, et au lieu de palmiers nains, on avait les embrasures des croisées, garnies de matelas. A Bédouins Bédouins et demi. On savait d'ailleurs à quels cœurs généreux, à quels courages éprouvés on avait affaire. L'état de siége fut décrété, et la conduite des opérations remises aux généraux africains. C'étaient des hommes qui ne riaient qu'à leur jour; les insurgés l'éprouvèrent bientôt.

« Ce vote de l'état de siége fixa l'attitude des partis de-

vant la révolte. L'Assemblée y voyait une mesure de salut; plusieurs de ses membres éprouvaient le besoin de n'être pas sauvés : ils le déclaraient et au dedans et au dehors. Ces protestations étaient rares, mais n'en avaient que plus de prix. On en dressa la liste avec soin; on la mit sous cloche. C'était un en cas, un gouvernement de rechange, il comprenait la fleur des pois. Au moment solennel, il était bon que ce dénombrement se fît, et qu'on séparât le froment de l'ivraie. Le peuple connaîtrait ses amis, et saurait les marquer d'un signe distinctif. Il aurait ses chefs, nous aurions nos maîtres.

« Il faut le dire, madame Paturot, on crut un moment que cela finirait ainsi. Depuis février, la rue menait le gouvernement. Personne n'avait la volonté ni la force de lui résister. On craignait qu'il n'en fût encore de même. L'émeute marchait vers son but avec un formidable aplomb. Partagée en deux ailes, son armée occupait la moitié de Paris et menaçait l'autre moitié. L'audace et l'habilité de ce plan frappaient les esprits; la durée de la lutte y ajoutait une chance de plus. Puis, à qui se fier ? Où placer le nerf et l'espoir de la défense? Point de bras ferme, point de nom sûr. Un à un les instruments s'étaient brisés dans l'exercice du pouvoir. Ce qu'il en restait n'offrait qu'une médiocre garantie. En temps de crise, le soupçon va vite, il remonte haut. Tout effarouche, tout paraît suspect. Cependant la partie était grave et l'enjeu sérieux. Il s'agissait de savoir si la France garderait son rang parmi les nations civilisées, ou si elle descendrait au niveau d'une tribu de nègres, avec l'écorce d'arbre pour vêtement et la chair humaine pour régal.

« La gravité du péril inspira à l'Assemblée une bonne résolution. Elle décida qu'un certain nombre de ses membres se rendraient sur les divers points où la bataille était engagée. Leur présence, la vue de leurs insignes ne pouvaient manquer de produire de l'effet. On verrait ainsi que l'Assemblée renfermait dans son sein tous les genres de courage et de dévouement. A peine votée, la motion fut mise à exécution. Comme vous pensez bien, madame Paturot, je fus l'un des

premiers à m'inscrire. C'était ma place, c'était mon lot. Un enfant du peuple comme moi ! Ici d'ailleurs je me sentais utile, je comptais pour un. Je mis mon écharpe, bien résolu à la garder jusqu'au bout. C'est vingt-cinq francs qu'elle m'a coûté, je ne la donnerais pas aujourd'hui pour mille. Elle a vu le feu ! »

— Quoi, mon garçon, vous avez été héroïque à ce point ! dit ma femme en interrompant le récit. A ce point?

— Quand on y est, madame Paturot ! Il est vrai que je n'en ai pas tiré parti. D'autres se sont tenus à distance et occupent pourtant une place avantageuse sur les bulletins. Que voulez-vous ? Il y a des procédés pour cela. N'en use pas qui veut. Mais suivons.

Et il reprit :

« Les représentants, détachés en volontaires, s'étaient distribué les quartiers où se prolongeait le combat. Cinq d'entre eux devaient suivre la rive gauche de la Seine et s'aboucher avec les chefs militaires qui commandaient de ce côté. J'en étais ; ils partirent, je marchai. Tous beaux hommes, ma foi, belle carrure et gens déterminés. Il y a des moments, madame Paturot, où il ne suffit pas d'avoir de l'esprit comme un singe et des connaissances à battre un curé. Quand on vit dans des jours de calme, je ne dis pas ; ces petits talents servent à quelque chose. On en a l'emploi ; ils ne méritent pas le dédain. Mais quand les cartes sont brouillées, il faut en venir à la nature et aux avantages qu'elle nous a dévolus ; alors vient le tour des épaules carrées et des poignets vigoureux. Croyez-le, c'est au fond ce qu'il y a de plus vrai et ce qui trompe le moins. L'esprit est journalier, la mémoire se fourvoie ; mais des membres solides, voilà qui est d'un usage sûr, infaillible et portatif. J'allais au combat avec ce genre de moyens ; je les mettais au service du pays et de l'Assemblée.

« Quand nous sortîmes du palais, une ceinture de baïonnettes l'environnait, et on voyait au loin sur les places et les quais étinceler des cuirasses. C'était un effet du plan adopté. Les troupes avaient ainsi un point de rassemblement d'où on

les dirigeait sur les quartiers compromis. Je ne suis pas un homme de guerre; mais il me semble que cette idée n'était pas sans valeur. Il y en a peut-être de meilleures; il y en a aussi de plus mauvaises. L'essentiel était d'en avoir une et de s'y tenir. On ne réussit qu'à ce prix. En toute chose, la victoire est au plus têtu.

« On nous avait donné une petite escorte; elle s'ébranla. Vous dire en quels lieux nous allâmes et par quelles rues, c'est ce qui me serait impossible, madame Paturot. Je suis brouillé avec les noms. Paris en a tant. D'ailleurs on sait une chose un jour, on l'oublie le lendemain. La tête n'est pas assez grande pour renfermer ce qu'il conviendrait de savoir. Il faut en faire son deuil. Je marchais devant moi, c'est tout ce que je puis dire, et d'un pas ferme, j'ose l'assurer. Mes collègues n'avaient pas l'air moins imposant; nous devions faire une très-bonne figure. Les corps armés nous saluaient de leurs acclamations; nous leur apportions une force. L'Assemblée se mêlait à eux; ils étaient fiers de ce concours. On nous pressait les mains, on nous félicitait à l'envi. Nous aurions pu trancher du généralissime. A vue d'œil, le moral de la population se relevait et la troupe reprenait de la vigueur. Quelques allocutions lancées à propos complétaient l'effet de notre présence. J'y concourais en appuyant l'orateur de toute la puissance de mes moyens. En plein air j'ai toujours du succès.

« C'est ainsi que nous arrivâmes sur le théâtre de l'action. Elle était engagée au milieu de rues étroites et tortueuses, où la troupe ne pouvait se déployer, et où elle combattait à découvert contre des ennemis invisibles. Chaque coup parti des barricades était un véritable assassinat. L'homme ajustait l'homme et le tuait comme une pièce de gibier. L'épaulette surtout servait de cible. On comprend la guerre, madame Paturot, la grande guerre. C'est reçu qu'à un jour donné on se rencontre dans une plaine pour s'administrer des coups de canon. Des deux côtés les hommes tombent comme des quilles, et tout est dit. Cela se pratique ainsi depuis le commencement des siècles, et je ne crois pas qu'avec la meilleure

volonté du monde, le nôtre soit destiné à en voir la fin. Dès qu'il y a des armées, il faut qu'il y ait des guerres. J'admets le fait. Mais ce que je n'admets pas, c'est que les hommes se construisent un affût et s'y embusquent pour tirer sur des êtres de leur espèce comme ils tireraient sur un lapin. Voilà une atrocité qui me passe. On les a pourtant appelés des héros! Jolis héros! de leur abri, ils se demandent qui ils tueront, si c'est le blond ou le brun, le grand ou le petit, le jeune ou le vieux. C'est à leur choix. Quand ce choix est fait, ils abaissent le canon de leur fusil, visent à plaisir et abattent : le tout sans risque. Si c'est de l'héroïsme, il ressemble beaucoup à celui des braconniers.

« A notre arrivée, une trêve semblait régner entre les combattants : on n'entendait que des décharges rares et perdues. Mes collègues voulurent en profiter pour faire des ouvertures de conciliation, et obtenir de la révolte un désarmement volontaire. A cela il n'y avait qu'un obstacle, c'est que, de l'autre côté des barricades, on ne voulût pas s'y prêter. Les officiers de la ligne étaient d'avis qu'on s'abstînt. Ils connaissaient leurs gens et assuraient que toute démarche serait inutile. Ils ajoutaient qu'à diverses fois ils y avaient eu recours, et que l'essai n'avait pas été heureux.

« Ce conseil me semblait sage; un des nôtres persista néanmoins. Il croyait aux vertus, à la générosité du peuple; cette illusion devait lui coûter cher. Il quitta l'abri où nous étions, et, armé d'un drapeau parlementaire, il s'avança seul vers la barricade, occupée par les insurgés. Il prononçait déjà des paroles de paix. La réponse ne se fit pas attendre : une balle échappée des créneaux supérieurs l'étendit à nos pieds. Je courus vers lui et l'emportai dans mes bras. Il était temps : une décharge générale balayait la rue dans toute sa longueur.

« Notre collègue était gravement atteint; le sang s'échappait à grands flots de la blessure. Un chirurgien accourut et plaça le premier appareil. Le patient ne semblait pas alarmé de son état; une seule chose le préoccupait, c'est la justification de ses meurtriers.

— Il ya méprise, disait-il, il y a méprise ; ils ne m'auront pas reconnu. Le peuple ne tire pas sur ses amis.

« On l'étendit sur une civière et on le transporta chez lui.

« Faut-il vous l'avouer, madame Paturot, ce début m'ébranla. C'est la première fois que je voyais le feu, et j'avais été mis à une rude épreuve. Mes habits, mes mains étaient souillés de sang, et pour relever le blessé, j'avais dû mettre le pied sur deux cadavres. Pour supporter d'un œil sec un tableau pareil, il faut être de la trempe des vieilles moustaches qui firent, avec l'Empereur, le tour de l'Europe, et laissèrent sur les bords de la Bérésina un nez ou un orteil. Un conscrit comme moi ne pouvait pas avoir de ces prétentions. Je le répète donc, cette scène m'ébranla un moment. Mais bientôt la colère reprit le dessus. Sans l'honneur de mon écharpe, j'aurais saisi un mousquet et tiré vengeance du meurtre qui venait de s'accomplir sous mes yeux. La troupe était animée du même sentiment ; elle brûlait d'en venir aux mains. Ses vœux furent satisfaits. On amena une pièce de canon qui ouvrit la brèche et la barricade fut enlevée à la baïonnette. On n'y trouva que cinq misérables engourdis et hébétés par le vin. Les autres avaient cherché un refuge dans les rues voisines, hérissées d'obstacles et de montagnes de pavés.

« Cette guerre n'avait pas de fin. Les barricades se suivaient ; on ne faisait que passer de l'une à l'autre. Chaque maison était une forteresse qui dirigeait sur la troupe des feux croisés. Il fallait en faire le siége et les enlever successivement. Au moment où on s'y attendait le moins, une décharge partait d'une embrasure et jonchait le pavé de morts. Quelque soin que l'on prît de nous mettre hors d'atteinte, nous n'étions pas à l'abri de ces surprises et de ces guet-apens. L'écharpe, d'ailleurs, nous désignait aux coups des insurgés, J'incline à croire que beaucoup des nôtres ont usé d'une prudence exemplaire sur le terrain, et réservé, pour les récits des journaux, leur héroïsme le plus irréfléchi. Il plaît toujours à la province d'apprendre que ses élus se sont prodigués, même au péril de leurs jours, et il importait de conci-

lier ce sentiment avec le soin de la sûreté personnelle. On avait ainsi la gloire sans le péril, et les honneurs du combat sans en courir les chances. L'idée était heureuse; elle devait sortir d'un esprit ingénieux.

« Je passai sur les lieux une portion de la journée ; la résistance mollissait et j'y prenais goût. Les mouvements militaires s'exécutaient avec une précision qui faisait plaisir à voir, et un dévouement digne d'admiration. Il y avait des enfants du peuple d'un côté et de l'autre des barricades. Mais d'un côté se trouvait cette classe d'ivrognes et de hâbleurs que la vie de Paris déprave, de l'autre cette race des campagnes élevée dans le sentiment de la règle et du devoir. J'étais fier de mes villageois, madame Paturot ; ils sauvaient la société, ils sauvaient la civilisation. Et ces braves gens n'en paraissaient pas fort émus; ils rendaient ce service sans jactance, sans bruit, sans faire d'embarras. Ce n'est pas vos Parisiens qui eussent traité les choses de cette façon : on les a gâtés en les portant aux nues. A les entendre, il n'y a qu'eux qui aient le sens commun. La province se compose d'une collection de crétins. Eh bien ! crétins ou non, nos campagnards leur donnaient encore sur les oreilles. Il était temps.

Les opérations étaient conduites avec vigueur ; peu à peu l'émeute se resserrait dans un moindre espace. Pendant que nous la prenions en tête, d'autres corps l'attaquaient par les flancs et l'entouraient de manière à lui couper les issues. On pouvait calculer l'heure où elle expirerait faute d'aliment. Il est vrai que, sur d'autres points, on était moins heureux. La rive droite du fleuve appartenait, dans une partie de son étendue, aux insurgés ; ils tenaient presque toutes les barrières et menaçaient l'Hôtel de ville, dont ils occupaient les abords ; ensuite, d'affreux récits nous parvenaient ; on parlait d'un officier général tombé dans un piége odieux, puis fusillé à bout portant, après avoir subi mille insultes. On ajoutait que des soldats avaient été abominablement mutilés et d'autres décapités sur un billot. Ces détails, répandus dans la troupe, l'exaspéraient, et il fallait son admirable discipline

pour qu'elle se défendît des représailles et ne se livrât pas aux mêmes excès.

« Quand je quittai mon poste de combat pour reprendre le chemin de l'Assemblée, on pouvait regarder les opérations de la rive gauche comme terminées. Le même peuple qui avait élevé des barricades travaillait à les détruire et à remettre le pavé de niveau. Le calme régnait dans les rues si bruyantes il y a un moment, et dont toutes les maisons portaient les traces des balles. Il est vrai que le canon grondait encore dans le lointain, et jetait dans l'air une sorte de terreur. Madame Paturot, n'est-ce pas que ce son déchire l'âme ?

— A qui le dites-vous, Simon ? répondit ma femme. Je ne vis pas depuis trois jours. A chaque coup que j'entends, je me tâte, il me semble que c'est moi qui suis blessée.

— C'est un bruit odieux, le bruit de la guerre civile ! Que la honte en retombe sur ceux qui l'ont allumée ! Je poursuis.

« Au moment où j'arrivai à l'Assemblée, les esprits y étaient dans une grande effervescence ; le président secouait sa sonnette à tour de bras, et, ne pouvant dominer le tumulte, il jetait à la ronde un regard désespéré. Sa voix essayait en vain de se faire jour : l'agitation la couvrait. J'interrogeai mes voisins sur le motif qui causait cette alerte ; il était peu sérieux. Voici de quoi il s'agissait : il y a, dans une assemblée parlementaire, des gens qui tirent parti de tout : là où d'autres ne voient qu'un devoir à accomplir, ils découvrent un effet à produire. Tout leur est bon, même les révoltes où la société est en péril ; leur vanité jouerait avec les vases de l'autel. Pour ces hommes tourmentés de la manie de paraître, les missions extérieures étaient une précieuse occasion. S'ils avaient ceint l'écharpe, c'était afin de la produire à la tribune, souillée de la poudre des camps. Ils entendaient bien que l'effet n'en fût pas perdu pour leur localité.

« C'est à propos de l'un de ces orateurs que l'Assemblée venait de passer à l'état d'insurrection. Il était arrivé dans les salles, la cravache à la main et les éperons aux talons, le

front ruisselant et les cheveux en désordre. Sans daigner répondre aux questions qu'on lui adressait, il avait traversé toutes les pièces d'attente, gagné l'enceinte et gravi l'estrade d'un air solennel. Cette marche, cette pose, ces yeux sombres, ce geste imposant, avaient attiré tous les membres épars dans le palais ; les bancs s'étaient garnis en un clin d'œil. L'orateur commença : il raconta toute une Odyssée ; il parla avec une noble simplicité des dangers sans nombre qu'il venait de courir, fit le détail des barricades qu'il avait enlevées et des morts qu'il avait perdus dans le combat. Il ajouta qu'il était très-content des troupes et qu'elles avaient fait leur devoir. Le début avait été un peu mou, mais, à un moment donné, il les avait enlevées. Tous ces détails étaient donnés en termes du métier et avec une rondeur toute militaire. On aurait pu croire qne l'orateur appartenait à la race de nos braves, et qu'il avait vieilli, lui ou les siens, dans la poudre des camps : c'était un avocat, fils d'un maître de forges ; au moins quelque chose d'approchant. Les avocats ont un grand avantage sur le commun des mortels ; ils parlent de tout indistinctement. La nature leur a donné une serinette ; ils sont toujours tentés d'en jouer.

« Jusque-là, les choses s'étaient passées sans trop d'encombre ni de bruit. L'Assemblée n'opposait à ces récits de bataille qu'un sentiment d'incrédulité. Il lui semblait difficile qu'un seul homme eût livré tant d'assauts, tourné tant de positions et brûlé tant de cartouches. Avec la meilleure volonté du monde, on ne pouvait se faire une idée de ça. C'était vraiment trop d'exploits. Les éperons aux bottes ne suffisaient pas comme preuves, et la cravache n'était pas d'un poids décisif. On trouve à l'Opéra-Comique des premiers sujets qui se servent de ces instruments avec un plus grand aplomb et des airs bien autrement capables. L'Assemblée n'en était point intimidée ; elle comprenait parfaitement qu'elle n'avait pas sous les yeux un foudre de guerre. Cependant elle mit à l'écouter une tolérance de bon goût ; elle lui laissa achever le détail de ses campagnes. A peine se vengeait-elle par un sourire, quand le héros poussait les choses à l'excès.

Les événements influaient sur son humeur ; ils la rendaient débonnaire.

« Cependant ces dispositions ne tinrent pas devant un dernier écart. Après nous avoir parlé de lui, l'orateur voulut parler des autres, et à l'instant l'affaire se gâta : c'était abuser de ses éperons. En guerrier consommé, il se prit à juger l'ensemble des mouvements militaires qu'il avait vu s'exécuter sous ses yeux et les condamna par un blâme formel. D'après lui, on n'aurait pas dû laisser tel point dégarni, et il eût fallu diriger plus de forces sur tel autre. En fait de plan général, il eût préféré beaucoup d'attaques simultanées. Puis rien ne marchait à son gré ; il réclamait des pièces de canon, il demandait l'emploi de la sape. Son idée fixe était d'envoyer des corps de pompiers sur les toits des maisons et de faire tomber sur les insurgés une pluie perpétuelle de grenades. En un mot, il exigeait qu'on eût recours à de grands moyens de destruction : autrement, il ne répondait plus du salut de la patrie. Évidemment, un tel langage ne pouvait être souffert ; il n'était pas de cravache au monde qui pût l'excuser. L'orateur y ajouta même des récriminations à l'adresse de celui ou de ceux qui dirigeaient les mouvements. Ce fut alors que l'Assemblée éclata ; il s'ensuivit une véritable tempête. Le héros essaya de lutter ; il prit la pose du dieu des batailles. L'ouragan n'en prit que plus de force, et il fut obligé de quitter la tribune beaucoup moins militairement qu'il n'y était monté.

« Les incidents de ce genre se renouvelaient à chaque instant. Il n'était pas de membre qui ne vînt rendre compte à son tour de ses impressions et de ses victoires. A peine quelques-uns, et je fus du nombre, eurent-ils le bon esprit de s'en abstenir. Ces confidences ne servaient à rien et pouvaient être nuisibles. L'émeute avait des espions dans l'enceinte du palais, et rien de ce qui s'y disait n'était perdu pour elle. Des agents secrets la tenaient au courant. Il était donc imprudent tout au moins de venir déclarer au public que tel corps avait hésité, que tel autre cédait du terrain, qu'à droite et à gauche on se plaignait de ne pas voir arriver du renfort. Aux rodo-

montades on ajoutait ainsi des fautes. Le chapitre des mentions honorables couronnait tout cela. Chaque représentant accouru du dehors avait une liste destinée à tenir en éveil la reconnaissance de la patrie et l'admiration de l'Assemblée. Ceux qui consentaient à oublier leurs exploits prenaient leur revanche en se portant les trompettes des exploits des autres. Grâce à eux, on apprit que le tambour Niquet avait pris un drapeau, et le fourrier Machefer enlevé un entre-sol à la baïonnette. La carrière une fois ouverte, on ne s'arrêta plus. Les bulletins se succédaient. L'Assemblée sut que la conduite du sergent Barbasson ne laissait rien à désirer, et que le caporal Poilroux s'était couvert de gloire. Ainsi du reste. La litanie menaçait de se prolonger indéfiniment : chacun avait ses saints. Pour y couper court, il fallut se fâcher.

« Les faiseurs d'embarras prirent leur revanche ailleurs. Dans l'une des pièces du palais se tenait le chef militaire sur qui reposaient désormais tous les pouvoirs. Des personnages en vue, il était resté seul; les autres avaient disparu dans la tempête. Il concentrait dans ses mains l'action et la force, il dirigeait l'ensemble des opérations : aussi était-il entouré d'estafettes et d'officiers d'ordonnance qui allaient et venaient. Vaincus dans l'Assemblée, les importants firent irruption sur ce point. Ils entendaient placer leur mot et donner leur conseil. Les intérêts de la patrie l'exigeaient : la sauver sans eux était chose impossible; ils n'avaient garde de s'y épargner. Jamais je n'oublierai ce que je vis, ce que j'entendis là. Que de vanités en jeu! Que de bruit! Que de paroles perdues! Un essaim ne bourdonne pas mieux. Le chef militaire en était assailli. — Il faudrait faire ceci, disait l'un. — Cette mesure est nécessaire, ajoutait l'autre. — On demande des renforts aux barrières. — L'Assemblée est mal gardée; on peut la surprendre. — La troupe mollit à l'entrée du faubourg. — Ces propos se croisaient dans la salle au milieu d'entrées et de sorties sans fin. J'en étais à me demander comment un homme aussi obsédé pouvait trouver un instant pour donner ses ordres. Dieu s'en est mêlé, il faut le croire, madame Paturot.

« Tous les représentants ne s'agitaient pas ainsi; tous n'échangeaient pas leurs fonctions contre celles des donneurs d'avis ou d'aides de camp volontaires. Le plus grand nombre tenait son rang avec dignité. Des décrets furent rendus, des proclamations adressées au peuple. Le chef du pouvoir exécutif y ajouta des arrestations de journalistes et des suppressions de journaux; il usa du droit discrétionnaire que l'Assemblée lui avait conféré. La partie était grave, il la jouait à sa manière. Le choix des moyens lui appartenait exclusivement. On l'avait laissé libre d'agir au dehors comme il le voudrait, comme il l'entendrait. On ne lui demandait qu'une chose, c'était de sauver le pays. A ce prix, il pouvait frapper à droite et à gauche et même à côté : les erreurs lui étaient permises.

« Depuis deux jours nous en sommes là, madame Paturot. La patrie est saignée aux quatre membres. On s'égorge au nom de la fraternité. Vous ne reconnaîtriez plus la ville; c'est un véritable tombeau; on n'y entend qu'un bruit, celui du canon et de la fusillade. La révolte tient encore sur beaucoup de points, et Dieu sait que de sang il reste encore à verser! Vous m'en voyez triste jusqu'au désespoir. Sur mon chemin, j'ai rencontré vingt civières. Sur l'une d'elles était un général; c'est le douzième mis hors de combat. On parle aussi de la mort de notre saint archevêque. On n'a point d'idée d'un carnage pareil. Décidément nous sommes maudits, une nation ne descend pas si bas sans être abandonnée du ciel. La fleur de notre armée va y rester. Les officiers tombent comme des mouches. Avais-je tort de dire qu'il vaudrait mieux être ailleurs et n'avoir pas le cœur déchiré par cet odieux spectacle? Notre honneur, notre force, tout s'y abîme à la fois; nous devenons un sujet de risée pour l'Europe; nous sommes livrés et déshonorés. Oh! les infâmes! Avoir ainsi déchaîné sur Paris les brutes du cabaret et les bêtes féroces du bagne! Pour des systèmes! Mais, insensés que vous êtes, ne voyez-vous pas qu'aux yeux de ces misérables, ivres de sang et de boisson, il n'y a qu'un système, le butin; qu'une idée, celle de se partager les dépouilles qu'ils ont sous

les yeux ! Un jour de pillage ! ils le crient assez haut. Et ils s'appellent le peuple ! Et ils se disent le peuple ! Oui, comme la lie est le vin, comme la gangrène est la chair. »

— Bien, Simon ! s'écria ma femme avec entraînement. Bien, très-bien ! J'aime à vous voir ainsi ! J'aime cette colère ! Vous le voyez ; c'est là que conduisent les chapeaux en cône et les gilets éblouissants. La pente est rapide. Quels temps et quels hommes !

— Ne m'en parlez pas, madame Paturot, répondit le meunier en se levant pour prendre congé ; j'expie cruellement mon erreur.

— Oui, Simon, ajouta ma femme, et Napoléon les connaissait bien. Un peu de fumée et une main de fer, voilà sa méthode : c'est la bonne. Le peuple français a besoin d'être mené.

Il était tard ; le représentant nous quitta ; son devoir le rappelait à l'Assemblée. Nous restâmes seuls et sur ces impressions douloureuses.

XXXVI

L'AMBULANCE.

Le lendemain, au point du jour, le canon grondait encore ; la révolte ne désarmait pas. Appuyée aux barrières et aux faubourgs, elle tenait en échec la force armée. Ce n'était qu'à grands efforts et avec des pertes cruelles que l'on parvenait à la déloger de ses positions. Dans le rayon qu'elle occupait, il fallait prendre parti pour elle ; le rôle de neutre n'était point exempt de périls. De là plus d'un recrutement forcé, surtout dans les rangs du peuple. Commencé sur le comptoir du cabaret, le pacte se scellait derrière la barricade ; on n'armait le bras qu'après avoir troublé la raison.

C'est ainsi que les foyers d'insurrection se formèrent. Au début on eût dit un jeu d'enfants. Une poignée de furieux en-

vahissaient la rue, le mousquet en main et l'imprécation aux lèvres. Quelques pavés, un chariot renversé, des madriers recueillis çà et là leur servaient de premier abri. Ils s'y tenaient sur la défensive. A ce spectacle, la population paisible n'éprouvait qu'un sentiment, celui de la stupeur; elle se renfermait dans un blâme passif et une neutralité prudente. En revanche, tout ce qu'un quartier contient de vagabonds accourait au premier bruit et fournissait à la révolte des auxiliaires naturels. Ce concours de bras imprimait aux pavés un ébranlement soudain. Ils s'élevaient en pyramides, au sommet desquelles flottait le drapeau de l'insurrection. Toute minute, toute seconde, ajoutaient une force à ces remparts improvisés et créaient un obstacle aux corps chargés de les réduire. D'une rue à l'autre l'exemple s'en propageait, et en moins d'une heure, vingt îles de maisons se trouvaient comprises dans un système général d'isolement et de séquestre.

Dès lors c'était un monde à part où régnaient la violence et la terreur. La révolte avait un théâtre, un siége, un foyer. Rien n'y limitait son action. Elle y disposait des biens et des personnes. Elle pouvait y poursuivre un désarmement à son profit et la recherche des munitions de guerre, révoquer les pouvoirs réguliers pour s'arroger une puissance sans bornes. Son caprice devenait sa seule loi. Dans ce rayon maudit, point d'âme qui ne fût dans l'anxiété, ni d'opinion sous la contrainte. Des figures sinistres sortaient des carrefours; des chefs étranges commandaient à la foule et en étaient obéis. Toute usurpation était permise. Des taxes en nature frappaient les bourgeois; une garde en blouse surveillait les domiciles suspects. En même temps des bruits incroyables se répandaient de mille côtés. On répétait à l'envi que l'insurrection ne trouvait nulle part d'empêchement sérieux. L'Hôtel de ville lui appartenait, et elle venait de se mettre en marche sur l'Assemblée. Nul doute qu'avant un petit nombre d'heures, le gouvernement ne demandât à capituler, et, vaincu par le nombre, ne se rendît à discrétion. Telles étaient les versions qui trouvaient crédit dans l'enceinte des barricades, et qui

passant de bouche en bouche, avaient pour commentaires l'attente d'un succès immédiat et les douces perspectives du butin.

Depuis trois jours, la moitié de Paris vivait sous ce régime de séquestre, l'autre moitié sous un régime militaire non moins rigoureux. Deux camps se le partageaient : celui des blouses, celui des uniformes; ici les assiégeants, là les assiégés. Sur divers points la durée du désordre y avait introduit une sorte de régularité. Chaque barricade avait son chef, chaque rue son capitaine ; un quartier avait son général. Les généraux communiquaient entre eux par des estafettes qui recevaient un mot d'ordre et portaient des signes distinctifs. L'atelier national était la base et le point de départ de cette hiérarchie. Il en résultait un ensemble de combinaisons de nature à surprendre les yeux exercés. Dans les angles des rues, toute maison était garnie de combattants, du rez-de-chaussée jusqu'aux toits; les croisées servaient de meurtrières, et comme blindages on avait des matelas. Ainsi tout trahissait la main des hommes de l'art. La barricade devenait un ouvrage complet, avec deux bastions et une courtine. Des feux croisés en défendaient les abords, et à moins d'un siége en règle, il était impossible de l'emporter.

C'est à l'aide de tels moyens que la résistance se prolongeait. Les balles s'échangeaient entre des adversaires, dont les uns étaient à couvert, les autres démasqués. Aussi les pertes étaient-elles grandes parmi ces derniers, et dans le nombre on comptait beaucoup de victimes de choix. Il était temps de mettre un terme à ces cruels sacrifices. Assez de bons citoyens avaient succombé dans cette lutte impie; point de pitié, point de ménagements. Vis-à-vis de ces forcenés, il n'y avait plus qu'une justice, celle du boulet. A des armes perfides il fallait opposer des armes terribles. A ce prix seulement on pouvait étouffer la révolte et laver le sang qui teignait le pavé. Trop d'heures s'étaient écoulées dans l'hésitation et l'impunité. La revanche devait être proportionnée à l'attaque; un exemple était nécessaire comme expiation du passé et menace pour l'avenir.

Au nombre des quartiers qui résistaient encore se trouvait le nôtre, peuplé en partie d'artisans. Avec la barrière pour point d'appui, il soutenait contre la force armée un combat où longtemps elle eut le dessous. Cette situation nous exposait à des alertes continuelles. Dix fois on revint à la charge; dix fois on renonça. De là des mouvements alternatifs qui jetaient l'épouvante au sein des maisons. On craignait que les insurgés, demeurés maîtres du terrain, ne prissent à leur tour l'offensive et n'accomplissent sur ce point de Paris leurs odieux et sombres projets. Malvina n'en dormait pas; elle redoutait une surprise. Malgré tout, elle persistait. Ses armes étaient trouvées; elle n'en voulait point d'autres. Malheur à qui la forcerait d'en user! Jour et nuit, elle alimentait son feu comme eût pu le faire une prêtresse de Vesta. La tradition d'ailleurs consacrait l'emploi de ce moyen. L'antiquité l'avait connu; les âges modernes ne l'avaient pas dédaigné. Sagonte et Saragosse étaient là comme exemples; on n'en pouvait pas souhaiter de plus éclatants. Malvina se proposait de renouveler ces défenses mémorables. Elle y veillait sans cesse, décidée à y consacrer jusqu'à son dernier cotret.

— Qu'ils arrivent, disait-elle, et gare aux éclaboussures!

Nous en étions à cette attitude d'observation, lorsqu'un bruit soudain éclata au sein de la rue, tandis que des pas précipités ébranlaient notre escalier :

— Les voici! s'écria ma femme. Les voici, Jérôme.

Presqu'en même temps, le son d'un fusil retentit sur le seuil du logement.

— Ouvrez! dit une voix impérieuse.

J'obéis machinalement et malgré les injonctions de Malvina, qui se préparait à une héroïque résistance :

— Me voici, c'est moi, dit alors un homme qui se jeta dans l'issue entr'ouverte, c'est moi, n'aie pas peur.

Un seul mortel au monde pouvait se permettre une pareille entrée. On l'a deviné, c'était Oscar. Jamais je ne l'avais vu si éblouissant. Il portait une buffleterie blanchie à neuf sur une veste de chasse, et s'était coiffé d'un képy africain.

— Présent à l'appel, ajouta-t-il en se renversant sur les

coussins du canapé. C'est moi, Oscar, autrement dit le bourreau des crânes. Mais que je me débarrasse de mes attributs guerriers. Tu permets, Jérôme, tu permets?

Sans attendre mon agrément, il quitta ses buffleteries et déposa son arme dans un angle du salon.

— Ouf ! reprit-il en s'essuyant le front, je respire enfin. Il était temps. Voici trois jours et trois nuits que le sommeil n'a pas clos ma paupière. Tu vois ma clarinette, mon fils. Eh bien! nous venons d'exécuter à nous deux un concert d'un genre soutenu. Oui, madame Paturot, poursuivit-il en saluant ma femme qui entrait, vous voyez à vos pieds un homme qui s'est baigné dans le sang de ses semblables. Dans le sang, rien que ça. C'est au point que je me fais horreur.

— Vous, monsieur Oscar? dit ironiquement Malvina.

— Tu sors du combat? ajoutai-je avec un sourire d'incrédulité.

— Si j'en sors, Jérôme, c'est qu'il y a un dieu pour les braves. Un autre n'en fût pas sorti. Vingt-deux fois je me suis trouvé aux portes du tombeau. Pour s'en tirer, il a fallu joncher le sol de cadavres. Un carnage, mon cher, un carnage affreux. Tu n'as pas d'idée de ça. L'odeur de la poudre m'enivrait; j'en devenais féroce.

— Contre ton peuple? lui dis-je.

— Mon peuple? Où as-tu vu que ce fût mon peuple? Des Mohicans pareils?

— Tu t'en flattais jadis! Recueille tes souvenirs.

— Moi? allons donc ! Pour qui me prends-tu? répliqua-t-il en éludant l'attaque. J'en ai fait un massacre, te dis-je; point de grâce, point de ménagements. Est-ce qu'il ne m'en reste pas quelque chose? Est-ce que je n'exhale pas une odeur d'extermination?

— Mais non, je t'assure.

— Eh bien, ce n'est pas faute d'avoir trempé les mains dans le sang. Que dis-je, les mains? ce sont les bras et jusqu'aux aisselles encore. Oh! la guerre, Jérôme, la guerre! Quelle dure nécessité! Car enfin tu me connais; tu sais que je n'ai jamais scalpé personne, ni aimé à boire dans le crâne de mes

ennemis. Mes goûts étaient plus simples; je répugnais à de tels excès, je me refusais même à les comprendre. Aujourd'hui je comprends tout. Je comprends le pal des Mahométans et l'émasculation des Abyssins. C'est le droit de la guerre. Je comprends que l'on se fasse un tambour de la peau d'un vaincu ou qu'on tire un jambon d'une fraction de sa personne. Il n'y a point d'horreur que je ne comprenne désormais. J'y ai passé.

— Ç'a donc été bien terrible ? dit ma femme en interrompant le héros.

— Terrible, madame Paturot, oui, sans doute, et héroïque aussi. Des lions ne se battraient pas mieux. J'ai déchiré cent trente-huit cartouches à moi tout seul. Ma dent est restée dans l'une d'elles ; je l'ai envoyée à l'ennemi. Rien ne coûte en pareil moment ; d'ailleurs elle est à pivot et j'en ai de rechange. C'est pour vous dire à quel point on s'oublie au feu. On grandit à vue d'œil ; on a cinq coudées. On est sublime sans le savoir, sans s'en douter, sublime tout uniment. L'âme s'élève à la dix-huitième puissance. Les obstacles ne sont rien ; j'ai franchi trente-trois barricades en une demi-heure, montre en main. Il fallait voir ça, des buttes de pavés hautes comme les maisons. Eh bien ! enlevées au pas de course. Par exemple, il ne faut pas s'inquiéter où l'on marche. Ce pied que vous voyez, madame Paturot, foule depuis deux jours des corps humains.

— Quand on est en guerre, lui dis-je.

— Oui, Jérôme, reprit mélancoliquement le peintre, ce mot justifie tout, même les excès auxquels je me suis livré. Quand on est en guerre, et certes nous y étions ; ce point de vue est décisif, il tranche la question. Contre la force, la force ; la loi du talion : c'est ce qui m'a soutenu dans le combat, et quel combat ! Figure-toi, mon fils, qu'à la dernière barricade je me suis trouvé seul, mais seul, en face de cent quarante-huit insurgés. Nous la croyions abandonnée : on marchait de confiance, officiers en tête, sergent en queue. Point de mouvement derrière les pavés, rien, absolument rien. Ils quittent la partie, me dis-je ; personne qui ne le

crût. C'était un piége, mon cher, une affreuse ruse de guerre. A la distance de dix pas, les choses changent d'aspect. Les croisées se garnissent de mousquets, les embrasures s'illuminent. Feu roulant, décharge à bout portant : tout tombe à mes côtés. Une vraie tuerie. Nous ne restons que deux debout, moi et un tambour ; encore cet enfant de troupe a-t-il le bras fracassé par une balle. Je me tâte, je suis intact. C'était le cas d'exécuter un par file à gauche ; eh bien ! non. Je saute sur la caisse et me livre à un roulement démesuré. Il faut que cette manœuvre ait jeté du trouble parmi les factieux ; en un clin d'œil la place était libre, et je restais maître de la position. Ce que c'est pourtant que l'audace !

— En effet, voilà un trait hardi.

— J'en ai trente comme ça. Que veux-tu, Jérôme, ajouta l'artiste en s'échauffant, il s'agissait du salut commun. On se doit à la patrie : c'est notre mère après tout ; elle nous a prodigué le lait de ses mamelles. Nous serons martyrs, s'il le faut, mais elle sera sauvée. Oui, mon fils, voilà comment je comprends mes devoirs : tout pour le pays. J'ai jonché le pavé de morts, je le joncherai de nouveau. J'ai brûlé cent et tant de cartouches, j'en brûlerai mille. Au fait, pourquoi ne pas vider les questions d'un coup ? L'habit d'une part, la blouse de l'autre ; la blouse dévorera l'habit, ou l'habit dévorera la blouse : l'un des deux costumes est de trop sur la terre. A la bonne heure ! J'aime mieux ça. C'est rondement posé. Voyons, malheureux ; le cœur vous en dit-il ? Alignons-nous alors ! Alignons-nous et que ça finisse !

En parlant ainsi, le peintre semblait animé de l'esprit des batailles : jamais sa barbe n'avait exprimé plus de résolution. Pour ajouter à l'effet, il s'était levé, et, s'emparant de son fusil, il en faisait résonner les capucines avec une précision et une vigueur militaires.

— Qu'ils viennent, disait-il, qu'ils viennent ! Je suis là.

On eût dit qu'Oscar était servi à souhait. Au moment où il achevait ces mots, une fusillade très-vive retentit à nos côtés. La nature du son indiquait le lieu du combat. Notre barrière était attaquée de nouveau et sérieusement. Des renforts

se dirigeaient sur ce point ; une batterie d'obusiers passait sous nos croisées. Je jetai les yeux sur le peintre ; sa contenance avait quelque chose de moins résolu ; on pouvait y reconnaître un peu de malaise. L'œil ne lançait plus d'éclairs, la pose n'était plus celle du défi.

— Eh bien ? lui dis-je avec un geste significatif.

— Quoi donc ? répliqua-t-il en couvrant de son mieux un embarras croissant.

— Tu n'entends pas ?

— Mais oui, mais oui ! Il y a donc encore quelque chose par ici ? Tu ne m'en avais pas prévenu.

— A quoi bon?

— En effet, à quoi bon ? Rien de grave sans doute. Un dernier coup de collier. Tout est fini ailleurs.

Pour répondre à la pensée d'Oscar, la fusillade redoubla de vivacité : c'était une bataille en règle. Le canon grondait et brisait nos vitres. L'attaque était chaude, la défense énergique ; jamais plus belle occasion de se signaler. Tout y invitait l'artiste ; ses vœux secrets étaient exaucés. Cependant il ne bougeait pas et son attitude ne s'améliorait guère. Une décharge violente lui arracha seule un mouvement. Il se leva, remit son fusil dans un coin, puis reprit sa place sur le canapé.

— Décidément, dit-il, c'est une échauffourée.

Depuis quelques instants Malvina avait de la peine à se contenir ; elle éclata.

— Ah ! c'est ainsi que vous le prenez, monsieur Oscar ?

— Et comment voulez-vous que je le prenne, madame Paturot ? Des guerriers comme nous ne s'y trompent pas. C'est une échauffourée, rien de plus. D'ailleurs, ajouta le peintre en retrouvant son aplomb, chacun son tour. J'ai assez versé de sang comme cela ; j'en ai les mains encore fumantes.

— Vraiment ! dit Malvina avec une ironie souveraine et faite pour terrasser un homme doué de moins de sang-froid.

— Oui, madame, je me connais et je sais me vaincre. J'irais aux excès ; je pousserais les choses trop loin. Après tout, ce sont des frères égarés. Seriez-vous sans pitié par

hasard? N'auriez-vous point d'entrailles pour ceux qu'on égorge?

Le combat se prolongeait, et il était évident qu'Oscar n'y figurerait pas à titre d'auxiliaire. Les instants étaient comptés; je pris un parti.

— Tu y renonces donc? lui dis-je.

— Moi, Jérôme, répliqua-t-il avec fierté, je me contiens, voilà tout.

— Ne disputons pas sur les mots. Tu renonces?

— Je lutte.

— Et moi je prends ton fusil, ajoutai-je en m'emparant de l'arme qu'il avait abandonnée.

Un coup d'œil me suffit pour m'assurer quelle n'avait pas été déchargée. Je l'essayai et en fis jouer les ressorts.

— Ah! çà, tu plaisantes? me dit Oscar.

— Pas le moins du monde.

— Ça n'a pas de bon sens. Une échauffourée, un feu de paille.

J'avais achevé mes dispositions; j'étais prêt, équipé et le fusil à l'épaule. Malvina vint vers moi et s'appuya sur ma poitrine avec un mouvement d'orgueil.

— C'est bien, mon chéri, c'est bien, me dit-elle.

Tout autre que l'artiste eût été confondu par le regard qui servait de commentaire à ces mots. Oscar était au-dessus de pareilles atteintes. Il quitta son siége et se rapprocha de moi.

— Attends, Jérôme, dit-il en me prêtant ses soins, ta buffleterie est de travers.

De son côté, ma femme m'accompagna jusqu'au seuil de la porte.

— Va, mon chéri, me dit-elle en m'embrassant une dernière fois, et surtout ne t'expose pas trop.

Quand j'arrivai sur le lieu de l'action, les affaires étaient fort avancées. Le canon avait entamé la masse des pavés, et les insurgés défendaient mollement une position ouverte. A peine restait-il quelques tirailleurs dispersés dans des constructions voisines. Le moindre élan suffisait pour les réduire et terminer le combat. On hésita quelque temps; enfin

l'ordre fut donné. Il s'agissait de garder l'abri des maisons et de se porter sur la barricade au pas de course. La manœuvre eut un plein succès; j'y figurai au premier rang. Quelques balles sifflèrent à mes oreilles: c'était une harmonie nouvelle pour moi. Je ne bronchai pas et marchai droit au feu, comme eût pu faire un vétéran. Le péril a aussi ses charmes. Devant une démonstration pareille, toute résistance devait cesser. Des luttes corps à corps en marquèrent le terme. Tout ce qui n'avait pas pu fuir à temps fut fait prisonnier et mis en sûreté. A grand'peine on les arracha aux vainqueurs, qui voulaient se payer de leurs mains et ne trouvaient de garanties que dans une justice sommaire.

Cette expédition avait été conduite avec rapidité, et j'aurais pu terminer là mon service de volontaire. Le désir d'être utile me retint: il fallait veiller aux surprises et assurer les résultats de l'opération; chacun y aida du mieux qu'il put. Nous dégageâmes les abords de la barrière et poussâmes des reconnaissances jusqu'aux boulevards extérieurs. Sur tous les points, la révolte était désarmée et vaincue. Les faubourgs mêmes demandaient à capituler et à s'affranchir du séquestre qui pesait sur eux. Peu à peu on voyait les communications se rétablir, les pavés s'abaisser, la confiance renaître. C'était, pour la population paisible, un réveil après un rêve odieux; elle respirait plus librement, elle éprouvait un sentiment de délivrance. La rue avait meilleur aspect, elle se débarrassait des figures qui n'y descendent qu'en de mauvais jours. Les portes s'ouvraient, la vie régulière reprenait le dessus, comme après l'orage le feuillage s'anime aux chants et au vol de l'oiseau.

Ma tâche était remplie; l'ordre prévalait. Je quittai les rangs et regagnai la maison. La patrie d'abord, ma famille ensuite : chaque devoir en son lieu. Malvina devait être dans les transes ; elle me savait exposé. Le plomb est brutal, il ne respecte rien. Toute minute devait ajouter à ses alarmes. Je croyais l'apercevoir à sa croisée ou sur sa porte, épiant mon retour, s'informant auprès des voisins ; je la voyais accourir à ma rencontre, heureuse de me retrouver sain et

sauf. C'était une illusion ; rien de pareil n'eut lieu. Mon logis ne semblait pas attendre un maître absent ; personne sur la porte, personne aux croisées. Je cherchai en vain ces marques d'intérêt, elles manquèrent à mon retour. Je ne savais qu'en augurer. Impossible de croire à un sentiment d'indifférence ; mais qu'était-ce, alors ? Ma pensée s'y perdait, et je commençais à redouter une catastrophe : . .

— Qu'est-il arrivé ? me disais-je. Grand Dieu ! qu'est-il arrivé ?

C'est dans cette disposition d'esprit que je franchis le seuil de la maison. O surprise ! Le passage n'était pas libre ; un drap tendu l'obstruait dans toute sa largeur. Je le soulevai, et un spectacle touchant s'offrit à moi : j'avais sous les yeux un hospice improvisé, une ambulance. Malvina en était l'âme, elle y jouait le rôle d'une sœur. Oscar avait mis habit bas ; il assistait ma femme en qualité d'infirmier. C'était se tirer d'un mauvais pas en homme d'esprit. Un médecin du voisinage avait fondé l'établissement et présidait à l'ensemble du service. Rien n'y manquait. Les objets de literie arrivaient de toute part ; les dames du quartier envoyaient des montagnes de charpie. Leurs doigts ne s'y épargnaient pas ; elles effilaient à l'envi du vieux chiffon et tenaient à honneur d'en fournir un beau contingent. La charité a aussi ses luttes et son orgueil. Luttes heureuses ! Orgueil bien placé ! Il en sort des miracles. Ce que je voyais en était un. En moins d'une heure, la fondation avait été conçue et achevée. Cent mains y avaient concouru. Chacun avait fourni un détail : on n'y eût rien trouvé à reprendre. Déjà huit civières y avaient déposé leurs blessés.

A peine avais-je soulevé le rideau qui servait de cloison, que ma femme m'aperçut :

— Ah ! te voilà, mon chéri ! s'écria-t-elle en se jetant dans mes bras. Rien, au moins, rien, ajouta-t-elle avec une sollicitude inquiète et en me vérifiant pièce à pièce, rien de disloqué ni de fracassé ? Intact, n'est-ce pas, Jérôme ?

— Tout ce qu'il y a de plus intact.

— Pas de sang ! pas d'entaille ! Allons, c'est bien. J'avais

pourtant des idées noires ; on ne se commande pas. Mais tu nous vois; entamé ou non, nous avions de quoi te recevoir.

— Merci !

— Il n'y a point d'affront, Jérôme ! Le sage est prêt à tout. Je m'étais dit : C'est un être à guignon, on peut me le rapporter endommagé. Mettons les objets en état. Sitôt dit, sitôt fait. Tu as là ton affaire ; des bandages, du cérat, enfin tout, sans compter monsieur, ajouta-t-elle en me montrant le médecin, qui se proposait de t'extraire les corps durs qui auraient pu t'incommoder. N'aie pas peur qu'on m'eût prise au dépourvu. Il y a des femmes qui pleurnichent; pas de ça. C'est de l'égoïsme. Un bon pansement vaux mieux qu'une cuvette de larmes.

— Mieux vaut encore ni l'un ni l'autre, n'est-ce pas ?

— Ça va de soi. Tu n'as rien, vrai ? Eh bien ! ce sera pour les camarades. Tu vois que les précautions servent toujours ; le bien n'est jamais perdu. Par ce malheureux temps surtout ! Tiens, Jérôme, ajouta-t-elle en me montrant les blessés, ils sont huit ; en nous serrant un peu nous irons à douze. Il n'y a pas dans tout Paris un hospice mieux monté. On nous comble de linge et de médicaments ; si ça dure, il faudra en revendre. Chacun y va de bon cœur : moi je travaille de mon mieux ; Oscar montre des dispositions. Nous avons déjà mis quatre appareils. Au premier moment, ça m'a un peu écœurée. C'est dur, la vue du sang ; mais à la longue on s'y fait. Pauvres gens ! C'est eux qu'il faut plaindre et non pas nous ! Figure-toi, mon chéri, des blessures affreuses ! Affreuses, c'est le mot. On n'a pas d'idée de ça. Des abominations !

— Dame ! la balle frappe où elle peut, Malvina.

— Tu n'y es pas, mon mignon, tu n'y es pas. Chut, je n'ose achever, de peur qu'ils ne nous entendent. S'ils le savaient, Dieu du ciel !

Elle écarta la tenture qui nous séparait de la cour, et m'y entraîna.

— Des abominations ? lui dis-je quand nous fûmes à une distance suffisante du lit des patients.

— De vraies abominations ! reprit-elle. Tu ne sais donc pas, mon chéri, ce qui s'est passé? Le bruit est pourtant public ! On en parle jusque sur les toits.

— Qu'est-ce donc?

— Comment ! tu en viens, et c'est moi qui te l'apprends ! Les balles des insurgés, tu ne les as donc pas vues ?

— Entendues, oui ; vues, non !

— Eh bien, Jérôme, c'est là qu'est la férocité ! Dans aucun temps, dans aucun pays on n'a fait pis. Tu verras ces balles. Toutes biscornues, mon chéri. Pas une qui soit ronde et de franc jeu. Des balles d'assassins. Des balles de traîtres ! Et mâchées, il faut voir ! Mâchées, remâchées. Pour sûr, ils y ont laissé un peu de leur rage.

— C'est odieux, Malvina.

— Tu crois que c'est tout ; nous n'en sommes qu'au rose, le reste est autrement foncé. Les balles sont biscornues, passons. Sais-tu ce qu'elles sont encore ?

— Non, ma chère.

— Empoisonnées, rien que ça ! Toutes empoisonnées ! Et pas du mauvais poison ! En première qualité, Jérôme ! Ils n'ont pas regardé au prix. Par exemple, la drogue varie ; il y a du choix. Les unes sont à l'arsenic, les autres sont au vert-de-gris. Un assortiment complet ! Des dragées pour tous les goûts. Et penser qu'on vit côte à côte avec des monstres pareils ! penser qu'ils peuvent vous mettre des pétards dans les poches et vous faire sauter comme des bouteilles d'eau de Seltz ! C'est à en frémir jusque dans la racine des cheveux.

Malvina n'eût pas abandonné ce thème, si le portier ne l'eût interrompue. Une civière était là ; il venait prendre les ordres de ma femme.

— C'est une blouse ! ajouta-il.

— Une blouse? s'écria-t-elle avec un accent de colère ; voilà qui est audacieux. Une blouse ! De quel droit ces gens-là osent-ils se présenter ici ? Ah ! une blouse ! Eh bien, soit ! je vais lui dire son fait. Viens, Jérôme.

XXXVII

LA CONFESSION.

L'irritation de Malvina ne tint pas longtemps devant le spectacle qui frappa ses yeux. Un ouvrier était étendu sur un brancard avec une blessure à la tête. Le sang qui en découlait avait souillé son visage et ses cheveux ; des caillots couvraient ses joues : c'était à faire pitié. Une partie du crâne était enlevée ; la balle y avait creusé un affreux sillon. Qu'on juge de l'état de ce malheureux ! A chaque mouvement des porteurs il exhalait un gémissement lamentable et demandait en grâce qu'on l'achevât. Un plus long trajet eût été pour lui un arrêt de mort, accompagné d'une agonie terrible. Il le sentait, et joignait les mains dans un geste suppliant. L'âme la plus farouche en eût été attendrie.

Comme on le pense, ma femme n'y résista pas. Elle oublia la faute et ne vit que la souffrance. Sur un lit d'angoisses, il n'y a plus de coupables; il n'y a que des êtres dignes de compassion. L'ouvrier fut admis dans l'ambulance et devint l'objet de soins attentifs : Malvina s'y prodigua. La blessure était des plus graves ; on ne put placer le premier appareil qu'avec des ménagements infinis. Des esquilles envenimaient la plaie ; et pour les extraire, il fallut s'y reprendre à plusieurs fois. Divers symptômes faisaient craindre un dénoûment fâcheux. La tête s'engageait ; le blessé avait peu de moments lucides. Les mots qui s'échappaient de ses lèvres ressemblaient à un bourdonnement confus dont il eût été difficile de préciser le sens. Puis des convulsions agitaient ce corps d'athlète. Tantôt il étendait le bras hors du lit, comme s'il eût voulu s'emparer d'un objet voisin, tantôt il portait sa main aux bandages qui lui ceignaient le front et les déchirait avec une violence fiévreuse.

Ces phénomènes alarmants exigeaient une surveillance assidue. Ma femme s'y dévoua; elle ne quitta plus le chevet

de l'ouvrier. Au besoin, nous la remplacions, Oscar et moi. La journée se passa ainsi. L'état du blessé était toujours le même; sans empirer, il ne s'améliorait pas. Les spasmes avaient cessé; aux mouvements fébriles succédait une torpeur où les facultés vitales semblaient abolies. On eût dit que la vie, concentrée dans les organes essentiels, leur livrait des assauts sourds et terribles. Vers le soir pourtant, il se fit comme une lueur. Oscar s'était approché de l'ouvrier et essayait de porter un breuvage à ses lèvres. Pour la première fois celui-ci eut le sentiment de ce qu'on lui demandait. Il tourna vers l'artiste un regard affectueux, et lui dit d'une voix très-intelligible :

— Mon général !

Oscar n'avait dans sa vie qu'un souvenir auquel ce titre pût se rattacher, et il aimait peu à s'en prévaloir. Aussi n'y répondit-il d'abord que par un geste de surprise.

— Mon général ! reprit le blessé.

Le peintre tressaillit. Dans ce pauvre agonisant, il retrouvait son compagnon d'armes, son sauveur, l'un des membres les plus distingués de son gouvernement. Comment ne l'avait-il pas reconnu plus tôt? Cela s'explique. Une blessure en plein visage n'embellit pas les gens, et un bandage donne aisément le change au regard. Je m'y étais trompé moi-même. Cependant, à un appel si direct, il fallait s'exécuter :

— Quoi ! c'est vous, Comtois ? lui dit l'artiste.

— Merci, mon général; vous m'avez reconnu ! s'écria le blessé.

Il paraissait heureux de ce témoignage; Oscar l'était moins. A l'aide d'une réflexion rapide, il avait calculé à quels ennuis cette rencontre pouvait l'exposer.

— Diable ! se dit-il, voilà qui est fort incommodant. Ce gros garçon a une mauvaise partie sur le dos, c'est clair comme le jour. Il s'est fait entamer le front par la force publique, c'est incontestable. Les pièces sont là. Il est donc insurgé au premier chef. Personne ne contestera l'étiquette. Si la mort l'épargne, il est bien sûr que la prison ne l'épargnera pas : c'est sa destination naturelle. Eh bien ! ce grand cou-

diable m'appelle son général ! Et cela devant témoins ! Mais, malheureux, tu veux donc me perdre ? tu veux m'envoyer à l'échafaud ! Si tu es criminel comme soldat, comme général que serai-je donc ? C'est-à-dire qu'il n'y a point de supplice que je n'aie encouru. Le tout pour une dénomination impropre. Assez comme ça ; le jeu est trop grave ; il est temps d'y couper court.

Pendant qu'Oscar tenait à voix basse ce raisonnement judicieux, le blessé revenait à son idée fixe et s'écriait pour la troisième fois :

— Mon général !

— Encore ! dit le peintre impatienté.

Il comprit néanmoins qu'il devait quelques ménagements à un homme entraîné vers la tombe, et se rapprochant de son oreille :

— Comtois, lui dit-il, ne vous obstinez pas à parler ; le docteur l'a défendu expressément. Vous avez besoin de grands ménagements, mon garçon. Si vous voulez guérir, c'est à la condition d'un silence absolu.

— Guérir, mon général ! dit l'ouvrier. Vous riez, je crois.

— Il y tient ! pensa l'artiste. Mon général ! mon général ! on ne le lui ôterait pas de la bouche.

— Guérir ? poursuivit l'ouvrier ; est-ce que vous croyez que je ne me sens pas ? Le Comtois est fini, mon général. Il n'a plus qu'à passer l'arme à gauche, comme son père le dragon. Quand j'ai reçu le pruneau ce matin, j'ai dit sur-le-champ : — Bien, c'est le bon. Il n'y a point à en chercher d'autre. J'ai mon compte pour ce monde-ci ; c'est soldé. Je n'y ajouterai plus ni un coup de fourchette, ni un verre de vin.

— Mais taisez-vous donc, Comtois, de grâce, taisez-vous. C'est dans votre intérêt ce que je vous en dis.

— Bah ! mon général, il en sera ce qu'il plaira à Dieu. Il m'a jeté sur cette terre et il m'en retire : quoi de plus simple ! Ce qu'il fait est bien fait. Au fond, voyez-vous, il y a peu de regret à en avoir. Tout n'est pas roses dans le métier. Pour mon père le dragon, je ne dis pas. Il a servi l'empereur et y

a reçu quelques estafilades. Voilà de l'agrément. Mais moi, je n'ai pas eu de chance. Dans ces derniers temps surtout, qu'est-ce que je faisais? Du caillou. Est-ce que vous croyez qu'un homme qui en est là soit bien utile sur cette terre? Un peu de caillou de plus ou de moins, qui est-ce qui s'en apercevra? Il y aura bien toujours assez de bras dans la partie.

— Vous désespérez trop tôt, mon ami, reprit Oscar. Voyons, du silence; voilà que le docteur se fâche tout de bon. Du silence, et on vous tirera de là.

— Non, mon général, je n'ai pas loin à aller. La tête est aux champs, la machine se détraque. C'est ce qui me rend si bavard. Je jouis de mon reste, voyez-vous. Eh bien! où est le mal? J'aurais pu mieux finir, je le sais. Un boulet autrichien! une baïonnette russe! Voilà des morts de choix; n'en a pas qui veut. Je m'en vais sur un mauvais son de cloche, c'est vrai. Mais à qui la faute? Au Percheron! C'est le Percheron qui a tout fait. Il est si futé, ce Percheron!

La voix du blessé s'affaiblissait, et ces derniers mots se firent jour péniblement. L'effort avait été trop prolongé; il fut suivi d'une crise. Il en fut ainsi pendant une portion de la nuit. Les crises se succédaient avec des intervalles de lucidité et de repos. La destruction d'un athlète coûte beaucoup à la mort; elle s'y reprend à diverses fois. Le Comtois lutta longtemps; il s'agita pendant quinze heures sur cette couche de douleur. Oscar et moi, nous suffisions à peine à le contenir. Dans son délire, il défiait des ennemis invisibles et poussait des cris sourds, qui ressemblaient à des mots de ralliement. Il était encore sur la barricade; il y jouait un rôle actif. Sa main amorçait le fusil, sa dent déchirait la cartouche. Les ardeurs de la fièvre se changeaient en ardeur guerrière. D'autres fois, il se mettait sur son séant et promenait sur nous des regards empreints d'une sombre fixité. L'œil n'avait plus la conscience des objets; le mouvement en était machinal. Rien de plus effrayant que cette scène. Le colosse prenait nos bras pour point d'appui, et les étreignait avec la force d'un crampon de fer. Il eût voulu se lever et retour-

ner au combat. Le besoin d'agir ne cédait que devant la violence du mal.

Enfin, avec les premières heures du jour, ces accès firent place à un profond affaissement. La vie se retirait par degrés de cette constitution robuste. Le souffle devenait plus inégal, plus bruyant, plus capricieux. A l'éclat du regard, aux tons ardents des joues, on reconnaissait la présence du feu intérieur qui consumait cet infortuné. Devant une désorganisation aussi rapide, l'art était sans force. Il fallait s'y résigner. Cette âme allait émigrer vers des régions plus sereines. L'ouvrier le sentait; il se préparait par le recueillement. Ses lèvres murmuraient les prières de ses jeunes années. A cette heure suprême, toujours un rayon d'en haut descend sur le chevet du moribond et pare d'un charme divin le dernier adieu à la vie. Les plus altiers comme les plus humbles en éprouvent les effets, les uns pour descendre, les autres pour s'élever. Ainsi, dès le seuil même de l'éternité, le niveau s'établit et l'égalité commence.

Le Comtois en était à cette période de l'adieu. Sa voix forte et rude avait acquis de la souplesse et de la grâce; ses traits, sa pose, exprimaient une douce résignation. Il s'empara de la main d'Oscar, et la pressant dans les siennes, il lui dit :

— Eh bien! mon géneral, qu'en pensez-vous, maintenant? Vais-je partir, oui ou non?

— Chassez donc cette idée, Comtois.

— La chasser, pourquoi cela? Si vous saviez combien je m'y plais. Des malheureux comme nous, mon général! leur espoir est ailleurs. Dieu leur tiendra compte de ce qu'ils auront souffert. Voilà la vie du pauvre expliquée. Autrement, rien. Du désordre, des crimes, et au bout, des coups de fusil. Où cela conduit-il? A mourir comme un chien, au coin d'une rue, à égorger ou bien à être égorgé. Tenez, mon général, vous avez été excellent pour moi, et vous aussi, mon bon monsieur. Tous deux excellents! le ciel vous le rendra. Je vous ai vus cette nuit, vous m'avez soigné comme un frère. Bonnes âmes, soyez bénies. Mais j'ai encore besoin de vous. N'ayez pas peur, ajouta-t-il avec un sourire mélancolique, ce

ne sera pas long. Il faut que je vous dise tout, là, tout comme un prêtre. Vous me confesserez, n'est-ce pas ? Il ne me manque plus que cela pour mourir en paix.

— Parlez, Comtois, lui dis-je.

— Parlez, ajouta Oscar.

— Eh bien, mon général, et vous, mon bon monsieur, tout le mal que j'ai fait et que j'ai pu faire, c'est le Percheron qui en est cause. J'en prends mon saint patron à témoin. Mon Dieu ! je ne lui en veux pas. Quand on va exécuter le grand voyage, on laisse là tout son mauvais bagage pour ne garder que le bon. Non, je ne lui en veux pas ; mais je puis bien dire que c'est son exemple qui m'a perdu. Après tout, je n'étais pas d'un caractère à mal tourner. J'aimais le travail, et, grâce au ciel, j'avais un bras vigoureux. Avec ça un ouvrier qui va droit son chemin se tire toujours d'embarras. Par exemple, il faut qu'il aille droit; autrement, bonsoir. Pour peu qu'il se gâte, il se gâtera tout à fait. C'est comme le fruit; une fois piqué, il est perdu. On a beau dire que le patron est un cupide et qu'il exploite l'ouvrier, ce sont des propos et rien de plus. Quand l'ouvrier fait un bon service, qu'il ne se dérange pas, qu'il est toujours là aux heures, qu'il ne quitte pas l'atelier pour le bouchon, le patron le voit et en tient compte. S'il a des bras de trop, il renvoie les mauvais. S'il peut augmenter le salaire, c'est surtout en faveur des bons. Il ne le ferait pas par justice qu'il le ferait par intérêt. J'en reviens donc à dire que l'ouvrier tient son sort dans ses mains tout comme le patron, et que sur cent fois où les choses tournent contre l'ouvrier, il y en a quatre-vingts où c'est de sa faute.

— Vous avez raison, Comtois; mais pourquoi tous vos camarades ne pensent-ils pas comme vous?

— Pourquoi? Dame, c'est facile à deviner. A cause des Percherons. Ce sont les Percherons qui font tout le mal. Vous me direz : Mais que ne leur résistez-vous ? Je voudrais vous y voir, messieurs. Les Percherons ont la parole en main, et nous n'avons que nos bras. A l'atelier, il n'y en a que pour eux. Pas moyen de placer un mot. Quand on l'essaye, ils

vous pelotent et mettent les rieurs de leur côté. D'ailleurs les Percherons savent tout. Ils savent ce qui se passe dans le gouvernement mieux que personne. Ils ont leur idée à propos des affaires du jour. Quand on guillotine un criminel, ils sont les premiers à le dire. Ils connaissent de vue les personnages les plus huppés. Ils savent sur le bout du doigt où logent les ambassadeurs. Tant il y a qu'ils sont les chefs et qu'on ne revient guère sur ce qu'ils ont dit. On ne veut pas faire bande à part. Moi, par exemple, je voyais souvent que le Percheron donnait à gauche, qu'il nous trompait, qu'il nous perdait. Eh bien ! je faisais comme les autres. Il y a tant de moutons !

— Les choses vont jusque-là ? dit Oscar.

— Elles vont aussi loin que possible, mon général, et voici pourquoi : Les Percherons ont la louable habitude de donner toujours gain de cause à l'ouvrier contre le patron. Ça flatte l'ouvrier. Le patron est un sans cœur ; l'ouvrier est la vertu même. Pure rocambole; mais si vous saviez comme elle réussit auprès de l'ouvrier. — Bon, se dit-il, voilà un homme qui prend mon parti. Ces richards s'engraissent de mes sueurs, c'est bien le moins que quelqu'un le leur objecte. Ce n'est pas tout, messieurs. Les Percherons ne s'en tiennent pas là. Ils dressent des comptes ric-à-rac. Si le patron roule carrosse, c'est à l'ouvrier qu'il le doit. Si madame porte des panaches, c'est l'ouvrier qui en a fait les frais. Pas un meuble dans la maison, pas une parure, pas une jouissance qui ne soient le fait de l'ouvrier. Et qu'il n'y ait aucun droit, est-ce justice? Conclusion : il faut que le patron rende gorge ou qu'il soit pendu en effigie.

— Rien que ça ? dis-je.

— Il y en a qui veulent le pendre en réalité, c'est toute la différence. Vous comprenez maintenant à quel point les Percherons sont maîtres de l'ouvrier. Il y a parmi nous d'assez pauvres cervelles. Elles prennent la chose au sérieux, et alors adieu. On monte sur ses grands chevaux, on fait sottise sur sottise. Pas un ouvrier qui ne veuille prendre la lune avec les dents. Les bons résistent encore ; mais que font

les Percherons? Ils s'arrangent pour les gâter. Le meilleur des ouvriers devient mauvais dès qu'il se dérange. Il faut si peu de chose pour cela ; un tour ou deux au cabaret. Quand on y a mis le pied, c'est fini ; l'habitude s'en gagne. On y va d'abord par désœuvrement, on y va ensuite par goût. Les Percherons y poussent ; c'est là qu'ils sont les rois des rois. Après boire, ils font des prodiges. Rien de tel qu'un ou deux litres d'Argenteuil pour mettre la langue en train. Alors tout va bien. On bouleverse l'Europe sur le plomb d'un comptoir. Et le gouvernement, comme on le traite ! jamais on n'a vu un plus grand criminel. Il prend dans le Trésor public sans rendre des comptes, et entretient des filles d'Opéra. C'est un gouvernement jugé; il faut le renverser dans les vingt-quatre heures.

— Peste! quelle exécution! dit Oscar.

— Voilà l'école où vont les ouvriers, reprit le mourant, voilà comme on les embauche. Oh ! le cabaret ! le cabaret ! Il fait des victimes et n'en lâche point. Les Percherons le savent bien. C'est le tombeau des bonnes résolutions. On y laisse d'abord une partie de la paye et puis la paye entière. Les enfants souffrent, la femme se plaint, qu'importe ! Le cabaret est le plus fort. Il n'y aura pas de pain à la maison, tant pis ; on s'y débrouillera ; mais du vin sur le comptoir, il y en aura toujours.

— C'est bien triste, lui dis-je.

— Les ouvriers se perdent ainsi. Un à un ils se dépravent. L'exemple, voyez-vous, l'exemple! Ce qu'on voit faire, on le fait; ce qu'on entend dire, on le dit. Et quand il y a une victime, soyez sûr qu'il y a un Percheron au bout. Personne comme eux pour empaumer les gens. L'ouvrier, tel qu'il sort de leurs mains, n'est plus un ouvrier, c'est un rodomont qui se promène la casquette sur l'oreille, tout disposé à chercher querelle à une société et à un gouvernement quelconques. Il lui faut du tapage et des coups. Voilà l'ouvrier tel que les Percherons l'ont fait. Dieu seul sait ce qui en sortira!

— Peut-être le bien, dis-je ; c'est ce que produit l'excès du mal.

— Que le ciel vous entende, monsieur! mais combien de misères d'ici là! Les Percherons sont adroits, opiniâtres. Ils tiennent leurs gens et ne les lâcheront pas de sitôt. Ils séduisent les uns et font peur aux autres. Puis ils ont des livres, des journaux, et ça en impose. L'ouvrier a un faible pour ce qui est imprimé. On le bourre de papier à un sou jusqu'à ce qu'il éclate. Mais quand les choses en sont là, n'ayez pas peur qu'on y voie les meneurs. Ils se tiennent à l'écart pour souffler le feu. Ils poussent les autres et se mettent à l'abri. C'est trop juste! Des êtres si précieux! Ne faut-il pas qu'ils se conservent pour de meilleures occasions? Tenez, messieurs, vous me voyez ici à moitié mort et près de rendre l'âme que Dieu m'a donnée. Eh bien! parions une chose, c'est que le Percheron, mon Percheron à moi, à l'heure qu'il est, n'a pas seulement une égratignure: c'est qu'il en réchappera cette fois et vingt fois encore pour recommencer son manége, en lâche qu'il est. Que Dieu me pardonne! il me semble que je l'ai maudit.

En achevant ces mots, le Comtois laissa retomber sur son lit une main languissante. La fièvre, qui l'avait soutenu jusque-là, fit place à un abattement profond. La respiration ne sortait plus qu'avec peine; sur les yeux se répandait ce triste voile qui ressemble à la première ombre de la mort; les mains étaient inertes, le corps affaissé. L'œuvre de destruction était accomplie. Le Comtois eut encore la force de nous adresser un regard plein d'une douce résignation, et sur ses lèvres vint se fixer, par un dernier effort, le nom du Percheron.

La victime ne se trompait pas. Son mauvais génie survécut aux événements. Les Percherons compromettent les autres, mais ne se compromettent pas. Celui-ci avait pris ses précautions; il sut échapper aux balles, et mieux encore aux conseils de guerre : c'était le comble de l'art.

XXXVIII

LE LENDEMAIN.

La bataille était finie; mais les empreintes en subsistaient partout. On les voyait sur les murs, on les retrouvait dans les esprits. Le voyageur ne mesure la profondeur d'un abîme que lorsqu'il l'a franchi, et son épouvante s'en accroît. Nous en étions là. Chacun se demandait avec effroi où va un peuple qui a dans sa vie une page semblable, un égarement pareil. Les plus hardis n'osaient pas se livrer au présent, les plus sages interrogeaient l'avenir. Une terre sujette à de tels ébranlements ne paraissait sûre à personne, et, comme aux peuples qui bâtissent près des volcans, il n'y avait place désormais chez nous que pour des établissements fugitifs et des constructions fragiles.

Rien de plus sombre que l'aspect de Paris; tout y respirait la guerre civile dans sa plus redoutable horreur. Des pavés étaient encore menaçants, les visages sombres. On ne pouvait faire un pas sans y rencontrer un témoignage des désordres qui venaient de s'accomplir. Sur le théâtre même des opérations, on ne voyait que ruines. Des murs entiers s'étaient écroulés sous les boulets; d'autres offraient des entailles profondes. Les maisons qui se profilaient dans la direction du tir étaient ravinées, pour ainsi dire, par les projectiles. D'autres étaient percées à jour comme une dentelle à larges points. Point de devanture qui ne fût déchirée, point de persienne qui ne fût entamée. Des enseignes étaient coupées en deux, d'autres hachées en morceaux. Sous la pression de l'air, les vitres avaient volé en éclats et jonchaient le sol de leurs débris. Emprisonnés dans leurs cours, les ruisseaux, les égouts avaient reflué sur la chaussée et y créaient des mares infectes où l'eau se saturait de sang.

Ce n'était pas le seul legs que la révolte nous eût laissé : on retrouvait ailleurs un souvenir de sa présence. Paris était

livré à des consignes militaires, qui lui donnaient la physionomie d'un camp. De rues à rues, de quartiers à quartiers, la circulation était interdite. Chaque habitation était soumise à un blocus, et à peine y laissait-on pénétrer des vivres. Aller voir un ami était une entreprise pleine de périls. A chaque coin de rue étincelaient des baïonnettes, pénétrées outre mesure du sentiment de leur devoir, et avides de se plonger dans des poitrines humaines. Il faut pardonner ces excès de zèle à des cœurs émus. Ces baïonnettes avaient noblement conquis le droit de se montrer défiantes ; elles avaient à venger un sang généreux, et de ce sang il en avait assez coulé. Un luxe de précautions s'explique et se justifie ainsi. D'ailleurs la consigne était là, et l'on sait quel empire elle exerce sur les esprits guerriers.

Cependant Paris ne pouvait, sans dommage, être toujours soumis à un pareil régime. C'est une ville d'affaires et de plaisirs où la prospérité municipale ne se sépare pas d'une entière liberté de mouvements. Il est dur, pour un hôte de la somptueuse cité, de ne pouvoir aller dîner qu'entre deux factionnaires, de ne prendre l'air qu'au vol du chapon, et de se retirer au couvre-feu. On n'y séjourne pas dans le seul but de poursuivre des études sur l'aspect d'une cour, ou les mœurs intimes d'un ménage voisin. Surtout il répugne de circuler à pied et entre des mots d'ordre. Le péril effrayerait moins que la servitude. Ce fut là le plus odieux, le plus intolérable aspect de cette guerre civile ; d'une grande capitale elle fit une prison. Qu'on juge des émotions qui assaillirent cette population incarcérée, des bruits semés par la peur, des conjectures qui allaient d'un étage à l'autre avec la rapidité de l'éclair, des alarmes des femmes, des préoccupations des hommes, enfin de ce doute, de cette inquiétude de l'avenir qui pesait d'un poids si lourd sur toutes les âmes et sur toutes les consciences ?

Même quand ce séquestre eut été levé, les choses ne s'embellirent qu'imparfaitement. Le désordre moral survécut longtemps au désordre matériel. On met les pavés en état plus aisément que les cœurs en repos. Les voitures roulèrent en-

core, mais le peu d'étrangers que Paris renfermait quitta la ville dès que les barrières furent libres, et alla demander à d'autres cieux une hospitalité moins agitée. Les familles opulentes regagnèrent à la hâte leurs châteaux, en jetant à ce peuple de démons un adieu mêlé d'anathèmes. Ce peuple y répondit par de sourds frémissements. Il était vaincu, mais à la façon de ces guerriers qui, même morts, causaient de l'épouvante à voir. Son attitude exprimait la menace plus que la soumision. Ses dents ne déchiraient plus la cartouche du combat, mais on pouvait lire dans son regard une haine qui survivait à la défaite. Cette persistance était visible, surtout dans les quartiers où l'action avait eu lieu. Là, au sein des rues et sur le seuil des maisons, on ne recueillait que des propos menaçants, on n'apercevait que des visages farouches. La pensée d'une revanche était dans les cœurs et dans les discours.

Mille bruits sinistres et odieux venaient à l'appui de ces suppositions. La guerre ouverte est abandonnée par le peuple, disait-on; mais une autre guerre bien plus terrible va y succéder. Cette fois du moins le résultat ne le trompera pas. Il ne peut vaincre ses ennemis dans l'ensemble; il les prendra en détail, un à un, et leur fera sentir le poids d'une justice secrète. Que les grands coupables tremblent; le jour de l'expiation est arrivé. On devine le parti que l'on peut tirer d'une donnée semblable dans une ville où toute oreille est ouverte à l'alarme, et à la suite de si lugubres événements. Mille versions circulaient; chacun avait la sienne; de mauvais plaisants y joignaient les leurs. Ainsi on donnait pour certain qu'un massacre à domicile s'exécuterait prochainement, et que trois mille personnes tomberaient sous le poignard, le même jour et à la même heure. D'autres fois on parlait d'énormes dépôts de poudre que la police avait saisis, ou de machines infernales préparées dans le plus grand mystère et avec un but d'extermination.

De ces bruits, celui qui trouva le plus facilement crédit, fut le bruit d'empoisonnements isolés. Déjà, dans le cours de la lutte, il avait rempli Paris d'épouvante. Des cantinières,

disait-on, avaient distribué aux troupes, et sur plus d'un point, un breuvage mortel. Des soldats étaient morts après y avoir goûté. La même alarme se reproduisit après le combat. On parla de victimes, on cita des faits, les uns à titre de vengeances de corps, les autres comme vengeances isolées. On ajoutait que le poison distribué ainsi était d'une énergie redoutable. Les malheureux qui en étaient atteints tombaient foudroyés. Ces anecdotes faisaient leur chemin dans le public, grâce à leur caractère sombre et mystérieux. Volontiers on va vers le roman et vers les récits où l'émotion se mêle. Peut-être y eut-il quelque acte de ce genre, un cas particulier; mais il est à croire que cet empoisonnement systématique dont on s'entretint durant quelques jours était le rêve d'un semeur de désordres ou d'une imagination malade.

Dès que la circulation fut affranchie de toute entrave, Malvina éprouva le besoin d'aller voir par ses yeux ce qui se passait au dehors. Notre ambulance n'avait duré que trois jours: c'est tout ce que l'institution comportait. Il s'agissait des premiers soins à donner; un service en plein vent ne pouvait se prolonger au delà. Les blessés avaient été transportés, les uns dans leur domicile, les autres dans les hôpitaux. Nous avions fait au Comtois les honneurs d'une inhumation décente. Libres de tout devoir, il nous était loisible de donner cours à notre curiosité. Sept jours de séquestre nous avaient mis en goût; il tardait à Malvina de prendre son essor et de briser les carreaux de sa cage.

— Je veux voir s'ils ne m'ont pas changé mon Paris, disait-elle en riant; ils en sont bien capables, les intrigants.

Nous sortîmes; la ligne des rues et des boulevards était encore occupée militairement. Paris formait un camp immense, et déjà sur divers points des tentes élégantes s'élevaient. Les chevaux étaient au piquet, les corps qui défilaient dans les rues se gardaient comme en pays ennemi. La cavalerie avait des vedettes en avant, sabre au poing ou carabine à la hanche. Plus loin, les soldats séchaient leurs baudriers au soleil, ou fourbissaient leurs cuirasses. Le sol était jonché de litière, et dans un retour des maisons on apercevait çà et là une can-

tine improvisée. Ce spectacle m'attristait; j'y voyais le règne de la force. Je le subissais comme une nécessité, je ne l'acceptais pas comme un bienfait. Malvina, au contraire, comprimait mal ses ravissements. Elle apostrophait tout, fantassins et cavaliers, avait un mot piquant pour chacun, et leur distribuait des encouragements sur le front de bataille :

— A la bonne heure, disait-elle, ça prend tournure maintenant. Vive l'armée! Qu'ils y viennent ceux de la République en guenilles; ils trouveront à qui parler. Jérôme, regarde-moi ces cuirassiers! Le beau corps, mon Dieu, le beau corps! Des hommes moulés! une tenue superbe! Vive l'armée! Je ne sors pas de là.

L'enthousiasme de ma femme avait un caractère expansif qui pouvait être mal interprété. Je pressai le pas et l'arrachai au spectacle de la grosse cavalerie. Une diversion survint fort à propos. De l'un des quais débouchait un bataillon de garde nationale, accouru d'un département voisin. Il se composait d'honnêtes campagnards dont les visages, hâlés par le soleil, exprimaient la résolution. Au premier bruit, ce corps de volontaires s'était formé. Le hameau avait versé ses hommes dans le village, le village dans le bourg, le bourg dans le chef-lieu de canton, de manière à réunir, de proche en proche, un contingent respectable. Dans un rayon de cinquante lieues, il en fut ainsi. Les villes et les campagnes envoyèrent leur élite militaire au secours de l'ordre menacé. Il en est qui franchirent une distance de cent cinquante lieues. En six jours, on eut aux barrières une armée de soixante mille hommes. Mouvement admirable et fécond! Pour la première fois la province se prononçait : elle déclarait à Paris, la main sur son épée, que désormais il ne ferait plus de révolution sans compter avec elle.

Le bataillon rural qui défilait devant nous n'était point irréprochable sous le rapport de la tenue; on aurait pu lui demander plus de cohérence et plus d'uniformité. La coiffure y variait à l'infini, depuis le casque du pompier avec une blouse pour assortiment, jusqu'à ces shakos évasés en tromblon, qui se rattachent aux époques les plus orageuses de

l'empire. L'armement n'était pas moins inégal. Le fusil d'ordonnance figurait dans les rangs auprès de la carabine du Tyrol ; une espingole même s'y était glissée. Tous les calibres et tous les pays. Quant au costume, on devine ce qu'il était : la blouse dominait ; pour le campagnard, c'est le vêtement d'honneur : les sabots n'étaient pas rares, la circonstance les ennoblissait. L'ordre en sabots venait défendre Paris contre la rébellion en souliers. L'histoire doit une page à ce dévouement et à ce contraste. Ces braves gens apportaient d'ailleurs à la cause du pays un zèle sans limite et sans frein. Personne n'était plus prompt à venir aux coups de fusil, et, dans l'émotion d'un début, parfois ils s'en administraient entre eux. Mais ces oublis accusaient leur instruction militaire et point leurs cœurs. Qui n'a pas ses ombres ici-bas, et quelle institution peut se dire parfaite !

Ce défilé me fit du bien ; la vue de ces bons campagnards soulageait l'imagination. On oubliait leurs pantalons retroussés jusqu'aux mollets et leur accoutrement bizarre ; on fermait les yeux sur la manière dont ils emboîtaient le pas et sur la gravité avec laquelle ils portaient leurs têtes. Leurs mains brunes et calleuses réparaient cela. Après avoir ouvert le sillon nourricier, ces mains venaient raffermir la société ébranlée. Mains loyales, soyez bénies ! Pour sauver Paris d'odieuses fureurs, ces hommes avaient tout quitté : leurs trèfles, leurs luzernes, leurs regains ; ils avaient délaissé des travaux urgents, au risque de les voir souffrir de leur absence. De la part de villageois, c'était le plus rare des sacrifices, celui de leur intérêt.

Ma femme ne le prenait pas avec autant de chaleur que moi ; elle accordait trop aux apparences. Elle ne pouvait pardonner à cette milice élevée au sein des champs le désordre évident de sa tenue. Elle ne jugeait pas l'esprit, elle ne voyait que les dehors. Selon son habitude, elle faisait ses réflexions à haute voix, et ses réflexions étaient de nature à jeter parmi ces volontaires quelques impressions de découragement. En vain essayais-je de la retenir ; elle m'échappait.

— Braves gens ! excellentes gens ! s'écriait-elle. Je n'en

disconviens en aucune façon! Tous visages honnêtes! Tous bons citoyens! Mais tu as beau dire, Jérôme, je préfère les cuirassiers.

Je comprenais Malvina; elle aimait ce qui porte en soi le caractère de l'harmonie et de la force. A ce titre, les troupes régulières l'attiraient. Elle ne pouvait se lasser de cet imposant spectacle. Dès lors le repos de ses nuits fut assuré. Tant qu'elle n'avait eu pour garantie que les harangues du gouvernement provisoire, sa confiance avait été médiocre et son sommeil entrecoupé. Mais le jour où elle vit Paris inondé d'uniformes, et des bivouacs s'établir de tous côtés, elle se mit à réparer le temps perdu et à prendre sa revanche d'une suite d'insomnies. Un bataillon rural ne lui eût point produit le même effet. Elle ne comptait pas, à un degré égal, sur la solidité de cette troupe. En cela, peut-être obéissait-elle à une illusion du coup d'œil. Entre les légions champêtres et les bandes d'insurgés, la différence n'était pas assez sensible pour qu'au premier aspect on ne pût s'y tromper. Ce rapprochement la poursuivait et l'entraînait, à son insu, jusqu'à une injustice.

Cette excursion eut donc ce bon résultat de rendre à ma femme un peu de sécurité. De retour au logis, elle enleva ses armes de guerre de dessus le fourneau où elles reposaient. Les mesures de défense furent délaissées, les précautions frappées de désuétude. La marmite de siége passa au grenier. Ce n'est pas qu'il n'y eût encore, çà et là, des alertes, des bruits inquiétants. La menace d'une émeute nouvelle planait toujours sur Paris. Vingt programmes circulaient. Tantôt des milliers de femmes devaient se porter vers l'Assemblée, les cheveux épars, les vêtements en désordre, lui demander la liberté des prisonniers, et, en cas de refus, la vouer aux furies. Tantôt il s'agissait d'une démonstration générale, à laquelle tous les grands foyers d'industrie devaient prendre part, de manière à mettre le gouvernement en échec sur divers points et à diviser l'action des troupes. Puis on parlait de complots dans le sein même de la force armée. Un jour c'étaient des rivalités de corps, un autre des mécontente-

ments au sujet des vivres. Malvina écoutait ces récits sans en éprouver le moindre trouble, sans en concevoir la moindre appréhension. Depuis cinq mois, des rumeurs de ce genre pesaient sur Paris; elles flottaient dans l'air pour ainsi dire. Le mal était endémique, il fallait s'y accoutumer. C'est ce qu'avait fait Malvina : elle avait mis son âme au-dessus de ces fâcheuses impressions.

Il faut lui rendre cette justice, d'ailleurs; son esprit était de ceux qui ne demandent qu'un point d'appui. Elle était prête à se rallier, et sans hésiter elle eût fait la moitié du chemin. L'opposition n'était ni dans ses principes ni dans ses goûts. Elle abandonnait cette politique aux impuissants et aux envieux. Encore moins avait-elle des préjugés au sujet d'un contact avec le pouvoir. Non, elle n'y apportait ni éloignement ni répugnance; sans trop de peine, elle eût signé un pacte public et plongé ses lèvres dans la coupe empoisonnée des faveurs. Cependant elle y mettait de la dignité et entendait faire décemment les choses. Son premier gage fut de s'abstenir. Désormais elle se modéra sur le chapitre du blâme, et au besoin ne refusa pas un encouragement. De sa part, c'était beaucoup. Elle apportait au gouvernement nouveau cet avantage et cette force.

Ce gouvernement avait, comme un autre, ses travers et ses erreurs. La perfection n'est pas de ce monde.

Le principal reproche que lui fit ma femme, c'était de ne pas user suffisamment de sa puissance. Elle eût désiré une satisfaction plus complète pour tant de griefs accumulés. Telles quelles, elle acceptait néanmoins, à titre d'à-compte, les petites réparations dont elle était témoin. Ainsi le désarmement des rebelles lui parut une mesure digne d'encouragement. Seulement, on n'y procédait pas, à son gré, d'une manière assez rigoureuse. A l'en croire, il eût fallu faire main basse sur toutes les armes tranchantes et enlever jusqu'aux couteaux.. La tranquillité publique était à ce prix. Quand elle sut que des arrestations s'opéraient dans les quartiers populeux, elle ne se refusa pas à déclarer que l'autorité marchait dans une bonne voie. Par exemple, elle n'admettait pas que

la mesure dût rester incomplète, et invoquait contre les coupables un luxe inouï de châtiments. Surtout elle réclamait une justice expéditive. Les conseils de guerre lui paraissaient trop lents et trop doux; elle leur reprochait de s'assujettir à des formalités puériles et de ne pas enrichir immédiatement les antipodes de criminels destinés à en faire l'ornement.

On le voit, Malvina se prononçait pour les moyens décisifs. A ce titre, l'état de siége avait son assentiment. Personne n'en comprenait mieux les douceurs, n'en demandait avec plus d'instance le maintien. Elle ne consentait pas à y voir un expédient passager ; c'était assigner une part trop petite à un régime doué de tant de vertu. Volontiers elle en eût fait une institution permanente. Pourquoi pas, et où trouver un meilleur instrument? A l'emploi, on avait pu en juger. Si le pavé retrouvait son niveau, n'est-ce pas à l'état de siége qu'on en était redevable? Cette population d'ouvriers, dévorée de sa fièvre de combat, l'état de siége avait seul la puissance de la contenir; seul il désarmait les haines et préservait Paris de terribles représailles. Dès lors il n'y avait plus à choisir. Tant d'avantages d'une part, et de l'autre, quoi? un simple préjugé. Puisque le gouvernement avait le bon esprit de s'en affranchir, évidemment Malvina ne pouvait se montrer plus scrupuleuse.

Il lui fut doux de voir que d'autres préjugés succombaient dans la même épreuve et par la même occasion. Ainsi, une révolution venait d'être accomplie au nom d'un droit contesté, celui de se réunir. Pour venger ce droit, on avait chassé un souverain et brisé un trône. A la bonne heure; dès le lendemain du triomphe, le droit de se réunir dégénérait en appel à l'insurrection. Les clubs s'en faisaient une arme, et la garde en main ils en dirigeaient la pointe vers le cœur de la société. Quel parti prendre? Retirer le droit, c'est désavouer la révolution; le maintenir, c'est livrer le pays à d'éternels désordres. L'alternative offrait plus d'embarras; il n'y avait de salut public qu'au prix d'un désaveu. Le gouvernement était placé entre un démenti et une trahison. Il faut lui rendre cette justice, qu'il n'hésita pas. Il traita les

clubs militairement, et les fit fermer un à un. S'exécuter ainsi, c'était brûler ses vaisseaux et prendre ma femme par son côté faible.

— A la bonne heure! s'écria-t-elle, ils commencent à se former.

Ce gouvernement était destiné à triompher d'un second préjugé, plus invétéré encore; je veux parler des franchises de la presse. Jusqu'alors, la presse avait joué le rôle d'une couronne de fer; y toucher portait malheur. Un trône de quatorze siècles y avait péri. De pareilles leçons ne s'effacent pas; elles laissent une date dans les âges. Aussi la presse semblait-elle désormais placée à l'abri et au-dessus de toutes les atteintes. Elle en abusa, comme on l'a vu. Des journaux à un sou envahirent le pavé avec des titres odieux et des doctrines plus odieuses encore. Ils sonnèrent le clairon et prêchèrent la croisade de carrefour en carrefour. Que faire? Comment y obvier? Sévir, c'était se démentir encore, c'était condamner deux révolutions à la fois. Le pas était difficile, et néanmoins ce gouverment le franchit. Il traita la presse aussi militairement que les clubs. Il supprima, confisqua, incarcéra, avec l'aisance et la grâce d'un vizir. Plus que jamais Malvina se sentait gagnée.

— De mieux en mieux, dit-elle. Un préjugé de moins! un gage de plus! Ils se forment décidément.

Ce qui lui plaisait en cela, ce n'était pas de voir les gens déserter leurs propres principes et entrer d'une manière aussi délibérée dans la carrière des contradictions. Ce spectacle offrait peu d'intérêt. Encore moins prenait-elle goût aux ruines qui en étaient la suite, à ces déplacements de clientèle où la médisance apercevait un calcul. Ma femme ne descendait pas dans ces détails. Ce qu'elle y voyait, c'était l'emploi de la force, le poids d'une main de fer. Or, ce procédé était le sien, elle n'en admettait pas d'autre. C'est là-dessus qu'elle mesurait la bonté des gouvernements. Plus ils s'appuyaient sur les cuirasses, plus elle faisait fond sur eux. Celui-ci entrait dans sa voie, il était bon de l'encourager. Elle n'y manqua pas; et lorsque la plaine de Saint-Maur se couvrit de

tentes, elle ne put se défendre d'un témoignage d'admiration.

— Enfin, s'écria-t-elle, voilà des hommes! Et aussi comme tout fléchit! Pas un qui bouge maintenant. Je te le disais, Jérôme : le Français a besoin d'être mené.

XXXIX

LE GRAND ŒUVRE.

Après le combat, l'Assemblée se remit aux affaires. Il était temps. Depuis cinq mois on vivait sous l'empire du hasard. Point de loi reconnue, point de régime régulier. Entre les institutions détruites et les institutions à créer, il existait une lacune que l'arbitraire seul pouvait combler. L'Assemblée avisait au plus pressé; le reste s'en allait à l'aventure. En toute chose, le provisoire dominait. Les départements ne prenaient pas au sérieux des préfets échappés de la tabagie et qu'ils avaient connus sous le travestissement de commissaires. Ils doutaient d'une autorité confiée à de telles mains; ils l'entouraient d'un respect et d'un dévouement fort équivoques. Un acte solennel pouvait seul remettre les populations dans leur voie et donner à cette suite d'improvisations le caractère d'un établissement définitif.

C'est à ce besoin que la constitution devait pourvoir. On s'en promettait de grands effets, et, en première ligne, l'apaisement des esprits. Ce n'est pas qu'il manquât de sceptiques pour augurer à ce nouveau pacte le sort de ses aînés. Mais les croyants n'en étaient que plus résolus à fonder leur monument sur le granit et à construire pour l'éternité. L'Assemblée y songeait sérieusement; elle y voyait son acte essentiel. Des discussions intérieures s'étaient engagées et sur l'ensemble et sur les détails; les escarmouches précédaient la bataille. Déjà les opinions s'y dessinaient. Les uns voulaient circonscrire le débat, les autres s'efforçaient de l'étendre

Pour ceux-ci, c'était un champ ouvert à toutes les témérités; pour ceux-là, un retour naturel vers les choses possibles. Chacun avait ainsi son thème et n'en déviait plus.

Pourquoi chercher? disaient les ardents. Pourquoi se mettre en quête d'évangiles nouveaux ? L'ancien n'est-il pas là ? Et qui aurait la prétention de mieux faire ? La chaîne des traditions est rompue ; il s'agit simplement de la renouer. Nos pères ont tout dit, tout écrit. Inclinons nos fronts devant leurs œuvres immortelles. La déclaration des Droits de l'homme existe ; à tout républicain sincère elle suffit. Elle est le résumé de la sagesse révolutionnaire. Tenons-nous-y, ne répudions pas ce legs précieux. N'en retranchons rien, ajoutons-y plutôt. L'esprit du temps pousse à des conquêtes nouvelles. Abondons dans ce sens. Parlons du droit au travail et de l'impôt progressif. Flétrissons la tyrannie du capital en des termes qui soient à la hauteur de nos colères. Dénonçons la propriété comme un fait abusif; signalons la richesse comme un fléau. Surtout point de limites à l'assignat ; des chiffons sur une grande échelle. C'est par de tels moyens que nous embellirons l'œuvre de nos aïeux.

De la discrétion, répliquaient les modérés; elle n'a jamais rien gâté. Voyez le pays, il vous subit à regret et résiste à vos expériences. N'abusez pas de lui ; il vous échapperait. Vous avez, dans un jour de surprise, mis la main sur ses destinées. Contentez-vous de ce succès et laissez le reste à l'avenir. Assez de violences comme cela ; qui tend trop l'arc le brise. L'essentiel aujourd'hui, c'est de rendre aux âmes un peu de repos et d'assigner des bornes à l'esprit d'aventures. Que votre Constitution s'inspire de ce sentiment ; qu'elle s'adapte à nos mœurs, qu'elle ne les excède pas : autrement vous rencontreriez des instincts rebelles. Il ne faut pas imposer aux populations plus qu'elles ne peuvent porter ; c'est un jeu plein de périls. Au nom de la République que vous avez fondée, sachez donc vous contenir ; ajournez vos visions à d'autres temps. Laissez le papier-monnaie à l'empirisme financier ; sortez de ce nuage sinistre que l'on nomme le droit au travail. Et comme un bâtiment a deux ancres

ayez deux chambres. Le salut public est à cette condition.

Cette attitude des partis se prolongea durant tout le débat. L'air resta le même ; les variations se multiplièrent à l'infini. Il y eut des discours d'éclat ; il y en eut de modestes. Les discours d'éclat ne se passaient pas sans quelques préparatifs ; ils exigeaient des frais de mise en scène. Plusieurs jours à l'avance le bruit s'en répandait ; on s'en entretenait comme d'un événement. Un réservoir d'enthousiasme se formait alors pour s'épancher au moment décisif. L'heure venue, le héros de la séance gravissait d'un pas solennel les degrés de la tribune. Quel silence ! quel recueillement ! Que de regards attachés sur lui ! Il parlait, et l'admiration se donnait carrière. Le programme l'avait prévu ; un programme doit tout prévoir. Les amis, distribués sur divers points, secondaient l'orateur à la manière du chœur antique. Ils répondaient à sa pensée par des frémissements expressifs et les échos d'une acclamation bruyante. L'orateur s'y inspirait, s'y retrempait. Au moment où il quittait l'estrade, ses amis y répondaient par une manœuvre digne des plus grands tacticiens. Ils se précipitaient vers l'enceinte dans un désordre affecté. Bon gré, mal gré, ils voulaient que la séance fût suspendue.

Dans le cours de cette discussion, une circonstance me frappa surtout. La foi manquait à cette assemblée. Elle ne croyait pas son œuvre ; elle en doutait au début, elle en douta jusqu'à la fin ; même achevée, elle en doutait encore. Ce fut le propre de cette révolution, de ne mettre en jeu que des vanités et des intérêts. La conviction en était absente. Partout ce caractère se retrouva. Rien ne prit de grandes proportions, ni les actes ni les personnes. Dans le débat, point de solennité ; au lieu du recueillement, la turbulence. Quel respect pouvait s'attacher à un acte ainsi accompli ? L'antiquité savait mieux comment on frappe l'imagination des peuples. Le législateur dérobait à la foule les secrets et les douleurs de son travail ; quand la loi était prête, il descendait de la montagne au milieu de la foudre et des éclairs. Ici, au contraire, tout se faisait à découvert, en face d'un public ou

hostile ou moqueur. La majesté du but s'effaçait devant la pauvreté des moyens ; la tenue nuisait au crédit de l'œuvre. Parfois les bouffons s'en mêlaient et fournissaient un aliment de plus aux sarcasmes du dehors. C'est ainsi que la Constitution suivit son cours, et que, commencée dans l'incrédulité, elle s'acheva dans l'indifférence. Les présages n'étaient point heureux ; le ciel même y mit quelque rigueur. Quand la loi nouvelle fut promulguée en plein air, il lui fit un glacial accueil et couvrit son berceau d'un linceul de neige.

Divers épisodes traversèrent ces débats et y créèrent une diversion. Le plus mémorable fut celui où l'Assemblée abandonna deux de ses membres à la justice du pays. Je n'ai pas à raconter ce procès avec détails : il me suffira de dire ce que j'éprouvai dans le courant de la nuit où la sentence fut rendue. Nous étions aux tribunes, parmi les curieux, Malvina et moi. De dix-huit heures l'Assemblée ne quitta pas ses bancs ; à peine y eut-il un court intermède. Il régnait dans son attitude une solennité inaccoutumée. Cela s'explique : derrière les deux prévenus, la révolution était en cause et rendait compte de ses écarts. Une enquête avait eu lieu ; elle jetait sur les actes et sur les noms une lumière sinistre. On pouvait voir en quelles mains le pays était tombé, faire la part de la perversité et celle de l'impéritie : c'était une terrible récapitulation. Des hommes que la tempête avait poussés au gouvernail, il en était peu qui fussent à l'abri du blâme. A un degré plus ou moins fort, ils avaient tous trempé dans les mêmes violences ou toléré les mêmes usurpations. Chez les uns il y avait calcul, chez les autres faiblesse. On en choisit deux, comme expression plus complète, l'un des désordres de l'idée, l'autre des désordres de la rue. Sur eux retomba l'expiation du passé.

La nature, qui se plaît aux contrastes, en avait mis un bien sensible entre les deux prévenus. L'un eût pu entrer dans la poche de l'autre. La structure était d'ailleurs assortie à l'emploi. L'agitation morale et l'agitation matérielle s'y maintenaient avec un caractère distinct. Ce fut dans ces conditions que l'affaire s'engagea. Au début, l'intérêt parut languir ;

mais le soir, sous les clartés des lustres, il se ranima. Dans les fatigues de l'insomnie, l'Assemblée puisait une majesté qu'en aucun moment je n'y avais vue. Les bancs étaient au complet, et à peine dans cette foule voyait-on quelques yeux se fermer et quelques têtes céder à l'accablement. Le soleil s'était couché sur la séance, il se leva sur elle. La défense y eut le champ libre; l'accusation s'effaça. Celle-ci voulait aboutir, celle-là gagner du temps. En dépit de tout, l'Assemblée était résolue à ne point se séparer que la question ne fût vidée. Elle le fut au moment où l'aube blanchissait les vitraux et éteignait les feux des lustres sous les flots d'une lumière sans cesse accrue. L'Assemblée se prononça catégoriquement. Elle dépouilla deux de ses membres du privilége dont ils étaient investis, et, sans préjuger aucun grief, les livra à la juridiction ordinaire.

Cet acte fut décisif; il était empreint d'une fermeté salutaire. L'émeute aurait pu l'envisager comme un défi; elle n'y répondit pas. C'était l'aveu formel de son impuissance. De deux côtés on la frappait. L'Assemblée livrait ses chefs; les conseils de guerre châtiaient ses soldats. Et pourtant aucune émotion apparente ne suivit ces actes de vigueur. A peine s'y attacha-t-il quelques menaces. L'horizon s'était décidément éclairci; on vivait dans une atmosphère plus sereine. Les clubs se taisaient; la presse ne parlait qu'à travers un bâillon. Il n'y avait plus ni groupes ni chants dans les carrefours. Le régime militaire avait porté ses fruits; l'instinct de Malvina ne l'avait pas trompée. Malheureusement la force morale ne s'accroissait pas dans la même proportion. De temps en temps le pouvoir exécutif éprouvait des défaillances et venait demander à l'Assemblée des votes destinés à le raffermir. L'Assemblée les lui prodiguait en bonne mère; elle y mettait de l'abandon et passait l'éponge sur les petits écarts de conduite; elle avait le caractère bien fait.

Le ciel l'en récompensa; peu de jours après elle eut un spectacle choisi. De l'autre côté des mers il lui arriva des membres de couleurs assorties et qui manquaient à sa collection. La variété était grande, depuis l'ébène jusqu'à l'acajou. Nous

assistâmes à cette entrée ; rien de plus curieux. Les représentants de race noire s'assirent avec une gravité digne d'un teint plus clair. Ils s'exprimèrent avec bon sens et comme des personnes naturelles. Ce fut une découverte pour Malvina, qui s'obstinait à ne voir dans le nègre qu'un singe perfectionné. Pur préjugé d'enfance! Elle en revint sur-le-champ. La présence de ces noirs parlait d'ailleurs pour eux : des blancs n'auraient pas eu autant d'esprit ; émancipés, ils eussent nommé leurs maîtres. Les noirs n'avaient pas commis cette erreur; ils s'étaient nommés entre eux. Qui le sait? peut-être au nombre des élus, en était-il qui, dans leurs jeunes ans, avaient porté leurs semblables en palanquin, ou agité sur les fronts créoles l'éventail en feuilles de latanier !

Malvina ne les perdit plus de vue. Du haut des tribunes elle les surveillait. Elle voulait s'assurer qu'ils se mouchaient comme tout le monde.

Je ne la suivis pas dans cette étude; mon attention était fixée ailleurs : on arrivait au budget. Pour la première fois ce mot reparaissait depuis l'avénement de la République. Involontairement je me souvins du concert de réclamations qu'il soulevait autrefois. Que n'avait-on pas dit de ce polype monstrueux! Que n'en avais-je pas dit moi-même! Les années, en se succédant, y ajoutaient toutes quelque chose et n'en retranchaient rien. Les monuments historiques y figuraient encore sur le grand pied ; les palimpsestes n'y étaient point négligés. On avait toujours des allocations pour l'École des chartes et pour ces temples du Péloponèse que je croyais avoir perdus dans l'esprit des populations. Les existences parasites ont la force du roseau ; elles cèdent au premier souffle et se relèvent quand il s'apaise.

J'espérais bien que la République n'entendrait pas raillerie là-dessus, et qu'elle ferait justice de ces déceptions invétérées. Déjà un comité spécial avait relevé plus d'un abus et en avait fait justice. Il restait à savoir comment les ministres prendraient ces réductions et s'ils consentiraient à s'y associer. Sous l'ancien régime leur rôle était tracé. Tout ministre défendait ses millions comme une couveuse défend ses

poussins, une lionne ses petits. Il livrait des combats acharnés à propos du moindre centime. Ainsi le voulait l'institution. L'honneur et la parure d'un ministre, c'était son budget. Tant valait l'homme, tant valait la besace. Un ministre qui se laissait mettre au rabais était déshonoré ; celui qui arrachait mille francs à des chambres avares rentrait chez lui le front haut et le jarret tendu : il n'avait pas perdu sa journée.

Dans ma candeur, je croyais que ces mœurs allaient changer. Il me semblait qu'un ministre de la République avait à jouer un tout autre rôle. Les anciens demandaient le plus possible ; j'estimais que ceux-ci demanderaient le moins possible. La pudeur l'exigeait ; on ne pouvait copier ce qu'on avait flétri, encourir le blâme qu'on avait prodigué. J'y comptais. Quelle fut ma surprise aux premiers mots que j'entendis ! Je crus rêver. Ministre de la veille, ministre du lendemain, c'était tout un. On eût dit que le sol n'avait pas tremblé sous nos pieds. Le dernier règne nous léguait une dépense de quinze cents millions ; la République l'élevait à dix-sept cents. La France payait cher sa conquête. Quand vint le détail, la comédie d'autrefois recommença avec d'autres acteurs. Chaque ministre vint défendre ses clients. Quiconque voulait réduire ses allocations était son ennemi. Pour le plus mince article il exhalait des soupirs à fendre le cœur, et trouvait des accents éplorés. Sa douleur l'égarait, et tournait insensiblement à la haine. Il vouait les comités épurateurs à l'exécration des siècles et à la vengeance des contemporains. Il les traitait de barbares au premier chef, tant il est vrai que l'aspect des choses change avec la position, et que l'opinion est surtout une affaire perspective.

On le voit, nous en étions au régime des palinodies. C'était un triste spectacle ; pour l'égayer, on eut recours aux violons. La République entreprit de faire danser les citoyens. La hardiesse était grande. Les cœurs n'inclinaient point à la joie ; il fallait y aider beaucoup. Ce fut le souci et l'honneur des dignitaires nouveaux. Rome avait eu des consuls plaisants ; l'Assemblée avait un président dameret. Il remplit Paris du

bruit de ses fêtes. On en parlait huit jours à l'avance et huit jours après. Les républicaines de la veille y avaient des siéges d'honneur. Les sirops étaient sans mélange, si la compagnie ne l'était pas. Il faut être juste d'ailleurs; l'ensemble ne laissait rien à désirer. L'hôtel était un vrai bijou; il sortait des mains de l'artiste. Or et peintures, on n'y voyait que cela, distribué avec une harmonie exquise. Les fleurs rares tapissaient les avenues; l'orchestre remplissait les salons de motifs charmants. Sous les feux des lustres, allait et venait une foule compacte. Les hommes d'État du régime nouveau y brillaient d'un vif éclat. On y voyait aussi, dans leurs plus beaux aspects, les plénipotentiaires improvisés et ces révélateurs pensifs à qui quatre jours suffisent pour développer le plan d'un nouveau monde, tandis que Dieu en a mis sept à créer et à organiser l'ancien.

L'exemple était donné; d'autres dignitaires le suivirent. On dansa dans tous les palais de la République. L'orgeat y coula à flots; la limonade n'y fut point épargnée. Le gouvernement prodiguait les pâtisseries, tandis que trois cent mille individus recevaient, dans Paris seulement, le pain de l'aumône. Ce contraste arrachait aux partis vaincus de sourds rugissements; il indignait les cœurs spartiates. On dévorait la République sans qu'ils en eussent une part; était-ce tolérable ? Quoi ! pas une miette de ce grand festin ! En février, ils ne l'avaient pas entendu ainsi. On leur changeait leur enfant. Ils n'avaient désiré pour elle ni tant de dorures ni tant de galons. Ils ne l'avaient pas vouée à un entourage de talons rouges. Telles étaient leurs plaintes, mêlées d'imprécations. Plus que jamais les camps se dessinaient, celui des babas, celui du brouet noir. Les vaincus ouvraient un compte aux vainqueurs, et se promettaient de le solder d'une manière mémorable. Les vainqueurs jetaient un coup d'œil sur leurs régiments, et n'opposaient aux fureurs des vaincus qu'un sourire de dédain.

En attendant, les violons poursuivaient leurs ritournelles; rien n'était retranché des orchestres du gouvernement.

XL

LA PRÉSIDENCE

Un article de la Constitution déléguait le pouvoir exécutif à un président, et en vertu d'une loi spéciale cette magistrature devait être conférée dans un temps prochain. Le jour décisif approchait. La nation était convoquée ; le suffrage universel touchait à une dernière épreuve.

Il est, dans la vie des peuples, des moments solennels ; celui-ci en était un. La France s'en allait, depuis neuf mois, à la recherche d'un monde inconnu. Elle le poursuivait à la lueur des éclairs et aux murmures de la tempête. Jusque-là ses efforts n'avaient pas été heureux ; rien ne s'était montré à l'horizon sur quoi l'œil pût se reposer avec sécurité. Des visions traversaient l'espace ; des bruits étranges passaient sur les flots. On n'entendait que l'aboiement du gouffre et les voix de l'écueil ; on ne voyait que génies malfaisants et présages sinistres. Une telle situation ne pouvait se prolonger sans péril. Il fallait trouver un abri, mettre un terme à cette vie de hasards. C'était le cri universel.

A ce titre, une certaine émotion s'attachait au choix d'un président. Chacun y voyait la fin d'un état précaire. Les perspectives variaient, les vœux aussi ; la conclusion était la même. Un président ! un président ! Dût-il en résulter une crise, un président ! Tout plutôt que cette agonie lente. Tel est le désir qui se manifestait avec un merveilleux unisson. Mais au delà, cet accord cessait. La question des noms propres divisait profondément le pays. Dans cette élection, chacun vit d'abord ce qui le touchait. Le meilleur président était celui dont on avait le plus à espérer et le moins à craindre. Grands et petits dressèrent le même compte, se livrèrent au même calcul. Tous évaluèrent ce qu'ils pouvaient y perdre ou y gagner. Balance faite, l'opinion alla du même côté que l'intérêt. C'est l'esprit du siècle ; il répugne à un

concours gratuit. Ce concours d'ailleurs variait à l'infini ; il était ou positif ou négatif. Ceux-ci avaient des préférences, ceux-là des répugnances seulement; les premiers portaient un candidat à leur gré, les seconds n'en adoptaient un qu'en haine de ses compétiteurs. A plusieurs il ne fallait qu'un mannequin dont ils tiendraient les fils. Un petit nombre se déclarait pour le plus mauvais choix, afin de pousser les choses vers le pire.

Un sentiment cruel dominait tout cela; c'était le dégoût de ce qui existait, le dégoût des hommes et des institutions. Aveu pénible et douloureux! Le scrutin semblait être le dernier recours des désespérés. Ils y arrivaient l'amertume dans le cœur et le fiel sur les lèvres. Ils y voyaient une revanche de tant de déceptions! Tous ceux que la foudre avait frappés s'armaient pour ces représailles ; ils se multipliaient par le mouvement et par le bruit. La révolution allait se trouver en présence de ses victimes, industriels déchus, fonctionnaires éconduits, hommes politiques en disponibilité. Leur vengeance était dans leurs bulletins. Ils devaient y inscrire le deuil de leurs positions ébranlées ou détruites. Les gazettes tranchaient sur le tout et n'étaient pas le moindre embarras du moment. Elles remplissaient le pays de leurs rivalités et de leurs rancunes : les unes tenaient la proie, les autres la convoitaient : de là des morsures qui allaient au vif. Les situations de l'abonnement y ajoutaient un venin de plus. Bref, dans cette arène allaient descendre des passions qui manquaient de sincérité. C'était une mêlée confuse où devaient dominer l'égoïsme et l'intrigue dans tous leurs raffinements.

Trois candidats, appuyés sur des partis distincts, étaient en présence. Je ne parle pas de ceux qui se résignaient à vivre d'emprunts et à glaner çà et là quelques voix égarées. De ces trois candidats, le premier avait cet avantage, d'être tout porté au pouvoir; il l'avait conquis en soldat, à la pointe de l'épée. Depuis lors il avait paru fléchir sous le poids de son laurier. Son plus grand tort était de s'être mal défendu d'obsessions fâcheuses. Il s'était livré aux médiocres et aux im-

puissants; un tel voisinage est contagieux. Plus libre, il eût mieux réussi. Il avait dans les allures et dans les traits quelque chose de brusque et de sec qu'il tenait de la profession autant que de la nature. Son sourcil trop fourni exprimait une dureté que démentait son regard. Sous ces dehors se cachaient d'ailleurs un cœur loyal et un esprit ferme jusqu'à l'obstination. Sa parole était brève et d'un laconisme sentencieux; ses manières avaient un cachet de simplicité militaire. L'ensemble ne manquait ni de dignité ni de goût. Il y avait là toute l'étoffe d'un président et d'un président éprouvé.

Quatre mois plus tôt, cette élection n'eût pas rencontre d'obstacle. Ceux mêmes qui s'y opposaient aujourd'hui y eussent alors donné les mains. Mais les républiques font litière des popularités. Dans leur sein tout éclat s'expie. Puis, investi du pouvoir, le vainqueur de Juin l'avait fait incliner dans le sens de ses amitiés. Il acquittait aux dépens du pays une dette d'origine. On ne lui pardonna pas cette faiblesse de son intelligence ou de son cœur. Le jeu était trop dangereux. Cinq ou six noms se partageaient les fonctions publiques. Noms purs, je veux le croire, mais bien plus incapables que purs! Le gouvernement voyait ainsi son prestige s'éclipser. Avant tout, c'est le talent qu'il faut aux peuples; le talent seul se fait obéir. L'exercice de la puissance ne se justifie que par la supériorité. On méconnut une loi si constante. Aussi le déclin commença-t-il bientôt pour cette étoile à peine levée, et au moment de l'élection elle sembla pâlir. Il ne pouvait plus être question d'une acclamation unanime, mais d'un partage et peut-être d'un partage inégal.

Le second candidat était plus nouveau sur la scène; il n'avait pas eu le temps de se déprécier à l'emploi. Un lointain mystérieux le dérobait aux regards, et, comme les dieux d'opéra, il attendait un signal pour descendre de son nuage. Ces jeux lui plaisaient. A tout prendre, c'était moins un homme qu'un nom. Le nom était grand, il avait rempli le monde. Il avait passé dans toutes les brises et frappé tous les échos. Il était inscrit sur le Kremlin et sur les Pyrami-

des ; il vivait dans la mémoire des générations. A ce nom, les vieillards s'inclinaient avec respect. Le malheur l'avait sacré plus encore que la gloire. Peu importait qu'il eût coûté une jambe à l'un et à l'autre un bras ; il n'en était que plus cher. On s'y attachait en raison des maux endurés par lui. Puis on en attendait tant de choses ! Ce nom était un talisman comme on en voit dans les contes orientaux ; il devait faire découvrir des trésors cachés. Un fleuve de milliards allait se répandre sur les campagnes. Chaque hameau en aurait une part ; toute famille de braves en serait soudainement enrichie. Plus d'impôts, d'ailleurs, plus de taxes, au moins pour dix ans. Les boissons circuleraient en franchise ; les commis de la régie seraient remerciés. La France deviendrait un pays de Cocagne. Ainsi se combinaient, dans un même but, la religion du souvenir et l'esprit de calcul.

Restait un troisième candidat, celui que poussaient les opinions ardentes. Longtemps elles avaient hésité dans leur choix. Au sein de cette église, les schismes étaient nombreux. Les uns voulaient qu'on en vînt sur-le-champ aux candidatures les plus significatives. Pour la foi commune, des martyrs gémissaient dans les fers, d'autres en étaient réduits au pain de l'exil. C'était sur eux qu'il convenait de réunir les suffrages populaires, à titre de protestation. Les autres se refusaient à ces moyens décisifs, ils préféraient user de tactique. A leur sens, le candidat devait être choisi en dehors de la captivité. Et ils citaient des noms qui avaient donné des gages au peuple et qu'entourait un certain éclat. Là-dessus grand conflit et choc de systèmes. Tous eurent leur mot, même ceux qui plongent profondément les doigts dans les poches du voisin.

Il faut néanmoins en faire l'aveu : ce grand parti n'était plus que l'ombre de lui-même. Depuis trois mois il avait essuyé un notable déchet. Le régime des cuirasses altérait profondément son humeur ; il n'avait plus ni la verve ni la jactance d'autrefois. Non qu'il ne parlât encore de tout anéantir : on ne perd pas en un jour de mauvaises habitudes ; mais la chose se passait en propos et perdait de son prix en se répé-

tant. Il y avait encore de l'agitation, mais une agitation sur place, comme celle de l'écureuil. A la guerre des pavés succédait la guerre des journaux. C'était un jeu moins terrible. D'ailleurs la grande armée de l'émeute n'existait plus ; les bataillons s'étaient dispersés, il n'en restait que les cadres. Les clubs mêmes s'en allaient à l'abandon ; la vogue n'était plus de ce côté. Cela s'explique : les premiers sujets avaient disparu ; la place restait livrée aux doublures.

Cette situation jetait dans l'âme des chefs un profond accablement. Avoir tenu une si belle proie et la sentir s'échapper ! Avoir eu une partie si sûre et la perdre ! C'était à s'étrangler de ses propres mains. Une République qu'ils comptaient dévorer en famille ! Tant de positions et tant d'honneurs ! Ils en étaient inconsolables. Leurs regrets n'avaient d'égal que leur appétit. Le désespoir les inspira. Encore un effort, se dirent-ils, et ils risquèrent leur dernier enjeu. De là une autre campagne de banquets. Les banquets avaient ouvert la révolution, et ils allaient la clore ; ils devaient en être la tombe comme ils en avaient été le berceau. La seconde représentation fut loin de valoir la première; la scène avait changé, les ordonnateurs aussi. Ils promenèrent de barrière en barrière les mêmes convives et les mêmes toasts, comme des gens condamnés à périr sous des discours ridicules et de mauvais vin.

C'est ainsi que se présentait l'élection du président et que se dessinaient les candidatures. Le spectacle était nouveau ; il piquait la curiosité. J'y pris un tel goût, que je perdis de vue mon intérieur. Cependant il s'y passait des faits significatifs. Malvina venait d'accorder à son chapeau grenat les honneurs de la vétérance : elle s'était coiffée à neuf et dans un goût parfait. Rapproché de l'état de nos finances, cet acte ne manquait pas de gravité. Il fut suivi d'excès plus grands encore. Je n'en pouvais croire mes yeux. Ma femme s'était pour ainsi dire transformée : son esprit d'ordre l'abandonnait ; nos dernières ressources s'épuisaient à vue d'œil. C'était tantôt un colifichet, tantôt un autre ; un jour, une robe ; le lendemain, un nœud de rubans. Il était peu dans mes ha-

bitudes de faire des observations à propos d'emplettes ; on m'avait mis sur ce pied. Cependant un jour je ne pus me contenir.

— Comme te voilà brave ! lui dis-je. Peste ! le joli mantelet !

— De quoi ? répliqua-t-elle. Qui ne risque rien, n'a rien.

— A ton aise, repris-je. Ce n'est point un reproche que je te fais.

— Et quand même ? dit-elle. Soyez paisible, mon chéri, ajouta-t-elle en me caressant la joue du bout de son gant ; on en rendra, des comptes. Embrasse-moi et tourne les talons.

Évidemment il se préparait quelque chose de mystérieux. Ma femme sortait tous les matins en toilettes éblouissantes. Simon lui servait de cavalier. Il arrivait à l'issue du déjeuner et embarquait Malvina pour des destinations inconnues. D'autres fois, il s'enfermait avec elle, et alors commençaient d'interminables entretiens. Rien n'en transpirait. Seulement je pus voir que madame Paturot continuait à honorer ce gouvernement de sa confiance. Elle en faisait l'éloge à tout propos; elle en parlait en des termes parfaitement sentis. Il avait conquis ses bonnes grâces.

Les choses se maintinrent ainsi durant quelque temps. Les sorties de Malvina étaient de plus en plus fréquentes. Entre elle et Simon s'échangeaient des regards qui témoignaient d'un accord secret. Je ne m'en affectai pas autrement. Mes principes là-dessus étaient très-fermes. J'attendais. Enfin le mot de l'énigme me fut donné. Un jour le meunier vint dîner avec nous ; on avait fait quelques frais pour lui. Nous avions des plats de choix, et qui ne sortaient pas du fourneau domestique, un dessert d'un goût somptueux, et quatre bouteilles d'un vieux médoc que n'eût point méprisé un connaisseur. Ma femme s'était parée afin de mieux faire les honneurs de sa maison. Sa personne respirait une solennité inaccoutumée. Je ne savais que penser de ces airs et de ces apprêts, lorsqu'en m'asseyant à table j'aperçus une dépêche qui repo-

sait sur mon couvert. Je m'empressai de l'ouvrir, et qu'y vis-je? Un brevet en mon nom.

J'étais appelé aux fonctions d'inspecteur général de la civilisation arabe dans le nord de l'Afrique. La République me faisait ces loisirs.

XLI

EN AFRIQUE.

J'étais donc nommé inspecteur général de la civilisation arabe dans le nord de l'Afrique. La conduite de Malvina recevait une explication.

Le nord de l'Afrique était devenu, depuis dix-huit ans, le siége d'un problème plein d'intérêt. Nous y possédions une conquête dont il y a lieu de s'enorgueillir beaucoup, si l'orgueil ici-bas se mesure aux sacrifices. Comme bague au doigt, on y avait mis le prix. Comme spéculation, on aurait pu choisir un terrain plus heureux. La France y tenait d'ailleurs et à bon droit. Les préférences d'une mère s'adressent à l'enfant qui lui coûte le plus de soins. La France en usait ainsi vis-à-vis de sa conquête ; pour en assurer le maintien, elle n'épargnait ni les hommes ni l'argent. Une autre s'y fût rebutée. Sa tâche ressemblait à celle que poursuivent aux enfers les filles de Danaüs. Elle jetait des millions dans un gouffre qui les dévorait sans profit.

Ce n'est pas qu'on n'eût imaginé des systèmes pour alléger ce fardeau. Les systèmes sont ce qui manque le moins. Il y en avait de militaires, il y en avait de civils, il y en avait de simples, il y en avait de mixtes. Des flots d'encre coulèrent à ce sujet. Les uns conseillaient de restreindre l'occupation à quelques villes du rivage, de telle sorte qu'on n'eût pu cueillir une violette hors des murs qu'avec l'agrément des naturels. Les autres se montraient plus généreux ; ils accordaient un certain territoire, mais à la condition de le défen-

dre par un fossé plein d'eau, où l'on eût élevé des carpes aux frais de l'État. Ces plans ingénieux n'avaient qu'un tort, celui de changer les rôles. Ils consacraient la souveraineté du vaincu et l'assujettissement du vainqueur. C'était le séquestre dans la conquête, un emprunt fait aux Chinois. Le bon sens public y répugnait : de là d'autres combinaisons. Pour un plan condamné, il en naissait vingt. Les échecs sont l'aiguillon du génie. Cette terre d'Afrique défrayait tous les genres d'émotions. Elle eut des épopées, elle eut des idylles. Un instant elle toucha au plus bel idéal des temps modernes, celui du soldat laboureur.

Tel était le théâtre sur lequel j'allais me rendre. Une circonstance récente venait d'y ajouter un prix de plus. Paris, depuis quelques mois, était plein d'existences déclassées et de misères affreuses. Il fallait y pourvoir. Le travail reprenait lentement, l'aumône était insuffisante. On s'arrêta à un projet d'émigration. Elle offrait ce double avantage, d'ouvrir aux malheureux une issue pour fuir le besoin, et de délivrer le pavé de la République d'un élément de désordre. Le sol ne manque point aux bras, celui d'Afrique les appelait. Il unissait la fécondité à l'étendue. C'est sur l'Afrique que l'on jeta les yeux. Des fonds furent votés, des enrôlements ouverts. Les émigrants se présentèrent en foule. Toutes les semaines il en partait un convoi. Je doute qu'on ait jamais vu un spectacle plus rempli d'émotions. Le quai était couvert de femmes et d'enfants. On échangeait des adieux au milieu des larmes. La présence des autorités donnait à ces départs un certain éclat, et le clergé y accourait pour les bénir. Ainsi le hasard venait de résoudre le problème qui tenait depuis si longtemps l'art et la science en échec. De tous ces plans de colonisation, un seul avait abouti, la colonisation par la misère. Les rêveurs ont beau dire : c'est la grande école du génie humain.

Mon devoir était d'étudier ces émigrations et de les suivre; je n'y manquai pas. J'avais accepté ma mission avec orgueil et voulais la remplir avec conscience. Rien de ce qui touchait le nord de l'Afrique ne me fut désormais étranger. Je

m'entourai d'ouvrages qui traitaient de ce sujet. Je désirai connaître à fond les naturels que j'étais chargé de civiliser. A l'aide d'un effort suivi, je m'identifiai à eux, pénétrai le mystère de leurs mœurs, vécus sous l'abri de leurs tentes. Je devins Arabe ou peu s'en faut. Ce n'est pas tout ; à ces esprits imdomptables, il fallait s'imposer par quelque bienfait. On sait comment Triptolème a réussi. Ce succès troublait mon sommeil. J'entrepris d'arracher à la nature un de ses secrets. Il m'eût été doux d'apporter à mes administrés une grande révélation agricole. A défaut, je comptais me rabattre sur les procédés connus. Qui le sait! un rien suffirait peut-être; l'Arabe se contente de peu. L'essentiel était de m'en rendre maître, de le fasciner, de m'emparer de son esprit. Ce point gagné, tout allait de soi et je promenais les tribus de surprise en surprise.

Dans cet ordre d'idées, il me survint une inspiration. L'un des embarras du jour consistait en quatre ou cinq docteurs dont j'ai déjà raconté les prouesses. Ils avaient composé leur spécifique et jetaient de hauts cris parce qu'on n'en usait pas. A tout prix, ils réclamaient des sujets à traiter et des expériences à faire. C'est là-dessus que je me pris à réfléchir. Évidemment le nord de l'Afrique était un théâtre naturel pour ce genre d'opérations. On y trouve des races à peine sorties des mains de la nature et exemptes de préjugés. La terre y est vierge comme les cœurs. Elle ignore, sur bien des points, les servitudes de la propriété. L'être y foule un sol libre. Que de précieuses combinaisons! quel heureux concours de circonstances! Mon esprit se plaisait à les énumérer. Comment ces grands docteurs n'avaient-ils pas vu que c'était là leur sphère, leur élément, leur point d'appui? Comment avaient-ils négligé une si belle occasion de se produire? Évidemment, de leur part, c'était un simple oubli. Il suffisait de les remettre sur la voie. Ils voleraient vers la contrée de leurs rêves, et Paris en serait délivré.

Plus j'y songeais, plus cette impression devenait profonde. Il me semblait que ces penseurs tournaient le dos à la destinée et manquaient leur avenir. Les avertir était un devoir

strict, impérieux. J'y cédai et me déterminai à quelques démarches. J'avais un titre pour le faire, et, dans tous les cas, mon excuse était dans mes intentions. Le premier que j'allai voir passait pour un illustre parmi les sectes qui brisent les vitres au profit de l'avenir. Il en était l'expression la plus philosophique. Masque connu d'ailleurs. Ce qui frappait dans sa personne, c'était une absence complète de linge. Je veux croire que ce qui manquait au dehors se retrouvait au dedans. Avec lui, il n'y avait pas à se gêner; il était bon homme par-dessus tout. Point de fiel, pas même de passion révolutionnaire. Il n'eût pas écrasé un puceron. Mortel parfait, s'il n'avait eu une marotte. Je l'abordai avec rondeur et me mis à l'aise avec lui :

— Pontife, lui dis-je, vous êtes un grand sage; mais vous n'y voyez guère loin. Sortez donc un peu de votre brouillard et examinez ce qui se passe. Vos actions baissent; vous n'avez plus qu'un succès de gaieté. Le Français est ainsi; il aime à rire. Que s'ensuit-il? qu'on ne rend pas justice à vos moyens. C'est affligeant; mais qu'y faire? Cela s'est vu dans tous les temps. Le métier de penseur n'est pas tout profit. Lycurgue y perdit un œil; estimez-vous heureux d'avoir encore les deux vôtres.

— Bah! me dit-il en riant.

— Oui, pontife, vous êtes un génie méconnu. Je vous citais Lycurgue. Le jour où il baissa, il quitta sa patrie. Agissez comme lui. Tout juste, voici un pays qui vous tend les bras. L'Afrique! un terrain entièrement neuf. L'Afrique et vous, vous êtes faits pour vous comprendre. Allez de ce pas chercher votre passe-port. Vous voulez que tout marche par trois; il y a là-bas des populations qui sont idolâtres de ce chiffre. Vous avez un faible pour l'azur, l'or et le pourpre : on vous prodiguera ces couleurs. Vous aimez enfin le peuplier, vous le célébrez comme une merveille végétale. Ne disputons pas des goûts. L'Afrique est en mesure de satisfaire celui-ci. Le peuplier y prospère; allez-y cultiver ce produit. Seulement ne le cultivez pas au bruit des pétards et ne

le coiffez pas du bonnet rouge. L'épreuve en est faite; ce traitement ne lui vaut rien.

Pendant que je débitais cette tirade, mon philosophe avait l'esprit ailleurs. Il songeait sans doute à son système de gouvernement; il songeait surtout au cylindre et au cône qui y figurent à titre d'institutions fondamentales. Cette méditation pouvait le conduire loin : j'y coupai court en lui prenant les deux mains :

— Eh bien, pontife, ajoutai-je, le cœur vous en dit-il? L'Afrique nous appelle; en êtes-vous? Voulez-vous que je vous aide à faire votre valise?

Ce mot l'arracha à son extase; il dirigea sur moi un regard onctueux; et exhalant un gémissement profond :

— Moi, quitter la France! s'écria-t-il; la philosophique France? la patrie de Diderot et de Mably? Jamais. Que deviendrait-elle si je lui manquais?

J'eus beau insister; il me fut impossible de tirer autre chose de lui que cette conclusion superbe. Force fut de se rabattre d'un autre côté. En fait de chefs de sectes, on pouvait choisir : l'article n'était pas rare. Je me présentai chez l'un de ceux qui exploitaient le bonheur du genre humain de mille manières, en journaux, en livres, en almanachs, et qui, à bout de voie, l'avaient mis ingénieusement en commandite. C'étaient des gens d'affaires, ce qui n'excluait pas une certaine manière de porter la tête à la façon des demi-dieux. Ces grands airs ne m'en imposèrent pas; j'allai droit au but :

— Monsieur, dis-je à ce membre de la secte par actions, il est temps de s'exécuter; autrement on vous accuserait de berner le public. Voilà quinze ans que vous annoncez une combinaison où chaque citoyen aura à manger par jour vingt-cinq livres de nourriture. Vous en prenez prétexte pour traîner sur la claie ceux qui pensent que l'estomac n'a pas été institué pour une si violente destination. Vous en faites des gens sans cœur et des ennemis du peuple. Rien de mieux; vous êtes dans vos statuts. Ces exécutions plaisent à vos porteurs de coupons; mais au fond qu'est-ce que cela prouve? Vous fendriez tout le monde en quatre que votre combinaison ne s'en

porterait pas mieux. C'est là qu'il en faut revenir. Où en êtes-vous? Où sont vos résultats? Cinq essais, cinq échecs, tel est votre compte net; il est court, mais concluant. A cela vous dites : C'est à refaire; je n'y étais pas. Mais soyez-y donc, et que ça finisse. Tenez, monsieur, je vais vous faire une proposition. Partez avec moi.

— Partir, dit le sectaire avec dédain. Et pour où?

— Pour l'Afrique, repris-je. Vous la mettrez sens dessus dessous, si cela vous plaît. C'est une contrée qui se prête à tout. Au fait, le théâtre est digne d'un homme de votre valeur. Vous êtes pétri de talents; vous les déploierez. Par exemple, cette fois, il faudra pénétrer au fond des choses. Vous y serez; c'est le cas de donner l'essor à vos moyens. N'y épargnez pas la façon, et en avant le grand jeu! Qu'on sache ce que vaut, au juste, votre combinaison, et ce qu'il faut penser de vos vingt-cinq livres d'aliment. Au besoin employez-y la queue avec l'œil au bout. Que la séance soit mémorable. Calculez, d'ailleurs, qu'on vous abandonne un pays nouveau et des hommes n'ayant jamais servi. Vous travaillerez là-dessus comme sur de la cire. En outre, du terrain à discrétion et des masses de pierres à bâtir. En allez-vous construire, des palais! En allez-vous élever, des colonnades! Il y a des plaines magnifiques et des vallons charmants: vous choisirez. Et, si vous m'en croyez, mettez tout cela en coupons. La foi faiblit; il n'y a que la commandite qui sauve.

— Monsieur! dit le sectaire piqué.

— Il n'y a pas d'affront, repris-je. Ce que vous en faites est pour le peuple. Ce motif justifie tout. Vous accoucherez un jour du parfait bonheur; voilà votre excuse. Raison de plus pour accepter ma proposition.

Le membre de la secte en actions rejeta en arrière ses cheveux inspirés; et portant la main sur sa barbe aux filons d'argent :

— Moi! s'écria-t-il, moi, quitter la France! la généreuse France! pays de contributions volontaires et de versements sociaux : allons donc! Il faudrait que je fusse un bien vil ingrat

Les réponses se suivaient et se ressemblaient. L'accueil que je rencontrais était peu varié. Il en résulta chez moi un certain découragement. Je me consultai pour savoir si je pousserais jusqu'au bout l'expérience. Une considération m'y détermina. Des sectes qui brisaient les vitres au profit de l'avenir, je n'avais pas vu celle qui y procédait avec plus d'éclat. En débarrasser le pavé eût été un coup de maître. J'en allai voir le chef, un esprit inexorable et railleur, qui maniait le sophisme comme une épée de combat. Il en frappait d'estoc et de taille, à tort et à travers, et pour le seul plaisir d'en vérifier la trempe. Faute de quelqu'un à démolir, il se fût démoli de ses mains. Jamais on ne vit caractère plus mal fait; il ne souffrait pas de voisins : il voulait être seul de son espèce. L'épreuve me piqua.

— Un mauvais coucheur! me dis-je. Eh bien, essayons : le mérite n'en sera que plus grand.

En l'abordant, je me tins sur la défensive; la précaution était de trop. Il n'essaya pas de me dévorer. Au contraire, son accueil fut charmant. Il n'était terrible que la plume en main. L'encre l'enivrait. Dans l'entretien, il prit des airs aimables. S'il avait des griffes, il les retirait. Ce n'était ni le même homme ni la même humeur. Je lui fis mes ouvertures.

— Citoyen, lui dis-je, je vais vous parler sans détour, vous êtes fait pour me comprendre. Vous n'avez pas l'humeur égale, bien s'en faut. Pourquoi cela? c'est qu'il vous manque quelque chose. Le phénomène n'est pas nouveau. Les mauvais caractères viennent des fausses positions. Quel est le remède à cela? changer d'air. Il n'y en a pas deux. Demandez-le aux médecins; il est des climats pour tous les tempéraments. Le vôtre souffre ici; il tournera à l'aigre. Venez avec moi; l'Afrique vous remettra. Je réponds de la cure.

— L'Afrique? me dit le sophiste étonné.

— Oui, citoyen, l'Afrique. L'air y est parfait. Pour l'avoir plus sain, vous vous enfoncerez dans la montagne. Nous avons le petit Atlas, qui abonde en sites délicieux. Vous y boirez du lait de chamelle; vous y mènerez une vie dont la Bible peut vous donner un avant-goût. Vous y serez libre d'herboriser,

de clouer des insectes sur un carton, de recueillir des minéraux, d'errer dans les déserts en ami passionné de la nature. Telle est la base de votre traitement. Je sais d'ailleurs qu'il est prudent de ménager la transition. Il ne faut pas que le changement soit trop brusque. Vous êtes naturellement brutal, passez-moi le mot. Eh bien, vous avez là-bas des indigènes sur lesquels vous pourrez dauber, ce sera une manière de vous entretenir la main. D'ailleurs l'Arabe est subtil, et vous ergoterez avec lui. Il se rattache, pour le galimatias, aux meilleures époques de l'art. Vous n'y perdrez pas votre peine.

— Vraiment? dit le sophiste.

— Puis, citoyen, vous avez ici des objets qui répugnent à votre constitution. La propriété, par exemple, vous porte sur les nerfs. Vous n'en pouvez supporter le spectacle sans agacements; elle trouble votre économie. En Afrique vous serez délivré de ces ennuis. L'Atlas compte peu de propriétaires. Une idée plus loin, se trouve le Sahara, où votre système règne dans toute sa pureté. Vous y serez dans votre élément, dans votre domaine. Vous vous assurerez que le globe n'est pas voué en entier à cette infâme propriété, et que la nature en cédant se ménage toujours des réserves. Vous découvrirez le Grand Désert, citoyen : cette découverte est digne de vous. Puis à l'imitation de celui-là, vous en ferez d'autres. Qu'en pensez-vous? Il y a là une idée.

— En effet, dit le sophiste.

— Ce n'est pas tout, repris-je en lui décochant un dernier trait. Vous portez dans vos flancs l'avenir de l'humanité, et on vous méconnaît. Vous expiez le tort de devancer votre siècle. Ainsi vous avez institué une Banque d'Échange. Qui y donne, dites-moi? Quelques innocents tout au plus : c'est le sort des choses de génie. Le Français est naturellement routinier. Vous trouverez chez les Bédouins beaucoup plus de satisfaction. Cette race a l'esprit ouvert; elle goûtera votre système. La tradition y prête, les mœurs n'y répugnent pas. Un peuple pasteur doit aimer l'échange; il en a éprouvé les bienfaits. Il lui arrive parfois de troquer un bœuf pour un chameau et un porc pour deux moutons. Ce phénomène n'est

pas sans exemple au sein de ces solitudes. Voilà donc l'échange sauvé ; et, quant à la banque, vous vous en tirerez en homme qui les connaît toutes. Eh bien ! vous décidez-vous ? C'est assez encourageant.

— Eh, eh ! répliqua le sophiste.

— Un dernier mot, ajoutai-je : et prenez-le en bonne part. Vous n'êtes pas le seul mortel d'avenir qu'on veuille emballer pour l'Afrique ; on songe aussi à plusieurs de vos confrères dans l'industrie des mondes à l'envers. Vous n'avez jamais été clément pour eux ; souffrez que l'on prenne quelques précautions en leur faveur. C'est une affaire d'utilité publique. Chacun de vous aura un établissement à part, sans communication possible : autrement vous vous dévoreriez sans merci. On chercherait vos systèmes et on n'en trouverait plus que les queues. Pas de ça. Autant de cantons que de mondes à l'envers, et une couronne de chêne à celui qui aura le mieux réussi. Vous le voyez ; la combinaison est complète. En êtes-vous ? Un oui ou un non.

— Mais, citoyen, vous êtes pressant, dit le sophiste que mes instances embarrassaient.

— Oui ou non, répétai-je en voyant arriver sur ses lèvres un refrain familier.

— Moi, quitter la France ! s'écria-t-il, en cédant à une dernière impulsion. La vieille France ! pays des capitalistes et des propriétaires ! A d'autres ! Et qui donc se chargerait de les anéantir ? Je reste.

C'était le troisième refus que j'essuyais, et en des termes à peu près identiques. Un autre eût quitté la partie. Je fis un suprême effort. Il me restait à voir le vétéran de l'agitation populaire. La démarche n'avait rien d'excessif ; elle se rattachait à un commerce qui lui était habituel. Il avait une entreprise d'émigrations. Des colons s'inscrivaient chez lui et il les expédiait, francs de port, vers un pays fabuleux. Il était naturel que je lui fisse des ouvertures au sujet de sa petite industrie. La question était des plus simples. Ses clients n'avaient pas à se féliciter du lieu de leur destination. Ils y souffraient des morsures des maringouins quand ils n'y étaient

pas scalpés par les sauvages. J'allais proposer à l'entrepreneur une localité où il n'y aurait ni sauvages ni maringouins. L'offre était généreuse. Je n'y mettais qu'une condition, c'est que le patron suivrait les clients. Pour l'y décider, je lui fis du nord de l'Afrique un tableau que n'eût pas désavoué un naturaliste. Je lui citai les cultures qui devaient y réussir et m'étendis sur les avantages personnels qui l'y attendaient. Le sujet m'inspirait; j'y mis de l'éloquence. Mon homme était un sournois de la pire espèce; il m'eût été doux de lui voir vider les lieux. Il prétendit que son absence ferait un trop grand vide dans le pays et deviendrait l'objet d'un deuil public. Aucune instance ne put le tirer de là.

Ainsi j'allais d'échec en échec. En vain m'étais-je prodigué jusqu'à l'adulation; je n'en recueillis que des mécomptes. Tous ces chefs de partis se croyaient nécessaires à la marche des choses; on n'eût pas brisé de vitres sans eux. Ils préféraient continuer leur industrie sur les lieux plutôt que de courir les chances des opérations lointaines. Mes plans avortaient. Faut-il le dire? ce résultat laissait un vide dans mon esprit. Je ne pouvais y songer sans ennui. A tout prix je cherchais des victimes; je voulais enrichir l'Afrique de quelques hôtes de choix. J'entrepris Simon et lui montrai en perspective une suite de moulins à établir sur les crètes du Sahel. Il me répondit qu'il avait assez du sien, et qu'il appartenait à l'Assemblée. En désespoir de cause, je me rabattis sur Oscar et le pressai de mon mieux.

—Viens avec nous, lui dis-je. Toi qui adores le paysage, tu en verras de merveilleux : c'est la nature dans toute sa grandeur. Tu réussis le rocher; nulle part ils n'ont autant de caractère. Et des lions! nos artistes vont les chercher là. Ces animaux y posent gratuitement devant eux. Les beaux cartons que tu vas rapporter! La belle collection de sites d'Afrique! Tu viens, n'est ce pas? tu viens?

Pendant que je le pressais ainsi, Oscar avait pris une pose où le dédain s'unissait à la majesté. On y pouvait lire la conscience de destins supérieurs. Sa lèvre exprimait l'ironie, et sa barbe scrupuleusement peignée avait l'éclat des beaux jours.

— Moi ! dit-il d'un air dégagé, que je quitte la France ? en ce moment? quand la partie se joue à mon profit ? Voilà une étrange proposition. Jérôme, un mot, un seul mot. Il y a trente-sept ans révolus que je cours après la fortune. Jusqu'ici elle a eu le pied plus leste que moi. Enfin je la tiens ; rien ne peut plus me la ravir. Nous touchons, mon fils, à de grandes choses. Pas plus tard qu'hier, j'ai commandé mon habit de chambellan. Un frac de cour avec des clefs d'argent sur le collet et des passementeries du plus beau dessin. Je serai merveilleux là-dessous. Le mot est donné. Nous reprenons la grande tenue, comme au bon temps : il y aura un archichancelier et des bottes à l'écuyère. Et puis faut-il tout te dire ? je redeviens le peintre ordinaire de Sa Majesté.

— Vrai ! m'écriai-je. Sans plaisanterie ?

— Aussi vrai qu'il y a un soleil levant. J'ai une promesse auguste.

— Tu m'en diras tant !

Je restais seul, je n'avais plus à compter que sur moi. Pour effacer de ma mémoire cette suite de déceptions, je m'occupai de mes préparatifs de voyage. J'appartenais à l'Afrique ; elle remplit mes pensées et occupa la dernière semaine de mon séjour. Il me semblait glorieux de concourir à sa prospérité et d'élever de mes mains l'édifice de sa grandeur. Aussi ne regardai-je aucun détail comme indigne de moi. Je me procurai une collection de graines de semence et fis l'emplette d'instruments de labour. De son côté Malvina y ajoutait quelques patrons du dernier goût et une collection complète du journal des modes. C'était autant d'éléments de civilisation.

---

* *
*

Je quitte la plume : aussi bien n'aurais-je aucun goût à poursuivre ce récit. Ma main est lasse et mon cœur triste. J'aurais voulu, après cette longue nuit, pouvoir reposer mes yeux sur une lueur naissante. Les événements ne l'ont pas permis. Les symptômes sont encore orageux. Il y a toujours des frémissements dans l'air et des nuages dans le ciel. Un doute mortel glace les âmes. Jamais le pays ne fut plus divisé, plus hésitant. On ne sait où placer ses répugnances et ses affections. Deux noms se trouvent en présence; lequel choisir? Leur position est celle des héros d'une fable bien connue : l'un des deux a tiré la République du feu; reste à savoir qui la croquera : c'est le problème.

Je serai loin quand on le résoudra : les gorges de l'Atlas m'en offriront d'autres. Aucun théâtre n'est plus propre à la méditation. C'est dans la solitude que Dieu a mis les joies sans ombre et les sociétés sans défauts. Un pressentiment me dit que j'y trouverai les sept combinaisons qui manquent à la mienne. Si j'y parviens, j'y porterai cette découverte à la connaissance de l'univers.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

Clichy. — Impr. de Maurice Loignon et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.




